



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



UNIVERSITEITSBIBLIOTHEEK



900000184554



Digitized by Google



148C1

REVUE
GERMANIQUE.

TOME QUINZIÈME.



PARIS. — TYPOGRAPHIE DE HENRI PLON,
8, RUE GARANCIÈRE.



REVUE GERMANIQUE

FRANÇAISE & ÉTRANGÈRE.

TOME QUINZIÈME.

PARIS

BUREAUX DE LA REVUE GERMANIQUE

41, RUE DE TRÉVISE

—
1861

LES MYTHES DU FEU

ET

DU BREUVAGE CÉLESTE

CHEZ LES NATIONS INDO-EUROPÉENNES¹.

IV.

LES MÉTAMORPHOSES DE LA FOUDRE.

Pour compléter notre cycle mythologique, il nous reste à examiner les métamorphoses subies par la foudre.

Le tonnerre tombant frappe un arbre ou s'enfonce dans le sol en y perçant un trou, voilà le fait observable; mais aux yeux de ceux qui voyaient dans la foudre une manifestation spécialement divine, les choses n'avaient pas lieu si simplement : la foudre devait laisser des traces durables là où elle avait frappé. Quelles traces? Rappelons-nous le mythe de l'oiseau : au moment où il volait vers la terre, en tenant à son bec le rameau de l'arbre céleste, la flèche de l'archer Gandharva a détaché une plume de son aile et un ongle de sa serre. Cette plume, cet ongle sont tombés juste aux points que la foudre a touchés. Elle les a pour ainsi dire plantés, et ils poussent, sous forme de végétaux, arbres ou simples herbes, reconnaissables à la ressemblance de leurs feuilles avec la plume, ou de leurs épines avec l'ongle; rappelant aussi, par la couleur de leurs fleurs et de leurs

¹ Voir les livraisons des 15 et 30 avril.

N. B. Une circonstance imprévue nous oblige à remettre à la livraison de fin mai le complément du travail de M. Schopenhauer sur *la Mort*. (Voir la livraison du 30 avril.)

fruits, par la douceur de leurs sucs, le feu et le suc de l'arbre céleste, dont l'oiseau était non-seulement l'habitant, mais pour ainsi dire une partie détachée. Ainsi, tout arbre, arbuste ou herbe, qui réunira plus ou moins les conditions des feuilles pennées ou des épines unguiculées, des fleurs ou des fruits rouges, et d'un jus sucré et fermentescible, sera censé provenir de l'oiseau et de l'arbre célestes. Le parasite ¹ surtout, l'arbre poussé sur l'arbre, qui portera les marques que nous venons d'énumérer, sera bien manifestement le produit du tonnerre, et c'est de lui qu'on attendra les plus grandes merveilles. Car les plantes issues d'une pareille origine ne sont pas des plantes ordinaires; la divinité de leur extraction se fait sentir par quelque vertu surnaturelle rappelant celles de l'arbre céleste, comme foudre ou comme divin breuvage.

Commençons par l'Inde. Le Yajur-Vêda nous apprend ² que la plume tombée de l'aile de l'épervier est devenue un arbre nommé *Parna*, « la plume ou la feuille », ou *palâça* ³, « le feuillage » (*Butea frondosa*, Roxbg.). Cet arbre, qui appartient à la famille des légumineuses, se distingue par ses feuilles touffues, ternées seulement, il est vrai, mais aussi par des fleurs d'un écarlate foncé, un bois rouge et une sève abondante de la même couleur.

Ailleurs, la plume s'est métamorphosée en un *cyénahrîta*, plante assez énigmatique et qu'on suppose avoir été soit un parasite, soit une excroissance d'une espèce de mimosa, mais dont le nom tout à fait significatif veut dire littéralement « pris à l'épervier ». On suppose qu'avant l'usage de l'asclépiade acide, le soma a pu être extrait du *cyénahrîta*. Il en est de même de la *çamî* (*acacia suma*), bel arbre de la tribu des mimosées, dont les feuilles pennées rappellent bien l'aile de l'oiseau. Dans la célèbre légende de Purûravas et d'Urvaçî, conservée au Çatapatha-Brâhmana ⁴, le vase plein de charbons ardents que les Gandharvas ont donné à Purûravas est métamorphosé en une *çamî*, tandis que les charbons eux-mêmes sont devenus un arbre

¹ Il ne s'agit pas ici seulement des parasites dans l'acception rigoureuse et scientifique du mot, mais de tout végétal poussant sur un autre d'une façon apparente, soit essentiellement, comme le gui, soit accidentellement, par suite d'une graine transportée dans la fourche d'un vieil arbre.

² *Çatapatha-brâhmana*, I, 7; XIII, 4.

³ Dans un vers du Rig-Vêda que nous avons cité plus haut (mand. X, hymn. 135, v. 1), l'arbre céleste est nommé « l'arbre à l'épais feuillage », *vriksha supaldça*.

⁴ XI, 5.

açvattha; et c'est pourquoi les aranis doivent être faits avec ces deux bois, le mâle avec l'açvattha et la femelle avec la çamī. Nous avons vu plus haut qu'on rapprochait ces deux végétaux parce que souvent le premier germais en parasite sur le second.

L'açvattha, nommé aussi *Pippala* (*Ficus religiosa*, L.), joue un grand rôle dans les légendes indiennes, et ce bel arbre fait, avec son congénère le *nyagrôdha* (*Ficus indica*, L., « figuier des banians »), le plus bel ornement des campagnes de ce pays¹. Tous deux étaient supposés issus de l'arbre céleste, non à cause de leurs feuilles, qui sont simples, mais à cause de leurs figues, dont la couleur rouge rappelait le feu, tandis que le suc qu'on en exprimait avait été autrefois en usage pour préparer une boisson fermentée. Au temps de Yajur-Vêda, on s'en servait encore à défaut d'asclépiade acide, et même il y est prescrit au prêtre de mêler en tout cas le jus de la figue nyagrôdha avec du lait, pour faire participer les kshattriyas et les vâicyas à la boisson du soma. Le nom même de l'açvattha² « semblable au cheval », le représente comme une métamorphose de l'éclair, et en fait une personnification d'Agni, aux temps antiques où ce dieu participait encore de la nature des dieux-chevaux Gandharvas.

Au reste, on ne doit pas attacher trop d'importance à la fixation des espèces botaniques précitées, par la raison qu'elles appartiennent toutes à la flore tropicale de l'Hindoustan, où elles ne firent que remplacer, en qualité de similaires, les végétaux auxquels les croyances primitives avaient attribué, dans le climat tempéré de la Bactriane, la double vertu d'être issus de la foudre et de produire le soma. Nous accorderons plus de valeur à un usage rapporté par le Yajur-Vêda et dans lequel le palâça et le çamī jouent un rôle mythologique dont nous retrouverons l'équivalent dans toute l'Europe.

Pour traire le lait nécessaire au sacrifice offert à la nouvelle lune, le prêtre sacrificateur (*adhvaryu*) allait, le soir précédent, couper une baguette de palâça ou de çamī destinée à écarter les veaux de leurs mères et à les conduire au pâturage; car le lait employé à ce sacrifice devait être pris à une vache nouvellement vélée, et il fallait chasser

¹ V. Lassen, *Indische Alterthumskunde*, t. I, p. 255 ss.

² Lassen (ouvr. cit. p. 257, note 3) propose une autre étymologie tirée de *a-sva-stha* « non in se constans », tirée de la mobilité de ses feuilles toujours en mouvement, comme celles du tremble. Mais la présence dans *açvattha* du ç palatal ne permet pas d'adopter cette dérivation.

son veau pour l'empêcher de l'épuiser. La baguette devait être coupée à la face nord de l'arbre. En la cueillant, le prêtre prononçait ces mots : « Toi pour la force [je te cueille]; » et ceux-ci : « Toi pour le suc, » en enlevant les feuilles et les fleurs. Puis, prenant un groupe d'au moins six vaches avec leurs veaux, il frappait ces derniers pour les séparer de leurs mères, en disant à chacun d'eux : « Vous êtes des vents » (*vayden stha*)¹. Enfin, touchant seulement une des vaches de sa baguette, il leur disait à toutes : « Que le divin Savitar vous mène pour l'œuvre excellente; ô vaches, augmentez la part d'Indra (en lait pour le sacrifice); soyez fécondes en veaux, exemptes de maladies; qu'aucun voleur, qu'aucun méchant ne puisse s'emparer de vous; appartenez longtemps et nombreuses au maître du troupeau. » Puis il plantait la baguette devant le feu sacré, en ajoutant : « Protection pour le bétail du sacrifiant; » ce que le commentaire de Mahtdhara développe ainsi : « O rameau de palâça, toi qui te dresses et fais sentinelle à cette place élevée, garde les troupeaux du sacrifiant qui errent dans les bois d'alentour, du danger des voleurs et des bêtes féroces. Les vaches gardées par la baguette reviennent le soir sans encombre au logis; telle est l'espérance. » La baguette avait des vertus différentes suivant qu'elle était plus ou moins feuillée et suivant la direction de sa pointe. Si le prêtre qui la cueillait voulait du mal au maître de maison qui offrait le sacrifice, il lui suffisait de la prendre sèche au bout et sans feuilles : le maître de maison était ainsi sans bétail. S'il lui voulait du bien, il n'avait qu'à la choisir touffue et bien feuillée : le maître de maison devait avoir ainsi beaucoup de bétail. « Si la pointe était tournée vers l'est, la baguette rendait son maître vainqueur du monde des dieux; vers le nord, du monde des hommes; vers le nord-est, vainqueur des deux mondes. »

En admettant que l'usage primitif ait été jusqu'à un certain point défiguré dans l'Inde par les systèmes et les superstitions de l'esprit sacerdotal, nous allons le retrouver en Allemagne dans toute sa pureté, et cette fois les coutumes populaires nous serviront à redresser le sens des textes. En Westphalie, le berger se lève, le 1^{er} mai, dès la pointe du jour et va sur la montagne, à l'endroit éclairé par le soleil le plus matinal. Il y choisit un pied de sorbier des oiseaux sur lequel tombent

¹ Le commentaire de Kâtyâyana ajoute : « O veaux, séparés pour la première fois de vos mères, vous allez chercher votre pâture dans les bois, et vous reviendrez le soir à la maison du sacrifiant. »

les premiers rayons, l'afrache et le rapporte à la ferme, où tous les gens et les voisins sont assemblés dans la cour. On amène sur le fumier la génisse (*staerke*) sur laquelle la cérémonie doit avoir lieu. Le berger la frappe sur la croupe avec une baguette prise au sorbier, en disant :

Quiek, quiek, quiek ¹,
Fais venir du lait dans le pis !
La séve est dans les bouleaux ;
On va nommer la génisse.
Quiek, quiek, quiek,
Fais venir du lait dans le pis !

Il la frappe sur la hanche, et ajoute :

Quiek, quiek, quiek, etc.
La séve monte aux hêtres,
La feuille vient aux chênes.
Quiek, quiek, quiek, etc.

Il frappe un troisième coup sur la mamelle, en disant encore :

Quiek, quiek, quiek, etc.
Au nom de sainte Marguerite ²,
Fleur de souci seras nommée.
Quiek, quiek, quiek, etc.

La fermière reçoit sa vache après la cérémonie, et fait entrer le berger dans la maison, où elle lui donne des œufs en plus ou moins grand nombre, suivant la manière dont le bétail a été soigné par lui l'année précédente. On plante le sorbier et on l'orne avec les écales des œufs et des fleurs de populage ³. Dans quelques endroits on fait la procession autour des étables avec cette espèce de mai. Quelquefois aussi, au lieu du second couplet que nous avons donné, on chante :

Séve au chêne,
Miel au hêtre.
Un nom tu porteras,
Poule noire te nommeras.

¹ *Quiek* est le nom patois du sorbier /des oiseaux. Ce mot est significatif; il veut dire « vivant ». Comp. *quick* « vif », *quecksilber* « vif-argent », etc. Dans certains dialectes tudesques, le même nom est donné au genévrier, *wacholder*, *queckholder*, anglo-saxon *quickeam*, auquel on attribue des vertus analogues. Comp. son nom latin *juni-perus*, « engendrant la jeunesse ». V. Grimm, *Kinder und Hausmärchen*, 3^e éd., t. III, p. 79.

² En Allemagne et en Suède, on croit la récolte des noisettes perdue quand il pleut le jour de la Sainte-Marguerite. Ce jour, 13 ou 20 juillet, s'appelle, dans la Frise orientale, *Pissmargreet*, *Margreet piss int heu*, ce qui semble indiquer une croyance analogue à celle qui se rattache en France à la Saint-Médard.

³ *Butterblumen* : *caltha palustris* L.

Et ailleurs :

Crème à la baratte.
Foin et paille tu auras,
La caille te nommeras.

La même coutume est usitée en Suède avec quelques circonstances caractéristiques. Elle a lieu, dans la province de Dalsland en Gothie, la veille ou au plus tard le lendemain de l'Ascension. Dès le matin, le berger s'en va au bois avec son bétail. Pendant son absence, on tresse une couronne de fleurs qu'on suspend au poteau de la porte par laquelle il passera, lorsque, contrairement à l'usage de la saison précédente, il rentrera à midi avec ses bêtes. Dans le bois, le berger s'est occupé à parer leurs cornes avec des guirlandes et à se procurer un jeune sorbier (*en ung rönne*). En rentrant au village à midi, il prend la couronne déposée sur le poteau et la place sur le sommet de son sorbier, et le portant à deux mains, il s'avance ainsi à la tête de son troupeau. On vient au-devant de lui, et le cortège entre dans la basse-cour. Quand chaque bête a pris sa place, le berger sort par la grande porte et va planter son arbre avec sa couronne au sommet de la meule de foin, où ce trophée restera pendant toute la saison du pâturage. C'est dans cette cérémonie qu'on attache les sonnettes aux vaches qui doivent les porter; et s'il se trouve des génisses qui n'aient pas encore de nom, on les frappe trois fois sur le dos avec une baguette prise au sorbier, et l'on proclame leur nom en même temps. On régale ensuite le bétail du meilleur fourrage, et les gens de la ferme d'un bon repas à l'entrée de la cour. L'après-midi le bétail est ramené au pâturage. Dans le nord de la province, la cérémonie a lieu tantôt à l'Ascension, tantôt à la Pentecôte, et paraît avoir pour objet spécial de célébrer le premier jour où l'on trait les vaches trois fois. Le sorbier y figure toujours, et on continue de le planter sur la meule de foin. Au fond du seau dans lequel on va traire les vaches, on dépose des fleurs d'anémone blanche et de populage et des œufs durs, et après la traite on donne les fleurs au bétail, et les œufs durs aux bergers, qui doivent les consommer sur place.

Des coutumes analogues existent dans tous les pays germaniques. En beaucoup d'endroits, il est d'usage de planter des branches de sorbier sur les étables et les fumiers. Ailleurs on y plante des rameaux de l'épine nerprun (*Rhamnus catharticus*, Linn.) pour protéger les animaux contre les sorcières. Dans le Harz on croit, au contraire, que les épines les attirent, et que pendant la nuit du premier mai les sorcières couchent sur les haies d'aubépine et en broutent les jeunes pousses; dans

la Frise orientale, ce sont les bourgeons des sorbiers qu'elles brisent pour les manger pendant la nuit de la Saint-Jean. Dans l'Allemagne du Sud, une cérémonie analogue a lieu à la Saint-Martin, pour clore la saison du pâturage, et la baguette de bouleau qu'on plante devant l'étable sert aux filles à en chasser le bétail pour la première fois au printemps suivant. Même coutume dans le haut Palatinat : on prépare à la Saint-Martin les baguettes, on les consacre aux Rois, et on les distribue le soir qui précède la nuit de mai, pour chasser le bétail de l'étable. Cette fameuse nuit du premier mai, consacrée spécialement en Allemagne aux ébats des sorcières, s'y nomme la nuit de Walpurgis ou de sainte Walpurga, la même sainte qui a tenu sa place autrefois dans les superstitions du nord de la France sous le nom de sainte Vaubourg, sainte Avantgoût.

M. Kuhn prend au détail de ces fêtes un intérêt tout allemand. Nous n'y insisterons pas autant que lui, et nos lecteurs préféreront sans doute que nous leur parlions de la France, où cet usage n'a pas été tout à fait étranger, sans qu'on puisse croire qu'il s'y soit glissé en imitation de l'Allemagne. En effet, les vestiges, assez effacés d'ailleurs, qui en subsistent encore, se retrouvent au centre du pays, dans la partie la plus gauloise, la plus étrangère à l'influence germanique, dans la Sologne en un mot. Tous les ans, le 1^{er} de mai, avant le soleil levé, les Solognots vont « cueillir du mai », c'est-à-dire de l'aubépine¹, et ils en attachent une petite branche aux portes des habitations, des étables, des bergeries, pour les garantir de la foudre, et afin de faire fuir les serpents, couleuvres, crapauds et autres animaux venimeux qui s'attachent au pis des vaches et en sucent le lait. La veille du dernier jour d'avril (avant la nuit de Walpurgis), ils ont grand soin, quelque temps qu'il fasse, de faire sortir et promener tout leur bétail, de gré ou de force. Chez eux enfin, pour compléter la ressemblance des coutumes, le vendredi saint, on baptise le veau en le frappant de trois coups de bâton pour le préserver des loups, et en disant : « A l'avenir, tu t'appelleras N..., et je défends au loup de te manger. » Les assistants répondent : « Non, non, le loup ne te mangera pas². » On reconnaît là les débris épars de la cérémonie qui est complète dans l'Inde, en

¹ Jaubert, *Glossaire du centre de la France*, v^o Mai.

² *Traditions et usages de la Sologne*, par M. Légier, dans les *Mémoires de l'Académie celtique*, t. II, Paris, 1808, p. 205-217. Peut-être, depuis cinquante ans, ces usages se sont-ils tout à fait perdus.

Suède et en Westphalie, et les souvenirs conservés au fond de la Sologne suffisent, je crois, à prouver que ce symbolisme était originellement commun aux Gaulois avec le reste de la race indo-européenne.

La continuité de ces coutumes depuis l'Inde jusqu'à la Gaule établit manifestement l'existence d'une cérémonie usitée chez les Aryens, dans leur demeure originaire et avant la séparation de leurs tribus, et consistant à frapper le jeune bétail, la première fois de l'année qu'on l'envoyait au pâturage, avec une baguette destinée à lui communiquer la force et l'abondance du lait. Dans l'Inde la nature de cette baguette est clairement révélée : c'est un rameau emprunté aux arbres issus de l'arbre céleste par l'intermédiaire de la plume ou de la griffe du divin épervier. Mais les arbres indiens qui sont rattachés à cette métamorphose ne peuvent être les mêmes que ceux de la patrie originaire et des pays tempérés qui lui ressemblent. Dans le nord de l'Europe, l'arbre choisi par excellence comme représentant et rejeton de l'arbre céleste est le sorbier des oiseaux. Ses feuilles pennées rappellent bien la plume; ses fruits, rouges comme le feu, contiennent, ainsi que ceux de son congénère le cormier (*Sorbus domestica*, Linn.), un suc abondant, fermentescible, employé encore aujourd'hui comme boisson¹ en basse Bretagne. Rien ne manquait par conséquent pour faire du sorbier une plante sacrée, et nous verrons plus loin jusqu'à quel point le culte en a été poussé. Quelquefois, dans la fête qui nous occupe, il est remplacé par le bouleau, qui fournissait aussi un suc enivrant, encore employé aujourd'hui dans le Nord, et par le nerprun et l'aubépine, issus de la griffe de l'oiseau. Quoi qu'il en soit des espèces végétales choisies, l'idée était de frapper le jeune bétail avec ces baguettes pour lui communiquer les sucs de l'arbre céleste; « pour le suc », dit la formule du Yajur-Vêda, et le commentaire ajoute qu'on frappe avec ce rameau, afin que le soma qui l'a pénétré se communique à la génisse. La même baguette était plantée ensuite devant un des feux sacrés, pour garder contre les voleurs et les animaux de proie le bétail livré au pâturage, parce qu'on croyait, comme nous allons le voir bientôt, qu'elle était la personnification d'un dieu. Enfin les usages suédois nous révèlent une circonstance de plus : on y trouve les traces d'un sacrifice et d'un repas qui le suivait, le premier jour de l'année où

¹ Cette boisson se nomme *cormé*.

l'on commençait à traire le bétail trois fois, le matin, à midi et le soir; grande fête chez des peuples pour qui le lait était une des principales richesses. M. Kuhn conjecture, non sans raison, que la triple libation (*trikadru*) à Indra et les trois libations des Grecs pourraient bien trouver leur origine dans une consécration aux dieux de ces trois traites.

Revenons au sorbier. Ses noms divers dans les langues germaniques témoignent tous de la nature des croyances populaires à son endroit. C'est d'abord le scandinave *rogn*, qui se rattache à *runa*, magie. L'Anglais l'appelle de même *roun-tree*, et aussi *witch-wood*, *witch-elm*, « bois, orme des sorcières ». Son nom allemand *Eber-esche*, « frêne de sanglier », est tout aussi significatif, si l'on veut bien le rapprocher de l'épithète de sanglier, *varāha* (= *Eber*), donnée dans les Védas à la nuée orageuse et à Rudra, dieu de la tempête. *Eber-esche* signifierait donc au fond « frêne de la foudre¹ ».

Les vertus attribuées au sorbier par la superstition scandinave ont été résumées au siècle dernier par le savant évêque luthérien de Bergen, Eric Pontoppidanus, dans son ouvrage sur les restes du paganisme chez les Danois, publié sous le titre bizarre d'*Everriculum fermenti veteris*². Suivant lui, « la simplicité septentrionale (*arctoa simplicitas*) ne connaît rien de plus efficace que le sorbier pour se garantir des sortilèges et du diable qui les suggère. C'est ainsi que, la veille de la nuit de sainte Valpurge, on en plante des rameaux sur les étables et les fumiers. Avec son bois on fait des coffres forts inaccessibles aux voleurs. Il sert aussi à confectionner des battes à beurre³ ». En Suède on en fait des jougs pour les bœufs, et des vases pour la bière. En Norvège on se nourrit de ses fruits, et l'on croit que ses feuilles guérissent les maladies des chèvres, animaux consacrés au dieu Thor.

Ces usages ont la plus grande ressemblance avec ceux que la tradition religieuse a consacrés dans l'Inde. Les instruments nécessaires à la

¹ Le sanglier s'appelle encore en sanscrit *vajradanta*, littéralement « dent de foudre », sans doute à cause de la blancheur éclatante et de la pointe aiguë de ses dents. Le même nom désigne aussi le rat. Ce dernier, d'après le Yajur-Vêda (*Vdj. San.*, III, 57), était consacré à Rudra, ce qui établit un rapprochement de plus entre ce dieu et Apollon, qui reçoit dans l'Iliade l'épithète de Σμινθεός « ratier » (de σμίνθος « rat »). On est dispensé dès lors de croire, avec Strabon (XIII), qu'Apollon aurait reçu ce singulier titre comme destructeur des rats-mulots qui infestaient les campagnes.

² Copenhague, 1736, in-8°, p. 80.

³ *Nec dubia spes lucri affulget, ubi pressurum e flore lactis butyrum sorbus dederit sciptionem.*

confection du soma, vases, cuillères, baguettes pour agiter le mélange, doivent être en bois de palāça, d'açvattha, et de khadira (*Mimosa catechu*), autre arbre qui provient de la plume de l'épervier. Tel est aussi le pilon qui presse le soma, et qui se nomme *vajra*, comme le trait de la foudre. Ce pilon, de même que la batte à beurre de la Scandinavie, fait penser au pramantha et prouve une fois de plus la confusion qui s'établissait entre la production du soma et celle du feu.

Le sorbier dont les Scandinaves attendent le plus de merveilles est celui qui a poussé dans les fentes des rochers, sur les murs, sur les toits, ou dans le creux d'un arbre, par suite d'une graine semée par les oiseaux. L'homme qui sort la nuit sans avoir à la bouche un petit morceau de ce bois est exposé à s'égarer ou à tomber frappé de paralysie. En Norvège il sert aussi de préservatif contre les enchantements : on raconte qu'un Troll¹ avait jeté sur des laboureurs un sort qui les faisait labourer de travers; un seul d'entre eux y échappa, parce qu'il y avait du bois de sorbier à sa charrue. La circonstance qu'on doit en tenir un morceau à la bouche, pour le mordre et le sucer, rappelle les arbres producteurs du soma. Si le sorbier, comme l'açvattha, est surtout consacré quand il a poussé en parasite sur un autre arbre, cela tient encore aux idées aryennes exposées plus haut, et d'après lesquelles le parasite est considéré comme apporté directement du ciel par l'oiseau divin, ou, en d'autres termes, comme planté par le tonnerre.

Nous arrivons ici à une série de superstitions qui subsistent encore de nos jours, bien qu'elles aient leurs origines dans les plus antiques croyances : nous voulons parler de la baguette divinatoire et de tout ce qui s'y rapporte. Dans le principe, la richesse ne consistant que dans le bétail et dans ses produits, la baguette divinatoire ne faisait qu'un avec celle que nous venons de voir employée pour communiquer la fécondité aux vaches en les chassant au pâturage. L'idée de se procurer de l'or avec la baguette est venue plus tard, quand la richesse en or a remplacé la richesse en bestiaux, comme le prouvent la transition de *pecus* à *pecunia* et la double signification de l'ancien islandais *fe*, « bétail », et « monnaie ». Une autre analogie y conduisit encore : la baguette provenant d'un arbre issu de la foudre en a dès lors les propriétés; or c'est avec la foudre qu'Indra ouvre et brise les nuages qui, comme les rochers d'une caverne, retenaient prisonnières les vaches

¹ On sait que les Trolls sont des esprits malins; c'est d'eux que vient notre mot *drôle*.

célestes. Celles-ci, considérées aussi comme des trésors que recelait le nuage, personnifient simplement les rayons du soleil, nommés rayons d'or dans toutes les littératures indo-européennes, et la pluie, qui, en faisant pousser les pâturages, nourrit les troupeaux, qui sont la richesse primordiale. La foudre allant ainsi chercher les trésors et l'or, on essaiera de faire jouer le même rôle à la baguette qui en est issue.

Il est aisé de donner tout de suite une preuve directe de l'identité entre la baguette divinatoire et celle qui féconde le bétail. Nous avons vu la dernière empruntée au sorbier des oiseaux par les superstitions suédoises; il en est de même pour la première, à condition seulement qu'elle soit cueillie avec certaines observances spéciales. « Quand vous rencontrerez dans les bois ou ailleurs, dit une relation suédoise manuscrite du dix-septième siècle, sur un mur ou sur un rocher (ou dans le creux d'un arbre), un sorbier provenant d'une baie qu'un oiseau aura laissée tomber de son bec, allez-y au crépuscule, le soir du troisième jour après la Notre-Dame, et arrachez l'arbre ou cueillez-y une baguette en la cassant; mais gardez-vous d'y toucher avec du fer ou de l'acier, ou de la laisser tomber à terre en la rapportant chez vous. Déposez-la sous le toit, en plaçant au-dessous plusieurs métaux; au bout de peu de temps vous verrez avec surprise qu'elle inclinera de leur côté. Après l'avoir laissée ainsi pendant quinze jours au moins, vous gratterez l'écorce de tous côtés avec un couteau dont vous aurez piqué la lame au moyen d'un aimant, et vous ferez couler dessus, goutte à goutte, du sang tiré de la crête à un coq d'une seule couleur. Quand le sang aura séché, la baguette sera prête et vous donnera les preuves de sa merveilleuse efficacité. »

En Allemagne la baguette divinatoire n'était pas faite de sorbier, mais de nerprun, dont nous avons déjà vu les vertus, de coudrier, de tilleul, etc. La pratique de rechercher avec cet instrument les trésors, les mines, les sources, semble étrangère à l'ancienne France, et n'y fut introduite qu'à la fin du moyen âge, par les alchimistes allemands. Aussi elle y manque de la sincérité et de la naïveté qui caractérisent les superstitions populaires, et elle y porte les signes de l'esprit de système et de fausse philosophie; c'est pourquoi nous n'aurons pas à nous en occuper¹.

¹ Sur l'histoire de la baguette divinatoire en France, voy. L. Figuier, *Hist. du merveilleux dans les temps modernes*, 2^e éd., t. II; Vallemont, *la Physique occulte, ou Traité de la baguette divinatoire*, Amsterdam, 1693, in-12. Le P. Lebrun en a donné aussi un curieux résumé dans le deuxième volume de son *Histoire critique des pratiques superstitieuses*.

Un des caractères essentiels de la baguette divinatoire est d'être fourchue dans une moitié de sa longueur. Pour en saisir la raison, il faut remonter aux croyances aryennes sur le pramantha : les commentateurs védiques le considèrent comme un petit homme, et vont jusqu'à assigner, le long du bâton qui le constitue, l'espace qu'occupe chaque partie du corps humain, tant de pouces pour la tête et le cou, tant pour la poitrine, tant pour le ventre, pour les hanches, pour les parties sexuelles, pour les cuisses, les jambes et les pieds. La partie de ce petit homme qui frotte dans l'arani n'est pas indifférente pour le sort du sacrifiant. Le frottement des pieds et des jambes, celui des cuisses et des genoux engendrent des démons malfaisants¹; celui des hanches procure l'accomplissement de tous les désirs, la richesse, le bétail, les enfants mâles, le ciel, la longue vie, l'amour, le bonheur. Le frottement du ventre engendre la faim; celui de la poitrine suscite des ennemis; celui du cou cause la mort, et celui de la tête donne la sagesse. Dans des croyances si réglées, si précises, on reconnaît l'esprit sacerdotal du brahmanisme. Les premiers Aryas avaient sans doute à cet égard une conception moins déterminée et se contentaient de voir l'image approximative d'un homme dans le pramantha. D'où leur venait cette idée? de deux sources probablement : d'abord de la comparaison si naturelle entre les pièces des arants et les organes de la génération, et ensuite de l'anthropomorphisme qui faisait de la foudre un dieu-homme après en avoir fait un oiseau. Nous verrons même tout à l'heure que dans le caducée d'Hermès, qui est peut-être la plus antique de ces représentations, le pramantha céleste avait gardé les ailes de l'oiseau-éclair. M. Kuhn résume l'ensemble de ces aperçus en une page qu'on nous saura gré de reproduire.

« Nous avons reconnu dans les plantes citées ici des incarnations de l'éclair ou de la foudre; il en est de même de la baguette divinatoire; et si on lui donne la forme humaine, si elle apparaît comme venue du ciel sur la terre, l'être incorporé en elle ne peut être que le dieu de l'éclair, descendu pour faire participer les hommes à ses bienfaits. La plante, l'arbre ne sont donc que le dieu incarné, auquel on a laissé la forme humaine dans la fourche de la baguette, tandis que dans la çamī, dans le frêne et dans la fougère il apparaît comme une métamorphose de l'oiseau. De là sont issus les mythes sur l'origine de l'homme : le dieu, une fois descendu sur la terre, tombe dans la condi-

¹ Des Piçacas, des Rakshasas. Sur toute cette comparaison, voy. Kuhn, ouvr. cit., p. 71 ss., 208 ss.

tion terrestre et devient mortel, « le premier des morts », comme un hymne védique nomme expressément Yama, qui n'est qu'un autre Agni. D'Agni aussi sortent les races des Angiras, des Atharvans, des Bhrigus, et nous avons vu qu'en plus d'un cas cette origine se ramenait directement à l'élément igné. Du dieu devenu arbre, du frêne, descend immédiatement l'homme pour les Germains, pour les Grecs, et aussi pour les Romains, sans que d'ailleurs cette origine soit la seule assignée par eux au genre humain. Le mythe grec qui tire l'homme du frêne, tout en persistant fort tard dans sa pureté, reçut de bonne heure un autre développement; il devint dans le narthex de Prométhée le dieu métamorphosé en bâton, qui apporte le feu sur la terre et crée l'homme; et dans Phoronée il fut l'oiseau porteur du feu qui devient roi et fondateur du genre humain. Combien ces idées sont restées vivantes chez les nations germaniques, c'est ce qu'atteste la croyance actuelle des petits enfants d'Allemagne, qui fait venir les nouveau-nés de la source ou de l'étang, c'est-à-dire du nuage, ou de l'arbre, en Tyrol, du creux des frênes. L'identité entre les oiseaux porteurs du feu et ceux qui apportent les petits enfants a été démontrée plus haut¹. »

La baguette divinatoire aurait donc été originairement une idole, un petit homme, une poupée², qui peu à peu se serait réduite à sa représentation la plus rudimentaire, une baguette fourchue; de même que dans l'écriture chinoise le caractère qui, dans son origine hiéroglyphique, représentait un homme (*jin*), est devenu en se simplifiant une espèce d'Y renversé, 乚.

Les anciens ont-ils connu la baguette divinatoire? On n'en saurait douter devant un passage de Cicéron qui dit : « Si, par impossible, toutes les choses nécessaires à la vie nous étaient fournies, suivant le proverbe, comme par une baguette divine...³ ». Arrien sur Epictète⁴ parle d'une baguette semblable, changeant en or ce qu'elle touchait, et lui donne son vrai nom, « baguette d'Hermès ». L'hymne homérique à ce dieu l'appelle « une baguette d'or, à trois feuilles, donnant le

¹ P. 234-235.

² De nos jours encore, en Allemagne, la baguette divinatoire est vêtue comme une poupée, nommée et baptisée; quelquefois on l'introduit secrètement dans les langes d'un enfant conduit au baptême pour qu'elle soit baptisée avec lui. Kuhn, p. 207.

³ *Quasi virgula divina, ut aiunt.* De offic., I, 44.

⁴ Diss., III, 20.

bonheur et la richesse¹ ». Ces trois feuilles rappellent les feuilles ternées du palāça, et l'ancienne comparaison de la foudre avec un trident, avec une croix, avec un marteau à trois pointes, comme le marteau de Thor. D'ailleurs une partie des plantes consacrées à la production du feu et par conséquent issues de la foudre se distinguait par ses feuilles à trois pointes, par exemple le lierre, et l'athragène, qu'on suppose être notre clématite. Les serpents qui entourent le caducée² semblent n'être pour ainsi dire qu'une traduction artistique de sa fourche primitive. Quant aux ailes qui le couronnent, elles rappellent celles de l'oiseau porte-foudre et nous portent à croire que le caducée lui-même n'était que la représentation de l'oiseau, de même que le sceptre de Zeus, qui portait un petit aigle à son sommet. Cette verge divine, avec laquelle Hermès opérait tant de prodiges, lui avait été donnée par Apollon, et ce dernier s'en était servi pour garder les troupeaux d'Admète, c'est-à-dire sans doute, dans l'état primitif de la légende qui n'est pas parvenu jusqu'à nous, pour les en toucher afin de les rendre féconds, comme c'est le rôle de la baguette de palāça.

Si une verge de cette nature est entre les mains d'Hermès, c'est que ce dieu représente l'élément igné. Son nom l'identifie à la *Saramā* des Védas, la chienne des dieux qui rassemble en aboyant les nuages et chasse devant elle les âmes des morts dans les régions célestes. Cette *Saramā* n'est autre, au fond, que le bruit du tonnerre, et c'est d'elle qu'Hermès tient son caractère de serviteur des dieux et de divinité psychopompe, conduisant les âmes aux enfers. Mais de plus Hermès est un Agni, le feu messager, *agni dīta*, Διὸς ἄγγελος, qui va des hommes aux dieux dans l'holocauste et des dieux aux hommes dans la foudre. Agni, comme Hermès, a seul permis à la société humaine de se fonder : c'est pourquoi il est dit *grihapati*, *viçpati*, « maître de maison, maître des villages ». Sans lui point de sacrifice : c'est pourquoi il est dit *kôtar*, « prêtre » ; de même une inscription appelle Hermès *precum minister*³. Callimaque⁴ est plus précis encore, en disant que, « pour faire taire l'enfant qui crie, la mère invoque les cyclopes, Argès et Stéropès, et aussitôt, du fond secret de la maison (c'est-à-dire du foyer), accourt Hermès couvert de cendres et de suie ». Suivant l'hymne homérique cité plus haut, Hermès aurait inventé les instruments pro-

¹ Ὀλβου καὶ πλούτου ῥάβδον χρυσεῖην, τριπέτελλον, v. 527.

² Κηρύκειον, « verge du héraut ».

³ Preller, *Griech. Mythol.*, I, p. 258.

⁴ Hymne à Artémis, v. 64-71.

ducteurs du feu, les arants, et par conséquent son caducée serait un pramantha. La même raison en ferait un phallus, un mâtariçyan, et expliquerait les Hermès ityphalliques d'Athènes, de même que dans l'Inde Çiva, qui procède d'Agni, est devenu le dieu phallique par excellence. Enfin il n'est pas jusqu'à son caractère de dieu des limites qui ne se prête à quelque rapprochement de ce genre; car, dans la mythologie germanique, les limites sont marquées par le marteau de Thor, qui, comme on sait, n'est autre que la foudre, et s'identifie par conséquent avec le caducée d'Hermès.

La mythologie grecque est loin des origines; souvent le même personnage y résume, non sans confusion, les traits de plusieurs divinités distinctes dans le principe et séparées par des nuances, bien que rapprochées par une analogie fondamentale. C'est ce qui arrive pour Dionysos. Nous avons dit plus haut qu'il personnifiait le soma céleste, l'eau des nuées barattée et fécondée par la foudre. D'autres mythes en font un personnage voisin d'Hermès, une foudre tombée sur la terre, un Cyavana, comme nous l'avons vu dans la première partie de ce travail ¹. Une légende rapportée par Pausanias ² présentait Dionysos comme une foudre qui tombe dans le lit de Sémélé et qui y reste sous la forme d'une pièce de bois. On conservait à Thèbes cette poutre merveilleuse et on l'appelait Dionysos Cadméios. Il est impossible de n'y pas voir le trait de la foudre lui-même ³, et de ne pas songer en même temps au narthex de Prométhée et au pramantha védique, servant à la fois à la production du feu céleste et à la confection de l'amrita; et c'est par là que Dionysos s'accorde avec lui-même, comme représentant du breuvage enivrant et du feu. En tout cas, le dieu définitivement anthropomorphisé par les Grecs garde pour attribut principal l'ancien pramantha, le thyrses, verge de fêrûle (*narthex*) ou de pin, entourée de lierre ⁴ ou de vigne, dont les feuilles à triple pointe sont encore des images de la foudre. Comme le caducée d'Hermès, c'est une verge magique et une baguette divinatoire. Avec son thyrses, le dieu fait

¹ Rappelons ici qu'Aurva, fils de Cyavana, est venu au monde en sortant de la cuisse de sa mère, comme Dionysos de celle de Zeus.

² IX, 12, 4.

³ La croyance que Bacchus était une personnification de la foudre tombée expliquerait peut-être pourquoi les Romains ne juraient par ce dieu qu'en plein air, et jamais sous un toit, où il n'aurait pu entendre leur invocation. V. Plut., *Quest. rom.*, 25.

⁴ M. Kuhn propose une étymologie ingénieuse pour le nom grec du lierre, *κίσσος*, *xîrros*. Ce serait le sanscrit *cîtya* « posé sur » (l'autel), épithète d'Agni, qui aurait passé du dieu à la plante qui lui était consacrée. Il est certain que *κίσσος* servait aussi d'épithète à Dionysos. (Pausanias, I, 31, 6.)

sortir des rochers du vin, du lait, du miel, de l'eau, de même que la baguette divinatoire fait découvrir les sources. Quelquefois le thyrsé, reprenant son état ancien où il était le dieu lui-même, devient un tronc d'arbre, Dionysos Endendros, un figuier comme l'açvattha, Dionysos Sykitès ou Millichios, ou un phallus comme Mâtariçvan et Hermès. Enfin, on le représente, entre autres formes, sous celle d'un enfant au berceau, Dionysos Licnités, épithète qui rappelle celle de *Yavishtha*, « le nouveau-né », donnée à Agni par les Védas. Les Kobolds germaniques, ces petites divinités du foyer, sont aussi figurés comme des enfants dans une huche. Tous ces symboles signifient simplement le feu, nouveau-né de l'arant.

En résumé sur ce point, Mâtariçvan, Prométhée et son narthex, Hermès et son caducée, Dionysos et son thyrsé, le pramantha avec ses membres humains et la baguette divinatoire avec sa fourche, ne sont que les variations d'une même idée, la foudre considérée à la fois comme trait, batte et pilon, comme feu et comme dieu anthropomorphisé.

Les fragments des *Indica* de Ctésias ont conservé la mention d'un arbre indien planté dans les jardins du roi de Perse, et dont les propriétés merveilleuses se rapportent tout à fait à la baguette divinatoire ¹. Voici le passage : « Il existe un arbre nommé Parrèbe, de la grandeur d'un olivier; on ne le trouve que dans les jardins royaux. Il ne porte ni fleurs ni fruits. Il a quinze racines séparées les unes des autres et grosses, contre terre, au moins comme le bras. De cette racine, si l'on en prend grand comme la main, là où on la présente, elle attire tout à elle, l'or, l'argent, le cuivre, les pierres, tout, excepté l'ambre. Si l'on en prend grand comme une coudée, elle attire aussi les agneaux et les oiseaux; on s'en sert beaucoup pour prendre ces derniers. Si l'on veut s'en servir pour puiser un pot d'eau, on n'a qu'à en prendre gros comme une obole; autant pour puiser le vin. Ces liquides vous tiennent dès lors à la main comme de la cire et se liquéfient le lendemain. C'est aussi un remède contre la diarrhée ². »

M. Kuhn a fort ingénieusement interprété ce récit. Suivant lui, il s'agirait d'un açvattha indien (*Ficus religiosa*) planté dans les jardins du roi de Perse, et ne produisant ni fleurs ni fruits dans ce climat trop

¹ Lassen, *Ind. Alt.*, t. II, p. 643.

² Ctésias, *Indic.*, fr. 17.

froid, mais végétant encore et envoyant de ses branches à la terre ces racines adventices qui le caractérisent et qui étaient au nombre de quinze chez l'individu que vit Ctésias. Le nom même qu'il porte, *Par-rèbe* ou *Parybe*, serait le sanscrit *parvavan*, « muni de rejetons », qui lui convient parfaitement. Quant à ses vertus, elles s'expliqueraient en partie par sa qualité de rejeton de l'arbre céleste qui en fait une baguette divinatoire pour les métaux et les eaux, en partie aussi par cette circonstance toute réelle que l'açvattha, comme la plupart des figuiers, possède une glu puissante, capable de prendre aisément les oiseaux et les petits quadrupèdes.

Ce qu'il y a d'important pour nous dans cette relation, c'est la ressemblance entre les vertus de l'arbre décrit par Ctésias et celles de la baguette divinatoire pour attirer les métaux. Depuis l'Inde jusqu'à l'Europe occidentale, la tradition est ininterrompue.

Reprenons la série des superstitions issues de la baguette divinatoire ou qui n'en sont que des symboles pour ainsi dire parallèles. En première ligne se trouve la mandragore, cette racine à forme humaine, si malaisée à acquérir et si précieuse pour ceux qui avaient la bonne fortune de la posséder. La mandragore (*Atropa mandragora*, Linn.) est une plante de la famille des solanées, sœur de la belladone et de la jusquiame, vénéneuse et fétide comme elles, d'un aspect sombre et poussant dans le midi de l'Europe en des lieux mystérieux, à l'ombre des rochers et à l'entrée des cavernes. Mais ces circonstances, déjà propres à éveiller l'imagination populaire, n'auraient pas suffi à l'établissement de la légende, si la mandragore n'avait possédé une racine épaisse, souvent fourchue, et dans laquelle il n'était pas impossible de voir, avec les yeux prévenus de la superstition, quelque chose comme la forme d'un enfant. Cette grossière ressemblance la fit considérer comme une des plantes que sème l'eau féconde de l'amrita ou qu'implante le dard vivant de la foudre; et de là ses vertus : enrichir ceux qui la possèdent, leur porter bonheur, leur faire gagner leurs procès et leurs demandes aux puissants, donner la santé et la fécondité au bétail, guérir la stérilité chez les femmes, les aider en mal d'enfant. La mandragore interrogée répond aux questions, dévoile les secrets et révèle l'avenir. Si le soir on met une pièce d'or dessus, on en trouve deux le lendemain matin. M. Kuhn cite une curieuse lettre d'un bourgeois de Leipzig, en 1575, à son frère, qui demeurait à la campagne et avait perdu son bétail et ses provisions. Pour réparer ce malheur,

le citadin lui envoie une mandragore, *alruniken oder erdmännlein*. « Il devra d'abord la laisser reposer trois jours, puis la baigner dans l'eau chaude, et arroser avec cette eau le bétail et le seuil de sa maison; et dès lors tout ira bien. »

La mandragore était connue dès l'antiquité grecque et romaine ¹. Théophraste recommande, pour l'arracher, de tracer trois cercles à l'entour avec une épée et de l'enlever en regardant l'orient, tandis qu'un des assistants danse aux environs en prononçant des paroles obscènes. Pline donne des conseils analogues. Columelle ² l'appelle *semihomo mandragoras*. Le moyen âge ne fit à son égard que continuer, en les modifiant, les superstitions antiques. On crut que cette racine à forme humaine croissait en certaines circonstances ³ sous le gibet où on avait pendu un jeune homme, voleur de père en fils. Mais pour s'en emparer il fallait bien des précautions, car celui qui entendait le cri qu'elle poussait au moment de l'extraction était un homme mort. On y allait donc un vendredi avant le lever du soleil, les oreilles bien bouchées avec du coton ou de la cire. On creusait un fossé tout autour de la plante après avoir fait trois croix dessus, et on la dégageait ainsi jusqu'à ce qu'elle ne fût plus qu'au dernier chevelu de sa racine. Alors on lui passait au collet un cordon dont l'autre bout était attaché à la queue d'un chien noir, n'ayant pas un poil blanc sur le corps. On appelait le chien en lui montrant un morceau de pain; dans son élan il enlevait la plante, mais aussitôt, au cri déchirant qu'elle poussait, il tombait mort. On la ramassait alors soigneusement, et la racine en était séparée, lavée avec du vin rouge, enveloppée de soie rouge et blanche et précieusement renfermée dans une cassette. Mais pour la maintenir en bon état de divination, il fallait avoir soin de la baigner tous les vendredis et de lui passer une chemise blanche à chaque nouvelle lune. Toutes ces pratiques, d'ailleurs, s'expliquent par cela seul qu'on lui attribuait une origine et une nature presque humaines. Par une altération des antiques croyances déchues, le dieu de la foudre tombée était devenu l'enfant du gibet (*galgenmännlein*).

La mandragore, en vieux français *mandagloire* ⁴, s'est changée dans

¹ La version des Septante traduit par *μηλα μανδραγορων*, et saint Jérôme par *mandragoræ* les *dudaïm* de la Genèse (xxx, 14), au moyen desquelles Lia obtint que Rachel lui cédât pour une nuit sa place près de Jacob. Mais il s'agit là d'un fruit, probablement aphrodisiaque, qui n'a rien de commun avec la racine de mandragore.

² X, 19.

³ *Wenn ein erbdieb, der noch reiner jüngling ist, erhängt wird und das wasser oder den samen fallen lässt.* Grimm, *Deut. Myth.*, p. 1154.

⁴ Rochefort, *Gloss.*, h. v°.

la sorcellerie moderne en « main de gloire », qui sert de chandelier pour éclairer les voleurs et rendre les volés immobiles; et à la fin, le jeu de mots détournant les idées, la main de gloire a été tout simplement une main de pendu ¹.

La baguette divinatoire trouve également des succédanés pour toutes ses fonctions dans certaines fleurs, bleues d'ordinaire et couleur de ciel, dont les croyances primitives attribuaient sans doute encore la plantation à la foudre. Telle est « l'herbe sans nom » dont il est question dans Pline ², et qui, quand on l'enfouit aux quatre coins d'un champ de millet, empêche les oiseaux de le dévaster. Ici elle joue le rôle de la baguette de palaca protégeant le troupeau contre les loups. Ailleurs, au moyen âge, une jeune fille avait cueilli une fleur inconnue, et tant qu'elle la tenait à la main, elle devinait la pensée de ses galants ³. C'est aussi une fleur bleue inconnue qu'un berger avait mise à son chapeau, un jour qu'il vit les rochers s'ouvrir devant lui et lui révéler les trésors de la montagne. Il entre, il remplit ses poches, mais il laisse tomber son chapeau. La fleur a beau lui crier : « Ne m'oubliez pas, » il n'en tient compte, et, privé de son talisman, il est chassé au dehors, et la porte de fer de la caverne se ferme brusquement sur lui en le blessant au talon ⁴. Le cri de la fleur magique, « Ne m'oubliez pas, » *vergiss mein nicht*, est devenu le nom de plusieurs fleurs bleues, telles que la germandrée et surtout le myosotis des marais, et l'on a attribué de nos jours à ce nom une signification sentimentale qu'il n'avait nullement à l'origine ⁵. Ces fleurs magiques, qui, comme la baguette divinatoire, ouvrent l'accès des métaux précieux et des trésors souterrains, s'appellent « fleurs-clefs » (*schlüsselblume*), « fleurs de fortune » (*glücksblume*).

Comme la fleur de fortune, la racine magique, nommée dans les

¹ Dict. de Trévoux, v° *Main de gloire*. En Allemagne, on prépare avec la tige de la fougère la grossière ressemblance d'une main, qu'on appelle « main de fortune, main de saint Jean », et dont la possession préserve de tout malheur et de tout maléfice. V. Friedrich, *Symbolik und Mythologie der Natur*, p. 358.

² *Hist. nat.*, XVIII, 17.

³ Grimm, *Deut. Myth.*, 2^e éd., p. 1152.

⁴ *Ibid.*, p. 923.

⁵ Pline donne un autre exemple d'un nom de plante tiré d'un verbe à l'impératif. C'est le *réséda*, qui tire son origine de la formule : *Reseda morbos, reseda*, avec laquelle on l'employait pour faire passer les tumeurs. *Hist. nat.*, XXVII, 12.

légendes allemandes *springwurz*¹, a la vertu de faire sauter les rochers et les murs, de briser les portes et d'écarter tous les obstacles. Pour se la procurer, on bouche avec un coin de bois le nid qu'un pic, vert ou noir, s'est creusé dans le tronc d'un arbre, lorsque les jeunes l'habitent encore. L'oiseau, dès qu'il s'en aperçoit, va s'armer de cette racine, que seul il sait trouver et que les hommes chercheraient en vain; il l'apporte à son bec et en touche le coin de bois, qui saute aussitôt comme par explosion. Pour s'en emparer, on fait du bruit, et l'oiseau effrayé laisse tomber la racine. Une légende analogue était déjà dans Pline², mais cet auteur ne parlait pas de racine magique; selon lui, c'était le pic lui-même qui, en se posant sur le coin de bois, en causait l'explosion. Nous reconnaitrons aisément à tous ces traits l'oiseau céleste, qu'il soit lui-même une métamorphose de la foudre ou qu'il la porte seulement à son bec.

Le moyen âge a varié à l'infini cette croyance. D'abord les oiseaux ont changé : au lieu du pic, on a eu la huppe, le coucou, le chat-huant, la poule d'eau. Chez les Juifs, les traditions rabbiniques font rapporter par le coq de bruyère l'herbe *schamir* qui ouvre les montagnes. Mais de tous ces oiseaux, le plus universellement adopté, le plus mythologique, si l'on peut ainsi dire, est toujours le pic, à cause de son habitude mystérieuse de nicher dans les arbres creux. En général, il est préposé à la garde des herbes magiques. Pline recommande de ne cueillir la *pæonia*, qui guérissait tout, que la nuit, de peur que le pic de mars (*Picus martius*) ne se jette sur le profane et ne lui creve les yeux³. Certaines légendes précisent les précautions à prendre pour recueillir la racine magique, avec des circonstances qui en révèlent clairement la nature. Afin de forcer le pic ou la huppe à la lâcher après s'en être servi, on étend au pied de l'arbre une étoffe blanche ou rouge, ou l'on y allume un feu, ou l'on y dépose un baquet plein d'eau. A la vue de ces objets, l'oiseau laisse tomber sa racine dessus; ce que M. Kuhn explique ingénieusement : l'oiseau restitue ainsi la racine, qui n'est qu'une foudre, à son élément, le feu, ou à l'eau du nuage, ou aux étoffes qu'il prend pour l'un ou pour l'autre.

Les croyances allemandes attribuent à la racine magique la vertu d'écarter les orages. Dans le haut Palatinat, par exemple, on croit que des bohémiens, se trouvant un jour au pied d'une montagne quand

¹ *Radix explodens*.

² *Hist. nat.*, X, 18.

³ *Hist. nat.*, XXV, 4, 10; XXVII, 10, 60.

un orage approchait, y enterrèrent quelque chose, et que depuis ce temps, à l'approche de cette montagne, les orages se séparent, moitié à gauche, moitié à droite. Au contraire une autre racine nommée racine de temps, *wetterwurzel*, a la réputation d'attirer les orages. Dans les deux cas on attribue à des plantes issues de la foudre la propriété réelle de certains sommets de montagnes (*wetterberg*, *wetterhorn*) de diviser les nuées électriques, ou de les attirer et de les décharger.

Certaines traditions du moyen âge précisent la plante à laquelle la racine magique appartient. Le plus souvent c'est l'épurgé (*Euphorbia lathyris*, Linn.), nommée par les Italiens *sferracavallo*, parce qu'on lui attribuait la vertu d'attirer les métaux, et par conséquent de déferer les chevaux qui marchaient dessus. Le sanscrit appelle *vajradru*, « plante de foudre », les euphorbes de l'Inde, sœurs de l'épurgé. Dans le Berry, le peuple a conservé jusqu'à nos jours la croyance à l'herbe magique, et c'est l'ophrys mouche qui y joue ce rôle, sans doute à cause de sa rareté et de l'étrangeté de son aspect. On l'appelle « herbe du pic », et elle passe pour donner au pic vert la force de percer le chêne avec son bec¹. Ailleurs, pour ouvrir les montagnes il suffit d'un simple bâton d'épine ou de coudrier. Enfin une curieuse légende du Hartz supérieur raconte que la *springwurzel* ou racine de saint Jean ne peut être cueillie que la nuit de la Saint-Jean, sous la fougère; jaune et brillante comme une lumière dans les ténèbres, elle n'est pas fixée au sol à la façon des plantes ordinaires; toujours en mouvement, elle fuit devant l'homme; mais celui qui a le bonheur de l'attraper voit tous les murs s'écarter devant lui, et tous les trésors cachés sont à sa disposition. Ce mouvement perpétuel de la plante magique s'explique sans peine, puisqu'elle n'est qu'une transformation du feu céleste. Quant à sa présence sous la fougère, en tendant à la confondre avec la fougère elle-même, elle nous ouvre une vue sur de nouvelles superstitions.

Jamais feuille n'eut plus de ressemblance avec une plume que celle de la fougère; aussi n'est-il pas étonnant de la voir entrer dans notre cycle mythique. Ajoutons la propriété de la fougère à l'aigle (*Pteris aquilina*, Linn.) de représenter, quand on en coupe le pied transversalement, l'image assez nette d'un aigle à deux têtes. Les anciens étaient déjà frappés de ces ressemblances caractéristiques, et les Grecs appe-

¹ Jaubert, *Glossaire du centre de la France*, v^o Herbe.

laient la fougère πτέρυξ, « plume ». Le scoliaste de Théophraste dit expressément : « La ptéris est une espèce de plante semblable à une plume d'autruche; les paysans s'en font des lits à cause de sa mollesse, et aussi parce que son odeur écarte les serpents ¹. » Nous verrons plus loin le frêne et le coudrier partager cette réputation. Le nom allemand de la fougère, *farn*, anglais *fern*, n'est pas moins significatif que son nom grec. C'est le sanscrit *parna*, « plume », que nous avons vu plus haut appliqué dans l'Inde à une mimosée, mais qui certainement dans l'Arye primitive ne désignait pas un tel végétal, et peut-être dès lors voulait dire une fougère comme en allemand ². Au reste, dans les dialectes de cette dernière langue *farn* n'a pas seulement désigné la fougère, mais aussi la tanaïsie (*rain-farn*), dont les feuilles lui ressemblent tant, et aussi les bruyères, que leurs fleurs rouges rapprochent des plantes issues de la foudre. Enfin une espèce de fougère, le polypode vulgaire, porte en anglo-saxon le nom d'*efer-farn*, « fougère de sanglier », qui rappelle le nom du sorbier, *eber-esche*, dont nous avons parlé plus haut, et se rattache encore ainsi au divin sanglier, Agni ou Rudra.

La fougère est cryptogame, et les botanistes modernes seulement ont reconnu l'existence de ses corps reproducteurs ou spores, qui sont microscopiques et accumulés, sous l'apparence d'une poussière brune, en lignes ou en petits tas derrière les feuilles ou le long de leurs bords. L'antiquité et le moyen âge ignoraient tout cela, et la graine de fougère avait dès lors à leurs yeux une importance d'autant plus grande qu'elle était plus mystérieuse. Par cela même que personne ne l'avait jamais vue, c'était la seule graine qui jouât un rôle parmi les plantes issues de la foudre. Aussi, pour la découvrir, fallait-il user de cérémonies magiques. On la recueillait à la Saint-Jean d'été; en France, la veille de la Saint-Jean, à midi juste ³; en Allemagne, le jour même, avant l'aube. Le procédé était le même que pour obtenir la racine magique : on allumait un feu, et on étendait un linge blanc sous la fougère, toujours pour figurer le nuage et les éléments originels de la foudre. La graine tombait sur le linge comme la foudre se perd dans le nuage; mais si on ne la ramassait prestement, le diable l'avait

¹ *Schol. Theophr.*, III, 14.

² L'analogie entre *parna* et *farn* n'a pas échappé à M. Pictet, *Paléont. linguist.*, t. I, p. 194.

³ Selon Thiers (*Traité des superstitions qui regardent les sacrements*, Paris, 1741, in-12, t. I, p. 365), la fougère cueillie à midi, la veille de la Saint-Jean, fait gagner à toutes sortes de jeux.

bientôt enlevée. Dans certaines contrées de l'Allemagne la chose se passe encore à midi, le jour de la Saint-Jean; on tire sur la fougère un coup de fusil; elle laisse échapper trois gouttes de sang, qu'on recueille et qu'on garde précieusement, et c'est là ce qu'on nomme la graine de fougère.

On n'en finirait pas à compter les vertus de cette graine merveilleuse. Déjà, comme nous l'avons vu, les Grecs ont cru que la plante écartait les serpents¹. Au moyen âge on a pensé qu'elle protégeait les lieux où elle poussait contre le diable, et contre le tonnerre et la grêle. Une botte de fougère fraîche attachée au-dessus de la porte garantissait de mal la maison et ses abords aussi loin que le fouet pouvait s'étendre. En Pologne on croyait que lorsqu'on arrache une fougère et qu'on la brise il s'élève un orage, sans doute parce que la foudre incorporée en elle est remise en liberté et reprend sa nature. Quant à la graine elle-même, celui qui la possédait avait le diable à ses ordres pour lui apporter tout ce qu'il pouvait souhaiter. Les chasseurs se faisaient ainsi donner la balle infallible, d'autres l'écu inépuisable. Mais sa principale vertu était de rendre invisible, comme la foudre d'où elle procédait devient invisible en rentrant dans le nuage, hors duquel elle s'est manifestée un instant. Une légende de Westphalie, citée par Jacob Grimm², raconte qu'un homme ayant parcouru une prairie à la recherche de son poulain égaré, une graine de fougère pénétra dans son soulier sans qu'il s'en aperçût. En rentrant dans sa maison, il fut étonné de voir que ni sa femme ni personne n'avait l'air de faire attention à lui; et comme il se mit à dire : Je n'ai pas retrouvé le poulain, tous les assistants parurent effrayés comme s'ils eussent entendu ces paroles sans voir personne. Sa femme l'ayant appelé par son nom, il se mit devant elle en répondant : « Que me veux-tu ? me voici. » Mais l'effroi n'en fut que plus grand. A ce moment il lui sembla qu'il avait dans son soulier quelque chose comme un grain de sable; il l'ôta pour le secouer, et aussitôt il redevint visible à tous les yeux. La même superstition existait aussi en Angleterre. Shakspeare fait dire à un des compagnons de Falstaff : « Nous avons la recette de la graine de fougère, nous marchons invisibles³. »

Le nom populaire de la fougère en Thuringe, *irrkraut*, « l'herbe qui égare », nous met sur la voie d'une superstition nouvelle. Nulle

¹ En Thuringe et en Suède, au contraire, on croit qu'elle les attire, et qu'un homme qui en porte sur lui est suivi par eux jusqu'à ce qu'il s'en débarrasse.

² *Deut. Myth.*, 2^e éd., p. 1160.

³ *Henri IV*, 1^{re} partie, act. II, sc. 1.

croissance, comme on sait, n'est plus répandue dans les districts forestiers de l'Allemagne, de la France et probablement du reste de l'Europe, que celle de l'existence d'une certaine herbe des bois sur laquelle il suffit de marcher pour s'égarer dans les chemins avec lesquels on est le plus familier d'ordinaire. Le nom thuringien nous prouve que cette herbe est encore la fougère; et en effet on comprend aisément par quel enchaînement d'idées on a pu lui attribuer cette dangereuse vertu. Il est d'une observation fort juste que ceux qui sont touchés par la foudre, quand ils n'en meurent pas, en restent souvent plus ou moins longtemps hébétés. De là les mots qui signifient la stupefaction en grec, en latin, dans les langues germaniques : ἐμβροντητός, *angedonnert*, *at-tonitus*, *é-tonné*. Maintenant, quoi de plus simple que d'attribuer la même action à la plante qui n'est qu'une foudre incorporée, et de mettre sur son compte les erreurs de route si fréquentes dans les bois, à cause de la limitation de l'horizon et de la ressemblance des chemins entre eux?

On doit peut-être attribuer au même fond la croyance anglaise à la racine qui rend fous ceux qui la portent à leur bouche. Il en est question dans Shakspeare :

..... *Have we eaten of the insane root,
That takes the reason prisoner?*

demande Banquo qui vient d'entendre les sorcières, dans *Macbeth*¹.

L'antiquité a connu des idées analogues. Mais elle attribuait ces vertus à la foudre personnifiée par des dieux, non par des herbes. Dans le Vêda, c'est Cyavana qui rend fous ses ennemis; en Grèce, c'est Dionysos qui ôte la raison à Lycurgue; en Scandinavie, Odhin rend fou Rindr en le frappant de sa baguette magique. La même origine doit être attribuée au pouvoir stupéfiant et pétrifiant de l'égide de Pallas, et des têtes de Méduse et des Gorgones.

Les foudres métamorphosées peuvent non-seulement causer la stupeur et la folie, mais même la mort, comme nous l'avons vu pour la mandragore. Un exemple frappant en est donné dans une conjuration que M. Kuhn a tirée de l'Atharva-Vêda, qui est, comme on sait, consacré surtout aux pratiques magiques et aux maléfices. L'instrument

¹ Act. I, sc. III. Dans la belle traduction de M. Émile Deschamps :

N'aurions-nous pas sucé
De cette racine âpre et qui rend insensé?

de cette conjuration est un rameau emprunté à un açvattha ayant germé et poussé en parasite sur un khadira (*Mimosa catechu*). Nous avons vu plus haut que cet arbre était spécialement regardé comme issu de la plume du divin oiseau. Le Vêda s'exprime ainsi : « C'est un homme issu d'un homme, un açvattha poussé sur un khadira; qu'il tue mes ennemis, que je hais et qui me haïssent ! O Açvattha, détruis mes ennemis, toi l'allié d'Indra, destructeur de Vritra, l'allié de Mitra et de Varuna ! O Açvattha, de même que tu foudroies dans l'air, ainsi mets-les en pièces, ceux que je hais et qui me haïssent ! Toi qui t'avances vainqueur comme un fort taureau, par toi, Açvattha, puissions-nous vaincre les ennemis ! De même, ô Açvattha, que tu domptes les arbres et que tu les écrases sous toi, de même brise la tête de mon ennemi et sois vainqueur ! Que nos ennemis s'en aillent à la dérive, comme un bateau dont la corde est cassée, puissent-ils ne jamais reparaitre ! Je les chasse par la volonté, par la pensée et par la prière ; nous les chassons avec le rameau de l'arbre Açvattha ! »

Si nous avons cité ce morceau, qui d'ailleurs n'est pas sans beauté, c'est qu'on y peut trouver la clef de plusieurs usages communs à la religion scandinave et à celles de la Grèce et de Rome anciennes. Les Scandinaves croyaient à la vertu d'un certain javelot consacré à Odhin, ou même emprunté au dieu lui-même, qu'on lançait sur les ennemis en leur criant : « Odhin vous hait ! » ou bien : « Odhin vous a tous saisis ! » et qui les vouait à la mort. Une légende parle d'un javelot de ce genre lancé dans une bataille, qui parut bientôt en l'air au-dessus de l'armée ennemie, et la frappa tout entière de cécité. Odhin étant le dieu incontesté de l'atmosphère et le remplaçant d'Indra, il n'est pas douteux que ce javelot ne soit la foudre, et la même conclusion peut être affirmée de la lance de Pallas. Chose remarquable d'ailleurs, en scandinave et en grec, la lance porte le même nom et s'appelle « le frêne », grec *μῆλα*, scandinave *askr*, identique à l'allemand *esche*.

La lance qui voue l'ennemi à la mort se retrouve identiquement dans les usages romains ou pour mieux dire italiques les plus anciens. La déclaration de guerre par les féciaux était accompagnée par le jet sur le territoire ennemi d'une lance ferrée ou sanglante brûlée par le bout¹. Dans la même cérémonie, le fécial prêtait un serment en tenant à la main une pierre de foudre qu'on appelait *Jupiter lapis*. Jupiter était invoqué par lui sous son nom primitif de *Diespiter*², qui rappelle im-

¹ T. Liv., I, 32. *Hastam ferratam aut cruentam et præustam*.

² Preller, *Römische Mythologie*, p. 220.

médiatement Indra *Dyduspitar*, c'est-à-dire « père », ou mieux encore « maître de la lumière ». Les Grecs avaient eu dans les premiers temps une institution semblable : « Anciennement, dit le scoliaste d'Euripide¹, on avait au lieu de trompettes des porteurs de feu (πυρφόροι); ils étaient consacrés à Arès et marchaient à la tête de chaque armée, tenant à la main une lampe qu'ils jetaient dans l'intervalle libre entre les combattants, puis ils se retiraient sans courir de danger. » Ces lampes ou torches montrent, plus clairement encore que la lance des féciaux, qu'il s'agissait là d'un simulacre de la foudre qu'on s'efforçait de jeter sur l'ennemi.

Laissée à elle-même et continuant de vivre parmi le peuple qui la transmet sans la comprendre et pour son seul intérêt anecdotique, la légende a une tendance perpétuelle à réduire ses proportions, à se rapetisser. C'est ainsi que les dieux de l'Arve deviennent des divinités locales, des demi-dieux et de simples personnages héroïques dans les petits cantons de la Grèce. De même ici le rameau sacré de l'açvattha, le javelot d'Odhin, la lance des féciaux, finissent dans l'Allemagne moderne par se transformer en une simple pratique de sorcellerie. Il s'agit d'une baguette de coudrier coupée avec des cérémonies mystérieuses et sur laquelle on a prononcé certaines paroles magiques; avec cette baguette on peut battre les absents. Il suffit de poser sur le seuil de la porte, ou simplement sur une taupinière, un habit qui leur ait appartenu, et de frapper dessus à coups redoublés après avoir prononcé leur nom; ils sentent les coups comme si l'habit qui les reçoit était sur leur dos. A la même origine se rattache un autre conte populaire allemand, celui du « bâton hors du sac », que les frères Grimm ont recueilli².

Le choix du coudrier pour cet usage, et en général pour tous ceux de la baguette divinatoire, nous pose un problème que nous ne sommes pas en état de résoudre. En vertu de quelle idée attachait-on tant de mystérieuses vertus à cet arbrisseau, qui ne ressemble ni par ses feuilles, ni par ses fleurs, ni par ses fruits, ni par la couleur de son bois à la série des plantes issues de la foudre? Quoi qu'il en soit, le fait existe incontestablement; les légendes allemandes et françaises en sont pleines. C'est avec une baguette de coudre coupée dans la nuit du premier jour de l'an que les pasteurs des Alpes se mettent, la nuit

¹ *Phœniss.*, 1386.

² Voyez, dans notre traduction des contes choisis des frères Grimm, ce conte, intitulé *la Table, l'Ane et le Bâton merveilleux*.

du 1^{er} mai, à la recherche de la fleur de fortune. La coudre préserve du tonnerre, écarte les serpents. En Suède, on croit que les noisettes peuvent servir à rendre invisible tout comme la graine de fougère. Ce qui la rapproche de notre ordre d'idées, c'est qu'on attribue la plus grande vertu à la coudre munie de sa plante grimpante favorite, le cabaret (*Asarum europæum*, Linn.). Le noyer est aussi l'objet de quelques croyances analogues, mais ses feuilles pennées rendent beaucoup plus aisé de le rattacher ¹ aux plantes issues de la plume du divin épervier.

On comprend, surtout en se reportant à ce que nous avons dit plus haut sur l'arbre du monde, les vertus attribuées au frêne, qui, pour les Grecs et les Scandinaves au moins, était identique avec ce dernier. C'est pourquoi l'on croyait que rien de venimeux ne pouvait rester dessous. Un serpent aurait plutôt sauté dans le feu que d'entrer sous l'ombre d'un frêne; il était engourdi aussitôt qu'une baguette de frêne venait à le toucher, et même, si l'on en traçait simplement un cercle autour de lui, il ne pouvait le franchir ². Nécandre a dit ³ : « On ne trouve ni serpent, ni odieuse tarentule, ni scorpion meurtrier dans les bois sacrés de Claros. Phébus, en couvrant le vallon profond de grands frênes, a mis la prairie à l'abri de ces bêtes venimeuses. » Le grand remède contre la morsure des serpents était le suc du frêne, recueilli au printemps, à certains jours choisis. Ce suc a dû, comme nous l'avons vu plus haut, jouer un grand rôle parmi les boissons fermentées primitives. Dans l'Inde et en Allemagne, on présentait au nouveau-né du miel qui était primitivement supposé le produit de l'arbre céleste; par suite d'une idée analogue, dans les Highlands d'Écosse, la nourrice prend un rameau de frêne fraîchement coupé, et, le faisant brûler par un bout, elle reçoit dans une cuillère la sève qui s'en échappe par l'autre, et la présente à l'enfant pour sa première nourriture. Une légende suédoise, citée par J. Grimm dans sa Mythologie ⁴, raconte que des pêcheurs rencontrèrent dans une île un vieux géant aveugle

¹ C'est à tort cependant que M. Kuhn a cru devoir rapprocher le noyer du frêne (*Der wallnussbaum, der sich den eschenarten anschliesst*, p. 229); l'un appartient aux amentacées, l'autre aux oléinées, deux familles fort éloignées l'une de l'autre, et sans rapports même apparents.

² Plin., *Hist. nat.*, XVI, 13. Il cite à cet égard ses expériences personnelles, *expertii prodigium*; et il finit par admirer la bonté de la nature, qui fait fleurir le frêne avant l'époque de l'année où les serpents sortent de leur engourdissement, et en fait tomber les feuilles après qu'ils y sont rentrés.

³ *Fragm.* XX.

⁴ 2^e éd., p. 907, note.

(c'était le fantôme d'une divinité païenne), qui leur donna un arbre en leur ordonnant de le dresser sur le maître-autel de leur église; craignant quelque mauvais dessein du vieillard, ils lui désobéirent et dressèrent l'arbre sur un de ces tertres qu'on appelle en Suède *kullen*, et en Allemagne « tombeaux des Huns », ou « tombeaux des géants ». L'arbre ainsi dressé parut aussitôt tout en flammes; s'il eût été dans l'église, il l'aurait brûlée. Or, cet arbre était un frêne (*ask*), et sans doute la légende a choisi cette espèce à cause de ses rapports avec l'arbre céleste et les feux de la foudre. C'est aussi par un souvenir du frêne *yggdrasil*, sous lequel s'assemblaient les dieux, que dans plusieurs contrées germaniques, notamment en Suisse, la justice se rendait sous un frêne.

Le gui doit à des motifs analogues son antique célébrité. Son parasitisme sur les hautes branches des grands arbres faisait croire que la foudre, en les frappant, l'avait semé là. Ses feuilles, opposées entre elles, avaient une apparence pennée qui rappelait la plume de l'épervier. Comme l'açvattha, il fournissait une glu attirant et retenant tous les objets. Enfin la disposition fourchue de ses rameaux rappelait le petit homme créé par la foudre et figuré dans la baguette divinatoire. L'observation, en rectifiant les faits, fut loin de nuire à sa réputation merveilleuse. On remarqua, c'est Pline qui le rapporte, qu'il ne se sème pas naturellement lui-même, et que, pour qu'il pousse sur un arbre, il faut qu'il ait passé par l'estomac des grives ou des pigeons. Encore une raison de le vénérer, car les oiseaux qui le semaient ainsi étaient les ministres des dieux, et ne faisaient que manifester l'arbre que ces derniers avaient choisi. Telle était, au rapport de Pline, la croyance des Gaulois. On sait avec quel respect ils cueillaient le gui poussé sur les chênes : l'officiant le détachait avec une faucille d'or et le laissait tomber sur une saie blanche. Cette étoffe, qui rappelle celles sur lesquelles on reçoit la racine magique, figurait peut-être le nuage dans lequel se perd la foudre. De même que le rameau du palâça issu de la foudre communique, dans l'Inde, la fécondité au bétail, ainsi était censée agir dans les Gaules l'eau dans laquelle un rameau de gui avait trempé. On lui attribuait aussi des vertus médicales contre les poisons, et son nom gaulois signifiait « qui guérit tout¹ ». Ce qui prouve bien que ces superstitions se rattachent à l'ordre d'idées que nous avons exposé, c'est qu'elles n'étaient pas spéciales à la race celtique. Le gui du chêne est aussi recherché et aussi vénéré en Suède

¹ Sur les croyances gauloises par rapport au gui, V. Pline, *Hist. nat.*, XVI, 44.

qu'il l'a jamais été en Gaule. Il'en est de même dans toute l'Allemagne; et dans la Suisse allemande il porte un nom d'une signification toute spéciale à nos yeux; on l'appelle *donnerbesen*, « balai de foudre ».

Les plantes que nous avons passées en revue se rapportent en beaucoup plus grand nombre à la plume qu'à l'ongle de l'épervier. Ce dernier, en tombant à terre, s'était métamorphosé en un *çalyaka*, « épine », qui est représenté dans l'Inde par le *Mimosa catechu* aux feuilles pennées et aux épines crochues comme des ongles; mais cette désignation n'a rien de primitif, car le mythe est né sous le ciel tempéré de l'antique Aryane, où les mimosées ne croissent pas. Dans ses transformations occidentales, le mythe s'est fixé sur le nerprun et sur l'aubépine. Cette dernière est célèbre dès l'antiquité classique pour chasser les fantômes et détruire les malélices.

*Sic fatus, spinam qua tristes pellere posset
A foribus noxas, hæc erat alba, dedit.*

dit Ovide ¹. Un scoliaste grec ² nous apprend que l'épine cueillie dans la quadrature de la lune protège contre les poisons, les méchants, le mal de tête, les esprits et les sortilèges, et qu'il est bon d'en mettre dans les étables et dans les navires.

Nous rattacherons au même ordre d'idées l'épervière ou *hieracium*. Déjà le nom de cette plante est propre à nous mettre sur la voie. C'est celui de l'épervier, *ἰεραξ*, « l'oiseau sacré »,

Quam facile accipiter saxo sacer ales ab alto,

dit Virgile ³. De plus, l'épervière jouait un grand rôle parmi les « herbes de la Saint-Jean », apparaissant miraculeusement ce jour-là sous les feux du solstice. C'était une des nombreuses plantes que les druides avaient employées dans leurs enchantements ⁴. Or, si l'on examine les espèces botaniques comprises sous ce nom d'épervière, on se convaincra que nulle d'entre elles n'a de rapport avec la plume, mais que leurs feuilles, à lobes anguleux et dentés, peuvent avoir une ressemblance lointaine avec la serre de l'épervier. Cette ressemblance est surtout remarquable dans le *Prenanthes muralis*, Linn., que les botanistes modernes ont distingué, il est vrai, du genre *hieracium*, mais

¹ *Fast.*, VI, 130.

² Sur *Anonymi carmen de herbis*.

³ *Æn.*, XI, 721.

⁴ Alf. Maury, *la Magie et l'astrologie dans l'antiquité et au moyen âge*, 1^{re} éd., p. 165.

qui s'y confondait aux yeux du peuple. Cette plante croît spontanément sur les murs, les rochers et les ruines, endroits que visite souvent la foudre, et c'est à elle que nous rapporterions volontiers les antiques croyances sur les vertus de l'épervière¹.

Enfin, pour ne rien oublier autant que possible, rappelons que les anciens attribuaient à la foudre, quand elle s'enterre dans le sol, l'origine des truffes².

V.

RÉSUMÉ ET CONCLUSION.

Nous voici parvenu au terme de cette longue étude. Il ne nous reste plus qu'à en résumer les points principaux, et à indiquer quelques-unes des conséquences qui en ressortent pour la philosophie de l'histoire.

En remontant le plus haut possible, le premier mythe qui s'est offert à nos yeux sur l'origine du feu a été celui de l'arbre céleste, dont les nuages sont les branches, et dont la foudre est un rameau qu'un oiseau divin, d'un coup d'aile, apporte sur la terre. Les souvenirs que l'Inde en a conservés sont confirmés par ceux de la Perse et de la Scandinavie. La Grèce a changé l'arbre et l'oiseau en personnes, et en a fait Mélia et Phoronée. En Italie, Feronia et Picus représentent les mêmes idées; et dans les superstitions modernes la cigogne, le roitelet et d'autres oiseaux encore ont retenu quelques traits des anciens portefoudre.

La production artificielle du feu par le frottement d'un bâton dans une pièce de bois ouvre le champ à une série de conceptions nouvelles. La religion s'en empare; chez toutes les nations antiques où la chose a pu être vérifiée, dans l'Inde et la Perse, en Grèce et à Rome, ce procédé était consacré pour allumer le feu de l'autel. Des superstitions germaniques l'ont encore conservé dans les temps modernes pour les feux de la Saint-Jean. Cet acte ayant été comparé à celui de la génération, il en surgit tout un système suivant lequel le feu du ciel, celui de la terre et la création de l'homme, prennent leur source dans cette

¹ Peut-être y aurait-il lieu de les attribuer aussi à la laitue sauvage (*Lactuca virosa*, Linn.), dont les feuilles sont toutes pareilles, et qui a des propriétés vénéneuses très-caractérisées.

² Plutarque, *Propos de table*, liv. IV, quest. 2.

même opération. Les instruments en sont divinisés : c'est Mâtariçvan, le Pramantha-Phallus; Bhrigu, l'étincelle de l'éclair qui se glisse dans l'arant; Cyavana, la foudre tombée qui devient Yama ou Manu, le père du genre humain. Les Grecs répètent ce mythe dans leur Prométhée, identique au Pramantha, créant les hommes et leur communiquant le feu. Les Celtes eux-mêmes en ont un écho dans leur Gwen-Aron.

Le soleil, comme l'éclair, est allumé par le pramantha. Cet astre est une arant, un disque, une roue, un char. L'été, quand il brûle et dessèche, il devient Çushna-Kuyava, et alors Indra précipite la roue en bas et fait tomber la pluie. Le curieux mythe de Çushna est exactement répété par les Grecs dans ceux de Phaéton et d'Ixion; et on en trouve un souvenir lointain dans la fête de la roue flamboyante, célébrée encore de nos jours sur les frontières de la France et de l'Allemagne.

Le breuvage céleste a les mêmes origines que le feu, ou plutôt il le contient et n'en est qu'une transformation. Sous ce nom de breuvage céleste, de soma, d'amrita, d'ambroisie, on confondait l'eau fécondante des nuées, de laquelle dépend la fertilité des pâturages, et les boissons fermentées et enivrantes extraites du suc de certains végétaux. La fécondation de l'eau des nuées fut rapportée à l'action du même pramantha qui allume la foudre, et tel est le sens du barattement de la mer de lait, dont les mythes nous sont parvenus par l'intermédiaire des grandes épopées indiennes. Le rapprochement des textes du Rig-Véda et du Zend-Avesta prouve qu'il s'agit ici de baratter et de brasser les nuages, et que le dieu Tvashtar, le même qui fabrique les foudres d'Indra, était chargé de cette opération; peut-être les Bhrigus y prenaient-ils part aussi comme personnifications de la foudre. Les boissons fermentées, au contraire, sont rapportées à l'arbre céleste, les arbres qui les procurent étant supposés issus du rameau que l'oiseau divin a porté sur la terre. Ici les mythes abondent. Les Védas sont explicites : cet oiseau, c'est Indra, qui a été dérober, pour les dieux et les hommes, le rameau du soma que gardaient les gandharvas. La Scandinavie répète cette fable dans celle d'Odhin se métamorphosant en serpent, puis en aigle, pour dérober l'hydromel divin. La Grèce anthropomorphise suivant sa coutume, et du breuvage des dieux elle fait Ganymède enlevé par l'aigle de Zeus, ou Perséphone conquise par Zeus lui-même transformé en serpent; de cette union naît Zagreus-Dionysos, identique avec le dieu Soma des Indiens. Un autre mythe, d'apparence plus locale et plus légendaire, celui de la lutte d'Hercule contre les Centaures, pour la possession du tonneau de Pholos, se ramène encore aux mêmes origines.

L'épervier divin, en s'échappant avec le rameau, a reçu de l'archer Gandharva une flèche qui a détaché une plume de son aile et un ongle de sa serre. Cette plume et cet ongle, qui tombent avec la foudre, ont servi d'origine à une nouvelle série de mythes; ils se sont transformés en végétaux rappelant, par leurs traits et leurs propriétés, l'oiseau et l'arbre céleste. Tels sont dans l'Inde le palâça, l'açvattha, la çamf, etc. Le rameau de palâça, dont on se sert pour chasser le bétail, est censé lui communiquer la fécondité, et cette croyance existe encore de nos jours en Scandinavie, en Allemagne, et même au centre de la France. Le sorbier y remplace les végétaux indiens; c'est l'arbre sacré par excellence dans le Nord, comme le frêne dans la Grèce. La baguette divinatoire en est faite, et nous avons vu quels liens étroits la rattachent à notre cycle mythique, elle et ses congénères, la mandragore, la fleur de fortune, la racine magique, la fougère, etc. Dans l'antiquité, des idées analogues avaient créé le caducée d'Hermès, le thyrses de Dionysos et le culte du gui chez les Gaulois.

Tel est le chemin que nous avons parcouru, en suivant pas à pas M. Kuhn, et en essayant de le compléter sur quelques points. Mais nous regarderions comme perdues notre peine et celle de nos lecteurs, s'il n'en ressortait pas pour eux et pour nous quelque idée générale, quelque conclusion applicable à la philosophie de l'histoire.

Le premier enseignement à tirer de ces faits, c'est que, du moins pour ce qui concerne la race aryenne, il n'y a pas de civilisation antédiluvienne, pas d'atlantide, pas de sagesse mystérieuse cachée derrière les ténèbres du passé. Notre premier mythe, celui de l'arbre céleste, a tous les caractères d'une conception de sauvages vivant dans les forêts; le second, celui du pramantha, atteste l'impression faite sur des esprits neufs par la découverte du feu, avant laquelle il est impossible de songer à un art et à une science quelconques. Mais en même temps il fait comprendre quelle était la fécondité de ces esprits, qui, dès l'origine, étaient capables de fonder sur un fait isolé tout un système de cosmologie. Une telle puissance annonçait du premier coup les ancêtres de la philosophie grecque et de la science moderne. On y voit aussi en exercice la tendance perpétuelle de l'esprit humain à se faire une idée systématique et hâtive de l'ensemble, avant de regarder les détails; sans cette prise de possession provisoire, il semble qu'il n'aurait pas la satisfaction et le calme nécessaires pour procéder à l'analyse, qui seule le rendra vraiment maître des choses. Ainsi l'histoire et la

psychologie s'éclairent l'une par l'autre, et se montrent soumises à des lois identiques.

Si, dans cette étude, nous avons vu comment naissent les mythes, nous avons vu aussi comment ils finissent, ou plutôt dans quelles superstitions misérables ils se survivent à eux-mêmes et continuent de subsister pendant de longs siècles, après avoir perdu leur sens et leur raison d'être. A nos yeux, en effet, le mythe ne vit que tant qu'il formule exactement la conception des bons esprits sur l'objet qu'il représente. Ainsi, par exemple, le mythe du soleil allumé chaque matin par les Aṇvines, avec leur pramantha d'or, a eu sa légitime existence, quand cette manière de concevoir le retour de la lumière était la plus raisonnable, j'allais dire la plus scientifique à laquelle on pût atteindre. Plus tard on se figura le soleil comme une divinité qui montrait sa face lumineuse pendant le jour, et revenait au point de départ pendant la nuit, en dirigeant vers la terre sa face sombre, conception supérieure animant déjà l'astre d'une vie propre, et préluant à celle du soleil tournant autour de la terre, qui devait être à cet égard le dernier terme des idées antiques. Une fois qu'on y fut parvenu, le mythe des Aṇvines allumant le soleil avec leur pramantha perdit sa valeur cosmologique et ne subsista plus que comme un objet de culte pour la superstition, et en même temps comme une fable, comme un thème de métaphores et de poésie. Mais tous les mythes hors de service n'ont pas chargé si innocemment la mémoire des hommes. Qui pourrait dire ce qui s'est perdu de travail et d'efforts dans les stériles croyances à la baguette divinatoire et à la mandragore, issues directement des plus antiques conceptions sur la foudre tombée? D'autres mythes, il est vrai, tels que ceux d'Indra et de Zeus, ont eu une meilleure destinée : ils ont préparé la voie aux idées philosophiques sur l'unité et la providence divines, et le dieu d'Anaxagore et de Platon en est sorti. Peut-être serait-il possible de distinguer deux séries dans l'évolution des mythes : l'une progressive, qui va s'épurant entre les mains des poètes et des philosophes et se transforme graduellement en théodicée et en métaphysique; l'autre, que nous nommerions la série régressive, qui, après avoir eu un sens primitif bien déterminé, représentant d'ordinaire un phénomène naturel, le perd peu à peu et finit par expirer dans les superstitions populaires ou dans les commérages des mythographes.

Notre travail aura, nous l'espérons, fait comprendre et pour ainsi dire toucher du doigt l'utilité du Rig-Véda dans la mythologie comparée. Conçu au temps où les créations mythiques étaient encore

vivantes dans la conscience des hommes, presque tous les mythes qu'il a touchés deviennent clairs pour nous, tandis que ceux qu'il a passés sous silence demeurent obscurs. Ainsi, pour prendre des exemples dans le champ que nous venons de parcourir, quoi de plus intelligible que le mythe de Prométhée éclairé par le Mâtariçvan et le pramantha védiques ? Et quoi de plus malaisé à interpréter que le mythe de Dionysos porté dans la cuisse de Zeus ? On en trouve, il est vrai, des traces dans la littérature post-védique des brâhmanas ; mais les hymnes du Rig n'en ayant pas parlé, le sens précis échappe, et on ne peut faire à ce sujet que d'incertaines conjectures.

Au rebours de la clarté védique, les Grecs ont le don d'obscurcir les mythes qu'ils adoptent par l'excès de leur anthropomorphisme, prouvant ainsi que, dès les plus anciennes époques connues de la poésie grecque, le sens originaire des fables était déjà perdu. Mais on aurait tort si l'on voyait dans cette déviation un signe d'appauvrissement des idées. Personne ne pourra croire que les Hellènes eussent une intelligence moins vive, un esprit plus étroit que leurs ancêtres aryens. En y regardant de plus près, on se convaincra au contraire que c'est le progrès des idées qui est la cause de cette apparente dégénérescence. A l'explication enfantine des phénomènes naturels ont succédé les systèmes comparativement savants de la physique antique, et les premiers symboles, désormais vides de sens, ne subsistent plus qu'à l'état de contes et d'expressions poétiques sur lesquels chacun brode avec plus ou moins de bonheur et d'imagination ; ou bien ils se rapetissent à l'état de légendes où les esprits trompés cherchent des souvenirs d'histoire locale. Ainsi, la lutte d'Apollon contre le serpent Python, celle d'Hercule contre l'hydre de Lerne, ces échos affaiblis des combats atmosphériques d'Indra contre Vritra, n'ont-elles pas été prises pour des dessèchements de marais dans quelques coins de la Grèce ? On a cru à la réalité de Cacus, le démon Pani du Rig, d'Orphée et d'Eurydice, le soleil et l'aurore¹. Peut-être doit-on dans ces légendes faire une certaine part à des réminiscences historiques, mais on ne saurait accepter avec trop de réserve ce genre d'interprétation, car chaque jour le champ où elle était possible est resserré par les découvertes de la mythologie comparative.

Les mythes grecs ont donc perdu de bonne heure leur sens originaire et ne sont plus restés dans la mémoire des peuples que comme

¹ Voyez l'interprétation de ce mythe par M. Max Müller dans la *Revue germanique*, t. III, p. 32.

des contes dont le fond était oublié. Mais chez une nation intelligente comme les Hellènes, ce qui était perdu d'un côté était regagné de l'autre. L'oubli des traditions et la tendance à l'anthropomorphisme, même portés à l'excès, eurent l'avantage réel d'abstraire l'idée divine de la masse des phénomènes, et, si l'on peut s'exprimer ainsi, de dégager Dieu de la foule des dieux. La série des mythes progressifs, dont nous avons plus haut constaté l'existence, n'était possible qu'à ce prix. Pour avancer dans la civilisation, il est certaines choses qu'il faut apprendre et d'autres qu'il est bon d'oublier. L'Inde est de toutes les nations celle qui eut la mémoire la plus persistante; nulle religion n'a jamais maintenu chez l'élite de ses prêtres une intelligence si claire des anciens mythes. Qu'y a-t-elle gagné, si ce n'est l'immobilité et la mort ?

M. Max Müller cite un curieux exemple de la lucidité avec laquelle, même à une époque relativement moderne, l'Inde a compris le sens de ses mythes sans le laisser obscurcir par l'anthropomorphisme. « On est quelquefois surpris, dit-il, de la précision avec laquelle des écrivains modernes comprennent leur mythologie dans sa vraie signification. Kumārila, pressé par ses adversaires sur l'immoralité de ses dieux, répond avec toute la liberté d'esprit d'un adepte de la mythologie comparée : « La fable raconte que Prajāpati, le seigneur de la » création, fit violence à sa fille. Mais qu'est-ce que cela veut dire ? » Prajāpati, le seigneur de la création, est un des noms du soleil ; et » on le nomme ainsi parce qu'il protège toutes les créatures. Sa fille » Ushas est l'aurore. Et quand on dit qu'il fit l'amour avec elle, cela » signifie seulement qu'à son lever le soleil court après l'aurore, qui » est appelée sa fille parce qu'elle se lève quand il s'approche. De la » même façon, si l'on dit qu'Indra séduisit Ahaliā, cela n'implique pas » que le dieu Indra ait commis un tel crime ; mais Indra est le soleil » et Ahaliā (d'*Ahan*, « jour », et « *h*, dissoudre ») est la nuit ; et comme » la nuit est séduite et ruinée par le soleil du matin, pour cette raison » Indra est dit l'amant d'Ahaliā¹. »

A quoi tient cette prodigieuse mémoire, qui éclate aussi bien dans les souvenirs mythologiques que dans la langue sanscrite, restée de toutes la plus voisine de la source, tandis que chez d'autres peuples de la race, tels que les Celtes, il ne subsiste dans la langue et dans les traditions que de vagues réminiscences de la commune origine ? A notre avis, la géographie suffit pour répondre à cette question. Si l'on exa-

¹ *A history of ancient sanskrit literature*, p. 529.

mine sur la carte les distances comprises entre la Bactriane prise pour point de départ et les sièges des différentes nations émigrées, on trouvera la même proportion entre ces distances que celle que l'on constate dans les degrés d'affinité des langues de la famille avec l'idiome primitif d'où on les suppose issues; et la même proportion existe encore pour les mythologies comparées entre elles. La conclusion à tirer de cette diminution des affinités à mesure qu'on s'éloigne du point de départ, c'est qu'il faut chercher dans les migrations la principale cause de l'affaiblissement des traditions et de la perte de la mémoire. En route, les émigrants ont laissé comme un bagage trop lourd une partie de leurs souvenirs. La vue du nouveau leur a fait oublier l'ancien. Les Gaulois, qui partirent les premiers et ne s'arrêtèrent qu'au bout de l'Occident, ont tellement effacé la trace de leur origine, que la critique moderne a éprouvé les plus grandes difficultés à la retrouver. Grecs et Slaves, Latins et Germains, partis plus tard, arrêtés moins loin, ont déjà retenu plus d'éléments communs dans leurs langues et dans leurs mythes. Mais les Mazdéens et les Indiens, dont l'émigration eut lieu dans un âge presque historique et s'arrêta non loin du berceau, conservèrent par cela même leur langue et leurs souvenirs intacts.

Avons-nous besoin de dire, pour terminer, qu'en exposant, d'après M. Kuhn, les mythes du feu et du breuvage céleste, nous n'avons pas eu la prétention d'en faire la base exclusive de la mythologie antique? Une foule d'autres éléments, tels que la terre, les astres, l'aurore, les crépuscules, les fleuves, les fontaines, etc., ont incontestablement contribué à peupler l'Olympe. On essaierait en vain de s'en rendre compte par une formule unique; ce serait vouloir imposer la science systématique et les méthodes rigoureuses des modernes à la pensée naïve et flottante de la première antiquité, qui n'analysait rien et que les contradictions ne gênaient jamais, parce qu'elle ne les apercevait pas. Toutefois, sans prétendre à rien d'absolu, on peut constater que la religion de la race aryenne a commencé par la divinisation des phénomènes de la nature. A l'origine, point de trace de ces divinités, comme on en vit dans la Grèce et dans Rome civilisées, représentant des abstractions morales, telles que la Pudeur, la Foi, la Peur, la Fortune, le Destin. Pallas, nous l'avons vu, figura d'abord l'éclair qui fend la nue, et c'est bien plus tard qu'elle devint la déesse de la sagesse. De

même M. Max Müller a démontré ¹ qu'Éros, l'Amour, était originairement un soleil levant, et Psyché une aurore. Parmi les phénomènes physiques qui entourent l'homme, ceux que les Aryens choisirent d'abord pour les diviniser sont surtout les éléments météorologiques qui révèlent la vie extérieure par leur perpétuel mouvement, soleil qui donne la lumière et roule dans le firmament, nuit qui suspend l'existence, feu qui agite sa flamme, vent qui souffle, nuage qui passe et recèle la pluie féconde, tonnerre qui gronde, éclair qui sillonne la nue et en un clin d'œil va du ciel à la terre, etc. C'est ainsi que les enfants ne prennent pas garde aux objets immobiles et n'accordent leur attention qu'aux choses en mouvement.

Accusera-t-on tout cela de matérialisme ? A notre avis, ce serait se méprendre beaucoup. Matérialisme et spiritualisme sont des distinctions qui n'étaient pas nées encore à l'époque dont nous parlons. La création de ces deux systèmes suppose une abstraction préalable de l'esprit et de la matière, des âmes et des corps, qui est le résultat de longues réflexions, et ne pouvait se produire sitôt chez des hommes absorbés par les nécessités de chaque jour. N'oublions pas qu'ils luttèrent avec une nature contre laquelle l'espèce humaine est moins bien armée que le dernier des animaux. Le soleil, la pluie, le froid, le chaud, tout leur était obstacle. Chaque nuit ramenait des périls nouveaux, dont les souvenirs sont restés au Rig-Vêda ². Comment songer à l'abstrait devant ce concret terrible, et comment ne pas diviniser d'abord ces éléments en mouvement, par conséquent vivants, qui tenaient l'homme dans leur dépendance absolue ? Le vieux proverbe, *primo vivere, deinde philosophari*, se vérifie là dans toute sa dureté, comme une loi à enregistrer par la philosophie de l'histoire.

Pour parler le langage de la psychologie, la première antiquité en était à la synthèse primitive, vue instinctive de l'ensemble des choses, confondant souvent ce qui doit plus tard être distingué. C'est ainsi que les âmes n'étaient pas nettement différenciées des corps, et qu'on se les représentait comme des fantômes doués de forme et de couleur, buvant du sang pour reprendre la vie ³. L'esprit était considéré en

¹ *Essai de mythologie comparée*, tr. fr., p. 91 ; et *Revue germanique*, t. III, p. 33.

² Sur l'horreur des Indiens pour la nuit, voy. Alfred Maury, *Essai historique sur la religion des Aryas*, Paris, 1853, p. 17, 25, 29 ; et *La magie et l'astrologie*, première édition, p. 9.

³ Voyez dans l'*Odyssée*, chant XI, l'évocation de Tîrésias et des autres morts. Cette opinion sur l'âme est la source de la croyance superstitieuse aux revenants, aux fantômes, aux apparitions.

quelque sorte comme la forme de la matière, et la philosophie grecque a retenu plus d'un souvenir de ces croyances originelles. D'un autre côté, la synthèse primitive était incomplète et divisait ce qu'elle aurait dû réunir, quand elle attribuait des âmes particulières à chacun des éléments physiques que la science moderne a soumis aux lois générales de l'esprit universel. Les phénomènes n'étant pas ramenés à l'unité de système, chacun d'eux s'animait d'une vie et d'une volonté propres. C'était en vertu de cette volonté que le feu brûlait l'offrande sur l'autel et que la foudre sortait du nuage. De telles croyances ne sauraient assurément être taxées de matérialisme. On y verrait plutôt un excès de spiritualisme, mettant le caprice des dieux où l'on place aujourd'hui les lois générales de la nature; défaut d'autant plus grand, que la volonté de ces dieux était plus étrangère à l'idée morale. Les plus antiques monuments de la mythologie en font foi, si l'idée morale n'est pas tout à fait absente de la conception des anciens dieux, elle y est vague, flottante et indéterminée. Ils font indifféremment le bien et le mal avec la sérénité de l'instinct, et l'on serait tenté de voir en eux plutôt l'animalité que l'humanité. C'est qu'en effet les hommes qui les créèrent à leur image, livrés entièrement à la spontanéité de leur nature, s'étaient encore peu élevés à cet égard au-dessus de l'instinct des animaux. Les phénomènes naturels de la cosmogonie, voilà donc de quoi s'est formée la première assise des religions antiques. Si l'on veut assister à l'éclosion et aux développements de l'idée de moralité, il faut les demander à des époques ultérieures¹. Sur ce point, comme sur tous les autres, l'histoire prouve que si la moralité existe de tout temps virtuellement et en germe, elle ne se détermine et ne se formule que successivement par le travail de la réflexion, et que la morale est progressive comme les sciences et les arts utiles. Ceux qui nient ses progrès et désespèrent de l'avenir sont donc en désaccord avec les faits aussi bien qu'avec l'idéal.

¹ A ce sujet, nous renverrons nos lecteurs aux beaux travaux de M. Alfred Maury sur la religion des Aryas et celles de l'ancienne Grèce.

F. BAUDRY.

PAYSAGES DU TAURUS CILICIEN.

Reise in dem cilicischen Taurus, über Tarsus, von THEODOR KOTSCHI; mit Vorwort von Carl Ritter. — Gotha, 1858. Verlag von Justus Perthes.

Voyage dans la Cilicie, par Victor Langlois. Paris, Benjamin Duprat, 1861.

Les nombreux visiteurs de l'Égypte et de la Palestine longent, sans y débarquer, une contrée qui a le privilège de dépasser en beauté les environs de Memphis et de Jérusalem et ne leur cède en importance que par les souvenirs historiques : c'est la province du Bulghar-Dagh ou Taurus cilicien. A peine de rares voyageurs, tels que l'illustre Russegger, Macdonald Kinneir, M. de Tchihatcheff, M. Victor Langlois, ont-ils séjourné quelques semaines ou quelques mois dans le Taurus pour en étudier les richesses minérales, végétales, archéologiques. Les bateaux à vapeur du Lloyd autrichien et des Messageries françaises, qui touchent deux fois par mois au port de Mersina, n'amènent que des négociants arméniens, grecs ou franks, ou bien un pacha rapace qui se promet de faire un abondant butin sur les populations dont le sort lui est confié. Vrais moutons de Panurge, la plupart des voyageurs, savants ou touristes, vont respirer l'air âcre qui pèse sur la mer Morte ou gravir les Pyramides et semblent peu se soucier des forêts de cèdres du Taurus ou de la pyramide neigeuse du Metdesis, bien plus belle et plus grandiose que celles d'Égypte, bâties par les mains d'innombrables esclaves. M. Kotschi, déjà célèbre par un premier voyage fait dans le Taurus cilicien en compagnie de Russegger et par ses explorations de la Mésopotamie, du Kurdistan, de la Perse, a dédaigné de marcher sur les traces du vulgaire; cependant il ne retournait point en Cilicie pour admirer les montagnes, la mer ou les grands horizons. Botaniste passionné, il ne voulait étudier que la végétation du Bulghar-Dagh depuis le cèdre jusqu'aux mousses; le plus souvent il était penché sur son herbier ou courbé vers le sol à la recherche des plantes rares, mais parfois il ne pouvait s'empêcher de promener son

regard sur la splendide nature qui l'environnait. Les tableaux qu'il nous en donne sont charmants, et si l'on retranche de son livre la partie purement scientifique, il reste un petit musée de paysages, les uns gracieux, les autres grandioses, que nos lecteurs ne regretteront peut-être pas d'avoir visités avec nous.

L'aspect du Bulghar-Dagh diffère singulièrement suivant les saisons. En automne, époque malheureusement choisie par le plus grand nombre des voyageurs, la nature a déjà vécu sa vie rapide et fugitive, et, brûlée par les chaleurs, elle se prépare au long sommeil de l'hiver. Les champs qui bordent le rivage sont jaunis comme la paille, on ne voit plus que de minces bandes de verdure le long des rivières et des marigots; même les collines qui s'élèvent au-dessus de l'étroite plaine semblent cacher leurs arbustes sous un immense voile gris. Au delà s'étend, il est vrai, sur les flancs des montagnes la zone vert sombre des conifères; mais les grandes cimes sont recouvertes de pâtis desséchés; toute la végétation est flétrie, jusqu'aux herbes arrosées par l'eau des neiges. On dirait qu'un incendie a passé sur cette chaîne de montagnes, belle seulement par la hardiesse et la sévérité de ses contours. Mais le voyageur qui contemple le Bulghar-Dagh dans la saison joyeuse du printemps ou bien au commencement de l'été n'a pas sous les yeux une Arabie Pétrée, il voit un paradis merveilleux de fraîcheur et de beauté exposé dans toute sa splendeur au soleil du midi. Une plaine très-étroite du côté de l'ouest, assez large dans la direction de Tarse, étend à la base des hauteurs sa végétation luxuriante interrompue çà et là par un damier de champs cultivés; au delà s'élèvent les premières collines qui tranchent avec la verdure de la plaine par leurs escarpements crayeux, mais dont les cimes sont ombragées de quelques bouquets d'arbres. Plus haut, les contre-forts des montagnes dressent leurs promontoires hérissés de dents d'un rouge d'ocre, et ravinés par des fissures profondes. Les pentes que flanquent ces contre-forts sont revêtues de vastes forêts de cèdres, de sapins et de genévriers. Une lisière, souvent indistincte à l'œil nu, mais que le télescope révèle dans toute sa netteté, sépare cette zone de forêts des pâturages couleur d'émeraude qui étalent dans tous les vallons leur fraîche écharpe de verdure tachetée de neiges éblouissantes. Plus haut encore s'élèvent en tours les pics du Bulghar-Dagh, semblables à de gigantesques cristaux noirâtres séparés les uns des autres par des lamelles d'argent. La chaîne entière forme comme un immense cône dont la base est baignée par la mer d'azur, et dont la cime va se perdre dans l'atmosphère non moins azurée que les flots.

Si du bateau à vapeur où il se trouve, le voyageur examine le rivage à l'aide d'un télescope, il promène son regard aussi bien dans le temps que dans l'espace. Il voit d'abord les ruines de l'antique Soli, que l'on prétend avoir été fondée par Solon; ensuite il distingue les longues colonnades de la ville gréco-romaine de Pompéiopolis, puis une sorte de menhir érigé sans doute par une tribu de Gallo-Grecs. Quelques châteaux forts dressés sur les premiers renflements de la chaîne lui parlent de l'ancienne domination des Arméniens; des ruines, aussi informes que celles de l'antique cité de Solon, lui rappellent la conquête des Turcs. Enfin, il aperçoit la ville moderne de Mersina construite avec les débris de toutes les ruines avoisinantes; il voit la longue jetée chargée de marchandises s'avancer dans la mer, grandir peu à peu les maisons blanches entourées des myrtes auxquels la ville doit son nom : bientôt il débarque et se trouve au milieu d'une population mélangée appartenant à tous les anciens peuples dominateurs, Grecs, Italiens, Arméniens, Turcs, mais réconciliée par le commerce, n'ayant qu'un seul roi, l'intérêt, qu'une seule patrie, le monde.

Le chemin qui relie le port de Mersina à Tarse, la capitale de la province, est assez bon en été, mais complètement impraticable en hiver. La terre grasse, à peine élevée de quelques pieds au-dessus du niveau de la mer, se pétrit comme une pâte sous les sabots des buffles et les larges roues des charrettes qu'ils traînent; pendant la saison des pluies cette pâte devient tellement visqueuse qu'on n'ose s'y aventurer. Les commerçants européens de Tarse et de Mersina ont plusieurs fois proposé au pacha d'établir à leurs frais une route carrossable, mais celui-ci, n'osant prendre sur lui la responsabilité d'une mesure aussi grave, voulut en référer à la Porte. Il est à présumer que le *bakchich* offert au pacha n'a pas été suffisant, car l'autorisation n'a jamais été accordée. Souvent les blés et les cotons de la plaine de Tarse pourrissent sur place faute de moyens de transport.

Tarse a singulièrement gagné sous tous les rapports depuis le voyage de Russegger, entrepris il y a vingt-quatre ans. De grandes maisons ont été bâties; plusieurs Franks, ainsi que des Grecs, s'y sont établis; un café européen et des magasins bien pourvus d'articles de Paris ornent déjà le vaste bazar. Cependant les rues sont encore d'une saleté repoussante, et partout on voit des chiens maigres se ruer à l'assaut de quelque charogne. En maints endroits le sol est couvert de débris qui rappellent la splendeur passée de l'antique cité romaine : des colonnes de granit, des frises de serpentine admirablement travaillées sont éparses çà et là. La pioche révèle partout des arcades, des voûtes, des

fondations, que le Turc négligent ne se fait pas faute de recouvrir ensuite de déblais et d'ordures. L'édifice moderne le plus remarquable de Tarse est la mosquée bâtie sur l'emplacement de la maison où la tradition veut que saint Paul soit né; il est rare qu'on y laisse pénétrer un *Giaour*. Lorsque M. Kotschy, muni de recommandations pressantes, voulut visiter cette mosquée en 1856, on le pria de vouloir bien repasser le lendemain. Vingt ans auparavant, il avait été plus heureux.

Si les Turcs voient avec déplaisir les étrangers entrer dans leur mosquée, en revanche ils les courtisent pour leur faire examiner les marchandises de leur bazar. « De chaque côté sont installées d'étroites et sales boutiques; les marchands aux jambes croisées nous regardent avec insistance, et quand nous voulons acheter quelque chose, exigent des prix ridiculement exagérés. Nous continuons notre route sans avoir égard à leurs protestations. Il est midi; tout à coup, l'imam exhorte à la prière du haut du minaret, les marchands se jettent le front contre terre, un silence solennel se fait sur la ville, interrompu de temps en temps par des milliers de voix bourdonnant en chœur : « Allah la il Allah. » Soudain tous les boutiquiers se relèvent et de nouveau nous poursuivent de leurs regards jaloux. Un vieillard à barbe blanche nous arrête pour nous offrir le café dans de petites tasses à demi remplies d'un marc très-épais et contenant à peine deux cuillerées de boisson. Nous buvons la liqueur divine, puis une espèce de limonade rafraîchissante, nous payons nos deux sous, et nous entrons dans une rue qui mène aux cuisines. Le sol est jonché d'innombrables Turcs qui mangent sans le secours de fourchette ni de cuiller. Mon compagnon, connaissant bien les habitudes du lieu, me supplie de ne pas pénétrer dans l'ancre où le cuisinier, noir de crasse et de fumée, pétrit à pleines mains les aliments qui nous sont destinés. Il me prie aussi de me contenter de légumes et de ne pas toucher à la viande, sur laquelle les vers ont déjà prélevé leur part. Cependant les mets auxquels je goûtai me semblèrent assez bons, aux mouches près. Les fruits du Taurus sont excellents, surtout les oranges, les cerises, les abricots et les raisins. Dans toutes les saisons de l'année les boissons offertes dans le bazar sont rafraîchies par la neige apportée du Bulghar-Dagh. »

Russegger donnait à Tarse une population de trente mille habitants. M. Kotschy, s'appuyant sur une statistique également officielle, ne lui en accorde que six mille, et cependant, pendant les vingt ans d'intervalle qui séparent les deux voyages, la ville a certainement augmenté en importance et en population. C'est une preuve que les bureaux de

recensement fonctionnent d'une manière assez imparfaite à Tarse comme dans les autres villes de l'empire turc. Si toute la plaine de Tarse était mise en culture, elle pourrait facilement nourrir cinq cent mille habitants; les seuls jardins suffiraient pour subvenir aux besoins de plusieurs villes considérables. Jardins et vergers forment autour de la cité une ceinture verte large de plus de deux kilomètres, et sont divisés en enclos par des murailles de terre glaise, des broussailles et des haies d'aloès. Des routes sinueuses serpentent à travers cet immense bosquet; les pampres de la vigne s'enroulent autour des branches des mûriers et des orangers; de frais ruisseaux, alimentés par le Cydnus, murmurent sous les herbes; de petites maisonnettes se cachent çà et là dans la verdure.

Au milieu de ce verger, on entrevoit des arcades brisées, des piles chancelantes, seuls restes d'un aqueduc bâti par les Romains; mais toutes ces ruines paraissent insignifiantes, quand, au détour d'un sentier ombragé, on se trouve en présence de l'énorme Dunuk-Tach. Cet étrange monument, bloc de maçonnerie formé d'une masse compacte de poudingue artificiel, a près de cent mètres de longueur sans compter les débris des constructions accessoires; sa largeur est de quarante-deux mètres et sa hauteur de huit mètres environ; les plaques de marbre blanc qui revêtaient les murailles sont éparses sur le sol. Vu des bords du Cydnus, à travers le branchage des cyprès qui lui font comme une ceinture, le Dunuk-Tach ressemble à une falaise aux assises puissantes de grès ou de calcaire : on dirait une œuvre de la nature comme il s'en rencontre souvent dans les pays bouleversés par les agents géologiques. Pendant le long cours des siècles, cette massive construction des hommes est devenue rocher, et maintenant elle paraît être au premier abord un produit spontané du sol qui la porte. Quand le Dunuk-Tach a-t-il été bâti? La tradition locale se contente de raconter d'absurdes légendes; les fouilles brutalement pratiquées dans l'édifice même au moyen de la poudre de mine n'ont révélé ni chambres secrètes, ni statues, ni inscriptions, et les savants ont toute liberté pour y voir soit un lieu d'oracle, soit un monument triomphal, soit même un temple druidique. Cependant la comparaison des textes grecs et latins, et surtout la découverte de nombreuses médailles, nous semblent donner une extrême probabilité à l'hypothèse de M. Victor Langlois. D'après cet archéologue, le Dunuk-Tach serait le tombeau du premier Sardanapale, retiré en Cilicie après la perte de son empire. Ainsi que le représentent les médailles, l'énorme bloc de poudingue aurait servi de piédestal à une gigantesque

statue du monarque assyrien portant l'arc et le carquois et se tenant debout sur un animal symbolique orné de cornes¹.

Que de changements a subis la ville de Tarse depuis cette antiquité reculée! Située sur l'un des grands chemins des nations, elle s'est maintes fois enrichie de tous les produits de l'Orient; maintes fois aussi elle a été ravagée par les conquérants de l'Asie, mais, grâce à sa position géographique, elle s'est toujours relevée de ses ruines. Malheureusement son port n'existe plus. Jadis la mer baignait les murailles de la ville, aujourd'hui les eaux se sont tellement retirées vers le sud, que du haut de la citadelle on ne peut plus même en apercevoir la vaste étendue; elles ont été remplacées par des terres basses et des marécages où l'on chasse, en hiver, les canards, les francolins et d'autres oiseaux aquatiques. Les forêts de roseaux qui croissent sur les bords des marigots sont également habitées par des milliers de sangliers que les chrétiens n'osent chasser, de peur de blesser les scrupules et de réveiller la haine des musulmans. En été, chasseurs et pêcheurs abandonnent cette région marécageuse, de peur d'être emportés par les fièvres paludéennes. Malgré la zone d'arbres qui la protège, la ville de Tarse est très-insalubre pendant la saison des sécheresses, et, pour échapper à la mort, tous les habitants aisés s'enfuient à Mersina, aux bains d'Ichmé ou dans les villages de la montagne. Le cimetière de Tarse est presque aussi étendu que la cité. Il va sans dire qu'on attribue les fièvres pernicieuses, non pas aux marécages des environs, mais aux eaux noires d'une petite source que les anciens avaient soigneusement détournée du Cydnus, et qui maintenant s'y déverse en amont de la ville.

Le village le plus important du Taurus cilicien est situé à une journée de marche de Tarse : c'est Gullek, dont les hameaux nombreux commandent la grand'route de l'intérieur de l'Anatolie, et sont les entrepôts nécessaires de tous les produits du Taurus. Il faut d'abord traverser le Cydnus sur le vieux pont romain où débarquèrent Marc-Antoine et Cléopâtre après avoir remonté le fleuve sur leurs barques dorées; puis on passe à côté des fameuses cascades où tout voyageur, qu'il soit classique ou romantique, doit prendre un bain en souvenir d'Alexandre le Grand ou de Frédéric Barberousse. Au delà des cascades, on suit une chaussée romaine presque impraticable en hiver : c'était

¹ Voir le *Voyage en Cilicie*, par Victor Langlois, p. 265-285.

jadis une voie magnifiquement pavée et bordée de villas élégantes dont on aperçoit encore quelques ruines : au pied de la première montée, les restes d'un bel arc de triomphe se dressent encore au-dessus des pierres disjointes de la chaussée.

D'un petit col traversé par la route, on voit une aride vallée, rétrécie en certains endroits au point de devenir une simple fente de rocher que franchit l'arche à peine visible d'un ancien pont génois où deux cavaliers ne sauraient passer de front. Sur les versants fertiles de la montagne, qui dominent à l'est cette étroite vallée, sont épars les hameaux de Gullek. Gala-Koj ou Gullek-Bazar, habitée par des ouvriers chrétiens, allonge à mi-pente sa rangée de boutiques; plus bas, Gørles sème ses maisonnettes au milieu des vignobles et jusqu'au fond de la gorge : sur le penchant méridional de la montagne, les maisons d'un troisième hameau se groupent autour de la mosquée; enfin, près du sommet s'élève le quartier aristocratique, Tchuker-Bagh. Au-dessus de tous ces hameaux détruits se dressent, sur un rocher crénelé par la nature, les ruines imposantes de Gullek-Gala, ancienne forteresse arménienne, jadis la clef de la Caramanie. Ses murailles jaunies rayonnent au soleil, en se détachant sur le fond noir des forêts de cèdres et de pins.

Depuis les temps les plus reculés, Gullek est la résidence du gouverneur du Bulghar-Dagh. Les Romains, les Croisés, les Arméniens, Ibrahim-Pacha, l'ont tour à tour fortifiée. De nos jours, le commerce grandissant de Tarse avec les provinces de l'intérieur, les mines de plomb exploitées près du hameau de Gørles, l'élève des chevaux, les vastes pâturages du Taurus, peuplés de chèvres et de moutons, les produits de l'agriculture, la douceur du climat, promettent de donner à Gullek une importance considérable. Les voyageurs peuvent s'aventurer sans crainte dans ce village; ils y trouveront même un certain confort auquel ils sont peut-être loin de s'attendre. Des tables, des chaises, un divan recouvert d'une étoffe aux couleurs gaies, un lit propre et excellent ornaient la chambre de M. Kotschy : quand il voulait admirer le panorama offert par les pentes cultivées des montagnes et par le bleu miroir de la Méditerranée, il se promenait sur un balcon garni de fleurs odorantes. Déjà plusieurs négociants franks et turcs vont passer leur été à Gullek, et l'un d'eux y a fait récemment bâtir une villa dans le style européen, avec kiosques et belvédères. Le bazar se compose d'une rue, garantie du soleil par un long velarium, et bordée à droite et à gauche d'une vingtaine de boutiques à un étage : le rez-de-chaussée est occupé par des forgerons, des armuriers, des cordon-

niers, des selliers; au premier étage se sont établis les marchands de toute espèce, les tailleurs et l'orfèvre du lieu. Au centre du bazar, près d'une source jaillissante, se trouve le café; à côté, les flâneurs de Gullek se réunissent à l'ombre d'un magnifique saule pleureur, dans une espèce de salon de conversation d'où l'on jouit d'une vue ravissante sur le Taurus et les collines qui s'étendent au loin vers le sud-ouest.

La citadelle de Gullek, la plus vaste que les chrétiens aient élevée dans le Taurus, a près de trois cents mètres de longueur et environ un kilomètre de circonférence. Cependant ses débris sont peu considérables, et les murailles dépassent à peine le niveau du sol. La main des hommes et l'incendie ont plus fait pour la destruction de cet ancien château que l'œuvre lente du temps : la seule tour qui se dresse au-dessus des ruines porte sur ses pierres rougies le témoignage irrécusable laissé par les flammes dévastatrices. D'après la tradition, Gullek-Gala aurait été défendue par les chrétiens beaucoup plus longtemps que toutes les autres forteresses du Bulghar-Dagh, et ne serait tombée au pouvoir des Turcs que vers le milieu du seizième siècle. Le général arménien qui commandait les troupes musulmanes, ne pouvant réduire la place par famine, fut obligé, après un siège de six semaines, d'employer le canon.

Dans l'enceinte de la forteresse, on remarque plusieurs souterrains creusés dans le roc vif; l'un d'eux, qui, d'après le témoignage des indigènes, servait de bazar, forme une grande nef avec ses deux rangées de colonnades. Mais ruines et souterrains n'offraient au botaniste Kotschy qu'un intérêt très-secondaire, à côté de plus modestes témoins de la même époque : les saponaires et autres plantes d'Europe qui croissaient çà et là entre les débris. Ces végétaux descendent de ceux qu'ont semés les Croisés il y a cinq ou six siècles; ils ne fleurissent et n'apparaissent dans aucune autre partie du Taurus cilicien. Les petites tiges, balancées par le vent, rappellent le séjour des anciens chevaliers, bien mieux que les murailles et que les tours. Malgré les siècles, elles n'ont cessé de fleurir toujours sur le même sol : pour elles le temps n'a pas marché. Ceux qui les ont plantées sont morts depuis longtemps, la forteresse qui les dominait s'est écroulée, les races d'hommes se sont succédé autour d'elles : Génois, Arméniens, Turcs, Égyptiens, se sont emparés tour à tour du pays. Seules les petites fleurs sont respectées par le temps et se propagent de siècle en siècle.

La position de Gullek-Gala est admirable; le rocher que couronne ce

château se dresse en avant de la chaîne de montagnes, à une altitude de seize cents mètres, c'est-à-dire à la moitié de la hauteur totale du Bulghar-Dagh; du sommet de cet observatoire naturel, excellente station pour l'artiste qui voudrait obtenir un tableau photographique complet de la chaîne et de ses diverses zones de végétation, on contemple dans toute son étendue le panorama des montagnes, et le regard peut facilement plonger dans la plupart des vallées. Du côté du nord, les forêts de diverses essences offrent un aspect merveilleusement varié : ce sont d'abord les pins de couleur sombre, puis les nombreuses espèces de genévriers, puis les sapins de la Cilicie et les cèdres. Les différentes nuances de vert, harmonieusement combinées et de distance en distance interrompues par le blanc jaunâtre des escarpements calcaires, forment un délicieux tableau de nature alpestre. Au-dessus de ces forêts, qui pendant les beaux jours de juin ressemblent à un immense parc, apparaissent à un jet de pierre, dirait-on, les pics superbes, les talus d'éboulement, les amas de rochers et les arêtes aiguës qui les limitent. Vers le sud se prolongent d'innombrables chaînons, les uns boisés, les autres cultivés en vignes. A mesure qu'ils se rapprochent de la mer, ils s'étaient en larges croupes, et les plantations, les villages épars sur leurs pentes, deviennent de plus en plus indistincts. Dans la vallée, toute bigarrée de couleurs, les jardins de Tarse apparaissent comme un point noir; au delà les lignes des vagues éblouissantes comme l'argent se succèdent jusqu'à l'horizon, sur lequel les nuages reposent en lourdes assises. Vers le sud-ouest, cependant, on distingue parfaitement, de l'autre côté du golfe d'Alexandrette, les contours du rivage, les escarpements du Mur-Dagh et du Dundur-Dagh, et le célèbre Mons Cassius des anciens. En hiver, lorsque l'atmosphère est d'une pureté absolue, on peut apercevoir les cimes neigeuses du Liban.

La gorge sauvage que, du haut de la forteresse, l'on voit s'ouvrir à cinq cents mètres de profondeur, à la base du versant oriental de la montagne, est le fameux défilé des Portes Ciliciennes, de Gullek-Boghaz, ou des Portes de Judas, le seul passage par lequel les chariots de l'artillerie puissent pénétrer de la Caramanie dans l'intérieur de l'Asie Mineure. De tout temps son importance stratégique a été immense, c'est la clef d'un empire. Xerxès, Alexandre le Grand, Xénophon, dans sa fameuse retraite, l'empereur Sévère, et depuis cette époque la plupart des grands conquérants de l'Asie ont fait suivre à leurs armées cette route frayée par Rhamsès III et la puissante Sémiramis. Aujourd'hui, c'est là que passe la grande voie commerciale

entre la Syrie et Constantinople. Cet étroit défilé, large de quelques mètres et toujours traversé par un courant d'air très-vif, offre à peine assez de place pour la route et le ruisseau qui bondit en cascades au milieu des blocs amoncelés. A un mètre environ au-dessus du chemin actuel, on distingue parfaitement les traces de l'ancienne route taillée dans le roc par les Assyriens ou les Persans. Au pied de la paroi orientale, dans la partie la plus étroite du défilé, on voit un ancien autel et deux tables votives, dont les inscriptions sont entièrement effacées. A une distance de quatre-vingts mètres environ l'un de l'autre, on aperçoit aussi les restes de deux espèces d'escaliers au-dessus desquels étaient construites les portes de pierres qui fermaient la gorge en temps de guerre. Aujourd'hui, d'énormes éboulis, formés peut-être par les pierres et les rochers lancés du haut des montagnes sur les armées en marche, ont presque entièrement oblitéré les travaux des anciens. La ville importante qui était placée à l'entrée septentrionale du défilé a aussi complètement disparu, et les habitants du pays n'en montrent pas même les ruines. Elle ne sera certainement jamais rebâtie tant que les douaniers prélèveront sept piastres par chameau chargé qui franchit les Portes Ciliciennes. Ce droit, éminemment protecteur, éloigne voyageurs et denrées d'une route où devrait passer un bon tiers du commerce de l'Asie Mineure.

En 1836¹, Ibrahim-Pacha, le conquérant de la Syrie, fit construire deux forteresses, une caserne et cinq fortes batteries en amont du défilé, près d'un petit col qui aurait pu donner passage à la cavalerie turque. De cinq à dix mille soldats travaillaient à ces fortifications, qui fermaient complètement le passage. En même temps, tous les sentiers de piétons qui traversent le Bulghar-Dagh étaient rendus impraticables par des travaux d'art; le massif entier des montagnes était devenu une imprenable citadelle. Lorsque Ibrahim-Pacha opéra sa retraite, il fit lui-même détruire les fortifications qu'on avait élevées sous ses yeux; ses canons de fer, ses boulets gisent épars au milieu des ruines et marquent encore l'endroit où se trouvait la ligne des batteries. La ville temporaire bâtie sur les hauteurs par les Égyptiens a cessé d'exister aussitôt après le départ du conquérant.

Les châteaux forts construits par les Croisés et les Arméniens se dressent à mi-pente des montagnes, et forment une ligne parallèle à

¹ On sait qu'à cette époque le vice-roi d'Égypte, Méhémet-Ali, était en guerre avec la Porte, dont il voulait se rendre indépendant. Les troupes victorieuses de son fils Ibrahim occupèrent la Syrie et les défilés du Taurus jusqu'en 1840. Le traité de Londres leur imposa l'obligation d'évacuer les provinces conquises.

la crête du Bulghar-Dagh et au rivage de la mer. Autrefois, ils correspondaient tous par des signaux télégraphiques. Au nord-est de Gullek-Gala, sur les bords du Sarus, c'était Bozanti, l'antique Popandus; au sud-ouest, c'étaient les forteresses de Mindos-Gala, de Gaensin-Gala, de Nimroun. Celle-ci, dont le nom indique combien les antiques traditions sont vivaces en Orient, était la plus importante après Gullek-Gala, parce qu'elle dominait le cours du Cydnus et interceptait toute communication entre la plaine de Tarse, le cours supérieur du fleuve et le petit col de Gejik-Deppe, où passe le sentier d'Eregli. Cette forteresse, qu'un voyageur parti de Gullek peut facilement atteindre en six heures de marche, domine un charmant village dont les maisons, comme celles de Gullek, sont éparses au milieu des vignobles; mais elle n'offre rien de remarquable. Les vignes de Nimroun produisent des raisins excellents, très-renommés dans toute la province et très-recherchés par les ours du Bulghar-Dagh; le vin est également exquis, mais d'ordinaire on transforme par la cuisson le moût en sirop, on le mêle avec de la farine, des noix, des amandes, des pistaches, puis on étend cette pâte autour de longues ficelles, et on la fait sécher au soleil jusqu'à ce qu'elle se change en une espèce de sucre candi.

Le chemin de Gullek traverse le Cydnus dans la partie la plus pittoresque de son cours, au pied du château de Nimroun; les indigènes appellent indifféremment ce remarquable site Marachli-Dchennam-Deressi, ou Dchennam-Deressi tout court, c'est-à-dire chemin du paradis, ou chemin de l'enfer. La vallée mérite également ces deux noms. Le torrent descend en cascades blanches de rocher en rocher et remplit l'atmosphère de sa poussière argentée; çà et là il forme de petits bassins d'une eau transparente et bleue où l'on voit se jouer de nombreux poissons. L'étroite gorge est remplie de la plus merveilleuse végétation : chênes, pins, sapins, ifs, oliviers, lauriers et lauriers-roses, myrtes fleuris, se mêlent en désordre, s'unissent par des guirlandes de lianes et de vignes sauvages, entre-croisent leurs branches au-dessus des cascades, et rayent de leurs ombres la surface éblouissante des nappes d'eau éclairées par le soleil. Sur un rocher en forme de terrasse on aperçoit à travers le branchage les murailles grises d'un moulin pittoresque; au-dessus de sa tête, on voit les chevaux et les cavaliers passant sur un vieux pont de bois tremblant.

Cette végétation si merveilleuse au fond d'une espèce de gouffre, ces eaux bondissantes et bleues, le parfum que les fleurs épanouies répandent dans l'air, c'est là le paradis, c'est un morceau du ciel tombé au

fond d'un abîme. Mais les rochers sourcilleux qui se dressent des deux côtés jusqu'à deux cent cinquante mètres de hauteur, les chemins effrayants qui semblent plonger à pic du haut des précipices, l'ombre épaisse qui pèse au loin sur le défilé, l'aridité presque absolue des noires parois du gouffre, tout cela, c'est l'enfer. Peut-être aussi les serpents, les panthères et les chacals qui habitent Dchennam-Deressi ont-ils contribué à lui faire donner ce nom lugubre.

M. Kotschy essaya de remonter la vallée du Cydnus; mais les blocs écroulés, les troncs pressés des arbres, les broussailles entrelacées lui opposèrent une barrière infranchissable, et il dut se résigner à la retraite. Pour pénétrer dans la vallée supérieure du Cydnus, il faut rebrousser chemin vers Gullek jusqu'à la forteresse de Gaensin-Gala, et remonter la vallée d'un affluent du Cydnus à travers une forêt magnifique de pins, de sapins, de genévriers et de cèdres. Après huit heures de marche, on peut quitter le fond de la gorge et gravir à l'ouest les pentes de la montagne de Jokus-Kety, qui sépare la vallée de Gaensin de celle du Cydnus. Du haut du col, on voit tout à coup s'ouvrir à ses pieds un autre vallon paradisiaque, semblable à celui de Nimroun; c'est le Jardin des chrétiens (Giaour Bakcha); les noyers, les pommiers et les cerisiers qui croissent en foule au fond de cet abîme d'un si difficile accès auraient, dit-on, été plantés par les Génois. A une petite distance au nord, sur le bord du précipice, on aperçoit les ruines de Tansyt-Gala; cette forteresse, située à plus de deux mille mètres au-dessus du niveau de la mer, commandait le sentier de Tarse à Eregli. Il en reste encore trois tours. Une partie des murailles s'est écroulée dans le Cydnus, qui mugit à une grande profondeur dans la gorge sauvage.

Au delà de Tansyt-Gala, le sentier devient abominable. Percé de fondrières artificielles et de larges fossés par ordre d'Ibrahim-Pacha, il n'a pas été réparé depuis, et les Turcs s'en remettent à la Providence et au cours des siècles du soin de combler les brèches. On court même un certain danger lorsqu'il s'agit de franchir la Porte Noire, ou Kara-Kapu, passage ouvert à deux mille sept cents mètres d'altitude entre deux hautes tours de diorite. Là, le chemin a été complètement dégradé par l'explosion des mines, et pour escalader les mauvais pas, il faut se livrer à une gymnastique périlleuse. Aussi les voyageurs peuvent-ils rarement continuer leur route après avoir franchi le col, et passent-ils la nuit dans une énorme déchirure située immédiatement au-dessous du passage, et garantie des vents du nord par la crête principale du Bulghar-Dagh. Des bandes de chamois pour-

chassées par les montagnards viennent souvent chercher un asile sur les escarpements des cimes environnantes.

En suivant dans la direction de l'ouest la pente de cette déchirure, remplie pendant l'hiver par un immense lit de neige, on arrive en quelques heures à l'origine d'un couloir qui plonge vers le sud. On y descend par un sentier semé de pierres écroulées, et bientôt on se trouve dans un vaste amphithéâtre de montagnes rouges, dont les énormes gradins portent des rangées de sureaux et d'autres arbrisseaux rabougris. Au fond de l'amphithéâtre, semblable à un lac aux eaux vertes, apparaît une forêt de pins; c'est près de là, dans un étroit défilé, que jaillit l'abondante source du Cydnus. De la face d'un rocher incliné d'environ quarante-cinq degrés et criblé de trous dans toute sa hauteur s'échappent d'innombrables jets d'eau dont les filets se réunissent au bas dans un bassin profond; ils forment immédiatement un infranchissable torrent, qui bondit furieux à travers les blocs écroulés et plonge, à quelques centaines de mètres de la source, dans un abîme où le voyageur ne peut tenter de le suivre. Des cèdres superbes ayant au moins cinq mètres de circonférence à la base, des chênes, des platanes entourés de lierre et de houblon croissent à côté de la source. Non loin se trouve une grotte où les teinturiers de Tarse et d'Adana envoient chercher une terre ocreuse d'excellente qualité. C'est à cette utile substance que la remarquable source du Cydnus doit de n'être pas complètement inconnue aux habitants du pays.

M. Kotschy, qui avait déjà gravi en 1836 la plus haute cime du Bulghar-Dagh en compagnie de Russegger, voulut la gravir une seconde fois en 1856. Plein d'admiration pour cette fière montagne, Russegger lui avait donné le nom d'Allah-Tepessi, ou montagne de Dieu; mais le véritable nom sous lequel on la connaît dans le pays est Metdesis. On peut l'atteindre de Gullek par la vallée qui se prolonge à l'ouest du village. Dans aucune partie de la Syrie ou de l'Anatolie, même sur les pentes du Liban, on ne trouve de forêts de cèdres aussi belles que celles qui recouvrent les versants de cette vallée, jusqu'à plus de deux mille mètres d'altitude. Plusieurs millions de cèdres admirables croissent en groupes d'une incomparable beauté au-dessus de la mer ondulante des pins, des sapins et des genévriers. Malheureusement, en dépit des sévères défenses du pacha, les pâtres ont pris l'habitude d'allumer les broussailles des hautes montagnes, et souvent ces incendies se propagent jusque dans les forêts. Pendant les nuits, ces conflagrations ressemblent à un fleuve de flammes roulant ses vagues le long des pentes; le jour elles voilent les monts de leur sombre fumée,

et bientôt on ne voit plus que des troncs noirs là où s'élevaient naguère des arbres au splendide ombrage.

Au-dessus de la zone des cèdres, on entre dans celle des broussailles, zone qui remplace celle de nos pâturages d'Europe. Dans le Taurus cilicien, excepté sur le bord des sources, on ne trouve que rarement des pentes gazonnées; jusqu'au pied des rochers arides et des flaques de neige croissent des plantes ligneuses et des arbrisseaux au feuillage d'un beau vert. A une hauteur où sur nos montagnes s'étend la surface uniformément grise des pâtis, des touffes de fleurs aux vives couleurs émaillent le sol, introduisant ainsi dans ces régions silencieuses une variété et un éclat dont nos Alpes ne peuvent nous donner une idée.

L'ascension du Metdesis ressemble à celle de la plupart des grandes montagnes neigeuses; il faut longer le bord de précipices, s'engager dans des couloirs effrayants en apparence, s'aider des mains pour escalader les escarpements les plus abrupts, sonder la neige avant d'y poser le pied. Lorsqu'on gravit directement, comme le fit Russegger en 1836, on trouve l'ascension très-pénible; mais on évite beaucoup de fatigues en faisant un détour par l'est et en gravissant d'abord la cime du Tchubanhju, ou l'Appel des bergers, montagne ainsi nommée parce que les jeunes pâtres, arrivés au sommet, ne manquent jamais de pousser des cris pour annoncer leur triomphe à leurs camarades laissés en bas à la garde des troupeaux. Sur le versant septentrional du Tchubanhju, on remarque au milieu d'un champ de neige une vaste étendue de glace qui pourrait faire croire à l'existence d'un glacier analogue à ceux des Alpes; mais ces masses transparentes et bleuâtres sont dues à l'action d'une source considérable, qui pendant les froides nuits fond les neiges sur tout son parcours; ces neiges fondues se transforment en glace.

Le sommet du Metdesis, haut de trois mille cinq cents mètres, ainsi plus élevé que celui de la Maladetta, domine un horizon très-étendu, « un panorama d'une beauté divine », dit Russegger. On voit d'abord tous les grands pics de la chaîne dont on occupe le point culminant : à l'ouest, le Dchoisin et le Baïmak; à l'est, le Tchubanhju, le Harpalik, le Kochan, toutes cimes de trois mille deux cents mètres, couvertes de neige sur le versant exposé aux vents du nord, et montrant leurs rochers de couleur sombre sur les pentes tournées vers le midi. Du côté du nord, le penchant du Metdesis est brusquement interrompu par un effroyable précipice dont la vue donne le vertige; un champ de neiges éternelles semé de pierres énormes remplit une haute vallée,

bornée au nord par une crête parallèle à la grande chaîne, et se redressant pour former l'Okus-Kedyk, pic de trois mille mètres. Par une échancrure de cette crête et par-dessus la crête elle-même, le regard s'étend librement sur les vastes plaines de la Caramanie, sur les collines boisées et les plateaux dénudés des environs d'Eregli. Les taches de couleur sombre éparses comme des îles indiquent les vergers et les jardins; très-rapprochées les unes des autres dans la direction du nord, elles forment une espèce d'archipel. C'est là qu'habite la population industrielle d'Orte-Boor. Au delà, tout à fait à l'horizon, miroitent vaguement les eaux de deux grands lacs et brillent comme une étincelle les neiges de l'Erdchich, la plus haute cime de l'Asie Mineure. Plus distinctement apparaissent les deux chaînes escarpées de Hassan-Dagh et de Karadji-Dagh. Vers le nord-est, on voit d'abord un chaos de montagnes de toutes les formes et de toutes les couleurs, les unes plates, les autres pyramidales ou en aiguilles, jaune d'ocre, noires, blanchâtres ou rouge de brique; ce sont les contre-forts du Bulghar-Dagh, où l'on exploite les riches mines argentifères de Bulghar-Maaden. Au delà de cette région se dressent d'autres montagnes, nombreuses comme les vagues de la mer : l'Apich-Dagh, aussi élevé que le Metdesis, les sommets de l'Allah-Dagh, et d'autres chaînes encore, se montrant l'une derrière l'autre comme les dents d'une formidable mâchoire. Vers le sud, la vue ressemble à celle de Gullek-Gala, mais elle est infiniment plus grandiose : on ne voit pas seulement les chaînons inférieurs, la plaine de Tarse et la bleue Méditerranée, mais on domine tous les pics secondaires, l'Utusch-Deppe aux trois pointes, le Ketsiebele à la verte plate-forme, le Kargoli et ses lacs environnés de neige. On plonge du regard dans toutes les vallées, revêtues de leurs forêts de cèdres, et de tous les côtés on peut suivre dans leur développement les derniers rampants du Bulghar-Dagh s'allongeant sur le sol de la plaine comme les racines d'un gigantesque chêne. Les rivages de la mer, le golfe d'Alexandrette, la côte de Syrie jusqu'à Latakieh, se dessinent aussi distinctement que les côtes de la Sicile vues du sommet de l'Etna; sur le lointain miroir des eaux, des contours indécis entrevus à travers la brume indiquent les montagnes de l'île de Chypre.

De cet immense observatoire du Metdesis, le voyageur qui veut séjourner quelques semaines dans les vallées du Bulghar-Dagh peut d'un coup d'œil choisir ses buts de promenades et d'excursions : à l'est, c'est la vallée de Gusguta, avec ses noires forêts, ses prairies couvertes de fleurs et ses abondantes sources d'eau limpide; à quelques

lieues plus loin, c'est la vallée du Seihoun, le Sarus des anciens, avec ses vieux châteaux, ses cascades, ses bosquets d'orangers; au sud-est, non loin de Mersina, c'est la vallée d'Ellisoluk, ou d'Ichmé, avec ses eaux thermales qui jaillissent au milieu d'un bosquet de lauriers-roses. Si l'on veut traverser la chaîne de montagnes par l'un des deux cols qui donnent accès sur le versant septentrional, Gejek-Deppe et le col de Kochan, on peut atteindre, en suivant un chemin hardiment tracé sur le flanc des précipices, les mines de plomb argentifère de Bulghar-Maaden, exploitées depuis 1842 par une centaine de Grecs industriels. De ce charmant village moderne, on descend dans la vallée paradisiaque d'Al-Chodcha aux innombrables vergers. C'est dans cette vallée, disent les indigènes, que croît la plante merveilleuse dont la fleur brille comme une étincelle pendant la nuit. Les brebis et les bestiaux qui broutent cette plante-fée mâchent de l'or, et bientôt leurs dents se recouvrent de feuilles légères du précieux métal. Les voyageurs assez heureux pour rencontrer la fleur de lumière la cueillent avec soin, et presque aussitôt après ils voient à leurs pieds une autre plante, dont les racines sont attachées à des lingots d'or. « Puissez-vous trouver la fleur de lumière! » disent les Persans aux voyageurs. M. Kotschy, cependant, grand botaniste s'il en fut, n'a pu, malgré toutes ses recherches, découvrir dans le Bulghar-Dagh cette plante aux fleurs lumineuses.

L'avenir réservé au district montagneux du Bulghar-Dagh et aux plaines qui s'étendent à sa base nous semble des plus magnifiques. Le commerce choisit toujours pour centres d'échange les ports de mer situés au fond des golfes, des baies profondes, ou bien à l'embouchure des grands fleuves, au point de rencontre nécessaire de toutes les routes qui viennent de l'intérieur. C'est là que se trouvent en général les ports les plus facilement accessibles et que les produits de la contrée peuvent affluer en quantité considérable. Sous ce rapport, les points les plus favorisés de l'Anatolie sont Trébizonde, vers laquelle se dirigent toutes les richesses commerciales de l'Arménie et de la Perse; Sinope, qui reçoit, ou du moins devrait recevoir toutes les productions du bassin du Kisil-Irmak, le plus beau fleuve de l'Asie Mineure; Smyrne, la belle capitale de l'Ionie moderne; enfin Mersina, ou tout autre port situé près de ce beau golfe d'Iskanderoun, qui pénètre si profondément dans l'intérieur de l'Anatolie. Ce golfe lui-même est dominé de tous les côtés par des montagnes qui rendent assez difficile la communication avec les provinces éloignées de la côte, mais les plaines de Tarse et d'Adana communiquent librement

avec celles de la Caramanie centrale par le cours du Sarus, ou Seihoun, et les Portes Ciliciennes. Par ce défilé, Tarse devient l'extrémité de la grande diagonale de la péninsule, le débouché naturel de tous les produits de la Caramanie, du plateau de Césarée, de la haute vallée de l'Euphrate et du Diarbekir. En outre, les échanges de la côte de Syrie et de l'île de Chypre avec la haute Asie Mineure doivent nécessairement se faire dans la plaine de Tarse.

La grande mission de notre siècle n'est pas seulement de coloniser les vastes contrées de l'Occident et de déverser en Amérique ou en Australie le trop-plein de nos populations; elle est aussi de retrouver l'Orient, de lui rendre sa gloire passée, de donner à toutes les cités antiques de l'Asie l'importance qu'elles avaient autrefois. Nous ne devons pas nous contenter de fonder des New-York, des San-Francisco et des Rio-Janeiro, il nous faut encore relever les Babylone et les Ecbatane comme déjà nous avons fait surgir de ses ruines la vieille Alexandrie. Semblable à une marée dont le flot se propage en vagues circulaires, la civilisation de l'Europe occidentale envahit maintenant tous les pays qui l'entourent, et ne suit pas uniquement cette direction de l'est à l'ouest qui a été si longtemps la trajectoire du progrès. La vague puissante qui a roulé ses eaux à travers l'Atlantique et baigné les rivages d'un nouveau monde reflue aussi dans la Méditerranée et visite des plages qu'elle avait depuis longtemps abandonnées. La Grèce a recouvré son autonomie politique; ses pêcheurs timides et naguère opprimés par les Turcs sont devenus les marins les plus intrépides de la Méditerranée et s'emparent graduellement du trafic de l'Orient; ses îles rocailleuses se sont changées en grands entrepôts du commerce. Reconquise aussi par la civilisation, la terre des Pyramides voit s'accomplir une œuvre plus colossale que toutes celles des Pharaons : l'industrie moderne se hâsse à séparer un continent d'un autre continent et prétend mettre quelques années seulement pour ouvrir un détroit que la mer a mis bien des dizaines et peut-être des centaines de siècles à combler. Moins heureuse, l'Anatolie n'est pas encore entraînée dans le tourbillon de la vie moderne; mais ses ports commencent à être fréquentés par les navires, ses plateaux sont explorés par les savants, et çà et là quelques anciennes villes, célèbres par leurs grands souvenirs, se relèvent de leurs monceaux de décombres.

Toutes les ruines de l'Asie Mineure, monticules de débris, tumulus affaîssés, colonnes brisées, vieux châteaux démantelés, cadavres de villes à demi cachés par les alluvions des fleuves et du temps, produiraient une bien triste impression sur le voyageur, s'il ne pouvait

compter sur la transformation prochaine de cette terre aujourd'hui délaissée par la civilisation : il se sentirait le cœur oppressé d'une véritable angoisse, semblable à celle qu'on éprouve en voyant au milieu des forêts les ruines de Palenque ou de telle autre ville d'un peuple disparu sans espoir. En face de ces témoins des anciens jours, en face de cette nature exubérante qui ronge sans cesse la pierre et depuis des siècles a déjà dévoré les générations contemporaines de ces monuments, on se sent presque effrayé; on voit dans ces constructions un immense tombeau, et chaque jour arrache à ce tombeau une des pierres, une des inscriptions qui racontaient l'histoire du peuple enseveli. Mais on ressent une impression bien autre lorsqu'on se trouve dans un pays dont l'homme civilisé va de nouveau prendre possession, lorsque les premières pulsations d'une vie puissante frémissent déjà sous l'écorce d'une terre longtemps abandonnée. Alors on contemple les ruines avec une certaine joie : à ces murailles croulantes succéderont de fortes cités, à cette nature sauvage, une nature que l'homme dispose en campagnes à son gré, à ces peuples paresseux ou nomades, des populations sédentaires, énergiques, pleines de jeunesse et de vitalité; les traces de la mort disparaîtront sous une nouvelle vie.

Tous les signes des temps nous montrent que cette ère de progrès va s'ouvrir pour l'Asie Mineure. Les anciens conquérants, évincés à leur tour, s'éloignent de la mer et se retirent dans l'intérieur des terres; bientôt tous les rivages de la Méditerranée seront habités par une industrielle population de Grecs et d'Arméniens. Une migration en sens inverse de celle du douzième siècle s'établit aujourd'hui, et les Turcs reprennent le chemin de leurs steppes. Chose remarquable! pour les Turcs de toutes les classes, la croyance à leur expulsion de l'Europe et de l'Asie Mineure est aujourd'hui un article de foi. Un peuple qui d'avance s'abandonne lui-même est déjà condamné par la destinée.

ÉLISÉE RECLUS.

ESSAYS AND REVIEWS.

Les *Essays and Reviews*, qui ont un si grand retentissement en Angleterre et qui sont rapidement parvenus à leur neuvième édition, étant peu ou point connus en France, nous croyons devoir quelques explications à nos lecteurs sur les circonstances qui en ont précédé et suivi la publication ¹.

En 1834, parut un ouvrage périodique dont les collaborateurs étaient presque exclusivement membres des deux universités d'Oxford et de Cambridge. Son existence fut de courte durée; mais il fit revivre l'idée, conçue en 1833, d'une revue qui serait consacrée à la critique biblique, très-arriérée en Angleterre, si on la compare avec l'Allemagne. Des hommes diversement célèbres, Hampden, Whately et Pusey, devaient y concourir. Ce projet, auquel on ne donna pas suite alors, fut repris en 1860, et l'éditeur, renonçant toutefois à une périodicité régulière, réunit les matériaux nécessaires pour former un volume qu'il fit paraître, sans qu'il y eût concert parmi les collaborateurs, dont quelques-uns ne se connaissaient même pas.

Il fut peu question de l'ouvrage pendant le printemps et l'été; mais en automne il devint l'objet d'une critique dans une revue, organe de la philosophie positiviste de M. Comte. Elle en parla avec un éloge enthousiaste, rapprocha adroitement des passages pris çà et là dans les différents essais qu'elle affectait de considérer comme dus à la même inspiration, les paraphrasant, les amplifiant, les dénaturant de manière à faire croire que les auteurs hostiles au christianisme étaient en communion avec ses propres idées. L'indignation provoquée par cette revue fut grande dans les deux partis extrêmes de l'Eglise nationale; on appelait les auteurs les sept éteignoirs des sept lampes de l'Apocalypse, les *Septem contra Christum* (allusion à la tragédie d'Eschyle).

Au mois de décembre, professeurs et laïques, réunis à Oxford dans le but de procéder à l'élection d'un professeur de sanskrit, organisèrent une attaque contre cet ouvrage, qui n'était encore qu'à sa deuxième édition, tirée à un très-petit nombre d'exemplaires. Bientôt après parut dans le *Quarterly Review* un article d'une violence extrême, non-seulement contre le livre, mais contre les auteurs, les sommant de sortir de l'Eglise. On vit alors des réunions du clergé, dénigrant ce travail, que plusieurs de ses membres n'avaient pas lu; des prédicateurs tonnait du haut de leurs chaires contre ces « athées »; des écrits de

¹ V. *Edinburgh Review*, avril 1861.

tout genre, leur reprochant ce qu'ils avaient dit et ce qu'on les soupçonnait de croire; si bien qu'à la fin on tint pour avéré que des ministres de l'Église Anglicane ne voyaient dans la Bible qu'une fable, qu'une imposture dans le christianisme, et allaient jusqu'à nier l'existence de Dieu!

Jusque-là, universitaires et prélats, à peu d'exceptions près, s'étaient tenus à l'écart; mais au mois de janvier 1861 parut une lettre, écrite on ne sait par qui et livrée à la publicité on ne sait comment, qui était censée reproduire l'opinion de tout le banc des évêques; bien que deux d'entre eux eussent écrit dans le sens des auteurs incriminés, qu'un troisième ignorât l'existence du document, et que deux autres exceptassent du blâme trois des cinq¹ auteurs qui étaient seuls en cause.

La *Convocation* d'Oxford, qui, à la demande de quelques membres trop zélés, se réunit quinze jours après, pour porter un jugement sur l'ouvrage, montra plus de modération. Plusieurs des membres ne s'y rendirent pas. Plusieurs étaient d'avis qu'on passât outre; un seul parla, le vice-chancelier, et ce fut pour protester contre l'inconvenance et l'inopportunité de cette regrettable mesure. La majorité ne condamna pas moins le livre, tout en déclarant qu'elle ne l'avait pas lu.

Encouragé par cette décision, le clergé envoya une protestation au primat. Malgré des efforts de tout genre, cette protestation ne put réunir que la moitié des signatures des vingt mille ministres de l'Église, cinq parmi les trente doyens, trois parmi les hauts dignitaires de l'Université, un nombre égal parmi les douze professeurs de théologie, à peine quelques-unes dans l'état-major du corps enseignant.

Cette démarche n'a eu jusqu'à présent aucun résultat définitif.

« Le désir de mes parents et ma propre vocation me portaient à entrer dans les ordres; mais voyant la tyrannie qui régnait dans l'Église, et que celui qui s'y consacrait était tenu de prêter un serment qui en faisait un esclave; qu'à moins qu'il ne parvînt à l'oublier, il devait ou le violer impudemment ou composer avec sa conscience, je crus préférable de m'abstenir de fonctions qu'il fallait acheter et inaugurer par la servitude et le parjure². »

Ainsi disait Milton, et, depuis lui, combien de nobles esprits, animés d'un ardent désir de servir la cause du christianisme dans les rangs de l'Église nationale, s'en sont tenus éloignés par les mêmes craintes! combien, après y avoir fait leurs premières armes, se sont retirés lorsqu'il s'est agi de confirmer par une adhésion nouvelle une

¹ M. Goodwin, un des sept, est laïque, et M. Powel vient de mourir.

² Milton's Church government.

adhésion trop légèrement donnée! combien y sont restés, cherchant, à l'aide de subtilités métaphysiques, à donner à l'étroite formule une interprétation dont la largeur ne coïncide ni avec l'intention bien connue de ses auteurs, ni avec le sens qu'eux-mêmes sont supposés y attacher! en proie au trouble, au malaise intérieur qui résulte toujours d'une position fausse, combien plus encore, d'une délicatesse moins grande, considèrent comme une simple formalité une signature dont le refus les arrêterait au seuil de leur carrière et leur fermerait non-seulement l'entrée de l'Église, — ce qui se comprend à la rigueur, — mais celle du barreau, de la magistrature et du corps d'études, regardé, à tort ou à raison, comme le complément obligé d'une éducation libérale!

Il y a trois siècles, des docteurs réunis en conseil par les ordres d'une grande reine dont les instincts despotiques s'accordaient peu, avec la liberté protestante, formulèrent en articles de foi leur avis collectif, série de compromis réciproques entre leurs avis individuels, sur une foule de points obscurs de la théologie métaphysique alors à la mode, sans pouvoir réussir toutefois à les mettre d'accord avec une liturgie également stéréotypée; et ce résumé d'un vague dogmatique, cette transaction, cet à peu près, adopté par assis et levé, s'impose encore, sous peine d'ostracisme, à l'assentiment, du moins apparent, de la jeunesse ecclésiastique et laïque du dix-neuvième siècle¹.

En vain depuis, la science, la philosophie, la métaphysique ont changé de méthode; en vain des hérésies anciennes ont fait place à des hérésies nouvelles; en vain l'esprit humain a percé dans des taillis qui semblaient inextricables des voies larges et faciles; les trente-neuf articles subsistent et se dressent comme une barrière infranchissable sur le chemin des caractères rigides, épine douloureuse à des pieds délicats, première occasion de chute sur la pente glissante des capitulations de conscience.

Les dispositions pénales qui entravaient, non la liberté de conscience, — elle est au-dessus de toute atteinte, — mais de culte et d'enseignement, celles qui excluaient de certains postes d'honneur les Catholiques Romains, trouvaient leur excuse dans le dévouement de ceux-ci à un gouvernement étranger; celles qui frappaient les dissidents du Culte Réformé avaient été malheureusement consenties par eux à une époque où la crainte du papisme dominait tout autre sentiment. Toutes ont

¹ Depuis quelque temps, cette adhésion est devenue facultative, mais pour les laïques seulement.

disparu du code qu'elles déshonoraient, et plutôt à Dieu qu'eussent disparu avec elles les haines héréditaires qu'elles avaient allumées!

Aujourd'hui, c'est l'Église nationale, l'Église privilégiée qui réclame la liberté de discussion. Des ministres qui justifient par leur savoir, leur piété et leur talent les hautes positions qu'ils occupent dans la hiérarchie ecclésiastique, des professeurs d'Oxford, des chefs d'écoles publiques font ressortir dans une série d'essais détachés l'étrange contraste d'un monde en progrès et d'une Église stationnaire.

Comment peindre l'émoi qui s'est manifesté, qui se manifeste encore parmi les membres du clergé à l'apparition des *Sept Essais et Revues*. Ceux qui en approuvent les tendances gardent un silence prudent; ceux qui les blâment sont d'autant plus prompts à jeter le cri d'alarme : « L'Église est en danger, » qu'ils savent que ce cri trouvera toujours un écho dans les consciences timorées, dans les intérêts compromis.

Le primat et les évêques, forcés de se prononcer par le zèle embarrassant de leurs subordonnés, ont déclaré que les auteurs des écrits incriminés ne leur paraissaient point passibles d'une réprimande officielle, d'une peine ecclésiastique. Là, si la dignité de l'épiscopat lui interdit d'entrer en lice avec l'hétérodoxie et de la terrasser par la force de ses arguments, là devait se borner sa tâche. En fulminant du haut de leurs trônes un blâme officieux et non motivé, ces prélats ont évidemment dépassé leurs pouvoirs, et leur décision, simple réclame, ne sert qu'à lancer sur le grand océan de la publicité un travail qui, sans elle, ne serait point sorti d'un cercle restreint de lecteurs professionnels.

Quelle est cependant la valeur intrinsèque des *Essais*, abstraction faite des noms des auteurs et des circonstances particulières qui en ont accompagné la publication? Et d'abord forment-ils un ensemble? Traitent-ils, à des points de vue différents, le même sujet? Un certain air de parenté et leur réunion dans le même volume autorisent à le croire, malgré le soin avec lequel les auteurs repoussent toute solidarité. Visent-ils au même but, et ce but, quel est-il?

Être réduit à se le demander, c'est mettre en doute ou le talent ou la franchise de l'œuvre. Le signataire de l'*Essai sur les évidences du christianisme* reproche, il est vrai, à ses prédécesseurs de se poser en avocats plutôt qu'en rapporteurs, c'est-à-dire d'avoir une opinion et de la soutenir. Mais de quel droit se présenter au public avant d'avoir sur une question des opinions arrêtées? Et si on les a, comment et pourquoi les cacher?

Mettre en pleine lumière les arguments opposés, respecter chez son

adversaire les droits de la libre discussion dans toute leur étendue ; ni faire ni accepter des procès de tendance, ceci est de la simple honnêteté en matière de controverse ; éviter de se prononcer pour ou contre, mettre les poids dans les deux plateaux de la balance et ne pas proclamer de quel côté elle semble pencher, c'est plus que n'exige l'honnêteté — c'est peut-être moins.

L'effort, infructueux du reste, de maintenir une impartialité apparente, d'exposer sans conclure, du moins en termes exprès, nuit à la justesse du raisonnement et à la clarté du style. La position officielle des auteurs, le milieu dans lequel ils vivent, les associations naturelles de leurs idées, leur imposent une réserve incompatible avec la libre expression de la pensée, et la gêne contre laquelle ils se débattent réagit péniblement sur l'esprit du lecteur.

Ce serait cependant prendre les choses de bien bas, méconnaître la nature complexe de l'homme, que d'attribuer uniquement au désir de conserver les honneurs et les émoluments dont ils jouissent ce que cette position a de faux et d'embarrassé. S'ils ne croyaient pas possible de concilier les engagements qu'ils ont pris et *renouvelés* avec les opinions qu'ils professent, il est évident qu'ils auraient ou renoncé à ces engagements ou dissimulé ces opinions ; et la croyance que les deux sont compatibles n'est pas une des preuves les moins curieuses de l'influence secrète que nos intérêts exercent sur nos convictions.

Nous allons mettre en regard quelques-unes des doctrines des *Essais* et des dogmes de l'Église.

Le premier, qui, isolé, n'aurait peut-être pas excité de vives susceptibilités orthodoxes, traite de *l'Éducation du monde*¹ ; il établit d'une façon ingénieuse un parallèle entre l'éducation de l'individu et celle de l'humanité.

Si la nature de l'homme est toujours identique, cette identité se trouve si profondément et si soudainement modifiée par le milieu dans lequel il naît, que l'enfant de douze ans du dix-neuvième siècle est au niveau de l'homme des temps primitifs ; il lui est même supérieur.

Et en effet, si, pour ce qui regarde la somme des connaissances, le moderne n'est qu'un nain huché sur les épaules d'un géant ; si l'enfant auquel on apprend que la terre tourne autour du soleil n'est qu'un

¹ *The Education of the world*, by Fréd. Temple. D. D., etc., etc.

nain huché sur les épaules de Galilée, qui peut de cette élévation se moquer à son aise d'un Bacon, « espérant bien qu'on fera justice des billevesées de cet Italien », il n'est pas moins certain qu'en ce qui regarde le développement des facultés, l'homme d'aujourd'hui comparé à celui d'autrefois est un nain d'origine, ayant acquis, à travers les longues et pénibles péripéties de la croissance, la taille et la force d'un géant. Parti d'un échelon plus élevé, il doit non-seulement arriver plus haut avec la même somme d'efforts, mais il est capable d'efforts plus soutenus, d'un vol plus énergique; la rapidité de sa course augmente avec le carré des distances.

L'humanité profite de la discipline progressive des siècles comme l'homme de celle de la famille; elle passe par les mêmes phases, subit les mêmes lois, pour arriver aux mêmes résultats. « L'humanité, dit Pascal dans un passage souvent cité, est un homme qui grandit toujours et apprend sans cesse. »

Le sauvage avec sa violence brutale, sa sensualité grossière, son mépris ou son ignorance des droits d'autrui, n'est-ce pas l'enfant avec ses colères subites, ses appétits gourmands, son naïf égoïsme, l'enfant ayant pour son malheur les forces de l'homme?

On le soumet à la loi positive, rigide, procédant en apparence d'une volonté arbitraire, n'ayant d'autre sanction que la force de celui qui l'impose, ne développant qu'une vertu, la seule qui soit à la portée de cet âge, l'obéissance à un être dont il reconnaît la supériorité. L'homme des premiers temps avait besoin pour dompter ses instincts déréglés, pour s'élever au-dessus de la brute, d'une discipline semblable, d'une loi inexorable, sans appel, paraissant émaner de cette puissance extérieure au monde que lui révélaient non l'ordre majestueux de la nature, qu'il était hors d'état de sentir, mais bien ses agitations convulsives.

Au foyer paternel succède l'école avec son enseignement varié, ses classes distinctes pour des vocations distinctes. Ainsi se classe le genre humain. — Des cultes divers, produit de milieux divers, contribuent à la lente évolution d'aptitudes spéciales. Rome, sous ses dieux légendaires, se forme à l'art de gouverner; la gracieuse mythologie de la Grèce fait naître le culte du beau; l'Asie cultive la partie spirituelle, immatérielle, mystérieuse, de notre nature multiple; à la Judée échoit la science religieuse.

A ce peuple encore enfant, à peine affranchi des lisières de la vie patriarcale, un grand législateur impose sa loi, loi inflexible qui réprime avec dureté les écarts d'une volonté rebelle et mutine; elle intervient dans tous les détails de la vie privée et publique; prescrip-

tions hygiéniques, rapports administratifs, injonctions morales, tout trouve place au même titre dans ce code qu'il n'est permis d'enfreindre dans aucune de ses parties.

A cette discipline succède celle de la captivité, où pour la première fois le cérémonial se sépare du culte; à l'autorité de l'autocrate, celle des prophètes qui, s'adressant à un âge où la raison commence à réclamer ses droits, ne disent plus : *Ainsi dit le Seigneur, ton Dieu, mais Ne t'a-t-il pas montré, ô homme, ce qui est bien?*

Le but vers lequel tendait cette éducation, et qu'elle a atteint non sans une extrême difficulté, c'était le monothéisme, non pas comme déduction scientifique, comme aperçu éphémère, comme intuition poétique; — sous ces formes on le trouve à Rome, en Grèce, en Asie, — mais comme habitude de l'esprit national, acquise après bien des vacillations, mais enfin acquise; conquête prodigieuse, si l'on réfléchit que l'idée d'un Dieu un et spirituel entraîne à sa suite l'idée de l'indépendance et du spiritualisme humains.

Puis l'enfant arrive au seuil de la virilité; la leçon écrite, le précepte, cède le pas à l'exemple; il cherche autour de lui non-seulement des guides, mais des modèles. L'humanité de même secoue le joug de la loi, et la Providence lui donne Jésus-Christ homme. Elle lui dit : « Va, et fais de même. »

C'est l'époque de l'adolescence, et l'Eglise primitive a pour nous tout l'attrait de cet âge. Elle en a la fraîcheur et la naïveté, elle en a aussi la témérité et l'orgueil; elle croit tout savoir, elle a réponse à tout, elle prodigue des formules, bâtit des systèmes, jusqu'au moment où l'invasion des barbares, interrompant ses exercices théologiques, l'oblige à rétrograder et à reprendre, pour soumettre ces esprits incultes, la discipline sévère et arbitraire dont elle avait cru pouvoir un moment se départir. Naquit alors la papauté du moyen âge avec sa hiérarchie ecclésiastique, réminiscence du judaïsme; alors aussi reparut l'ascétisme, réaction violente et parfois insensée du spiritualisme contre les instincts inférieurs, et qui, lorsque la raison était encore impuissante pour régler les relations de l'esprit et de la matière, avait au moins le mérite de ne mutiler que la partie la moins noble de l'être. La jouissance modérée est plus difficile et plus honorable que l'abstinence totale; mais celle-ci est un grand progrès sur l'excès.

Pendant ce temps d'arrêt s'opérait cependant un travail latent, si bien que l'humanité, en reprenant sa marche à l'époque de la réforme, partait d'un point plus avancé que celui où l'irruption des barbares l'avait surprise.

A la puissance de l'*exemple*, ce mentor de l'adolescence, succède chez l'homme l'empire du *principe*; désormais ne relevant que de lui-même, prenant pour guide suprême sa conscience éclairée par sa raison, il apprend à reconnaître chez autrui les droits de cette même conscience; il apprend aussi à comprendre et à respecter les motifs qui retiennent dans les vieilles ornières ceux qui ne peuvent s'aventurer sans péril sur les chemins non frayés.

La tolérance détrône le dogmatisme, la science chasse la superstition, et l'on commence à reconnaître « qu'après la sainteté, la faculté de » penser avec clarté et de juger avec netteté est le plus précieux des » dons que Dieu ait accordés à ses créatures ¹ ».

Ce premier Essai, dont ce qui précède peut être considéré comme l'analyse et le commentaire, est, on le voit, une rapide esquisse de l'histoire religieuse de l'humanité, d'autant moins controversable qu'il est aisé d'en vérifier l'exactitude. L'espace jouant le rôle du temps, on peut saisir sur différents points du globe, dans leur existence simultanée, toutes les phases que l'humanité a successivement parcourues; et toujours on trouvera l'élévation de l'idée religieuse en exacte correspondance avec le développement de la civilisation, tendant à se dégager de plus en plus de ces liens de formalisme qui soutenaient les pas chancelants de l'enfant, cherchant un appui au dehors, mais qui gênent les mouvements libres et spontanés de l'homme.

Que si l'on accepte cette théorie de liberté et de progrès appuyée sur des faits, comment supposer que ce mouvement ait été subitement arrêté en l'an de grâce 1560, et que Dieu ait dit son dernier mot à des docteurs assis autour d'un tapis vert dans une des salles du palais de Lambeth ²?

Voilà cependant ce que doit croire tout homme qui signe les trente-neuf articles, docteur Temple, chef du collège de Rugby, comme les autres.

L'Essai sur les *Évidences du christianisme* ³ aurait pu être intitulé avec plus de justesse *Réfutation de certains arguments employés pour prouver la réalité des miracles*; et en vérité lorsqu'on réfléchit au peu de place qu'occupe aujourd'hui ce genre de preuves dans l'esprit de la chré-

¹ *Essays*, p. 49.

² Le premier projet des trente-neuf articles remonte au règne d'Édouard VI.

³ *On the Study of the Evidence of Christianity*, etc., etc., by Baden Powell, M. A., F. R. S.

tiété, dont la foi repose sur de tout autres bases, on est tenté de ne voir dans cette discussion, d'autant moins utile qu'elle n'aborde pas le fond, d'autant moins franche qu'elle manque de conclusion, qu'une espèce d'acquit de conscience, qu'une protestation imparfaite et hésitante contre une croyance imposée.

Élaguer les arguments faibles qui jettent du discrédit sur les meilleures thèses, c'est débayer le chemin, ce n'est pas le parcourir; dire que telle ou telle raison mise en avant par des champions inhabiles n'a pas la valeur qu'on lui attribue, sans ajouter si, à son avis, il en existe, oui ou non, d'autres plus convaincantes dans l'espèce, ce n'est pas discuter, c'est tout au plus jeter dans la discussion une phrase incidente, une parenthèse ayant plus ou moins d'importance.

Cela posé, le titre si ambitieux d'*Évidences du christianisme* une fois écarté, on doit avouer que ce petit coin du sujet est traité d'une manière fort satisfaisante, que l'auteur a très-bien réduit à néant des arguments sans portée, enfoncé avec beaucoup de ménagements une porte ouverte.

Il demande avec raison que les défenseurs des miracles choisissent leur terrain et y restent, qu'ils ne confondent pas à plaisir la preuve *externe* qui est du domaine de l'histoire et la preuve *interne* qui est du ressort de la foi et qui échappe par son essence même à toute démonstration, et en cela, il est tout à fait dans son droit.

S'ils défendent la croyance aux miracles comme article de foi, — article qu'il est d'autant plus méritoire d'accepter qu'il répugne à notre raison, — qu'ils livrent à un examen préalable les arguments sur lesquels s'appuie cette soumission, dès lors absolue.

Est-ce le fait historique qu'ils défendent? Qu'ils apportent des preuves historiques, conformes aux règles ordinaires de l'évidence et graduées selon le degré de probabilité du fait dont il s'agit.

En effet, vous me dites qu'un médecin a coupé la fièvre au moyen de la quinine; votre assertion me suffit. Vous m'assurez qu'il a guéri la rage; mon attention se réveille, je demande si vous avez été vous-même témoin du fait, si vous avez quelque intérêt à me tromper, ou si vous avez pu vous tromper vous-même; s'il y a entre le remède employé et la guérison une relation forcée de cause et d'effet, et après une enquête minutieuse, j'admets ou je rejette l'exactitude du fait et des conséquences que vous en tirez. Vous me dites qu'il a ressuscité un mort; il est probable que je ne vous écouterai plus, que l'incrédibilité antérieure du fait l'emportera d'emblée sur toutes les preuves que vous tenez en réserve; mais si, — me rappelant qu'après tout

l'expérience même invariable du passé n'est qu'une forte présomption en faveur du présent, — je suspends mon jugement et j'examine : que de questions à résoudre ! d'abord toutes celles qui se présentent dans des cas ordinaires : le nombre et le poids des dépositions, l'ordre de choses auquel le fait appartient et sa légitime ou inévitable déduction. Mais évidemment les preuves qui suffisent à établir la réalité d'un fait même unique, pouvant se rattacher néanmoins aux lois qui régissent la nature ou déterminent la volonté, ne suffisent plus alors qu'il s'agit d'une contravention à ces mêmes lois.

Dire que celles-ci nous sont trop imparfaitement connues pour que nous puissions nous prononcer sur leur violation, c'est ôter au fait son caractère distinctif qui consiste dans cette violation même.

Dire que beaucoup de faits niés *à priori* par des savants ont été depuis reconnus exacts, c'est prouver que ces savants ignoraient alors, ignorent peut-être encore les lois naturelles d'où ils découlent ; qu'ils ont trouvé plus commode de les nier que d'en chercher laborieusement une explication qui aurait pu renverser quelque théorie favorite ; mais cet argument n'a pas le moindre rapport avec la question de savoir s'il existe des faits qui ne découlent d'aucune loi.

L'argument bien connu de Hume que l'incrédibilité antérieure d'un fait de ce genre est plus forte que la crédibilité de tout témoignage ; que nous avons vu les hommes nous tromper, mais que nous n'avons jamais vu la nature se donner un démenti, n'est que l'expression du sentiment instinctif qui nous porte aujourd'hui à repousser sans examen toute intervention miraculeuse, soit dans le passé, soit dans le présent ; et à en faire non une confirmation de la vérité évangélique, mais un obstacle à son acceptation. On ne peut nier, en effet, qu'il y a des circonstances où cette incrédibilité l'emporte sur les témoignages les mieux établis. Quelle preuve plus forte de la culpabilité d'un homme que son propre aveu, venant à l'appui de dépositions nombreuses faites par des témoins désintéressés, surtout lorsque cet aveu est spontané et maintenu en face du supplice horrible qui en est la conséquence inévitable ? Et cependant, qui de nous admettrait aujourd'hui sur la foi de cet aveu mille fois réitéré, mille fois confirmé, la réalité d'un fait de sorcellerie ?

J'ai dit aujourd'hui, car il est incontestable que ce genre de preuves est celui qui exerçait autrefois l'influence la plus réelle sur les esprits ; et que la répugnance que nous éprouvons à l'admettre est d'une date toute récente. Lorsque le Christ disait : « Les aveugles recouvrent la » vue, les boiteux marchent, les lépreux sont nettoyés et — l'Évangile

» est annoncé aux pauvres », il est certain que ceux à qui ces paroles s'adressaient les prenaient dans un sens littéral, et voyaient dans le premier ordre de faits cette preuve d'une mission divine, que nous trouvons dans le dernier : « L'Évangile est annoncé aux pauvres », et l'archevêque Whately peut bien avoir raison lorsqu'il dit que « sans les miracles » — ou ce qui semble tel — « les apôtres n'auraient pas été crus ni même écoutés ».

La possibilité de cette intervention, qui paraissait si simple à certaines époques, a été admise, du reste, par des philosophes incapables, comme Locke, de faire des concessions aux préjugés de leur temps, prêts à braver dans l'intérêt de la vérité tout l'opprobre qui s'attache au nom d'incrédule. Ils la trouvent admissible lorsqu'il s'agit de venir à l'appui d'une révélation, et par conséquent n'ont à lutter que contre les difficultés ordinaires qui s'attachent à la vérification de tout fait improbable de sa nature qui nous serait venu par la voie incertaine de la tradition orale ou écrite. Quelques-uns ne l'admettent que lorsque, les autres moyens ayant été épuisés, l'emploi du miraculeux devient une nécessité; mais il sera toujours difficile de démontrer que cette nécessité a existé plutôt dans tel moment que dans tel autre. Paley, qui fait encore autorité dans les écoles, considère les miracles comme la seule preuve satisfaisante, le certificat d'une religion; Channing, comme la manifestation la plus naturelle du gouvernement paternel du monde, et l'un des théologiens les plus hardis de notre temps, J. Martineau, ne comprend pas que l'on puisse s'appeler chrétien lorsqu'on leur refuse son assentiment.

Mais il est à remarquer que presque tous établissent un critérium quelconque : les uns veulent que les miracles soient opérés par des hommes inspirés; et prouvent l'inspiration par le miracle, le miracle par l'inspiration; d'autres exigent la réunion des preuves externe et interne, et tombant également dans un cercle vicieux, prouvent la vérité de la doctrine par la réalité du miracle, la réalité du miracle par la vérité de la doctrine. Tous érigent plus ou moins la raison ou l'intuition en juge suprême de la révélation, ne s'apercevant pas que c'est déclarer celle-ci superflue, quand elle est conforme aux arrêts de la conscience; mensongère, quand elle leur est opposée.

Il y en a qui considèrent comme absurde de contester à celui qui a créé les lois qui régissent l'univers la faculté d'en suspendre l'action; comme irrévérencieux, de ne pas acquiescer à la sagesse qui a dicté et la règle et l'exception; d'autres, comme Théodore Parker, le pieux philosophe de Boston, mus par le même sentiment de respect pour la

Divinité, reconnaissant partout son action dans la loi qu'Elle a établie, rejettent comme indigne de sa perfection toute exception à cette loi.

Mais l'exception existe-t-elle? Peut-être faudrait-il répondre : oui et non ¹.

Non; si nous considérons le fait comme interruption de l'ordre établi; oui; si on l'envisage dans l'effet produit sur les esprits; objectivement, non; subjectivement, oui.

Pourquoi ne serait-il pas prévu, résolu de toute éternité que tel phénomène, ayant des causes purement naturelles, frapperait d'une façon particulière le peuple qui en serait témoin? — Pourquoi, à moins que nous ne croyions que le monde matériel est le but unique de la Providence, nous étonner qu'elle en fasse un instrument de progrès religieux? — Pourquoi tel événement arrivant à son tour régulier, et ne pouvant pas ne pas arriver, ne serait-il pas destiné à paraître exceptionnel à des yeux facilement éblouis par les lueurs de l'éclair, mais insensibles à la sereine beauté d'un ciel sans nuages? — Pourquoi le fait dit miraculeux, partie intégrante d'un ensemble matériel, ne ferait-il pas partie aussi d'un ensemble de moyens d'éducation devant perdre ce caractère et faire place à d'autres, à mesure que s'élève le niveau intellectuel?

Je ne sais; mais il me semble que cette hypothèse doit être également acceptée par le savant qui ne peut admettre le désordre qui résulterait d'une contravention aux lois de la nature, et par le chrétien qui a besoin de trouver dans chaque phase de l'humanité la trace de la sollicitude paternelle.

Le professeur Powell ne se livre à aucune de ces spéculations, ne vise à aucune solution; il se borne, comme nous l'avons dit, à une réfutation un peu superficielle de quelques-uns des arguments en faveur du surnaturel : indifférent en apparence à l'impression que produira son écrit, il ne nie ni n'affirme. La nature de cette impression n'est pourtant douteuse pour personne, et s'il croit véritablement que « l'idée d'une révélation positive et externe est à la base du christianisme, la dispute entre les églises ne roulant que sur la nature des preuves », on a quelque peine à s'expliquer une pareille indifférence, une semblable abstention.

On les concevrait facilement au contraire, si, dans son opinion, la conclusion qu'on adoptera n'influe en rien sur le développement de

¹ Nous devons dire que la doctrine que l'auteur émet ici sur le miracle lui est absolument personnelle.

l'idée religieuse et la formation du caractère chrétien ; si l'on peut être très-bon chrétien sans croire aux miracles, très-mauvais en y croyant. *Quand j'aurais de la foi à remuer les montagnes*, — c'est-à-dire quand j'opérerais des miracles, — ce qui est apparemment plus difficile que d'y croire, — s'écriait Paul dans un sublime élan de lyrisme, *si je n'ai pas la charité je ne suis rien*. Les contemporains des apôtres admettaient sans difficulté la réalité des miracles et n'en restaient pas moins païens ou juifs. Comme les Romains ouvraient leur Panthéon à l'image du Christ, de même le mystère de l'Incarnation, celui de la Trinité trouve chez l'Hindou une créance d'autant plus facile, que son propre culte lui a rendu ces dogmes familiers ; il écoute avec une foi docile les récits que lui font les missionnaires d'un Dieu descendu sur la terre ; mais il s'indigne que ceux-ci ne croient pas à leur tour aux incarnations de Vischnou et à Brahma aux trois formes. Ce n'est donc pas sur le terrain du merveilleux qu'il faut engager la lutte.

Parlez plutôt aux malheureuses victimes des préjugés de caste d'une religion où tous les hommes sont frères ; aux sectateurs d'un culte diabolique de cruauté et d'impureté, d'un Dieu d'amour, d'un culte tout spirituel ; et il se peut que la nouveauté de la doctrine réveille leur attention, que son accord avec la voix intime entraîne leur assentiment. Sur ce terrain, ne craignez point qu'on vous réponde d'un ton distrait : C'est bien, mais nous avons mieux.

Cette confiance exclusive dans la valeur de la preuve interne ne saurait cadrer cependant avec la déclaration que nous rappelons plus haut ; ni ce dédain pour le miraculeux, porté au point qu'on oublie de dire si l'on y croit ou si l'on n'y croit pas, avec une adhésion solennelle donnée à cette autre déclaration « *que les Confessions de foi de Nicée, de saint Athanase et celle dite des Apôtres doivent être crues dans leur entier, car elles ont pour sûr garant le témoignage de la sainte Écriture*¹. »

Or ces confessions de foi affirment, en termes non équivoques, des faits miraculeux ; l'une d'elles va même jusqu'à menacer des peines éternelles quiconque se refuserait à y croire !

Mais la sainte Écriture, qui leur sert de garant, qu'est-elle ?

Elle est d'abord une révélation de la vie religieuse d'une longue succession de siècles ; recueil de documents jetant une vive lumière sur l'état des mœurs, des connaissances de la vie sociale et politique d'une époque au delà de l'antiquité. Elle a été, elle est l'institutrice du genre humain ; la source où s'abreuvent les esprits les plus élevés et les plus humbles ;

¹ Huitième article.

elle ennoblit les occupations les plus vulgaires de la vie quotidienne en les rattachant au sentiment du devoir; elle répand sur les âmes les plus arides la manne de la poésie; communique au langage du pâtre et du berger, qui n'a épelé dans la solitude des landes et des montagnes que ce livre unique, une élévation et une force que l'académicien chercherait inutilement. Elle a des paroles qui s'associent à toutes nos émotions de joie et de douleur, paroles qui sanctifient et apaisent, qui soutiennent et qui relèvent; elle a l'hymne d'allégresse que chantent à nos âmes ravies le lac, la montagne et le bois : « Louez Dieu, ô mon âme ! » et l'hymne de la dernière heure qui couvre de notes triomphales les tintements funèbres : « J'ai combattu le bon combat ! »

C'est la Bible à la main que le protestant apprend à secouer le joug de toute autorité humaine en matière de conscience, et à revendiquer par une conséquence inévitable sa part légitime dans la vie politique. Le professeur Jowett prétend, non sans une légère teinte d'ironie, qu'il y a quelque chose de particulièrement agréable au caractère de l'Anglais dans l'idée qu'il possède entre les quatre coins d'une couverture de livre le moyen de contrôler les assertions de ses pasteurs. Nous le croyons, et nous nous en réjouissons, persuadé qu'entre l'habitude de rappeler ses chefs spirituels aux termes de la Bible et celle de renfermer ses gouvernants dans les limites de la loi, il y a une analogie des plus étroites confirmée par les faits.

La sainte Écriture n'est pas un enchaînement de doctrines à mailles serrées, comme en ont fabriqué les Docteurs; elle ne contient ni formulaire, ni rituel, ni organisation ecclésiastique; elle n'est pas même un code de conduite, où crimes et délits sont étiquetés, paragraphés, classés en vue de certaines nécessités sociales, abstraction faite de la moralité de l'agent; elle n'est pas un manuel de casuistique qui enseigne l'art difficile de tromper Dieu et de lui escamoter le ciel.

Elle n'est pas non plus un livre homogène, écrit tout d'une pièce, par un seul auteur, dans un seul but, mais bien un recueil de morceaux, de mérite, d'origine et de valeur divers, historiques, allégoriques, didactiques, lyriques; on y trouve un système de cosmogonie, des instructions données à des ouvriers en bâtisse, des prescriptions hygiéniques, une pastorale, un poème lyrique, le récit d'une révolution de palais, où le nom de Dieu n'est pas même prononcé; un épithalame, — si ce n'est une représentation scénique, — dans lequel quelques esprits malades ont cru reconnaître un sens mystique, des énigmes qui, se prêtant à toutes les interprétations, ne s'accordent, en réalité, avec aucune.

Ces éléments disparates, grâce à leur réunion fortuite dans le même volume, sont, aux yeux du grand nombre, entourés de la même auréole de grandeur et de sainteté que le sermon sur la montagne et la parabole du bon Samaritain. On a même réclamé pour toutes ces parties hétérogènes une filiation commune, l'inspiration directe, verbale, entière; on a vu dans la Bible une *dictée*; oui, cela s'est dit, et il se peut que cela se dise encore. Or comme on ne saurait supposer que le Créateur ignorât les lois qui régissent la création, il est devenu nécessaire, ou de nier les découvertes successives de la science, comme pour l'astronomie, au temps de Galilée, ou de torturer les mots et les faits pour leur donner une conformité menteuse, comme on le fait aujourd'hui pour la géologie. On ne traduit plus la science à la barre de l'inquisition, on ne lui conteste plus le droit de marcher dans sa liberté, on la suit même avec intérêt, mais on veut qu'elle ait été annoncée par les écrivains sacrés.

M. Goodwin, dans un *Essai sur la Cosmogonie mosaïque*¹, s'est chargé de démontrer combien cette prétention est insoutenable.

Il rappelle que, selon les données actuelles de la science, la terre, boule de matière fluide et incandescente entourée d'une masse de vapeurs, a dû rouler sur elle-même et autour du soleil pendant une période d'une durée indéfinie, avant que, la matière se solidifiant, la vapeur se condensant, la planète soit devenue propre à recevoir des mollusques et des algues, premiers et faibles tâtonnements de la vie organique. Puis vinrent les poissons et les monstres à cotte de mailles; à ceux-ci succédèrent les reptiles et les insectes dont nous retrouvons les débris au milieu d'une végétation luxuriante et désordonnée. Ceux-ci ont disparu pour faire place aux lézards monstrueux, qui, races bâtardes, création de transition, moitié crapauds, moitié vampires, moitié crocodiles, rampaient, volaient, nageaient à travers les roseaux, au-dessus des fougères, dont les cimes dépassaient la cime de nos hautes futaies au fond des eaux bourbeuses. Ensuite errèrent sur le globe, traversant les eaux glacées, des types plus élevés, précurseurs des hommes, les mastodontes, les éléphants, les rhinocéros, les hippopotames, dont l'épaisse et rugueuse enveloppe pouvait résister à

¹ *On the Mosaic Cosmogony*, by C. W. Goodwin. M. A.

l'inclémence de l'atmosphère. Cette atmosphère s'adoucit, et le bœuf, le cheval, le daim, futurs serviteurs de l'homme, annoncèrent la venue du maître. A quelle époque, nul ne le sait; l'humanité ne conserve aucun souvenir du temps où elle aventurait ses premiers pas; les pierres seules ont une voix pour attester qu'elle a une date comparativement récente.

Maintenant, en s'attachant uniquement au premier des deux récits qui ouvrent le livre de la Genèse, on est forcé de convenir que cet atome imperceptible dans l'espace, ce grain de poussière, est aux yeux de l'écrivain sacré le pivot central de l'univers; cet espace transparent où des millions de soleils s'attirent et se rehaussent, une voûte solide; ces soleils eux-mêmes, des points lumineux destinés à compléter une décoration nocturne. Mais comme les faits astronomiques sont tombés depuis longtemps dans le domaine public, le récit hébraïque ne produit plus sur nos esprits son impression originelle; nous corrigeons en lisant involontairement et à notre insu, comme nous corrigeons les impressions visuelles avec l'expérience de nos autres sens.

Mais l'histoire de notre globe nous étant moins familière, étant moins solidement établie, et surtout plus récemment étudiée, la construction de notre maison nous étant moins connue que la place qu'elle occupe, nous ne prenons pas aussi facilement notre parti sur les erreurs d'un récit que nous avons longtemps admis, et nous nous ingénions à faire entrer dans le même cadre les assertions contradictoires.

Des géologues-théologiens ont fait preuve dans cette tâche ingrate d'un talent et d'un savoir qu'ils auraient mieux employés à rechercher les secrets de la nature avec la liberté d'esprit qu'exige la science, sans craindre que la vérité des faits puisse jamais mettre en défaut la véracité de Dieu. Singulière préoccupation, du reste, qui tient bien plus du scepticisme que de la foi!

Nous rapporterons sommairement quelques-unes des explications plus ou moins ingénieuses du texte hébreu que les savants ont hasardées; il serait d'autant moins utile de les rappeler en détail, qu'elles se réfutent réciproquement et tombent d'elles-mêmes aussitôt qu'on les confronte avec le texte, dont le style simple, concis et parfois sublime exclut tout malentendu.

La première question débattue était de savoir si le mot hébreu *Bara*, traduit par créer, signifie créer, ou former, ou modifier. Celle-là est restée indécise.

La seconde, si le deuxième récit, commençant au quatrième verset

du second chapitre de la Genèse, est du même auteur que le premier. Les philologues se sont prononcés pour la négative.

La troisième, comment l'existence de la lumière avait pu précéder l'apparition du soleil. On y a répondu par des théories sur la lumière diffuse, sur des rayons pénétrant à travers un brouillard partiellement dissipé, assez épais cependant pour cacher l'astre lui-même; et c'est à ce jour blafard et incertain que se rapporteraient les mots d'un si rapide éclat : « Que la lumière soit, et la lumière fut. »

La jeunesse du monde, qui, d'après la tradition, n'aurait que six mille ans, l'apparition de l'homme sur la scène le sixième jour de la création, étant des faits peu compatibles avec des transformations géologiques, dont la lente évolution a dû exiger des millions de siècles, on a cru écarter cette nouvelle difficulté en limitant le récit mosaïque aux circonstances qui précéderent immédiatement la naissance de l'homme, en rejetant dans l'espace de temps indéfini indiqué par les mots : *au commencement*, toutes celles qui servent de préparation à ce point culminant, et en donnant au mot *jour* le sens étendu de *période* plus ou moins prolongée, selon les besoins de la cause.

Dans cette hypothèse, assez plausible du reste, il suffit de retrouver dans le récit l'exacte succession des faits; malheureusement, non-seulement l'ordre de cette succession est souvent interverti, — surtout en ce qui regarde l'apparition simultanée des animaux et de l'homme, — mais l'expression répétée après chaque acte successif de création « *Le soir et le matin firent* (complétèrent) *le jour*, » entraîne forcément l'idée d'un partage égal de cette période, quelle qu'en soit la longueur, année ou siècle, entre le soir et le jour, c'est-à-dire entre la lumière et les ténèbres; supposition complètement inadmissible.

Rebutés par l'impossibilité de mettre d'accord les faits et les récits, d'autres ont supposé que l'écrivain, voulant apprendre *par qui*, et non *comment* le monde a été créé, s'était borné volontairement à raconter les événements, non tels qu'ils se sont passés ni tels qu'il les comprenait lui-même, mais tels qu'ils ont dû apparaître aux contemporains; mais ici les difficultés qui se trouvent dans l'incexactitude de l'ordre de succession se compliquent par la difficulté de comprendre le motif de cette dissimulation de la vérité, de cette condescendance à une ignorance qu'il aurait été si facile d'éclairer.

D'autres ont cru à des visions dont le vague laisse une certaine latitude à l'interprétation; mais si ces visions étaient un enseignement positif et non symbolique, elles ne seraient pas plus compatibles avec l'erreur qu'aucune autre des communications divines.

Mais pourquoi persister à voir dans ce récit une communication divine? pourquoi supposer que Dieu, si sobre de moyens dans le gouvernement du monde, a voulu révéler ce que la raison est compétente à découvrir? pourquoi faire entrer dans un plan d'éducation morale et religieuse un cours d'histoire naturelle, d'astronomie, de géologie? pourquoi telle science a-t-elle été choisie de préférence à telle autre? pourquoi en exclure une seule? pourquoi avoir laissé à l'homme une loi à découvrir, un fait à constater? que si cet enseignement a été jugé nécessaire, pourquoi ne pas l'avoir donné d'une façon nette, intelligible, en laissant aux mots leur signification accoutumée? pourquoi leur faire exprimer le contraire de ce qu'ils veulent dire? Est-ce que la parole divine serait, comme la parole des diplomates, un instrument pour déguiser la pensée? Pourquoi enfin transformer cette narration si claire et si simple en une série d'énigmes?

Pourquoi? — Parce que l'hypothèse de l'inspiration plénière est inconciliable avec la plus légère erreur de date, de nom ou de fait, et que l'on aime mieux fermer la porte du temple à tout homme d'étude ou de réflexion que d'y renoncer. Pourquoi? — Parce que nous avons nos idées préconçues sur ce qu'une révélation doit être, et ce serait les déranger que de l'accepter telle que Dieu nous la donne, parce que nous savons mieux que Lui quelle mesure de lumière il aurait dû nous départir.

Pour les esprits simples, qui n'éprouvent pas le besoin de plier les faits à leurs théories, qui ne voient que ce qui est devant leurs yeux, aucune de ces difficultés n'existe; pour eux, ce récit résume sous une forme saisissante et dramatique l'état des connaissances humaines dans ces temps reculés; et regardant comme naturelles et inévitables les inexactitudes scientifiques, ils peuvent admirer sans arrière-pensée le langage à la fois simple et sublime qui proclame l'unité et la bonté du Dieu créateur¹.

Cette conclusion, qui est celle de M. Goodwin, bien qu'éloignée des maximes d'une orthodoxie rigide, n'est point cependant en opposition directe avec *la lettre* des trente-neuf articles, dont aucun ne contient le dogme de l'inspiration, peut-être parce que personne alors ne le contestait. L'auteur de l'Essai lui-même, quoique en sa qualité de laïque il fût affranchi de toute entrave cléricale, ne l'aborde que d'une façon

¹ M. A. Réville établit entre les phénomènes qui précèdent le lever du soleil, particulièrement dans l'Orient, et la description de la Genèse un parallèle des plus ingénieux. Il incline à croire que le souvenir de cette heure matinale n'a pas été étranger à la forme du récit. (V. le journal *le Lien*, du 29 décembre 1860.)

indirecte et ne le réfute que dans son application à la cosmogonie mosaïque. Comment, en effet, traiter une question qui, pour être posée, exige une définition impossible? Comment s'entendre sur le sens d'un mot qui signifie tantôt une action directe et surnaturelle sur les organes de la parole ou les muscles de la main, tantôt le souffle divin qui se fait sentir à *tous*, bien qu'à des degrés différents; qui, animant l'argile, sépare l'homme de la brute qui périt, et fait de la plus infime comme de la plus élevée des créatures humaines un être à l'image de Dieu; d'un mot, enfin, qui a autant de sens qu'il existe de nuances intermédiaires entre ces deux extrêmes?

M^{me} MARY MEYNIEU.

(*La suite prochainement.*)

DU STYLE DE PHIDIAS,

ET DE SON RÔLE

DANS L'HISTOIRE DE LA SCULPTURE ANTIQUE ¹.

On s'est trompé longtemps sur la marche suivie par la sculpture grecque depuis son origine jusqu'à ses derniers chefs-d'œuvre. Les uns, comme Winckelmann et ses commentateurs allemands, se sont figuré cette marche comme un développement continu depuis Dédale jusqu'à Praxitèle. Pour eux, c'est à ce dernier artiste que revient l'honneur d'avoir le premier posé sur ses ouvrages cette couronne de la perfection qui est le dernier terme de l'art. Phidias, génie sublime, sent encore un peu son barbare; il a la beauté, mais sévère, non la grâce; la grandeur, non la délicatesse. Guillaume Schlegel, voulant donner une idée du caractère des trois grands tragiques grecs, compare Eschyle à Phidias, Sophocle à Praxitèle et Euripide à Lysippe. D'autres, comme Émeric David, en constatant la rapidité et la grandeur du progrès opéré dans la sculpture par le génie de Phidias, pensent qu'elle continua de se développer après lui jusqu'à l'époque d'Agésander, l'auteur du Laocoon. Dans ce système, Phidias tira l'art de l'enfance et de l'immobilité, et le porta tout d'un coup à un haut degré de puissance et de gloire. Il fut surpassé cependant par Polyclète, son rival plus jeune, qui fut plus savant que lui dans la reproduction de l'harmonie et de la beauté de la forme humaine. Après lui Praxitèle se distingue par la grâce exquise et la délicate perfection de ses ouvrages, portées plus loin qu'elles ne l'avaient encore été. Enfin Agésander vient ajouter à

¹ Le présent article est la conclusion d'un ouvrage qui doit paraître chez Gide, et dont nous sommes heureux d'offrir les prémices aux lecteurs de la *Revue*. C. D.

toutes ces qualités l'expression dramatique et clôt ainsi la série des perfectionnements de la sculpture.

Polyclète, comme chef d'une école rivale de celle d'Athènes, devait avoir ses partisans qui le mettaient au-dessus du maître athénien. Avec le caractère particulier de son talent, avec la perfection qu'il portait dans l'exécution de ses statues, il n'est pas étonnant qu'il ait été préféré à Phidias par des amateurs et des critiques de l'époque romaine jugeant selon l'esprit de leur temps. Pour quiconque a le vrai sentiment de la beauté dans l'art, il est difficile de concevoir une statue plus parfaite que le *Bacchus* du fronton oriental, et l'on s'explique malaisément, devant ce chef-d'œuvre, comment il aurait pu être surpassé; mais on comprend qu'il a pu exister un art systématique, qui, à l'imitation animée de la nature, à la libre originalité du style de Phidias, a substitué des beautés de convention et la réalisation par des procédés d'école d'un idéal conçu dans l'esprit. Dans tous les temps, et particulièrement aux âges de décadence, il y a eu des hommes pour préférer aux créations les plus admirables du génie, qui ont le tort d'être inimitables, les œuvres brillantes du goût, qui se laissent mieux atteindre, charment l'esprit par la clarté, les yeux par la symétrie, et résumant en elles tous les progrès accomplis, toutes les perfections acquises par un long exercice de l'art.

Si tout l'art de Polyclète n'a rien pu créer de plus beau que le *Bacchus* du fronton oriental du Parthénon, les divinités marines du même fronton nous offrent à leur tour des modèles accomplis d'une grâce que Praxitèle lui-même n'a sans doute pas surpassée. Les seuls témoignages des anciens suffiraient pour réfuter le système qui refuse à Phidias l'honneur d'avoir connu cette divine *Χάρις* des Grecs; mais les statues du Parthénon le réfutent encore bien mieux. Il suffit de s'arrêter un moment devant ce groupe des deux femmes dont l'une repose avec tant d'abandon dans les bras de l'autre : n'est-ce pas là ce que Winckelmann lui-même appelle la grâce, et dont il parle si excellemment? « Elle se forme dans l'air, dit-il, réside dans les gestes, et se manifeste dans l'action et le mouvement du corps; elle se montre même dans la parure et jusque dans le jet de l'habillement. » Ainsi que l'a fait remarquer Otfried Müller, il ne s'agit plus ici, comme dans les ouvrages des artistes plus anciens, d'une beauté apprêtée; une certaine négligence témoigne du changement qui s'était opéré dans les mœurs publiques, où le goût des mesquines élégances se trouvait remplacé par le culte généreux du beau et de l'honnête. Les vêtements de nos divinités marines sont empreints de cette belle négligence.

Phidias garde les plis droits, égaux, symétriques, affectionnés par les anciens sculpteurs, pour la représentation des cérémonies sacrées, où ils étaient de règle; mais, partout où il lui est permis de s'abandonner à son génie, il ne cherche que la vérité de la nature et la beauté qui en provient. En fait de draperies, il est douteux que l'art d'aucun sculpteur ait produit jamais rien de plus délicat, de plus *gracieux*, que celles qui couvrent ces prétendues Parques. Rien d'affecté dans leur disposition, rien qui vise à l'effet; mais une vérité, une souplesse qui semblent faire participer ces vêtements à la vie des corps et donner à ces formes si belles et si grandes plus de grandeur encore et de beauté!

Un défaut que les artistes postérieurs à Phidias n'ont pas toujours évité, c'est celui qui consiste à exagérer la nature dans certaines parties, afin de faire valoir la science et l'habileté qui sont les résultats communs du perfectionnement général de l'art, et d'exciter par ce moyen l'étonnement et l'admiration. Phidias unit à un art souverain une souveraine simplicité. La *grâce* qu'on admire dans ses ouvrages est celle qui naît d'une force tranquille, laquelle n'éprouve aucun besoin de se produire, mais se repose sur elle-même dans une sorte de satiété. Les dieux de Phidias unissent la sérénité à la majesté et à la puissance.

Quelle est donc la grâce qui manque à Phidias et que Praxitèle aurait su donner à ses figures? Si l'on en croit Winckelmann, il y a deux Grâces comme deux Vénus. La première Grâce, fille de l'Harmonie, ressemble à la Vénus céleste. La seconde est fille du Temps et la suivante de l'autre. Phidias n'aurait connu que la première, la grâce sévère, celle que Minerve répand sur Ulysse dans l'*Odyssée*. C'était elle qui brillait dans le Jupiter. Praxitèle a joint la seconde grâce à la première; et c'est en quoi il s'est montré supérieur à Phidias.

On ne conteste pas, répond O. Müller, qu'une certaine sévérité soit un des caractères du style de Phidias. Sans doute il est une grâce et une beauté que Phidias laissa à réaliser aux artistes qui devaient venir après lui. D'autres auront à sculpter le fin et trompeur sourire de Vénus, le visage de Bacchus où respire la volupté insatiable, toutes les passions molles ou violentes qui brisent ou troublent l'âme. Ce n'est pas l'affaire de Phidias, il n'est pas venu pour cela; mais pour répandre sur les joues, autour des lèvres de Jupiter, cette grâce sérieuse et pure qui inspire le respect en même temps que l'amour, tempère la majesté par la mansuétude et la puissance par la sérénité. J'ajouterai que, malgré sa prédilection pour la Grâce céleste, la pure fille de l'Harmonie, Phidias a fait voir qu'il aurait pu, lui aussi, courtoiser l'autre

Grâce et en obtenir les faveurs qu'elle accorda plus tard à Praxitèle. Il a montré dans les statues des divinités marines du fronton oriental ce qu'il eut pu faire en ce genre, si le caractère de son inspiration l'eut porté de ce côté; mais la mollesse et la séduction conservent, dans ces figures, je ne sais quoi de supérieur qui semble vouloir s'adresser à l'âme plutôt qu'aux sens : c'est la grâce d'Aspasie mêlée d'esprit et d'éloquence; ce n'est pas celle de Phryné, dont le charme sensuel fera la renommée de la Vénus de Cnide. Le changement qui s'opéra dans les mœurs athéniciennes au temps d'Alcibiade explique cette différence. La grâce de Praxitèle, comparée à celle de Phidias, est un effet du même ordre naturel de variation et de décadence qui fit succéder au mode dorien la musique lydienne et phrygienne, et la tragédie d'Euripide à celle de Sophocle.

En résumé, Phidias eut la grâce qui sied en sculpture; il eut aussi la gravité et la sérénité qui convenaient à son art et aux mœurs du siècle de Périclès. J'ai dit ailleurs mon opinion sur la sculpture dramatique. Je pense qu'elle ne fut point un progrès de l'art réservé au terme de sa longue et florissante carrière, mais une exception qui dut se produire surtout à l'époque de la décadence. Le siècle de Périclès ne nous en offre qu'un exemple, celle du blessé mourant représenté par Crésilas, et cette exception avait sans doute été imposée à l'artiste par celui qui avait commandé la statue¹. Le portrait que fait Plutarque de Périclès à la tribune, dans lequel il peint « la sévérité de ses traits où le sourire ne parut jamais, la tranquillité de sa démarche, le ton de sa voix toujours soutenu et égal, la simplicité de son port, de son geste, de son habillement, que rien n'altérerait pendant qu'il parlait, quelques passions qui l'agitassent »; ce portrait nous montre bien quel était, à cette époque, l'idéal auquel devait tendre à se conformer quiconque prétendait à l'admiration et au respect. Cette gravité et cette sérénité imposées à l'orateur et à l'homme d'État, qui avaient fait donner à Périclès le surnom d'*Olympien*, devaient être, à plus forte raison, le partage des dieux dans leurs simulacres. Elles n'excluent ni la vie ni le mouvement (qui pourrait croire que Périclès s'interdit l'action oratoire?); mais elles commandent la mesure, répriment l'impétuosité naturelle, produisent l'harmonie et la beauté. Le même principe a été appliqué aux statues du Parthénon, qui sont loin d'être pour cela immobiles ou froides; c'est celui qui doit présider aux œuvres de la

¹ Cette statue était probablement celle du général athénien Diitirèphès, élevée dans l'Acropole par son fils. V. Rangabé, *Antiquités helléniques*, Athènes, 1842, t. I, p. 34. Comp. Pausan., I, 23, et Pline, XXXIV, 19.

sculpture. Phidias a donc possédé au degré le plus éminent toutes les hautes qualités de son art, et n'a laissé à réaliser à ses successeurs que des progrès d'un ordre secondaire ou qui tendaient à faire sortir la sculpture, par des tentatives hasardeuses, de son légitime domaine.

Il s'agit maintenant d'apprécier le caractère du progrès opéré dans l'art par Phidias. Pour juger du pas immense qu'il a fait faire à la sculpture, il suffira de comparer les statues du Parthénon avec des monuments d'une époque un peu antérieure, tels que, par exemple, les statues d'Égine ou les bas-reliefs du temple de Thésée. Les probabilités historiques, ainsi que le caractère de l'architecture, tendent à assigner pour âge au temple d'où les marbres d'Égine ont été tirés l'époque qui suivit la victoire de Salamine ¹. Ce fut alors qu'au milieu de la paix et de la prospérité de l'île les arts atteignirent à Égine leur apogée. L'architecture du temple dont il s'agit le rapproche du Théséion auquel, suivant le calcul d'O. Müller, il n'a dû être antérieur que d'une douzaine d'années ². En plaçant la fondation du temple à la troisième année de la soixante-quinzième olympiade (478 av. J.-C.), au moment même où Athènes relevait ses murailles détruites par les Perses, on explique naturellement les sujets qui étaient représentés sur les frontons : c'étaient les exploits des héros Éacides au siège de Troie. On sait que la victoire de Salamine avait été gagnée par les vaisseaux des Éginètes réunis à ceux des Athéniens. On affirmait que les fantômes armés des Éacides avaient combattu dans cette journée pour la cause de la Grèce ³. Leur réunion à Minerve, patronne d'Athènes, dans les frontons du temple de Jupiter Panhellénien, et le nom même de ce temple, indiquaient la réconciliation opérée par le danger commun et la commune victoire entre les deux grandes races dorienne et ionienne ⁴.

On connaît les statues d'Égine. Admirables en elles-mêmes et presque parfaites dans leur genre, elles sont effacées par les statues du Parthénon comme le génie des Éginètes est éclipsé par celui des Athéniens. En comparant les unes aux autres, on a devant les yeux moins deux

¹ L'époque la plus florissante de l'île d'Égine se place en effet après les guerres persiques, entre la 479^e et la 458^e année avant notre ère.

² Müller pense que le temple d'Égine a dû être bâti pendant la soixante-quinzième et la Théséion pendant la soixante-dix-huitième olympiade. (*Man. d'arch.*, § 81.)

³ Plutarque, *Thémistocle*, XV.

⁴ O. Muller, *Aeginetic. lib.*, p. 108, 109. — M. About (*Mémoire sur l'île d'Égine*, p. 80, 81) reporte à une époque un peu plus ancienne la fondation du temple, qu'il croit antérieur à l'invasion des Perses. Telle est aussi l'opinion de M. Beulé (*Architecture au siècle de Pisistrate*, Paris, 1860, p. 201).

époques de l'art que deux arts différents. Pausanias parle en divers endroits de l'art d'Égine comme d'un art particulier qu'il distingue tantôt de l'art égyptien, tantôt de l'art attique identifié par lui avec le style dédalique. On possède quelques monuments de cet ancien style attique; telles sont les deux Minerves qui se voient encore aujourd'hui dans l'Acropole d'Athènes, dans lesquelles on a cru reconnaître des copies bien postérieures de l'antique Minerve d'Endœus¹, et le bas-relief trouvé à Valanidéza qui représente un soldat athénien². Mais leur date est incertaine et ne saurait nous fournir de lumières sur ce qu'était l'art attique dans les temps voisins de Phidias. Pour trouver des ouvrages d'une date approximativement certaine, il faut arriver jusqu'à une époque déjà contemporaine du grand maître athénien, jusqu'à la soixante-dix-neuvième olympiade, époque où se construisait le temple de Thésée et où on dut l'orner des sculptures qui nous ont été conservées.

La comparaison des sculptures du Théséion avec les marbres du Parthénon et avec les statues d'Égine peut sans doute nous servir à reconnaître le caractère particulier de l'art athénien au temps qui suit les guerres persiques et la nature du progrès opéré par Phidias. Il me semble que le génie de la sculpture athénienne se montre assez bien déjà dans ces sculptures du Théséion, faites au temps de la jeunesse de Phidias. Le style de ces sculptures est franc, libre et hardi. Si l'on n'y trouve pas encore la beauté qui ne fleurira que dans les œuvres de Phidias, on y trouve déjà la liberté, la vie et je ne sais quoi de grandiose dans le style qui annonce l'approche d'une grande époque de l'art. On sent qu'un souffle a passé sur la Grèce et l'a animée d'un esprit nouveau depuis l'époque inconnue, mais qui ne peut néanmoins être très-éloignée, où un artiste du nom d'Aristoclès³ sculptait sur la colonne trouvée à Valanidéza le portrait du soldat Aristion. La rigidité, l'affectation, l'élégance puérile, qui sont les traits distinctifs du style archaïque, ont fait place à un style rude encore, mais empreint d'un grand sentiment de vie et de vérité. Ces qualités nouvelles deviennent encore plus frappantes quand on compare les sculptures du temple de Thésée aux marbres d'Égine.

Un grand mouvement des arts était né en Grèce du développement de l'esprit qui avait suivi les guerres persiques. L'élan fut

¹ Beulé, *Acrop. d'Ath.*, t. II, p. 214.

² V. Rangabé, *Antiquités helléniques*, Athènes, 1842, t. II, p. 18.

³ Peut-être le frère de Canachus, qui florissait comme lui entre la soixante-cinquième et la soixante-treizième olympiade. L'ouvrage d'Aristoclès est conservé aujourd'hui dans le Théséion.

général sans doute, mais il ne produisit nulle part d'aussi grands et d'aussi brillants résultats qu'à Athènes. La nouvelle puissance de cette ville, le rang qu'elle occupa depuis ce moment parmi les cités de la Grèce; le grand nombre d'artistes qui, en affluant de toutes parts dans ses murailles à peine rebâties, la firent hériter, pour ainsi dire, de toute l'expérience acquise jusque-là dans les diverses écoles; la nécessité heureuse de relever les monuments religieux et civils détruits par les barbares, toutes ces causes, jointes à l'esprit particulier des Athéniens, furent l'origine de l'impulsion qui se fit alors avec une puissance et une soudaineté qui nous étonnent. Il ne pouvait en être tout à fait de même à Égine, bien que l'époque de la plus grande prospérité de cette île ait été après la bataille de Salamine. Outre que l'esprit des Éginètes ne possédait pas en lui-même, selon toute apparence, les mêmes facultés de développement qui distinguaient celui des Athéniens, l'art d'Égine était alors trop avancé pour changer de direction avec les idées et les mœurs nouvelles; il ne pouvait que se perfectionner dans sa voie, et c'est probablement ce qu'il fit. Ce n'est ni un art enfant ni un génie barbare qui eussent pu produire les statues de la Glyptothèque de Munich. C'est l'art, c'est le génie d'un peuple actif, industrieux, plein d'amour pour la gloire, noblement épris de la forme humaine, mais enchaîné dans son développement moral par la religion et par la coutume. C'est le vieux génie dorien systématique et triste, circonspect et mesuré, plus tourné vers la tradition que vers la liberté. Tel il était à Égine avant le siècle de Périclès. Tel nous le retrouverons dans la nouvelle école d'Argos, fidèle, en dépit des progrès accomplis, à la loi de sa nature. L'école d'Égine, avec son caractère particulier que tous les témoignages constatent, était une des manifestations de ce génie, laquelle a dû atteindre sa plus grande perfection dans des ouvrages analogues à ces statues du temple de Jupiter Panhellénien contemporaines d'Onatas, de cet illustre sculpteur éginète qui, au dire de Pausanias, n'était le second de personne.

Je laisse de côté; dans les statues d'Égine, ce qu'on doit attribuer à l'influence d'une tradition religieuse. Telles seront, si l'on veut, l'insignifiance des têtes, leur ressemblance entre elles, bien qu'on en puisse donner une autre raison, je veux dire l'absence d'une certaine vie morale chez les Éginètes. Mais la vie physique elle-même, en dépit de l'exacte et savante imitation du corps humain, ne se fait pas sentir dans ces figures. Et, par suite, le mouvement n'y est pas non plus, malgré la violence étudiée des poses et des gestes; l'action n'y est pas :

ces combats engagés par les héros Éacides autour des corps de leurs compagnons n'ont pas l'air de combats sérieux. L'ensemble, cette vie des parties dans le tout, manque partout à ces compositions. En même temps la perfection des formes et de l'exécution des corps indique un art qui a atteint ses dernières limites.

Si nous regardons maintenant les figures de la frise de Théséion, nous y trouverons précisément, avec moins de science et d'habileté, cette vie, ce mouvement, cette action qui manquent dans les statues d'Égine. Ici les corps sont animés et les combats sérieux. Dans l'épisode de je ne sais quelle bataille de géants qui représente des combattants armés de quartiers de roche, on sent l'ardeur d'une véritable mêlée¹. Les figures de divinités assises², largement drapées, respirent une vie puissante et tranquille qui annonce déjà les dieux de Phidias. Les figures de chaque groupe sont bien en rapport les unes avec les autres; elles ne se succèdent pas seulement, elles se lient, et cela sans effort, par l'effet d'un mouvement général. Le sentiment de la grande composition, le style monumental qui doit animer les sculptures de Phidias au Parthénon se révèlent déjà dans cette frise. C'est par là que ces bas-reliefs l'emportent, en dépit de leur infériorité sous d'autres rapports, sur les statues du fronton du temple d'Égine.

Encore un pas et nous arrivons à Phidias, c'est-à-dire à l'art lui-même dans sa vérité idéale. Mais si grand que nous apparaisse le génie du maître athénien, il n'est cependant pas né sans père; Phidias a eu des prédécesseurs qui ont fait, en quelque sorte, les ébauches déjà admirables de ses chefs-d'œuvre. Ces prédécesseurs sont les maîtres inconnus qui ont sculpté la frise de Théséion et dont on retrouve la main dans les métopes du Parthénon; ce sont les artistes que nous avons nommés ailleurs comme les contemporains et les maîtres de sa jeunesse, les Hégias, les Critios, les Calamis, etc. C'est surtout, je le crois, Polygnote, le grand peintre de Thasos, amené à Athènes par Gimon. On sait que ce fut Polygnote qui fit disparaître de l'art la tristesse et l'immobilité des visages, ce qui lui valut le surnom d'*Éthographe*. Polygnote vint à Athènes vers la 80^e olympiade, à peu près à l'époque où devait s'achever le Théséion; à l'esprit de liberté qui animait déjà l'école attique il vint ajouter les leçons d'un art plus souple que la sculpture, et qu'il avait rendu propre à l'expression des passions de l'âme. Porté par la nature de son génie à la noblesse et à l'action des

¹ Nos 145 et 146 des plâtres qui sont au Musée britannique.

² Nos 137, 138.

grandes compositions épiques, il contribua certainement au mouvement qui poussait l'école attique vers la grande sculpture monumentale. On ne peut guère douter de son influence sur le génie de Phidias. La souplesse et la variété du style de Phidias, cette rondeur de formes qu'il a données à ses figures, le jet merveilleux des draperies, la noblesse naturelle par laquelle il remplace l'élégance affectée des anciens maîtres et la vérité, souvent trop crue, des maîtres plus récents, l'entente de la composition, le goût des grandes scènes, la conception morale et poétique des sujets, toutes ces qualités qui seront tout à l'heure portées au plus haut point dans les sculptures du Parthénon, n'ont-elles pas leur point de départ dans les tableaux de Polygnote ? On peut le croire sans rien ôter pour cela à la gloire de Phidias.

L'époque où parut Phidias était merveilleusement propre à la réalisation d'un grand idéal artistique. Au milieu d'une civilisation déjà singulièrement riche et féconde, les mœurs conservaient une naïveté généreuse qui devait se refléter dans l'art. Toute chose avait sa fleur de nouveauté. L'esprit, animé d'une activité soudaine, vivait dans un étonnement charmant des prodiges des arts, comme il avait vécu autrefois dans la poésie des histoires divines dont on l'avait bercé : l'art était devenu la légende des imaginations. De là le caractère des œuvres de Phidias. Il fut l'Homère de l'âge épique de la sculpture. On a comparé avec raison son style à celui d'Homère ; on y trouve la même puissance, la même naïveté et la même abondance dans les détails, la même grandeur et la même simplicité dans l'ensemble. Chez Phidias, de même que chez Homère, l'art ne se distingue pas de la nature, ou plutôt, pour employer une belle expression de Goethe, l'art est une seconde nature ; tous les éléments de l'œuvre artistique, comme ceux de l'œuvre poétique, s'y fondent ensemble dans une mystérieuse unité ; la science ne s'y sépare pas de l'inspiration, ni l'exécution de la conception, mais tout concourt à produire une création véritable. Aussi Aristote dit-il dans sa *Rhétorique* que le propre d'Homère est de tout animer. On peut donner à Phidias la même louange. J'éprouve un ravissement profond et comme une joie secrète quand je vois rayonner des statues du Parthénon la vie silencieuse qui les anime. Cette vie n'a rien de violent ni d'exagéré ; mais avec une majesté tranquille elle

¹ Suivant Lucien, ce fut Polygnote qui le premier donna aux draperies un air naturel, en serrant ce qui devait être serré et laissant le reste flotter. Il paraît aussi avoir donné à ses figures de femmes une grâce et une beauté qui faisaient encore l'admiration des contemporains de Lucien. (*Portraits*, 7.)

semble sortir des profondeurs de l'organisme, comme d'une source fraîche et pure, pour se répandre à la surface des corps, avec la beauté et la grâce.

Autant le style du Parthénon diffère de celui des marbres d'Égine, autant il s'éloigne de ce faux idéal qui devint de mode en Grèce plus tard, et qu'on a si longtemps préconisé parmi nous comme le véritable idéal grec. Rien ne ressemble moins à l'art de Phidias que cet art *systématique*, comme l'a appelé Benjamin West, du temps de la décadence, qui substituait à l'imitation large et vivante de la nature une sorte d'idéal créé dans le cerveau et réalisé par des moyens méthodiques. Les dieux de Phidias ne ressemblent aucunement à ces dieux d'Épicure qui au lieu de chair et d'os n'en avaient que les apparences. Ils sont animés d'une véritable vie, et leur beauté n'est le résultat d'aucune concentration ni d'aucune simplification des formes du corps. Sans doute l'imitation de la nature doit être intelligente, et en quelque sorte divinatrice. « Avant de se livrer à l'imitation de la nature, dit O. Müller, il est nécessaire de se rendre compte de la manière dont elle procède dans les diverses parties de chaque chose. En toute chose d'abord la nature a pour dessein d'atteindre la plus grande perfection possible; mais de nombreux obstacles l'empêchent d'y parvenir, ou, si elle y parvient, de s'y longtemps arrêter. L'infirmité ou la maladie doivent être écartées par la pensée, afin que la vérité de la nature, celle qui mérite réellement ce nom, apparaisse dans sa sincérité et sa pureté; mais elles ne doivent être écartées qu'avec le secours d'une science profonde et d'un certain sens naturel qui placent l'artiste dans un étroit rapport de sentiment et d'intelligence avec la nature. Comme ce sens était inhérent au peuple grec, comme, de plus, il avait atteint, au siècle de Périclès, avec toutes les autres facultés de l'esprit, son plus haut point de développement et de culture, il était naturel que les artistes de ce temps osassent sentir et rendre de préférence ce qui leur semblait le plan originel de la nature dans la production de la forme humaine ¹.

C'est là le genre d'*idéal* qu'on rencontre dans les statues du Parthénon; il ne corrige pas prétentieusement et témérairement la nature, mais il l'interprète avec amour et ingénuité. Voici, par exemple, le torse et les épaules du Neptune. Quoi de plus grandiose? Cependant l'artiste n'a cherché à corriger ni à esquiver en rien la nature. Au contraire, il a exprimé au naturel les saillies des muscles et le gonflement des

¹ De *Phid. vit. et op.*, p. 61 et 62.

veines qui devaient résulter du mouvement de la figure. Dans l'Illissus, les os du thorax ont toute la saillie qu'exige le mouvement du corps. La vérité anatomique est poussée au plus haut point dans toutes ces figures des frontons, il serait aisé d'en multiplier les preuves. « Telle est, » dit Quatremère, en parlant de la mieux conservée des têtes de chevaux du fronton oriental, « telle est la puissance du principe ostéologique empreint sur cette tête, que la vérité qui en est l'effet va presque jusqu'à faire peur. A cette grande vérité de la forme essentielle qui vous saisit d'abord, succède l'admiration des détails, des vérités de la chair, des variétés de la peau imitées jusque dans les plus légères inflexions des plis et des veines¹. » Le même critique dit au sujet du Bacchus : « Les rotules, les os du tibia, ceux des humerus, du sternum, etc., y sont articulés avec une précision qui frappe tous les yeux. On pourrait dire que les os percent de toutes parts². »

Mais cette science de Phidias et de ses élèves est vivante, et c'est là son mérite incomparable; cette vérité est le reflet direct de la nature dans les études et dans les conceptions d'un grand artiste. Le style de Phidias est à la fois réel et idéal : réel par l'étude attentive et l'imitation curieuse de la nature; idéal, par la connaissance intime des lois de l'organisation et le grand sentiment de la vie. Il est réel par le naturel admirable des poses et des gestes, par la vérité caractéristique des mouvements; il est idéal par le sentiment profond de la dignité et de la beauté de la forme humaine qui respire dans les figures. Chez Phidias l'idéal et le réel sont égaux l'un à l'autre; ils s'embrassent et se pénètrent mutuellement. L'idéal grandiose de la conception répand sa lumière poétique sur la réalité de l'exécution, et cette réalité des détails donne la vie à la poésie de l'ensemble : c'est ce que j'appelle le grand style épique de la sculpture, qui convient à la décoration des grands édifices et qui fit la gloire de la grande école d'Athènes.

Il est remarquable, en effet, qu'on doit à l'école athénienne la décoration des plus célèbres édifices religieux de l'antiquité grecque. Outre les temples de l'Attique, que Périclès rebâtit, cette école décora le temple d'Olympie, celui de Delphes³, celui de Tégée⁴. J'ai déjà parlé

¹ *Lettres écrites de Londres à Canova*, p. 110 et 111.

² *Ibid.*, p. 112.

³ Les statues des frontons du temple de Delphes étaient de deux artistes athéniens, contemporains de Phidias, nommés Praxias et Androsthène. Le premier était élève de Calamis. Parmi les figures dont ils avaient décoré le temple d'Apollon, Pausanias cite Latone, Diane, Apollon, les Muses, le Soleil, Bacchus, les Thyiades, etc. (Pausan., X, 19.)

⁴ Le plus beau temple du Péloponèse (Pausan., VIII, 45). Scopas, qui le bâtit, était parien et l'un des maîtres de la nouvelle école athénienne.

du temple de Phigalie, décoré, selon toute apparence, par une main athénienne, de ces sculptures qui existent encore et qui, bien que très-inférieures aux sculptures du Parthénon, s'en rapprochent par le caractère épique, le mouvement et la vie. Plus tard, lorsque après la guerre du Péloponèse une nouvelle école athénienne se forma, tout indique qu'elle se distingua aussi par de grands travaux de décoration. On possède à Londres les sculptures du tombeau de Mausole. Ces sculptures eurent pour auteurs Scopas, Bryaxis, Léocharès et Timothée, suivant Pline; Vitruve y ajoute Praxitèle. Le caractère des marbres d'Halicarnasse est d'une grande hardiesse de composition et d'une exécution très-animée. Si l'on admet la conjecture de M. Cockerell, d'après laquelle les Niobides de Florence ont autrefois décoré le fronton d'un temple, il faudra aussi ranger parmi les œuvres de sculpture monumentale et épique de l'école d'Athènes ces Niobides attribuées à Praxitèle ou à Scopas.

Scopas, Praxitèle, Léocharès sont les chefs illustres de cette école athénienne qui succéda à celle de Phidias, et qui s'en distingue par le caractère de l'inspiration. Ces maîtres furent à la fois sculpteurs et statuaires, mais il semble qu'ils aient été surtout sculpteurs. Pline a dit de Praxitèle que, bien qu'il eût fait en bronze de très-beaux ouvrages, il était pourtant plus heureux et plus renommé dans le marbre¹. Scopas avait une prédilection pour le marbre de sa patrie, dont la lumière douce lui semblait préférable à l'aspect sévère de l'airain. Le marbre se prête mieux que le bronze à l'expression des sentiments de l'âme; il respire mieux la vie; il est moins dur, plus séduisant. Les artistes que je viens de nommer s'efforcèrent d'animer leurs œuvres d'une vie intime, d'un sentiment moral. L'inspiration poétique, l'enthousiasme bachique, le désir voluptueux eurent un interprète dans Scopas; les tritons, ces satyres de la mer, s'animaient dans ses mains et paraissaient frémissants de malice et de concupiscence. Praxitèle ne se bornait pas, comme Hypéride, l'orateur, à déchirer en public le voile qui couvrait Phryné, mais par l'expression qu'il donnait au visage de cette belle courtisane il entretenait le spectateur de son amour et de sa récompense². La Sapho de Silanion, un autre artiste de cette école, devait exprimer tout ce que la passion a d'ardent et d'élevé dans une âme grande et poétique. Les statues des Niobides nous apprennent comment ces maîtres du siècle d'Alexandre entendaient le pathétique

¹ « Marmore felicior et clarior. » (XXIV, 19.)

² « Deprehendunt in ea amorem artificis et mercedem meretricis. » (*Hist. nat.*, XXXIV, 18.)

et comment ils accordaient la beauté avec les passions qui semblaient le mieux devoir en troubler l'harmonie. Quelle charme et quelle puissance ne devaient-ils pas donner aux sentiments qui font rayonner doucement l'âme à travers son enveloppe transparente! Il n'y avait pas jusqu'aux animaux qu'ils ne douassent d'une vie intelligente. Dans l'enlèvement de Ganymède par Léocharès, l'aigle paraissait craindre de blesser le bel enfant aimé de Jupiter. Il savait qui il enlevait et à qui il le portait¹.

Si je ne me trompe, le caractère dominant des écoles athéniennes, depuis celle qui florissait sous l'administration de Cimon jusqu'à celle qui décora le tombeau de Mausole, fut d'être des écoles de grande sculpture monumentale. Leurs autres traits distinctifs semblent dépendre de celui-là. C'est d'abord une liberté qui ne relève que de la nature, et qui, s'en fiant à l'instinct du génie et du goût athéniens pour trouver le beau dans l'imitation de la vie, rejette volontiers toute entrave que voudraient lui imposer soit des traditions religieuses, soit des disciplines d'école. C'est, en second lieu, l'expression d'une vie intime et morale, élevée et sereine chez Phidias et chez ses élèves, passionnée et souvent sensuelle dans les ouvrages des maîtres de l'école qui succéda à la sienne. Or, c'est en traitant les grands sujets épiques pour la décoration des édifices que les artistes athéniens, animés d'ailleurs, après les guerres persiques, par un esprit d'indépendance né de la lutte et de la victoire, apprirent à s'affranchir des scrupules et des conventions des écoles archaïques. C'est en ordonnant de grandes compositions religieuses et historiques qu'ils trouvèrent leur style large et puissant et ce sentiment moral et poétique qui anima tous leurs ouvrages. Inspirés par la poésie des antiques légendes, ils apprirent à placer l'idéal dans l'esprit qui anime une nature florissante plutôt que dans une épuration arbitraire des formes de la vie. Leur idéal fut un idéal d'expansion et non de concentration. Après l'avoir mis dans leurs grands ouvrages de décoration monumentale, ils le portèrent, cet idéal, dans les œuvres moindres que la fantaisie leur inspirait. Dans les statues de ces tailleurs de marbre, l'âme rayonne toujours à travers la pierre transparente, comme elle rayonne à travers notre enveloppe corporelle, tantôt sereine, élevée par sa divinité au-dessus des passions, tantôt doucement atteinte par les joies et les douleurs de l'humanité.

¹ « Léocharès aquilam (fecit) sentientem quid rapiat in Ganymede, et cui ferat, parcentem unguibus estiam per vestem. » (Pline.)

Différent était l'idéal de l'art du Péloponèse, comme son genre d'activité était différent. La nouvelle école d'Argos, qui reçut une impulsion puissante du génie de Polyclète, continua la tradition des anciennes écoles doriennes par l'étude assidue et la reproduction de la nature athlétique. Préoccupés de rendre la beauté matérielle, les artistes de cette école n'essayèrent pas de pénétrer jusqu'à la vie intérieure de l'être humain; ils s'arrêtèrent à la surface et cherchèrent l'idéal dans une interprétation savante, raisonnée et méthodique, des formes du corps, dans des systèmes réguliers de mesures et de nombres. On sait qu'une statue de Polyclète, le *Doryphore*, avait été adoptée comme canon par les artistes de son école¹. Myron passait pour plus habile que Polyclète lui-même dans la science des proportions. Cet artiste célèbre, qui, bien que né dans l'Attique, se rattache par le caractère de son talent aux écoles doriennes (Müller a remarqué qu'il était presque *Béotien*)², fit un grand nombre de statues d'athlètes. Il se plut également à la reproduction de la nature animale. Il eut l'art d'y faire sentir la vie; mais, habile à animer les corps, il ne chercha jamais, dans la représentation de la nature humaine, à saisir la vie morale.

Polyclète était statuaire et toreuticien; il fit la célèbre Junon d'Argos; mais on a vu qu'il était moins habile à reproduire les dieux que les hommes. Bien qu'il fût excellent architecte, et qu'il eût élevé le théâtre d'Épidaure, que Pausanias appelle un chef-d'œuvre d'élégance, il ne paraît pas avoir accompli de grand ouvrage de sculpture monumentale, à moins qu'on ne lui veuille attribuer les sculptures du temple de Junon argienne, dont Pausanias ne nous dit rien, sinon qu'elles étaient *au-dessus des colonnes* et représentaient la naissance de Jupiter, une gigantomachie, la guerre de Troie et la ruine de cette ville. En revanche il excellait dans les statues isolées ou dans les groupes de deux figures représentant quelque exploit athlétique ou quelque scène de vie familière, tels qu'*Hercule tuant l'hydre* ou les *Joueurs d'osselets*. Lysippe, le maître de l'école de Sicyone, et qui s'oppose à Praxitèle comme représentant de l'art dorien de la même manière que Polyclète à Phidias, fixa le type d'un Hercule athlétique et fit en bronze des colosses célèbres. Élève du Doryphore, ainsi qu'il le disait lui-même, il avait adopté

¹ Voy., sur les canons des artistes grecs, O. Müller, *Man. d'arch.*, § 336. Dans un travail très-intéressant sur les proportions du corps humain, publié récemment, M. Charles Blanc cite un curieux passage de Gallien, d'où il résulterait que l'unité de mesure du canon de Polyclète était le doigt. (*Gazette des beaux-arts*, t. VII, p. 102, 103.)

² Le bourg d'Éleuthère, où naquit Myron, était en effet très-voisin de la Béotie.

pour ses statues le système des proportions de Polyclète modifié par Euphranor, artiste né dans l'isthme, et qui fut aussi l'un des maîtres de l'art dorien. On croit avoir, dans les fameuses statues de Monte-Cavallo, des copies d'originaux de Lysippe. Suivant Quatremère de Quincy, ces statues pèchent par une roideur méthodique dans la représentation des formes musculaires, et, pour me servir de l'expression même du critique, par quelque chose de *trop écrit*¹.

D'après ce que j'ai dit de l'art athénien, on doit penser que sa prospérité se liait à la grandeur d'Athènes et qu'une puissante vie politique pouvait seule fournir un aliment, ouvrir une carrière à son activité. Ainsi l'époque de Périclès fut son époque la plus féconde et la plus brillante, et on le vit décliner avec la puissance d'Athènes, puis mourir avec les derniers efforts de son indépendance sous le règne d'Antipater. Né à une époque de gloire, de patriotisme et de liberté, il s'éteignit dans la honte et l'asservissement de la patrie athénienne. L'art vécut plus longtemps dans les écoles doriennes. On vit sortir des ateliers des fondeurs des bronzes athlétiques lorsque le ciseau des sculpteurs avait cessé de travailler le marbre pour les temples. Après la ruine de la Grèce, lorsque le goût des Romains pour les arts amena une renaissance de la sculpture, ce fut le génie dorien qui prédomina parmi les nouveaux artistes et qui marqua de son empreinte les nouveaux chefs-d'œuvre de l'époque romaine. Polyclète fut alors préféré à Phidias, et, comme cela devait être, l'art systématique des écoles d'Argos et de Sicyone au grand art athénien. Mais le génie grec était éteint et la fécondité de l'art épuisée. De pâles imitations, des redites fastidieuses, entre lesquelles quelques nobles œuvres apparaissent çà et là, signalent ses derniers efforts vers une perfection abstraite et morte. Comme la Niobé du poète, qui *couvait* des tombeaux, la Muse de la sculpture essaie en vain de réchauffer des marbres glacés; elle se traîne en expirant sur des pierres stériles.

¹ *Mém. sur les sculpt. du Parth.*, 113.

H. DE RONCHAUD.

IMMENSÉE,

PAR

THÉODORE STORM¹.

LE VIEILLARD.

On était au déclin de l'automne. Un vieillard bien vêtu remontait lentement la rue. Il paraissait revenir d'une longue promenade, car ses souliers à boucles, suivant une mode dès longtemps passée, étaient couverts de poussière, et il portait sous son bras un jonc à pommeau doré. Dans ses yeux noirs semblait s'être réfugiée toute sa jeunesse perdue, et le feu qui les animait formait un contraste étrange avec sa chevelure blanchie. Il dirigeait de paisibles regards tantôt sur un point tantôt sur l'autre de la rue qu'éclairaient les derniers rayons du soleil couchant. Presque étranger à la population, peu de passants le saluaient, mais beaucoup d'entre eux jetaient sur lui un regard inquisiteur comme pour sonder cette physionomie expressive et sérieuse.

Arrivé devant une haute maison, il regarda encore autour de lui avant de pénétrer à l'intérieur et sonna. Au bruit de la clochette, une femme âgée parut à un guichet. Le vieillard fit un signe de sa canne et dit avec un léger accent méridional : « Quoi, pas encore de lumière ? »

A ces mots, la gouvernante laissa retomber le rideau vert qu'elle avait soulevé et disparut. Ayant traversé le vestibule, il entra dans un large corridor flanqué de bahuts de chêne et de grands vases de porcelaine, et, arrivé à la porte opposée, il se trouva en face d'un escalier conduisant à l'étage. Il le monta lentement et entra dans une chambre spacieuse, vrai sanctuaire de recueillement et de paix. L'une

¹ Traduit de l'allemand sur la septième édition. A Berlin, chez Alexandre Duncker.

des parois était garnie de rayons pour les livres, l'autre couverte de portraits et de paysages.

Devant une table que recouvrait un tapis vert et où gisaient quelques livres épars, se trouvait un fauteuil de velours rouge. Ayant posé sa canne et son chapeau dans un coin, le vieillard s'assit dans le fauteuil et parut se livrer au repos.

Peu à peu l'obscurité envahit la chambre, puis la lune se leva et vint lentement éclairer une à une les peintures qui décoraient la muraille. Involontairement l'œil du vieillard suivait le rayon argenté qui vint à frapper sur un petit portrait encadré de noir. Le vieillard tressaillit en murmurant : « *Élisabeth!* » A ce nom, *le passé* se dressa devant lui et sa jeunesse reparut tout entière.

LES ENFANTS.

Une gracieuse enfant s'approcha de lui; elle se nommait Élisabeth et pouvait avoir cinq ans. Lui-même en avait dix. Elle portait autour du cou un petit fichu de soie rouge qui seyait à son teint et relevait l'éclat de ses yeux noirs. « Reinhardt, Reinhardt! dit-elle; nous avons congé pour aujourd'hui et demain. »

Aussitôt, Reinhardt mit en place l'ardoise à calculer qu'il portait sous le bras, et les deux enfants se donnant la main coururent à la prairie en traversant le jardin. Ces vacances inespérées étaient une vraie fête : avec l'aide d'Élisabeth, Reinhardt avait construit une hutte de gazon pour y passer les soirées d'été, mais un banc y manquait encore. Les planches et les clous étant déjà tout prêts, Reinhardt se mit immédiatement à l'œuvre, pendant qu'Élisabeth cueillait le long des haies les graines arrondies des mauves sauvages pour en faire des colliers. Lorsque, en dépit de maint clou tordu ou brisé, Reinhardt eut amené son œuvre à bien, la petite fille se trouvait à l'autre bout de la prairie.

Il l'appela et elle accourut avec ses cheveux bouclés et flottants. « Viens, dit-il, notre maison est finie. Tu as assez couru, nous allons nous asseoir sur notre banc, et je te conterai une histoire. »

Ils entrèrent et s'assirent sur le banc neuf. Élisabeth se mit à enfiler ses graines. Reinhardt commença son récit : « Il y avait une fois trois fileuses....

— Oh! dit Élisabeth, je sais cela par cœur, il ne faut pas toujours répéter les mêmes choses! »

Il fallut que Reinhardt renonçât à l'histoire des fileuses et racontât celle du pauvre homme qu'on avait jeté dans la fosse aux lions. « C'était la nuit, disait-il, et tout était sombre, et les lions dormaient, mais tout en sommeillant, de temps en temps ils bâillaient et laissaient voir leurs langues rouges et leurs crocs formidables, et l'homme frissonnait et attendait l'aurore....

Mais voici qu'une lumière apparut, et qu'un ange, se montrant auprès de lui, lui fit signe de la main et disparut dans le rocher. »

Élisabeth, qui écoutait attentivement, s'écria : « Un ange ! avait-il des ailes ?

— Ce n'est qu'un conte, répondit Reinhardt, d'ailleurs il n'y a pas d'anges.

— Fi, Reinhardt ! » dit-elle en le regardant avec sérieux. Mais lorsqu'à son tour il la fixa d'un œil sévère, elle reprit avec un accent de doute : « Eh bien ! pourquoi ma mère et ma tante me disent-elles toujours qu'il y en a ? Pourquoi me le dit-on aussi à l'école ?

— Je n'en sais rien, répondit-il dédaigneusement.

— Dis donc, est-ce qu'il n'y a point de lions non plus ?

— Mais si, il y en a aux Indes. Les prêtres des idoles les attèlent et se font traîner par eux au désert. Quand je serai grand, je veux aussi y aller. C'est mille fois plus beau qu'ici, et il n'y a jamais d'hiver. Veux-tu y venir avec moi ?

— Oui, si ma mère et la tienne y vont aussi.

— Oh ! non, elles seraient trop vieilles, cela ne se pourrait pas.

— Mais je n'oserai pas y aller seule.

— Eh bien, tu seras alors ma femme, et personne autre que moi n'aura à te commander.

— Mais ma mère pleurera !

— Nous reviendrons, comprends-tu ? Allons ! dis-moi si tu veux voyager avec moi ? autrement, j'irai seul et ne reviendrai plus. »

La petite était prête à pleurer. « Ah ! dit-elle, ne me fais pas de si méchants yeux. J'irai avec toi aux Indes. »

Reinhardt lui saisit les mains avec une explosion de joie et l'entraîna en bondissant dans la prairie. « Aux Indes ! aux Indes ! » répétait-il en la faisant voltiger en cercles rapides jusqu'à ce que le petit fichu rouge tomba de son cou ; alors il lâcha prise et dit avec sérieux : « Il n'en sera rien, tu n'as point de courage !

— Élisabeth ! Reinhardt ! » cria-t-on en ce moment à la porte du jardin. « Nous voici, » répondirent-ils, et ils s'élancèrent du côté de la maison.

DANS LA FORÊT.

Ainsi les deux enfants croissaient ensemble. Souvent elle était trop tranquille pour lui ; souvent aussi il était trop vif pour elle. Malgré cela, ils ne se lassaient point l'un de l'autre, et toutes leurs heures de récréation se passaient en commun, l'hiver, dans une chambrette sous l'œil des mères, l'été, dans les prés et les bois. Un jour, le maître d'école gronda Élisabeth en présence de Reinhardt ; celui-ci jeta violemment son ardoise par terre afin d'attirer sur lui la colère de l'instituteur. Cette ruse demeura sans succès, mais Reinhardt ne prêta plus aucune attention à la leçon de géographie et passa son temps à composer une longue pièce de vers dans laquelle il se représentait sous l'image d'un jeune aigle, et le maître d'école et Élisabeth sous celles d'une vieille grue et d'une blanche colombe. L'aiglon menaçait la grue de lui faire éprouver sa vengeance sitôt que les ailes lui seraient venues. Le jeune poète se sentait grandi à ses propres yeux, et des larmes pointaient sous ses paupières. A peine de retour chez lui, il se procura un petit livre blanc et y transcrivit de sa plus belle écriture sa première élucubration poétique.

Peu après cet événement, il entra dans une autre école et forma de nouvelles amitiés avec des garçons de son âge, mais celle qui l'unissait à Élisabeth n'en fut point altérée. Il commença à écrire les contes de fée, qu'elle préférait parmi ceux qu'il lui avait si souvent répétés jadis. Il voulut même essayer d'y faire quelques additions poétiques de sa façon ; mais n'y pouvant réussir sans se rendre compte du pourquoi, il dut se borner à les écrire tels que lui-même les avait entendu raconter. Cela fait, il donna les feuilles écrites à Élisabeth, qui les serra religieusement dans sa cassette et qui, pendant les soirées d'hiver, les lisait en sa présence à sa mère.

Au bout de sept ans, Reinhardt se prépara à quitter sa ville natale, pour suivre des études plus élevées. Élisabeth ne pouvait se figurer qu'il faudrait vivre sans lui. En manière de consolation, il lui promit de continuer à écrire pour elle ce qu'il trouverait d'intéressant sur son chemin, et de joindre ces récits aux lettres qu'il enverrait à sa mère ; à son tour, Élisabeth devait lui écrire l'impression qu'elle en recevrait. En attendant le départ, mainte rime prit sa place dans le petit livre. Élisabeth, sans le savoir, servait de sujet à la plupart de ces *Lieder*, qui bientôt remplirent la moitié des feuilles blanches.

Le mois de juin était arrivé, Reinhardt devait partir, et une partie de plaisir à la forêt voisine fut organisée en son honneur. Le trajet de la ville à la lisière du bois se fit en voiture, puis, de là, chacun muni de provisions, l'on poursuivit à pied jusque dans l'intérieur de la forêt. D'abord on traversa un massif de sapins, obscur et frais, dont le sol était jonché de fines aiguilles tombées de leur couronne. Après une demi-heure de marche l'on arriva près d'un bosquet de hêtres. Là, tout était vie, lumière et verdure. Un brillant rayon de soleil se jouait dans la ramée, les écureuils sautaient de branche en branche : la société s'établit sur un fin gazon qu'ombrageaient comme un dôme de verdure les sommets arrondis des hêtres séculaires.

La mère d'Élisabeth ouvrit les corbeilles, et un vieux monsieur se présenta pour remplir les fonctions de distributeur des vivres.

« Là, jeunes gens ! dit-il, écoutez bien ce que j'ai à vous dire : chacun de vous recevra pour son déjeuner deux pains au lait (le beurre est resté en ville, à vous de chercher quelque chose pour le remplacer). Les fraises ne manquent pas dans le bois pour ceux qui savent les trouver, mais malheur aux maladroits ! ils devront manger leur pain sec ; ainsi va le monde. M'avez-vous tous compris ?

— Oui, oui ! crièrent les jeunes gens.

— Bien, reprit le vieillard, mais je n'ai pas tout dit. Nous autres vieux qui avons déjà assez erré dans notre vie, nous resterons tranquillement assis sous ces arbres et nous préparerons le repas. Quand midi sonnera, l'omelette sera sur le feu. Vous en prendrez votre part, mais, en revanche, vous me devrez la moitié de votre récolte de fraises. Ce sera notre dessert. Maintenant, allez, dispersez-vous aux quatre coins cardinaux, et comportez-vous bien. »

La jeunesse s'envolait déjà légère et riante, lorsque le vieux monsieur cria : « Halte là ! Il va sans dire que celui qui ne trouvera pas de fraises ne sera pas tenu d'en livrer, mais qu'aussi il n'aura rien à prétendre de la part des vieux. Vous partez munis de bonnes instructions ; si par-dessus le marché vous rapportez encore des fraises, vous pourrez vous vanter d'avoir fait une assez bonne journée. Allez maintenant, je ne vous retiens plus. » Et la bande joyeuse s'éloigna rapidement.

« Viens, Élisabeth, dit Reinhardt, je sais un coin rempli de fraises, tu ne risques pas de manger ton pain sec. »

Élisabeth lia autour de son bras les rubans verts de son chapeau de paille et s'élança en disant : « Partons vite, ma corbeille est toute prête. »

Ils s'enfoncèrent dans le bois, sous l'ombre humide de l'épaisse feuillée, dont le silence n'était interrompu qu'à de rares intervalles par le cri d'un faucon invisible.

Bientôt ils arrivèrent à un fourré de broussailles si épais, que Reinhardt dut frayer le passage, cassant un rameau par-ci, pliant une liane par-là. Il croyait Élisabeth sur ses pas; mais, l'entendant appeler, il se retourna et ne put la découvrir. Enfin il l'aperçut au loin combattant aussi contre les arbrisseaux; seule, sa petite tête dépassait les hautes fougères. Il retourna sur ses pas, l'aida à sortir de ce labyrinthe de verdure, et arriva avec elle dans un endroit couvert de fleurs charmantes. Reinhardt essuya avec sollicitude les cheveux humides de sa compagne et sa figure échauffée par la course; il voulut lui mettre son chapeau, elle s'y refusa d'abord; mais l'ayant priée d'y consentir, elle le laissa faire.

« Eh bien! tes fraises, où donc sont-elles? dit Élisabeth lorsqu'elle eut repris haleine.

— Voilà bien l'endroit, mais il n'y en a plus; quelque animal en aura fait son repas, ou peut-être les Elfes y ont-ils passé avant nous!

— En effet, je vois les plantes, mais, je t'en prie, ne parle pas d'Elfes ici. Je ne suis nullement fatiguée, allons plus loin, nous trouverons peut-être des fraises ailleurs. »

Un petit ruisseau traversait la forêt en cet endroit. Reinhardt souleva dans ses bras sa petite compagne et la transporta à l'autre bord. Après avoir cheminé encore un moment dans un épais fourré, ils arrivèrent à une vaste clairière. « Oh! pour le coup, nous en trouverons ici, dit la jeune fille. Comme il sent bon par là! »

Mais ils cherchèrent en vain, pas une fraise ne se montra. Seuls, les framboisiers, les églantiers et les ronces alternaient avec le gazon qui couvrait le sol et d'où s'exhalait un suave parfum.

« Comme ce lieu est solitaire! dit Élisabeth; où peuvent être les autres? »

Reinhardt, dans l'entraînement de la course, n'avait pas songé au retour. « Attends, dit-il, je vais voir de quel côté souffle le vent. » Et il leva la main, mais nulle brise ne se fit sentir.

« Écoute! dit Élisabeth, il m'a semblé les entendre. Si tu appelais.... »

Reinhardt, formant un porte-voix de ses mains, cria à plusieurs reprises : « Venez ici!... »

Ici! répéta-t-on.

« Ils ont répondu, » dit Élisabeth en frappant des mains. Mais l'écho seul avait parlé.

Élisabeth saisit le bras de Reinhardt et lui dit tout bas : « J'ai peur.

— Ne crains rien, dit-il; de quoi aurais-tu peur? Cet endroit est magnifique; assieds-toi là sur le gazon et reposons-nous un instant. Nous ne sommes pas perdus. »

Élisabeth s'assit sous un hêtre aux branches pendantes et prêta attentivement l'oreille. Reinhardt, à quelque distance, s'appuyait contre un tronc d'arbre. Le soleil de midi dardait ses chauds rayons, de petites mouches bleues aux métalliques reflets voltigeaient autour d'eux, on n'entendait nul bruit, sauf dans le lointain le marteau d'un pic et les criaileries de quelques oiseaux.

« Écoute! dit Élisabeth, on entend sonner.

— Où donc?

— Derrière nous, n'entends-tu pas? c'est la cloche de midi.

— Dans ce cas nous sommes sauvés, la ville se trouve dans cette direction. »

Après s'être ainsi orientés, ils reprirent leur course, renonçant à chercher les fraises, car Élisabeth était fatiguée. Enfin, à quelques pas de là, ils entendirent les airs joyeux de la société réunie, et virent étendue sur le sol une nappe blanche sur laquelle brillait une abondante récolte de fraises.

Le vieux monsieur, une serviette à sa boutonnière, découpait le rôti en continuant sa morale à la jeunesse.

« Ah! voici les retardataires, cria-t-on en voyant approcher Élisabeth et Reinhardt.

— Allons! s'écria le vieux monsieur, arrivez et montrez-nous votre butin.

— Nous n'apportons que de la faim et de la soif, dit Reinhardt.

— Si c'est là tout, vous pouvez-vous retirer, car je vous ai avertis d'avance que les paresseux ne recevraient rien. »

Cependant il se laissa fléchir, et pendant que la grive faisait entendre sa chanson dans les genévriers, on se mit à déguster de bon appétit le champêtre repas.

Ainsi se passa cette journée, dont Reinhardt consacra le souvenir par quelques lignes écrites le soir dans le petit livre :

Tout est fraîcheur, paix et silence,
L'enfant s'assied parmi les fleurs,
L'insecte bleu bourdonne et danse,
Resplendissant en ses couleurs.

Les doux parfums de la montagne,
Le rosage et le thym fleuri,

Entourant ma jeune compagne,
Embaument son charmant abri.

Dans sa chevelure légère
Étincelle un rayon doré.
Reine des bois, fée bocagère,
De fleurs son beau front est paré !

Mais elle a peur, oh ! la peureuse !
Du coucou se moquant là-bas,
De cette solitude heureuse
Et des Elfes qu'on ne voit pas....

Déjà, elle n'était plus seulement sa protégée, mais la vivante personification de tout ce qui était aimable et charmant, et l'espoir de son avenir.

LE BON ENFANT.

L'après-midi de la veille de Noël, Reinhardt et d'autres étudiants se trouvaient assis autour de la vieille table de chêne d'une taverne. Les quinquets étaient allumés, car en cette demeure souterraine la nuit était déjà venue. Les convives étaient rares et les sommeliers oisifs s'appuyaient nonchalamment aux colonnes. A l'écart, se tenaient un musicien ambulant et une joueuse de guitare dont les traits délicats et le teint bruni annonçaient l'origine bohémienne. Leurs instruments reposaient sur leurs genoux, et ils ne semblaient prendre aucune part à ce qui se passait autour d'eux. A la table des étudiants on entendit sauter le bouchon d'une bouteille de champagne, et un jeune homme de noble apparence s'écria en présentant à la chanteuse une coupe remplie du liquide écumant :

« Bois, bohémienne, ma mignonne !

— Je n'en veux pas, répondit-elle sans même changer d'attitude.

— Eh bien, chante ! » reprit le jeune homme en jetant une pièce d'argent sur ses genoux.

La jeune fille passait lentement ses doigts dans sa chevelure noire, pendant que le violoniste, penché vers elle, murmurait quelque chose à son oreille. Mais rejetant sa tête en arrière et s'appuyant sur sa guitare, elle dit : « Je ne chante pas pour cela. » Reinhardt s'élança le verre en main et s'arrêta en face d'elle.

« Que veux-tu ? demanda-t-elle avec un accent boudeur.

— Je veux voir tes yeux.

— Que t'importent mes yeux ? »

Reinhardt lui lança un regard étincelant.

« Je le sais, dit-il, oui, ils sont menteurs ! »

Appuyant sa joue sur sa main, elle le regarda comme si elle voulait sonder sa pensée. Reinhardt porta le verre à ses lèvres : « A tes beaux yeux de pécheresse ! » dit-il encore, et il but.

Elle se prit à rire. « Donne, » murmura-t-elle, et attachant son œil noir sur le sien, elle but lentement le reste. Alors elle tira un accord de sa guitare, et d'une voix profonde et passionnée elle chanta :

Comme la fleur en sa gloire éphémère,
Demain, demain ma beauté passera ;
Fleur fugitive et couronne légère,
Tout sur mon front, hélas ! se fanera.

Prends donc cette heure, afin qu'en ma misère
Je me rappelle avoir vécu ce jour,
Car ici-bas je mourrai solitaire.
J'aurai passé, sans connaître l'amour !

Pendant que le violoniste répétait vivement les derniers accords, un nouvel hôte se joignit au groupe.

« Reinhardt, dit-il, j'ai passé chez toi, tu n'y étais pas ; mais en revanche le bon enfant y était renfermé.

— Il y a longtemps que le bon enfant ne me visite plus !

— Comment donc ? ta chambre était toute parfumée de l'odeur du sapin et des pains d'épice ! »

Reinhardt posa le verre et saisit sa cape.

« Que veux-tu faire ? dit la jeune fille.

— Je reviendrai. »

Elle fronça le sourcil. « Reste, » dit-elle à demi-voix, d'un air insinuant.

Il hésita. « Non ! dit-il enfin, je ne puis pas. »

Elle le poussa du pied en riant. « Va donc, tu ne vaux rien. Tous ensemble vous ne valez rien !... » Et, pendant qu'elle se détournait, Reinhardt monta lentement l'escalier de la cave.

Au dehors tout était obscur ; il sentit le vent d'hiver fouetter son front brûlant. Ça et là, la vive lueur d'un arbre de Noël brillait aux fenêtres. On entendait le bruit des sifflets et des petites trompettes de plomb se mêler aux éclats d'une joie enfantine. Une foule de petits mendiants couraient de maison en maison, ou, perchés sur les balustrades des escaliers, cherchaient à apercevoir les magnificences à eux interdites. Parfois une porte s'ouvrait brusquement, et une voix gron-

deuse dispersait dans la rue obscure l'essaim voyageur des petits curieux. Ailleurs, sur le seuil d'une maison, des jeunes filles aux voix argentines chantaient d'antiques Noëls.

Mais Reinhardt ne voyait, n'écoutait rien. Il se hâtait, sans donner aucune attention à ce qui se passait autour de lui; arrivé au but, il monta en courant, malgré l'obscurité, l'escalier qui conduisait à sa chambre. En entrant, une douce odeur, un parfum bien connu, lui monta au cerveau et lui rappela la demeure maternelle préparée pour les jours de fête.

D'une main tremblante il alluma sa bougie. Un grand paquet se trouvait sur la table, et, lorsqu'il l'ouvrit, les gâteaux d'usage se répandirent à profusion autour de lui. Quelques-uns d'entre eux étaient ornés de ses initiales. Des mouchoirs brodés et de fines manchettes accompagnaient les gâteaux, ainsi que deux lettres. L'une était de sa mère, l'autre d'Élisabeth. Ce fut celle-ci qu'il ouvrit la première.

Élisabeth écrivait : « Les belles initiales qui décorent les gâteaux te diront assez qui a aidé à les confectionner. La même personne a brodé les manchettes ci-jointes.

» La veille de Noël se passera fort tranquillement chez nous. Ma mère, qui pose son rouet à neuf heures et demie, fera ce soir-là comme les autres jours. Comme il me paraît long et triste, cet hiver que tu passes loin de nous!

» Dimanche, le linot que tu m'avais donné a péri. Ce n'est cependant pas faute de soins de ma part. Je l'aimais tant, et j'ai versé tant de larmes lorsque je l'ai vu inanimé! Il chantait admirablement, surtout lorsque le soleil donnait sur sa cage. C'était au point que parfois ma mère, importunée de ce bruyant ramage, couvrait la cage de son tablier. Maintenant, tout est désert et silencieux autour de moi. Nous n'avons d'autres visites que celles de ton ami Érich, dont tu disais autrefois qu'il ressemblait à son paletot brun. J'y pense toujours lorsque je le vois entrer, et cette idée me donne envie de rire; mais je me garde bien d'en parler à ma mère, elle se fâche si facilement.

» Devine quel est le présent de Noël que je fais à ta mère? Tu ne devines pas.... Eh bien, c'est moi-même! Érich dessine mon portrait au crayon, et j'ai déjà fait trois séances d'une heure chacune. Il m'était particulièrement désagréable de voir mes traits étudiés par un étranger, et je n'y aurais pas consenti si ma mère ne m'avait persuadé que ce serait procurer un grand plaisir à la bonne dame Werner.

» Tu ne tiens pas parole, Reinhardt; tu ne m'as envoyé ni contes ni légendes. Je m'en suis souvent plainte à ta mère, qui me répond que tu

as bien autre chose à faire que de t'occuper de ces enfantillages. Mais je n'en crois rien, et je pense plutôt qu'il y a quelque autre raison. »

Reinhardt lut aussi la lettre de sa mère, et lorsqu'il eut achevé les deux missives et les eut lentement repliées, il se sentit saisi d'un inexprimable *Heimweh*¹, et longtemps il se promena dans sa chambre, murmurant à demi-voix ces paroles :

J'errais, perdu dans les sentiers obscurs :
L'ange mauvais soufflait à mon oreille ;
Sur moi l'enfant fixa ses beaux yeux purs,
Et ce regard chassa l'ange rebelle.

Puis il alla à son bureau, en tira quelque argent et redescendit dans la rue. Dans l'intervalle tout bruit s'était apaisé. Les arbres de Noël étaient éteints. Les enfants avaient disparu ; le vent balayait les rues solitaires. Dans les maisons, jeunes et vieux prenaient part à la fête de famille. La seconde partie de la veille de Noël avait commencé.

En passant devant la taverne, Reinhardt entendit le son du violon et les chants de la jeune fille ; à la porte, quelqu'un agita la sonnette, et un personnage aviné monta en chancelant l'escalier mal éclairé.

Reinhardt continua à longer la rue obscure ; il s'arrêta devant la boutique d'un orfèvre, et, y ayant acheté une petite croix de corail, il reprit la même route qu'il avait déjà suivie.

Non loin de sa demeure, il remarqua une petite fille s'épuisant en vains efforts pour ouvrir la grande porte d'une maison. « Puis-je t'aider ? » dit-il. L'enfant, sans répondre, laissa retomber le lourd loquet. Déjà Reinhardt avait ouvert ; mais, se ravisant, il lui dit : « Non, on te chasserait ; viens avec moi, je te donnerai des gâteaux de Noël. »

Il referma la porte, prit la petite fille par la main, et ils cheminèrent silencieusement ensemble jusque chez lui.

« Tiens, voilà des gâteaux, dit-il en versant dans son tablier la moitié de son trésor. Maintenant, va chez toi et donnes-en à ta mère. » L'enfant, peu accoutumée à tant de bienveillance, le regarda timidement et ne sut rien répondre. Reinhardt ouvrit la porte, éclaira l'escalier, et la petite s'enfuit comme un oiseau auquel on donne la volée.

Reinhardt ranima son feu, plaça devant lui un encrier poudreux, s'assit auprès de la table et écrivit. La nuit entière fut employée à cette occupation. Le reste des gâteaux demeura inattaqué à ses côtés, mais il s'était paré des belles manchettes d'Élisabeth, et, quand les premiers rayons d'un soleil d'hiver vinrent frapper ses vitres gelées, il aperçut, reflétée dans la glace qui était en face de lui, sa figure pâle et pensive.

¹ Nostalgie.

AU PAYS.

Lorsque Pâques fut venu, Reinhardt retourna dans sa patrie. Dès le lendemain de son arrivée, il alla visiter Élisabeth.

« Comme te voilà grande! » dit-il, lorsque la svelte et belle jeune fille s'avança souriante au-devant de lui. Elle rougit sans répondre, et chercha doucement à dégager la main qu'elle lui avait tendue en signe de bienvenue. Il la regarda d'un air interrogateur, car jamais, auparavant, elle n'avait agi de la sorte, et il semblait qu'un élément étranger se fût glissé entre eux. Cette sorte de gêne continua à se faire sentir tout le long de la visite, et se renouvela chaque fois qu'il revint. De pénibles silences remplaçaient le plus souvent les conversations jadis si animées, et Reinhardt cherchait anxieusement à les rompre. Pour avoir une occupation commune, régulière et agréable, il entreprit de donner, pendant les vacances, des leçons de botanique à Élisabeth. Il s'était beaucoup occupé de cette science pendant son séjour à l'université, et Élisabeth, accoutumée à lui complaire, et très-studieuse de nature, s'y était très-volontiers prêtée. Plusieurs fois dans la semaine ils faisaient ensemble des excursions, d'où ils revenaient vers midi avec leur botte verte remplie de plantes et de fleurs. Quelques heures plus tard, Reinhardt revenait partager le butin.

Un jour qu'avec pareille intention il entra dans la chambre, il aperçut Élisabeth debout, près de la fenêtre, garnissant de mûron frais une cage dorée qu'il n'avait pas encore vue. Dans cette cage s'agitait un canari qui venait en criaillant becqueter le doigt d'Élisabeth. Jadis l'oiseau de Reinhardt occupait la même place.

« Ah! dit-il gaiement, mon pauvre linot s'est-il changé en oiseau d'or? »

— Ce n'est pas la coutume des linots, dit la mère, qui, assise dans un fauteuil, filait à son rouet. Votre ami Érich, qui est à sa ferme, l'a envoyé aujourd'hui à Élisabeth.

— Sa ferme! Quelle ferme?

— Comment, vous ne savez pas?

— Quoi donc?

— Que depuis un mois il s'est chargé d'une des fermes de son père. Il demeure à Immensée.

— Mais vous ne m'avez rien dit de tout cela.

— Vraiment! reprit la mère. Vous êtes-vous le moins du monde

enquis de votre ami? C'est un jeune homme fort aimable et très-intelligent. »

La mère sortit pour vaquer aux besoins du ménage.

Encore occupée de son berceau de verdure, Élisabeth tournait le dos à Reinhardt. « Je t'en prie, dit-elle, attends encore un instant, je vais avoir fini. »

Comme Reinhardt, contre son habitude, ne répondait pas, elle se retourna et fut frappée de la soudaine expression de douleur que manifestaient ses regards.

« Qu'as-tu? dit-elle en s'approchant de lui.

— Ce que j'ai? répondit-il d'un air vague et en plongeant rêveusement ses yeux dans les siens.

— Tu as l'air si triste!

— Élisabeth, je déteste cet oiseau! »

Elle le regarda avec étonnement, sans rien comprendre à cette boutade.

Il prit ses deux mains entre les siennes, et elle ne chercha point à les retirer. Bientôt après la mère rentra. Après avoir pris le café, elle reprit son rouet, et Élisabeth et Reinhardt allèrent dans la chambre voisine pour ranger leurs plantes. On compta les étamines, on étendit soigneusement feuilles et fleurs, et l'on plaça dans du papier gris deux exemplaires de chaque sorte.

La journée était calme et sereine; on n'entendait que le bruit du rouet et la voix grave de Reinhardt donnant quelques explications ou corrigeant la prononciation fautive d'Élisabeth lorsqu'elle répétait les noms latins.

« Il me manque encore un muguet, » dit-elle lorsqu'elle eut fini d'arranger toute sa récolte.

Reinhardt tira de sa poche un petit carnet. « En voici un, » dit-il en lui tendant une branche à demi desséchée qu'il retira d'entre les feuillets.

Voyant ces pages couvertes d'écriture, elle reprit :

« As-tu écrit de nouveaux contes?

— Ce ne sont pas des contes, » répondit-il en lui tendant le petit livre.

C'étaient, pour la plupart, de courtes poésies remplissant à peine une page chacune.

Élisabeth tournait feuille après feuille, ne paraissant lire que les titres : « *Lorsqu'elle fut grondée du maître d'école.* » — « *Lorsqu'elle se perdit dans les bois.* » — « *Sa première lettre* », etc., etc. Reinhardt la

suivait de l'œil, et, pendant qu'elle continuait à feuilleter, il vit une aimable rougeur couvrir peu à peu tous ses traits. Il chercha à lire dans ses yeux, mais Élisabeth les tint baissés et reposa silencieusement le livre devant lui.

« Oh ! ne me le rends pas ainsi, » dit-il.

Elle tira de la boîte de fer-blanc une bruyère rose qu'elle mit dedans. « Je viens d'y placer ta fleur favorite, » répondit-elle en posant le livre entre ses mains.

Enfin le dernier jour des vacances arriva. Reinhardt devait partir dans la matinée. A sa prière, Élisabeth obtint de sa mère la permission de l'accompagner jusqu'aux bureaux de la diligence.

Au sortir de la maison, Reinhardt offrit son bras à la jeune fille. Ils gardèrent le silence quelques instants. Plus ils approchaient du lieu où ils devaient se séparer, plus il semblait à Reinhardt avoir quelque chose à dire d'où dépendaient désormais toute la félicité de sa vie et le prix de son avenir ; et cependant il ne savait, il ne pouvait prononcer le mot magique errant sur ses lèvres, et dans son angoisse il ralentissait toujours plus le pas.

« Tu arriveras trop tard, dit Élisabeth ; dix heures ont déjà sonné à Sainte-Marie. »

Mais il ne se pressa pas davantage. « Élisabeth, murmura-t-il enfin, nous serons deux ans sans nous revoir.... M'aimeras-tu absent comme présent ? »

Elle répondit par un signe de tête affirmatif, et le regarda amicalement : « Je t'ai déjà assez défendu, reprit-elle après un instant de silence.

— Tu m'as défendu ! Et contre qui, je te prie ?

— Contre ma mère. Hier, après ton départ, nous avons encore longtemps parlé de toi. Elle s'imagine que tu as changé et que tu n'es plus si bon qu'autrefois. »

Reinhardt demeura un moment silencieux, puis, pressant la main de son amie dans la sienne, et attachant ses regards sérieux sur ses yeux animés d'une expression enfantine : « Et toi, dit-il, le crois-tu ? Je suis tel que j'ai toujours été. Crois-moi, oh ! crois-moi !

— Oui, » répondit-elle simplement. Il laissa aller sa main et traversa à pas pressés la dernière rue qui les séparait encore du lieu de départ. Plus l'instant des adieux approchait, plus son visage rayonnait de joie et plus sa marche devenait rapide.

« Qu'as-tu, Reinhardt ? dit-elle.

— J'ai un secret, un beau secret, fit-il en la regardant avec des

yeux étincelants. Quand je reviendrai, dans deux ans, je t'en ferai part. »

Pendant ce temps, ils étaient arrivés à destination. Reinhardt lui pressa la main et lui dit : « Adieu, Élisabeth ! adieu ! et *n'oublie pas*. »

Elle secoua la tête : « Adieu ! » dit-elle aussi.

Reinhardt monta en voiture, et les chevaux partirent au galop ; il resta à la portière tant qu'il put encore apercevoir la gracieuse jeune fille reprenant, solitaire et à pas lents, le chemin qu'ils avaient suivi ensemble.

UNE LETTRE.

Environ deux ans après, Reinhardt, assis auprès de sa table toute chargée de livres et de papiers, attendait un ami qui partageait quelques-unes de ses études. Quelqu'un monta l'escalier et heurta à la porte. « Entrez, » cria-t-il sans se déranger, supposant que c'était le jeune homme attendu. Ce fut son hôtesse qui entra et s'approcha en lui tendant une lettre. Elle sortit immédiatement.

Depuis sa visite au pays, Reinhardt n'avait pas écrit à Élisabeth et de même n'en avait reçu aucune lettre. Celle-ci ne venait pas non plus d'elle, mais de la mère de Reinhardt.

Il rompit le cachet et arriva bientôt au paragraphe suivant :

« A ton âge, mon cher enfant, presque chaque année a sa physionomie particulière, car la jeunesse ne se laisse pas appauvrir. Ici, maintes choses ont changé, et il y en a qui te seront pénibles, si toutefois je t'ai bien compris jadis. Érich a enfin obtenu hier le oui d'Élisabeth. Il l'avait par deux fois vainement sollicitée, pendant ces trois derniers mois, de lui accorder sa main. Elle ne pouvait s'y décider. Pourtant elle y est venue. Elle est si jeune encore. Les noces auront lieu très-prochainement, et la mère ira se fixer avec eux. »

IMMENSÉE.

Quelques années s'étaient écoulées. Par une après-midi de printemps, le long d'une route qu'ombrageait de chaque côté la forêt, cheminait un jeune homme aux traits énergiques et brunis. Ses yeux gris ardemment fixés vers le lointain semblaient chercher un changement à la route uniforme qui se déroulait devant lui. Enfin parut une charrette. « Holà, bon homme ! » cria le voyageur au conducteur, le chemin mène-t-il directement à Immensée ?

— Oui, monsieur. Allez seulement droit devant vous.

— Y a-t-il encore loin depuis ici ?

— Vous en êtes tout près; le temps de fumer la moitié d'une pipe de tabac, et vous arriverez vers le lac. La maison du maître est sur ses bords. » Le paysan continua son chemin, et son interlocuteur disparut rapidement derrière les arbres.

Au bout d'un quart d'heure, l'ombre cessa soudainement du côté gauche. Le chemin se trouvait sur une colline que dépassaient à peine les sommets de quelques chênes centenaires. Au bas de cette colline s'étendait un frais paysage que doraient les rayons du soleil. Le lac bleu et paisible reposait sous une couronne de verdure qui l'entourait presque en entier. En un seul endroit, ce vert rideau s'écartait et laissait apercevoir une lointaine perspective se terminant par un groupe de montagnes bleuâtres. En face, au milieu des bois, on voyait éclater une blancheur de neige; c'étaient les fleurs des arbres fruitiers, au milieu desquels apparaissait une maison blanche aussi et recouverte de tuiles rouges. Une cigogne quittant le toit vola en tournoyant au-dessus du lac.

Immensée! s'écria le voyageur. On eût dit alors que le but de son voyage était atteint, car longtemps il demeura immobile, regardant à ses pieds et par-dessus les cimes des arbres le rivage opposé, où l'on voyait onduler mollement sur les flots l'image de la maison.

Enfin, il se remit en route. Il descendit par une pente assez roide et se retrouva bientôt sous l'ombrage des arbres; mais ceux-ci lui voilaient la vue du lac, qu'on n'apercevait plus qu'en de rares échappées au travers des rameaux. Peu à peu, à droite et à gauche, les bois disparurent pour faire place aux vignobles. Le chemin était bordé d'arbres fruitiers où bourdonnaient les abeilles qui venaient butiner. A l'encontre du voyageur s'avancait un homme de haute et forte stature et vêtu de brun; lorsqu'il fut tout près, il jeta un hurrah! vigoureusement accentué et s'écria d'une voix joyeuse : « Sois le bienvenu, frère Reinhardt! sois le bienvenu à Immensée.

— Salut, Érich. Merci de ton accueil amical! » répondit le voyageur.

Et ils se serrèrent les mains avec effusion. « Mais est-ce bien toi? dit Érich en examinant attentivement la physionomie sévère de son ancien camarade.

— Sans doute, Érich; et je te reconnais aussi, quoique tu paraisses plus gai qu'autrefois. »

Un joyeux sourire illuminant les traits d'Érich rendait cette différence plus sensible encore.

« Cela est vrai, frère Reinhardt, dit-il en lui tendant encore une fois la main; mais tu sais que, depuis que nous ne nous sommes vus, j'ai gagné le gros lot; et il ajouta en se frottant les mains : Oh ! quelle va être sa surprise ! Elle ne s'y attend guère !

— Une surprise ! pour qui donc ?

— Pour Élisabeth.

— Élisabeth ! comment, tu ne l'as pas prévenue de mon arrivée ?

— Je n'en ai pas dit un mot, frère Reinhardt. Elle et sa mère sont loin de songer à toi. Je t'ai écrit secrètement, afin que la joie fût plus grande. Tu sais que j'ai toujours aimé à faire des surprises. »

Reinhardt devint pensif. Il semblait respirer plus difficilement à mesure qu'il approchait du but de sa course.

A gauche, les vignes avaient disparu, et un magnifique jardin potager s'étendait jusqu'au lac.

La cigogne se promenait gravement entre les planches cultivées.

« Hé ! hé ! cria Érich en frappant des mains, l'Égyptienne haut perchée voudrait-elle, par hasard, me dérober déjà ma récolte de petits pois ? »

L'oiseau prit lentement son essor et alla se poser sur le toit d'un bâtiment neuf placé à l'autre extrémité du jardin et servant de support et d'abri à des pêchers et abricotiers en espalier.

« Voilà la distillerie, dit Érich. Je l'ai fondée il y a deux ans seulement. C'est mon père qui a bâti la ferme et les dépendances. Mon grand-père avait construit la maison d'habitation. C'est ainsi que petit à petit l'oiseau fait son nid. »

Ce disant, ils étaient arrivés dans une grande cour entourée d'un côté par la ferme et de l'autre par la maison de maître aux deux ailes, à laquelle se rattachait un jardin clos de hautes murailles. On voyait çà et là dépasser le sombre feuillage d'un if ou les grappes embaumées du lilas.

Quelques ouvriers passaient en saluant respectueusement les deux amis. Érich avait pour chacun d'eux un conseil, un avis ou un ordre à donner sur la besogne du jour.

Arrivés à la maison, ils entrèrent dans un vestibule large et aéré, d'une fraîcheur bienvenue. Ils prirent un petit couloir à gauche. Érich ouvrit une porte, et ils se trouvèrent dans une grande salle donnant sur le jardin. Les fenêtres étaient presque entièrement voilées par un luxuriant feuillage, mais la porte à deux battants, largement ouverte, laissait pénétrer des flots de lumière. On avait sous les yeux la perspective d'un jardin richement orné de fleurs et d'une allée de

charmilles se dirigeant vers le lac et les forêts. Lorsque les amis entrèrent, l'air s'engouffra dans la chambre tout chargé de parfums.

Devant la porte du jardin était assise une jeune femme vêtue de blanc et d'un aspect tout virginal. Elle se leva et vint à la rencontre des arrivants. Mais à mi-chemin, elle s'arrêta comme pétrifiée fixant sur l'étranger d'immobiles regards. Il lui tendit sa main en souriant. « Reinhardt! s'écria-t-elle, Reinhardt! Mon Dieu, est-ce toi? Oh! qu'il y a longtemps que nous ne nous sommes vus!

— Oui, bien longtemps! » répéta-t-il, et il se tut; car cette voix vibrat douloureusement dans son cœur. Il la considéra en silence et il la revit svelte et élancée comme au jour des adieux dans sa ville natale. Érich, rayonnant de joie, était resté sur le seuil.

« N'est-ce pas, Élisabeth, que tu ne t'attendais pas à cette arrivée? »

Elle jeta sur lui un regard amical et fraternel.

« Que tu es bon, Érich! » répondit-elle.

Il prit sa petite main et la serra tendrement entre les siennes.

« Maintenant que nous possédons notre ami, dit-il, nous ne le laisserons pas repartir de sitôt. Il se trouvera si bien chez nous qu'il n'en aura plus envie. Mais vois donc comme il est devenu roide et compassé! »

Un timide regard d'Élisabeth effleura le visage de Reinhardt. En ce moment parut la mère avec une corbeille de clefs sous le bras.

« M. Werner! s'écria-t-elle en apercevant Reinhardt. Voici un cher hôte, quoique bien inattendu! »

La conversation s'engagea activement : les femmes se mirent à l'ouvrage, et pendant que Reinhardt savourait les rafraîchissements qui lui étaient offerts, Érich avait bourré une magnifique pipe d'écume de mer et la fumait en discourant à ses côtés.

Le lendemain, il fallut que Reinhardt visitât avec Érich toutes les propriétés de celui-ci : les champs, les vignes, la houblonnière, la distillerie. Tout était supérieurement ordonné. Les ouvriers, soit qu'ils fussent occupés aux champs ou à l'entour des chaudières, paraissaient heureux et jouir d'une parfaite santé.

A midi, tous se réunirent dans la salle du jardin, car c'était là qu'on se retrouvait chaque fois qu'un moment de loisir permettait aux divers membres de la famille de goûter le repos. Reinhardt n'employa que les premières heures du jour et les dernières de la soirée à travailler seul dans sa chambre. — Depuis plusieurs années, il rassemblait, à mesure qu'il pouvait se les procurer, les chants et les poésies vivant dans la mémoire du peuple. En ce moment, il s'occupait à classer son

trésor et l'augmentait de nouvelles notes recueillies dans la contrée environnante.

Élisabeth avait toujours été douce et amicale, mais c'était avec une sorte de gratitude mêlée d'humilité qu'elle accueillait les continuelles prévenances d'Érich, et Reinhardt pensait à part lui que la joyeuse enfant d'autrefois promettait une femme plus démonstrative.

Dès le second jour, il prit l'habitude de faire le soir une promenade au bord du lac. Le sentier qui y conduisait traversait le jardin et longeait à l'extrémité de celui-ci une terrasse dominant le lac, où se trouvait un banc abrité sous de grands bouleaux. La mère l'avait surnommé *le banc du soir*, parce que volontiers l'on allait s'y asseoir pour contempler le coucher du soleil.

Un soir que Reinhardt revenait de sa promenade accoutumée, il fut surpris par une ondée et courut se réfugier sous un tilleul; mais bientôt les larges et pesantes gouttes pénétrèrent le feuillage, et il se trouva si complètement mouillé qu'il prit le parti de poursuivre sa route. Il était presque nuit. Loin de cesser, la pluie ne faisait qu'augmenter. En s'approchant du banc, il crut discerner entre les troncs des bouleaux une femme vêtue de blanc dans l'attitude de quelqu'un qui attend; il lui sembla même reconnaître Élisabeth, mais comme il hâtait le pas dans la pensée de la rejoindre et de l'accompagner chez elle, elle prit un chemin détourné et disparut dans l'obscurité. Reinhardt, inquiet et contrarié, n'osa la suivre et moins encore au retour lui demander si c'était bien elle. Pour éviter de la voir rentrer, il ne revint pas même par le jardin.

MA MÈRE L'A VOULU.

Quelques jours plus tard, vers le soir, la famille était comme de coutume réunie dans la salle du jardin. Les portes, toutes grandes ouvertes, laissaient apercevoir le soleil prêt à disparaître derrière les arbres qui bordaient le lac.

Reinhardt fut prié de lire à haute voix quelques chants populaires qui lui avaient été communiqués par des amis habitant la campagne:

Il alla les chercher dans sa chambre et revint bientôt tenant un rouleau qui paraissait formé de feuilles détachées et nettement écrites.

On prit place autour de la table, Élisabeth à côté de Reinhardt. « Je vais, dit-il, vous lire la première venue de ces poésies; je les ai moi-même à peine parcourues. »

Élisabeth déroula les manuscrits et aperçut de la musique : « Ah ! voici des notes, dit-elle, chante-nous un air, Reinhardt. »

Il lut quelques tyroliennes, s'arrêtant parfois à fredonner une joyeuse mélodie. Une vive gaieté animait toute la petite société.

« Qui peut avoir composé ces beaux chants ? s'écria Élisabeth.

— Eh ! dit Érich, on le reconnaît à l'œuvre. Ce sont de gais compagnons, des ouvriers, des cordonniers, des garçons coiffeurs, amis de la rime et bons compères. »

Reinhardt dit : « Ils n'ont point été composés ; ce sont des chants qui tombent du ciel et voltigent sur terre comme des fils de Vierge ; ils sont chantés en mille lieux à la fois. »

Il prit une autre feuille et lut :

Ich stand auf hohen Bergen !

« Je connais cette chanson, dit Élisabeth, donne le ton, nous la chanterons ensemble. » Et ils entonnèrent cette mélodie si mystérieuse et si énigmatique dans sa simplicité qu'il semble impossible qu'un cerveau humain l'ait conçue.

Pendant qu'Élisabeth accompagnait Reinhardt de sa riche voix d'alto, la mère cousait activement et Érich, les bras croisés, écoutait avec un plaisir marqué. Le chant cessa. Le calme silence du soir n'était interrompu que par le tintement des clochettes du troupeau revenant du pâturage. Tous écoutaient involontairement, quand la voix sonore d'un jeune garçon fit entendre ces mots :

*Ich stand auf hohen Bergen
Und sah ins tiefe Thal !... '.*

Reinhardt sourit. « Entendez-vous ? dit-il. C'est ainsi que ces chants volent de bouche en bouche.

— J'ai souvent entendu chanter celui-ci dans ce pays, dit Élisabeth.

— Sans doute, c'est Gaspard le berger, qui rentre ses vaches à l'étable, » remarqua Érich.

Et ils écoutèrent encore jusqu'à ce que le bruit des clochettes se perdit derrière les bâtiments de la ferme.

« Ce sont d'antiques mélodies, reprit Reinhardt, qui dorment dans les profondeurs des forêts, et Dieu seul sait qui les a trouvées et éveillées.

*J'étais debout sur la haute montagne,
Et je regardais dans la vallée profonde !...*

Le jour fuyait. Au delà du lac, une lueur empourprée bordait comme d'une frange la cime des arbres.

Reinhardt déroula une autre feuille; Élisabeth posa la main dessus et suivit du regard les paroles qu'il lisait :

Ma mère l'a voulu, il a fallu me taire,
Oublier mon amour, rejeter mon trésor.
A ce joug douloureux ne pouvant me soustraire,
Je gémais et je souffre, et je regrette encor.

Ma mère l'a voulu, telle est ma destinée !
Cet amour si pieux dans sa fleur desséché,
C'était ma gloire alors.... Ma couronne est fanée,
Et je n'ose pleurer, c'est encore un péché....

Ma mère l'a voulu, il a fallu me taire.
Pour mon cœur désolé la mort a des attraits;
Je voudrais m'éloigner et mourir solitaire
Parmi les fleurs sauvages et les rudes guérets.

Pendant cette lecture, Reinhardt avait senti un tremblement presque imperceptible agiter le papier. Lorsqu'il eut fini, Élisabeth recula doucement sa chaise et sortit par la porte du jardin. Sa mère la suivit du regard; Érich se leva pour aller la rejoindre, mais la mère dit : « Élisabeth a affaire, » et il resta.

Cependant, au dehors, l'obscurité s'étendait de plus en plus, couvrant de ses voiles le jardin et le lac. Les papillons de nuit et les phalènes se précipitaient vers la lumière qui brillait dans la chambre, où le parfum des fleurs arrivait, pénétrant et suave, sur les brises nocturnes. On entendait dans le lointain le cri de la rainette. A presque toutes les fenêtres, la chanson du rossignol s'élevait pure et radieuse au milieu du silence de la nature. Reinhardt fixa encore un moment ses regards sur le point où la forme élancée d'Élisabeth venait de disparaître derrière le feuillage, puis il rassembla ses manuscrits, salua les personnes présentes et se dirigea du côté du lac.

Les bois projetaient leur grande ombre sur le lac, dont le centre était encore faiblement éclairé d'un reflet crépusculaire. De temps en temps un souffle léger faisait frissonner le feuillage; ce n'était pas le vent, ce n'était que la respiration d'une nuit d'été.

Reinhardt continuait à marcher sur le rivage. Il vit à quelque distance sur les eaux du lac endormi briller un blanc nénufar, et soudain

il lui prit envie de le considérer de plus près. Il se dépouilla de ses habits et descendit dans l'eau. Le fond était plat, mais des plantes et des cailloux aigus déchiraient ses pieds sans qu'il pût atteindre la profondeur nécessaire pour nager. Puis le terrain se déroba brusquement sous lui, les eaux se rejoignirent en tourbillonnant par-dessus sa tête, et il se passa un certain temps avant qu'il pût remonter à la surface; il se débattit des pieds et des mains jusqu'à ce qu'il eut reconnu l'endroit où il était entré. Bientôt il aperçut de nouveau le lis des eaux mollement couché sur les grandes feuilles luisantes. Il nagea lentement dans cette direction, sortant par intervalles les bras hors de l'eau, et les gouttelettes qui en découlaient roulaient comme des perles à la lumière de la lune. Mais la distance qui le séparait de la fleur semblait toujours la même, et, en regardant derrière lui, il voyait le rivage s'enfoncer dans une pénombre toujours plus incertaine. Loin d'abandonner son entreprise, il continua à nager avec le même courage; enfin, il arriva si près de la fleur qu'à la lumière de la lune il pouvait en distinguer les pétales argentés. Mais en même temps il se sentit enlacé dans un inextricable réseau; les lianes visqueuses des plantes aquatiques, montant du fond de l'eau, s'attachaient à ses membres nus et l'enveloppaient de mille liens. L'eau mystérieuse dormait si noire autour de lui, il entendait de si étranges bruits dans son voisinage, que tout à coup il se sentit gagné par un invincible malaise. Il se dégagea par un suprême effort des plantes qui le retenaient et nagea haletant vers le bord. Arrivé là, il se retourna et aperçut encore dans le lointain le nénufar, reposant sur les sombres profondeurs de son inabordable solitude.

Il s'habilla et reprit lentement le chemin de la maison, où il trouva Érich et sa belle-mère occupés des préparatifs d'un petit voyage d'affaires.

« Où donc vous êtes-vous tant attardé? dit la mère en venant à sa rencontre.

— J'ai voulu visiter le lis des eaux, répondit-il, mais je n'ai pu réussir.

— Que diable dis-tu là? fit Érich. Qu'avais-tu à faire avec le nénufar?

— Autrefois, répondit-il, je le connaissais intimement, mais ce temps n'est plus. »

ÉLISABETH.

L'après-midi suivante, Reinhardt et Élisabeth errèrent longtemps, tantôt dans les bois, tantôt sur le rivage. Élisabeth avait reçu d'Érich la mission de faire voir à Reinhardt, en son absence et celle de sa mère, les plus beaux points de vue des alentours, et spécialement celui de la ferme vue du rivage opposé. Lasse de cette longue course, Élisabeth s'assit sous l'ombrage des rameaux touffus et inclinés d'un arbre, dans la forêt. Reinhardt, en face d'elle, s'appuyait contre un autre arbre. En ce moment, le coucou se fit entendre, et il sembla à Reinhardt revivre une heure du passé. Il fixa Élisabeth avec un fin sourire et lui dit :

« N'allons-nous pas chercher des fraises ?

— Ce n'est pas la saison des fraises, répondit-elle.

— Mais elle reviendra bientôt. »

Élisabeth secoua silencieusement la tête, puis elle se leva, et tous deux se remirent en route.

Marchant à ses côtés, il ne se lassait pas de la contempler et d'admirer sa démarche; souvent il demeurait quelques pas en arrière pour ne rien perdre de ce spectacle qui le charmait. Ils arrivèrent dans un endroit découvert, planté de bruyère, et d'où la vue était très-étendue. Reinhardt se baissa et cueillit une petite branche fleurie; en se redressant, sa physionomie portait l'empreinte d'une douleur passionnée.

« Connais-tu cette fleur ? » demanda-t-il.

Elle le regarda d'un air interrogateur.

« Sans doute, dit-elle; c'est une érica. J'en ai souvent cueilli dans le bois.

— J'ai à la maison un ancien livre, dit Reinhardt, où j'avais coutume d'écrire toute sorte de chants et de rimes. Entre les feuillets se trouve aussi une érica, mais elle est flétrie et desséchée. Sais-tu qui me l'avait donnée ? »

Elle fit un signe de tête affirmatif et baissa les yeux, ne regardant que la petite fleur qu'il tenait en sa main.

Ils demeurèrent longtemps silencieux, et lorsque enfin elle releva ses paupières, il vit ses yeux remplis de larmes.

« Élisabeth ! dit-il, par delà ces montagnes bleues gît notre jeunesse. Où est-elle restée ? »

Il se tut, et ils marchèrent en silence jusqu'au bord du lac. L'air était lourd, d'épais nuages s'amoncelaient à l'horizon.

« Voici l'orage, » dit Élisabeth en pressant le pas.

Bientôt ils atteignirent leur nacelle, et Reinhardt fit force de rames. Pendant le trajet, Élisabeth laissait reposer sa main sur le bord du canot. Tout en ramant, Reinhardt la considérait, cette blanche main, qui trahissait à ses regards ce que jusque-là la physionomie d'Élisabeth avait réussi à cacher. Il reconnaissait ces traces déliées mais indélébiles qu'imprime une secrète douleur sur une belle main de femme, alors que, dans le silence des nuits, elle la presse sur son cœur pour en comprimer les battements.

Quand Élisabeth s'aperçut de ce regard, elle la retira lentement et la laissa glisser dans l'eau. Arrivés à la ferme, ils trouvèrent la charrette d'un aiguiser arrêtée devant la maison. Un homme aux longs cheveux noirs faisait activement tourner sa meule en fredonnant quelque mélodie bohème. Un chien tondu ronflait à ses côtés; sur le seuil, une jeune fille vêtue de haillons et dont les traits étaient beaux, mais déjà flétris, tendit la main pour demander une aumône. Pendant que Reinhardt cherchait quelque monnaie, Élisabeth le prévint en vidant sa bourse entière dans la main de la mendicante. Cela fait, elle entra précipitamment, et Reinhardt l'entendit sangloter en montant l'escalier.

Son premier mouvement fut de la suivre, mais la réflexion le retint. La jeune fille demeurait immobile, l'argent dans la main.

« Que veux-tu encore? » demanda Reinhardt.

Elle tressaillit.

« Je ne veux rien autre, » dit-elle.

Et se retournant, elle le fixa d'un œil hagard et s'en alla lentement.

Il prononça un nom, mais elle ne l'entendit pas. La tête baissée, les bras croisés sur sa poitrine, elle traversa la cour en murmurant :

Car ici-bas je mourrai solitaire.

J'aurai passé sans connaître l'amour !

Ce refrain connu frappa l'oreille de Reinhardt. Durant un court instant, l'émotion arrêta sa respiration; puis bientôt, plus maître de lui-même, il courut s'enfermer dans sa chambre.

Il s'assit avec l'intention de travailler, mais au bout d'une heure passée en essais infructueux, il descendit au salon, où il ne trouva personne; le crépuscule seul y régnait. Sur la table à ouvrage d'Élisabeth se trouvait le ruban rouge qu'elle portait au cou dans la matinée.

Il le prit dans ses mains, mais un sentiment douloureux le lui fit aussitôt rejeter. Ne pouvant trouver de repos, il descendit au rivage, détacha l'esquif et se mit à voguer, repassant par tous les endroits parcourus avec Élisabeth. A son retour, il était nuit, et chemin faisant il rencontra le cocher, qui conduisait au pâturage les chevaux de son maître.

Depuis un instant, les voyageurs étaient de retour. Il entendit Érich se promener de long en large dans le salon et n'y entra point. Ayant prêté l'oreille une minute, il monta sans bruit dans sa chambre, prit un fauteuil et s'assit dans l'embrasure de la fenêtre, se proposant d'écouter le chant du rossignol, mais il n'entendait que les battements de son propre cœur. Enfin, tout bruit s'éteignit dans la maison, et la nuit s'avancait sans qu'il songeât à changer de posture. De longues heures s'écoulèrent ainsi dans cette veille douloureuse. Pourtant il se leva et se pencha en dehors de la fenêtre ouverte. La rosée nocturne ruisselait sur le feuillage; le rossignol s'était tu, et peu à peu le profond azur d'une nuit d'été sous un ciel d'occident fit place à une pâle et matinale lueur. Un vent plus frais s'éleva et vint effleurer le front brûlant de Reinhardt. La première alouette s'élança dans l'espace en poussant son cri joyeux. Reinhardt se tourna soudain vers la table et chercha un crayon; lorsqu'il l'eut trouvé, il traça quelques lignes sur une feuille blanche. Cela fait, il prit son chapeau et sa canne, posa le papier sur la table, ouvrit la porte sans bruit et descendit. Une complète obscurité régnait encore dans la maison. Le gros chat du logis, étendu sur la natte, vint au-devant de lui et se frotta contre ses jambes comme pour appeler ses caresses. Au jardin, les moineaux commençaient à sautiller de branche en branche, répétant leur chanson. Il entendit une porte s'ouvrir à l'intérieur et quelqu'un descendre l'escalier. Peu après il vit apparaître Élisabeth. Elle posa sa main sur le bras de Reinhardt et remua les lèvres, mais il n'en sortit aucun son.

« Tu ne reviendras pas, dit-elle enfin. Je le sais, ne mens pas. Tu ne reviendras jamais.

— Non, jamais! » répondit-il.

Sans ajouter autre chose, il laissa retomber sa main et fit quelques pas en avant. Il se retourna encore. Elle était là, immobile, inerte, clouée à la même place, fixant sur lui un regard éteint. Il fit un pas vers elle en étendant les bras comme pour l'y appeler, mais s'arrachant par un puissant effort à cette tentation suprême, il sortit sans plus regarder. La nature était baignée d'une lueur matinale, les perles

de la rosée scintillaient aux premiers feux de l'aurore. Précipitant le pas, il laissa derrière lui le paisible jardin, et le monde, le vaste monde se rouvrit devant lui.

.....

LE VIEILLARD.

La lune ne brillait plus à la fenêtre, tout était retombé dans l'obscurité ; mais le vieillard était encore assis dans son fauteuil, les mains croisées et le regard flottant dans le vague du souvenir. Un lac sombre s'étendait sous ses yeux ; toujours plus profondes et plus lointaines, des ondes ténébreuses s'amoncelaient les unes derrière les autres, en sorte que son regard pouvait à peine les suivre, et un blanc lis des eaux flottait solitaire sur sa couche de feuilles vertes.

La porte s'ouvrit ; une soudaine clarté illumina la chambre.

« Vous faites bien d'arriver, Brigitte, dit le vieillard ; posez la lampe sur la table. »

Puis il s'approcha, prit un des livres qui se trouvaient ouverts et se replongea dans l'étude qui avait consumé les forces de sa jeunesse.

POÉSIE.

A D E M A I N.

Les beaux projets que je fis dans ma tête
Qu'au lendemain je devais accomplir !
Que j'ai semé de fleurs que je regrette
Qu'au lendemain je n'ai pas su cueillir !
Le lendemain est le fils de la veille,
Comme son père, et tout aussi mauvais.
Oh ! pour demain chacun prône merveille ;
Qui dit demain, hélas ! pense jamais.
Le lendemain a ce grand avantage,
Et ce n'est pas un présent dédaigné,
De dispenser d'être prudent et sage
Pour aujourd'hui ; c'est autant de gagné !
Faut-il agir ? Vite un coup de raquette ;
Au lendemain ! c'est l'éternel destin !

Les beaux projets que je fis dans ma tête,
En me disant : « Ce sera pour demain. »

Dans la cervelle il me passe une idée,
Très-bien ! bravo !.... ce sera pour demain ;
Que par la nuit elle soit fécondée.
Et puis je jure, et j'en lève la main,
Que dès demain, au lever de l'aurore...
En attendant, doucement je m'évade,
Car aujourd'hui je ne suis pas d'humeur ;
Le lendemain est une gasconnade
Dont à la fois on est dupe et trompeur.
Au lendemain !... sur la même musette,
C'est le même air et le même refrain.

Les beaux projets que je fis dans ma tête,
En me disant : « Ce sera pour demain ! »

Quand mon esprit vient me tirer l'oreille,
 Je me console en disant : « A demain. »
 Le lendemain je regrette la veille,
 Et, tout compté, je n'aboutis à rien.
 Vous me criez : « Le principe est vulgaire,
 Il faut agir, agissez promptement,
 L'occasion est chauve par derrière,
 Il faut savoir la prendre par devant!
 Voici l'instant, faites, et faites vite! »
 C'est fort bien dit; hélas! mais c'est en vain!
 La raison dit : « Il le faut tout de suite! »
 Mais la paresse a murmuré : « Demain. »
 Demain sans faute!... Ah! l'excuse est honnête!
 Oui, pour ce jour bannissons le chagrin.

Les beaux projets que je fis dans ma tête,
 En me disant : « Ce sera pour demain! »

J'en connus un, pauvre hère et poète,
 Rêvant toujours quelque chose de grand,
 Mille projets se croisaient dans sa tête
 Qu'il remettait bien vite au jour suivant.
 Traçant le plan d'un œuvre méritoire
 Pendant trente ans, il visa l'avenir,
 Au lendemain il remettait sa gloire
 Et se couchait bien sûr d'y parvenir.
 Or un beau jour on le voit qui sommeille;
 Il dormait bien, mais pour l'éternité.
 Le malheureux! il était mort... la veille!
 Un jour trop tôt pour la postérité!
 Son lendemain devait être une fête,
 Pendant trente ans il l'attendit en vain.

Les beaux projets que je fis dans ma tête,
 En me disant : « Ce sera pour demain! »

A. STRELY.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE ET CRITIQUE.

BIBLIOGRAPHIE FRANÇAISE.

LITTÉRATURE.

Études sur les tragiques grecs, par M. Patin, de l'Académie française, professeur à la Faculté des lettres de Paris. Deuxième édition, revue et augmentée, 4 vol. in-12. (Paris, Hachette.)

M. Patin étudie successivement le théâtre d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripide, tragédie par tragédie, que dis-je? scène par scène; et il s'identifie tellement avec son sujet, que ces analyses prennent quelque chose du mouvement et de la chaleur du drame qu'on nous raconte. En pénétrant dans ces antiques monuments de l'art tragique, M. Patin y fait circuler le souffle de la vie et de la passion, et le lecteur devient comme le contemporain de héros et d'événements dont des siècles nous séparent, ou qui n'ont jamais existé peut-être que dans l'imagination des poètes et des peuples. Combien aussi, dans ses *Études sur les tragiques grecs*, M. Patin dissipe de vieux préjugés et déracine d'erreurs accréditées! Que de beautés travesties ou méconnues par des critiques ignorants et malveillants il fait ressortir et briller! Si M. Patin apprécie le théâtre athénien avec la délicatesse de goût d'un *dilettante* ancien, il sait aussi lorsqu'il le faut, et grâce à ses solides et vastes connaissances, passer soudain à des considérations de l'ordre le plus élevé, prises en dehors de la pièce même, mais qui aident à la faire mieux comprendre et à faire mieux juger de l'impression qu'elle a dû produire sur le spectateur. Tel est, par exemple, le caractère de son étude sur les *Perses* d'Eschyle; l'imagination du critique s'enflamme au contact de son brûlant sujet, et, nous transportant par les souvenirs de l'histoire au milieu de la grande journée que célèbre le poète, le commentateur nous frappe et nous émeut, et de lecteurs que nous étions, nous devenons spectateurs. Eschyle nous est expliqué par Athènes, et Athènes par Eschyle.

M. Patin a compris que le meilleur moyen de louer les plus beaux morceaux des tragédies grecques, c'était de les citer. Il cite donc souvent. Chaque passage qu'il cite, il le traduit lui-même avec une exactitude littérale. On lui en a fait un reproche; il faudrait plutôt lui savoir gré d'avoir serré ainsi le texte grec de près et d'avoir rapproché le lecteur le plus possible de ce beau et simple langage de la muse athénienne, dont on n'est plus ainsi séparé que par le voile très-transparent d'une rigoureuse et pourtant élégante traduction. Les commentaires qui accompagnent ces passages d'élite en sont vraiment dignes. Pour convaincre le lecteur de la vérité de cette double assertion, nous l'engageons

à lire dans M. Patin le monologue de la Médée d'Euripide, partagée entre les fureurs de la jalousie et la tendresse maternelle, comme aussi les réflexions de M. Patin sur cet admirable morceau. En commentant l'éloquence, le critique s'élève lui-même à l'éloquence.

A propos de telle ou telle situation, de tel ou tel caractère, de tel ou tel sentiment, M. Patin en suit la trace ou la filiation à travers les siècles, et arrive ainsi à des parallèles aussi instructifs qu'originaux. C'est dans les rapprochements de ce genre et dans les réflexions qu'ils suggèrent au critique que se déploient toute l'étendue et toute la variété de ses connaissances, comme aussi toute la puissance de sa mémoire, toute la sûreté de son goût.

Tels sont, en résumé, l'esprit, la méthode et les mérites de l'ouvrage de M. Patin. Dans ce vaste champ de la tragédie grecque, M. Patin, avec une ardeur infatigable, a presque tout moissonné, tout enlevé, et ses diverses analyses de chacune des pièces des trois tragiques, réunies ensemble, forment comme autant de gerbes d'or savamment et artistement liées entre elles par une main habile. Mais après cela, cependant, il y a encore bien des choses à glaner, et la glane forme elle-même une assez grande gerbe ; c'est la gerbe de gerbe de la critique. Disons donc franchement ce que la critique peut et doit reprendre ou regretter dans l'ouvrage de M. Patin.

Dès l'apparition de ce livre, on lui a reproché, et avec raison, je crois, un véritable abus de phrases trop chargées. Il est fâcheux que M. Patin, qui a si soigneusement remanié et retouché son travail, ait négligé ce point si essentiel pourtant. Sous ce rapport donc, la deuxième édition laisse encore à désirer. On y rencontre, comme dans la première, des périodes trop longues, embarrassées par trop d'*incidentes* et de parenthèses ; de là, souvent pour le lecteur une véritable fatigue ; la pensée gagnerait à être plus divisée, plus coupée ; ce qui donne au style quelque chose de plus facile, de plus dégagé ; l'idée, chez M. Patin, est toujours juste et nette ; la forme est souvent pénible ou traînante. C'est là une tache dans le corps de l'ouvrage, et que M. Patin, qui n'aura guère alors à s'occuper d'autres corrections, fera disparaître dans une troisième édition ; car nous la prédisons à son livre, et ce ne sera sans doute pas la dernière.

Nous avons loué plus haut M. Patin pour ce don d'ubiquité littéraire qu'il possède à un si haut degré, et dont il fait preuve dans ses rapprochements si nombreux et souvent si heureux entre le théâtre grec et les autres littératures. Cependant il est une littérature qu'on regrette de ne point voir figurer dans ces parallèles, et qui aurait pu lui en fournir de fort intéressants. Je veux parler de la littérature indienne, si curieuse, si riche, et dont les trésors commencent à se répandre de plus en plus depuis un certain nombre d'années. Le théâtre indien et l'épopée indienne, surtout l'épopée, contiennent des caractères et des types qui de là peut-être, on l'a conjecturé de nos jours, ont passé dans le domaine de l'imagination des poètes épiques et tragiques de la Grèce. Et pour ne parler que du *Mahā-Bhārata*, cette immense odyssée indienne, on y trouve deux épisodes où se trouve peint de la manière la plus vive et la plus touchante le dévouement de l'amour conjugal. L'Andromaque et l'Alceste d'Euripide devaient être comparées avec la Sāvitrī et la Damayantī du poëme hindou. Ces rapprochements, sans rien dire de beaucoup d'autres du même genre, auraient ajouté à l'intérêt et au charme des Études de M. Patin : l'absence de ces comparaisons avec la littérature sanscrite forme une véritable lacune que nous signalons ici.

Il en est une autre encore, selon nous, dans l'ouvrage de M. Patin. Nous allons essayer de l'indiquer en insistant quelque peu sur ce dernier point de notre critique.

Il n'y a pas de littérature, et cela devait être, où le *merveilleux* joue un plus grand rôle que dans la littérature grecque, et particulièrement dans Homère et chez les tragiques. Chez ces derniers, comme dans l'Iliade et dans l'Odyssée, abondent les apparitions, les songes prophétiques, l'intervention des dieux et des éléments. Or, il n'y a qu'un livre avec lequel on puisse comparer, sous ce rapport, les tragiques grecs — toute distance gardée d'ailleurs entre les choses sacrées et les choses profanes, et uniquement au point de vue littéraire. Ce livre, c'est la Bible. Que de curieuses et piquantes ressemblances! quelles singulières analogies! J'eusse voulu que M. Patin, qui connaît certainement l'Écriture sainte aussi bien que le théâtre grec, en eût fait ressortir quelques-unes; il n'eût eu que l'embarras du choix; voyez: Hercule ravissant Alceste à la mort pour la rendre à son ami éploré, et récompensant ainsi la piété et l'hospitalité du roi Admète, ne rappelle-t-il pas l'action du prophète Élisée ranimant l'enfant déjà mort de la pauvre veuve, qui, elle aussi, s'était montrée, malgré sa détresse, si bonne et si généreuse envers son hôte sacré?

Ailleurs, quel rapport frappant, malgré la différence de certains détails, entre cette scène des *Perses* d'Eschyle où le chœur et la reine Atossa, après la nouvelle de la défaite des Perses et de la déroute de Xerxès, évoquent l'ombre du vieux Darius pour lui demander protection et conseil, et la scène du livre des Rois où Saül, suivi de la pythonisse d'Endor, évoque, après sa défaite par les Philistins, l'ombre du prophète Samuel, qu'il consulte sur son sort et sur celui de ses fils!

Il serait facile de multiplier les comparaisons de ce genre, dont nous n'avons trouvé d'exemple chez aucun, mais absolument chez aucun des critiques ou historiens français ou allemands qui se sont occupés de la tragédie grecque.

Mais si dans le théâtre des tragiques athéniens il se trouve une pièce, entre autres, qui pouvait prêter à des parallèles de cette nature, c'est assurément la célèbre tragédie d'*OEdipe à Colonne*. Il y a là des ressemblances qui m'ont toujours frappé. Examinons rapidement.

Le tonnerre a grondé; une voix mystérieuse s'est fait entendre; cette voix a appelé par deux fois OEdipe, qui tardait trop. Alors OEdipe recommande à Thésée ses deux filles Antigone et Ismène. OEdipe prie ensuite ses enfants de s'éloigner; car elles ne doivent point demander « à voir ni à entendre ce qui est interdit ». Quelques instants après, quand elles se sont retournées, elles n'ont plus vu OEdipe, « mais seulement Thésée, la main devant ses yeux, comme pour s'épargner la vue d'un spectacle effrayant »; et elles le virent bientôt après « qui, se prosternant, adorait et la terre et l'Olympe, séjour des dieux ».

Comment a fini OEdipe?

« Nul mortel ne peut le dire que Thésée. Les traits enflammés de la foudre ne l'ont point frappé, les flots d'une tempête ne l'ont point englouti. Quelque dieu secourable est venu l'emmener sans doute, ou bien la terre s'est elle-même entr'ouverte pour le faire descendre doucement au séjour des morts. »

C'est ici, ce me semble, que les points de rapprochement abondent. Ce morceau, dans son ensemble et dans quelques-uns de ses détails, me paraît empreint d'une couleur tout à fait biblique. Il y a là comme un souffle venu

des livres saints. Il n'y a pas, je le sais, le moindre rapport entre Œdipe et le législateur des Hébreux; mais Œdipe disparaît comme Moïse, ou à peu près, enlevé par un dieu, enseveli sans que personne sache le lieu de son tombeau, sur quelque mont Nébo de l'Attique. D'un autre côté, le tonnerre qui gronde, cette voix mystérieuse qui se fait entendre, se retrouvent plus d'une fois dans telle ou telle scène de la Bible. Et puis le saint respect dont se sent frappé Thésée « pour ce qu'il ne devait point voir », la terreur religieuse qui le prosterne à terre et lui fait adorer les dieux, rappellent maints endroits de l'Écriture. Thésée semble n'oser regarder dans sa splendeur le dieu descendu du ciel pour enlever Œdipe, à peu près comme chez les Hébreux on ne pouvait voir, sans mourir, Jéhovah. En effet, quand Dieu apparaît à Moïse dans le buisson ardent, Dieu lui crie « de ne point approcher, car le lieu où il s'était arrêté était une terre sainte ¹ »; et Moïse, comme Thésée dans Sophocle, « cacha son visage, parce qu'il craignait de regarder vers Dieu ². » Ailleurs, Dieu dit à Moïse : « Tu ne pourras pas voir ma face, car nul homme ne peut me voir et vivre ³. » Quand Dieu, enveloppé dans une nuée, s'entretenait avec Moïse dans le pavillon sacré, le peuple se tenait à l'entrée du tabernacle, et dès qu'il apercevait la nuée divine, « il se prosternait à la porte de sa tente ⁴ », absolument comme Thésée « la main devant ses yeux, pour s'épargner la vue d'un spectacle effrayant », et, conformément à sa religion, « se prosternait et adorait et la terre et l'Olympe, séjour des dieux ».

Ces analogies religieuses, prises dans deux religions si opposées, encore un coup, nous paraissent des plus curieuses; nous les croyons neuves, et comme telles, nous les signalons et les soumettons à M. Patin.

Voilà ce que nous avons à faire remarquer à propos de l'œuvre de M. Patin; voilà aussi ce que nous tenions à dire de l'œuvre elle-même. Nous l'avons lue et relue, nous l'avons étudiée en tous sens et avec plaisir et profit. Les défauts de cet ouvrage sont, après tout, en assez petit nombre; les qualités en sont au contraire nombreuses et éminentes. M. Patin, dans son ouvrage, a concilié, comme il se l'était proposé ⁵, deux choses difficiles, « l'érudition et le goût ».

Le monde savant et l'université de France savent depuis longtemps à quoi s'en tenir sur ce travail de bénédictin, sous le rapport de la science, des recherches, des citations variées, exactes, consciencieuses; et la deuxième édition, enrichie encore de notes précieuses, est satisfaisante, en tout point, à cet égard.

Les gens du monde qu'intéressent encore la haute littérature et la critique élevée ne trouveront pas moins leur compte à lire ce beau travail. Il n'est personne qui, le livre de M. Patin à la main, ne puisse aujourd'hui comprendre, apprécier et goûter le théâtre des tragiques athéniens, cette partie si considérable des lettres grecques, formant comme une aile brillante de l'édifice élevé par le siècle de Périclès à la gloire de l'esprit humain.

¹ *Exode*, ch. III, 5.

² *Ibid.*, 6.

³ *Ibid.*, ch. XXIII, 20.

⁴ *Ibid.*, 10.

⁵ Voir sa préface.

AUGUSTE WIDAL.

Questions d'art et de morale, par VICTOR DE LAPRADE (Didier).

« Il n'y a pas, dit M. de Laprade, de succès, pas d'applaudissement, pas de couronne qui vaillent le bonheur d'avoir dit franchement et pleinement sa pensée. » Cette pensée, qu'on lit dans la préface, pourrait être écrite en tête du livre comme épigraphe; elle est comme la profession de foi de l'écrivain en matière de publicité. M. de Laprade estime avant tout ce qu'il appelle *la sincérité littéraire*. Il la recommande comme la source de l'originalité vraie. « L'essentiel, dit-il, est de rester sincère, loyal avec soi-même, et de ne rien exprimer qui n'ait été vraiment ressenti. » C'est là un précepte bon à rappeler surtout à notre époque. Il ne manque pas aujourd'hui d'écrivains qui possèdent ce que Grimm appelait *une certaine impertinence de talent*. Il entendait par là la forme sans le fond, les phrases sans idées, ou sur des idées étrangères que l'écrivain ne s'est pas appropriées par la réflexion, mais qu'il emprunte le plus souvent sans les bien comprendre. Rien de plus commun à l'heure qu'il est. Le travail de notre siècle a mis en circulation une foule d'idées qui sont devenues comme une monnaie banale aux mains de tout le monde. Beaucoup ont l'art de les faire reluire; mais le nombre est petit de ceux qui ont le pouvoir de les refondre et d'en changer l'empreinte.

Qu'on soit ou non de l'avis de M. de Laprade sur les questions qu'il traite, on ne peut lui refuser d'avoir sa manière à lui de sentir et de penser sur les sujets, toujours graves et élevés, où il se plait à porter ses méditations. C'est un esprit éminemment sérieux. Tous ceux qui ont lu ses vers savent que pour l'auteur de *Psyché* et des *Idylles héroïques* la poésie n'est pas une variation de mots brillants sur un thème donné par la fantaisie, cette muse de nos rimeurs modernes, mais le vêtement pur et transparent fourni par l'art à des pensées et à des sentiments puisés au fond de la conscience. Or, ce qu'il s'est toujours montré dans ses vers, M. de Laprade le parait à plus forte raison dans ses travaux en prose, où la probité, la moralité, la noblesse et l'élévation constante de ses idées et de ses sentiments trouvent une expression plus directe, où l'éclat de la forme s'allie à la précision.

Sous le titre de *Questions d'art et de morale*, M. de Laprade a réuni quelques leçons du cours qu'il professe à la Faculté des lettres de Lyon. Ces leçons ont pour objet l'art, la poésie, dans leurs rapports avec la morale et avec l'état social. L'écrivain établit la nature et fixe les limites des différents arts depuis la rupture de l'unité primitive; il disserte sur la hiérarchie dans les œuvres de l'esprit, sur la tradition française en littérature, etc. Parfois il aborde des questions actuelles, il nous entretient de la croisade de l'abbé Gaume contre l'antiquité, prend parti dans le débat des sciences et des lettres au sujet de l'éducation, ou traite la question de l'alliance de la poésie avec l'industrie. En admirateur passionné de l'antiquité, M. de Laprade est, bien entendu, pour l'enseignement des langues anciennes et des auteurs classiques contre des colères absurdes ou des innovations téméraires. Sur l'élément d'inspiration que la poésie peut emprunter à l'industrie, M. de Laprade expose le doute qu'ont fait naître en lui des affirmations trop absolues; mais il ne prétend pas nier que la poésie puisse fleurir dans une société industrielle, à la condition de puiser ses inspirations à la source éternelle de l'âme humaine, de ses joies, de ses souffrances, et de maintenir la domination de l'âme sur la matière.

Ce que M. de Laprade poursuit et combat partout et toujours, dans l'art, dans la littérature, dans l'éducation, c'est le matérialisme ou ce qui lui semble tel. L'espace nous manque pour marquer ici les points où, tout en partageant son sentiment, nous pourrions nous trouver en dissidence avec lui. M. de Laprade ne montre pas beaucoup de sympathie pour son époque. Saisi, comme souvent les esprits généreux à certains moments de la vie des peuples, par le dégoût de l'heure présente, il se tourne plus volontiers, pour échapper au spectacle de ce qui le blesse, vers le passé que vers l'avenir. C'est affaire de caractère et d'inclination d'esprit plutôt que de raisonnement et de volonté; nous ne saurions donc, tout en le regrettant, lui en faire un reproche. Que ne pardonnerait-on pas, d'ailleurs, à la légitimité des nobles indignations qui s'expriment parfois si éloquemment dans ses vers?

Nous ne terminerons pas sans mentionner une très-belle étude sur Ballenche, le philosophe lyonnais, dont M. de Laprade est le compatriote et à quelques égards le disciple. Personne mieux que M. de Laprade n'était à même de nous parler de Ballenche, en vertu des affinités secrètes qui existent entre eux. Tous deux esprits religieux, philosophes à la manière des poètes, épris tous deux de l'antiquité et de ses mystères, l'un était fait pour comprendre l'autre. Si Ballenche est plus philosophe et s'il possède mieux le sens de l'humanité, M. de Laprade est plus poète et l'emporte par le sentiment de la nature. Tous deux, avec Ampère et Camille Jordan, sont l'honneur de la cité lyonnaise au dix-neuvième siècle.

L. DE R.

PHILOSOPHIE.

La Vie dans l'homme, par J. TISSOT¹.

Nous nous bornerons aujourd'hui à mentionner l'ouvrage de M. TISSOT, nous réservant d'y revenir plus tard et d'en examiner le fond. Mais nous pouvons dès maintenant signaler ce travail comme un traité fort complet sur la matière. Tous ceux qui voudront étudier l'état de la question et connaître les doctrines diverses, les conjectures et les hypothèses qui se sont produites jusqu'à ce jour sur le problème de la vie, sur ce que l'on doit entendre par l'âme, sur la valeur et la signification du phénomène de conscience, sur les rapports de la psychologie et de la physiologie, ainsi que sur leurs différences, trouveront dans l'œuvre érudite de M. TISSOT un dossier abondant en informations. L'auteur a même poussé jusqu'à la minutie le soin qu'il apporte à relever toutes les opinions touchant à son sujet. Ne nous en plaignons pas. Les idées personnelles de l'auteur sont conformes à la doctrine connue sous le nom d'animisme. Quand nous reviendrons sur ce livre, il y aura lieu de discuter l'opinion de M. TISSOT en même temps que les théories dont il se fait l'interprète, soit pour les appuyer, soit pour les combattre. Nous pouvons dire dès maintenant, indépendamment de tout jugement sur le fond des idées, que l'ouvrage mérite par le zèle consciencieux de son auteur l'estime de tous les esprits capables d'une curiosité tant soit peu philosophique.

¹ Victor Masson. 1 vol. in-8°.

C. D.

PHILOLOGIE ET ETHNOGRAPHIE.

Le fleuve Amour. Histoire, géographie, ethnographie. Par C. DE SABIR. — Paris, 1861, grand in-4° de viii-160 pages, avec une carte et 16 planches.

Description et histoire du Maroc, par M. L. GODARD, chanoine honoraire d'Alger, professeur d'histoire et d'archéologie au grand séminaire de Langres. — Paris, 1860, 1 vol. in-8°, en 2 parties, de viii-680 pages, avec une grande carte (Tanera).

Boudh el-Kartas. Histoire des souverains du Maghreb et annales de la ville de Fès. Traduit de l'arabe par A. BEAUMIER. — Paris, impr. Impér., 1860, in-8° de xi-376 pages. (Challamel et Duprat.)

Annuaire du Sénégal et dépendances pour l'année 1861. — Saint-Louis, impr. du gouvernement, in-12 de 286 pages.

L'Alsace romaine. Études archéologiques, par A. COSTE, juge au tribunal civil de Schelestadt. — Mulhouse, 1859, in-8° de 135 pages, avec 2 cartes. (Mulhouse, Risler.)

Notice historique et topographique sur la ville de Vieux-Brisach, par le même. — Mulhouse, 1860, in-8° de 344 pages, avec une vue et un plan (*ibid.*).

I.

A tout seigneur, tout honneur. Parlons d'abord du bel ouvrage qu'un noble russe, plein de zèle pour la science et d'amour pour sa patrie, vient de publier dans notre langue sur les nouveaux territoires de l'Asie orientale que la Russie a récemment annexés à ses vastes provinces.

Le livre de M. de Sabir se partage en trois divisions principales. Il y trace d'abord un résumé historique des premières entreprises des Russes sur les territoires de l'Amour dans la seconde moitié du dix-septième siècle, jusqu'au traité de Nertchinsk du 27 août (8 septembre) 1689, qui a été le point de départ des rapports diplomatiques et commerciaux entre la Russie et la Chine; puis il raconte les incidents qui, après un long intervalle, ramenèrent, il y a quinze ans, l'attention du cabinet de Saint-Petersbourg sur ces contrées extrêmes, et la suite ininterrompue de reconnaissances et d'explorations qui ont suivi la prise de possession de 1850. Ce résumé ne nous apprend rien d'absolument nouveau, au moins sur la période ancienne, qui déjà nous était assez bien connue par les documents publiés en allemand par Müller dans son précieux Recueil sur l'histoire de Russie, et qui ont été traduits en français sous le titre d'*Histoire du fleuve Amur*¹; mais comme M. Sabir a travaillé exclusivement sur des matériaux

¹ Amst., 1766, 2 vol. in-12. On peut voir aussi un morceau intéressant (écrit principalement sur les notes de M. Stollenwerck) intitulé *Notice historique sur les premières entreprises des Russes contre les Chinois*, au t. XII de l'Histoire générale de la Chine du P. de Mailla, 1783, in-4°. La *Revue germanique*, dans son cahier du 31 janvier 1860, a aussi retracé un aperçu très-rapide des expéditions russes dans les pays de l'Amour, depuis le dix-septième siècle jusqu'à l'époque actuelle.

russe, et que d'ailleurs son ouvrage porte le cachet d'une entière bonne foi, il y a dans le récit qu'il fait des événements récents plus d'une particularité nouvelle et instructive que l'on ne trouvait pas dans les notices ou les fragments qu'ont publiés depuis quatre ou cinq ans les recueils allemands d'outre-Rhin. Un fait qui a son importance, et qui méritait au moins un mot de rappel, c'est l'expédition scientifique des Pères jésuites de Pékin dans le bassin de l'Amour vers 1717 ou 1718, et la carte du fleuve qui en fut le résultat, carte qui est basée sur des déterminations astronomiques, et qui mérite encore d'être consultée aujourd'hui, ne fût-ce que pour l'orthographe des noms et le détail des affluents.

Telle est la première partie de l'ouvrage de M. de Sabir. La seconde partie est descriptive; elle nous donne la substance des notions recueillies par les récents explorateurs sur la nature du pays, aussi bien que sur les tribus qui occupent la vallée et le bassin de l'Amour. L'ethnologie et les études d'histoire naturelle sont les côtés les plus neufs des explorations accomplies ou qui se poursuivent encore. Si nous avons un reproche à faire à M. de Sabir, ce serait d'avoir usé ici avec trop de ménagement des documents qu'il avait sous la main.

La troisième partie est spécialement consacrée à l'expédition scientifique de M. Maack, qui a eu lieu en 1855, et dont la relation vient d'être publiée à Saint-Petersbourg. M. de Sabir se plaint que cette relation n'ait pas répondu tout à fait à ce qu'en attendaient les amis de la science, et ce regret est fondé, à en juger par le sommaire que nous avons ici de l'ouvrage. Néanmoins, comme la relation de M. Maack est écrite en russe et qu'elle est destinée, par conséquent, à rester à peu près étrangère au reste de l'Europe, il faut savoir gré à M. de Sabir d'en avoir fait connaître au moins les résultats principaux.

Parmi les faits intéressants signalés par les récents explorateurs russes, il faut placer la découverte de monuments chinois sur les bords de l'Amour, non loin de l'embouchure du fleuve. Ces monuments ont un caractère bouddhique. Ce sont des espèces de bornes ou de colonnes tronquées, au nombre de quatre, l'une desquelles domine, dans une situation pittoresque, un promontoire que contourne l'Amour. De ces quatre stoupas, deux portent des inscriptions en chinois et en mongol; malheureusement, la plus longue de ces inscriptions, très-mal copiée par une main malhabile, ne présente qu'un assemblage de traits absolument illisibles. L'inscription la plus courte est seulement en chinois, et indique la proximité d'un couvent lamaïque, dont tout vestige a maintenant disparu. Il n'en reste pas moins prouvé que la propagation bouddhique non-seulement avait pénétré, à une époque plus ou moins ancienne, au milieu de ces contrées sauvages, mais qu'elle y avait fondé des stations permanentes, et sans doute y avait apporté les premiers germes de la civilisation du Sud, dont il est resté des vestiges dans toute la vallée du fleuve.

En somme, la publication de M. de Sabir est pour notre littérature un présent d'un prix réel, en attendant que des traductions complètes, en français ou en allemand, fassent entrer dans la circulation européenne les relations mêmes des explorateurs. Les planches lithographiées qui accompagnent le volume de M. de Sabir représentent ou des sites de la vallée du fleuve, ou les différents objets qui appartiennent à la vie domestique des tribus riveraines, ou enfin les portraits d'un certain nombre d'individus des tribus elles-mêmes. Tous, à l'exception des Ghiliaks (qui appartiennent au type barbu, régulier et presque européen

des Aïnos, prototype de la race japonaise), nous offrent la pure physionomie mongole ou chinoise, à la face glabre, aux traits grossiers, aux yeux bridés, aux larges pommettes. Le seul regret que nous nous permettrons d'exprimer à M. de Sabir, c'est que l'artiste qui a transporté sa carte sur la pierre n'ait pas su donner à ce travail la netteté qui importe à un si haut degré dans cet accessoire important de toute publication géographique.

II.

Des extrémités de l'Asie, l'ouvrage de M. Godard nous transporte à l'extrémité opposée de notre continent. L'auteur avait publié à Alger, il y a deux ans, un aperçu succinct, mais excellent et qui fut très-remarqué, du royaume de Maroc et de ses habitants; il reprend aujourd'hui et développe cette première étude, basée presque entièrement sur des observations personnelles, et il y ajoute une partie historique très-considérable, tant pour le passé que pour les événements contemporains. Ce travail savant et substantiel, plein de faits et d'excellents aperçus, forme pour cette grande région du nord-ouest de l'Afrique, encore peu accessible et si mal connue, un Manuel qui de longtemps sans doute ne sera dépassé. La carte qui est jointe au livre est d'une bonne exécution, et elle a été rédigée sur les meilleurs documents que l'on ait jusqu'à présent.

III.

Les inévitables rapports que la contiguïté de nos possessions algériennes établit entre nous et ce royaume africain, où la barbarie musulmane siège dans toute sa crudité, donnent un double intérêt, un intérêt politique autant que scientifique, aux publications sérieuses dont le Maroc est l'objet. Nulle part cette influence des intérêts politiques sur les études et les investigations savantes n'a produit de plus heureux résultats. Déjà on lui a dû des publications d'une haute importance, telle que l'*Histoire des Berbers* d'Ibn-Khaldoun, traduite par un savant orientaliste, M. le baron de Slane; un second ouvrage de même nature, non moins important dans son cercle plus restreint, l'*Histoire des souverains du Maghreb* de l'imam Abd-el-Halim, traduite de l'arabe par M. Beaumier, vice-consul de France à Salé (Maroc), vient également d'enrichir notre littérature. Cette composition, célèbre dans l'Afrique musulmane, porte en arabe le titre de *Roudh el-Kartas*, qui signifie littéralement le Jardin des Feuilles, et c'est sous ce titre de *Kartas* qu'elle est généralement citée par les savants. Elle était déjà connue en Europe par plusieurs traductions en diverses langues. Une version française du laborieux Pétis de la Croix est restée inédite dans notre cabinet des manuscrits de la Bibliothèque impériale. Il y a une traduction allemande de Dombay (1794), où le texte a subi de nombreux retranchements; une traduction portugaise du P. Moura (1828), et enfin une version latine du docteur Thornberg publiée à Upsal en 1846. Mais l'élégante et très-fidèle traduction de M. Beaumier contribuera plus qu'aucune des précédentes à populariser (dans le sens élevé du mot) l'œuvre du saint docteur arabe. Le traducteur en fait très-bien ressortir l'intérêt actuel à un point de vue général : « Écrit par un musulman et pour les musulmans, ce livre, dit-il, dévoile enfin le caractère immuable de cette loi intolérante, qui peut toujours, d'un moment à l'autre, reproduire ces excès de

fanatisme sanglant qui viennent, une fois encore, de faire frémir tout le monde chrétien! de cette religion du fatalisme qui paralyse seule l'intelligence incontestable et la bonne nature de l'Arabe africain! Aussi, au risque de sacrifier quelquefois l'élégance du style à l'exactitude de la traduction, nous sommes-nous appliqué à reproduire en français le texte arabe de l'imam Ab-del-Halim dans toute son originalité, et mot à mot pour ainsi dire. En lisant cet ouvrage, quiconque a des rapports avec les musulmans reconnaîtra que les Arabes de nos jours pensent, agissent et écrivent comme pensaient, agissaient et écrivaient les Arabes du *Roudh el-Kartas* il y a mille ans, et ce sera, entre autres enseignements, une observation pleine de conséquences. »

Le *Kartas* renferme l'histoire de quatre dynasties maughrébines, les Zénéta, les Almoravides, les Almohades et les Béni-Mérin, depuis l'an 788 de notre ère jusqu'à l'an 1326. Grâce en partie, peut-être, au style facile de la traduction, ce long récit de conquêtes, d'usurpations, de soulèvements et de luttes intérieures se fait lire avec plus d'intérêt que n'en ont d'ordinaire les chroniques orientales, où l'absence habituelle de toute vie sociale, de toute initiative individuelle, de toute impulsion purement intellectuelle et morale, répand tant d'aridité et de monotonie. Les détails fréquents que l'auteur du *Kartas* a donnés sur les tribus et la topographie du Maghreb ajouteront encore pour nous à l'utilité de son œuvre.

IV.

Nous ne quitterons pas ces parages africains sans mentionner un petit volume bien modeste de forme, mais gros de renseignements, l'*Annuaire* de notre colonie du Sénégal pour l'année 1861. C'est l'an dernier qu'a commencé cette publication officielle, par l'initiative du gouverneur, M. le colonel Faidherbe, dont l'administration laissera une trace profonde dans l'histoire de la colonie. Un *Journal des opérations de guerre au Sénégal de 1854 à 1861* forme, comme appendice, une partie considérable du volume. C'est l'histoire de notre colonie sénégalaise depuis sept ans, c'est-à-dire depuis l'arrivée de M. Faidherbe; il faut remonter de cent cinquante ans en arrière, jusqu'à l'administration de M. Brûe, pour retrouver une période aussi active, aussi riche en événements et aussi féconde en heureux résultats pour l'honneur de la métropole et l'extension de notre commerce.

V.

Il me reste encore quelques lignes d'espace; je ne puis mieux les consacrer qu'aux deux savants et consciencieux mémoires de M. Coste sur l'Alsace romaine et sur l'histoire du Vieux-Brisach. Patrie du célèbre Schœpflin, l'Alsace est une terre de prédilection pour l'archéologie locale, comme aussi c'est une des parties de la Gaule où les Romains ont laissé le plus de vestiges de leur passage, où le moyen âge a laissé le plus de ruines et de souvenirs. Sous son titre un peu général, le travail de M. Coste sur l'Alsace romaine se résume en deux points principaux : une très-bonne étude, et très-circonstanciée, sur les voies romaines qui traversaient l'arrondissement de Schelestadt, et une discussion étendue sur la position controversée d'une des principales stations de la voie militaire, *Argentovaria*. M. Coste, abandonnant toutes les opinions antérieures, croit pou-

voir placer Argentovaria près de Heidolsheim, à quatre kilomètres ouest-nord-ouest de Markolsheim, où l'on a récemment déterré des vestiges anciens. Je me borne à énoncer cette opinion, ne pouvant ici en discuter les bases. On sait que l'empereur Gratien remporta en 378 à Argentovaria une victoire signalée sur les hordes germanes.

VIVIEN DE SAINT-MARTIN.

PÉRIODIQUES FRANÇAIS.

Nouvelles Annales des voyages. Mars.

Mission scientifique de M. Ernest Renan en Orient. Rapport à l'Empereur, daté d'Amschit, près Gébél, 30 janvier 1861. Ce premier rapport du savant académicien, que la *Revue germanique* s'honore de compter parmi ses collaborateurs, a reçu trop de publicité, par son insertion au *Moniteur* et sa reproduction dans plusieurs journaux, pour que nous en donnions ici l'analyse; disons seulement que jamais mission scientifique n'aura été conduite avec une plus haute intelligence, et que bien peu ont été préparées par d'aussi profondes études. Le rapport actuel ne comprend encore que le résultat très-sommaire des fouilles de Gébél (*Byblos*) et de l'exploration des parties avoisinantes de la montagne; et sur ce terrain dévasté comme à plaisir, surtout depuis un demi-siècle, par un vandalisme stupide qui a plus anéanti en cinquante ans que le temps n'avait détruit en vingt siècles, ce que l'ardent explorateur a pu retrouver encore des restes de la vieille civilisation phénicienne dépasse toute attente. L'exposé de M. Renan est, dans sa rapidité, un morceau des plus remarquables; tour à tour archéologue, épigraphiste, philologue et historien, l'auteur y ouvre de larges échappées sur l'ancienne histoire, qui laissent pressentir dès à présent ce qu'il est permis d'attendre de cette expédition féconde pour la restitution d'une des pages les plus obscures et tout à la fois les plus importantes des annales de l'ancien monde. — Discours prononcé par M. Petherick au meeting de Liverpool, à propos de sa prochaine expédition aux sources du Nil. — F. Robiou. La question des sources du Nil dans l'antiquité. (Voyez notre remarque ci-après, dans l'analyse de la *Revue archéologique* de mars.) — Analyses critiques. Voyage dans le Haouran, par M. G. Rey.

Revue archéologique. Mars.

De Saulcy. L'arc de l'*Ecce-Homo* à Jérusalem (avec une planche). — F. Robiou. Recherches nouvelles sur quelques périples d'Afrique dans l'antiquité. Néchao. Hannon. Eudoxe. Ces notes sont extraites d'un mémoire présenté à l'Académie des inscriptions pour le concours de 1860 sur les connaissances des anciens dans le nord et le centre de l'Afrique, et qui y a obtenu une mention honorable. Comme l'Académie, dans ce concours, a décerné le prix à un mémoire que nous-même lui avons soumis, on conçoit que cette position respective ne nous laisse pas la liberté d'exprimer toute notre opinion sur celui de notre savant concurrent. Nous en dirons autant d'un autre fragment de son mémoire qu'il a

communiqué au dernier cahier des *Annales des voyages*. (Voyez ci-dessus.) — *D'Arbois de Jubainville*. Des origines de la Champagne. — Les trois livres des Porismes d'Euclide, rétablis pour la première fois... par M. Chasles. Paris, 1860. (Notice analytique, par M. Housel.) — *Chabouillet*. Notice sur un coffret d'argent exécuté pour Frantz de Sickingen.

Journal des savants. Mars.

Les deux jeunes filles lettrées, roman traduit du chinois par M. Stanislas Julien. 1860. 2 vol. (Article de M. Barthélemy Saint-Hilaire.) — *Flourens*. Des mémoires de Réaumur sur les insectes (3^e article). — Histoire de madame de Maintenon, par M. le duc de Noailles (3^e article, de M. Avenel).

V. S. M.

SCIENCES ÉCONOMIQUES ET ADMINISTRATIVES.

I. PUBLICATIONS PÉRIODIQUES.

Journal des économistes. Année 1861. Janvier et février. — En tête de ces livraisons nous trouvons le commencement et la première suite d'un rapport fait à l'Académie des sciences morales et politiques, par M. Louis Reybaud, *Sur la condition morale, intellectuelle et matérielle des ouvriers qui vivent de l'industrie du coton*¹. La question des cotons et des populations qui le travaillent a été si souvent traitée, qu'il fallait un écrivain comme M. L. Reybaud pour la rajeunir. A en juger par les deux fragments que nous avons sous les yeux, le rapport de M. L. Reybaud sera un livre peut-être volumineux. Il passera en revue tous les pays manufacturiers, non sans entrer dans des détails nombreux. La livraison de février débute par la *France* et plus particulièrement par l'Alsace. Nous consacrerons plus tard un article spécial à l'ouvrage de M. Reybaud, nous nous bornons donc aujourd'hui à l'annoncer.

Parmi les autres articles qui nous ont frappé, nous citerons les suivants : *Du crédit et de la spéculation*, par M. Baudrillard. C'est le discours d'ouverture du cours que le savant économiste fait au collège de France. Ce travail est certainement le résultat de beaucoup de méditations, et il est écrit avec sagesse et modération. Dans le même numéro, M. Xavier Eyma traite des *Institutions et des instruments de crédit aux États-Unis*. Il constate les différences qu'il y a entre le système américain et le nôtre, l'absence d'uniformité qui existe sur ce point entre les divers États de la grande république, et s'attache à démontrer que ce système est le meilleur dans les circonstances données. — Une lettre de M. Léon sur la *Question monétaire* mérite également d'être signalée. L'auteur de cette lettre, regrettant qu'on n'ait pas démonétisé l'or en 1849, reconnaît qu'il serait trop tard maintenant pour prendre cette mesure. Le *statu quo* étant plein de péril, il propose de démonétiser l'argent, de ne le faire servir que comme appoint, et de prendre pour nouvel étalon monétaire le *gramme d'or*, en en

¹ Extrait du *Bulletin de l'Académie des sciences morales et politiques* rédigé par M. Vergé.

fixant la valeur à 3 fr. (au lieu de 3 fr. 10, valeur légale). Nous nous bornerons à mentionner quelques articles de statistique : *Le Progrès de la statistique pénale* de M. Émile Jay ; *le Budget des principautés unies* (Moldavie et Valachie), par M. Ubicini ; *Documents statistiques belges*, analysés par M. J. Pautet.

Dans la livraison de février, M. de Parieu continue ses *Études sur le système des impôts* et traite les impôts sur les actes. Cet article forme un chapitre dans un livre que nous aurons à examiner ; nous n'en parlerons donc pas aujourd'hui. Une *pétition de 1823*, mise en scène avec beaucoup de verve par M. Modeste, rappelle la pétition par laquelle un sieur Demailly, de Lille, demanda en 1823 la prohibition du gaz d'éclairage, comme faisant du tort aux producteurs de l'huile de colza. Des pétitions de cette nature sont faites pour répandre la doctrine de la liberté des échanges. *Le Zollverein à propos du traité de commerce franco-allemand*, par M. Horn, est un travail d'actualité dû à un homme compétent. Nous passons sous silence les divers *Bulletins*, les articles bibliographiques, et ce n'est pas sans faire preuve d'une double abnégation : car nous avons rédigé nous-même quelques-uns de ces articles, et l'un d'eux reproduit un rapport fait à l'Académie des sciences morales et politiques sur un ouvrage que nous venons de publier.

II. LIVRES.

La deuxième édition de *l'Économie rurale de la France depuis 1789*, par M. Léonce de Lavergne (Paris, Guillaumin), vient de paraître, quelques mois seulement après la mise en vente de la première. Nous sommes encore sous le charme de cette lecture attachante, et comme nous avons relu des pages entières et même de longs passages en feuilletant la nouvelle édition, nous nous laissons aller à la tentation de signaler cette réédition. Que le lecteur se suppose assis dans la nacelle d'un ballon à côté d'un agronome historien aussi bien disant qu'instruit. Qu'il suppose encore que ce ballon le porte doucement du nord-ouest au nord-est, de l'ouest au sud-est et du sud-ouest au centre, lui montrant successivement les différentes régions de cette belle France, s'arrêtant par-ci par-là pour constater les progrès de l'agriculture. Qu'il suppose enfin que cette tournée se fasse sans fatigue et sans ennui, et qu'on arrive au terme du voyage, ou à la fin du livre, sans s'en apercevoir, il aura une idée de l'ouvrage de M. de Lavergne.

Si après l'ouvrage de M. de Lavergne nous nommons *la Liberté commerciale*, etc., de M. J. Dupuit (Paris, Guillaumin), c'est quelque peu pour obéir à la loi des contrastes. Nous ne prétendons pas insinuer par là que le livre de M. Dupuit soit ennuyeux, mal rédigé, qu'il manque de méthode. Loin de nous pareille injustice. Les bienfaits de *la liberté commerciale* sont exposés avec une clarté limpide, avec une grande méthode, avec verve même ; seulement, le savant inspecteur général des ponts et chaussées est trop mathématicien. Cela ne veut pas dire qu'il use ou abuse de formules algébriques ; M. Dupuit est trop homme d'esprit et de goût pour commettre une pareille faute. Nous lui reprochons seulement de traiter les faits comme des chiffres. Expliquons notre pensée. En arithmétique ou en mathématiques, l'énoncé d'un problème renferme tous les éléments du calcul : l'intelligence n'a à s'exercer que sur les chiffres ou signes qu'on a sous les yeux. Il n'en est pas de même des faits. Quand on veut en dé-

duire les conséquences, on doit prévoir que des incidents inattendus peuvent déranger tous les calculs. M. Dupuit ne semble pas tenir compte des faits perturbateurs; il ne connaît pas non plus les exceptions. Traçant son sillon en ligne droite devant lui, il renverse, mais ne tourne jamais les obstacles qu'il trouve sur son chemin. Une logique aussi inflexible ne peut que conduire au paradoxe, et même plus loin.... Elle ne peut dans aucun cas mener à la pratique.

Aussi recommanderions-nous les travaux économiques de M. Dupuit aux économistes plutôt qu'aux personnes étrangères à cet ordre d'études, tandis que les ouvrages de M. de Lavergne peuvent plaire à tout le monde et instruire même ceux qui savent.

MAURICE BLOCK.

BIBLIOGRAPHIE ALLEMANDE.

PÉRIODIQUES ALLEMANDS.

Mittheilungen du Dr Petermann. 1861, n° 4.

Voyage de M. *Wilh. de Harnier* sur le Nil, depuis Assouân jusqu'à Kartoun et à Roseires; notes recueillies pendant neuf mois d'excursions, en 1859. Les notes de M. de Harnier, sans rien renfermer de précisément neuf, fournissent cependant des particularités instructives et utiles à recueillir. — Voyage de *Johann Xantus* dans la presqu'île californienne, en 1858. Traduit d'un recueil hongrois par M. Hunfalvy. La longue presqu'île qui couvre à l'ouest la mer Vermeille (la Californie primitive, la vraie Californie), a été très-peu visitée dans ces derniers temps, et elle est, au total, assez peu connue. C'est pourtant, comme le bassin du Sacramento, un territoire riche en métaux précieux; on n'y compte pas moins de deux cent quinze mines d'or et cent soixante mines d'argent, dont un huitième seulement, à la vérité, sont en exploitation. La notice de M. Xantus est surtout intéressante par ses détails d'histoire naturelle. — Aperçu de nos connaissances actuelles sur la partie nord-ouest de Bornéo (avec une carte). — NOTICES GÉOGRAPHIQUES. Vocabulaire géographique dans le bas allemand. — *Trebuchet*. La mer de Lait, aux Moluques (extrait des comptes rendus de l'Académie des sciences de Paris). — Observations astronomiques et magnétiques faites dans la vallée du Nil. Mahmoud-Bey (élève de l'école égyptienne de Paris), qui s'est rendu à Dongola pour y observer l'éclipse de soleil du 18 juillet 1860, a déterminé en route la position de quatorze points dans la vallée du Nil en latitude et en longitude, ainsi que la déclinaison et l'intensité magnétiques. — Voyage (projeté) du Dr Krapf dans l'Afrique orientale. Le célèbre missionnaire se propose de retourner très-prochainement à la côte orientale du pays galla (l'ancienne Azanie), et de pénétrer de là jusque dans le sud-ouest de l'Abyssinie par le Sousa, le Kaffa, etc. Son objet principal, dans ce voyage qui promet à la science de curieuses informations sur des contrées à peine connues de nom, est d'y rechercher les restes des anciennes missions chrétiennes et juives qui y fondèrent des établissements. — *H. Wawra*. La ville de Benguêla, sur la côte occidentale d'Afrique. — *Th. de Heuglin*. L'archipel de Sokotra, esquisse. — Dr *Mullork*. Le climat de l'île de Terre-Neuve. — Les sources de pétrole de la Pensylvanie, de la Virginie et de l'Ohio (détails extraits des journaux américains). — Les lignes de la navigation de Panama et vers Panama. — L'expédition du Chiriqui, 1860. Le Chiriqui est une province de l'isthme de Panama, située entre Costa-Rica et Veragua. Sa position est privilégiée. Baignée par la mer des Caraïbes et par le grand Océan, elle a sur ses deux côtes des baies et des ports excellents; et, de plus, on y a découvert des gisements de houille dans ces derniers temps. Aussi a-t-on songé à y établir un chemin de fer entre les deux mers, et une compagnie américaine s'est formée dans cette vue. C'est cette compagnie qui a envoyé, au mois d'août 1860, une expédition destinée à

l'étude complète de la côte et du pays, sous la conduite du capitaine Engle. L'expédition a consacré trois mois à ses opérations, dont le résultat est consigné dans un intéressant rapport qui présente comme très-exécutable le chemin projeté. — Dr *Philippi*. Excursion au lac Ranco, province de Valdivia, Chili. — Extinction graduelle des Araucaniens du Chili. Note du Dr *Philippi*. Les Araucaniens seraient ici dans les meilleures conditions possibles, s'ils ne se refusaient pas avec une opiniâtreté incompréhensible à toute espèce de traitement raisonnable dans les cas assez fréquents de maladies épidémiques. La petite vérole fait parmi eux de grands ravages, et ils n'ont jamais voulu se soumettre à la vaccine. Il en résulte que le chiffre proportionnel des blancs, par rapport aux indigènes, augmente d'année en année. A la fin du seizième siècle, chaque conquérant espagnol avait pour sa part plusieurs centaines de serfs indigènes; aujourd'hui les faibles restes de la population araucanienne tendent de plus en plus à s'absorber dans la population blanche, et le nombre croissant des immigrants achèvera l'absorption. — Recherches du lieutenant *Andrau* sur la température de l'océan Atlantique. Notice communiquée par le directeur de l'Institut météorologique d'Utrecht. — Les Iles Cook, dans la partie australe du grand Océan. Note du missionnaire *Royle*. La colline la plus élevée de l'île principale est par 18° 49' 40" lat. S., et 139° 43' 40" long. O. Greenw. — Expédition suédoise au pôle nord. Cette expédition, dont font partie le professeur Nordenskjöld et le lieutenant de marine Liljehöök, est partie de Stockholm le 28 février. Elle se dirige sur le Spitzberg, d'où elle se portera au nord dans la direction du pôle. — Cartes en relief de Pauliny. — Les nouveaux journaux géographiques. On passe ici en revue les sociétés géographiques qui se sont formées récemment en Europe et en Amérique, et les journaux qu'elles publient. La Société de géographie de Genève s'est fondée en 1838 et publie son bulletin en français. Depuis 1839, il se publie à Dorpat, sous les auspices de la Société de géographie russe, un *Repertorium für Meteorologie*, dirigé par M. Fr. Kämtz. Enfin la Société américaine de géographie et de statistique, qui s'est constituée à New-York en 1854, publie un bulletin plein de renseignements d'une grande valeur sur l'Amérique en général et sur les États-Unis en particulier. — Nouvelles de l'expédition Heuglin. Les membres de l'expédition africaine sont arrivés heureusement à Alexandrie le 3 mars. — Nouvelles publications géographiques.

Zeitschrift der allgemeine Erdkunde, herausgegeben von Dr W. Koner.
Berlin. Nouvelle série, t. X, n° 91-92. Janvier-février.

Les Iles Canaries, décrites d'après ses propres observations par le docteur *C. Bolle*. Description physique, ethnographique et statistique, avec une belle carte au 1:100,000, par M. Kiepert. — Les observations du lieutenant W. Spencer Palmer dans la Colombie anglaise, d'après les documents parlementaires relatifs à la Colombie. Troisième partie. Par *E. G. Ravenstein*. — *F. W. Diederich*. La religion et le culte des Alfouras du Manahassa, dans l'île de Célèbes. Ces notions ont été rassemblées par M. Wilkens, un des ouvriers apostoliques de la Société des missions néerlandaises de Rotterdam, qui, dans ces derniers temps, ont répandu la connaissance de l'Évangile chez les aborigènes de Célèbes et des Moluques. Elles ont été communiquées à M. Diederich par le gouverneur de la partie néerlandaise de Bornéo, M. Weddik. — *H. Barth*. L'extension des colo-

nies françaises de l'Algérie et du Sénégal dans ses rapports avec les parties intérieures du nord-ouest de l'Afrique. M. Barth s'occupe surtout des deux voyages d'exploration de l'enseigne de vaisseau Mage au mois de décembre 1859, et du capitaine Vincent au commencement de 1860, faits par ordre du gouverneur Faidherbe, dans les oasis du Sahara occidental situées au nord du bas Sénégal, et il en fait ressortir les résultats politiques et géographiques. — Les habitudes domestiques des Samoyèdes des toundra de la Mézèn, leur élève des rennes et leur industrie, par M. Woldemar Islavm. Traduit du russe. On sait qu'on désigne sous le nom de *toundra*, dans le nord de la Russie et de la Sibérie, les vastes plaines basses, marécageuses, et gelées en hiver, qui en forment la zone maritime. Le bassin de la Mézèn appartient au gouvernement d'Arkhanghelsk, c'est l'extrémité nord-est de la Russie européenne. — Déterminations astronomiques et observations magnétiques faites dans l'Inde et dans la haute Asie, par MM. Hermann, Adolphe et Robert de Schlagintweit. — A. Bastian. Sainte-Hélène et l'Ascension. — Extrait d'une lettre de M. le baron C. de Decken à sa mère la princesse Adélaïde de Pless, datée de Kiloa, 7 octobre 1860, et de plusieurs lettres du même voyageur au docteur Barth, datées de Zanzibar jusqu'au 26 octobre. On sait par nos extraits précédents que M. de Decken était parti pour l'Afrique, bien pourvu d'instruments et de moyens de toute espèce, dans l'intention de rejoindre son compatriote le docteur Roscher, dont on a, sur ces entrefaites, appris la fin tragique dans l'intérieur de l'Afrique australe. Cette triste nouvelle ne paraît pas avoir changé les intentions du nouvel explorateur. Il avait éprouvé à Zanzibar beaucoup de contrariétés et de désappointements, par suite de l'avidité toujours croissante du sultan et de ses gens, dont les prodigalités anglaises avaient élevé démesurément les prétentions. M. de Decken était cependant parvenu à tout arranger, et des nouvelles indirectes reçues de Kiloa à la date du 6 décembre annoncent qu'il s'était mis en route la veille pour l'intérieur, avec une nombreuse escorte. — Extrait d'une lettre de M. Koenig (Koenig-Bey) au consul général de Prusse à Alexandrie, datée du 19 février 1861. Cette lettre se rapporte à la mort du docteur Cuny, gendre de Linant-Bey, mort l'an dernier dans le Darfour, d'où il se proposait de pénétrer plus avant dans l'intérieur. Elle rapporte aussi, ce que l'on savait déjà, que le docteur Vogel, d'après le bruit commun de ces cantons de l'Afrique, a été mis à mort par ordre du sultan du Ouadai. — Les lavages d'or de Cruces, dans l'isthme de Panama (extrait du *Nautical Magazine*, d'après le *Journal de Panama*). — Voyage de Will. Downie de Port-Essington à Saint-James-Fort (Colombie anglaise). Morceau traduit de la troisième partie des *Papers relating to British Columbia*. Le voyage entrepris par ordre de sir Douglas, gouverneur de la colonie, dans le but de reconnaître l'étendue et la direction des gisements d'or des Iles Charlotte, a eu lieu du 27 juillet au 9 octobre 1859. — Ensablement croissant du Volga, extrait d'un mémoire de M. Wangenheim de Qualen, inséré au Bulletin de la Société impériale des naturalistes de Moscou. — Population européenne de l'Algérie (d'après la *Revue algérienne et coloniale*). Au 30 juin 1860, l'Algérie comptait une population européenne de 208,476 âmes, dont 70,315 hommes, 51,087 femmes et 87,074 enfants. De cette population, 124,728 habitaient les villes, et 83,748 la campagne. En classant les colons par nationalités, on trouve 121,409 Français (les trois cinquièmes environ), 54,124 Espagnols, 12,755 Italiens, 8,767 Maltais, 6,643 Allemands; le reste, en nombres insignifiants, pro-

vient de tous les pays de l'Europe. — Régularisation de la frontière russo-chinoise par le traité de Péking du 14 novembre 1860. Pour les territoires de l'Amour, la ligne frontière suit le cours du fleuve depuis le confluent de la Chilka et de l'Argoun jusqu'au confluent de l'Oussouri, puis le cours de l'Oussouri et de la Soungadja jusqu'au lac Hinkai. La frontière, à partir de ce point, tourne à l'est, et gagne la côte orientale en suivant différents cours d'eau ou des chaînes de hauteurs. Cette délimitation donne à la Russie à peu près toute la côte asiatique de la Manche de Tartarie. — *De Fonblanque*. Ascension du Fousi-Yama, au Japon.

V. S. M.

COURRIER POLITIQUE, LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE.

Munich, 8 mai.

MONSIEUR,

Un savant prêtre catholique, M. Döllinger, docteur en théologie et professeur d'histoire ecclésiastique à l'université de Munich, vient de prononcer deux discours dans cette ville, qui ont causé une vive émotion et ont eu du retentissement dans toute l'Allemagne. L'orateur, au moment d'ouvrir six conférences publiques sur *l'Histoire de l'humanité dans les religions*, avait annoncé qu'il commencerait son cours par l'examen de la situation actuelle du saint-siège. L'intérêt qui s'attache à cette question et le talent bien connu du professeur avaient attiré un grand nombre d'auditeurs à cette première conférence. Tout le monde s'attendait à ce que M. Döllinger envisageât son sujet au point de vue de la cour de Rome : ses relations avec le parti ultramontain, dont il a toujours été l'un des défenseurs les plus éloquents, la tendance de ses écrits et de son enseignement universitaire, marqués au coin de la plus sévère orthodoxie, enfin la présence du nonce du pape qui assistait à cette séance d'ouverture, tout autorisait cette supposition. Mais quel ne fut pas l'étonnement de l'auditoire lorsqu'il entendit le savant professeur déclarer que le pouvoir temporel des papes est d'institution moderne, qu'il est odieux aux populations des États de l'Église, maudit de l'Italie entière, condamné en principe par l'opinion publique de l'Europe, et qu'il n'est nécessaire ni à la dignité ni à l'indépendance de l'autorité spirituelle du saint-père ! Ces déclarations, appuyées sur des documents dignes de foi, et exposées avec talent et conviction, produisirent une immense sensation. Le nonce du pape, dit-on, n'en revenait pas. Il fut sur le point de quitter la salle, et les journaux du lendemain annonçaient déjà qu'il s'était retiré au milieu du discours. Cependant il sut réprimer son indignation, en se promettant bien toutefois de ne plus assister à un pareil scandale. Il tint parole ; mais de nouveaux auditeurs, moins susceptibles sans doute, accoururent en foule à la seconde conférence, et la salle se trouva trop petite pour les contenir tous. L'orateur justifia leur attente : il parla avec la même liberté et la même franchise que dans la première séance. Il commença par mettre son auditoire en garde contre les fausses interprétations qu'on pourrait faire de ses paroles, en déclarant qu'il exposait des faits, et non des vues personnelles ; puis, après avoir résumé la leçon précédente, il reprit la question de l'état actuel du saint-siège, pour reconnaître qu'il est navrant et qu'il doit cesser le plus tôt possible. Il examina alors quelles sont les transformations qu'il peut subir, et après les avoir énumérées et développées, il s'arrêta à celle de la sécularisation du pouvoir temporel, comme étant la plus naturelle et la plus heureuse. Cette conclusion n'a étonné personne ; elle se trouvait déjà implicitement renfermée dans les savantes considérations de la première conférence. Mais, vu

les circonstances, elle est de la plus haute gravité, et mérite de fixer l'attention des catholiques sérieux. Je crois donc que les deux discours dans lesquels elle est logiquement amenée et nettement formulée sont destinés à un grand succès. M. Döllinger en prépare l'impression, et dès qu'ils auront paru, je ne doute pas que vous ne vous empressiez de les traduire pour les lecteurs de la *Revue*. En attendant, je crois leur être agréable en leur en donnant un rapide résumé, dans lequel je reproduirai les idées principales et les sentiments catholiques de l'orateur.

La question qu'il s'agit d'examiner est celle de savoir *si le pouvoir temporel est absolument nécessaire à l'existence du saint-siège*. L'histoire nous répond d'abord que le saint-siège a existé 700 ans sans posséder un seul village et qu'il n'en était pas plus faible pour cela. Elle nous apprend ensuite qu'après être entré en possession du Patrimoine de Saint-Pierre, il a été 700 ans sans pouvoir en jouir en paix. En effet, pendant tout le moyen âge, Rome n'a offert qu'un séjour très-peu sûr aux papes; deux des plus puissants, Grégoire VII et Urbain II, sont morts sur une terre étrangère, et un troisième nous apprend qu'au treizième siècle il n'y avait que Viterbe et Avignon où le saint-siège pût résider en toute sécurité. Ce n'est donc que depuis 300 ans qu'il jouit de la possession tranquille et assurée de ses États. Mais qu'est-ce que 300 ans en présence de dix-huit siècles? Si l'on quitte l'histoire, et qu'on aborde l'examen de la constitution politique des États de l'Église, on en comprend encore mieux le faible et l'imperfection. D'abord le pape est un prince électif. Son élévation au siège pontifical est aussi admirable au point de vue religieux que défectueuse au point de vue politique. Tout pouvoir issu du suffrage porte dans son sein un germe de mort; tout empire électif est de courte durée. L'histoire est là pour le prouver. En outre, le pape nouvellement élu est presque toujours un vieillard, étranger au pays ou inconnu de ses sujets. Il n'éveille ainsi ni sympathie ni confiance. L'administration intérieure n'est pas moins vicieuse. Autrefois l'action du gouvernement était presque nulle; il s'immisçait à peine dans les affaires publiques et ne froissait jamais personne. Le peuple, divisé en corporations, s'administrait lui-même, et ne s'en prenait qu'à lui de l'inexécution ou de la sévérité de ses règlements. Aujourd'hui, il n'en est plus ainsi: une nouvelle organisation politique, introduite par Napoléon I^{er}, a substitué la centralisation à la corporation. C'est le gouvernement qui règle et détermine tout, depuis les lois de sûreté générale, jusqu'aux simples mesures de police. Les fonctionnaires, il est vrai, sont pris parmi le clergé et parmi les laïques. Ces derniers même sont de beaucoup les plus nombreux: ainsi, en 1848, ils étaient de 3,059, tandis qu'il n'y avait dans toute l'administration que 109 prêtres. Mais ils sont chargés des emplois inférieurs, et ne peuvent jamais s'élever aux hautes charges. Ce refus d'avancement leur ôte toute considération et tout dévouement, et fait d'eux des gens ignorants et incapables. Les prêtres tiennent donc dans leur main les rênes de cette autorité absolue. Ils administrent aussi la justice, et cette seconde prérogative n'entraîne pas moins d'inconvénients et d'abus. Tous les jurisconsultes sont unanimes à blâmer cette disposition. Un prêtre, disent-ils, ne peut jamais être un bon juge: ou il manque de sévérité et n'en impose pas assez aux coupables, ou il exerce rigoureusement ses fonctions, et les arrêts semblent dictés par des motifs personnels.

Un tel gouvernement cause beaucoup plus d'embarras que de satisfaction au

saint-siège. Aussi les docteurs catholiques les plus illustres, comme Bellarmin et autres, ont-ils généralement reconnu qu'il vaudrait beaucoup mieux pour l'Église que les papes en fussent déchargés. Les populations des États romains, qui le jugent au point de vue de leurs intérêts et de leurs aspirations, portent sur lui la même condamnation. Quoiqu'il soit l'un des plus doux et des plus libéraux de l'Europe, il n'éveille aucune sympathie et n'excite partout que la méfiance et le mécontentement. Depuis quelques années, il est même devenu odieux à toute l'Italie, qui voit en lui le seul obstacle à la réalisation de ses plus chères espérances, la fondation d'un royaume italien puissant et libre. En 1856 l'ambassadeur anglais disait qu'il ne pouvait se fier à aucune classe de la population, et que le jour où il serait attaqué, personne ne lèverait la main pour le défendre. Les derniers événements ont confirmé la vérité de ce jugement. Depuis 1849, il ne se soutient plus qu'à l'aide de la France et de l'Autriche : si cet appui venait à lui manquer, il s'écroulerait aussitôt. Il ne faudrait cependant pas croire que cette aversion pour le gouvernement papal est une conséquence de l'affaiblissement du sentiment religieux ; il y a aujourd'hui autant de piété qu'autrefois dans les États de l'Église. Mais les populations envisagent les questions politiques à un autre point de vue ; elles distinguent le temporel du spirituel, et ne veulent pas que l'un soit dépendant de l'autre. Leur conscience ne souffre plus qu'on emploie des moyens politiques pour atteindre un but religieux, ou des moyens religieux pour atteindre un but politique. Du reste, cette manière de voir n'est pas propre à l'Italie seulement ; elle est commune à toute l'Europe. Partout le pouvoir temporel est irrévocablement sécularisé. En Allemagne, par exemple, il y a eu des principautés ecclésiastiques jusqu'au commencement du siècle ; mais elles ont disparu sous la condamnation de l'opinion publique, et non, comme on l'a dit, sous le souffle de la tempête politique. En 1814, alors que le calme renaissait, il eût été facile de les rétablir si elles avaient été détruites par le choc des événements ; mais on sait bien que pas une voix ne se fit entendre en leur faveur. Aujourd'hui, après cinquante ans de sécularisation, personne en Allemagne ne souffrirait que les deux pouvoirs fussent de nouveau réunis dans la même main, et que l'évêque fût placé à la tête du gouvernement. L'aversion des Italiens pour le gouvernement papal est de même nature et se rattache aux mêmes besoins et aux mêmes aspirations.

Si le saint-siège veut faire droit aux vœux de son peuple, et reconquérir sur lui l'autorité qu'il a perdue depuis quelques années, il doit donc apporter d'importantes modifications à sa constitution politique. Cependant ce moyen facile de sortir de la situation la plus intolérable du monde répugne à bien des catholiques. Ils craignent que la sécularisation du pouvoir temporel ne rencontre des difficultés insurmontables, et n'amène de nouveaux troubles et de nouveaux désordres. Mais ces craintes sont chimériques. Comme on n'a pas encore essayé sérieusement d'appliquer cette réforme dans les États de l'Église, rien ne prouve qu'une telle mesure serait impossible ou préjudiciable à la papauté. L'histoire nous apprend au contraire qu'un État dont le chef appartient au clergé peut fort bien être gouverné par des fonctionnaires laïques. Les principautés ecclésiastiques d'Allemagne se trouvaient placées sous un tel régime, et le peuple a conservé dans un de ses proverbes le souvenir de la justice et de la douceur de ces gouvernements. Les adversaires de la sécularisation invoquent aussi pour la combattre le souvenir du moyen âge. Ils rappellent qu'alors l'union

des deux pouvoirs ne soulevait aucune opposition et s'exerçait au profit de la liberté et de la civilisation. Ils en concluent qu'elle doit être conservée à tout prix. Cette objection, faite au nom d'un passé lointain, n'est pas plus sérieuse que celle qui évoque les craintes d'un avenir chimérique. Il n'est pas nécessaire d'être versé dans l'étude de l'histoire pour savoir que le moyen âge et les temps modernes sont deux époques toutes différentes. Alors le prêtre pouvait s'immiscer dans tous les détails de la vie; aujourd'hui il ne le pourrait plus sans déshonorer son caractère et perdre son autorité morale. Le sentiment religieux serait froissé à la vue d'un ecclésiastique chargé de la direction des théâtres, du visa des passe-ports, de l'exercice de la police, de la surveillance des maisons de jeu, etc.

D'ailleurs tous ceux qui sont au courant de la situation des États romains, et qui ne se laissent pas aveugler par des préjugés, reconnaissent la nécessité de réformes politiques. En 1831, les cinq grandes puissances adressaient un mémoire au saint-siège, dans lequel elles lui recommandaient d'opérer une transformation complète de ses institutions. Il devait, selon elles, admettre les laïques à tous les emplois et établir une représentation nationale. Le pape Pie IX lui-même, à son avènement au saint-siège, avait compris qu'il devait rompre avec le passé et introduire dans ses États les nouvelles institutions modernes. Le peuple, qui avait deviné sa généreuse pensée, l'accueillit comme un bienfaiteur et comme un père. Il commença par gracier tous les condamnés politiques. Puis il choisit pour son premier ministre l'illustre comte Rossi. Il connaissait les principes de cet homme d'État; il savait qu'il voulait peu à peu séculariser le pouvoir et l'asseoir sur les bases constitutionnelles; le pieux pontife savait tout cela, et il l'approuvait. Malheureusement leur généreux projet ne put pas se réaliser: les mazzinistes ne leur en laissèrent pas le temps. Voyant dans cette régénération politique le salut de la papauté, ils immolèrent Rossi au moment où il allait ouvrir la première assemblée nationale des États de l'Église. Depuis ce jour Pie IX a dû abandonner ses tentatives de réformes; mais il a perdu en même temps l'amour de son peuple, l'admiration de l'Italie, et s'il est encore à Rome, c'est grâce aux troupes françaises. Cependant une telle protection offre trop de dangers pour durer longtemps. En la conservant, le pape obère ses finances, augmente l'irritation de ses sujets, et aliène peu à peu sa liberté et son indépendance à la puissance dont il mendie le secours.

Sans prétendre indiquer aux événements la marche qu'ils doivent suivre, on peut imaginer avec plus ou moins de vraisemblance ceux qu'un avenir très-rapproché tient à sa disposition, et calculer ensuite les avantages ou les désavantages qu'ils offriraient à la papauté. Pour le moment il s'en présente cinq.

Le premier est celui d'une nouvelle guerre en Italie, dont le résultat serait favorable aux armes de l'Autriche. Cette puissance rentrerait en possession de la Lombardie, et le saint-siège recouvrerait les États de l'Église. De toutes les éventualités qui peuvent surgir, c'est assurément la moins désirable: elle provoquerait dans la suite une série de révolutions qui troubleraient et ensanglanteraient les États du pape. Le saint-siège se trouverait ainsi dans une situation pire qu'aujourd'hui.

La seconde éventualité est celle de l'établissement définitif du royaume italien sous le sceptre de Victor-Emmanuel, avec Rome pour capitale. Dans ce cas le pape serait forcé de quitter le Vatican et d'aller se fixer dans un autre pays catholique. Mais le nouveau royaume d'Italie porte en soi un germe de destruc-

tion; s'il se développait, les différents États annexés au Piémont reprendraient leur autonomie et le pape retournerait à Rome. Il y trouverait alors une organisation séculière fonctionnant régulièrement et dont il n'aurait plus qu'à surveiller la marche. Une telle issue des événements serait très-avantageuse au saint-siège.

La troisième éventualité serait celle d'un congrès des puissances catholiques qui se réunirait sur la proposition de l'Empereur Napoléon. Les puissances qui y prendraient part seraient la France, l'Autriche, l'Espagne, le Portugal, la Belgique et la Bavière, et malheureusement aussi le Piémont. Par leurs résolutions, elles maintiendraient probablement le saint-siège dans la possession des États qui lui restent aujourd'hui et lui rendraient ceux qu'il a perdus. Mais elles exigeraient la sécularisation complète de l'administration et l'introduction du régime constitutionnel. Cependant il n'est pas certain que ces résolutions satisfassent complètement les Italiens, et l'on aurait toujours à craindre dans les États de l'Église de nouveaux mouvements en faveur de l'unité de l'Italie.

Une quatrième éventualité serait la translation du saint-siège en France. C'était le projet de Napoléon I^{er}; ce doit être aussi celui de son neveu, qui a déclaré avoir recueilli l'héritage de son oncle. Cependant cette solution de la question romaine est peu à craindre : elle soulèverait contre elle l'opinion publique de toute l'Europe, et n'aurait en France même que l'approbation du parti bonapartiste. Les catholiques purs et les démocrates la repousseraient, chacun pour des motifs opposés; les premiers, parce qu'elle porterait atteinte à la dignité et à l'indépendance du saint-siège; les autres, parce qu'ils y verraient l'occasion d'un redoublement de ferveur et de piété dans le public.

Reste alors la cinquième et dernière solution de cette grave question, qui serait l'abandon volontaire par le saint-siège du pouvoir temporel. Que les âmes pieuses ne s'effrayent pas de cette perspective : le Christ a bien promis que les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre son Église, mais il n'a jamais dit que le successeur de saint Pierre resterait jusqu'à la fin des temps souverain d'un État politique. Du reste cette cession, bien loin d'affaiblir la papauté, la fortifierait contre les dangers du présent et de l'avenir. Si l'Italie est destinée à devenir encore le théâtre de nouvelles révolutions, le saint-siège, au lieu d'être mêlé aux scènes de désordre qui en résulteront, se retirerait à l'écart pour prier et demander le rétablissement de la paix. N'est-ce pas une plus noble tâche que celle de bannir, d'emprisonner, ou de mendier des battonnettes étrangères? Quant aux dangers que son indépendance pourrait courir, ils sont purement imaginaires : deux cents millions de catholiques auront toujours les yeux fixés sur lui, et accourront au plus léger signe à la défense de leur père spirituel.

Voilà les cinq solutions possibles de la question romaine. Personne ne sait encore quelle est celle que la Providence adoptera : il faut attendre avec confiance et *laisser passer la justice de Dieu*. Mais une chose est certaine, c'est qu'au milieu de la tempête et du flot dévastateur de la révolution, le siège de saint Pierre restera debout et défiara l'orage. L'Évangile en a donné la promesse aux chrétiens : « Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle. » Qu'ils se rassurent donc et croient à la parole divine ; malgré toutes les épreuves qui peuvent l'assaillir, la papauté est éternelle.

C. H.

Berlin, 11 mai.

Les cours sur Goethe sont terminés, et le nombreux auditoire qu'ils ont attiré me fait penser que le monument pourra être érigé sous peu. La séance du jeudi 23 mars, que M. Hermann Grimm consacra au *Voyage d'Italie*, a été avec celle de M. Virchow la plus applaudie et la plus approuvée. Une élocution limpide et précise, la connaissance parfaite des matières traitées, un savoir étendu sans nul étalage, un éloignement marqué pour toute redondance, telles sont les qualités qui ont prévalu dans ce cours et en ont fait comme un épilogue à l'ouvrage interprété. Je ne saurais vous donner une idée du talent littéraire de M. Grimm qu'en le comparant à celui d'Emerson : même alliance de l'analyse critique et de la digression poétique, même réserve d'allures et même indépendance domptée de la pensée, même concision de style, concision un peu prétentieuse parfois et toujours étudiée; on pourrait comparer également leurs productions respectives à ces fines sculptures sur bois du quatorzième siècle qui, sans avoir la puissance d'expression du marbre, du bronze ou de l'ivoire, ont une netteté, une grâce, une physionomie toute particulière qui leur prêtent le plus vif attrait.

Se rattachant à la donnée reçue de la transformation de Goethe à la suite de son voyage en Italie, M. Grimm a tâché de montrer pourquoi cette terre illustre, et Rome en particulier, sont aptes à développer et, pour ainsi dire, à débayer l'esprit de tous ceux qui ont eu le bonheur d'y séjourner quelque temps; il l'a fait en donnant de la ville éternelle une belle vue mentale, en interpolant heureusement dans sa démonstration des citations tirées des lettres de Goethe, et en décrivant avec beaucoup de vivacité l'influence immédiate et régénératrice que prennent sur les hommes ces monuments, ces sculptures, ces fresques dont l'impression n'a pu être affaiblie par les séculaires admirations des peuples. D'après M. Grimm, en se retrouvant lui-même à Rome, Goethe aurait aussi retrouvé l'Allemagne; l'influence française, qui avait prévalu autrefois au point de faire songer Lessing à écrire son *Laocoon* en français, y était maintenue au temps de Goethe par Wieland, tout imbu des encyclopédistes, et se manifeste encore très-visiblement dans *Werther*, *Clavijo* et même *Götz de Berlichingen*. A partir de l'*Iphigénie*, écrite à Rome, la personnalité de Goethe apparaît libre de toute réminiscence étrangère, et elle pose avec Schiller la pierre angulaire du vaste édifice de la littérature germanique dont Luther et Lessing avaient jeté les fondements. Je ne m'arrêterai pas à demander si la transformation de Goethe ne se fût pas accomplie en tout lieu aussi bien qu'en Italie, le grand poète s'y étant réfugié à l'âge de quarante ans, c'est-à-dire à l'âge où généralement l'individualité s'épanouit après que les diverses aptitudes sont écloses, et où, après s'être approprié les pensées de ses précurseurs, l'homme de génie exhale à son tour sa pensée fécondante. Je ne le demanderai pas, car vous m'en voudriez avec raison de cette subtilité, et je reviens à M. Grimm, auquel les diverses étapes du voyage de Goethe ont fourni d'heureuses esquisses et qui a gratifié Venise d'une nouvelle et poétique description, à laquelle j'aurais seulement demandé un peu plus de chaleur. Comme je viens de faire une petite critique, à ce que je vois, je ne terminerai pas sans adresser à M. Grimm un reproche qui s'applique à plusieurs des orateurs de ces cours; il a trait à la

liaison de Goethe avec madame de Stein, que l'on connaît par le volume de correspondance publié il y a une dizaine d'années. M. Virchow et M. Nettner avaient déjà parlé de la « *hautaine baronne* » à laquelle Goethe préféra la « *simple fille du peuple* », et M. Grimm dit négligemment qu'il quitta Weimar alors que cette liaison lui fut devenue un joug insupportable. Or on n'a pas le droit, ce me semble, de coudoyer en passant des relations aussi intimes; si on eût consacré une séance à l'exposé de cette passion, que l'on eût commenté les conséquences qu'elle eut, et l'importance dont elle fut pour Goethe, on aurait pu alors condamner ou approuver les expressions de cet exposé, en louer ou en blâmer la tendance et la valeur psychologique, mais on n'eût pas été choqué comme par cette façon de bâcler en deux mots un sentiment aussi complexe, et de donner en passant une ruade à des émotions qui, nobles ou non, sympathiques ou froissantes, ont creusé un profond sillon dans deux âmes.

Quelques jours avant la séance de M. Grimm, j'avais assisté au panégyrique de Schleiermacher, prononcé par le docteur Carl Schwartz, venu de Gotha à cet effet, et je crois que rarement sujet aussi étendu a pris sous la parole d'un orateur autant de vie, de clarté et d'unité. Comme l'éminent prédicateur l'a fait remarquer au début de son discours, le souvenir des hommes qui ont ravivé l'Allemagne en un temps de léthargie, ce souvenir s'anime avec les années, et en tête de ces hommes, avec Fichte, Niebuhr, Savigny et Humboldt, on nomme Schleiermacher. « Je n'hésite pas à l'avancer, dit M. Schwartz, ce grand et actif théologien fut un réformateur, et c'est avec raison que Neander l'a désigné comme l'introducteur d'une nouvelle ère de la théologie et de l'Église. » — Comme peu de biographies vous donneraient un aperçu aussi complet et aussi net du grand penseur, laissez-moi parcourir avec vous ce remarquable panégyrique et céder la parole à M. Schwartz. « Ce qui attirait et captivait tous ceux qui approchaient Schleiermacher, et ce qui caractérise d'une façon très-nette son importance scientifique, c'était l'union qui s'accomplissait en lui de contrastes apparents qui, dans le monde en général et chez les natures superficielles, ne se rencontrent qu'en opposition et en lutte : l'union du mysticisme (j'entends parler ici d'un sentiment doux, vrai, tout intérieur) avec le raisonnement le plus impérieux, le plus tranchant, le plus perçant, qui, vigilant gardien du trésor du cœur, ne le quittait pas, le défendait et l'épurait; l'union d'une innocence d'instinct tout enfantine, et d'une force de volonté vraie et inébranlable, à laquelle se joignaient une avidité de lutte presque provoquante et un esprit semillant; l'union d'une délicatesse féminine avec la mâle conscience, d'une piété fervente et d'une insatiable soif de connaissances qui ne s'apaisait devant aucun doute. » — Passant à quelques notices biographiques, M. Schwartz nous dit que l'éducation claustrale de Schleiermacher (chez les frères Moraves) fut d'une grande importance pour son esprit, qui, dans la maison paternelle déjà, avait reçu l'empreinte de la foi la plus vive. « Il conserva jusque dans sa vieillesse une piété suave et émouvante, piété d'enfant non entravée par la frivolité mondaine, pas plus que par les dogmes extrinsèques et contre nature que son esprit perçant repoussa de bonne heure. » — « C'est aux frères Moraves que je dois la tendance mystique qui m'a été si salutaire, et qui m'a sauvé au fort des assauts du scepticisme, » disait Schleiermacher; et dans sa vieillesse il ajouta : « Je suis redevenu frère Morave, mais dans un sens plus élevé. » — « Cependant, dès sa jeunesse il fut en proie aux luttes spiri-

tuelles les plus violentes; il ne parvint pas à incruster en son âme les dogmes du châtement éternel, du rapport entre les souffrances du Christ et les fautes rachetées par elles, ceux de la perversité naturelle et de la grâce surnaturelle. Le jeune Schleiermacher écrit à ses parents, et confesse qu'il ne peut croire à la divinité de Jésus-Christ ni à l'expiation de nos péchés par sa mort, que ces doutes ne sont ni passagers ni superficiels, et il les prie de l'arracher à ce terrain étroit et de lui permettre de pénétrer dans le champ vaste et libre de la science. Peut-être parviendrait-il à terrasser ses doutes en reconnaissant que maint argument n'était pas irréfutable comme il l'avait pensé, mais il lui fallait éprouver sa foi. Cette lettre, dictée par une irréfrenable avidité de connaissances, fit triompher l'amour paternel de la théologie, et le père lui répondit : « Va donc dans ce monde dont tu recherches la gloire, et vois si ton âme se satisfait de ses vanités. » Nous voyons ici la puissance indomptable de son esprit investigateur. Voilà déjà le contre-poids à l'intensité de sa ferveur; voici poindre la raison qui pénètre, analyse, sépare, décompose tous les objets, qui démarque strictement les limites, qui accuse tous les contrastes, et s'efforce ainsi de débrouiller les nœuds dont la demi-réflexion enlace la connaissance, et de découvrir les lois premières de l'existence, lois simples, mais voilées....

» Par cette faculté analytique qui le prémunissait contre toute théorie d'auto-rité, et par ce pénétrant instinct de la vérité, il se rapproche de Lessing, auquel personne n'a ressemblé autant que lui sous ce rapport. Son esprit était un arsenal de lames acérées, et l'on peut dire que tout son être était comme phosphorescent de dialectique. A cette faculté se joignait une qualité qui la pondérait et lui communiquait plus d'action, et que j'oserais nommer la virtuosité morale de Schleiermacher; cette qualité, qui n'était pour ainsi dire que le revers pratique de sa dialectique, consistait en une élasticité de volonté à l'aide de laquelle il commandait à toute heure sur son être, et passait avec la sûreté du maître d'une tonalité de sentiments à une autre, par les gradations les plus hardies. Ceux qui l'ont connu savent combien lui, qui avait édifié sa vie sur une base si idéale, était étranger au pédantisme pastoral, à l'onction fastidieuse de la plupart de ses confrères ecclésiastiques, et comment au contraire il alternait du sérieux au gai, et passait des contemplations religieuses aux pensées mondaines avec un rare bonheur de transition.

» Nous le savons, continue M. Schwartz, Schleiermacher n'a pas été de ceux dont la besogne est de courte haleine; il n'a jamais voulu en être. C'est peu à peu, et en suivant les impulsions de son génie moral, qu'il s'est développé et a passé de la fermentation trouble de sa jeunesse à la clairvoyance calme de l'âge mûr. Lui aussi a eu à traverser sa période de tempête et de tourmente; il lui a payé son tribut par mainte parole téméraire et provoquante, et plus d'un jugement erroné sur ses amis et leurs œuvres littéraires, comme par exemple sur Frédéric Schlegel et sa révoltante *Lucinde*. Avec tout l'enthousiasme de la jeunesse, il a appartenu un temps, nous le savons, à ce cercle des romantiques¹; et, fort de sa mesure et de sa dignité morales, il s'est laissé bercer par les hautes vagues de cette effervescence; mais, dans la vie pratique comme dans la science,

¹ Il est important de faire observer ici que par le mot *romantisme* on comprend en Allemagne toute une école poétique, philosophique et esthétique à laquelle se rattachent les noms de Kleist, Schlegel, Novalis, Tieck, et qui a brillé sur le déclin de l'empire français.

il triompha de l'exagération de parti, et abandonna à ses collègues leur idéalisme fantastique qui, dédaigneux et ironique, s'élevait au-dessus du bon sens et des lois morales. Il en triompha par la fermeté de sa raison et par la moralité innée en lui, et renonça à tout commerce avec ses amis, quand il les vit aboutir au sensualisme et à l'extravagance, et leur doctrine dégénérer en épicurisme et en un catholicisme de fantaisie. »

Puis M. Schwartz expose la beauté des rapports de Schleiermacher avec sa femme et ses enfants, qu'il aima de la plus tendre et de la plus noble affection, et dont les sentiments pour lui allaient jusqu'à l'adoration ; il le montre ensuite dominant l'âge, les peines physiques et morales, jusqu'à la mort, par la force de sa volonté inflexible autant que sereine ; et il revient, après ce tableau abrégé de sa vie intime, à sa valeur scientifique, disant : « La moralité, qui était le trait prédominant de l'âme de Schleiermacher, qui l'a dirigé à travers ses troubles intérieurs, qui a transformé le personnalisme tranchant et provoquant de sa jeunesse en une attitude ferme et recueillie, fut de plus d'importance pour sa théologie que beaucoup ne le croient. Combien n'en est-il pas qui se figurent que le mérite principal de Schleiermacher est d'avoir isolé la religion de la morale, et ainsi ne reconnaissent pas que cette séparation n'est autre chose qu'une union plus étroite, et qu'outre-passant toutes les divergences, Schleiermacher avait sondé indissolublement en lui l'élément moral et l'élément religieux ! C'est pourquoi les motifs religieux de ses sermons étaient toujours enchevêtrés à des points de morale ; il conduisait la religion à travers le plus petit rouage de la pratique, de même qu'il la plaçait toujours sur le terrain de la plus haute culture moderne ; et c'est à cela qu'il devait la force persuasive et entraînante de son éloquence. Qu'il me soit permis d'insister sur ce point, et de dire que Schleiermacher fit époque dans la branche scientifique qu'on nomme la morale, autant au moins que dans la dogmatique. Dès sa jeunesse il s'était adonné avec prédilection à l'étude de l'*éthique* ; sa première publication importante fut une critique de toutes les doctrines morales (1803), à laquelle se rattachèrent plus tard le cours sur la morale chrétienne et la morale philosophique, et ce furent des problèmes de morale dont il fit les sujets des discours à l'Académie des sciences. Or, le grand progrès que Schleiermacher marque dans ce domaine, le voici : il a élevé la morale partielle, celle qui ne parle que de devoirs et de vertus ; il lui a fait un grand organisme, un royaume du bien, et a renfermé en elle les notions de l'Eglise, de la famille et de l'État. Plus encore, il a donné tout son accent à la personnalité, et a relevé l'importance du caractère individuel dont tout acte moral doit être scellé. » — « J'ose dire que la grande semence de vérité que contenait le romantisme germa dans Schleiermacher, qui la purifia de l'exclusivisme en reconnaissant dans la notion individuelle le complément nécessaire des idées générales, et en faisant marcher de front ces deux principes qui se réclament et se complètent. »

Revenant une fois encore à la biographie du grand théologien pour lequel il ressent une admiration si motivée et si communicative, M. Schwartz nous rappelle que Schleiermacher fit partie des héros qui relevèrent le peuple allemand au temps désastreux et glorieux de 1813. Il fut mis par le maréchal Davoust sur la liste des « *lites turbulentes* », et son nom est rangé parmi ceux de Fichte, de Scharnhorst, de Stein et de Gneisenau, lorsqu'on évoque cette heure de souverain abaissement et de suprême délivrance.

» Actif et patient, scrutateur et fervent, tolérant et inébranlable, insinuant et austère, Schleiermacher joignait à cette rare association de dons une tendance insurmontable vers une culture universelle. Ce fut elle, continue M. Schwartz, qui l'éleva au-dessus des théologiens de son époque, et l'assimila à Leibniz et à Lessing. Chez les frères Moraves déjà il était familiarisé avec Homère, Hésiode, Sophocle, Euripide et toute la Grèce poétique et philosophique; plus tard, à Halle, il se montra imbu de Kant, de Spinoza et de Fichte; ainsi l'antiquité, la philosophie, la poésie contemporaine, le romantisme, les guerres d'affranchissement, tout ce grand mouvement, non-seulement il s'y associa en pensée, mais il le proclama, il en porta le drapeau, et fut, comme il le dit lui-même, *un conjuré de l'avenir*.

» Et après des détours apparents, nous voici arrivés au point d'où nous pouvons saisir le mieux la place historique de Schleiermacher et l'influence réformatrice qu'il a exercée sur la science et l'Église. Il a si profondément agi sur les esprits parce qu'il n'appartenait pas aux théologiens routiniers, et que, loin de reconnaître le divorce entre la foi et la science, entre les doctrines surnaturelles et le rationalisme, il participa à la grande fermentation esthétique et philosophique de la première moitié du dix-neuvième siècle qu'on nomme généralement *romantisme*, et en dirigea les eaux fécondantes sur le terrain stérile de la vieille théologie. Peu soucieux des partis théologiques et de leurs conventions, Schleiermacher a fait luire au fond de la conscience fervente la torche de la plus libre recherche. Il fallait, pour rallier les esprits cultivés à la religion, un homme qui eût vraiment sondé toutes les profondeurs, escaladé toutes les hauteurs de la culture humaine, et qui eût en même temps préservé sa foi; Schleiermacher fut cet homme, et accomplit cette œuvre de ralliement qui imprime une telle valeur aux *Discours sur la religion*, qui sont peut-être sa plus importante production, car ils renferment le programme de toute sa théologie. C'est là qu'il a révélé l'essence de la religion à l'homme perdu par le rationalisme ou l'orthodoxie (également stériles tous deux), et qu'il a réconcilié la religion avec l'esprit moderne. Aussi, comme il s'était imposé cette tâche, ne le voyons-nous pas apparaître dans la longue robe du pasteur, mais drapé du léger manteau philosophique, et prêt à parler « en homme, des saints mystères de l'humanité ». Il veut prouver aux esprits forts que ce qu'ils ont compris et méprisé sous le nom de religion n'en est que le masque, à savoir une Église extérieure, la formule d'une doctrine, ou un résidu de morale, et que non-seulement la religion est compatible avec le plus libre essor de l'intelligence, et qu'elle se prête aux plus riches ornements de la science, mais encore qu'elle est la source vivante, la forte racine de toute conception spirituelle.

» Elle n'est point neuve, la pensée fondamentale de ces discours, celle qui pose en fait que la religion n'est ni une science, ni une pratique, ni une doctrine, ni une morale, mais quelque chose de primordial, et qui affirme que le sentiment est la source fécondante de l'esprit. Jacobi déjà s'était trouvé sur cette voie, et avait employé les mêmes expressions; les romantiques, F. Schlegel, Novalis et d'autres, avaient varié les expressions : *Cœur, Sens, Instinct*, pour opposer, en les exaltant, les forces spontanées de l'âme à l'intervention de l'entendement et à la trivialité de la morale extérieure. Mais ce fut Schleiermacher qui revêtit cette pensée de sa plus forte expression, et qui la limita suivant la raison, se séparant en cela de ses amis qui en exagéraient la portée. Il a le

mérite de n'avoir pas, à l'exemple de ces derniers, fait de la piété un sentiment opposé à la pratique et au savoir, à la morale et à l'entendement, et d'avoir opéré avec art l'union de deux forces polaires, du sentiment le plus mystique et le plus spontané avec la réflexion la plus sérieuse. J'ai dit *avec art*, parce que cette union consiste en une sorte d'oscillation de ces forces polaires, qui se cherchent, se stimulent, se réalisent conjointement, autant qu'elles semblent se heurter et se détourner l'une de l'autre. De même que sa religion et sa philosophie (comme Schleiermacher l'écrivait à Jacobi) étaient décidées à ne se pas contredire et pour cela même n'en avaient jamais fini l'une avec l'autre, et finissaient toujours par s'accorder et se rapprocher, de même la religion et la morale concouraient au dedans de lui à l'unité la plus absolue. La religion est pour Schleiermacher l'éternelle impulsion de la moralité éternelle remontant à la cause divine, et à son tour la moralité n'est autre chose que la religion s'appliquant à l'action libre. Dans sa *Dialectique*, de même que dans sa *Psychologie*, il prend l'idée de Dieu pour celle de l'unité absolue, et celle du monde pour la division de la totalité de l'être, inséparablement unies toutes deux par la force d'attraction des puissances polaires. Fichte et Schelling sont réconciliés en lui; l'omnipotence de la *causalité* et le droit du *sujet*, la complète dépendance vis-à-vis de Dieu et la libre détermination vis-à-vis du monde : c'est la pensée de Fichte que nous retrouvons dans ce sujet libre et agissant de par soi, mais qui a de plus chez Schleiermacher sa base et son soutien éternels dans la confiance et la soumission en Dieu.

» D'après ce que je viens de vous exposer, la religion serait innée et spontanée, elle précéderait toute pratique et tout savoir, elle serait une vie en Dieu, un sentiment de complète soumission devant lui; il s'ensuit que toute doctrine, quelle qu'elle soit, imposée par l'Église (c'est-à-dire dogme), ou système philosophique, ne saurait être la religion et ne saurait déterminer ni la mesure ni la valeur de la piété d'un homme. Nous avons ici la différence essentielle de la religion et du dogme, de la vie et de la doctrine, différence grosse de résultats non-seulement quant au jugement porté sur les individus et leur croyance, mais quant au dogme en général, à sa valeur, son autorité, son irréfragabilité.

» Une des conséquences importantes et considérables de cette détermination de l'essence de la religion, la voici : la religion est la vie intérieure de l'homme, c'est une révélation de l'âme, et non une révélation extérieure. Nous devons la voir germer et croître au dedans de nous, et l'éprouver, et non la recevoir par tradition. La voix mystérieuse de notre conscience peut *seule* nous répondre et nous éclairer lorsque nous recherchons ce qui est de l'essence de la religion, ce qui en est inaltérable, et ce qui, au contraire, n'en est qu'une forme accidentelle, qu'un appendice d'importance moindre; à elle seule revient la décision dernière. Schleiermacher a procédé avec une rigide conséquence d'après le canon religieux qu'il avait érigé, et il a élagué de sa *Dogmatique* maint article qui jusqu'alors avait joué un grand rôle dans la théologie.

» L'essence de la religion est donc tout intime et toute d'expérimentation intérieure, et l'autorité suprême n'appartient en cette matière à aucune des traditions, pas plus à celle de l'Église dans les écrits de ses adhérents, qu'à celles du premier christianisme dans les saintes Écritures. Ces traditions ont leur valeur considérable, elles confirment, appuient et élaborent notre foi, mais elles n'en sont pas la clef de voûte. On devine de quelle conséquence fut

cette déclaration, qui contient tout le *subjectivisme* tant reproché à Schleiermacher.

» Je pense n'avoir pas besoin de faire observer, conclut M. Schwartz, combien la pensée de Schleiermacher était éloignée de ce *subjectivisme* pervers, à l'aide duquel l'individu en appelle à lui-même, à ses impressions vagues, à ses notions arbitraires, avant d'avoir été cultivé et ennobli par les leçons de l'histoire et les travaux de la science; il me suffira, je l'espère, de rappeler qu'il fut le premier à remettre en honneur le principe de la communauté, qu'il considérait comme un principe d'amélioration et un soutien nécessaire à l'homme individuel, et ainsi il a reconquis la notion de l'Église, notion qui s'était perdue chez nous. Tenons-nous-en donc à ce *subjectivisme* de Schleiermacher; nous, protestants, ne pouvons ni ne devons rester en deçà de la libre recherche sévère, réfléchie, consciencieuse; elle est notre plus haute tâche, en présence de laquelle nulle autre ne saurait avoir de valeur. La réformation a reconquis la conscience garrottée et enchaînée, en répondant à toutes ces autorités et toutes ces traditions de l'Église antérieure : « *Nous ne pouvons.* » En effet, l'examen et l'autorité, la croyance de la conscience et la foi imposée, telle est l'antithèse éternelle du protestantisme et de l'Église catholique, et le droit individuel soutenu par le premier a trouvé dans Schleiermacher son plus grand représentant. »

A ces lignes M. Schwartz ajouta encore quelques observations sur l'état actuel du protestantisme en Allemagne, déplora que l'obscurité et l'hypocrisie se fussent emparées de la religion, et exhorta ses auditeurs à réveiller en eux le souvenir de Schleiermacher, de ses principes, de ses doctrines et de ses actes, afin d'arrêter le débordement de l'erreur.

Le théâtre Victoria, dont les affaires étaient gravement compromises depuis le départ de la troupe italienne, s'est inopinément relevé par la mise en scène du *Comte d'hiver*, de Shakspeare. Cette perle de l'admirable parure fantastique dont le poète incomparable a orné le théâtre, avait été quasi mise au rancart; on redoutait pour la représentation cette alliance hardie du plus haut tragique et de l'idylle, peut-être aussi l'action double et triple, et encore et surtout la grande erreur géographique, la *Mer en Bohême*, erreur qui inspira à madame Sand le mot devenu proverbial : « Savoir la géographie comme Shakspeare. » M. de Dingelstedt s'est emparé de la pièce, l'a retravaillée et l'a mise en scène augmentée de la musique de M. de Flottow. On ne peut que lui savoir un gré infini de cette restitution, qui lui a réussi aussi bien que possible; car à Berlin, comme à Munich, à Weimar, à Dresde et à Schwerin, le public a reçu avec enthousiasme la nouveauté du plus vénéré de ses dieux. Pour ma part, quelque intérêt que j'aie pris à la représentation, je ne saurais retenir ici quelques remarques. M. de Dingelstedt a transformé en Arcadie cette Bohême subversive de toute instruction, et je l'ai regretté. Je me figure que Shakspeare savait aussi bien que nous que la mer ne baigne pas le pays qu'il avait choisi à dessein pour symboliser l'éloignement, l'inconnu, l'étrange, le bizarre. Le premier personnage qu'il met en scène en Bohême, c'est Autolycus le larron, et le premier acte auquel nous assistons est une supercherie; or, quand on m'assure que cela se passe en Arcadie, j'en suis plus choquée que si j'avais à me figurer la mer aux confins de la Bohême. Ma seconde observation porte sur le dénouement, un des plus émouvants qui soient au théâtre, et que M. de Dingelstedt a précipité, craignant vraisemblablement d'ennuyer le public, peu soucieux en général

de belles paroles, une fois que l'action lui semble terminée. Shakspeare a étendu avec beaucoup d'art la dernière scène, où, après vingt ans de séparation, le roi Léontès retrouve sa femme Hermione, dont il croit avoir causé la mort. Les vers, s'ils sont inutiles à l'action, sont indispensables au développement des caractères et à la situation, qu'il est difficile d'accepter d'emblée, et sur laquelle la poésie devait jeter un éclat qui nous rendit indifférents à toute vraisemblance. Car c'est bien l'un des plus hauts défis jetés aux conventions dramatiques que cette pièce, dont les moindres détails sont parachevés pourtant. Elle est formée des contrastes les plus risqués de caractère, de situation et de langage, du jeu le plus hardi avec le temps et le lieu; la tragédie, la comédie, l'idylle s'y tendent la main; la donnée en est de la plus grande invraisemblance, et cependant rien ne paraît outré, rien ne choque, rien ne rebute, tout saisit ou enchante, depuis la jalousie du roi Léontès jusqu'à l'amour, d'une ineffable grâce d'expression, du couple des princes bergers de la Bohême. C'est pourquoi il ne fallait pas morceler autant cet anneau inestimable du merveilleux cycle shakspearien, et ne pas le bosseler pour ainsi dire, afin de l'accommoder à nos exigences ou plutôt nos marottes. La musique de M. de Flottow, quelque peu banale, ne dérange pas trop l'impression, et contribue, pour le gros du public, au succès de cette pièce, qui fait concurrence à *Orphée aux enfers* et au dernier et plus stupide de nos ballets : *Ellinor*.

Je voudrais vous parler au long des *Fabiens* de M. Gustave Freytag, que l'on représente au Théâtre-Royal; mais ne les ayant vus qu'une fois, je ne pourrai vous en donner qu'une idée très-générale, sans être à même de vous en citer quelques passages. Les deux problèmes du patriciat et de la plèbe y sont posés en présence et avec une singulière force et une rare lucidité de vues. Fort heureusement pour son œuvre, M. Freytag a évité toute tendance, toute partialité; il n'a pas fait l'apologie de l'aristocratie plus que le panégyrique du peuple, et il a représenté ces deux forces en basant son drame sur la fatalité de leur lutte et le principe *sine qua non* de leur existence. Unie jusque dans le crime, telle est la devise de la première; hostile même aux concessions, tel est le mobile du second, et sur ces deux pivots tourne la tragédie des *Fabiens*, dont les situations sont pathétiques, les caractères très-tranchés, la diction expressive et élevée. Ce sont, il est vrai, des antagonismes et des principes plutôt que des Romains qui se présentent à nous et se croisent, mais le poète a su leur communiquer la vie, et l'impartialité avec laquelle il les fait mouvoir fait qu'on les suit tous avec intérêt, et que la froideur qui résulterait d'une tendance systématique est évitée. Cependant j'ai encore été choquée par les scènes d'amour dans cette pièce remarquable; les cantilènes fades, roucoulées au fort des crimes et du danger par la fille du consul et le fils du tribun, m'ont surprise désagréablement, et une fois de plus j'ai désiré que les grands poètes dramatiques cessassent d'intercaler l'amour dans leurs œuvres, lorsqu'il n'en est pas l'âme ou le levier. Comme accessoire, ornement ou temps de repos, il est tout bonnement insupportable, et ne saurait inspirer au poète que des expressions fades et de fastidieuses monotonies.

Je tiens encore à vous mentionner la messe en *si* mineur de Bach, dont l'audition a été considérée ici comme un événement musical, cette grande œuvre n'ayant été exécutée que très-rarement et très-imparfaitement jusqu'ici. La société de chant de M. Stern a tenu jusqu'à trente-cinq répétitions durant l'hiver,

pour arriver, il est vrai, au plus beau résultat d'ensemble et de coloris; et l'on ne peut que regretter que cette exécution modèle ne se soit pas réitérée à trois ou quatre reprises, le gros du public étant incapable de se rendre un compte même approximatif de l'importance de ce grand monument de l'art après une première audition. La messe est divisée en cinq grandes parties : le *Kyrie*, le *Gloria*, le *Credo*, le *Sanctus* et l'*Agnus Dei*, qui se subdivisent en plusieurs petites. Bach offrit en 1733 le *Kyrie* et le *Gloria* à l'électeur de Saxe, en vue d'obtenir la place de maître de chapelle, qui lui fut accordée trois ans après. On croit généralement qu'il avait eu d'abord l'intention de ne composer qu'une *Missa brevis*, et qu'au fur et à mesure il y joignit les autres parties, comme le *Gratias*, le *Crucifixus* et l'*Agnus Dei*, qu'on retrouve dans plusieurs de ses autres compositions, notamment dans ses cantates. J'hésite à ajouter quelques mots, la louange étant parfois aussi impertinente que la critique, et il faut être arrivé à un degré de connaissances musicales peut-être inaccessible aux dilettanti, pour se permettre d'exalter cette œuvre aussi abstraite que grandiose. Quand, à la suite de cette exécution, le public, épuisé et fatigué, n'en pouvant plus d'ennui, s'écria que c'était magnifique et sublime, j'en fus impatientée peut-être plus encore que de lui voir souvent critiquer avec la suffisance de l'ineptie plusieurs des plus hautes œuvres modernes, et je désirai que les grands hommes incontestés reçussent au moins le tribut du respect, le silence, et qu'ils ne fussent pas troublés dans leur immortalité par l'admiration convenue, comme ils ont été pourchassés durant leur vie par le blâme de parti pris. Je vous dirai donc aussi timidement que possible qu'il m'a paru que ce gigantesque édifice était élevé à la musique plus encore qu'à la religion, et que Bach a basé les étonnantes combinaisons et les groupements admirables de sa plus vaste conception, non sur une foi personnelle, comportant les émotions et les élans du sentiment individuel, mais sur la foi générale de son temps; foi d'airain, foi intacte et inébranlée, plus forte et tranquille qu'ardente et militante, et qui se prête aux nombreuses et riches digressions de science musicale dont cette partition est hérissée. L'*Incarnatus*, le *Crucifixus* et le *Resurrexit* m'ont paru les plus belles parties de cette œuvre, et hormis quelques fragments de la *Missa solemnis* de Beethoven, je ne sache aucune page de musique classique qui m'ait aussi profondément atteinte et ébranlée. Mais qui saurait parler dignement de la musique?

Dans mon prochain courrier, je vous rendrai compte de deux nouvelles publications extraites des papiers de M. de Varnhagen : la correspondance de Rachel de Varnhagen avec le Dr Veit, et le journal politique et privé de Frédéric de Gentz.

C. F.

CHRONIQUE DE QUINZAINE.

13 mai.

Toutes choses en suspens — voilà le mot que la quinzaine politique hérite de ses aînées.

La situation cependant a marché. Dans quel sens? dans le sens de la complication. L'écheveau politique fut-il jamais plus embrouillé? S'il n'y avait qu'un seul motif de guerre, sans doute la guerre aurait déjà éclaté, mais comme il y a prétexte, au compte de lord Palmerston, pour une demi-douzaine de bonnes guerres, la paix se maintient encore. L'Europe demeure en équilibre, parce que son ancien équilibre est de toutes parts menacé. Et ce n'est pas là un paradoxe. Ce qui décide de la guerre ou de la paix, ce sont les alliances ou les divisions entre les grandes puissances. Or, au cas particulier, la paix règne en divisant. L'Angleterre est avec la France en Italie, mais il n'y a pas seulement la question d'Italie, il y a pour l'Angleterre la non moins fameuse question d'Orient : union d'un côté, dissentiment de l'autre. Je néglige l'incident, encore secondaire, que les îles Ioniennes ont introduit dans les complications générales.

La Prusse n'a nul intérêt à suivre l'Autriche en Italie; mais il se trouve que son gouvernement, qui revendique le Schleswig au nom de la nationalité allemande, sent remuer le morceau de Pologne qu'elle a avalé; la résurrection des nationalités l'inquiète et pourrait la rapprocher de l'Autriche dans une circonstance donnée : la politique prussienne va donc l'amble, comme la politique anglaise.

La Russie paraissait ne vouloir se mêler de rien en Italie; c'était sage. Mais voilà que les Polonais s'inscrivent d'office à l'ordre du jour européen. La Russie, quoi qu'elle en ait, ne peut alors que jeter un regard du côté de l'Autriche; on lui a montré à Varsovie que les morts reviennent : le spectre rouge de la nationalité la met en émoi et la rappelle au sentiment d'une solidarité qu'elle eût volontiers oubliée. Cependant, si les événements de Pologne tendent à l'incliner vers l'alliance autrichienne, voici Constantinople qui se montre à l'horizon pour lui marquer une ligne de conduite différente. La politique de la Russie se bifurque donc également.

L'Autriche enfin, sur laquelle tout l'orage semble s'être amassé, est ballottée par les flots contraires des races et des peuples qu'elle a comprimés si longtemps, et qui aujourd'hui menacent de l'engloutir. Elle est tenue, sous peine de mort, de trouver un moyen terme durable entre la dislocation ou la compression, entre l'anéantissement et le retour vers un gouvernement désormais impossible.

Il faut à la fois qu'elle reconnaisse et qu'elle nie les nationalités. A ses signaux de détresse, personne n'accourt. Notre âge est sans pitié. Ses complices de 1815 ne la connaissent plus; elle est devenue tout à coup la brebis galeuse de la diplomatie européenne.

Le gouvernement français a-t-il au moins, lui, une politique sans ambages? Au dedans, il rencontre l'Église qui affirme la nécessité de son pouvoir temporel, au dehors il ne peut plus qu'abandonner à lui-même ce pouvoir arbitraire et suranné. Au dedans, il rencontre l'instinct et les préjugés d'une nation qui n'est pas en sympathie avec la race anglo-saxonne; au dehors il lui faut l'alliance avec l'Angleterre, une alliance que la situation générale ne fait qu'indiquer avec une évidence croissante. C'est parce que cette alliance a existé que l'Italie s'est formée, c'est à la condition que cette alliance se maintienne que l'Italie pourra s'achever. Et pourtant, de ce côté-là aussi quelques légers nuages menacent chaque jour de se former. S'il est une nation grande chez elle, admirable de sagesse et de liberté en même temps, c'est l'Angleterre; mais s'il est au dehors un peuple égoïste et mesquin, c'est encore l'Angleterre. Telle semble être la fatalité de son organisation manufacturière, coloniale et maritime. L'Angleterre, par l'exagération de son génie mercantile, est devenue la Rome des mers; elle paye cette extension colossale et disproportionnée par les démentis qu'elle se voit contrainte d'infliger dans sa politique étrangère aux principes qui la dirigent à l'intérieur. Passe encore pour l'égoïsme; mais le mensonge, pis que le mensonge, l'hypocrisie! C'est à l'emploi de ce triste expédient que cette orgueilleuse nation se trouve parfois condamnée dans les relations internationales. Elle suit alors les doctrines de Loyola plus volontiers que celles de la justice et de la civilisation. C'est le côté faible, c'est le côté honteux d'un grand peuple.

Ainsi, en considérant tour à tour la position respective des puissances, on arrive à reconnaître que les chances de guerre se sont neutralisées depuis la guerre d'Italie, parce qu'il ne s'est guère trouvé un gouvernement qui, porté vers un autre en un sens, ne se soit senti, sur un point différent, en dissentiment avec lui. Les gros nuages dont nous sommes environnés sont chargés d'électricité, mais ils ont chacun leur électricité positive et leur électricité négative. Verra-t-on se produire le singulier phénomène d'une solution pacifique engendrée par un excès d'éléments belliqueux?

Quelque désir que nous ayons de voir une pareille conséquence se dégager, nous ne pouvons nous dissimuler que des faits graves sont venus récemment s'ajouter à la situation dans le sens du conflit. On sait que la Diète centrale s'est réunie à Vienne sans le concours de plusieurs provinces, et sans celui de la Hongrie. Il en résulte que l'élément germanique y prédomine, au point que l'on peut presque considérer cette assemblée comme sa représentation exclusive. Cette diète pèsera sur le gouvernement dans le sens unitaire, et l'empereur, se sentant assisté, ira plus loin peut-être qu'il ne fût allé tout seul; on le poussera, s'il n'y est porté, aux mesures énergiques, promptes, décisives envers les provinces étrangères à la souche allemande, et plus ou moins disposées à la scission politique. Ce changement s'est déjà révélé dans la décision que le gouvernement autrichien a prise de prélever l'impôt par voie de coercition militaire. C'est là l'étincelle qui peut tout mettre en feu. L'impôt fut toujours la fibre sensible du peuple. A combien de guerres et de révolutions a-t-il déjà servi de raison ou de prétexte! Du recouvrement de l'impôt par les armes au refus armé de

payer l'impôt, la distance est bien vite franchie. Quand l'empereur Alexandre fit dissoudre la société agronomique de Varsovie, il commit une faute, selon nous, mais il savait du moins que dans cette lutte il serait matériellement le plus fort. Quand l'empereur François-Joseph ordonne le recouvrement *militaire* de l'impôt en Hongrie, il court des chances redoutables : il joue sa couronne. Nous admettons qu'il est assez fort pour terrasser la Hongrie soulevée, mais la Hongrie n'est pas seule; François-Joseph a des comptes à régler encore en Italie. Quand le général Klapka aura tiré l'épée du fourreau, pensez-vous que le général Garibaldi restera enfermé à Caprera? En vain M. de Cavour tentera de le retenir : Garibaldi n'aura qu'à lever la main, et l'Italie se précipitera à sa suite contre l'Autriche, prise cette fois entre deux nations qui s'uniront pour la réduire.

Voilà par où, et très-rapidement, les amis de la paix pourraient être pris au dépourvu. Mais il est possible que l'Autriche, encore avertie à temps, revienne sur l'application d'une mesure qui peut lui être fatale. La lutte, qui porterait préjudice à l'Autriche, profiterait-elle au moins à la Hongrie et aux populations dont les destinées se trouvent enveloppées dans la sienne? Nous en doutons. Une scission violente, alors même qu'elle dégagerait momentanément le pays des Magyars et ses annexes, ne semble avoir que bien peu de chances de se maintenir en des conditions de viabilité. La Hongrie est-elle en état de se suffire dès maintenant, et dans l'état actuel des choses en Europe? Il est possible qu'elle triomphe des dissentiments qui se produiront inévitablement dans son sein; sera-t-elle assez forte, luttant déjà avec peine contre les obstacles de sa constitution intérieure, pour échapper au danger de sa position entre l'Autriche et la Russie? La Hongrie ne serait possible, dans notre pensée, qu'avec une Italie définitivement constituée qui lui donnerait une alliée, avec un rempart contre la Russie du côté de la Pologne, et si, certaines difficultés résolues en Orient, elle pouvait former le centre d'une *confédération danubienne*. Pour arriver à servir de pivot à une pareille confédération, combien de questions encore pendantes qu'il s'agirait de résoudre au préalable! Si l'idée de cette association fédérative vient s'ébaucher vaguement dans notre esprit, nous sommes loin de penser que sa réalisation soit à cette heure préparée dans les faits. Avant qu'elle puisse servir de noyau, ne faut-il pas que la Hongrie trouve ses auxiliaires libres, ses alentours politiques dégagés et comprenant la nécessité d'une pareille union? L'heure semble propice à la Hongrie, quand on envisage uniquement l'occasion qui lui est fournie de se rendre indépendante de l'Autriche; mais nous croyons que c'est là une vue superficielle, extérieure, et qui fait illusion à beaucoup d'excellents esprits, à beaucoup de cœurs généreux. Pour juger de l'opportunité véritable de la séparation, il faut admettre que le fait est accompli, supposer la Hongrie radicalement détachée de l'Autriche, et envisager alors, au point de vue de la constitution des parties séparées, de leurs rapports intérieurs, de leurs appuis au dehors, les conséquences vraisemblables de l'événement.

Si l'on nous accusait sur ces appréhensions de n'être point favorable à la Hongrie, on se tromperait étrangement. Mais notre sympathie ne va pas jusqu'à espérer une rupture qui, dans les données actuelles, nous paraîtrait extrêmement chanceuse. C'est encore là une œuvre à terme, dont on ne ferait que compromettre l'avènement en voulant la brusquer. Les hommes modérés et prévoyants qui siègent à la diète de Pesth, les Deak et les Eötvös, n'ont pas exclu,

ce nous semble, de leur ferme attitude tout esprit de conciliation. L'exposé que M. Deak vient de faire à la chambre des députés de Pesth est plutôt, selon nous, de nature à faire naître un dernier espoir d'entente. Remise en possession de ses anciens droits, la Hongrie pourrait faire librement des concessions qu'elle refusera certainement à une autorité dont elle est unanime à proclamer le caractère illégitime. Le rapport de M. Deak est d'un juriste scrupuleusement orthodoxe, mais on voit briller les épées derrière ce manifeste qui met tant de fermeté dans sa prudence. Si l'Autriche entreprend réellement de faire la collecte des impôts à coups de battonnettes, quelle parole modératrice pourra se faire entendre encore? L'Autriche aura voulu la guerre, elle aura provoqué la séparation. La mort tragique du comte Ladislas Téléki sera-t-elle un holocauste apporté à la paix, ou le signal précurseur du combat?

Rien n'est changé à Yarsovie, et qu'est-ce qui pourrait y changer? La volonté des Polonais de reconquérir une patrie reste inébranlable, la volonté du czar de leur refuser cette patrie l'est également, et cette volonté dispose d'une force écrasante. Une révolution en Russie pourrait seule offrir à la Pologne, l'occasion d'une revanche, et cette révolution, pour notre part, nous la désirons encore moins que nous ne l'entrevoyons. C'est par d'autres appuis que nous espérons voir la Pologne se relever un jour : quand l'Allemagne sera massée en quelques grands États, et qu'elle réclamera, la Prusse en tête, avec la France, avec l'Angleterre, avec l'Italie, le rétablissement de la Pologne comme une nécessité, comme une garantie de l'ordre européen, en même temps que comme une conséquence de la justice internationale et du droit des gens. Mais le chemin est long par là ; long, il est vrai, mais plus sûr certainement.

Autrefois, pour se reposer des dissentiments ou des conflits de la politique européenne, les amis de la paix portaient volontiers leurs regards au delà de l'Océan. Aujourd'hui cette consolation leur est même refusée. Qui aurait cru, il y a quelques mois à peine, que la guerre, toujours imminente près de nous, éclaterait d'abord sur l'autre rive de l'Atlantique, et qu'on commencerait à s'égorger sous nos pieds? Nous n'avions nourri, il est vrai, pour notre part aucun espoir de voir la séparation se maintenir entre le Sud et le Nord, entre la confédération de Washington et celle de Montgomery. La guerre a éclaté, et les Américains la feront en Américains, on peut s'y attendre. On ne saurait rien augurer ni de la durée ni des péripéties d'une lutte qui sera acharnée. Mais la conclusion n'est pas douteuse. Le Sud sera vaincu ; il aura la guerre devant lui, la guerre derrière lui. Pour le Nord, aujourd'hui que toute transaction est devenue impossible, cette guerre n'a plus qu'un nom : elle s'appelle l'abolition de l'esclavage. L'abolition de l'esclavage signifiera bientôt guerre des esclaves. Le Nord ne pourra répudier ses noirs auxiliaires, et la plus abominable iniquité se payera, nous le craignons, par d'effrayantes représailles. Que de sang il faudra pour effacer cette tache sur le blason de la liberté américaine ! Le Sud est énergique, décidé, prêt à tout ; les premiers succès peuvent lui appartenir. Mais une victoire, s'il doit en remporter, ne fera que lui ouvrir plus sûrement encore le chemin des désastres.

Nous nous apercevons que dans cette esquisse générale nous avons obéi à des préoccupations assez pessimistes. Il est pourtant des faits heureux que la quinzaine a pu enregistrer, tels que le traité de commerce avec la Belgique et la péréquation de l'impôt foncier enfin voté à Berlin par la Chambre des seigneurs.

L'annexion de Saint-Domingue à l'Espagne, qui a pu s'accomplir sans effusion de sang, est également à porter au bilan de la paix. Ajoutons à ces faits le chapitre des conjectures qui circulent, et dont la liberté et la paix feraient leur profit. On a parlé, de quoi n'a-t-on pas parlé? d'une réforme libérale qui serait prochainement introduite chez nous dans le régime de la presse, — voilà pour l'intérieur; — de la réconciliation officielle de la France et du gouvernement italien, laquelle aurait pour corollaire une alliance offensive et défensive entre les cabinets de Paris et de Turin. Enfin, se trouvant en veine d'optimisme, on a même parlé de la cession possible de la Vénétie, moyennant indemnité à l'Autriche — en territoire ou en argent.

Les deux premiers faits nous paraissent être dans le sens de la situation et des événements; ils s'offrent avec un caractère de vraisemblance; quant au troisième, celui de l'échange de la Vénétie par l'Autriche, nous avouons ne pouvoir écarter, malgré tout notre désir, le scepticisme dont nous sommes entaché sur ce point. Pussions-nous être converti à la foi! car il est des miracles aussi dans les régions politiques. On en a vu s'accomplir bon nombre depuis deux ans, et si la Providence — sans oublier le gouvernement français — veut s'en mêler, nous l'irons dire à Rome quelque jour. Jusque-là, le roi de Naples restera en disponibilité, et, ne pouvant plus être tyran, il se fera conspirateur. Qui le soutient et l'encourage? le saint-siège, les cardinaux, représentants du pouvoir temporel de l'Église. Et qui soutient les cardinaux?...

M. Guizot a voulu nous montrer aussi un miracle, après plusieurs autres déjà accomplis par lui. Il nous a fait voir un protestant qui proteste contre le protestantisme, et qui prêche au nom de l'Église sous la forme où elle est le plus contraire tout ensemble à la liberté de conscience et à la liberté civile. Le roi Dagobert retournait sa culotte, M. Guizot met la liberté à l'envers, ce qui lui vaudra un peu moins de popularité qu'à l'innocent monarque dont parle la chanson. Chez M. Guizot, l'erreur n'est pas le fruit d'une distraction, elle est voulue, préméditée, accompagnée de circonstances aggravantes, car c'en est une auprès de maintes autres, et des plus tristes, de profiter de la réunion d'une assemblée religieuse et du titre de président qu'elle vous a conféré, pour tenter de détourner la responsabilité d'une Église au profit des excéntricités d'une politique irritée et personnelle. M. Guizot, comme homme politique, n'avait plus qu'une tâche à remplir parmi nous, faire oublier en lui un homme d'État malencontreux. Il a préféré finir comme le général Lamoricière, et livrer, lui aussi, sa bataille de Castelfidardo. M. Guizot orateur a fait dans cette circonstance l'épithète définitive de M. Guizot homme politique, et cette fin tient au commencement plus qu'il n'y paraît; car on peut aisément finir par la politique du dépit, quand on a commencé par celle de la présomption.

Détournons les yeux de ce spectacle, l'un des plus misérables que l'époque, en ce genre trop féconde, nous ait encore offerts. Hâtons-nous de sortir de ces mesquines visées d'une politique impossible qui s'est corrompue dans le fiel, et reportons notre attention vers les intérêts nationaux, toujours plus grands que les hommes, soit que les hommes les servent ou qu'ils les contrarient. Un de ces intérêts, le plus éminent de tous à notre avis, c'est la formation de conseils généraux capables de vivre et de stimuler la vie. Il ne s'agirait là de rien moins que de constituer la France administrative. Le gouvernement nous

doit de grands progrès sous ce rapport, mais le pays ne saurait mieux lui prouver que ces progrès sont devenus nécessaires qu'en se montrant zélé à participer à l'élection de ces conseils, qui, s'il le veut, sortiront un jour de leur paralysie et deviendront les bases de sa réorganisation.

CHARLES DOLLFUS.

Nous annonçons très-volontiers, parce que nous y voyons une chose utile et qui se présente en de bonnes conditions, l'établissement de librairie fondé par M. J. Molini, 3, boulevard Montmartre. M. Molini a annexé à sa librairie, et c'est pour nous le point capital, un vaste salon littéraire; cent dix journaux de tous pays s'y trouvent réunis dans un local confortable. Cette entreprise, pour n'être pas sans précédent, n'en est pas moins opportune : le cosmopolitisme en lecture est devenu un besoin, en même temps qu'un indice du siècle. Pour 10 francs par mois, pour 50 centimes par séance, les appétits de lecture les plus robustes pourront se satisfaire largement à ce banquet de journaux, de revues et de livres.

C. D.



CHARLES DOLLFUS.

L'INDE,

SES ORIGINES ET SES ANTIQUITÉS.

PREMIÈRE PÉRIODE.

LES TEMPS VÉDIQUES.

CHRISTIAN LASSEN, *Indische Alterthumskunde*. — Bonn und Leipzig, 1844-61, 4 vol.

Rig-Véda, ou Livre des Hymnes, traduit du sanscrit par M. LANGLOIS. — Paris, 1848-51, 4 vol.

Rig-Veda-Saṁhita, the Sacred Hymns of the Brahmans. Edited by Dr MAX MULLER. Published under the patronage of the H. E. I. Company. — London, 1849-54-56, 3 vol. in-4°.

Rig-Veda-Saṁhita, a Collection of ancient hindu Hymns, the oldest authority for the religious and social institutions of the Hindus. Translated from the original sanskrit by H. H. WILSON. — London, 1850-57, 3 vol. (liv. I à IV).

Original Sanskrit-Texts on the Origin and History of the Peoples of India, their Religion and Institutions. Collected, translated into English, and illustrated by remarks, by J. MUIR. — London, 1858-61, 3 vol.

RUD. ROTH. *Zur Litteratur und Geschichte des Weda*. Stuttgart, 1846, 1 vol.

Du même : *Die höchsten Götter der arischen Völker*. 1852.

Akademische Vorlesungen über indische Litteraturgeschichte. Von ALBR. WEBER. — Berlin, 1852, 1 vol.

A History of ancient Sanskrit Literature, so far as it illustrates the primitive Religion of the **Brahmans**. By MAX MULLER. — London, 1859, 1 vol.

Vergleichende Grammatik der Sanskrit, Zend, Griechischen, Lateinischen, Lithauischen, Gothischen und Deutschen. Von FR. BOPP. 2^e Aufl. — Berlin, 1858-60, 3 vol.

A. KUHN. Zur ältesten Geschichte der Indogermanischen Völker. — 1850 (dans les Ind. Stud. de Weber, t. I).

Beiträge zur vergleichenden Sprachforschung auf dem Gebiete der arischen, celtischen und slavischen Sprachen. Herausgegeben von A. SCHLEICHER und A. KUHN. 1857-60, 2 vol.

Les origines indo-européennes, ou les Aryas primitifs. Essai de paléontologie linguistique. Par AD. PICTET. Paris, 1859, 1 vol.

I.

L'Inde est un monde à part qui n'a été découvert que de nos jours. Ses antiquités, ses institutions, ses traditions, ses croyances et ses révolutions religieuses, sa littérature nationale, sa langue même aussi bien que ses monuments, tout cela nous était inconnu à la fin du dernier siècle¹. Le peu que nous savions des anciens temps de l'Inde, nous le devons aux Grecs et aux Romains, qui n'en eurent eux-mêmes qu'une notion très-bornée et très-imparfaite. L'ère des nouvelles études indiennes ne date que de la fondation de la Société de Calcutta en 1784, et de la puissante impulsion que leur donna William Jones. C'est depuis lors seulement que se sont ouvertes pour nous les sources pures de la littérature sanscrite, et qu'on a pu lire dans le passé du peuple brahmanique.

¹ Un savant jésuite français, le P. Pons, s'était assez familiarisé avec la langue sanscrite, en 1740, par l'intermédiaire de plusieurs brahmanes convertis, pour acquérir une connaissance extrêmement remarquable des principaux monuments antiques de la littérature de l'Inde (*Lettres édif.*, t. XIV de l'édition de 1781); mais cette première tentative resta stérile, parce qu'elle n'eut pas d'imitateurs. On peut voir à ce sujet les intéressantes remarques de M. Ad. Regnier, au cahier d'août 1860 du *Journal des savants*, p. 482.

Dans cette phase nouvelle où sont entrées les études relatives à l'Inde, quatre hommes, quatre noms illustres entre tous, se montrent au premier rang : William Jones, Colebrooke, James Prinsep, Hayman Wilson. Bien d'autres travailleurs, sans doute, ont pris part à la tâche, et plusieurs y réclament une part considérable. Les uns se sont attachés à la langue des brahmanes, ceux-ci pour en approfondir le savant mécanisme et en faciliter l'étude, ceux-là pour en interpréter et en publier les chefs-d'œuvre. D'autres ont étudié les dialectes locaux ou les langues provinciales, complément important de l'idiome classique. Des archéologues ont scruté les vieux monuments, des artistes en ont reproduit le côté pittoresque et nous ont rendu familières les scènes splendides de cette riche nature. Une armée de voyageurs a exploré le pays dans toutes les directions et nous en a fait connaître la géographie dans ses moindres détails, ainsi que les productions; enfin, — et pour être la plus récente cette étude n'est ni la moins importante ni la moins féconde, — on a voulu connaître les populations incultes qui vivent au fond des forêts et dans les cantons les plus sauvages, on a décrit avec soin leur conformation physique en même temps qu'on a recueilli les éléments de leurs idiomes barbares, et de cette investigation déjà très-étendue on a vu sortir des conséquences d'une immense portée pour l'histoire primordiale de la péninsule.

Il y a là un admirable ensemble de travaux, dont l'honneur, il faut le reconnaître, revient en grande partie à l'intelligente initiative des maîtres actuels de l'Inde; mais, dans cette multitude de savants et d'explorateurs, nul ne se détache d'une manière aussi complète, aussi absolue, que les quatre grands noms que j'ai rappelés; nul n'a eu sur les études indiennes une action aussi puissante, nul n'a autant contribué à leur imprimer le vigoureux élan et la direction fructueuse qui les ont amenées au point où nous les voyons aujourd'hui.

Initié le premier, parmi les Européens de l'Inde, à la connaissance approfondie du sanscrit, Williams Jones est aussi le premier qui ait entrevu les trésors de cette littérature inconnue. Chaque pas qu'il faisait dans cette voie nouvelle augmentait son impatience et stimulait son ardeur. Il voyait s'ouvrir des horizons infinis qu'il aurait voulu embrasser à la fois. La poésie, l'histoire, la mythologie, les sciences astronomiques et les sciences naturelles, c'étaient autant de mondes nouveaux dont l'exploration promettait d'incalculables découvertes. Échauffés par son enthousiasme, des hommes jeunes, instruits, laborieux, se réunirent autour de lui, et la Société Asiatique de Calcutta fut fondée. Ce fut un centre où vinrent se concentrer les travaux scien-

tifiques, et qui leur imprima une direction commune. Pendant dix ans William Jones en fut l'âme. A l'époque où une mort prématurée l'enleva à ses chères études, Colebrooke, qui habitait Calcutta depuis plusieurs années, commençait à se faire connaître. Bientôt il allait prendre dans la science la place éminente qu'une longue suite d'admirables travaux lui a si bien méritée. Esprit profond et cependant universel, il est peu de questions relatives à l'Inde qu'il n'ait touchées, et dans toutes il a laissé sa trace. Chronologie, histoire, astronomie, inscriptions, poésie, jurisprudence, algèbre, géographie, anciens textes, histoire naturelle, sectes philosophiques et religieuses, il a tout abordé avec une souveraine compétence, et sur la plupart des questions qu'il a traitées ses mémoires sont toujours la grande autorité. Il est le premier qui ait fait connaître à l'Europe, par des extraits et d'excellentes analyses, les monuments de la littérature védique. Un des grands mérites de Colebrooke, outre son vaste savoir et ses merveilleuses aptitudes, est la réserve et la fermeté de son esprit. Chez lui tout est net, précis, rigoureusement basé sur la saine appréciation des textes; et cette sûreté de critique n'était certes pas une qualité vulgaire il y a cinquante ans, à une époque où la science nouvelle avait tant d'entrainements encore et de si faciles illusions, dont William Jones lui-même n'avait pu toujours complètement se défendre. A Colebrooke appartient l'immortel honneur de s'être affranchi le premier des hypothèses et des systèmes qui menaçaient d'envahir les études indiennes, et d'avoir inauguré pour elles l'ère de la véritable critique. Le nom de Colebrooke est un de ceux dont l'Angleterre a le plus droit d'être fière; c'est un de ces rares esprits en qui se résument la signification et la valeur scientifiques de toute une époque.

Sans avoir une aussi haute valeur, M. Wilson, dont la science déplore la perte récente, mérite de prendre rang immédiatement après Colebrooke. Sa critique est peut-être moins sûre et son savoir moins universel; mais dans le cercle encore très-vaste de ses travaux, il n'en a pas moins rendu d'inappréciables services. Parmi les titres très-nombreux qui honorent sa mémoire, il en est trois qu'il faut mettre au premier rang: son Dictionnaire sanscrit, son Vichnou-Pourâna, et sa traduction (malheureusement inachevée) du Rig-Véda. Le Dictionnaire est depuis quarante ans, en Europe et dans l'Inde, la pierre fondamentale de l'étude du sanscrit; le Vichnou-Pourâna ne nous a pas mis seulement en possession de l'ouvrage le plus riche que l'Inde possède pour la connaissance des anciennes traditions, mais un vaste et précieux commentaire nous en a fait une véritable encyclopédie indienne; le

Rig-Véda, enfin, outre une interprétation du texte entourée de toutes les garanties désirables, nous donne un commentaire perpétuel que laissait désirer la version française.

C'est dans un autre ordre d'études que s'est illustré James Prinsep. Ses travaux se bornent à l'archéologie épigraphique; mais, de cette mine qu'il a ouverte et qui s'est presque refermée après lui, ce qu'il a tiré de documents est d'une valeur inappréciable pour l'ancienne histoire de l'Inde, à partir des temps bouddhiques. Il a le premier déchiffré les vieilles inscriptions, dont les caractères inconnus avaient défilé jusque-là les efforts des antiquaires; il a suivi d'époque en époque la transformation des alphabets; il a fondé, en un mot, la paléographie indienne. Il ne faut pas omettre le *Journal* de la Société asiatique de Calcutta, qui lui doit son origine et dont il fit, durant les huit années de sa direction, un véritable trésor de documents historiques et archéologiques. A ce double titre, James Prinsep a mérité de prendre rang parmi les fondateurs des études indiennes.

La colonie anglaise de Calcutta, où ces études étaient nées, ne pouvait cependant en rester longtemps le foyer exclusif. Une branche d'érudition aussi considérable devait bientôt prendre racine en Europe. Le premier éveil fut donné en Allemagne, dès 1808, par le remarquable opuscule de Friedrich Schlegel sur la langue et la sagesse des Indiens¹. « Cet écrit n'est qu'une esquisse, a dit M. Bunsen, mais on y trouve tout ce qui constitue un livre destiné à faire époque. Il établit pleinement l'importance décisive des formes grammaticales, et la prééminence qu'elles doivent avoir sur la simple comparaison des mots pour constater l'affinité des langues. C'est en grande partie à l'impulsion donnée par l'ouvrage de Schlegel que sont dues les idées sur lesquelles se fonde la nouvelle école linguistique de l'Allemagne². » Les profonds travaux de philologie comparée dont le sanscrit a été le point de départ, et leurs féconds résultats pour l'éclaircissement des origines européennes, voilà en effet le grand côté du magnifique développement que depuis cinquante ans les études indiennes ont pris en Europe.

Wilhelm Schlegel, le frère aîné de Friedrich, fut un de ceux qui entrèrent les premiers dans la carrière, et qui s'y jetèrent avec le plus d'ardeur. La vie des deux frères Schlegel est un étonnant exemple

¹ *Ueber die Sprache und Weisheit der Indier. Ein Beitrag zur Begründung der Alterthumskunde.* Heidelberg, 1808, in-12.

² *Outlines of the Philosophy of universal History.* Vol. I, p. 50.

d'activité intellectuelle. A un âge déjà avancé (il était né en 1767), Wilhelm aborde l'étude du sanscrit, pour lequel on n'avait encore que de bien faibles secours, et il y fait en peu d'années des progrès tels, que la poésie de ce difficile idiome n'a plus pour lui de secrets¹. En 1820, il commence la publication de sa Bibliothèque indienne, tout en préparant une édition du Rāmāyana, dont il traduit les deux premiers livres en vers latins d'une élégance toute virgilienne; et, quelques années plus tard, il écrivait en français un Essai sur l'origine des Hindous (1833), qui est encore aujourd'hui un des morceaux les plus intéressants qu'on ait publiés sur les origines ariennes². Le savant indianiste n'est pas allé, sans doute, comme on l'a fait plus tard, au fond des questions diverses que le sujet soulève : on ne l'aurait pu alors; mais il les a touchées toutes avec une admirable justesse de vues et de coup d'œil. La publication des Védas, et les études qui en sont sorties, ont développé et affermi les conclusions du Mémoire de Schlegel (nous y reviendrons bientôt), mais elles ne les ont pas changées, ni même modifiées en rien d'essentiel. Ajoutons que la forme même du travail est un parfait modèle du charme qu'une plume spirituelle, en même temps que savante, peut répandre sur des questions de la plus haute érudition.

Cependant l'étude de la langue et des textes brahmaniques prenait chaque jour plus d'extension. La France avait vu, dès 1815, se fonder une chaire de sanscrit, la première qu'ait eue l'Europe, et cette chaire a fait assez pour la science en attirant dans cette direction le génie d'Eugène Burnouf. Bopp préludait par des traductions fragmentaires du Mahābhārata à la vaste composition de sa Grammaire comparée, qui est devenue le code de la science nouvelle³; en même temps que Friedrich Pott portait le scalpel étymologique dans le corps tout entier

¹ « Vous figurez-vous cet enfantillage à mon âge? écrivait Schlegel au commencement de 1815; je n'ai pu résister au désir d'apprendre la langue sanscrite. J'étais ennuyé de ne savoir que des langues que tout le monde sait, et me voilà depuis deux mois écolier zélé des brahmes. Je commence à débrouiller assez facilement les caractères, je m'oriente dans la grammaire, et je lis même déjà, avec le secours d'un Allemand que j'ai trouvé ici, l'Homère de l'Inde, Valmiki. Il m'est trop incommode de suivre le cours de M. Chézy, mais je le consulte sur la marche à prendre.... » (*Mél. d'histoire littér.*, par G. Favre, avec des lettres inédites d'Aug. Schlegel, etc. Genève, 1856, t. I, p. LXXVI.)

² L'Essai de Guill. de Schlegel a été imprimé en français au deuxième volume des *Transactions* de la Société asiatique de Londres (1834, in-4°). On le trouve reproduit dans les *Nouvelles Annales des voyages*, t. IV de 1838, et dans les *Œuvres mêlées* de l'auteur.

³ La première partie de la *Vergleichende Grammatik* a paru en 1833.

des langues ariennes, pour y saisir sur le vif les lois de transmission et de décomposition des mots dans leur passage à travers les différents idiomes de la famille¹, et que M. Lassen élaborait, dans son *Journal pour la Connaissance de l'Orient*², les études préparatoires du monument qu'il voulait élever aux antiquités de l'Inde. Chaque année voyait maintenant paraître des traductions et des textes importants : en 1830, le livre de Manou, de Loiseleur-Deslongchamps; en 1834, le *Harivansa*, de M. Langlois, et, dans la même année, le texte du *Mahābhārata*; en 1837, le *Mahavansa*, ou grande Chronique de Ceylan, que le traducteur, M. Turnour, avait fait précéder de savantes recherches sur la chronologie des livres bouddhiques, imprimées dans le journal de Prinsep. En 1838, la littérature sanscrite s'enrichit de la traduction latine du premier livre du *Rig-Véda*, de Rosen, entreprise capitale, malheureusement interrompue par la mort de l'auteur, et qui ne devait être reprise que quelques années plus tard, par M. Langlois en France, et en Angleterre par M. Wilson. Ce dernier donnait en 1840 sa version anglaise du *Vichnou-Pourāna*, dont j'ai déjà signalé l'extrême importance, en même temps qu'Eugène Burnouf commençait la traduction française du *Bhagavāta-Pourāna*, M. Troyer sa version de la grande Chronique kachmirienne (la *Radjataranghinī*), et M. Gorresio, un des élèves de Burnouf, sa belle version italienne du *Rāmāyana*.

Je passe sous silence une multitude de publications moins notables. Des chaires de littérature indienne s'étaient élevées, à l'exemple de la France, en Angleterre et en Allemagne; l'Allemagne surtout, ce foyer des fortes études, déployait une activité et une émulation prodigieuses. Toute une génération d'indianistes, jeunes, ardents, pleins d'avenir, s'était formée aux leçons de Wilhelm Schlegel, de Burnouf et de Lassen. L'étude des textes, les questions de linguistique et de grammaire, d'histoire et de littérature, d'exégèse et de mythologie comparée, étaient attaquées de toutes parts avec un zèle, une chaleur, une impatience d'investigation, parfois même avec une passion de controverse où débordait la sève d'une nouvelle vie scientifique. On aurait voulu tout voir, tout éclaircir, tout épuiser à la fois. Quand on compare cette émulation sans trêve, qui ne s'est pas ralentie, et ce qu'elle a produit depuis moins de quarante ans, avec les quatre siècles de labeur qu'ont demandés, à partir de la Renaissance littéraire, la recherche et l'épuration des débris de l'antiquité classique, on est singulièrement

¹ *Etymologische Forschungen*. 1833-36, 2 vol.

² *Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes*. 7 vol. 1837-50.

frappé du contraste que présentent deux périodes qui ont autrement plus d'une analogie. Il y a sans doute des fruits hâtifs dans cette production instantanée ; mais il faut bien reconnaître aussi qu'une chaleur plus féconde rayonne dans tout le domaine intellectuel, et répand son influence sur une terre mieux préparée.

Au point où l'on était arrivé, il y a quinze ans, dans l'exploration des textes, on pouvait déjà se rendre suffisamment compte des résultats obtenus. Ces résultats, à certains égards, avaient été au delà des prévisions du point de départ ; à d'autres égards ils étaient restés en deçà. On se trouvait, comme par enchantement, transporté au milieu d'une littérature dont la richesse se déploie avec une vigueur exubérante, comme les arbres au vaste feuillage que nourrit le sol de l'Inde : des épopées aux proportions immenses ; des compositions où respire tantôt la grâce nonchalante et l'abandon voluptueux, tantôt le fougueux emportement des climats du Midi ; une littérature dramatique originale et variée ; des fables et des contes populaires ; des livres d'algèbre et d'astronomie, de prosodie et de grammaire ; des œuvres de jurisprudence, des dictionnaires, des encyclopédies ; des traités de philosophie où se retrouvent tous les systèmes, toutes les hardiesses, toutes les subtilités des écoles grecques, où la pensée s'élance vers les plus hautes régions de la spéculation cosmologique, où l'esprit descend dans les plus sombres profondeurs de l'abstraction et de l'analyse ; enfin, au sommet de l'édifice, une littérature religieuse dont les développements infinis ont leurs racines dans un texte sacré, le Vêda, qui est la base commune de la religion et de la philosophie. Telles sont les richesses de la littérature sanscrite, dont on pouvait déjà mesurer l'étendue, quoique l'on fût bien loin encore d'en avoir sondé tous les détails. D'un autre côté, la partie historique de cette littérature ne répondait pas à ce que ses premiers investigateurs en avaient espéré. Non-seulement on n'avait découvert aucun livre historique proprement dit, mais on ne voyait pas que les listes et les tables chronologiques de William Jones et de Wilford reposassent sur aucune base réelle. Une foule de rapprochements soit historiques, soit géographiques et mythologiques, s'étaient évanouis au souffle d'une critique sérieuse. Il est vrai que d'autres rapprochements se présentaient, qui laissaient entrevoir des analogies bien autrement profondes, et que si les peuples de l'Inde ancienne n'eurent pas d'historiens dans le sens propre du mot, on trouve dans leurs Pourânas ou recueils de traditions anciennes, et plus encore dans leurs grandes épopées, une foule de faits et de récits qui reposent, selon toute apparence, sur des souvenirs réels, et où

l'on pourrait peut-être retrouver les éléments d'une restitution historique. Il y avait là, tout au moins, une belle étude à tenter.

II.

Cette étude, M. Lassen en a le premier conçu la pensée, ou du moins il est le premier qui l'ait entreprise. Il ne s'agissait de rien moins que de lire et de dépouiller toute la littérature connue des Indiens, non-seulement les textes imprimés, mais les manuscrits accessibles, afin d'en extraire tout ce qui de près ou de loin semblerait avoir un caractère historique; de suivre les traditions antiques dans leurs altérations et leurs transformations successives, et d'en retrouver autant que possible la forme primitive, qui est toujours la plus simple parce qu'elle est la plus près du fait réel; de grouper par périodes les faits contemporains, et de reconstituer ainsi, en remontant du connu à l'inconnu, une progression d'époques auxquelles se rattacherait naturellement le développement religieux, politique et littéraire de la société brahmanique. Bien des questions obscures se rencontreraient sur la route : il faudrait se garder, pour les résoudre, de toute hypothèse, de toute supposition arbitraire, de toute conclusion qui ne sortirait pas des textes mêmes et des faits établis, tout en recherchant soigneusement les témoignages extérieurs qui seraient propres à jalonner la marche (et dans bien des cas ce devaient être les plus sûrs), depuis les temps où l'Inde se trouva en contact avec les nations extérieures après l'expédition d'Alexandre. A ce prix, on pouvait rendre à l'histoire une nation dont l'antiquité proclama la sagesse, et qui dans tous les cas est certainement une des plus remarquables du globe.

Une pareille tâche était aussi laborieuse que difficile; mais par sa difficulté même, non moins que par la grandeur du but, elle était faite pour attirer un esprit supérieur.

Nul mieux que M. Lassen ne réunissait les conditions nécessaires pour la remplir dignement.

De longs travaux lui avaient depuis longtemps rendu familières les parties les plus obscures de l'érudition orientale. Norvégien de naissance, il était venu de bonne heure se fixer à Bonn, dans la Prusse rhénane, où les doctes leçons de Wilhelm Schlegel l'initiaient à la connaissance du sanscrit. Vers 1824 il vint à Paris où il séjourna deux ans, en communauté d'études avec Eugène Burnouf, et aussi en communauté d'esprit et de prédispositions scientifiques. En 1826, ils pu-

blièrent en commun un *Essai sur le Pali*, le dialecte vulgaire du sanscrit en usage dans le Magadha, et qu'employèrent dans leurs écrits les premiers docteurs de l'école bouddhique. L'année suivante, de retour à Bonn, une thèse latine sur la Pentapotamie indienne (le Pendjab) ouvrit la série de ses publications historiques et géographiques sur l'Inde. Diverses monographies relatives aux anciens temps brahmaniques, la publication et la traduction de plusieurs textes, une grammaire du pracrit, c'est-à-dire de la langue vulgaire des Indiens de l'antiquité formée par l'altération usuelle de la langue littéraire; une anthologie sanscrite, d'excellentes recherches sur le royaume grec de la Bactriane, et, au milieu de ces travaux indiens, un Mémoire, qui est resté classique, sur les cunéiformes persépolitains, sans compter une excursion dans le domaine des anciennes langues italiennes et des études sur l'idiotisme du Zendavesta : voilà ce qui occupa les dix années suivantes. On voit qu'elles furent bien remplies. Mais au milieu de cette activité féconde, la pensée d'un grand ouvrage sur les antiquités de l'Inde germait et se développait dans l'esprit du savant professeur. M. Lassen, comme notre illustre et regrettable Eugène Burnouf, appartient à cette classe d'esprits d'élite qui, sans méconnaître la grande importance des travaux purement philologiques, et parfaitement en état, quand ils le veulent, d'y marquer au premier rang, ne voient néanmoins dans ces travaux qu'un instrument et non un but, et tandis que le commun des travailleurs se laisse absorber et dominer par les minuties grammaticales, prennent surtout la science par ses grands côtés, en concentrent les forces dans une synthèse vigoureuse, et la dirigent tout entière vers l'avancement des connaissances historiques. Ceux-là préparent les matériaux, ceux-ci élèvent le monument.

M. Lassen avait publié, depuis 1837, une suite d'études préparatoires dans le *Journal pour la connaissance de l'Orient*, dont il fut le principal fondateur, lorsque parut, en 1844, la première partie des *Antiquités de l'Inde*. On put dès lors pressentir ce que serait cette grande œuvre. Sa pensée fondamentale, je l'ai déjà dit, c'était de dégager de la littérature brahmanique, et en particulier des épopées, ce qu'elles renferment d'éléments d'un caractère historique, et d'en reconstituer le passé de l'Inde.

Depuis dix-sept ans que M. Lassen a élevé le frontispice de ce vaste monument, rien ne l'a détourné de son œuvre. Il y a usé ses forces et sa vue. Lorsqu'en 1858 il acheva son troisième volume, qui conduit l'histoire des États de l'Hindoustan propre, c'est-à-dire de la partie septentrionale de la péninsule, entre le Vindhya et l'Himalaya, jus-

qu'au temps de la conquête musulmane, on dut craindre que le courageux écrivain ne pût remplir jusqu'au bout le cadre qu'il s'était imposé. La première partie du quatrième volume qui paraît presque au moment où nous traçons ces lignes, et qui contient l'histoire des États du Dékhan durant les derniers siècles de leur autonomie, nous donne maintenant l'assurance que dans un avenir prochain l'*Indische Alterthumskunde* sera conduite à son terme. Soit que l'on considère la difficulté du sujet, la nature et le nombre des sources, ou même son étendue matérielle¹, on ne peut qu'admirer la profondeur de l'érudition, la variété du savoir et la puissance du travail qui ont produit un pareil ouvrage. Alors même qu'on y pourrait signaler quelques lacunes, et qu'en certains points l'imperfection de toute œuvre humaine y aurait laissé sa trace, l'illustre indianiste n'en aura pas moins attaché son nom à l'un des plus grands et des plus beaux travaux qu'ait produits l'érudition moderne.

Nous n'essayerons pas maintenant d'en apprécier les diverses parties; cette appréciation ressortira naturellement de l'étude dont l'œuvre entière va être pour nous tout à la fois l'objet et l'occasion. Nous croyons en effet que le sujet demande ici quelque chose de plus qu'une simple analyse; du moins nous voudrions que notre analyse devint une exposition complète et régulière d'un sujet dont chez nous peut-être on n'a pas encore assez généralement une idée suffisante. Il nous faudra parfois nous écarter un peu de l'ordre même de l'ouvrage, afin de conserver l'unité de certaines parties importantes sur lesquelles l'auteur est revenu à plusieurs reprises. Nous signalerons les vues et les faits nouveaux, que sur quelques points particuliers la marche incessante des publications et des études indiennes a mis en lumière; nous ne nous refuserons pas non plus, quand il y aura lieu, à emprunter à nos études personnelles, publiées ou inédites, quelques résultats que nous croyons de nature à compléter à plusieurs égards les notions jusqu'à présent acquises sur l'ethnographie de l'Inde ancienne et sur sa géographie². Mais, au total, l'*Indische Alterthumskunde* de M. Lassen est

¹ Chacun des quatre volumes dont il se compose compte au delà de 1,200 pages d'une très-grande justification.

² Qu'il nous soit permis de citer, à titre de renseignement bibliographique, deux de nos publications auxquelles nous pourrions avoir recours : *Étude sur la géographie et les populations primitives du nord-ouest de l'Inde, d'après les hymnes védiques*, Mémoire couronné en 1855 par l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Paris, imprimerie impériale, 1859, in-8°. — *Étude sur la géographie grecque et latine de l'Inde, et en particulier sur l'Inde de Ptolémée, dans ses rapports avec la géographie sans-*

sans comparaison, et restera sûrement longtemps encore, le répertoire le plus riche et le plus savant exposé des notions que l'étude des sources originales nous a values depuis trois quarts de siècle sur les temps anciens de la patrie des brahmanes.

III.

Bornons-nous, quant à présent, à donner une idée générale du plan et de la distribution de l'ouvrage.

Après un tableau très-développé de la géographie de l'Inde et de ses populations actuelles, suivi d'un examen critique des sources où se trouvent déposées, sous leur forme poétique et légendaire, les plus anciennes traditions nationales, M. Lassen jette un lointain coup d'œil sur les origines de la race Aérienne, sur l'arrivée des tribus védiques à l'est de l'Indus, et sur leur établissement définitif dans les pays du Gange. L'auteur passe très-rapidement sur ces périodes primitives, auxquelles la publication ultérieure des textes védiques a donné depuis une signification et une importance qu'on soupçonnait à peine au moment où paraissait cette première partie des *Antiquités de l'Inde*. M. Lassen alors nous introduit de plain-pied au milieu des temps héroïques. Nous voyons se dérouler devant nous les faits et les épisodes de la grande guerre qui forme le fond du Mahābhārata, non sous les riches couleurs dont la poésie les a revêtus, mais ramenés par l'analyse à la forme généalogique des chronographes de la Grèce antérieurs à Hérodote. Une étude rétrospective sur les données chronologiques de ces temps anciens, aussi bien que sur l'état social et religieux, intellectuel et moral de l'Inde brahmanique telle que nous la montrent les documents de cette époque, forme le couronnement de cette première période, la plus obscure à tous égards et la plus difficile de l'antiquité indienne.

L'apparition du bouddhisme, au sixième siècle avant notre ère, est une ère capitale dans l'histoire de l'Inde. Tout ce qui a précédé cette grande époque ne nous apparaît plus qu'à travers le tremblant crépuscule de la légende et de la poésie : ce sont les temps héroïques que M. Lassen vient de soumettre à sa patiente étude, et où il s'est efforcé de ramener un peu de lumière historique. Ce qui vient à partir du bouddhisme prend tout à coup un autre caractère. On se sent transporté

crité. Paris, imprimerie impériale, 1858-1861, in-4°. 3 mémoires (extraits des tomes V et VI des Mémoires de l'Académie des inscriptions, Savants étrangers).

sur un terrain qui est véritablement celui de l'histoire. Une clarté au moins relative se répand sur les faits et sur les hommes. Ce n'est pas encore, à beaucoup près, cette clarté vive et continue que les historiens de nos temps classiques ont jetée sur les événements du monde occidental; mais enfin on n'est plus enveloppé de ténèbres, et de temps à autre un point lumineux guide et assure la marche. D'une part, les écrivains bouddhiques ont introduit dans leurs récits une chronologie au moins raisonnable, sinon toujours assurée dans ses détails, et cette chronologie se rattache à une date initiale qui est celle de la mort de leur prophète, le Bouddha Çakyamouni (543 avant l'ère chrétienne); d'une autre part, les rapports qui s'établirent entre l'Inde gangétique et les Séleucides, après l'expédition d'Alexandre, nous ont valu des synchronismes, dont un au moins est d'un inestimable secours pour contrôler cette chronologie bouddhique; enfin, dernier et précieux auxiliaire, on trouve dans l'Inde, à partir de cette époque, des inscriptions qui deviennent plus nombreuses de siècle en siècle et qui fournissent à la critique un moyen certain de renouer la chaîne des temps.

L'ère bouddhique marque la grande division du travail de M. Lassen. Tout ce qui précède est rejeté, nous venons de le voir, dans la période obscure des temps héroïques où l'histoire se confond avec la poésie; ce qui suit, jusqu'à la conquête musulmane, appartient aux temps historiques. M. Lassen, toutefois, y distingue, ou plutôt y établit trois périodes. La première s'étend de l'ère bouddhique à l'ère de Vikramāditya, c'est-à-dire de l'an 543 à l'an 57 avant Jésus-Christ : cette période est celle des rapports de l'Inde avec les Séleucides et avec les dynastes grecs de la Bactriane et de l'Iran oriental; c'est aussi l'âge d'or de la littérature dramatique et populaire de l'Inde, comme Auguste, contemporain de Vikramāditya, ouvrit l'âge d'or de la littérature romaine. La seconde période va de cette ère fameuse de Vikramāditya à une ère moins célèbre, mais aussi très-importante, celle des rois Ballabhi du Nord-Ouest, qui commence en 319 de l'ère chrétienne : c'est le temps des rapports commerciaux de l'Inde avec l'Égypte sous les derniers Ptolémées et sous les Romains, et des notions géographiques qui sortirent de ces rapports et se retrouvent principalement dans deux documents presque contemporains, le Périple de la mer Rouge et la Géographie de Ptolémée. La troisième période commence à l'ère des Ballabhi, en l'an 319, et se termine à la conquête musulmane, au commencement du onzième siècle. Durant cette période, les inscriptions deviennent très-nombreuses, les chroniques locales se multiplient, et elle s'éclaire, au milieu du septième siècle, de la relation d'un voya-

geur chinois, le bouddhiste Hiouen-thsang, qui apporte d'utiles informations sur l'état politique et religieux de l'Inde tout entière à cette époque. M. Lassen parcourt successivement ces trois périodes, et il étudie pour chacune d'elles, non-seulement l'état politique de la péninsule et l'histoire de ses dynasties simultanées, mais surtout la condition sociale et religieuse, l'état scientifique et littéraire de la nation. Tel est le plan de ce grand et bel ouvrage, aussi riche de détails que simple et rationnel dans sa disposition générale.

La seule lacune sérieuse qu'on puisse y regretter, c'est l'absence de développements suffisants sur la période primordiale à laquelle se rapportent les hymnes du Rig-Véda. Composés dans des temps qui ont précédé de plusieurs siècles l'établissement des Aryas sur les bords du Gange et la fondation des grandes monarchies, ces chants religieux représentent un état social bien différent de celui des temps héroïques dont les épopées nous retracent le tableau. Aujourd'hui que les grands monuments de la littérature védique sont connus et ont été déjà l'objet de travaux importants, ces âges primitifs se révèlent à nous dans des proportions tout autres qu'ils n'en pouvaient avoir à l'époque où M. Lassen écrivait les premières parties de ses *Antiquités indiennes*. Les hymnes du Véda ne sont que des invocations adressées aux dieux de la nature par des tribus encore adonnées à la vie pastorale; on y trouve à peine la trace d'une tradition proprement dite, d'un souvenir des choses passées, rien qui puisse servir à reconstituer ce que nous appelons l'histoire d'une nation : et cependant chaque ligne, en quelque sorte, y recèle une image, une impression, où se reflète la vie du peuple, la vie morale et la vie physique, la vie de chaque jour et de chaque heure, avec ses pensées, ses habitudes, ses soins domestiques, ses croyances et ses superstitions. Les Aryas primitifs sont là tout entiers, tels qu'ils vécurent pendant plusieurs siècles dans les plaines du Sapta-Sindhou, ou des Sept-Rivières : — c'est le nom sous lequel les Hymnes désignent la contrée qu'on nomme aujourd'hui le Pendjab. Rien dans nos documents actuels ne nous fait assister à la transformation graduelle qui changea les tribus pastorales du Sapta-Sindhou en une nation puissante et policée, telle que nous la montrent les Grands Poèmes et les autres documents de l'antiquité; mais on peut mesurer le chemin parcouru par la seule comparaison des deux termes extrêmes. C'est dans cette période de transition que tous les grands problèmes de la société hindoue ont leurs racines; c'est là qu'on en trouverait la solution si ces temps intermédiaires se ranimaient pour nous dans des documents contemporains. Les vestiges, malheureuse-

ment, en sont bien faibles et bien rares; dans l'histoire morale des nations, le travail des premiers enfantements n'a guère laissé sa trace. Mais on peut du moins tirer des chants védiques le tableau encore plein de vie, après plus de trois mille ans, des premiers âges de cette société hindoue qui a passé par toutes les phases de la jeunesse, de la virilité et de la décadence, pour arriver à la décrépitude où nous la voyons descendue aujourd'hui.

Ce tableau, nous allons essayer d'en esquisser les traits principaux, avant d'entrer avec M. Lassen dans l'étude des temps héroïques.

VIVIEN DE SAINT-MARTIN.

(La suite à une prochaine livraison.)

TROIS CŒURS DE FEMME.

I.

Édouard Rauschenbach, propriétaire de l'hôtel de *l'Ange* à Mayence, était sans contredit un des hôtes les plus remarquables qui vécût sur les bords du Rhin; il possédait toutes leurs qualités sans participer à aucun de leurs défauts. — Nulle part les voyageurs n'étaient plus ponctuellement servis, nulle part la vaisselle n'était aussi reluisante de propreté, le vin meilleur, les sommeliers plus polis et plus prévenants; aussi lorsqu'un voyageur était une fois descendu à « *l'Ange* », il lui demeurait fidèle et n'essayait pas d'autre hôtel à Mayence. Édouard Rauschenbach, par son infatigable activité, sa probité à toute épreuve, était devenu l'un des bourgeois les plus riches de la ville, et possédait à Laubenheim, village peu distant de Mayence, une magnifique propriété, qu'il avait dirigée et administrée avec tant d'intelligence, qu'en peu d'années il l'avait considérablement agrandie; ses caves de Mayence et de Laubenheim ne contenaient le produit que de ses propres vignes. La culture de ses champs frappait les agriculteurs, et l'on ne pouvait se lasser d'admirer son bétail, lorsqu'il paissait en liberté dans les prairies qui environnaient la maison. — Il s'écoulait rarement une semaine sans que M. Rauschenbach se rendît dans sa propriété, traîné par ses chevaux fougueux, qui l'amenaient inopinément au milieu de son monde, pour s'assurer que rien n'était négligé, qu'aucun abus ne s'introduisait en l'absence du maître.

Ses brusques apparitions au lieu d'effrayer ses ouvriers les réjouissaient au contraire; car jamais il ne quittait Laubenheim sans y avoir fait quelque bien. Il n'était pas très-expansif, détestait le bavardage et les belles phrases: il ne disait rien qu'il ne pensât, mais il pensait infiniment plus qu'il ne disait. Était-il venu au secours d'un paysan en

détresse en mettant à son service son temps, ses conseils ou sa bourse, il était heureux que la reconnaissance s'exprimât par une poignée de main, mais il s'en allait aussitôt que les remerciements se formulaient en paroles.

Madame Rauschenbach formait sous plusieurs rapports un parfait contraste avec son mari. A la vérité, elle était active et économe sans avarice, mais il lui était impossible de rien faire sans bruit; elle blâmait et grondait sans cesse, en sorte que valets et servantes la contentaient rarement. Elle avait à peine trente-quatre ans, et passait pour une des plus belles femmes de Mayence; ceux mêmes qui ne l'avaient pas vue dix ou douze ans plus tôt s'expliquaient facilement comment Édouard Rauschenbach l'avait choisie, pauvre servante chez un de ses parents d'Ingelheim, quand il aurait pu si facilement obtenir une femme parmi les familles les plus riches et les plus considérées. Quand le propriétaire de « *l'Ange* » la vit pour la première fois, elle terminait sa vingt-quatrième année, tandis qu'il avait dépassé depuis longtemps la première jeunesse. Il n'avait jamais songé à se marier, sa sœur unique lui ayant épargné les ennuis de la vie de garçon en l'aidant dans la conduite de leurs affaires et dans la direction de l'hôtel; cette sœur en mourant lui exprima un vif désir de lui voir choisir une compagne, et même une jeune fille pauvre mais honnête, dont il pût faire la fortune et le bonheur. — Que la beauté de Babette l'eût engagé à lui offrir son cœur, c'est possible; mais ce qui est plus positif encore, c'est que l'isolement et la dépendance dans lesquels vivait la pauvre orpheline furent les raisons concluantes qui déterminèrent Édouard à l'associer à sa vie. — Au moment où commence notre histoire, ils avaient une petite fille de huit ans qui ressemblait beaucoup à sa tante, et qui par cela même paraissait d'autant plus précieuse et plus chère à son père.

Des affaires de famille avaient nécessité un voyage, et M. Rauschenbach vit son absence se prolonger bien au delà de ses prévisions; pendant ce temps, sa femme déploya encore plus d'activité, et se fit un point d'honneur de lui prouver qu'en cas de nécessité elle était capable de suffire seule à la direction de leurs affaires. Néanmoins elle se sentit bien heureuse quand quelques lignes de son mari lui annoncèrent l'heure de son retour. D'un cœur léger et joyeux elle s'occupa de fêter son arrivée, ordonna un repas suivant ses goûts, revêtit Marie de sa plus jolie robe, et soigna sa propre toilette avec la coquetterie d'une jolie femme désireuse de plaire à celui qu'elle aime.

Édouard arriva à l'heure indiquée : mais il n'était pas seul; il con-

duisait par la main une fillette de huit ans. Après les premiers embrassements, Babette, qui d'un coup d'œil avait déjà examiné l'enfant des pieds à la tête, demanda : « Qui amènes-tu là avec toi, Édouard ? »

— Une enfant, comme tu le vois, répondit-il en souriant.

— Et à qui appartient-elle ?

— A nous, si tu veux !

— A nous ! je ne te comprends pas, reprit-elle en jetant un regard méfiant sur la petite, qui se tenait près de M. Rauschenbach et regardait autour d'elle d'un air craintif.

— Tu le comprendras quand je t'aurai tout raconté, dit le mari ; en attendant j'ai un appétit formidable, et la petite ne sera pas fâchée non plus de manger quelque chose. N'est-ce pas, Dora, tu as faim ? demanda-t-il à l'enfant en lui caressant la joue.

— Je vais lui donner mon gâteau, s'écria Marie en saisissant la main de Dora avant que celle-ci pût répondre.

— Oui, ma fille, tu as raison, dit son père ; puis conduis-la un peu au jardin. »

On peut aisément se figurer la curiosité de madame Rauschenbach et son impatience de connaître l'histoire de la petite Dora ; ce ne fut pourtant que vers minuit, quand tout le monde se fut retiré, qu'Édouard, se trouvant enfin seul avec sa femme, commença ainsi :

« Tu veux donc savoir comment et pourquoi j'ai ramené cette enfant ? Rien n'est plus simple, et l'histoire sera vite racontée. Avant-hier, en traversant Herdenheim, j'allais faire visite au bourgmestre Gottfried Rohrer, qui m'a vendu il y a deux ans le cheval gris-pommelé ; — nous causions en vidant une bouteille, quand Dora entra dans la chambre.

» Rohrer l'avait envoyée dans le village avec plus de douze commissions à faire ; elle lui rendit compte de la manière dont elle s'en était acquittée ; ce qu'on lui avait dit ici, ce qu'elle avait répondu là, pourquoi elle avait parlé ainsi à celui-ci et d'une autre manière à celui-là ; bref, il y avait tant de tact, de raison et de prudence dans cette enfant, que je ne pus m'empêcher d'exprimer mon admiration et mon étonnement quand elle sortit de la chambre.

» — Oui, c'est une enfant remarquable, dit Rohrer ; mais elle tombera sous peu à la charge de la commune, et nous serions bien aises si nous pouvions lui trouver une position convenable.

» — Est-ce qu'elle n'a pas de parents ? demandai-je.

» — Non ! ses parents n'étaient pas de notre pays ; ils vinrent s'y établir il y a bien des années ; le père était musicien, violoniste

distingué; il se nommait Baccini, et se disait d'une des premières familles de Florence; il s'emportait facilement et avait quelque chose de sauvage dans tout son être. Quand sa femme accoucha de cette petite fille, tout le monde vint à leur secours, car leur position était difficile; ils auraient pu se tirer d'affaire et se créer une indépendance, car Baccini gagnait beaucoup d'argent avec son violon, dont il jouait, comme je vous l'ai dit, d'une manière ravissante, et il faisait des portraits qui lui étaient richement payés; mais il était d'une légèreté inconcevable, un vrai panier percé; l'argent lui coulait entre les doigts; à peine gagné il était dépensé, et ce malheureux ne s'inquiétait nullement de sa compagne et de son petit enfant.

» Un jour il disparut sans qu'on pût jamais retrouver ses traces. La position de sa pauvre femme devint de plus en plus triste; sans parents, sans amis, sur une terre étrangère, elle dut suffire seule à ses besoins et à ceux de sa fille à peine sevrée; néanmoins elle ne voulut accepter aucun secours, et travailla sans relâche pour pourvoir à leur subsistance toute chétive qu'elle fût. Elle maniait l'aiguille comme peu de femmes savent le faire, cousait et brodait si admirablement, que l'ouvrage abondait chez elle. Mais jamais elle ne se mêlait aux femmes du village, et ne sortait de sa chambre que pour promener un peu son enfant. Cela dura ainsi environ trois ans; cette vie trop casanière, et surtout la douleur et l'angoisse, détruisirent sa santé; ses joues pâlirent, se creusèrent, ses yeux perdirent leur éclat et s'enfoncèrent, ses forces, dont elle abusait, l'abandonnèrent, et bientôt elle dut s'étendre sur un lit de douleur dont la mort seule vint la délivrer.

» Cet événement causa une grande sensation à Herdenheim, surtout parmi les femmes et les jeunes filles, qui se racontaient l'une à l'autre que la pauvre Italienne, appartenant à l'aristocratie de Florence, avait abandonné le toit paternel, entraînée par son fol amour pour Baccini. Chacune voulait en savoir plus long que l'autre sur les secrets de la jeune femme, mais la vérité m'oblige à dire que jamais on n'a pu connaître son origine, et comme rien dans ses papiers n'a mis sur la trace de sa famille, il est permis de supposer qu'on n'en saura jamais davantage. Après la mort de la mère, il y eut un vrai combat de générosité entre toutes les femmes, qui voulaient recueillir l'enfant et remplacer celle qui n'était plus. Mais la race féminine se laisse souvent entraîner par le premier mouvement sans calculer les conséquences; la pitié se refroidit peu à peu, et la pauvre petite fut bientôt ballottée de maison en maison. Elle est maintenant chez moi, et quoiqu'elle coûte peu et sache se rendre utile, je serais très-heureux si je pouvais

la caser d'ailleurs d'une manière durable. Car quel sera le sort de la pauvre orpheline si elle demeure ici ?

» Quand Rohrer eut fini de parler, je lui dis que je ne serais pas éloigné de prendre l'enfant et de m'en occuper sérieusement, soit en la gardant chez moi, soit en la remettant entre bonnes mains.

» — Vous feriez là une œuvre méritoire, Rauschenbach ; à vous, je puis confier l'enfant sans arrière-pensée, car vous êtes un homme sûr qui veillerez à ce qu'elle devienne une bonne et honnête fille.

» Je fis appeler l'enfant, et, prenant ses petites mains, je lui demandai : Veux-tu venir avec moi à Mayence, Dora ?

» Elle leva sur moi ses grands yeux noirs comme pour s'assurer si je plaisantais ou si je parlais sérieusement, puis répondit : Très-volontiers.

» — Mais n'es-tu pas fâchée de quitter M. Rohrer ? lui demandai-je encore.

» — Si monsieur Rohrer veut me garder, je resterai ici, dit la petite.

» Elle n'aurait pas pu mieux répondre. Pourquoi allonger le récit ? Dora fit son petit paquet, je la pris avec moi et je l'amenai. — « Veux-tu t'en charger ?

— Nous avons déjà une enfant, dit Babette, qui avait écouté avec émotion, mais en silence, le récit de son mari ; nous avons déjà une enfant, qui n'est ni laide ni sotte, à ce qu'il me semble. Qu'avons-nous besoin de nous charger encore de ceux des autres, pour ne recueillir ensuite que mécomptes et une amère ingratitude en retour de nos bienfaits ?

— Ce que tu dis là est bien dur, Babette, remarqua Rauschenbach ; quand on veut faire le bien, il ne faut pas tant peser les chances de reconnaissance ou d'ingratitude ; je ne veux cependant pas t'imposer cette enfant, et si tu ne désires pas la garder dans la maison, je chercherai à la mettre ailleurs. »

II.

Mais Dora ne quitta plus l'hôtel de *l'Ange*, malgré l'ardent désir qu'en avait eu au début madame Rauschenbach, désir que son mari n'avait pas combattu ; elle y renonça d'elle-même et cela par amour pour sa propre fille.

Marie s'était prise d'une telle tendresse pour Dora, qu'elle paraissait ne plus pouvoir vivre sans elle ; tout le monde s'étonnait de cette sym-

pathie plus qu'ordinaire; il semblait que Marie se complétât par Dora, et n'eût commencé à vivre que depuis l'arrivée de cette jeune compagne; perdait-elle Dora de vue, elle devenait abattue et triste; mais Dora présente, Marie reprenait tout son entrain, toute sa vie pour inventer mille moyens de lui faire plaisir. — Tout était partagé entre elles, et il fallait même que leurs vêtements fussent exactement semblables.

Madame Rauschenbach s'en affligeait, et dans sa simplicité ne pouvait s'empêcher d'y voir quelque chose de surnaturel. — Dans sa préoccupation, elle résolut un jour de consulter un des habitués de l'hôtel, le professeur Huber.

Huber n'était pas du tout professeur, mais simplement clerc de notaire; mais il avait visité tant de pays, vu tant de monde, lu tant de livres, qu'il pouvait parler sciemment de tout et de tous, ce qui lui avait valu le titre de *professeur* qu'on lui donnait en plaisantant.

Lorsque son hôtesse lui eut fait part de son chagrin en laissant échapper les mots de sortilège, de surnaturel, Huber lui répondit : « Il n'y a rien là d'extraordinaire, madame Rauschenbach; au contraire, c'est parfaitement naturel. Votre petite Marie est une bonne et gentille enfant, élevée jusqu'à présent sans sœurs, sans frères, sans compagnes; le cœur des enfants, aussi bien que celui des grandes personnes, a besoin d'aliments; c'est pourquoi les enfants uniques sont souvent tristes, égoïstes, ne sachant jouir de rien. — Le cœur de Marie a besoin pour se développer de trouver une autre enfant qui la comprenne et qui l'aime. Je crois donc qu'il serait cruel de séparer les deux petites filles, et qu'il vaut mieux les élever ensemble. J'ai remarqué une grande ressemblance morale entre elles, et si vous aimez Marie, croyez-moi, ne lui arrachez pas Dora. »

Madame Rauschenbach ne put s'empêcher de trouver la manière de voir du professeur plus sage que la sienne et son avis excellent. Toutefois ses paroles ne la rassuraient pas entièrement; elle était poursuivie par un sentiment indéfinissable, qui lui faisait regarder comme un malheur l'arrivée de Dora sous son toit.

Le caractère des deux enfants était aussi différent que leur extérieur. Marie était élancée, frêle; elle avait des cheveux blond cendré, des yeux bleu foncé, une peau si blanche, si fine, si transparente, qu'on voyait, pour ainsi dire, couler le sang dans chacune de ses veines. — Tout chez Dora, au contraire, décelait son origine italienne : des cheveux de jais, des yeux noirs qui lançaient des éclairs, et un visage sur lequel se lisait une énergie peu commune chez une si jeune enfant.

Marie, d'un esprit doux, un peu paresseux, cédait facilement, tandis que Dora était très-vive et parfois même trop ardente; quoique encore bien jeune, elle possédait une maturité de jugement et un empire sur elle-même qu'elle avait appris à l'école du malheur.

Tandis que Marie exprimait sans contrainte ses désirs, ses sentiments, ses impressions, ayant, comme on dit, le cœur sur la main; Dora apprenait à renfermer ses sentiments en elle-même, à réprimer sa volonté propre pour la soumettre à celle d'autrui. Malgré toute la tendresse que lui témoignait Marie, elle n'oubliait jamais qu'elle avait été recueillie par humanité, et que madame Rauschenbach la regardait avec prévention; elle s'efforçait de lui être agréable en lui rendant tous les services dont elle était capable et en travaillant avec ardeur; elle sut se rendre bientôt si utile à la cuisine, à la cave, au jardin, dans la maison, que M. Rauschenbach lui témoignait une entière approbation. Elle levait alors sur lui ses grands yeux brillants de joie et de reconnaissance, et se sentait si heureuse de pouvoir redoubler d'activité lorsque l'ouvrage augmentait, qu'elle assurait gaiement que plus elle avait à faire et moins elle se sentait fatiguée.

Marie allait à l'école et avait en outre des professeurs d'arithmétique et de français, car ses parents tenaient à ce qu'elle reçût une éducation aussi soignée que celle des demoiselles les mieux élevées de Mayence. Dora était occupée tout le jour dans le ménage, mais lorsque arrivait le soir, son protecteur ne lui permettant plus de travailler, elle rejoignait Marie, qui lui enseignait alors ce qu'elle avait appris elle-même dans la journée. — L'écolière faisait de rapides progrès, surtout pour l'écriture et le calcul; en peu de temps elle parvint à écrire mieux et plus vite que sa petite maîtresse. — Souvent elle était si fatiguée, qu'en dépit de tous ses efforts pour se tenir éveillée, ses paupières se fermaient, et sa tête appesantie tombait sur ses cahiers; alors les études étaient interrompues, et les fillettes gagnaient leur chambre; leurs lits étaient à côté l'un de l'autre. — Lors de son arrivée, Dora couchait dans une mansarde près des servantes; mais Marie n'avait eu de repos que lorsque son amie fut installée auprès d'elle; — sa mère dut y consentir pour avoir la paix, et parce qu'elle ne savait rien refuser à sa fille chérie.

Jamais il n'était nécessaire d'éveiller Dora. Hiver comme été, elle se levait au point du jour; sans perdre de temps, elle faisait sa toilette, sortait de la chambre sur la pointe des pieds, et ne mettait ses souliers que dans le corridor, dans la crainte de réveiller Marie. — Elle descendait dans la basse-cour porter le grain aux poules, ramassait les œufs,

les comptait et les arrangeait dans une corbeille; elle caressait en passant Sultan, le chien de garde, lui donnait quelque chose pour son déjeuner, — aussi cet animal, hargneux pour tout le monde, saluait l'apparition de Dora par des gambades et de joyeuses démonstrations de reconnaissance. Elle rentrait ensuite dans la maison, s'assurait que tout était en ordre, qu'il n'y avait ni verres ni assiettes de cassés, que les couteaux, l'argenterie reluisaient de propreté — elle était l'ennemie déclarée de tout désordre.

Y avait-il une commission délicate ou difficile à faire en ville; elle était confiée à Dora, qui s'en acquittait toujours avec intelligence. — C'est ainsi qu'elle se rendit en peu de temps indispensable à ses bienfaiteurs. M. Rauschenbach s'en réjouissait, mais il n'osait exprimer sa satisfaction, parce qu'il s'était aperçu que sa femme ne souffrait qu'impatiemment qu'on fît devant elle l'éloge de la jeune fille. Elle ne pouvait s'empêcher quelquefois de reconnaître les qualités de Dora; quand elle voyait l'amitié que Marie lui portait, elle sentait presque de la sympathie pour la pauvre orpheline; mais si quelqu'un louait l'activité, la capacité de Dora, elle en recevait un coup au cœur, car il lui semblait qu'on n'accordait d'éloges à l'étrangère que pour rabaisser le mérite de sa fille bien-aimée.

Elle devenait alors fantasque, grondeuse, et la pauvre Dora, durement traitée, ne pouvait la satisfaire en rien. Sa douceur même, au lieu d'apaiser madame Rauschenbach, ne faisait que l'irriter davantage, et elle criait d'autant plus fort, comme pour imposer silence à sa conscience qui lui reprochait son injustice. En présence de son mari, elle s'observait encore; mais lorsqu'il n'était pas là, sa violence ne connaissait plus de bornes. — Un jour, il la surprit dans un de ses accès de colère, traitant Dora avec une dureté révoltante; il ne dit rien jusqu'au soir, mais lorsqu'il se trouva seul avec elle, il ne put s'empêcher de lui faire observer combien elle était coupable de se conduire ainsi vis-à-vis d'une pauvre orpheline qui s'attirait l'affection de tous par ses vertus et sa touchante modestie.

« N'est-ce pas, j'ai toujours tort et la petite a toujours raison? » s'écria-t-elle avec aigreur.

— Oui, répondit Édouard tranquillement, et c'est ce que je déplore.

— Je sais bien que tu la préfères à ta fille, et que tu la loues ainsi devant tout le monde pour la faire passer pour un ange.

— Quel bavardage! J'aime Marie autant qu'un père peut aimer son enfant; Marie est jolie, bonne, bien élevée et me rend très-heureux, s'ensuit-il pour cela que je ne doive trouver que des défauts chez la

pauvre Dora ? Tu es folle et tu ne connais pas le monde ; heureusement les hommes sont en général meilleurs et plus sages qu'on ne le croit. Si on loue Dora davantage que Marie, ce n'est pas qu'on trouve rien à reprendre à ta fille, mais c'est parce qu'on admire davantage une jeune fille sans appui, sans parents, qui s'efforce de se tirer d'affaire par son activité et son travail, qu'une autre personne pour laquelle tout a été prévu avec une tendresse et une sollicitude dont des parents affectionnés sont seuls capables. — C'est le sentiment général de ceux qui nous entourent et celui qui anime Marie vis-à-vis de Dora. Ton enfant est donc plus sage que sa mère.

— Tu diras ce que tu voudras, reprit sa femme ; tu ne m'empêcheras pas de penser que tu as eu tort d'amener Dora dans la maison, et j'affirme qu'il n'est pas juste d'imposer une tâche semblable à une femme....

— Affirme tout ce que tu voudras, s'écria Édouard.

— Oh ! je sais bien que cela t'est parfaitement indifférent de me voir mourir de chagrin ; mais je te le dis, je te le répète, il n'était pas sage de ramasser un enfant dans la rue pour l'amener chez toi, comme si le bon Dieu ne t'avait pas déjà donné une fille.

— Eh bien, elle est dans la maison et elle y restera ; ça, tu peux bien y compter ; et je ne souffrirai pas qu'on touche un cheveu de sa tête ; — c'est bien mal à toi de parler ainsi de celles qui sont abandonnées, car tu....

— Je sais ce que tu vas dire, interrompit sa femme avec emportement, tu vas dire que j'ai moi-même été ramassée dans la rue et que tu m'as épousée pour l'amour de Dieu ; — mais, même sans toi, le bon Dieu ne m'aurait pas abandonnée, et je n'ai pas mérité d'entendre de semblables reproches.

— Tu ne sais plus ce que tu dis, c'est tout ce que je puis ajouter, » s'écria M. Rauschenbach ; et il alla se coucher.

III.

Édouard Rauschenbach n'aimait ni les querelles ni les scènes conjugales, et s'il tenait à maintenir son autorité, il tenait tout autant à voir régner la paix dans son ménage et à sentir sa femme heureuse ; car il l'aimait véritablement. Mais comment y parvenir sans renvoyer Dora ? Il y pensa toute la nuit jusqu'à ce qu'il s'arrêta à un projet dont il se promettait un grand succès ; aussi le matin, dès que sa femme fut

éveillée, il lui dit : « Nous avons été trop vifs hier au soir, ma chère Babette; tu t'es fait du mauvais sang, et cela est bien inutile; j'ai examiné la chose, et je suis enfin arrivé à une conclusion. Je ne laisserai pas Dora sans protection, mais il n'est pas nécessaire pour cela qu'elle reste avec nous; — il me sera facile de lui procurer une position où elle sera bien et où certainement elle sera vite appréciée.

— Certainement, s'écria Babette; et on dira que c'est moi qui ai chassé cette malheureuse enfant, et que j'ai un cœur dur comme la pierre !

— Tu n'empêcheras jamais le monde de parler, répondit son mari, mais qu'importe ?

— On m'accusera d'avoir jeté l'enfant dans le monde sans pitié, je serai décriée dans toute la ville, reprit madame Rauschenbach; puis elle poursuivit avec volubilité : Je ne suis ni de pierre ni d'airain, pas plus que d'autres, Dieu merci; je sais ce que c'est que d'être orpheline et de dépendre des autres; Dieu qui lit dans tous les cœurs lit aussi dans le mien, et celui qui croit que je pourrais voir souffrir mon prochain sans compatir à sa peine, celui-là ne me connaît pas. »

A ces mots, elle fondit en larmes.

« Tu es et tu resteras donc toujours folle, ma chère femme ? dit Édouard affectueusement, et s'applaudissant tout bas de la réussite de sa petite ruse; est-ce que j'ai jamais douté de ton bon cœur ? C'est ta tête qui est parfois mauvaise et ta langue qui va au delà de ta pensée; allons, essuie tes larmes; je vais fumer ma pipe jusqu'au déjeuner, que tu ne me feras pas trop attendre. »

Il prit sa pipe et descendit au jardin. A peine y était-il, qu'il vit sa femme traverser la cour et s'approcher de Dora occupée à la pompe.

« Tu vas prendre froid, dit madame Rauschenbach à la jeune fille en lui passant affectueusement la main sur la tête, tu vas prendre froid en t'exposant ainsi à l'humidité; laisse faire cet ouvrage à la servante, et toi, mon enfant, rentre à la maison pour voir si le couvert est mis pour le déjeuner. »

Dora ne pouvait concevoir d'où venait ce brusque changement dans la manière d'être de madame Rauschenbach; néanmoins, sans observation, elle rentra au logis.

Édouard, caché derrière un arbre, avait assisté inaperçu à cette petite scène, et fut convaincu du bon naturel de sa femme. Il est vrai qu'il n'avait pas pu voir l'effort qu'elle avait fait pour être plus amicale avec l'enfant, car elle ne l'aimait pas plus qu'auparavant, mais elle voulait se réconcilier avec elle-même, sa conscience lui faisant de

sévères reproches, et elle refoulait impérieusement son antipathie, se livrant à elle-même, en silence, un de ces combats qui nécessitent plus de force et d'énergie que beaucoup de mes lecteurs ne se l'imaginent.

IV.

En dépit de ses bonnes résolutions, l'antipathie de madame Rauschenbach perçait souvent dans sa manière d'être, et alors la pauvre Dora avait beaucoup à souffrir; mais jamais elle ne laissait échapper une plainte; elle aimait Marie comme sa sœur, et M. Rauschenbach comme son père; elle s'était attachée à l'un par la reconnaissance, à l'autre par la plus tendre amitié. Elle avait besoin de se rendre utile et de prouver ainsi sa gratitude, aussi tâchait-elle de supporter non-seulement sans murmures, mais avec une patience angélique, les boutades et les gronderies de madame Rauschenbach. Quand elle sentait l'angoisse ou l'aigreur qui lui montaient au cœur, elle se retirait solitairement dans sa chambre, et contemplait en silence le portrait de sa mère, qu'elle portait toujours suspendu à son cou, comme un talisman. Après avoir regardé un moment ces traits si doux et si beaux, qui rappelaient ceux d'un ange, elle pouvait reprendre, consolée et fortifiée, sa vie d'abnégation et de dévouement.

C'est ainsi que les années passèrent, et que Dora sut se rendre non-seulement utile, mais indispensable dans l'hôtel de *l'Ange*. Marie n'avait aucune disposition pour s'occuper du ménage, et surtout d'un train de maison tel que le comporte un hôtel. Elle détestait le bruit, et sa nature un peu rêveuse cherchait plutôt la solitude, afin de pouvoir se livrer sans contrainte à ses occupations favorites, la musique et la lecture. Ses parents n'en étaient pas fâchés, car ils auraient craint que leur fille ne se trouvât en contact avec des voyageurs qui ne fussent pas toujours assez réservés dans leurs conversations. Madame Rauschenbach avait encore une autre raison qu'elle n'avouait pas, mais en jetant ses yeux vers l'avenir, elle devançait les années et faisait pour sa fille les plus beaux châteaux en Espagne; elle rêvait pour elle les plus riches mariages, et ne voulait pas exposer sa perle aux yeux profanes de ses visiteurs, qui appartenaient pour la plupart à la classe moyenne.

Dora était d'autant plus obligée de se mêler des affaires; elle se faisait des amis de tous ceux qui la connaissaient; elle gagna surtout le cœur du professeur Huber, dont nous avons déjà parlé; le vin perdait son bouquet si Dora ne le lui offrait pas, et en sa qualité d'habitué de

l'hôtel de *l'Ange*, il s'arrogeait le privilège de se faire servir par elle ; il avait toujours soin qu'elle fût traitée comme la fille de la maison et non comme une servante, et si la conversation n'était pas parfaitement convenable quand elle entraît dans la salle des voyageurs, on entendait une voix de tonnerre qui ordonnait : Silence ! et aussitôt les langues se taisaient.

Un autre des amis de Dora était le tonnelier Bender ; or, comme Bender va jouer un des principaux rôles dans notre histoire, nous allons en quelques mots le présenter à nos lecteurs. Il avait déjà bien dépassé la cinquantaine, mais il était aussi robuste qu'un jeune homme. C'était le meilleur tonnelier de la ville et des environs, renommé pour sa force prodigieuse. Il racontait lui-même, dans ses moments d'expansion, que dans sa jeunesse il avait renversé un tonneau d'un seul coup de poing, et qu'un jour étant un peu monté, il avait saisi une charrette par derrière, et que le cheval, malgré tous ses efforts, n'avait pas pu l'ébranler. Il ne disait pas cela pour se vanter, mais seulement pour faire observer que les temps étaient bien changés ; en attendant, et malgré ses soixante-deux ans, il était bien le plus fort de la compagnie des tonneliers, car il pouvait encore, sans grand effort, soulever une pièce de vin de trois cents kilogrammes.

Autrefois il était aussi le plus gai et le plus rieur des compagnons, racontant mille histoires plaisantes, et chantant les plus joyeuses chansons ; mais depuis qu'il avait perdu sa femme, le bonheur l'avait abandonné, et au lieu de rechercher la compagnie, il la fuyait le plus possible. Il n'était cependant pas homme à faire parade de sa douleur ; il la cachait au contraire, mais le souvenir de sa Catherine lui revenait si vivant, qu'il trahissait parfois sa secrète et constante préoccupation. Elle lui avait laissé un fils, sur lequel se concentrait toute sa tendresse ; après lui avoir fait donner une bonne éducation et suivre consciencieusement les écoles, il l'avait mis en apprentissage chez son ami le tonnelier Lauterbach ; car, aux yeux de Bender il n'y avait rien au-dessus de l'état de tonnelier, et tout son désir était de voir un jour son Joseph suivre ses traces, et embrasser sa profession.

Grâce à son habileté, Bender se voyait chargé de la direction de beaucoup de caves d'une grande importance ; son temps était néanmoins en plus grande partie employé dans celles de M. Rauschenbach, soit à Mayence, soit surtout à Laubenheim. Il allait dans ce village au moins deux fois par semaine, et ce fut là qu'il eut l'occasion d'apprendre à connaître Dora, qui y était presque constamment. M. Rauschenbach avait un double but en envoyant souvent Dora à la cam-

pagne; il était sûr que la surveillance serait parfaitement exercée, car elle mettait à tout ce qu'elle entreprenait toute son activité, son savoir-faire et sa conscience; et puis il n'était pas fâché de l'éloigner de sa femme, dont le mauvais vouloir se faisait jour de temps à autre, et souvent sans mesure, comme un torrent longtemps contenu brise ses digues et se répand avec une double violence. Dora elle-même n'était jamais aussi heureuse qu'à Laubenheim; l'aspect de la nature, qui déployait toutes ses richesses sous ses yeux, l'enthousiasmait; ses occupations étaient infiniment plus variées et plus agréables qu'à la ville; il lui fallait déployer toute son habileté pour suffire à la besogne; il fallait surveiller tantôt les champs et tantôt les prairies; puis les vignes réclamaient sa présence; il fallait écouter les réclamations des uns, réprimer les abus des autres; ici des comptes à faire, là des erreurs à relever, et à part cela bien des plaintes à écouter, des cœurs à consoler, des prières de pauvres honteux à faire parvenir aux oreilles du maître, en les appuyant de son influence et de sa charité. Ces occupations incessantes étaient interrompues souvent par de petites fêtes, et la présence de Bender à Laubenheim en était une. Quand elle l'apercevait descendant la montagne avec ses ouvriers, elle allait à sa rencontre; de loin il lui souhaitait le bonjour et lui tendait sa gigantesque main, dans laquelle se perdait celle de Dora; il essayait bien de la presser doucement, mais il s'oubliait parfois, et dans sa joie de revoir sa jeune amie il serrait si fort, que la pauvre enfant ne pouvait retenir un cri de douleur qu'elle accompagnait d'un sourire, afin de ne pas faire de peine à son ami Bender.

Quand il avait travaillé quelques heures, elle lui improvisait un petit repas, qu'elle lui apportait elle-même à la cave; elle étendait sur un tonneau une serviette blanche comme la neige, sortait de sa corbeille soit une omelette, soit un gâteau; Bender suivait avec bienveillance les mouvements de l'aimable fille, et ne consentait à profiter de ses préparatifs que si elle lui en donnait l'exemple et lui permettait de boire à sa santé.

Pendant ces petits repas, Bender se laissait aller à parler plus que de coutume, et Dora, assise sur un tonneau près de lui, l'écoutait volontiers.

Une fois que l'ouvrage pressait, Bender lui dit : « Aujourd'hui, mon enfant, il n'y a pas de temps à perdre en causeries; un honnête homme ne doit pas négliger son devoir, non pas même un seul instant. L'honnêteté, s'écria-t-il en se levant et en faisant sauter le cercle d'une barrique, l'honnêteté! bien des gens croient qu'elle consiste simplement

à ne pas voler, ou tromper; c'est une honnêteté bien facile et à bon marché, celle-là, dont je ne donnerais pas un liard. A mes yeux, la vraie probité consiste à prendre à cœur les intérêts de celui qui nous accorde sa confiance, à améliorer son bien comme s'il s'agissait du nôtre, à ne pas se laisser tenter par l'appât d'un plus grand gain, quand il pourrait en résulter le moindre dommage pour notre prochain; ce n'est pas seulement notre intérêt qui l'exige, mais c'est notre premier devoir. »

En disant ces mots, Bender ajustait avec force le robinet d'un tonneau, comme pour donner plus de poids à son discours, si bien que toute la cave en résonnait.

Une autre fois, comme il transvasait du vin nouveau et que Dora admirait la manière dont il s'y prenait, il lui dit : « C'est une chose délicate, de soigner le vin, mon enfant; sur mille personnes qui le dégustent, dix à peine savent apprécier sa valeur; et sur le petit nombre de ceux qui le boivent, bien peu encore pensent à la peine, au travail, à la sagesse, à la prudence, en un mot au talent qui est nécessaire pour préparer et améliorer le vin qu'ils portent à leurs lèvres. Le vin, mon enfant, est comme un esprit subtil, qui demande à être traité avec ménagements; si on le néglige, il devient malade; souvent il s'aigrit, souvent il perd sa limpidité comme l'homme qui est courbé sous le poids d'une douleur irréparable.... » Ici il passa sa large main sur son front, comme pour en chasser de pénibles souvenirs, et après une courte pause, il recommença : « Il est vrai qu'on peut clarifier le vin, mais quant à l'homme dont le cœur a été brisé, rien au monde ne peut lui rendre le bonheur. Avec cela il y a vin et vin. Il est vrai que lorsqu'on cueille le raisin, qu'on l'envoie au pressoir, et qu'on le met dans les foudres, il bout, il fermente et personne ne peut encore en connaître la qualité; pas plus que vous ne sauriez prédire quel homme deviendra le joyeux garçon qui gambade autour de vous; mais lorsqu'il commence à devenir clair, alors on connaît ses bonnes ou ses mauvaises qualités. Avec sa première jeunesse, le vin ordinaire perd son peu de valeur et reste médiocre à toujours, tandis que le bon vin s'améliore chaque jour; il ne bouillonne plus, mais cache le feu dont Dieu l'a doué, son bouquet augmente de saveur, il réjouit le cœur de l'homme, et même s'il est conservé pendant des siècles, il n'en devient que meilleur pour soutenir le corps, fortifier et relever les malades, car le vin est un plus puissant médicament que tous les remèdes inventés par les docteurs et les pharmaciens. » Bender parlait rarement d'autre chose que de son état, car son état absorbait toutes ses pensées

et toutes ses facultés; aussi se répétait-il souvent, mais Dora ne se lassait pas de l'écouter.

Le plus grand bonheur de Dora était une visite de Marie; celle-ci s'annonçait ordinairement un ou deux jours d'avance; il fallait voir alors la jeune ménagère de Laubenheim redoubler d'activité pour se débarrasser de ses occupations les plus pressantes, et jouir sans arrière-pensée de la présence de son amie. Les préparatifs de réception ne manquaient pas non plus, les fleurs les plus odorantes ornaient la chambre de Marie, les plus beaux fruits étaient disposés avec goût dans des corbeilles; après les premiers embrassements, les deux jeunes filles se mettaient à parcourir les collines, les vallées, admirant le paysage qui s'étendait jusqu'aux rives du Rhin; Dora, familière avec tous les environs, dirigeait leurs excursions, découvrait de nouveaux sites. Un jour elles arrivèrent dans un délicieux petit bosquet au bord d'un ruisseau bondissant de rocher en rocher en petites cascades écumantes; elles furent ravies de cette retraite et lui donnèrent le nom de « Délices de Marie ».

Tous ceux qui voyaient les jeunes filles et connaissaient la tendre affection qui les unissait, ne pouvaient s'empêcher de leur porter le plus vif intérêt. Dora était appréciée et aimée dans le village et dans tous les environs; chacun admirait son ordre, son énergie, la bonté de son cœur, tandis que Marie, aimée déjà à cause de l'affection dévouée qu'on portait à son père, attirait toutes les sympathies par sa douce physionomie, sa modestie et la grâce de son charmant sourire. Les deux amies auraient été complètement heureuses, sans l'antipathie de madame Rauschenbach pour Dora, qui provoquait souvent encore des scènes déplorables. Une de ces scènes eut lieu peu de jours après un séjour de Marie à Laubenheim. Dora revenait passer tous ses dimanches à Mayence, afin que la famille pût aller se reposer à la campagne tandis qu'elle surveillait l'hôtel. Un dimanche la voiture était prête, les chevaux piaffaient dans la cour, quand Marie pria sa mère de la laisser en ville avec Dora.

Cette demande mit madame Rauschenbach hors d'elle-même, et elle s'écria en descendant de voiture : « Je sais bien que tu aimes Dora plus que moi, tu es toujours joyeuse auprès d'elle, tandis qu'avec moi tu t'ennuies; eh bien, je ne veux pas te priver d'un plaisir, va la prendre, emmène-la à Laubenheim, et moi je resterai à la maison pour servir les voyageurs; car elle est la maîtresse et moi la servante. »

Dans son impatience, madame Rauschenbach ne laissait pas parler la pauvre Marie, qui s'efforçait en vain d'apaiser sa mère en présence

des domestiques. A ce moment apparut le mari; lorsqu'il apprit le sujet de cette contestation, il ordonna à la mère et à la fille de monter en voiture, prit les rênes, et sans mot dire lança ses chevaux au grand trot sur la route de Laubenheim. A peine furent-ils hors de la ville, que Marie passant son bras autour du cou de sa mère, lui dit : « Chère maman, es-tu encore fâchée contre moi ? »

Madame Rauschenbach se préparait à lui répondre durement, et à saisir cette occasion pour exhaler sa violence et toute l'amertume de son cœur; mais quand elle vit le doux et triste regard de Marie fixé sur son visage et comme implorant son pardon, toute sa colère s'évanouit, et elle ne put que répondre avec un baiser : « Comment pourrais-je t'en vouloir? n'es-tu pas mon unique, ma bien-aimée fille ? »

Une fois la réconciliation opérée, madame Rauschenbach voulut expliquer pourquoi elle s'était ainsi fâchée, mais en voulant rendre compte de ses impressions, elle s'échauffait encore, en sorte que son mari, pour couper court à ses dissertations, fouetta ses chevaux, qui partirent à fond de train, et rendirent toute conversation impossible.

Enfin l'on arriva à Laubenheim, et Marie résolut de faire passer une agréable journée à sa mère, se reprochant le chagrin involontaire qu'elle lui avait causé, et voulant en effacer jusqu'au souvenir par sa tendresse et son amabilité. Elle réussit pleinement, et le triomphe maternel de madame Rauschenbach fut à son comble, quand, en sortant de l'église au bras de son mari, et accompagnée de sa fille, elle entendit répéter de tous côtés : « Qu'elle est jolie ! quel visage angélique ! comme elle a l'air modeste malgré sa beauté et sa richesse ! » Aussi ce fut avec un profond sentiment d'orgueil que la mère serra sa fille dans ses bras en l'appelant son trésor, son bien le plus précieux !

Le retour à la ville fut très-gai; au travers des nuages de fumée qui sortaient de sa pipe, M. Rauschenbach adressait une plaisanterie à l'une ou à l'autre de ses compagnes; sa femme avait complètement oublié l'incident du matin, car chez elle toutes les impressions étaient aussi vite dissipées que reçues; quand elle se mettait en colère, on croyait à l'explosion d'une poudrière, dont le fracas épouvante tous les alentours, et à laquelle succède un silence absolu.

Sous une apparence de gaieté, Marie avait caché tout le jour sa tristesse et son découragement, car au moment où sa mère s'emportait si vivement contre la pauvre Dora, elle avait aperçu son amie à la fenêtre, l'implorant du regard et comme la suppliant de mettre un terme à cette scène cruelle. L'expression d'angoisse et de douleur de la pauvre orpheline avait poursuivi Marie depuis le matin; elle aimait

autant son amie que madame Rauschenbach la détestait, et quand on ne rendait pas justice à Dora, elle se sentait blessée dans ses sentiments les plus tendres; son cœur délicat et sympathique comprenait, comme elle l'avait compris dès leur première entrevue, que l'étrangère jetée pour ainsi dire dans ses bras avait une de ces natures aimantes et richement douées, qui demandent d'autant plus de ménagements et de tendresse qu'elles sont plus isolées dans ce monde. Elle admirait aussi la douceur et la patience de Dora, qui supportait sans jamais se plaindre les difficultés, les affronts et les douleurs de sa vie, dépouillée de toutes les douceurs et les joies de la vie de famille.

Marie, qui redoutait de trouver son amie triste ou abattue, fut reçue au contraire avec le plus aimable sourire; mais ce ne fut qu'à minuit, quand ses parents se retirèrent, que Marie put rejoindre Dora; elle monta joyeusement dans leur chambre et fut un peu désappointée en trouvant sa compagne déjà profondément endormie. Elle s'approcha du lit, en voilant la lumière, et se mit à considérer les traits si beaux et si calmes de la jeune orpheline; elle allait se coucher quand, malgré ses précautions, Dora s'éveilla, et alors commença une interminable causerie.

« Tu as passé un triste dimanche, dit Marie.

— Pourquoi me demandes-tu cela ?

— Mais... à cause de la scène de ce matin.

— Oh ! il y a longtemps que je l'ai oubliée !

— Tu connais ma mère, reprit Marie, c'est moi qui ai eu tort de lui adresser cette proposition, et je t'ai fait passer un cruel moment.

— Tranquillise-toi, et n'en parlons plus.

— Je sais que tu es bonne, mais une pensée me tourmente.... » Elle s'interrompit brusquement.

« Qu'est-ce qui te tourmente ? demanda Dora.

— Que maman n'aille une fois trop loin, et dans sa vivacité ne te détermine à quitter notre maison. »

Un silence complet suivit cette phrase. Au bout de quelques instants, Marie reprit :

« Veux-tu me faire une promesse ?

— Que pourrais-je te refuser ? dit Dora.

— Promets-moi que, quoi qu'il puisse arriver, tu ne nous quitteras jamais sans m'avoir auparavant prévenue de ta résolution.

— Que tu es enfant !...

— C'est possible, mais promets-le-moi.

— Eh bien, je te le promets, dit Dora, non sans s'avouer que peut-être elle s'engageait légèrement.

— Donne-moi ta main. »

Dora tendit sa main, et Marie la retint entre les siennes jusqu'à ce que le sommeil vint fermer ses paupières.

V.

Pendant ce temps, Joseph Bender avait terminé son apprentissage et couronné ses études par un chef-d'œuvre admiré de tous les connaisseurs; c'était un demi-tonneau, si bien et si solidement établi, quoique sans cercles, que le père Bender lui-même ne put retenir son admiration, qu'il exprima simplement par un coup appliqué sur l'épaule de son fils, et une poignée de main si vigoureusement donnée à son ami Lauterbach, que, sans un effort désespéré de celui-ci, il y aurait eu sans nul doute quelques os de brisés, ou tout au moins bien des muscles foulés.

Bender avait résolu d'envoyer son fils chez un de ses amis à Würzburg, le tonnelier Weinhardt, afin qu'il travaillât pendant un an, avant de l'associer à ses propres affaires. Il voulut célébrer par une petite fête cette époque importante dans la vie du jeune homme, et donner un repas d'amis dans une petite maison qu'il possédait à Laubenheim. Sa vieille ménagère, Sabine, se mit à l'œuvre, afin de faire honneur à son maître et à elle-même, et l'on vit sortir de la cave bien des bouteilles de vin vieux, mises en réserve depuis longtemps pour cette occasion solennelle. Dora, toujours disposée à se rendre utile ou agréable, vint offrir ses services à Sabine, qui fut très-heureuse de les accepter, tout en protestant qu'elle aurait très-bien pu se tirer d'affaire toute seule. Au jour désigné et à l'heure indiquée, arrivèrent les convives; d'abord maître Lauterbach et sa chère moitié, puis M. et madame Rauschenbach et leur fille; il va sans dire que Bender, dans sa plus belle toilette, recevait ses amis avec sa bienveillance et sa grâce habituelles, et sa physionomie exprimait un parfait contentement, lorsqu'en s'asseyant autour de la table, chacun admira les fleurs et les fruits disposés en bouquets et en pyramides par les mains habiles de Dora. Tout fut trouvé excellent et assaisonné par la gaieté la plus cordiale. Au dessert, Bender voulut prononcer un toast solennel, mais il entreprenait une tâche au-dessus de ses forces, car au milieu de sa phrase la plus ronflante, il s'arrêta court; ce fut en vain qu'il voulut

ressaisir le fil de ses idées, il ne put y parvenir et termina brusquement par ces mots : « Vous savez ce que je voulais dire!... »

Cette péroraison fut saluée par de joyeux éclats de rire, et les verres en trinquant s'y associaient comme un écho.

M. Rauschenbach but à la santé de maître Lauterbach; celui-ci à celle de son élève, qui rougit jusqu'aux oreilles en entendant son éloge dans la bouche de son maître. Tous les convives félicitèrent Bender des succès de son fils; le brave homme soupira et dit tout haut : « Si seulement sa mère pouvait le voir! Mais toute chose ici-bas a son revers de médaille, et personne n'est complètement heureux sur la terre.

— Cela est bien vrai, murmura madame Lauterbach, naturellement mélancolique.

— Pourtant, j'ai connu un homme qui fut complètement heureux; il est vrai que c'était une rare exception, » dit Bender en vidant son verre.

Tout le monde le pria instamment de raconter cette histoire, et il commença en ces termes :

VI.

« L'année 1811 a laissé un souvenir ineffaçable pour ceux qui vivaient à cette époque, et quant aux jeunes gens, ils en ont certainement entendu parler; ce fut une année bénie. Le soleil brillait le jour, et le soir, la comète apparaissait dans tout son éclat. Les épis n'avaient jamais été aussi fournis, les arbres pliaient sous le poids des fruits, et les vignes ne pouvaient supporter les innombrables grappes qui pendaient aux sarments vigoureux; bref, c'était une année où il semblait que le Seigneur disait aux hommes, toujours mécontents et prompts au murmure : « Je vais une fois vous donner tout ce que vous pouvez désirer, et nous verrons comment vous vous conduirez en retour de mes bénédictions. »

» Il va sans dire que les vendanges furent retardées autant que possible, car chaque jour augmentait la douceur des raisins; aussi, lorsque commença la récolte, on entendit de toutes parts résonner les chants joyeux des vendangeurs et des vendangeuses. A Laubenheim en particulier le raisin avait une si riche apparence, qu'on pouvait prédire à l'avance que la récolte de 1811 serait infiniment supérieure aux précédentes et aux suivantes. Le fait a surpassé les prévisions.

M. Christian Walter était alors le plus grand propriétaire vinicole de Laubenheim ; il avait quatre-vingts ans, et malgré cet âge avancé, ne ressentait aucune des infirmités de la vieillesse, ce qu'il attribuait à son habitude de ne jamais boire que du vin pur, mais avec une grande modération.

» Il me semble le voir encore avec son visage joyeux, ses cheveux blancs comme la neige, sa démarche ferme et assurée, un brave homme serviable et bienveillant, toujours disposé à venir en aide à tous ceux qui s'adressaient à lui. Ses domestiques lui étaient dévoués et affectionnés, parce qu'il était juste et bon envers eux. Sa nombreuse famille (vingt-sept petits-enfants et un arrière-petit-fils de quatre ans) jouissait d'une réputation irréprochable.

» Quand la vendange fut terminée, il engagea ses gens à célébrer cette récolte extraordinaire, et leur fit préparer lui-même une fête à Laubenheim. C'était par un splendide dimanche de novembre que le cortège sortit de Mayence par la porte Neuve. D'abord marchaient trois fifres, puis venaient une douzaine de vendangeurs, ensuite un char sur lequel un tonneau garni de pampres servait de trône au gros Valentin, parfaitement construit pour représenter Bacchus ; il s'était barbouillé le visage de lie de vin, couronné de lierre, et tenait à la main un énorme verre. De chaque côté de la voiture couraient six des plus jolies vendangeuses, entre autres Marguerite Rauth, qui épousa plus tard Conrad de Hechtsheim. Venaient encore des musiciens, et derrière le cortège, sur un char magnifique, se pavanait... la comète ! C'était Martin Finkler, alors le plus beau des garçons tonneliers, qui s'était chargé de représenter cet astre ; il avait un manteau tout parsemé d'étoiles, un diadème magnifique au milieu duquel, juste au-dessus du front, brillait une étoile monstrueuse ! La marche était fermée par des musiciens et des vendangeurs, sans compter une multitude de curieux.

» La gaieté fut à son comble quand on arriva à Laubenheim devant la maison de M. Walter, qui les attendait, sous un arbre, entouré de ses enfants et petits-enfants. Il avait fait préparer dans la cour des tables servies avec profusion, autour desquelles il invita à s'asseoir tous ceux qui étaient présents. Le soleil semblait vouloir prendre sa part de la fête, ou tout au moins y contribuer, et répandait une chaleur aussi intense qu'au mois de juin.

» On avait décoré le pressoir avec des guirlandes de lierre, des pampres de vigne, des couronnes de feuillage, et il était destiné à servir de salle de danse. Quand la nuit arriva, M. Walter vint s'installer au

milieu des danseurs; on plaça son fauteuil à l'endroit d'où l'on pouvait le mieux voir l'ensemble de la fête; il prit son arrière-petit-fils sur ses genoux, et par sa présence encouragea la jeunesse. Ses enfants l'engagèrent en vain à se retirer, craignant pour lui le mouvement et le bruit; il ne voulut pas y consentir, heureux de jouir du plaisir qu'il procurait à son entourage. Les valse succédèrent aux valse, et pendant ce temps le grand-père et le petit-fils s'étaient endormis. On craignait de réveiller M. Walter en le déchargeant de l'enfant, mais pourtant, lorsque l'heure fut avancée, la mère du petit garçon vint pour l'emporter et l'emmener coucher; il ouvrit les yeux, jeta les bras autour du cou de sa mère et lui sourit. Mais quand on voulut s'approcher du vieillard, il ne se réveilla pas, car il dormait du sommeil éternel! »

Bender se tut un moment, puis il ajouta :

« J'ai vu moi-même ce que je viens de vous raconter; la mort n'avait altéré aucun des traits de M. Walter, il semblait dormir bercé par les plus doux rêves. Nous le couvrîmes de fleurs et de couronnes et le ramenâmes à Mayence; le lendemain, on lui rendit les derniers devoirs. Son convoi fut immense, car il était aimé et estimé de tous, et il me semble que jamais homme n'a vécu et n'est mort d'une manière plus douce et plus heureuse. »

Tous les convives de Bender furent de son avis, et après avoir pris le café, on descendit au jardin. La jeunesse d'un côté, maître Lauterbach d'un autre, faisant part à M. Rauschenbach de tous les hauts faits de Joseph, — et les deux dames se racontant les cancanes de la ville, sans oublier de médire un peu du prochain. Madame Rauschenbach se sentait toute joyeuse d'entendre louer la beauté et l'amabilité de sa fille, quand son interlocutrice eut la malencontreuse idée de vanter les talents de Dora. C'en était fait pour l'irascible mère, qui, sans doute, se serait laissée aller à quelque vivacité regrettable, si son mari ne fût venu lui rappeler qu'il était temps de rentrer, ayant laissé la maison sans surveillance.

Marie obtint la permission de rester à Laubenheim avec Dora; on se dit adieu (Joseph partant le lendemain matin), et chacun reprit le chemin de la ville.

Après un moment de silence, M. Rauschenbach ralentit la course de ses chevaux, et dit : « Il faut avouer, Babette, que nous venons de passer quelques heures bien agréables.

— C'était charmant, en effet, répondit sa femme.

— Il m'est venu une idée, reprit Édouard. Que penses-tu de Joseph?

— C'est un joli garçon.

— Certainement, c'est un joli garçon, mais sa beauté n'est pas l'essentiel. N'as-tu pas remarqué comme il rougissait lorsque son patron faisait son éloge? L'honnêteté et la droiture se lisent sur son visage. Lauterbach ne tarit pas sur son compte; tu sais que Bender a amassé une jolie fortune....

— Pourquoi me racontes-tu tout cela?

— Je pense, dit M. Rauschenbach mettant ses chevaux au pas, je pense que Joseph et Marie se conviendraient parfaitement. Nous pourrions nous retirer et leur laisser l'hôtel.

— Et tu as arrangé tout cela subitement, observa madame Rauschenbach.

— Marie va avoir dix-huit ans, et Joseph me convient tout à fait.

— Il y a pourtant d'autres jeunes gens dans le monde.

— Je le sais aussi bien que toi. Tu voudrais peut-être attendre que le fils du bourgmestre vint te demander la main de ta fille?

— Et pourquoi pas? Le fils du bourgmestre trouverait-il une plus aimable, plus jolie, plus charmante femme que Marie?

— Et si je te faisais remarquer que Joseph me convient autant pour gendre que le fils du bourgmestre me convient peu, que dirais-tu?

— Je ne te répondrais rien. Je suis seulement d'avis que nous ne nous pressions pas de jeter notre fille à la tête de ce jeune homme.

— Mon intention n'est pas non plus de célébrer les fiançailles demain. C'est simplement un projet en l'air.

— Le temps nous montrera la route que nous devons suivre, » répondit sa femme.

VII.

Pendant que les parents de Marie s'occupaient ainsi de son avenir, Bender causait avec son fils, et lui faisait ses dernières recommandations.

A la pointe du jour Bender se leva et trouva Joseph déjà disposé au départ. Marie et Dora, qui voulaient accompagner leur ami d'enfance, épiaient de leur fenêtre le moment où il sortirait de chez lui; elles se joignirent au voyageur et à son père, et tous quatre prirent la route de Mayence par les chemins de traverse qui serpentent sur les collines de Laubenheim.

Bender avait le cœur serré, mais il tâchait de réprimer son émotion.

« L'homme n'est pas fait, dit-il, pour rester cloué à la maison qui l'a vu naître; il faut qu'il voie le monde, qu'il connaisse les hommes, et qu'il en fasse son profit. Conduis-toi toujours de manière qu'on n'ait pas à se plaindre de toi. Entends-tu, Joseph ?

— Oui, père.

— Bois avec modération, et fuis la société de ces jeunes gens désœuvrés qui fréquentent les cafés et ne sont heureux que le verre à la main. De là viennent souvent des disputes et des rixes. Entends-tu ?

— Oui, père.

— Évite les querelles, et n'emploie jamais les forces que Dieu t'a données pour obtenir justice à coups de poing. L'homme est pire qu'une brute, quand il se laisse dominer par la colère. J'ai été jeune, et je me suis laissé aller à abuser de ma force; je l'ai encore aujourd'hui sur la conscience. C'était jour de marché à Hochheim, pendant mes fiançailles; j'entrai au *Rocher d'honneur* pour y boire un verre de vin; j'y trouvai beaucoup de gens de connaissance, entre autres Christian Butzbecher, qui m'en voulait, parce que, plus heureux que lui, j'avais obtenu la main de ta mère qui l'avait refusé. Pendant quelque temps je supportai en silence ses mots piquants et ses mauvaises plaisanteries; enfin je sentis la patience prête à m'échapper. « Christian, lui dis-je, cesse tes taquineries, car tu pourrais bien t'en repentir. » Mais au lieu de cesser, il n'en continua que de plus belle. Je levai la main en m'écriant : « Si tu ne te tais pas immédiatement, je t'estropie. » — Personne n'est encore mort de menaces dans ma famille, » répondit-il d'un air narquois. Ma rage alors ne connut plus de bornes; je m'élançai sur lui, et en moins d'une minute je ne sais moi-même trop comment son bras droit était cassé. Aveuglé par la colère, je l'avais sans doute saisi trop rudement, mais je fus atterré quand je le vis pâlir de douleur et s'affaïsser sur lui-même. Tout le monde me donnait raison, et assurait qu'il m'avait provoqué et exaspéré; néanmoins ma conscience n'était pas tranquille, et quoique plus tard nous nous soyons réconciliés, jamais je ne l'entendais se plaindre d'une douleur au bras, sans m'adresser à moi-même les plus amers reproches pour avoir abusé de la force que Dieu m'avait donnée, et m'être laissé entraîner par un déplorable emportement. Tu m'entends, Joseph ?

— Oui, père.

— Le jeu est encore une terrible passion, poursuivit Bender. Dieu soit béni ! je n'ai rien à me reprocher de ce côté-là. J'ai toujours pensé qu'un liard laborieusement gagné par un travail assidu vaut mille fois mieux que les louis d'or qu'un coup de dés vous rapporte. Celui

qui gagne perd son temps, et sent toujours grandir en lui l'amour du gain et le besoin d'émotions. Celui qui perd arrive bien vite au désespoir. Que de joueurs finissent misérablement! par exemple Lorevy Grundling.... Son père lui avait laissé plus de cent mille francs; il avait épousé une femme riche; quelle élégance, quel luxe régnaient chez eux! Mais le démon du jeu s'empara de lui : il perdit tout, mourut à l'hôpital; sa femme ne put résister à la misère et au chagrin, et ses orphelins furent heureux de pouvoir gagner leur pain à la sueur de leur front! »

Une pâleur mortelle couvrit les joues de Dora en entendant ces mots, ses lèvres tremblèrent et ses yeux se baissèrent vers la terre; mais personne n'y prit garde, et Bender continua :

« Sois avare de promesses, mais une fois ta parole engagée, que rien ne te retienne pour y faire honneur. Ne laisse jamais un ami dans le besoin, et ne nomme jamais ton ami celui dont tu pourrais rougir. Entends-tu?

— Oui, père.

— Tu entres sans tache dans le monde, reviens de même auprès de nous. A l'heure de la tentation pense à ta bonne mère, et demande la force de résister à Celui qui seul est puissant pour te secourir au moment de la détresse. »

Tout en écoutant les conseils et les avertissements de Bender, nos quatre amis étaient arrivés à moitié route de Mayence. Il fallut s'arrêter. « A présent, Joseph, prends congé de ces demoiselles, avec lesquelles il faut que je retourne à Laubenheim, où l'ouvrage presse. N'oublie rien à la ville, et que Dieu t'accompagne! »

Joseph dit adieu aux jeunes filles en leur promettant de donner souvent de ses nouvelles. « Ne l'émouvez pas trop, laissez-le partir, » dit Bender en embrassant son fils, et il reprit avec Marie et Dora le chemin de Laubenheim. Elles ne pouvaient s'empêcher de se retourner souvent pour envoyer un adieu muet au jeune voyageur. Bender les grondait, mais quand il croyait n'être pas remarqué, lui aussi suivait du regard son fils bien-aimé. Au moment où Joseph allait disparaître derrière un bouquet d'arbres, Bender le rappela sous prétexte qu'il avait oublié une recommandation des plus importantes, mais tout simplement pour serrer encore une fois sur son cœur l'enfant chéri de sa Catherine.

Quand enfin il fallut se séparer, le pauvre père fit un effort suprême, et les jeunes filles virent avec étonnement et respect une grosse larme rouler silencieusement sur sa joue hâlée.

VIII.

Quinze jours environ après ce départ, Dora vit un jour Bender descendre la colline plus rapidement que de coutume, et de loin il lui cria : « Joseph m'a écrit ! » Tout allait pour le mieux à Würzburg ; maître et ouvrier se convenaient à merveille, et le jeune homme se sentait heureux et plein de courage.

Quand Bender eut terminé son récit, au moment où Dora se disposait à retourner à ses occupations, il la pria de lui apporter une plume et deux feuilles de papier.

Tandis qu'elle allait les chercher, Bender roula devant la porte de la cave un tonneau vide, mit devant une chaise de bois. « Maintenant, assieds-toi là, mon enfant ; arrange ton papier, prends ta plume et écris sous ma dictée. J'écrirais bien volontiers moi-même, mais pourquoi le nier ? je n'en ai guère l'habitude, et même je lis difficilement l'écriture. »

Il s'assit sur une barrique, croisa les jambes et commença ainsi :

« MON CHER JOSEPH,

» Ta lettre m'a fait grand plaisir — *procuré* voulais-je dire, se reprenant aussitôt. As-tu écrit *procuré*, au moins ? — Dora répondit affirmativement. — Je suis bien aise que tu te portes bien ; il en est de même de moi et de tous nos amis de Mayence, ce qui est au fond la chose la plus importante. Il m'a été très-agréable d'entendre — *d'apprendre* veux-je dire, écris *apprendre*, Dora ; — il m'a été très-agréable d'apprendre que tu es satisfait de ton maître, mais surtout que ton maître est satisfait *de toi* ; j'espère qu'il en sera toujours ainsi ; que je n'entendrai dire que du bien de mon fils, et que tu n'oublieras jamais les conseils que je t'ai donnés.

» Écris-moi régulièrement tous les mois, et donne-moi beaucoup de détails sur tout ce qui te concerne. Je n'ai plus rien à te dire, mais je reste toujours ton dévoué père.

» KILIAN BENDER. »

« Dis-moi donc, petite sorcière, où as-tu appris à écrire si vite ? dit Bender à Dora quand elle lui eut lu sa lettre. Tu peux bien y ajouter quelques lignes pour lui rendre ses salutations, lui parler de Marie et

de tous les habitants de *l'Ange*. — Prends maintenant ton autre feuille de papier, et écris ce que je vais te dire :

« CHER AMI WEINHARDT,

» Je viens d'apprendre par la lettre de mon fils que tu n'as pas oublié ton vieil ami, que tu as reçu mon Joseph de ton mieux, et que tu es disposé à le diriger et à le perfectionner dans notre profession. Dieu t'en récompensera. J'espère qu'il ne t'occasionnera aucun désagrément, et je te prie de le surveiller, afin qu'il ne fréquente pas de mauvaise compagnie, car il est jeune et pourrait être entraîné, ce qui serait pour moi le plus grand malheur; c'est mon fils unique, mon bien le plus précieux, et tu sais tout ce que j'ai perdu en perdant ma Catherine.... — Mets beaucoup de points de suspension, dit-il à Dora, puis continue ainsi : — Je remercie beaucoup ta femme de son bon accueil pour mon fils; prie-la à l'avenir de surveiller son linge, et qu'il inscrive toutes ses dépenses. — Je vous prie d'accepter comme témoignage de ma reconnaissance ce petit tonnelet de choucroute que vous mangerez en famille à ma santé. N'ayant pour aujourd'hui rien d'autre à te dire, je demeure ton vieil ami,

» KILIAN BENDER. »

Il retourna à son travail, tandis que Dora terminait la correspondance; elle plia les lettres, y mit soigneusement les adresses et les cacheta avec le cachet de Bender, circonstance à laquelle le tonnelier tenait beaucoup, car le cachet, qui lui venait de son père, représentait un joli petit Bacchus gravé sur une cornaline, enchâssée dans un cercle d'or.

Quand il vit les deux lettres bien pliées, bien cachetées, bien adressées, il secoua la tête et dit gravement : « Ce qui me plaît en toi, mon enfant, c'est que tout ce que tu fais est soigneusement fait; rien ne te paraît trop petit ou de trop peu d'importance. Ceux qui trouvent que les petites choses de la vie ne valent pas la peine qu'on s'en occupe avec soin seront négligents aussi dans de plus importantes. Il est certain que dans une lettre le principal c'est le contenu, mais il n'est certes pas indifférent de voir des lignes bien ordonnées, au lieu de mots qui vont de la cave au grenier! Quand un ouvrier se présente chez moi, je commence par lui faire faire les chiffres sur les tonneaux; s'en acquitte-t-il soigneusement, je le déclare capable, et je le garde; le fait-il au contraire avec négligence, je le prie de continuer son

chemin et de chercher fortune ailleurs. Si je vois une femme en toilette, je ne regarde pas ce qu'elle porte, mais comment elle le porte. »

Bender recevait tous les mois une lettre de son fils et dictait la réponse à Dora. Joseph était très-content, et Weinhardt assurait de son côté que ce jeune homme faisait honneur à son père sous tous les rapports.

Bender n'était pas le seul à suivre avec le plus vif intérêt la conduite et les efforts du jeune homme. M. Rauschenbach caressait toujours avec bonheur la pensée de lui donner un jour sa fille. Comme les deux pères allaient ensemble à Laubenheim, Édouard ne put s'empêcher de communiquer ses projets au tonnelier.

« Il y a bien longtemps que j'y pense, dit M. Rauschenbach; nous sommes amis d'enfance, Kilian, et notre amitié n'a fait qu'augmenter avec les années; je commence à devenir vieux, et il me serait doux, avant de mourir, de voir nos enfants heureusement établis. Qu'en penses-tu ? »

— La question n'est pas de savoir ce que j'en pense, Édouard, mais bien ce que nos jeunes gens en diront. Tu sais combien je serais heureux d'avoir Marie pour belle-fille, surtout avec les liens d'affection qui nous unissent; seulement ta fille ne me fait pas l'effet de devoir donner son cœur à un simple ouvrier. Or, il me semble que dans des circonstances semblables le cœur a bien quelque chose à y voir.

— Cela va sans dire. Tu sais que Marie est une bonne et douce enfant; son éducation a été fort soignée, et malgré cela elle est très-simple et modeste. C'est dans sa nature, et elle est toute malheureuse quand sa mère la prône.

— Reste à savoir ce que pense mon garçon; mais au fond tout ceci ne sont que des observations préliminaires. Et ta femme ?

— Je lui en ai parlé une fois; maintenant je ne l'en entretiens plus, et je crois qu'il vaut mieux garder entre nous ce que nous venons de dire. Après tout, ma femme n'est pas maîtresse au logis. Malgré cela, elle écoute la raison quand on sait la prendre. »

IX.

Joseph prolongea son séjour à Würzbourg bien au delà du temps prévu. Son maître reçut une blessure assez grave au bras droit pour être obligé de garder la chambre pendant plusieurs mois; et comme il avait donné toute sa confiance à son jeune ouvrier, il pria Bender de lui laisser diriger ses affaires pendant sa maladie. Quoi qu'il en coûtât

à son cœur paternel, Kilian fit le sacrifice dans la pensée que ce serait un moyen pour son fils de mettre en relief son activité, son ordre, sa probité et son intelligence; il ne fut pas déçu dans son attente, et lorsque Weinhardt fut rétabli, il ne put assez exalter toutes les perfections du jeune homme, et parler avec reconnaissance des services qu'il lui avait rendus.

Enfin Joseph revint à Mayence, et Bender se sentit tout joyeux en retrouvant son fils aussi heureusement développé au physique et au moral; ses traits délicats rappelaient ceux de cette femme tant aimée dont le souvenir était encore si vivant; son caractère modeste, ferme et réfléchi enchantèrent le tonnelier, qui ne se lassait pas d'admirer son enfant bien-aimé. La première visite fut pour l'hôtel de *l'Ange*. Édouard les reçut en souriant, ce qui n'échappa pas à sa femme, mais ce qui néanmoins ne l'empêcha pas d'être très-cordiale pour le jeune homme. Marie accourut en apprenant le retour de Joseph; mais une fois en sa présence elle rougit, se troubla et n'eut pas le courage de le *tutoyer*. Ce ne fut que lorsqu'il lui demanda affectueusement comment il avait mérité ce *vous* cérémonieux, que la jeune fille retrouva son entrain et son aisance, et se fit minutieusement raconter tous les détails de cette longue absence.

Dès le lendemain, Bender commença à mettre son fils au courant de ses affaires; il voulait se décharger promptement de ce fardeau, et quoiqu'il comptât rester quelques mois avec lui pour le diriger de ses conseils, il lui tardait de se reposer de ses quarante années de travaux incessants et de pouvoir, comme il le disait, fumer sa pipe en paix.

Peu de jours après, Bender résolut de conduire Joseph à Laubenheim, afin qu'il se mît d'emblée à l'ouvrage. Dora, prévenue de leur arrivée, alla à leur rencontre, et la réunion fut douce à tous les cœurs. Le tonnelier se tourna vers son fils et lui dit : « C'est à *elle* que tu dois être reconnaissant des lettres que tu as si régulièrement reçues; c'était mon secrétaire intime, et tu as pu juger comment elle s'acquittait de ses fonctions. Certainement sans sa complaisance tu aurais eu bien moins de mes nouvelles, mais si tu connais son talent épistolaire, tu ne sais pas qu'en outre elle a été comme une fille pour ton vieux père. » Dora voulut l'interrompre, mais il continua : « Non, il faut que mon fils sache combien tu as été bonne, prévenante et soigneuse à mon égard; tu ne songeais pas à recevoir le moindre remerciement, car tu agissais suivant l'impulsion de ton cœur; mais moi, j'attendais son retour pour t'exprimer ma gratitude, afin qu'il n'oublât jamais ce qu'il te doit.

— Sois tranquille, mon père, je ne serai pas ingrat, » répondit Joseph prenant la main de Dora qu'il serra en la regardant si tendrement, qu'elle la retira tout doucement en tournant la tête, pour cacher la rougeur qui envahissait son charmant visage.

On était arrivé à la cave; Joseph retroussa ses manches de chemise, prit son tablier de cuir, saisit le maillet et se mit à l'ouvrage, remuant les tonneaux avec adresse et avec une force herculéenne; son père, assis près de lui, le regardait avec intérêt et orgueil. « Voilà un tonnelier selon le cœur de Dieu, » pensait-il. De temps à autre il demandait un bon conseil, aussitôt suivi que reçu, si bien qu'au bout de quinze jours le jeune homme était au courant de la besogne, et qu'il vint seul à Laubenheim, Bender restant à Mayence pour surveiller leurs affaires.

A mesure que les visites du père Bender devenaient moins fréquentes à Laubenheim, Dora se montrait beaucoup moins; les jours seulement où son vieil ami arrivait, elle venait le trouver un instant et causait presque exclusivement avec lui; elle restait toujours amicale avec Joseph, mais très-prudente et réservée. Il devinait sa pensée et l'en estimait davantage; pourtant il arriva qu'une semaine entière s'étant écoulée sans que Dora vînt à la cave ou adressât un seul mot à Joseph, celui-ci chercha un prétexte pour entrer dans la maison après que son ouvrage fut terminé; mais à la réception glaciale qui lui fut faite, il vit bien que son prétexte était pris pour ce qu'il valait, et il s'en alla humilié, se promettant bien de ne plus faire de nouvelle tentative pour forcer Dora à sortir de sa retraite.

Pendant ce temps il se préparait des événements très-importants à l'hôtel de *l'Ange*.

Madame Rauschenbach méditait depuis longtemps deux plans, et croyait le moment venu de les mettre à exécution. Elle voulait d'abord se débarrasser de Dora, qui était comme une pierre d'achoppement sur sa route, et ensuite elle s'occuperait de Marie. C'était parmi les clients attirés de *l'Ange* qu'elle voulait choisir un mari pour l'orpheline, mais comme le choix lui paraissait difficile à faire entre une douzaine de célibataires, qui étaient tous ce qu'on peut hardiment appeler de vieux garçons, ayant dépassé au moins la cinquantaine, elle crut plus sage d'appeler à son secours le professeur Huber. Elle l'invita donc un soir à entrer dans son salon, et après avoir prudemment pesé ses paroles, elle lui dit : « Monsieur Huber, j'ai besoin d'un bon conseil, et comme vous êtes un homme sûr, dont le tact et l'expérience me sont connus, c'est à vous que je viens m'adresser. »

Ici le professeur salua, et madame Rauschenbach continua : « Dora

va avoir vingt ans, et il me semble qu'il est temps de songer à son établissement, car elle ne peut pas demeurer éternellement chez nous. C'est une femme de tête, une ménagère parfaite, et celui qui la mettra à la tête de sa maison n'aura qu'à s'en applaudir. Il vient chaque jour ici tant de gens honnêtes et bien posés, que l'un d'entre eux doit certainement avoir remarqué les bonnes qualités de Dora, et lui fera sans regret le sacrifice de sa liberté. Qu'en pensez-vous, monsieur Huber ?

— Vous l'avez dit vous-même, madame Rauschenbach, vos commensaux ont presque tous dépassé la première moitié de la vie, et me semblent peu disposés à se mettre sous le joug du mariage. En outre, il me paraît peu probable qu'ils fussent en état de faire le bonheur d'une jeune femme dans tout l'éclat de la jeunesse et de la beauté.

— Ce n'est pas une raison, monsieur Huber ; mon mari est beaucoup plus âgé que moi, et nous avons pourtant toujours été parfaitement heureux ensemble.

— C'est une exception, et il ne faut pas faire une règle des cas exceptionnels.

— Il me semble que M. Becker, le greffier du tribunal, nous conviendrait. C'est un homme doux, facile, et que j'ai souvent entendu gémir de son isolement.

— Voilà plus de trente ans qu'il déplore d'être resté célibataire, dit Huber, et néanmoins il n'a pas su se décider à prendre femme. Becker a plus de soixante ans.

— Et que diriez-vous de Schinkler, le professeur du lycée ?

— Celui-ci a eu dans sa jeunesse (c'est-à-dire il y a quelque trente ans) un amour malheureux ; il aimait sans être aimé, et a vu l'objet de sa flamme conduit à l'autel par un heureux rival. Dès lors, il a voué une haine mortelle à toute la race féminine ; à ses yeux toutes les filles d'Eve sont fausses, acariâtres, légères, et pour rien au monde il ne se marierait. Au reste il a au moins dépassé la soixantaine.

— Et le maquignon Falkner ?

— C'est certainement un très-brave homme ; il possède une jolie fortune ; mais nous savons combien il aime la bouteille ; jamais il ne boit au delà de sa soif, mais il faut dire aussi que jamais sa soif n'est étanchée.

— Et que penseriez-vous du notaire Ring ?

— Voici vingt et un ans qu'il est veuf, et ne cesse de répéter que c'est le plus beau temps de sa vie. Hier encore, il m'assurait que celui qui prend une seconde femme n'est pas digne du bonheur d'avoir perdu la première.

— Et quelle opinion avez-vous de Hackert ?

— Ah ! pour celui-là, c'est le meilleur homme du monde, répondit Huber ; il a une belle fortune et de superbes propriétés ; mais il est asthmatique, et sa poitrine est si faible, que même dès sa jeunesse il a renoncé au mariage. »

Madame Rauschenbach fit ainsi défiler tous les habitués de *l'Ange* sous les yeux de M. Huber, et pas un ne fut trouvé mariable ! Un seul avait jusqu'ici échappé à la revue générale, et elle crut le moment favorable pour mettre au jour ce projet, si longtemps caressé en silence. Elle rapprocha son fauteuil de celui du professeur, et commença ainsi : « J'aurais aussi bien pu répondre à toutes mes questions que vous l'avez fait vous-même, cher ami, pourquoi le nierai-je ? Il n'y a, non-seulement parmi mes hôtes, mais même parmi tous les hommes, qu'un seul être qui me paraisse devoir être heureux avec Dora et la rendre heureuse, et c'est... vous, monsieur Huber ! »

Huber fit un mouvement négatif ; madame Rauschenbach poursuivit : « Ce qui est vrai est vrai, et vous savez que la flatterie n'est pas mon défaut. Vous êtes aimé, apprécié, considéré de tout le monde, et quand vous parlez, on vous écoute comme un oracle. Vous avez amassé une jolie fortune par votre économie et votre travail incessant. Je sais cela aussi bien que tous ceux qui vous connaissent, et celui qui aurait un mot à dire contre vous, est encore à naître. Eh bien, monsieur Huber, il me paraît déplorable que vous ne vous soyez pas encore décidé à vous marier !

— J'ai déjà célébré mon quarante-septième anniversaire, interrompit Huber.

— Vous êtes dans le plus bel âge, s'écria madame Rauschenbach ; si on ne savait pas la date de votre naissance, on vous donnerait à peine trente ans ; le moment est venu, mais il n'est pas trop tard. Les années font sentir le besoin d'un cœur qui partage nos joies et nos peines. Voulez-vous conserver votre héritage à des parents avides, qui se réjouiront de votre mort ? Que votre demeure est triste, quand vous y rentrez le soir et que personne ne vous attend, que pas une voix chérie ne vous souhaite la bien-venue, et que vous entendez résonner seulement le bruit de vos pas solitaires ! Et si, Dieu vous en préserve, vous veniez à tomber malade, qui vous soignerait ? Est-ce une vie cela ? Pouvez-vous appeler cela une vie ?

— C'est bien vrai, madame Rauschenbach, soupira Huber, mais....

— Quel mais y a-t-il ? interrompit vivement madame Rauschenbach ; quelle raison avez-vous pour être enterré célibataire ? Un homme

comme vous, qui a le cœur si noblement placé, rester garçon ! Et je le sais, Dora ne vous est pas tout à fait indifférente !

— Mais je lui suis tout à fait indifférent, et je le trouve très-naturel, dit le professeur.

— C'est une manière de parler. Dora est une fille sensée, qui s'estimera heureuse de trouver un mari dans une position semblable à la vôtre, mon cher Huber. » Et puis elle ajouta finement : « Je sais ce que je sais. »

La bonne dame, pendant longtemps encore, laissa couler les flots de son éloquence, et si elle n'eut pas la satisfaction d'amener Huber à une décision définitive, du moins elle le vit très-disposé à seconder ses projets.

Il lui laissa le soin de jeter les premiers jalons de son bonheur futur et de préparer Dora au grand événement. Quant à madame Rauschenbach, elle vit avec ravissement que le professeur, qui pourtant était toujours très-soigneux de sa personne, mettait une certaine coquetterie dans sa coiffure, dans le nœud de sa cravate ; il paraissait joyeux et dans une sorte d'excitation fébrile.

Tout en l'encourageant dans ces dispositions, madame Rauschenbach ne perdait pas de vue la seconde partie de son plan, savoir le choix d'un gendre. Elle avait déjà jeté son dévolu, mais comme elle connaissait l'affection de son mari pour Joseph, elle ne se dissimulait pas qu'elle aurait à vaincre bien des obstacles avant d'arriver au but ; aussi se disposait-elle à redoubler de ruse et de sagacité pour les renverser. Elle était convaincue de l'excellence de son choix, et, en effet, le mari qu'elle convoitait en secret pour sa fille ne laissait rien à désirer. C'était M. Enrich, négociant des environs, jeune et brave garçon appartenant à l'une des premières familles du pays. Quoiqu'à peine âgé de trente ans, il était veuf depuis plus de deux ans, ayant perdu sa femme au bout de quinze mois de mariage, au moment où elle venait de lui donner un fils. Il fut d'abord inconsolable et crut ne pouvoir jamais se remarier ; mais quand il vit son pauvre enfant, dont il ne voulait pas se séparer, livré à des soins mercenaires, il fut insensiblement amené à considérer une seconde union comme devant assurer le bien-être physique et moral du petit orphelin.

Ses affaires l'avaient amené plusieurs fois à Mayence ; il descendait à l'hôtel de *l'Ange*, et Marie l'avait vivement impressionné. Quelques paroles qui lui échappèrent, et le plaisir visible qu'il éprouvait en regardant la jeune fille, firent concevoir des espérances à madame Rauschenbach. Elle ne se dissimulait pas que la position de belle-

mère est hérissée d'épines, mais le caractère doux et tendre de Marie la rassurait, et elle ne considérait que les avantages d'une pareille alliance. Elle avait quelquefois fait allusion à cette possibilité dans ses conversations avec son mari, et avait été très-heureuse de voir qu'il ne repoussait pas de prime abord cette éventualité; mais elle ne se doutait pas qu'Édouard évitait de lui répondre uniquement pour s'épargner une discussion conjugale, puisqu'il avait, lui aussi, choisi son gendre, et n'attendait qu'un moment favorable pour se prononcer péremptoirement.

Du côté de Marie, il n'y avait pas d'opposition à craindre; elle estimait Enrich et en parlait avec éloges. Il semblait donc à madame Rauschenbach que rien ne pourrait venir à la traverse de son projet, et quand elle crut que le moment était venu, elle voulut avoir un entretien avec Dora. Comme Joseph allait à Laubenheim, elle le chargea de prier la jeune fille de rentrer en ville le soir même.

Il y avait longtemps que le jeune Bender n'avait vu Dora; aussi à peine eut-il terminé ses affaires, qu'il se mit à sa recherche. Il la vit occupée à arroser ses fleurs, qu'un ardent soleil de juin menaçait de flétrir, et de loin il lui fit la commission dont on l'avait chargé, afin qu'elle devinât de suite que sa visite était nécessaire. Elle le comprit, en effet, et fut très-affectueuse.

« J'ai encore plusieurs choses à mettre en ordre avant de pouvoir partir; mais assure madame Rauschenbach que j'arriverai avant la nuit, et prends ceci pour te distraire en chemin », dit-elle en cueillant une rose au buisson le plus voisin et en la lui offrant.

Joseph la prit et la porta à ses lèvres.

« Tu n'as pas besoin de l'ablmer ainsi, fit-elle moitié riante, moitié grondeuse.

— Je n'y tiendrais pas, si ce n'était toi qui me l'as donnée, dit-il vivement.

— Joseph! s'écria-t-elle blessée.

— Ai-je dit quelque chose qui t'ait peinée? tu es si froide, si réservée avec moi! tandis que je t'aime du plus profond de mon cœur et qu'il me semble que le plus grand bonheur pour moi serait de te rendre heureuse. Il faut bien que je te l'avoue: je ne pense qu'à toi, et où que je sois tu es sans cesse devant mes yeux. Sais-tu pourquoi j'ai maintenant du goût à l'ouvrage? c'est que je me figure que je travaille pour toi!

— Tu ne sais pas ce que tu dis, répondit Dora, tu ne pèses pas tes paroles.

— Oui, je sais ce que je dis, Dora, et cela part du fond de mon âme, et pourquoi le réprimer davantage ? Pourquoi ne pas te dire tout ce que je sens pour toi ? »

En disant ces mots il s'approcha d'elle et lui tendit la main ; mais elle ne lui donna pas la sienne, et se retirant de quelques pas : « Si tu songeais sérieusement à toutes les conséquences de ta démarche, tu ne parlerais pas ainsi.

— Ne me crois-tu pas digne de toi ? demanda-t-il.

— Il faut avouer que tu n'aimes pas les détours, » reprit Dora en souriant ; puis elle ajouta avec beaucoup de gravité dans le regard et dans la voix : « Tu n'as peut-être pas mis dans la balance ce que mon sort....

— J'ai tout considéré, interrompit Joseph avec feu. Tu es seule, isolée en ce monde, tu ne m'en parais que plus chère et plus précieuse. Si tu appartenais à une famille riche et honorable, peut-être ne t'aurais-je pas aimée, malgré ta beauté. Du reste, tu sais bien que ce n'est pas ton joli visage qui a gagné mon cœur, mais la prudence, le courage que tu as déployés depuis ton enfance pour combattre et vaincre toutes les difficultés de la vie, la bienveillance que tu témoignes à tout le monde, la douceur avec laquelle tu supportes l'injustice ; tu luttas et tu travailles comme un homme, et pourtant tu es la plus douce, la plus tendre, la plus modeste des jeunes filles. Depuis longtemps voilà ce que j'aime en toi, et ta bonté pour mon père m'a encore plus convaincu de ton rare mérite. Je t'aurais dit tout cela plus tôt, si tu n'avais pris à tâche de t'éloigner de moi ; maintenant que je t'ai tout avoué, rien ne pourra s'opposer à mon bonheur, si tu ne me rejettes pas. Je suis établi et en position de choisir une compagne. Dora, veux-tu me donner le droit de travailler pour toi, veux-tu devenir ma Dora ? »

Elle ne répondit pas, mais une larme mouilla sa paupière, et son regard s'arrêta sur le visage rayonnant du jeune homme.

« Tu ne me réponds pas, poursuivit-il, eh bien, je ne veux pas t'obliger à m'accepter sans réfléchir ; mais donne-moi ta main en signe d'espérance pour l'avenir. »

Dora lui tendit la main, sur laquelle il pressa ses lèvres brûlantes. Au même instant une alouette passa sur leurs têtes : sa joyeuse chanson était si claire, si forte, qu'elle semblait applaudir au lien qui venait d'unir deux cœurs faits pour s'aimer !

Traduit de l'allemand de M. E. KALISCH.

(La fin à la prochaine livraison.)

EXTRAITS

DES MÉMOIRES DU BARON DE GENTZ.

UNE CRISE DE LA MONARCHIE AUTRICHIENNE.

WAGRAM. — 1809.

Notre correspondant de Berlin s'est réservé de donner aux lecteurs de la *Revue germanique* un aperçu de ce nouveau volume tiré des papiers posthumes de Varnhagen d'Ense, qui paraissent presque inépuisables. Ce que nous en détachons ici, ce sont les principaux passages d'un *journal politique*, spécialement consacré par le baron de Gentz à la campagne de 1809. Ce journal est rédigé en français, et en dépit de quelques tournures douteuses, on remarquera la propriété, la facilité, la précision, et même, par endroits, le relief de l'expression.

Ces fragments, qui embrassent l'espace de temps compris entre la bataille d'Essling et la paix, nous ont paru intéressants à plusieurs titres, tant au point de vue historique ou simplement anecdotique qu'au point de vue politique. Nous signalons quelques conversations curieuses et caractéristiques de Napoléon, que Gentz, en vrai publiciste de la coalition, affecte de ne jamais appeler que Bonaparte; mais ce qui est surtout digne d'attention, ce sont les coulisses de la politique autrichienne au moment de cette crise redoutable. Les peintures de Gentz ne sont nullement flattées, et l'on en est à se demander par quel miracle un État gouverné de cette façon a pu survivre aux désastres de la guerre de 1809. On verra du reste qu'il était question d'un changement de dynastie. Il y a de fortes réserves à faire sur ce que dit Gentz, et sur ce qu'il rapporte, au sujet de l'archiduc Charles. Il n'est évidemment que l'écho des médiocrités jalouses conjurées contre un mérite éminent; mais la manière dont les courtisans dénigrent l'archiduc, qui était le premier et le seul homme de la monarchie, n'est qu'un trait de plus, et un trait des plus caractéristiques, à ajouter à la peinture que fait Gentz de cette cour caduque et de ce gouvernement pitoyable. On remarquera aussi que M. de Metternich, amené aux affaires par la paix, était encore à ce moment un personnage assez contesté.

A. N.

Juin 1809.

Dimanche 18. — Palfy est revenu de Erlau, où il a vu l'impératrice. Il l'a trouvée et laissée dans les dispositions les plus élevées, ne craignant que la paix (quoique certainement il n'en soit pas question), et écrivant à l'empereur : « Tout souffrir plutôt que de se sauver par des démarches humiliantes. » — Voilà notre partie forte. — Palfy n'est pas également content des détails du quartier général de l'empereur. Il y voit de la fluctuation, du décousu, toujours les mêmes difficultés, quand il s'agit de dire la vérité à l'empereur, trop de légèreté pour des conjonctures aussi tristes et aussi menaçantes. — Ils sont sur le Danube, comme s'ils étaient sur le Rhin !

Mercredi 28. — J'ai appris que le prince Schwarzenberg venait d'arriver de Pétersbourg (par un grand détour, par Kaminiec, Chotim et Clausenbourg !). J'ai été chez lui. Il m'a longuement parlé sur les affaires de la Russie. Le fond était absolument conforme à ce que je savais ; mais des détails curieux. Le prince Schwarzenberg s'est certainement conduit à merveille. — L'empereur lui paraissait fort attaché ; et je crois qu'il l'était autant qu'un homme aussi louche et aussi faux peut l'être. Dans les nombreuses et intéressantes conversations qu'il a eues avec lui, l'empereur lui accordait ordinairement tous ses arguments. « Mais — comment voulez-vous lutter contre un homme d'une telle supériorité ? » — voilà le refrain éternel. Romanzoff est un homme si fort au-dessous de tout ce qu'on peut imaginer de misérable, que le prince Schwarzenberg était toujours dans l'étonnement de ce qu'un être de cette trempe pouvait jouer un rôle quelconque.

Jeudi 29. — Aujourd'hui est arrivé M. de Binder qui avait précédé le prince Schwarzenberg à Saint-Pétersbourg et qui l'y a dignement secondé. — Le prince est parti pour l'armée ; Binder est resté ; et j'ai eu avec lui une conversation de quatre heures, une des plus intéressantes que je puisse imaginer.

L'état de la Russie est très-singulier. Romanzoff est le dernier des hommes ; depuis son retour de Paris, il est devenu complètement ridicule, l'objet des épigrammes de tout le monde. Il a dit, par exemple, chez l'impératrice douairière : « On dit que Talma viendra ici ; dans ce cas, je suis obligé de mettre ma démission aux pieds de Sa Majesté ; car quelque chose qui arrive, je ne puis pas manquer une représentation de Talma ; » sur quoi le grand chambellan Narischkin : « J'annonce à

Votre Majesté que je pars pour Paris. — Pourquoi donc? — Pour chercher Talma. » Le seul homme de quelque mérite dans le ministère est le ministre de la marine, Tschitschakoff, mauvais par système, par mépris des hommes, et par ambition, mais instruit et capable de raisonner. — Tout le reste est si faible, qu'on a de la peine à concevoir comment un gouvernement pareil peut se soutenir dans un si grand État.

L'histoire de la Suède, comme celle de la Turquie et tout le reste, revient au principe de Bonaparte, de susciter et de nourrir à l'empereur de Russie autant de tracasseries, de tourments et de guerres qu'il peut en imaginer. C'est ainsi que depuis la paix de Tilsitt il l'a leurré par l'espoir d'une paix avec les Turcs, tandis qu'il l'entravait lui-même; c'est ainsi qu'il saisit aujourd'hui avec empressement la révolution de Suède pour perpétuer les difficultés; c'est ainsi qu'il a favorisé les Perses, dans l'armée desquels on a trouvé cinq cents artilleurs et cinquante officiers français qui dirigeaient le canon contre les Russes au siège d'Erivan; c'est ainsi que, tout en pressant l'empereur d'entrer en Gallicie, il a fait exhorter les Polonais à le gagner de vitesse, et leur a fait comprendre que ce pays devant être à eux, ils n'avaient qu'à se hâter de s'en mettre en possession. L'empereur connaît toutes ces trames; lorsque le prince Schwarzenberg lui en a fourni des preuves, il en est presque toujours convenu; mais la grande objection de la peur sert de réponse à tout.

Quant à la Turquie, le prince Schwarzenberg m'avait dit que l'explication que Tolstoï me donna un jour à Vienne était parfaitement juste, que l'empereur avait lui-même imaginé et désiré cette rupture, pour être mieux à l'abri des persécutions qu'il prévoyait par rapport à la guerre autrichienne. — Il faut avouer qu'il y avait dans une telle conduite un fond de raison et de générosité au milieu d'une honteuse faiblesse, et que c'était travailler pour un but louable par des moyens indignes et même insensés. — Mais Binder, plus correct que le prince, accorda seulement que ce motif a concouru à fixer la conduite d'Alexandre; que Bonaparte et Caulaincourt y étaient pour beaucoup; que fidèle à son principe général, Bonaparte, indépendamment même de sa colère contre le traité de M. Adair et de la nécessité de relever son crédit à Constantinople, en faisant travailler les Russes pour lui, n'avait d'autre désir que celui de rallumer cette guerre; car, — et voilà le grand secret, — il se soucie très-peu de l'alliance réelle avec la Russie; il n'a pas besoin, et il n'a aucun désir, d'employer les troupes de cette puissance, ni contre l'Autriche, ni contre qui que ce

soit; il veut simplement s'en servir dans l'opinion; c'est un épouvantail de plus qu'il ajoute à tant d'autres dont il dispose; c'est par là que tout doit s'expliquer.

L'amitié entre lui et sa victime paraissait très-refroidie dans le dernier temps; depuis son retour de la campagne d'Allemagne, il ne lui avait pas écrit une fois; Caulaincourt était presque sans nouvelles; l'empereur disait lui-même à Schwarzenberg : « Vous voyez qu'il me boude déjà. » — Ainsi, l'entrée en Gallicie était, dans le système d'Alexandre et de Romanzoff, une démarche absolument indispensable.

Juillet 1809.

Dimanche 2. — Avant de partir de Pesth, j'ai encore appris bien des choses intéressantes.

Hudelist m'a dit qu'il faisait un mérite particulier à l'empereur de ce que, consultant tout plein de personnes (en secret), il avait jusqu'ici constamment préféré et conclusivement suivi l'avis du comte Stadion. Je lui ai témoigné ma surprise : « Comment ! L'empereur consulte d'autres personnes ? aujourd'hui, où je le croyais absolument hors de toute connexion avec des conseillers secrets ? » — Lui, en riant : « Ho ! ho ! l'empereur ne prend jamais une résolution sans consulter une dizaine de personnes ; si ce n'est pas auprès de lui, ce sera par lettres. Soyez sûr que sur la question même si on doit continuer la guerre, ou demander la paix, il aura rassemblé une bonne quantité de conseils ; ceci est toujours son train ; mais enfin, pourvu qu'il adopte ce qu'il y a de mieux, laissons-le faire. Il est vrai toutefois que cette méthode n'augmente pas peu les difficultés, dont déjà la situation du comte Stadion est hérissée. »

Ce même jour est arrivé à Pesth le fils du comte O'Donnell, officier très-distingué, qui s'est couvert de gloire dans cette guerre ; homme de beaucoup d'esprit, de jugement et de lumière, et dont la conversation a été pour moi d'un intérêt majeur.

Il envisage la situation générale de nos affaires militaires à peu près comme moi ; et quoique je me serais bien volontiers passé de la triste satisfaction dont il m'a fait jouir, je n'ai pourtant pas pu ne point être frappé de l'accord parfait entre ses jugements (fondés sur les bases les plus incontestables) et ceux que j'avais portés jusqu'ici sur les éléments beaucoup moins complets que les siens.

Il est persuadé que, sans que le ciel fasse des miracles pour nous,

l'archiduc Charles ne nous sauvera pas. « Il a étranglé la monarchie, — il a creusé un abîme dans lequel il va s'ensevelir lui-même. » — Comment voulez-vous changer, comment voulez-vous réformer un homme chez lequel vous ne trouvez aucun fond, aucune base sur laquelle vous puissiez travailler? Il est sans âme; il ne connaît que les petites passions; l'égoïsme, la gloire factice, la jalousie. Depuis qu'il peut se dire qu'il a battu Bonaparte ¹, il croit que sa tâche est remplie, et il verrait tomber la monarchie, sans en éprouver une grande émotion.

Sa conduite dans la première partie de la campagne s'explique par une seule circonstance. Aussitôt qu'il a su que Bonaparte était à l'armée, il a perdu toute contenance, il est tombé d'une faute dans l'autre. — Sa retraite sur la rive gauche, et la lenteur avec laquelle il l'a effectuée, est un scandale du premier ordre. Le général Hiller, qui ne ménage pas ses expressions, lui reproche tout haut d'avoir perdu dix jours par cette lenteur. Il peut y avoir de l'exagération à cela, mais il est de fait que cette retraite était impardonnable!

Nous savions qu'il a été forcé le couteau à la gorge de livrer et de gagner la bataille d'Aspern. Au milieu de la journée du 22, il a eu un tel moment de faiblesse qu'il a donné l'ordre de la retraite. Alors Jean Liechtenstein et d'autres généraux ont fait les derniers efforts pour le dissuader. Et comme par le plus grand des bonheurs, au moment même où il allait prononcer ou avait prononcé cet ordre fatal, l'ennemi a évidemment plié, il n'en a plus été question. O'Donnell me garantit la vérité de cette anecdote, que les généraux cachent mutuellement comme un crime. — J'ai appris aussi avec une véritable peine que l'histoire que Bonaparte nous a racontée dans son bulletin des dégâts que lui avait faits le Danube, est en grande partie vraie, qu'effectivement une partie considérable de son artillerie, et même de ses troupes, avait été retenue par la destruction du pont; et que c'est au moins autant à cette circonstance qu'à la bravoure de nos troupes qu'il doit la perte de la bataille; il est cependant faux que cette destruction du pont ait été l'affaire du hasard; nos efforts y ont plus fait que le Danube.

Depuis la bataille, nous avons vu comment il s'est conduit. Notre grand malheur, dit O'Donnell avec beaucoup de pénétration, notre grand malheur est cette dépendance honteuse de chaque mouvement de l'ennemi, dans laquelle nous avons placé le principe de toutes nos

¹ Il s'agit ici de la bataille d'Essling, ou d'Aspern, comme disent les Autrichiens.

opérations. Il nous mène comme bon lui semble. Il dit que c'est un vrai scandale de voir une superbe armée comme la nôtre tenir les yeux secrètement fixés sur ce qui se passe dans cette maudite île de la Lobau, se mettre sous les armes au moindre soupçon de déplacement dans cette île, pâlir devant tel chiffon rouge, ou blanc, ou noir, qu'il leur plaît d'élever à leurs sots télégraphes, pour se moquer de nous; tandis que, grâce aux deux observatoires qu'ils ont sur la tour de Saint-Étienne et sur le Léopoldsberg, nous ne pouvons pas relever une sentinelle sans qu'ils s'en aperçoivent.

Il est persuadé que tout autre général que l'archiduc aurait mis fin depuis longtemps à ce triste état de choses. Un mouvement prompt et vigoureux du côté de Stockerau, de Krems, etc., forcerait bientôt Bonaparte à abandonner la Lobau et toutes ses positions, et Vienne par-dessus, et le mettrait dans la nécessité de passer le Danube sur un point qu'il n'aurait pas choisi ou de s'attendre à nous le voir passer. Mais il ne le fera pas; il est, dit O'Donnell en choisissant une comparaison d'une analogie effrayante, il est comme ces coqs que l'on met sur une table le bec appuyé à une ligne blanche tirée avec de la craie; le coq se croit attaché à cette ligne; il s'agite, il se débat, mais il croit ne pas pouvoir lever le bec. Ce trait blanc — est la Lobau pour l'archiduc!

C'est avec toutes ces données peu édifiantes que je suis parti de Pesth, pour me rapprocher du comte Stadion, de la Moravie, peut-être de la Bohême. Le projet de publier un écrit périodique, et de mettre un terme à ce triste et morne silence que nous gardons depuis si longtemps, était le motif direct de ce voyage; j'en avais prévenu par Binder le comte de Stadion, qui, d'ailleurs, m'avait déjà fait proposer par Palfy de venir le rejoindre.

J'ai quitté Pesth le 4, et je suis arrivé à Tyrnau le 6. — C'est là où je comptais trouver des lettres; il n'y en avait point; cette circonstance infiniment inquiétante l'est devenue bien plus par les nouvelles très-vagues à la vérité, mais déjà d'une physionomie sinistre, que j'ai rencontrées à Tyrnau. Le lendemain, ayant trouvé le prince Ernest Schwarzenberg, et m'étant rendu avec lui à Ivanka, près de Presbourg, chez la princesse Grassalkowitsch, j'ai entendu à dix heures du soir le bruit d'une terrible canonnade. — La princesse et la princesse Charles Schwarzenberg étaient allées jusqu'à Neuhoft au delà de Presbourg, pour recueillir des nouvelles; elles ne nous ont apporté que des choses très-vagues. L'aile gauche a été repoussée; l'archiduc Jean, appelé en toute hâte, est venu trop tard pour la seconder; voilà à peu

près les deux seuls faits sur lesquels tout paraît se réunir; deux officiers blessés du régiment Blankenstein, qui ont passé par Ivanka, nous ont dit la même chose.

Dimanche 9. — Une foule de fausses bonnes nouvelles, par une singulière fatalité, avant-coureurs constants et immanquables de chaque terrible catastrophe de ces jours, nous a tout à coup inondés à Tyrnau; le revers du 6 avait été amplement réparé le 7; le centre et l'aile droite allaient à merveille, l'ennemi était en pleine retraite, etc. Je n'ai pas beaucoup partagé ces illusions.

Dimanche 15. — C'est aujourd'hui que nous avons reçu la première nouvelle de l'armistice, et celle d'un changement prochain dans le ministère.

J'ai eu aujourd'hui une conversation très-confidentielle avec Hudelist, qui envisage la séparation du comte Stadion avec l'empereur comme l'avant-coureur de sa chute. Il en veut beaucoup au comte Metternich, dont en général il a une mauvaise idée. Il y a certainement (comme le prouvent les extraits que j'ai faits des dépêches) dans la conduite du comte Metternich à Paris des parties louches et scabreuses; mais dans le moment actuel pouvait-il se refuser à la direction des affaires? — Les événements de la guerre ont détruit le comte Stadion avec son système; aussitôt que, par ces funestes événements, un autre système était forcément et inévitablement amené, il fallait bien que quelqu'un assistât l'État dans sa détresse. Je ne trouve rien de blâmable dans la conduite du comte Metternich; et quoique je déplore sincèrement la perte de Stadion, elle n'est cependant qu'un des résultats nécessaires de tout ce qui est arrivé par notre aveuglement et par nos folies.

Lundi 17. — Ferdinand Palffy, revenu de Erlau, m'a communiqué beaucoup de détails sur l'histoire de la dernière bataille. A la fin — mais la vérité et la raison triomphent trop tard — à la fin tout le monde convient de l'incapacité absolue, de la nullité honteuse de l'archiduc Charles. Toute l'armée jette les hauts cris. Son inaction scandaleuse après la bataille d'Aspern, son incroyable conduite jusqu'au jour où celle de Wagram fut livrée, ne suffisaient point pour éclairer ce public. Il fallait encore un trait de plus: la pusillanimité qu'il a montrée à la nouvelle du premier revers essuyé à cette bataille. Ce n'est que du moment, dit Palffy, où il a commandé la retraite sur l'aile gauche, que la déroute est devenue générale et terrible! — Après la bataille, il a envoyé Colloredo à l'empereur pour faire dire qu'il ne pouvait plus se battre, qu'il lui fallait la paix, ou au moins un armistice, qu'il n'avait plus que trente-cinq mille hommes sur lesquels il pût compter.

Au lieu de le renvoyer sur-le-champ, l'empereur lui a fait proposer une entrevue pour le lendemain; et c'est là probablement que l'on est convenu de la négociation pour l'armistice. L'empereur est parti le 10, l'armistice a été signé le 12.

L'insensibilité profonde de l'empereur est un phénomène au moins aussi remarquable que l'ineptie de l'archiduc Charles. Il a vu d'abord du Bisamberg, et puis d'une montagne qu'on appelle Hohenleiten, toute la marche de cette trop malheureuse bataille, et il l'a vue comme un spectacle qui ne le regardait pas. Lorsque l'engagement a commencé, il a dit bien froidement : « Quant à l'aile gauche, je sais que cela ira mal; car Rosenberg y est. » — On lui prête encore d'autres propos moins constatés.

Palfy se rend à Komorn. L'impératrice lui a donné une lettre dans laquelle elle proteste avec force contre tout projet de paix déshonorable. Cependant il est clair qu'il faudra en passer par là.

Le comte O'Donnell et plusieurs autres personnes éclairées et bien pensantes sont encore tout à fait prononcées contre l'idée d'une négociation. Moi, au contraire, je me tiens convaincu que le comte Stadion lui-même voterait aujourd'hui pour la paix. Je n'ai pas besoin de développer ici les arguments qui me portent à la croire indispensable. J'aurai plus d'une occasion pour le faire; et d'ailleurs ce grand et terrible objet occupe trop mon esprit, pour que je puisse jamais oublier la marche et l'entraînement de mes idées.

J'ai reçu une lettre de Constantinople, de M. Adair. Il parle avec beaucoup de force sur la nécessité de diriger la rédaction de nos bulletins militaires avec tout le soin imaginable; ce qu'il dit là-dessus mériterait la plus grande attention, s'il en était temps encore. — Mais ai-je donc rien négligé pour parvenir à ce but? N'ai-je pas fait l'impossible pour nous préserver au moins du scandale gratuit de ces bulletins? Tout a été inutile. La seule chose à dire pour trancher cette question, c'est — que nous avons parlé de la guerre comme nous l'avons faite.

Mardi 18. — J'ai dîné à Gödöllő avec la princesse Esterhazy, la princesse Grassalkowitsch et la princesse Charles Schwarzenberg. On n'a parlé que d'affaires publiques. On a beaucoup regretté que Metternich ait supplanté Stadion. J'ai cru juste et raisonnable de prouver que cette accusation était sans fondement, et que Stadion a été éloigné par les événements, et non pas par une intrigue quelconque.

Le soir j'ai vu les deux princes Esterhazy. J'ai appris qu'enfin il n'y avait plus qu'une voix sur l'archiduc Charles dans toute l'armée, que

tout ce que j'avais prêché depuis trois mois à de sourdes oreilles était aujourd'hui généralement reconnu, que tout le monde le regarde comme celui qui a perdu l'armée et la monarchie, que s'il n'a appelé l'archiduc Jean que le 5, c'était (comme je l'avais bien cru de suite) son abominable jalousie qui l'avait empêché de l'appeler plus tôt, etc. Dans cette conversation j'ai appris, bientôt du père, bientôt du fils, des anecdotes incroyablement scandaleuses, tant sur les archiducs que sur l'empereur. — Par exemple l'histoire de ce coup manqué de l'archiduc Jean est proprement celle-ci. S'attendant d'un moment à l'autre à devoir coopérer avec son frère Charles, et n'ayant tout au plus que huit cents hommes de cavalerie sur treize ou quatorze mille d'infanterie, il demanda quelques régiments de cavalerie à l'archiduc palatin; le palatin les refusa tout net. Le cas arrive; l'archiduc Jean, appelé trop tard, ne trouve plus qui soutenir; on tient conseil sur ce qu'il doit faire. Quelques-uns soutiennent qu'il doit aller, d'autres soutiennent qu'il ne le peut, et qu'il ne le doit pas. Je crois qu'il aurait bien fait d'avancer, mais il est clair toujours que ce qui l'a empêché de le faire, était ce manque total de cavalerie, auquel le palatin n'a jamais voulu suppléer. Ainsi, c'est l'archiduc Charles, par sa jalousie, et le palatin, encore par sa jalousie, qui ont paralysé l'archiduc Jean; et la bataille du 5 a été perdue par les fautes réunies des trois archiducs.

L'empereur avait tellement compromis son autorité avec ses frères, que la désobéissance à ses ordres était devenue l'histoire de tous les jours. On lui avait souvent conseillé de faire venir, sous un prétexte quelconque, le palatin au quartier général pour mettre un terme à tout le mal qu'il faisait en Hongrie. J'avais moi-même fortement insisté sur cette mesure dans plusieurs de mes lettres à Bubna. Eh bien! Il se trouve maintenant que l'empereur a fait ce que nous désirions, mais sans jamais parvenir à son but. Il a effectivement appelé le palatin et même plus d'une fois; celui-ci ne s'est point rendu à son ordre; sous l'un ou l'autre prétexte il a su constamment éluder son départ!!

Mercredi 19. — Nous avons enfin vu l'armistice du 13, conclu, à ce qui y est dit, entre les deux souverains, et « par leurs plénipotentiaires, munis de leurs pouvoirs ». La ligne de démarcation est terrible. On dispute encore beaucoup sur la ratification ou non-ratification de cet armistice; mais ce qui est bien certain, c'est que, dès le moment qu'il a été signé, il a été exécuté, que la citadelle de Brünn et les deux cercles de Brünn et de Znaim ont été évacués, que l'archiduc s'est retiré à Iglau! — Quant à la ratification, ce qu'il y a de plus probable, c'est que l'empereur proteste seulement contre certains articles de cet

armistice, tels que celui de l'abandon des pauvres Tyroliens et de la cession de Fiume, et que Jean Liechtenstein et Bubna ont été envoyés chez Bonaparte pour faire des remontrances (bien plutôt que des protestations) relativement à ces articles.

Samedi 22. — La substance de ce que Hudelist nous a apporté est proprement ceci : La bataille (dit-on) aurait pu être facilement gagnée; l'aile droite et le centre avaient tellement avancé, que Hiller avec sept mille hommes se trouvait déjà jusque dans la Lobau, lorsque M. de Grüne est venu lui dire « que cela n'entraînait point dans les projets de l'archiduc ». L'armée de celui-ci est réduite à cinquante mille hommes; car, quelque chose que l'on nous ait dit sur cela, l'aile gauche n'a jamais rejoint; ce qui est resté des vingt-trois mille hommes qui la composaient, se trouve à Olmütz ou dans les environs. L'empereur n'a point ratifié la convention; on assure, on soutient tout haut, que l'archiduc n'y a été nullement autorisé, qu'il a agi d'après son propre jugement; lui et les siens ont prétendu que l'armistice était d'une nécessité absolue. Aussi l'exécution a-t-elle suivi de près la signature; et l'archiduc, non content de se retirer à Iglau, a encore disloqué et dispersé son armée, comme s'il s'agissait d'une trêve de deux ans. — Bonaparte ne pouvait point insister sur la ratification de cette trêve; il la prend telle qu'elle est, profitant de tous ses avantages, se promettant bien de la rompre aussitôt qu'il le jugera convenable, et préludant déjà à cette rupture par des accusations de perfidie, etc.

Dans cet état des choses, on a résolu de rassembler en Hongrie, et principalement à Komorn, la plus grande partie de l'armée. On a demandé vingt-cinq mille hommes à l'archiduc Charles, lui annonçant en même temps que l'empereur ayant pris lui-même le commandement, on n'avait plus besoin d'un généralissime; même après cette nouvelle, il n'a pas donné sa démission sur-le-champ; cependant, il paraît sûr que pour cette fois nous en serons délivrés. — Ces vingt-cinq mille et les trente mille que l'on donne à l'archiduc Ferdinand, doivent donc se rendre par la Jablunka (ainsi les premiers par un chemin de plus de soixante milles!) en Hongrie, où le prince Jean Liechtenstein et Bellegarde les commanderont, l'archiduc Ferdinand étant destiné à commander le corps de vingt-cinq mille hommes qui doit rester en Bohême. — L'empereur doit avoir le commandement en chef de toute l'armée, qui sera composée de ces corps, et des soixante mille hommes réunis déjà sur la Raab. Chateler sera son quartier maître général. — On veut demander à Bonaparte les conditions de la paix; mais pour peu qu'elles soient onéreuses, on veut de

nouveau la chance de la guerre. Et pour définir le mot onéreux, il faut savoir que (selon Hudelist) l'empereur ne veut pas même entendre parler de la cession du littoral; à en juger comme on représente la chose, il croirait tout au plus devoir proposer Salzbourg pour avoir la paix. Au reste, tout ce qui l'entoure, Metternich, Jean Liechtenstein, Bubna, etc., est, selon ces mêmes données, parfaitement d'accord; et si le tout n'est pas une comédie pour en imposer à l'ennemi et obtenir des conditions plus avantageuses (ce que cependant je ne crois pas), il y a grande apparence que la guerre recommencera avant que l'armistice soit à son terme.

Quand on pense ce que c'est que l'armée sur laquelle s'appuie tout ce plan, — que parmi les soixante mille qui y sont déjà, il y en a tout au plus vingt-cinq mille troupes de ligne, — que tous ceux qui arrivent par la Jablunka ont des marches de soixante milles à faire, — que les archiducs, qu'il s'agit d'éloigner aujourd'hui, ont leurs partisans et leurs amis, qui sauront détruire par leurs cabales le peu de bon esprit qui aura encore survécu du découragement inévitable après tant de malheurs, — que toute cette nouvelle machinerie exigerait un temps considérable pour se monter, pour agir avec effet, — que Bonaparte, placé avec quatre-vingt-dix mille hommes (voilà, au moins, comme le prince Liechtenstein le taxe) au centre de la scène, entre Vienne et Presbourg, ne nous laissera jamais le temps de rassembler et de réorganiser nos forces, — que si nous y parvenions ce ne sera pas une chose facile que de l'attaquer dans sa position centrale, — qu'une fois battus, il est impossible de deviner où nous prendrions de nouveaux moyens, et qu'alors toute négociation deviendra impossible, — on est étonné de la témérité de ces projets. Si tout cela est sincère, ou bien ceux qui les méditent ont plus de courage et de grandeur d'âme que nous ne leur en aurions jamais supposé, ou bien c'est un aveuglement complet et mortel qui finira par la destruction totale.

Le comte Stadion n'a point quitté le ministère, preuve additionnelle du peu d'envie que l'on a de finir la guerre; mais, pour qu'il y ait une pierre d'achoppement de moins dans les négociations, on le tient à l'écart, *vel quasi* en réserve, pour le produire de nouveau, si les négociations échouaient. Je ne puis pas dire qu'un pareil manège me paraisse ni bien encourageant, ni surtout bien honorable; et je suis réellement surpris de voir le comte Stadion se prêter à ce système.

Il a du reste envoyé une estafette à Hudelist pour lui annoncer la grande nouvelle qu'un corps de troupes anglaises a débarqué le 7 de ce mois à Ritzbüttel, sous lord Chatham et sir Home Popham. On les

évaluée à quinze mille hommes. La résolution du ministère anglais de se porter à une mesure pareille, à quelque chose de grand, de vraiment imposant, surtout lorsqu'on réfléchit aux difficultés et embarras sans nombre que ce ministère éprouve dans ses relations intérieures et extérieures. M. Canning est le dernier des Romains! — Quant à l'effet réel, que cette descente peut produire, je le crois nul; elle influera peut-être pour quelque chose sur les conditions de la paix; elle rendra un soulagement momentané à la Bohême, que sans cela je voyais déjà envahie par l'armée d'observation sous Jérôme; mais elle ne produira pas de changement essentiel.

Lundi 24. — Hudelist parti de nouveau pour Komorn, — l'armistice enfin exécuté sur tous les points, — et le prince Jean et Bubna envoyés à Vienne, n'étaient pas de retour — les paris sont ouverts pour la paix et la guerre. En jugeant d'après le langage que le cabinet veut qu'on tienne, et d'après tout ce que l'on dit de la fermeté de Metternich, etc., la reprise des hostilités doit être considérée comme le résultat le plus probable; mais je ne sais quel pressentiment secret me fait plutôt pencher pour la paix.

Le comte François Zichy, lieutenant-colonel d'une division de husards de l'insurrection, est venu ici; gendre de madame de Ferraris, c'est là qu'il nous a donné des détails, lesquels, joints à tout ce que nous savions, doivent faire trembler à l'idée que cette guerre pourrait encore se prolonger. La conduite des archiducs entre eux a été pire que ne saurait l'être celle des plus mauvais alliés; j'ai dit que nous avons trouvé le moyen de dissoudre la mauvaise coalition, l'unité de pouvoir si redoutable, qu'un État tel que l'Autriche aurait pu et dû exercer. — Des contradictions, des contre-ordres, des perfidies, des niches, tout ce que l'on peut imaginer pour se déjouer réciproquement! Le palatin a certainement refusé les régiments de cavalerie à l'archiduc Jean; cependant, dit Zichy, pour être juste envers tous, il faut convenir aussi que Jean avait scandaleusement abusé des secours que le palatin lui envoya lors de son arrivée à Körment après sa triste retraite; il laissait les trois régiments hongrois continuellement à l'arrière-garde et à une grandissime distance de son corps, pour assurer la retraite de celui-ci; et quand ces trois régiments perdirent beaucoup de monde, il tint, ou au moins on l'accusa d'avoir tenu des propos légers sur cette perte, faisant entendre que ce n'était que de l'insurrection! — A la bataille de Raab, ni l'un ni l'autre des archiducs ne voulait avoir commandé; il n'y eut aucun ordre, aucune disposition; par un espion, on crut l'ennemi de dix mille hommes, tandis qu'il eut le

triple ou le quadruple de cette force; personne ne choisit le terrain; les troupes restèrent là où le hasard les avait conduites; il y eut peut-être vingt bonnes positions à prendre, on ne se donna pas même la peine de les reconnaître.

Il est assez plaisant que dans de telles conjonctures Baldacci et Bathurst se préparent à faire de très-sérieuses remontrances contre la paix. Bathurst, entraîné par l'autre, et n'étant pas lui-même bien sûr de son fait, m'a confié ce grand projet. Je lui ai dit combien je le trouvais déplacé et ridicule.

Lundi 31. — Joseph Kraus est arrivé de Londres. — Ce que nous avons su jusqu'ici de l'expédition, ne se rapportait qu'à l'avant garde. La grande expédition (qui n'avait pas débarqué le 18) doit être au delà de trente mille hommes. — La résolution du gouvernement anglais est bien belle et bien sublime; ils avaient si peu de confiance dans nos succès, que, lorsque Kraus est venu à Londres vers la fin de mai, M. Canning, après lui avoir demandé comment les choses allaient en Autriche, lui a dit : *« 'Tis all over with them! »* — Et malgré cette conviction aussi triste que fondée, ils ne se refusent pas à une dernière tentative!

Août 1809.

Mardi 1^{er}. — J'ai eu aujourd'hui (pour Hudelist, qui a été à Bude pour quelques jours et est retourné à Komorn) une lettre du comte Metternich dans laquelle il m'invite à lui communiquer mes idées! — Les personnes les plus instruites se croient persuadées que la guerre recommencera, et que les démonstrations mêmes que nous faisons pour négocier n'ont d'autre but que celui de gagner du temps.

Jeudi 10. — Depuis plus de huit jours je n'ai rien écrit dans ce journal. Il est vrai qu'une sorte de stagnation a eu lieu dans les affaires et dans les nouvelles; mais, de plus, l'état de mon âme a été tel, que le dégoût et le découragement m'ont ôté la faculté de m'en occuper. Depuis huit jours, je travaillais à un mémoire, en forme de lettre adressée au comte Metternich; cette pièce était près d'être achevée; je l'ai brusquement laissée là; il est inutile de donner à ces messieurs des conseils faibles, que les circonstances ne leur prêchent que trop, et dangereux de leur donner des conseils vigoureux, qu'ils n'ont ni la force ni les instruments pour exécuter.

Voici, en attendant, la substance de ce que j'ai su de plus authentique les derniers jours.

Bubna a été deux fois à Vienne ; cependant il paraît que les questions essentielles n'ont point encore été abordées, et que tout ce que l'on croit savoir des conditions de la paix n'est fondé que sur des conjectures. — Pendant quelques jours, on nous a menacés de propositions extravagantes ; Bonaparte devait avoir demandé Vienne et le Danube pour frontière, et Dieu sait quoi ; nous imaginâmes déjà qu'aucune négociation n'aurait lieu. — Mais maintenant, on assure qu'il ne s'agira que d'une partie de la Gallicie, de Salzbourg, de l'Inn-Viertel, et de l'occupation commune de Trieste et de Fiume. — Le grand article sur lequel les pourparlers ont roulé jusqu'ici était celui d'une réduction de notre armée à cent mille hommes, article que Bonaparte a demandé comme préalable à la négociation, mais que nous n'avons voulu admettre que pour en faire un des objets. On dit qu'il s'est enfin prêté à cela, et que le congrès commencera à Altenbourg dans peu de jours.

Malgré que l'empereur, de sa personne, paraît fort incliné pour la guerre (disposition dans laquelle je ne le crois point animé par aucun des principaux personnages, car Stadion est absent, et peut-être lui-même prononcé pour la paix, et ni Metternich, ni Bellegarde, ni Jean Liechtenstein ne sauraient plaider avec force la thèse contraire ; mais tout au plus par Baldacci, homme ardent et borné, et jusqu'à un certain point par l'impératrice), je crois fermement que si les conditions ne sont pas plus dures qu'on les dit aujourd'hui, on finira par y souscrire.

D'après tout ce qui me revient sur l'état des choses à Komorn, on s'y trouve dans une étrange situation. Personne ne gouverne proprement. Il n'y a ni centre ni ensemble. On veut, et on ne peut pas. Chacun fuit la responsabilité autant qu'il le peut ; l'empereur est beaucoup trop faible pour s'arrêter à un parti quelconque ; on perd un temps précieux, on s'égare dans les partis contradictoires. — Tout le monde convient qu'il est difficile de dire comment on dirigerait la guerre pour lui donner une tournure plus favorable.

O'Donnell a écrit une excellente lettre au comte Zichy pour exposer le mal qui résulterait de la conservation des archiducs au commandement de l'armée. — Ce n'est, après tout, qu'une des plaies de l'État ; et pourtant il est peu probable qu'elle soit guérie. — L'archiduc Charles a enfin absolument quitté le commandement, et même le service, et il se retire tout à fait.

On persiste à assurer qu'au delà de deux cent mille hommes seront rassemblés dans peu en Hongrie, sur les deux rives du Danube. — Ce

nombre paraît si incroyable, qu'il faut au moins que le tiers de cette force soit composée de recrues ou de corps tels que les milices, l'insurrection, etc.

Mardi 22. Mercredi 23. — Le général Bubna est arrivé de Dotis, où l'empereur s'est rendu de Komorn. J'ai eu avec lui les conversations les plus intéressantes; il m'a communiqué des données très-instructives et très-curieuses, dont voici les principales que je me rappelle.

On veut sincèrement la paix. Il n'y a plus personne qui soit porté pour la guerre, à moins qu'elle ne devienne indispensable par des démarches exorbitantes de la part de l'ennemi. L'empereur est le seul qui tienne encore un langage guerrier, par sentiment et point d'honneur, plutôt que par raisonnement, et il est très-probable qu'il se rendra lorsqu'il verra qu'il n'y a d'autre chose à faire et que tout le monde lui parlera dans ce sens. L'impératrice paraît aussi très-prononcée pour la guerre; mais son influence est nulle. B... prétend même que l'empereur la traite avec beaucoup de froideur et qu'il la voit très-peu. — Metternich, qui est évidemment aujourd'hui l'acteur principal, sans dévoiler le fond de son âme, ne désire certainement que la paix, et ne négligera rien pour la faire réussir. Nugent, qui est avec lui, ne l'en empêchera pas. Celui-ci a eu le jour même de leur arrivée à Altenbourg une scène avec le général Grouchy, commandant de la place, qui a fait tant de peine à Metternich, qu'il a dit à Bubna : « Je vois bien que si je ne m'enferme pas tout seul avec Champagny, nous n'avancerons guère. »

Tous les hommes sensés et éclairés regardent la reprise des hostilités comme le plus grand des malheurs pour nous. L'esprit de l'armée est bon; nous aurions des forces suffisantes pour tenir tête à l'ennemi, mais nous n'avons pas de général. Bubna, très-fort des amis du prince Jean, dit lui-même que ce serait une absurdité de le croire capable de commander une armée, et surtout contre un général tel que Bonaparte. « Si nous avions un million d'hommes sur le Danube, dit B..., je désespérerais encore, car personne n'est en état de les conduire. Bellegarde n'est qu'un faible courtisan; tous les autres ne sont faits que pour les placer au deuxième ou troisième ordre. »

Le grand point est donc seulement de savoir si Bonaparte a l'intention sérieuse de faire la paix ou s'il ne l'a pas. Mais c'est là un point bien difficile à décider. Bubna m'assure qu'il a trouvé Bonaparte extrêmement changé depuis 1805, qu'il est devenu beaucoup moins familier, bavard et franc en bien et en mal, et au contraire très-grand seigneur, très-bonhomme et impénétrable. Personne ne connaît son

secret. Les généraux les plus marquants, Savary, Oudinot, etc., avouèrent à Bubna qu'ils n'en savaient pas plus que lui. Maret, très-compassé lui-même, est encore le seul qui ait l'habitude d'une certaine confiance auprès de lui. Le changement qui s'est opéré dans la manière d'être de Bonaparte a été observé de même par le prince Jean Liechtenstein, qui dit qu'en 1805 il a plus tiré de lui dans un quart d'heure que cette fois-ci en plusieurs jours.

Dans le peu de choses que Bonaparte a fait tomber à ce sujet, il y a autant de phrases en faveur de la paix que dans le sens contraire. Cependant l'opinion de Bubna est qu'il ne sera pas intolérable dans ses prétentions. Il croit que l'état actuel de l'Espagne influera beaucoup sur ses décisions. Si les choses vont très-mal pour lui dans ce pays, au point que Joseph soit obligé de quitter Madrid, il est très-possible qu'il se décide à poursuivre la guerre contre nous et à nous achever, suspendant les affaires d'Espagne jusqu'à ce qu'il nous ait poussés à bout. Si au contraire les succès se balançaient en Espagne, il se hâterait peut-être d'y arriver pour les fixer en sa faveur avant quelque grande catastrophe; et, dans ce cas, il serait content de nous.

Jusqu'ici, rien n'a été articulé par rapport aux conditions territoriales. Le congrès a commencé sans que l'on ait eu là-dessus des notions fixes ou claires quelconques, et les Français ont poussé la dissimulation jusqu'à exiger de nous d'articuler les sacrifices que nous voulions faire pour obtenir la paix. En général, on paraît persuadé que leurs demandes à cet égard seront modérées; on est plus alarmé sur les sacrifices pécuniaires qu'ils demanderont.

Peu d'hommes jugent des affaires et des hommes en général, et particulièrement de la marche de cette guerre, avec plus de calme et de raison que Bubna. Il m'a tracé la faible conduite de l'archiduc Charles à travers les différentes époques de la campagne. Il m'a confirmé que, parti de Landshut dans l'idée de se battre contre Davoust, il a été saisi d'une véritable terreur panique lorsqu'il a appris que Napoléon était là. — Après la bataille de Ratisbonne, il lui a écrit une lettre à peu près dans ces termes : « Votre Majesté ne m'a pas laissé le temps de la complimenter; elle m'a reçu par les revers que j'ai éprouvés.... Quoi qu'il en soit, je me féliciterai toujours de rencontrer Votre Majesté, soit avec l'épée, soit avec l'olivier. » — Bubna juge la bataille de Wagram à merveille. Il dit que certainement le résultat ne répondait guère aux préparatifs; car en voyant trois ou quatre cent mille hommes se battant avec un millier de canons, on se serait attendu à quelque bataille de Cannes ou de Pharsale, tandis que tout

a fini par une perte de douze à seize mille hommes de l'un et de l'autre côté. Il dit que si l'archiduc avait voulu risquer le tout pour le tout, il eût pu remporter la victoire, et même la plus complète et la plus décisive; mais aussi, s'il le manquait, l'armée était anéantie et la monarchie au diable. Une fois décidé à ne pas jouer un jeu aussi téméraire, il était obligé de finir au moment où il a pris cette résolution; car notre pivot était renversé, et celui de Bonaparte, son terrible centre, n'avait pas bougé. — Quant à l'archiduc Jean, il le croit éminemment coupable; il excuse même l'archiduc Charles de ce qu'il ne l'ait pas fait venir plus tôt, parce qu'il ne savait pas à temps que Bonaparte avait rappelé toutes les forces qui se trouvaient entre Presbourg et Raab.

Lundi 28. — Le comte O'Donnell croit que la cause de la stagnation subite des négociations se trouve dans une proposition des Français de faire intervenir l'empereur de Russie, ce qui prouverait le projet de faire traîner la négociation en longueur, projet évidemment contraire à tous nos intérêts, etc., etc. — J'avoue qu'il m'est très-difficile d'admettre cette explication; car, que Bonaparte veuille la guerre ou la paix, je ne vois pas ce qu'il gagne à la prolongation de cet état intermédiaire. — Il faut donc qu'il y ait d'autres obstacles.

En attendant, le comte O'Donnell m'a dit plusieurs choses qui n'étaient pas faites, en vérité, pour me réconcilier avec l'idée de la reprise des hostilités. L'empereur est toujours le même; il veut le but; il repousse ou néglige les moyens; rien n'avance. La nomination de l'archiduc Ferdinand au commandement de l'armée de Bohême est une mesure à laquelle certainement on ne se serait pas attendu, après tout ce qu'il a fait en Pologne. Le comte Wallis a protesté contre cette nomination dans des termes d'une force incroyable. L'empereur a lu cette protestation et a trouvé qu'il avait raison — et n'a absolument rien changé à la chose.

Mardi 29. — Voici comment l'affaire commence à se développer. Il paraît que les Français ont fait l'ouverture du congrès par une prétendue base de négociation fondée sur l'*uti possidetis* de la ligne de démarcation, en invitant l'Autriche à proposer des équivalents pour telles des provinces occupées qu'il ne lui conviendrait pas de laisser à l'ennemi. — Ce projet a été rejeté. — Maintenant, il reste à savoir si Bonaparte veut la paix ou la guerre; s'il veut la paix, il adoucira ses conditions; sinon, on recommencera. Les probabilités sont pour la guerre; Hudelist en a parlé hautement dans ce sens à tous les ministres étrangers; et comme on a sincèrement voulu la paix, on regarde cette

tournure de la chose comme un malheur, mais comme un malheur auquel il faut se soumettre.

Mercredi 30. — Dans les longues conversations que j'ai eues avec le comte O'Donnell, j'ai puisé quelques espérances dans le cas que la guerre dût recommencer. Il est convenu avec moi de tout ce qu'il y a d'affreux dans notre position; mais il insiste, et avec raison, sur ce qu'au moins la direction militaire vaudra infiniment mieux que jusqu'à présent. Pour la conception des plans, le comité, composé de Bellegarde, Meyer et Duca, qui se concertera sur toutes les opérations avec le prince Jean Liechtenstein et son chef d'état-major, Radetzky, sera indubitablement supérieur à tous ceux qui jusqu'ici ont travaillé à cette partie; et quant à l'exécution, il est certain qu'il n'y a aucun parallèle quelconque entre Jean Liechtenstein et l'archiduc Charles, reconnu aujourd'hui pour le plus mauvais général de son temps. Or, comme il n'a tenu qu'à l'archiduc Charles que la bataille d'Aspern n'ait été suivie des plus grands résultats, et que celle de Wagram n'ait été gagnée, il est clair qu'au moins Bonaparte, quel que soit l'avantage de sa position, ne peut pas positivement compter sur des succès non interrompus, et qu'en forçant l'Autriche à la guerre, il la force peut-être à ce qui peut opérer sa résurrection. — Depuis longtemps, rien ne m'a relevé comme ce raisonnement du comte O'Donnell.

Septembre 1809.

Vendredi 8. — Ferdinand Palffy et le prince Wentzel Liechtenstein, aujourd'hui aide de camp du prince Jean, sont arrivés de Dolis; avec eux, une quantité de données intéressantes.

Selon eux, les Français demandent à l'Autriche le Salzbourg, la haute Autriche jusqu'à l'Ens, les provinces méridionales jusqu'à la Save, trois cercles de la Bohême. Ils ne parlent pas de la Gallicie, c'est-à-dire que nous devons nous arranger sur cet objet avec les Polonais et les Russes; en outre, cent millions de florins et un séjour de trois mois dans les provinces. — De tout cela, on ne veut leur céder que la Gallicie occidentale et le pays de Salzbourg. Il est donc clair que la paix ne peut pas se faire, et que le voyage de Bubna sera le dernier acte de cette comédie.

La vérité paraît être que ni Bonaparte ni l'empereur ne désirent la paix. Quant à celui-ci, je ne me suis pas trompé sur son compte, l'impératrice est aussi prononcée que lui. Stadion, Metternich, tout le

monde paraît plus ou moins partager leur disposition secrète. Palfy, prononcé dans ce sens d'une manière tout à fait frappante, accuse avec amertume Bubna, Hudelist et quelques autres comme coupables d'une indigne faiblesse pour avoir voté en faveur de la paix.

Samedi 9. — J'ai eu d'abord une longue conversation avec Palfy. Il a beaucoup vu l'empereur, et il sait parfaitement ce qui se passe en lui. — L'empereur ne respire que la guerre; il va si loin, qu'il a peur de chaque proposition trop modérée de Bonaparte; car tout ce qu'il redoute aujourd'hui, c'est de ne pas avoir d'assez bonnes raisons à alléguer pour justifier la continuation de la guerre aux yeux de son peuple. — J'ai beaucoup interrogé Palfy sur le fond des principes et opinions de l'empereur. Il m'a juré qu'il avait saisi et fixé les questions sous le point de vue le plus vaste et le plus élevé. Il veut tout ou rien, il veut arriver à une situation telle qu'il la demandait au moment où il prit les armes, et il aime mieux périr tout à fait que de rentrer dans celle où il se trouvait alors, ou dans une autre plus pénible encore et plus circonscrite. Telle est aussi exactement la manière de voir de l'impératrice. Je n'ai pas pu dissimuler à Palfy que, si je trouvais ce système hasardé, et peut-être téméraire, je lui accordais au moins d'être conséquent et même respectable.

J'ai eu immédiatement après une longue conversation avec Hudelist. — La conversation s'est naturellement dirigée sur le fond de la chose. — Il est enfin parfaitement clair que le comte Stadion, et plusieurs autres avec lui, ont, pendant les premières semaines après l'armistice, envisagé notre situation comme désespérée, et que depuis peu ils sont revenus à d'autres opinions; cette dernière résolution s'explique : 1° par les propositions exagérées et insolentes des Français; 2° par l'aspect des mesures prises en dernier lieu pour réorganiser l'armée et pour en régénérer le commandement; 3° par les dispositions personnelles de l'empereur. Cette circonstance est peut-être la plus décisive; car dès qu'il paraît que l'empereur est fortement prononcé pour la guerre, les ministres sont déchargés d'une grande partie de leur responsabilité, et peuvent donner beaucoup plus librement dans un nouvel essai, quelque dangereux qu'il soit. — Il me semble que Metternich est à peu près dans la même catégorie que le comte Stadion. — Enfin, toute la scène a changé depuis quinze jours.

Le soir, j'ai eu chez la princesse Esterhazy de nouvelles conversations avec Wentzel Liechtenstein et Palfy. — Wentzel m'a beaucoup parlé du prince Jean. Celui-ci ne partage pas la manière de voir de l'empereur; il veut la paix à des conditions honnêtes et supportables.

Il ne se déclare pour la guerre que parce qu'il est persuadé qu'il est impossible de les obtenir aujourd'hui. En revenant de Vienne, il a tout de suite avoué à Wentzel qu'il avait clairement vu que Bonaparte ne se prêterait à aucun arrangement convenable. Cet aveu est extrêmement précieux. — Quant à la conduite militaire du prince Jean, on fonde sur lui les plus brillantes espérances. Il paraît certain qu'il n'y aura pas de demi-mesures avec lui : heureux, il poussera ses avantages jusqu'au point le plus avancé; malheureux, il ne se rendra qu'à la dernière extrémité. L'armée est remplie de confiance dans ce général. Il est parfaitement d'accord avec le nouveau comité militaire; dont Bellegarde est le chef, dont Meyer, Bubna et Duca sont les membres, et avec lequel il correspond par son quartier-maître général Radetzky. — Wentzel assure que cette harmonie subsistera longtemps, et que ce qui en répond le plus, c'est la prudence et le caractère conciliant de Bubna, sans lequel, à ce qu'il paraît, le prince Jean n'aurait pas accepté le commandement. Un trait remarquable de cet homme, d'ailleurs peu fameux par la générosité, il a promis une terre de cent mille florins de valeur si la guerre prend une tournure heureuse.

Après tant de données rassurantes, Wentzel m'en a communiqué une qui ne l'était guère. Il m'a dit que presque tous les officiers de marque de ma connaissance, par exemple, Wallmoden, Stutterheim (celui de l'état-major), le petit prince de Reuss, etc., étaient fortement dans le sens de la paix. Je n'ai pas eu le temps de bien discuter avec lui ce sujet assez alarmant; car il m'en a parlé dans le moment même qu'il montait en voiture avec Palfy pour retourner à Dotis. Palfy cependant, malgré son horreur pour la paix, a pleinement confirmé le fait.

Mercredi 13. — Le général Wallmoden est arrivé, s'est logé chez moi et est resté deux jours. Tout ce qu'il m'a dit sur l'état de nos affaires m'a glacé d'effroi. Il est décidément pour la paix, pour la paix même à toute condition; et tel est, selon lui, l'avis de tous les généraux de marque, des deux Stutterheim, de Radetzky, de Kolowrat, de Bellegarde; des hommes les plus énergiques de l'armée, tels que Wartensleben, le jeune prince Reuss, etc. Jean Liechtenstein le dissimule autant qu'il peut, mais Wallmoden est persuadé qu'au fond de son cœur il pense comme les autres.

A peine eut-il commencé son discours que Binder est arrivé. Celui-ci, extrêmement prononcé pour la guerre, l'a entraîné dans une discussion dans laquelle Wallmoden s'est servi, mot pour mot, des mêmes arguments par lesquels j'ai depuis l'armistice soutenu la nécessité de la paix. La conformité remarquable de nos aperçus et de nos senti-

ments m'a frappé d'une manière inexprimable; je ne me rappelle pas un moment de ma vie où mon âme ait été remplie à la fois de tant de satisfaction et de tant d'amertume. — Cet accord parfait, mon amitié pour Wallmoden, ma conviction intime de la justesse et de la clarté de son jugement, l'évidence de son raisonnement, — enfin tout me gagnait d'une manière prodigieuse; je crois que si, par hasard, il avait eu tout à fait tort, il m'eût encore persuadé par ses discours. Mais cet homme avait été lui-même un des plus prononcés pour cette guerre, un des principaux acteurs dans les démarches préparatoires; cet homme s'est conduit à la bataille de Wagram avec la plus grande distinction; c'est lui qui a pris aux Français les onze pièces de canon qu'ils y ont perdues; c'est lui qui a fait non-seulement ce qu'on lui accorde, mais encore tout ce qu'on attribue à Klenau. On lui a donné la croix, on l'a nommé lieutenant-général; il n'est donc certainement pas payé pour déclamer contre la guerre.

Il dit que l'armée, composée d'un tiers de milices et d'insurrections et d'un autre tiers de recrues, ne peut plus se mesurer avec l'ennemi, ne le pourrait plus, quand même cet ennemi n'aurait pas ces énormes avantages que lui donne notre déplorable position. Il dit que si nous gagnons une bataille, nous serons encore dans les embarras les plus cruels; que si nous la perdons, il en résultera la dissolution complète de l'armée et de l'État. Il dit que l'empereur et tous les archiducs et tous ceux qui gouvernent sous eux sont tellement incapables, que toute idée de résider à Bonaparte avec de tels instruments est le dernier comble de délire. Il dit que Jean Liechtenstein est privé de presque toutes les qualités requises pour un grand commandement; que le nouveau conseil militaire ne sera bon à rien : enfin — à quoi bon écrire ce qui certainement ne s'effacera jamais de mon esprit ?

Wallmoden aurait produit en moi une révolution s'il m'avait trouvé dans des dispositions contraires aux siennes; tel qu'il m'a trouvé, il devait nécessairement ajouter à mes vues un poids que dorénavant rien au monde ne peut contre-balancer.

Jeudi 14. Vendredi 15. — J'ai pris la résolution d'aller avec Wallmoden à Dotis. Le soir (du 15) la princesse Esterhazy est arrivée de là. Hardenberg est allé chez elle; il est venu chez moi pour me porter les nouvelles. J'avais prévu qu'elle ferait de l'état de choses un tableau tout opposé à celui de Wallmoden; je l'avais même prédit; je ne m'étais pas trompé. Son frère — à ce qu'il lui a dit — voit tout en beau, ne s'impatiente que du temps perdu et de la longueur des négociations. — Bubna, arrivé à Vienne, a été obligé d'attendre trois jours

Bonaparte, qui était allé à Krems; enfin il l'a vu. Bonaparte lui a dit d'un ton très-doux et mielleux qu'il nous ne demandait que trois millions d'hommes (exclusivement toujours de la Gallicie, sur laquelle il persiste à nous renvoyer aux Russes et aux Polonais), qu'il consent à ce que nous choissions nous-mêmes les provinces que nous voudrions lui céder, qu'il trouve la monarchie autrichienne trop grande, que d'ailleurs il ne désire que la paix, etc. On a répondu qu'on ne pouvait pas souscrire à ces conditions. (On veut donner tout au plus la Gallicie occidentale, le pays de Salzbourg et la haute Autriche.) Bubna est resté à Vienne. On est mécontent de lui! — Je saurai les détails et le vrai de tout cela à Dotis.

Le 17. — Je suis arrivé à Dotis à huit heures du matin. — Les nouvelles de la princesse Esterhazy sont toutes fausses. Bubna était arrivé hier au soir. Il a apporté une lettre de Bonaparte et le résultat de deux conférences qu'il a eues avec lui. — Il ne demande plus que deux millions d'hommes en Gallicie, et un million six cent mille sur l'Ens et la Save, selon notre choix. Il n'articule aucune autre condition, ni argent, ni rétention de provinces, ni mesure politique quelconque. Il paraît même qu'il céderait sur Trieste; quant à Fiume, il ne le refuse déjà plus. — Tout le monde est dans une espèce de stupeur sur ce que l'empereur peut balancer encore à entrer dans des propositions aussi modérées.

J'ai passé la soirée avec Wallmoden chez Bubna. Il nous a raconté des détails bien curieux sur ses deux conversations avec Bonaparte. Voici les traits que je me rappelle. — Il lui a dit : « Vous resterez toujours la première puissance continentale après la France (j'ai dit littéralement la même chose dans un de mes Mémoires à Metternich); vous êtes diablement fort. Allié comme je l'étais avec la Russie, je n'aurais jamais cru avoir à soutenir une guerre continentale sérieuse, et quelle guerre! » Et puis : « La France est aujourd'hui ce qu'elle eût été depuis longtemps si les Bourbons avaient su gouverner; elle ne restera pas toujours ce qu'elle est. Encore dix ou quinze ans, je crèverai, et vous ferez de nouveau tout ce qui vous plaira. » — Parlant des conditions qu'il exige, il a dit : « Tout le monde m'a blâmé sur la paix de Presbourg; M. de Romanzoff m'a dit que la seule chose dans ma vie qu'il n'avait pu comprendre était que j'avais pu accorder à l'Autriche, après Austerlitz, une paix aussi généreuse et aussi favorable; que dirait-on si je retombais encore une fois dans la même faute? » — Dans la première entrevue il avait presque abandonné Trieste; dans la seconde il y a insisté de nouveau, disant : « Mais Fiume

vous suffit; les Anglais viendront vous apporter autant de denrées coloniales que vous désirerez. » — En parlant de l'empereur de Russie, il a dit : « J'ai lieu d'être content de sa conduite; il a tenu bon contre les cris de sa nation et de son armée; il a bien fait; on ne peut jamais contenter le peuple. » — Il a dit aussi : « J'ai à présent peu d'amis dans ce pays; mais si vous me forcez à recommencer, soyez sûr que je trouverai les moyens d'en avoir; je partagerai les provinces conquises; j'abolirai les droits féodaux; je saurai me faire des partisans. » — A propos des fortifications de la Lobau, etc., il a dit : « Vous pouvez tout voir; on vous montrera tout; si cela vous amuse, je vous ferai passer en revue toute mon armée. » — Il a été en général doux, modéré et décent, n'a fait des sorties contre personne, et a parlé en homme qui veut sincèrement la paix.

Le 20. — Bubna m'a raconté encore des traits de ses conversations avec lui. Il lui a dit qu'il savait que nous venions de commander l'attelage pour cent vingt pièces de canon de plus; Bubna lui a répondu : « Que devons-nous faire, Sire? vous avez déployé à Wagram une artillerie si formidable, qu'il faut bien penser à des moyens pareils. Mais que deviendront à la fin les batailles, si cette augmentation d'artillerie continue toujours? » Bonaparte répondit : « Laissez faire : lorsque nous aurons de nouveau le nombre suffisant de bonnes troupes, nous nous battons comme auparavant. Vous voyez bien que mon infanterie n'est pas parfaite; la meilleure partie, la vieille infanterie, est en Espagne. » — Il lui a parlé, mais bien incidemment, du projet d'expédition dans l'Inde. « Je ferai peut-être une expédition dans l'Inde. Je nomme l'Inde pour nommer quelque chose. Alors, si tout reste entre nous sur l'ancien pied, vous viendrez de nouveau déranger mes projets. »

Le 22 septembre. — Le comte Stadion, en me parlant de la marche de la négociation, m'a raconté ce matin que Bonaparte a dit à Bubna, en lui parlant du fameux *uti possidetis* : « que ce n'était qu'une mauvaise plaisanterie imaginée par M. de Champagny! » — Quel mot! Combien de commentaires et de diatribes cet *uti possidetis* faisait naître parmi nos optimistes! Et quand on a pénétré au fond de la chose, voilà à quoi tout se réduit! N'est-il pas vrai que nous nous sommes étrangement mépris sur la manière d'envisager et de traiter Bonaparte?

J'ai eu une quantité de conversations avec Palffy sur le délire de la cour à persister dans ces abominables vues politiques. L'empereur, l'impératrice, M. Baldacci, l'archiduc Ferdinand écrivant des lettres incendiaires, quelques gens dont on soupçonne à peine l'existence, peut-être quelques faux frères, qui ayant l'air de voter pour la paix

tiennent un autre langage lorsqu'ils parlent à l'empereur — voilà le parti qui veut la guerre! — Palfy lui-même commence à s'en détacher. Comme il est faible et chancelant! Il craint que le parti contraire ne l'emporte, et qu'il ne finisse par rester dans une ridicule minorité.

Ce soir, en étudiant à fond les pièces de la négociation, je me suis pleinement convaincu que la publication de ces pièces serait tout à fait contraire à nos intérêts. Extrêmement agité par cette idée, j'ai cru qu'une fois dans le triste cas de travailler à une chose que je désapprouve si fort, je rendrais cependant un service essentiel en faisant au moins triompher la forme la moins désavantageuse. J'ai rédigé un papier pour présenter mes réflexions sur cet objet critique.

Le 23. — J'ai été de grand matin chez le comte Stadion pour lui lire mes réflexions. Quoique un peu frappé au commencement de ce que je protestais contre toute publication de pièces quelconques, il a cependant très-libéralement cédé à la force de mes raisons, et s'est décidé pour une simple déclaration telle que je la proposais. — Cette victoire remportée m'a mis de bonne humeur pour une partie de cette journée; j'ai été rédiger la déclaration avec plus de facilité et de verve que je m'y serais attendu dans un travail qui me pesait tant sur le cœur. — Avant de dîner avec le comte Stadion, je lui ai lu la première partie de la pièce; il en a été enchanté. Il me traite en général avec une bienveillance et amitié touchante.

Nous avons eu de longues conversations aujourd'hui. Il m'a confié une quantité de choses qui achèvent le tableau de la faiblesse extrême de l'empereur. Il est impossible de compter sur cet homme pour un quart d'heure; pour être sûr de lui, il faudrait pouvoir (comme feu Colloredo) ne pas le quitter une minute dans les vingt-quatre heures. Il ne suffit pas de l'avoir engagé à signer; les *Handbilletts*¹ déjà mûrs pour l'expédition se changent souvent dans quelques minutes, lorsque l'un ou l'autre nouveau parleur ou nouvel intrigant arrive pour y mettre obstacle. Il se rendit à Budweis (où, pour le dire en passant, on délibéra sur le passage du Danube à Mauthausen, projet que Grütne a déjoué par un rapport perfide sur le pour et le contre de la chose), il s'y rendit en effet pour opérer une réduction dans le commandement de l'armée. Stadion n'y arrive qu'un jour après lui; il lui dit à cinq heures du soir : « Tout est arrangé; les *Handbilletts* seront expédiés incessamment. » — A neuf heures, Stadion revient, trouve tout bouleversé. L'empereur, en balbutiant quelques excuses, lui annonce

¹ Billets autographes.

qu'il a destitué Prohaska (le chef de l'état-major choisi par Grönne), mais que du reste tout ira comme auparavant. — Même pour ce qui regarde le moment actuel, le comte Stadion m'a dit plus d'une fois : « Je sais bien que l'empereur nous abandonnera; qu'il décampera après une bataille perdue, et nous nous recommanderons au bon Dieu. » —

Je lui ai fait observer plus d'une fois ce que je trouvais d'affreux dans l'idée de s'exposer à de nouvelles chances de guerre, et à quelles chances, grand Dieu! avec un être aussi complètement misérable! Il en a gémi; qu'eût-il pu répondre? — Mille fois, je l'avoue, j'ai été sur le point de lui adresser une question plus grave, plus embarrassante : « Comment avez-vous pu entreprendre une guerre à mort avec un homme de la trempe de cet empereur? » — Mais cette question trop embarrassante, au fond trop indélicate, je n'ai jamais eu le courage de l'énoncer. C'est là cependant que se trouve le grand chef d'accusation contre le comte Stadion. La légèreté avec laquelle il s'est jeté dans une aussi pénible carrière a été la première cause de notre perte. Dieu me garde de divulguer cette vérité, d'en convenir seulement tout haut, mais elle doit être consignée ici, car elle est une des clefs principales des événements qui ont renversé l'État.

Le soir, le comte Stadion m'a remis (en riant) deux proclamations rédigées pour être adressées au peuple, dans le cas que la guerre recommencerait. J'en ai été frappé, d'abord par l'idée que le comité de la cour s'occupait déjà avec empressement de ces rédactions lugubres, et prouvait par là de nouveau qu'elle n'entrevoyait plus que la guerre; j'en ai été plus désagréablement frappé encore lorsque je les ai lues. L'une était de M. Baldacci, l'autre de l'empereur lui-même, secondé (comme Palfy assure) par l'impératrice. Je ne crois pas que de pareilles inepties aient jamais été enfantées par un cabinet.

Plus tard, le général Stutterheim, de l'état-major, est venu chez moi, et nous avons passé deux heures dans des conversations sur le passé et le présent. Les portraits qu'il m'a faits de l'archiduc Charles, de Grönne, de Wimpffen, étaient fort au delà de ceux que j'en trouvais depuis longtemps moi-même : c'est tout ce qu'on peut dire de plus fort. Il est au reste aussi convaincu que tous les autres hommes raisonnables, que recommencer la guerre et périr sont deux choses absolument synonymes.

Dimanche le 24. — Après avoir déjeuné avec le comte Stadion, je suis allé chez le prince Jean Liechtenstein. Je lui ai annoncé que je venais pour l'inviter solennellement à sauver l'État avant qu'il fût trop tard.

Je lui ai parlé avec toute la chaleur que m'inspirait la gravité de la circonstance. Il m'a écouté avec beaucoup d'intérêt. Il m'a répondu d'une manière admirable. Il m'a dit « qu'il avait déjà fait plus de tentatives que je ne paraissais le croire pour arracher l'empereur à son funeste aveuglement; qu'il avait presque épuisé tous les moyens, d'autant plus, qu'aussitôt qu'il commençait à parler des affaires générales, l'empereur ne l'écoutait qu'avec déplaisir; que cependant il était pleinement résolu à faire encore un effort après l'autre avant de désespérer du succès; que ce que je lui avais dit ne contribuait pas peu à cette résolution; qu'en général mon opinion avait sensiblement fortifié la sienne; qu'il était comme moi persuadé que la guerre achèverait l'État; qu'il n'y avait pas pour nous de chance de salut; que c'était d'ailleurs un contre-sens complet que d'entreprendre l'exécution d'un projet vaste ou périlleux avec un homme tel que l'empereur; que l'impératrice était certainement une des causes principales du délire qui s'était emparé de lui; que cette princesse, voyant qu'elle ne pouvait être une femme heureuse (vu ses rapports avec son mari, sa santé délabrée, les malheurs de ses frères, etc.), paraissait avoir pris le parti d'être une grande femme, et de mourir en héroïne; que cette idée romanesque la poussait à toutes les extravagances; qu'elle embrassait avec une espèce de satisfaction le fantôme même d'une fin glorieuse, et que peut-être elle visait plutôt à cette perspective-là qu'à celle de la victoire; — que, quant aux ministres, il faisait grand cas du comte Stadion, qu'il croyait un homme loyal et capable malgré les fautes sévères dans lesquelles il était tombé au commencement de cette guerre; mais que Metternich était à ses yeux un homme tout à fait pitoyable; qu'il lui avait donné la mesure de ses talents par la conduite qu'il avait tenue à Altenbourg, par les platitudes qu'il avait dites et écrites; — que dès son premier voyage à Vienne il avait vu que Bonaparte serait cette fois beaucoup plus difficile à traiter qu'à l'époque de la paix de Presbourg; qu'il avait débuté par des propos sur le partage de la monarchie, le changement de couronne, etc.; que trop habitué à négocier avec lui, il n'en avait pas perdu courage, et qu'alors déjà la base des quatre millions avait été articulée par lui, que cependant il avait ajouté : « Prince Liechtenstein, ne vous mêlez pas de cette affaire, elle est bien mauvaise! » qu'enfin aucun sacrifice n'était trop grand aujourd'hui pour détourner la ruine de l'État; qu'il se sentait bien capable de faire tuer encore à Bonaparte trente mille hommes, en sacrifiant le même nombre des nôtres; mais qu'il était persuadé que cela n'avancerait en rien notre affaire; que par conséquent il ne restait qu'à travailler à la

paix, et qu'il entreprendrait tout pour cet effet. » — Il a déployé dans toute cette conversation un caractère vraiment grand, des vues saines, des sentiments nobles et exquis, et beaucoup plus d'esprit et de connaissance en fait d'hommes et d'affaires que je ne lui en ai supposé dans le temps de mon injuste prévention contre cet homme.

A dîner chez le comte Stadion j'ai eu une autre scène mémorable. Cet homme si éclairé, si loyal, si bon, ne se sépare qu'avec beaucoup de répugnance de l'idée de continuer la guerre; il n'a pas pu détruire mes arguments; la seule chose tant soit peu conséquente qu'il m'ait dite, c'est que la monarchie étant achevée de toutes les manières, autant valait périr les armes à la main, qu'autrement. Ce sophisme n'était pas au moins nouveau pour moi. En parlant de sa propre position, il est revenu à une certaine distinction un peu chimérique qu'il m'avait déjà produite une autre fois, c'est-à-dire que ce n'était pas un devoir moral, mais un devoir matériel qui l'avait engagé à retourner auprès de l'empereur. « D'ailleurs, a-t-il dit, je me regarde comme un homme mort, et je n'existe plus que pour mes enfants. » Paroles peu faites pour inspirer la confiance dans une nouvelle phase de la guerre.

La fin de cette conversation a une espèce d'intérêt dramatique, qui m'engage à en ajouter les détails. Il a parlé de je ne sais quoi à faire après une bataille perdue. Je lui ai dit : « Mais si la monarchie est détruite ? » Il a répondu : « Elle est détruite. » — Et au moment où il a prononcé cette parole, un domestique est entré pour annoncer — que le général Bubna était arrivé. — Sur cela, il m'a dit : « Eh bien, nous en saurons bientôt davantage ; » et je l'ai quitté dans une grande agitation. Je suis resté comme cela jusqu'à trois heures, où j'ai enfin attrapé Bubna.

Cette fois-ci Bonaparte l'a d'abord reçu avec beaucoup d'humeur; avant de lire les lettres qu'il lui apportait, il lui a fait lecture d'une lettre de six pages, adressée à l'empereur (à laquelle, comme Maret lui a dit, il avait travaillé toute la nuit dernière). Cette lettre, dont des fragments ont été insérés au procès-verbal d'Altenbourg, a fait le texte de plusieurs sorties violentes contre l'empereur et tout ce qui l'entoure. Il s'est surtout récrié sur l'aveuglement ou la mauvaise foi de ceux qui ne voulaient pas reconnaître que ses dernières demandes étaient bien plus modérées que les premières. (Il a fait donner des éclaircissements sur ce point à Altenbourg, qui sont consignés dans le procès-verbal de la quinzième séance, et par lesquels il prouve qu'il nous remet un million d'hommes sur ses premières conditions). Il a ensuite déclaré à Bubna que, quant à Trieste et Fiume, quoiqu'il lui ait fait sentir la

dernière fois qu'il nous resterait au moins un de ces ports, il devait se rétracter, toute réflexion faite; qu'il avait déjà commis une trop grande faute au traité de Presbourg, en ne pas insistant sur ces ports; que la communication entre la Dalmatie et le reste de l'Italie, la nécessité de penser à la conservation de l'empire turc, et celle d'assurer son pouvoir sur la Méditerranée dans un moment où sa marine était nulle, grâce aux guerres que nous lui avons faites, le forçait à ne pas lâcher cet objet; que s'il n'était pas en guerre avec nous, il nous la ferait aujourd'hui pour Trieste et Fiume; que pour le reste, il serait moins exigeant, et que la ligne de nos frontières serait fixée amicalement et équitablement. Il l'a renvoyé à Maret pour les détails. Le lendemain Bubna a été chez celui-ci. Il lui a dit que l'empereur venait de casser la lettre qu'il avait voulu écrire à l'empereur autrichien, et qu'il attendait Bubna à Schönbrunn. Il a trouvé chez Maret le calcul du terrain à céder d'après la base des un million six cent mille âmes; et ce qui est bien singulier, ce calcul était tellement à notre avantage, on y avait si bien exagéré la population de certaines provinces, qu'on ne pouvait pas se défendre de l'idée que Maret l'avait arrangé exprès, pour faciliter la conclusion de la paix, et pour nous ménager autant que possible. — Dans la seconde entrevue qu'il a eue avec Bonaparte, celui-ci était beaucoup plus doux que la veille; et il a expédié Bubna avec une lettre pour l'empereur, de peu de lignes, en le renvoyant pour le reste aux explications verbales qu'il avait données à Bubna.

Dans cette entrevue, il y a eu des choses bien curieuses. Il est surprenant que Bonaparte parle de Stadion d'une manière très-moderée, jusqu'à dire qu'il le croyait un honnête homme, un brave homme, qu'il lui rendait justice, qu'il le croyait entraîné par son frère, « qui est un fou, un crâne, enfin un ci-devant prêtre ». Il a cité aussi Pozzo et Gentz. Pour Pozzo, Bubna lui a répondu : « Où est-il ? il y a bien longtemps qu'il n'est plus chez nous; je crois qu'il se trouve en Russie. » Pour Gentz : « Quant à celui-ci, je le connais depuis bien longtemps, et il est de mes amis; il jouit de l'estime générale, et si Votre Majesté le croit un partisan fougueux de la guerre, elle se trompe beaucoup. — Mais il a écrit le manifeste. — Si Votre Majesté ordonne à un de ses conseillers d'État de rédiger un manifeste, s'y refusera-t-il ? On s'est servi de sa plume parce qu'elle est bonne, parce qu'elle a une grande réputation, etc. » Il a eu l'air de se contenter de cette explication. — Il n'aime pas Metternich : « Il a de la tournure, il est assez maître de la parole, mais il est borné, il n'a aucune vue politique; je ne veux plus de cet homme-là. »

Bubna m'a raconté le rapport qu'il avait fait sur sa dernière entrevue avec Bonaparte. Il m'a communiqué ensuite quelques articles d'une haute importance. D'abord Bonaparte nous a proposé la médiation de la Russie et la prolongation de l'armistice à six mois, si nous ne voulions pas accepter ses conditions. Ceci n'était qu'une farce. Mais il a proposé, et itérativement proposé de restituer la monarchie dans son intégrité, si l'empereur voulait céder la couronne au grand-duc de Würzbourg. Il avait déjà énoncé cette idée lors du dernier voyage de Bubna; cette fois-ci, l'ayant reproduite, il a formellement autorisé Bubna à la communiquer à l'empereur!

A onze heures du soir, j'ai pu voir Bubna, et c'est lui qui m'a annoncé la grande nouvelle que Jean Liechtenstein, lui et le général Meyer partaient le lendemain pour négocier et, si faire se peut, conclure les préliminaires de la paix sur la base de l'ultimatum français. J'ai eu le sentiment d'un homme qui, après s'être débattu dans les flots, voit enfin la terre sous ses pieds. J'ai exhorté Bubna et par lui Liechtenstein à expliquer leurs instructions, dans quelques termes qu'elles pussent être conçues, dans le sens le plus étendu, à ne craindre aucune responsabilité, à se mettre bien en tête qu'ils ne peuvent et ne doivent pas s'en retourner sans apporter la paix. Ils partent dans ces intentions; et à moins que de l'autre côté on ne nous présente des obstacles tout à fait imprévus, de nouvelles demandes exorbitantes, ou quelque nouveau genre de chicanes (ce qui n'est probable), je suis bien persuadé que maintenant la paix se fera. — J'ai encore eu avec Bubna plusieurs conversations de détail sur les ports, sur l'article de la réduction de l'armée, etc. — Une chose assez remarquable, c'est que Bonaparte a dit : « Je ne veux pas vous demander de l'argent; vous ne pourriez pas le payer aujourd'hui, et les paiements à terme ont de grands inconvénients; je m'en aperçois dans le cas des Prussiens, qui ne me payent pas, et que je serai obligé d'exécuter. »

Mardi 26. — J'ai trouvé le comte Stadion dans son lit; revenu à sa sérénité habituelle, il m'a donné tous les détails sur le fameux conseil d'hier. En voilà la substance. Après que l'empereur eut exposé de quoi il s'agissait, le maréchal Bellegarde a pris la parole, et a dit que depuis très-longtemps il avait présenté à Sa Majesté le tableau de toutes les difficultés qui s'opposent à la reprise de la guerre; il les a résumées de nouveau, pour faire sentir qu'on n'avait rien fait pour les lever et pour faire entendre que la chose était impossible. Le prince Liechtenstein a parlé dans le même sens avec beaucoup plus de force et de chaleur. L'empereur a chancelé, ou plutôt le comte Stadion a vu tout de suite

qu'il s'était opéré un changement essentiel dans ses dispositions. Sur cela il a interpellé l'empereur; il l'a sommé de dire s'il ne lui avait pas répété dans toutes les lettres écrites pendant son absence qu'il ne ferait pas la guerre, et qu'il ne pouvait la faire avec les moyens moraux qui existaient; si l'empereur ne lui avait pas itérativement écrit qu'il voulait la faire; si ce n'est pas sur ces assurances multipliées, accompagnées enfin d'un ordre positif, qu'il s'était rendu à Dotis; s'il ne l'avait pas engagé, il y a à peine huit jours, d'écrire dans le sens de la guerre à Berlin, à Londres, à Constantinople; si par là il ne l'avait pas cruellement compromis, etc. L'empereur a été obligé de répondre affirmativement à tout cet interrogatoire, et de s'accuser ainsi lui-même de la manière la plus directe et la plus humiliante. — Cette scène a été suivie d'une quantité d'explications mutuelles, en partie très-orageuses, dans lesquelles le comte Stadion, voyant que l'empereur avait pris son parti, a déclaré qu'il ne pouvait pas rester ministre. Le prince Liechtenstein s'est offert lui-même d'aller à Vienne; le comte Stadion a appuyé cette démarche de toutes les manières, déclarant seulement qu'il ne mettrait pas la main à ses instructions.

Le comte Stadion croit que déjà depuis quelque temps la poltronnerie naturelle de l'empereur et ses scrupules, renforcés par l'autorité des généraux, avaient fortement ébranlé sa résolution; que le lendemain du dernier départ de Bubna (le 21) il a fait venir Bellegarde et Duca pour leur demander leurs plans de campagne, que ceux-ci se sont référés à ce qu'ils lui avaient déjà présenté il y a quatre semaines, qu'en même temps ils lui ont fait sentir toute l'étendue des difficultés; que dès lors il a trouvé que cependant il n'a pas osé se prononcer tant que l'impératrice persistait dans des sentiments contraires, que du moment que celle-ci a commencé à admettre la nécessité de la paix, il s'est livré sans réserve, trop heureux d'avoir en sa faveur des opinions aussi puissantes que celles de Bellegarde et Liechtenstein.

La circonstance la plus remarquable dans cette histoire est peut-être celle qui regarde le congrès. L'empereur avait si complètement induit en erreur le comte Metternich par son langage guerrier, que celui-ci est allé à Altenbourg avec la conviction la plus parfaite que l'empereur ne ferait point la paix; et, quoique Stadion lui ait donné de nombreux avertissements pour qu'il ne s'aveuglât pas trop, il n'a pas pu ébranler sa foi. Ceci explique en partie la singulière tournure qu'on a donnée à la négociation, dont le seul but a évidemment été de ramasser des matériaux pour un manifeste. Lorsqu'il s'agissait de faire nos contre-propositions, l'empereur ne voulait proposer que Salzbourg et une

très-petite partie de la Gallicie; Metternich lui a fait sentir à quel point cela était ridicule; mais, pour l'engager à hausser seulement un peu ses propositions (pour arriver à la moitié de la Gallicie occidentale), il a dû lui certifier et lui jurer que les Français ne les accepteraient jamais, tellement l'empereur paraissait encore s'obstiner à la poursuite de la guerre. « Aussi, dit le comte de Stadion, rien n'égale la surprise de Metternich, lorsqu'il apprendra cette révolution. »

Je suis sorti de cette importante conversation, qui a duré deux heures, avec des sentiments difficiles à peindre. D'un côté, mon attachement profond pour le comte de Stadion et la peine que me faisait la perspective de le perdre, augmenté par la juste indignation que m'inspirait la misérable conduite de l'empereur; d'un autre côté, la satisfaction que j'éprouvais par l'idée de la presque certitude de la paix et par celle d'y avoir amplement contribué. Ceci n'est certainement pas une illusion. Il est vrai qu'en arrivant ici j'ai trouvé dans les principaux généraux des dispositions extrêmement pacifiques; mais elles ont été fortifiées et développées par mes raisonnements, et il est incontestable que surtout l'opposition de Jean Liechtenstein et les efforts qu'il a faits pour la paix (circonstance sans laquelle l'empereur ne se serait guère prononcé) ont été en grande partie mon ouvrage. Ensuite, en travaillant Palffy, en le forçant pour ainsi dire à adopter mon système, j'ai ramené l'impératrice, autre point absolument nécessaire pour que l'empereur se déclarât dans ce sens. Ainsi, en fournissant les deux moyens les plus puissants pour faire arriver le résultat tant désiré (sans compter l'influence que mon opinion a généralement exercée sur celle de tous les autres), je puis dire que j'ai plus fait pour la paix que peut-être aucun autre individu quelconque.

Je ne m'en repentirai jamais. Et, tout en méprisant le caractère de l'empereur, sur lequel j'ai agi par tous ces moyens, j'y trouve une raison puissante de plus pour me féliciter d'avoir détourné de la monarchie une entreprise qui, sous une pareille direction, ne pouvait absolument que consommer sa chute dans très-peu de temps.

J'observe encore que Bonaparte a fait dire à l'empereur, à Bubna, « que rien ne prouvait tant les mauvais conseils dont il était entouré, que l'idée chimérique qu'on lui ferait abandonner la position de Vienne, chose à laquelle on ne parviendrait pas dans quatre campagnes ». — Un des arguments dont je me suis le plus servi était opposé au raisonnement absurde qu'on faisait sur la situation des provinces occupées par l'ennemi : — « Elles ne peuvent plus supporter le poids de leurs malheurs, donc il faut recommencer la guerre. »

Voici comme j'ai établi l'absurdité complète de cette thèse. Si vous disiez, dans la situation où nous nous trouvons, le sort de telle ou telle province ne peut pas fixer nos résolutions, il faut voir l'ensemble et agir en grand, il y aurait au moins un principe et une suite dans vos raisonnements. Mais lorsque vous dites qu'il faut continuer la guerre pour soulager les provinces, vous avancez une thèse insensée; car si vous aviez même des succès, la guerre n'en finirait pas plus dans un mois ou deux, et les souffrances du pays augmenteraient en se prolongeant; si vous êtes battus, vous achevez le malheur de vos pays.

Mercrèdi 27. — J'ai eu une conversation avec le général Stutterheim, qui m'a de nouveau appris une foule de données sur le triste état des choses. Ce nouveau conseil militaire qu'on avait tant vanté n'est qu'un fantôme. Il n'a fait aucun plan; Meyer, le seul qui eût assez d'activité pour en produire, est trop savant, trop pédant, trop diffus; il commence par Cyrus pour finir par Bonaparte; Bellegarde ne s'explique pas; Duca n'ouvre jamais la bouche. Le prince Jean, lorsqu'il était aux séances de ce triste conseil, s'endormait ordinairement. Ce qu'il y a de plus malheureux, c'est que l'empereur se sert de cette nouvelle machine pour donner une quantité d'ordres dont le prince Liechtenstein ne sait rien, et qui gâtent les choses les plus essentielles; il en donne aussi parfois par le *Hof-Kriegsrath* de Pesth! Si la guerre avait recommencé, l'empereur aurait continué ce train au grand détriment de l'armée et de ses opérations (N. B. et d'autant plus que l'impératrice n'avait pas manqué de lui insinuer que le prince Liechtenstein devait être bien contrôlé dans son commandement, et que l'empereur ferait bien de ne pas trop l'abandonner à lui-même. Ceci est de Palfy). — Le prince Liechtenstein, il est vrai, aurait pris le parti du désespoir, et s'en serait allé avec tout son état-major sans plus faire attention au conseil. Mais alors il était obligé d'agir tout seul; et il ne le pouvait pas non plus; et Radetzky, bon officier, bon quartier-maître général dans le sens ordinaire, ne pouvait pas suppléer à ce qui lui manque : la confusion serait devenue énorme.

Jèudi 28. — Metternich de retour de Komorn. Nous avons parlé de la marche des négociations d'Altenbourg; jusqu'à un certain point il en juge raisonnablement; il a eu entre autres, sur la publication ou plutôt la non-publication des protocoles, la même idée que moi; cependant il n'admet pas, comme de raison, la nullité absolue du rôle qu'il a joué. Il fait valoir comme un grand avantage d'avoir arraché à Champagny certains aveux, par exemple « qu'il ne s'agissait pas d'alliance

avec nous » (en quoi il a parfaitement raison); « que toute idée du rétablissement de la Pologne devait être écartée » (chose que Champagny, comme Metternich avoue lui-même, a articulée de son propre chef, ce qui la rend bien plus remarquable encore). — Sa négociation était un contre-sens absolu. Il croyait la guerre certaine, par conséquent il ne songea qu'à ramasser des matériaux pour un nouveau manifeste. L'empereur paraissait si complètement dans ce sens, que, d'abord, lorsqu'il s'agissait de faire des contre-propositions à la France, il ne voulait offrir qu'une très-petite partie de la Gallicie, à peine la moitié de ce qu'il a offert, et le Salzbourg. Metternich lui fait entendre qu'une pareille proposition serait réellement ridicule; mais, pour l'engager à y ajouter quelque chose, il était obligé de jurer à l'empereur qu'il ne risquait rien, que les Français n'accepteraient jamais ces conditions. Il craignait la modération de l'ennemi et la paix qui pouvait en résulter!

Samedi 30. — Bathurst est arrivé ici comme une bombe pour se convaincre de la vérité de ce qu'il avait appris. Le comte Stadion a été fort embarrassé d'abord de sa visite; mais la chose s'est assez bien arrangée; je crois même qu'il en résultera quelque bien; Bathurst est parti d'ici avec des idées très-modérées sur le grand tort qu'il supposait à l'Autriche pour avoir songé à la paix; il présentera à son gouvernement les aperçus qu'il a recueillis lui-même.

Octobre 1809.

Lundi 2. — Le soir, les deux généraux Radetzky et Stutterheim sont venus chez moi dans de grandes inquiétudes. Des mots lâchés par l'archiduc Jean et par Kutschera, des propos de Baldacci, etc., leur ont donné soupçon qu'on méditait encore la reprise des hostilités. Je les ai rassurés aussi bien que j'ai pu; car au fond, je n'ai que très-faiblement partagé ces inquiétudes. Radetzky m'a raconté un fait que je ne savais pas, et qui mérite d'être consigné. Depuis quelque temps déjà les enragés de la trempe de Baldacci attachaient beaucoup de poids aux mouvements populaires, sur lesquels ils comptent de la part des pays occupés par l'ennemi. Je le savais; il en était même obscurément question dans cette absurde proclamation de Baldacci (voyez 23 septembre), et Palfy m'en avait souvent parlé. Mais ces messieurs m'ont appris que, lorsque le comte Saurau a été ici, on a tenu une espèce de conseil, présidé par lui et le général Meyer, pour discuter les moyens

d'exécution, c'est-à-dire pour organiser les massacres, donner à la guerre un caractère de cannibalisme bien prononcé et nous précipiter dans de nouveaux abîmes, dont Dieu même ne nous sauverait plus.

Mardi 3. — Ce soir, au thé chez le comte Stadion, il s'est entamé une conversation sur la bataille de Wagram, qui m'a fait faire bien des réflexions. Wallmoden m'avait donné sur cette bataille les détails les plus authentiques; le tableau que Metternich en a fait ressemblait si peu à la vérité, qu'il aurait été, je crois, également applicable à celles de Leuthen ou de Höchstädt. Selon lui, et selon ce qu'il prétend savoir par les Français, les Français étaient tellement battus le 5 au soir, que tout autre que Bonaparte n'aurait pas hasardé le combat le 6! — Ce dernier jour, tout était à notre avantage; l'aile droite avait complètement vaincu! le centre de Bonaparte était entouré!! l'aile gauche pliait à la vérité; mais si l'archiduc Jean était venu seulement à 5 heures du soir, non-seulement il rétablissait tout, mais la retraite de cette aile était même un avantage pour nous!!! Enfin, avec ou sans l'archiduc Jean, nous n'avions qu'à vouloir gagner la bataille, qu'à nous dire qu'elle l'était, et la victoire ne nous manquait pas!! — Voilà les illusions dont se bercent encore aujourd'hui nos premiers hommes d'État.

Mercredi 4. — Ce matin j'ai eu avec Metternich seul une longue conversation, qui m'a éclairé sur plusieurs articles.

D'abord nous nous sommes expliqués sur la question fondamentale. Metternich m'a déclaré qu'en considérant notre situation *in abstracto*, et en la rapprochant de celle de l'ennemi, sur laquelle il avait de meilleures données que tout autre, il nous croirait très-fort en état de continuer la guerre avec succès, mais qu'en la prenant telle qu'elle est, *in concreto*, avec un souverain tel que celui-ci, des rapports de pouvoir, de travail, etc., tels que les nôtres, et l'opposition de tant de généraux, il protestait, comme moi, contre toute idée de guerre; il ne la ferait pas si l'empereur le nommait ministre. — Je me suis contenté de cette explication, quoiqu'elle ne réponde pas à ma manière de voir; car je persiste à croire que les généraux ont raison non-seulement *in concreto*, mais encore *in abstracto*, et que tout ce que l'on dit contre eux, soit pour détruire l'effet de leurs avis, soit par humeur et par dépit, est d'une injustice complète et criante.

J'ai écrit aujourd'hui à quelqu'un : « Si vous demandez qui est ici ministre des affaires étrangères, je serais fort embarrassé pour vous le dire, quoique je passe ma vie avec les deux hommes entre lesquels on est obligé de le chercher. Il y a des moments où l'un serait regardé

comme tel, et d'autres où l'autre paraît l'être; encore d'autres où tous les deux le sont; d'autres de nouveau où aucun des deux ne l'est; enfin plusieurs où personne ne l'est. » — Ceci est l'exacte vérité. Ni Metternich ni Stadion ne savent qui a proprement rédigé les pleins pouvoirs pour Liechtenstein!! L'empereur, entouré ou de ses frères (aujourd'hui il y en a une demi-douzaine ici pour sa fête), ou de l'impératrice moribonde, souvent délirante, livrée à l'exaltation d'une personne qui ne se croit plus de ce monde, ou de deux animaux qui l'accompagnent partout, de Wrba (abruti jusqu'à la stupidité) et du général Kutschera — tout en croyant gouverner encore, n'est déjà plus qu'une ombre de souverain; l'anarchie complète a remplacé le gouvernement. — Et ces misérables gens vous parlent encore de temps en temps de la reprise des hostilités; ils veulent se battre, grand Dieu! tandis qu'ils ont soixante-dix mille malades qu'ils ne savent pas faire guérir! que chaque jour des régiments entiers se plaignent de manquer de fourrages! que toutes les branches de leur administration sont frappées de désordre et de paralysie!

*Jeu*di 5. — J'ai fait avec le comte de Metternich une longue promenade. Il m'a dit que Stadion partira demain. J'en ai été terrassé.

Il a fait une réflexion bien vraie et bien fâcheuse. Voilà la troisième fois que nous faisons la paix au milieu d'un interrègne ministériel, tandis que Bonaparte ne change ni de système ni d'instruments, et va son train sans se déranger. Cette réflexion n'a jamais trouvé une application plus directe et plus douloureuse que cette fois-ci.

Le général Stutterheim (celui qu'on appelle le beau) est arrivé de l'armée. Il est un de ceux qui ne regarderaient pas notre situation comme désespérée, si nous avions un homme capable de commander. — J'ai eu ensuite de longues conversations avec Radetzky, qui m'a entretenu de tout ce qu'il y a de défectueux dans l'administration militaire, etc. — Il m'a parlé aussi — et d'une manière qui m'a étonné de la part d'un homme aussi calme et aussi réglé — des idées qui commencent à circuler dans l'armée sur l'incapacité de l'empereur et sur l'avantage qui pourrait résulter d'un changement total de dynastie.

Mardi 10. — J'ai eu une conversation avec le comte O'Donnell, qui est arrivé hier de Dotis. Il m'a dit que Bubna était retourné hier à Vienne, et que les probabilités étaient toujours pour la paix. Je n'ai pas cependant été ici tout à fait tranquille ni tout à fait content du comte O'Donnell; il me paraît attacher beaucoup trop de prix à un objet relativement aussi petit que les paiements qu'on nous demande, et qui sont aussi le principal obstacle à la conclusion de la paix. Cent

millions de plus ou de moins ne peuvent être mis en balance avec un danger comme celui que nous courons par la guerre.

Mercredi 11. — J'ai passé presque toute la journée avec le prince de Reuss dans des entretiens graves et profonds. Ce jeune homme est un de ceux que je crois destinés à jouer un grand rôle dans le monde. Il juge parfaitement les hommes et les choses, et il est capable de se placer sur un grand et vaste horizon. Entre mille choses curieuses qu'il m'a racontées, il m'a donné aussi des détails sur la démission de l'archiduc Charles. La première démarche qui l'a motivée était une lettre de l'empereur écrite de Komorn qui commençait par ces mots : « *So ist es denn wahr, dass Sie den Waffenstillstand unterzeichnet haben* ! » et dans laquelle on lui reprochait de s'être laissé entraîner dans cet armistice par les conseils de quelques officiers « fatigués de leur métier ». Bientôt après, il reçut la notification que l'empereur avait pris lui-même le commandement en chef de l'armée, et que les rapports des autres armées iraient dorénavant à lui; ce qui était dire que l'archiduc ne commanderait plus que celle qu'il avait sous ses ordres directs. Sur cela, il donna sa démission, se flattant toujours qu'elle ne serait pas acceptée; le prince Liechtenstein, avec une générosité infiniment honorable, proposa de se rendre avec l'archiduc à Komorn pour le réconcilier avec son frère; cette proposition fut refusée. L'empereur accepta la démission, et tout était fini.

Le prince Reuss est d'accord avec moi que Jean Liechtenstein est le seul grand caractère qui ait paru de notre côté dans toute cette malheureuse entreprise!

Samedi 21. — Je suis parti pour Dotis;—mais avant d'arriver à la première poste, j'ai rencontré Bubna, qui m'a annoncé l'incroyable nouvelle que l'empereur l'avait disgracié à cause de la part qu'il a eue à la signature de la paix. Je suis retourné avec lui à Bude, et il m'a donné les détails de cette affaire. L'empereur, très-mécontent de la paix, non pas pour les pays qu'il perd et pour les peuples qu'il a sacrifiés, non pas pour ces choses affligeantes qui déchirent les liens entre lui et ses alliés et ensevelissent l'honneur de la monarchie, mais pour cinquante millions de livres qui ont été accordées au delà des instructions (voyez 12 octobre), — mais, n'osant pas attaquer le prince Liechtenstein, s'en est lâchement pris à Bubna, et (poussé par Baldacci et Kutscherat) lui a dit que « sous un gouvernement monarchique, tout le monde devait obéir, et que, comme il n'avait pas obéi, il le ren-

¹ Ainsi donc, il est vrai que vous avez signé l'armistice!

voyait à Pesth pour reprendre sa place au conseil de guerre et au département des haras ». — Voilà donc la récompense de cet homme qui a sauvé la monarchie, à qui l'empereur doit la conservation de toutes ses couronnes (qu'il est si peu digne de porter), et que tous les grands cordons réunis n'auraient pas suffisamment récompensé !

Bubna a eu plusieurs conversations avec Napoléon ; quelques-unes en commun avec le prince Liechtenstein, d'autres seul. Une seule fois Bonaparte s'est emporté violemment contre le prince ; c'était à l'occasion du fameux projet de faire raser les remparts de Vienne. Le prince lui a dit : « Vous n'en ferez rien, Sire. » Napoléon : « Et pourquoi pas ? — Parce que c'est contre votre caractère. » A cela Napoléon, se fâchant, lui dit : « Mon caractère restera tel qu'il a toujours été ; je n'y changerai rien, et je ne me ferai donner des leçons de personne. » — A cette scène près, il a toujours été bien avec le prince Liechtenstein, et jamais autrement avec Bubna. Il a une fois raconté à celui-ci l'histoire de toute sa vie, à commencer par le siège de Toulon, en passant par les campagnes d'Italie, l'expédition d'Égypte, le retour en France, la chute du Directoire et l'établissement du consulat, etc. — Il lui a parlé avec sa franchise et sa naïveté ordinaires des événements de la dernière campagne ; il lui a dit, entre autres : « Mon grand avantage, c'est d'être constamment sur l'offensive avec vous, non-seulement en grand, mais aussi en détail et dans chaque moment particulier. Je ne suis sur la défensive que lorsque je ne vous vois pas, par exemple, la nuit ; mais aussitôt que je vous vois, je reprends l'offensive, je forme mon plan, et je vous force à fuir mes mouvements. » Il lui a juré qu'il ne faisait jamais de plan d'avance, pas même la veille d'une bataille, mais toujours dans le moment où il voit la position et les desseins probables de son ennemi. « Votre armée serait tout aussi bonne que la mienne si je la commandais ; toute autre armée qui se mesurera avec vous, russe, prussienne, etc., sera sûre d'être battue. » En fait de politique : « Je vous répète que je n'ai jamais eu, et que je n'aurai jamais le projet de vous nuire. Mais vous, me laisserez-vous en repos ? — Je veux croire que cette paix durera cinq à six ans ; mais après cela, vous me chercherez querelle de nouveau, si tout ne change pas chez vous. — Pourquoi se lamenter sur la perte de quelques lambeaux de terrain qui vous reviendront peut-être un jour ? Tout cela peut durer tant que j'existe. La France ne peut pas faire la guerre au delà du Rhin. Bonaparte l'a pu ; mais avec moi tout est fini. »

Dimanche 22. — Le comte O'Donnell m'a dit que la raison pour laquelle il avait lui-même conseillé à l'empereur de ratifier la paix,

malgré les terribles objections qu'il avait contre elle, était que le peuple serait révolté de l'idée que les difficultés pécuniaires pouvaient seules le porter à une rupture, tandis qu'il avait consenti à tant d'autres conditions affligeantes, idée qui se présenterait d'autant plus, que l'opinion d'un grand trésor amassé par l'empereur se trouvait universellement répandue. — Ce qui est bien curieux, c'est que, même après la ratification, l'empereur a encore demandé à O'Donnell si, dans le cas que les Français ne se désisteraient pas de leurs prétentions pécuniaires, il ne devait pas reprendre les armes. — Je dois observer ici que le misérable caractère de l'empereur le porte à tout moment à rentrer dans le langage menaçant, et qu'il dit à droite et à gauche « que ce ne serait pas pour longtemps — qu'il recommencerait pour-tant la chose, etc. »

Mon séjour à Bude a fini avec le 1^{er} novembre, jour où je suis parti pour Prague. Avant de quitter la Hongrie, j'ai écrit encore au comte Metternich (sur la forme à donner pour l'avenir à la gazette autrichienne, d'après des conférences avec Schlegel et Hormayr), à Hudelst, à Binder, au prince Jean Liechtenstein, au général Radetzky, au prince Reuss, etc., enfin à M. Adair à Constantinople.

Ici finit une des époques les plus mémorables de ma vie. Peu de personnes en connaissent comme moi la vraie histoire grave, désastreuse; je suis ouvertement appelé à en devenir un jour l'historien.

SALON DE 1861.

DE L'AVENIR DE L'ART.

Le Salon de 1861 a été très-justement caractérisé en deux mots : « C'est l'impuissance dans la corruption ¹. » Presque tout le monde est d'accord cette fois sur l'insignifiance absolue d'une école qui n'a aucun sentiment, aucune conviction, aucune adhérence à l'humanité ni à la nature. Depuis quelques années on constatait déjà les symptômes de cette décadence progressive, mais on cherchait à s'abuser sur les causes qui la décident fatalement. La critique inventait même d'ingénieux prétextes pour dissimuler la dégradation de l'art, assurant qu'il suffisait d'en revenir aux nobles traditions de la Renaissance, montrant l'idéal — dans le passé! — la vie dans la mort!

Aujourd'hui les illusions commencent à être remplacées par le découragement et par l'ennui. La critique s'excite à froid devant les sujets qui prêtent à la déclamation, après quoi elle ne sait plus que dire. Le public erre dans les galeries, s'arrêtant aux endroits où se sont formés des groupes, après quoi il s'assied sur les divans et bâille. Il n'y a pas d'œuvres qui attirent la sympathie, se détachent des autres et laissent un souvenir distinct.

Ah! que nous sommes loin de ces époques passionnées où un même Salon réunissait la *Bataille des Cimbres* de Decamps, la *Jane Grey* de Paul Delaroche, le *Saint Symphorien* de M. Ingres! Les œuvres de ce temps-là sont classées maintenant dans les plus riches galeries. Quels tableaux du Salon de 1861 mériteront place dans les collections publiques ou particulières?

¹ Charles Dollfus, feuilleton du *Temps*, 7 mai 1861.

A contempler l'Exposition dans son ensemble, on y peut reconnaître d'abord deux catégories de peintres : 1° ceux qui suivent la mode, y conforment leurs productions et recherchent les suffrages du monde fashionable; dans cette catégorie se rangent, malgré la différence des manières et des sujets, MM. Gérôme, Hamon, Picou, Baudry, Bouguereau, J. R. Boulanger, Cabanel, Dubufe, Flandrin, Hébert, Muller, Winterhalter, et bien d'autres; 2° ceux qui n'ont pas été entraînés dans le courant et qui consultent la nature ou leur goût particulier : MM. Millet, Courbet, Doré, Daumier, Bonvin, Lambron, Leleux, Breton, Fromentin, et un nombre de jeunes artistes indépendants. Pour les premiers, le choix et l'arrangement du sujet ont une extrême importance, et en cela ils n'auraient point tort, s'ils étaient guidés par une intention poétique ou pittoresque, et s'ils apportaient ensuite dans l'exécution une sincérité consciencieuse. Les seconds ne se préoccupent guère du charme que peut offrir un sujet; ils adoptent même de préférence des sujets simples qui ne soient pas dénaturés par des traits factices, et ils s'efforcent d'y conserver le caractère essentiel et la physionomie réelle.

Ces deux catégories, quoique très-élastiques, ne comprennent pas cependant toutes les individualités du Salon : où classer, par exemple, M. Puvion de Chavannes, avec ses grandes allégories, M. James Tissot, avec son système archaïque, dans le goût des *préraphaélites* anglais ?

Puis viennent les spécialités, paysagistes, marinistes, peintres d'animaux, peintres de fleurs ou d'objets immobiles. Là on rencontre quelques vrais artistes, surtout dans le paysage : Théodore Rousseau, Paul Huet, Corot, Daubigny, Belly, etc. Parmi les dessinateurs et eau-fortistes, il y a aussi des talents naïfs ou singuliers, par exemple Rodolphe Bresdin. Parmi les artistes étrangers, plusieurs ont de l'originalité ou de l'adresse : MM. Israëls et Springer, d'Amsterdam; MM. Stevens et M. de Knyff, de Bruxelles; MM. André Achenbach, Heilbuth, Schmitson, Prehn, etc., etc.

Mais nous ne voulons point analyser ici les œuvres exposées au Salon. Nous préférons examiner l'état de l'art à notre époque, les causes de son impuissance passagère, les conditions probables de son redressement.

Le mobile de l'art, c'est l'amour, ou, si l'on veut, la foi en quelque chose.

En Grèce, on adorait la Beauté. Tout s'arrangeait pour cette fin suprême : la nature extérieure, climat, végétation, couleur de la terre et du ciel; l'éducation, les mœurs, toutes les institutions économiques

et sociales. La Beauté était la forme indispensable même de la Vérité et de la Justice.

C'est pourquoi l'art grec a créé des œuvres parfaites, immortelles. Et comme il n'y eut jamais une société aussi bien organisée que la société grecque pour provoquer et consacrer tout ce qui est beau, le peuple grec demeure le peuple artiste par excellence.

A Rome, on avait foi au Destin de la cité romaine. Tout était organisé pour la force et la durée. Aussi l'art romain, qui d'ailleurs n'eut pas une originalité bien marquée, a-t-il laissé des œuvres grandioses et solides.

Le mot qui résume une société exprime toujours le caractère de l'art dans cette société. Grâce et beauté, Rome et force, sont presque synonymes.

Les républiques grecques, l'empire romain, c'est bien petit pour un globe qui lui-même n'est pas gros. La Grèce et l'Italie, qui semblent des colosses au microscope de l'histoire, n'étaient pourtant que des embryons du grand corps de l'humanité. Leur importance consistait en ce qu'elles représentaient abstraitement dans leur unité incomplète une unité plus compréhensive.

Mais l'empire romain, malgré des efforts héroïques pour absorber le monde, n'avait pas un principe assez général pour réaliser l'unité à laquelle aspiraient les populations de son entourage. Il fallait *comprendre* ou mourir ! Ne pouvant comprendre et adopter les vagues idées nouvelles qui suscitaient chez les Barbares une agglomération plus étendue, Rome mourut.

Alors il se fit des divers éléments de l'Europe une confusion mystique, fondée sur la croyance à une vérité encore ténébreuse et éloignée, — à la douleur présente et à la rédemption future. On eut alors le pressentiment de l'unité spirituelle du genre humain : au lieu que dans les anciennes associations restreintes le mot étranger était synonyme d'ennemi (*hostis*), la nouvelle communion se prétendit *catholique* et affirma la fraternité de tous les « fils de Dieu ».

C'est le moyen âge, avec son art fantastique, très-profond et très-expressif. Puisqu'on croyait à une autre vie dont celle-ci n'était que le rêve, puisque les corps n'étaient que des apparences éphémères, l'art imagina, d'après le dogme, les symboles les plus curieux et toute une plastique surnaturelle.

Singulière faculté qu'ont l'art et la poésie, de donner une forme à l'invisible, et même à l'impossible !

Cependant l'esprit humain faisait effort pour sortir de ces abîmes

de superstition. L'instinct de la vie effective, les sciences naturelles, tout contredisait une doctrine d'immobilité et d'anéantissement. Une série de découvertes inattendues avait agrandi le monde dans le temps et dans l'espace. On retrouvait de précieux témoignages, écrits ou sculptés, des âges antérieurs. On inventait des moyens prodigieux de communiquer la pensée. On prenait même possession de territoires inconnus ou oubliés. Tout cela fit éclater une protestation universelle, invincible. Le prétendu catholicisme était perdu.

Cette réaction qui produisit dans l'ordre religieux la Réforme, dans l'ordre intellectuel la Philosophie, et qu'on a appelée dans les arts la Renaissance, se servit surtout, et partout, de deux instruments efficaces : l'antiquité ou la tradition, la nature ou la liberté. Réformateurs et philosophes, Luther, Mélanchthon, Érasme, Machiavel, Rabelais, savaient très-bien leurs auteurs grecs et latins, et ils invoquaient à la fois la tradition et l'autonomie, de même que Raphaël combina le sentiment de l'art antique avec l'amour de la nature. Ce fut là son génie, et c'est sa gloire impérissable. Pour voir dans l'art de la Renaissance l'épanouissement de l'art chrétien, il faut être insensé. Les Madones de Raphaël ont de la Vénus païenne et de la femme terrestre ; elles n'ont plus rien de la Vierge céleste et mystique. Et quels réalistes que Léonard de Vinci dans sa *Joconde*, Corrège dans son *Antiope*, Giorgion dans ses femmes du *Concert champêtre*, Titien dans ses *Vénus couchées* ou dans la *Femme à sa toilette*, tenant une fiole de parfum, et qui passait autrefois pour sa maîtresse !

Après le grand seizième siècle, où la tradition de la beauté antique et l'étude directe de la nature, si heureusement alliées, s'étaient superposées au sentiment spiritualiste conquis par le moyen âge, l'art continua encore son écart révolutionnaire, toujours avec les deux mêmes instruments, mais qui se séparèrent selon les écoles et les pays : en Italie, chez les Bolonais et leurs adhérents, en France, dans l'école du règne de Louis XIV, c'est la tradition et l'imitation qui dominent exclusivement ; en Espagne, avec Velazquez et Murillo, en Flandre, avec Rubens, Van Dyck et Jordaens, en Hollande, avec Rembrandt, Brouwer, Ostade, Terburg, Metsu, Ruisdael, Hobbema et tant d'autres, c'est la nature seule qui inspire l'art, sans mélange de vieux souvenirs ni de vieilles mythologies. Ces trois écoles, et même en France celle de Watteau et de Chardin, ont bien montré que l'idée et la civilisation qui avaient succédé au paganisme sont mortes pareillement. Si Rabelais ne l'eût déjà prouvé au seizième siècle, Voltaire et Diderot l'auraient prouvé au dix-huitième siècle. Il faut en faire son deuil, se détourner

du passé, et regarder vers l'avenir s'il ne se prépare point une idée et une civilisation absolument nouvelles, qui enfanteront un art nouveau.

Tout ce qui s'est essayé en art depuis le commencement de ce siècle semble vraiment presque superflu. N'est-ce pas une répétition des épreuves précédentes? toujours la même lutte entre la tradition antique et la liberté naturelle! toujours la même question des anciens et des modernes! L'école de David ayant, une fois de plus, ressuscité les Grecs et les Romains, l'école romantique leur opposa, par Decamps, des braconniers et même des singes. Aujourd'hui encore, où l'art ne croit plus à rien, n'est-ce pas toujours un fantôme de tradition, représenté par des courtisanes grecques ou des satyres, qui fait contraste aux disciples de la nature, qu'on appelle des réalistes?

Nous sommes pourtant dans une très-grande époque, qui a beaucoup d'analogies avec le seizième siècle, mais qui sera plus décisive; car on peut espérer qu'elle achèvera ce que le siècle de la Réforme et de la Renaissance avait seulement commencé. Le seizième siècle ouvrait en dedans la porte du monde catholique, pour en sortir; le dix-neuvième ouvrira du dehors la porte d'un nouveau monde, où il s'agit d'entrer. Déjà même cette porte est entre-bâillée, et ce qu'il y a de l'autre côté, il n'est pas impossible de l'entrevoir, pour ceux qui sont en avant et qui ont de bons yeux.

Que s'est-il donc fait dans tout le cours de l'histoire? une longue et douloureuse préparation de l'unité du monde et de l'humanité. Les Romains rêvaient la conquête universelle, mais ils soupçonnaient à peine l'étendue de la terre. Les catholiques rêvaient la communion universelle, — mais dans le ciel. Aujourd'hui, non-seulement l'humanité a pris possession du globe, qu'elle considère comme son vrai domaine, mais elle a pris aussi conscience d'elle-même, non-seulement dans l'espace par le sentiment de la solidarité, mais dans le temps par la connaissance de l'histoire. Elle est en train de se constituer à la fois dans son ensemble et dans sa durée. La science, l'industrie, le commerce, les voyages, les découvertes, la vapeur, l'électricité, la photographie, tous les moyens mécaniques, toutes les activités intellectuelles, les passions et les intérêts, la philosophie, la morale, la politique, tout concourt et tout consent à ce but d'unité, préconçu par les grands génies modernes.

Pour s'assurer que la politique moderne embrasse le monde, il suffit de lire le bulletin d'un grand journal comme l'*Indépendance* ou le *Times*, qui s'occupent quotidiennement de l'Amérique et de l'Afrique, de l'Asie et de l'Australie. Les Anglais disent à tout propos : Nous avons

le droit de discuter les affaires de l'univers! Chaque peuple et même chaque homme peuvent dire maintenant, de pleine conviction : *Nil humani a me alienum puto.*

Cependant la société elle-même, à la considérer dans sa morale publique, n'a pas l'air de bien comprendre où elle va. Elle a perdu tout point d'appui dans le passé, et, ne devinant guère l'avenir, elle s'abandonne à l'aventure, sans foi et comme sans espérance. Ses instincts et ses allures accusent une sorte de délaissement et de défaillance qui rappellent l'époque du Bas-Empire. Il semblerait que la fin soit proche et qu'on soit résigné à périr. Notre temps et la décadence romaine offrent tous les mêmes signes dans les caractères des hommes et dans leur conduite. Alors aussi le scepticisme avait tout envahi, et parce qu'il n'y avait plus de passion et pour ainsi dire plus de société, il n'y avait plus d'art.

L'art n'est pas, comme on le répète souvent, le révélateur et le précurseur des vérités; il ne prophétise point : il vulgarise. Il n'est pas l'idée abstraite. Il est la forme réalisée. Ce sont les penseurs, les philosophes, et non les artistes, qui prévoient et préparent les civilisations. Mais, une fois que l'idée devient vivante dans la société, l'art en trouve aussitôt l'expression.

Considérez l'œuvre des artistes les plus sublimes. Prenez Raphaël : est-ce que la *Messe de Bolsène* ou la *Transfiguration*, l'*École d'Athènes* ou la *Bataille de Constantin*, la *Galatée* ou le *Parnasse*, indiquent des vues nouvelles, une percée quelconque sur l'avenir? C'est tout simplement la glorification, plus ou moins symbolique, d'idées ou de faits qui avaient vécu.

Si la peinture est insignifiante aujourd'hui, il ne faut donc pas s'en prendre uniquement aux artistes. Ce n'est pas leur faute, ou, du moins, eux seuls ne sont pas responsables de la dégradation des arts. L'art ne sait ce qu'il fait, parce que la société ne sait ce qu'elle dit, ni ce qu'elle veut. Quand la société est affirmative et vaillante, il n'y a pas de plus brave que l'art : admirez ses hardiesses, sa verve, son abondance, ses caprices et ses étonnantes excentricités, sur les monuments du moyen âge, époque où pourtant la liberté n'était pas très-fièrre et où l'on risquait pour un rien d'être brûlé vif, ici-bas, et puis brûlé mort, plus bas encore, dans l'enfer, éternellement.

Si les idées que le dix-neuvième siècle couve douloureusement éclosent enfin et parviennent à se tenir debout, alors les arts se sentiront ravivés et ils retrouveront de grandes formes pour de grandes choses. Alors peut-être l'art nouveau dépassera l'art de la Renaissance,

qui ne fut qu'une transition, l'art du moyen âge, qui ne fut qu'une superstition, l'art de l'antiquité, qui ne fut qu'une exception.

En attendant, il y a deux points sur lesquels l'art peut aider à sa propre régénération, en visant à la destinée sociale.

D'abord il doit abdiquer toutes les distinctions locales, tous les préjugés nationaux, toutes les prétentions de petite ou de grande église, toutes les antipathies d'écoles, de races et de pays. A cela doit contribuer la critique. Il lui appartient de montrer que chaque peuple a une vocation et un rôle dans le travail collectif d'une civilisation universelle, qu'il s'agisse d'art, de science, d'industrie, ou de toutes autres manifestations de l'activité humaine.

L'histoire aussi peut apporter de précieux enseignements sur cette question de la solidarité de l'art, même dans le passé.

Lorsque l'Europe avait des croyances à peu près communes, ce qui dura jusque vers la fin du quinzième siècle, tous les peuples européens eurent un art identique. L'inspiration est la même dans le Nord et dans le Midi, en Allemagne et en Italie; seules les qualités pratiques diffèrent, selon le climat, selon certaines conditions ethnologiques, ou selon le génie particulier de l'artiste. Au fond, c'est le même art, et on le désigne partout sous le même nom, très-incongru : l'art *gothique*.

Lorsqu'une philosophie libératrice eut commencé de disloquer le catholicisme, l'art, dans les divers pays, s'essaya un moment à l'indépendance. Mais l'éclat de la Renaissance italienne attira presque aussitôt de l'autre côté des Alpes tous les artistes de l'Europe. Durant le seizième siècle, le génie italien, réchauffé par le génie antique, impose encore aux autres peuples une certaine unité, très-éphémère, puisqu'elle ne résidait plus désormais dans la communauté des croyances, mais dans la simple domination du style et des formes plastiques.

Cela dura un siècle; mais, au dix-septième siècle, le rayonnement de la pauvre Italie s'éteignit; les peuples se frottèrent les yeux, et, ne sentant plus réellement l'autorité d'aucun dogme ni le prestige d'aucune suprématie, ils en firent à leur guise, chacun chez soi.

L'Espagne, bien que gouvernée par la triste descendance de Charles-Quint et de Philippe II, produisit son école vraiment espagnole; les Flandres, bien qu'opprimées par la tyrannie étrangère, produisirent leur école vraiment flamande; et la Hollande, qui avait eu le courage de secouer tout joug religieux et politique, se sentant plus à l'aise qu'aucun autre peuple, enfanta l'école la plus délibérée, la plus originale, la plus variée, la plus révolutionnaire, la plus naturelle et la

plus humaine à la fois; c'est assurément celle qui est le plus dégagée du passé, qui adhère le plus à la nature, et qui par là signale le mieux une des tendances de l'art à venir.

Eh bien, il faudrait comprendre que notre tradition n'est plus seulement la tradition grecque et romaine, qu'elle doit admettre aussi et englober les traditions de tous les autres peuples, que le Nord et le Midi ont des racines qui s'emmêlent, que l'art de toutes les époques et de tous les pays constitue une seule et même histoire, qui est la tradition commune à toutes les nations d'aujourd'hui.

Il n'y a pas encore bien longtemps que l'antiquité seule comptait dans l'histoire de l'art. Winckelmann était la Bible des critiques et des artistes. De l'antiquité on passait à la Renaissance, comme si de rien n'étaient quinze siècles qu'on appelait « les ténèbres », parce qu'en effet on ne voyait plus clair dans cette longue période, à cause de l'éblouissement causé par l'art antique. Phidias et Praxitèle, Apelles et Zeuxis, — dont les peintures sont perdues! — puis Michel-Ange et Raphaël, c'était toute la tradition.

Récemment, la lumière s'est faite dans les ténèbres du moyen âge. La lacune a été comblée, la série complétée. Antiquité, Moyen Age, Renaissance, cette trilogie constitue désormais un plan d'histoire, sans interruption dans le temps. Il ne s'agit plus que de l'élargir quant à l'espace, et de toutes parts on y travaille avec ardeur et avec succès. On exhume et on explique les productions de l'antiquité la plus reculée, sur tous les points de la vieille Asie. On pénètre plus intimement les secrets du moyen âge en l'étudiant sur tous les points de l'Europe.

Jusque-là, jusqu'à la Renaissance — italienne, — tout va assez bien, et les érudits de tous les pays nous préparent notre histoire universelle.

Mais à partir de la Renaissance, l'anarchie recommence. En France particulièrement, on considère l'art italien comme la seule tradition légitime, et l'on ne tient guère compte, en esthétique du moins, de ce qui s'est fait dans les autres pays. Les fanatiques de Raphaël ne sont pas fous d'Albrecht Dürer et de Lucas de Leyde; ils estiment peu Velazquez et Rubens, et ils exècrent Rembrandt. On ne l'avoue pas ouvertement, on vante même leurs œuvres; mais si l'on en vient à juger l'inspiration qui animait ces brillants naturalistes, l'antipathie éclate et les réactionnaires se trahissent.

C'est néanmoins dans les divers caractères de ces écoles septentrionales, ou postérieures à la Renaissance italienne, que sont les principaux signes du génie vraiment moderne. Si, en effet, ainsi que nous l'avons indiqué précédemment, l'Europe et même le monde tendent à

leur unité effective, l'art nouveau, qui représentera cette société nouvelle, sera le résumé quintessentié des imaginations particulières à chaque peuple, sans toutefois que chaque peuple, ni même chaque artiste, abjure en rien son autonomie et son originalité.

L'antiquité, le moyen âge, sont connus dans leur ensemble et sainement appréciés. La Renaissance italienne est archiconnue et devenue presque une banalité. Les écrivains qui cherchent à élucider l'histoire de l'art, les critiques et les artistes, devraient donc porter leur attention maintenant sur les écoles du Nord, qui n'ont pas encore une histoire véridique, et qui n'ont jamais été bien interprétées dans leur juste signification. C'est pourquoi nous-même, disons-le en passant, nous nous sommes consacré avec une passion exclusive à l'éclaircissement d'une de ces écoles, de celle qui nous semble la plus singulière et la plus instructive pour les novateurs.

Être cosmopolite en matière d'art devient une nécessité aujourd'hui. Vous voyez bien que les diverses écoles de l'Europe cherchent à se révéler les unes aux autres et à se pénétrer mutuellement; qu'elles se montrent rapprochées dans des expositions périodiques en France, en Allemagne, en Belgique, en Hollande, en Angleterre; qu'on organise des exhibitions universelles pour comparer les œuvres de tous les temps et de tous les peuples. Paris a eu la sienne en 1855; Manchester, la sienne en 1857; Londres en aura une l'an prochain.

L'humanité fait ainsi l'inventaire général des trésors d'art qu'elle a créés dans les périodes écoulées, afin de s'éclairer sur le nouvel art qu'elle prévoit dans une période nouvelle.

Après le sentiment cosmopolite, l'art actuel aurait encore besoin de se convertir sur un second point : le retour sincère à la nature et l'abandon des anciens symbolismes.

Plus de vieilles allégories : au lieu de peindre l'Aurore sous la figure d'une jeune fille « aux doigts de rose et aux blonds cheveux », levez-vous matin, allez contempler à l'horizon la transition entre la nuit et le jour, et représentez l'effet du paysage au moment où se lève le soleil. Au lieu de peindre un petit garçon tout nu avec des ailes au dos, qui caresse une belle femme, pour signifier que l'Amour est là, mettez-y un beau jeune homme qui aime et qui soit aimé.

Ne saurait-on représenter la Domination de la femme sur les héros autrement que par la fable d'Hercule aux pieds d'Omphale, ou de Dalila coupant les cheveux de Samson, — la Lubricité autrement que par des satyres et des faunes, — la Volupté autrement que par des nymphes?

Toutes les fables antiques, toute la mythologie païenne, recouvraient des réalités profondément humaines et indestructibles. Les vertus et les vices symbolisés par les vieilles divinités caractérisent toujours le genre humain. Il en est de même pour les qualités ou les accidents de la nature, que l'antiquité se plut aussi à personnifier. Laissons tout ce stéréotypage d'une civilisation oubliée, et cherchons seulement ce qu'il y a au fond du mythe. La Beauté et la Sagesse peuvent se passer de Vénus et de Minerve. Inutile qu'un ruisseau sorte de l'urne d'une naïade. On peut montrer des arbres courbés par le vent sans qu'une tête d'Éole souffle dans les airs. On peut éclairer un paysage sans que le char de Phébus traverse le ciel.

Pareillement, la mythologie chrétienne, qui avait une signification non moins profonde, n'est pas indispensable pour exprimer le Sacrifice, le Dévouement, la Pureté et les autres vertus que symbolisaient le Christ, la Vierge et leur saint entourage sur la terre et dans le ciel. La Tentation peut se représenter autrement que par une femme qui offre à un homme le fruit d'un arbre auquel est enroulé un serpent; — la Punition autrement que par des monstres cornus qui remuent à la pelle des chaudières bouillantes.

Ce sont là des langues d'un autre temps, des formes arbitraires, conventionnelles, et par conséquent muables. Pourquoi les perpétuer dans les arts plastiques, quand elles ont été abandonnées dans l'art littéraire? Les écrivains n'emploient plus les formes mystagogiques. On dit volontiers le printemps, au lieu de Flore, et il ne paraît pas que la poésie y ait rien perdu.

Le langage de la nature est le seul qui ne varie point, qui soit de tous les temps et de tous les pays. Le type universel et immuable de toutes les formes est dans la nature. Il faut toujours en revenir à elle, après les égarements dans l'idéal et la fantaisie.

Sans doute, l'allégorie ou la métaphore est une faculté inhérente à l'esprit humain. Comme il y a un lien indirect et une solidarité mystérieuse entre tous les êtres et toutes les idées, l'imagination se plaît à transposer les formes, à rappeler un objet par un autre objet analogue. L'allégorie dans les arts, la métaphore dans les lettres, augmentent ainsi à l'infini la richesse des moyens d'expression.

Mais, à mesure que l'esprit humain s'élève et que la société s'agrandit et se perfectionne, les êtres et les objets n'apparaissant plus dans les mêmes rapports, de nouvelles analogies se découvrent et les vieilles métaphores n'ont plus un sens exact. Le système mythologique est à renouveler.

C'est précisément ce qui est arrivé depuis que l'ancienne société catholique a été ébranlée. La philosophie du dix-huitième siècle en avait le pressentiment. Des révolutions successives en ont apporté la confirmation. Aujourd'hui, il est évident que les anciennes formes consacrées dans les arts ne conviennent plus et même ne se comprennent plus au milieu d'une civilisation devenue étrangère à son passé. Il y a trente ans qu'une formule célèbre affirmait déjà cette nécessité de la rénovation plastique : — A société nouvelle, art nouveau.

Seulement, la nouvelle société n'étant pas encore faite, — et peut-être ne se fera-t-elle pas de sitôt, — le nouvel art ne peut encore se produire.

On a beau invoquer l'idéal, réclamer un grand art symbolique qui élève les intelligences et exalte les sentiments, la génération actuelle ne saurait répondre que par son impuissance. Ceux des artistes qui tentent « le grand art » retombent forcément dans les vieux moules, et, loin de contribuer au perfectionnement moral, dans le sens de l'avenir, ils entretiennent les fausses idées par de faux symboles.

« Impuissance et corruption », oui, ces deux mots s'appliquent justement à l'art contemporain, tel qu'il apparaît en général au Salon de 1861.

C'est pourquoi, suivant nous, les seuls peintres à encourager parmi les exposants sont ceux qui se sont rapprochés de la nature et qui lui ont emprunté quelques accents sincères. Mieux vaut une femme qui tond une brebis qu'un faune embrassant une faunesse. Il y a plus de chances de faire un bon tableau avec une moissonneuse qu'avec une Cérès. Je préfère les cerfs de Courbet au chien d'Alcibiade.

Non pas qu'un sujet vulgaire et pris directement sur nature doive être choisi plutôt qu'un sujet poétique ou idéalisé. Le sujet, d'ailleurs, importe peu, et ce qui importe, c'est de bien faire ce qu'on a voulu faire. Mais, pour traiter de hauts sujets, il faudrait d'abord une conception, une inspiration, qui manquent aux artistes, peut-être parce qu'elles manquent au milieu social; et puis, quand on regarde trop en l'air, ou trop au loin, on ne voit plus bien clairement ce qu'il s'agit de peindre. En ce sens-là seulement, les sujets naturels prêtent davantage à une bonne exécution. On n'a pas si facilement sous la main une Aspasia d'Athènes qu'une paysanne de Fontainebleau.

Aussi les vrais peintres du Salon sont-ils les *naturalistes*, et les abstrauteurs de mythologie ou d'histoire raffinée sont très-faibles dans la pratique, dessin et modelé, couleur et clair-obscur. Ça ne s'apprend

pas dans des rêves plus ou moins charmants, mais sur la réalité sévère et impérieuse.

Ce n'est pas à dire qu'il faille s'en tenir à des compositions vulgaires et bornées, où l'esprit s'intéresse médiocrement, et désespérer de l'art parce qu'il ne produit point aujourd'hui d'œuvres grandioses et poétiques. Nous sommes en un temps tourmenté, qui a autre chose à faire que des images. Laissons faire le temps, il va vite, puisqu'il a des ailes (vieux style), et attendons qu'il s'envole jusqu'aux sommets lumineux qu'on aperçoit déjà dans le lointain.

W. BÜRGER.

RECHERCHES

SUR

UN NOUVEL AGENT IMPONDÉRABLE.

L' O D ¹.

PREMIER ARTICLE.

L'étude de ce groupe d'agents que Berzélius appelait si judicieusement des dynamides, agents impondérables et universels, dont nous ressentons constamment les effets, dont parfois nous dirigeons la puissance, mais dont, à vrai dire, nous ignorons la nature et l'origine, — cette étude était restée un peu stationnaire. On était satisfait des résultats obtenus, et l'on considérait comme résolues les questions qui s'y rattachaient. Aussi, depuis les magistrales recherches d'Ampère, d'Oersted et de Faraday sur l'électricité et le magnétisme, avait-on laissé les grands travaux se ralentir dans ces régions de la science, lorsque, au calme que nous signalons, une vive émotion succéda tout à coup : c'était l'od qui faisait son entrée dans le monde scientifique.

¹ Les recherches dont il est ici question sont si curieuses par elles-mêmes, et ont fait d'ailleurs tant de sensation en Allemagne, que nous avons dû nous empresser d'accueillir ce nouveau travail de notre savant collaborateur, M. Arnold Boscowitz, dont nos lecteurs se rappellent certainement l'intéressante étude sur l'*Âme des plantes*. Nous devons faire observer toutefois que les études et les découvertes qui vont être exposées n'ont pas encore été sanctionnées par le suffrage universel de la science, et que le nouveau fluide impondérable n'est pas encore définitivement inscrit à l'actif de la physique. C'est au défenseur habile et convaincu d'une cause encore litigieuse que nous donnons la parole

En publiant le résultat de ses longues et laborieuses recherches, M. de Reichenbach venait révéler l'existence d'un agent impondérable, lequel, quoique répandu partout dans la nature, avait néanmoins échappé jusqu'ici aux investigations de la science.

Liebig, le célèbre chimiste, accueillait avec enthousiasme les travaux de Reichenbach.

« Je pense, disait-il à cette époque, que tous ceux qui voudront s'initier à ces recherches en éprouveront le même contentement que moi. Quoiqu'il y ait certains détails sur lesquels j'aurai de légères objections à présenter, je reconnais néanmoins que c'est avec la plus vive satisfaction que j'ai suivi les nouvelles et brillantes expériences. Aussi me suis-je décidé à leur donner toute la publicité possible. »

En effet, Liebig s'empressait de publier dans ses *Annales de chimie* les premiers fragments sur l'od, et donnait ainsi un immense retentissement aux recherches de Reichenbach.

S'il est juste de dire que ces fragments ont dû leur légitime succès à la nouveauté du sujet et à la richesse de la matière, il n'est pas moins vrai d'ajouter qu'ils empruntaient une nouvelle importance au nom même de celui qui les avait signés. M. de Reichenbach, en effet, avait déjà plusieurs fois appelé sur lui l'attention des savants par de belles études de chimie organique. On avait par conséquent déjà pu apprécier la netteté de la méthode dont l'habile expérimentateur se servait dans ses travaux, méthode qui l'avait conduit à la découverte de la paraffine, de la créosote, de l'eupion et de quelques autres substances. Découvrir les traces de la créosote, la dégager, l'isoler des matières hétérogènes avec lesquelles elle se combine intimement, c'était bien réellement faire preuve d'une grande finesse d'observation et d'une sagacité peu commune. On était dès lors en droit de penser que le naturaliste qui maintenant venait démontrer l'existence d'une force inconnue jusqu'ici devait avoir apporté à ses recherches nouvelles le même soin qu'à ses travaux antérieurs.

Berzélius, l'immortel fondateur de l'électro-chimie, fut un des premiers à reconnaître la base solide sur laquelle reposaient les expériences odiques, et à apprécier la haute signification des découvertes que venait de faire M. de Reichenbach. Dans ses cours publics comme dans ses entretiens privés, il ne cessait d'attirer sur l'od l'attention de ses amis et de ses disciples. « Ces recherches, disait-il un jour en parlant de l'od, offrent, il faut en convenir, de grandes difficultés; aussi devons-nous admirer le consciencieux naturaliste qui, voyant qu'il y avait là de belles découvertes à faire, a marché résolument vers son but

» et a osé braver les préjugés, la suffisance et la routine de ses contemporains. On ne doit point abandonner la poursuite d'un objet scientifique uniquement parce qu'il est difficile à atteindre, ou parce que le chemin qui y conduit n'est point celui que suivent la plupart de nos savants actuels. »

Quoique les articles publiés dans les *Annales* de Liebig eussent appelé l'attention des savants sur l'od, quoique le grand ouvrage que M. de Reichenbach publia longtemps après fit mieux connaître encore les propriétés de cet agent, ce ne fut néanmoins qu'à partir du moment où la *Gazette d'Augsbourg* fit paraître les *Lettres odiques* que le public eut véritablement connaissance des phénomènes remarquables dont nous allons maintenant étudier la nature.

Nous dirigerons d'abord l'attention de nos lecteurs sur un fait observé depuis bien longtemps, mais ignoré d'un grand nombre de personnes. C'est que les corps aimantés exercent une influence très-sensible sur une foule d'individus, influence que beaucoup d'autres ne ressentent point. Si, par exemple, dans une réunion quelque peu nombreuse, on approche tour à tour de chaque personne un aimant d'une grande puissance, on peut être certain qu'une partie de ceux sur lesquels on aura fait l'expérience resteront entièrement indifférents à l'action de l'aimant, tandis que d'autres personnes en ressentiront des effets très-énergiques, quoique passagers. Si on engage celles-ci à préciser les sensations que leur a causées la proximité de l'aimant, les unes diront qu'elles en ont ressenti comme une légère chaleur; les autres, au contraire, affirmeront qu'à l'approche de l'aimant, elles ont senti comme un souffle froid et pénétrant. Ajoutons que ces sensations de froid et de chaud sont accompagnées de fourmillements particuliers, et quelquefois même de violentes douleurs à la tête.

Nous allons citer quelques faits qui peuvent mieux faire saisir l'action énergétique exercée par l'aimant sur certaines organisations.

Une jeune fille sujette à la catalepsie était soignée dans un hôpital de Vienne par M. Lippich, un des médecins les plus recommandables de cette ville. Un jour que la malade était dans un état de calme, l'on introduisit dans la salle où elle était couchée un aimant d'une puissance de quarante kilogrammes, que l'on plaça à une distance de plusieurs mètres des pieds de la jeune fille. M. Lippich se tenait debout auprès du lit, en ayant soin de causer avec la malade, dont il voulait distraire l'attention des préparatifs qu'exigeait l'expérience, afin qu'il pût constater bien nettement les effets qui en résulteraient. Au mo-

ment même où l'armure fut enlevée des pôles de l'aimant, la jeune fille cessa de parler; ses membres se roidirent, elle perdit connaissance et tomba dans une crise tellement alarmante, que le médecin dut cesser aussitôt l'expérience. Par contre, lorsqu'on se servait d'un aimant beaucoup moins puissant, on obtenait un résultat tout autre : la malade en éprouvait chaque fois un grand soulagement. Les crises, quand elles étaient légères, cessaient immédiatement, et l'agitation fiévreuse disparaissait peu à peu sous l'action prolongée et bienfaisante de l'aimant.

Après avoir bien constaté l'influence qu'exercent sur l'organisme humain les substances fortement aimantées, le médecin que nous venons de nommer continuait à se servir de cette influence pour guérir ou soulager le prochain, lorsque M. de Reichenbach, qui avait commencé ses études sur l'od, désira assister le docteur dans le traitement de ses malades. On soignait une jeune femme qui souffrait de crampes violentes. Un troisième expérimentateur, muni d'un aimant très-puissant, se tenait dans la pièce voisine à l'insu de la malade, tandis que MM. Lippich et de Reichenbach étaient au chevet du lit. Chaque fois que, sur un signe convenu, on désarmait l'aimant et qu'on en dirigeait les pôles vers le lit, on voyait la femme s'agiter, et le sang lui refluer violemment vers la tête. Elle se plaignait de vagues et insupportables souffrances accompagnées tantôt de chaleur, tantôt d'un grand froid, et suppliait son médecin de la délivrer du mal subit dont elle ignorait la cause. Dès que l'on armait l'aimant, celui-ci cessait d'agir et la malade de souffrir. Cependant ici, comme dans le fait que nous avons cité plus haut, un aimant d'une faible puissance, loin de produire ces mêmes effets alarmants, calmait au contraire les crises et procurait à la jeune femme un soulagement réel.

Quoique ces expériences, répétées dans les hôpitaux de Vienne sur beaucoup d'individus de tout âge et des deux sexes, eussent donné des résultats identiques, elles auraient pu néanmoins paraître insuffisantes pour constater la singulière puissance qui se dégage avec le magnétisme des pôles de l'aimant, si d'autres expériences tentées en Angleterre, en Allemagne et en France même, n'étaient venues confirmer les résultats obtenus par le docteur viennois. Ce qui, dans ces expériences, a longtemps entretenu quelque doute sur l'existence de la force agissante, c'est que, si d'une part un grand nombre de personnes en percevaient tous les effets, d'autres, au contraire, restaient insensibles à son action, même lorsqu'on opérait sur elles avec des aimants d'une puissance extrême.

Au reste, l'action de l'aimant était connue de quelques médecins du siècle dernier. Ils l'utilisaient dans le traitement de plusieurs maladies, bien longtemps avant que Mesmer eût découvert dans l'homme même une source intarissable de cette force mystérieuse que l'on n'avait encore constatée que dans les corps aimantés.

On pourrait conclure des faits que nous venons de rapporter que les effets de l'aimant, ou du principe qu'il détient, ne se manifestent d'une manière bien sensible que sur des malades. Ce serait une grave erreur. Lors des premières recherches sur les effets et la nature de ce principe, on avait, il est vrai, pensé que les phénomènes qui s'y rattachaient ne pouvaient être perçus que par des organisations atteintes de graves affections nerveuses; mais, à mesure que l'on élargit le cercle des observations, l'on s'assura que, si, d'une part, l'aimant agissait avec une grande intensité sur les cataleptiques, les somnambules et d'autres malades, il n'était pas moins vrai qu'une foule de personnes fortes, robustes et parfaitement constituées ressentaient également les effets de cette force que nous venons de voir émaner de l'aimant, et que nous prions le lecteur de considérer comme le premier résultat de l'étude que nous poursuivons avec lui.

Arrêtons-nous ici un instant, et profitons de cette première étape pour étudier attentivement les signes extérieurs auxquels nous reconnaitrons les organisations spéciales, aptes à percevoir les phénomènes odiques qui vont nous occuper. Nous dirons de suite et sans préambule que tous ceux qui ressentent distinctement les effets de l'aimant sont des sujets propres aux expériences que nous allons entreprendre. Mais pas n'est besoin, pour les trouver, de s'armer d'un aimant. Quelques questions que l'on adresse, quelques renseignements que l'on demande suffiront toujours.

Si vous avez un ami dont le sommeil est constamment agité, qui porte des vêtements très-légers, même en hiver, qui ne peut vivre dans des appartements étroits, qui redoute les parfums, qui souffre lorsqu'il se trouve en nombreuse compagnie, ne le perdez point de vue, car vous avez trouvé probablement le sujet qu'il vous faut. Pour mieux vous en assurer, informez-vous s'il préfère la couleur bleue à toute autre nuance, s'il abhorre la couleur jaune, et si la lumière de la lune ne trouble point son sommeil lorsqu'elle pénètre dans sa chambre. S'il répond affirmativement, conduisez-le vers le mur de la chambre où vous vous trouvez, et faites-lui poser ses deux mains légèrement contre la paroi. Il vous dira après quelques instants qu'il résulte de ce contact une sensation de chaleur à la main droite, et une impression de grand

froid à la main gauche. Engagez-le ensuite à ouvrir sa main gauche; approchez du creux de cette main l'extrémité des doigts de votre main droite, en ayant soin de maintenir votre main à quelque distance de la sienne, et dirigez vos doigts lentement de la racine de sa main jusqu'au bout de ses doigts. Il déclarera aussitôt qu'il sent venir de vos doigts comme un souffle frais, léger, agréable qui semble pénétrer dans l'intérieur de sa main.

Ce sont là des faits assez singuliers et que chacun pourra constater; mais ce qu'il y a de véritablement étrange, c'est que l'on trouve ces facultés ou, si l'on préfère, ces singularités toujours réunies dans le même individu. Celui qui en possède une seule les possède toutes; de sorte qu'une personne qui fuit la couleur jaune recherchera les nuances bleues, aura son sommeil habituellement agité, se réveillera quand les rayons de la lune atteindront son lit, et sentira de la main gauche le souffle qui se dégagera de vos doigts. La solidarité que nous observons entre ces divers phénomènes nous autorise tout d'abord à admettre que ceux-ci ont une seule et même origine, se produisent sous l'action d'un seul et même agent. Les personnes douées de cette étrange faculté de percevoir les effets d'un agent qui reste insaisissable aux autres hommes ont été appelées des sensitifs par M. de Reichenbach, de même que l'on appelle sensitifs certains êtres du règne végétal, lesquels, comme les mimeuses, les dionées, l'épine-vinette, décèlent une impressionnabilité que ne possèdent pas les autres plantes.

Il ne faut donc point considérer la sensibilité comme un état maladif, comme une condition anormale, mais bien comme une faculté particulière, comme un don soit accidentel, soit inné, dont serait douée une partie de l'humanité. Les expériences très-nombreuses qu'on a faites, et que chacun pourra facilement répéter d'après les indications que nous avons données, autorisent à penser qu'il existe autant de sensitifs que de personnes privées de sensibilité, de sorte qu'il serait donné à une moitié de l'humanité de contempler des phénomènes qui échappent à la perception de l'autre moitié. Peut-être n'en sera-t-il pas toujours ainsi: l'appareil nerveux, l'organisme sensitif de l'homme, est resté jusqu'à ce jour l'unique instrument qui nous révèle l'action constante et universelle de l'od; mais nous espérons que, lorsque l'étude de cet agent aura pris une grande extension, on trouvera quelque autre instrument qui l'isole, le condense et le rende visible pour tous les hommes.

Maintenant que nous connaissons la sensibilité et que nous possédons l'instrument sensitif indispensable à nos expériences, nous pouvons poursuivre nos investigations et reprendre l'examen de la substance que nous avons vue se dégager des corps aimantés.

Tout le monde sait qu'une barre d'acier aimantée suspendue horizontalement et abandonnée à elle-même se place, après un certain nombre d'oscillations, de manière que l'une de ses extrémités soit dirigée vers le nord et l'autre vers le sud. Chaque fois que l'on dérange l'aimant de cette position, il recommence ses oscillations et finit toujours par se replacer dans la même direction. La force qui agit ainsi sur l'aimant et lui imprime cette direction particulière, c'est le magnétisme.

Or, si le sensitif approche sa main gauche du pôle négatif de l'aimant, c'est-à-dire de celui des deux bouts qui regarde le nord, il sentira se dégager de ce pôle un souffle froid, agréable et pénétrant, comme celui qu'il avait senti s'échapper de votre main droite. Par contre, lorsque sa main gauche s'approche lentement du pôle opposé, elle y perçoit un souffle tiède et désagréable. On peut plonger le pôle sud de cet aimant dans un verre d'eau, et donner au sensitif cette eau à boire. Il la trouvera tiède, désagréable, et tellement nauséabonde, qu'il lui sera impossible de vider le verre. Lorsque, au contraire, c'est le pôle boréal qui a été plongé dans le liquide, le sensitif déclare dès la première gorgée que cette eau est imprégnée de quelque chose d'acidulé dont la saveur fraîche et agréable produit un sentiment de bien-être inexprimable.

Si le sensitif qui vient de discerner si nettement les deux saveurs opposées est un habile chimiste, donnez-lui le liquide pour qu'il en fasse soigneusement l'analyse. Après les plus minutieuses investigations, l'expert déclarera que rien n'y est changé, que c'est toujours de belle et bonne eau, et qu'aucune substance pondérable ne s'est détachée de l'un ou de l'autre pôle de l'aimant pour se combiner avec le liquide. Il s'y est opéré un changement purement dynamique, une modification immatérielle, mais qui n'échappe pas à la perception, à l'impressionnabilité du sensitif.

Tout cela constitue, il faut en convenir, une série d'observations des plus curieuses. Quelle est cette substance étrange qui se dégage des deux extrémités de l'aimant? Quel est ce souffle froid à l'un des pôles, chaud à l'autre; perceptible pour une partie de l'humanité, intangible, insaisissable pour l'autre? Est-ce là une propriété inhérente au magnétisme, une manifestation qui lui est propre, quoique ignorée jusqu'ici?

Ou bien serait-ce là une force particulière, un agent indépendant qui, tout en se manifestant simultanément avec le magnétisme, suivrait néanmoins ses propres lois ?

La question est facile à résoudre.

S'il ne s'agit que d'une propriété du magnétisme, il est évident que les corps aimantés la posséderont seuls. Si, au contraire, le souffle qui a frappé la main sensitive est la manifestation d'une force indépendante du magnétisme, il devient probable que l'agent inconnu pourra être observé ailleurs que dans les aimants.

Cela posé, quelques expériences bien simples vont résoudre le problème et fixer l'opinion.

Sur une table ou sur le marbre de la cheminée, on placera un corps cristallin, un grand cristal de roche, par exemple, de manière que les deux bouts du cristal dépassent les bords du marbre. Si le sensitif approche la main gauche tour à tour des deux extrémités, il y éprouvera chaque fois une sensation différente et bien distincte. A une distance de vingt ou trente centimètres du sommet du cristal, la main sensitive perçoit déjà le souffle frais qui s'en dégage ; et lorsqu'elle s'approche de la base du cristal, elle sent en venir un air tiède qui produit une sensation désagréable ou même un grand malaise, si la main reste exposée à l'action prolongée de ce souffle.

Introduisez l'extrémité inférieure, la base du cristal, dans un vase d'eau, ou bien tenez le liquide simplement rapproché de cette extrémité, sans qu'il y ait le moindre contact entre les deux corps. Lorsque, après quelques minutes, vous faites goûter de cette eau au sensitif, il lui trouve la même saveur nauséabonde dont s'était imprégné le liquide qui avait été en contact avec le pôle positif de l'aimant ; mais il discernera aussitôt l'autre saveur fraîche et acidulée, lorsque l'eau que vous lui présentez aura été exposée pendant quelques instants au souffle qui s'échappe du sommet du cristal.

Ces expériences étonnent toujours celui qui en est témoin pour la première fois. Habitué comme nous le sommes à voir siéger aux deux bouts d'un aimant la force, bien étrange cependant, que nous appelons le magnétisme, notre esprit se serait promptement fait à l'idée que le fluide magnétique se dégage de l'aimant avec une assez grande énergie pour être perçu par des individus doués d'une extrême sensibilité tactile ; mais reconnaître tout à coup que du cristal, de ce corps presque organisé, il se dégage quelque chose d'étrange, quelque chose qui rappelle le souffle de la vie, cela nous frappe d'un tel éton-

nement que nous ne pouvons nous défendre d'un sentiment de doute. A mesure, néanmoins, que les expériences se multiplient et viennent confirmer les premières déclarations du sensitif, l'on reconnaît toute l'injustice qu'il y avait à soupçonner sa bonne foi. Après tout, il se peut que le lecteur soit sensitif lui-même. Dans ce cas, il pourra se convaincre directement des faits que nous énonçons, et percevoir de sa propre main le souffle qui se dégage du cristal.

Cette sensation étrange pouvant être perçue à une distance de plusieurs pieds et même de plusieurs mètres, selon la faculté sensitive plus ou moins développée de l'expérimentateur, il tombe sous le sens que du cristal se dégage, s'échappe, rayonne une force, une substance inconnue, et qui agit très-énergiquement sur un grand nombre de personnes, en produisant sur elles des impressions toutes particulières de froid et de chaud.

Ces deux effets contraires de fraîcheur et de chaleur nous font déjà, par leur contraste même, vaguement présager que nous nous trouvons en face d'un agent doué de quelque vertu polaire, telle que la possède l'électricité et le magnétisme.

On se demande peut-être pourquoi, dans les expériences qui précèdent, nous avons employé exclusivement la main gauche sensitive. Le lecteur en trouvera plus loin l'explication. Quant à présent il suffit, croyons-nous, de dire que nous avons dû mentionner de quelle main nous nous servions, précisément à cause de cette polarité que nous commençons à distinguer.

Quand on réfléchit combien doit être grande cette impressionnabilité tactile qui révèle au sensitif, avec une netteté vraiment merveilleuse, la présence d'un agent intangible pour le reste des hommes, on arrive tout naturellement à se demander si cet agent ne pourrait pas se manifester également à la vue du sensitif. On est d'autant plus enclin à le supposer, que souvent, dans la vie, l'on rencontre des individus qui ont la faculté de distinguer la forme et même la couleur des objets, lors même que l'obscurité est assez grande pour rendre ces objets invisibles pour la plupart des hommes.

Cette question s'était présentée à l'esprit de M. de Reichenbach au commencement de ses recherches, et, dès les premiers essais qu'il fit pour la résoudre, il eut la satisfaction de se convaincre que les sensitifs voyaient dans l'obscurité des effets lumineux se produire dans l'aimant et dans le cristal.

Au lecteur qui serait disposé à étudier sérieusement la question qui nous occupe, nous indiquerons l'expérience suivante, par laquelle

nous avons nous-même commencé nos recherches d'après les indications de M. de Reichenbach.

On se souvient que le sensitif a éprouvé des sensations contraires de froid ou de chaud, selon qu'il a approché sa main de l'une ou de l'autre extrémité du cristal placé sur la cheminée. Si maintenant nous produisons une obscurité absolue dans l'appartement, et que nous y séjournions pendant quelque temps, en compagnie du sensitif, celui-ci s'écriera tout à coup qu'il distingue le cristal, lequel lui apparaîtra comme imprégné d'une matière lumineuse. Du sommet il voit bientôt après s'élever une flamme bleue, scintillante, transparente, enveloppée dans un nuage phosphorescent et se terminant en une fumée légère et diaphane. Le sensitif observera à la base du cristal des phénomènes lumineux absolument semblables; seulement la flamme qui s'en échappe, quoique plus brillante, sera moins longue et d'une couleur rouge.

Lorsque la main gauche sensitive se dirige vers la flamme bleue, elle perçoit celle-ci comme ce même souffle frais et agréable que nous avons décrit, tandis que le contact de la flamme rouge lui occasionne toujours la sensation opposée.

Ces expériences mille fois répétées ont toujours donné les mêmes résultats; seulement, plus la faculté sensitive sera grande chez l'observateur, plus aussi les résultats seront nets et précis, de sorte que celui qui est à peine sensitif n'aperçoit qu'une vapeur lumineuse ou une fumée phosphorescente d'une teinte indécise, là où le vrai sensitif voit briller dans tout leur éclat les deux flammes bleue et rouge.

Nous ferons également remarquer que, pour arriver à constater ces phénomènes, il faut expérimenter dans l'obscurité la plus absolue, et que par conséquent l'on ne saurait prendre assez de précautions pour empêcher la lumière extérieure de pénétrer dans la chambre. On fera bien de ne point se contenter de fermer les rideaux et les volets, mais encore de masquer les croisées et les portes avec des tapis. Les lueurs que nous venons de décrire sont tellement faibles relativement à la lumière ordinaire, que le moindre rayon qui arriverait du dehors à travers une fente de la porte suffirait, ainsi que nous avons pu le constater, pour empêcher le sensitif de percevoir les phénomènes lumineux. Nous croyons qu'il est utile aussi d'ajouter, afin de prévenir l'impatience de l'expérimentateur, que si d'un lieu vivement éclairé l'on entre sans transition dans l'obscurité, l'action qu'avait exercée la lumière sur la rétine sera très-lente à se dissiper. Il se pourrait, par conséquent, que le sensitif restât plusieurs heures avant de commencer

à distinguer les flammes qui s'échappent des deux extrémités du cristal.

Mais quelle est la cause de ces phénomènes lumineux? Quelle en est la nature? Quel est l'agent auquel ils doivent leur origine? Malgré l'impression de froid et de chaud qu'en éprouvent les sensitifs, cet agent ne saurait être le principe calorique, car la chaleur est perçue par toutes les organisations humaines, tandis que la substance que nous étudions ne produit que sur des natures sensibles ces impressions particulières de froid et de chaud, impressions qui ne peuvent être identifiées avec celles causées par la chaleur, puisqu'il est absolument impossible de constater la moindre variation dans le thermomètre le plus sensible, soit qu'on l'approche des deux pôles de l'aimant, soit qu'on le mette en contact avec les deux bouts du cristal. Le souffle qui se dégage des cristaux avec une si grande énergie, ne saurait être non plus le magnétisme, car il n'exerce aucune influence sur l'aiguille aimantée, et c'est en vain que l'on mettrait le plus grand cristal en contact avec de la limaille de fer : pas une parcelle n'y adhérerait. Est-ce l'électricité? Nous ne le croyons pas, car l'agent que nous voulons connaître n'a point d'action sur l'électroscope, lequel, on le sait, décèle la présence du moindre courant électrique. Au reste, l'électricité ne se dégage que sous l'influence d'une cause excitante, tandis que nous voyons et sentons ce singulier agent sortir des cristaux constamment et naturellement, le jour comme la nuit. Devons-nous y voir de simples effets de la lumière ordinaire? On ne saurait l'admettre, car la lumière, visible pour tous les hommes, ne saurait être perçue par leurs facultés tactiles. Quelle est donc enfin la cause de ces sensations de froid et de chaud? Quelle est la source de ces deux flammes aux effets opposés et que nous avons vues briller aux deux pôles du cristal? Ne pouvant les considérer comme produites par aucun des agents déjà connus, nous sommes forcément amené à admettre que tous ces divers phénomènes sont dus à l'action d'un principe qui avait échappé aux recherches de la physique, et nous pensons que les faits que nous avons rapportés auront déjà suffi pour faire pressentir qu'il s'agit d'une substance impondérée qui se rapproche de la chaleur, et qui trouve sa place entre l'électricité et le magnétisme, sans néanmoins se confondre avec l'une ou l'autre de ces substances presque immatérielles. Cette force nouvelle, cette substance impondérée qui se révèle d'une manière si étrange, c'est l'od. Nous donnerons l'étymologie du mot lorsque les propriétés de l'agent nous seront mieux connues.

De même que nous avons constaté que les deux pôles d'un barreau

aimanté produisent sur le sensitif des impressions de froid et de chaud, identiques avec celles qu'il éprouve en approchant la main des deux extrémités d'un cristal, de même aussi nous verrons briller aux pôles de l'aimant ces flammes bleue et rouge que nous venons de voir s'élever au-dessus des deux pôles du cristal.

Le phénomène lumineux prend un éclat remarquable lorsqu'on se sert d'un puissant aimant en forme de fer à cheval, et qu'on le place de manière que les deux pôles, dirigés vers le plafond, se trouvent dans le méridien magnétique. Dès que l'obscurité est établie, et au moment même où l'on enlève l'armature de l'aimant, on voit deux flammes, l'une bleue, l'autre rouge, s'échapper des deux pôles et s'élever vers le plafond sans se confondre ou se mélanger, sans même s'incliner l'une vers l'autre, et décèler ainsi quelque trace de cette propriété d'attraction et de répulsion que l'on observe dans les deux courants contraires du fluide électrique, et dans les deux pôles opposés de l'aimant. Les deux flammes se dégagent de l'aimant avec une certaine énergie, comme si elles étaient poussées au dehors par une force propulsive. Elles s'élèvent à une si grande hauteur qu'elles atteignent quelquefois le plafond, où elles forment un cercle lumineux; tout autour de l'aimant elles répandent une lumière assez intense pour rendre visibles les objets qui en sont éloignés d'un à deux mètres. Ces flammes sont constamment agitées; elles s'allongent et se raccourcissent sans cesse. Ce sont deux colonnes ignées, brillantes, radieuses, enveloppées d'un nuage parsemé d'étincelles blanches. Tout cela forme un ensemble à la fois étrange et charmant. Lorsque l'on marche avec l'aimant dans la main, les flammes s'inclinent du côté opposé à celui vers lequel on se dirige, et lorsque l'on souffle sur elles, elles s'agitent absolument comme la flamme d'une lampe ou d'une bougie. Lorsque l'on tient dans la flamme odique un objet à large surface, une assiette par exemple, on voit cette flamme s'étendre, se déprimer, s'élargir et circuler contre la surface inférieure, exactement comme ferait une flamme ordinaire. Si au contraire on y introduit un objet moins large, une baguette ou simplement un des doigts de la main, on observe que la flamme se bifurque au-dessous de l'obstacle en deux languettes qui s'élèveront contre les bords du corps étranger, pour s'unir de nouveau dès que l'obstacle sera franchi. La main que l'on tient devant la flamme odique projette une ombre, et le fer aimanté dont la lumière se dégage apparaît tout imprégné de la substance odique, laquelle reluit dans l'intérieur même de l'acier, de sorte qu'aux yeux du sensitif ce métal devient littéralement translucide.

Les effets lumineux qui se rattachent à l'od offrent un intérêt tout particulier lorsque, pour les étudier, l'on substitue à l'acier aimanté un électro-aimant, parce que, dans ce cas, l'on peut à volonté imprimer à ces phénomènes un éclat extrême, ou en diminuer la vivacité selon le nombre et la puissance des éléments électriques dont on dispose. Tant que le fil conducteur n'est pas mis en relation avec la batterie, le sensitif ne perçoit pas les deux flammes odiques; mais elles apparaissent au moment où le courant électrique, entrant dans la spirale qui enveloppe le barreau de fer, transforme celui-ci en aimant. Je signalerai ici un fait digne de remarque, parce qu'il décèle une différence caractéristique entre l'od et le magnétisme. Quand on soustrait le fer doux à l'action du courant électrique, le métal cesse à l'instant même d'être un aimant. Il n'en est pas de même de l'od; longtemps après que le magnétisme a cessé de circuler dans le métal, l'od y persiste encore, et continue à se dégager sous la forme radieuse que nous lui connaissons.

Nous avons dit que la flamme qui s'élève au-dessus de celui des deux pôles qui regarde le nord est bleue, et que celle qui brille au pôle opposé est rouge. Cependant, lorsque le phénomène s'offre à nous dans toute son énergie et que les mouvements de l'air ambiant ne viennent point troubler l'éclat des flammes odiques, on voit celles-ci briller de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Ces couleurs superposées apparaissent à chaque pôle dans un ordre toujours constant, mais comme l'od se dégage avec une grande véhémence des deux extrémités de l'aimant, le phénomène offre dans toutes ses parties une grande mobilité et une oscillation incessante. Il en résulte des effets harmonieux et très-variés, quoique la teinte dominante reste rouge dans la flamme du pôle sud, et bleue dans celle du pôle négatif. On arrive même à isoler quelques-unes des couleurs qui composent ce mystérieux iris, lorsque sur l'un des deux pôles l'on fixe une plaque de fer horizontalement et de manière que les quatre angles se trouvent dirigés vers les quatre points cardinaux. On voit alors s'échapper de chaque angle un faisceau de lumière rouge au sud, bleue au nord, jaune à l'ouest et blanchâtre à l'est.

Lorsque l'on fixe sur le barreau aimanté un disque en fer au lieu de la plaque carrée, on a le spectacle d'un arc-en-ciel en forme de cercle. On voit alors circuler et se mouvoir tout autour du disque des couleurs aux nuances variées, mais qui, dans leur ensemble, sont bleues vers le nord et rouges vers le sud. Rien n'est comparable à l'aspect étrange

de cet iris qui surgit tout à coup, diaphane et léger, du sein de la plus complète obscurité.

Tous ces phénomènes n'offrent, il faut bien le reconnaître, aucun point de contact avec les phénomènes magnétiques. Nous nous sommes, il est vrai, servi d'un aimant pour les produire; mais nous ne doutons point qu'on n'obtienne les mêmes résultats en faisant usage d'un grand cristal, car si l'on compare la puissance odique d'un barreau aimanté avec celle d'un cristal du même poids, on reconnaît que l'od qui se dégage des deux extrémités du cristal est d'une puissance supérieure. Sa fraîcheur sera plus pénétrante, sa chaleur plus prononcée, sa lumière plus vive.

Bien que partout où se développe le magnétisme l'on voie aussi l'od apparaître à sa suite, il n'est pas moins vrai que dans le cristal il se montre complètement isolé et séparé de la force aimantée. Ce sont deux agents impondérables dont chacun suit ses propres lois, lors même qu'ils jaillissent tous deux simultanément de la même source. On eût par conséquent commis une erreur en attribuant au magnétisme les phénomènes odiques que nous avons contemplés, alors même que les cristaux eussent été les seules et uniques substances qui permettent de constater ces phénomènes ailleurs que dans l'aimant. Mais il en est autrement. Dès que nous élargissons le cercle de nos observations, nous voyons l'od apparaître de toutes parts, et nous ne pouvons contenir un mouvement de surprise en pensant qu'un agent aussi universel ait pu rester inaperçu durant tant de siècles.

Deux grandes sources de la substance odique nous ont été révélées jusqu'ici : ce sont la force magnétique et la force cristallisante. Cherchons maintenant les autres sources du mystérieux agent.

Dès les premiers essais que nous faisons pour déterminer l'affinité qui rapproche l'od de l'électricité, et les propriétés qui l'en séparent, nous nous apercevons que le fluide électrique est toujours accompagné d'un grand développement de la substance odique, et nous voyons les effets caractéristiques des deux agents se produire simultanément.

Lorsque le sensitif reçoit une décharge électrique, il en est affecté autrement que tout le monde; car il insiste sur la présence d'un souffle pénétrant, tantôt froid, tantôt chaud, qui se dégage avec l'électricité et dont il ressent les effets encore après la décharge électrique. Quel est ce souffle? Évidemment c'est l'od, dont les sensitifs perçoivent l'action tout aussi profondément que celle du fluide électrique.

Bien plus, je crois qu'il existe des circonstances, exceptionnelles sans doute, où la sensibilité, devenue la faculté dominante de l'homme,

rend celui-ci indifférent à l'action de l'agent électrique, pour ne le laisser accessible qu'aux influences de l'od dégagé par l'électricité. A l'appui de notre opinion, nous rapporterons les faits suivants, que nous soumettons à M. de Reichenbach et aux savants, peu nombreux jusqu'à présent, qui se livrent à une étude sérieuse de l'od.

On se souvient que le somnambulisme et les affections nerveuses, de quelque nature qu'elles soient, développent la sensibilité de l'homme. Or, pendant notre séjour dans les régions qui bordent le golfe de Vera-Cruz et la mer Caraïbe, nous apprîmes que les gens du pays emploient la torpille dans le traitement des fièvres nerveuses, si fréquentes dans ces parages. On sait que la torpille est un poisson électrique dont l'appareil, divisé en une infinité de petites surfaces, forme une batterie très-puissante. La torpille en dirige à volonté le courant, lequel est tellement énergique, qu'il frappe de stupeur l'ennemi qu'il menace; engourdit, paralyse la victime qui veut fuir. Or, le contact de la torpille ne produit pas sur le fiévreux ces commotions et ces engourdissements que redoutent avec raison tous ceux qui ont eu occasion de toucher à cet être singulier. On nous a dit, au contraire, qu'il en résultait un soulagement instantané et durable; aussi les malades, une fois rétablis, attribuent-ils volontiers leur entière guérison uniquement à l'action exercée sur eux par la torpille.

Alexandre de Humboldt, à qui nous fîmes part de ce fait, nous dit qu'il avait observé depuis longtemps que les femmes très-nerveuses pouvaient toucher au gymnôte de l'Amérique méridionale sans en recevoir de secousses. Or, le gymnôte est le plus redoutable des poissons électriques.

Lorsque nous avons questionné les malades sur les sensations qu'ils éprouvaient au contact du poisson, nous avons recueilli des réponses trop vagues, il est vrai, pour nous éclairer suffisamment; cependant, comme il était toujours question d'un fourmillement singulier, d'une sensation toute particulière de froid et de chaud, nous avons cru y reconnaître les effets de l'od, dont doivent être accompagnées les manifestations électriques de la torpille.

Lequel des deux agents avait soulagé ou guéri le malade? Était-ce l'od? Était-ce l'électricité? Il sera facile au lecteur de résoudre lui-même le problème lorsque nous aurons consacré quelques lignes à la mission thérapeutique que nous croyons réservée à l'od.

Une observation d'un autre genre, quoiqu'elle se rattache à celles qui précèdent, vient également à l'appui de l'opinion que nous avons émise.

Lorsqu'une personne sujette au somnambulisme se dirige, en état de veille, vers un corps chargé d'électricité, elle perçoit d'une distance assez grande les effets de l'od qui s'en dégage, et au contact du corps électrisé, elle subit également les effets bien connus de l'électricité. Si, pendant le sommeil somnambulique de cette même personne, on dégage sur elle une charge électrique très-puissante, elle en éprouve à peine quelques légères commotions.

L'expérience la plus décisive en ce genre est celle que M. Regazzoni, de Bergame, a souvent entreprise. Sur des somnambules, qui, on le sait, sont toujours des sensitifs, il fait des décharges électriques d'une puissance vraiment formidable, sans qu'il en résulte la plus légère secousse pour les sensitifs, que l'on voit cependant s'agiter et tressaillir sous l'action du moindre rayon odique que dirige vers eux la main de l'expérimentateur.

Quelques expériences très-faciles à répéter vont achever de démontrer que la production de l'électricité est toujours accompagnée de celle de l'od.

Quand un corps bien isolé et chargé d'électricité résineuse se trouve placé du côté gauche du sensitif, celui-ci reconnaît, à une distance de plusieurs mètres, le souffle odique froid qui se dégage avec l'électricité négative, et qui, cette fois, est tellement énergique que les sensitifs s'étonnent d'être seuls à le percevoir. Il en est de même du souffle tiède qui vient frapper la main gauche sensitive, quand celle-ci s'approche d'un corps chargé d'électricité vitrée.

Si l'on opère dans l'obscurité, on voit reluire de lueur odique toutes les parties qui composent la machine électrique, et quand on bat l'électrophore comme d'habitude avec une queue de renard, on voit celle-ci s'imprégner de la lumière odique rouge, tandis que de belles flammes bleues s'élèvent du gâteau résineux de l'instrument.

Un homme électrisé qui se tient debout sur l'isoloir offre un spectacle étrange. La substance odique l'enveloppe de toutes parts comme une atmosphère lumineuse; de grandes flammes bleues et rouges sortent de ses mains et de ses pieds : c'est un fantôme d'un aspect saisissant.

Lorsque, de la chambre obscure, on conduit les deux extrémités d'un fil métallique dans une pièce voisine, et que l'on introduit dans ce fil la charge d'une bouteille de Leyde, le sensitif voit le circuit du fil briller d'une lueur très-vive et qui persiste longtemps après le passage de l'électricité.

Si les deux bouts de ce fil sont mis en relation avec les pôles d'un

appareil voltaïque, il se produit un phénomène sur lequel nous appelons toute l'attention du physicien. On voit alors des lueurs blanches et éclatantes se mouvoir en spirales tout autour du fil. Les sensitifs comparent le mouvement des spirales lumineuses à celui d'une multitude de vers qui ramperaient tout autour du circuit, en se dirigeant d'un pôle de l'appareil vers l'autre pôle. Ne sont-ce pas là les courants circulaires ou les solénoïdes d'Ampère ? Les mouvements électriques par lesquels cette belle intelligence proposait d'expliquer les phénomènes du magnétisme, mouvements que le génie avait découverts, et que l'on ne pouvait apercevoir autrement que par la pensée, deviennent ainsi, par l'action de l'od, visibles, matériellement visibles pour une grande partie des hommes.

La chaleur et la lumière sont encore deux sources intarissables d'où l'od se dégage abondamment. Un sensitif qui tient dans sa main gauche l'extrémité d'une longue baguette, dont l'autre extrémité est incandescente, éprouve à son grand étonnement une sensation de fraîcheur très-prononcée. C'est le principe odique qui sort du foyer ardent, traverse la substance ligneuse et, animé d'une vitesse infiniment plus grande que celle de l'agent calorique, vient avant celui-ci impressionner la main sensitive. Si vous conduisez dans la chambre obscure où se trouve le sensitif un fil de cuivre dont une des extrémités reste à l'extérieur, et que vous placiez ce bout dans un brasier ardent, le sensitif verra aussitôt s'échapper une longue flamme bleue à l'autre extrémité.

Lorsque vous transportez l'extrémité extérieure de ce même fil métallique de l'ombre à la lumière, ou si vous la mettez en contact avec un objet vivement éclairé, le sensitif, resté dans la chambre obscure où vient aboutir l'autre bout du fil, voit aussitôt s'échapper de celui-ci une vive lueur odique, absolument comme dans l'expérience précédente. Il faut remarquer que dans la plupart des cas il devient très-difficile de distinguer l'od dégagé par la lumière de celui que développe la chaleur, parce que la lumière est presque toujours accompagnée de l'agent calorique. Aussi nous bornons-nous pour le moment à la seule expérience que nous venons de faire. Nous aurons occasion de revenir sur les affinités qui existent entre l'od et la lumière, lorsque nous observerons les effets de l'od qui nous arrive avec la lumière des corps célestes.

L'od se dégage aussi avec une grande énergie partout où se manifeste l'action des puissances chimiques : il accompagne la décomposition et la dissolution, la condensation et la gazéification des matières ; il

apparaît avec la fermentation et avec le mouvement des affinités élémentaires. Les forces chimiques travaillent silencieusement dans le sein de la nature; elles agitent les atomes, les rapprochent, les dispersent, les éloignent les uns des autres; elles détruisent et recomposent incessamment les corps; mais pas un seul de leurs actes merveilleux ne se fait sans que l'od y ait pris part, sans que l'activité de cet agent mystérieux ait accompagné celle du chimisme. C'est ainsi qu'au moment où l'on plonge une baguette d'acier dans une bouteille contenant de l'acide sulfurique, le sensitif voit l'od s'échapper de l'extrémité de la baguette sous la forme d'une flamme brillante, laquelle sera perçue par la main gauche comme un souffle très-froid. Une vive lueur se dégage lorsqu'on enlève le bouchon d'une bouteille d'alcool ou d'éther, et quand on débouche dans l'obscurité une bouteille de champagne, on voit une grande flamme blanche s'élancer sur les traces du bouchon, et atteindre jusqu'au plafond.

Les émanations odiques qui accompagnent la décomposition des corps organiques se présentent très-souvent sous des formes saisissantes et dans des circonstances étranges, ainsi que le prouvent les faits que nous allons rapporter.

Dans la plupart des contrées que nous avons parcourues en Afrique, en Europe ou en Amérique, nous avons retrouvé les traces de cette légende qui apprend que les âmes des trépassés s'agitent sur leurs tombes, jusqu'à ce que, s'étant épurées de tout ce qu'elles ont de terrestre, elles obtiennent enfin la paix éternelle. L'universalité de cette croyance populaire nous avait toujours frappé. Convaincu comme nous le sommes que les croyances et les superstitions populaires reposent le plus souvent sur quelque vérité mal comprise ou quelque fait singulier de la nature, aperçu par quelques-uns et resté insaisissable pour tous les autres, nous avons vainement cherché la source qui pouvait avoir donné naissance à cette étrange tradition, lorsque les propriétés de l'od et les curieuses expériences de M. de Reichenbach vinrent nous mettre sur la voie.

Si par une nuit bien obscure l'on conduit des sensitifs dans un cimetière, ils y verront une foule de lueurs s'agiter sur les tombes, notamment sur les plus récentes. « Ces lueurs, dit M. de Reichenbach, se meuvent, avancent et reculent comme ferait un groupe de danseurs. Quelques-unes sont hautes comme les hommes, d'autres sont petites et rampent sur le sol comme des nains ou des Kobolds. » Lorsqu'on s'approche de ces fantômes, ils s'agitent, et quelquefois disparaissent pour reparaitre au bout de quelques instants. On reconnaît

bientôt qu'ils sont formés par cette même vapeur lumineuse et diaphane qui constitue également la plupart des autres phénomènes odiques.

Nous rapporterons ici un fait qui a vivement impressionné les esprits à l'époque où il se produisit, et dont la tradition est, nous dit-on, restée vivante dans une partie de l'Alsace. Pfeffel, l'aimable et excellent conteur, habitait près de Colmar une maison entourée d'un grand jardin. Devenu aveugle, le poète avait constamment auprès de lui un jeune théologien qui écrivait sous sa dictée et qui l'accompagnait dans toutes ses promenades. Lorsque le soir ils se promenaient ensemble dans le jardin, et que sans y prendre garde ils entraient dans une des allées, le jeune homme s'arrêtait soudain à l'entrée et refusait obstinément de traverser l'allée tout entière. Il déclarait, avec tous les signes de la frayeur, qu'il y voyait la forme lumineuse d'une femme démesurément grande qui s'agitait dans l'air, et qui tantôt se raccourcissait, tantôt s'allongeait outre mesure. C'est en vain que Pfeffel exhortait son ami à s'approcher du fantôme que seul il percevait, et qui restait invisible pour tous ceux qui accouraient.

Lorsque Pfeffel ou quelque autre personne s'approchait de l'endroit où était le spectre, le jeune homme voyait celui-ci s'agiter violemment; puis, quand on se plaçait dans l'espace même qu'il occupait, envelopper entièrement de sa substance lumineuse celui qui s'y trouvait. Pfeffel, qui connaissait la nature ordinairement calme et nullement fantasque de son jeune ami, avait une entière confiance dans la sincérité de ses déclarations. Il cherchait en vain les causes de ces étranges phénomènes, lorsque l'idée lui vint de faire entreprendre des fouilles à l'endroit même où le jeune homme avait ses visions. On y trouva le corps d'une femme que l'on y avait déposé bien longtemps avant que Pfeffel habitât cette propriété, circonstance que lui et tous ceux qui l'entouraient avaient complètement ignorée.

Comment expliquer ce fait singulier et incontestable? C'est que le sol dans lequel se trouvait le corps, étant composé de terre calcaire, avait rendu la putréfaction excessivement lente. Or, tant que durait l'acte de décomposition, il se produisait aussi un grand développement de l'agent odique, lequel traversait le sol et imprégnait l'air de sa substance lumineuse. Pourquoi le fantôme, visible pour le jeune ami de Pfeffel, n'apparaissait-il pas aux autres personnes? Parce que le jeune homme, étant la seule personne qui fût sensitive, était aussi la seule qui pût voir la lumière odique.

La forme humaine qu'affectent les fantômes qui séjournent au-des-

sus des tombes provient de ce que la substance lumineuse de l'od, s'élevant d'une manière égale des différentes parties du corps qui repose sous la terre, doit, en se dégageant dans l'air, reproduire d'une manière plus ou moins vague les contours de ce corps. Lorsque le souffle des vents qui circule dans le champ des morts vient heurter ces formes diaphanes, on les voit s'incliner, s'élever dans les airs, redescendre sur la terre et exécuter ainsi autour de l'homme qui les contemple la fameuse ronde des morts. Ce sont là les effets de l'od, lequel accompagne l'activité des forces chimiques que nous voyons occupées, dans le cas actuel, à désagréger et à gazéifier la matière organique. Lorsque le corps est entièrement dissous, lorsque le chimisme a achevé son travail, l'activité de l'od cesse également. Les fantômes disparaissent et rentrent, comme dit la légende, dans le repos éternel. Il nous faut donc avouer avec M. de Reichenbach que nos grand'mères ont raison quand elles nous enseignent que les morts dansent sur leurs tombes, et qu'il n'est donné qu'aux élus de contempler leur danse nocturne. Les élus, ce sont les sensitifs.

Puisque nous étudions les phénomènes odiques qui accompagnent le chimisme, nous aborderons un sujet qui, dans ces dernières années, a eu le privilège d'exciter tout particulièrement ou l'indignation ou l'hilarité de nos savants, selon que les uns y voyaient une supercherie coupable, et les autres une de ces mille folies qu'enfante l'ignorance. Nous osons à peine avouer que nous avons en vue le haquet magnétique de Mesmer. Le lecteur n'ignore pas que c'est un grand vase en bois que l'on emplit d'eau et dans lequel on jette pêle-mêle une foule de substances disparates, de la limaille de fer, des morceaux de verre, du soufre, de la sciure de bois, des lames de métaux, des plantes aromatiques, du mercure, du blé, du cuir, des plumes, et que sais-je encore? Chacun prépare à sa guise et selon ses propres lumières le haquet merveilleux. En vérité, en assistant à la préparation de l'horrible breuvage, l'on se croit transporté dans la cuisine de la sorcière, lorsque, pour complaire à Méphistophélès, et préparer pour Faust le philtre infernal, elle jette dans sa chaudière toutes sortes de substances et prononce des paroles insensées. Afin que l'analogie soit plus complète, certains magnétiseurs, lorsqu'ils composent leur ferment, invoquent, dit-on, l'assistance des esprits. Quoi qu'il en soit, après avoir préparé le breuvage et l'avoir abandonné à lui-même pendant quelques jours, on y introduit une longue barre de fer ou de cuivre, autour de laquelle sont fixés des tringles métalliques et des fils de laine ou de soie, dont les personnes sur lesquelles on opère saisissent un bout, afin de rece-

voir le fluide appelé magnétique qui se dégage du baquet. Nous avons connu à Londres un jeune et savant médecin, lequel, persuadé que Mesmer avait doté la médecine d'un agent précieux, s'était livré avec ardeur à des recherches magnétiques. Réformer et purifier la doctrine mesmérénne, en écarter les erreurs, développer les vérités qu'elle contenait, tel était son but. Il avait en horreur le baquet magnétique. Un jour nous vîmes le zélé réformateur apostropher vivement un de ses confrères et faire des efforts surhumains pour renverser le grand baquet dont celui-ci se servait. Eh bien, ce même médecin a fini, lui aussi, par avoir son baquet magnétique, dont il vantait la vertu curative, ne pouvant, disait-il, se refuser à l'évidence des faits. Serait-il possible qu'un semblable breuvage détienne un principe bienfaisant? Il est évident que de cet amas de substances que nous venons de décrire il ne saurait se dégager du magnétisme, c'est-à-dire cette force qui dirige l'aiguille aimantée et attire le fer. Il tombe également sous le sens que ce baquet ne saurait être considéré comme un foyer d'électricité ou de galvanisme. Et cependant tous ceux qui depuis près d'un siècle ont répété les expériences de Mesmer s'accordent à dire que du baquet se dégage un fluide, lequel, dans ses effets et dans son mode de transmission, offre quelque analogie avec ces agents impondérés.

Tâchons maintenant, en nous appuyant sur M. de Reichenbach, de résoudre le problème que nous venons de soulever. Que se passe-t-il dans l'intérieur du vase où se trouvent en présence les unes des autres des substances organiques et inorganiques, enveloppées de toutes parts d'un liquide qui en favorise la dissolution? Il s'y produit évidemment des actions et des réactions multiples d'une grande énergie. Les affinités moléculaires se réveillent; les éléments abandonnent un corps pour aller se joindre à un autre; certaines combinaisons se forment, d'autres se dissolvent; bref, les forces chimiques y entretiennent un travail, un mouvement lent, mais énergique, incessant. Or, nous savons que le chimisme est toujours accompagné d'un immense développement de la substance odique. Le mot de l'énigme est donc trouvé, le mystère dévoilé. C'est l'od qui, se dégageant du baquet, vient agir sur les sensitifs, et produire sur eux absolument les mêmes effets que ceux que nous avons obtenus par le cristal ou par l'aimant.

Nous nous joignons volontiers à ceux qui se servent de la science, tantôt comme d'une arme vigoureuse qui flagelle le charlatan, tantôt comme d'un flambeau éclatant qui répand sa lumière bienfaisante sur des régions que l'ignorance et la superstition avaient enveloppées dans

une nuit profonde et malsaine. Toutefois, quand on veut détruire quelque erreur fortement enracinée, l'on doit user de grandes précautions, aussi bien dans le domaine des sciences naturelles que dans celui de la philosophie et des croyances religieuses, parce qu'il arrive souvent, dans les sciences comme dans le monde des idées, qu'une erreur repose sur un aperçu très-vrai, et qui seul a pu lui donner cette vitalité qui étonne. En saisissant l'erreur pour l'extirper, il convient de s'assurer d'abord si elle ne croît pas sur quelque vérité qu'elle étouffe et que nous devons respecter. Faisons comme fait le bon jardinier. Quand il découvre une plante parasite, il examine attentivement si elle n'a point jeté ses racines dans quelque plante précieuse d'où elle puise le suc qui la fait vivre. S'il en est ainsi, il sépare les deux plantes avec une extrême précaution, afin qu'en détruisant la mauvaise, il ne fasse point périr en même temps celle qui eût fait l'ornement du jardin qu'il cultive.

Loin de vouloir réhabiliter le baquet magnétique, dont cependant nous venons de démontrer la puissance, nous voudrions que les hommes convaincus et consciencieux bannissent de l'usage médical cette machine à l'aspect hideux, pour la remplacer par quelque autre appareil plus scientifique, et qui dégagerait l'od en tout aussi grande abondance. Nous leur proposons l'appareil voltaïque. C'est là un instrument commode, dont ils pourraient à volonté élever la puissance odique en y augmentant les effets électro-chimiques. On supprimerait ainsi l'affreux baquet, qui n'a pas peu contribué à attirer sur Mesmer et ses disciples le sarcasme des sots et des savants indistinctement : des sots qui rient de ce qu'ils ne comprennent point, des savants qui condamnent ce qu'ils n'ont point examiné.

On commence à distinguer les rapports qui existent entre l'od et l'agent mystérieux que l'on appelle le magnétisme animal. Celui-ci ne serait-il, en définitive, que l'od lui-même ? Avant de répondre à cette question, continuons à rechercher les sources qui dégagent l'od en grande abondance.

Comme le chimisme, le son rend libre l'agent odique. Tout corps qui vibre le dégage en abondance. Lorsque l'archet passe sur les cordes du violon, on voit en émaner une vapeur diaphane et lumineuse. Si dans l'obscurité on fait résonner une cloche, il s'élève aussitôt des lueurs qui forment tout autour de la cloche une enveloppe brillante, et le métal devient entièrement translucide. C'est le même phénomène que nous avons observé dans l'aimant.

Le choc fait jaillir instantanément la lumière odique du sein de

l'obscurité. Chaque fois que le marteau vient frapper l'enclume, marteau et enclume sont immédiatement enveloppés d'un nuage brillant.

Le choc n'est, en définitive, qu'une violente pression. En multipliant les expériences, on reconnaît que toute pression, de quelque source qu'elle provienne, dégage toujours de l'od. Parmi les expériences nombreuses que l'on peut entreprendre pour s'en assurer, nous indiquerons une des plus curieuses.

Lorsqu'on prend dans la main un rouleau de fil d'archal dont une partie est dévidée, et que l'on serre la main avec force, le sensitif voit aussitôt s'échapper de l'extrémité du fil une flamme odique d'une grandeur et d'un éclat extraordinaires. Il en est de même lorsqu'on saisit par le milieu un aimant que l'on serre fortement dans la main; on voit les deux flammes polaires acquérir soudain des dimensions énormes et un feu inaccoutumé. Un double intérêt se rattache à ces faits. Ils nous montrent d'abord que les efforts et la pression musculaires sont accompagnés d'un développement d'od infiniment plus considérable que tout autre genre de pression; ensuite ils rappellent les très-curieuses expériences de M. Dubois-Reymond, de Berlin, desquelles il résulte que de légers courants électriques accompagnent la compression musculaire ainsi que la vibration nerveuse qui en dépend. Or, l'électricité libre étant, ainsi que nous l'avons constaté plus haut, une source d'od, on pourrait en déduire que le phénomène odique que l'on vient de contempler est dû aux courants observés par M. Dubois-Reymond. Une observation bien simple suffira néanmoins pour faire comprendre qu'il n'en est pas ainsi. Les courants électriques sont tellement faibles que, pour les apercevoir, il faut se servir, non pas d'électroscopes ordinaires, mais d'appareils spéciaux imaginés par le physicien de Berlin et qui sont d'une sensibilité extrême. Les effets odiques, au contraire, décèlent, dans le cas qui nous occupe, une puissance incomparablement plus grande que celle des faibles mouvements électriques qui se développent avec eux. Nous croyons, en conséquence, que le phénomène odique est produit directement par des causes physiologiques, par la pression des muscles ou le mouvement des nerfs, et nous penchons d'autant plus à voir avec M. de Reichenbach des effets secondaires de l'od dans les faibles courants électriques observés par M. Dubois-Reymond, que jamais un impondérable ne se manifeste avec quelque énergie sans réveiller à sa suite l'activité de quelque autre impondéré. La lumière appelle la chaleur; l'électricité produit le magnétisme, et le magnétisme l'électricité, laquelle dégage de l'od. Pourquoi l'od, à son tour, ne deviendrait-il point en certains cas une

source d'électricité? Nous n'aurions eu aucune objection sérieuse à opposer à celui qui l'eût pensé, même dans le cas où nous eussions ignoré le fait que nous venons de mentionner.

Parmi les causes accidentelles et passagères qui donnent lieu à un grand dégagement de la substance odique, citons aussi le frottement des corps. Lorsque dans l'obscurité l'on secoue fortement une bouteille d'eau, le sensitif voit le liquide briller d'une vive lueur blanche, et quand on donne au sensitif cette eau à boire, il la trouve tiède, désagréable et absolument semblable à celle dans laquelle on aurait plongé pendant quelques secondes le pôle sud de l'aimant. Il en éprouvera le même malaise insupportable. Si dans un tube de verre, auquel on donne une position inclinée, l'on verse de l'eau par l'orifice supérieur, on observe que le liquide est enveloppé d'un nuage lumineux pendant tout le temps qu'il coule dans le tuyau. Les eaux courantes, l'eau des sources par exemple, subissant dans toutes leurs parties un frottement perpétuel, doivent, ainsi que le démontre le fait suivant, rendre libre l'agent odique et le dégager en si grande abondance qu'il ne saurait échapper à la perception des natures sensibles. Sous une vaste prairie passait un aqueduc que rien ne révélait à la surface du sol. M. de Reichenbach en connaissait la direction, tandis que la personne sensitive qui l'accompagnait en ignorait même l'existence. Or, Reichenbach, s'étant mis en marche en compagnie du sujet sensitif, entraînait avec celui-ci dans la prairie et tout en causant le conduisait vers l'endroit où se trouvait l'aqueduc. Au moment même où ils vont franchir l'espace au-dessous duquel l'eau coulait, la sensitive s'arrête tout court; elle éprouve dans les jambes, dans la jambe gauche surtout, une sensation de chaleur, un fourmillement désagréable; bref, des effets difficiles à préciser, effets qu'elle n'avait éprouvés nulle part ailleurs dans la prairie, qui persistent quand elle reste à cet endroit et disparaissent aussitôt qu'elle s'en éloigne. De nombreuses expériences faites avec d'autres sensitifs et conduites avec toutes les précautions indispensables pour éviter les erreurs et arriver à des résultats décisifs, démontrent que l'od provenant des eaux coulantes traverse le sol et se révèle avec une grande énergie à ces organisations spéciales que nous avons appelées des sensitifs.

Nous aimons à penser que cette étude, venant à passer sous les yeux de M. l'abbé Paramel, contribuera à lui mieux faire saisir la nature de la faculté merveilleuse qu'il possède de découvrir les sources souterraines, faculté que, dans ses écrits comme de vive voix, il s'efforce inutilement de transmettre à ceux qui, témoins de ses découvertes,

désirent arriver à en faire de semblables. C'est demander l'impossible, car seuls les sensitifs peuvent apercevoir ou sentir les sources d'eau qui coulent dans les profondeurs de la terre. Aussi l'abbé Paramel est-il bien certainement sensitif au plus suprême degré, et nous n'hésitons pas à lui donner l'assurance que, s'il veut répéter les expériences que nous avons indiquées, il verra sortir des ténèbres, radieux et resplendissant, cet agent mystérieux dont il a si souvent éprouvé la puissance. Nous espérons qu'après avoir tenté ces expériences, il viendra porter témoignage en faveur de l'od, auquel il est redevable de deux grandes choses : l'estime de bons esprits et le sentiment intime d'avoir contribué au bonheur des hommes.

L'od jaillit perpétuellement du cristal et de l'aimant; il se développe transitoirement avec une grande énergie partout où se dégagent les autres impondérables; il devient libre par le frottement, par le choc, par la pression des corps. Ce sont là des sources d'où l'od se dégage avec impétuosité, avec véhémence; mais elles ne sont point les seules qui le produisent.

L'od est un agent universel. Tous les corps le détiennent. Toutes les substances que l'on expose au regard, que l'on soumet au toucher d'un sensitif, lui en révèlent la présence; mais on n'observera plus dans une seule et même substance ces contrastes de bleu et de rouge, ces effets polaires de chaleur et de fraîcheur que nous avons rencontrés dans les cristaux et les aimants. Tous les corps amorphes, toute substance solide, gazeuse ou liquide, apparaissent dans l'obscurité comme enveloppés d'une large atmosphère transparente et phosphorescente. C'est l'od dont est imprégnée la matière, et qui s'en dégage lentement, mais perpétuellement. La lueur odique est toujours rouge dans telle substance, et bleue dans telle autre. Lorsque l'on soumet au sensitif un très-grand nombre de corps différents pour qu'il en apprécie les émanations odiques, l'on voit se dérouler un fait bien digne, ce nous semble, de fixer l'attention de tout esprit qui, sans abandonner sa sphère habituelle, désire néanmoins jeter un coup d'œil, quelque rapide qu'il soit, sur les agents mystérieux et formidables qui circulent autour de lui dans le sein de la nature. On se souvient sans doute que, dans le système d'électro-chimie tel qu'il a été établi par Berzélius, on est convenu de considérer comme possédant l'électricité négative toutes les substances qui, soumises à l'action du courant voltaïque, viennent se déposer sur la lame de zinc, c'est-à-dire sur le pôle positif de l'appareil; tandis que l'électricité positive est attribuée aux matières qui, par la décomposition électro-chimique, se trouvent entraîn-

nées vers la lame de cuivre. Or, quand on présente au sensitif pêle-mêle des substances hétérogènes, pour qu'il les apprécie en approchant sa main gauche de ces objets que l'on peut envelopper dans du papier ou renfermer dans des flacons, il vous dira que des uns se dégage l'émanation odique fraîche et bienfaisante, et des autres le souffle tiède que nous avons décrit. Si maintenant on sépare les substances qui ont produit de la fraîcheur de celles qui ont donné de la chaleur, on trouve que les premières, comme le soufre, le brôme, l'oxygène, etc., sont les mêmes qu'en électro-chimie l'on appelle des corps négatifs, et que les autres, tels que les métaux par exemple, sont des substances électro-positives. Avec un peu d'attention de la part du sensitif, on parvient à composer rapidement une série à la tête de laquelle on peut placer la substance qui dégage la plus grande chaleur, et que termine conséquemment la substance qui produit la plus grande fraîcheur odique. Cette dernière sera l'oxygène, l'autre le potassium. Or, lorsque l'on compare la série ainsi obtenue avec la série électro-chimique où les corps se suivent depuis le plus électro-positif jusqu'à celui qui est le plus négatif, on reconnaît avec étonnement que la série odique établie par le sensitif est absolument pareille à celle adoptée par l'électro-chimie.

Quand ce résultat parvint à la connaissance de Berzélius, il le trouva tellement extraordinaire, que pour se convaincre de l'exactitude du fait il résolut de faire lui-même l'expérience. Il la fit avec cette conscience scrupuleuse qui le caractérisait, et aussitôt le doute disparut devant l'évidence des faits, et le grand chimiste arriva à un résultat identique avec celui qu'avait énoncé M. de Reichenbach. Aussi ne pouvait-il cesser d'exprimer l'étonnement suprême qu'il avait éprouvé en voyant une jeune femme complètement étrangère à la science composer en quelques instants du bout de ses doigts, et en se jouant, cette belle série électro-chimique qui avait été l'objet de longues et pénibles recherches de la part des plus illustres savants.

Il n'existe donc pas une seule substance amorphe qui ne brille dans l'obscurité, pas une où la main sensitive ne découvre l'agent odique. Ce qu'il y a surtout de remarquable, c'est que l'od de chaque corps agit différemment sur le sensitif, de sorte que ni la fraîcheur ni la chaleur ne sont les mêmes pour toutes les substances. Ainsi, lorsque les métaux, quels qu'ils soient, sont placés à gauche du sensitif, il sentira l'od que dégagent ces substances comme un souffle produisant des effets de chaleur; mais cette chaleur ne sera ni de même nature ni de même intensité pour tous les métaux. Le souffle odique de l'or, par

exemple, semble plus chaud que celui du cuivre, et cependant celui-ci agit plus profondément sur les sensitifs, qui tous en redoutent l'action. Quand de leur main gauche ils saisissent ce métal, celui-ci y produit un picotement fort désagréable, et la présence de grandes masses de cuivre leur occasionne des crampes dans les régions de l'estomac. Parmi les substances qui donnent la fraîcheur odique, l'oxygène possède une émanation bien plus froide que celle du soufre, et cependant les sensitifs perçoivent plus profondément l'action du soufre que celle de l'oxygène.

Il y a un grand nombre de substances, comme le soufre, le cuivre, le potassium et l'oxygène, desquelles l'od se dégage avec une assez grande énergie pour être perçues de très-loin. Un bon sensitif reconnaîtra facilement à dix mètres de distance le souffle tiède qui se dégage d'une grande plaque de cuivre. Ces faits, constatés par de nombreuses expériences, une fois admis, l'on comprend que des sensitifs qui auront appris à bien discerner les effets multiples et distincts que produit sur eux l'od des différents corps auront aussi la faculté de reconnaître le voisinage des métaux ou d'autres substances minérales.

Ces réflexions nous mettent tout à coup en présence de la baguette divinatoire. Figurez-vous un sensitif à la recherche d'un trésor resté introuvable, malgré les plus minutieuses recherches. Armé de sa baguette magique, il marche à la découverte du trésor. Attentif aux moindres influences qui viennent agir sur lui, il chemine en silence. Ses pas incertains se dirigent d'abord lentement dans toutes les directions. Peu à peu son allure devient plus assurée : un souffle que lui seul a reconnu est venu le solliciter. C'est l'od. Il se dégage de la masse d'or ou d'argent dont se compose le trésor, et traverse la matière sous laquelle celui-ci se dérobe aux regards des hommes. Le sensitif, s'abandonnant aux influences de l'agent mystérieux, avance dans la direction d'où il le sent venir. Soudain il s'arrête : c'est de là que rayonnent les émanations étranges qui l'ont sollicité ; c'est ici, à ses pieds, devant lui, que se trouve le trésor. La baguette tourne ou s'incline ; l'on creuse : le trésor est trouvé.

Quel est le rôle qu'il faut attribuer à la baguette ? Est-ce bien elle qui a découvert le trésor caché ? Nullement, elle n'est qu'un accessoire dans la main du sensitif, un instrument dont au besoin il se sert, lorsque, arrivé dans le voisinage du foyer d'où partent les rayonnements odiques, il veut en préciser le siège même et l'indiquer à ceux qui l'entourent. Après tout, celui qui s'adonne à la recherche des trésors, et qui fait de la rhabdomancie un métier plus ou moins lucratif, aura tout intérêt à frapper l'imagination des hommes par quelque

appareil mystérieux, afin d'augmenter le prestige qu'exerce sur eux la faculté merveilleuse dont il est doué, et qui du reste ne cesse de l'étonner lui-même. Aussi les rabdomants se contentent-ils rarement de la baguette divinatoire. Le plus souvent ils revêtent des costumes bizarres et prononcent des formules mystérieuses. Nous avons vu en Espagne, à Coruna, un vieillard qui, nous disait-on, avait découvert plus d'un trésor enfoui pendant les guerres de l'indépendance. Il ne se mettait à l'œuvre que la nuit, après une journée de jeûne et de prières, et ne saisissait sa baguette qu'après avoir invoqué tous les saints du paradis.

Si, comme nous venons de le développer, l'od qui se dégage d'une minime quantité d'or ou d'argent rayonne cependant au loin et agit sur le sensitif assez énergiquement pour lui révéler la présence du métal, il est évident qu'un sensitif exercé à distinguer nettement les diverses influences odiques qui l'assiègent de toutes parts saura indiquer avec une grande précision les endroits où, dans le sein de la terre, doivent se trouver de grands amas de minéraux ; car l'od de ces substances s'élève des couches profondes, et vient à la surface du sol impressionner le sensitif exposé à son action. On se rappelle l'étonnement de Goëthe lorsqu'il rencontra un personnage qui découvrait les grandes masses de sel situées dans les profondeurs de la terre. On trouve presque toujours dans les régions métallifères de l'Europe quelque mineur connu et recherché dans les mines à cause du don singulier qu'il possède de reconnaître les filons qui se trouvent sous ses pieds. Nulle part cependant nous n'avons recueilli à cet égard des faits plus décisifs que ceux que nous trouvons consignés dans les Mémoires de Henri Zschokke.

Cet écrivain, grand par son savoir, grand par son dévouement aux idées libérales, grand surtout par la pureté de sa vie privée, avait noblement servi la Suisse, sa patrie adoptive, à l'époque des luttes politiques qui partout avaient surgi à la suite de la révolution française. Lorsque le calme eut succédé à la tempête, Zschokke, avec cette ardeur désintéressée qui est l'apanage des âmes élevées, appela l'attention de ses concitoyens sur les ressources naturelles de la patrie, et se mit à parcourir les montagnes de la Suisse à la recherche de houille, de sel et de métaux. Ce fut pendant ces utiles recherches que le célèbre géologue Ébert le mit en rapport avec une personne qui, disait-on, découvrait les filons souterrains par l'action d'un agent mystérieux, lequel se dégageait des minéraux agglomérés dans le sein de la terre, et montait à la surface.

« C'était, dit Zschokke, une jeune fille d'une vingtaine d'années, grande, robuste et en parfaite santé. Elle m'accompagnait quelquefois

dans les excursions scientifiques que je faisais à cette époque dans les hautes montagnes dont je connaissais fort bien la structure géologique, les sources d'eau souterraines et le gisement des minéraux, choses qu'ignorait absolument Catherine Beutler, ma compagne de voyage. Eh bien ! jamais sa faculté merveilleuse ne lui a fait défaut, malgré les expériences nombreuses auxquelles je la soumettais, et qu'elle faisait toujours sans baguette divinatoire. Des essais sans cesse réitérés, des observations faites avec toute l'exactitude possible, afin d'éviter des erreurs, finirent par vaincre mon incrédulité, et par me laisser entrevoir une force nouvelle de la nature comme à travers un voile mystérieux. La jeune fille ne pouvait me définir d'une manière précise les impressions qu'elle recevait des différentes substances. Lorsqu'elle se trouvait au-dessus d'une mine de fer, elle éprouvait des sensations mixtes, mais surtout une impression de grand froid à la langue ; à l'approche de terrains contenant du sel, il se produisait dans ses bras une transpiration abondante ; le voisinage de grandes couches de charbon de terre et de soufre s'annonçait par une étrange sensation de chaleur dans l'intérieur du corps, et la présence du cuivre lui était révélée par un picotement particulier sur la langue. »

Zschokke écrivait ces lignes en 1842, bien longtemps avant que M. de Reichenbach eût entrepris ses recherches sur l'od. N'est-il pas singulier de voir les effets de l'od déjà connus et si bien décrits, sans que cependant on ait songé à en étudier la portée et la nature ? On préférerait contester la réalité de ces phénomènes, et les déclarer impossibles, au lieu de les examiner pour en rechercher la cause première. Et lorsqu'un naturaliste recommandable, un homme intègre, est venu enfin d'une main résolue sonder le mystère et y consacrer toute son activité, n'est-il pas étrange de le voir marcher seul dans cette voie, et y rester isolé jusque dans ces derniers temps ?

On prévoit par ce qui précède les services éminents que peuvent rendre les sensitifs dans l'exploitation des mines. Le filon d'or ou d'argent, de cuivre ou de fer, est épuisé ; de quel côté dirigera-t-on maintenant le marteau ? Où faudra-t-il percer de nouvelles galeries ? Le mineur est là indécis, hésitant. Mais qu'il s'adresse à un sensitif bien exercé à observer et à discerner les sensations odiques que produisent les métaux, et aussi sûrement que s'il voyait à travers le roc le minéral que l'on cherche, il indiquera de la main l'endroit où le marteau doit frapper, où la mine nouvelle doit s'ouvrir.

ARNOLD BOSCOWITZ.

(La suite à une prochaine livraison.)

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE ET CRITIQUE.

BIBLIOGRAPHIE FRANÇAISE.

PHILOLOGIE ET ETHNOGRAPHIE.

Les civilisations primitives en Orient. Chinois. Indiens. Perses. Babyloniens. Syriens. Égyptiens. Par M. L. A. MARTIN. — Paris, 1861, in-8° de iv-332 pages (Didier).

A. OTT. *L'Inde et la Chine.* — Paris, 1860, in-18 de 192 pages.

Histoire de la littérature des Hindous, par L. ÉNAULT. — Paris, 1860, gr. in-8° de 132 pages (Durand).

Voyage au pays des Mormons. Relation. Géographie. Histoire naturelle. Histoire. Théologie. Mœurs et coutumes. Par J. RÉMY. — Paris, 1860, 2 vol. gr. in-8° de LXXXVIII-432, VIII-344 pages, avec une carte et 10 grav. sur acier (Dentu).

Un mot sur le soi-disant tombeau de Sardanapale en Cilicie.

I.

Tracer, d'après les monuments connus, un tableau des grandes civilisations de l'ancien Orient; étudier le génie de chaque peuple dans la direction religieuse, morale et littéraire de son esprit et de ses œuvres; rechercher, dans le développement à la fois inégal et différent des civilisations primordiales, quelle part peut être attribuée à l'inégale aptitude des races, quelle part aux influences extérieures et accidentelles, et aussi ce qu'il y a dans chaque civilisation de local et de spontané, ce qu'il y a d'emprunté ou de transmis; déterminer enfin ce que les anciennes civilisations, toutes plus ou moins incomplètes, ont apporté à la haute civilisation de l'Europe moderne, et, finalement, quelle action les diverses civilisations de l'histoire ont eue sur le sort des peuples et sur les destinées générales de l'humanité: c'est là, certes, un des sujets d'étude les plus vastes et les plus difficiles, mais aussi un des plus beaux et des plus élevés que puisse se proposer un écrivain qui joindrait à la science de l'érudit le regard à la fois vaste et profond du philosophe et de l'historien. Comme un nouveau Cuvier, il lui faudra rapprocher les débris des sociétés antiques et en reconstruire le monde primordial; comme un autre Montesquieu, il lui faudra sonder la loi naturelle et la loi morale, les nécessités physiques et l'impulsion intérieure, pour remonter par l'observation et l'analyse jusqu'au principe des choses; comme Bossuet ou Herder, il verra l'homme dans sa force et dans sa faiblesse

devant l'œuvre de Dieu, l'esclave à la fois et le roi de la nature, et par la puissance d'un style inspiré il saura ranimer ces premiers âges de la vie des peuples. Telle nous apparaît une véritable histoire des civilisations primitives. Les investigations et les découvertes qui ont été faites de nos jours en Égypte, dans l'Inde et en Assyrie, en même temps qu'elles ont sur beaucoup de points renouvelé ou modifié les notions antérieures, augmentent à certains égards la difficulté de la tâche, en multipliant les sujets d'étude; mais aussi elles éclairent d'une vive lumière bien des côtés obscurs du problème.

Je ne sais si dans cette vue du sujet je m'en suis exagéré les conditions et les exigences; ce qui est sûr, c'est que M. Auguste Martin ne semble pas s'en être fait une idée aussi complexe. Son livre porte le cachet d'un labeur consciencieux; mais c'est surtout un travail d'extraits. Ce sont de bonnes notes et des matériaux pour une histoire; ce n'est pas l'histoire. Il ne lui faut demander ni l'analyse profonde qui va au cœur du sujet, ni les vues d'ensemble qui groupent les détails dans une large synthèse, ni ces rapides et lumineux aperçus qui font vivement ressortir les rapports et les oppositions, en même temps qu'ils sollicitent et élèvent la pensée. L'auteur ne s'est pas d'ailleurs suffisamment préoccupé de bien des sources récentes importantes à consulter dans des études nouvelles, et même les matériaux dont il s'est servi, bien que trop souvent insuffisants, auraient pu le préserver des trop fréquentes erreurs matérielles où il est tombé. Ces inexactitudes sont surtout nombreuses dans ce qui est dit des Védas et de la littérature védique. Il n'est pas permis de dire non plus « qu'aucune tradition ne fait venir les Phéniciens d'un pays étranger à la Syrie ».

Mais ce n'est pas une critique de détail que je veux faire de l'ouvrage de M. Auguste Martin, et je regrette même que le respect de la vérité, en un sujet qui a pris une importance considérable dans les études actuelles, m'ait conduit à des observations que sûrement l'auteur trouvera sévères. J'aime mieux donner un aperçu du plan qu'il a suivi. Ainsi que le titre l'indique, le livre traite successivement des Chinois, des Indiens, des Perses, des Babyloniens, des Syriens et des Égyptiens. Pour chacun de ces peuples, l'auteur cherche à faire connaître les lois, le culte, les mœurs, la constitution civile et politique, d'après les sources les plus accessibles : pour les Chinois, d'après le Chou-king et les quatre livres classiques (cette partie du livre est la plus développée, et, malgré de graves lacunes, la plus satisfaisante); pour les Indiens, principalement d'après le Rig-Véda (de M. Langlois) et le livre de Manou; pour les Perses, d'après le Zendavesta d'Anquetil-Duperron; pour les Babyloniens, d'après l'Écriture et les auteurs grecs (et à peine une mention accidentelle des recherches récentes et de leurs résultats); pour les Syriens (nom sous lequel l'auteur confond les Phéniciens, qui étaient Kouschites, et les Hébreux, qui étaient Sémites), d'après la Bible et les historiens grecs; pour les Égyptiens, enfin, d'après Hérodote, Diodore, les Lettres de Champollion et l'*Égypte ancienne* de Champollion-Figeac, sans nulle mention des travaux et des découvertes de Lepsius, de Brugsch, de Wilkinson, de M. de Rougé, de M. Mariette, etc., qui depuis vingt ans ont tant avancé les études égyptiennes.

II.

Dans un cadre beaucoup plus restreint, et sous une forme des plus modestes, le petit volume où M. Ott s'est proposé de mettre en regard l'Inde et la Chine

renferme sur la législation primitive et le caractère de la civilisation du peuple indien et du Céleste Empire, sur l'organisation sociale des deux nations et sur les causes qui les ont condamnées l'une et l'autre à un développement incomplet, des aperçus excellents et un exposé substantiel, quoique rapide. Quelques-unes des vues de M. Ott prêteraient sans doute à la controverse, par exemple, la confusion qu'il semble faire entre les Kouschites et les Touraniens (il est vrai que d'autres avant lui ont déjà commis cette hérésie ethnologique); mais en général on voit que l'écrivain connaît les bonnes sources et qu'il y a puisé. Il signale avec une parfaite raison la compression morale qui depuis l'origine de la société chinoise pèse sur l'individu par l'exagération du principe de l'autorité paternelle, comme la cause qui tout à la fois a produit le despotisme politique et entravé le progrès social. Dans l'Inde, des causes analogues, quoique différentes, ont conduit au même résultat; et, à ce point de vue, l'auteur aurait pu faire un intéressant rapprochement entre les deux peuples. M. Ott fait remarquer très-justement aussi que, lorsqu'il y a eu des révolutionnaires en Chine, leur but a été, non pas d'inaugurer des idées nouvelles, mais de restituer le culte altéré ou méconnu des institutions anciennes. « Ceci, ajoute M. Ott, explique parfaitement le caractère des Chinois et leur histoire, l'immobilité de ce peuple, la passivité des individus, leur routine imperturbable, leur répugnance contre toutes les idées progressives, le faible accueil qu'ils font aux croyances nouvelles, les racines peu profondes que ces croyances parviennent à jeter chez eux. — Parmi toutes les religions venues du dehors, poursuit l'auteur, le bouddhisme seul a pris une grande extension en Chine; mais c'est qu'en réalité il avait des rapports étroits avec les doctrines de certains sectaires chinois et qu'il ne conduisait à aucune transformation sociale. Le christianisme a fleuri sous la protection impériale; il a disparu devant la persécution. Le régime chinois possède la vertu fatale de conclure à sa propre perpétuité et de rendre le peuple inaccessible à toutes les idées nouvelles. Ces considérations expliquent aussi, jusqu'à un certain point, les particularités du caractère chinois. L'imagination doit s'éteindre chez un peuple dont les moindres mouvements sont prescrits et réglés à l'avance, et ce peuple ne peut guère briller par les qualités artistiques et poétiques. Obligé constamment de se contraindre et de calculer toutes ses actions et ses paroles, il doit devenir au contraire un peuple réfléchi, raisonnant, doué de l'esprit d'exactitude et de critique, se plaisant dans la perfection des petites choses. Grâce à cet esprit d'exactitude et grâce à l'écriture, qu'ils connaissaient dès les premiers temps, les Chinois ont eu une histoire. Leurs annales ont été tenues régulièrement depuis des époques reculées, et ils ont conservé des documents d'une haute antiquité. Ces documents constatent que la civilisation chinoise était à peu près complète aux débuts mêmes du Céleste Empire, et, de plus, que cet État modèle du gouvernement absolu et paternel a subi des révolutions plus nombreuses, plus sanglantes et plus effroyables qu'aucune république ancienne ou moderne, sans qu'aucune de ces révolutions ait amélioré d'une manière durable le sort de la société. »

Malgré l'immobilité constitutive de la société chinoise, l'auteur ne désespère pas de l'influence que peuvent exercer sur elle les rapports qui paraissent devoir s'ouvrir entre la Chine et les grandes nations occidentales. « Si la France et l'Angleterre peuvent obtenir que l'Empire du Milieu ouvre largement ses portes aux idées de l'Europe et entre dans la voie des communications amicales et paci-

flques avec l'Occident, si elles poursuivent ce but sans arrière-pensée de conquête et d'établissements militaires, elles rendront un grand service non-seulement à la civilisation générale, mais à la Chine elle-même, qui, renouvelée par l'action fécondante des principes chrétiens, pourra arriver à des développements inattendus et pleins d'originalité. »

III.

Ce n'est pas à ces graves et difficiles questions du développement des civilisations antiques que s'arrête M. Louis Enault; ce qu'il a vu surtout dans l'Inde, c'est la poésie. Esprit gracieux et délicat, conteur plein de finesse et de charme, l'auteur de *Nadje* et d'*Hermine* a dû se sentir attiré vers cette riche littérature, toute pleine d'éclat et de parfums comme le beau ciel de ces contrées de l'Orient. Seulement, les pages que M. Enault a écrites sur ce sujet de prédilection souffrent du titre qu'il leur a donné : *Histoire de la littérature hindoue*, c'est une inscription bien solennelle pour quelques impressions chaleureusement jetées au courant de la plume, et qui sans doute n'ont pas été destinées à se placer à côté des graves études d'un Lassen ou d'un Max Müller. Ce titre malheureux est d'autant plus coupable, que je le soupçonnerais volontiers d'avoir provoqué, par une sorte d'acquit de conscience, les quatre ou cinq chapitres préliminaires que M. Enault a intitulés : *les Védas*, *les Pourânas*, *les Oupanichads*, etc. Mais si l'on passe rapidement sur cette introduction compromettante, on rencontre bientôt des pages bien senties et bien dites, des pages qui se lisent avec plaisir et non sans profit, notamment une élégante rédaction de l'épisode de Savitri, et de bonnes remarques sur le théâtre hindou. M. Wilson, s'il vivait encore, serait heureux de se voir si bien interprété.

IV.

Ce ne sont pas quelques lignes, ce serait un long article qu'il faudrait consacrer à la relation que M. Jules Rémy nous a donnée du pays et de la société des Mormons, si l'on voulait faire ressortir tout ce que ce bel ouvrage renferme de neuf et d'important, de curieux, de piquant et de sérieusement instructif sur un sujet dont nous n'avons en général qu'une idée assez vague. Naturaliste et observateur, riche, d'ailleurs, et ayant pu visiter le territoire mormon dans d'excellentes conditions, M. Jules Rémy en a rapporté une étude physique et morale aussi complète que possible, et qui classe son livre parmi les meilleures relations. Je n'essayerai ni d'analyser ni d'extraire cette attachante odyssée; je ne puis que la signaler à tous ceux qui voudront approfondir ce curieux épisode de l'histoire morale du dix-neuvième siècle.

V.

Un mot encore sur un sujet auquel je suis ramené malgré moi. En rendant compte, dans un précédent Bulletin¹, du Voyage de M. Victor Langlois en Cilicie, — un de ces livres qui placent le critique consciencieux dans la désagréable alternative ou de mentir à la vérité ou de troubler d'une manière fâcheuse la bonne opinion qu'un auteur peut avoir de son œuvre, — j'avais dit qu'il était

¹ Livraison du 31 mars dernier, p. 301.

impossible d'admettre l'identité, affirmée par M. Langlois, d'une grande ruine située aux portes de Tarse et connue dans le pays sous le nom turc de Dunuch-Tâch, la Pierre renversée, avec le tombeau de Sardanapale mentionné par les anciens. J'avais cru tout à fait inutile d'insister sur ce point, ne pensant pas, nonobstant l'opinion avancée par l'auteur du *Voyage en Cilicie*, qu'en présence des textes bien connus, la question pût même soulever l'ombre d'un doute pour les antiquaires et les géographes. Mais voici que dans cette *Revue* même, d'une manière incidente, à la vérité, et sans discussion particulière, l'hypothèse de M. Langlois est rappelée comme ayant « une extrême probabilité »¹. M. Élie Reclus est un géographe trop instruit pour avoir avancé un pareil fait s'il y eût accordé la moindre attention. Son assentiment ne peut donc être qu'une de ces concessions de pure bienveillance auxquelles on n'est que trop enclin dans la critique. Je suis peut-être d'un puritanisme ridicule; mais je ne saurais, pour mon compte, me plier à ces concessions commodes, alors surtout qu'il s'agit d'un fait scientifique qui a son importance. Je me dois donc, et je dois à ceux de mes lecteurs qui veulent bien attacher quelque valeur aux appréciations de cette chronique, de justifier celle que j'ai exprimée sur le point dont il s'agit.

La démonstration ne sera ni longue ni compliquée, car les autorités sont aussi claires et aussi formelles que possible. Je laisserai même de côté le « caractère assyrien » que l'on prétend reconnaître dans le Dunuch-Tâch, quoique rien ne soit moins assyrien — à en juger par les monuments exhumés à Ninive, à Khorsabad et à Nemroud — que la construction massive de cette ancienne ruine. Ceci est une controverse archéologique absolument inutile dans la question. Il suffit d'une seule remarque : le tombeau de Sardanapale était à *Anchiale*, « sous les murailles d'Anchiale », comme s'exprimait Aristobule, témoin oculaire sur lequel s'appuie Strabon (liv. XIV, p. 671) et que cite Athénée (liv. XII, p. 530), et le Dunuch-Tâch est aux portes de Tarse. Il faudrait donc, pour que l'identité fût possible, qu'*Anchiale* et *Tarsus* ne fussent qu'une seule et même ville. Or, ouvrez tous les anciens auteurs qui ont prononcé le nom d'*Anchiale*, Strabon, qui vient déjà d'être cité, Plin (liv. V, c. 24), Arrien dans son Histoire des expéditions d'Alexandre (liv. II, c. 3), Eustathe dans ses Scholies sur le vers 875 de Denys le Périégète (p. 271 de l'édition de Bernhardt), et enfin, sans allonger inutilement cette liste, Étienne de Byzance, au mot *Anchiale* de son Dictionnaire, partout vous trouverez la position de cette dernière ville uniformément et nettement indiquée à une petite distance au-dessus de la côte, sur une rivière qui prenait de la ville son nom d'*Anchialeus*, à l'ouest de l'embouchure du *Cydnus*, ou rivière de Tarse. Dans Arrien, Alexandre, partant de Tarse et se portant à l'ouest vers *Soli*, arrive à *Anchiale* à la fin de la première journée, et à *Soli* le second jour.

Il serait, je pense, inutile d'insister davantage. J'ajouterai seulement, — et c'est peut-être ce qui sera sorti de plus utile de cette petite discussion, — que, d'après l'ensemble des données anciennes, il semble que le site d'*Anchiale* doit se chercher non loin du village actuel de Matéra, entre Tarse et Mézelli (site de l'ancienne *Soli*). C'est là qu'il pourrait être intéressant d'entreprendre quelques fouilles.

¹ Livraison du 15 mai, p. 47.

PÉRIODIQUES FRANÇAIS.

Journal asiatique. Février-mars.

Notes de M. *Ét. Quatremère* sur divers sujets orientaux. M. Quatremère, après avoir fait paraître le texte des *Prolégomènes* d'Ibn-Khaldoun dans les volumes XVI, XVII et XVIII des *Notices et extraits*, devait en publier la traduction; mais il n'en a laissé que le commencement, qu'il avait accompagné, selon son habitude, de notes étendues. M. Mohl a pensé qu'il serait utile de sauver de l'oubli celles de ces notes qui offrent un intérêt historique ou géographique, et il les donne ici sans aucun changement. En voici le sujet : 1° sur les Barmécides; 2° sur le séjour des Israélites dans la presqu'île du Sinai; entre autres questions débattues dans cette note est celle de la position de la ville de Madian; 3° sur Tabari, l'historien; 4° sur Ibn-Kelbi, l'historien; 5° sur Bekr Mohammed el-Tortouschi; 6° sur la ville de Forat, dans la Mésopotamie; 7° sur les peuples qui portent le litham; 8° sur le pays de Tekrou; 9° sur le pays de Mali; 10° sur la ville de Kazwin. — *Belin*. Notice biographique et littéraire sur Mir Ali-Chîr-Névâii, suivie d'extraits tirés des œuvres du même auteur. Ali-Chîr, un des écrivains éminents de la Perse, florissait à la fin du neuvième et au commencement du dixième siècle de l'hégire, c'est-à-dire vers la fin du quinzième siècle de notre ère. Il était de race turque, et c'est en turc que sont écrits la plupart de ses ouvrages. Le principal est une *Galerie des poètes*.

Revue archéologique. Avril.

A. *Chabouillet*. Notice sur un coffret d'argent exécuté pour Franz de Sickingen (fin). — G. *Perrot*. Sceaux trouvés sur des anses d'amphores thasiennes. Noms et symboles qu'ils contiennent. — *De Saint-Marceaux*. Instruments en silex taillés trouvés dans le diluvium à Quincy-sous-le-Mont (Aisne). Avec cette épigraphe empruntée à M. Boucher de Perthes : « Les silex taillés sont nos premiers trophées et nos premières médailles. » — *Chabas*. De la circoncision chez les Égyptiens. Cette note du savant égyptologue est un commentaire d'un fragment de bas-relief égyptien représentant une scène de circoncision. — *Viollet le Duc*. L'église impériale de Saint-Denis. — *Chaudruc de Crazannes*. Lettre à M. Alfred Maury sur diverses appellations de Mars considéré comme divinité topique des Gaulois, et sur les monuments épigraphiques qui lui sont relatifs.

Journal des savants. Avril.

Histoire de la lutte des papes et des empereurs de la maison de Souabe, par de Cherrier (2° article de M. *Mignet*). — *Flourens*. De Réaumur et des abeilles (4° article). — Essai sur les systèmes métriques et monétaires des anciens, par Dom V. Queipo (article de M. *Litté*). — Les Ennéades de Plotin, trad. pour la première fois en français, par M. Bouillet (3° article de M. *Ch. Lécéque*).

V. S. M.

HISTOIRE.

Histoire de la restauration, de M. LOUIS DE VIEL-CASTEL (vol. III et IV).
Michel Lévy, éditeur.

M. de Viel-Castel continue avec autant de zèle que de succès la publication de son *Histoire de la restauration*. Les deux premiers volumes, dont la *Revue germanique* a parlé lors de leur apparition, s'arrêtaient au retour de Napoléon et à son installation nouvelle aux Tuileries. Les deux volumes qu'il publie aujourd'hui s'ouvrent à la promulgation de l'acte additionnel et s'arrêtent au mariage du duc de Berry. Ces deux volumes, qui au point de vue politique et pratique contiennent peut-être des enseignements plus immédiatement profitables que les deux premiers, se distinguent comme eux par les qualités que la critique s'est plu à reconnaître chez M. de Viel-Castel. Au premier rang, mérite suprême quand il s'agit d'une histoire politique et presque contemporaine, il faut placer l'impartialité. Ordinairement les histoires de la restauration sont faites en vue d'un système, tantôt dans un esprit exclusivement bonapartiste, tantôt dans un esprit exclusivement légitimiste, tantôt au seul point de vue du sentiment national auxquelles elles sacrifient la liberté, tantôt au point de vue de l'opinion libérale et constitutionnelle à laquelle elles subordonnent le sentiment national. Rien de pareil chez M. de Viel-Castel. Quoique ses sympathies pour un régime constitutionnel, libéral et modéré soient visibles, il est loin de célébrer comme un bienfait l'invasion qui l'a rétabli; son libéralisme monarchique n'altère point son patriotisme, et réciproquement. Napoléon et les députés des cent-jours, Louis XVIII et la chambre introuvable, les bonapartistes et les émigrés, les terroristes de la révolution et ceux de l'ancien régime y sont jugés sans esprit de réaction ni de réhabilitation, sans rien qui rappelle les partis pris et les préjugés de la politique. Aussi nous ne craignons pas de dire que l'histoire de M. de Viel-Castel est celle que nous aimerions voir de préférence à toute autre adoptée par le public; nous n'en exceptons ni celle de M. de Vaulabelle, si émouvante et si dramatique dans ses premiers volumes, ni celle de M. de Lamartine, si éloquente partout, mais empreintes l'une et l'autre de préventions involontaires et préconçues; écrites, la première dans un style qui rappelle trop les ardeurs de la polémique quotidienne; la seconde, dans un langage magnifique et pourtant trop voisin de la discussion oratoire. L'œuvre de M. de Viel-Castel n'est ni d'un publiciste ni d'un orateur, elle est tout simplement d'un historien.

Nous avons dit que les récents volumes de M. de Viel-Castel pouvaient nous fournir des renseignements pratiques d'une application plus journalière que les premiers volumes. La raison en est simple : les deux derniers nous racontent la seconde restauration, les deux précédents racontent la première. Or la chute de Napoléon n'a rien à nous enseigner de nouveau en ce qui touche la pratique ordinaire du régime parlementaire. Elle prouve que le pouvoir absolu est impuissant à se modifier et à résister à ses propres entraînements; toutefois l'histoire nous en avait déjà donné plus d'un exemple, et l'entrée des alliés dans Paris ne nous en apportait pas une preuve plus péremptoire, ce n'était que le dénouement de fait du drame militaire; moralement tout le monde avait sur la politique impériale une conviction faite depuis les guerres de Russie et d'Espagne. Au contraire, la seconde chute de Napoléon a une signification toute

politique, non relativement à sa lutte contre l'Europe, sur ce point la situation se continue; mais relativement à son système intérieur, qui ne sera plus le même. Comment ce système se modifiera-t-il? Là est l'enseignement et l'intérêt de l'histoire des cent-jours.

Quant aux Bourbons, si leur premier établissement suffit à faire prévoir l'esprit qui présidera à la politique de la restauration, ce n'est cependant qu'avec le second établissement que cette politique se caractérise et se précise. Le premier n'est guère à proprement parler qu'une réaction pure et simple, née spontanément, naturellement, de la force des choses et de la logique des passions, et qui n'a eu le temps ni de se développer ni de se régulariser; après le retour de Gand seulement, elle prend son vrai caractère, celui qu'elle gardera dans l'histoire.

Ce qui établit une différence si considérable entre le gouvernement des cent-jours et le gouvernement impérial d'avant l'île d'Elbe, c'est que l'un est un gouvernement constitutionnel et l'autre un gouvernement absolu. L'autorité, temporelle ou spirituelle, peut-elle renoncer d'elle-même à la toute-puissance quand elle s'y est habituée? Est-elle sincère si elle y renonce par la force des choses autant que par sa propre volonté? Sa renonciation, quelque sincère qu'elle soit, pourra-t-elle dissiper les défiances, les craintes nées des excès et des abus du passé? Telles sont les questions que soulève inévitablement dans l'esprit l'acte additionnel octroyé par l'Empereur « à ses peuples ».

L'acte additionnel a été octroyé par Napoléon en vertu de sa propre souveraineté, sans le concours du peuple ou des chambres, et par conséquent, en apparence, conformément à sa libre volonté. Mais nous venons de le dire, il n'y avait là qu'une apparence destinée à sauver aux yeux du public la majesté impériale, et ceux qui reprochent à l'Empereur de s'être créé un obstacle, en élevant en face de lui des pouvoirs rivaux, peuvent sans crainte l'absoudre de cette faute, car si jamais charte octroyée fut le fruit de la nécessité, ce fut l'acte additionnel. En revenant de l'île d'Elbe, Napoléon ne trouvait personne qui voulût lui remettre le pouvoir sans conditions. « Malgré les professions de foi libérales » qui remplissaient ses discours, malgré les hommages qu'il ne cessait de rendre » au principe de la souveraineté du peuple, les amis de la liberté remarquaient » avec inquiétude qu'aucune garantie sérieuse n'avait encore été donnée, et » qu'à côté de quelques concessions arrachées par l'opiniâtreté de Carnot, des » décrets arbitraires venaient trop souvent rappeler les plus mauvais temps de » la tyrannie.... On en tirait la conclusion qu'il fallait profiter des embarras de » sa position et du besoin qu'il avait de tout le monde pour lui lier les mains, et » pour établir un mode de gouvernement libre qui pût résister à ses empiétements. » (Vol. III, p. 2.) Tels étaient les vœux et les sentiments hautement exprimés, et des républicains qui voulaient une constitution au nom de la souveraineté populaire et sans rien qui la rattachât aux constitutions de l'empire, et des constitutionnels au nom de la séparation des pouvoirs, et des bonapartistes intelligents, comme Labédoyère, Regnaud de Saint-Jean d'Angely, de Lavalette, etc., et de tous ceux enfin, et c'était presque tout le monde, qui s'étaient ralliés à l'empire en haine des Bourbons. Le tort de Napoléon n'est donc pas de s'être flé imprudemment à la liberté en face d'une question de salut public, son tort est plutôt de s'y être rallié de mauvaise grâce, après hésitation, de manière à laisser trop voir qu'il s'inclinait devant la nécessité. Le retard qu'il mit à promulguer l'acte additionnel avait excité déjà les appréhensions des

hommes qui se disposaient, comme Lafayette, à se rallier sincèrement à l'empire en vue de la liberté politique et de la défense nationale; son insistance à vouloir faire de la loi fondamentale de l'État, non une constitution nouvelle, mais une continuation pour ainsi dire des constitutions de l'empire, excita les soupçons des républicains, qui y virent une atteinte au principe de la souveraineté nationale et comme une arrière-pensée de revenir plus tard au régime antérieur à l'aide de quelque subterfuge de dialectique. La façon dédaigneuse dont il parla à Benjamin Constant de la liberté, de la tribune, des assemblées, mécontenta les constitutionnels; de leur côté, les modérés s'effrayèrent des paroles menaçantes avec lesquelles il s'opposa à ce que l'acte additionnel contint formellement, comme la charte de Louis XVIII, l'abolition de la confiscation.

« On me pousse dans une route qui n'est pas la mienne! La France me cherche » et ne me trouve plus! L'opinion était excellente, elle devient exécrable! La France se demande ce qu'est devenu le vieux bras de l'Empereur, ce bras dont elle a besoin pour dompter l'Europe. Que me parle-t-on de bonté, de justice abstraite, de lois naturelles? La première loi, c'est la nécessité; la première justice, c'est le salut public! » (Vol. III, p. 20.) Enfin la manière dont l'acte additionnel fut promulgué vint réunir tous les partis dans un même sentiment de défiance. Carnot, les ducs Decrès, de Vicence et d'Otrante pensaient qu'il était de bonne politique de ne pas le promulguer avant de l'avoir soumis à des débats publics et solennels; ils représentèrent que « suivre une autre marche, » ce serait éveiller de dangereuses défiances et s'exposer à blesser les partisans de la souveraineté nationale, à qui on avait fait tant de promesses.... Napoléon promit de réfléchir à leurs objections, mais son parti était pris, et le surlendemain, 23 avril, le *Moniteur* publia l'Acte additionnel aux constitutions de l'empire. » (Vol. III, p. 22.)

La forme emporte le fond, ce dicton peut s'appliquer plus souvent peut-être en politique qu'en toute autre circonstance. L'acte additionnel en lui-même, à part quelques articles, notamment ceux relatifs au corps électoral, était aussi libéral qu'on pouvait alors raisonnablement le demander; le temps se serait chargé de l'améliorer progressivement. S'il fut accueilli avec tant de froideur et même tant d'hostilité, la faute en est moins à ses lacunes qu'aux hésitations, aux réticences de l'Empereur. Il faut, pour que les concessions du pouvoir soient acceptées avec confiance et sécurité, qu'elles soient faites avec abandon, avec une libéralité qui ne laisse percer aucune arrière-pensée. Napoléon, dit M. de Viel-Castel, qui croyait avoir fait d'immenses sacrifices à l'opinion publique, éprouva autant de surprise que de dépit en les voyant accueillir ainsi. « On dit qu'il eut un moment la pensée de reprendre ses concessions, de ressaisir son omnipotence, et que le conseil lui en fut donné, non-seulement par des amis dévoués, mais par des jacobins qui pensaient que la dictature était le seul moyen d'opposer une résistance efficace aux ennemis du dehors, en comprimant les partis et en excitant l'ardeur populaire. Carnot était d'un autre avis; il aurait voulu que, pour apaiser le mécontentement causé par l'acte additionnel, on reconnût formellement la nécessité d'y apporter des améliorations, que la chambre des représentants fût appelée à le reviser, et qu'on réservât au peuple le droit de le sanctionner définitivement dans les assemblées primaires. » (Vol. III, p. 31.) Napoléon écarta ces deux partis extrêmes, le dernier comme entaché d'esprit démocratique; il fit comme tous ceux qui, se trou-

vant engagés dans une situation fautive, n'osent en sortir par un coup de parti; il espéra se tirer d'embarras en gagnant du temps, pensant sans doute que la guerre et une victoire relèveraient l'opinion militaire et rendraient moins ombrageuse l'opinion parlementaire. Dans cette intention, il se résolut à ajourner indéfiniment la convocation des chambres. Résolution doublement malheureuse, car d'une part c'était donner un aliment et un prétexte aux susceptibilités de l'opinion, et de l'autre, en n'y persévérant pas et en cédant sur les réclamations de ses principaux ministres, il atténuait le bon effet que devait produire une convocation immédiate et spontanée. On sut, en effet, qu'il avait en quelque sorte obéi à la pression de ses conseillers et de ses adhérents, qui, partageant eux-mêmes la défiance publique, pensèrent qu'il fallait rassurer les esprits en le liant à l'exécution de ses engagements. « C'était l'avis de Carnot, de MM. Regnaud de Saint-Jean d'Angely et Lavalette, de Benjamin Constant, des généraux Dumas et Sebastiani. Dans une sorte de conseil qui se réunit, à l'insu de l'Empereur, chez le ministre de la police, la question de la convocation immédiate des chambres fut discutée et examinée sous tous ses aspects.... » Napoléon se révolta d'abord contre la résolution qu'on lui faisait ainsi parvenir, il persista même pendant plusieurs jours dans sa résistance, et il fallut, pour la surmonter, que Regnaud lui fût entrevoir, avec sa propre démission, celles de plusieurs autres ministres et conseillers d'État. Un décret du 30 avril attesta cette nouvelle victoire remportée sur la volonté de l'homme qui avait si longtemps dominé l'Europe, et qui maintenant, abandonné par la force morale plus encore que par la force matérielle, se voyait contraint à subir presque en toute rencontre la loi de ses serviteurs. » (Vol. III, p. 37.) A cette concession faite seulement à ses conseillers et qui put rester ignorée de la majorité du public, Napoléon en ajouta une autre qui, par sa solennité, était de nature à porter plus profondément atteinte au prestige du souverain. Nous avons vu qu'il avait refusé à Carnot de reconnaître aux deux chambres, par un décret, le droit de réviser et d'améliorer la constitution. Lors de la convocation du Champ de mai, les électeurs ne craignirent pas de faire la même réclamation non sous forme de vœu, mais comme une chose convenue, non sujette à contestation, en un mot, comme un droit pur et simple. « Confiant dans les promesses de Votre Majesté, » disait l'adresse des électeurs, nous remettons à nos représentants et à la chambre des pairs le soin de revoir, de perfectionner, de consolider de concert, sans précipitation, sans secousse, avec sagesse et maturité, notre système constitutionnel et les institutions qui doivent en être la garantie. » Ce fut après cette adresse, en quelques endroits comminatoire, qui se terminait par une phrase rendue il est vrai plus parlementaire dans la rédaction définitive, où l'on disait : « Nous nous sommes ralliés à vous parce que nous avons espéré que vous nous rapporteriez de la retraite toute la fécondité des repentirs d'un grand homme; » ce fut, disons-nous, en réponse à une adresse écrite dans un esprit si marqué d'hostilité que l'Empereur reconnut aux chambres le droit de révision !

Il faut se rappeler tous les antécédents analogues à ceux-ci pour comprendre l'attitude des députés vis-à-vis de l'Empereur. De part et d'autre, même avant tout rapport, l'aigreur était dans les cœurs. Les concessions arrachées n'avaient point dissipé l'inquiétude des représentants et avaient irrité l'orgueil du souverain. Toutefois on doit le reconnaître : au début du conflit qui devait se prolonger

entre les deux pouvoirs durant les cent-jours, la dignité et la modération furent du côté de Napoléon. La chambre des députés dès sa première séance, entraînée par M. Dupin, jaloux de manifester sa rude indépendance, laissa soulever à propos du serment des objections aigres, personnelles, et d'un caractère irrespectueux. La discussion sur la question de savoir s'il convenait de donner à l'Empereur la qualification de *grand homme*, de *héros* ou de *grand monarque*, rappelle par sa puérilité la séance de la Législative relativement aux fauteuils du président et du roi, et, rapprochement assez singulier ! c'est un des survivants du parti girondin qui prit la plus grande part à la dernière discussion. La chambre des pairs elle-même, à l'imitation de la chambre des députés, donnait des conseils qui ressemblaient à des leçons, disait que tout pouvoir vient du peuple et est institué par le peuple, parlait des entraînements de la prospérité et des séductions de la victoire. Napoléon subit ces affronts en frémissant sans doute, mais il se modéra assez pour ne rien faire ni dire qui pût surexciter de nouveau les susceptibilités des parlementaires. Seulement, de même que les assemblées n'avaient point su oublier leurs défiances et leurs rancunes pour s'unir à lui en vue de la défense nationale, de même il ne sut pas les gagner, les conquérir comme l'eût fait Henri IV, et les convaincre de son amour sincère et définitif pour la liberté constitutionnelle. Il ne le sut pas, non en raison de la roideur de son caractère, ainsi qu'on l'en a accusé, non même en raison des craintes que lui inspirait la liberté, mais parce qu'il ne croyait pas à l'amour sincère et désintéressé des parlementaires pour cette liberté qu'ils encensaient. Il ne vit en eux que des factieux, que des avocats, que des ambitieux en quête d'influence et de places, grands mots que de tout temps le pouvoir a jetés à la face des oppositions ; il ne vit pas, ou ne voulut pas voir qu'ils obéissaient, quels que fussent les sentiments de chacun d'eux, à un mouvement d'autant plus impérieux, qu'il était né de la force des choses et non de l'exaltation de l'esprit, non de la licence des imaginations, comme aurait pu l'être un mouvement révolutionnaire.

De tous ces faits et de beaucoup d'autres mis en lumière avec autant d'art que de mesure par M. de Viel-Castel, les historiens de la restauration tirent généralement cette conclusion que Napoléon ne voulait pas sincèrement la pratique du régime constitutionnel. Nous ne serons pas aussi affirmatif ; les hésitations mêmes de Napoléon, ses lentes concessions, ses résistances obstinées sont pour nous la preuve de sa sincérité ; s'il eût nourri la pensée d'un futur coup d'État, il eût tout accordé, sans rien retenir, afin d'écarter tout soupçon. Nous croyons donc qu'il voulut le régime constitutionnel ; seulement il le voulut par résignation plus que par affection. Là, pour nous, est toute la moralité politique de l'histoire des cent-jours et de la seconde restauration. N'est-ce pas en effet un spectacle très-instructif et bien fait pour soulever de fécondes réflexions, que de voir à quelques mois d'intervalle la dynastie populaire et démocratique se résigner à la liberté, et la dynastie du droit divin se résigner à la révolution ? Car les concessions de Louis XVIII ne sont pas plus volontaires que celles de l'Empereur, témoin sa première proclamation de Cambrai ; il cède, lui aussi, non plus à l'esprit libéral qui renait, mais à l'esprit de la révolution qui persiste. A cette occasion, M. de Viel-Castel se demande : la France était-elle révolutionnaire ou libérale ? Et il se répond qu'elle n'était que libérale ; nous regrettons qu'il n'ait point reconnu qu'elle était à la fois libérale et révolutionnaire.

Nous savons bien que le mot révolutionnaire est fort compromis, l'esprit de parti en a fait une injure, il est synonyme d'excès et de violence. Voilà pourquoi nous aurions voulu que le sagace historien dégagât ce mot de la signification qu'on lui donne ordinairement. Pour les hommes de l'émigration, Talleyrand, Lafayette, Lanjuinais étaient révolutionnaires, et ils l'étaient parce qu'ils voulaient, non la terreur et les lois d'exception, mais le concordat, la division par départements, le code civil, l'égalité devant la loi, la liberté des cultes, enfin les institutions et les droits nés de la révolution même.

La réserve que nous venons de faire n'engage en rien l'impartialité de M. de Viel-Castel, c'est une question d'appréciation. D'ailleurs si M. de Viel-Castel se sent quelque peu troublé en face du mot révolutionnaire, il n'a pas moins d'antipathie pour le mot contre-révolutionnaire et pour ce qu'il représente. Le récit qu'il trace de la réaction royaliste est énergique, indigné, et nous laisse sous le coup d'une impression d'autant plus forte, qu'il n'est animé d'aucune passion hostile, d'aucune prévention de caste et de parti contre ceux qui eurent le malheur de s'en faire les auteurs et les complices. Que d'enseignements dans cette réaction ! et comme elle prouve bien que des principes les plus opposés, des doctrines les plus contraires, des classes les plus différentes peuvent naître les mêmes passions, les mêmes violences, les mêmes excès. On a comparé la terreur blanche à la terreur révolutionnaire, certes celle-ci a été plus terrible dans ses effets, mais celle-là a mérité à plus juste titre peut-être la sévérité de l'histoire. La première terreur sortit du sein de la guerre étrangère et de la guerre civile, du sein des désastres et des dangers ; la seconde sortit du sein du triomphe et de la victoire.

Nous ne suivrons pas M. de Viel-Castel jusqu'à la fin de son quatrième volume, car les événements qu'il y raconte, quelque intéressants qu'ils soient en eux-mêmes, ne permettent pas de porter encore un jugement définitif sur la première phase du second établissement des Bourbons. Ces événements ne se complètent que par la dissolution de la chambre introuvable et l'avènement du ministère Decaze. Quel sera le jugement de M. de Viel-Castel ? Il sera équitable, nous n'en doutons pas ; cependant si nous avons quelque désir à manifester, nous voudrions le voir se prononcer avec une certaine sévérité non-seulement contre les violences des fanatiques, comme les Vaublanc, les Labourdonnaye, les Bellart et les Trinquelague ; mais encore, mais surtout contre les violences autrement dangereuses d'hommes relativement libéraux et modérés. Que M. Bellart insulte le maréchal Ney dans un exorde qui rappelle par sa boursouflure grotesque les avocats de la comédie de Racine, rien n'est moins contagieux ; ce qui jette le trouble dans les consciences, ce qui fait douter de la justice, de l'honneur, de la morale, c'est de voir des hommes comme M. de Martignac, M. Decaze, M. Lainé, M. de Richelieu faire appel aux mêmes passions, s'associer aux mêmes actes. Madame Necker prétend qu'un malhonnête homme n'a pas le droit de faire une bonne action, parce que, dit-elle, cela donne à croire que la morale est en dehors de la logique ; à plus forte raison aurait-elle pu dire qu'en politique un libéral n'a pas le droit d'invoquer le salut public, comme l'a fait M. Decaze à propos d'un projet de loi suspensif de la liberté individuelle, qu'un constitutionnel n'a pas le droit de concourir à l'établissement des cours prévôtales et des lois d'exception, comme l'ont fait certains parlementaires. Les entraînements de l'esprit de parti, la violence des temps, l'influence des circon-

stances, ne sont que des excuses insuffisantes; les âmes énergiques et droites savent s'y soustraire, la restauration elle-même en a donné plus d'un exemple, témoin Lanjuinais et M. le duc de Broglie.

Une autre question purement politique qui se présente d'elle-même à un historien de la chambre introuvable, est celle dont Machiavel dans ses discours sur Tite-Live a fait le sujet d'un chapitre. Machiavel se demande si la liberté a plus de dangers à courir de la part de ceux qui veulent conserver que de la part de ceux qui veulent acquérir, et après avoir posé le pour et le contre, il conclut en faveur des petits et au détriment des grands. De nos jours la question doit se poser dans des termes plus généraux, et l'on peut se demander si la liberté a plus à craindre de l'amour de l'égalité, qui est la passion des démocraties, que de la haine de l'égalité, dont ne sont pas exemptes les aristocraties. Quel sera sur ce point encore le jugement de M. de Viel-Castel? Nous ne savons. Toutefois il nous semble que l'histoire de la chambre introuvable fournirait plus d'un argument à ceux qui auraient du penchant à adopter l'opinion de Machiavel.

En finissant, qu'on nous permette de rappeler les qualités littéraires du récent historien de la restauration. Le style de M. de Viel-Castel est clair et facile, sans devenir jamais fade ni banal; il reste noble, soutenu, et dans le ton historique. L'auteur sait analyser les lois et les débats parlementaires sans se transformer en publiciste qui discute, ni en rapporteur prolix et surabondant, comme le font certains historiens qu'il ne serait pas difficile de nommer. Il a le don du résumé, mérite qu'on ne saurait trop apprécier dans une histoire parlementaire et contemporaine, où l'écrivain est tenté de se perdre dans des détails multipliés. Parce qu'il ne sacrifie ni au lieu commun, ni à l'emphase, ni à la déclamation, peut-être trouvera-t-on qu'il a trop souci de l'élégance et de la distinction; toutefois quelque préoccupation qu'il ait de la convenance, ni la chaleur ni le trait pittoresque et original ne lui font défaut à l'occasion, ainsi que le prouvent ses tableaux de la réaction blanche, ses portraits de M. de Serres et du duc de Richelieu, etc.

EUGÈNE MARON.

BIBLIOGRAPHIE ALLEMANDE.

VOYAGES.

Reise durch die Wüste Atacama, auf Befehl der chilenischen Regierung im Sommer 1853-54 unternommen und beschrieben von Dr. RUD. AM. PHILIPPI, Professor, etc.
 (Voyage au désert d'Atacama, exécuté par ordre du gouvernement chilien dans l'été de 1853 à 1854, par le Dr R. A. Philippi, professeur de zoologie et de botanique à l'université de Santiago et directeur du musée de la même ville.)
 — Halle, Ed. Anton, 1860, grand in-4^e de x-192-62 pages, avec une carte et 27 planches, vues, histoire naturelle, etc.

L'exploration de la région des Andes comprise entre Copiapo et Atacama, faite par le docteur Philippi dans les années 1853 et 1854, a donné à la science un des documents les plus importants qui aient enrichi depuis quinze ans la géographie de l'Amérique du Sud. M. Philippi s'embarqua le 22 novembre à Valparaiso (le port de Santiago), en compagnie d'un ingénieur, M. Doelle, sur la goëlette de guerre dans laquelle ils devaient remonter une partie de la côte. L'expédition était bien pourvue des instruments nécessaires pour les observations physiques et astronomiques. En même temps que le docteur Philippi étudierait la configuration du pays, sa nature et ses productions, M. Doelle devait faire les relevés nécessaires pour en construire une carte exacte.

Le territoire auquel on applique communément la dénomination de désert d'Atacama ne forme rien moins que la moitié septentrionale du Chili; il commence à Capiapo, par 27° $\frac{1}{4}$ environ de latitude australe, et s'étend jusqu'à San-Pedro de Atacama, à la pointe septentrionale d'une lagune saline du même nom, vers les confins de la Bolivie, à peu près par 22° $\frac{1}{4}$. La longueur de cette partie du territoire chilien est donc, du sud au nord, de près de cinq degrés. C'est cet espace qu'allaient étudier les deux explorateurs.

Après une courte relâche à Caldera et une excursion à Copiapo par le chemin de fer qui relie les deux villes, on jeta l'ancre, le 7 décembre, dans le port de Chanaral. Le lieu est par 26° 20' de latitude australe. C'est là que commencent, à vrai dire, le voyage du docteur Philippi et ses investigations sérieuses. A partir de ce point de la côte, la route de l'expédition jusqu'à San-Pedro de Atacama (un intervalle de 150 lieues) tend généralement au nord-est, d'abord en vue du littoral, puis à travers de vastes plaines d'une affreuse aridité, sans une goutte d'eau, sans la moindre trace de végétation, et finalement sur le plateau accidenté qui domine ces tristes plaines, et d'où partent les vallées (presque toujours sans eau) qui descendent vers l'ouest, et vont, à une trentaine de lieues de leur origine, aboutir à la mer. La description de ces solitudes rappelle les plaines arides du Hedjaz, avec leurs ouâdis, ou vallées sèches; parfois aussi on pourrait se croire au milieu du Sahara algérien. Comme le Sahara algérien, le plateau d'Atacama a ses lagunes salines couvertes d'efflorescences neigeuses, avec cette différence qu'en aucun temps de l'année ces lagunes chiliennes ne se changent en véritables lacs, comme les Sibkas du sud de l'Atlas.

San-Pedro d'Atacama, la principale localité de la province, est une bourgade

de 5 à 600 habitants, muletiers pour la plupart, et principalement occupés au transport des marchandises entre Copiapo et la haute Bolivie. Les habitations, séparées les unes des autres, ne sont guère que des chaumières bâties en pisé. L'expédition y séjourna huit jours, occupée à recueillir des informations ou à des excursions dans les territoires environnants, notamment aux mines de cuivre de San-Bartolo, à cinq lieues au nord d'Atacama. On se remit en route le 30 janvier. On prit droit au sud par le milieu du plateau, laissant à droite, ou à l'ouest, la plus grande partie de la route que l'on avait suivie en venant. Le 25 février, l'expédition était de retour à Copiapo.

Les détails qui, dans la relation, accompagnent ce long itinéraire ne seraient guère de nature à entrer dans notre extrait, alors même que nous aurions un plus long espace à y consacrer. Une contrée nue, aussi généralement monotone, en grande partie déserte, et n'ayant dans ses meilleurs endroits que de rares et pauvres habitants, ne comporte ni beaucoup de détails pittoresques ni de longues observations de mœurs. La valeur du voyage du docteur Philippi est tout entière dans ses observations scientifiques, tant pour l'histoire naturelle que pour le caractère même et la configuration de la région explorée; mais aussi, sous ce double rapport, les notions déposées dans la relation sont aussi neuves qu'importantes.

Toutes nos géographies nous enseignent qu'une chaîne immense et d'une grande hauteur, la cordillère des Andes, s'étend du nord au sud dans toute la longueur de l'Amérique méridionale, depuis l'isthme de Panama jusqu'aux extrémités de la Patagonie; cette notion est beaucoup trop uniforme et trop absolue. Elle est tout à fait inexacte pour une grande partie du Chili. Dans toute la région étudiée par l'expédition actuelle, le docteur Philippi a constaté qu'il n'existe pas de chaîne de montagnes dans le sens ordinaire du mot; entre la côte chilienne et les plaines argentines (les Pampas), il y a seulement un large plateau de 10 à 12 ou 13,000 pieds d'altitude dans ses parties les plus élevées, semé d'un grand nombre de pics isolés et de groupes de hauteurs qui ne présentent nulle part l'aspect d'une chaîne, ayant de vastes espaces absolument nus, unis, non pas sablonneux, comme on l'a dit, mais couverts de pierres et de gravier, avec des dépressions où se sont formées les lagunes salines déjà mentionnées. La plus septentrionale de ces lagunes, et aussi la plus étendue, celle d'Atacama, n'a pas moins de 25 lieues de longueur, sur une largeur de 5 à 6 lieues; plus au sud, la lagune de Punta-Negra a encore 8 à 9 lieues dans sa plus grande dimension. La première est à une altitude de 7,400 pieds; la seconde, à 8,000 environ. Ces dépressions forment au milieu du plateau comme une vallée médiocrement prononcée, dont la direction, comme celle du plateau lui-même, est du nord au sud.

A l'est, le plateau d'Atacama descend en pente douce vers les plaines de la république Argentine (les Pampas), avec des chaînes en ressaut qui lui forment de ce côté comme une suite de vastes gradins. A l'ouest, la pente est à la fois plus égale et plus rapide. Elle forme de ce côté comme un grand plan incliné, de 30 à 35 lieues de largeur, dont la surface, aride et complètement inculte, est seulement sillonnée, entre le plateau et la mer, d'un certain nombre de vallées qui n'ont de l'eau courante qu'au temps des pluies ou de la fonte des neiges dans le haut pays. A une petite distance de la plage, le plan incliné se termine par un brusque escarpement de 2 à 3,000 pieds de hauteur, formant comme

une chaîne côtière. Naturellement, cette partie du Chili n'a qu'une population extrêmement faible, et seulement au voisinage de la mer. Entre Copiapo et Cobija, sur une étendue de littoral de près de 120 lieues, il n'y a pas un seul lieu d'habitation de quelque importance. Les habitants y sont connus sous le nom de Changos; leur nombre ne dépasse pas 500. C'est une race foncièrement indienne, mais de sang très-mêlé. Ils ont oublié leur langue maternelle, et ne parlent plus qu'espagnol. Les hommes et les femmes vivent séparés pendant la plus grande partie de l'année, les premiers livrés à la pêche, au travail des mines ou à la chasse du guanaco, les secondes conduisant les troupeaux de chèvres dans les rares endroits où il y a un peu d'herbe et d'eau. Ils ne savent guère ce que c'est qu'un mariage régulier. Les enfants restent avec leur mère jusqu'à ce qu'ils soient assez grands pour partager les rudes travaux des hommes.

Sur le plateau même, la vie n'est guère moins sauvage. C'est un pays de mines; le plus grand nombre des habitants y passent leur vie dans les entrailles de la terre. En 1853, époque de la dernière statistique à peu près régulière dont les résultats soient connus, il n'y avait dans toute cette moitié septentrionale du Chili qu'un seul curé; on peut juger par là de la vie morale de cette misérable population.

A cette époque, on comptait dans le département de Copiapo (dont le plateau d'Atacama fait partie), 509 mines d'argent, 116 mines de cuivre et 17 mines d'or; ces différentes mines n'occupaient cependant au total qu'un peu moins de 7,000 ouvriers. Vingt-huit usines étaient en activité. La population totale du département était évaluée à 30,000 âmes environ. Dans cette année 1853, les mines d'argent rendirent 2,026,310 pesos, — près de 11 millions de francs.

Ces renseignements statistiques, dont nous présentons ici un bien court aperçu, n'ont qu'un intérêt transitoire; l'intérêt fondamental et permanent de la relation du docteur Philippi est tout à la fois dans les notions physiques et géographiques qu'il nous donne sur la partie septentrionale du Chili, jusqu'à présent la moins connue, et dans la riche moisson d'histoire naturelle et de géologie qu'il en a rapportée. Sous ce double rapport, c'est un ouvrage qui appartient de droit à toute bibliothèque où la géographie de l'Amérique du Sud et l'histoire naturelle dans ses diverses branches veulent être représentées. Les nombreuses planches de l'atlas sont d'une belle exécution.

VIVIEN DE SAINT-MARTIN.

PÉRIODIQUES ALLEMANDS.

Orient und Occident, insbesondere in ihren gegenseitigen Beziehungen. Forschungen und Mittheilungen. Eine Vierteljahrsschrift, herausgegeben von TH. BENFEY. (Orient et Occident, envisagés particulièrement dans leurs rapports réciproques. Études et documents. Revue trimestrielle, éditée par Théod. Benfey.) — 1^{re} année. 2^e cahier. Göttingen, 1861, in-8° (p. 201-384).

Leo Meyer. Sur la formation des temps et sur les parfaits avec la signification du présent. — *G. Bühler.* Études sur la mythologie du Rig-Véda. I. Pardjanya. Dans les hymnes du Rig-Véda, cette divinité est la personnification du Nuage, surtout du nuage qui apporte avec lui la tempête. C'est à tort que la plupart des interprètes ont rendu le mot par *pluie*. L'étymologie paraît être celle de Benfey (Sama-Véda, Gloss. s. v. Pardjanya), qui le ramène au radical *sphourdj*, craquer, éclater avec fracas, σφαργέω. Pardjanya est en effet donné par les lexicographes indiens comme synonyme de *stanayitnou*, et ce dernier mot, qui dérive de *stan*, signifie originairement *tonnant*. Pardjanya est donc la personnification du nuage qui porte avec lui la foudre, et par conséquent un *deus tonans* plutôt qu'un *deus pluvius*. M. Bühler justifie pleinement cette interprétation par tous les passages où le nom de Pardjanya figure dans les hymnes, et il rapporte le texte, avec une traduction, des trois hymnes principaux du Rig-Véda placés sous l'invocation de ce dieu (Rig-Véda, v, 83; vii, 101; vii, 102), ainsi qu'un hymne analogue de l'Atharva-Véda (v, iv, 15). Pardjanya fut un dieu primitif des Aryas, bien antérieur au temps des Aryas védiques, car on le retrouve chez plusieurs des peuples occidentaux de la famille : chez les Celtes, sous le nom de Perkons; chez les Lithuaniens, sous le nom de Perkounas; chez les Slaves, sous le nom de Péroun. Il est clair, d'après cet ensemble de démonstrations, que c'est à tort que Rosen, et beaucoup d'autres d'après lui, ont regardé le nom de Pardjanya comme une simple épithète d'Indra. Indra et Pardjanya, le nuage porte-foudre et le dieu porte-foudre, ont beaucoup de traits communs, parce que les phénomènes célestes dont ils sont l'expression ont d'étroits rapports; mais les Aryas védiques ne les ont pas confondus. — *Th. Benfey.* Quelques remarques contre les directions isolées dans les études linguistiques indo-européennes. — *Ph. Wolff.* Sur le Divan de Goethe. — *Ferd. Wüstenfeld.* L'histoire des plus anciens temps de l'Égypte dans les légendes arabes. — *F. Liebrecht.* Merlin l'enchanteur, avec un appendice par M. Benfey.

V. S. M.

ETHNOGRAPHIE.

Ethnographie de la Turquie d'Europe, etc., par G. LEJEAN. Extrait des *Mittheilungen* du Dr Petermann. — Gotha, Justus Perthes, 1861.

L'étude ethnographique de l'empire ottoman, dit avec raison l'auteur au commencement de son mémoire, n'est plus un objet de simple curiosité scientifique. En effet, le résultat de ces recherches a un intérêt politique et même économique de premier ordre. Personne n'ignore que la faiblesse de la Turquie et les dangers pour la paix européenne qui peuvent résulter de sa décomposition proviennent plus encore du mélange des races hostiles qui l'habitent que de l'ineptie de son gouvernement. D'un autre côté, la diversité des religions, des mœurs et des aptitudes exerce une influence très-considérable sur la situation matérielle de cet empire caduc. Dans le cas d'une dissolution, il ne sera pas sans importance de savoir avec une certaine exactitude comment se groupent ces nationalités, vers quel côté elles penchent, à quel État déjà existant elles peuvent ajouter des forces si on écoute leurs préférences, — ou des éléments de faiblesse, si on les contrarie. Il n'est pas non plus sans intérêt de faire des conjectures sur l'avenir économique de chaque race et de rechercher les combinaisons les plus avantageuses au point de vue de leurs progrès matériels.

M. Lejean ne s'est pas chargé de résoudre tous les problèmes que nous venons d'indiquer à grands traits. Son but est plus modeste, puisqu'il se propose seulement d'étudier la base de ces problèmes; il établit les prémisses et nous abandonne le soin d'en tirer les conclusions. Mais ne dit-on pas qu'une question bien posée est à moitié résolue? Aussi un aperçu exact de la distribution des races, des religions, des langues dans l'empire turc, peut-il, le cas échéant, prévenir bien des erreurs, bien des mécomptes.

Le travail de M. Lejean est-il d'une exactitude irréprochable? Nous n'avons pas une connaissance assez détaillée de la Turquie pour répondre à cette question d'une manière catégorique; mais nous avons lieu de penser qu'il s'en rapproche plus que ses devanciers. Non-seulement M. Lejean a pu utiliser les travaux antérieurs, mais il a eu à sa disposition des documents inédits peu accessibles (par exemple des rôles d'imposition), et il a parcouru le pays à deux reprises uniquement dans l'intérêt de son exploration ethnographique. Nous avons d'ailleurs pu vérifier quelques parties de son exposé, et sa carte, que nous avons étudiée avec beaucoup de soin, n'a fait naître en nous aucune objection.

Nous renvoyons à l'ouvrage même ceux qui désireraient se rendre compte des sources auxquelles l'auteur a puisé, et connaître les travaux antérieurs qu'il a pu consulter; nous nous bornerons à donner une idée succincte de la distribution des races sur le territoire turc, d'après la carte que nous avons sous les yeux, carte, soit dit en passant, dont l'exécution fait honneur à l'*Institut géographique* de Justus Perthes.

La légende de la carte, — résumant le mémoire développé qui la précède, — divise en plusieurs souches les races qui peuplent la Turquie et ses dépendances européennes (principalement danubiennes), savoir :

Souche indo-germanique, comprenant, outre quelques Allemands, des Slaves, — Bulgares, Russes, Serbes, — et des Gréco-Latins, — Grecs, Roumains, Zinzars (Valaques-métis), Skipetars (Albanais).

Souche ougro-tartare, composée de Turcs, Turcomans-Yuruks, Tartares, Magyares.

Souche sémitique : Juifs, Arabes.

Races diverses : Arméniens, Tsiganes (Bohémiens).

Nous devons ajouter cependant que cette classification, défectueuse au point de vue scientifique, n'est pas identique avec celle du mémoire; elle n'a été choisie que dans l'intérêt de la clarté de la carte, où il importait de rendre les nuances suffisamment tranchées. Quant aux explications que pourraient rendre nécessaires les noms, l'orthographe, etc., préférés par l'auteur, nous sommes obligés de renvoyer à son travail.

Abordons donc l'analyse de la carte.

A tout seigneur tout honneur. En Turquie, ce n'est pas la majorité qui gouverne. Jusqu'à nouvel ordre, *classe dominante* n'y est pas synonyme de *classe la plus nombreuse* : la race qui gouverne est celle d'un conquérant étranger. L'adjectif que nous soulignons est un pléonasme, mais dans toutes les contrées le patriotisme l'a pris sous sa protection, parce qu'il exprime la haine. Passons. Des districts habités par les Turcs sont indiqués par la couleur rouge; on n'en trouve marqué un espace d'une certaine étendue que le long de la mer Noire, au sud et à l'est du Danube, du 42° au 44° degré de latitude environ. Des taches rouges bien moindres se voient ensuite dispersées comme un archipel d'îlots de différentes grandeurs, en partie parmi les populations grecques qui habitent les bords de la mer Égée, et bien plus nombreuses, mais aussi plus petites parmi les Slaves.

En somme, en évaluant le nombre des Turcs d'après l'espace qu'ils occupent sur la carte, ils ne formeraient guère en Europe plus de la quinzième partie de la population de l'empire.

Les nationalités qui occupent des espaces considérables sont les Roumains, les Serbes, les Bulgares, les Skipetars ou Albanais, les Grecs. Négligeons les groupes d'une moindre importance. Les Roumains occupent principalement les principautés unies, la Moldavie et en Valachie, au nord du Danube, mais on en trouve des îlots parmi les Bulgares. En revanche, un groupe de taches rouges indique la présence d'un certain nombre de petites agglomérations turques le long du Sireth, affluent de la rive gauche du Danube.

A l'ouest des Roumains, entre l'Autriche et l'Adriatique, s'étendent les Bosniaques, de race serbe, et comprenant la principauté de Serbie. Ce territoire, qui affecte la forme d'un triangle, confine au sud en partie aux Skipetars ou Albanais, Arnauts, Illyriens, et en partie aux Bulgares, qui occupent le centre du pays et semblent embrasser le quart, peut-être le tiers de l'ensemble. Enfin, les Grecs proprement dits forment une bande, parfois très-large, le long du rivage, depuis la mer Noire, en suivant le Bosphore, la mer de Marmara, les Dardanelles, la mer Égée, jusqu'au royaume de Grèce.

Nous regrettons que l'espace ne nous permette pas de faire des extraits du mémoire si instructif de M. Lejean; nous croyons cependant devoir lui emprunter quelques chiffres. Ce sera le meilleur moyen de faire saisir d'un coup d'œil la force des diverses fractions de la population soumise au sceptre ottoman.

Nous suivrons l'ordre adopté par l'auteur dans son mémoire, bien que nous ne l'approuvions pas complètement.

Famille indo-germanique.

Tsiganes (Bohémiens).	330,000
Allemands.	2,000

Race pélasgique.

Grecs.	990,000
Skipetars.	1,309,302
Roumains ¹	4,202,000
Zinzaros (Macédo-Valaques).	?

Slaves.

Serbes (885,000) et Bosniaques.	1,660,000
Bulgares.	?
Russes (Cosaques émigrés).	?
Sémites, Arabes, Juifs.	?

Race turque.

Osmanlis ²	"
Tartares.	33,000
Magyares.	44,116
Arméniens.	400,000

Nous nous abstenons de totaliser, l'auteur ayant laissé trop de lacunes dans les chiffres. M. Lejean ne voulait d'ailleurs pas faire de la statistique, mais de l'ethnographie, et sous ce rapport son travail a le mérite d'une étude consciencieuse faite sur les lieux mêmes.

¹ Dont 2,420,000 dans la Valachie; dans la Moldavie, 1,605,000. Le reste habite la Serbie et les provinces turques.

² L'auteur ne donne pas le nombre total des Turcs, mais il indique la population d'un grand nombre de villes et districts, en regard du nombre des raïas.

MAURICE BLOCK.

COURRIER POLITIQUE, LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE.

Dresde, 20 mai.

Le comité de Worms vient de prendre une décision conforme au vœu que je vous exprimais dans ma dernière correspondance : il a résolu l'achèvement du monument de Luther, et en a chargé deux des élèves de Rietschel, MM. Dondorf et Kietz. Les Français qui s'intéressent à cette œuvre peuvent donc être assurés qu'elle sera menée à bonne fin. Le talent de M. Dondorf, il est vrai, n'est guère connu que de ses camarades et de ceux qui en ont entendu faire l'éloge par son maître; mais M. Kietz a révéle le sien avec un certain éclat dans l'exécution d'une statue de List, l'économiste. Je vous ai déjà signalé dans une autre lettre l'avènement de cette nouvelle œuvre d'art, qui classe dès maintenant son auteur parmi les bons sculpteurs de l'Allemagne. Je puis vous en donner aujourd'hui une légère esquisse : M. Kietz, fidèle à l'enseignement de son maître, a moins cherché à modeler des formes académiques, qu'à reproduire la physionomie et le caractère de son personnage, ainsi que le rôle qu'il a joué. Il l'a représenté debout, et dans l'attitude d'un orateur qui parle du haut d'une tribune politique ou d'une chaire de professeur. Il tient dans sa main gauche, qu'il ramène à lui, les notes de son discours ou les traités qu'il a déjà publiés sur le sujet qu'il expose. De sa main droite, qu'il porte légèrement en avant, il fait un geste destiné à venir en aide à l'expression de sa pensée. Sa tête, assise sur de larges et fortes épaules, respire l'intelligence et la volonté : la hauteur du front, la fermeté des contours, la mobilité de la bouche, tout révèle le penseur, le publiciste, l'orateur et l'homme d'action. C'est bien ainsi qu'on aime à se représenter celui qui, surmontant tous les obstacles et brisant toutes les résistances, a fondé le *Zollverein* et fait faire en Allemagne de si grands progrès à la science économique. Cependant, malgré l'admiration que cette œuvre consciencieuse m'inspire, je ne puis me défendre d'un léger scrupule à l'endroit de certaines parties du costume. Le pantalon, par exemple, qui descend mollement le long de la jambe et vient s'abattre sur la chaussure, ne me paraît pas d'un heureux emploi. Il n'accuse aucune forme, il ne laisse deviner aucun muscle et donne à la démarche du personnage un air lourd et embarrassé. Il en est de même de l'habit : la ligne des plis en est correcte et harmonieuse, mais la coupe en est trop lâche et trop indécise. Il rappelle à première vue nos vulgaires paletots-sacs et fait songer involontairement à un épicier endimanché. Soyons vrais; mais, pour Dieu! ne soyons pas vulgaires. M. Kietz, j'en suis sûr, saura éviter cet écueil

s'il se laisse franchement aller à son sentiment, et s'il cherche moins à imiter le procédé de son maître qu'à en reproduire l'idéal élevé.

La ville de Dresde n'a pas encore oublié Rietschel ; à défaut d'un monument, elle va lui consacrer un musée qui portera son nom et renfermera toutes ses œuvres, grandes et petites. Copenhague a honoré de cette manière la mémoire de Thorwaldsen, et Munich celle de Schwanthaler. C'est M. Hettner qui a eu le premier cette bonne pensée et qui s'est empressé de la mettre à exécution. Il a déjà formé un comité chargé de recueillir les souscriptions pour faire exécuter les copies en plâtre des œuvres de Rietschel, et pour disposer convenablement la salle qui doit les recevoir. A la vue du zèle et de l'activité qu'il a déployés en cette occasion, je me fais de sérieux reproches sur le peu d'empressement que j'ai mis à vous annoncer le beau cours qu'il nous a fait cet hiver. Aujourd'hui il serait trop tard pour en faire une analyse détaillée ; il ne me reste donc qu'à en constater le succès et à en indiquer l'objet. Abandonnant l'esthétique, qui avait fait le sujet de ses cours des hivers précédents, il a abordé la littérature et nous a parlé de Goethe. Dans les douze leçons qu'il y a consacrées, il a eu le temps de nous raconter sa vie et de nous analyser ses ouvrages. Il nous a expliqué comment son talent s'est développé, comment son caractère s'est formé. Il nous a fait pénétrer dans le secret de sa composition, en nous montrant chacun de ces chefs-d'œuvre plongeant ses racines dans quelque événement de sa vie intime. En un mot, il a évoqué à nos regards charmés la grande, la noble, la vivante figure de Goethe. Voilà du coup M. Hettner passé professeur de littérature. Vos lecteurs apprendront sans doute avec étonnement qu'il n'y a pas de chaire de littérature dans les universités prussiennes. Pour moi, lorsqu'on me fit part de ce fait, je ne voulais pas y croire ; mais je dus bientôt me rendre à l'évidence en lisant sur ce sujet un long article dans la *Gazette nationale*. Cependant, à présent je ne puis encore m'expliquer cette lacune ; est-ce à l'indifférence, est-ce au piétisme qu'il faut l'attribuer ? Je ne sais, mais elle est très-regrettable et jette beaucoup de discrédit sur le ministère de l'instruction publique de Berlin. Il faut espérer que le gouvernement prussien réparera bientôt cet oubli ou cette faute, et qu'après avoir créé des chaires de littérature, il les accordera à des hommes qu'il ne lui sera pas difficile de trouver en Prusse.

M.

CRITIQUE MUSICALE.

La Statue, de M. ERNEST REYER.

Il n'est pas trop tard pour parler de l'opéra de M. Reyer. D'abord, il est vivant, et bien vivant, et puis il y a tant à dire ! Sans être, selon nous, parfaitement réussie, parfaitement viable pour le théâtre, *la Statue* est une œuvre empreinte d'une originalité puissante et qui suppose une dépense énorme de talent. Le gros du public préférerait, j'en ai peur, plus de simplicité et de naturel ; mais peu importe à M. Reyer, qui professe l'horreur du *philistin*. En revanche, cette portion du public intelligente, distinguée, mais un peu blasée, qui veut avant tout du nouveau, et qui pardonnerait à un drame d'être mal fait pour la scène, s'il contenait seulement une qualité originale ou un élément d'intérêt imprévu, ce public d'élite, que j'appellerai volontiers le public critique, a généralement fait un sympathique et brillant accueil à l'œuvre de M. Reyer.

Rien de plus curieux, de plus intéressant à étudier pour la critique, à cause du talent qui éclate à chaque page de la partition, et surtout à cause des utopies de théoricien qui se cachent sous les mélodies. Derrière cet opéra, il y a un système ; cette musique ne se contenterait pas de plaire, elle plaide.... Mais procédons par ordre.

M. Ernest Reyer est Français, en dépit de son nom allemand, ou plutôt germanisé, car M. Reyer s'appelle Rey. Ce n'est pas pour le mince plaisir de faire une indiscretion que je mentionne ce détail ; il est déjà caractéristique : notre jeune maestro pouvait-il être tout bonnement Français en France ? Plutôt que de se résigner à reconnaître Montrouge ou Pantin pour patrie, il eût mieux aimé être né à Skaraborg, en Ostergothland, ou, si faire se pouvait, être tombé de la lune. — Jeune encore, M. Reyer alla chercher des impressions en Algérie ; il s'y pénétra du soleil et de la vie arabes. — Si *le Désert* de Félicien David n'eût pas existé, je veux croire qu'il l'eût inventé ; tout ce qu'il pouvait faire en 1850, c'était de le recommencer. *Le Sélam* (*sélam* veut dire bouquet en arabe) est, comme *le Désert*, une ode-symphonie où sont groupées avec art un certain nombre de scènes de la vie orientale. De ce qu'on reprend un sujet déjà traité en se servant de la même langue, il ne s'ensuit pas qu'il y ait copie. A ce compte, Beethoven, dans les sonates de sa première manière, serait un copiste de Mozart. Quoi qu'il en soit, tout en saluant la révélation d'un talent vif et curieux, on ne vit, on ne voulut voir dans *le Sélam* qu'un pastiche du *Désert*.

M. Reyer alors changea de gamme. Ne pouvant se décider à redevenir Français, il se tourna vers l'Allemagne, la patrie des blondes rêveries, des *lied*

romantiques, des naïves ballades. Il prit le ton de l'inspiration chez Weber et s'assimila les procédés de Meyerbeer; c'est à cette phase de son talent qu'est dû *Maître Wolfram*. Un vrai poète, Méry, avait fait le livret. J'en ai gardé un délicieux souvenir. Certes, il y a dans la grande partition de *la Statue* une plus grosse somme de talent, un déploiement de forces plus complet; mais je ne jurerais pas que *Maître Wolfram* ne fût pas une chose mieux réussie en ses petites proportions. La fatalité s'est mise après ce cher petit acte : donné au Théâtre-Lyrique à la fin de la saison de 1854, il ne put avoir alors qu'une dizaine de représentations; pendant les vacances, le principal interprète, Laurent, mourut; Crambade reprit plus tard le rôle avec succès; c'était un baryton très-sympathique; on le laissa partir, et *Maître Wolfram* fut abandonné.

Je n'insisterai pas sur *Sacountala*. écrit, il y a deux ans, pour les pieds illustres de madame Ferraris, sur un scénario indien du lettré Théophile Gautier. Cela est fort élégant, mais de style un peu *facile*, comme il convient du reste à une partition de ballet! *Sacountala* ne prouvait rien ni pour ni contre le talent de M. Reyer.

On m'eût dit que le livret de *la Statue* n'a pas été fait expressément pour lui; j'aurais cru qu'il l'avait commandé. C'est une bonne fortune pour MM. Carré et Barbier que leur pièce soit tombée en ces mains-là; il n'y a personne aujourd'hui (j'excepte Félicien David) qui soit capable de réaliser aussi bien que M. Reyer la musique des *Mille et une Nuits*.

Le sujet est emprunté au fameux recueil de contes. C'est l'*Histoire du prince Zeyn-Alasnam et du roi des Génies*. Voici, en peu de mots, comment MM. Carré et Barbier l'ont arrangée pour la scène.

Sélim perd sa jeunesse au fond des cafés de Damas. Le génie Amgyad, qui l'aime, veut l'arracher aux voluptés abrutissantes de l'opium et du haschisch; il se présente à lui sous les traits d'un vieux derviche, et réveille sa curiosité et son ambition par la promesse d'un trésor merveilleux caché dans les ruines de Baalbek. Sélim entreprend ce voyage; nous le voyons arriver au rendez-vous, mais presque mourant de fatigue et de soif; par bonheur, une jeune fille, qui appartient à une caravane campée dans le voisinage, et qui venait de puiser de l'eau à la citerne, se trouve là, et, nouvelle Rébecca, incline sa cruche aux lèvres altérées du voyageur. Puis le derviche survient qui ouvre la porte du palais souterrain des génies; le jeune ambitieux y trouve, au milieu de magnificences inouïes, douze statues d'or sur des piédestaux de porphyre; un treizième piédestal est vide; la statue absente résume l'amour, la fortune et la puissance; Sélim pourra la posséder s'il livre au roi des génies une jeune fille immaculée. — Le pacte est conclu; le faux derviche mène Sélim à la Mecque, où il lui fait épouser la nièce du vieux Kaloum-Barouck, Margyane. Margyane n'est autre que la jeune fille rencontrée par Sélim aux ruines de Baalbek. Inutile de dire que Sélim devient éperdument amoureux de sa femme, et qu'au dernier moment il recule devant le monstrueux sacrifice auquel il s'est engagé. Le derviche l'accable d'un sommeil magique, et apprend à Margyane que Sélim mourra s'il manque à son serment. Margyane se dévoue pour le sauver et se laisse entraîner dans le souterrain. Mais Sélim, revenu à lui, y pénètre à son tour, et au moment où il s'élance pour briser la fatale statue, cause de son malheur, un voile tombe et lui découvre sa chère Margyane. Le génie Amgyad, satisfait de l'épreuve, réunit les deux amants.

Tel est ce drame, dont le principal mérite est de relier entre eux un certain nombre de tableaux de la vie orientale. Et c'était l'essentiel pour M. Reyer ; je crois que sa principale ambition était de mettre en scène *le Désert* et *le Sélam*, d'ajouter le prestige et les illusions de l'optique théâtrale à ces symphonies dont la simple audition avait déjà charmé le public, de faire voir enfin le défilé de la caravane, de montrer les Arabes consternés sous le souffle furieux du simoun, de donner à la danse d'almées la réalité et la vie, à l'aide d'un troupeau de jolies danseuses, en un mot, d'encadrer le drame lyrique d'*Obéron* dans la symphonie pittoresque du *Désert*.

Le chœur du simoun est violent, rien de plus. — Les airs de danse sont fort jolis, inférieurs toutefois à la danse d'almées de F. David, et même à celle que M. Auber (qui ne se pique point d'orientalisme) a mise au deuxième acte de *la Circassienne*. — Quant à la marche instrumentale et chorale de la caravane, elle peut être citée à côté de celle du *Désert* ; elle a moins de franchise et de *maestria*, mais plus d'originalité encore et de couleur. — Le chœur des fumeurs d'opium était un sujet neuf en musique ; M. Reyer l'a réussi : ce chant extatique et indécis exprime bien les voluptés du rêve. — Un morceau qu'on n'a point assez apprécié, c'est le chœur des invités à la noce : *Permettez qu'on vous félicite* ; le motif est gracieux, naturel, et il y a tel passage, par exemple, à ces mots : *Et la musique et le repas*, où le dessin vocal et les sonorités d'orchestre sont d'une *turquerie* adorable.

On a souvent comparé l'orchestration à une palette ; la palette de M. Reyer est excessivement brillante, ou, si l'on veut, brillantée. Il a peut-être pénétré plus avant que M. David dans la réalité du monde oriental ; ses effets sont plus variés, son coloris plus vif encore ; car F. David n'a pris que la fleur, la poésie, l'idéal de ce monde exotique. Mais enfin, l'un avec son pur et doux génie, l'autre avec son talent si ingénieux, sont deux maîtres orientalistes. Sans eux, la révélation de l'Orient qu'ont faite en poésie Victor Hugo et Th. Gautier, en peinture Decamps et Marilhat, serait demeurée incomplète.

Voilà pour le côté purement pittoresque de la partition. — Venons à la partie comique, qui domine au deuxième acte, et à la partie dramatique, qui éclate surtout au troisième. — La fibre gaie manque à M. Reyer, et il faut dire à sa décharge qu'il a été piétinement servi par les librettistes. Quelle maladresse dans les couplets de Mouck au premier acte ! Conçoit-on ce malheureux exténué de fatigue qui se met tout à coup à crier et à se démener avec une vivacité extrême ? — La chanson de *Mouck, fils de Mouck*, se relève au moins par la franchise du rythme et le travail harmonique. J'en dirai autant du duo des deux Kaloum-Barouck, qui est manqué au point de vue comique, mais dont la strette en canon est musicalement très-réussie. — Je crois que M. Reyer attraperait plutôt le bouffe forcé, le grotesque ; ainsi, le chœur automatique des musiciens jaunes de la noce, avec ses rentrées qui partent comme par ressort, est assez drôle.

Quelle pauvre invention que ce Bartolo en turban qui veut épouser sa nièce et que l'on berne. On devrait garder ces *rengaines* pour les opéras-comiques de genre ordinaire ! MM. Carré et Barbier ont déjà sur la conscience d'avoir vulgarisé par leurs plaisanteries de métier deux belles légendes antiques, *Galatée* et *Philémon et Baucis*. — Que dire de la scène où Sélim supplie Margyane de lui laisser voir son visage, et finit par obtenir cette faveur ? Ces sortes de choses sont charmantes dans *le Domino noir* ; elles sont absurdes à supposer en Orient,

où le voile de la femme est sacré. — Le musicien a été mal inspiré par tout cela. J'aime mieux la romance si doucement mélancolique de Margyane à la citerne; l'air de Sélim, *Comme l'aube nouvelle*, admirable surtout en sa seconde période, et les couplets de Margyane : *Ce n'était pas vous*. Un compositeur vulgaire n'aurait pas manqué de mettre des espiègleries dans un air où la jeune fille dit à son tuteur que ce n'est pas lui qu'elle a rêvé. Mais M. Reyer ne s'est pas démenti un instant : sa Margyane est bien le type de la femme quasi esclave d'Orient, avec ses timidités adorables, sa faiblesse résignée, son triste sourire et ses rêveries.

Dans les mélodies que nous venons de citer et dans l'air du génie : *Il est un trésor*, écrit tout entier d'une seule inspiration, il me semble que M. Reyer se rapproche de la manière de M. Gounod; c'est le même chant ondulé, vague en ses dessins, suspendu en ses cadences, qui n'aime pas à conclure et ne s'abandonne jamais aux libres délices de la cavatine ou de l'aria.

Je reconnais plutôt les grands moyens de Meyerbeer dans les situations dramatiques, dans le final du premier acte, dont nous reparlerons, dans le duo et le trio du dernier acte. Ces morceaux sont d'une violence extrême, et je remarque en passant que M. Reyer remplace la passion par la violence, la tendresse par la rêverie; ce qui prouve qu'il est plutôt homme de volonté et d'imagination qu'homme de sentiment. Le chœur et les fanfares des esprits souterrains qui répondent au chant de désespoir de Sélim et à la voix menaçante du derviche rappellent, par le style comme par l'analogie des situations, *Robert le Diable*.

Mais, va-t-on s'écrier, Meyerbeer! Gounod! Weber! Félicien David! est-ce à dire que *la Statue* est un pastiche? Non certes, mais c'est un très-heureux amalgame des meilleures qualités de certains maîtres contemporains, un éclectisme pratiqué avec une puissante liberté d'esprit. Quelle singulière nature de talent! Je ne sache guère d'individualité artistique plus vivement caractérisée que celle de M. Reyer, — et (jusqu'ici du moins) il n'a pas de style à lui propre. Je crois démentir la raison de ce phénomène : la vocation était certaine, mais l'éducation première a manqué; avec la vive intelligence et la force de caractère qui sont en lui, cet artiste-né s'est mis à étudier seul. Il n'a pas appris la composition régulièrement dans les classes, dans les manuels, en commençant par la grammaire et la syntaxe; il est allé la chercher toute faite dans les opéras illustres. S'il s'était adressé aux maîtres classiques, leur fréquentation lui aurait peut-être tenu lieu d'études régulières; mais son humeur l'a toujours porté de préférence vers les fantaisistes et les romantiques. Il a travaillé dans les originalités, au lieu de faire et d'assurer son style. Aussi j'ai bien peur qu'il n'aille au hasard, et que, n'ayant pas pied sur le sol, il ne se cherche encore longtemps sans se trouver.

Une autre influence, dont l'auteur de *Maitre Wolfram* ne se doutait point, et qui se trahit dans *la Statue*, c'est celle de Wagner. Je m'empresse de le dire, M. Reyer ne tombera jamais dans les obscurités apocalyptiques où sombre trop souvent le génie de M. Wagner; il a gardé dans les yeux un rayon de soleil oriental qui le préservera des ténèbres du chaos. — Mais il est évident qu'il a voulu pratiquer dans sa partition nouvelle la théorie de l'auteur du *Tannhäuser* sur les relations de la musique et de la poésie dans l'opéra; il dédaigne les coupes connues, ne s'arrête jamais à développer un air, évite les cadences et

toutes les formes favorites de l'opéra, et prétend astreindre son inspiration musicale à suivre pas à pas l'action dramatique, sans jamais revenir sur elle-même ni se complaire en ses propres beautés. Je ne fais pas difficulté d'avouer que la scène la plus admirable de la partition est presque tout entière strictement écrite dans ce système; c'est au finale du premier acte, quand Sélim vient raconter les merveilles du palais d'Amgyad et l'épisode de la treizième statue, et qu'il renouvelle le serment qu'il a fait au roi des génies. Ce récit, dans lequel interviennent le derviche et le chœur souterrain des Djinns, se compose de plusieurs phrases successives et détachées, indépendantes les unes des autres. Le musicien s'est trouvé là parfaitement inspiré; chacune de ces phrases est couronnée d'applaudissements par la salle entière. Il n'en reste pas moins vrai que la forme de ce morceau est exceptionnelle et ne peut faire règle : c'est une *narration*; et il doit y avoir autre chose que des narrations dans un opéra.

Cette question des rapports de la musique avec le poème est une question de fond qu'il est difficile de traiter incidemment. Je veux dire seulement en peu de mots que la musique et le drame n'ont pas les mêmes lois, que la fusion parfaite qu'on en rêve est rarement possible, qu'on ne peut guère compter que sur un compromis plus ou moins heureux; — que les conditions de l'opéra traditionnel, les airs et cavatines, par exemple, libre expansion du sentiment qui s'abandonne un instant à lui-même, et toutes les formes diverses de musique, depuis le récitatif simple jusqu'au *cantabile* et à la vocalise, ne sont pas seulement nécessaires pour entretenir par leur variété l'attention du public, mais qu'elles sont aussi naturelles, aussi fondées en instinct et en raison que vos perpétuels récitatifs chantants; — et que si enfin les radoterics d'école et la pratique routinière donnent cours à bien des formules puériles, il faut se moquer de ces formules, mais respecter les formes essentielles et éternelles du drame lyrique; d'autant mieux qu'elles vivront malgré vous et que vous ne vivrez pas sans elles.

Ces réflexions s'adressent plutôt au système qu'à M. Reyér, qui, Dieu merci! ne l'a pas suivi à la rigueur.

Encore quelques observations sur le style même de la partition. Tout y est soigné, ce n'est pas un mal; mais tout y est traité avec une égale importance; pas une phrase qui ne soit curieusement ouvragée, qui n'ait son relief et qui ne prétende intéresser l'auditeur. Ceci est un excès. Il faut savoir ménager et coordonner ses effets; il faut un premier plan, un second et un troisième plans. — La crainte du poncif et du lieu commun empêche M. Reyér de suivre une période, de développer largement une bonne idée. Dans ce petillement des détails, les formes d'ensemble disparaissent. Chaque morceau est un énorme alinéa, où il y a beaucoup de virgules et jamais de point. C'est la manière de certains écrivains qui remplacent la phrase et le style par un salmis de mots curieux et charmants. Qu'en résulte-t-il? Lorsqu'il se présente une phrase naturelle et ample, elle semble vulgaire; c'est ce qui est arrivé aux couplets d'Amgyad, *Il est un trésor*, la mélodie la plus longue et la mieux trouvée de la partition; aucuns l'ont trouvée banale, et elle peut le paraître au milieu de ce fouillis de curiosités sonores. Les critiques de peinture ont un mot qui n'est pas du style noble, mais qui est expressif; ils diraient que le *faire* de M. Reyér est *chipoté*. Cela exclut la platitude et peut plaire dans une petite toile de genre, dans une fantaisie musicale; mais ce n'est pas le fait des grandes toiles ni des partitions d'opéra. Le palais souffrirait d'un

repas où tous les mets seraient épicés; les jeux de couleur et de lumière finissent par faire papilloter l'œil; on ne saurait être caressé, pincé, chatouillé longtemps sans qu'il en résultât un énervement pénible. Eh bien, que M. Reyer y prenne garde! il épuise l'attention en détail. N'est-ce pas jouer de malheur que de s'ingénier à être piquant et curieux pour aboutir non pas à l'ennui, mais à un malaise et à un engourdissement qui ne valent guère mieux? Les extrêmes se touchent.

Il faut rendre cette justice à l'orchestration, qu'elle n'est jamais chargée. L'orchestre est très-nombreux, mais il est rare que le maestro emploie à la fois de grandes masses sonores. — Il n'y a pas d'ouverture, mais nous en avons la monnaie dans les introductions du deuxième tableau et des deux derniers actes, qui sont relativement assez longues et très-réussies. Je n'ai pas besoin de dire qu'on y trouve tout le contraire de la banalité.

Depuis le *Pardon de Ploermel*, nous n'avions pas entendu de cuisine orchestrale aussi raffinée. Hélas! ce n'est pas dans les timbres que les maîtres symphonistes cherchaient l'effet, c'était dans l'idée. — Si M. Reyer m'affirme que les cors et les trombones sont de la couleur orientale, je le croirai, car il en est mieux informé que moi. Mais le violon est, je crois, très-répandu dans l'Orient; pourquoi néglige-t-il donc autant le quatuor? Ce sont les instruments à cordes surtout qui représentent dans l'orchestre le style lié, largement expressif et soutenu; M. Reyer aurait donc tout à gagner à pratiquer un peu plus le quatuor. J'avoue, d'autre part, que les instruments à vent, de métal et de bois, sont d'un effet plus pittoresque et servent mieux l'imagination d'un coloriste musical, et c'est le point important pour le musicien de *la Statue*.

J'ajouterai que le chant est trop souvent écrit sans aucun souci des voix. Il faut, en vérité, l'organe exceptionnellement aigu, la haute-contre de Monjauze, pour soutenir ce long rôle, tout diapré de *si* et d'*ut* de poitrine.

On trouvera que je me suis fort acharné sur l'œuvre nouvelle. C'est que j'en fais le plus grand cas. Certes j'aurais pris moins de peine pour rendre compte de quelqu'un de ces médiocres ouvrages qui se tiennent à peu près sur leurs pieds parce qu'ils ont été bâtis dans le cadre ordinaire, mais dont on dit : Après? à quoi bon? — On remarquera aussi dans notre travail un contraste perpétuel de vives admirations et de critiques rigoureuses. Il faut s'en prendre à l'œuvre elle-même; les conditions les plus élémentaires de la musique théâtrale y sont méconnues, et l'on y rencontre des beautés de premier ordre qui charment les plus difficiles. La puissance et l'originalité éclatent à chaque pas, et la maturité fait encore défaut. *La Statue*, d'ailleurs, est hors de la voie ordinaire et n'ouvre pas de voie nouvelle; l'orientalisme restera une exception, et M. Reyer lui-même ne peut songer à s'y installer définitivement. Tout est donc à recommencer pour ce talent inquiet et chercheur.

J'ai besoin de le dire en finissant, M. Reyer m'inspire la plus franche sympathie, et je désire de tout mon cœur qu'il réussisse à poser son *moi* artistique pour prendre place au premier rang dans la belle génération de musiciens français qui se prépare.

GUSTAVE BERTRAND.

CHRONIQUE DE QUINZAINE.

Décidément le printemps de 1861 paraît devoir démentir tout à fait l'attente anxieuse qu'il avait fait naître, les espérances des uns et les terreurs des autres. Les jours se passent, et l'on ne voit rien venir de ce qui était annoncé. En Italie, en dépit des nouvelles interpellations qui viennent d'avoir lieu au parlement piémontais sur la situation de Venise, l'éventualité d'un conflit prochain avec l'Autriche s'efface visiblement. Les journaux ont cessé de signaler des mouvements de troupes sur les rives du Pô et du Mincio. A Rome, le *statu quo* se prolonge; les Français ne font pas mine de partir, et les forces morales auxquelles M. de Cavour a remis la solution n'ont pas encore fait sentir leur action. Un nouveau gouverneur, M. Ponza di San Martino, va essayer à Naples sa fortune et ses talents. Le général Garibaldi reste sous sa tente, et ne donne signe de vie que par quelques lettres publiées de loin en loin dans les feuilles italiennes, lettres fort accentuées, du reste, et qui rappellent aux oublieux les menus détails de la question italienne qui restent encore en souffrance.

La question syrienne paraît en voie de sérieux arrangement. Le gouvernement français rappelle ses troupes dans le délai fixé en dernier lieu par la conférence européenne. Les représentants des puissances délibèrent à Constantinople sur la réorganisation administrative du pays. La Porte et l'Angleterre assurent qu'il n'y aura pas de nouveaux massacres.

Les Hongrois discutent une adresse qui ne cadre pas du tout avec les idées, et l'on peut ajouter, avec les nécessités du gouvernement autrichien. Le désaccord est profond, et l'unanimité dès à présent manifeste de la diète de Pesth ne laisse entrevoir aucune chance de compromis. Il est évident, toutefois, que la question hongroise toute seule ne contient pas les éléments d'une crise européenne. Elle est intimement liée à la question d'Italie et à la question d'Orient. Si l'Italie ne bouge, et si l'Orient ne met pas l'Europe en mouvement, nous croyons à un arrangement amiable, bien qu'il soit difficile d'en concevoir les termes.

Tout serait donc pour le mieux, si les ajournements équivalaient à des solutions. Malheureusement il n'en a jamais été, il n'en sera jamais ainsi. L'état de choses actuel est tel qu'il ne peut pas se prolonger indéfiniment, et il faut ajouter qu'il entretient dans les esprits une incertitude presque aussi préjudiciable aux intérêts de la paix que la guerre elle-même. L'Autriche, il faut le répéter encore une fois, pourrait faire beaucoup pour elle-même et pour le repos de l'Europe, en s'allégeant de la Vénétie; mais il est reconnu maintenant qu'elle n'y songe pas. Sans manifester, et probablement sans entretenir des

espérances trop offensives, elle veut consolider sa position en ajoutant de nouvelles forteresses à son fameux quadrilatère. Projets vains, assurément, même s'ils s'exécutent; mais il faut reconnaître cependant que la situation autorise, ou du moins excuse jusqu'à un certain point les illusions de l'Autriche. Certes, la nationalité italienne est aujourd'hui trop forte par la conscience qu'elle a acquise d'elle-même, par les sympathies de l'Europe, par l'appui universel de l'opinion, pour qu'elle disparaisse de nouveau. On n'étouffe pas l'âme d'un peuple, on ne la divise pas en morceaux. Quand même un revirement imprévu ferait entièrement crouler l'œuvre des faits accomplis, l'idée survivrait à l'œuvre, et, dans un temps donné, rétablirait l'édifice. Une nationalité qui vit et qui pense est supérieure à toutes les épreuves. Pour l'Italie, comme on l'a dit avec beaucoup de justesse, la possibilité, le principe des succès actuels étaient contenus dans les désastres de 1848, et si le mouvement actuel avortait après avoir touché le but de si près, ce ne serait pas sans laisser derrière lui des traces fécondes et le principe de la solution définitive. M. de Cavour peut encore succomber à l'œuvre comme a succombé Charles-Albert; la nationalité italienne ne peut plus périr. Mais il faut reconnaître que, pour plus d'une raison, l'Autriche est excusable de ne pas dès à présent se rendre à cette vérité. Son histoire ne l'a pas habituée à tenir compte de la force qui se dresse aujourd'hui contre elle en Italie; n'ayant jamais été qu'une agrégation de races et de nationalités diverses, elle ne comprend point pourquoi la Vénétie voudrait se détacher du faisceau; et, bien qu'elle prenne place aujourd'hui — définitivement, il faut l'espérer, — parmi les États constitutionnels, elle mettra quelque temps encore à comprendre cette légitimité nouvelle du droit populaire, qui vient se substituer à l'antique et caduque légitimité du moyen âge. Or, dès qu'elle ne reconnaît pas encore l'impossibilité de droit et de fait qui s'oppose à la durée de sa domination en Vénétie, dès qu'elle se contente, au lieu d'aller au fond de la situation, de prendre conseil des circonstances présentes, il faut avouer qu'elle peut se croire autorisée à attendre les événements, à espérer peut-être de meilleurs temps. L'état de l'Italie méridionale ne permet plus guère d'illusions; l'unité italienne ne se constituera pas, ne trouvera pas son assiette tant qu'il lui manquera son centre naturel. Il est difficile de croire que M. Ponza di San Martino réussisse mieux à Naples que ses prédécesseurs. Cependant la situation actuelle ne peut indéfiniment se prolonger. Il faut que le mouvement s'achève ou qu'il retombe sur lui-même pour un temps. L'Autriche peut encore espérer un retour aux stipulations pures et simples de Villafranca, et son attitude est justifiée jusqu'à un certain point. Elle réussira peut-être, si les circonstances la favorisent et si tel est son plaisir, à se maintenir pendant quelques années dans une domination ruineuse et troublée, mais la question restera posée. En politique comme en toutes choses, ce sont les idées qui sont la réalité. Il suffit que celle de l'unité italienne soit née, qu'elle soit affirmée par la conscience nationale, pour qu'elle se réalise. C'est une affaire de temps. Mais tant qu'elle ne sera pas réalisée, elle restera un danger pour la paix européenne. Cela est senti de tout le monde, et le calme inattendu du printemps qui s'achève est pris pour ce qu'il vaut, et ne fait illusion à personne.

De même pour la question d'Orient, incessamment ajournée et toujours instante. La politique dilatoire y perdra son latin. En Italie, un peuple qui se constitue; de l'autre côté de l'Adriatique, un empire qui s'affaïsse, une race

réfractaire à la civilisation, ce sont là des faits contre lesquels ne prévaudra nul ajournement. Concédons, quoiqu'on en puisse douter, que la pacification de la Syrie soit durable. Il y aura certainement lieu de grandement s'en féliciter, mais ce ne sera qu'une solution locale, et l'empire ottoman craque de tous côtés, fait eau de toutes parts. Son impuissance financière est égale à son impuissance politique. On croit rêver, quand on entend les hommes d'État anglais parler de sa régénération possible, et la politique orientale de lord Palmerston nous rappelle toujours le mot de Louis XV, qui n'a jamais passé pour sage ni pour héroïque : « Après moi le déluge. »

En dépit de la tranquillité du moment, l'aspect général des affaires de l'Europe ne saurait donc passer pour satisfaisant, surtout si l'on ajoute aux éventualités que nous venons d'indiquer les conséquences menaçantes du conflit américain. Le coton est aussi une puissance, et une puissance formidable dont les caprices mêmes se font durement sentir, et dont l'éclipse momentanée entraînerait des suites incalculables. L'Europe ne peut pas se flatter de ne pas être appelée à payer sa part de la rançon de l'esclavage. Mais en cette question comme dans les autres, la perspective des épreuves à traverser est compensée par celle du résultat final. Partout, à travers toutes les luttes, sur le flot trouble de l'avenir, nous voyons émerger le droit. L'humanité n'a pas encore le plein secret de tous les mouvements qui l'agitent, mais elle aperçoit le but qui l'appelle, et elle connaît enfin sa chevaleresque devise : *Ad augusta per angusta*.

Si, après ce rapide coup d'œil jeté sur les principales questions de l'extérieur, nous revenons à nos affaires intérieures, nous trouverons aussi plus d'un point intéressant à noter dans cet horizon plus restreint. Les élections aux conseils généraux se préparent; elles mettront probablement en présence deux influences entre lesquelles il y a pour le moins suspension d'entente cordiale. Quoique les troupes françaises soient aujourd'hui, de l'aveu de tout le monde, l'unique et dernière sauvegarde de ce qui subsiste du pouvoir temporel de la papauté, la grande majorité du clergé ne paraît savoir aucun gré au gouvernement d'une occupation que les amis de l'unité italienne voient de si mauvais œil. Il est probable qu'en plus d'un endroit l'évêque se trouvera en opposition avec le préfet, et l'on assure que le parti clérical fonde d'assez grandes espérances sur les élections. Ces espérances auront d'autant moins de chances de se réaliser, que les élections seront plus libres et plus disputées. Qu'il n'y ait pas d'abstention, et que toutes les candidatures aient leurs coudées franches, et nous ne redoutons pas les influences cléricales. L'esprit, l'instinct de la France moderne ne sont point là.

Il ne nous semble pas, du reste, que le gouvernement ait eu jusqu'à présent à se plaindre des essais qu'il a faits dans la voie libérale. Le décret du 24 novembre développe, à la satisfaction de tout le monde, des conséquences supérieures à la faible attente qu'il avait fait naître. Il faudrait, par exemple, fermer les yeux à la lumière pour ne pas reconnaître l'importance nouvelle que la publicité des débats a donnée au sénat dans l'opinion. Les discussions de ce corps sont suivies avec un intérêt mérité et qui ne peut que grandir, car nous ne doutons pas que la publicité des débats ne donne au droit de pétition des développements inconnus jusqu'à présent. Un acte qui a paru généralement moins heureux que le décret du 24 novembre, c'est la circulaire du 13 mai, par laquelle M. le ministre de l'intérieur subordonne à

son agrément préalable la circulation en France des écrits même non politiques de personnes frappées d'exil par nos lois politiques, et placées, comme il l'a dit, hors du droit commun. Cette circulaire a eu généralement peu de succès, les uns l'ont critiquée au point de vue légal; les autres, en concédant qu'elle était dans la logique des lois d'exception, se sont demandé si ces lois elles-mêmes étaient conformes à la logique du suffrage universel. S'il est une chose que le gouvernement actuel devrait s'interdire, c'est l'usage des armes de parti, et les lois d'exception ressemblent beaucoup à une arme de parti. La meilleure manière d'en finir avec les prétendants serait, ce nous semble, de les ignorer, ou du moins de n'en pas admettre d'autres que ceux qui, pouvant rentrer dans le droit commun des citoyens, préféreraient de leur plein gré leur situation exceptionnelle de prétendant.

L'Académie française vient de soulever contre elle-même un véritable orage par l'attribution du prix biennal fondé en faveur de l'ouvrage littéraire « qui a » fait le plus d'honneur à l'esprit humain ». Trois concurrents de mérite inégal, madame Sand, MM. Henri Martin et Jules Simon, étaient sur les rangs. Elle a donné le prix à M. Thiers, choix malheureux de toutes les manières, car ce n'est pas précisément par les qualités dont l'Académie doit avoir un souci tout particulier que l'*Histoire du Consulat et de l'Empire* fait honneur à l'esprit humain. L'opinion désignait universellement madame Sand. Il paraît que des scrupules de morale ont arrêté l'illustre aréopage : scrupules excessifs en tout cas, et qui même ne paraissent nullement motivés, quand on considère le caractère des dernières œuvres de madame Sand, et qu'on se rappelle que l'Académie n'avait pas à s'occuper des productions plus anciennes de l'auteur; mais scrupules qui ont néanmoins leur petite raison d'être. L'Académie eût bien fait de donner le prix à madame Sand; mais il est à peu près certain qu'elle le lui eût donné, si madame Sand n'eût pas écrit ses *Mémoires*, et il faut reconnaître, pour être juste, que ces *Mémoires* étaient une erreur.

A. NEFFTZER.



CHARLES DOLLFUS.

ESSAYS AND REVIEWS¹.

A côté de la question de l'Inspiration, soit *verbale*, soit générale, figure celle de l'*Interprétation*, que traite M. Jowett, « regius professor » de grec au collège d'Oxford, dans un article que recommandent à l'attention, moins encore le nom éminent de l'auteur, que les passages éloquents où brille un ardent amour de la vérité, un sentiment religieux aussi vif que profond. Nous en dirons quelques mots à notre tour.

Lorsqu'on réfléchit à tout ce que l'Écriture est censée avoir ordonné ou défendu, lorsqu'on voit que la liberté et le despotisme invoquent à l'envi son autorité pour river ou pour faire tomber les chaînes, — que la superstition y trouve les motifs d'un matérialisme grossier, pendant que le spiritualisme le plus raffiné y emprunte ses aspirations, — que les conquérants ont inscrit sur leurs drapeaux ses textes sacrés, et qu'en vertu d'autres textes des victimes ont cru qu'elle ne leur permettait qu'une résistance passive, — que les êtres les plus faibles y ont puisé une force surhumaine et que les caractères les plus énergiques s'en sont servis pour briser les ressorts de leur volonté, — on est tenté de se demander si ce livre n'est pas plutôt un piège sous nos pas qu'un guide sur notre chemin, et si l'absence de tout enseignement ne serait point préférable à des enseignements si opposés.

Notre connaissance imparfaite des langues ou plutôt des dialectes du Nouveau Testament, des mœurs et des habitudes contemporaines, notre ignorance des faits particuliers nécessaires à la complète intelligence d'une foule d'allusions, la négligence des copistes, la difficulté, quelquefois l'impossibilité de faire passer dans une langue étrangère, d'une construction très-différente, le sens exact de l'original, surtout lorsque nous n'entrevoions cet original qu'à travers le voile peu trans-

¹ Voir la livraison du 15 mai 1861.

parent d'une ou deux traductions préalables; toutes ces causes d'erreur réunies ne suffisent pas pour expliquer les variétés d'acception du texte évangélique. Elles lui sont communes avec les auteurs profanes, et si elles ne produisent pourtant pas dans l'interprétation de ces derniers des anomalies aussi choquantes, c'est qu'en étudiant Tacite, Thucydide ou Confucius, nous avons pour but unique de découvrir ce que Confucius, Thucydide ou Tacite ont voulu dire; et qu'en étudiant Paul ou Pierre, nous en avons un autre, — *d'y trouver ce que nous voulons et surtout de ne pas y trouver ce que nous ne voulons pas qu'ils aient dit.*

Une Église qui prétend être en possession d'une inspiration continue ne saurait admettre d'autre interprétation que la sienne; les progrès de la science philologique, la découverte de manuscrits inconnus à l'époque où elle a rendu ses arrêts, ne peuvent les infirmer en rien.

Aussi, grand est l'embarras des membres de l'Église romaine, lorsqu'ils veulent concilier leur soumission à l'infaillibilité des conciles avec leurs convictions scientifiques.

Tel savant philologue, après avoir posé comme règle fondamentale de toute saine interprétation la recherche du sens primitif, après avoir démontré la différence entre l'acception usuelle de certains mots au temps des apôtres, et la définition que leur donne l'Église, conclut sans doute à l'emploi de termes qui rendraient l'idée de l'écrivain sacré. — Nullement. — Il proteste d'avance contre toute intention de « *changer le vocabulaire vénéré et immuable de l'Église*¹ »; ce qui équivaut à lui attribuer le monopole incontesté des anachronismes, des barbarismes et des non-sens; — le tout pour sa plus grande gloire et la plus grande édification des fidèles²!

Avant de soumettre à ses confrères de l'Institut les raisons qui le portent à substituer le mot *intelligence* à celui de *verbe* dans l'Évangile de Jean, il a soin de faire observer que « *de savants théologiens lui en ont garanti la parfaite orthodoxie* »; et on ne sait si l'on doit plus admirer sa rare modestie, lorsqu'il traite de simple amusement d'éruudit, un travail sérieux d'exégèse; ou sympathiser avec sa perplexité, lorsque, philologue, il relève les erreurs de la Vulgate, et catholique romain, il se voit forcé d'accepter une traduction revêtue de l'approbation du concile de Trente et des papes Sixte et Clément.

¹ *Mémoire sur le style du Nouveau Testament et sur l'établissement du texte*, par M. Berger de Xivrey, p. 61.

² Le même, note de la page 63.

Semblables difficultés arrêtent l'historien qui, avant de livrer son travail au public, croit devoir rassurer sa propre conscience et celle de ses lecteurs, en demandant aux docteurs en théologie un laissez-passer d'orthodoxie¹.

Cet asservissement de la pensée, cette prostration de la raison font éclore sur les lèvres du protestant un sourire involontaire; il compare sa propre liberté d'appréciation avec les entraves qu'impose une Église infallible; et sa satisfaction serait légitime s'il était toujours à la hauteur de ses privilèges, si sa raison n'abdiquait parfois au profit de sa paresse; s'il n'alléguait jamais « les bornes de l'intelligence humaine » pour reculer devant des investigations qui n'en dépassent pas les limites; s'il sentait avec Locke « qu'aimer la vérité pour la vérité est le plus haut point de la perfection humaine, la sémence de toutes les vertus ».

Elle serait légitime si, tout en secouant le joug de l'infailibilité papale et de la succession apostolique, il ne se courbait sous celui de certains dogmes, formulés par des hommes qui ne prétendaient pas à l'infailibilité; si, érigeant, non pas l'Évangile, mais telle traduction de telle version, en règle immuable de foi, il ne stigmatisait pas comme des incrédules, sapant les fondements de toute croyance religieuse, ceux qui se hasardent à dire, par exemple, que l'Épître aux Hébreux n'est pas de saint Paul, ou que le livre de Zacharie est de trois époques différentes; ceux qui, sur la foi de manuscrits anciens, suggèrent que tel copiste a dû omettre une virgule ou ajouter une barre; que tel passage est une interpolation dont la date est facile à fixer, tel autre une faute de traduction.

Que si le sens du texte dépend de cette virgule ou de cette barre, et de ce sens l'autorité d'un dogme, raison de plus pour remonter aux sources.

Entre le Romain qui subordonne l'Évangile à la tradition, et le Protestant qui l'interprète à l'aide des confessions de foi, il n'y a qu'une nuance, qui n'est peut-être pas à l'avantage de ce dernier. Ne vaut-il pas mieux, en effet, renoncer franchement au droit d'examen, que de le conserver en renonçant au droit de conclure?

A côté des interprétations serviles, il s'en trouve d'autres, tantôt forcées, tantôt puériles. L'Apocalypse et le Livre de Daniel ont fait briller le talent des devins. La femme vêtue d'écarlate qui, assise sur les sept collines, boit le sang des martyrs, se fait facilement recon-

¹ *Histoire de l'Église au quatrième siècle*, par M. A. de Broglie.

naitre; il y avait plus de mérite à voir dans la bête aux sept têtes et aux dix cornes, et particulièrement dans le nombre 666, Sa Majesté, empereur et roi, Napoléon I^{er}. La grande corne, et surtout la petite, a fourni matière à une foule de prophéties dont quelques-unes devaient recevoir leur accomplissement à des dates dangereusement rapprochées. Mede a eu la douleur de survivre aux deux époques qu'il avait fixées pour la fin du monde. « C'est ainsi, dit M. Jowett, que le savant » entasse la paille quand il n'y a plus de grain. »

Le célèbre professeur, d'accord avec M. Berger de Xivrey et avec le sens commun, affirme que la vraie et seule méthode d'interprétation est la recherche du sens primitif. Pour le découvrir, il faut se dépouiller de toute arrière-pensée de théologien, de lettré ou d'homme politique; se garder de substituer à un raisonnement illogique, à une tournure peu grammaticale, une construction plus régulière; se méfier même d'une interprétation trop artistement arrangée; se transporter par la pensée au milieu de la civilisation d'alors; se mettre au point de vue des divers écrivains, et, se pénétrant de l'esprit général, interpréter la Bible, comme on interprète tout autre livre, — par elle-même.

Pour ce qui est des ressemblances et des divergences des Évangiles, il s'arrête à la conclusion que la tradition d'abord éparse, peu à peu réunie, avait été conservée oralement, puis écrite avec des modifications dues à la traduction, sous les trois formes qu'elle avait de bonne heure revêtues¹.

Les applications de l'Évangile ne doivent pas être confondues avec ses interprétations; « celles-ci exigent un degré de culture qui n'est » que le partage du petit nombre; celles-là sont faites par tous, par le » philosophe qui lit *Dieu dans l'histoire*, et par la pauvre femme qui y » trouve une réponse à ses prières et un adoucissement à ses peines » de chaque jour ».

Combien il a raison! Telle parole qui a trouvé le chemin de mon cœur dans un moment d'angoisse en reste à jamais l'hôte bénie; — pour d'autres, c'est une étrangère qui passe. Tel mot réveille chez moi tout un monde d'idées dont celui qui le prononça ne soupçonnait pas l'existence; — que m'importe ici le sens primitif? Telle narration, qui

¹ On sait que la *Vulgate* est le résultat d'un travail de ce genre fait par Jérôme, à la demande du pape Damase; mais on ignore quelles règles l'ont guidé dans le choix des Évangiles, très-nombreux alors, ni jusqu'à quel point il en a suivi la lettre; il est probable qu'il a retranché et même ajouté, comme il l'avoue du reste, pour les mots « sans cause ». (*Matthieu*, v, 22.)

me paraît inadmissible comme fait, a comme allégorie un sens profond; — je m'en empare, elle me suffit; — que m'importe ici la vérité historique?

Des sons identiques sont diversement perçus par des organes délicats ou grossiers; des paroles identiques font vibrer dans les âmes des cordes diverses.

Le paysage qui se déroule aux yeux d'un groupe de spectateurs est un; mais combien il a d'aspects différents pour le peintre frappé par la majesté des formes, par la splendeur du coloris; pour l'agronome qui observe les procédés de culture; pour le géologue qui étudie l'inclinaison des couches; pour le botaniste dont l'œil perçant découvre sur chaque cime la fleur qui lui est particulière, comme l'entomologiste l'insecte qui naît et meurt avec elle. Le statisticien suppute, d'après le nombre des toits, le rapport entre la population et la superficie; le philanthrope se demande avec anxiété si sous ces toits qu'habite le travail, habitent aussi le bien-être, les joies décentes qui en sont la juste récompense; la poésie découvre au sein de la nature mille harmonies inconnues de la foule; la piété fait monter jusqu'à Dieu l'hommage de la création.

Aussi nombreux, aussi variés sont les aspects de la Bible; nous y trouvons un enseignement individuel, une nourriture spéciale. Chacun voit jaillir de ses pages le rayon invisible pour tout autre, entend résonner la vibration qui n'ébranle que son oreille. Qui de nous n'y a trouvé, sans même la chercher, la perle de grand prix qu'il enferme au fond de son âme, son trésor à lui, à lui seul?

Un des usages les plus fâcheux qu'on puisse faire de l'Écriture, c'est de s'en servir comme d'un instrument de parti, de s'emparer d'une ressemblance verbale, d'une figure de rhétorique, d'une allusion éphémère, pour imposer à la piété craintive des fidèles des dogmes et même des règles de conduite basés quelquefois sur un simple jeu de mots : *Tu es Pierre, et sur cette pierre*, etc.; d'attribuer à certains passages un sens arbitraire que la paresse routinière finit par consacrer. C'est ainsi que : *Donnez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu*, réponse évasive à une question insidieuse, impliquant, tout au plus, la séparation du spirituel et du temporel, a été traduit par : *Donnez à César ce que César voudra prendre*.

Cet abus des textes révolte à juste titre M. Jowett; mais il nous semble faire trop bon marché de certaines maximes d'une application impossible, dit-on, dans une société comme la nôtre. Impossibles peut-être, mais en sont-elles moins chrétiennes? Ne sont-elles pas

même l'essence du christianisme? — Elles troublent nos relations actuelles. Convenaient-elles mieux aux relations du paganisme? — Suivies à la lettre, elles nous marqueraient du sceau de l'excentricité. Mais les premiers chrétiens ne marchaient pas précisément dans les voies battues.

« Il y a, dit Lessing, cité par M. Jowett, dix-huit cents ans que nous » essayons du Christianisme; il nous reste à essayer de la religion du » Christ, » cette religion dont la nôtre est si éloignée, que, si nous l'adoptions, il n'y a pas une de nos habitudes qui ne se modifiât profondément, à peine une de nos institutions qui restât debout.

Ce serait un curieux exercice pour l'imagination que de construire par la pensée une société qui se réglerait d'après l'esprit de l'Évangile. Peu viable, dira-t-on. Qui sait? Celles qui s'en rapprochent le plus, la Société des Amis, celle des Moraves, ne sont pas les moins prospères; et quelque folle que puisse paraître cette confiance, au moment où l'on prête l'oreille pour savoir de quel point de l'horizon partira le signal d'une lutte sanglante, on ne doit pas pour cela désespérer de l'arrivée du jour où *le loup habitera avec l'agneau, le léopard se couchera près du chevreau, le lionceau et le veau se réuniront, et un petit enfant les conduira.*

On tue, on massacre, on immole sans merci; la science consacre ses veilles à perfectionner les instruments de carnage, mais le cœur n'y est plus. Les défis à tout venant, les passes d'armes sont du domaine de l'antiquaire; le duel devient un ridicule; la force brutale perd du terrain, sinon dans les faits, du moins dans les esprits.

Ne voyons-nous pas les sympathies universelles se grouper autour d'un peuple qui essaie de la résistance passive, seule arme de l'Église primitive, — enclume qui brise les marteaux, — d'un peuple qui se ligue, non pour tuer, mais pour mourir?

Ne voyons-nous pas l'esclavage, dont l'existence était déclarée par les philosophes indispensable au maintien des institutions républicaines, révéler aux yeux du monde son incompatibilité avec elles, non plus par la révolte impuissante, les représailles hideuses des opprimés, mais par la rébellion des oppresseurs, par l'impossibilité enfin démontrée de le mettre d'accord avec les lois d'un pays chrétien?

On finira par comprendre que le droit qui s'appuie sur la force perd quelque chose de sa sainteté et finit par s'appeler le droit du plus fort.

Il se peut que le monde découvre peu à peu que les maximes de l'Évangile ne sont point opposées à la prospérité matérielle des nations;

que, mis en demeure de choisir entre elles et les siennes, il opte pour les premières et ne s'en trouve pas plus mal.

Que l'idéal, dont les maximes évangéliques sont l'expression, soit ou non destiné à recevoir ici-bas sa réalisation complète, est une question réservée; ce dont il faut bien se garder, c'est de l'abaisser à notre niveau. « La nature humaine, dit M. Jowett, a besoin d'être idéalisée; » elle semble se prendre en dégoût lorsqu'elle se voit dans son négligé; » elle ne consent à durer que pour devenir meilleure. » Heureux symptôme, dont le médecin des âmes fera la base de tout un ensemble de moyens curatifs.

La critique n'a aucune prise sur l'idéal; elle n'en a pas non plus sur les rapports intimes qui s'établissent entre la parole écrite et l'âme qui se l'assimile; elle en a moins encore sur la Foi, cette seconde vue de l'âme, qui dans le fini devine l'infini; au milieu du désordre et du laid, conçoit l'ordre et la beauté; qui entrevoit un type bien supérieur à ses propres conceptions et se tient prête à tout risquer, dans le temps et dans l'éternité, sur une croyance qui heureusement échappe à toute démonstration.

Nous disons *heureusement*, car si l'existence de Dieu, si l'immortalité de l'âme, si les souffrances et les joies, suites inévitables de nos actes, dans la succession interminable des âges, étaient susceptibles de *preuves positives*, la vertu cesserait d'être vertu; elle ne serait pas même un sage calcul, mais une impérieuse nécessité; l'humanité agirait comme un homme qui s'abstient de certains méfaits qu'il a pourtant envie de commettre, parce qu'il sait, à *n'en pouvoir douter*, qu'ils le conduiraient à la perte de sa santé ou de sa position, à la prison ou à l'échafaud; et qui fait de bonnes actions, qui ne lui sont pas sympathiques, parce qu'elles sont nécessaires à l'accomplissement de son but.

Que deviendrait le libre arbitre, lorsque la volonté, dominée, terrassée par le fait patent, ne saurait hésiter? Quel serait le mérite du patriote se jetant corps et biens dans un mouvement, s'il savait *avec certitude* que l'issue en doit être favorable?

La philosophie anglaise du dix-huitième siècle, la philosophie terre à terre du bon sens, ne comprenait rien au rôle que joue cette incertitude dans notre vie morale. Ne pouvant cependant la supprimer, elle s'est imaginé de la chiffrer; elle a établi le *doit* et *avoir* de la foi et du scepticisme, et est arrivée à cette conclusion un peu brutalement résumée de nos jours, à savoir : « qu'il vaut mieux croire en Dieu, parce

» que si par hasard il existe, il pourrait nous envoyer en enfer pour l'avoir nié ¹ ».

Ces incertitudes, du reste, ne sauraient être une pierre d'achoppement pour ceux qui comprennent que Dieu se révèle à nous bien moins dans la parole écrite, moins même dans ses œuvres, que dans cette soif de l'infini, ce besoin de perfection, cet instinct d'adoration qui ne peut être sans issue et sans but. Ce sentiment religieux est à la théologie ce qu'est la puissance vitale à la science anatomique; le battement d'un cœur jeune et ardent au bruit sec d'ossements qui s'entre-choquent.

Mais alors, dit-on, pourquoi cette science, pourquoi cette critique qui porte le trouble dans mon intelligence, qui ébranle mes convictions les plus chères, bouleverse mes idées les mieux arrêtées? Pourquoi établir des catégories de croyance, scruter si minutieusement le sens de toutes les parties d'un livre qui, tel qu'il est, suffit à mes besoins, qui « sert de lampe à mes pieds, de lumière sur mon sentier »? Pourquoi ne pas me laisser croire qu'il contient des dogmes que mes pères ont crus, qu'enseigne l'Église dans laquelle je suis né, qu'ont admis tant d'hommes plus éclairés que moi? Si je me trompe, à eux la responsabilité.

Est-ce bien un protestant qui parle? Est-ce ainsi que vous imitez « les habitants de Bérée, plus nobles que ceux de Thessalonique, parce qu'ils examinaient tous les jours l'Écriture pour savoir si ce qu'on leur disait y était conforme »; que vous obéissez à Paul, qui « veut que vous examiniez toutes choses, que vous répondiez à ceux qui vous demandent la raison de l'espérance que vous avez? » Êtes-vous bien un descendant de Hus, ce « réformateur avant la réforme »; un disciple de Luther, demandant à être convaincu « par des témoignages de l'Écriture sainte ou par des raisons évidentes »? Pourquoi revendiquer si fièrement le droit de posséder un livre dont vous vous méfiez au point de n'oser en rechercher le sens? A quoi bon cet intermédiaire entre vous et l'autorité? Remettez le volume mystérieux entre les mains de ses interprètes officiels, des chefs spirituels dont le plus anciennement accrédité est encore au Vatican. Ébranler vos croyances! mais est-il bien sûr que vous en ayez, vous qui ne croyez que par le hasard du baptême? Vraies ou fausses en elles-mêmes, qu'importe? elles ne vous appartiennent pas.

Non que cette foi sur parole n'ait son charme et son prix. L'âme sur

¹ *Maurice's Essays.*

ce doux oreiller repose sa faiblesse; elle lui épargne les angoisses du doute, les luttes de la pensée; et si cette plante délicate, cette sensitive qui frissonne au moindre contact pouvait vivre dans la serre chaude du cloître, elle y conserverait peut-être sa fraîcheur, sa grâce virginale; mais pour résister à l'orage de la persécution, au souffle desséchant du scepticisme railleur, il faut être l'arbre vigoureux dont les racines plongent dans le roc, dont on émonde impunément les branches parasites, et qui repousse le secours artificiel de tuteurs vermoulus.

Si le persiflage superficiel, les grossières plaisanteries de Voltaire n'excitent chez le protestant que répulsion et dégoût, c'est que la science critique, née de la réforme, lui suggère une réponse immédiate; pouvant confronter avec l'original la citation infidèle ou tronquée, il n'est pas dupe de l'artifice qui confond l'histoire avec la légende, l'allégorie avec le fait, et le langage hyperbolique de l'Orient aux âges reculés, avec la prose française du dix-huitième siècle.

Cette moquerie indécente, qu'un Anglais et surtout un Allemand dédaignerait de réfuter, parut cependant sans réplique à une nation qui avait reçu de confiance une religion qui en a fait — ce que nous voyons. « Est-ce trop, dit M. Rosseuw de Saint-Hilaire, d'un siècle d'incrédulité pour quinze siècles de catholicisme? » Quelles preuves plus convaincantes, du reste, de la valeur qu'on attache à la Bible, que les longues et patientes veilles qu'on lui consacre? Toutes les convictions sincères sont dignes de respect, toutes peuvent porter d'excellents fruits; mais les seules qui soient à l'abri des chocs imprévus sont celles que nous nous sommes faites, et le plus bel usage que nous puissions faire de notre raison, ce don du ciel, c'est de rechercher la nature des rapports qui lient la créature au créateur; refuser de s'en servir parce que nous possédons la révélation, c'est, dit Locke, mettre un bandeau sur nos yeux parce que nous avons un télescope.

Il y a — comment le nier? — dans la société qui nous entoure « un scepticisme qui couve », un élément d'incrédulité dans l'air que nous respirons; les fortes croyances, mères des faits héroïques, n'existent plus; nos caractères, nos paroles, nos actions, s'en ressentent; nous pensons comme nous agissons — pauvrement. Il faut, secouant le joug de la tradition, les phrases conventionnelles, le respect humain, nous refaire une foi qui sera nôtre; ou si nous sommes assez heureux pour pouvoir nous passer de ce travail de régénération, si la croyance dont nous avons hérité est encore entière, nous réjouir, sans taxer d'impiété ceux qui ont besoin de raviver la leur.

Mais, ce droit incontestable qui appartient à tout protestant isolé, y renonce-t-il par le fait de son agrégation à une Église? La participation au culte de cette Église implique-t-elle adhésion à ses croyances dogmatiques? — Évidemment non. — L'Église dans le Nouveau Testament, il est essentiel de se le rappeler, signifie assemblée, et ne signifie pas autre chose. M. Robertson appelle « l'Église de Dieu le corps vivant » d'hommes appelés par Lui à montrer au monde par ses paroles et » par sa vie ce que l'humanité est, fut et sera dans l'idée de Dieu ». Cette belle définition nous transporte dans une sphère bien supérieure à celle des formulaires.

Prise dans son sens le plus usuel, l'Église peut signifier un ensemble d'hommes liés par certaines sympathies religieuses, se réunissant pour satisfaire à certains besoins dans l'ordre spirituel, laissant à chaque membre le soin de décider pour lui-même de la valeur des motifs qui le déterminent. C'est une famille dans la famille — non un empire dans l'empire — qui se conserve de génération en génération, grâce à des souvenirs tout personnels, à des associations d'idées intimes qui prennent leur source ailleurs que dans l'esprit; attaches d'autant plus fortes qu'elles sont impalpables, qu'on les sent sans pouvoir les expliquer, et qui certainement n'ont rien de commun avec les définitions de l'école. C'est une famille dont chaque membre doit réclamer pour lui-même, et respecter chez ses frères, l'inviolabilité du for intérieur, cette puissante autonomie individuelle, qui est le patrimoine le plus précieux de l'Église réformée.

L'existence d'une Église *nationale* faisant partie de l'État, met-elle cette autonomie en péril? est-elle incompatible avec le mouvement progressif et naturel du protestantisme? Le principe du Multitudinisme, pour employer une expression tant soit peu barbare, a-t-il été dès son apparition funeste au christianisme? Les *Séances historiques de Genève*, dans lesquelles M. A. de Gasparin a soutenu cette thèse contre M. Bungenier, ont fourni à M. Wilson l'occasion de traiter de l'utilité et des conditions d'une Église nationale. Quant au principe en lui-même, il est certain qu'il a toujours prévalu non-seulement chez la nation juive qui reconnaissait Jehovah pour son seigneur, mais chez les païens, où les cérémonies religieuses étaient nécessaires à la validation de tous les actes de la vie collective. Tous les peuples de l'antiquité admettaient le lien commun d'une religion commune. Si l'on en découvre peu de traces chez les premiers chrétiens, c'est que la masse compacte

du paganisme ne pouvant être entamée que sur des points isolés, il fallait s'y infiltrer; et cependant déjà il est question dans les Actes de Lydie et du géolier baptisés avec « *ceux de leur maison* », et les premières Églises prenaient le nom de leurs localités. C'est par des conversions en masse qu'a eu lieu l'initiation au Christianisme, tantôt forcée, tantôt volontaire, des races germaniques; c'est par tribus qu'elles se sont rangées sous la loi nouvelle. C'est aussi par la conversion des chefs, entraînant celle de leurs sujets, que procèdent les missionnaires dans leur œuvre de prosélytisme parmi les sauvages; et quelque pauvres qu'en paraissent les résultats, lorsque nous comparons avec le vrai Christianisme la manière dont le comprennent ces êtres encore dans l'enfance, ou qui, position plus désespérée, s'y sont replongés, ne dédaignons pas trop cette œuvre. Ça n'a pas été un médiocre service rendu à l'humanité, que la suppression des sacrifices humains, de l'infanticide et du parricide systématiques, des bûchers allumés pour l'immolation des veuves et l'abolition des fêtes du cannibalisme; et quand le roi de Dahomey ne comprendrait du christianisme que la nécessité de renoncer à la *grande coutume* de célébrer son avènement en faisant creuser un lac que doit remplir le sang des victimes immolées sur ses rives; quand on ne réussirait à le convertir, lui, son héritier et ses sujets, qu'à ce christianisme-là, ce serait une religion nationale dont l'individualiste le plus exigeant pourrait saluer la venue avec transport. Ces conversions en gros ne se bornent pas, du reste, à des résultats négatifs; partout où le christianisme est accepté, même à l'état d'ébauche informe, il entraîne une amélioration dans la condition de la femme. M. Wilson conteste le fait historique que le christianisme n'a commencé à décliner qu'à partir de Constantin, et met sur la même ligne l'épithète d'impie attachée par le calviniste à la réunion, sous cet empereur, de l'Église et de l'État, et par le catholique au schisme, sous Henri VIII; déclarant que ni l'une ni l'autre n'aurait pu s'effectuer si « les temps n'avaient pas été mûrs ».

Quoi qu'il en soit du passé, du rôle utile ou nuisible qu'y a joué le Multitudinisme, que faut-il penser aujourd'hui des avantages d'une Église nationale? N'est-elle pas une des formes de la vie nationale, un lien de plus qui nous attache à la patrie? Le clocher ne parle-t-il pas à nos cœurs aussi éloquentement que le drapeau? — La *cantilène* un peu agaçante de la chaire anglaise a sa mélodie pour l'Anglais qui, loin de son pays, en reconnaît les cadences convenues; la versification rude et parfois grotesque des Psaumes de Marot, le chant où l'art musical n'a rien à voir, sont pieusement conservés par les descendants de ceux

qui les entonnèrent dans les assemblées du désert, sur le bûcher, sous le gibet. — Le rituel est chose indifférente en soi, mais il est bon que, grâce à son uniformité, « chaque protestant de France puisse, en entrant » dans nos sanctuaires, échanger avec les assistants la simple et touchante » parole de Ruth : *Ton peuple est mon peuple, et ton Dieu est mon Dieu*¹. »

Et cependant il est certain que malgré les goûts conservateurs des Anglais et leur attachement à tout ce qui tient au sol, leur Église n'est pas suffisamment en possession des sympathies de la nation. Le recensement de 1851 a constaté que ce jour-là (dimanche) cinq millions et un quart des habitants, c'est-à-dire quarante-deux sur cent de ceux qui auraient pu assister aux services divins s'en sont abstenus; il est certain aussi qu'un nombre considérable des membres du clergé demande une révision de la constitution de l'Église. Cet éloignement ne vient pas, comme autrefois, de causes politiques; il n'est pas non plus une protestation en faveur de la liberté religieuse. En Angleterre, elle se maintient dans toute sa plénitude, en dépit d'une religion d'État, pendant qu'en France où cette religion n'existe plus, la liberté, loin d'être pratiquée, n'est pas même comprise par ceux qui se proclament ses plus zélés champions. Il naît de causes tout autres, du désaccord entre les formulaires de l'Église et l'état actuel des croyances; on parviendrait à les concilier aujourd'hui, que ce désaccord reparaitrait demain. — Une Église nationale doit se modeler sur l'esprit de la nation; la forte race des Teutons supporte impatiemment un joug sous lequel les races latines se courbent avec docilité. Il faut qu'elle laisse libre carrière chez les uns à leurs goûts pour les discussions métaphysiques, et qu'elle donne satisfaction aux exigences imaginatives des autres; il ne faut pas qu'elle pousse au séparatisme par l'étroitesse de ses formules, ni qu'elle ait pour base un système d'opinions spéculatives qui, dans les appréciations du fondateur du christianisme, tenait si peu de place, qu'en condamnant les Pharisiens orthodoxes, il ne prononça aucune sentence d'exclusion contre les Sadducéens, secte hérétique s'il en fut.

On peut bien repousser le principe d'une Église nationale, craindre que la chaleur de la vie religieuse ne se perde dans un si vaste rayonnement, — lui préférer comme plus conformes aux infinies variétés de l'esprit humain les Églises particulières qui surgissent et disparaissent au gré des affinités, dont chacune met en relief quelque vertu qu'on oublie, ou proteste contre quelque défaut qu'on tolère,

¹ *Projet de discipline*, par le pasteur A. Coquerel. Introduction, p. 89.

entretient un foyer d'émulation favorable à toutes les bonnes œuvres et surtout à l'enseignement populaire, conserve la pureté des mœurs par une surveillance réciproque, et fournit, dans les détails de son organisation, à l'activité des hommes inoccupés, un aliment qui, dans beaucoup de cas, devient un utile dérivatif.

Ces considérations, d'un grand poids aux yeux de plusieurs, et qui seraient péremptoires si l'on pouvait supposer qu'une Église nationale, quelque large qu'en soit la base, absorbât complètement l'activité religieuse de la nation, peuvent militer contre le principe même d'une Église établie; mais si on l'accepte, il faut qu'elle soit « libre chez un peuple libre », progressive dans un siècle de progrès, expansive pour une société qui grandit, et d'une largeur assez universelle pour réunir sans les confondre toutes les nuances de la pensée.

Une religion nationale implique forcément la rémunération des ministres par l'État, et ce système a, comme tous les systèmes, ses avantages et ses inconvénients. Aux États-Unis, nous voyons dans le silence gardé par les pasteurs sur le crime de l'esclavage une preuve déplorable du danger qu'il y a à les rendre dépendants des fidèles; ailleurs, dans la négligence des devoirs pastoraux, une preuve non moins déplorable du danger de leur accorder une indépendance absolue. Du reste, les questions de ce genre ne peuvent rien avoir d'absolu, et à cet égard nous ne pouvons que répéter ce que nous avons écrit dans une autre circonstance : « Dans un pays où le sentiment religieux a pénétré toutes les classes, où il accompagne l'homme du berceau à la tombe, où son action se fait sentir dans les habitudes et jusque dans le langage national, où il s'est pour ainsi dire infiltré dans toutes les couches de la société et se respire avec l'air; où l'incrédule, s'il ne rend à la croyance universelle l'hommage de son silence, ne la combat du moins qu'avec des paroles graves et mesurées; on peut se reposer sur les fidèles du soin de récompenser dignement les ministres d'un culte révérent. — Là où le peuple est souvent indifférent, quelquefois hostile, où des préventions faciles à expliquer l'éloignent de toute manifestation extérieure d'une foi qui vit peut-être encore au fond de son cœur, il faut que l'État cherche à la ranimer, à l'éclairer; qu'il veille à ce que les sordides préoccupations de la vie matérielle n'étouffent pas entièrement les pensées qui spiritualisent et ennoblissent. — Il ne faut pas que la tâche du pasteur, déjà si difficile et si laborieuse, soit rendue plus pénible encore par la dépendance et par la pauvreté ¹.

¹ *Éléments d'économie politique*, p. 209.

Mais, la supposition admise que la pensée peut se mouvoir à l'aise au sein d'une Église nationale, ne se trouve-t-elle pas enchaînée par la signature aux trente-neuf articles¹ qu'exige l'Église anglicane? Sans le moindre doute, répond celui qui les lit sans préoccupation aucune, en donnant aux mots leur signification naturelle, celle qu'ils avaient dans la pensée de leurs auteurs; ils énoncent de la manière la plus explicite les doctrines de la Trinité, de l'élection et de la prédestination, qualifient de péchés les bonnes œuvres des non élus, contiennent implicitement tous les dogmes renfermés dans les trois confessions de foi, et lancent des anathèmes contre ceux qui leur refusent leur assentiment.

Erreur, dirait M. Wilson et avec lui, un grand nombre de ministres. Ces articles laissent une grande latitude aux opinions; chacun peut les signer. Prenons, par exemple, celui qui a rapport aux symboles. — Il se peut que pour moi, comme pour un éminent prélat de l'Église anglicane, le Concile de Nicée, d'où est sorti le symbole qui porte son nom, « soit le plus grand malheur arrivé au monde chrétien », l'ère funeste de la première atteinte portée à la liberté de conscience. Il se peut que le symbole des Apôtres me paraisse une pièce apocryphe dont la date même est inconnue, n'ayant qu'une valeur de circonstance, destinée à combattre des hérétiques qui soutenaient que la mort du Christ n'était qu'apparente, car il revient itérativement sur ce fait que Jésus-Christ a *souffert* sous Ponce-Pilate — qu'il a été *crucifié* — qu'il est *mort* — qu'il a été *entermé* — et enfin qu'il est *descendu aux enfers*. Il est possible que le symbole qui n'a d'Athanase que l'esprit d'intolérance qui a inspiré le dernier paragraphe, soit à mes yeux une vraie gageure contre le bon sens, une série de logoglyphes pouvant se résumer dans une seule de ces clauses : Le Père est incompréhensible, le Fils est incompréhensible, le Saint-Esprit est incompréhensible. L'archevêque Tillottson a dit, et bien des ministres et des fidèles répètent après lui : « Je voudrais bien que nous en fussions débarrassés² ! »

¹ Rien de plus confus que l'origine de ces articles. Ils furent, *croit-on*, rédigés par Cranmer et Ridley, aidés par Bucer et Martyr en 1552; mais ils ne furent pas alors confirmés par le parlement. — Dix ans plus tard, l'archevêque Parker soumit au parlement et à la convocation un projet amendé où quatre articles se trouvaient supprimés, quatre ajoutés et dix-sept modifiés. La convocation réunie en 1563 en retrancha trois autres, en modifia sept, et un quatrième disparut lors de l'impression. Ces articles ainsi mutilés, dans lesquels Cranmer aurait eu bien de la peine à se reconnaître, furent définitivement adoptés pour la première fois le 5 février de la même année par les deux chambres de convocation.

² Des membres de l'Église anglicane se sont engagés à ne pas assister aux exercices du culte les jours où ce symbole doit être récité.

Et pourtant, vous signez le huitième article, qui déclare que « les » trois confessions doivent être reçues et crues dans leur entier, car » elles ont pour sûr garant la sainte Écriture » !

Sans la moindre difficulté, grâce à un monosyllabe ! « CAN », est-il dit, « ils ont le sûr garant de l'Écriture » ! — Et s'ils n'ont pas ce garant, si les dogmes qu'ils contiennent, loin d'être nettement formulés dans l'Écriture, n'y étaient pas même nommés ; si le mot Trinité ne s'y rencontrait pas ; s'ils ne renferment que des déductions controversables, dont quelques-unes s'appuient sur des textes controuvés, tellement controversables, que des déductions diamétralement opposées se targuent de la même origine. — Mon adhésion étant subordonnée à la conformité des symboles avec l'Écriture, si, vérification faite, cette conformité n'existe pas, mon adhésion est non avenue.

Soit ; mais le dix-huitième, qui porte ce qui suit : « Sont maudits » tous ceux qui osent dire que tout homme sera sauvé par la loi à » laquelle il obéit, s'il règle sa vie d'après cette loi et la lumière naturelle ». Eh quoi ! ceux pour qui la lumière de l'Évangile n'a pas lui, ceux qui sont nés avant qu'elle se montrât, non-seulement ceux-là sont maudits, mais je le serais, moi, pour avoir pensé que Dieu n'a pas voué à la perdition les millions qui peuplent de vastes contrées inconnues aux Apôtres ; que ce n'est pas un crime irrémissible de ne pas avoir accepté ce qui n'a pas été offert !

Mais je n'y adhère pas du tout, et que cela ne vous étonne point ; j'ai mon article 14, — je me trompe, — l'article 6, qui dit qu'on ne peut imposer à qui que ce soit une croyance qui ne saurait être prouvée par l'Écriture ; or, l'Écriture (voyez chapitre II de l'Épître aux Romains) prouve tout le contraire : « Quand les gentils, qui n'ont pas la loi, font » naturellement les choses qui sont selon la loi, ils se tiennent lieu de » loi à eux-mêmes ». Dans tous les cas, qui suis-je pour décider des conditions de salut ? Vous me défendez d'affirmer celui des païens vertueux ; et, en effet, je me récuse, me bornant à répondre comme Hus, accusé par le concile de Constance de douter de la damnation de Wicklef : « Je ne puis affirmer si Wicklef sera sauvé ou perdu ; je vous » drais cependant que mon âme fût où il est ».

Mais, au moins, en vertu de cet article 6 vous acceptez tout ce que vous trouvez dans l'Écriture, y compris les passages qui semblent en contradiction avec son esprit général.

Rien ne m'y oblige, car s'il établit qu'on ne peut imposer des croyances qui ne se trouvent pas dans l'Écriture, il n'établit pas la

réci-proque, à savoir : que tout ce qui se trouve dans l'Écriture doit être imposé comme croyance.

Enfin, vous ne nierez pas qu'il déclare canoniques tous les livres qui composent le Nouveau Testament, pendant que vous semblez douter de l'authenticité de plusieurs.

Cela m'est parfaitement loisible, puisqu'il définit comme canoniques tous les livres dont l'authenticité n'a jamais été l'objet d'un doute dans l'Église. Or, il est évident que chaque livre, avant son admission, a suscité un débat contradictoire, et qu'il y a eu doute pour l'Église, jusqu'au moment où elle a enfin pris une décision; puis, argument décisif dans l'espèce, ma foi, toujours d'après l'article 6, n'a d'autre règle que la Bible, et la Bible est muette sur cette question purement historique. Aussi l'évêque actuel de Londres n'a-t-il pas craint d'ordonner docteur Arnold, qui déclarait ne pouvoir admettre que l'Épître aux Hébreux ait été écrite par l'apôtre Paul. Calvin dit à propos de cette même Épître : « Pour savoir qui l'a composée, je ne m'en soucie » guère; » et Luther traite d'épître de paille celle de Jacques; — il est vrai que ni l'un ni l'autre de ces grands hommes n'avait signé les trente-neuf articles!

Ces subtilités de raisonnements, que nous sommes loin d'exagérer, ne sont rien en comparaison des subtilités grammaticales que suscite l'emploi des mots : reconnaître, admettre (*allow, acknowledge*); c'est tout un traité de synonymie transcendante, dont les distinctions, d'une rare ténuité, rappellent les procédés d'une tout autre école.

Et cependant tel est le désir de secouer, au moins virtuellement, tout joug imposé à la pensée, que bon nombre d'esprits honnêtes et parfaitement désintéressés les acceptent pour eux-mêmes ou se réjouissent de les voir accepter par d'autres. On veut s'affranchir à tout prix de la violence morale, même en affirmant que cette violence n'existe pas. — En effet, elle est et sera toujours illusoire à quelque degré qu'on l'impose.

« Pendant que la vénérable Église impériale et orthodoxe de l'Orient, » dit le docteur Stanley dans son *Histoire ecclésiastique*, se trouve suffisamment garantie par le court symbole des Pères de Nicée, l'Église » du petit État de Brunswick, sous les auspices du duc Julien, exige » ou exigeait tout récemment encore une soumission absolue non- » seulement aux trois symboles, à la confession d'Augsbourg, à l'Apo- » logie de cette confession et aux articles smalcaldiques, mais à tout » ce que contiennent toutes les œuvres de Luther, de Mélanchthon et de » Chemnitz. » Ne nous hâtons pas trop de rire de l'Église de Brunswick.

La différence entre elle et l'Église grecque n'est qu'une différence de degré; dans l'une comme dans l'autre l'hétérodoxie trouve le moyen de se glisser.

Non-seulement on dispute sur le sens des dogmes, on chicane sur la valeur de l'adhésion: on pose en principe que l'obligation morale est strictement limitée par l'obligation légale, que toute interprétation qui échappe à la censure d'un tribunal est permise; qu'on n'est tenu ni à soutenir ni à croire, mais uniquement à ne pas combattre, d'une façon directe, le contenu des articles; qu'on peut même les signer en toute sûreté de conscience, à moins qu'on ne fasse partie des sectes que les auteurs de ces articles avaient en vue d'exclure, — la souscription n'engageant qu'à une chose: ne pas chercher à faire revivre les sectes des Docètes, des Pélasgiens, des Arminiens.

Tel était l'avis de Paley, dont la casuistique admettait aussi qu'il est permis de mentir à ceux qui n'ont pas le droit de demander la vérité.

Tristes temps que ceux où la pensée est réduite à se venger de la violence par l'astuce! — Que la responsabilité retombe tout entière sur ceux qui, dans l'ordre politique ou religieux, mettent les hommes dans le cas de recourir à ces regrettables moyens.

Que conclure de tout ce luxe de dialectique, de toutes ces accusations de mauvaise foi, de ces justifications qui peut-être ne satisfont pas complètement les simples d'esprit, de l'acharnement si peu évangélique qui a pour but de chasser de la vigne les travailleurs les plus intelligents et les plus laborieux, de cette perte de forces vives, de ces « *articles de paix* » devenus des brandons de discorde?

Disons hardiment, d'après une triste et invariable expérience, qu'ils ne seront jamais autre chose; que toujours ils fourniront un aliment aux disputes théologiques, les plus stériles de toutes, un prétexte à la tyrannie ecclésiastique. — Disons, comme M. Wilson, que « s'opposer » à tout changement dans l'Église, c'est marcher sur les traces des » Juifs, contemporains de Jésus et de ses apôtres, qui combattaient » contre Dieu lorsqu'ils refusaient d'accepter une nouvelle application » des choses écrites dans la loi, les prophètes et les psaumes; — des » Romains, au temps de Théodose, qui Le combattaient, lorsqu'ils » résistaient à la nouvelle religion, en faisant appel aux anciennes coutumes; — des antagonistes de Wicklef et de la Bible en langue vulgaire, — de Cranmer et de la Réforme ». — Et osons conclure, non simplement comme lui, à la souscription purement facultative à ces articles, mais à leur complète suppression.

L'intolérance, odieuse partout, excepté dans l'Église romaine, où elle est une nécessité — le catholique libéral n'étant, comme le dit Gioberti, qu'un protestant déguisé — l'est surtout au sein d'une Église nationale, soutenue par l'impôt et qui est, pour ainsi dire, le patrimoine du citoyen, une des manifestations de la vie collective. Les agrégations individuelles et spontanées peuvent se donner une organisation large ou étroite à leur gré, et elles profitent si bien de ce droit que les divergences d'opinions qui séparent la haute de la basse Église, ne seraient pas tolérées parmi les dissidents. Tous les partis, depuis Athanase et Arius, qui s'excommuniaient réciproquement, jusqu'à Luther et Calvin, jusqu'aux presbytériens des États-Unis qui brûlaient les quakers, se sont faits d'opprimés, oppresseurs, quand l'occasion s'en est présentée; et lorsque la persécution est devenue impossible au sein de la société civile, ils l'ont pratiquée *intra muros*. Il semble même que l'inquisition, qui a été jusqu'à présent le dernier mot de toute Église constituée, a eu ses coudées plus franches depuis qu'elle n'a pu invoquer l'aide du bras séculier.

De quoi vous plaignez-vous? dit-on; si les règlements de l'Église vous gênent, sortez, rien ne s'y oppose. C'est le conseil fraternel que l'on adresse aujourd'hui à des pasteurs français qui se bornent à demander qu'on ne leur impose aucune entrave nouvelle. Chacun est parfaitement libre d'aller fonder ailleurs une Église nouvelle. Cela n'est pas, hélas! — et on le sait de reste, — mais quand cela serait, « un frère expulsant » son frère de la maison paternelle, mais lui laissant, par compensation, » pleine et entière liberté de se choisir un autre domicile, agirait-il » équitablement, fraternellement? Apprenez-le, vous qui l'ignorez. On » ne peut pas plus se bâtir une maison paternelle qu'on ne peut se » créer une Église. — Une Église sans les souvenirs d'enfance, sans les » traditions de famille, une Église fondée par délibération et par contrat social, est simplement une secte, et moi, je veux une Église ¹ ».

« Ce que nous demandons, dit M. Wilson, ce n'est pas plus de liberté » hors de l'Église, mais dans l'Église, et à cet égard on peut invoquer » le témoignage d'un des Pères. » « L'autorité civile, dit Ambroise, n'a » aucun droit d'interdire la liberté de parler, ni l'autorité sacerdotale » d'empêcher qu'on dise ce qu'on pense. »

Ne voulant pas abuser de la patience des lecteurs de la *Revue* en prolongeant une étude déjà bien longue, nous passerons sous silence l'article de M. Williams *Sur les œuvres du baron de Bunsen*; — les violentes

¹ Conférences de M. Colani à Nîmes.

colères qu'il a suscitées étant, après tout, à l'adresse du pieux et savant Allemand, — et celui de M. Pattison sur les *Tendances de la pensée religieuse en Angleterre*, travail plus inoffensif encore que celui du docteur Temple.

Maintenant que le lecteur français a sous les yeux les pièces du procès, ne s'étonnera-t-il pas à bon droit qu'une sensation si vive et si universelle ait été produite par des recherches n'ayant rien de très-nouveau quant au fond, ni de très-remarquable dans la forme, — qui ne sont pas même toujours à la hauteur du talent des écrivains?

Leur mérite, et c'en est un bien réel, c'est d'avoir renfermé dans un cadre qui commande l'attention et invite à la discussion, les doutes qui flottent dans l'air; de n'avoir pas cru le Christianisme intéressé à la suppression d'une vérité quelconque; ni la science religieuse la seule qui dût rester étrangère au progrès. La crainte de blesser quelques âmes douces et tendres a pu les faire hésiter : mais celles-ci sont acquises à la religion du Christ par le cœur, sinon par l'intelligence; et ils ont voulu surtout y rallier le nombre toujours croissant de ceux qui s'en éloignent, — sceptiques imaginaires qui croient à Dieu, à Christ, à la Bible, tels qu'ils se révèlent à leurs consciences, non tels qu'ils sont définis dans les formulaires; — ce résultat serait plus réel et surtout plus durable que tous ceux qu'on obtient par n'importe quels *Réveils*. — Ils ont été au-devant des difficultés que les sciences naturelles et la philologie soulèvent, ne pensant pas qu'elles cesseraient d'exister parce qu'on paraîtrait les ignorer; que la montre cesserait de marcher parce qu'on en voilerait le cadran, le temps de suivre son cours quand il n'y aurait ni montre ni clepsydre. Ils ont étudié la Bible de manière à pouvoir distinguer dans l'Ancien Testament, « sous les sombres taches de passion et d'erreur humaines qui font croûte à la surface, le brillant noyau de vérité spirituelle; » dans le Nouveau, ils ont vu une adaptation si merveilleuse, disons-le, si divine, aux besoins progressifs de l'humanité, que chaque siècle a trouvé et trouvera une nouvelle page à feuilletter.

Ils ont aimé l'Église dont ils sont membres, au point de croire qu'elle ne présentait aucun obstacle sérieux à la liberté de discussion, et qu'elle était susceptible de réformes qui lui permettraient de faire appel à tous les dévouements, et de réunir dans son vaste giron tous les enfants d'un même pays.

Nous ignorons si l'explosion de bigoterie que leurs travaux ont provoquée les a désenchantés; mais ils l'auraient prévue, qu'à coup sûr,

elle ne les eût pas arrêtés. Ils savaient sans doute que, comme le dit de Humboldt¹ : « La courbe ascendante a de petites inflexions où il n'est » pas du tout agréable de se voir engagé. »

L'un d'eux du moins ne se fait aucune illusion sur l'accueil réservé à ceux qui ne savent ni taire ni déguiser la vérité; et à cet égard, il exprime sa conviction en des termes dont la tristesse n'exclut pas la fermeté.

« Celui qui s'empare des opinions en vogue et les pare des couleurs » les plus brillantes, — qui reflète l'esprit du monde au monde sous son » aspect le plus favorable, a des chances pour devenir son maître » favori. — Dans ce genre de ministère, même quand il prend des » formes qui répugnent à des esprits cultivés, le bien, sans aucun » doute, l'emporte sur le mal; mais il y a aussi une œuvre ayant des » racines plus profondes, indépendante des opinions populaires, réunis- » sant bien des éléments dont quelques-uns sont étrangers à la reli- » gion ou lui paraissent accidentellement opposés. — Cette œuvre, en » tant qu'elle froisse les sentiments des partis religieux, ne doit guère » compter sur la faveur générale, — mais celui qui y a coopéré doit » éprouver la confiante certitude, préférable aux caresses populaires, » aux sympathies religieuses, que, grâce au secours divin, il a pu » poser son pied au delà des vagues du temps. — Il pourra s'en aller » avant le terme ordinaire de la vie, usé par le travail, suspect à » beaucoup de ses contemporains, mais soutenu par la certitude que » l'amour de la vérité que des hommes d'une grande sainteté semblent » pourtant dédaigner, n'en est pas moins acceptable aux yeux de Dieu. »

Ils n'ont pas cru la religion compromise par toutes ces discussions, — sorte de gymnastique intellectuelle qui aura toujours un grand attrait pour certains esprits, mais qui produit chez d'autres une extrême lassitude. Ils savent que la métaphysique ne réussira jamais à démontrer Dieu, ni l'incrédulité à le supprimer, — que le fini ne comprendra jamais l'infini et qu'il ne cessera jamais d'y aspirer.

Rituels, sacrements, églises, livres saints disparaîtraient, — toutes les traditions seraient anéanties, toutes les chaires deviendraient muettes; le grand nom du Christ, son exemple, ses enseignements, — malheur incalculable — seraient effacés de la mémoire des hommes, que la religion survivrait, la religion et « la foi, véritable attraction spiri- » tuelle qui fait que l'âme gravite sans cesse vers le foyer divin, dont » elle émane² ».

¹ Lettres de Humboldt. — ² M. Guizot.

MÉTAPHYSIQUE DE LA MORT.

DE LA MORT

ET DE SON RAPPORT AVEC L'INDESTRUCTIBILITÉ DE L'ÊTRE EN SOI¹.

DEUXIÈME ARTICLE.

Dans son examen subjectif de nos connaissances, Kant a mis au jour le côté négatif de cette grande vérité, que le temps ne peut pas être une propriété de la chose en soi, puisqu'il est une des formes essentielles de notre intelligence. A ce compte, la mort est la fin temporelle d'un phénomène temporel. Mais aussitôt que nous enlevons le temps, il n'y a plus de fin, et ce mot perd toute signification. Pour moi, je me propose de mettre au jour le côté positif de cette même vérité : je veux prouver par la méthode objective que la chose en soi est indépendante du temps et de ce qui en découle, savoir la naissance et la mort, et que le phénomène temporel ne pourrait pas même avoir cette existence passagère et toujours prête à s'abîmer dans le néant, s'il ne renfermait en soi le germe de l'éternité. La notion de l'éternité ne repose sur aucune intuition : c'est pourquoi elle est purement et simplement négative, et désigne une existence en dehors du temps. Mais de même que le temps n'est, selon Plotin, que l'image de l'éternité, ὁ χρόνος εἶκλόν τοῦ αἰῶνος, ainsi, notre existence temporelle n'est que l'image de notre être en soi. Ce dernier doit être éternel, puisque le temps, en vertu duquel nous nous reconnaissons comme des êtres finis et périssables, n'est qu'une forme de notre entendement.

¹ Par Arthur Schoenhauer. Voir la livraison du 30 avril 1861.

J'ai montré que l'objectivation de la volonté est l'idée dans le sens de Platon; de même j'ai fait voir que cette idée a pour corrélatif l'entendement pur, et que par conséquent elle ne peut être saisie que sous des conditions singulièrement favorables et passagères. Quant à l'entendement individuel, il perçoit l'idée sous la forme de l'espèce, qui est celle qu'elle revêt en se déroulant dans le temps. Ainsi l'espèce est l'objectivation la plus immédiate de la chose en soi ou volonté vitale. En conséquence de quoi l'essence la plus intime de tout animal, y compris celle de l'homme, se trouve dans l'espèce; c'est là, et non pas dans l'individu, que la volonté vitale plonge ses racines vivaces et vigoureuses. Par contre, la conscience immédiate ne se trouve que dans l'individu; c'est pourquoi elle croit être isolée de l'espèce et craint la mort. La volonté vitale s'exprime dans l'individu par le besoin de la faim et par la crainte de la mort; dans l'espèce, par l'instinct sexuel et par les soins pour la progéniture. Nous trouvons la confirmation de cette vérité dans la nature, qui, indépendante de cette illusion de l'individu, a tant de soins pour la conservation de l'espèce, et tant d'indifférence pour celle de l'individu. Elle ne voit dans ce dernier qu'un simple moyen, tandis que l'autre est son véritable but. ¶ Aussi rien de plus frappant que le contraste entre la parcimonie avec laquelle elle dote les individus et la prodigalité avec laquelle elle favorise l'espèce. Souvent celle-ci reçoit en une seule année et d'un seul individu des milliers de germes et plus; tel est le cas pour les poissons, les écrevisses, les termites, etc. L'individu, au contraire, n'est doué que des forces et des organes les plus strictement nécessaires, si bien qu'il ne peut conserver son existence qu'au prix d'efforts incessants. Voilà pourquoi un animal est ordinairement condamné à mourir de faim, dès qu'il est mutilé ou affaibli. La nature pousse même la parcimonie jusqu'à violer l'ordre général, et retrancher certaines parties dont l'animal peut à la rigueur se passer. C'est ainsi, par exemple, que beaucoup de chenilles sont privées de l'organe de la vue : ces pauvres animaux, plongés dans l'obscurité et privés de cornes, vont en tâtonnant de feuille en feuille, et battent l'air des trois quarts de leur corps pour saisir une proie qui leur échappe souvent, quoiqu'elle soit tout près d'eux. C'est une conséquence de cette loi parcimonieuse de la nature, *lex parcimoniæ naturæ*, qui dit qu'elle ne fait rien en vain : *natura nihil facit supervacaneum*. On pourrait même ajouter qu'elle ne fait rien avec libéralité : *nihil largitur*. Cette préférence de la nature pour l'espèce se révèle encore dans ce fait que plus l'individu est jeune et capable de reproduction, plus il est doué de la

force réparatrice, *vis natura mediatric*, qui lui permet de cicatriser ses blessures, et de réparer promptement ses pertes. Mais cette propriété diminue avec la vertu génératrice, et s'éteint en même temps qu'elle, car dans cet état l'individu n'a plus aucune valeur aux yeux de la nature. Si à présent nous jetons encore un coup d'œil sur l'échelle progressive des êtres, nous voyons cette merveilleuse pyramide maintenue dans une perpétuelle oscillation par la mort incessante des individus, et cependant conservée intacte dans ses formes spécifiques pendant toute une éternité par le lien des générations. Ainsi, tandis que l'espèce ou la partie objective des êtres s'offre à nous comme indestructible, l'individu ou la partie subjective dans laquelle ils se reflètent semble jouir de la durée la plus limitée, et être soumis à un anéantissement continu, sans que nous puissions nous expliquer ce mystérieux phénomène. Mais il faudrait avoir bien peu de perspicacité pour s'arrêter à cette apparence, et ne pas comprendre que si l'indestructibilité semble être la propriété exclusive de l'objectivation de la volonté, la volonté elle-même qui vit et se révèle dans tous les êtres, ainsi que l'entendement pur qui les réfléchit et les perçoit, n'en sont pas moins tous deux immuables et indestructibles. La durée du monde externe ou objectif ne peut jamais être que la manifestation du monde interne ou subjectif : tout ce que le premier possède, il l'a reçu du second à titre de prêt; en d'autres termes, il est secondaire et accidentel, tandis que l'autre est primitif et absolu. En effet, tout phénomène suppose une force, tout objet suppose un sujet; mais le contraire ne peut avoir lieu, car partout les racines de la chose en soi plongent dans ce qui existe pour soi, c'est-à-dire dans le sujet, et non dans ce qui existe seulement pour les autres, c'est-à-dire dans l'objet. Voilà pourquoi nous avons reconnu dans le premier livre que le vrai point de vue de la philosophie est nécessairement le point de vue subjectif, lequel conduit à l'idéalisme, tandis que le point de vue contraire est faux et mène tout droit au matérialisme.

Dans le fond, nous sommes beaucoup plus identiques avec le monde que nous ne le pensons généralement : son être intime est notre volonté; son objectivation, notre propre représentation. Celui qui aurait une conscience bien nette de cette identité verrait disparaître toute différence entre la durée du monde externe et celle de son existence après la mort; toutes deux ne lui sembleraient former qu'une seule et même chose, et il se moquerait de l'illusion qui veut les distinguer. En effet, l'intelligence de l'indestructibilité de notre être correspond à l'intelligence de l'identité du macrocosme et du microcosme : com-

prendre l'une, c'est nécessairement comprendre l'autre. En attendant de plus amples explications sur ce sujet, nous pouvons déjà nous en faire une idée en recourant à une expérience de l'imagination qu'on pourrait appeler expérience métaphysique. Essayons donc de nous représenter vivement le moment qui suivra de près celui de notre mort. Nous nous imaginons d'abord que nous sommes absents, et que nous voyons le monde continuer d'exister. Mais nous découvrons bientôt à notre grand étonnement que nous sommes présents, et que nous existons encore. Nous espérons pouvoir nous représenter le monde sans nous, tandis que le moi, par l'intermédiaire seul duquel il existe et est perçu, ne se trouve que dans la conscience. Nous voulions ainsi enlever ce centre de toute existence, ce germe de toute réalité, et cependant laisser le monde continuer d'exister; or, c'est là une pensée qui peut être conçue dans l'abstraction, mais qui ne peut pas être appliquée dans la réalité. Toutes les fois qu'on essaiera de le faire, et qu'on voudra considérer le contingent sans l'absolu, l'accessoire sans le principal, on échouera dans ses efforts d'une manière tout aussi inévitable que si l'on cherchait à représenter un triangle rectangle équilatéral, la destruction et le renouvellement de la matière, ou toute autre impossibilité de ce genre. Au lieu d'atteindre le but qu'on se propose, on se sent bientôt gagner par le sentiment irrésistible que le monde n'est pas moins en nous que nous en lui, et que la somme de toute réalité est en nous. Le résultat de cette tentative infructueuse est donc la conviction que le temps où nous ne serons plus a une réalité objective, mais n'aura jamais une réalité subjective. Il est même permis de se demander jusqu'à quel point on doit prêter foi à l'existence de choses qu'on ne peut pas se représenter, et si, avec le sentiment que nous avons tous de notre indestructibilité, la mort ne serait peut-être pas l'événement le plus fabuleux du monde.

La ferme conviction que nous portons tous dans le fond de nos cœurs de ne pas être anéantis par la mort, et que prouvent les angoisses de notre conscience à l'approche de cet événement, se rattache intimement au sentiment que nous avons d'être sans commencement ni fin. C'est ce que Spinoza a exprimé en disant que nous avons la conscience de notre éternité : *Sentimus experimurque nos aternos esse*. En effet, tout homme raisonnable ne peut se représenter doué d'une nature impérissable qu'à la condition d'admettre qu'il n'a ni commencement ni fin, et se trouve en dehors du temps. Celui qui s' imagine être sorti du néant doit nécessairement admettre qu'il y retournera, car il serait souverainement absurde de penser qu'une éternité de

néant s'est écoulée avant la naissance, et qu'à partir de ce moment une éternité d'existence commence. La plus solide raison de notre nature impérissable est encore renfermée dans cette ancienne proposition que rien ne peut sortir de rien et redevenir rien : *Ex nihilo nihil fit, et in nihilum nihil potest reverti*. C'est pourquoi Paracelse a dit avec beaucoup de justesse : « L'âme qui est en moi a été faite de quelque chose : ainsi elle ne peut pas se perdre dans le néant, puisqu'elle provient d'ailleurs ¹. » Voilà la véritable raison de notre éternité. Mais celui qui voit dans la naissance de l'homme le commencement absolu de son existence doit admettre que la mort en est aussi la fin absolue. Ces deux événements sont de même nature, et ne forment pour ainsi parler qu'une seule ligne envisagée dans ses deux directions. Si la naissance est une émanation du néant, la mort doit être un anéantissement ; si, au contraire, l'existence se prolonge après la mort, c'est qu'elle a dû précéder la naissance. L'Ancien Testament, qui se tait sur la vie future, est ainsi parfaitement conséquent, car la création ne souffre pas le dogme de l'immortalité. Le Nouveau Testament l'a adoptée, parce que le christianisme s'est inspiré de l'esprit des Hindous, et leur a emprunté cette vérité par l'entremise des Égyptiens. Mais ce rameau de la sagesse hindoue transporté en terre sainte convient aussi peu au tronc judaïque sur lequel il a été greffé, que le principe de la liberté de la volonté à la doctrine de la création. Cette tentative rappelle celle du peintre ridiculisé par Horace :

*Humano capiti cervicem pictor equinam
Jungere si velit....*

Une doctrine qui manque d'originalité, et qui n'est pas faite, pour ainsi dire, d'une seule pièce, est toujours défectueuse. Le brahmanisme et le bouddhisme sont beaucoup plus logiques : ils admettent avec la prolongation de notre existence après la mort une existence antérieure à la naissance, et dont cette vie n'est que l'expiation. Les deux passages suivants, empruntés à l'*Histoire de la philosophie hindoue* de Colebrooke, montrent quelle conscience claire ils ont eue de la nécessité de cette conséquence. « Le système du Bhagavatas, qui n'est hérétique que sur quelques points, soulève une objection à laquelle Vyasa accorde la plus grande importance, et qui établit que l'âme ne peut pas être immortelle si elle est créée et si elle a par conséquent un commencement : *Against the system of the Bhagavatas, which is but*

¹ Œuvres, Strasbourg, 1803, 2^e vol., p. 6.

*partially heretical, the objection upon which the chief stress is laid by Vyasa is, that the soul would not be eternal, if it were a production, and consequently, had a beginning*¹. » « Le sort le plus affreux est réservé dans les enfers aux impies appelés déistes. Ce sont ceux qui, repoussant le témoignage de Bouddha, ont adopté cette doctrine hérétique que tous les êtres vivants tirent leur origine du sein de leur mère, et trouvent la fin de leur existence dans la mort : *The lot in hell of impious persons call'd Deitty is the most severe : these are they, who discrediting the evidence of Bouddha, adhere to the heretical doctrine, that all living beings had their beginning in the mother's womb, and will have their end in death*². »

Celui qui conçoit son existence comme un don du hasard doit craindre sans doute de la perdre dans la mort. Mais celui qui la conçoit comme l'effet d'une nécessité primitive n'ira jamais croire que cette nécessité, qui a produit un phénomène si admirable, soit bornée dans son action à un court intervalle de temps. En considérant que, jusqu'au moment où il existe, il s'est écoulé une infinité de temps, et par conséquent une infinité de changements, il reconnaît bientôt que son existence est nécessaire, puisqu'elle n'a pu être empêchée par tous les changements d'état qui se sont succédé à l'infini. S'il avait jamais pu ne pas exister, il n'existerait certainement pas. L'infinité de temps qui s'est écoulée, en épuisant toute possibilité de changements d'état, nous assure donc que ce qui existe aujourd'hui existe nécessairement. Ainsi nous devons nous considérer comme des êtres nécessaires, c'est-à-dire comme des êtres dont la définition vraie et complète serait celle de l'existence pure, en supposant toutefois qu'une telle définition fût possible. C'est dans cet ordre de pensées que se trouve la seule preuve immanente ou expérimentale de l'indestructibilité de notre être. L'existence lui est assurée pour jamais, parce qu'elle apparaît indépendante de tous les changements provoqués par l'enchaînement des causes. Ces changements n'ont pu réussir à l'ébranler, et malgré tous leurs efforts elle est restée aussi intacte que le rayon de soleil traversé par le souffle de la tempête. Si le temps pouvait de lui-même nous procurer le bonheur, il y a longtemps sans doute que nous serions heureux, car une infinité de temps se trouve derrière nous. Mais aussi, s'il pouvait nous anéantir, il y a longtemps que nous n'existerions plus. Puisque nous existons, il s'ensuit donc nécessairement que nous

¹ *Transact. of the Asiatic London Society*, vol. I, p. 577.

² *Upham's Doctrine of Buddhism*, p. 110.

existerons toujours. Nous sommes proprement les êtres que le temps a conçus pour remplir ses vides : c'est pourquoi nous occupons le présent, le passé et l'avenir, et il nous est aussi bien défendu de nous arracher à l'existence que de nous élaner hors de l'espace.

Tout bien considéré, il est impossible de concevoir que ce qui a existé une fois, dans toute la force de la réalité puisse être détruit un jour et plongé dans le néant pendant toute une éternité. C'est ce sentiment qui a donné naissance à la doctrine des chrétiens du renouvellement de toute chose, à celle des Hindous d'une création incessante du monde par Brahma, et enfin aux théories analogues de la philosophie grecque. Tous ces dogmes et tous ces systèmes ont été imaginés pour expliquer le grand secret de la vie et de la mort, qui repose en dernière analyse sur ce fait étrange que le même objet nous apparaît au point de vue objectif comme une immense série de temps, comme une ligne infinie, et au point de vue subjectif comme un simple point indivisible, comme un présent toujours présent. Mais qui peut comprendre ce mystère? Celui qui l'a le mieux pénétré et le mieux dévoilé est Kant dans son immortelle théorie de l'idéalité du temps et de la réalité de la chose en soi. Selon cette explication, en effet, l'essence propre des choses reste constante et immuable dans un présent continu, *nunc stans*; tandis que la mobilité des phénomènes et des événements est une simple conséquence de la conception que nous en avons au moyen de la forme intuitive du temps. C'est pourquoi, au lieu de dire aux hommes : *Vous n'existez qu'à partir du moment de votre naissance, mais vous êtes immortels*, il faudrait leur dire, au contraire, ces simples paroles : *Vous existez réellement*. Ils apprendraient à interpréter peu à peu ces mots dans le sens de l'oracle d'Hermès Trismégite : *τὸ γὰρ ὃν ἀεὶ ἔσται*, ce qui existe existera toujours. Cependant il se pourrait que ce moyen ne réussît pas tout d'abord, et que ces malheureux entendissent encore murmurer cette vieille plainte dans leur cœur angoissé : « Je vois que tous les êtres sortent du néant à leur naissance, et y retombent après une courte existence; moi aussi j'aurai bientôt cessé de vivre, et je rentrerai comme eux dans le néant d'où je suis sorti! » Dans ce cas, pour tranquilliser cette âme inquiète, il faudrait lui répondre : « N'existes-tu pas? Ne le possèdes-tu pas ce présent précieux après lequel vous autres enfants du temps vous soupirez si ardemment? N'en jouis-tu pas dans ce moment même? Mais tu ne peux pas comprendre, dis-tu, que ton existence se prolonge après la destruction de ton corps? Est-ce que tu comprends mieux comment tu l'as reçue à ta naissance? Connais-tu si bien la route qui

t'a conduit à l'état présent, que tu puisses être certain qu'elle te reste fermée pour toujours? »

Si des considérations de cette nature sont propres à nous convaincre qu'il y a quelque chose en nous que la mort ne peut pas détruire, on n'y arrive néanmoins qu'en s'élevant à un point de vue supérieur du haut duquel la naissance ne nous apparaît plus comme le commencement de notre existence. Il s'ensuit alors que ce que la mort respecte n'est pas proprement l'individu : produit par l'acte de la génération, et portant en lui les caractères du père et de la mère, il s'offre à nous comme une simple différence de l'espèce, et comme tel, il est mortel. De plus, comme il n'a aucun souvenir de son existence antérieure, il n'en conservera aucun après sa mort de son existence actuelle. Nous plaçons tous notre moi dans la conscience, et nous croyons généralement que l'existence est intimement rattachée à l'individualité avec laquelle disparaît à la mort tout ce qui lui appartient en propre et la distingue des autres êtres. La prolongation de l'existence sans l'individualité semble alors se confondre avec l'existence des autres êtres, et le moi s'évanouit. Mais celui qui rattache ainsi son existence à l'identité de la conscience et exige pour celle-ci une prolongation infinie après sa mort, devrait bien penser qu'il ne peut obtenir cette faveur qu'au prix d'une existence infinie avant sa naissance. N'ayant aucun souvenir de cette dernière, et voyant commencer sa conscience avec sa vie présente, il ne peut considérer sa naissance que comme une émanation du néant, et doit acheter une éternité d'existence après sa mort, par la concession d'une éternité d'existence avant sa naissance. Mais un tel marché ne lui offre aucun profit.

Celui au contraire qui ne voit plus, dans l'existence laissée intacte par la mort, celle de la conscience individuelle, la considère aussi comme indépendante de la naissance et peut dire avec la même raison : *J'existerai toujours* ; ou : *J'ai toujours existé* ; car ces deux éternités n'en valent qu'une.

Si l'on a encore présente à la mémoire la distinction que j'ai faite entre la partie intelligente et la partie volontaire de notre être, on remarquera que ce simple mot de *moi* renferme une très-grande équivoque. Suivant ma manière de le comprendre, je puis dire avec une égale raison : « La mort est ma fin totale », ou : « La mort ne touche qu'une infiniment petite partie de mon être véritable, qui est déjà une infiniment petite partie du vaste monde. » Le moi est le point obscur de ma conscience ; ainsi la rétine est aveugle dans la partie qui reçoit le nerf optique, le cerveau est tout à fait insensible, le corps

du soleil est obscur, et l'œil voit tout excepté lui-même. Notre entendement est exclusivement dirigé vers le monde externe, car il est le produit d'une fonction du cerveau qui a pour but la conservation de la vie et est toujours occupée à rechercher et à saisir les aliments nécessaires à son entretien. C'est pourquoi nous ne connaissons de notre individualité que ce qui se manifeste dans le monde externe. Si notre conscience pouvait démêler ce qui lui reste encore de caché, nous abandonnerions volontiers notre individualité ; nous nous moquerions de l'attachement tenace que nous y portons, et nous dirions que la perte de cette individualité ne nous touche pas, puisque nous en portons dans notre sein la possibilité d'un nombre infini d'autres. Nous comprendrions alors que si l'immortalité n'est pas réservée à notre individualité, nous n'en sommes pas plus malheureux pour cela, attendu que nous portons en nous une ample compensation à cette infirmité. Du reste, il faut considérer encore que l'individualité de la plupart des hommes est si pauvre et si misérable, qu'en la perdant ils ne perdent pas grand'chose. Le peu de valeur qu'ils ont, c'est à l'humanité en général qu'ils le doivent, et cette dernière peut être assurée de l'immortalité. Il est même permis de dire que l'individualité, par son essence invariable et bornée, produirait à la longue une telle monotonie et une telle satiété, que pour s'en défaire on consentirait volontiers à s'abîmer dans le néant. Désirer l'immortalité pour l'individualité, c'est désirer l'éternité au profit d'une erreur, car toute individualité est une erreur, un égarement directement opposé au but de la vie. Ce qui le confirme, c'est que la plupart des hommes, pour ne pas dire tous, sont faits de telle sorte qu'ils ne pourraient jamais être heureux, quel que soit le monde dans lequel ils fussent placés. A mesure qu'ils se débarrasseraient de leurs soucis et de leurs misères, ils se livreraient à l'ennui ; et *vice versa*, à mesure qu'ils se prémuniraient contre l'ennui, ils retomberaient dans leurs soucis et dans leurs misères. Pour procurer le bonheur à l'homme, il ne suffirait donc pas de le faire passer dans un monde meilleur ; il faudrait encore lui faire subir une transformation complète, de telle sorte qu'il ne fût plus ce qu'il est, et devînt ce qu'il n'est pas. Mais avant tout il faudrait qu'il cessât d'être ce qu'il est : pour le moment c'est la mort qui se charge de remplir cette condition, et par là, elle nous révèle sa nécessité morale. Passer dans un autre monde, ou revêtir un nouvel être, c'est dans le fond une seule et même chose. C'est sur ce principe que repose en dernière analyse la dépendance du monde objectif à l'égard du monde subjectif, telle que nous l'avons exposée.

Ce principe sert aussi à rattacher la philosophie transcendante avec l'éthique. En partant de ce point de vue, on reconnaîtra qu'il n'est possible de s'éveiller du rêve de la vie qu'en en brisant toute la trame. C'est l'entendement avec toutes ses formes qui a servi au rêve à former son tissu infini, et il a acquis en se développant une solidité égale à celle de la trame elle-même. Cependant celui qui se livrait à ce rêve s'en distingue et reste à part. Il n'en est pas de même des soucis qu'on pourrait avoir, que tout ne disparût à la mort : ils sont analogues à l'illusion de celui qui, au milieu d'un rêve, croirait rêver et douterait en même temps de son existence.

Mais si la conscience individuelle cesse d'exister à la mort, serait-il désirable de la voir renaître pour jouir d'une existence éternelle ? Elle ne renferme ordinairement que des pensées vulgaires et mesquines, des soucis amers et dévorants : qu'elle repose donc en paix dans l'éternité ! *Securitati perpetuae, bonae quieti*, telles étaient les belles épitaphes que les anciens gravaient sur leurs tombeaux. Ceux qui désirent la prolongation de l'existence individuelle au delà de la tombe afin d'y rattacher des récompenses ou des châtiments futurs, espèrent obtenir par là la réconciliation de l'égoïsme avec la vertu. Mais cette fréquente tentative est vaine, car ces deux choses sont trop opposées pour pouvoir être jamais réunies. Par contre, il n'y a rien de mieux fondé et de plus certain que cette conviction immédiate qu'éveille la vue d'une noble action et qui fait croire que l'amour, poussant les uns à épargner leurs ennemis, les autres à s'exposer pour des inconnus, ne peut pas s'évanouir et disparaître dans le néant.

La sublime théorie de Kant sur l'idéalité du temps renferme la meilleure réponse à la question de la prolongation de l'existence individuelle après la mort. Elle se montre sur ce point d'une importance et d'une fécondité toute particulière, car substituant à des dogmes qui mènent tout droit à l'absurde, des principes d'une parfaite évidence, elle résout d'un seul coup le problème le plus compliqué de la métaphysique. Commencer, finir et durer, sont des notions qui empruntent exclusivement leur signification de celle du temps, et n'ont de valeur que par elle. Mais le temps ne jouit pas d'une existence absolue ; ce n'est pas un attribut de la chose en soi, c'est une simple forme de notre entendement chargé de saisir l'essence des choses et borné par son imperfection même à la connaissance de leurs phénomènes. Les notions de commencement, de fin et de durée ne peuvent ainsi s'appliquer qu'aux phénomènes des choses, et jamais à leur être en soi, avec lequel elles n'ont aucun rapport. Ce qui le prouve encore, c'est

qu'il est impossible de répondre à la question faite au nom de cette question de temps, et que toute tentative de ce genre, qu'elle soit affirmative ou négative, peu importe, se trouve exposée à une objection écrasante. En effet, si l'on soutient que notre être en soi continue d'exister après la mort, parce qu'il serait absurde d'admettre qu'il fût anéanti, on peut soutenir également que cet être disparaît dans le sein de la mort, parce qu'il serait absurde de prétendre qu'il continuât d'exister : dans le fond ces deux raisonnements sont aussi justes l'un que l'autre. On arrive ainsi à une espèce d'antinomie ; seulement elle repose sur une pure négation, car on refuse au sujet du jugement deux attributs opposés et contradictoires, parce que toute la catégorie du temps, qui forme l'attribut, n'est pas applicable à la notion de l'être qui forme le sujet. En contestant au sujet ces deux attributs pris isolément, on a ainsi l'air d'établir qu'il faut les lui refuser aussi réunis, comme opposés et contradictoires. Mais c'est là une erreur qui provient de ce qu'en cette occurrence on compare deux grandeurs incommensurables ; on veut résoudre un problème dont la solution porte en dehors du temps, et dont les données cependant sont empruntées au temps : c'est un problème impossible ou transcendant, et la mort envisagée de cette manière reste un mystère.

En distinguant au contraire le phénomène et la chose en soi, on peut soutenir que l'homme est mortel en tant que phénomène, et immortel en tant que chose en soi. Cependant on ne peut assurer à ce second attribut aucune durée déterminée puisqu'il est en dehors du temps, et l'on doit se contenter de le reconnaître simplement comme indestructible. On se trouve ainsi conduit à la notion d'une indestructibilité sans durée. Cette notion acquise par l'abstraction se laisse saisir *in abstracto* ; mais elle ne repose sur aucune intuition et manque par conséquent de clarté. D'un autre côté, il faut se rappeler ici que nous n'avons pas entièrement renoncé comme Kant à toute connaissance de la chose en soi ; nous savons au contraire qu'il faut la chercher dans la volonté. Il est vrai que nous n'avons jamais prétendu à une connaissance absolue et complète ; nous avons même reconnu qu'une telle connaissance est radicalement impossible. En effet, aussitôt que *je connais* j'ai une représentation ; mais cette représentation, par là même qu'elle est à moi, n'est pas identique avec son objet : en le faisant passer de son existence propre à une existence objective, elle lui imprime une nouvelle forme et le fait rentrer dans la catégorie des phénomènes. Toute conscience intelligente, de quelque nature qu'elle soit, ne peut donc jamais saisir que des phénomènes. Cela même est encore

vrai appliqué à la connaissance de notre être ; car aussitôt qu'il tombe sous notre conscience, ce n'est déjà plus qu'un reflet de lui-même, une copie différente de l'original et en quelque sorte un phénomène. Ainsi en cherchant à connaître notre être propre, nous n'en percevons que l'enveloppe phénoménale, et en redevenant cet être lui-même, nous n'en avons plus aucune connaissance. J'ai suffisamment prouvé dans le second livre que l'intelligence n'est qu'une propriété secondaire de notre être et le résultat de notre organisation animale. En conséquence de quoi, nous ne connaissons notre volonté que comme phénomène et jamais comme être en soi. Mais dans ce même livre, comme aussi dans mon traité sur la *Volonté dans la nature*, j'ai établi que si pour saisir l'essence des choses, nous laissons de côté les données médiate et externes, et si nous nous attachons au seul phénomène dans lequel il nous soit permis de pénétrer, nous trouvons que son essence est bien proprement la volonté. Nous voyons en elle la chose en soi dans sa manifestation la plus immédiate, dégagée de la forme de l'espace et soumise seulement à celle du temps. Une telle connaissance n'est sans doute ni complète ni adéquate, et c'est dans ce sens restreint que nous prenons la notion de la volonté pour celle de la chose en soi.

La notion de fin est certainement applicable à l'homme en tant que phénomène temporel, et la connaissance expérimentale nous révèle clairement la mort comme étant le terme de cette existence temporelle. La fin d'un individu est tout aussi réelle que son commencement, et si l'on admet qu'il n'existait pas avant sa naissance, il faudra nécessairement admettre aussi qu'il n'existera plus après sa mort. Cependant la mort ne peut détruire que ce qui est le résultat de la naissance ; elle ne peut pas porter la plus légère atteinte à ce qui a rendu possible cette naissance. Dans ce sens les deux expressions latines : *Natus et denatus* sont d'une grande beauté. Mais comme la connaissance expérimentale ne fournit jamais à la conscience que des phénomènes, la mort n'affecte que notre enveloppe phénoménale et nullement notre être en soi. Pour celui-ci, ces deux états opposés, saisis par une fonction du cerveau, n'ont aucune existence et même aucune signification. Ainsi l'être en soi, auquel les notions de commencement, de fin et de durée sont inapplicables, reste toujours le même et ne reçoit pas la plus légère atteinte par la fin temporelle d'un phénomène temporel. Cet être, aussi loin que nous pouvons le poursuivre, se réfugie toujours, avons-nous dit, dans la volonté du phénomène, qu'il s'agisse de la nature en général ou de l'homme en particulier : la conscience au contraire réside dans l'entendement, qui, propriété du cerveau et

fonction de l'organisme, appartient au monde phénoménal et finit avec lui. Cette distinction entre la volonté et l'intelligence, distinction qui constitue le caractère fondamental de ma philosophie, est la seule explication qu'on puisse donner de cette contradiction, qui s'exprime de mille manières, et se traduit à la conscience la plus grossière sous cette forme, que d'une part nous sommes mortels et que d'autre part nous sommes immortels : *Sentimus, experimurque nos aternos esse*. Tous les philosophes qui placent dans l'entendement ce qu'il y a d'indestructible et d'éternel en nous, sont tombés dans une grave erreur : c'est à la volonté qu'il faut attribuer cette prérogative, car elle seule est primitive. L'entendement, ainsi que je l'ai exposé de la manière la plus solide, est un phénomène secondaire et dépendant du cerveau avec lequel il doit nécessairement commencer et finir. La volonté au contraire est la condition et l'essence de tout phénomène; elle est indépendante des formes qu'il revêt et auquel appartient le temps; par conséquent elle est indestructible. La mort anéantit sans doute la conscience, mais elle ne touche pas à ce qui l'avait provoquée et la maintenait; la vie s'éteint, mais le principe vital qui se manifeste en elle ne s'éteint pas. Voilà pourquoi tout homme assure avoir le sentiment qu'il y a quelque chose en lui d'impérissable et d'indestructible. Le souvenir si vivant et si frais que nous conservons des années les plus éloignées, comme de celles de notre première enfance par exemple, prouve déjà qu'il y a quelque chose en nous qui ne subit pas les fluctuations du temps et qui reste invariable et toujours jeune. Mais personne ne peut se faire une idée nette de cette partie immortelle de son être. Ce n'est pas la conscience; c'est encore moins le corps sur lequel elle repose : ce doit être par conséquent la condition et l'essence du corps et de la conscience, savoir la volonté. Nous ne pouvons pas, il est vrai, traverser ce phénomène immédiat, et pénétrer plus avant dans la nature de la volonté, attendu qu'il nous est défendu de franchir les limites de la conscience. Ainsi il nous est absolument impossible de répondre à la question qui porte sur la nature de cet être intime dont l'essence tombe sous la conscience et qui n'existe que pour soi.

En envisageant l'individu dans le phénomène et sous les formes du temps et de l'espace qui lui sont propres en tant que *principium individuationis*, on le voit cesser et disparaître, tandis que l'espèce continue d'exister et de vivre. Ce n'est que dans l'être en soi, affranchi de ces formes, que la différence entre l'individu et l'espèce s'efface, et que tous deux se confondent en un seul être. La volonté vitale tout entière

agit dans l'un aussi bien que dans l'autre, et la conservation de l'espèce n'est que l'image de l'indestructibilité de l'individu.

Comme l'intelligence de l'indestructibilité de notre être véritable après la mort repose sur la distinction entre le phénomène et la chose en soi, je vais rendre cette vérité d'une importance suprême plus sensible encore en examinant ce qui se passe à la naissance de l'individu. Ce mystérieux événement, tout à fait analogue à celui de la mort, nous révèle de la manière la plus immédiate la différence fondamentale entre le phénomène et la chose en soi, ou le monde en tant que représentation et le monde en tant que volonté, ainsi que la nature complètement hétérogène des lois qui les régissent tous deux. L'acte de la génération s'offre à nous sous deux faces distinctes : ou il est perçu par la conscience interne dont l'unique objet, ainsi que je l'ai souvent montré, est la volonté avec toutes ses affections ; ou il est saisi par la conscience externe dont l'objet est le monde phénoménal ou la réalité empirique des choses. Dans le premier cas, il s'offre à la conscience comme la satisfaction la plus immédiate et la plus complète de la volonté, c'est-à-dire comme un plaisir. Dans le second, il apparaît à la conscience externe comme la trame du tissu le plus artistement travaillé, comme la base du merveilleux organisme animal qui n'a plus besoin que de quelque développement pour apparaître dans toute sa beauté à nos regards étonnés et ravis. Ainsi par son côté externe et objectif, cet organisme, dont l'anatomiste seul est à même d'apprécier la complication et la perfection infinies, se révèle comme l'œuvre infatigable de la réflexion la plus subtile et la plus profonde ; par son côté interne et subjectif, au contraire, il apparaît comme le résultat d'un acte tout à fait spontané, comme l'effet d'un désir impétueux et d'une sensation voluptueuse. Cette opposition est certainement très-voisine de celle que nous avons signalée plus haut entre la facilité avec laquelle la nature produit ses ouvrages, qu'elle livre ensuite à la destruction avec la plus profonde insouciance, et la perfection avec laquelle elle les exécute et qui ferait supposer qu'elle devrait les créer avec plus de peine et les conserver avec plus de soin. Si cet examen auquel on a recouru bien rarement, pour ne pas dire jamais, a mis en plein jour les deux faces opposées du monde, tout en montrant le lien qui les rattache, il servira à nous convaincre de la complète nullité des lois du monde phénoménal appliquées aux faits du monde de la volonté ; il nous fera comprendre que si dans le premier nous voyons les êtres tantôt surgir du néant, tantôt y rentrer, dans le second ces notions de naissance et de mort n'ont plus aucune signification. En

effet, en pénétrant au cœur des choses, où le phénomène et l'être en soi se réunissent dans la conscience, nous avons découvert pour ainsi dire à l'œil nu que ces deux mondes sont incommensurables et que toute la manière d'être de l'un, y compris les lois fondamentales de son existence, sont tout à fait étrangères à l'autre, et n'ont pas pour lui l'ombre de la plus légère valeur. Je crois que bien peu de lecteurs comprendront cette dernière considération, et je crains que ceux qui ne la comprendront pas ne la trouvent hardie et déplaisante. C'est pourquoi, afin de ne rien négliger qui puisse bien faire saisir ma pensée, je vais ajouter quelques mots d'explication.

J'ai montré que notre attachement à la vie, ou plutôt notre crainte de la mort, ne peut pas être un fruit de la réflexion, car alors il faudrait admettre que la vie est une chose précieuse; j'ai fait voir, au contraire, qu'elle plonge ses racines dans la volonté, dont l'être intime est privé d'intelligence et n'est qu'un aveugle désir de vivre. De même que nous sommes attirés vers l'existence par l'instinct illusoire du plaisir, de même aussi nous cherchons à la conserver par la crainte tout aussi illusoire de la mort. Ces deux sentiments ont la même origine et tirent tous deux leur source des profondeurs obscures de la conscience. Si l'homme n'était qu'un être intelligent, la mort serait pour lui un événement indifférent et même heureux. Mais les considérations auxquelles nous venons de nous élever nous apprennent que l'intelligence seule est exposée aux coups de la mort, tandis que la volonté est indépendante du temps et à l'abri de la destruction. L'ardent désir qui la porte vers l'existence et vers l'objectivation, d'où résulte le monde, est sans cesse satisfait : comme il n'est que la manifestation de son être intime, il l'accompagne comme l'ombre suit le corps. Si donc la volonté craint la mort en nous, c'est parce que l'intelligence, en lui révélant son existence dans un phénomène particulier, lui fait croire qu'elle va s'abîmer avec lui, comme une image semble s'anéantir avec la glace dans laquelle elle se réfléchissait et qu'on vient de briser. Cette illusion, tout à fait opposée à son être intime, qui est un aveugle désir de vivre, la remplit de trouble et d'effroi. Ainsi, la volonté, qui est seule capable d'éprouver en nous la crainte de la mort, et qui l'éprouve en effet, est à l'abri de ses atteintes, tandis que l'intelligence, qui est seule exposée à ses coups et qui y succombe inévitablement, est incapable d'éprouver une telle crainte. La conscience individuelle, qui voit d'un œil tranquille la mort en face, ne lui survit pas, et la volonté qui recule d'effroi en sa présence lui survit. Ce qui précède explique cette contradiction entre

l'enseignement des philosophes qui, placés sur le terrain de l'intelligence, prouvent par d'excellentes raisons que la mort n'est pas un mal, et le sentiment universel du genre humain, qui voit dans ce fait le plus redoutable de tous les événements. La crainte de la mort, en effet, ne plonge pas ses racines dans l'intelligence, mais dans la volonté. C'est aussi en vertu de cette vérité qui attribue à la volonté seule, et non pas à l'intelligence, une nature impérissable, que toutes les religions et toutes les philosophies ne promettent une récompense éternelle qu'aux vertus du cœur ou de la volonté, et jamais à celles de l'intelligence ou du cerveau.

Ce qui suit servira à mieux expliquer encore ma pensée. La volonté qui constitue notre être en soi, est d'une nature simple et primitive : elle se borne à vouloir et est privée de connaissance. L'entendement, au contraire, qui est le résultat de l'objectivation de la volonté, est d'une nature complexe et secondaire. Il forme le centre du système nerveux ; il est pour ainsi dire le foyer vers lequel convergent les différents rayons de l'activité du cerveau, et il s'évanouit en même temps que celui-ci cesse d'agir. Lui seul remplit dans la conscience le rôle de sujet de la connaissance ; placé en face de la volonté, il l'observe en simple spectateur, et, quoiqu'il émane d'elle, il la considère comme une étrangère ; il en étudie les actes et les émotions successives dans l'expérience, dans le temps, et pour ainsi dire pièce à pièce ; enfin il n'apprend à en connaître les résolutions qu'*a posteriori*, et souvent d'une manière très-médiate. On comprend alors que l'être propre, saisi de cette manière par l'entendement, paraisse une mystérieuse énigme, et que, tout en étant immuable et éternel, il semble soumis à la naissance et à la mort. De même que la volonté est privée d'intelligence, de même l'entendement est privé de volonté. Cette vérité est démontrée par la science ; car, suivant Bichat, toute émotion ébranle vivement les différentes parties de l'organisme et trouble immédiatement leurs fonctions, sans cependant porter la plus légère atteinte au cerveau ; si ce dernier en est affecté, c'est tout au plus d'une manière lente et médiate. Il s'ensuit que l'entendement, considéré en soi, ne prend aucune part ni aucun intérêt à l'existence des choses, et reste même dans la plus complète indifférence à l'égard de la sienne. Pourquoi donc un être aussi indifférent serait-il immortel ? Il doit cesser en même temps que l'individu avec qui il a pris naissance : c'est la lampe qu'on éteint lorsqu'on n'en a plus besoin. L'entendement, ainsi que le monde sensible qu'il réfléchit et qui n'a d'existence que par lui, est un simple phénomène ; mais leur fin à tous deux ne porte pas la plus légère

atteinte à leur sujet. L'entendement est la fonction du système nerveux, qui, de même que le reste du corps, est le résultat de l'objectivation de la volonté. Il est le fruit de la vie de l'organisme animal. Mais celui-ci, à son tour, est le fruit de la volonté. Ainsi, quoique le corps ne soit proprement que la volonté manifestée aux regards de l'intelligence, il peut être considéré, dans un certain sens, comme l'intermédiaire placé entre ces deux agents. La naissance et la mort sont la source où vient se rafraîchir la conscience de la volonté en soi, n'ayant ni commencement ni fin, et formant pour ainsi dire la substance de l'existence. La conscience est la vie de l'entendement et du cerveau, dont la mort est la fin : c'est pourquoi elle renaît chaque fois et se renouvelle de fond en comble. La volonté, au contraire, étant le désir de vivre, reste toujours la même et est assurée de l'immutabilité. Cependant tous deux, la volonté et l'entendement, sont réunis et confondus dans le *moi*. Dans tout être animal, la volonté provoque un entendement qui lui sert pour ainsi dire de lumière destinée à l'éclairer dans sa marche vers le but qu'elle poursuit. Disons en passant que la crainte de la mort peut très-bien provenir, en partie du moins, de la répugnance qu'éprouve la volonté individuelle à se séparer de l'entendement que la nature lui a donné pour lui servir de guide et de soutien, et sans lequel elle se voit plongée dans les ténèbres et l'impuissance.

L'expérience journalière de la vie morale vient encore confirmer les réflexions qui précèdent, en nous enseignant que la volonté seule a une existence réelle, tandis que son objet dépendant de l'entendement n'a qu'une existence imaginaire : c'est une ombre, une fumée, une illusion semblable au vin que Méphistophélès fait jaillir de la table dans la taverne d'Auerbach. Nous aussi, après chaque jouissance des sens, nous pouvons nous écrier, comme les bons bourgeois de Leipzig : *« Il me semblait cependant que je buvais du vin ! »*

Mais la crainte de la mort dépend en grande partie de cette illusion que le moi disparaît en cet instant, tandis que le monde reste. C'est cependant le contraire qui a lieu : le monde disparaît, tandis que l'essence du moi, l'auteur et le conservateur du sujet, celui dont l'imagination seule renferme l'existence du monde, est immuable et éternel. Le cerveau entraîne dans sa chute l'entendement et le monde objectif qu'il représente. Qu'un monde semblable revive ensuite dans un autre cerveau, cela est parfaitement indifférent à l'entendement qui s'en va. Si la vraie réalité ne se trouvait pas dans la volonté, et que l'existence morale ne survécût pas à la mort, l'être en soi ne serait

plus qu'une suite infinie de rêves passagers et obscurs, n'ayant aucun rapport les uns avec les autres, car l'immobilité de la nature brute dépend absolument de la représentation temporelle que nous en avons. Ainsi, tout ne serait plus animé que par un esprit sans but et sans volonté, plongé ordinairement dans des rêves obscurs et pénibles.

Lorsqu'un individu éprouve les angoisses de la mort, il nous offre l'étrange et ridicule spectacle du maître du monde qui tremble et craint d'être précipité dans l'abîme d'un éternel néant. Une telle crainte est bien chimérique, car, en réalité, tout est plein de sa présence : il n'y a pas un lieu qu'il n'occupe, pas un être qu'il n'anime, et, bien loin d'être le fruit de l'existence, il est l'existence elle-même. En ce moment il se trouve donc soumis à l'illusion provoquée par le *principium individuationis*, et il s' imagine que son existence est limitée par la fin de l'enveloppe mortelle dont il va se dépouiller. Cette illusion appartient sans doute à ces rêves pénibles dans lesquels il s'est plongé en devenant volonté vitale. Pour le ramener à la vérité, il n'y aurait qu'à lui dire, au moment de sa mort : « Tranquillise-toi ; tu cesses de jouir d'une existence dont tu aurais beaucoup mieux fait de ne jamais jouir. »

Aussi longtemps que cette volonté ne désire pas s'annihiler et se plonger dans le nirvâna, ce que la mort épargne en nous devient le germe d'une autre existence dans laquelle apparaît un nouvel individu qui entre dans la vie avec tant de fraîcheur et de spontanéité, qu'il s'étonne de lui-même et oublie son origine. Voilà pourquoi la jeunesse est si disposée à la rêverie au temps où cette fraîche conscience se révèle à elle. Ce que le sommeil est pour l'individu, la mort l'est pour la chose en soi. Si la volonté conservait le souvenir et l'individualité, elle ne pourrait pas supporter pendant toute une éternité les mêmes peines et les mêmes souffrances sans aucun espoir de récompense. Elle s'en dépouille donc, se plonge dans le sommeil de la mort, comme dans les ondes du Léthé, et après s'y être rafraîchie, elle reparait avec un autre entendement et sous la forme d'un nouvel être : « Une nouvelle lumière l'attire sur de nouveaux rivages ! »

L'homme, en tant que volonté vitale affirmative, plonge les racines de son existence dans l'espèce. C'est pourquoi la mort n'est que la disparition d'une individualité et l'avènement d'une nouvelle : en d'autres termes, la mort est un changement d'individualités sous la direction exclusive de la volonté. Cette dernière renferme la force éternelle qui éveille l'existence avec le moi : ajoutons cependant que, par sa nature même, elle ne peut pas les conserver, car la mort est le *démenti* que

l'essence, *essentia*, reçoit dans ses prétentions à l'existence, *existentia* : c'est l'apparition d'une contradiction qui se trouve dans toute existence individuelle :

Tout ce qui naît à la lumière de la vie
Mérite d'être plongé dans les ténèbres de la mort.

Mais cette même force, ou cette même volonté, est en possession d'un nombre infini d'existences semblables, avec leurs *moi* individuels et périssables ; car chaque moi ayant une conscience particulière, la conscience de toutes ces existences infinies n'est pas différente de celle d'une seule. A ce compte, il ne me semble pas que ce soit le hasard qui ait donné en même temps au mot *αἰών*, *aiōn*, le sens d'une durée limitée et celui d'une durée infinie. Après une sérieuse réflexion, on comprend en effet que ces deux espaces de temps ne sont en soi qu'une seule et même chose, et que, pour en revenir à notre sujet, il ne saurait y avoir aucune différence propre entre l'existence ordinaire de l'homme et celle d'une éternité.

Nous ne pouvons pas nous représenter ce qui précède sans recourir à certaines notions de temps dont il faudrait cependant se défaire lorsqu'il s'agit de la chose en soi. Mais c'est le propre de notre entendement borné de ne pouvoir se dépouiller tout à fait de ses formes primitives et immédiates pour expérimenter librement. Nous nous trouvons ainsi amenés à une espèce de métempsychose, avec cette différence importante, toutefois, qu'elle ne concerne pas l'âme tout entière, *ψυχή*, mais seulement la volonté. On voit alors tomber la foule d'extravagances qui accompagnent ordinairement cette théorie, et l'on comprend que la forme du temps adoptée ici n'est plus qu'une concession faite à la faiblesse de notre entendement. Si, à l'appui de ce qui précède, nous rappelons ce que nous avons énoncé ailleurs, savoir que le caractère ou la volonté est un héritage paternel, tandis que l'entendement est un don de la mère, on verra que dans notre système la volonté, qui est indestructible, se sépare à la mort de l'entendement, qui est périssable, et revêt à chaque naissance une nouvelle intelligence avec laquelle elle forme un nouvel être qui n'a aucun souvenir de l'existence antérieure. C'est pourquoi il serait plus juste de désigner notre système par l'expression de *palingénésie* que par celle de métempsychose. Ce renouvellement incessant fait parcourir à la volonté individuelle une succession de rêves qui ont la vie pour objet, jusqu'à ce qu'un jour, instruite et éclairée sur la valeur de l'existence temporelle par toutes les intelligences dont elle a été revêtue, elle se

décide à s'en retourner et à se replonger dans cet état de repos que les bouddhistes appellent *nirvāna*.

La doctrine originale, et pour ainsi dire ésotérique, du bouddhisme, telle que les récents travaux sur l'Inde nous ont appris à la connaître, concorde parfaitement avec notre manière de voir. En effet, elle ne prêche pas la métempsychose comme on le croit généralement; mais elle expose, avec une profondeur de vue remarquable, une palingénésie particulière reposant sur une base morale. C'est du moins ce qui résulte de la remarquable exposition de cette doctrine, faite dans le *Manuel du bouddhisme* de Spence Hardy¹, et confirmé par le *Prabodh Chandro Daya* de Taylor², l'*Empire birman* de Sangermano, et les *Recherches asiatiques*³. Le *Compendium allemand du bouddhisme*, de Köppen, donne aussi des renseignements très-exacts sur ce sujet. Mais comme cet enseignement serait trop subtil pour le vulgaire des bouddhistes, on leur expose la métempsychose, qui leur est d'un plus facile accès.

Du reste, il faut observer encore que l'expérience dépose en faveur d'une palingénésie de cette espèce. Il y a, en particulier, une étroite relation entre les naissances et les décès : elle se révèle surtout dans la grande fécondité de l'espèce humaine qui succède aux ravages d'une épidémie. Lorsqu'au quatorzième siècle la peste noire eut dépeuplé la plus grande partie de l'ancien monde, on vit apparaître une fécondité extraordinaire, et rien ne fut plus commun que les naissances de jumeaux. Mais ce qu'il y eut d'étrange, c'est que la plupart des enfants nés à cette époque n'avaient pas un râtelier dentaire complet. Ainsi la nature, prodigue dans l'ensemble, se montrait avare dans les détails. C'est F. Schnurrer qui nous a fourni ces renseignements dans sa *Chronique de la Peste*. Dans son ouvrage sur la *Durée approximative de la vie humaine*, Casper a confirmé le principe que, dans une population donnée, le nombre des naissances a une influence très-décidée sur la durée de la vie, et est toujours égal à celui des morts. Il établit, par de nombreuses preuves empruntées aux différentes provinces de plusieurs pays, que partout et toujours, le nombre des décès augmente ou diminue dans la même proportion que celui des naissances. Cependant il ne peut y avoir aucun rapport physique de cause à effet entre la mort d'un individu et la fécondité du lit nuptial d'un autre; et la métaphysique seule nous fournit ici, d'une manière aussi

¹ V. p. 394-396, 429, 440 et 445.

² V. p. 35.

³ V. vol. VI, p. 179; vol. IX, p. 256.

frappante qu'évidente, l'explication immédiate de ce singulier phénomène. Tout être nouveau-né revêt avec joie sa nouvelle existence et en jouit comme d'un présent, bien qu'elle ne puisse avoir aucun caractère de cette nature. Il la doit sans doute à la mort d'un autre, mais elle renferme en elle-même le germe vital impérissable qui avait déjà donné naissance à la première existence. Ainsi, toutes deux ne forment qu'un seul et même être, et celui qui jetterait un pont entre les deux donnerait la solution d'une grande énigme.

La grande vérité que nous venons d'exposer n'a jamais été complètement méconnue, quoiqu'on n'ait pu la ramener au sens exact et précis fourni par le système auquel je suis arrivé, et qui attribue à la volonté une existence primaire et métaphysique, et à l'entendement une existence secondaire et organique. Nous la trouvons d'abord dans la doctrine de la métempsychose florissant dès les âges les plus reculés et les plus purs, adoptée par la majorité du genre humain, inspirant toutes les religions à l'exception du judaïsme et des deux sectes qui en sont sorties, et trouvant enfin son expression la plus subtile mais aussi la plus vraie dans le bouddhisme. Tandis que les chrétiens se consolent par l'espérance de se revoir dans un autre monde, où l'on renaîtra avec toute sa personnalité et où l'on pourra se reconnaître les uns les autres, les religions de l'antiquité admettent déjà le même dogme consolateur, sans toutefois s'en rendre un compte bien exact. Ainsi dans la métempsychose ou palingénésie, les personnes qui sont aujourd'hui en contact ou en rapport les unes avec les autres, renaîtront ensemble et se retrouveront dans la même situation et les mêmes dispositions d'amitié ou d'hostilité¹. Il est vrai que cette reconnaissance des êtres, telle qu'on la trouve décrite dans les Jatakas, est bornée à un obscur et vague pressentiment, à un faible et lointain souvenir. Il faut en excepter cependant le Bouddha, qui a le privilège de reconnaître distinctement tous les êtres qui l'ont précédé. Lorsqu'on est placé dans des circonstances favorables et qu'on saisit par leur côté purement objectif les actions humaines de la génération présente, on acquiert la conviction immédiate que non-seulement elles sont conformes aux idées platoniques, mais qu'elles sont encore d'une nature et d'une substance identiques à celles des générations précédentes. Il n'y a plus alors qu'à se demander en quoi consiste cette substance. La réponse que j'ai faite à cette question est déjà connue. Quant à la conviction intuitive dont nous venons de parler, il faut admettre, si l'on veut s'en rendre compte,

¹ V. *Manuel du Bouddhisme* de Spence Hardy, p. 162.

qu'elle résulte d'une interruption momentanée de l'action multiple du temps et de l'espace sur notre conception des choses.

Pour en revenir à la métempsycose, Obry constate dans son remarquable ouvrage sur le *nirvāna indien*¹, qu'elle était généralement accueillie dans l'antiquité : « Cette vieille croyance, dit-il, a fait le tour du monde, et était tellement répandue dans la haute antiquité, qu'un docte anglican l'avait jugée sans père, sans mère et sans généalogie. » La métempsycose, enseignée déjà dans les Védas et dans tous les autres livres sacrés des Indes, fait comme l'on sait le fond du brahmanisme et du bouddhisme, qui règne encore maintenant sur toute l'Asie qui n'est pas soumise à l'islamisme, et exerce ainsi une influence considérable sur la conduite de la moitié du genre humain. C'était aussi la croyance des Égyptiens, à qui Orphée, Pythagore et Platon s'empressèrent de l'emprunter. Les pythagoriciens surtout la conservèrent fidèlement. Il ressort aussi avec évidence d'un passage du neuvième livre des *Lois* de Platon, qu'elle était enseignée dans les mystères de la Grèce². Némésius dit même que les Grecs qui croyaient à l'immortalité de l'âme, admettaient généralement qu'elle passait d'un corps dans un autre : Κοινή μὲν οὖν πάντες Ἕλληνες οἱ τὴν ψυχὴν ἀθάνατον ἀποφηνάμενοι, τὴν μετενσωμάτων δογματίζουσι³. L'Edda et en particulier la Voluspa expose la métempsycose. Elle était de même à la base de la religion des druides⁴. Une secte mahométane de l'Hindoustan, celle des bohras, sur laquelle Colebrooke nous a donné des renseignements très-détaillés dans les *Recherches asiatiques*⁵, a aussi adopté cette doctrine et s'abstient par conséquent de manger de la viande. On en trouve des traces chez les Indiens d'Amérique, chez les nègres, et jusqu'en Australie, ainsi qu'il résulte d'une certaine description donnée par le *Times* sur le supplice de deux Australiens condamnés pour incendie et pour vol. « Le plus jeune des deux, dit le journal, s'avança au-devant du supplice d'un air calme et résolu, et l'âme toute remplie de vengeance. Certaines expressions dont il se servait donnèrent à entendre qu'il espérait renaître sous la peau d'un de ces *vauriens de blancs*, et cette pensée lui inspirait la résolution dont il faisait preuve⁶. » Ungewitter nous raconte encore dans son livre sur l'*Australie*, que les Papuas de la

¹ V. p. 13.

² V. p. 38, 42, edit. Bip.

³ *De nat. hom.*, cap. 2.

⁴ Cæs., *De bello Gall.*, IV. A. Pictet, le *Mystère des bardes de l'île de Bretagne*.

⁵ V. vol. VII, p. 336 et seq.

⁶ *Times*, 29 janvier 1841.

Nouvelle-Hollande croient que les blancs sont leurs propres ancêtres revenus au monde sous cette nouvelle forme. D'après tous ces témoignages, la métempsycose s'offre à nous comme la croyance naturelle de l'homme s'emparant de lui dès qu'il se met à réfléchir sur la vie sans aucune idée préconçue. Elle serait ainsi le philosophème de l'esprit humain que Kant attribuait fausement aux trois idées prétendues de l'entendement, et se verrait remplacée partout où elle a disparu par les dogmes d'une religion positive. J'ai pu observer aussi que la première fois que cette croyance est exposée à quelqu'un, elle lui paraît aussitôt d'une évidence immédiate. Qu'on remarque seulement avec quel sérieux Lessing en parle dans les sept derniers paragraphes de son *Éducation de l'humanité*. Lichtenberg dit aussi dans sa *Caractéristique personnelle*, ces paroles remarquables : « Je ne puis pas chasser de mon esprit la pensée que j'étais déjà mort une fois avant de naître. » Hume, lui-même, le sceptique et empirique Hume, avoue dans son traité sur l'*Immortalité*, que la métempsycose est le seul système de cette espèce que la philosophie puisse admettre : *The metempsychosis is therefore the only system of this kind that philosophy can hearken to*¹. Cette croyance, répandue dans l'humanité tout entière et dont l'accès facile est ouvert au sage comme au vulgaire, a pour adversaire le judaïsme ainsi que l'islamisme et le christianisme, auxquels il a donné naissance. Ces religions, en enseignant à l'homme qu'il a été fait de rien, lui imposent la tâche difficile de rattacher à cette origine récente une éternité *a parte post*. Elles ont réussi, il est vrai, en employant le fer et la flamme, à faire disparaître de l'Europe et d'une partie de l'Asie cette antique et consolante croyance de l'humanité. Mais elle est encore debout pour longtemps, et l'histoire des premiers siècles de l'Église prouve quelle résistance elle a opposée à ses ennemis. La plupart des hérétiques, comme les simonistes, les valentiniens, les marcionites, les gnostiques, les manichéens, etc., s'étaient adonnés à cette antique croyance. Une partie des Juifs eux-mêmes, d'après Tertullien et Justin, l'avaient adoptée aussi. On raconte dans le Talmud que l'âme d'Abel a passé dans le corps de Seth, puis dans celui de Moïse. Les versets 13, 14 et 15 du chapitre xvi de Matthieu, n'ont même un sens clair que lorsqu'on les suppose dictés sous l'empire du dogme de la métempsycose. Luc qui renferme aussi ce passage ajoute, il est vrai, *καὶ προφητὴς τις τῶν ἀρχαίων ἀνέστη*, par où il donne à entendre aux Juifs qu'il serait absurde de supposer qu'un ancien prophète enterré depuis

¹ *Essai sur le suicide et sur l'immortalité*, p. 23.

six à sept cents ans et réduit par conséquent en poussière, pût naître à la vie tel qu'il existait autrefois. Du reste le christianisme a remplacé la doctrine de la migration des âmes et de l'expiation des fautes commises dans une vie antérieure, par celle de la résurrection et du péché originel qui renferme l'expiation des fautes commises par un autre individu. Toutes deux identifient dans un but moral l'homme actuel à un homme antérieur : mais celle de la migration des âmes constitue une identification immédiate, et celle du péché originel, une identification médiate.

La mort est la plus grande leçon que la nature donne à la volonté vitale et à l'égoïsme individuel qui lui est propre ; c'est pour ainsi parler un châtiment infligé à notre existence. Elle dénoue douloureusement le nœud mystérieux formé dans l'acte de la génération par le plaisir, et dissipe violemment l'illusion qui constitue l'erreur fondamentale de notre existence. Dans le fond nous sommes ce qui ne devrait pas être : c'est pourquoi nous cessons d'exister. L'égoïsme consiste proprement en ce que l'homme, croyant n'exister qu'en lui et non dans les autres, borne toute la réalité à sa personne. La mort, en lui enlevant sa personnalité, élargit son horizon, et lui enseigne que sa volonté, constituant l'essence de son existence, passe en d'autres individus, tandis que son intelligence, constituant un simple phénomène, une simple représentation des choses, se perd dans le monde objectif. A partir de ce moment, son *moi* rentre dans ce qu'il a considéré jusqu'alors comme le non-moi, car à la mort cesse toute différence entre le monde externe et le monde interne. Rappelons-nous encore, ainsi que je l'ai exposé dans mon *Traité sur le fondement de la morale*, que l'homme le plus vertueux est celui qui, bien loin de considérer les autres comme le non-moi absolu, fait le moins de différence entre eux et lui, tandis que l'être vicieux trace entre ses semblables et lui une ligne de démarcation profonde et absolue. Le degré d'anéantissement provoqué par la mort est en raison directe du degré de cette différence. Si donc nous partons du principe que la distinction entre le monde externe et nous n'a rien d'absolu puisqu'elle ne concerne que le phénomène et nullement la chose en soi, nous ne verrons dans la disparition de notre individualité que la perte imaginaire d'un phénomène passager. Quoique cette distinction ait une grande réalité aux yeux de la conscience empirique, les deux propositions suivantes, appuyées sur des principes métaphysiques, sont également vraies : *Je disparaîs, mais le monde reste.* — *Le monde disparaît, mais moi je reste.*

Mais la mort est avant tout l'occasion qui nous est offerte de ne plus

être *moi* : heureux celui qui en profite ! Pendant toute notre vie nous ne sommes pas libres ; nos actions dépendent de notre caractère qui est invariable et sont forcément rivées à la chaîne des motifs. Nous portons tous en nous le souvenir pénible de beaucoup d'actions dont nous sommes mécontents. Si notre vie se prolongeait, nous agirions encore de même, car notre caractère est invariable. Il est donc heureux pour nous que nous cessions d'exister, afin de pouvoir devenir de nouveaux êtres. C'est la mort qui nous délivre de cette chaîne et nous rend libres, car la liberté se trouve dans l'existence et non dans l'action, dans l'*esse* et non dans l'*operari*. *Finditur nodus cordis, dissolvuntur omnes dubitationes, ejusque opera evanescent.* Tel est un précepte des Védas très-souvent répété par les auteurs de ces livres sacrés. La mort est le moment où nous brisons les étroites limites de notre individualité qui, bien loin de constituer notre essence propre, n'en est qu'une altération. Notre véritable et primitive liberté apparaît alors de nouveau en cet instant, et l'on peut considérer cet acte comme une espèce de restitution : *restitutio in integrum*. La paix et la sérénité répandues sur le visage de la plupart des morts semblent tirer leur origine de là. La mort de tout homme de bien est ordinairement tranquille et douce ; mais celui qui renonce franchement à la volonté vitale a le privilège de mourir avec bonheur et avec joie. Rassasié de vivre, il appelle à lui une mort réelle et non apparente ; il veut échanger l'existence que nous connaissons avec celle qui nous paraît être le néant. Les bouddhistes désignent cet état sous le nom de *nirvāna*, qui signifie proprement *extinction*.

A. M.

RECHERCHES

SUR

UN NOUVEL AGENT IMPONDÉRABLE.

L' O D ¹.

DEUXIÈME ARTICLE.

L'od, que nous avons vu se dégager de la matière inorganique, va maintenant se révéler à nous dans la nature animée et y produire des phénomènes autrement remarquables que ceux que nous avons rapportés jusqu'ici.

Une réflexion aura sans doute déjà fait présager que l'homme devait être lui-même un véhicule du fluide odique. En effet, lorsque l'on réfléchit que l'organisme humain est resté jusqu'à ce jour l'unique appareil qui nous révèle l'action de l'od, il devient manifeste que cet agent doit pénétrer l'homme de toutes parts, et y être tout aussi accessible qu'ailleurs aux investigations du sensitif.

Dès que celui-ci se trouve dans une chambre obscure occupé à faire ses premières observations odiques, un phénomène inattendu vient tout d'abord lui arracher une exclamation de surprise. Longtemps avant qu'il ait vu la lumière polaire se dégager du cristal ou de l'aimant, il voit briller, à l'endroit où vous vous trouvez, un nuage transparent et phosphorescent. C'est à peine s'il peut d'abord distinguer une forme humaine dans l'intérieur du voile lumineux qui vous enveloppe entièrement; mais à mesure que sa pupille se dilate, il voit se dessiner

¹ Voir la livraison du 31 mai 1861.

de mieux en mieux les contours de votre corps, auquel les émanations lumineuses donnent des proportions outrées. Les lueurs odiques qui s'élèvent, blanches et mobiles, au-dessus de votre tête, vous donnent l'aspect d'un géant lumineux qui porterait un casque orné de longues aigrettes. Tous les sensitifs s'accordent à exprimer l'émotion involontaire qu'ils éprouvent lorsque, pour la première fois, ils voient surgir l'étrange apparition. Ils la décrivent tantôt comme un fantôme blanc, difforme, monstrueux; tantôt comme un spectre gigantesque dont la cime est sillonnée de fréquentes et subites lueurs.

Si la personne sensitive dirige ses regards sur elle-même, elle reconnaît que son propre corps est tout imprégné d'une matière lumineuse qui le rend visible même à travers les vêtements, et semble le pénétrer intérieurement, de sorte que le corps tout entier acquiert cette translucidité que présente notre main quand nous la plaçons entre nos yeux et la flamme d'une bougie.

Lorsque le sensitif se remet de l'émotion que lui cause cette première observation, et qu'il commence à examiner avec calme les phénomènes qui se présentent successivement à sa vue, il reconnaît tout aussitôt que la lumière odique n'est point répandue d'une manière égale sur toute la surface du corps. Certains endroits sont d'un éclat plus vif que les autres. Les mains fixeront tout d'abord son attention. Indépendamment de la lumière dont elles sont imprégnées comme toutes les autres parties du corps, on y observe des feux, ou, pour être plus précis, des flammes qui s'échappent avec une certaine véhémence de l'extrémité de tous les doigts. Bientôt après, le sensitif déclare que la lueur odique présente non-seulement un éclat variable, mais aussi des nuances particulières selon les différentes parties du corps où elle brille. La lumière de la main droite, ainsi que les flammes qui se dégagent des doigts de cette main, sont bleues; celles de la main gauche, d'un rouge éclatant. Enfin, après quelques instants, le sensitif s'aperçoit que le corps humain se trouve divisé par l'od en deux moitiés bien distinctes. Tout le côté droit, depuis la tête jusqu'aux pieds, reluit de la lumière odique bleue; tout le côté opposé est recouvert d'une lueur rouge.

Nous nous retrouvons ainsi en présence des deux flammes bleue et rouge que nous avons vues se dégager des cristaux et des aimants. Seront-elles également accompagnées de ces sensations contraires de froid et de chaud, comme les deux flammes du cristal? On peut s'en assurer en approchant les doigts de la main droite du creux de la main gauche du sensitif. Dès que les longues flammes bleues qui sortent de vos doigts atteignent la main sensitive, celle-ci les perçoit comme un

souffle continu, frais, léger et agréable. Par contre, lorsque le sensitif maintient sa gauche dans les flammes rouges qui rayonnent de votre propre main gauche, il en reçoit une sensation de chaleur odique plus prononcée que celle occasionnée par la lumière rouge des cristaux.

Nous venons de voir l'od se dégager de l'organisme humain, et nous envelopper de sa substance lumineuse comme d'une large auréole. Comment se manifestera-t-il dans les autres corps animés?

Si l'on a introduit dans la chambre obscure des plantes de genres et d'espèces différents, le sensitif les voit toutes briller d'une lueur diaphane qu'il reconnaît aussitôt pour de la lumière odique. Qu'on nous permette de rappeler à ce sujet le fait suivant que nous avons déjà eu l'occasion de mentionner ici même.

Endlicher, le célèbre botaniste auquel l'anatomie végétale est redevable de nombreuses et importantes découvertes, avait accueilli avec une certaine défiance la communication qui lui était faite de l'existence de l'od dans le règne végétal, dans cette région de la nature qu'il avait si souvent explorée, qu'il connaissait si bien, et où, cependant, il n'avait point rencontré l'od. Néanmoins, quelques indices ayant révélé que l'illustre botaniste était sensitif, M. de Reichenbach parvint à le retenir, malgré sa nature active et remuante, plusieurs heures dans la chambre obscure où se trouvaient réunies diverses espèces de plantes. Tout à coup Endlicher s'écrie qu'il voit les végétaux comme à travers un voile phosphorescent; puis, à mesure qu'il prolonge son séjour dans la chambre obscure, il discerne les tiges, les branches et les feuilles. Son étonnement augmente lorsqu'il reconnaît que les différentes parties de la plante sont d'un éclat différent; lorsque, surtout, il voit que toutes les fleurs sont entourées d'une auréole lumineuse plus diaphane et infiniment plus brillante que celle qui enveloppe le reste de la plante. Il en distingue la couleur, il reconnaît l'espèce à laquelle appartient le végétal, et s'écrie : « C'est une fleur bleue; c'est une gloxine! »

Le professeur Fenzl, qui occupe aujourd'hui cette même chaire de botanique illustrée naguère par Endlicher, peut témoigner de l'exactitude du fait que nous rapportons, puisqu'il était également présent à l'expérience. A partir de ce jour, Endlicher resta convaincu non-seulement de l'existence de l'od qu'il venait de voir de ses propres yeux, mais aussi de l'influence que cet agent exerce sur l'existence des végétaux, opinion que semble avoir partagée Unger, dont le nom est bien digne d'être cité à côté de celui d'Endlicher.

Au reste, tous les sensitifs sont unanimes à dire que l'od se dégage

en si grande abondance des végétaux, que dans l'obscurité absolue ceux-ci leur apparaissent toujours enveloppés d'un nuage vaporeux et brillant, qui répand autour des plantes une clarté sinon plus vive du moins plus étendue que la lumière du cristal ou de l'aimant. Mais ce qu'il y a de véritablement remarquable, c'est que l'od végétal diffère également de nuances et d'intensité selon les parties du corps qui le dégage, absolument comme fait l'od qu'exhale le corps humain. En général, les branches, l'écorce, la face inférieure des feuilles ainsi que les fleurs dégagent une lumière bleuâtre, tandis que la substance odique est rouge dans les autres parties du corps végétal.

A ces différences de couleurs correspondent ici encore des impressions de froid et de chaud. De la fleur et de la face inférieure des feuilles, ainsi que des jeunes bourgeons, se dégage la fraîcheur odique; tandis que de la racine de la plante et de la face supérieure des feuilles émane le même souffle tiède que dégage la main gauche de l'homme et la racine du cristal.

Si maintenant nous détachons nos regards du règne végétal et que nous les dirigeons sur les autres êtres organisés, nous nous trouvons en présence de faits tout aussi étonnants.

Prenons comme point de départ l'époque même où commence la vie animale. Admettons que vous soyez sensitif, et que vous examiniez un œuf récemment fécondé.

Lorsque vous l'examinez dans l'obscurité, il s'offre à vous non-seulement comme un objet entouré d'une vive lumière odique, mais encore comme un corps entièrement transparent, de sorte que votre regard traverse la coque et pénètre dans l'intérieur même de l'œuf. On y voit la matière blanche albumineuse enveloppée d'une lueur très-faible, et le jaune d'œuf reluire d'un éclat plus vif; mais un point infiniment plus lumineux que tout le reste de l'œuf attire surtout votre attention. L'objet doué d'une lumière odique si intense, c'est le germe, c'est l'embryon.

Ainsi dès le début de la vie, l'od commence à se condenser et à manifester des phénomènes de polarité qui deviendront de plus en plus compliqués à mesure que le germe se développera.

Tous les animaux qui seront soumis à l'appréciation du sensitif donneront des résultats analogues à ceux que l'on a observés dans l'homme et dans la plante. La lumière odique ne sera point égale sur toute la surface du corps de l'animal; et l'on observera que les animaux ont, comme l'homme, tout le côté gauche imprégné de la lueur rouge, tandis que la lumière bleue recouvre le côté droit.

La teinte et la vivacité de la lumière odique varient à l'infini, non-seulement dans les différentes familles animales, mais encore dans les individus du même genre. Aussi le sensitif qui, par une nuit bien obscure, se promènerait dans une ménagerie, y verrait-il surgir de bien curieux phénomènes, ainsi que le prouvent les faits qui suivent :

Une atmosphère ignée enveloppe le corps du lion. De ses membres et de ses organes se dégagent des feux odiques ; de vives lueurs sortent de sa gueule ; sa crinière ruisselle de lumière ; des traînées lumineuses surgissent à chaque pas qu'il fait. L'éléphant offre des phénomènes odiques beaucoup moins remarquables ; sa trompe seule est toute recouverte d'une vive lumière. De brillantes étincelles odiques jaillissent des yeux du sanglier. Le crocodile est d'un aspect horrible. La lumière odique que dégage son corps est très-faible ; seule, la tête hideuse du monstre se détache du sein de l'obscurité.

Il est à remarquer que l'on n'aperçoit point dans les femelles des lueurs odiques aussi brillantes que dans les mâles. Ainsi, tandis que le lion exhale des feux odiques de tous ses organes, la femelle devient à peine visible dans l'obscurité. Le taureau brille d'un vif éclat ; la vache, au contraire, possède si peu de cet éclat, que le sensitif ne la distingue que très-difficilement. Mais toutes les femelles qu'on a pu observer à l'époque du rut ont offert des phénomènes odiques extraordinaires.

Un fait curieux est celui-ci : lorsque l'on irrite les animaux, on voit la lumière odique se dégager de tout leur corps avec une extrême énergie. Elle s'échappe alors de leurs yeux en jets resplendissants ou en étincelles brillantes. Ce fait confirme une assertion de Trevirianus, assertion que l'on avait révoquée en doute, quoique bien à tort selon nous. Le célèbre physiologiste avait dit que l'on voyait dans l'obscurité des étincelles jaillir des yeux du *canis Azaræ*, au moment où l'on irritait l'animal. Pour celui qui étudie les phénomènes odiques, ce fait n'a absolument rien qui puisse l'étonner. Il pourra même observer constamment des faits analogues dans l'homme ; car lorsque pour un motif quelconque l'on s'impatiente ou s'irrite pendant les expériences odiques que l'on fait dans l'obscurité, le sensitif voit aussitôt des flammes et des étincelles s'échapper des yeux de la personne irritée. C'est ainsi qu'un individu en proie à un accès de colère offrit à sa sœur, qui était sensitive, le plus étrange spectacle dont elle pût se souvenir. De ses yeux jaillissaient des aigrettes de lumière ; sa barbe et toute sa chevelure semblaient être en feu ainsi que l'écume qui sortait de sa bouche. En ces moments, les paroles de Schiller deviennent d'une vérité

saisissante, et l'on reconnaît avec lui que « de toutes les choses horribles, la plus horrible c'est l'homme dans sa colère ».

Ce qui précède nous conduit à la constatation d'un fait non moins curieux.

Plus la nature des animaux est sauvage et indomptable, plus aussi seront lumineuses les manifestations de l'od. Le sensitif voit briller de vives lueurs odiques l'hyène, le loup, le taureau, l'ours, et en général toutes les bêtes féroces; tandis que la lueur odique diminue d'intensité en même temps que les animaux subissent l'influence de la domestication.

Il existe un phénomène qui saisit toujours profondément le sensitif, lorsque dans la chambre obscure il examine les manifestations de l'od dans les êtres vivants. Il voit leur image se refléter sur la paroi de la chambre, tantôt en noir et tantôt en contours lumineux. Lorsque l'on se promène dans la chambre obscure en se tenant près de la paroi, le sensitif voit votre ombre apparaître sur le mur et y répéter vos mouvements. Quand c'est le côté droit qui est tourné vers le mur, votre figure s'y reflète en noir; mais lorsque, revenant sur vos pas, vous avez le côté gauche tourné vers la paroi, la sombre image se transforme aussitôt en une figure blanche et brillante. Ce phénomène, dont nous allons bientôt indiquer la cause, a quelque chose de si étrange, quelque chose de si inattendu, qu'Endlicher, le grand naturaliste, ne pouvait jamais le contempler sans en être singulièrement ému. Il se sentait troublé au delà de toute expression chaque fois qu'il voyait ainsi dans les ténèbres sa propre image se dresser devant lui, tantôt comme une ombre noire, tantôt comme un fantôme lumineux.

Les étranges phénomènes odiques que le sensitif vient de contempler ne rappellent-ils point les fréquentes apparitions d'esprits ou de spectres qui viennent tout à coup agir sur les âmes humaines, soit en les frappant de stupeur, soit en imprimant à leur activité une direction tout opposée à celle qui les avait caractérisées jusque-là? Dans ce recoin mystérieux de l'histoire humaine, nous avons en effet rencontré plus d'un enseignement utile. On y voit par exemple des hommes éminents, des savants recommandables cesser tout à coup les sarcasmes qu'ils aimaient à lancer contre les visionnaires, et, par un singulier retour sur eux-mêmes, admettre comme réelles ces mêmes choses dont naguère ils s'étaient efforcés à démontrer l'inanité. Pour éviter les railleries, la plupart de ces hommes se taisent; mais, ne pouvant trouver dans la science l'explication du phénomène qui est venu les frapper et changer le cours de leurs idées, ils se replient sur eux-mêmes, et leur

Âme finit quelquefois par s'ouvrir entièrement aux influences du mysticisme. Comment ramener à la réalité ces âmes souvent puissantes par leur savoir, mais devenues comme infécondes ? Ce ne sera point en niant la possibilité de faits dont la réalité les a subjuguées, mais uniquement en expliquant ces faits d'une manière irréfragable par une cause physique ou naturelle. Or, nous pensons que l'od est la cause vraie du phénomène psychologique auquel nous faisons allusion en ce moment. Que l'on songe aux mille fantômes qui peuvent surgir tout à coup autour du sensitif, et l'on se rangera volontiers à notre avis. S'il se réveille au milieu de la nuit, le sensitif voit sa compagne couchée à ses côtés, ses enfants qui dorment dans leurs berceaux, comme autant de fantômes lumineux. Si, par la nuit obscure, il traverse la campagne, il voit des effluves lumineux s'élever au-dessus des cimes des arbres ; il voit des êtres difformes, à l'aspect bizarre, briller et s'agiter dans les branches ou dans les airs. Le voyageur isolé, qui chemine à quelque distance, se transforme pour lui en un spectre blanc et gigantesque ; s'il traverse le cimetière du village, il y aperçoit des fantômes qui s'agitent sur les tombes, et lorsqu'il approche d'un mur isolé, il y voit tout à coup se dresser un spectre noir. Il se retourne pour chercher la cause de cette apparition subite, et le fantôme noir disparaît : c'est un spectre blanc qui maintenant s'agite sur le mur. Les deux fantômes, ce sont les deux ombres odiques, qui le poursuivent ainsi tour à tour sans répit, et lui font éprouver toutes les angoisses de la terreur.

S'il est vrai que l'od ait été la cause principale des secrètes souffrances des visionnaires, il n'est pas moins vrai qu'il devient par cela même la seule puissance capable d'extirper le mal qu'ont produit parmi les hommes ces phénomènes nocturnes, qui persistent et s'affirment à travers tous les âges malgré les constantes dénégations que leur a toujours opposées la science. Aujourd'hui que celle-ci se trouve en possession de l'od, elle peut, en attribuant ces apparitions à une cause toute naturelle, exercer encore une fois sur les hommes son action bienfaisante, et délivrer notre belle terre des spectres et des esprits qui en rendent les nuits redoutables à une partie des êtres humains.

Nous avons vu l'od se développer de la matière inorganique et des corps organisés. Les cristaux et les substances amorphes, les végétaux, les animaux et les hommes, n'étant tous ensemble que des parcelles de la planète au sein de laquelle se produisent les divers phénomènes que nous avons décrits, l'on arrive à se demander si notre planète tout entière ne constituerait pas elle-même une source odique

inépuisable, un grand centre cosmique d'où l'od se dégage pour rayonner dans l'espace infini.

Deux faits se présentent tout d'abord à notre esprit pour nous faire présumer qu'il ne saurait en être autrement.

On admet généralement et avec raison, croyons-nous, que l'écorce sphérique sur laquelle s'écoulent nos existences renferme dans son sein un feu ardent, des matières en combustion, des gaz ignés. Le calorique contenu dans le centre de notre globe dépasse assurément tout ce que notre esprit peut s'imaginer, et l'activité des forces chimiques doit y être continuelle et toute-puissante. Or, le chimisme et la chaleur étant toujours accompagnés d'un grand dégagement d'od, on ne peut se refuser à admettre que du centre de notre planète l'od s'élève vers la surface, se dégage dans l'atmosphère et rayonne dans le ciel.

A ce qui précède vient s'ajouter un fait non moins concluant.

Le globe sur lequel nous vivons est doué de forces magnétiques tellement évidentes, que l'on peut le considérer dans son ensemble comme un énorme aimant, dont les deux grands courants magnétiques se dirigent en sens opposés, l'un vers le sud, l'autre vers le nord. Or, nous savons que jamais le magnétisme ne se manifeste sans que l'od ne se produise avec lui. Il est donc évident qu'aux deux pôles magnétiques de la terre doit avoir lieu une accumulation énorme de la substance odique. Ce résultat, auquel nous a conduit un raisonnement bien simple, se trouve au surplus confirmé par une expérience des plus curieuses et que nous allons rapporter.

Nous avons déjà vu qu'un disque de fer, placé sur l'un des pôles d'un aimant, produit un iris d'une beauté remarquable. Les phénomènes lumineux deviennent d'un aspect vraiment saisissant lorsque, pour les produire, l'on se sert d'une sphère creuse en fer que l'on suspend au plafond au moyen d'un cordon de soie. Le globe est traversé intérieurement par une barre de fer qu'enveloppent les spirales d'un fil métallique dont les deux extrémités passent au dehors par des orifices qu'on leur a ménagés. Plus la sphère sera grande, plus aussi sera brillant le spectacle que nous allons décrire. Au moment où, pour transformer le barreau en aimant, l'on met les deux bouts de la spirale en relation avec les pôles d'une puissante batterie galvanique, on voit apparaître sur toute la surface du globe des lueurs aux teintes irisées et harmonieuses. A la partie supérieure du globe, là où se trouve le pôle nord ou négatif de l'aimant, on voit briller une lueur bleue, tandis qu'au pôle opposé on aperçoit un cercle lumineux d'un rouge éclatant. La zone équatoriale se divise en deux moitiés dont l'une

est jaune et l'autre d'une blancheur éclatante. Cependant, au milieu de ces couleurs dominantes, on voit briller des tons mixtes, des nuances d'une infinie variété. Tout cela ondoie, chatoie et produit des effets de lumière d'un aspect très-variable. Tout autour de ces lueurs, lesquelles se trouvent à la surface même de la sphère, s'étend une vapeur diaphane qui forme autour du globe comme une auréole. Elle est également rouge au-dessus de l'hémisphère austral, et bleue à l'hémisphère opposé. Mais le phénomène le plus remarquable est celui qui suit, et sur lequel nous appelons l'attention du lecteur. Au pôle nord du globe apparaît une grande flamme bleue, elle s'élève en forme de parasol, traverse l'auréole lumineuse que nous venons de décrire, et ruisselle ensuite de toutes parts autour du globe en se dirigeant vers l'équateur. Sa forme rappelle celle d'un panache dont les plumes sont renversées vers la terre, ou bien encore celle d'une gerbe qui, debout sur le sol, porte ses épis pendants. Du pôle sud part également une gerbe de feu odique d'un beau rouge. Elle embrase tout l'hémisphère austral de ses rayons éclatants, lesquels se dirigent vers l'équateur du globe, comme à la rencontre de ceux qui descendent du nord vers le sud, mais les deux flammes ne parviennent pas à se mêler l'une à l'autre. Elles s'effilent, elles se divisent en une infinité de rayons lumineux et finissent par se transformer en fumée avant d'avoir atteint l'équateur du globe. Il y a dans toutes les parties du phénomène lumineux que nous venons de contempler, une mobilité, une agitation, une variabilité incessantes.

La sphère qui nous a offert des phénomènes si curieux, n'est autre chose que la *terrelle*, dont Barlow, le célèbre physicien anglais, se servait pour étudier les phénomènes du magnétisme terrestre. Elle est, en effet, comme une petite terre suspendue devant nous, et offrant à notre contemplation des phénomènes analogues à ceux du grand globe magnétique sur lequel nous vivons.

On aura, sans nul doute, été frappé des rapports que présentent les phénomènes odiques que nous venons de décrire avec une des plus belles choses que l'homme puisse contempler dans la nature. Nous voulons parler des auréoles australes et boréales.

Qui ne sait combien la lumière de ces météores est vive et diaphane ! Les éclairs irisés qui jaillissent ; les jets subits et fréquents qui s'échappent du pôle et montent vers le ciel comme obéissant à l'action saccadée d'une force propulsive ; les aigrettes blanches qui se détachent comme des nuages diaphanes ; la couronne jaune ou rouge, qui rayonne à une hauteur prodigieuse et retombe en forme de parasol :

— tout cela constitue le même spectacle que celui que nous avons vu se produire à la surface de la sphère métallique. D'autres signes viennent achever la similitude des deux phénomènes. Comme la lumière de la terre, les aurores boréales et australes de notre planète apparaissent aux deux pôles magnétiques, toujours simultanément, et l'on peut observer dans les deux phénomènes les mêmes oscillations, la même mobilité, la même transparence. On remarquera enfin que, comme les flammes odiques de la terre, les météores lumineux, qui nous occupent en ce moment, apparaissent dans tout leur éclat aux deux pôles de la planète, s'étendent sur une grande partie du globe, mais n'atteignent jamais l'équateur même.

Tout cela ne nous autorise-t-il pas à penser que ces météores sont dus à l'od, et que par conséquent ces magnifiques aurores constituent la plus brillante révélation de l'agent mystérieux que nous avons vu se dégager des pôles de l'aimant et rayonner dans l'obscurité?

Que de théories ingénieuses ont été émises pour expliquer les aurores boréales, soit par le magnétisme, soit par l'électricité!

Halley avait pensé que ces aurores étaient dues à des tourbillons magnétiques, et depuis qu'Alexandre de Humboldt a dit dans son *Cosmos* que les aurores polaires étaient des orages magnétiques, cette expression heureuse se trouve aujourd'hui sur toutes les lèvres et chacun la répète avec conviction. Cependant, nous serait-il permis de demander pourquoi et comment le magnétisme, qui était resté jusque-là invisible et que l'on ne connaissait, en somme, que par son action sur le fer, le nickel, et le cobalt, devient tout à coup, et dans ce seul cas, une substance extrêmement lumineuse?

M. Biot, après son voyage aux îles Shetland, a fait intervenir l'électricité pour beaucoup, et le magnétisme pour peu, dans l'explication de ces phénomènes. Du fond des volcans du Kamschatka, d'Islande et des îles Aléoutiennes, notre illustre physicien lance dans les airs des tourbillons électriques en même temps que des particules métalliques, également chargées d'électricité qu'elles transmettent à l'atmosphère, et de magnétisme terrestre qu'elles retiennent.

Après avoir adopté tour à tour des théories contradictoires, les physiciens semblent disposés aujourd'hui à admettre avec Humphry Davy que ces météores sont produits par l'électricité atmosphérique. Nous avouons néanmoins que les belles recherches de M. Becquerel sur l'électricité produite dans le vide, nous empêchent d'adopter sans réserve cette théorie, car si l'électricité atmosphérique est la cause des aurores boréales, il faut qu'elles se produisent dans des régions où l'air est

très-peu raréfié. Comment alors expliquer la grande hauteur qu'atteignent quelquefois ces météores? Comment surtout expliquer ces couleurs si variées et que l'électricité ne produit jamais dans l'atmosphère? Tout s'explique, au contraire, si l'on admet avec nous que des pôles magnétiques de la terre se dégagent, en même temps que le magnétisme, cette substance odique que nous savons l'accompagner toujours, cette substance lumineuse, rayonnante, irisée, que le sensitif voit resplendir sur la terrelle, et qui, concentrée comme elle est dans les aurores boréales, devient très-visible même pour ceux qui, dans les circonstances ordinaires, ne voient pas l'od.

Si, de notre terre, en laquelle nous venons de reconnaître un immense foyer d'od, nous élevons nos regards vers les corps célestes, comment pourrions-nous les interroger, et arriver à savoir si avec leurs rayons de lumière ils ne nous envoient pas les rayons odiques? Ici encore nous pourrions décider la question au moyen de quelques investigations très-simples.

Si l'on fait aboutir dans une chambre bien obscure un fil métallique dont la partie qui se trouve au dehors est exposée au soleil, le sensitif verra se dégager de l'extrémité de ce fil une flamme bleue, longue comme la main, et qui ne cesse de briller d'un vif éclat tant que la partie extérieure du fil se trouve exposée à la lumière directe du solcil. Mais quand on fait passer le fil de la lumière à l'ombre, la flamme disparaît, et l'on n'aperçoit plus dans l'obscurité que la lueur odique particulière aux substances métalliques, et dont nous avons déjà parlé.

Mais est-ce bien là de l'od solaire? Ne serait-ce pas plutôt de l'od développé par la chaleur? L'objection tombe d'elle-même lorsque l'on observe que la flamme odique apparaît à l'extrémité du fil au moment même où la partie extérieure est exposée aux rayons solaires, et par conséquent longtemps avant que le principe calorique ait pu se répandre dans le métal. Au reste, l'expérience qui suit dissipera toute espèce de doute à ce sujet. Si l'on expose pendant quelques secondes un verre d'eau à l'action directe des rayons solaires, et que l'on donne ensuite de cette eau à goûter à un sensitif, il la trouve très-fraîche, d'une saveur agréable et légèrement acidulée, exactement comme une eau que l'on aurait mise en contact avec le sommet du cristal ou le pôle nord d'un aimant. Le liquide s'est donc évidemment imprégné de la substance odique qui, du soleil, arrive sur la terre en même temps que la lumière solaire. Bien plus, l'od solaire est de différente nature, selon l'intensité du rayon lumineux, ou, pour nous conformer à la théorie newtonienne qui domine encore dans la physique, *selon la*

couleur des sept rayons homogènes dont la réunion constitue la lumière blanche du soleil.

Personne n'ignore qu'au moyen d'un prisme sur lequel vient tomber obliquement un faisceau de lumière solaire, on peut décomposer ce faisceau lumineux et produire sur un carton ou un mur une image oblongue du soleil, colorée des belles nuances de l'arc-en-ciel.

Si maintenant le sensitif prend dans sa main gauche une baguette de verre et qu'il la plonge tour à tour dans chacune des couleurs homogènes du spectre solaire, il éprouvera une grande sensation de fraîcheur odique lorsque sa baguette sera dans le rayon violet et dans le rayon bleu; mais dès qu'elle sera maintenue dans le rayon rouge, ou mieux dans le rayon jaune, le sensitif perçoit la chaleur engourdisante, désagréable et toute particulière de l'od. Ce dernier fait n'est-il pas un indice qui peut servir à expliquer l'aversion inconcevable que tous les sensitifs sans exception manifestent à l'égard de la couleur jaune? Cette répugnance qu'ils éprouvent à fixer des objets de cette nuance, à habiter des appartements à tenture jaune, aurait dès lors une profonde signification physiologique et serait basée sur la nature intime de l'organisme tout entier.

Pour apprécier les propriétés odiques des rayons de l'iris, le sensitif eût pu se servir tout aussi bien des doigts de la main gauche en les plongeant dans ces rayons; mais comme le verre est un mauvais conducteur de la chaleur, l'expérience que nous avons faite avec la baguette est préférable, en ce sens qu'elle démontre que le principe calorique n'est pour rien dans la production du phénomène odique que nous observons en ce moment.

Nous concluons de ce qui précède qu'avec ses faisceaux de lumière le soleil nous envoie aussi des rayons odiques, restés inaperçus jusqu'à ces derniers temps, et qui ont cependant une action puissante sur la vie organique et cosmique de la terre, ainsi que nous le démontrerons.

On peut répéter les mêmes expériences sur la lumière de la lune, seulement on obtient des résultats opposés. Lorsqu'une partie du fil métallique est exposée aux rayons lunaires, ce ne sera plus la lumière bleue mais une flamme rouge qui apparaîtra à cette extrémité du fil qui aboutit dans la chambre obscure. Le sensitif perçoit la chaleur odique lorsqu'il tient dans sa main gauche le bout d'une baguette dont l'autre extrémité est exposée à l'action directe des rayons de la lune, et de l'eau qui sera restée pendant quelques instants dans ces rayons aura la saveur tiède et nauséabonde de l'eau qui a été en contact avec le pôle sud de l'aimant.

Qui ne connaît l'immense influence que la lumière de la lune exerce sur un grand nombre d'individus? On sait qu'il existe des personnes qui, attirées par une puissance irrésistible, quittent leur lit sans néanmoins se réveiller de leur sommeil, et vont s'exposer à l'action de la lumière de cet astre. Dans les contrées équatoriales, où il brille d'un éclat infiniment plus vif que dans nos climats, on rencontre à chaque instant des individus qui redoutent la lumière de notre satellite, non pas à cause des maux durables et visibles qu'il occasionne, mais à cause des sensations désagréables de frissons, de malaises et surtout de picotements que ces personnes éprouvent lorsqu'elles s'exposent à ses rayons. Nous pensons que tous ceux de nos lecteurs qui ont séjourné dans ces contrées auront plus d'une fois observé ce fait et seront disposés à le confirmer. Or, les individus qui subissent ces influences sont toujours des sensitifs capables d'observer également les autres phénomènes odiques que nous avons décrits, et avec lesquels le lecteur s'est peut-être familiarisé, quelque étranges qu'ils aient pu lui paraître au début de l'étude que nous poursuivons ensemble. Au surplus, les effets que la lune produit sur les sensitifs étant de même nature que ceux que leur fait subir l'od qui se dégage des cristaux, de l'aimant et de l'homme lui-même, il s'ensuit que la lune est, comme le soleil et la terre, un foyer cosmique de la substance odique.

En sera-t-il de même des planètes et des myriades de soleils qui brillent dans le ciel?

Lorsque par une nuit sans lune, mais bien étoilée, le sensitif se tient dehors, sous la voûte céleste, dans le but d'observer les effets odiques qui peuvent émaner des astres, il reconnaît que de certaines régions du ciel descendent des rayons froids et pénétrants, tandis que d'autres points de l'espace se dégage le souffle tiède de l'od. La fraîcheur odique semble descendre surtout de la constellation de la Petite-Ourse et plus particulièrement de l'étoile polaire, puis du groupe des Pléiades, et enfin de ces mille et mille soleils qui forment la voie lactée. Par contre, le sensitif reconnaît distinctement que le souffle tiède émane des grandes planètes de Mars et de Vénus, de Jupiter et de Saturne. Il ne faut pas croire que ces impressions soient assez vagues et indéterminées pour qu'un sensitif exercé aux travaux odiques éprouve de l'hésitation à les préciser. Il sent au contraire l'action odique des astres avec une netteté qui ne laisse rien à désirer.

Du reste, une expérience d'un autre genre, et que l'on peut répéter sans peine, vient confirmer les résultats que nous venons d'obtenir, en

même temps qu'elle démontre la merveilleuse impressionnabilité des natures sensibles à l'égard du fluide odique.

Si on laisse pénétrer dans l'appartement un faisceau de la lumière de Vénus ou de Jupiter, et que dans ce rayon lumineux l'on introduise un fil d'acier dont l'une des deux extrémités va aboutir dans une chambre où se trouve le sensitif, celui-ci voit aussitôt une flamme rouge apparaître à l'extrémité de ce fil, et sa main gauche perçoit cette flamme comme une émanation tiède possédant toutes les propriétés caractéristiques de l'od.

Par contre, le faisceau de lumière de Sirius produit à l'extrémité du fil conducteur une flamme bleue, et occasionne de la fraîcheur odique à la main gauche.

Il paraîtrait dès lors que les planètes sont les seuls corps célestes d'où part le souffle tiède, aussi n'est-il point étonnant que l'espace étoilé produise dans son ensemble une sensation de fraîcheur odique dont l'action se fait sentir non-seulement à la surface du corps, mais jusque dans la moelle des os.

C'est à la faculté que possède le sensitif de percevoir l'action de l'od sidéral, que nous sommes tous redevables d'une des plus belles choses qu'ait enfantées le génie de Goethe. Nous voulons parler de Macarie, cette femme étrange qu'un agent mystérieux met en rapport avec les corps qui gravitent dans le ciel, et notamment avec les astres dont se compose notre système solaire.

Cette création incomparable me semble non-seulement pouvoir être proposée comme un exemple de l'influence que l'od sidéral exerce sur nous, mais je la considère encore comme le plus pur idéal auquel puisse atteindre l'homme doué de sensibilité. Qu'on veuille donc bien nous laisser exposer en quelques lignes la signification de ce type unique, lequel est resté jusqu'ici un mystère dans l'œuvre de Goethe.

Macarie sent le fluide impondérable agir en elle comme une force intérieure, qui lui permet de décrire le mouvement des astres avec une précision si grande, que l'astronome attaché à sa personne s'incline devant elle comme devant un prodige étonnant, et finit même par la considérer comme une partie intégrante du monde astral.

Je ne crois pas qu'il soit possible d'étudier ce caractère étrange et grand sans qu'il nous pénètre d'admiration et de vénération. N'est-ce pas là, en effet, une création sublime et bien digne du génie qui l'a conçue, que cette femme dont l'âme est ouverte simultanément aux influences terrestres et astrales, qui a conscience que la vie de la terre constitue un des éléments de la vie cosmique et universelle? En même

temps que Macarie se trouve en rapport avec les astres, elle sème le blé, elle cultive des plantes, elle élève des animaux. Elle fait du bien aux hommes qui l'entourent, elle dirige par ses conseils ceux qui sont éloignés, et, les faisant graviter dans sa sphère, elle devient dans le monde une force dont l'action bienfaisante rayonne au loin comme celle des étoiles.

Quelque étrange, quelque prodigieuse que soit Macarie, elle n'est point une fiction. On sait que Goethe, dans le cours de son existence si riche en observations importantes et curieuses, avait connu une personne qui possédait la faculté singulière de reconnaître les astres par les impressions qu'elle en recevait. En créant Macarie, Goethe a voulu simplement démontrer que cette faculté admirable pouvait réagir profondément sur l'âme de celui qui en est doué, et lui inspirer de grandes et fécondes pensées. Qu'est-ce que Macarie, sinon une vraie sensitive? L'appareil nerveux se trouve chez elle dans cet état de tension et d'impressionnabilité qui caractérise tous les sensitifs. Elle perçoit des sensations étranges, lesquelles, échappant à la perception des autres hommes, ne peuvent être attribuées qu'à l'od qui pénètre la sensitive et, la mettant en contact avec les corps célestes, élève ses pensées et purifie son âme.

Le grand poète, qui était aussi un des plus grands naturalistes des temps modernes, personnifie dans Macarie le phénomène le plus étonnant qu'il ait observé. Le fait existe, il l'a rencontré sur son chemin, et, pour mieux l'approfondir, il l'expose à sa manière, c'est-à-dire de main de maître. Ne pouvant toutefois réussir à l'expliquer par les forces naturelles que l'on connaissait, il se borne à présenter le fait, et abandonne expressément aux observateurs futurs le soin de trouver la solution vraie du problème qu'il a si magistralement développé.

Eh bien, j'ai l'intime conviction de remplir aujourd'hui cette mission en venant expliquer par le fluide odique ces phénomènes étranges qui n'avaient point échappé au génie investigateur de Goethe. C'est bien certainement l'od astral qui agissait sur cette femme mystérieuse que Goethe avait rencontrée, et qui lui a servi de modèle pour le type impérissable de Macarie.

Après avoir démontré par plus d'un fait l'influence que l'od sidéral exerce sur le sensitif, nous sera-t-il permis d'en conclure que les astres ne sont point absolument dépourvus d'une certaine action sur la marche des événements de ce monde? Si l'on veut réfléchir qu'une partie des hommes sont des êtres doués de sensibilité, des organismes sur lesquels le moindre rayon odique qui descend des étoiles, produit des

effets physiologiques très-profonds, on est presque tenté d'admettre l'influence des astres sur la vie d'une partie de l'humanité.

Cette croyance, jadis universelle, qui a fait vivre durant tant de siècles l'astrologie à côté de l'astronomie, était-elle donc basée sur un aperçu réel?

Nous nous abstenons de décider la question, mais nous ne saurions nous dispenser de rapporter un fait qui se rattache également à l'od cosmique. Des observations faites en différents pays et à l'aide de nombreux sensitifs, nous ont laissé la conviction que le sensitif reçoit des impressions odiques différentes et bien distinctes selon le côté de l'horizon qu'il regarde. Pour s'en assurer, il suffit de se transporter quelques heures après le coucher du soleil en un lieu ouvert, sur une colline, par exemple, qui domine la campagne environnante. Le sensitif, après s'être retourné lentement vers les quatre points cardinaux, tout en observant attentivement les effets odiques qu'il éprouve, désignera toujours le même point de l'horizon comme celui d'où vient la plus grande fraîcheur, et le point diamétralement opposé comme celui d'où part le souffle tiède. Si maintenant vous vous orientez à l'aide d'une boussole, vous reconnaissez que les deux points indiqués correspondent aux deux pôles magnétiques de la terre, et que celui d'où vient la fraîcheur odique est le pôle boréal.

Nous croyons que les impressions différentes perçues par le sensitif sont dues d'une part à l'od terrestre qui descend des deux pôles vers l'équateur du globe, d'autre part à l'od sidéral, lequel, nous l'avons déjà constaté, nous arrive en grande abondance de la constellation de la Petite-Ourse qui brille près du pôle boréal du monde.

L'expérience que nous venons de rapporter nous rappelle le fait suivant qui avait vivement impressionné Henri Zschokke, ainsi que plusieurs savants, qui ne savaient comment expliquer le phénomène extraordinaire qu'ils avaient sous les yeux.

Après avoir fait mention du don que possédait Catherine Beutler, cette jeune fille dont nous avons parlé et qui découvrait des minéraux agglomérés dans les entrailles de la terre, Zschokke continue ainsi :
« Par une nuit obscure et brumeuse, nous fûmes accueillis dans le » presbytère du village de Birminsdorf en Argovie. L'idée me vint de » mettre à l'épreuve une faculté bien singulière que possédait, disait-on, » ma compagne de voyage. Nous ne connaissions ni l'un ni l'autre la » contrée où nous nous trouvions. Cependant je lui bandai les yeux, et la » prenant par la main, je la conduisis dehors. Après l'avoir fait marcher » dans toutes les directions afin de la désorienter complètement, je lui

» dis de m'indiquer la région du ciel où se trouvait l'étoile polaire.
» Or, la nuit n'étant pas étoilée, je ne pouvais savoir moi-même qu'au
» moyen d'une boussole, la place que l'astre devait occuper dans le
» ciel. Le bras étendu, les doigts écartés, la jeune fille cherche dans
» l'espace pendant quelques instants; puis elle indique de la main
» non-seulement la région, mais encore la place même où l'astre se
» trouvait. Elle a souvent répété cette expérience chez moi et dans la
» ville d'Aarau, en présence de plusieurs savants, et toujours avec le
» même succès. Je ne saurais rapporter toutes les expériences auxquelles
» donna lieu la faculté merveilleuse de cette jeune fille, et si j'ai men-
» tionné celle qui précède, c'est uniquement dans le but de faire com-
» prendre comment je suis arrivé à me former de Dieu et de la nature
» une idée qui n'est pas précisément celle que professent tous les
» hommes. »

Grâce aux recherches de M. de Reichenbach, nous connaissons aujourd'hui la cause des faits extraordinaires qui avaient tant impressionné Zschokke, et nous pensons avec celui-ci que l'étude de ces phénomènes, en laissant pénétrer nos regards plus avant dans la nature, ne peut qu'élever et rendre meilleurs les esprits qui voudront s'y livrer.

ARNOLD BOSCHOWITZ.

(La fin à une prochaine livraison.)

TROIS CŒURS DE FEMME ¹.

X.

La soirée était déjà assez avancée quand Dora arriva à l'hôtel de l'Ange; madame Rauschenbach la reçut avec une cordialité inaccoutumée et renvoya au lendemain le compte rendu de ses occupations agricoles, à la grande joie de Marie, qui s'empara de son amie afin d'en jouir sans partage; elles montèrent bientôt dans leur chambre; Marie, après avoir regardé un moment Dora, lui dit : « Jamais encore je ne t'ai vue aussi jolie qu'aujourd'hui; on dirait que tu as reçu une joyeuse nouvelle ou que tu as été surprise par un grand bonheur. »

Un tendre baiser fut toute la réponse qu'elle obtint. « Me suis-je trompée ? poursuivit-elle.

— Je vais tout te raconter », dit Dora, et lorsque toutes deux furent au lit, elle lui fit le récit de son entrevue avec Joseph sous les bosquets de Laubenheim. Elle continua longtemps, sans s'apercevoir du silence de sa compagne, qui fit enfin un effort pour lui dire : « Mais jamais tu ne m'avais parlé de ton amour pour Joseph !

— Je ne puis pas dire que je l'aimais, quoiqu'il faille avouer qu'il ne m'était pas indifférent; j'ai toujours repoussé son image, et j'ai essayé de le décourager quand il a involontairement trahi son inclination pour moi.

— Et pourquoi agissais-tu ainsi ?

— Comment peux-tu faire une semblable question ? Puis-je jamais oublier que je suis sans famille, que je ne sais même pas d'où je sors ? Voilà pourquoi je ne lui ai pas donné de réponse positive.

¹ Voir la livraison du 31 mai 1861.

— Mais pour quelle raison alors ne l'as-tu pas définitivement repoussé ?

— Peut-être cela aurait-il été plus sage et plus prudent, répondit Dora ; mais j'en ai été détournée par le feu de ses paroles, sa droiture, et la résolution qu'il exprimait de prendre pour femme une jeune fille dénuée de tout, sauf de bonne volonté pour travailler et se rendre utile ; le courage m'a manqué pour le repousser complètement.

— Oh ! comme il sera heureux avec toi, s'écria Marie d'une voix émue et tremblante, en pressant convulsivement la main de Dora, et comme tu seras heureuse avec lui ! car certainement il fera tout au monde pour se rendre digne de toi ! »

Les jeunes filles causèrent jusque bien avant dans la nuit, et quand elles se turent, le sommeil ne vint pas les visiter ; l'une s'étonnait encore de son bonheur et n'en jouissait qu'en tremblant, l'autre arrosait silencieusement son coussin de ses larmes.

De bonne heure, le lendemain matin, Dora chercha madame Rauschenbach, et l'ayant trouvée sur le palier, elles entrèrent dans une chambre vis-à-vis de celle de Marie. Les notes et les comptes furent étalés sur la table ; au grand étonnement de sa compagne, madame Rauschenbach les repoussa loin d'elle, et lui dit : « Nous examinerons cela plus tard, je t'ai fait venir pour te parler d'un événement important. Tu sais, mon enfant, continua-t-elle presque tendrement après une courte pause, tu sais ce que nous avons fait pour toi depuis ton enfance ; nous t'avons élevée et soignée comme notre propre fille ; tu as grandi et tu as presque atteint ta vingtième année. Il est temps que nous pensions à ton avenir. L'occasion s'en présente tout naturellement. J'ai trouvé un mari qui certainement te rendra heureuse, car c'est un homme qui a toutes les qualités que tu peux désirer, il possède une jolie fortune, et tu ne seras nullement obligée de travailler. J'ai causé avec lui, et il est décidé à demander ta main. Tu le connais, et il t'a toujours témoigné une grande amitié. Bref, et pour arriver à une conclusion, c'est monsieur Huber. »

Dora fut si surprise de cette communication et en même temps si péniblement impressionnée, qu'elle ne trouva pas un mot à répondre.

« Pourquoi ne parles-tu pas ? demanda madame Rauschenbach ; il me semble pourtant que toutes mes peines méritent bien un mot de remerciement ; ou bien as-tu quelque chose à dire contre ce projet ou contre Huber lui-même ?

— Monsieur Huber est un homme des plus honorables, répondit enfin Dora, et je n'oublierai jamais combien il a toujours été amical et respectueux pour moi.

— C'est pourquoi il me semble que tu dois t'estimer heureuse qu'il t'adresse une demande aussi flatteuse.

— Monsieur Huber me fait un grand honneur, mais mon cœur ne ressent rien pour lui.

— Quelle est cette manière de parler ? s'écria madame Rauschenbach. Un homme respectable, estimé et généralement aimé, me charge de demander ta main, et tu le refuserais ?

— Oui, parce que nous ne serions heureux ni l'un ni l'autre, répondit Dora à laquelle cette conversation devenait très-pénible.

— Veux-tu donc attendre qu'un jeune et riche personnage vienne t'offrir son cœur sur une assiette ? » demanda madame Rauschenbach, peu habituée à choisir ses expressions, surtout quand elle était irritée. Le silence de Dora l'exaspéra encore davantage, et elle s'écria :

« J'aurais cru que tu m'aurais remerciée avec des larmes de joie de la peine que j'avais prise pour toi ; maintenant je vois clairement ce que j'aurais dû deviner depuis longtemps, c'est que dans ton cœur orgueilleux il n'y a pas de place pour la reconnaissance.

— Madame Rauschenbach, dit Dora effrayée de la tournure fâcheuse que prenait leur entretien, madame Rauschenbach, vous vous trompez ; je ne suis pas ingrate, et si je ne sais pas exprimer ma gratitude, je n'en suis pas moins pénétrée de vos bontés à mon égard.

— Tu m'en donnes une bien faible preuve ; tu foules aux pieds ton propre bonheur. Une jeune fille de bonne famille serait flattée d'être choisie par un prétendant comme monsieur Huber, et toi....

— Je sais ce que vous voulez dire, interrompit doucement Dora ; ne croyez pas que je repousse cette demande par orgueil. Je pourrais entrer comme servante chez monsieur Huber, mais devenir sa femme... jamais !

— Tu refuses définitivement ?

— Je ne puis faire autrement.

— Tu ne peux faire autrement ? s'écria madame Rauschenbach en mettant les poings sur les côtés ; tu parles vraiment comme une princesse ! Eh bien, après tout, il est fort possible que tu aies du sang royal dans les veines, car, qui sait ?...

— Madame Rauschenbach ! interrompit Dora en pâlisant.

— Tu voudrais bien m'empêcher de parler, n'est-ce pas ? As-tu donc oublié que mon mari t'a ramassée dans la rue par charité, quand tout le monde te rejetait comme un être inutile ? As-tu oublié que tu es entrée dans la maison avec quelques misérables haillons ? Eh bien, si tu l'as oublié, moi je t'en ferai souvenir, orgueilleuse et ingrate créature ! »

Les lèvres de Dora tremblèrent convulsivement. Et incapable de dire un mot, elle voulut gagner la porte. Ce mouvement mit madame Rauschenbach hors d'elle-même, et se plaçant devant sa victime, elle continua en élevant toujours plus la voix : « Crois-tu rester éternellement chez moi ? N'as-tu pas fait assez de mal ici ? n'as-tu pas assez troublé la paix ? Tu es une misérable hypocrite qui sépare les cœurs faits pour s'aimer, qui sème la discorde dans les familles ; tu ne tiens à rien, tu ne cherches que ton propre profit, et derrière ta douceur se cache la ruse et la perfidie. N'est-ce pas, je te connais ? Je te déclare que tu ne resteras plus ici. Va ailleurs semer la discorde jusqu'à ce qu'on te chasse honteusement et en te maudissant, bâtarde que tu es ! »

En terminant ces mots, elle s'élança sur Dora, et un vigoureux soufflet retentit sur la joue de la jeune fille. Au même instant la porte s'ouvrit. « Mère, mère, qu'as-tu fait ? » dit la voix de Marie, qui tomba inanimée dans les bras de son amie.

XI.

Dès sa plus tendre enfance, Joseph avait été habitué chaque matin à bourrer la pipe de son père et à la lui présenter avec un fidibus enflammé. Pour les jours ouvrables c'était tout simplement une pipe de porcelaine, tandis que pour les dimanches et les jours de fête elle était en écume de mer précieusement montée en argent. Le matin même où se passait à l'hôtel de *l'Ange* la scène dont nous avons parlé, Joseph, avant de se mettre au travail, voulut préparer la pipe de son père ; mais à son grand étonnement et quoique ce fût un jour de la semaine, Bender demanda celle des grandes solennités. Sans faire d'observation, le jeune homme obéit et allait passer dans son atelier, quand son père le rappela pour lui faire une communication importante.

« Prends une chaise et assieds-toi, Joseph, dit-il en s'installant lui-même dans un fauteuil, croisant les jambes et chassant autour de lui d'épais nuages de fumée. Joseph, reprit-il, tu n'es plus un enfant, et il me semble qu'il est temps que tu t'établisses. Il est vrai que de nos jours il n'est guère d'usage que les jeunes gens songent de bonne heure à se marier. Ils considèrent le mariage comme un joug importun auquel ils ne veulent se soumettre que le plus tard possible. Quant à moi, j'ai une autre manière d'envisager les choses, et je crois que celui qui ne choisit pas sa femme dans la force et la fleur de l'âge est rarement heureux.

» Tu as bien appris ton métier, tu aimes le travail, tu es donc capable d'entretenir un ménage. » Ici Bender fit une pause et continua avec quelque effort : « Je sais que tu aimes la jeune fille, et je dois ajouter que cet amour te fait honneur, car c'est une charmante, bonne et douce enfant. La seule chose qui m'étonne, c'est que tu ne m'aies pas encore dit un seul mot de ton inclination.

— Je l'aurais peut-être fait aujourd'hui même, dit Joseph.

— Eh bien, c'est tout comme, reprit Bender, je te donne mon consentement plein et entier. Mais l'ordre et les convenances doivent toujours gouverner le monde; c'est pourquoi, quand tu auras terminé ton travail de la journée, tu feras ta toilette et tu iras faire ta demande à monsieur Rauschenbach.

— Oh ! mon père, combien je te remercie, s'écria Joseph en saisissant sa main.

— Cela suffit. Tu sauras bien comment tu dois t'y prendre pour réussir; pas de phrases prétentieuses et ampoulées; va droit au but. Édouard est un homme qui regardera le mobile de ta demande plus que la forme, et j'ai des raisons de croire qu'il ne te refusera pas la main de sa fille.

— Elle est sa fille ? demanda Joseph au comble de l'étonnement.

— Puisqu'il est son père, je suppose qu'elle est sa fille, répondit tranquillement Bender.

— Dora, la fille de monsieur Rauschenbach ? poursuivit le jeune homme stupéfait.

— Est-ce que tu radotes ? Qui parle de Dora ? C'est de Marie qu'il est question.

— Je ne radote pas, père, car c'est Dora que j'aime.

— Ah ! eh bien, alors il faut tout de suite..., cria maître Bender en se levant et réprimant avec peine le jurement prêt à lui échapper. Tu es un surnois qui nous as tous mis dedans. N'as-tu pas passé toutes tes heures de loisir auprès de Marie ?

— Oui, parce que je l'aime, je l'apprécie et je la respecte comme ma sœur.

— Mais tu as vu Dora moins que jamais depuis quelque temps.

— Parce qu'elle ne voulait pas se montrer. Elle se retirait toujours quand j'arrivais, et c'est hier au soir seulement que j'ai pu lui parler des sentiments qu'elle m'a inspirés.

— Et qu'a-t-elle répondu ?

— Au début, elle m'a repoussé, disant qu'elle était sans parents, sans famille, qu'elle ne savait pas elle-même d'où elle venait....

— Elle est plus sage que toi. Et quelle a été la fin de votre entretien ?

— Elle ne m'a pas dit qu'elle m'aimait, mais les larmes qui brillaient dans ses yeux m'ont permis de le conclure. O mon père, tu aurais dû la voir à ce moment-là, comme elle était belle, et quelle noblesse dans son maintien ! s'écria Joseph plein de feu.

— J'en sais assez, dit maître Bender, et il ajouta après une courte pause : Tu me feras le plaisir de ne plus penser à elle.

— Et pourquoi, père ?

— Parce que, cela suffit.

— Mais est-ce donc un déshonneur d'aimer une jeune fille modèle de toutes les vertus ? Ou bien sais-tu quelque chose sur son compte qui la rende indigne de mon amour ?

— La passion l'emporte chez toi sur la raison, répondit son père. Je ne sais rien contre Dora, au contraire, moi qui la connais intimement, je puis vanter sa prudence, sa modestie, son savoir-faire. Ce n'est pas une raison que je la désire pour ma belle-fille. Je veux que tu choisisses une femme de bonne famille, d'une famille comme... comprends-tu ?

— Mais est-ce la faute de cette pauvre enfant si sa mère est morte toute jeune et si son père l'a abandonnée ?

— Qui dit que c'est sa faute ? Je suis convaincu qu'elle-même voit très-bien qu'elle ne te convient pas, car elle considère toujours toutes choses sous leur vrai jour. Mon cher fils, continua Bender plus affectueusement, quand il s'agit de mariage, le cœur doit certainement être consulté en première ligne, mais la raison a aussi ses droits, et il faut la mettre d'accord avec le sentiment quand on veut être heureux. S'il n'en est pas ainsi, quand le cœur ne parle plus, la raison se venge d'avoir été méconnue, et ses reproches amers ne laissent plus de repos.

— Je sais que Dora est pauvre, dit Joseph.

— Cela n'est pas la question, interrompit Bender. Si un homme n'aime pas assez une jeune fille pour l'épouser sans dot, il n'est pas digne de son amour. L'or est certainement une belle et bonne chose, il ne faut pas le mépriser ; mais celui qui ne se marie que pour la fortune est un misérable qui vend sa liberté. — Ta mère n'avait pas un centime. (Ici il soupira profondément.) Monsieur Rauschenbach est très-riche, mais ce n'est pas le motif qui m'a fait désirer te voir devenir son gendre. La meilleure des raisons est que nous sommes amis d'enfance, que nos familles ont toujours été unies, et que Marie est une délicieuse fille.

— J'ai dit à Marie combien j'aimais Dora et que jamais je ne serais heureux sans elle.

— Tu aurais vraiment pu dire quelque chose de plus sensé. Est-ce de cela que tu causais tant avec Marie? Et si je refuse mon consentement?

— Je serai alors l'homme le plus malheureux que la terre ait porté, répondit le jeune homme profondément ému. Il faut avouer que je ne te comprends plus, mon père.

— Es-tu tellement sage, as-tu tant d'expérience de la vie, que tu puisses comprendre toutes choses? Va à l'ouvrage, et ne fais jamais allusion à ce sujet, jusqu'à ce que je t'en parle le premier. »

Quand Joseph eut quitté la chambre, Bender se mit à la parcourir à grands pas, aspirant d'énormes bouffées de tabac, qui bientôt l'environnèrent d'un épais nuage. « Voilà une fameuse mésaventure! s'écria-t-il. Le plan était si bien combiné, et ce garçon vient l'anéantir d'un seul coup! Que dira Édouard? »

Il tomba dans une profonde rêverie, ne se doutant même pas que sa pipe fût depuis longtemps éteinte. Finalement, il résolut de communiquer à son ami la conversation qu'il venait d'avoir avec son fils.

XII.

La consternation la plus complète régnait à l'hôtel de *l'Ange*. — Marie, après la terrible scène entre sa mère et Dora, à laquelle elle avait assisté inaperçue, était revenue assez promptement de son évanouissement; mais elle était si faible, si énermée, qu'elle ne put prononcer un seul mot, et fut prise d'une fièvre violente; le médecin recommanda, par-dessus toutes choses, qu'on l'entourât d'un calme parfait et qu'on évitât toutes les émotions. M. Rauschenbach, quoique très-abattu, cherchait à dissimuler son chagrin devant sa femme, qui ne faisait que pleurer et se lamenter; il essayait de la consoler et de l'éloigner du lit de douleur de leur enfant, dans la crainte que son désespoir n'agitât la malade.

Il est impossible d'exprimer ce que sentait Dora; l'état de Marie la navrait jusqu'au fond de l'âme; cette maladie n'était-elle pas une nouvelle preuve de son cœur noble et élevé et de sa tendre affection pour la pauvre délaissée? Aussi Dora n'avait-elle plus qu'une pensée : se dévouer autant que possible pour sauver la vie si précieuse de son amie.

Le docteur ne cacha pas que cette maladie était devenue contagieuse, et avait engagé Dora à s'éloigner de la chambre; — tout ce qu'on put

obtenir d'elle fut de prendre quelques heures de repos de loin en loin, dans une mansarde un peu éloignée. Mais nuit et jour elle observait tous les mouvements et jusqu'au moindre soupir de la malade, pour en rendre un compte exact au médecin.

Pendant les premiers temps, entre le délire et une prostration complète, elle eut peu de moments lucides; mais quand la connaissance revenait, elle cherchait de suite du regard son amie dévouée, ou la demandait avec instance, préférant ses soins à tous les autres.

Cet état dura longtemps. Un jour le mieux paraissait s'établir, les pauvres parents se laissaient aller à leur joie et à leur reconnaissance, puis tout à coup le mal reprenait avec tant de violence, qu'on croyait toucher au dernier moment; — ainsi se passèrent de longues semaines, partagées entre le désespoir et l'espérance, et les forces de la jeune garde-malade commençaient à s'épuiser.

Un soir, Marie, se sentant un peu mieux, supplia sa mère d'aller se coucher et de la laisser aux soins de Dora. A peine furent-elles seules que la malade tendit ses deux mains à son amie, qui les prit et les embrassa tendrement.

« Approche-toi, murmura Marie, et écoute-moi !

— Ne parle pas, ma chère, cela te ferait mal; quand tu seras rétablie, tu me diras tout ce que tu voudras, ce sera un immense bonheur de t'entendre. J'ai formé déjà mille projets. Pendant ta convalescence, nous irons nous établir à Laubenheim; nous visiterons tous les jours *les Délices de Marie*, nous admirerons le ruisseau, le lierre, les fleurs; n'est-ce pas, ce sera délicieux ? »

Marie sourit péniblement.

« Approche ta tête de la mienne, dit-elle. Je parlerai peu et très-bas, mais cela me fera du bien. »

Dora vint près du lit et posa sa tête sur l'oreiller.

« Ma bien-aimée, commença Marie, tu as tant de calme et de sang-froid qu'on peut tout te dire; eh bien, je crois que ma fin est proche !

— Ne parle pas ainsi, mon ange; tu te rétabliras et ta convalescence nous comblera de joie.

— Peut-être, soupira la malade. Oh ! je ne désire pas la mort, car je sais que mes parents ne me survivraient pas longtemps. Quoi qu'il arrive, promets-moi de ne pas garder rancune à ma pauvre mère.

— Comment peux-tu t'en préoccuper un seul instant ? s'écria Dora.

— Je sais bien, chère amie, que tu ne te vengerais pas, mais promets-moi d'étouffer jusqu'au moindre ressentiment.

— Sois sûre que tout est oublié depuis longtemps.

— J'ai tout entendu. Chaque mot injurieux qu'elle te disait me transperçait le cœur, et j'aurais voulu arriver plus vite pour mettre un terme à cette scène révoltante. Bonne mère ! son amour pour moi l'a aveuglée et rendue bien injuste !

— Mais je t'en prie, au nom de Dieu, n'en parlons plus, supplia Dora, pas un être humain ne saura jamais ce qui s'est passé entre ta mère et moi !

— Merci, ma chérie, dit Marie tendrement ; encore une demande : Tu seras un jour heureuse avec Joseph, car il est bon et il t'aime de toute son âme ; tu lui rendras son amour et tu embelliras son existence. Tu commenceras une nouvelle vie aussi belle, aussi heureuse, que les premières années de ton enfance auront été sombres et dépouillées. Au milieu de ton bonheur, pense alors à moi et aime-le doublement par amour pour moi ! Sois pour lui ce que j'aurais voulu être ! »

Ces derniers mots furent prononcés avec tant de ferveur, que Dora étonnée s'écria :

« Je ne te comprends pas du tout !

— Maintenant, murmura Marie, je puis te dire ce que je ne t'aurais jamais avoué : c'est à *lui* que j'avais donné tout mon cœur !

— Et pourquoi ne m'as-tu jamais parlé de ton amour ? demanda Dora, réprimant une vive émotion.

— Parce qu'il m'avait prise pour sa confidente, répondit Marie. Il se plaignait que tu le fuyais, il m'assurait qu'il serait le plus malheureux des hommes si tu ne répondais pas à sa tendresse. Il ignorait ce que je ressentais pour lui.

— Et tu as souffert, combattu, sans que j'en susse rien ? Pauvre amie, quelle douleur je t'ai involontairement préparée ! Oh ! si j'avais su !

— Tranquillise-toi, continua Marie, en passant sa main amaigrie sur le front de Dora, tranquillise-toi. A présent que je t'ai confié mon secret, j'ai le cœur plus léger. J'aurais pu moins bien supporter la souffrance, sans mon affection pour toi ; mais la pensée que tu serais heureuse, et qu'il avait le cœur assez noble pour te distinguer et te choisir entre toutes, était ma consolation. N'es-tu pas plus digne que moi de son amour ? Quel mérite ai-je donc ? C'est pourquoi, tout en te trouvant heureuse d'avoir gagné son affection, je ne me sentais pas jalouse. Seulement, le soir où tu me racontas ton entrevue, je fus un moment profondément ébranlée. Mais ce fut court, et les larmes que je répandis alors me soulagèrent et augmentèrent, si possible, ma tendresse pour toi ! »

Elle se tut, et Dora, profondément émue de tout ce qu'elle venait d'entendre, ne rompit pas le silence, craignant les conséquences fâcheuses d'un aussi long entretien dans l'état de faiblesse de la malade. Elle regarda cette figure déjà presque céleste, à la faible lueur d'une lampe de nuit, avec tristesse, reconnaissance, presque avec recueillement. Tant de caractère, de grandeur d'âme, d'abnégation complète, la surprenaient, et lui faisaient comparer sa douce amie à un ange égaré sur la terre, et prêt à déployer ses ailes pour reprendre son vol vers le céleste séjour.

Minuit sonnait.

« Appelle la garde, Dora, elle suffira pour le reste de la nuit, je me sens calme et je vais dormir; va vite te coucher, bonsoir! »

Dora déposa un tendre baiser sur le front de la malade et sortit de la chambre. A peine fut-elle sur le palier, que madame Rauschenbach lui saisit la main et l'entraîna dans une chambre voisine. Au lieu de se mettre au lit, comme sa fille l'en avait priée, la pauvre mère avait épié les deux jeunes filles par le trou de la serrure, avec une angoisse inexprimable.

« N'est-ce pas, s'écria-t-elle d'une voix étouffée, n'est-ce pas c'est toi qui as mis mon enfant dans cet état? Avoue-le! Dis-moi pourquoi! Prends ma vie, mais sauve-la. Je te jure, si tu lui rends la santé, que je ferai tout ce que tu voudras. Aucun de tes vœux ne restera sans accomplissement; je devinerai dans ton regard ce que tu désireras, et tu seras servie comme une princesse. Mais si tu ne la sauves pas, si je perds mon enfant, ajouta-t-elle après une courte pause en fixant sur Dora des yeux hagards et rougis par les larmes, si je perds mon enfant, je t'étrangle de ma propre main.

— Elle ne mourra pas! s'écria Dora sans savoir ce qu'elle disait. Tranquillisez-vous, madame Rauschenbach, Marie ne mourra pas!

— Ah! sauve-la! sauve-la! s'écria la pauvre femme en serrant la jeune fille dans ses bras, oui, tu la sauveras! Elle t'a toujours aimée, plus même que sa propre famille, et il faudrait que tu fusses pire qu'un démon, si tu la laissais périr; oh! sauve, sauve ma fille chérie!

— Je vous en supplie, au nom de votre enfant, calmez-vous. Couchez-vous et laissez-moi promptement appeler la garde.

— Tu as raison, soupira madame Rauschenbach, je ne sais plus ce que je fais ni ce que je dis. »

Elle prit une lampe, et se laissa docilement conduire dans sa chambre.

Après que Dora eut donné ses instructions à la garde, elle se jeta sur

son lit, épuisée et mortellement triste. La confiance de la fille, la scène que venait de lui faire la mère, lui avaient déchiré le cœur, et elle se mit à pleurer amèrement. « O mon Dieu! qu'ai-je donc fait pour que tant de malheurs viennent fondre sur ma tête? Pourquoi m'as-tu choisie pour porter malheur à tous ceux qui s'intéressent à moi et me comblent de leurs bienfaits? Pourquoi est-ce par ma faute que cet ange de douceur et de bonté souffre de semblables déchirements? »

Ainsi le découragement et une sombre tristesse enveloppèrent l'âme de Dora et chassèrent le sommeil loin de ses paupières.

XIII.

La sympathie dont ils étaient entourés fut une grande consolation pour les parents de Marie. Leurs hôtes n'avaient plus ni entrain ni gaieté; le chagrin de M. Rauschenbach, quoique calme et résigné, navrait tous ceux qui l'approchaient; on essayait de lui donner un peu d'espérance, mais ses traits altérés témoignaient de ses douloureuses préoccupations. Du matin au soir les messages se succédaient de toutes parts pour connaître les dernières nouvelles, et l'on suivait avec angoisse les péripéties de la maladie.

Il va sans dire que le père Bender était un de ceux qui partageaient le plus vivement l'épreuve de ses amis. Il exprimait peu ses sentiments, mais il se dépensait au service des autres; c'est ainsi que, dès le premier moment, il était venu proposer à Édouard de se charger de la direction de ses affaires à Mayence, tandis que Joseph s'établirait à Laubenheim, afin que rien ne fût négligé au milieu de toutes les préoccupations et des angoisses de la famille.

Ce n'était pas seulement dans la ville que la maladie de Marie excitait une vive sympathie. De tous les villages environnants on se rendait en foule à *l'Ange* pour s'informer de la jeune malade. Enrich venait lui-même deux fois par semaine, et quand ses occupations le retenaient au logis, il envoyait des émissaires.

Marie fut plus d'un mois entre la mort et la vie. Un matin, comme Dora était absorbée dans ses calculs, la porte s'ouvrit et madame Rauschenbach se précipita à son cou en sanglotant et en s'écriant : « Ma fille est sauvée! Le docteur vient de déclarer qu'elle avait heureusement traversé une crise décisive et que tout danger est passé! La voilà entrée en convalescence! »

La pauvre mère était si heureuse, si reconnaissante, elle serrait si tendrement Dora dans ses bras, que celle-ci ne pouvait dire un mot.

« Et maintenant, mon enfant, descends vite à la cave, prends deux douzaines de bouteilles de vin de Laubenheim, 1811, avec le cachet vert, prends aussi douze livres de café et douze livres de sucre, envoie le tout à l'hôpital; voici encore cinquante écus que tu y porteras toi-même en recommandant de prier pour la guérison de Marie, entends-tu? Informe-toi si on ne manque ni de linge, ni de draps, si on a assez de bois, et dis que si l'on prie beaucoup pour mon enfant, aussitôt qu'elle sera tout à fait rétablie, je doublerai tous mes dons. »

Toute la journée madame Rauschenbach fut en mouvement, elle parcourait la maison avec un visage rayonnant, embrassait tout le monde, en un mot, était si bruyante dans sa joie, que son mari fut obligé de lui rappeler plusieurs fois qu'il fallait du calme avant tout pour leur fille chérie.

Marie se rétablit promptement. La première fois qu'elle put quitter son lit, ce fut une fête pour toute la maison. Sa mère envoya de superbes présents à l'hospice, et trouva le temps de raconter à tous ses hôtes les détails les plus circonstanciés de cette terrible maladie, l'angélique douceur de sa fille, qui, au milieu de ses souffrances, n'avait eu que des paroles affectueuses pour chacun; puis elle vanta l'habileté du docteur, qui n'avait pas son pareil et qui avait seul été capable de sauver sa fille.

Et la pauvre femme ne répétait pas ces détails deux ou trois fois, mais vingt fois et à tous ceux qui, de près ou de loin, abordaient l'hôtel de l'*Ange*. Néanmoins, on lui pardonnait sa loquacité, car quoi de plus naturel que la joie d'une mère quand son enfant bien-aimée lui est rendue, après avoir tremblé pour une vie si chère?

Ce fut par une superbe matinée d'août que Marie sortit de sa chambre pour la première fois, et partit avec sa mère pour Laubenheim, où, d'après l'ordre du docteur, elle devait passer le reste de l'été: pas un nuage qui voilât la pureté du ciel; les champs couverts d'une riche moisson dont les épis dorés tombaient sous la faucille des moissonneurs, les arbres commençant à plier sous le poids de leurs fruits, les vignes chargées de raisins qui se gonflaient et prenaient une riche teinte d'automne, et au milieu de ce magnifique panorama le Rhin qui coulait majestueusement, baignant ces rives bénies de ses vagues écumantes et portant jusque dans les contrées lointaines les navires chargés des riches produits de ces belles contrées.

Un vent d'est, doux et tiède, se jouait dans les boucles blondes de

Marie. Au début de sa promenade, la convalescente se sentit comme étourdie par le grand air, mais bientôt un sentiment de bien-être l'envahit tout entière, sa respiration devint plus libre, plus légère, et ses joues pâles et amaigries se couvrirent d'une légère rougeur qui la faisait ressembler à un bouton de rose. Elle se sentait renaître; ses yeux, qui si longtemps n'avaient vu le jour qu'à travers les tentures de sa chambre de malade, se reposaient avec délices sur les prairies et les montagnes. La nature paraissait fêter son rétablissement; il lui semblait que les buissons, les champs saluaient son passage, que les oiseaux sautillaient plus gaiement de branche en branche, et que leurs chansons étaient plus joyeuses!

Marie ne dit pas un mot, mais une grosse larme, larme de reconnaissance et d'amour envers son Père céleste qui l'avait arrachée à la mort, descendit lentement sur sa joue. Sa mère, d'ordinaire si causante, n'interrompit le silence que de loin en loin; elle n'était pas absorbée par les magnificences de la nature qu'elle ne comprenait pas, mais ses yeux s'arrêtaient avec émotion sur les traits chéris de son enfant, et en la pressant sur son cœur, elle aussi bénissait Dieu de sa miséricorde et de son amour.

En approchant de Laubenheim, les deux promeneuses entendirent le bruit du marteau résonner sous les voûtes de la cave, et bientôt elles virent de loin Joseph, les manches retroussées, cerclant un tonneau avec une telle ardeur qu'il ne vit pas approcher la voiture; ce ne fut que lorsqu'elle fut près de lui qu'il s'en aperçut. Jetant alors promptement ses outils, il accourut vers ses amies en leur tendant les mains.

« Voilà qui est bien aimable à toi, Marie, de venir montrer que tu es en bonne voie. Nous avons tant souffert avec toi!

— Pourquoi ne donnes-tu pas la main à Joseph? » dit madame Rauschenbach souriant affectueusement au jeune homme.

Marie n'avait pas paru remarquer que, dans son ravissement, Joseph lui avait offert les deux mains.

« Elle a raison, dit-il, j'oubliais qu'elles sont sales!

— Qu'importe? répondit Marie en les lui serrant avec amitié.

— Je vais me dépêcher à l'ouvrage, continua Joseph, et aussitôt que j'aurai terminé, j'irai te rejoindre; il y a si longtemps que nous n'avons causé ensemble! »

Pendant qu'ils parlaient ainsi, les habitants des maisons voisines se groupaient autour de la voiture, en témoignant leur joie de revoir la jeune fille. Presque tous les villageois étaient aux champs, mais ceux

qui restaient, femmes, vieillards, enfants, formèrent une escorte triomphale qui accompagna Marie jusqu'à la maison de son père.

Madame Rauschenbach ne se sentait pas de joie, et sa fille trouvait un mot affectueux pour chacun.

Enfin la voiture s'arrêta. Marie trouva sa chambre ornée de ses fleurs favorites; tout avait été prévu pour qu'elle fût installée le plus commodément possible; des fauteuils et des tabourets dans tous les coins, sur les tables et les étagères ses livres favoris, sur le piano ses morceaux de prédilection; elle n'eut pas de peine à deviner quel bon génie avait présidé à ces arrangements intérieurs, et elle admira une fois de plus cet esprit d'ordre, de prévoyance, d'attentions délicates, qui faisait à ses yeux de Dora l'idéal de la perfection féminine. En effet, depuis deux jours la jeune orpheline avait pris sur son sommeil pour préparer un logement confortable et agréable à son amie chérie, et elle fut amplement dédommagée de ses peines en voyant le succès de ses travaux.

Aussitôt que sa femme et sa fille furent parties pour Laubenheim, M. Rauschenbach appela Dora dans son cabinet, où il se retirait souvent pour faire ses comptes et sa correspondance. Il sortit d'un tiroir secret un petit cahier sur lequel étaient inscrits les noms des débiteurs qui n'avaient pas soldé leurs notes depuis longtemps. Personne, sauf Édouard et l'orpheline, ne connaissait l'existence de ce registre. Madame Rauschenbach était trop bavarde pour être tenue au courant de toutes les affaires, et Marie ne s'en occupait jamais. Dora eut à donner des renseignements sur chaque individu, sa manière de vivre, sa réputation, ses ressources, et quand ils étaient favorables, M. Rauschenbach faisait une croix au crayon. Quand tout le livre eut été feuilleté : « Assieds-toi, Dora, et fais des quittances pour chacune des personnes indiquées, et tu les enverras à leurs adresses. »

En disant ces mots, il sortit de la chambre, et ce fut ainsi qu'il célébra le rétablissement de sa fille.

Dora se mit à l'œuvre avec bonheur, se représentant à l'avance la joyeuse surprise et la reconnaissance de tous ceux qui allaient ainsi se voir débarrassés d'une dette qui leur pesait sur le cœur. Quand le jour de marché arriva, on vit venir à *l'Ange* bien des personnes qui désiraient offrir leurs sincères remerciements à leur bienfaiteur. Mais M. Rauschenbach, qui ne s'absentait jamais, surtout les jours de marché, fut invisible. Des affaires urgentes l'avaient appelé hors de la ville.

XIV.

Maintenant que Marie était complètement rétablie, Dora sentait qu'elle avait une grande résolution à prendre et un sacrifice à accomplir.

La confiance qu'elle avait reçue de son amie lorsque celle-ci croyait toucher à ses derniers moments, lui avait ouvert les yeux sur la ligne de conduite qu'elle avait à suivre. Pouvait-elle, après avoir involontairement causé la maladie de Marie, rester près d'elle comme une heureuse rivale? Pouvait-elle jamais songer à laisser voir son inclination pour Joseph, et enfoncer ainsi un poignard dans le cœur de son amie?

Et la nature ardente, jalouse et passionnée de madame Rauschenbach n'amènerait-elle pas enfin une catastrophe? Elle avait longtemps réfléchi à ce qu'elle avait à faire; seule, au milieu du tourbillon du monde, pourrait-elle lutter contre le courant, ou ne serait-elle pas engloutie?

Une occasion providentielle se présenta pour la tirer d'embarras, et elle attendit un moment favorable pour parler à son protecteur, et lui faire connaître ses plans définitifs. Grâce à l'absence de madame Rauschenbach et de sa fille, elle était plus souvent et plus longuement seule avec lui, mais plusieurs fois, au moment de parler, le courage et le calme lui firent défaut. L'homme le plus fort hésite quand il s'agit d'un pas décisif qui doit fixer tout son avenir, à combien plus forte raison une pauvre enfant abandonnée?...

Les efforts qu'elle faisait pour se vaincre, la timidité qui la paralysait, donnèrent à sa manière d'être, d'ordinaire si décidée, quelque chose d'incertain, de malheureux, qui finit par frapper Édouard. — Un jour, tandis qu'elle lui versait une tasse de café, il lui dit : « Tu as quelque chose sur le cœur, Dora, je le lis sur ton visage.

— Vous ne vous trompez pas, monsieur Rauschenbach, répondit-elle encouragée par ces mots; depuis quelque temps déjà je voulais vous demander un moment d'entretien.

— Parle, mon enfant, parle.

— Personne ne sait mieux que moi, monsieur Rauschenbach, combien je vous dois de reconnaissance, mais aussi personne ne sait mieux que moi combien vous détestez recevoir les remerciements de ceux que vous comblez de vos bienfaits. Je n'oublierai jamais que depuis

mon enfance jusqu'à aujourd'hui vous avez été un second père pour moi, et que j'aurais vous n'avez employé une parole dure ou même sévère à mon égard. Je n'oublierai jamais qu'à cause de moi vous avez passé plus d'un moment pénible, et que vous n'avez rien négligé pour que la pauvre orpheline ne souffrit pas de sa position douloureuse. Que Dieu vous rende ce que vous avez fait pour moi ! »

Elle s'arrêta un moment tellement émue que la voix lui manqua.

« Eh bien, je suis résolue de ne pas rester plus longtemps à votre charge. J'ai été assez habituée dans votre maison à l'ordre, à l'activité, pour pouvoir honorablement gagner ma vie. Une occasion se présente, qui me permettra de me tirer d'affaire par moi-même. Vous connaissez la veuve Dietrich, dans la rue du District; comme elle n'a plus aucun parent ici, elle veut, en automne, partir pour New-York, y rejoindre son frère et établir dans cette ville un commerce de broderies. Elle croit que nos efforts réunis feraient plus sûrement réussir l'entreprise, et elle m'a proposé une association.

— Tu n'as peut-être pas assez pesé les choses, répondit M. Rauschenbach fort surpris de cette communication. New-York est bien loin de Mayence; — la vie y est difficile, et tu t'y sentiras plus isolée et abandonnée qu'ici où tu as su gagner tous les cœurs. — Madame Dietrich est certainement une brave femme, mais si vous ne vous convenez pas ? si les affaires ne marchent pas ? que deviendras-tu dans un pays où même les hommes les plus laborieux font naufrage, s'ils n'ont pas le courage de lutter avec d'autres hommes souvent bien immoraux ? Toute l'écume de l'Europe se répand en Amérique; nous y expédions ce que nous avons de plus détestable. Quelques mauvais sujets, il est vrai, y deviennent des hommes rangés et laborieux; mais que de braves garçons qui y débarquent avec les meilleures intentions et qui s'y perdent en peu de temps !

» Dans tous les cas, ce n'est pas aux États-Unis qu'une jeune fille de ton âge et de ton caractère réussira, à moins de mille circonstances aussi heureuses qu'imprévues. Ce que tu cherches là-bas, tu peux le trouver ici; veux-tu donc t'en remettre au hasard ? Si tu es décidée à quitter ma maison, je pourvoirai à ce que tu ne sois pas sans ressource dans ce vaste monde. J'aime à croire que tu nous es attachée et que tu préférerais vivre à Mayence qu'ailleurs. Ou bien, crois-tu peut-être que je t'ai recueillie dans ton enfance pour t'abandonner plus tard ? »

Dora fit un signe négatif.

« J'ai moi-même souvent songé à te créer une existence, et la maladie de Marie a mis obstacle à mes projets. Maintenant je vais les

poursuivre. Mais avant tout, promets-moi de renoncer à ton aventureux voyage.

— Votre bonté rend ma résolution plus difficile à prendre, monsieur Rauschenbach, mais je ne dois pas y renoncer, dit Dora de plus en plus émue, mais déterminée à dire toute sa pensée; j'ai mûrement réfléchi et lutté contre mes propres désirs, avant de prendre une semblable résolution.

— Je comprends fort bien que tu aies l'ambition de te suffire à toi-même; tu es arrivée à un âge où il doit t'être difficile de supporter la violence de ma femme; tu as soif d'indépendance, cela se conçoit sans peine; mais as-tu réfléchi que dans ce moment tu es indispensable chez moi? as-tu songé au chagrin que ta résolution causera à ma pauvre Marie, encore si faible et si épuisée par cette longue maladie? »

Dora ne s'attendait pas à ces questions, quelque naturelles qu'elles fussent; elle fut cependant vite maîtresse de ses impressions et répondit : « Ne me croyez pas ingrate, je vous en prie, ce n'est pas le besoin d'indépendance qui me pousse à agir ainsi.

— Non, je ne le crois pas, s'écria M. Rauschenbach ne pouvant s'expliquer l'extrême émotion de la jeune fille; mais je crois que tu ne t'es pas entièrement ouverte à moi. Tu as encore quelque chose qui t'opprime et que tu ne peux pas dire. Je ne veux pas t'y forcer, mais réfléchis bien à la démarche que tu vas faire. Il y a du temps jusqu'à l'automne. En attendant, sois assurée que ton entière confiance ne peut être mieux placée que dans mon cœur. »

A peine Dora eut-elle quitté la chambre, que Bender entra. Il trouva son ami tellement absorbé, qu'il lui en demanda la cause, en sorte qu'Édouard lui raconta la conversation qu'il venait d'avoir avec sa protégée, et il termina par ces mots : « Il y a certainement un secret là-dessous, sans cela, elle ne tiendrait pas autant à son projet.

— Je puis te le découvrir, dit Bender. Joseph est passionnément épris — et épris de Dora !

— Et elle le sait ?

— Il y a longtemps qu'il lui a fait sa déclaration. Il a même sollicité mon consentement.

— Et pourquoi ne m'en as-tu rien dit ?

— La maladie de Marie en est cause; mais je venais justement dans l'intention d'en causer avec toi.

— Et Dora ?

— Je n'ai pas encore pu lui parler, répondit Bender. Il paraîtrait, d'après ce que tu viens de me raconter, qu'elle est décidée à rompre;

ce qui est sûr, c'est qu'elle n'a pas encouragé la passion de mon fils; mais ce qui est certain aussi, c'est que notre plan pourrait bien être fameusement modifié. »

M. Rauschenbach fut stupéfait. Nous savons que le mariage de Marie avec Joseph était son désir le plus ardent, caressé en silence depuis de longues années, et il voyait ce désir prêt à être anéanti de la manière la plus imprévue. Il aimait tendrement sa fille et considérait son bonheur comme assuré, si elle épousait le jeune Bender. Mais son noble cœur n'admettait pas un instant la pensée de ravir ce même bonheur à la pauvre orpheline.

« Avant toutes choses, dit Bender qui lisait toutes ces pensées sur la physionomie mobile de son ami, il faut que je parle à Dora; il faut que je sache exactement d'elle où en sont les choses, et ce qu'elle a répondu à cette proposition. Envoie-la-moi, et laisse-nous un moment seuls. »

Au moment où la jeune fille entra dans la chambre, Bender lui tendit la main en disant : « Il est impossible de te voir, si on ne t'envoie pas chercher.

— Vous savez bien, monsieur Bender, combien j'ai été occupée; depuis deux mois, je suis à peine sortie de la maison.

— Tu as toujours raison, dit-il en plaisantant. Assieds-toi près de moi, et réponds franchement à ma question. Joseph m'a avoué qu'il t'avait déclaré ses sentiments; que lui as-tu répondu?

— Je ne lui ai rien répondu.

— Tu n'as pas repoussé sa demande?

— Non.

— Dois-je conclure de ce silence que tu réponds à sa tendresse?

— Monsieur Bender, dit Dora avec calme et dignité, je comprends et je trouve naturel qu'en qualité de père affectionné, vous désiriez cet entretien; je vais donc vous dire toute ma pensée. Joseph a un cœur noble et droit, et il a eu raison de se confier à vous; cela montre qu'il vous aime et qu'il m'estime. Je n'ai pas revu votre fils depuis cette explication, et j'ai eu grand tort à ce moment-là de ne pas lui déclarer nettement que je ne pourrais jamais lui appartenir.

— *Jamais* est un mot solennel, et l'homme ne doit pas le prononcer d'une manière inconsidérée, observa Bender très-surpris d'entendre Dora s'exprimer ainsi. L'éternité est renfermée dans ce mot *jamais*, et l'homme ne sait pas ce qui l'attend dans la minute qui suit celle où il parle. Ordinairement tu réfléchis et tu pèses tes mots, c'est pourquoi je ne te comprends pas. Si tu l'aimes, pourquoi dis-tu

jamais ? si tu ne l'aimes pas, pourquoi ne le lui as-tu pas déclaré quand il t'a ouvert son cœur ?

— Je viens justement de vous confesser que j'ai eu grand tort, » répondit Dora poussée dans ses derniers retranchements ; elle allait presque dire que souvent les lèvres disent « jamais », quand le cœur désavoue ce mot ; mais elle se souvint qu'elle avait un secret à garder, et elle se tut.

« Tu n'as pas besoin de tant d'explications. Joseph m'a dit ce que tu lui as répondu dès le début de votre conversation ; tu es une brave fille. Je dois même t'avouer que je n'ai pas encouragé son affection pour toi, et qu'au contraire je m'y suis opposé. »

Dora le regardait silencieusement.

« Je sais que tu n'es pas fantasque, continua Bender fixant sur elle un regard investigateur ; d'après la manière positive dont tu as dit : *jamais*, je dois conclure que tu as des raisons majeures, que je ne chercherai pas à pénétrer. Je communiquerai notre entretien à mon fils pour qu'il ne se berce pas d'espérances illusoires. »

Dora baissa affirmativement la tête.

Marie était tranquillement assise dans le jardin de Laubenheim, quand elle vit venir Joseph, l'air ému et agité. Aussitôt qu'il se fut assuré qu'elle était seule : « Sais-tu déjà la nouvelle ? Dora part pour l'Amérique ! » Et sans attendre de réponse il continua rapidement : « Je ne sais pas ce qui est arrivé, mais certainement il y a quelque chose d'important là-dessous, sans cela elle n'aurait pas pris une semblable résolution si subitement. Toi, qui ne fais avec elle qu'un cœur et qu'une âme, dis-moi ce qui a pu la déterminer à faire un semblable coup de tête. Lui ai-je causé quelque chagrin ? Elle m'évite autant que possible, et a déclaré à mon père qu'elle ne serait jamais à moi. »

— Tranquillise-toi, Joseph, dit Marie qui ne le croyait pas capable d'une semblable vivacité. J'espère que la résolution de Dora ne sera pas inébranlable.

— Tu te trompes peut-être ; elle a un caractère ferme, et ne parle pas à la légère. Elle ne se décide pas dans les choses importantes pour des raisons secondaires, et quelques mots affectueux ne la détourneront pas de son projet.

— J'essayerai de toute mon influence, reprit Marie doucement et avec une nuance de mélancolie qui échappa au jeune homme. Elle vient demain à Laubenheim passer toute la journée.

— Dis-lui, Marie, s'écria vivement Joseph, dis-lui combien je l'aime

et comme je serais malheureux sans elle. — Tu es notre amie à tous les deux ; elle n'a pas de secret pour toi, et t'ouvrira tout son cœur.

— Je l'espère, répondit Marie en souriant.

— Dis-lui que je ferai tout au monde pour obtenir le consentement de mon père ; dis-lui que non-seulement je l'aime de toute mon âme, mais que je l'estime plus encore ; que je serai fier de la nommer ma femme, de lui donner mon nom, et qu'elle me réduira au désespoir si elle persévère dans sa résolution !

— Compte sur moi, dit Marie, je te servirai en véritable amie ; mais, je t'en prie, sois calme et tranquille comme tu l'as été jusqu'à présent.

— Il t'est facile de parler ainsi ! Si tu aimais comme j'aime, si tu savais ce que c'est que d'être menacé de perdre ce qu'on a de plus précieux !

— Je te crois facilement, soupira Marie ; néanmoins efforce-toi d'être calme. N'essaie pas d'aborder Dora avant que je te le dise. Veux-tu ?

— Oui, mais ne me fais pas attendre trop longtemps.

— Ne parle de ton amour ni à ton père ni à personne autre.

— Commence par la faire renoncer à son idée ! s'écria Joseph ; car, si elle l'exécute, je ne sais vraiment pas de quoi je serais capable !

— Elle ne l'accomplira pas ; mais tu me promets de suivre mes conseils ?

— Oui, je m'y engage.

— Je compte donc sur ta promesse ; elle est très-importante pour la réussite de mes tentatives. — Voici ma mère qui vient. — Qu'elle ne se doute pas de quoi nous causons. Parlons de choses indifférentes. »

XV.

Le lendemain matin de bonne heure, Dora arrivait à Laubenheim, et les jeunes filles, pour profiter de la fraîcheur, allèrent s'installer dans leur retraite favorite, *les Délices de Marie*, où elles avaient passé tant d'heures charmantes de leur enfance et de leur jeunesse. « Je devrais commencer par te faire des reproches, dit Marie en prenant la main de son amie, car tu as pris une grande résolution sans m'en parler auparavant, et je pourrais croire que j'ai perdu ta confiance. Tu m'avais pourtant solennellement promis de ne jamais quitter la maison de mes parents sans m'en avoir prévenue.

— Je l'aurais certainement fait, répondit Dora.

— Je sais très-bien pourquoi tu as instruit mon père de ton projet en premier lieu. Tu voulais couper le pont derrière toi, et puis me dire : Marie, je pars ; *il faut* que je parte, car j'ai dit à ton père que *rien* ne pourrait désormais me retenir à Mayence. Je comprends le mobile qui te fait agir ainsi, et il fait honneur à ton noble cœur bien plutôt qu'à ta raison ordinairement si nette et si éclairée. C'est l'aveu que je t'ai fait, lorsque je me croyais près de mourir, qui t'a poussée à cette résolution désespérée. Tu veux te sacrifier pour moi. Mais as-tu réfléchi qu'un pareil dévouement, au lieu de me rendre heureuse, ne fera que me briser le cœur et détruire à jamais le bonheur d'un autre ?

— C'est mon sort ici-bas de porter malheur à tous ceux que j'aime ou qui me sont attachés, soupira tristement Dora.

— Qui plus que ta Marie a senti avec toi et pour toi tout ce que tu as souffert ? Grâce à Dieu ! tu es dans l'erreur dans tes suppositions. Bien des choses ont changé pour moi depuis cette nuit où je touchais aux portes du tombeau. Pendant que vous me croyiez sans connaissance, je voyais et j'entendais tout ce qui se passait autour de moi ; je voyais le désespoir de ma mère, la douleur profonde de mon père, tes efforts pour paraître calme et résignée. Combien je souffrais pour vous tous ! Comme je demandais à Dieu de me rendre à votre amour ! Avec quelle joie je vous aurais adressé un mot de consolation ! mais ma langue était paralysée comme tout mon corps. Je demeurai ainsi longtemps, bien longtemps ; tout d'un coup, il me sembla qu'un poids énorme s'affaissait sur mon cœur, et je perdis tout sentiment. Quand je rouvris les yeux, le médecin était debout près de mon lit ; je fus un moment avant de reprendre mes sens, et il me fallut faire un véritable effort avant de parvenir à le reconnaître.

» Dès lors ma guérison fut regardée comme certaine ; je sentis mes forces revenir rapidement, et j'eus la joie de lire sur vos visages le bonheur que vous éprouviez de me conserver.

» Mais cette maladie n'a pas seulement secoué l'être extérieur, elle a eu aussi une grande influence sur l'être intérieur. La passion que je nourrissais secrètement au fond de mon cœur s'est transformée en un sentiment de douce et calme affection.

» Tu vois que je ne quitte presque plus ma mère. J'ai fait le vœu pendant mes longues souffrances de rester constamment auprès d'elle, de ménager davantage ses susceptibilités, et de répondre mieux que par le passé à sa tendresse maternelle, malgré toutes ses exigences.

Je sais que je suis son idole, et qu'il y aurait de la cruauté à ne pas lui prouver que je lui rends l'amour dont elle m'environne sans cesse. Elle ne sait encore rien de ton projet, que mon père m'a communiqué et qui sera gardé par Joseph et par M. Bender comme un secret de famille. Quoi qu'il en soit, que tu consentes ou non à y renoncer complètement, tu ne pourrais actuellement l'exécuter sans blesser profondément bien des cœurs. Il faut que je te le dise : ta communication a profondément affligé mon père ; Joseph en est désespéré, et dois-je te parler de mes propres impressions ? Tu comprends quelle douleur ce serait pour moi que de me séparer de toi, surtout une semblable séparation ! Auras-tu le courage de nous briser ainsi le cœur ?

— Marie, s'écria Dora après une courte pause, tu me rends la tâche bien difficile ! Ce n'est qu'au prix de bien des luttes et de bien des angoisses que je suis parvenue à prendre cette résolution, et voilà que tu viens me rendre mes hésitations ! Tu vois pourtant bien que je ne puis pas toujours rester chez tes parents, et que tôt ou tard il faudra nous séparer.

— Ce n'est pas une raison pour nous quitter aussi brusquement. Tu as résolu d'agir ainsi dans un moment de découragement et de désespoir ; d'après ce que je viens de te dire, tu vois bien qu'il ne faut pas désespérer. Attends seulement quelque temps, et tu verras que les événements tourneront mieux pour toi que tu ne sembles le croire. Avant toutes choses, renonce à ton projet.

— Que me demandes-tu ? s'écria Dora.

— Promets-le-moi ! » dit Marie d'une voix suppliante en l'entourant de ses bras.

La jeune fille se tut.

« Ma chère, ma bien-aimée Dora, promets-le-moi ; mon bonheur dépend de ta réponse !

— Je te le promets ! dit enfin Dora avec un effort visible.

— Tu m'as ôté un énorme poids de dessus le cœur ; je respire plus librement, dit Marie.

— Que pensera ton père, que pensera monsieur Bender quand ils sauront que je renonce à ma résolution que je leur ai annoncée comme inébranlable ? Ne me traiteront-ils pas de fantasque et de capricieuse ? »

Elle évita de nommer Joseph ; et Marie, qui comprit son omission volontaire, ne prononça plus son nom dans tout le courant de leur conversation.

« Personne ne t'accusera de caprice ; on soupçonne avec raison que tu as des motifs secrets pour quitter la maison de mon père, mais

personne ne cherchera à les pénétrer, et ils resteront entre nous deux. Laisse-moi désormais agir seule. Les difficultés et les tristesses qui t'ont assaillie dès ton enfance ont donné une rare fermeté à ton caractère. La profonde douleur que j'ai éprouvée m'a mûrie en peu de temps. Je me sens calme et sereine, et quelque chose au fond du cœur me dit que nous serons un jour heureuses toutes deux. »

XVI.

L'homme propose et Dieu dispose ! et tu vois rarement les événements justifier tes prévisions. Le printemps après lequel tu soupirais si ardemment est moins fleuri que tu ne l'espérais ; l'hiver, contre lequel tu te précautionnais si bien, est moins rude que tu ne le croyais. N'espère jamais trop, ne crains jamais trop, et ne compte jamais trop sur la réalisation de tes espérances. Celui qui craint trop assombrit le présent ; celui qui espère trop s'expose à d'amères déceptions ; celui qui tient trop à l'accomplissement de ses projets se rend la vie trop amère et ne voit que trop tard que l'homme est le jouet de mille circonstances indépendantes de sa volonté. Heureux celui qui sait attendre avec sérénité les fluctuations de son sort ! Car le bonheur ou le malheur dépendent moins du bien ou du mal que nous apportent quelques heures fugitives, que des dispositions dans lesquelles nous les acceptons !

Édouard Rauschenbach avait trop compté sur l'avenir. Il se croyait tellement sûr de la réalisation de son projet, que la déception devait être d'autant plus amère. Depuis tant d'années il avait espéré voir Marie et Joseph heureusement unis ensemble, que la confiance de Bender le bouleversa. Il lui sembla qu'on lui arrachait une portion de sa vie. Il comprit bien qu'il fallait renoncer pour toujours à son brillant rêve, car la pensée ne lui vint pas d'imposer sa fillé au jeune Bender, et même il sentit que sa conscience lui faisait une obligation d'encourager l'amour de Joseph pour l'orpheline, et de concourir à l'accomplissement de ce mariage. Il se disait bien que Marie pourrait être heureuse autrement qu'il ne l'avait rêvé, mais il ne pouvait s'empêcher de penser qu'il aurait peut-être été plus sage jadis de ne pas introduire Dora dans sa maison. Il combattait ces pensées comme indignes de lui, mais il lui fallait un effort pour les éloigner, et il souffrait d'autant plus qu'il ne pouvait parler de ses préoccupations à personne, à sa femme moins qu'à toute autre, craignant ses reproches.

Combien ses regrets auraient été plus amers, sa douleur plus profonde, s'il eût seulement soupçonné le secret de sa fille!

Marie était non-seulement plus fraîche, mais aussi plus gaie qu'avant sa maladie. Elle ne quittait plus sa mère, qui semblait rajeunie. Jamais Édouard n'avait vu sa femme aussi contente, aussi heureuse; souvent il les surprenait dans des causeries si intimes, qu'il lui semblait qu'un tiers était de trop.

Depuis que Marie était arrivée convalescente à Laubenheim, elle n'était pas retournée une seule fois à Mayence. L'air des champs lui convenait à merveille; sa mère restait avec elle, et comme aucune occupation importante ne les rappelait à la ville, ceux qui désiraient les voir étaient forcés de venir à la campagne. Aussi avaient-elles souvent des visiteurs; parmi ceux-ci, Enrich était des plus assidus. Il venait au moins une fois par semaine, et l'aimable accueil qu'on lui faisait l'encouragea à multiplier ses visites. Il parlait si souvent de son petit garçon, que Marie manifesta le désir de le connaître. Un dimanche donc, Enrich arriva à Laubenheim avec son Ferdinand, et il eut la joie de voir Marie caresser et embrasser le petit blondin, dont les naïves reparties et les expressions comiques la faisaient rire aux éclats. L'enfant, de son côté, paraissait si heureux de trouver une aussi tendre réception, qu'il se mit à pleurer quand sonna l'heure du départ.

A peine Enrich fut-il parti, que madame Rauschenbach, s'adressant à son mari, se mit à en faire un pompeux éloge, mais Édouard, qui devina son dessein, brisa l'entretien, tout en partageant l'appréciation de sa femme.

Le mercredi suivant, Enrich vint en ville voir M. Rauschenbach; ils parlèrent longtemps de choses indifférentes, jusqu'à ce qu'enfin le jeune homme dit: « Ma visite d'aujourd'hui, monsieur, a un but sérieux vers lequel tendent mes vœux les plus chers. Je sais que vous n'aimez ni les phrases ni les longs discours; voici donc, sans détours, de quoi il s'agit. Je viens vous demander la main de votre fille. Vous connaissez ma famille, et je ne vous suis pas personnellement étranger. Grâce à nos longues relations d'affaires, vous avez pu vous édifier sur ma fortune personnelle. Sans être millionnaire, je suis en position de quitter les affaires aussitôt que cela me conviendra, et d'élever une famille dans l'aisance. Je ne demande aucune dot. Je comprends que vous aurez des objections sérieuses à faire valoir contre l'accomplissement de mes vœux. J'ai un enfant que j'aime par-dessus tout, et dont la mère était pour moi l'objet d'un culte; sans la promesse qu'elle m'arracha sur son lit de mort de me remarier pour le bien de notre

enfant, je n'y aurais peut-être jamais pensé. Aussi ne voulais-je prendre qu'une femme d'un âge raisonnable, quand je fis la connaissance de votre fille. Qui peut la voir sans désirer la revoir encore ? C'est ainsi que je répétais mes visites chez vous. A mesure que je connus mademoiselle Marie, je fus de plus en plus enchanté de ses rares qualités, de sa bonté, de sa douceur, de sa modestie. Je suis convaincu qu'elle me rendra heureux, qu'elle sera une tendre mère pour mon Ferdinand, et soyez persuadé que tous mes efforts tendront à assurer son propre bonheur.

— Monsieur Enrich, votre demande est un honneur pour ma famille, mais la première chose à connaître sont les dispositions de Marie à votre égard.

— Il va sans dire que si je n'avais pas eu d'avance l'assentiment de mademoiselle Marie, je ne vous aurais pas adressé ma demande.... J'arrive de Laubenheim.

— Avant de vous donner mon consentement, il faut que je parle à ma fille, et que je lui fasse considérer quels devoirs difficiles, amers, et peut-être ingrats, elle acceptera en devenant votre compagne. Vous avez parlé vous-même des difficultés qui pourront me faire hésiter. Donnez-moi donc quelques jours de réflexion ; mais soyez convaincu que je ne m'opposerai jamais au vrai bonheur de Marie, et que si elle croit le trouver en acceptant votre main, je me rendrai à ses désirs. »

Quand Enrich l'eut quitté, M. Rauschenbach se laissa aller à une profonde rêverie. Il voyait avec chagrin tous ses projets renversés ; depuis quelque temps il avait caressé l'idée de faire un mariage entre le négociant et Dora ; il croyait le caractère ferme, énergique de l'orpheline beaucoup mieux approprié à l'éducation d'un enfant, que celui de la douce Marie, dont il ne connaissait pas encore toute la prudence ni la sagesse, ne l'ayant jamais mise à l'épreuve. Il lui semblait que Dora était faite pour Enrich et Marie pour Joseph, et il fallait qu'il les vît changer de rôles ! En attendant, il voulait apprendre de sa fille elle-même si sa tendresse pour Enrich était assez vive pour surmonter toutes les difficultés qui sans doute viendraient assaillir la seconde épouse du négociant.

Le soir il alla à Laubenheim. Pendant le souper, il ne dit pas un mot qui eût rapport à la visite qu'il avait reçue, malgré les allusions continuelles de sa femme, qui ayant provoqué l'entretien, était très-impatiente d'en connaître le résultat. Le repas terminé, il prit le bras de sa fille et la conduisit au jardin.

« Mon enfant, lui dit-il, monsieur Enrich est venu aujourd'hui me demander ta main, me disant qu'il avait déjà ton consentement.

— Il a dit vrai, mon bien-aimé père.

— Comment se fait-il que tu ne m'aies jamais parlé de la préférence que tu lui accordais, et que tu ne m'aies pas prévenu de sa démarche?

— Monsieur Enrich ne s'est clairement expliqué qu'aujourd'hui, répondit Marie.

— Et tu l'aimes? demanda le père.

— Je serai certainement heureuse avec lui, dit la jeune fille en rougissant.

— As-tu mûrement réfléchi à la grande responsabilité, aux devoirs difficiles qui pèseront sur toi? L'homme qui demande ton cœur te confie ce qu'il a de plus précieux, son unique enfant, afin que tu l'aimes et que tu l'élèves comme le tien. As-tu mesuré tes forces? Es-tu sûre que la tâche ne t'écrasera pas?

— Mon bon père, monsieur Enrich m'a posé lui-même toutes ces questions; il est certain que je ne connais pas encore mes forces, mais je suis tellement désireuse d'être une seconde mère pour cet enfant, que je puis espérer atteindre mon but. Oui, je bénis Dieu qui m'impose une tâche semblable, à laquelle je pourrai dévouer et ma vie et mon cœur!

— Je ne doute nullement de tes bonnes résolutions, mon enfant; mais tu sais aussi comment on nomme les belles-mères? Le mot *marâtre* emporte en soi l'idée de haine, et s'il y a quelque mésintelligence entre elle et les enfants de son mari, le monde sans examen se tourne contre elle. Il y a malheureusement des marâtres, mais le public est plus sévère pour elles qu'elles ne le méritent. On affecte une grande pitié pour les enfants, afin d'avoir les apparences de la justice en jetant la pierre à ces pauvres femmes. Vis-à-vis de son mari, la seconde femme a aussi des devoirs difficiles à remplir; bien des pierres d'achoppement se trouvent sur sa route pour la faire trébucher et parfois même tomber. Si le père prend son parti contre les enfants, on le taxe de père dénaturé qui sacrifie son propre sang à son nouvel amour, et s'il n'est pas assez énergique pour lutter contre l'opinion publique et soutenir sa femme contre ses attaques, il la rend responsable de toutes les amertumes dont on l'abreuve et l'accuse de négliger ses devoirs. Souvent aussi la nature rend cette position plus difficile encore; la mère préfère ses propres enfants à ceux de son mari; elle est sans cesse poursuivie par sa conscience qui lui reproche sa partialité; elle vit dans des luttes incessantes et finit souvent par s'aliéner

les cœurs non-seulement de ses enfants d'adoption, mais ceux des siens propres. Réfléchis donc, ma fille, au pas important que tu veux faire, et songe que le bonheur de ma vie dépend du tien. Je touche à la vieillesse, et je voudrais jouir tranquillement des quelques jours qui me seront encore accordés, mais j'aimerais mieux mourir que de te voir malheureuse. »

M. Rauschenbach avait parlé avec tant de sérieux et de tristesse que Marie, profondément émue, fut quelques instants avant de pouvoir lui répondre :

« Mon bien-aimé père, mon cœur me dit que je serai heureuse. Monsieur Enrich est un homme au cœur droit et aimant; son enfant est beau, doux, aimable, et si jeune que son éducation est entièrement à faire. Je ne serai pas une marâtre, et je suis certaine, continua-t-elle en souriant, que personne ne me donnera jamais ce nom.

— Tu n'en es pourtant pas aussi sûre qui si tu en étais certaine, observa son père.

— Et que me fait l'opinion du monde? reprit Marie; ne m'as-tu pas appris toi-même dès mon enfance que lorsqu'on agit consciencieusement on ne doit pas s'inquiéter du qu'en dira-t-on?

— Certainement je t'ai inculqué ce principe, ma fille; mais il faut du courage pour triompher. Il ne faut pas se créer volontairement des difficultés. Quand elles l'entourent, l'homme doit les combattre, mais il ne doit pas les rechercher uniquement pour essayer ses forces, car si elles lui font défaut, il a mérité sa défaite, parce qu'il a eu trop bonne opinion de lui-même. Tu n'es ni légère, ni orgueilleuse, mais la question est de savoir si tu connais tes propres forces.

— Dieu m'inspirera et me dirigera dans la tâche que je désire entreprendre, dit Marie. Pendant que j'étais si malade et que vous étiez plongés dans la plus amère douleur, j'ai résolu, si Dieu me rendait la santé, de consacrer ma vie à une œuvre de dévouement. Y a-t-il au monde quelque chose de plus utile et de plus beau que de rendre à un pauvre orphelin les soins et l'amour d'une mère?

— Je t'ai énuméré tous les mauvais côtés de ce mariage, mais je ne m'opposerai pas au désir de ton cœur. Il me semble pourtant que nous ne devons pas nous presser, et j'aimerais attendre quelque temps avant de donner une réponse définitive.

— Naturellement j'ai subordonné mon consentement au tien, répondit Marie, d'autant plus que je voudrais auparavant voir le sort de Dora bien assuré.

— Que veux-tu dire? demanda M. Rauschenbach.

— Tu sais maintenant, mon père, que Joseph aime tendrement Dora ; mais ce que tu ne sais pas, c'est que cet amour est réciproque quoique soigneusement dissimulé. Le père Bender s'oppose à ce mariage, et c'est pourquoi mon amie veut partir pour New-York. Dans la crainte de mettre la mésintelligence entre le père et le fils elle avait pris cette brusque résolution, et j'ai eu bien de la peine à l'y faire renoncer. Mais puis-je la voir souffrir sans partager son chagrin ? Qu'a-t-elle donc fait, elle que tout le monde estime et admire, pour que Bender ne veuille pas l'admettre dans sa famille ? Je n'ai pas besoin de te parler de son mérite, toi qui l'as suivie depuis sa tendre enfance alors qu'elle dépendait de la commisération publique. Tu l'as prise chez toi, et elle a répondu d'une manière admirable à la confiance que tu lui as accordée. Tu connais toutes ses qualités. Mais ce qu'elle a été dès lors, ce qu'elle est encore pour moi, tu ne le sais pas, tu ne peux pas le savoir. Tout ce que j'ai de noble en moi, c'est à elle que j'en suis redevable ; son exemple m'a stimulée ; je voulais au moins lui ressembler, puisque je ne pouvais pas l'égaliser. Tu as vu son dévouement pendant ma maladie et sa profonde douleur. C'est à elle, en grande partie, que je dois ma guérison ; je lui suis attachée par une indicible reconnaissance, la plus intime tendresse fraternelle, et je ne pourrai être heureuse que lorsqu'elle le sera.

— Sois convaincue, ma fille, que le sort de Dora ne m'est pas indifférent. J'avais formé un projet pour son avenir, qui n'est malheureusement plus exécutable. »

Marie qui connaissait par sa mère les projets de son père tant pour l'orpheline que pour elle-même, le comprit et répondit aussitôt :

« Il y a un moyen d'assurer le bonheur de Dora ; tu l'as toujours aimée comme un père, veux-tu couronner ton ouvrage ? Parle à monsieur Bender, je suis sûre qu'il ne s'opposera plus à ce mariage.

— Je lui parlerai, dit en soupirant M. Rauschenbach.

— O mon père, s'écria Marie en l'enlaçant de ses bras, sois béni pour cette promesse. »

XVII.

Il est aisé de croire que M. Rauschenbach n'eut pas besoin de grands frais d'éloquence pour convaincre son ami du mérite de Dora. M. Bender lui coupa la parole en disant : « Tout ce que tu me dis de cette jeune fille, je le sais aussi bien que toi. L'état de mon fils me

préoccupe beaucoup, car il maigrit à vue d'œil, renfermant son chagrin en lui-même, parce que je lui ai défendu de me reparler de son amour, avant que j'abordasse moi-même ce sujet, et tu sais combien ce brave garçon est rempli de déférence pour mes ordres. Si je n'ai pas encore donné mon consentement, c'est principalement par égard pour toi. Tu t'étais si bien mis dans la tête qu'il n'y aurait pas de plus grand bonheur pour Marie que d'épouser Joseph, que tu considérais déjà la chose comme faite. Tu as vu comme les jeunes gens ont peu secondé tes projets. Je n'ai pas voulu encourager mon fils jusqu'à ce que tu m'eusses clairement dit que tu renonçais à cette idée, et comme tu en es venu là, je donnerai volontiers et avec grand plaisir mon consentement. Je dis avec plaisir, parce que je suis convaincu que le cœur de nos jeunes gens a mieux choisi que notre raison. Joseph a un caractère très-doux, même trop doux. Il lui manque de la fermeté, et je crois qu'il ne saurait peut-être pas se tirer d'une position difficile. Il lui faut donc une femme qui le stimule, qui l'aiguillonne et qui puisse au besoin lui donner un coup de main. Dora sera la femme qui lui convient. Je deviens vieux, et j'ai besoin de quelqu'un qui soit disposé à me venir en aide et à remplacer en quelque mesure (ici il soupira profondément) ma bien-aimée Catherine. Quant à ta fille, mon cher Édouard, elle est trop délicate pour devenir la femme d'un ouvrier, et je suis convaincu qu'elle sera plus heureuse avec Enrich. Il faut avouer que nous autres hommes nous sommes de singulières machines. Il nous semble toujours, lorsque les événements ne justifient pas nos prévisions, que la Providence est en défaut. Nous ne pouvons pas commander aux circonstances, et nous sommes dès lors obligés de nous en accommoder. Pourquoi le nierais-je ? il m'aurait été beaucoup plus agréable que Dora appartînt à une famille connue et estimée, mais peut-être en définitive vaut-il mieux qu'il en soit ainsi, que comme je l'aurais désiré.

— Il est vrai, bien vrai, s'écria Édouard, que nous devons accepter les événements comme Dieu nous les dispense. Je n'y puis rien changer, et j'espère que tout ira pour le mieux. Je vois Marie gaie et heureuse, et elle m'a répété plusieurs fois que son plus grand bonheur serait de voir Dora épouser Joseph. Puisque tu donnes ton consentement, il faut aborder les sujets délicats. Je suis résolu à me retirer des affaires, et comme je te l'ai déjà dit, mon désir serait de remettre l'hôtel entre les mains de ton fils. Il est jeune, vigoureux, laborieux, et tu sais quelle aide précieuse sera Dora. Ils feront à eux deux une mine d'or de *l'Ange*.

— Nous coulerons ce sujet à fond en présence des deux intéressés, répondit Bender.

— J'ai aussi à stipuler quelle dot je donnerai à la jeune fille. Elle m'a aidé à administrer mes biens comme s'ils lui appartenaient, et elle ne sortira pas de chez moi sans emporter les fruits de son infatigable activité et les preuves de ma reconnaissance. »

XVIII.

Dora n'avait rien appris de ces démarches ni de ces entretiens, Marie ayant exigé de tous un profond secret. Un dimanche soir, l'orpheline fut surprise d'entendre entrer la voiture dans la cour de l'hôtel, et presque aussitôt Marie se précipita dans ses bras en disant : « Félicite-moi, je suis fiancée, et voici mon époux. »

Au même instant, Enrich entra dans la maison donnant le bras à madame Rauschenbach, qui se jeta au cou de Dora en sanglotant; puis vint M. Rauschenbach, qui, moitié sérieusement, moitié en plaisantant, engagea sa femme à se calmer et à recevoir les félicitations de leur protégée. On peut aisément se figurer l'étonnement de celle-ci et les diverses émotions qui l'agitèrent. Elle eut de la peine à se contenir, et fut bien aise de se trouver un instant seule avec Marie, qu'elle trouva fort heureuse et l'air complètement satisfait.

Elles eurent peu de temps à donner à leur intimité; les fiançailles devaient être célébrées le soir même par une petite fête de famille, et aucun préparatif n'était encore fait.

Cette fête était très-simple; il n'y avait que sept couverts et deux invités, Bender et son fils. Le père était dans tous ses atours et complimenta chacun d'une manière solennelle; quant à Joseph, son agitation était visible. Il allait passer la soirée auprès de la bien-aimée de son cœur, de celle qu'il désirait si vivement appeler sa femme! A table, ils furent placés à côté l'un de l'autre. Au début, la conversation fut très-animée; Bender surtout parlait beaucoup, mais lorsqu'on servit le rôti il devint silencieux, et l'on vit que quelque chose d'important se préparait. Bender jouait négligemment avec sa fourchette, tirait sa serviette, fronçait le sourcil; à la fin, il porta la santé des fiancés et de leurs parents, et il faut convenir que ce toast réussit beaucoup mieux que celui qu'il prononça jadis à Laubenheim avant le départ de son fils pour Würzburg.

M. Rauschenbach, qui n'était pas orateur, répondit par quelques

mots bien sentis; après cela, Enrich, qui en sa qualité d'adjoint du bourgmestre de son village avait l'habitude de parler en public, exprima son bonheur d'entrer dans une famille aussi honorable que celle des Rauschenbach. Il s'exprimait d'une manière si facile et si élégante, que sa future belle-mère ne pouvait dissimuler sa joie et son orgueil.

Celui de tous les convives qui fit le moins attention à ce discours fut Joseph; il n'en avait même rien écouté, tant il était joyeux d'être auprès de Dora, et de pouvoir lui parler. De temps en temps il jetait un regard significatif à son père, comme s'il avait quelque chose à lui rappeler.

Bender, s'adressant à M. Rauschenbach, lui dit tout à coup :

« Depuis combien de temps sommes-nous amis, Édouard ? »

— Depuis notre enfance, Kilian.

— Il y a donc longtemps, n'est-ce pas ? reprit Bender. Notre amitié a-t-elle jamais reçu la plus légère atteinte ? N'avons-nous pas plutôt été toujours prêts à nous aider dans la joie et dans la peine ?

— Certainement, dit Édouard en lui serrant la main.

— Je crois que nous pouvons être assurés qu'il en sera ainsi jusqu'à la fin de notre vie. Il en est toujours ainsi de l'amitié; elle est plus forte, plus durable, plus noble que l'amour, qui n'a de valeur réelle que lorsqu'il est accompagné de sentiments moins tumultueux. L'amour est dans le cœur ce que le vin jeune est dans le tonneau. Ne faut-il pas sans cesse l'ouiller, de crainte qu'il ne se gâte ? Eh bien, l'amitié nourrit et renouvelle l'amour. Votre fiancée, monsieur Enrich, possède toutes les qualités nécessaires au bonheur, mais à mes yeux la plus grande est l'affection profonde qui l'unit depuis si longtemps à Dora, et que celle-ci lui rend avec tout le dévouement et l'ardeur de son noble cœur. Vous serez certainement un heureux époux; mais pour ce qui me concerne, je m'estimerai heureux d'avoir une bru comme Dora. Qu'en dis-tu, Dora, lui demanda-t-il en lui prenant la main, veux-tu devenir ma belle-fille ? Et sans attendre sa réponse, il dit à son fils : Tiens, Joseph, prends-la, et fais bien attention qu'elle ne t'échappe pas. »

Le jeune homme pressa contre son cœur la main qui lui fut abandonnée sans résistance, et les vœux, les félicitations recommencèrent de plus belle.

Dora voulut exprimer sa reconnaissance, mais l'émotion lui ôta la parole, et tout ce qu'elle put articuler, en baignant de ses larmes les mains de M. Rauschenbach, fut ceci : « Mon bienfaiteur ! » Édouard l'embrassa paternellement en disant : « Sois heureuse, mon enfant ;

tu es digne du bonheur que Dieu t'accorde! » Madame Rauschenbach, suivant comme toujours l'impulsion de son cœur, se jeta à son cou, la serra sur son cœur, et lui dit en sanglotant : « Oh ! qui l'aurait jamais deviné ! »

— Tu vois, ma fille, ajouta Bender, l'homme ne doit pas prononcer inconsidérément le mot JAMAIS.

— Je ne dis pas jamais, s'écria Joseph, je dis *toujours* !

— J'espère en effet, mon fils, que tu seras son appui et son meilleur ami, et que tu te montreras toujours digne d'elle.

— Je lui serai fidèle jusqu'à la mort, » répondit sérieusement le jeune homme.

Enrich assura que plus il voyait l'union de la famille, plus il s'estimait heureux d'en faire partie. Madame Rauschenbach emmena les jeunes filles, se vanta d'avoir la première découvert toutes les qualités d'Enrich, puis annonça à Dora que, d'après les désirs de Marie, leurs trousseaux seraient identiquement pareils, et qu'aucune différence ne serait faite entre les deux amies.

Minuit avait sonné depuis longtemps quand on songea à la retraite.

Quand les jeunes filles furent retirées dans leur chambre, Marie prit la parole : « Es-tu heureuse, Dora ? »

— Et toi, chérie ?

— Oh ! oui, très-heureuse !

— Comment ne le serais-je pas alors, et doublement, puisque c'est à toi que je suis redevable de mon bonheur ? »

XIX.

Cinq ans plus tard, nous retrouvons Dora mère de deux charmants enfants. L'aînée, belle fillette de quatre ans, a les yeux et les cheveux noirs, ce qui n'empêche pas le vieux Bender d'assurer qu'elle ressemble comme deux gouttes d'eau à sa bien-aimée Catherine, qui avait les yeux bleus et les cheveux blonds. Personne n'ose le contredire, et on lui laisse sa douce illusion. Le second enfant est un garçon nommé Kilian ; il a à peine trois ans, mais il est déjà si grand, si fort, si pétulant, que rien n'est en sûreté autour de lui, au grand bonheur de son grand-père, qui voit déjà en lui le germe du meilleur tonnelier des provinces rhénanes.

Il n'y a pas ici-bas de grand-père plus heureux que Kilian Bender ; ses petits-enfants sont sa joie, son bonheur, son paradis sur la terre ;

son amour va si loin, qu'on n'ose pas les reprendre en sa présence; chaque fois qu'il rentre au logis il rapporte des provisions de bonbons, et il est enchanté quand les petits maraudeurs s'acharnent après ses poches; plus ils tirent ses habits, plus ils arrachent ses cheveux, plus il est content.

Un jour, le petit Kilian saisit la fameuse pipe d'écume de mer, tant admirée depuis longtemps et si précieuse au grand-papa. Il la jeta par terre et la brisa en mille pièces. — Joseph, témoin de ce méfait, voulut punir l'enfant; mais son père lui dit sans s'émouvoir :

« Veux-tu bien laisser ce garçon tranquille! il vaut cent fois mieux que toi. »

Le vieux Bender est tout particulièrement fier de sa belle-fille, qui l'entoure de soins et de prévenances, et il répète sans cesse à son fils : « Tu as plus de bonheur que de bon sens; tu n'es pas digne d'un bijou comme celui que tu possèdes. » Quand il traverse la rue avec Dora, il tient la tête haute; par égard pour elle, il porte tous les dimanches ses gants de coton blanc, qui jadis ne voyaient le jour qu'aux noces ou aux enterrements; il assure carrément à tout le monde qu'il rajeunit grâce aux soins de sa belle-fille. Pour s'assurer que ses forces ne diminuent pas, tous les mois il prend le marteau et met quelques cercles à un tonneau; il va sans dire que tous ceux qui l'entourent l'assurent que son bras est aussi vigoureux qu'à vingt-cinq ans. Du reste, si quelqu'un s'avisait de dire le contraire, il aurait affaire à lui.

Un des admirateurs fidèles de Dora est toujours le professeur Huber; il a maintenant dépassé le demi-siècle, et pense moins que jamais à s'enrôler sous la bannière de l'amour, surtout depuis que l'espoir fugitif que l'habile madame Rauschenbach avait fait naître en lui a été si promptement anéanti. Il vient souvent voir Bender avec lequel il est toujours lié, et passe ses soirées à causer avec son vieil ami.

L'hôtel de *l'Ange* n'existe plus; la maison a été réparée, embellie et transformée en une confortable habitation pour M. et madame Rauschenbach et leurs enfants. — Un an après son mariage, Enrich s'est décidé à venir s'établir à Mayence. Il est heureux avec sa femme et leurs parents; il vient d'être nommé conseiller municipal, au grand enchantement de sa belle-mère, qu'il entoure de prévenances, et qui est très-fière de lui. — De temps à autre l'ancienne antipathie de madame Rauschenbach contre Dora paraît renaître, surtout quand on parle de ses beaux enfants; mais un regard de Marie suffit pour la calmer.

Édouard Rauschenbach a pu s'assurer que personne ne traite sa fille

de marâtre, et que le petit Ferdinand a retrouvé en elle la plus tendre des mères; Enrich est en adoration devant sa femme, et la seule ombre au tableau est l'absence de petits êtres à aimer et qui viennent égayer le cœur des vieux parents.

Au grand étonnement de tout le monde qui prétend que les femmes sont incapables d'amitiés durables, Dora et Marie sont toujours aussi intimement liées. Dora considère son amie comme l'auteur de son bonheur. Elle comprend la grandeur du sacrifice que Marie s'est imposé pour cela, et madame Enrich admire toujours chez madame Bender ce qu'elle considère comme le type de la perfection féminine. Il s'écoule peu de jours sans que les deux jeunes femmes se réunissent et passent de longues heures dans la plus douce intimité.

Traduit de l'allemand de M. LOUIS KALISCH.

JOACHIM LELEWEL.

Histoire de la Lithuanie et de la Ruthénie, jusqu'à leur union définitive avec la Pologne, conclue à Lublin en 1569, par JOACHIM LELEWEL. Traduit par E. Rykaczewski, avec des notes du traducteur. — Paris et Leipzig, librairie A. Franck, 1860.

« Une intelligence transcendante, une érudition inépuisable, bien connue du monde scientifique, des vertus civiques pratiquées dans la pensée et dans l'action, une politique invariable, un désintéressement personnel poussé jusqu'à ses dernières limites, telles sont les qualités qui distinguaient Joachim Lelewel, né à Varsovie le 21 mars 1786, et mort à Paris le 29 mai 1861. »

C'est ainsi que s'exprime M. Léonard Chodzko, le plus ancien élève, le fidèle collaborateur et l'intime ami de Lelewel, en annonçant qu'une médaille doit être frappée en l'honneur de son illustre compatriote, et que, pour accompagner cette médaille, il prépare une biographie composée sur des matériaux autographes laissés par Lelewel.

Devant la promesse qui nous est faite d'un portrait intime et détaillé, nous n'osons produire une esquisse superficielle que nous avons essayé de tracer sur les dires de quelques amis et sur des renseignements recueillis çà et là. En attendant que M. Chodzko nous fasse connaître l'homme, nous étudierons l'écrivain, et nous ne pourrions le faire mieux que dans le présent ouvrage, offert en son nom à la *Revue germanique*.

Le livre débute par quelques chapitres sur la question si obscure de l'origine des différentes races qui habitaient la Lithuanie et la Ruthénie. En nous aidant des deux précieuses cartes historiques dont M. Chodzko a accompagné l'ouvrage, voici ce qui nous semble résumer l'opinion de ce puissant investigateur.

A côté des Slaves de la Pologne et de la Mazovie, en face des Germains et des Scandinaves, toutes nations aryennes, les races lapone, lettone et tchoude s'établirent en Europe à une époque inconnue. Quoique tartares, ces races différaient par la langue, les mœurs et le caractère, et ces différences se traduisirent en hostilités, à la suite desquelles les Lapons furent refoulés jusqu'à l'extrémité nord de l'Europe, les Tchoudes les poursuivant pas à pas et s'établissant aux places que les vaincus venaient d'abandonner.

Cette race tchoude peuplait de la Finlande à la mer Caspienne une immense étendue de pays. Les nations qui la composaient portaient à l'ouest le nom générique de Tchoudes, et à l'est celui d'Ougres; c'est du milieu de ces dernières que les Bulgares et les Hongrois ou Magyars devaient émigrer pour se loger plus confortablement le long du Danube. Les Tchoudes de l'Ouest se subdivisaient en une foule de tribus, dont nous énumérerons les principales : Esthoniens, Livoniens, Hérules ou Skirres et Anguiskirres, les ancêtres de nos Lithuaniens très-probablement, les Vinèdes, les Finnois et Scrittofinnois. On nous a conservé les noms de divers districts : ceux de la Carélie avec ses Caréliens, de la Turculanie avec ses Turcilingues, l'Ingrie, la Vironie, etc.

A son tour, la race lettone se composait de trois familles principales, celle des Cors ou Courons, de la Courlande, celle des Lettes ou Letgaliens, et enfin celle des Prussiens ou Borusques, qui habitaient l'Estie. Les Sudaves étaient les Estiens du Nord, les grands et vaillants Yadvingues étaient les Estiens du Sud. Pour frères et cousins, ils avaient les Sembiens, les Semigaliens, les Gètes ou Gers, les Galindes, les Podlassiens, etc.

Ces cantons, on le devine, n'étaient pas strictement délimités; de vastes districts pouvaient appartenir successivement ou par indivis tantôt à des Scandinaves, tantôt à des Tchoudes ou des Lettons, sans parler des Gaulois ou Bolens que Schaffarik croit retrouver dans ces parages. Il est probable que la carte de ces pays antéhistoriques dut changer maintes et maintes fois. Ainsi, nous voyons dans les récits de Procope et de Jornandès les Hérules, prédécesseurs des Lithuaniens, se joindre aux envahisseurs de l'empire romain, donner le dernier coup de bélier à l'insolent palais des Césars, et en renverser le dernier pan de muraille. Chassés plus tard par les Goths, les Hérules rebroussèrent chemin, les uns retournant dans leur patrie, les autres s'arrêtant entre l'Elbe et l'Oder, et plus spécialement dans le voisinage de l'île de Rugen, patrie de leur chef Odoacre. Quatorze ans de règne en Italie (475-489) avaient pu suffire pour donner à la horde envahissante quel-

que teinte de latin et certaines notions philosophiques, ce qui pourrait expliquer certaines légendes, certains noms, rites et usages originaires de l'Italie, qu'on est fort étonné de rencontrer parmi les populations lithuaniennes. — Établis à Rugen, les Hérules faisaient pointe en Germanie, et occupaient le poste le plus avancé de la race tchoude. A côté, les Estiens, entourés de Tchoudes et de Slaves polonais, se mêlèrent fortement avec les Saxons qui fuyaient devant Charlemagne. Que de transformations devaient s'opérer au contact de ces races diverses!

Dans cet ordre d'idées, Lelewel fait observer que le letton a presque perdu son caractère de langue primitive par un mélange incessant de mots allemands, tchoudes et slaves. Bien plus, les peuples de race lettone ont adopté différentes écritures pour leurs différents dialectes, de sorte que sur leurs drapeaux, leurs ornements et leurs monuments, se voyaient des caractères tantôt runiques, tantôt ruthènes, tantôt gothiques, tantôt formés de lettres latines retournées.

Sans citer de nouveaux exemples, nous nous croyons autorisés à conclure que des landes de Lunebourg jusqu'aux rives du lac Ladoga, dans ces vastes contrées sans délimitations géographiques naturelles, il ne peut être question de pureté de races ni de nationalités bien tranchées.

Lettons, Ruthènes et Lithuaniens vivaient sous une espèce de régime démocratique et communal. Même à la guerre et dans les combats, ils n'avaient pas qu'un seul chef, ils en avaient plusieurs, dont la prérogative principale était une bravoure hors ligne. Leur état politique et social offrait, pensons-nous, de nombreuses analogies avec celui des Indiens de l'Amérique du Nord, autant que des peuples agricoles peuvent ressembler à des peuples chasseurs. Il est à remarquer que parmi les Delawares qui s'adonnaient à l'agriculture, les Creeks, les Choctaws et Chikasaws se sont laissé gagner, comme jadis les Slaves, par la lèpre de l'esclavage, cette malédiction portée sur le travail de la terre.

Certaines communes lithuano-ruthènes, comme Novogorod la Grande, Pskow, Polotsk et Kiew, étaient de puissantes républiques, que l'histoire trouve toutes formées, sans avoir assisté à leur naissance et à leur développement. Elle apprend à les connaître par les incursions qu'elles subissaient de la part des Scandinaves, ces hardis écumeurs de mer, qui se précipitaient sur tous les rivages, depuis l'Écosse jusqu'à la Sicile, pour piller, conquêter et « gaaigner », comme dit un de leurs chroniqueurs. Novogorod et plusieurs autres villes crurent faire de la bonne politique en appelant les Varègues de Rosslagen, près d'Upsal

(d'où vient le nom de Ross, Russie, Ruthénie, imposé au pays conquis, comme celui de la Normandie par les Normands). Ces Varègues devaient servir comme troupes mercenaires, pour laisser aux bourgeois plus de loisirs, et leurs chefs devaient remplir les fonctions de pouvoir exécutif. Innocente Novogorod, qui ignorait que les républiques périssent par leur pouvoir exécutif! Ruric et ses camarades, gens fort peu naïfs, s'installèrent donc à Novogorod pour remplir leur mandat de confiance. De même, Rogvold s'implanta dans Polotsk; Oskold et Dyr, autres kniaz, kuninge ou rois russiens, se mirent à leur aise dans la riche et puissante Kiirov (Kiev). Les successeurs de Ruric s'emparèrent en outre de Smolensk, et poursuivirent leurs conquêtes en prenant le Dnieper pour base d'opération. Frappant d'estoc et de taille, même sur des concurrents varègues, ils avancèrent jusque dans l'Ukraine, massacrèrent des Khozares, pénétrèrent dans l'empire grec, dont ils pillèrent plusieurs provinces. L'appétit leur venait en mangeant; ils abordèrent plusieurs fois jusqu'aux murs de Constantinople, ils prirent pied le long du Danube. Les kniaz faisaient avancer leur résidence avec leurs conquêtes; ils la transportèrent de Novogorod à Kiirov, de Kiirov à Pereïa-Slaviets au delà du Danube, vers les monts Hémus; autant que possible ils se rapprochèrent des riches contrées qui excitaient si fort leur convoitise. Sviatoslav intervenait dans tous les démêlés des Grecs avec les Bulgares, et croyait déjà pouvoir se lancer sur sa proie, lorsqu'il périt (972) dans un combat contre les Tatars-Petschénègues. Vladimir le Grand s'avança jusqu'aux frontières de la Hongrie, de la Pologne et de la Bohême; il pénétra jusque dans la Crimée, qu'il voulut arracher aux Grecs, et s'empara de Tmoutarakan, aux pieds du Caucase. De nombreux renforts de Varègues ne cessaient d'arriver de la mère patrie; ils couraient s'enrôler au service des Russiens pour partager les bénéfices d'un métier si lucratif.

L'invasion du sol et des cités lithuano-ruthènes fut, comme toujours, suivie de l'invasion de leurs droits et de leurs coutumes par une volonté étrangère. Le pouvoir dynastique se greffa sur les libertés municipales; dans une démocratie encore informe, on vit surgir des prétentions et des usurpations plus grossières encore. Le fisc de l'autocrate varègue se superposa au fisc communal, les voyvodes et possadniks slaves furent rejetés au second rang par les kniaz. Là, comme en d'autres pays, l'ennemi victorieux se servit de l'aristocratie indigène comme d'un coin pour démolir ce qui subsistait encore de la patrie, les classes privilégiées se résignant à se voir dépouillées à condition de se rattraper sur le pauvre peuple, qui a toujours payé les frais de con-

quête. Les propriétés des paysans restèrent sous la loi communiste, expression du génie slave, tandis que les biens des boyards anciens et nouveaux furent placés sous la loi d'hérédité. Ces deux législations travaillaient concurremment au même résultat, celui d'appauvrir de plus en plus le patrimoine de la communauté au profit des riches. En conséquence, l'esclavage gagna rapidement autour de lui, se développa dans toute son infamie; et de progression en progression, en l'an de grâce 1861, on a vu des individus qui possédaient en toute propriété une cinquantaine de mille esclaves chacun, et qui pouvaient ainsi se jouer à leurs caprices, bons ou mauvais, des moyens d'existence, de la vie, de la liberté, du bonheur et de la substance même de multitudes humaines.

Dans cette esquisse de la vie sociale de ces peuples primitifs, il ne faut pas négliger l'influence du clergé ruthène, qui leur communiquait la religion, la philosophie et la civilisation du Bas-Empire. C'était le mariage d'un vieillard avec une toute jeune fille. Certes, c'est à ses dissensions religieuses que la Slavie doit attribuer sa douloureuse destinée. La Bohême se fit hussite, la Pologne se fit catholique romaine, et remit à des jésuites la direction de sa conscience, la Ruthénie se convertit à l'orthodoxie byzantine, et des missionnaires brigands, les chevaliers de Marie, Teutoniques et Porte-glaive, arrachèrent les populations de la Prusse et de la Lithuanie aux ténèbres du paganisme et les enrôlèrent de force dans le catholicisme, qu'elles devaient bientôt abandonner pour se jeter dans les bras du protestantisme luthérien. — Et maintenant, fondez une nationalité avec ces éléments discordants!

Cependant, cent cinquante ans après les premières incursions des Varègues, les divers éléments tâchaient de se grouper, tant bien que mal; les étrangers, les indigènes, les vainqueurs, les vaincus, se casaient bien ou mal. L'ordre nouveau trouva son expression dans le célèbre code de lois connu sous le nom de Vérités ruthènes, la charte vérité que Iaroslav promulgua à Novogorod en 1020. — Entre temps, la Lithuanie se peuplait, les Ruthénie Rouge, Blanche et Noire se remplissaient de villes, et par delà les bois se fondaient de nombreuses colonies : Souzdal, Yuriev des Champs, Pereiaslav-Zaleski, Vladimir, Iaroslav-Zaleski, Galitch du Nord, Kostroma et enfin Moscou, la fille superbe et ingrate. Son début fut vraiment déplorable. Écoutons Karamsin : « Le prince George Dolgorouki s'arrêta dans un » village sur les bords de la Moskova, et charmé de la beauté du site, » il voulut y établir sa demeure. Koutcho, le seigneur de cette terre,

» ayant refusé de lui céder sa propriété, Dolgorouki le fit saisir et
 » noyer dans un étang. Il fit ensuite entourer de palissades un mon-
 » ticule sur lequel fut bâti depuis le Kremlin, et jeta les fondements
 » d'une ville qu'il appela Moscou, et dans laquelle Iwan I^{er} Kalita établit
 » en 1328 la capitale de son empire. »

L'accroissement de population ne prouvait pas nécessairement une prospérité constante chez des habitants qui avaient cruellement à souffrir par les guerres civiles et par les exactions de leurs kniaz, parmi lesquels le fondateur de Moscou et son fils, André Bogolubski, tiennent une honteuse place. Ce dernier saccagea en 1169 la ville sainte de Kïïov, l'ancienne capitale de la Ruthénie, qui avait eu le tort de trop tenir à ses franchises républicaines. Le carnage fut si horrible, la ruine fut si complète, qu'aujourd'hui, sept cents ans après, Kïïov n'a pu remonter à son ancien niveau. Pareil malheur attendait Novogorod, qui fut écrasée par deux fois. Après avoir appelé les Varègues chez elle, pour confier à ces brigands l'administration de la justice, il ne restait plus à l'infortunée qu'à se mettre sous la protection des grands-ducs de Moscou. Messeigneurs de Moscou étaient de terribles protectionnistes. Pour la mieux défendre, ils resserrèrent la municipalité dans une enceinte de plus en plus étroite; bientôt il leur sembla impossible de protéger des citoyens qui resteraient libres d'aller et de venir; et pour les protéger efficacement contre tout accident, il fallait enfermer les imprudents dans un cachot noir, avec des murailles bien épaisses; il fallait les enchaîner à de lourds anneaux de fer pour préserver les maladroits de se cogner la tête contre les murs. — Novogorod finit par comprendre le raisonnement, et en 1478 elle se rendit à discrétion au tzar, qui lui octroya incontinent un château fort, de nouvelles lois et de nouveaux impôts, fit exiler à Moscou la cloche des comices réputée séditieuse, et transporter au fond de la Moscovie des milliers de citoyens. Et comme les souvenirs de sa grandeur républicaine pouvaient devenir dangereux, en réveillant l'esprit de rébellion et d'anarchie, l'autorité compétente dut se résoudre à faire un exemple. C'est encore Karamsin qui parle : « En 1570, Iwan le Terrible se transporta » en personne à Novogorod. Tous les jours on amenait devant lui et » son fils, qu'il devait un jour assommer lui-même avec un bâton ferré, » cinq cents et jusqu'à mille Novogorodiens, qui étaient aussitôt mas- » sacrés, torturés ou brûlés au moyen d'une certaine composition. » Quelquefois ces malheureux, attachés à des traîneaux, étaient traînés » sur la rive du Volkov. Là, de la hauteur du pont, on les précipitait, » par familles entières, les mères avec des enfants à la mamelle, tandis

» que, montés sur des bateaux, des soudards armés de pieux, de lances
 » et de haches, mettaient en pièces les malheureux qui surnageaient.
 » Cette désolation dura six semaines, et finit par un pillage général.
 » Soixante mille hommes périrent alors, tant à Novogorod qu'aux
 » environs. Le Volkov était encombré de cadavres, de membres mu-
 » tilés, et les flots, teints de sang, furent longtemps à les charrier jus-
 » qu'au Lagoda. » Aujourd'hui Novogorod ne compte que huit mille
 habitants; ses soixante-deux églises, dispersées sur une étendue de
 deux lieues, s'élèvent séparées par des décombres ou des terres
 incultes.

Trente-trois ans après, un même sort atteignit les républiques de
 Pskov et de Smolensk.

Sur ces entrefaites, les Tatars Mogols apparurent sur la scène; ils
 subjuguèrent, pillèrent, massacrèrent, et furent massacrés à leur tour.
 Dans un mélange de races déjà suffisamment embrouillé, ils appor-
 tèrent une complication nouvelle. Voyvodes, ducs et grands-ducs,
 républiques, villes, provinces et kniaz se faisaient la guerre; Ruthènes
 de toutes couleurs, Lithuaniens, chevaliers allemands, rois de Bohême
 et de Pologne se querellaient ou se battaient contre les Tatars; on
 s'était battu contre les Magyars, on allait se battre contre le Turc. —
 Comment d'honnêtes gens pouvaient-ils se reconnaître dans pareil
 gâchis? — L'état social n'offrait pas un moindre désordre. C'était un
 singulier mélange de duchés, de seigneuries féodales, d'institutions
 despotiques et cléricales, de républiques aristocratiques ou démocrat-
 iques, de lois communistes ou de stricte propriété, de paganisme, de
 catholicisme papiste et d'orthodoxie grecque, de sauvagerie et de civi-
 lisation byzantine. L'histoire politique des nations slaves n'est autre
 chose qu'une suite de sanglants conflits entre ces principes divers, et le
 développement d'éléments qui cherchaient à se débrouiller du chaos.

En étudiant plus attentivement ce désordre, on finit par reconnaître
 que là aussi toutes les luttes sont dominées par l'antagonisme des deux
 principes que les sociétés barbares prennent pour des ennemis, et que
 les sociétés futures comprendront être indispensables à l'organisme
 politique autant que le sang artériel et le sang veineux le sont à l'orga-
 nisme physiologique : l'ordre et la liberté, voulons-nous dire. Dans
 ce conflit, la Pologne et la Moscovie semi-tatare nous semblent repré-
 senter, l'une le républicanisme nobiliaire, et l'autre une autocratie
 féodale. Le tzar guerroyait et conquérait; sans vergogne aucune,
 comme son rival, l'empereur d'Allemagne, il faisait voltiger dans les
 plis de sa bannière l'aigle à deux têtes, pour afficher ses prétentions à

la domination universelle et au double héritage de l'empire d'Orient et de l'empire d'Occident. Au contraire, c'était librement et spontanément que les populations se donnaient à la Pologne. Ainsi, en 1340, après la mort du dernier duc de Kalitch, les Ruthènes vinrent demander à Casimir le Grand de réunir leur pays à la Pologne; ainsi la Prusse s'unit à la Pologne en 1454; la Livonie le fit en 1561 par le pacte de Vilno, et finalement par l'union de Lublin, conclue en 1569; la Pologne et le grand-duché de Lithuanie ne devaient plus former qu'une seule république sous le gouvernement d'un même roi.

Et toutefois, dans cette lutte entre la Pologne et la Moscovie, ce fut la dernière qui l'emporta, car il arriva un moment funeste où la Pologne vit réunies contre elle, d'abord une moitié de la Pologne elle-même, puis la Russie, la jeune Prusse et la vieille Autriche. Le despotisme pur et simple remporta une éclatante victoire sur les aspirations confuses d'une Pologne mi-monarchique et mi-républicaine. La victoire fut-elle définitive? — C'est là tout une autre question.

Parce que les deux principes ont été violemment renfermés dans le même compact politique, ils ne resteront pas pour cela sans action et sans réaction réciproque; si on russifie la Pologne malgré elle, la Russie se poloniserá insensiblement; des éléments étrangers introduits de vive force dans le grand corps russe le désagrègent et le pénètrent d'un autre esprit. Le démembrement de la Pologne a conclu le premier acte du grand drame de l'histoire slave. Le rideau se lève aujourd'hui sur le second acte, qui ouvre par l'édit d'Alexandre II sur l'affranchissement des esclaves. Qui vivra verra!

Dans ce plaidoyer de Lelewel, écrit sous forme de récit, la Pologne, supprimée politiquement, revendique son patrimoine confisqué naguère; bien plus, elle revendique la Lithuanie et la Ruthénie, c'est-à-dire la Russie par excellence. Elle proteste que la Russie d'Europe, déboutée de ce titre usurpé, devrait être désormais réduite à porter son vrai nom de Moscovie, répondant en géographie au double bassin du Don et du Volga.

Si nous avons conservé des doutes sur la doctrine de ce livre, ils auraient été bientôt levés par la lecture de l'introduction, ou plutôt du manifeste qui l'accompagne. C'est une réponse au récent pamphlet de M. le prince Troubetskoï, qui argüe précisément du nom de Ruthénie et de Russie Rouge pour réclamer la partie orientale de la Gallicie.

au nom du droit sacré des nationalités. C'est à la Russie de revendiquer contre l'Autriche les droits de la Pologne; il faut que Catherine II somme Marie-Thérèse de restituer entre ses mains une propriété mal acquise!

Le raisonnement de M. le prince Troubetskoï est vraiment très-original, et, autant que nous en pouvons juger de seconde main, peut se résumer ainsi : « La Ruthénie était le cœur de la Pologne. La » Ruthénie et la Russie étant incontestablement deux noms identiques, » il n'a pas existé de Pologne en dehors de la Russie. Et s'il n'y a pas » eu de Pologne en dehors de la Russie, l'Autriche et la Prusse ont » dépouillé la Russie par le partage de la Pologne. Qu'on leur fasse » rendre gorge! »

Après avoir réfuté historiquement l'argumentation ci-dessus, l'auteur rappelle que, par le traité de 1815, la Pologne devait jouir, sous la sauvegarde de l'Europe, d'une représentation nationale; — qu'en 1856, au congrès de Paris, sur une proposition qui fut faite d'agiter la question polonaise, le comte Orloff se leva pour dire que son auguste maître accorderait de son propre mouvement plus que les Polonais eux-mêmes n'oseraient espérer.

Puis, en regard de ces déclarations si formelles, l'écrivain cite trois harangues d'Alexandre II : « Ne rêvez pas, » disait-il en 1858 aux Polonais de Varsovie qui lui faisaient grand accueil; « ne rêvez pas, » car je saurai sévir! Tout ce que mon père a fait, il l'a bien fait! » Sans doute il ne se rappelait pas qu'en 1835 son père Nicolas avait prononcé ces terribles paroles : « Je suis prédestiné pour exterminer » la Pologne et le catholicisme! »

Plus tard, en 1859, à Kamienitz-Podolski, aux députations qui lui demandaient de tolérer le culte catholique et la langue polonaise dans un pays de race catholique et polonaise, Alexandre répondit : « Je suis » un empereur russe, et je suis sur le sol russe; je ne veux avoir rien » de commun avec la Pologne ni avec les Polonais! »

Et en 1860, après l'entrevue des trois souverains du Nord à Varsovie, l'empereur Alexandre fit mander auprès de lui le maréchal de la noblesse polonaise pour lui dire : « Je suis mécontent de l'accueil » qu'on m'a fait, et je veux qu'on sache en Europe et parmi vous qu'il » n'y a pas de Pologne! »

Ces paroles jettent une bien triste lueur sur les derniers événements de Varsovie.

L'auteur commente ensuite ces discours avec des réflexions bien fortes. Comme nous ne nous sentons pas libres d'exprimer notre blâme

sur les adversaires de la nationalité polonaise, nous ne nous sentons pas libres non plus d'exprimer notre blâme sur ses défenseurs. Toutefois, même en ce moment, la justice et le sentiment de la fraternité des nations nous imposent le devoir de dégager la responsabilité du peuple russe à l'égard de faits qu'il subit, et nous prions l'écrivain de Kamienietz de se rappeler la sublime devise que les soldats polonais qui se battaient contre les régiments russes avaient inscrite sur leur drapeau : « Pour notre liberté et pour la vôtre ! »

ÉLIE RECLUS.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE ET CRITIQUE.

BIBLIOGRAPHIE FRANÇAISE.

PHILOLOGIE ET ETHNOGRAPHIE.

Ethnogénie gauloise, ou Mémoires critiques sur l'origine et la parenté des Cimmériens, des Cimbres, des Ombres, des Belges, des Ligures et des anciens Celtes, par ROGET baron DE BELLOQUET. Introduction. Première partie. Glossaire gaulois. — Deuxième partie. Preuves physiologiques. Types gaulois et celto-bretons. — Paris, 1858-1861, 2 vol. in-8° de 286-xvi, xii-315 pages, avec des tableaux et des planches.

Enfin voilà un ouvrage d'une véritable et consciencieuse érudition, un ouvrage bien réellement inspiré par la passion de la vérité historique, et qui ne s'épargne ni labeur ni recherches pour la démêler à travers la confusion des témoignages tronqués ou contradictoires. Chercher ainsi la vérité sans système, sans parti pris, sans autre mobile que la vérité même, c'est une condition excellente pour la rencontrer en effet; et s'il arrive que l'auteur lui-même se trompe en quelque point obscur ou douteux, — n'est-ce pas le lot de l'humanité de toujours côtoyer l'erreur? — comme il n'a dissimulé ni amoindri aucun témoignage (ainsi que l'ont fait trop souvent ceux qui ont voulu avant tout édifier un système), son travail porte toujours avec lui sa propre vérification. M. Roget de Belloguet est d'ailleurs profondément maître de son sujet; on sent que par une longue étude il en domine aisément l'ensemble, en même temps qu'il en a exploré toutes les sources et sondé tous les détails. Il possède en outre une qualité hautement appréciable, qui s'allie heureusement à la vivacité du trait et à la saillie gauloise : chez lui, le savoir s'appuie toujours sur une indispensable direction, celle du bon sens. Le bon sens dans l'érudition, c'est-à-dire la recherche de ce qui avant tout est simple, possible, vraisemblable, de ce qui ressort le plus naturellement des données connues et de la nature des choses, ce n'est ni un aussi mince éloge ni un mérite aussi commun qu'on le pourrait croire.

M. de Belloguet n'est pas d'ailleurs un nouveau venu dans la science. Il a publié en 1847 des *Questions bourguignonnes*, qui, du premier coup, le classèrent parmi les investigateurs les plus judicieux à la fois et les plus exacts de notre ancienne histoire. Cette excellente monographie, consacrée à une des populations les plus remarquables qui s'établirent dans les Gaules du quatrième au cinquième siècle, mérita à son auteur une des médailles d'or que l'Académie des

inscriptions décerne chaque année au meilleur travail sur nos antiquités nationales. En s'attaquant à l'antiquité gauloise tout entière, M. de Belloguet n'a pas changé de terrain; il l'a seulement agrandi.

Le terrain n'est pas seulement plus vaste; les questions à résoudre y sont devenues bien autrement nombreuses, bien autrement obscures, bien autrement complexes et difficiles. Il y a longtemps que les origines celtes et gauloises ont occupé les érudits. Bien des volumes ont été écrits sur ce sujet, qui touche à la fois aux temps primitifs de la Germanie, de la Gaule et des Îles Britanniques; bien des hypothèses ont été hasardées pour concilier les autorités anciennes, plus d'un système a été élevé pour répondre au besoin de liaison et d'unité qui est dans les habitudes de notre esprit. Sans méconnaître ce qu'il y a de bon dans beaucoup de ces travaux, et sans en négliger les éclaircissements utiles, M. de Belloguet a trouvé dans la plupart d'entre eux tant de parties faibles ou incomplètes, et souvent aussi tant de vues manifestement contraires aux faits qui semblent les plus certains, qu'il lui a paru indispensable de reprendre la matière à fond et dans les sources mêmes. Ces sources, bien qu'on ait à y regretter de trop fréquentes lacunes, n'en sont pas moins nombreuses et surtout très-diverses. L'antiquité nous a laissé des textes et des monuments; et dans une partie des populations actuelles de la France et de la Grande-Bretagne on peut encore rechercher quelques vestiges au moins de la langue des anciens Celtes et de leur type physique. Ce grand problème des origines celtiques comporte donc trois études distinctes, quoique connexes : l'étude historique et archéologique, l'étude philologique, l'étude physique. Toutes les questions celtiques et gauloises se ramènent à ces trois termes, et le plus grand nombre ne se peuvent résoudre que par les indications combinées qui en dérivent.

M. de Belloguet n'en a omis aucune. Il est aisé de voir qu'il a compulsé tous les textes, non-seulement les plus connus et ceux que l'on cite communément, mais beaucoup d'autres ignorés ou négligés. Il est entré dans l'étude comparative des quatre dialectes celtiques encore existants; et enfin, s'il s'est reposé sur les antiquaires anglais pour l'étude physique des Irlandais, des Kymris du pays de Galles et des Gaëls ou Highlanders de la haute Écosse, il a visité personnellement nos Bretons armoricains et les montagnards de l'Auvergne, c'est-à-dire les deux groupes de nos populations françaises que l'on peut croire avoir conservé avec le moins d'altération le vieux sang gaulois.

Un travail entrepris par un esprit logique et pénétrant, avec une telle conscience d'investigation, est bien fait sans doute pour inspirer la confiance, alors même qu'il irait contre certaines idées reçues que l'on s'était habitué à regarder comme des vérités acquises. Néanmoins, comme l'esprit d'examen ne perd jamais ses droits, il faut s'attendre à ce que les conclusions de notre savant critique rencontrent aussi des contradicteurs; et ces contradictions sont désirables, car la lutte développe la force, et c'est par la controverse scientifique que s'établissent les opinions définitives. Au fond, d'ailleurs, l'ouvrage de M. Roget de Belloguet a lui-même pour objet précisément de soumettre au contrôle rigoureux des autorités et des faits le système développé par M. Amédée Thierry dans son *Histoire des Gaulois*, système plus simple, il faut le reconnaître, et mieux lié dans toutes ses parties, qu'aucun de ceux qui l'avaient précédé. Aussi fut-il, on peut dire, adopté d'enthousiasme; et, fortifié par les

observations d'un savant naturaliste, M. Williams Edwards, qui a puissamment contribué à l'élan que les études ethnologiques ont pris en France depuis trente ans, il a été accepté comme une restitution démontrée par tous les écrivains qui depuis lors ont touché à nos origines. Maintenant, voici M. de Belloguet, fort d'une étude approfondie, qui oppose aux déductions d'Amédée Thierry des objections très-sérieuses, et qui ne craint pas, dans l'entraînement de sa conviction, de qualifier de roman ces pages, jusqu'à présent si respectées, de l'historien des Gaulois. Ce jugement sera-t-il accepté sans restriction? En reconnaissant, comme il est impossible de ne pas le faire, ce que les recherches de M. de Belloguet portent avec elles d'autorité et d'incontestable évidence, faudra-t-il pour cela répudier sans distinction toutes les vues de son prédécesseur? L'opposition est-elle entre eux tellement radicale, qu'il n'y ait aucune conciliation possible? ou bien ne faudrait-il voir dans les conclusions différentes de l'historien et de l'ethnologue que les deux premières instances d'un grand débat scientifique, qui attendrait encore son arrêt suprême? Cet arrêt, d'ailleurs, pourra-t-il être jamais motivé d'une manière absolue sur tous les points du litige, quand il s'agit de faits en partie antérieurs à l'histoire, ou qui reposent sur d'obscures traditions et des témoignages incertains? Nous n'aurons pas la présomption, en aurions-nous la compétence, de formuler un jugement, dans un examen de quelques pages, sur des faits d'une appréciation si difficile; nous allons seulement essayer de remplir fidèlement les fonctions de rapporteur, et de faire ressortir, autant qu'il nous sera possible, ce que l'on peut regarder comme établi avec une certitude au moins relative, et ce qui peut paraître encore susceptible de doute.

Rappelons d'abord en peu de mots les idées d'Amédée Thierry, ce que l'on appelle son *système*, sur la distribution et les affinités originaires des populations qui occupaient la Gaule au temps de la conquête romaine.

Trois peuples, au rapport de César, distincts par la langue, les institutions et les lois, se partageaient l'étendue de la Gaule : au sud-ouest, entre les Pyrénées et la Garonne, les Aquitains; au centre, depuis la Garonne jusqu'à la Seine et à la Marne, et depuis l'Océan jusqu'aux Alpes, les Celtes; au nord-est, entre la Seine et le Rhin, les Belges. Ceux qui, dans leur propre langue, se donnaient le nom de Celtes, les Romains les nommaient Gaulois (*Galli*); et quant aux Belges, issus pour la plupart des Germains (*plerique Belgæ orti a Germanis*), ils avaient autrefois (*antiquitus*) franchi le Rhin pour venir s'établir dans le nord de la Gaule, d'où ils avaient expulsé les Celtes. La tradition racontait encore que les Belges seuls, alors que la Gaule entière avait eu à souffrir des Teutons et des Cimbres, avaient pu maintenir la sécurité de leurs frontières; cette tradition devait évidemment se rapporter à la migration cimbrique de l'année 112 avant l'ère chrétienne, exterminée par Marius dans les plaines de Verceil. Voilà ce que dit l'auteur des Commentaires, tant sur ses propres observations que sur les informations recueillies dans le pays. Les géographes du même temps, Strabon notamment, d'après un ouvrage aujourd'hui perdu de Posidonius, ajoutent ou précisent quelques détails. Ainsi, nous apprenons par eux que les Aquitains différaient absolument des Celtes et des Belges, non-seulement par leur idiome, mais aussi par la conformation physique, qui se rapprochait de celle des Ibères; et, en second lieu, que toute la zone littorale qui borde la Méditerranée, depuis l'extrémité orientale des Pyrénées jusqu'aux Alpes et au

delà, avait été possédée originairement par les Ligures, peuple que l'on regardait comme d'extraction ibérienne. Quant aux Gaulois proprement dits, tant ceux de la Gaule subjugués par César que les bordes qui avaient anciennement brûlé Rome et poussé leurs courses jusqu'en Grèce, les écrivains grecs et latins en parlent toujours comme d'une race remarquable par sa haute stature et par ses cheveux blonds; moins blonds cependant, ou d'un blond moins pur que les Germains, *Gallia vicino minus est infecta rubore*, comme s'exprime un poète du temps d'Auguste¹. Voilà, pour nous en tenir aux traits essentiels et caractéristiques, à quoi se bornent les observations que nous ont laissées les anciens. Si maintenant on compare ces données à ce qui existe aujourd'hui dans les pays que l'antiquité attribuait aux Celtes, c'est-à-dire en France, en Belgique et dans les îles de la Grande-Bretagne, que trouve-t-on? Sous le rapport physique, la France et la Belgique réunies, — ce qui répond à notre ancienne Gaule, — présentent, du sud-ouest au nord-est, trois nuances aisément reconnaissables; non pas trois zones nettement tranchées, car on passe en général de l'une à l'autre par des tons fondus et gradués, mais des nuances qui néanmoins se détachent l'une de l'autre par un aspect général et des caractères propres. Vers la Méditerranée et dans l'ancienne Aquitaine, on voit dominer le type méridional, taille moyenne, cheveux noirs ainsi que les yeux, physionomie expressive, dialectes fortement accentués, toutes les habitudes du corps vives et mobiles, comme celles de l'esprit. Dans la zone centrale, les habitudes sont plus posées, la taille se maintient dans des proportions médiocres, les yeux sont gris, ou noisette, ou d'un blond profond; les cheveux, rarement noirs, prennent toutes les nuances intermédiaires, depuis le blond fade jusqu'au brun foncé. Au nord-est enfin, dans ce qui forme la Belgique et la Prusse rhénane, avec nos départements limitrophes, la taille s'élève, la coupe du visage s'allonge, les cheveux blonds et les yeux d'un bleu clair sont beaucoup plus habituels, sinon dominants, mais aussi le corps devient plus massif et les habitudes plus pesantes. Tels sont les traits dominants qu'on peut reconnaître dans les trois régions, à travers la diversité infinie qui résulte du mélange de tous les types. Dans les idiomes, on observe une distribution analogue, quoique la langue française, où se sont fondus les éléments celtes, romains et germaniques, ait passé son niveau sur toute l'étendue du sol. Dans le Sud, les dialectes ont gardé, comme les habitants, leur physionomie méridionale, tandis qu'au nord-est l'allemand et ses rudes patois forment le fond de la langue; la région centrale, ce qui répond à la Celtique propre, a seule conservé les restes de l'ancienne langue gauloise. Non-seulement on en retrouve de nombreux débris au fond des patois de toutes nos provinces, mais un dialecte celtique, le breizad, se parle encore parmi les paysans de la basse Bretagne, dans ce qui forme aujourd'hui le département du Finistère. Si maintenant nous traversons le bras de mer qui sépare la France des îles Britanniques, nous trouvons trois ou quatre dialectes encore vivants dans le pays de Galles, en Irlande, dans l'île de Man et dans la haute Écosse, très-rapprochés du breizad, et formant évidemment avec celui-ci autant de rameaux d'une même souche originaire. Le nom du pays de Galles nous reporte d'ailleurs à l'antique appellation des *Galli* ou Gaulois, quoique les habitants actuels se nomment entre eux Kymri; mais le nom classique s'est conservé chez

¹ Manil. *Astron.* iv, 713.

les *Highlanders* ou montagnards de la haute Écosse, dont l'appellation nationale est Gaëls. Les Gaëls, de même que les Kymris et les Irlandais, — et nous pouvons ajouter les bas Bretons, — ont été représentés tantôt comme des populations à cheveux noirs, tantôt comme des populations blondes; M. Amédée Thierry, d'après M. Williams Edwards, rapporte les Kymris du pays de Galles au type blond, et les Gaëls écossais, de même que nos bas Bretons, au type à cheveux noirs. La vérité est que chez tous on voit se produire les deux types, avec toutes les nuances intermédiaires qui sortent de leur rapprochement.

Voilà les faits; voici la signification et la liaison que leur a données l'auteur de *l'Histoire des Gaulois* :

Deux races différentes occupèrent la Gaule de temps immémorial : les Aquitains au sud, les Celtes au centre et au nord.

Les Aquitains, peuple à cheveux noirs, étaient d'extraction ibérienne; les Ligures en étaient une ramification.

Les Celtes se partageaient en deux branches profondément distinctes : les Celtes propres, qui occupaient la plus grande partie de la Gaule depuis une époque inconnue, et les Belges, dont le nom national était Kymri, et dont l'établissement était très-postérieur.

Les Celtes étaient un peuple de stature médiocre, la face plutôt ronde qu'ovale, les yeux et les cheveux noirs; leur langue, comme leur type, se retrouve chez les Gaëls de la haute Écosse.

Les Belges ou Kymris étaient un peuple de grande taille, les cheveux blonds, la face ovale très-prononcée; les Kymris actuels du pays de Galles et les Bretons de la basse Bretagne en gardent le type et l'idiome, de même que les premiers en ont perpétué le nom.

Les Kymris ou Belges ne formaient originairement qu'un seul peuple avec les Kimbri ou Cimbres de la Germanie occidentale, et les Cimbres eux-mêmes tiraient leur origine des Kimméri ou Cimmériens qui demeuraient, au septième siècle avant notre ère, sur les bords septentrionaux du Pont-Euxin et sur le bas Danube, ainsi que nous l'apprend Hérodote.

Il y a plus : les faits dont Hérodote nous a transmis le souvenir expliquent l'émigration des Cimmériens vers l'ouest de l'Europe.

On sait qu'attaqués par une formidable irruption de Scythes, ils furent contraints d'abandonner leurs terres. Hérodote raconte qu'ils passèrent en Asie Mineure, se jetèrent sur l'Ionie et s'emparèrent de Sardes, qu'ils conservèrent pendant quarante ans. Ce grand déplacement dut arriver vers le milieu du septième siècle avant l'ère chrétienne.

Mais il paraît peu vraisemblable que le corps tout entier du peuple cimmérien ait émigré en Asie Mineure, et l'on peut supposer que le gros de la nation se porta plutôt vers l'ouest, en longeant le Danube ou les Karpathes, ce qui les éloignait plus sûrement des Scythes¹.

L'émigration cimmérienne gagna ainsi la Baltique et le Rhin. Là il se fit une séparation. Une partie s'établit dans la grande péninsule qu'on nomme aujourd'hui le Danemark et qui prit d'eux le nom de Chersonèse Cimbrique; une autre partie franchit le Rhin, pénétra dans le nord de la Gaule, en expulsa les

¹ Fréret avait déjà développé cette hypothèse, dans son Mémoire de 1745 sur les Cimmériens. (*Académie des insc.*, t. XIX.)

Celtes, comme le dit César, et y forma ce corps de nation qui fut connu depuis sous le nom de Belges.

Ceci dut arriver vers la fin du septième ou le commencement du sixième siècle, c'est-à-dire vers l'an 600.

A cette époque, en effet, on voit se produire une grande perturbation au sein des populations celtes. C'est vers l'an 600 que Bellovèse et ses Gaulois se jettent sur l'Italie, en même temps qu'une autre émigration gauloise se dirige vers l'intérieur de la Germanie sous la direction de Sigovèse.

Plus tard, des tribus de Belges-Kymris appelées Brydaïn, ou, selon la transcription latine, *Britones*, passèrent le détroit près duquel ils demeuraient (notre détroit de Calais), et s'établirent dans le sud de l'île voisine, qui prit d'eux le nom de Bretagne. Ce sont les descendants de ces Bretons, refoulés dans l'ouest par les Anglo-Saxons, qui occupent actuellement le pays de Galles sous leur nom national de Kymris. Les Belges-Kymris s'étendirent aussi de proche en proche sur tout le littoral de la Gaule du nord jusqu'à la Loire inférieure.

C'est ainsi que M. Amélie Thierry groupe et présente les événements qui constituent, selon lui, les premiers chapitres connus de l'histoire de la Gaule.

Il s'empare, on le voit, des grands faits indiqués dans les anciens auteurs où figurent le nom des Cimmériens ou des Cimbres et le nom des Gaulois, il les relie entre eux par le rapprochement des dates, il remplit les lacunes par des suppositions plus ou moins acceptables, il complète les données historiques par les données ethnologiques, et il forme du tout un corps d'histoire primitive en grande partie hypothétique, sans doute, mais habilement présenté, savamment développé, et qui, depuis trente ans, fait autorité dans la science.

C'est à ce système à la fois historique et ethnologique que s'attaque M. Roget de Belloguet. Il en fait ressortir les parties faibles, il en relève les omissions et les erreurs, il y substitue un autre enchaînement et d'autres rapports qu'il nous reste maintenant à faire connaître.

Disons tout d'abord que le travail de M. de Belloguet n'a nullement le caractère d'une œuvre polémique. Le savant critique a donné à son livre une forme plus profonde et plus durable. Il reprend un à un, nous l'avons dit, tous les éléments de la question celtique, il les étudie, il les commente, il en discute la valeur et la portée, puis il les groupe à son tour dans l'ordre qui lui semble ressortir de la logique des faits, avant d'y chercher le dernier mot de nos origines. Si les conséquences qui ressortent de cette méthode sévère sont vraies, il est clair que ce qu'il y a de contraire dans les systèmes antérieurs ne saurait l'être.

L'auteur a commencé par l'élément philologique. C'est l'objet de sa première partie, publiée en 1858. Partant de ce principe, aujourd'hui incontestable, que le celtique est un des idiomes antiques qui, avec le teuton, le latin, le grec, le slave et leurs dialectes, forment la partie européenne de l'immense famille des langues aryennes dont le sanscrit est le prototype le plus complet, et montrant dans cette communauté d'origine la raison des nombreuses analogies fondamentales qui existent entre le celtique, le teuton et les autres langues de l'ancienne Europe, il rappelle comment ces analogies, aperçues avant qu'on en eût découvert la cause primordiale, enfantèrent les systèmes exclusifs, tous également faux parce qu'ils étaient tous incomplets, qui tantôt ont voulu tout rapporter aux Celtes dans les langues européennes, ou, par opposition, qui n'ont voulu voir dans le celtique qu'un dialecte germanique. M. de Belloguet s'étonne avec

raison que quelques-uns de ces systèmes aient pu se produire encore après les récents progrès de la philologie comparée, qui a constaté l'individualité de chacune de ces langues, qui en a délimité le domaine respectif, qui a parfaitement établi leur développement propre et isolé, et qui a pu reconnaître, dans les particularités de leur organisme, les indices plus que probables de leur antiquité relative. M. de Belloguet établit ensuite, en s'appuyant d'un grand nombre de travaux spéciaux, que les langues actuellement parlées dans la basse Bretagne, en Irlande, dans l'île de Man, dans le pays de Galles et dans la haute Écosse, ont entre elles une analogie intime, et ne sont séparées que par les différences qui constituent les dialectes; et pour achever la démonstration intérieure de ce fait historiquement reconnu déjà, que ces dialectes gaël et kymrique de la Grande-Bretagne et de la Bretagne armoricaine représentent bien le celte que parlaient les anciens Gaulois, il dresse la liste de tous les noms et de tous les mots gaulois qui nous ont été conservés par les auteurs ou par la nomenclature géographique, et montre que la presque totalité de ces mots et de ces noms s'expliquent aisément par les dialectes celtiques actuels, quand ils ne s'y retrouvent pas intégralement. L'auteur a réuni dans ce glossaire gaulois, comme il le nomme, une multitude de faits et de renseignements instructifs, qui en font une véritable encyclopédie celtique. Le nombre de mots de notre ancienne langue nationale qu'il a ainsi recueillis, se monte à près de quatre cents. D'autres ont dressé des listes beaucoup plus nombreuses; mais M. de Belloguet n'a voulu admettre dans la sienne que les mots qui peuvent produire un certificat d'origine parfaitement authentique.

La conclusion historique de cette première partie des études de M. de Belloguet, c'est que nonobstant les premières lignes des Mémoires de César, « Belgæ, Aquitani et Celtæ *linguâ*, institutis, legibus inter se differunt », texte qu'on a pris, dit-il, d'une manière trop absolue, quant à la langue, en ce qui se rapporte aux Belges et aux Celtes, c'est, disons-nous, qu'il n'y avait pas de différence constitutive et fondamentale entre le celte et le belge, pas plus qu'il n'y en a aujourd'hui entre le kymreg du pays de Galles et le gaël des Highlanders. Les différences qui séparaient le langage des deux peuples de la Gaule ne les empêchaient pas de se comprendre réciproquement. « Pour résumer mon opinion », dit l'auteur, je pense que l'ancien gaulois, avec ses variétés, ou si l'on veut ses dialectes encore flottants peut-être, ne formait qu'une seule et même langue, qui tenait à la fois au kymrique et au gaëlique modernes, plus rapprochée du premier par son vocabulaire, et du second par les désinences ou les flexions qu'elle possédait encore comme ses sœurs indo-européennes. Cette langue était donc positivement celtique et non tudesque... »

Il faut pourtant se rappeler, à l'appui de la distinction posée par César, l'origine germanique si positivement attribuée « au plus grand nombre des Belges » dans un autre passage des Commentaires que nous avons déjà noté, passage qui a dû être un des principaux points de départ du système historique d'Amédée Thierry. Non pourtant qu'à nos yeux ce passage implique nécessairement la conclusion que les Belges parlaient teuton. D'une part, M. Belloguet a montré par de trop bonnes raisons que tout l'ensemble des récits de César est absolument contraire à cette séparation radicale des Belges et des Celtes; et d'autre part, la connexité fondamentale du kymreg gallois, qui représente le dialecte belge, et du gaël highlander, qui représente plus spécialement le celte, con-

duit à la même conclusion. Il y avait donc seulement entre les deux peuples une différence de dialectes, nous l'accordons, bien que cette différence dût être assez marquée pour justifier, au moins pour un étranger, le « *lingua inter se differunt* » de César.

Il faut, dans ce cas, reconnaître de deux choses l'une : ou les Belges, après être sortis de la Germanie pour s'établir par la force dans le nord de la Gaule, renoncèrent à leur langue pour adopter la celtique ; ou bien leur idiome paternel était réellement un dialecte celtique, et alors il faut admettre que les informateurs dont César a reproduit le rapport (*Commentar.*, II, 4) ont dit à tort « *ortos a Germanis* » pour « *ortos e Germania* », ce qui n'est certes pas impossible chez des gens qui ne devaient pas avoir des idées bien rigoureuses sur les choses d'ethnologie. Nous regardons, pour notre compte, cette idée comme extrêmement plausible, car la supposition d'un changement de langue n'est guère acceptable ; mais alors, prenez-y garde, nous sommes ramenés, par une chaîne de raisonnements presque nécessaires, à une partie des suppositions d'Amédée Thierry : je ne dis pas à tout le système, plusieurs points n'en sont réellement plus soutenables, mais à une partie du système. La population celtique du pays de Galles descend principalement des Bretons, et les Bretons étaient une tribu belge, ce qui n'est pas contesté. Mais les Bretons gallois se donnent à eux-mêmes et à leur idiome le nom de Kymreg ; il s'ensuit donc que les Belges, en tout ou en partie, étaient eux-mêmes des Kymris. Or, il est bien difficile de ne pas admettre, quoique la synonymie soit contestée par M. de Belloguet, que Kimri et Kimbri (Cimbri, dans la prononciation latine) ne soient pas un seul et même ethnique ; de même qu'entre Kymri et Kimmerii, il n'y a réellement aucune différence. On pourrait même alléguer, en faveur de cette chaîne de synonymies, des raisons historiques qui ont échappé à l'auteur de *l'Histoire des Gaulois*. Nous sommes donc, je le répète, ramenés par là à une partie notable des inductions d'Amédée Thierry, sans pourtant qu'il soit nécessaire de reconnaître avec lui une différence absolue de race entre les Celtes et les Belges. Il suffit de se ranger du côté des autorités anciennes qui ont fait des Cimbres (et conséquemment des Cimmériens pontiques d'Hérodote) un peuple celtique. Il y a, ai-je dit tout à l'heure, des raisons historiques qu'on n'a pas fait valoir, qui appuient la double parenté des Cimmériens avec les Cimbres, et des Cimbres avec les Celtes ; je me bornerai à rappeler le passage de Flavius Josèphe (vers l'an 80 de notre ère) qui, dans ses *Antiquités juives* (I, 6), identifie les enfants de Gomèr avec les Galates (forme grecque du nom des Celtes, dont, pour le dire en passant, on retrouve l'analogue, et peut-être l'origine, dans le Gwyddelad des Triades galloises, où ce nom désigne les Gaëls d'Albanach), et un autre passage encore plus négligé du prophète Ezéchiel (vers l'an 590 avant J. C.), qui attribue évidemment la même dénomination de Gomèr aux Cimmériens pontiques d'Hérodote. (Ezech. xxxviii, 6.) Il y aurait plus d'une considération intéressante à tirer, surtout de ce dernier passage ; je ne puis que le signaler. Ce qui ressort de tout ceci, c'est qu'indépendamment des textes plus ou moins précis qui sont arrivés jusqu'à nous, il y avait dans l'antiquité certaines notions générales sur la parenté des peuples qui se font jour çà et là chez les écrivains, et dont on aurait tort de ne pas tenir compte. Mais je ne me suis que trop arrêté déjà à ces considérations incidentes ; je me hâte de revenir à M. de Belloguet, pressé que je suis par le peu d'espace qui me reste à lui consacrer.

Ses conclusions posées en ce qui touche la langue, à savoir, que le belge et le celte n'ayant pas de différences essentielles, il ne se parlait dans la Gaule (à part l'Aquitaine) qu'un seul et même idiome, il lui reste à rechercher si les données physiques s'accordent avec ce premier résultat. Cette recherche est l'objet de la seconde partie de l'ouvrage tout récemment publiée.

M. de Belloguet commence par examiner le principe controversé de la persistance naturelle des races et des lois qui président à leurs modifications, discussion où nous ne pouvons le suivre, quoiqu'il y dise de très-bonnes choses, et très-sensées. Cet examen rentre d'ailleurs dans les nécessités logiques du sujet. Il est clair, en effet, que toute recherche sur la conformation physique d'un ancien peuple ne peut servir utilement à son identification actuelle que s'il est bien reconnu qu'un type ne s'altère que par l'immixtion d'un sang étranger, et si cette altération même est soumise à des lois constantes et vérifiables. M. de Belloguet est conduit par toute son étude à reconnaître cette grande loi de la permanence des types, qui est la loi même de la conservation des espèces. Ici laissons l'auteur lui-même exposer les résultats auxquels il est arrivé :

« Les caractères physiques attribués par les anciens à la race gauloise sont partout les mêmes, en Belgique comme au cœur de la Transalpine, au pied des Apennins comme en Bretagne et en Galatie. Ils ne constituent partout qu'un seul et même type. Cette unité de type a pour conséquence immédiate leur complète identité de race. Nous y sommes donc conduits par la physiologie comme nous y étions arrivés par nos preuves philologiques. » — « Ainsi continue de s'écrouler, poursuit M. de Belloguet, la dualité gauloise de M. Amédée Thierry. » A ce point de vue aussi disparaît cette fameuse distinction entre les Galls et les Kymris, que M. Williams Edwards avait voulu démontrer par la découverte de leurs types respectifs, distinction qu'ont admise comme article de foi la plupart de nos historiens actuels, quoiqu'elle ait été, entre les Belges et les Gaulois proprement dits, inconnue à toute l'antiquité.

Jusque-là tout est bien, et M. de Belloguet a raison de protester contre ceux qui voudraient conclure, de la ressemblance générale du type celte et du type teuton, à l'absorption d'un des deux idiomes dans l'autre. On a pu voir, d'ailleurs, par la citation que nous avons faite d'un vers de Manilius (et ce passage n'est pas le seul), que les anciens eux-mêmes faisaient une certaine distinction physique entre les Gaulois et les Germains. Mais M. de Belloguet va trop loin quand, pour corroborer sa thèse, qui n'a pas besoin de confirmation, il ajoute que toutes les races de la famille indo-européenne, « l'Indien comme le Slave, le Germain comme le Gaulois, devaient n'avoir dans l'origine qu'un seul et même type ». Ici les faits bien connus donnent un démenti formel à la théorie. Entre l'Hindou à la chevelure d'ébène et les blondes tribus de la Germanie ou de la Celtique, il y a toute la distance qui peut séparer les populations les plus dissemblables. Et cette dualité, disons mieux, ce parallélisme du type blond et du type à cheveux noirs se reproduit dans toute la série indo-européenne. En Asie, elle existe entre l'Arya védique et le Mède; en Europe, elle se manifeste chez les Slaves; elle existe également chez les Hellènes, et on la retrouve dans la Celtique. On peut expliquer de plusieurs façons ce phénomène historique de la dualité physique dans l'unité d'idiomes; mais ces explications ne seront jamais que des hypothèses. Mieux vaut s'arrêter au seuil de l'inconnu.

Une chose étonne surtout l'observateur qui étudie les populations actuelles de l'ancienne Gaule : c'est d'y rencontrer si rarement le type bien caractérisé que les historiens attribuent aux Gaulois. Que nos régiments eux-mêmes, qui ont parcouru et fait trembler l'Europe, cependant, n'aient plus le regard terrible et la physionomie farouche des soldats de Brennus, cela se conçoit. La civilisation marque son empreinte sur les traits comme sur les mœurs d'un peuple. Mais où sont ces longues chevelures dorées ou rutilantes dont s'enorgueillissaient les enfants de la Gaule et que leur enviaient les dames romaines? On les retrouve encore çà et là sans doute dans nos territoires du centre et du nord, surtout en Flandre et en Belgique; mais là, comme en Hollande, dans la Prusse rhénane et dans quelques-unes de nos provinces, en Normandie, par exemple, le vieux type gaulois a dû cette persistance, comme le fait bien observer M. de Belloguet, aux nombreux éléments germaniques et scandinaves qui, à diverses reprises, sont venus le relever.

C'est même à ces derniers, peut-on dire, bien plus qu'au sang gaulois, que remontent véritablement les hautes tailles, les cheveux blonds et les yeux bleus de la plupart de ces populations. « Comment un type général si distinctif, objet continuel des remarques de toute l'antiquité, a-t-il disparu parmi nous, se demande M. de Belloguet, tellement que dans le pêle-mêle qui existe en France des traits et des tempéraments de toutes les familles de la race blanche, ce sont néanmoins les caractères physiques des peuples méridionaux qui prédominent jusque dans nos provinces du Nord? » Parmi les causes qui ont amené cette adulation du type primordial de notre race celtique, il en est une à laquelle il ne nous paraît pas que l'auteur ait fait une assez grande part : c'est l'action de la domination romaine pendant une période de cinq cents ans, domination qui sur bien des points fut une véritable colonisation, et qui dut modifier le côté physique aussi bien que le côté moral de la nationalité celtique. On sait quelle est la puissance du type noir en contact avec le type blond; et les Romains étaient un peuple à cheveux noirs. Ajoutez à cette première cause de transformation les mélanges infinis que l'état politique et commercial des sociétés modernes a produits entre tous les peuples de l'Europe. Cette promiscuité ethnologique n'est pas d'ailleurs particulière à la France; dans quelle partie de l'Europe, si ce n'est en Laponie, retrouverait-on une race pure? L'état sauvage seul, ou le régime des castes, peut conserver l'inaltération des types.

Ce qui est plus surprenant, c'est de retrouver la dualité des types dans certaines parties extrêmes de l'ancien domaine des nations celtes où les Romains et la civilisation ont à peine pénétré. En Auvergne, dans notre basse Bretagne, chez les Kymreg du pays de Galles, chez les Gaëls de l'Écosse, on observe les deux types, le type noir et le type blond, avec toutes leurs nuances intermédiaires, sans qu'aucune distinction correspondante se manifeste dans le langage. Il y a là un problème. Pour MM. Williams Edwards et Amédée Thierry ce problème s'explique par la juxtaposition des Kymris blonds superposés aux Galls à cheveux noirs; M. de Belloguet, qui n'admet qu'un seul type, le type blond, pour les deux branches de la race gauloise, cherche une autre solution. Il la trouve dans le passage bien connu de Tacite sur les Silures. Pour lui, les populations à cheveux noirs de la Celtique occidentale, en deçà comme au delà de la Manche, sont des Ligures ou des Ibères, deux races antérieures à la colonisation celtique. M. de Belloguet donnerait volontiers aux Ibères une origine finnoise,

comme quelques-uns l'ont proposé; quant aux Ligures, il y voit un peuple d'extraction berbère. Ici le savant auteur entre dans un nouveau champ de recherches où je ne puis pénétrer avec lui; seulement je crains que dans les hypothèses de cette dernière partie de son étude M. de Belloguet n'ait un peu outrepassé sa circonspection habituelle.

Il y revient tout à fait dans ses réflexions finales. « Dans les résultats auxquels nous sommes arrivé, dit-il, nous avons cherché autant que possible à éclairer constamment par l'histoire nos observations et nos idées physiographiques. Ces résultats, souvent inattendus pour nous-mêmes, se classent naturellement, comme dans tous les ouvrages de ce genre, en deux catégories : ceux que l'entière conviction de l'auteur présente comme positifs, tels que la démonstration du véritable type gaulois, et la séparation complète de la blonde race des Celtes et de la race brune qu'ils trouvèrent établie dans les Gaules; et ceux qui concernent l'origine de cette dernière, et qui ne sortiront peut-être jamais du domaine de l'érudition spéculative.... »

Parmi le grand nombre de questions approfondies ou touchées par le savant auteur de l'*Ethnogénie gauloise*, il en est un bon nombre que je n'ai pu qu'indiquer ou que forcément j'ai dû passer sous silence. Mais ce livre n'est pas de ceux pour lesquels on se contente d'une simple analyse; il est déjà sans doute, ou ne peut manquer d'être bientôt dans les mains de quiconque prend intérêt à l'histoire de sa patrie.

Quant à la dissidence entre M. de Belloguet et l'auteur de l'*Histoire des Gaulois* sur les origines ethnologiques de la Gaule, elle se résume en ces points principaux :

Williams Edwards et Amédée Thierry font des Celtes et des Belges deux races absolument distinctes non-seulement par la langue, mais par la physionomie et le type physique; M. de Belloguet, et en ceci nous le croyons parfaitement dans le vrai, regarde les Celtes et les Belges comme deux branches d'une seule et même race, parlant deux dialectes d'une même langue, n'ayant, sauf les nuances, qu'un seul et même type, le type blond et les yeux bleus.

A la distinction que MM. Edwards et Thierry établissent entre les Celtes noirs et les Belges blonds, correspond un double caractère de physionomie résultant d'une différence tranchée dans la forme du crâne. Pour eux les crânes arrondis et la coupe de figure courte, dans les débris humains des tombes celtiques comme dans la conformation actuelle des types vivants, se rapportent aux Celtes; les crânes allongés et les figures ovales aux Belges. M. de Belloguet donne à ces deux types, qu'il reconnaît également, une tout autre attribution. Pour lui, les physionomies allongées nous représentent les anciens Gaulois, celtes ou belges, et les crânes arrondis appartiennent à la race brune qui aurait précédé les Celtes sur le sol de la Gaule.

Pour M. Amédée Thierry, les Belges, ancêtres des Kymris, sont des Cimbres, et les Cimbres des Cimmériens; M. de Belloguet ne veut reconnaître entre ces peuples aucune parenté directe, et entre leurs noms d'autre rapport qu'une assonance accidentelle.

Enfin, M. Amédée Thierry, d'accord avec Guillaume de Humboldt, regarde les Ligures, que les anciens ont connus sur les bords de la Méditerranée et qui jouent un rôle considérable dans les Triades galloises, comme un peuple ibère, cousin des Basques, par conséquent; M. de Belloguet sépare absolument les Ibères des Ligures, et leur suppose une origine radicalement différente.

Les oppositions, on le voit, sont nombreuses et considérables. Les unes portent sur les faits, et pour celles-là nous sommes franchement avec l'auteur de *l'Ethnogénie gauloise*; les autres portent seulement sur leur interprétation, et pour ces dernières nous nous sommes permis quelques réserves. Nous croyons d'ailleurs que sur plus d'un point les vues d'Amédée Thierry et de M. de Belloguet peuvent se rapprocher par certaines concessions mutuelles. Au surplus, dans les questions de cet ordre, si obscures de leur nature et d'une appréciation si difficile, il est impossible qu'il ne reste pas toujours quelque hésitation et quelque doute. Là où il ne peut y en avoir, c'est sur le mérite éminent des recherches de M. de Belloguet. Que l'on adopte toutes ses conclusions ou que l'on reste en suspens sur quelques-unes, son livre n'en sera pas moins toujours un des meilleurs qui aient été écrits sur les origines gauloises, et un des plus importants à consulter.

VIVIEN DE SAINT-MARTIN.

PÉRIODIQUES FRANÇAIS.

Bulletin de la Société de géographie. Avril.

A. Moure. La rivière Paraguay, depuis ses sources jusqu'à son embouchure dans le Parana (1851-1854). — *L. de Rosny.* La civilisation japonaise. — Le fleuve Amour, par *M. de Sabir* (Notice analytique). — *Al. Barbié du Bocage.* Note sur le Maroc de M. L. Godart. — Note sur le télégraphe nord-atlantique, par *M. Froidefond des Farges.* — *Jomard.* Notice sur M. Delaporte. — Lettre de monseigneur *Massaia* à M. Ant. d'Abbadie (datée de Kafa, au sud de l'Abyssinie, 7 octobre 1860). Monseigneur Massaia a fondé une mission dans cette contrée extrême, et s'efforce de nouer des relations avec l'Europe. A cette lettre en est jointe une autre d'un missionnaire également établi dans le Kafa, le P. Léon des Avanchers. Elle contient quelques détails, ou, pour mieux dire, quelques hypothèses géographiques sur les rivières de cette région. — Projet d'une nouvelle exploration arctique par les Suédois.

Revue archéologique. Mai.

Viолет le Duc. L'église impériale de Saint-Denis (fin, avec un plan). — *J. Zündel.* Ésope était-il Juif ou Égyptien? A l'occasion de la découverte de nouvelles fables syriaques. Sans oser se prononcer d'une manière absolue, l'auteur penche pour l'origine égyptienne. — *C. Alexandre.* Inscriptions trouvées à Fréjus. Les inscriptions dont il s'agit ont été trouvées récemment dans les fouilles nécessitées par les travaux du chemin de fer de Toulon à Nice. Ce premier article n'en fait connaître qu'une, moitié grecque et moitié latine; c'est une inscription tumulaire. Son plus grand intérêt est dans le commentaire historique et philologique que M. Alexandre y a joint. — *** Recherches sur l'étymologie de quelques noms de lieux. A propos de la transformation de *Celsiniana* en Sauxillanges (Puy-de-Dôme), l'anonyme présente quelques bonnes et instructives remarques sur le passage des noms latins dans les dialectes vulgaires du nord et du midi de la France. — *Vallet de Viriville.* Notes sur deux médailles de plomb relatives à Jeanne Darc, et sur quelques autres enseignes, politiques et religieuses, tirées de la collection Forgeais. — *Em. Ruelle.* Le philosophe Damascius.

Étude archéologique et historique sur sa vie et ses ouvrages (*suite*). — Général *Creuly*. Copie rectifiée du milliaire de Tongres. On sait qu'on a trouvé à Tongres, en Belgique, une borne milliaire de forme octogonale, sur quatre faces de laquelle est gravé le détail des quatre routes principales qui venaient y aboutir. L'opinion générale est que ce monument est du règne de Dioclétien. M. Creuly inclinerait à le regarder comme encore plus ancien. Sa copie rectifie et complète, pour un certain nombre de mots, les copies antérieures. La note du savant épigraphiste débute par des remarques sévères, mais qui paraissent justifiées, sur les innombrables inexactitudes qui déparent la plupart des recueils d'inscriptions, même les plus renommés. Le recueil d'inscriptions romaines de l'Algérie de M. Léon Renier fait seul une brillante exception.

VIVIEN DE SAINT-MARTIN.

PHILOSOPHIE.

Manuel d'histoire comparée de la philosophie et de la religion, par M. SCHOLTEN, docteur en théologie à l'université de Leyde, traduit du hollandais par M. ALBERT REVILLE.

Un étudiant en théologie écrivait au traducteur de ce manuel : « Ce qui nous manque, c'est une série de bons manuels embrassant tout le cycle des études théologiques, et qui, sans nous dispenser du travail individuel, nous le faciliterait au contraire, en nous permettant de rafraîchir constamment nos connaissances acquises, et nous épargnerait un temps précieux en nous élevant immédiatement au point d'arrivée actuel de la pensée religieuse. » Ces paroles peuvent s'appliquer non-seulement aux étudiants en théologie, mais encore aux simples laïques qui tiennent, selon l'expression de M. Reville, à se mettre au courant, et aussi à MM. les étudiants en philosophie. Un manuel bien fait est un livre sérieux, et il n'y a que les pédants et les ignorants qui peuvent en nier l'utilité. Le manuel de M. Scholten a cet avantage sur les manuels philosophiques et religieux, qu'il embrasse dans leur ensemble et parallèlement ce que les autres manuels n'embrassent que séparément; de plus, il n'a pas ce caractère scolastique et pédagogique qui leur donne l'aspect d'une table de matières. Le but qu'il se propose d'atteindre est purement historique, et a un sens pratique, dit M. Reville. Étant donné tel principe philosophique, quelle en est la valeur en soi et quelles en sont les conséquences religieuses? Ce Manuel est donc une histoire comparée et sommaire de la religion et de la philosophie, travail tout nouveau qui a été tenté sur quelques points spéciaux de la philosophie et de la religion, mais qui n'a jamais été appliqué méthodiquement à l'ensemble de l'esprit humain. M. Scholten, conformément à l'idée de la critique moderne, et particulièrement de la critique libérale protestante, part de ce principe : que l'histoire de la philosophie et celle de la religion sont objets de science. De même que l'histoire des États n'est pas une simple chronique, mais doit présenter les événements qu'elle raconte dans leur connexion et leur rapport raisonné, de même l'histoire de la religion et de la philosophie n'est pas un simple aperçu d'opinions : elle doit former un tout logique dans lequel se reflètent comme dans un miroir les développements et les erreurs de l'esprit

humain; elle nous apprend comment un système a fait place à un autre, ou s'est trouvé amené par les précédents, ou s'est reproduit sous une forme plus parfaite, et elle nous met par là en état de mieux comprendre la position des problèmes religieux et philosophiques de notre temps.

Pour plus de clarté, M. de Scholten divise donc son Manuel en deux parties : premièrement, l'histoire des religions antiques et chrétiennes; secondement, l'histoire de la philosophie, qu'il divise en cinq chapitres : 1^o la philosophie grecque; 2^o la philosophie des Juifs et des chrétiens jusqu'au moyen âge; 3^o la philosophie du moyen âge et ses rapports avec l'Eglise; 4^o l'influence de la réforme et les rapports de la dogmatique protestante avec la philosophie; 5^o la philosophie moderne et les efforts tentés pour la concilier avec le christianisme. On le voit, le programme est net et serre les questions de près. M. Scholten l'a rempli avec une clarté, une franchise, une élévation et une sûreté de jugement dont nous ne voulons d'autre garant que l'approbation de son traducteur; il a surtout résumé avec une remarquable supériorité la période protestante et le mouvement philosophique allemand, qui est ici exposé, dit M. Reville, avec une lucidité toute française. Quant à la pensée mère du manuel de M. Scholten, c'est la réconciliation du christianisme et de la philosophie, réconciliation possible, selon lui, puisque tous les deux parviennent à la connaissance de Dieu par l'observation de la nature, de l'homme et de l'histoire. « Leur antagonisme » prolongé cesse lorsque le théologien, par une étude approfondie de la Bible, » vient à reconnaître que la religion chrétienne est une religion, non d'auto- » rité, mais de liberté. La philosophie, de son côté, se réconcilie avec le chris- » tianisme quand elle ne le confond plus avec une tradition chrétienne et ne » lui impute plus les fautes de celle-ci.... » Le christianisme n'est pas l'opposé de la nature, il en est l'ennoblissement, car il révèle en Jésus-Christ la nature humaine dans sa perfection suprême; le christianisme est la révélation de Dieu, mais la révélation par excellence, mais une révélation donnée dans le cœur pur et l'idéale beauté d'une *personne vraiment humaine*; enfin, et c'est la conclusion de M. Scholten, le christianisme est la *religion rationnelle* par excellence, parce qu'il reconnaît la raison dans l'ensemble de ses facultés comme l'organe par lequel l'homme doit chercher à saisir la religion divine, et parce qu'il élève cette raison à la pure contemplation de Dieu; il est la *religion humaine* par excellence, car Dieu, en se révélant dans l'homme *Jésus*, a prouvé par là que l'humanité est parfaite. Les orthodoxes approuveront-ils cette conclusion? Nous ne savons; mais, n'ayant nous-même aucune prétention à l'orthodoxie, nous leur laissons le soin de présenter leurs objections.

E. M.

SCIENCES ÉCONOMIQUES ET ADMINISTRATIVES.

Des rapports de la morale et de l'économie politique, cours professé au Collège de France par M. H. BAUDRILLART. — Paris, Guillaumin et C^e, 1 fort vol. in-8^o.

Quels sont les rapports entre l'économie politique et la morale? C'est là une question souvent posée et différemment résolue par les adversaires et les amis de la science économique. J'ai sur cette question quelques idées à moi, que je trouverai bien un jour l'occasion d'exposer. Mais si mes opinions personnelles

différent sur ce point de celles de M. Baudrillart, elles ne sauraient m'empêcher de rendre justice au livre que cet auteur distingué vient de présenter au public.

Rappelant l'accusation dirigée contre l'économie politique, « de se montrer plus préoccupée des produits que des hommes », qu'elle « n'est qu'une sorte de mathématique de la richesse reposant sur des combinaisons idéales, une théorie abstraite de la production et des échanges... », l'auteur s'attache à prouver que c'est « de l'homme, de sa condition, de son bien-être, inséparable de sa dignité », que s'occupe en réalité la science économique. Pour ce but, il remonte à la philosophie, la synthèse de toutes les sciences morales et politiques, établit l'alliance de la morale avec l'économie politique et réfute la théorie de l'utilité bien entendue, pour lui substituer le principe de la justice et du devoir.

Après avoir ainsi posé les bases de son système, il recherche le côté moral des notions fondamentales de l'économie politique. Les besoins de l'homme, la production, le travail, le capital, la propriété, la famille, la liberté, l'instruction, l'industrie et le commerce sont tour à tour examinés au double point de vue de la science économique et de la morale. Chemin faisant, l'auteur discute l'influence de l'État, des sentiments, des lois humaines sur la production des richesses, apprécie la valeur des doctrines de quelques auteurs qui paraissent à tort négligés de nos jours (Destutt de Tracy, Droz), et aborde une foule de questions secondaires qui se rattachent aux matières traitées dans son cours. On le voit, le cadre est vaste, j'ajouterais : et il a été bien rempli.

Le témoignage que j'apporte en faveur de ce livre remarquable, — qui a été couronné d'ailleurs par l'académie des sciences morales et politiques, — m'impose le devoir d'expliquer les réserves que j'ai faites au commencement de cet article. Si je diffère d'opinion avec M. Baudrillart, ce n'est pas sur la partie économique de son ouvrage, mais sur la partie philosophique que portent les divergences de vues. A peine si, en économie politique, nous sommes séparés par des nuances s'appliquant à quelques points de détail ; mais pour les principes philosophique et moral, la dissidence est plus profonde. Je n'ai pas la prétention de dire qu'il a certainement tort et que j'ai certainement raison, mais j'aurais voulu pouvoir exposer ma manière de voir à côté de la sienne, et le public aurait jugé. On aurait peut-être trouvé que nous suivons des voies différentes, bonnes toutes les deux, selon le point de vue où l'on se place. Mais un exposé comparatif semblable doit être fait *ex professo* et non en passant, et si je mentionne ici ma dissidence philosophique, c'est seulement afin que je puisse louer selon son mérite l'ouvrage de M. Baudrillart, sans qu'on puisse me reprocher un jour d'avoir varié dans mes opinions.

MAURICE BLOCK.

Nouvelle étude sur les caisses d'épargne, par M. A. VISSCHERS, membre du conseil des mines de Belgique. — Bruxelles, Decq, 1861, in-8°.

Cette brochure est à la fois une œuvre de science et une œuvre de courage civil. Elle donne l'historique des caisses d'épargne de la France, de l'Angleterre, de la Belgique et (dans l'appendice) de la Prusse, et fait connaître leur situation actuelle ; elle a en même temps pour but de combattre les propositions présentées aux chambres de Belgique par le ministre des finances de ce pays.

Après avoir lu le projet ministériel et les arguments de M. Visschers, je ne puis que me ranger de l'opinion de ce dernier. Tous les économistes seront d'ailleurs de son avis. Il s'agit de combattre la centralisation des caisses d'épargne ou leur fusion en une seule, qui serait administrée par l'État, qui en garantirait les fonds, les placerait, chercherait à en tirer le plus grand profit possible, etc., etc., sans limiter le chiffre des dépôts. M. Visschers désire conserver à ces caisses leur caractère municipal, limiter les dépôts, etc., etc.

J'avoue ne pas comprendre qu'un pays aussi libéral que la Belgique, où l'instruction est si répandue, où les hommes éclairés abondent, puisse songer à prendre une mesure aussi contraire aux « saines doctrines » de l'économie politique et même de la science gouvernementale.

M. B.

De l'émancipation des serfs en Russie. État de la question au 16 mars 1861, etc.,
par Aug. JOURDIER. — Paris, Franck, 1861, in-8°.

A première vue, il semble que pour bien juger l'esprit, les mœurs et la situation économique d'un pays, il faut y être né et élevé. Cette condition est sans doute nécessaire pour voir bien des choses, mais il en est une autre encore plus favorable; elle consiste à avoir séjourné seulement un petit nombre d'années dans la contrée qu'on veut juger. La vérité de cette proposition me paraît si évidente, que je m'abstiens d'exposer les arguments qui se présentent à mon esprit en sa faveur.

M. Jourdier se trouvait donc, après un séjour de deux ans en Russie, en excellente condition pour nous faire comprendre le grand mouvement, la réforme profonde qui s'opère en ce moment dans ce vaste empire. Malheureusement M. Jourdier ne sait pas le russe (ni moi non plus); il en est résulté qu'il n'a pu s'entretenir qu'avec des personnes sachant le français. Or, ces personnes appartiennent toutes ou presque toutes au parti de la noblesse. Ce n'est donc qu'une cloche, qu'un son que notre zélé compatriote a pu entendre. Car il semble impossible de trouver des paysans, des serfs — dont on plaint avec raison la profonde ignorance — sachant le français. Pourtant, dans une question de cette nature, il eût été nécessaire de pouvoir causer directement avec eux.

De ce qui précède on conclura que je n'accepte que sous bénéfice d'inventaire les rapports et les propositions de l'habile agronome. Je l'avoue. Seulement, qu'on veuille bien y faire attention, je ne suspecte en aucune façon sa bonne foi. Je crains seulement qu'il n'ait pas été à même de faire une enquête complète. Il me répondra sans doute qu'il a parcouru le pays et qu'il en a vu L'ÉTAT ACTUEL (p. 47). Mais j'aurais mieux aimé qu'il eût pu ENTENDRE LES OPINIONS ACTUELLES des serfs émancipés, tandis qu'il a très-bien pu comprendre et qu'il s'est imprégné — sans le savoir — des idées des propriétaires. Les résultats de cette influence ressortent d'un grand nombre de passages; mais je me borne à citer la même page 47, où l'auteur parle en faveur de la correction corporelle parce qu'il a vu quoi?... peut-être qu'on les battait. Je ne sais comment on peut justifier la correction corporelle du serf. Je ne vois aucun argument seulement plausible qu'on puisse avancer en sa faveur.

Néanmoins la brochure de M. Jourdier mérite d'être lue par les personnes qui s'intéressent à la question de l'émancipation des serfs. Elles y trouveront certai-

nement bien des choses utiles à connaître et ne regretteront pas de l'avoir parcourue. Partageront-elles ou non les opinions de l'auteur? Je l'ignore. Plus d'une objection et plus d'un doute ont surgi dans mon esprit; mais pour discuter les propositions de M. Jourdier avec une autorité suffisante, il faudrait avoir vécu en Russie. Je me borne donc à les signaler sans les accepter ni les réfuter. Seulement, pour ma part, je préfère à la sienne la solution donnée par le manifeste impérial et dont on trouve une courte analyse à la fin de la brochure. Cette solution a du moins l'avantage d'être simple et, selon mon sentiment, plus libérale que celle que M. Jourdier aurait voulu lui substituer.

J'aurais bien encore à relever quelques petites imperfections, comme par exemple des évaluations différentes pour le même fait à quelques pages de distance (20, 23, 25 millions de serfs; 150,000, 200,000, 240,000 employés « rapaces »), des répétitions inutiles, des contradictions qui empêchent le lecteur de saisir l'idée de l'auteur; mais ce sont là des inconvénients de détail par-dessus lesquels on n'hésitera pas à passer lorsqu'on aura à cœur d'étudier toutes les pièces relatives à la grande réforme sociale qui s'accomplit en ce moment en Russie.

M. B.

La Turquie en 1861, par M. B. C. COLLAS. — Paris, A. Franck, 1861, 1 vol. in-8°.

Qui nous donnera « la vérité sur la Turquie », et la *raie vérité*, cette fois? La perfectibilité progressive s'applique-t-elle à cet État, ou est-ce un corps social en décomposition, fatalement voué à la destruction? Les livres se contredisent, et tout le monde ne peut pas aller voir par soi-même. Et si vous y alliez, seriez-vous bien sûr que les verres de vos lunettes ne sont pas colorés par vos sympathies ou vos antipathies?

Il est, du reste, un autre moyen d'expliquer les jugements opposés portés par les divers auteurs, c'est le point de vue auquel chacun d'eux s'est placé. Celui qui s'attache de préférence aux éléments politiques et religieux de la question, celui qui compare l'organisation civile ou administrative de la Turquie avec celle qui règne dans les pays chrétiens, sera disposé à porter un jugement défavorable; celui, au contraire, qui aura étudié seulement les intérêts économiques, les ressources que présente le pays, les riches productions qu'on pourrait lui demander, trouvera que la Turquie a beaucoup d'avenir.

M. Collas, sans négliger la partie politique de la question, a porté son attention particulièrement sur la partie économique. Malheureusement, les renseignements ne sont pas abondants; il faut les recueillir avec soin, ramasser la plus petite information, ne négliger aucun indice, si l'on veut arriver à se former une idée de la situation de l'empire ottoman. L'auteur semble avoir senti cette pénurie, puisqu'il s'est permis quelques digressions pour ne pas donner une étendue disproportionnée aux divers chapitres de son livre.

Une liste de ces chapitres suffirait d'ailleurs, si l'auteur ne nous avait fait connaître expressément ses préférences, pour démontrer qu'il s'est surtout préoccupé des intérêts matériels. Les finances, les productions agricoles et industrielles, les voies de communication, et surtout le commerce, occupent une place d'honneur dans le livre de M. Collas. Ce n'est pas un reproche que je lui fais. Il est louable de s'attaquer de préférence aux problèmes les plus difficiles. Seulement, en se plaçant au point de vue économique, l'auteur a eu

devant lui plutôt la médaille que son revers. Il n'a peut-être pas eu assez présent à l'esprit, ou du moins il n'a pas suffisamment fait ressortir cet axiome, que sans sécurité il n'y a ni progrès moral ni progrès matériel. Quant au point de savoir si la Turquie est parfaitement sûre de son lendemain, c'est le lecteur que j'en ferai juge.

Malgré cette couleur turcophile peut-être un peu trop prononcée, le livre de M. Collas — qui renferme d'ailleurs la réimpression de rares et curieux documents historiques — sera lu avec fruit par tous ceux qui désirent se faire une opinion motivée sur une contrée vers laquelle se portent en ce moment tous les yeux.

M. B.

PÉRIODIQUES FRANÇAIS.

Journal des économistes. Mars, avril et mai.

Signalons avant tout un article de M. Dupuit sur le *principe de propriété* (mars et avril). On sait que les opinions des auteurs sont divisées sur la nature de ce principe. Les uns, et actuellement la plupart sont de cet avis, pensent que la *justice* est le fondement du droit de propriété; les autres, au contraire, ne considèrent ce droit que comme une institution humaine créée par les lois dans l'intérêt commun : le fondement en serait donc l'*utilité*. M. Dupuit est partisan de l'*utilité*, et combat avec infiniment d'esprit la doctrine opposée. Il nous semble que personne n'a encore soutenu cette thèse avec des arguments en apparence aussi forts, aussi difficiles à réfuter.

Ce qui est certain, c'est que M. Dupuit découvre chez ses adversaires bien des côtés faibles et leur pousse des bottes vigoureuses; c'est un rude jouteur. Seulement, lui aussi n'est pas invulnérable. Mais s'il ne parvient pas à nous convertir, son travail nous procure du moins une lecture attachante et qui fait penser.

Il nous semble, du reste, qu'aucune des deux doctrines n'explique complètement le grand fait de la propriété. Ni la justice ni l'utilité ne font naître en nous des idées bien déterminées, bien circonscrites, et dont les applications se présentent nettement à notre esprit. La justice, l'utilité d'en deçà des Pyrénées, de la Manche ou du Rhin ne sont pas toujours la justice et l'utilité d'au delà de ces limites. Mais ce qui est partout identique, c'est la nature de l'homme, légèrement modifiée par l'éducation ou « la coutume », comme dit Pascal; en d'autres termes, par le milieu dans lequel il vit¹. Or, il est dans la nature de l'homme de s'approprier autant que possible les objets qui peuvent lui procurer une jouissance, et la société, en venant, sinon sanctionner, du moins régler et limiter les effets de ce penchant, se borne à reconnaître un fait qui lui est antérieur. La propriété est le lien matériel de la société, comme le désir du progrès en est le lien moral.

Nous nous bornerons à mentionner un article *sur l'influence des droits de*

¹ Pour nous, l'éducation n'est pas seulement l'enseignement et les habitudes données aux enfants dans le sein de la famille, mais l'ensemble des influences qui agissent sur l'homme vivant en société. Mais si l'éducation modifie l'homme, elle ne le transforme pas. L'habitude devient, il est vrai, une seconde nature, mais sans détruire tout à fait la première; car « chasses le naturel, il revient au galop ».

douane et de la concurrence étrangère sur les prix et la consommation. Cet article est de nous ; il nous est permis seulement de dire que le titre en indique suffisamment le contenu.

Dans la même livraison de mars, un travail de M. Soutzo intitulé *Faits économiques qui se sont produits en Grèce de 1833 à 1860*, donne à grands traits l'histoire économique de ce pays intéressant. M. Smith montre ensuite que les conséquences de la liberté de la boucherie à Paris n'ont en aucune façon confirmé les appréhensions des partisans du système réglementaire. Enfin M. Calmels étudie la législation individuelle de divers pays et fait de curieux rapprochements.

Un travail sur les *outriers de l'industrie du coton* de M. L. Reybaud (lu à l'Académie des sciences morales et politiques) ouvre la livraison d'avril. Nous aurons à revenir sur cet article, qui forme un chapitre dans un livre dont nous rendrons compte.

M. Jules Duval nous donne ensuite l'histoire du ministère de l'Algérie, sa naissance, sa vie et sa mort. Des comptes rendus développés sur deux excellents livres, *L'Ouvrière* de M. Jules Simon, et *L'Économie rurale de la France depuis 1789* de M. L. de Lavergne, viennent après. La *Revue germanique*, de son côté, a également rendu compte de ces publications ; nous n'avons donc pas à nous y arrêter.

Le mois de mai commence par un *Essai de morale économique*, dans lequel M. Rondelet cherche les *lois morales de la production*. Nous considérons comme malheureux l'accouplement de mots du titre de cet essai. S'il y a une morale économique, il doit ou peut y avoir aussi une morale mathématique, une morale chimique, physique, etc., etc. Ce sont là des branches de la morale — ou des mathématiques, de la chimie, etc. — dont personne n'a parlé, parce que personne n'a reproché à ces sciences d'être immorales. Mais ce reproche a été formulé contre l'économie politique, de sorte que beaucoup d'économistes ont cru devoir démontrer que leur science ne renferme rien de contraire à la morale.

Nous croyons que nos confrères s'engagent ainsi dans une fausse voie. Si l'économie politique est une science, si elle fait connaître certaines lois de la nature humaine, certaines lois sociales et leurs manifestations, leurs conséquences, leurs applications, il ne saurait être question là de moralité et d'immoralité, pas plus que pour la mécanique ou l'astronomie. Si, dans l'analyse des faits économiques, on découvre un mauvais côté de la nature humaine, ce n'est pas la faute de la science, mais de l'homme. Soutenir le contraire, ce serait dire que la médecine crée les maladies qu'elle constate et... parfois guérit.

La confusion antiscientifique de la morale et de l'économie politique porte M. Rondelet à considérer « la nature de la production au point de vue moral » et à formuler les deux lois suivantes :

« 1^{re} La production n'est pas la satisfaction de nos besoins, mais l'accomplissement d'un devoir ;

» 2^e La production n'est pas un but auquel l'activité puisse s'arrêter, mais un moyen qu'elle doit subordonner à une fin supérieure. »

Nous n'avons trouvé, dans les développements qui suivent l'énoncé de ces propositions, que d'excellentes intentions, de bons conseils, mais aucune démonstration sérieuse.

Dans l'article de M. Itier intitulé *Question de marine*, l'inscription maritime a été attaquée avec exagération. Nous sommes d'avis que le recrutement est au

moins aussi onéreux pour les hommes destinés à passer leur vie sur « le plancher des vaches », que l'inscription pour les « loups de mer ».

Des trois articles de statistique qui suivent le précédent, celui de M. Boutowski sur *l'industrie de la Russie* est certainement le plus important. Le budget de la principauté unie moldo-valaque de M. Ubicini n'est pas sans intérêt.

Nous ne citons aujourd'hui que pour mémoire — faute d'espace — les bulletins financiers, les articles bibliographiques, la Revue de l'Académie des sciences morales et politiques et le compte rendu des « conversations » de la Société d'économie politique que renferme chaque numéro du *Journal des économistes*.

MAURICE BLOCK.

HISTOIRE.

Alexandre VI et César Borgia, par M. E. LA ROCHELLE. (Dentu, éditeur.)

Les récentes affaires de Rome ont été l'occasion de plusieurs ouvrages historiques qui sans doute ne manquent pas de mérite, mais où les auteurs ont évidemment trop sacrifié aux exigences de la politique; il en est résulté des livres qui se distinguent plutôt par la chaleur de l'improvisation que par l'exactitude des recherches et la solidité de l'argumentation. Tel n'est point le livre de M. la Rochelle, étude consciencieuse faite pour elle-même, et qui n'est de circonstance que par le fond du sujet. L'auteur n'a pas la prétention d'avoir retracé l'histoire politique des papes; il est trop versé dans les études historiques, il en connaît trop les difficultés, pour ne pas ignorer qu'une œuvre de cette importance ne s'improvise pas sous le coup des événements contemporains; il a concentré ses efforts sur un seul point de l'histoire temporelle; il est vrai que c'en est le point peut-être le plus important, en raison des enseignements qu'on en peut tirer et de la moralité qui s'en dégage. Il en résulte, en effet, que si l'autorité spirituelle a eu pour fondateurs de grands docteurs et des saints, l'autorité temporelle a été fondée par des personnages d'un tout autre caractère. Saint Bernard et saint Thomas sont les Pères de l'Église spirituelle, Alexandre et César Borgia sont les Pères de l'Église temporelle. C'est le cas de répéter le dicton scolastique : tels docteurs, tels principes. M. la Rochelle nous raconte donc, d'après Nardi, Guichardin, Machiavel, Burckardt, les efforts, les crimes, les intrigues et les complots du pape et de son fils en vue de s'assurer la souveraineté pleine, entière et définitive de la Romagne. Nous ne croyons pas que l'histoire offre l'exemple d'une conquête obtenue par des artifices aussi odieux et aussi bas. Tout y est réuni, depuis les trames les plus noires, les attentats les plus violents, jusqu'aux ruses les plus viles et aux scandales les plus honteux.

Les partisans de la puissance temporelle ont bien compris qu'une origine si déshonorante était de nature à compromettre leur cause; aussi ont-ils essayé d'en disculper l'Église elle-même, en disant que la conquête de la Romagne et de l'Ombrie avait été faite par Alexandre, non en vue de la puissance temporelle, mais en vue de l'agrandissement de son fils. M. la Rochelle réduit cette objection à sa juste valeur, en faisant remarquer que si, en effet, Alexandre n'agissait au fond que dans un intérêt de famille, pendant César, son fils, n'en a pas moins

conquis les deux provinces au nom de l'Église et de ses principes, avec les soldats et l'argent de l'Église, à l'aide des alliés de l'Église, et qu'enfin, Alexandre mort, l'Église, en dépossédant César, ne s'en est pas moins adjudé sa conquête. D'autres ont prétendu qu'Alexandre VI, en agrandissant les États de l'Église, avait pour but de donner à l'Italie une force plus compacte, en vue de son indépendance nationale, et ils en font ainsi un des précurseurs de l'unité italienne. M. la Rochelle réduit encore à néant cette prétention, qui ne s'appuie que sur le bref adressé à Ludovic Sforce pour le détourner d'appeler en Italie l'invasion française, bref, en effet, pathétique et touchant, mais bientôt démenti par les actes mêmes du pape, qui ne tarda pas à s'associer aux démarches de Ludovic pour inviter Charles VIII à faire valoir ses droits sur le royaume de Naples; il n'y a donc pas lieu de se prévaloir de cette pièce pour transformer Alexandre VI en gardien jaloux de l'indépendance italienne, et lui attribuer un rôle et des desseins que dément toute sa conduite postérieure, et particulièrement son étroite alliance avec Louis XII. Il n'y a donc en réalité qu'une circonstance atténuante en faveur d'Alexandre VI et de César Borgia, c'est qu'ils arrachèrent les provinces si honteusement conquises à des tyrans qui ne valaient pas mieux qu'eux; en ce sens seulement ce fut un bienfait pour les populations, qui naturellement préfèrent un seul tyran à plusieurs; car, dit Machiavel, il n'est pire tyrannie que celle des petits tyrans.

Le récit de la lutte de César Borgia contre ces petits tyrans est une des parties les plus dramatiques du livre substantiel de M. la Rochelle, qui met en scène ce grand Machiavel dont nous venons de prononcer le nom. Machiavel était alors ambassadeur de la république florentine auprès de César Borgia; il est curieux de voir aux prises le théoricien et l'artisan de la politique du *Prince*. Sans doute il perçoit dans les dépêches de Machiavel quelque chose de l'admiration qu'on l'accuse de professer pour César Borgia; toutefois, il n'est pas sa dupe. Il est vrai qu'il transmet avec effusion les offres magnifiques que fait César à la république. César offre tout ce qu'il peut, tout ce qu'il vaut; quand il avait des craintes et quand il était faible, il offrait peu; maintenant qu'il n'a plus de craintes, il offre beaucoup; bientôt il sera plus fort, eh bien, il offrira davantage! « Vos Seigneuries, ajoute spirituellement Machiavel, voient de » quelles paroles se sert ce seigneur, encore que je ne leur en écrive pas la » moitié; elles considéreront d'autre part la personne qui parle, et elles en » jugeront selon leur prudence accoutumée. »

E. M.

LITTÉRATURE.

Haydn, Mozart, Beethoven, étude sur le quatuor, par Eug. SAUZAY.

— Paris, 1861, in-8°. (Chez l'auteur.)

La *Revue germanique* doit signaler à ses lecteurs ce livre écrit spécialement en l'honneur de la musique allemande. Le fond de cette musique, le noyau du cristal, c'est le quatuor, par lequel on entend en général toute symphonie exécutée par plusieurs instruments à cordes, soit quatre, soit deux ou trois, cinq, six, ou même sept; l'important, pour distinguer le quatuor de la symphonie orchestrale, c'est qu'il n'y ait pas plus d'un instrument sur chaque partie. Ce genre de mu-

sique est essentiellement allemand : Haydn en a fixé la forme, Mozart l'a développé, et Beethoven l'a porté à sa perfection, peut-être même un peu au delà.

Le quatuor est le type fondamental de la musique moderne; c'est là qu'elle se développe pour elle-même et avec ses ressources propres, là que la mélodie prend ses aises et ses coudées franches, se répète en se variant, se module, se transforme et se livre à mille jeux auxquels il serait impossible de plier la voix, et surtout l'action dramatique. Dans les genres où le chant entre pour quelque chose, la musique est plus ou moins arrêtée dans son essor par les paroles; dans le quatuor, elle règne, elle est seule. Aussi n'y a-t-il que les vrais amateurs qui le goûtent; le gros du public, qui se soucie moins de l'air que de la chanson, n'en fera jamais ses délices. Ce sera toujours un plaisir d'initiés se réunissant dans un salon, en petit nombre et presque en cachette, car la présence d'une seule paire d'oreilles profanes gâterait tout, glacerait le plaisir.

Au reste, le gros du public en profite indirectement, car l'influence de cet exercice salutaire s'étend aux compositeurs dramatiques. C'est à force d'avoir écrit de la musique de chambre que Mozart est parvenu à dégager sa musique théâtrale des courtes proportions usitées avant lui, et qu'il a pu lui donner les beaux développements que l'on sait. Dans toutes ses œuvres, on sent le compositeur de quatuors : pour ne citer que deux exemples, le beau trio du second acte de *Don Juan* : *Ah taci, ingiusto core*, et dans la *Fidèle enchantée*, l'admirable quintette du premier acte sont de véritables morceaux de chambre avec des paroles.

M. Sauzay donne sur l'histoire, la forme et les règles de ce genre de musique des notions indispensables pour l'écouter avec fruit. Mais ce qui nous a paru surtout précieux, c'est le catalogue thématique des œuvres de chambre des trois grands maîtres, avec les renseignements nécessaires sur chacune d'elles. Par exemple, les fameux « derniers quatuors » de Beethoven sont analysés morceau par morceau, et reçoivent des éclaircissements bien nécessaires pour qui veut en pénétrer le sens. M. Sauzay s'en montre fort partisan, et ils sont beaux sans doute, bien que trop laborieux à écouter et faisant d'un plaisir une fatigue; mais ce qu'on ne doit pas leur pardonner, c'est la voie qu'ils ont ouverte et les imitateurs qui l'ont suivie. Nos oreilles en réchapperont-elles? Au fond, dans ses dernières œuvres, on peut penser que Beethoven a outre-passé les limites de son art. Il avait dit : « Je crois que Dieu est plus proche de moi dans mon art que des autres; » et il ne se trompait pas; mais à force de le croire, il finit par forcer les ressorts de la musique et par vouloir en tirer des effets qu'elle est impuissante à exprimer; car, après tout, elle n'est ni la peinture, ni la poésie, ni la philosophie; chacun de ces arts a son domaine, et les choses de l'un se traduisent mal dans les autres. C'est pour avoir méconnu cette vérité élémentaire que l'école actuelle est tombée dans la décadence et la prétentieuse impuissance que l'on sait.

Le livre de M. Sauzay est indispensable à tous les amateurs de quatuors qui voudront se rendre compte de leur plaisir et le goûter avec intelligence.

F. B.

Les Mémoires de Marguerite, par madame C. COIGNET. (Dentu, éditeur.)

L'auteur des *Mémoires de Marguerite*, qui s'est fait honorablement connaître par de sérieux travaux sur l'instruction publique, nous donne aujourd'hui une œuvre moins sévère, mais qui se rattache aussi à une idée morale et philosophique. Madame Coignet, ainsi qu'il résulte de sa préface, ne voit pas dans le roman une œuvre de pure distraction et de fantaisie. Elle s'élève avec beaucoup de chaleur contre les tendances du roman français à prendre pour sujets des aventures excentriques ou romanesques, sous prétexte d'imagination, ou à peindre des passions brutales, des mœurs grossières, des caractères bas, sous prétexte d'observation. Elle pense que les passions et les sentiments des honnêtes gens peuvent nous intéresser tout autant que ceux des courtisanes et des escrocs. « Le drame est-il donc si rare dans la vie noble et régulière? Le drame » est partout pour qui sait le trouver; il est derrière les fenêtres les mieux » closes, à l'ombre des foyers les plus tranquilles, dans les familles les plus » austères et dans les cœurs les plus purs; il est là, non pas se rattachant à une » passion exclusive ou affectant des forces exceptionnelles ou étranges, mais » intime et caché comme la vie, naissant incessamment des sympathies, des » oppositions et des contrastes, souvent des malentendus. Combien une parole » est souvent plus éloquente qu'un discours! Que de choses sous ce regard » timide qui nous fuit, ou derrière cette réserve hautaine qui nous repousse! » Ces lignes donnent une idée exacte du roman de madame Coignet et en sont la véritable analyse. Les *Mémoires de Marguerite* nous retracent en effet sans artifice, et avec la plus grande simplicité de ressorts, les émotions intérieures et profondes d'une âme à la fois timide et fière, incapable d'arriver au bonheur et de faire comprendre la vivacité de ses affections, faute d'expansion et de courage. Une pareille donnée exigeait beaucoup de délicatesse d'expression, et ne pouvait être développée que par une plume féminine; une main trop rude eût forcé les nuances. On pouvait courir également le risque de se perdre dans une analyse trop subtile ou trop vaporeuse, danger qui menace les romans dits de caractère qui cherchent à faire naître l'intérêt de péripéties purement psychologiques. Madame Coignet a évité ce double écueil et a su dessiner avec franchise et vigueur un caractère tout de nuances, mettre en relief et faire connaître familièrement une âme qui a peine à se connaître elle-même. Son roman ne se recommande donc pas seulement, ainsi qu'elle le dit avec trop de modestie, par le sentiment moral qui l'a inspiré, mais par des qualités littéraires très-sérieuses et très-solides. « *Les Mémoires de Marguerite* n'ont pas la prétention, » dit madame Coignet, d'être placés parmi les romans de caractère autrement » qu'à titre d'essai. Le sujet en est trop juvénile et trop simple, les sentiments » trop naïfs, pour former la trame d'une œuvre sérieuse et mûre, et son principal mérite sera peut-être de présenter à la jeunesse une lecture que la » famille la plus austère ne saura réprouver. » Nous pensons que, sans avoir le bonheur d'appartenir à la jeunesse, tout le monde peut lire sans déroger un roman qui émeut et qui intéresse sans péripéties factices, sans emphase ni déclamations, sans rien surtout de ces raffinements et de ces âcretés qui nous choquent si souvent dans les romans du jour. Nous lirons les *Mémoires de Marguerite* comme nous lisons *Ourika* de madame de Duras.

E. M.

BIBLIOGRAPHIE ALLEMANDE.

THÉOLOGIE.

JOURNAL DE THÉOLOGIE SCIENTIFIQUE (*Zeitschrift für wissenschaftliche Theologie*), publié par A. HILGENFELD, 1861, 2^e cahier : G. Volkmar, *Quelques remarques sur l'apocalyptique, et en particulier sur Esra IV et Hénoc* (fin); — A. Hilgenfeld, *La critique des Évangiles, son développement et son état actuel* (fin); — F. Oehler, *Rectification*; — A. Hilgenfeld, *L'époque de la composition du livre primitif d'Hénoc*.

Dans le premier et le dernier article de ce cahier, M. Volkmar et M. Hilgenfeld continuent leur lutte si vive et si intéressante au sujet du sens et de la date du livre d'Hénoc. L'un et l'autre persistent dans leur opinion, et la soutiennent avec le talent et l'érudition qu'on leur connaît. Nous n'avons plus à indiquer l'objet du débat, et moins encore à y intervenir. Les deux hypothèses en présence se formulant à chaque instant avec une exactitude et une clarté nouvelles, on peut prévoir qu'elles ne tarderont pas à atteindre ce degré de précision où il ne restera plus qu'à opter entre elles. — Puisque nous avons rencontré encore ici M. Volkmar, nous nous faisons un devoir de rectifier une erreur commise à son préjudice dans notre compte rendu de la précédente livraison de la *Zeitschrift*. Nous y avons dit, faute d'avoir suffisamment présentes à la mémoire quelques lignes de son livre sur *la Religion de Jésus*, qu'il niait toute croyance à un Messie personnel chez les Juifs, antérieurement à l'ère chrétienne. C'est une inexactitude que nous avons promptement reconnue. M. Volkmar admet l'existence d'une conception de ce genre au sein du judaïsme déjà du temps des prophètes (*Rel. J.*, p. 113); mais il finit par l'effacer tellement et il la sépare si profondément du christianisme, qu'il nous semble pardonnable de l'avoir un instant perdue de vue. En effet, après avoir donné au *Fils de l'homme* du livre de Daniel un sens impersonnel et collectif (*R. J.*, p. 54; *Zeitschrift*, 1861, p. 85 sq.), et avoir élagué des deux derniers siècles avant notre ère toutes les productions où l'attente de l'envoyé céleste se trouve professée, M. Volkmar n'accorde aucune place dans son exposition de la doctrine de Jésus à l'idée messianique (*R. J.*, p. 65-75), et ne la fait entrer dans l'Église que comme le produit ultérieur de la réflexion des disciples (*ibid.*, p. 509 sq.). Quoi qu'il en soit, si nous avons pu avancer avec raison que, d'après M. Volkmar, Jésus ne s'est point donné comme le Messie, nous avons eu tort d'ajouter que, d'après lui encore, la pensée d'attribuer cette qualité au maître de Nazareth n'aurait pas pris sa source dans la dogmatique juive.

L'article de M. Oehler a pour objet de défendre son édition de Tertullien contre les attaques auxquelles elle a été en butte dans les précédentes livraisons. Malheureusement, l'auteur, qui aime assez, paraît-il, à publier des éditions nouvelles des Pères peu corrigées et peu améliorées (*V. Liter. Centralblatt*, 1859, n° 15; 1860, n° 42), ne nous semble guère avoir renversé toutes les assertions de son adversaire.

Le second article de M. Hilgenfeld sur la critique évangélique présente le résumé des plus récents débats sur les questions qu'elle implique; et s'il n'est

pas précisément destiné à leur faire faire un pas nouveau, son actualité lui donne cependant plus d'intérêt que n'en pouvait offrir le premier. Tout en restant dans son rôle d'historien, l'auteur ne laisse pas que de soutenir aussi à l'occasion, contre ceux qui ne les partagent point, ses vues particulières au sujet de l'origine et des rapports mutuels de nos quatre Évangiles. Nous ne saurions songer ni à exposer ici pour le moment ses idées à cet égard (V. *Revue germanique*, t. IX, p. 580, 587), ni à indiquer les arguments qu'il fait valoir en leur faveur. Parmi ceux-ci, il en est un cependant que nous aimerions à relever, tant il nous paraît incompatible avec le principe de l'indépendance absolue de la critique professé par l'auteur. M. Hilgenfeld, rejetant le Matthieu et le Marc primitifs de Papias, objecte contre cette hypothèse qu'elle pourrait conduire à admettre une falsification générale des récits évangéliques et à leur enlever ainsi toute crédibilité (p. 496 sq.). C'est là une considération qu'on devra examiner sans doute lorsqu'on sera parvenu au terme de la discussion, mais qui, dans aucun cas, ne peut l'influencer. Cet argument ressemble du reste beaucoup à un autre du même exégète, qui fait remarquer quelque part, à l'appui de son opinion touchant la date relative de Marc, que, si cet évangéliste ne tient pas le milieu entre Matthieu et Luc, il n'y a plus entre ces derniers de transition. Cette conséquence est évidente; mais le fait qui en ressortirait ne devrait ni rebuter ni surprendre : rien de plus ordinaire que de voir l'action appeler directement la réaction, et les contraires s'opposer l'un à l'autre. Décidément, le savant professeur d'Iéna a à son service des armes trop bien trempées pour en emprunter d'aussi fragiles à quelques-uns de ses adversaires. Au surplus, on ne saurait trop admirer le zèle que M. Hilgenfeld déploie au service de la critique historique, dont il est aujourd'hui en Allemagne un des plus dignes représentants et le plus infatigable défenseur. Auteur d'ouvrages aussi nombreux que remarquables, il porte encore presque seul, depuis environ quatre ans, le poids de la rédaction du *Journal de théologie scientifique* qu'il a fondé, et qui remplace, comme nuance et comme valeur, les *Annales de théologie* de Tübingue. Baur, qui lui avait promis, et qui lui accordait en effet son puissant et efficace concours, n'est plus, malheureusement. Mais pourquoi ses fidèles collaborateurs d'autrefois, les Zeller et les Köstlin, paraissent-ils avoir cessé totalement de s'intéresser au mouvement théologique auquel ils eurent une si grande et si honorable part? D'autres travaux les absorbent, le premier surtout, nous ne l'ignorons pas; mais il ne nous en sera pas moins permis de le regretter profondément.

ÉTUDES ET CRITIQUES THÉOLOGIQUES (*Theologische Studien und Kritiken*), publiées par ULLMANN et ROTHE, 1861, 3^e cahier : *Avant-propos* de Ullmann; — Lübker, *Propylées à une théologie de l'antiquité classique*; — Piper, *Monuments et manuscrits perdus et retrouvés*; — Gerlach, *La captivité et la conversion de Manassé*; — Ullmann, *Un cantique spirituel de Frédéric III. électeur du Palatinat*; — Schneckenburger, *Notes pour servir à l'interprétation de l'Épître aux Hébreux, communiquées par Riehm*; — Hagenbach, *Écrits pour servir à l'histoire de l'université de Bâle*; — Weiss, *Les rapports historiques des Épîtres pastorales*, par Otto.

Dans l'avant-propos qui ouvre cette livraison, M. Ullmann annonce qu'ayant obtenu d'être déchargé des fonctions ecclésiastiques qui l'absorbaient depuis un si grand nombre d'années, il pourra prendre désormais une part plus active et

plus personnelle à la rédaction du journal qu'il dirige. C'est là, sans contredit, une excellente nouvelle pour les lecteurs des *Études et critiques*; car on ne saurait se dissimuler qu'à quelques exceptions près, parmi lesquelles nous nous garderons bien de compter les derniers articles de M. Rothe sur la révélation et l'Écriture sainte, remarquables surtout par leurs contradictions, et où la spéculation la plus abstruse sert de fondement au supranaturalisme le plus décidé¹, on ne saurait se dissimuler, disons-nous, que la plupart des travaux publiés depuis un certain temps par ce recueil ne sont guère de nature à le maintenir au rang élevé qu'il occupa jadis dans le monde théologique. M. Ullmann, en l'enrichissant de nouveau des produits de sa plume, contribuera sans doute grandement à lui rendre de l'intérêt. Lui fera-t-il retrouver aussi son importance scientifique antérieure? Bien des considérations nous forcent malheureusement d'en douter.

Quoi qu'il en soit, le présent cahier des *Études et critiques* n'est rien moins que supérieur à ceux qui l'ont précédé. Le premier article nous arrêtera seul un instant; non pas qu'il nous paraisse offrir quelque chose de nouveau ou de bien instructif, mais dans le but d'y relever deux ou trois de ces propositions qu'on a l'habitude de recevoir comme des vérités établies, sans qu'elles en soient plus exactes.

Traçant à grands traits l'histoire de l'idée morale chez les Grecs et chez les Romains et la comparant à la doctrine chrétienne, M. Lübker avance que « les peuples du monde ancien, par un jugement de Dieu sur eux, ne commencèrent à comprendre leur mission que lorsqu'ils n'étaient plus en état de la remplir ». (P. 402.) Cette pensée, qui, au premier abord, peut avoir quelque chose de séduisant, cesse de présenter un sens précis dès qu'on la considère avec attention. En effet, ne sont-ce pas les mêmes peuples qui passèrent successivement du paganisme au christianisme, après qu'ils eurent surmonté peu à peu le premier et élaboré tous les éléments du second? Si, dans cette grande révolution, les formes politiques ont changé, si certaines classes sociales ont travaillé plus que d'autres à la transformation commune, ce ne fut là qu'une conséquence nécessaire du progrès général qui emportait le monde. Mais la génération chrétienne n'est point tombée du ciel sur la terre; l'humanité la portait dans ses flancs depuis le premier jour de son existence, et l'a enfantée au temps marqué. Paul disciple du Christ ne fut point un autre homme que Paul le Pharisien; entre la France de 1788 et celle de 1789, il n'y eut ni solution de continuité ni intervention miraculeuse. Comme l'individu, la société se développe et marche; lorsqu'elle accomplit un progrès, c'est qu'elle aperçoit un nouveau degré à atteindre et qu'elle se sent capable de le gravir.

Plus loin, M. Lübker croit devoir placer la charité païenne au-dessous de la charité chrétienne, parce qu'elle se bornait à *demeurer dans la légalité et à donner à chacun ce qui lui revient* (p. 434). Mais cela même, ne serait-ce point le but à atteindre, l'idéal? La charité, lorsqu'elle est juste et raisonnable, devient obli-

¹ M. Rothe soutient, entre autres, la thèse qu'on a résumée de la sorte : « Il ne saurait y avoir conflit entre le miracle et les lois naturelles; car le conflit suppose le contact, et ce contact n'existe pas. » Ce principe, à quelque point de vue qu'on le juge et de quelque façon qu'on l'analyse, ne peut sembler qu'absurde. La loi naturelle et le prétendu miracle doivent au moins se trouver en contact dans l'intelligence divine d'où ils émanent l'un et l'autre; là donc, d'après M. Rothe même, il pourra y avoir conflit.

gatoire et rentre dans la légalité; elle n'a plus aucun motif d'exister lorsqu'elle cesse d'être raisonnable et juste : « *Nihil est liberale*, dit Cicéron, *quod non idem justum.* » (*De off.*, I, 14.) La charité a pour règle le droit et le devoir; elle n'est ni plus large ni moins étendue qu'eux, et n'en diffère pas au fond. Dans un état social où la justice règne, la charité, prise dans le sens de chose facultative, d'aumône, n'a point de place. Au surplus, le principe même de la charité n'a pas attendu la lumière de l'Évangile pour jaillir du cœur humain dans son expression la plus rigoureuse. Le précepte d'aimer et de traiter son prochain comme soi-même, qui se trouve déjà textuellement dans les livres mosaïques (*Lévit.*, XIX, 18), a été formulé dans les mêmes termes six siècles avant Jésus-Christ et au fond de la Chine, par le philosophe Khoung-fou-tseu : « Celui dont le cœur est droit, dit-il, et qui *porte aux autres les mêmes sentiments qu'il a pour lui-même*, ne s'écarte pas de la loi morale du devoir prescrite aux hommes par leur nature rationnelle; *il ne fait pas aux autres ce qu'il désire qu'il ne lui soit pas fait à lui-même.* » (*Tchoung-Young*, XIII, 3.) Et un peu plus loin : « La grande loi du devoir doit être cherchée dans l'humanité, cette belle vertu du cœur qui est le principe de l'amour pour tous les hommes. » (*Ibid.*, XX, 4.) Puis le *Lun-yu* ajoute : « La doctrine de notre maître consiste uniquement à avoir la droiture du cœur et à *aimer son prochain comme soi-même.* » (IV, 15.) Ces principes étaient professés publiquement dans le monde romain lorsque le christianisme naquit, et celui-ci ne dut les emprunter à aucune révélation supérieure. « Nous sommes portés par la nature à aimer les hommes, dit Cicéron, et tel est le fondement du droit. » (*De leg.*, I, 13.) Et ailleurs : « Le fondement de la justice est d'abord de ne nuire à personne, puis de se rendre utile à tous. » (*De off.*, I, 10.) Enfin : « La justice est une vertu pleine de munificence et de libéralité; elle aime mieux les autres qu'elle-même, et c'est pour le bien d'autrui plus que pour soi qu'elle est née. » Mais nul n'a exprimé ces sentiments dans des termes plus magnifiques que Sénèque. C'est lui qui a appelé l'homme une chose sacrée pour l'homme : *Homo sacra res homini* (*Epist.*, 95); et qui, considérant la vie non animée par la charité fraternelle comme une mort (*vixit is qui multis usui est.* etc. *Ep.*, 60), a dit si excellemment qu'il faut vivre pour autrui si l'on veut vivre pour soi : *Alteri vivas oportet, si vis tibi vivere.* (*Ep.*, 48.) Cet auteur pourrait nous fournir, on n'en doutera pas, bien des textes analogues; nous n'en prendrons plus qu'un seul un peu plus étendu. « Cet univers que vous voyez et dans lequel sont contenues la nature divine et la nature humaine, dit encore Sénèque, cet univers est un : nous sommes les membres d'un grand corps. La nature, en nous formant des mêmes éléments et pour les mêmes fins, nous a créés parents; c'est elle qui nous a liés les uns aux autres par une affection mutuelle, et qui nous a faits sociables; elle qui a établi la justice et l'équité; c'est en vertu de ses lois qu'il est plus funeste de faire du mal que d'en recevoir; c'est d'après son ordre que nos mains doivent toujours être prêtes à secourir nos semblables. Ayons toujours dans le cœur et à la bouche cette maxime : *Homme, rien de ce qui touche les hommes ne m'est étranger.* Pénétrons-nous-en; nous sommes certainement nés pour vivre en commun. Notre société ressemble à une voûte qui tomberait, si ses diverses parties ne se prêtaient un support mutuel. » (*Ep.*, 95.) Toutes ces citations nous donnent sans contredit la définition de la charité véritable : le christianisme a pu en faire une application plus large et plus sincère il ne l'a ni mieux connue ni plus justement exprimée.

M. Lübker plaint enfin l'homme de l'antiquité d'avoir été dénué de tout moyen de s'assurer qu'il avait trouvé grâce devant Dieu (p. 437). Mais les religions anciennes ne possédaient-elles pas, tout comme le culte chrétien, pour satisfaire aux besoins de la conscience alarmée, des sacrifices expiatoires et des purifications? Et si, après avoir usé de tous ces secours, le païen pouvait douter encore de la pureté de son âme et de la miséricorde du ciel, ce n'était là qu'un effet inévitable de l'ignorance et de la faiblesse humaines, qui ne saurait surprendre le christianisme, obligé, lui aussi, de reconnaître avec l'Écriture que nul ne sait s'il est digne d'amour ou de haine : *Nescit homo utrum amore an odio dignus sit*. L'Église a fait du reste l'aveu de sa propre impuissance à cet égard de la façon la plus formelle; elle proclame, par l'organe du concile de Trente, que « personne ne peut savoir avec une entière certitude qu'il a obtenu la grâce de Dieu », et que « nul, tant qu'il vit ici-bas, ne peut se dire certainement du nombre des prédestinés »¹. L'absolution conférée au tribunal de la pénitence n'opère elle-même la rémission des péchés qu'à la condition d'une contrition réelle, que nul n'est absolument certain de posséder. Si le protestantisme a à ce sujet des prétentions plus grandes, il n'est guère à même de les justifier. Mais M. Lübker précise davantage son accusation contre le paganisme; il lui reproche d'avoir dû admettre des cas dans lesquels il ne donnait à espérer ni miséricorde ni pardon (p. 441). Et quand il en aurait été ainsi, ne lit-on pas dans la première Épître de Jean : « Il y a péché qui va à la mort, et ce n'est pas pour celui-là que je dis de prier. » (v, 16.) Et dans l'Évangile selon Matthieu : « Le blasphème contre l'Esprit ne sera point remis...; celui qui parle contre l'Esprit saint ne trouvera grâce ni dans le siècle présent ni dans le siècle à venir. » (xii, 31, 32.) Enfin, l'Église des premiers temps ne fut-elle pas à peu près unanime à considérer certains crimes, tels que l'homicide, l'idolâtrie, et parfois la seconde chute, comme irrémissibles : *Non pax ab ecclesiis redditur; — placuit nec in finem habere communionem?* (Comp., entre autres, les canons du concile d'Elvire.)

Pour terminer, nous aimerions à ne pas laisser sans conclusion ces quelques remarques; mais elles prennent déjà peut-être plus de place qu'il n'eût été convenable de leur en accorder ici. Nous nous bornerons donc à ajouter que, loin d'avoir eu pour but de déprécier la doctrine et les mérites du christianisme, ce qui nous appartiendrait moins qu'à tout autre, nous pensons lui rendre un véritable service en demandant qu'on cesse de l'isoler de l'histoire et de l'humanité.

A. STAP.

LITTÉRATURE.

Le Magicien de Rome (Der Zauberer von Rom), roman en neuf volumes de M. Ch. Gutzkow. Leipzig, Brockhaus. 1858-1861.

Le dernier des papes.

Vers la fin de 1858, M. Gutzkow commença la publication d'un roman qui ne devait pas se composer de moins de neuf forts volumes. *Der Zauberer von Rom*,

¹ Session VI, chap. 9 et 12.

Le Magicien de Rome, tel était le titre piquant de ce nouvel ouvrage destiné à reproduire fidèlement l'esprit, la tendance et la situation du catholicisme moderne dans l'Allemagne du Sud. Il servait ainsi de complément au roman des *Chevaliers de l'esprit*, du même auteur, qui avait donné un tableau assez vrai de la société protestante du nord de l'Allemagne. Les deux premiers volumes du *Magicien de Rome*, qui parurent encore avant le 1^{er} janvier 1859, obtinrent un légitime succès en Allemagne et furent annoncés dans la *Revue germanique*. Malheureusement la guerre d'Italie survint et détourna l'attention des ouvrages d'imagination pour la porter sur les faits d'une réalité toute palpitante d'intérêt. Les volumes suivants du roman de M. Gutzkow se succédèrent ainsi lentement et silencieusement au milieu des préoccupations politiques. C'est à peine s'ils attirèrent un rapide coup d'œil et une dédaigneuse mention de la part de la critique, tout occupée des Mémoires de Garibaldi et des brochures patriotiques. Cet ouvrage, malgré les quelques défauts de style et de composition qui le déparent, méritait cependant un meilleur sort, et nous sommes sûr qu'avant peu il obtiendra une éclatante réparation. Nous traduisons aujourd'hui le dernier chapitre de ce grand travail, que l'auteur a eu l'amabilité de nous communiquer pour les lecteurs de la *Revue*. Nous ne le présentons pas comme un brillant échantillon de l'ouvrage; au point de vue littéraire, il est même bien inférieur à certains chapitres des volumes précédents. Mais il renferme une espèce de solution apocalyptique du grave problème de la papauté; et c'est à ce titre seulement que nous le croyons digne de figurer dans ce journal. Le lecteur éprouvera peut-être un certain intérêt à comparer la vision romanesque de M. Gutzkow avec les solides raisonnements de M. Döllinger.

18??

L'oiseau, parfois, construit tranquillement son nid au milieu du bruit retentissant de la cascade. Ainsi l'âme humaine, fatiguée et soupirant après le repos, cherche la paix loin du tumulte et du fracas de la vie, et la trouve souvent au milieu du bruit et de la tempête.

Au pied d'une vieille et laide mesure de Rome, connue sous le nom de Pyramide de Cestius et formant, ainsi que nous l'apprend l'inscription, le monument funèbre d'un cuisinier du siècle d'Auguste, un rossignol envoie ses notes aiguës à la brise parfumée du printemps. Le chantre des bocages s'enfuirait peut-être s'il voyait près de lui l'aile sombre d'un oiseau de nuit, ou les replis tortueux d'un serpent; mais la cruauté et la barbarie de l'homme ne l'effraient pas.

Le canon tonne, des chants sauvages retentissent, des millions d'hommes s'exercent aux armes, et cependant le rossignol continue à murmurer sa plainte sous les buissons de roses.

Un cimetière s'étend au pied de l'antique mesure. Il est bien choisi, cet emplacement, auprès du vieux Caius Cestius, cuisinier et maître d'hôtel de l'ancienne Rome! Lui aussi sans doute, il accueillit sous son toit des étrangers, des Grecs, des Perses, des Africains. A présent ces lieux offrent un asile hospitalier aux juifs et aux hérétiques que la mort surprend à Rome. Les roses et les lis qui croissent sur cette vieille mesure et au milieu desquels chante le rossignol, appartiennent au cimetière des protestants.

Rome est en armes; un dictateur s'est emparé du pouvoir. Debout en ce mo-

ment sur le mont Testaccio, qui s'élève à l'une des extrémités reculées de la ville, il examine la plaine avec sa longue-vue. C'est un Italien, à la taille courte et nerveuse, au teint brun, aux cheveux plats et grisonnants, aux yeux bleus. Il porte un chapeau gris à larges bords, qu'ombrage une plume rouge et flottante; son état-major l'accompagne.

De la hauteur où il se trouve, on voit distinctement trois armées campées dans la campagne, cette antique et vaste plaine du Latium, où campèrent autrefois les Cimbres et les Teutons; et les hordes nomades des Huns. L'armée des Francs occupe le bord de la mer; celle des Allemands, rangés sous les drapeaux de l'Autriche, couvre la montagne, et les Italiens, massés vers le sud, fraternisent avec la révolution romaine et son chef victorieux.

Le mont Testaccio est un étrange mont! Des débris de la cuisine romaine, amoncelés à l'une des portes de la ville, il s'est peu à peu formé une colline où l'on voit crotter l'ivraie sur la légère couche de terre qui recouvre et cimente ces antiques tessons. Que de coupes gracieuses gisent sous ces débris! et qui nous dira les noms de ceux qui les ont portées autrefois à leurs lèvres altérées?

Cependant les dieux lares de cette maison hospitalière n'ont pas tout à fait déserté les lieux qui leur furent un jour consacrés. Le mont Testaccio a été creusé et disposé en caves innombrables, d'où s'exhale le bouquet parfumé de la boisson chère à Bacchus. Caius Cestius avait déjà peut-être enfermé sous ces voûtes ses riches provisions de vin. A présent on voit s'élever sur ces débris des escaliers, des estrades, des berceaux d'acacias et de sureau, où vont s'asseoir ceux qui savent apprécier les délices du frais. Là, après avoir ôté leur habit pour être plus à leur aise, ils s'exercent à oublier la sagesse le verre à la main, ainsi qu'on a toujours aimé le faire à Rome.

Aujourd'hui, les buveurs ne manquent pas plus sous ces ombrages que le rossignol et les roses. Ils parcourent en grand nombre les joyeuses catacombes du Testaccio. C'est un mélange confus de figures sauvages et candides, où l'on distingue même des prêtres et des moines. Ils sont tous armés, et la plupart portent des casques rouges; leurs fusils sont réunis en faisceaux. Le voisinage du cimetière ne trouble la joie de personne; et cependant depuis quelques années, la mort a fait en Italie une effrayante moisson: les trônes se sont écroulés sous les trônes, les peuples ont combattu contre les peuples, et l'heure de la résurrection va bientôt sonner pour l'Italie.

La mort du vicaire de Jésus-Christ a amené une suspension d'armes. Ses prédécesseurs se sont succédé à de courts intervalles. Quelques-uns, brisés par l'âge, ont succombé au milieu de la tempête. Ainsi autrefois, Étienne II, dont Innocent III disait qu'il avait été plus qu'un homme, mais moins qu'un dieu, n'occupa le saint-siège que trois jours; il fut assassiné par Boniface VII qui, au bout d'un an, dut céder la place à Donus II. Ainsi encore, Clément II, baron de Hornebourg, appartenant à une famille allemande, ne conserva les clefs de saint Pierre que pendant un an, Grégoire VIII pendant quelques semaines seulement, et Pie VIII, enfin, pendant un peu plus d'un an¹. D'autres papes ont encore été élus et couronnés, tantôt à Avignon par la France, et tantôt à Salzbouurg par l'Autriche.

¹ Cette revue historique manque d'exactitude: nous n'essaierons pas de la rectifier, et nous nous contenterons d'y rendre attentif le lecteur.

(Trad.)

Le neuvième jour, le canon retentissant dans la campagne interrompit le glas funèbre des cloches, et le dictateur de Rome, cédant aux instances de ses soldats et des libéraux de l'Europe qui le suppliaient de permettre encore une fois l'élection d'un pape, fit signe de son épée qu'il voulait parler, et s'exprima en ces termes : « Qu'on élise donc le dernier des papes ; j'y consens. Mais faites-y attention : s'il prétend à l'empire temporel de Rome, comme ses prédécesseurs l'ont toujours fait, nous le chasserons du milieu de nous, et nous l'enverrons dans le camp des armées de France et d'Autriche, dont les baïonnettes pourront lui conserver une ombre de pouvoir, mais sans autorité et sans dignité. Si c'est au contraire un véritable successeur de saint Pierre, un prince de paix et un apôtre, le monde ne doit pas être privé de sa bénédiction ; nous le protégerons nous-mêmes, et nous applaudirons à son élection, comme à l'aurore de la délivrance de l'humanité. »

Il y avait déjà trois jours que durait le conclave, composé de trente cardinaux seulement. Ce nombre, vu les temps difficiles où l'on se trouvait, était encore respectable. Du reste avant l'ouverture du conclave, le dictateur avait fait loyalement savoir à la chrétienté que tous ceux qui portaient la pourpre pouvaient sans crainte aller frapper aux portes de Rome : elles leur seraient ouvertes, et ils y trouveraient asile et protection.

Ainsi donc, depuis douze jours, les armes reposaient inoffensives, et la ville s'était si bien habituée dans ces derniers temps aux horreurs de la guerre et de la peste, aux ravages de l'incendie et des projectiles, que ces douze jours de repos et de deuil semblaient être des jours de fête. Les femmes, les enfants et les vieillards se pressaient aux portes défendues par de hautes barricades, et se hasardaient derrière les parapets. Timides et inquiets, ils entouraient les batteries qui, la mèche allumée, protégeaient le mont Cavallo, où les cardinaux étaient enfermés et attendaient la venue de l'Esprit saint.

Cependant le dictateur était remonté à cheval, et, suivi de son état-major, il s'élança du pied du Testaccio à la porte de Vocca della Verità et rentra dans la ville. Son regard était calme et serein ; il ne révélait à personne que le monde ressemblait en ce moment à une mine qu'une seule étincelle pouvait faire éclater et l'ensevelir lui-même un des premiers sous ses décombres.

Il salua en passant deux dames en deuil qui lui étaient bien connues, et qui profitaient de la confiance générale pour aller voir le soleil, les rossignols, les roses et les tombeaux. Agitées par des espérances incertaines et par de douloureux souvenirs, elles pensaient trouver le calme et la paix dans l'asile solitaire des morts. Un petit garçon, à la mine éveillée, au maintien tranquille, était assis devant elle. Les cavaliers ouvrirent leurs rangs et laissèrent passer leur voiture. Elles s'avancèrent ainsi, au milieu des tentes et des groupes de soldats qui chantaient ou jouaient ; arrivées devant le cimetière des protestants, elles mirent pied à terre, franchirent le seuil mortuaire, suivies de l'enfant et d'un domestique, et portant dans leurs mains des couronnes de roses et de laurier.

L'étroite et verte enceinte avait été épargnée pendant les derniers ravages de la guerre. Maints érables, il est vrai, qui en formaient autrefois les allées, gisaient alors tristement sur le sol au milieu de couronnes d'immortelles et de jasmins fanés ; mais les tombes avaient été pieusement respectées. La brise qui soufflait silencieuse et mystérieuse sur les tombeaux de ceux qui sont morts en exil, semblait leur apporter sur ses ailes un baiser de leur patrie qu'ils auraient

tant voulu revoir ! Hélas ! leurs parents, leurs enfants, leurs amis sont si loin d'eux ! Plus d'un infortuné, venu de derrière les Alpes, a enterré en pleurant tout son bonheur sous un de ces simples tertres de gazon. Cependant on voit aussi s'étaler sur de riches monuments de marbre, les bustes de plus d'un artiste célèbre, de plus d'un savant renommé. La plupart portent sur leurs traits l'empreinte de la souffrance : on devine que ces infortunés avaient mis leurs espérances dans l'air pur et dans la douce chaleur de la campagne de Rome, et qu'ils ont été déçus ! De simples croix de bois rappellent le souvenir de pauvres jeunes peintres venus en Italie pour y chercher un idéal, et qui l'ont trouvé un soir de fièvre dans un hôpital de Rome.

Les deux dames en deuil, à la taille svelte et noble, suivies de leur domestique, et précédées de l'enfant joyeux, s'arrêtèrent devant une pierre tumulaire sur laquelle on lisait le nom du comte de Salem-Camphausen.

Une heure s'écoula ainsi, et leurs sombres imaginations s'évanouirent dans l'attente de la décision du conclave. Bonaventura, le courageux adversaire des jésuites qui, partout expulsés de l'Italie, n'avaient alors de refuge qu'en Allemagne et en Espagne, Bonaventura, qui bénissait à Coni tous ceux que Fefelotti avait maudits et chassés de Trente et de Brixen, de Salzbourg, de Vienne et de Wurzburg, Bonaventura était aussi enfermé dans le palais muré du Quirinal.

De leur demeure établie dans le palais Rospigliosi, les deux dames avaient vu passer le cortège des cardinaux qui se rendaient au conclave. La longue procession était escortée par des soldats dont le dictateur avait dû apaiser les murmures. Des milliers de spectateurs, perchés sur les toits les plus élevés et accrochés aux cheminées, regardaient aussi défilér les représentants d'une hiérarchie qui allait bientôt disparaître. Il y avait longtemps qu'on n'avait vu réunis à Rome autant de hauts dignitaires de l'Eglise. Plusieurs étaient âgés et hautains : ici l'un, au corps d'une maigreur cadavéreuse, était courbé par le poids des ans ; mais son regard brillait encore du feu de l'ambition ; là, un autre, vif, allègre, souriait et saluait ; les soucis attachés à la possession de la couronne qu'il convoitait ne lui causaient pas la moindre inquiétude. Plus loin, un troisième s'avancait les yeux baissés vers la terre et l'âme accablée d'une véritable douleur en pensant aux temps difficiles où l'on se trouvait. Tous ces *derniers martyrs* avaient traversé de dures épreuves ; mais la plus amère était sans doute celle à laquelle ils étaient exposés en ce moment, et qui les menaçait de la perte d'un pouvoir auquel ils étaient habitués depuis si longtemps. En effet, l'élection à laquelle ils allaient procéder, devait décider pour jamais la question de la sécularisation de la hiérarchie ecclésiastique.

Parmi eux s'avancait le cardinal Vincente Ambrosi, désigné généralement comme le vicaire de Jésus-Christ. Il portait encore sur ses traits l'empreinte d'une mâle beauté ; ses cheveux avaient déjà la blancheur de la neige, mais ses yeux noirs lançaient des éclairs. On s'était d'autant plus empressé de l'appeler à Rome, qu'on savait que les trois grandes puissances catholiques, la France, l'Autriche et l'Espagne, devaient exercer contre lui un antique droit et protester contre son élévation si elle avait lieu. On voulait en une seule fois et contre un seul faire une éclatante protestation, puis, suivant le cardinal Wiseman, l'abeille meurt après avoir enfoncé son aiguillon dans le corps de son ennemi.

Feselotti suivait aussi. Affaîssé et courbé par l'âge, le teint jaune et terreux, il s'avancait soutenu par deux conclavistes. Les huées et les moqueries de la foule le poursuivaient impitoyablement, et lui faisaient subir un supplice égal à celui des verges. Chacun de ses bourreaux avait à lui rappeler une de ses vilaines actions.

Mais heureusement pour lui qu'il était immédiatement suivi du cardinal Bonaventura d'Asselino, son adversaire et l'ami vénéré des Italiens. Les murmures cessaient dès que les regards de cette foule exaspérée venaient à rencontrer l'évêque de Coni. Les paroles de Samuel convenaient à cet homme de bien : « Ne regarde pas à son visage, ne regarde pas à la hauteur de sa taille, mais considère la bonté de son cœur ! » Son visage et sa taille avaient cependant quelque chose de majestueux ; mais l'on ne parlait que de son esprit courageux et de son noble cœur.

Pendant trois jours le peuple tint ses yeux fixés sur une petite cheminée du Quirinal, par où devait s'échapper la fumée des bulletins d'élection brûlés dans un poêle du conclave. Pendant trois jours aussi, les deux dames en deuil, Paula et Armgart, se promenèrent de long en large dans l'étroit cimetière ; réduites à l'inaction, et incapables même de volonté, elles ne semblaient plus vivre que dans un monde éthéré et imaginaire, où les transportaient tour à tour la crainte et l'espoir.

« Si seulement Bonaventura obtenait la tiare ! dit Armgart à son amie, à qui elle avait servi de conseil et de soutien dans toutes les circonstances importantes de la vie. Il réalisera certainement, poursuivit-elle, l'idéal que tu as conçu de lui dans ta jeunesse. »

Pendant qu'elles s'entretenaient ainsi près du sarcophage de marbre, et que plongées dans leurs rêveries et leurs souvenirs, elles suivaient machinalement des yeux l'enfant qui courait après des papillons, l'air fut tout à coup ébranlé par un coup de canon.

Les soldats coururent aux armes ; le mont Testaccio s'anima. La détonation venait de l'intérieur de la ville ; d'autres lui succédèrent ; en même temps toutes les cloches se mirent à sonner, et la ville entière fut bientôt plongée dans un torrent d'harmonie. « L'élection est faite ! » s'écria Armgart, et elle s'éloigna en appelant l'enfant. Il était évident qu'elles auraient beaucoup de peine à se frayer un passage pour regagner leur palais situé sur le mont Cavallo. Il fallut soutenir Paula, que l'attente et l'inquiétude faisaient chanceler. Le bruit du canon et le son des cloches ne cessaient de se faire entendre. La voiture traversa le faubourg avec la rapidité d'une flèche. Arrivée dans l'intérieur de la ville, elle dut s'avancer lentement. « Nous nous sommes oubliées ! » murmurait Armgart avec impatience, toutes les fois que la voiture était arrêtée par les rangs des soldats et par les flots du peuple. Elle demanda si l'on connaissait le résultat de l'élection ; mais sa voix fut couverte par les roulements du tambour, la voix des chefs et les menaces de la foule. « Aux armes ! » s'écria le peuple, et abandonnant précipitamment le Transtevere il se rua avec une ardeur sauvage vers les portes. « Que peut-il donc y avoir ? » se demandèrent les deux dames que cette fuite précipitée remplit d'angoisse.

Comme la fumée ne s'élevait plus à l'heure ordinaire de la petite cheminée du Quirinal, on avait conclu de ce seul indice que l'un des cardinaux avait

obtenu les deux tiers des suffrages nécessaires à l'élection. Mais qui était élu? C'est ce que personne ne savait encore. Était-ce Fefelotti? Alors mort et carnage....

Sur le mont Cavallo, où il n'y avait de place que pour ceux qui pouvaient prouver qu'ils habitaient ce quartier, on affirmait que ce n'était ni Fefelotti ni Ambrosi. On avait entendu dire que des trois robes blanches préparées pour le pape nouvellement élu, ce n'était pas la plus courte qu'on avait envoyé chercher. On avait d'abord prétendu que c'était la moyenne; puis tout à coup, devant le palais muré entouré par les troupes, avait retenti le cri de : « *La roba grande! la roba grande!* »

A moitié évanouie, en présence du prologue de ce grave événement, Paula arriva devant la porte du palais Rospigliosi. Armgart s'élança de la voiture, parcourut les salles du palais, ouvrit brusquement une des fenêtres qui n'étaient pas prises par les domestiques et les gens de la maison, et fixa avidement ses regards sur la place occupée par une foule compacte et éclairée par les derniers rayons du soleil couchant. Le colosse des Dioscures, façonné par la main des Phidias et des Praxitèle, planait majestueusement au-dessus des flots de la foule où s'agitaient péle-inêle des chevaux, des canons, des armes de toute espèce et des drapeaux flottants. Les deux héros d'airain portaient, dans celle de leurs mains qui n'était pas occupée à contenir leurs fougueux coursiers, un drapeau aux trois couleurs.

Armgart appela Paula qui s'avança en chancelant et en serrant convulsivement son enfant dans ses bras. Une vive animation se faisait remarquer à l'une des grandes fenêtres du balcon situé au-dessus du portail du Quirinal. Des ouvriers en tablier de cuir abattaient avec une ardeur sauvage la maçonnerie élevée quelques jours auparavant pour murer cette ouverture. Les pierres tombaient les unes après les autres, et la fenêtre se trouva bientôt dégagée. Un doux rayon du soleil couchant glissa sur les robes de pourpre des cardinaux qui venaient d'apparaître sur le balcon.

Ambrosi s'avança et fut salué par les acclamations du peuple. Il portait un rouleau de papier dans sa main; mais malgré la pourpre de ces vêtements, rendue plus vive encore par les rayons du soleil, son visage semblait enflammé de colère et d'indignation. Les cris, les acclamations de la foule qui le dédommageaient de ses espérances trompées et de l'insuccès de son élection, cessèrent enfin de se faire entendre. Un silence de mort s'établit, interrompu seulement par le bruit du canon du château Saint-Ange et par le son des cloches. Ambrosi, comme autrefois Jean-Baptiste qui annonça la gloire de son ami Jésus, prononça à haute voix ces paroles : « *Annuntio vobis gaudium maximum! Habemus papam eminentissimum cardinalem archiepiscopum Cuneensem dominum Bonaventuram d'Asselyno....* »

Les tambours battirent, les trompettes sonnèrent, les drapeaux s'inclinèrent. Le dictateur descendit de cheval, et salua de son épée qui étincelait aux rayons du soleil, le nouvel évêque de Rome, l'Allemand Bonaventura.

Un murmure d'approbation et de curiosité parcourut tous les rangs. Le nom du nouveau pape était connu et vénéré; son élection semblait devoir être en même temps le symbole de l'universalité et de la tolérance de l'Église.

Ambrosi continua ensuite en italien : « Le premier pape qui fut traité à sa parole s'appelait Liberius I^{er}; le nouvel évêque de Rome s'appellera par humilité Liberius II ». L'étonnement redoubla.

Ambrosi continua : « Liberius accepte son élection sous la condition, approuvée par les cardinaux, que le premier acte de son autorité sera la convocation d'un Concile général. »

Le dictateur agita son épée ; un tonnerre d'applaudissements couvrit la voix de l'orateur, et les soldats poussèrent des acclamations qui semblaient sortir de bouches d'airain.

Ambrosi reprit : « Pour tranquilliser les cœurs de tous les catholiques agités depuis trois cents ans par des questions de doctrine, et pour préparer une réforme de l'Église d'après la parole de Dieu, de Jésus-Christ et des apôtres, les cardinaux réunis ont approuvé aussi une seconde condition imposée par le nouveau pape. En conséquence de quoi, la lecture de la Bible sera permise dans toutes les langues de la chrétienté. Durant sept semaines, le saint livre sera lu et expliqué chaque soir au peuple du haut de la chaire. »

Le dictateur saisit son chapeau à la plume flottante, et découvrit sa tête grise. Un religieux silence planait sur la foule.

Enfin Ambrosi reprit et acheva son discours en ces termes : « Pour que le Concile siège en paix, loin du fracas des armes et du tumulte du monde, nous lui avons assigné une vallée solitaire située dans le diocèse de l'évêque nouvellement élu. Entre Coni et Robilante s'élève, dans le Piémont, le château de Castellungo. C'est là que la réunion des évêques de la chrétienté est convoquée pour le 20 août de cette année, jour de la fête de saint Bernard de Clairvaux. Priez donc pour que l'Esprit de Dieu sanctifie l'heure et le lieu qui ont été choisis. »

Les acclamations redoublèrent d'énergie lorsque, contrairement aux habitudes usitées en pareil cas, on vit le nouveau pape, conduit par l'un des cardinaux, s'avancer sur le balcon revêtu des marques de sa nouvelle dignité. Les vêtements avaient la forme de ceux d'un magicien. En Perse, ceux qui sont initiés aux mystères de la nature, en portent de semblables. Mais sous son dais d'argent, vêtu de sa blanche soutane mauresque, la poitrine couverte de la mozetta, et la tête coiffée de la barrette rouge, le nouveau magicien de Rome apparut comme un homme de douceur et de bonne volonté, comme le père, comme l'ami et le frère de tous les chrétiens.

Tous fixaient avec amour les yeux sur lui ; les longues boucles de sa chevelure d'argent encadraient son visage souriant ; ses mains s'étendaient sur la foule joyeuse pour la bénir, et l'on voyait briller à sa droite le magique anneau de saint Pierre.

Le soleil couchant éclaira une nouvelle scène de transfiguration ; lorsque les rayons vinrent à rencontrer les yeux noirs du vicaire de Jésus-Christ, ils les lui firent fermer. Il dut les clore aussi pour retenir les larmes qui les remplirent à la vue des deux dames bien connues qui lui faisaient signe de l'une des fenêtres du palais Rospigliosi, et lui criaient en agitant leurs mouchoirs blancs : « *Hosanna! Hosanna!* gloire au vainqueur! »

Mais le dernier des papes ne vit pas comment un homme se glissa derrière les deux dames, saisit l'enfant d'un bras nerveux, et l'éleva au-dessus de leurs têtes. C'était Thiebold, qui n'étant plus retenu par les dangers de la guerre, venait tout à coup d'arriver. Comment aurait-il pu manquer dans un pareil moment?

Le peuple continuait à pousser des cris de joie ; en ce moment il déclarait une paix universelle, ou il en appelait à une dernière décision par les armes, car il proclamait les exigences du siècle, l'éternelle solution du problème social, le divin héritage de l'humanité, savoir : la liberté!

A. M.

MATHÉMATIQUES.

Journal für die reine und angewandte Mathematik, herausgegeben von BORCHARDT
(*Journal de mathématiques pures et appliquées*, publié par M. BORCHARDT, fondé
par M. CRELLE), t. LVIII, cah. 3 et 4, et t. LIX, cah. 1.

G. LEJEUNE DIRICHLET. *Recherches sur un problème d'hydrodynamique*. Dans ce mémoire, le dernier qui soit sorti de la plume du grand géomètre, et auquel même il n'a plus eu le temps de mettre la dernière main, est traité le problème du mouvement d'une masse liquide homogène, en supposant que la masse a primitivement la forme d'un ellipsoïde, que la force accélératrice provient de l'attraction totale de la masse, que l'attraction élémentaire est inversement proportionnelle au carré de la distance, et que la surface de l'ellipsoïde est soumise à une pression constante ou dépendante seulement du temps. En ce cas, les coordonnées x, y, z d'un élément quelconque du liquide qui correspondent au temps t s'expriment par les coordonnées primitives a, b, c du même élément au moyen des relations linéaires

$$x = l a + m b + n c \quad y = l' a + m' b + n' c \quad z = l'' a + m'' b + n'' c$$

où les coefficients $l, m, \dots, n''$ sont uniquement fonctions du temps. M. Dirichlet établit neuf équations différentielles du second ordre pour déterminer les $l, m, \dots, n''$; et il montre que le mouvement de l'ellipsoïde liquide peut se décomposer en deux mouvements simples, l'un de translation, l'autre de rotation autour d'une droite. Des neuf équations différentielles du second ordre, on obtient sept intégrales du premier ordre, les trois premières par une soustraction pareille à celle dont on se sert pour l'intégration des équations du mouvement des planètes, les quatre autres par le principe des aires et par le principe des forces vives. Les trois premières de ces intégrales expriment que l'axe de rotation momentané est constamment formé par les mêmes éléments du fluide, et que, si à un moment quelconque il n'existe pas de rotation, la même chose a lieu pendant toute la durée du mouvement. Cependant, la complication des neuf équations différentielles du second ordre ne paraît permettre une solution complète du problème que lorsque l'état initial du fluide est déterminé par des conditions très-simples. Le reste du mémoire résout ainsi le cas où le mouvement et la figure du liquide sont complètement symétriques par rapport à un axe déterminé. Dans ce cas, lorsque, en particulier, le mouvement de rotation est nul, et si, en outre, la vitesse initiale est pareillement nulle, ou du moins inférieure à une certaine limite, le mouvement consistera dans des vibrations isochrones dans lesquelles le liquide prendra alternativement la forme d'un ellipsoïde de rotation allongé et aplati, en passant par la forme sphérique. Si la vitesse initiale dépasse cette limite, l'ellipsoïde s'allongera ou s'aplatira indéfiniment; mais dans tous ces cas, le mouvement sera physiquement possible sans la supposition d'une pression extérieure. Lorsque le mouvement de rotation n'est pas nul, l'ellipsoïde ne pourra jamais s'allonger indéfiniment, et en désignant par α le rapport de l'axe de rotation de l'ellipsoïde au rayon de la sphère dont le volume est égal à celui de l'ellipsoïde, on pourra distinguer trois cas.

Dans le premier de ces cas, qui est celui traité déjà par Maclaurin, α est constant, le mouvement est la rotation uniforme d'un sphéroïde aplati de forme invariable autour de son petit axe; il existe deux sphéroïdes qui satisfont aux conditions du problème, et le mouvement est possible sans pression extérieure. Dans le second cas, α passe alternativement, et par des vibrations isochrones, de l'une à l'autre de deux valeurs limites; et si, au moment du plus grand allongement de l'ellipsoïde, la vitesse de rotation dépasse une certaine limite, le mouvement n'est possible que sous une pression extérieure suffisante. Dans le troisième cas, qui exige de la même manière l'existence d'une pression extérieure, l'ellipsoïde commencera, au bout d'un certain temps fini, à s'aplatir indéfiniment. L'ensemble des cas mentionnés jusqu'ici présente la particularité que les trois axes principaux de l'ellipsoïde sont constamment formés par les mêmes éléments du liquide. Une analyse attentive montre qu'il existe encore deux autres mouvements qui jouissent de la même propriété: l'un de ces mouvements s'exprime par des formules un peu trop compliquées pour que nous puissions les reproduire ici; l'autre est celui d'un ellipsoïde à trois axes différents, tournant autour de son petit axe avec une vitesse angulaire constante, découvert par Jacobi. On trouve, en outre, que les deux premiers de ces trois mouvements satisfont aussi à la condition que la direction des trois axes principaux reste invariable; mais au lieu du mouvement trouvé par Jacobi, on obtient pour cette hypothèse que: tout ellipsoïde qui satisfait aux conditions déterminées par Jacobi peut conserver sa forme et sa position, si chaque élément du liquide décrit une certaine ellipse, comme s'il était isolé et comme s'il était attiré vers le centre de son orbite par une force proportionnelle à la distance.

R. DEDEKIND, à Zurich. *Addition au mémoire précédent.* M. Dedekind, qui a très-ingénieusement restitué et développé la dernière partie du mémoire dont nous venons de rendre compte, d'après des notes détachées se trouvant parmi les papiers laissés par Dirichlet, le fait suivre d'un travail qui lui appartient en entier, et dont le principal objet est la démonstration du beau théorème suivant:

$$\frac{a^2}{A^2} + \frac{b^2}{B^2} + \frac{c^2}{C^2} = 1$$

étant l'équation de la surface initiale d'un ellipsoïde liquide, à tout mouvement de cet ellipsoïde représenté par les équations

$$x = l a + m b + n c \quad y = l' a + m' b + n' c \quad z = l'' a + m'' b + n'' c$$

il correspond, par une modification de l'état initial du mouvement, un autre mouvement représenté par les équations

$$x_1 = l a + \frac{A}{B} l' b + \frac{A}{C} l'' c \quad y_1 = \frac{B}{A} m a + m' b + \frac{B}{C} m'' c$$

$$z_1 = \frac{C}{A} n a + \frac{C}{B} n' b + n'' c$$

A. CLEBSCH, à Carlsruhe. *Sur les tangentes d'inflexion des courbes du troisième ordre.* Si l'on désigne par υ une fonction homogène du quatrième ordre à deux variables, par $\Delta(\upsilon)$ son déterminant divisé par 144, et par H le déterminant composé des quotients différentiels du premier ordre des deux fonctions, l'auteur, en se fondant sur les travaux publiés antérieurement sur le même sujet

par MM. Hesse, Cayley, Hermite et Brioschi, donne explicitement les racines des deux équations $\alpha u + \beta \Delta(u) = 0$, et $H = 0$. d'où résultent en même temps celles des équations $\alpha G - \beta S_{ab} = 0$, $T_{ab} = 0$, où

$$G = a^4 - 6 S a^2 b^2 - 8 T a b^3 - 3 S^2 b^4,$$

$$S_{ab} = -\frac{1}{144} \left\{ \frac{d^2 G}{d a^2} \frac{d^2 G}{d b^2} - \left(\frac{d^2 G}{d a d b} \right)^2 \right\} \quad T_{ab} = \frac{1}{16} \left\{ \frac{d G}{d a} \frac{d S_{ab}}{d b} - \frac{d G}{d b} \frac{d S_{ab}}{d a} \right\}$$

S et T ayant les significations connues. Il établit ensuite l'expression du neuvième ordre, décomposable en facteurs linéaires, qui représente le produit des équations des neuf tangentes d'inflexion, et montre, au moyen de cette expression, que les tangentes d'inflexion d'une courbe du troisième ordre, $u = 0$, touchent la courbe représentée par l'équation que l'on obtient en égalant à zéro le déterminant hessien de u . Il tire de là quelques autres conséquences géométriques.

MEHLER, à Franstadt. *Sur l'attraction exercée par une surface développable sur un point matériel*. On sait que lorsqu'un point matériel est attiré par les éléments d'un surface courbe avec une force proportionnelle à la masse de l'élément et à une puissance de la distance, les composantes de l'attraction totale peuvent être mises sous la forme des dérivées partielles d'une seule et même intégrale double. Mais aucune des deux intégrations ne peut être effectuée, à moins que la nature de la surface et la répartition de la masse ne satisfassent à certaines conditions simples. M. Mehler montre que le problème peut être ramené aux quadratures pour une surface développable quelconque, si la masse est distribuée sur la surface de telle façon que la densité k soit inversement proportionnelle, pour divers points d'une même tangente de l'arête de rebroussement, à leurs distances au point de contact, tandis qu'elle peut varier d'une tangente à l'autre, suivant une fonction continue quelconque. Il calcule l'attraction de la partie de la surface comprise entre deux tangentes correspondant à deux arcs donnés de l'arête de rebroussement, et il en déduit des résultats simples pour les surfaces coniques, et en particulier pour le cône droit.

O. RÖETHIG, à Berlin. *Sur le potentiel d'un parallépipède rectangle homogène*. M. Rœthig démontre que ce potentiel pour un point quelconque peut être représenté par une expression composée rationnellement de logarithmes et d'arcs-tangentes. Il prouve cela de deux manières, d'abord par une démonstration directe, et ensuite par la méthode générale de vérification due à Dirichlet, et publiée dans le tome XXXII du journal de Crelle.

A. CAYLEY. *Deux notes sur la transformation de Tschirnhausen*. M. Cayley démontre le théorème suivant, donné, sous une forme un peu différente, par M. Hermite. En considérant, pour fixer les idées, une équation du quatrième degré, si $(a, b, c, d)(x, 1)^4 = 0$ est transformée dans une autre équation du même degré par la substitution

$$y = a T + (a x + 4 b) T_0 + (a x^2 + 4 b x + 6 c) T_1 + (a x^3 + 4 b x^2 + 6 c x + 4 d) T_2,$$

et si on suppose la valeur de T déterminée de manière à faire évanouir dans l'équation en y le coefficient de y^3 , les autres coefficients seront des invariants des deux fonctions $(a, b, c, d, e)(\xi, \eta)^4$, $(T_0, T_1, T_2)(\eta, -\xi)^2$, de sorte que si dans

le polynôme en y , qui est égalé à zéro, on considère y comme une constante absolue, le polynôme tout entier sera un invariant des mêmes deux fonctions. Il fait suivre cette démonstration d'une vérification du théorème pour les équations du troisième et du quatrième degré.

C. W. BORCHARDT. *Sur l'interpolation par la méthode des moindres carrés.* M. Borchardt présente sous la forme d'une expression combinatoire la solution du problème suivant : Déterminer par la méthode des moindres carrés une fonction entière d'ordre donné, lorsqu'on connaît un nombre de valeurs de la fonction supérieur à celui qu'elle est capable de prendre en vertu de son degré. Ce résultat mérite aussi d'être remarqué, parce que, sans exiger aucun calcul, il se présente comme une simple conséquence d'une règle générale donnée par Jacobi pour la détermination d'une valeur par la méthode des moindres carrés.

A. CLEBSCH, à Carlsruhe. *Sur une classe de problèmes d'élimination et sur quelques points de la théorie des polaires.* Dans le premier paragraphe de ce mémoire, l'auteur expose une méthode d'élimination applicable au cas d'un système de m équations, dont une d'un degré quelconque, une du second degré, et les $m - 2$ autres du premier degré. Il se sert de cette méthode pour les recherches géométriques qui forment l'objet des trois paragraphes suivants, dont voici les titres : Sur la courbe décrite par les points d'intersection de la première et de la seconde polaire pendant que le pôle se meut sur une courbe quelconque ; — Sur les points d'une droite en lesquels elle peut toucher la polaire d'un de ses points ; — Sur les polaires dont une tangente d'inflexion passe par le pôle.

G. BAUER, à Munich. *Sur quelques formules de sommes et de différences et sur les nombres de Bernoulli.* En continuant les recherches contenues dans le mémoire dont nous avons rendu compte dans le bulletin du 31 juillet 1860 (p. 243), M. Bauer arrive à certaines relations qui lui permettent de remplacer les sommes au moyen desquelles il avait exprimé les nombres de Bernoulli, par de simples formules de différences. Il en tire plusieurs nouvelles relations pour les nombres de Bernoulli, et termine par quelques autres recherches sur l'expression $N(i, n) = 1^n - i, 2^n + i, 3^n - \dots \pm (i + 1)^n$, où $i, i_1, \dots$ désignent les coefficients du développement de la i^{me} puissance d'un binôme.

L. NATANI, à Berlin. *Sur les équations différentielles ordinaires et aux dérivées partielles.* Après que Pfaff eut trouvé l'intégration des équations différentielles ordinaires à plus de deux variables qui ne satisfont pas aux conditions d'intégrabilité, et résolu par là l'intégration des équations aux dérivées partielles du premier ordre, Jacobi simplifia le procédé de Pfaff en montrant que, dans le cas général, les n systèmes d'équations différentielles dont Pfaff exige l'intégration peuvent être établies et intégrées indépendamment les unes des autres, et que, pour les équations aux dérivées partielles, ces systèmes se réduisent à un seul. Jacobi montra ensuite que, dans les problèmes de la mécanique, la connaissance d'une intégrale présente à peu près les mêmes avantages que celle de deux intégrales dans un système ordinaire d'équations différentielles. Enfin, Poisson et Jacobi firent voir les avantages qu'offre la connaissance de deux intégrales des équations de la mécanique, qui suffisent, en certains cas, pour trouver toutes les autres intégrales. En développant les conséquences des principes découverts par Jacobi, M. Natani a trouvé que les avantages que présente la connaissance

d'une ou de deux intégrales ne sont pas restreints aux équations de la mécanique, ni même aux équations aux dérivées partielles du premier ordre, mais qu'ils ont lieu aussi pour l'équation de Pfaff dans toute sa généralité. Adoptant avec certaines modifications la marche de Pfaff, et y joignant quelques autres théorèmes sur les équations différentielles, il a entrepris de donner, dans le présent mémoire, une théorie simple et complète des équations différentielles ordinaires et aux dérivées partielles du premier ordre.

L. LORENZ, à Copenhague. *Mémoire sur la théorie de l'élasticité des corps homogènes à élasticité constante.* Ayant posé les équations fondamentales et éliminé les forces accélératrices, M. Lorenz résout d'abord le problème des mouvements d'un corps élastique illimité qui sont produits par les mouvements qui ont lieu dans un plan, et il montre qu'il suffit de connaître, dans ce plan, la pression normale et les déplacements tangentiels, ou les pressions tangentielles et le déplacement normal. Il traite ensuite le problème de la diffraction, puis celui des tuyaux sonores, fermés d'un côté ou ouverts aux deux bouts, en supposant que tous les déplacements entre les parois du tuyau se fassent seulement dans la direction de son axe. Pour les tuyaux ouverts aux deux bouts, l'analyse de M. Lorenz est parfaitement confirmée par les expériences de M. Zaminer, mais les expériences faites sur les tuyaux fermés ne s'accordent pas avec les résultats que M. Lorenz obtient par le calcul, ce qu'il attribue à la circonstance que le fond du tuyau n'est pas complètement immobile. L'auteur termine son travail par la considération de l'équilibre d'un prisme rectangle dans les deux cas où les déplacements normaux et les forces tangentielles, ou les déplacements tangentiels et les forces normales sont donnés pour les points situés sur les six faces du prisme.

L'abbé Aoust, à Marseille. *Des coordonnées curvilignes se coupant sous un angle quelconque.* C'est à M. Lamé qu'est due l'idée féconde d'introduire dans l'analyse l'usage des coordonnées curvilignes orthogonales. M. Aoust a pensé qu'il pourrait être utile de développer aussi les formules relatives aux coordonnées curvilignes obliques, et c'est ce qu'il a fait dans le présent mémoire pour les coordonnées dans le plan. Désignant les courbes des deux systèmes par $\rho = f(x, y)$, $\rho_1 = f_1(x, y)$, où ρ et ρ_1 , sont les paramètres variables, M. Aoust donne : les valeurs des éléments différentiels des arcs des courbes coordonnées en fonction des paramètres et de l'angle sous lequel les courbes se coupent ; — les variations

des coefficients différentiels $\frac{d\rho}{dx}$, $\frac{d\rho_1}{dx}$, $\frac{d\rho}{dy}$, $\frac{d\rho_1}{dy}$, par rapport aux paramètres ;

— les rayons de courbure des deux courbes coordonnées en fonction des paramètres différentiels du premier ordre ; — les variations des paramètres différentiels par rapport aux paramètres ; — la propriété fondamentale que « la somme des variations des angles de contingence des lignes coordonnées suivant leurs paramètres correspondants est égale à la variation de l'angle de ces lignes coordonnées prise successivement par rapport aux deux paramètres » ; — les variations des angles de contingence par rapport aux paramètres correspondants ; — des théorèmes sur les variations des courbures des courbes coordonnées ; — enfin une application des formules trouvées à deux cas simples choisis comme exemples.

R. HOPPE, à Berlin. *Remarque sur le mémoire inséré page 80 du présent volume, ayant pour objet l'intégration de l'équation aux différences partielles*

$$\frac{d^2 z}{dx^2} \left[1 + \left(\frac{dz}{dy} \right)^2 \right] = \frac{d^2 z}{dy^2} \left[1 + \left(\frac{dz}{dx} \right)^2 \right]$$

Nous avons consacré une ligne au mémoire dont il s'agit, dans le Bulletin du 16 décembre 1860 (p. 380). L'auteur avait ramené le problème à un autre dont la solution était connue, mais défigurée, dans le cas particulier dont on faisait ici usage, par une erreur de calcul. M. Hoppe donne les rectifications nécessaires.

R. HOPPE, à Berlin. *Sur l'enveloppe des polaires d'une courbe et sur sa courbe inverse*. M. Hoppe établit l'équation qui sert, avec deux autres semblables, à représenter la courbe primitive par les éléments de l'enveloppe de ses polaires, et il en tire quelques conséquences sur les relations qui existent entre les deux courbes.

H. SCHRÖTER, à Breslau. *Sur les équations modulaires des fonctions elliptiques* (extrait d'une lettre adressée à M. Kronecker). M. Schröter donne des formes simplifiées des équations modulaires pour les transformations du onzième, du vingt-troisième et du trente et unième ordre.

A. CLEBSCH, à Carlsruhe. *Sur une représentation symbolique des formes algébriques*. Le mode de représentation symbolique en question a été employé avantageusement par M. Aronhold dans un mémoire sur les fonctions homogènes du troisième ordre à trois variables, publié dans le tome LV du même journal. Le but principal du présent mémoire est de montrer l'utilité que cette représentation des formes algébriques offre pour la théorie de l'élimination. La complication des notations, ainsi que celle des énoncés des théorèmes relatifs aux propriétés fonctionnelles, nous rendent impossible d'en donner ici une analyse détaillée, et nous nous voyons obligé de nous borner, pour en donner un aperçu, à reproduire les titres des paragraphes dont il se compose : 1° Méthode de représentation symbolique des formes algébriques; 2° Réduction à la considération de fonctions linéaires; 3° Invariants et covariants des fonctions linéaires; 4° Démonstration d'un théorème général sur les invariants simultanés; 5° Représentation symbolique de la résultante de l'élimination entre deux équations du même degré; 6° Cas particulier du discriminant; 7° Invariants de fonctions entre les variables desquelles il existe une relation linéaire; 8° Invariants de fonctions entre les variables desquelles il existe plusieurs relations; 9° Élimination entre des équations dont quelques-unes sont linéaires; 10° Théorème sur un système d'équations du second ordre; 11° Représentation des courbes d'ordre n par des équations exprimées en coordonnées linéaires; 12° Représentation des courbes du deuxième et du troisième ordre en coordonnées linéaires; 13° Représentation des courbes du quatrième ordre en coordonnées linéaires; 14° Problème des tangentes doubles; cas des courbes du quatrième ordre; 15° Extension à un plus grand nombre de variables, du problème de représenter une courbe en coordonnées linéaires; 16° Représentation des surfaces du $n^{\text{ième}}$ ordre au moyen de coordonnées-plans; 17° Représentation de la surface du troisième ordre en coordonnées-plans; 18° Représentation de la section plane d'une surface du $n^{\text{ième}}$ ordre en coordonnées-plans.

F. BRIOSCHI, à Pavie. *Développements relatifs au § 5 des Recherches de Dirichlet sur un problème d'hydrodynamique*, vol. LVIII, p. 181 et suiv. de ce journal. Le mémoire de Dirichlet auquel se rapportent les développements de M. Brioschi est celui dont nous avons rendu compte ci-dessus. M. Brioschi approfondit davantage la question de la décomposition du mouvement du fluide dans deux autres mouvements, l'un de translation et l'autre de rotation. Il considère ensuite le cas fort intéressant où les axes mobiles coïncident au commencement du temps t avec les axes fixes des x, y, z , et où les axes mobiles sont pour toute la durée du mouvement les directions des axes principaux de l'ellipsoïde, et il envisage le problème sous le point de vue d'une question de mouvement relatif. Il soumet enfin les équations différentielles fondamentales posées par M. Dirichlet à une transformation qui les ramène à leur forme canonique, et d'où découle immédiatement le théorème de M. Dedekind.

Sur la représentation, dans un plan, d'un ellipsoïde à trois axes inégaux, dans laquelle on conserve la similitude des parties infiniment petites (extrait des papiers laissés par JACOBI, et communiqué par M. S. COHN). Lambert est le premier qui ait cherché toutes les projections qui représentent une figure infiniment petite sur la sphère par une figure semblable sur la carte. Lagrange posa et intégra l'équation différentielle du problème pour toutes les surfaces de révolution. Gauss l'établit pour des surfaces quelconques, et l'intégra pour les surfaces du second degré, qui sont en même temps des surfaces de révolution, des cônes ou des cylindres. L'emploi des coordonnées elliptiques a permis à Jacobi de ramener l'intégration aux quadratures pour des surfaces quelconques du second ordre. Il a donné la solution relative à l'ellipsoïde avec tous les développements, et l'a fait précéder d'une théorie générale du problème et d'une application de celle-ci aux surfaces de révolution et aux surfaces coniques et cylindriques.

PHILOLOGIE ET ETHNOGRAPHIE.

PÉRIODIQUES ALLEMANDS.

KUHN. *Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung* (Recueil périodique de philologie comparée).

IX^e vol., 4^e cah. L. Tobler. Sur les anomalies de la formation des degrés de qualification, pour les adjectifs et pour les adverbes, et de la formation des temps, pour les verbes, au moyen de plusieurs radicaux. La grammaire dogmatique se contente d'indiquer un certain nombre de règles générales, avec les irrégularités ou anomalies qui y font exception. Quant aux lois de formation qui ont présidé à la fois à l'origine de ces règles et à celle de leurs exceptions, elle ne prétend point les connaître. Elle ne saurait déterminer non plus le rapport rationnel qui existe entre les deux espèces de formes, s'en tenant simplement à cette observation, qu'il n'y a point de règle sans exception. Mais observer n'est pas expliquer, et une observation qui ne s'explique pas court bien des risques de n'être pas juste. C'est ce besoin qu'on a éprouvé d'ajouter l'explication à l'observation, le *pourquoi* au *quoi*, qui a donné naissance, de nos

jours, à la grammaire historique et comparée. Pour celle-ci, la proposition se renverse : au lieu de dire qu'il n'y a point de règle sans exception, elle soutient qu'il n'y a point d'exception sans règle, en d'autres termes, que toute exception a sa raison d'être, et qu'elle ne semble former une exception que parce qu'on l'a arbitrairement comprise sous une règle qui ne la contient pas. Voilà la thèse générale qu'on s'y propose de vérifier dans le cas particulier de la formation dite *irrégulière* des degrés de qualification et des temps de conjugaison au moyen de plusieurs radicaux. Pour citer un exemple, on forme le comparatif de l'adjectif *bon* (lat. *bonus*) et de l'adverbe *peu* (lat. *paucum*) au moyen de deux autres radicaux, *meilleur* (lat. *melior*) et *moins* (lat. *minus*), et de même, pour conjuguer le verbe *être*, on emploie en latin deux radicaux, *esse* dans le présent, etc., *fu...* dans le parfait et les temps qui en dérivent; en français, il y en a même trois : *esse* (*être*) pour le présent, etc. (*je suis*, etc.), *fu...* pour le passé défini (*je fus*, etc.), *sta-re* pour l'imparfait (*étais*, vieux franç. *estoir*). M. Tobler, après avoir passé en revue les anomalies principales de ces deux espèces dans les langues indo-germaniques, arrive aux résultats suivants : 1° que ces anomalies ne se rencontrent que dans des mots qui sont à la fois d'un usage très-fréquent et qui expriment les idées les plus abstraites; 2° que, pour la plupart, elles datent d'une époque qui ne possédait point encore ces notions abstraites dans toute leur pureté, mais, à la place, une abondance de notions concrètes exprimées par autant de synonymes; c'est parmi ces synonymes qu'il faut chercher les différents radicaux que nous avons l'habitude maintenant de regarder comme formant partie d'un seul verbe ou adjectif; 3° à une époque postérieure, les notions abstraites sortant peu à peu du milieu des notions concrètes et devenant de plus en plus nettes, il fallait, pour les désigner, comme la langue avait perdu la faculté de créer de nouveaux mots, se servir de ceux parmi les anciens dont le sens se rapprochait le plus de l'idée nouvelle. Mais rarement il se trouvait qu'un seul mot remplît cette condition avec une prédominance tellement marquée, qu'on pût l'y employer à l'exclusion de tous les autres; au contraire, il y avait presque toujours plusieurs synonymes qui pouvaient y prétendre à des titres presque équivalents. Le choix restait donc indécis; on se servait indifféremment, pendant un certain temps, tantôt de l'un, tantôt de l'autre de ces synonymes. Mais les idées abstraites elles-mêmes, à l'expression desquelles on aspirait, présentant des nuances d'autant plus importantes qu'elles sont d'un usage plus général, il ne se pouvait que, parmi ces synonymes, il n'y en eût quelques-uns qui fussent plus propres que d'autres à exprimer telle ou telle nuance de la même idée. Une fois que ces distinctions délicates, dues au génie de la langue, eurent passé dans l'usage général, on finit par regarder les synonymes qui se partageaient entre plusieurs nuances d'une seule et même idée comme formant également un seul et même mot, et voilà comment on est arrivé à avoir des verbes et des adjectifs à plusieurs radicaux. Ce qu'il y aurait de plus intéressant à apprendre, mais ce qui est aussi le plus difficile à découvrir, ce serait de savoir de quelle nature étaient les nuances que le langage a distinguées et coordonnées d'une manière si ingénieuse. S'il est impossible d'arriver là-dessus, pour chaque cas en particulier, à une certitude complète, il y a moyen cependant d'en saisir la loi générale. Naturellement, elle doit être autre pour les verbes, autre pour les adjectifs et les adverbes. Quant aux verbes, l'on sait que les temps de la conjugaison diffèrent entre eux non-seulement selon qu'ils

indiquent des actions ayant lieu à des temps différents, mais encore selon qu'ils indiquent une action qui commence ou qui dure. Ainsi, l'imparfait, et généralement aussi le présent, désignent une action qui dure, tandis que l'aoriste grec et le passé défini des langues romanes expriment nettement l'action qui commence. D'autres temps, tels que le futur et le parfait, participent en quelque sorte des deux significations. Cette différence, dans quelques langues, est si bien marquée, que le même verbe, à des temps différents, change de signification d'une manière très-sensible. *J'eus*, selon les circonstances, signifie *je reçus*. Or, c'est pour bien exprimer ces nuances qu'on a employé les différents radicaux d'un seul verbe. Ainsi *esse* (être) signifie originairement *respirer*. C'est donc une action qui dure. Aussi a-t-on employé ce radical pour former le présent, l'imparfait et le futur en latin, le présent et le futur en français, tandis que pour l'imparfait ou relatif, temps de durée par excellence, cette dernière langue se sert du radical encore plus expressif *sta-re* (se tenir debout). Le radical *fu...*, au contraire, signifie originairement *croître, devenir*. Il ne saurait donc exprimer qu'une action qui commence, c'est-à-dire le passé défini en français, le parfait (historique) en latin. Autre exemple : le grec, pour exprimer la notion *voir*, se sert d'un verbe à trois radicaux : *ὁρᾶν* (= voir d'une manière continue) dans le présent et l'imparfait; *ἰδεῖν* (= voir subitement, apercevoir) dans l'aoriste; *ὁπ...* (= voir pendant un moment) dans le parfait et le futur. — La loi qui règle l'emploi des différents radicaux d'un adjectif ou d'un adverbe n'est pas aussi précise. Elle repose sur le fait qu'il y a certaines qualités qui en elles-mêmes n'admettent point la gradation, qui ne convient, à proprement parler, qu'à l'expression de la quantité. Ainsi, la notion *bon* en elle-même n'admettant aucun degré de quantité, si l'on voulait exprimer que quelque chose participe de cette qualité à un degré plus haut qu'une autre chose, il faudrait se servir pour cela d'un autre radical, *meilleur*. Du reste, la formation du comparatif et du superlatif au moyen de suffixes n'est pas commune à toutes les langues; les mêmes suffixes servent encore à d'autres buts, et même la signification du positif, du comparatif et du superlatif se trouve confondue dans beaucoup de cas, de sorte que la loi de la gradation des adjectifs elle-même paraît d'un emploi beaucoup plus restreint qu'on ne le suppose ordinairement.

— E. Förstemann. La racine *sru* dans les noms de fleuves. *Sru*, en sanscrit, veut dire *couler*. M. Förstemann compare les formes commençant par *str* et par *r* qui ont la même signification dans d'autres langues. Il leur suppose à toutes une forme primitive *sa-dru* (con-courir, con-fluer), qui serait devenue d'abord *sdru*, puis, dans les langues slaves et germaniques, *stru*, *sru* en sanscrit, dans quelques dialectes celtiques et dans le lithuanien, enfin *su* dans les langues grecque, iranienne et afghane. Ayant discuté les principaux noms de fleuves dérivés de cette racine, il termine en exprimant le désir qu'on ne tarde plus à rédiger des tables de noms de fleuves expliqués par des documents qui, pour la raison que ces noms sont ordinairement originaires de la langue qui la première avait occupé le terrain, seront d'une grande utilité pour la constitution d'une ethnographie antéhistorique. — M. Schmidt. Le dialecte cyprien et le chresmologue Euklos (continuation cah. 3, p. 361). Classification et explication, où elle est possible, des gloses attribuées par Hésychius, soit aux Cypriens, soit à Euklos le chresmologue qui était originaire de cette Ile. Vu l'insuffisance des matériaux, les résultats linguistiques qu'on en peut tirer ne sauraient être que fort

incomplets. — Annonces : Le datif dans le grec ancien, par *G. Gerland*. Marbourg, 1839. — Sur la prononciation du latin dans le drame ancien, par *C. E. Gypert*. Leipzig, 1838. — « *Ludovici Schwabe* philosophiæ doctoris de deminutivis græcis et latinis liber, » Gissæ, 1839.

5^e cah. *G. Curtius* revient sur la loi d'après laquelle l'accent tonique, dans le latin, d'accord en cela avec le grec, ne saurait jamais dépasser l'antépénultième. *M. Lottner* (voyez la livraison du 13 février, p. 448) avait soutenu que cette loi, dans le latin, date d'une époque postérieure à sa séparation du grec, et que par conséquent elle ne prouve rien pour la parenté plus proche de ces deux langues. En faveur de cette opinion, il invoquait surtout des formes telles que *conficio* (au lieu de *confacio*), qui, d'après lui, seraient inexplicables, si l'on n'avait pas accentué d'abord *conficio*. *M. Curtius* répond : 1. que cette hypothèse ne s'appuie sur aucune tradition; 2. qu'elle est loin de résoudre toutes les difficultés pour le besoin desquelles elle a été inventée; 3. que ces difficultés trouvent une explication suffisante dans les lois connues de la langue. Parmi celles-là, il cite en premier lieu la loi de l'analogie : des formes comme *conficis*, *conficit* étant pleinement justifiées, parce que l'accent tonique y tombe sur le préfixe; on prononçait de même, par analogie, *conficio* et *conficere*, au lieu de *confacio* et *confacere*, et cela d'autant plus facilement, que, d'après une observation générale, les voyelles dans toutes les langues vont toujours en s'affaiblissant. — *Pott*. Mytho-Etymologica. Explication des noms de personnes mythiques *Phoroneus*, *Phineus*, *Pandion* et d'autres qui s'y rattachent, de ceux dérivés de *Ida*, de ceux en ...*ωφ*, et enfin de ceux des rois attiques (continuation, cah. 6, p. 401). — *Walter*. La déclinaison latine des radicaux terminés en *u* comparée avec celle de ces mêmes radicaux en grec, en gothique et en sanscrit. — *Leo Meyer*. Les formes homériques du verbe substantif *εἶναι* (continuation, cah. 6, p. 423).

6^e cah. *Leo Meyer* : *ἐξ*, *φέξ*. *M. Benfey* avait dit en passant (vol. VIII, p. 323 de ce recueil) que le digamma en grec a remplacé quelquefois d'autres sons, et cela d'une manière *inorganique*, c'est-à-dire sans raison étymologique. *M. Meyer* montre que cette appréciation n'est pas exacte. Les formes *φέξ*, *φέξῃοντες*, *φέξῃῃοι*, *φέξτος*, se trouvent dans des inscriptions d'Héraclée (*Ahrens*, de *Dial. Dor.*, p. 45). De plus, *M. Meyer* les rétablit partout dans les poésies homériques. Il explique le changement survenu entre *φέξ*, *ἐξ* et le lat. *sex* par une ancienne forme gréco-italique **seks*, dont les Latins, par l'élimination du *v*, ont fait *sex*, tandis que les Grecs, en rejetant *s* et en conservant le *v*, ont formé *φέξ*, et plus tard *ἐξ*. La même transformation des lettres initiales *sv* revient encore dans le pronom réfléchi scr. *sua* = lat. *se* = homérique *fé* = grec classique *ἐ*. La trace du digamma dans le sixième nom de nombre s'est perdue dans le sanscr. *schach*, le goth. *suihs*, le lithuanien *szezi*, le bulgare *shestr*, l'ossétique *archsz*, l'irlandais *se*, mais elle reparait dans l'arménien *welhs*, le cambrien *chwech*, l'afghan *spash*, et surtout dans le vieux bactrien *cras*, la forme la mieux conservée de ce mot. — *R. Westphal* y publie le premier les éléments d'une métrique comparée des peuples indo-européens. On appelle mètre un rythme quelconque exprimé par des paroles. Par rythme, on entend une suite de mesures de temps égales et marquées chacune d'un accent *rythmique*. Quand on exprime le rythme par des paroles, il arrivera toujours de trois choses l'une : ou l'on ne fera que compter les syllabes, sans avoir égard à la

quantité ni à l'accent *prosodique*; ou l'on accordera le rythme avec la quantité des syllabes (vers *mesuré*. le seul usité dans la poésie grecque); ou enfin on fera coïncider l'accent rythmique avec l'accent prosodique (vers *accentué*, particulier aux plus anciennes poésies germaniques). Un dernier cas qui serait encore possible, d'accorder à la fois l'accent rythmique avec l'accent prosodique et la mesure rythmique avec la quantité des syllabes, n'a été réalisé nulle part.

Les deux principaux rythmes métriques sont ceux qui se composent d'iambes et de dactyles. Tous les deux paraissent avoir existé ensemble, chez les Grecs et chez les Indiens, dès les temps les plus reculés. Seulement, chez les premiers, c'est le dactyle qui le premier a passé dans la langue littéraire (Homère), tandis que l'iambe n'y pénétra que plus tard, par les poésies de Terpandre et d'Archiloque. Les Indiens, au contraire, employaient le dactyle premièrement dans la poésie lyrique et dramatique; la poésie épique des Védas, qui précède dans le temps, est composée exclusivement dans le système iambique. Mais le vers iambique des Védas se distingue parce qu'il n'y a que le dernier membre du vers qui soit *mesuré*; quant au reste, on observe le nombre des syllabes seulement, sans avoir égard à leur quantité.

On trouve trois espèces de vers iambiques dans les Védas :

1. Le vers octosyllabique ou dimètre :

• • • •, - u - u

2. Le vers dodécasyllabique ou trimètre acatalectique :

• • • •, • • • •, u - u -

3. Le vers hendécasyllabique ou trimètre catalectique :

• • • •, • • • •, u - u

Chacun de ces vers peut se répéter plusieurs fois dans une strophe; les Védas ne connaissent point de monostiques.

Dans la plus ancienne poésie sacrée des Iraniens, dans l'Avesta, M. Westphal a découvert les mêmes rythmes, les mêmes vers, et jusqu'aux mêmes strophes qui entrent dans la composition des Védas, avec cette différence caractéristique, que l'Avesta n'observe que le nombre, mais nulle part la quantité, pas même à la fin du vers. La plupart des strophes se composent de quatre vers; chaque vers de huit syllabes. Dans une autre partie de l'Avesta appelée les Gâthâs, on rencontre une autre strophe formée de trois vers hendécasyllabiques. Enfin il y a encore deux vers, appelés *vohuxathra* et *ahunavaiti*, qui ne se retrouvent pas dans les Védas et dont le premier se compose de quatre syllabes, avec la césure au milieu, le second de seize syllabes, avec la césure après la septième. Ces deux vers, quant au nombre des syllabes, correspondent, le second, à l'hexamètre grec le plus ancien, appelé κατ' ἐνόμιον, et le premier, au pentamètre dactylique. La césure aussi coïncide avec la penthémimèrese (césure après la première moitié du troisième pied).

Ahunavaiti	• • •, • • •, • •, • • •, • • •, • •
Hexamètre	- u u, - u u, - -, - u u, - u u, - -
Vohuxathra	• • •, • • •, • • • •, • • •, •
Pentamètre	- u u, - u u, - - u u, - u u, -

Il faut remarquer que les vers les plus anciens des Germains et des Romains,

le vers des Nibelungen et le vers saturnin, montrent, eux aussi, le même nombre de syllabes et la même césure que le vohuxathra et le pentamètre dactylique; seulement ils sont composés d'iambes.

Ce qui est plus important encore, c'est que les mêmes vers octosyllabique, hendécasyllabique et dodécasyllabique, qui constituent les strophes des Védas et de l'Avesta, se retrouvent également, et eux seuls, dans la plus ancienne poésie iambique des Grecs, à la différence près que les vers de cette dernière sont des vers mesurés, tandis que les vers de l'Avesta et des Védas ne le sont pas, ou seulement en partie, ainsi qu'on le voit dans le tableau suivant :

1. Vers octosyllabique :

Des Iraniens			
Des Indiens			. - ∪ -
Des Grecs	. - ∪ -		. - ∪ -

2. Vers dodécasyllabique :

Des Iraniens					
Des Indiens					. - ∪ -
Des Grecs	. - ∪ -		. - ∪ -		. - ∪ -

3. Vers hendécasyllabique :

Des Iraniens					
Des Indiens					∪ - ∪
Des Grecs	. - ∪ -		. - ∪ -		∪ - ∪

Voilà donc les formes métriques les plus élémentaires qui semblent avoir été communes aux peuples indo-européens dès avant leur séparation. Il faut y ajouter que les plus anciennes poésies de ces peuples montrent partout une forme strophique, et que c'est la strophe la plus simple, le distique, qui prédomine dans les Védas, dans l'Avesta et dans la littérature grecque, jusqu'à Archiloque. Enfin le principe du progrès se révèle surtout dans la manière d'accorder le rythme avec les lois du langage : l'Avesta ne fait que compter les syllabes, les Védas montrent déjà la fin du vers *mesurée*, et la quantité règne sans partage dans la littérature sanscrite de la seconde époque et dans celle de la Grèce, d'où ce système a passé dans la poésie latine. L'ancienne poésie germanique emploie seulement l'accent, sans égard à la quantité; l'allemand moderne balance entre la quantité et l'accent. Les langues néo-latines, à leur tour, de même que les Byzantins, ont abandonné la quantité, et ne se servent de l'accent qu'à la fin du vers.

X^e vol., 4^{er} cah. W. Corssen. Explication des inscriptions sabelliques (continuation). — Leo Meyer montre que certains phénomènes grammaticaux dans le langage homérique, qu'on a l'habitude de désigner par les expressions techniques « prosthèse, allongement, distraction des voyelles », ont jusqu'à présent été mal compris et mal expliqués par tous les grammairiens grecs. Il s'agit avant tout des verbes contractés en *άω* (au lieu de *άιω* = sanscr. *áyāmi*). On avait supposé que, par exemple, les trois formes de la première personne du singulier de l'indicatif présent du verbe qui signifie *voir* se suivent dans cet ordre : *δράω*, *δρῶ*, *δρώω*, de sorte que la forme *δρῶ* serait contractée de *δράω*, et la forme *δρώω* allongée de *δρῶ* par la distraction de la voyelle *ω* ou par la prosthèse d'un *ο*. Cette manière de voir est doublement fautive. D'abord, il est

impossible de former $\delta\rho\omega$ de $\delta\rho\alpha\omega$ directement et sans intermédiaire: puis des prosthèses telles qu'on les suppose ici pour passer de $\delta\rho\omega$ à $\delta\rho\alpha\omega$ sont sans exemple non-seulement dans la grammaire grecque, mais partout. Le fait est que $\delta\rho\omega$ est contracté de la forme $\epsilon\rho\alpha\omega$, et que celle-ci, par l'assimilation de la voyelle α , est dérivée de $\delta\rho\alpha\omega$. Les formes de ce verbe se succèdent donc dans l'ordre suivant: $\delta\rho\alpha\omega$, $\delta\rho\alpha\omega$, $\delta\rho\alpha\omega$, $\delta\rho\omega$. — *Ahren* défend sa thèse, d'après laquelle les mots $\epsilon\chi\alpha\tau\epsilon\rho\omicron\varsigma$ et $\epsilon\chi\alpha\sigma\tau\omicron\varsigma$ ont commencé anciennement par un σ , contre M. L. Meyer qui suppose qu'ils ont commencé par un F. — *A. Kuhn*, d'après M. Aufrecht et M. Ascoli, dérive *frequens* du sanscr. *bhriṣa* (= *multus*, beaucoup). *K. Walter*: *Über* (abondant) de la racine *idh* (croître), à distinguer du substantif *über* (le pis) = gr. $\omicron\upsilon\theta\alpha\rho$, scr. *udhas*, de la racine *udh*.

J. U.

Zeitschrift für allgemeine Erdkunde. Berlin N° 93. Mars.

C. Bolle. Les Iles Canaries, décrites d'après ses observations personnelles (*suite*). II. Esquisse historique. — Exploration et relevé du cours du rio São-Francisco au Brésil, communiqué par M. le lieutenant Woldemar Schultz, de Dresde. Avec un appendice de M. Kiepert (accompagné d'une grande carte). — Extrait des lettres de M. de Decken au docteur Barth (voyez nos Extraits au cahier précédent de la *Revue*). Les premières lettres, du commencement de novembre au 16, sont datées de Kiloa. Elles se rapportent principalement aux difficultés que le voyageur a eues pour trouver des porteurs, des animaux, des soldats d'escorte, etc., et aux prix énormes où les expéditions anglaises ont tout fait monter. Il avait réussi enfin, à grand-peine et à grands frais, à organiser sa caravane, et il s'était mis en route pour l'intérieur; mais des lettres reçues postérieurement de Zanzibar à la date du 2 février annoncent que cette première entreprise a complètement échoué. Avec de grandes difficultés il s'était avancé jusqu'à un lieu qu'il nomme Miyaoulé, à environ vingt-cinq milles (allemands) de la côte, c'est-à-dire à une quarantaine de lieues, lorsque, le 18 décembre, la fuite de tous ses porteurs, la désertion de son guide et la révolte de ses Béloutches (c'est ainsi qu'à Zanzibar on nomme les soldats du sultan) le mirent dans la désolante nécessité de revenir sur ses pas. Il réussit pourtant à regagner Kiloa sans accident, mais non sans dangers, en proie à une fièvre violente dont il a triomphé, et il revint à Zanzibar. Il se préparait, après quelques jours de repos, à se diriger sur Mombaz, où il espérait recevoir du missionnaire Rebmann, l'ancien compagnon du docteur Krapf, d'utiles indications pour pénétrer dans l'intérieur par une autre route. — Extrait d'une lettre du docteur Steudner à M. Aug. Petermann, datée d'Alexandrie, 19 mars. Le docteur Steudner fait partie de l'expédition Heuglin, qui a été retenue quelques jours à Alexandrie; il a profité de ce délai pour faire, en compagnie de M. Hansal, une excursion à Rosette (Raschid). Cette excursion fait l'objet de la lettre actuelle. L'expédition devait quitter Alexandrie le 23 mars. — Nouveaux renseignements de M. Berthold Semann sur les Iles Fidji. — Les expéditions polaires de MM. Hayes et Hall. Le docteur Hayes s'est embarqué à Boston le 10 juillet 1860, pour aller vérifier si la conjecture de Kane est fondée, qu'on doit trouver une mer ouverte aux approches du pôle. On a de lui une lettre d'Upernavik, Groenland septentrional, datée du 14 août. Les deux aventureux explorateurs se proposaient d'hiverner au cap Frazer, par 79° 42' de latitude,

et de là, soit en bateau, soit sur des traîneaux, de tâcher d'arriver au but avant la fin de l'été. Peut-être un second hivernage deviendra-t-il nécessaire. L'expédition a quitté Upernavik le 14 août, et le 23 elle a atteint Tessinak. L'objet que de son côté se propose M. Hall (dont l'expédition est tout à fait distincte de la précédente) est d'aller s'assurer par de nouvelles investigations s'il n'existe pas d'autres vestiges de l'expédition de Franklin que ceux qui ont été jusqu'à présent retrouvés. Il est parti de New-London au commencement de juin 1860 sur le baleinier le *George-Henry*. M. Hall est un imprimeur de Cincinnati, qui s'est pris de passion pour ces rudes entreprises au récit des voyages à la recherche de Franklin. Son plan a été pris assez au sérieux pour qu'une souscription, recueillie à Cincinnati, à Philadelphie et à New-York, en ait couvert les frais. On a de lui une lettre datée de Holsteinborg le 17 juillet 1860. Le navire devait remettre à la voile le 23. Une lettre postérieure, mais sans date, annonçait l'arrivée au quartier d'hiver, par 62° 31' 30" de latitude et 63° 04' (?) 45" longitude ouest (de Greenwich). Le voyageur était plein de courage. — Expédition du capitaine *Blakiston* vers l'Asie centrale. Le capitaine Blakiston, en compagnie du major Sarel et d'un médecin anglais de Chang-hai, a dû quitter cette dernière ville (vers le milieu de février) sur la flottille qui va installer, en remontant le Yang-tsé-kiang, plusieurs résidents britanniques dans les provinces intérieures de la Chine. Le capitaine Blakiston et ses compagnons se proposent de continuer de remonter le fleuve, de pénétrer dans le Tibet, de gagner Lhassa et de redescendre dans les plaines de l'Inde par la vallée du Sattedj et Simla. Ils sont accompagnés d'un interprète et de quatre soldats sikhs; ils sont d'ailleurs pourvus d'instruments pour les observations.

VIVIEN DE SAINT-MARTIN.

ÉCONOMIE POLITIQUE. — STATISTIQUE.

PÉRIODIQUES ALLEMANDS.

Zeitschrift der K. preussischen statistischen Bureau's (Journal du bureau de la statistique de Prusse), publié sous la direction de M. le Dr E. Engel.

Le précédent directeur de la statistique prussienne, M. Dieterici, avait fondé en 1848 les *Mittheilungen* (Communications) du bureau de la statistique de Prusse; M. Engel, qui avait déjà, lorsqu'il était à la tête de la statistique saxonne, rédigé un *Journal de statistique* très-estimé, a changé le titre de la publication prussienne, l'a considérablement étendue, et surtout lui a infusé un nouvel esprit. Elle paraît sous la nouvelle forme depuis le mois d'octobre 1860; huit cahiers mensuels ont donc paru jusqu'à ce jour. Voici leur contenu :

N° 1. Histoire du bureau de la statistique de Prusse.

N° 2. Rapports numériques entre les différentes langues parlées en Prusse. D'après les recherches de M. Engel, 2,400,075 personnes, ou 15.53 pour 100 de la population, ne se servent pas de la langue allemande. — L'agriculture, la construction des maisons et le crédit immobilier. — Les principaux résultats des Tableaux de l'industrie en 1846, 1849, 1852, 1855 et 1858. Ces résultats peuvent être caractérisés en peu de mots : les rapports entre l'industrie et les autres occupations sont restés à peu près stationnaires, à environ 28 pour 100

de la population totale; mais dans ces douze ans, la grande industrie a légèrement gagné sur la petite.

N° 3. Organisation de la statistique. — Émigration de Prusse. Travail très-développé. — Culture du houblon en Prusse.

N° 4. De la publication d'un annuaire statistique officiel. — Des caisses d'épargne en Prusse. Les caisses d'épargne sont des institutions avec lesquelles M. Engel est familiarisé de longue date, et son travail a un autre intérêt encore que celui de la statistique. Disons en passant que la Prusse avait,

En 1839, 85 caisses, avec 71,492 thalers en moyenne par caisse.

— 1849, 220 — — 75,261 — — —

— 1859, 461 — — 98,011 — — —

M. Engel donne, relativement aux vingt dernières années, tous les détails possibles; il compare entre elles les diverses provinces de la Prusse, et enfin l'ensemble de ce pays avec la Grande-Bretagne.

N° 5. Suite des caisses d'épargne. — Note sur la nécessité d'une réforme de la statistique commerciale.

N° 6. Le climat de la Prusse. (Nous ne considérons pas la météorologie comme une branche de la statistique.) — Tableau statistique du gouvernement ou département de Cologne.

N° 7. Mémoire sur les méthodes de dénombrement, particulièrement en vue de la Prusse. Travail très-développé, mais dont l'examen n'est pas de la compétence de la *Revue germanique*.

Cet examen a été fait avec beaucoup de soin par la commission centrale de statistique de Prusse, et ses décisions sont comprises dans le

N° 8, qui donne les recensements d'animaux qui ont eu lieu de 1816 à 1858. Il n'est pas sans intérêt de suivre les fluctuations qui ressortent des dénombrements opérés tous les trois ans pendant cette longue période, mais nous devons nous borner à donner les chiffres constatés au commencement et à la fin de cette série d'années :

	Nombres en		Augmentation proportionnelle.
	1816	1858	
Chevaux.	1,243,261	1,617,160	de 1,000 à 1,301
Bêtes à cornes.	4,013,912	5,487,000	— 1,367
Bêtes à laine.	8,260,396	15,362,196	— 1,860
Porcs.	1,494,389	2,577,956	— 1,725
Mulets.	»	340	» »
Anes.	»	7,336	» »
Chèvres.	143,433	664,225	— 4,631
Réduit en gros bétail. . .	7,090,387	10,154,861	— 1,432

Les travaux de M. le conseiller intime Engel ont tous une grande valeur intrinsèque, et se distinguent par une forme que nous ne craignons pas d'appeler élégante. Aussi, chaque fois que nous lisons un travail de cet éminent statisticien, nous éprouvons un regret profond de ce que l'auteur se tienne si souvent à une hauteur où une grande partie du public ne saurait le suivre; en d'autres termes, qu'il dédaigne de populariser la science dont il est un des maîtres les plus estimés.

MAURICE BLOCK

CHRONIQUE DE QUINZAINE.

Nous ne répondrions pas aux préoccupations de nos lecteurs si nous ne constatons avant tout l'immense et universelle émotion qu'a produite la mort de M. de Cavour, et si, avec toute la presse européenne, nous ne rendions un solennel hommage au grand homme d'État qu'une subite catastrophe a enlevé à l'Italie. Chose étonnante et bien digne de remarque : M. de Cavour, qui avait soulevé tant de passions autour de son œuvre, et qui, ce qui n'est pas peu dire, ne comptait peut-être guère moins d'adversaires que d'amis et d'admirateurs, M. de Cavour n'a presque plus rencontré d'ennemis au seuil de la postérité. Les passions ont désarmé sur sa tombe ; la vérité a vaincu la haine, et ceux mêmes qui ne se relèveront pas des coups qu'il leur a portés, ont rendu justice à son génie. Dans le langage de la presse en cette circonstance, on a pu voir quelque chose de comparable aux funérailles de Marceau, où amis et ennemis étaient venus confondre leur deuil. Les journaux autrichiens ont parlé avec convenance et dignité du redoutable ennemi de l'Autriche, et une partie de la presse cléricale elle-même a montré une impartialité méritoire et à laquelle il faut rendre justice.

Un fait non moins significatif a été la baisse générale qui s'est, à la première heure, produite sur toutes les Bourses européennes. Certes, les intérêts s'étaient plus d'une fois inquiétés de la politique de M. de Cavour, et cependant ils ont senti que M. de Cavour préparait la paix et la sécurité de l'avenir, et que sa perte est un plus grand péril que ses entreprises. Ils se sont rassurés depuis, et leur contenance actuelle n'est pas moins éloquente que leurs premières alarmes. Elle signifie qu'ils ont confiance dans la durée de l'œuvre à laquelle M. de Cavour a eu une si grande part. La première impression avait été de se demander ce que deviendrait l'Italie, privée d'un tel guide, d'un tel initiateur : « L'unité de l'Italie survivra-t-elle à celui qui l'a créée, se demandait le *Times*, après avoir cessé de vivre dans la conception de cette puissante intelligence et de cet énergique vouloir ? La politique qui a fait renaitre la Sardaigne de ses cendres, l'a rendue l'alliée de l'Europe occidentale, a mis ses soldats à l'épreuve dans l'Orient, a amené l'Autriche à se poser comme agresseur, a obtenu pour l'Italie le gain d'une province, a donné à chaque Italien la certitude d'avoir un chef, a forcé des souverains à fuir devant des démonstrations populaires et des armées à se dissoudre devant une politique d'aventuriers, cette politique est la politique de Cavour. Il a été la tête qui a conçu le plan, le cœur qui lui a communiqué la vie, et le bras qui l'a exécuté. » Ainsi parlait le *Times*, et ainsi pensaient la plupart de ceux qui n'osaient pas trop ouvertement avouer à quel point ce deuil inattendu leur semblait menacer l'avenir de l'Italie. Un vide immense, irréparable, semblait tout à coup s'être

produit en Europe. Les réflexions de la deuxième heure ont été meilleures, et l'on s'est rappelé que M. de Cavour serait indigne de sa gloire, s'il eût emporté son œuvre avec lui. Les hommes d'État ne sont point des poètes réalisant l'idéal par la seule force de leur spontanéité créatrice, et leurs œuvres, pour avoir de la valeur, doivent reposer sur autre chose que sur leur imagination ou sur leur génie. La politique ne dispose d'aucune baguette magique; elle ne saurait susciter des peuples qui n'existent pas. Ce serait sans doute une merveilleuse création qu'une nation sortie de toutes pièces du cerveau d'un homme de génie, mais une création stérile, une vaine fantasmagorie, si son existence n'avait d'autre fondement que le génie qui l'a conçue. Le véritable homme d'État se garde de toute improvisation; son génie consiste surtout à peser les éléments dont il dispose. L'homme politique n'est point un prestidigitateur; il tient compte de la réalité, et il se borne à cueillir les fruits mûrs; son talent est dans la pénétration qui les lui fait apercevoir à travers le feuillage qui les couvre aux yeux du vulgaire, et dans la hardiesse ou l'adresse qu'il met à les saisir. Tel fut M. de Cavour. Il fit l'Italie, parce que l'Italie était possible, et que peu à peu elle s'était faite elle-même, et pour cette raison, l'Italie lui survivra. L'alliance française continuera de la couvrir, parce qu'elle est dans la nature des choses; et quand même cette alliance ne la couvrirait pas, quand même l'Autriche aurait les moyens de prendre cette revanche dont elle n'a pas encore abandonné l'illusion, quand même elle réussirait à rétablir une position que son propre intérêt la presse d'abandonner, l'Italie n'en subsisterait pas moins, parce que la volonté, la conscience d'un peuple sont supérieures à toute coercition matérielle. C'est là, pour nous, une certitude absolue que nous avons déjà eu occasion d'exprimer à cette place, et que d'ailleurs les événements sont en train de confirmer. Tous les journaux ont annoncé que la France allait enfin reconnaître le royaume d'Italie, et ils n'ont point reçu de démenti. Le fait peut donc être considéré comme acquis. On n'ajoute pas, il est vrai, que les troupes françaises aient reçu l'ordre de quitter Rome, ce qui, en bonne logique, devrait être la suite immédiate de la reconnaissance, mais il paraît que, tout en restant sous l'autorité du saint-siège, les États pontificaux n'en seront pas moins dès à présent confondus, jusqu'à un certain point, dans la grande unité italienne.

L'opinion publique a généralement ratifié le choix du successeur de M. de Cavour. La ferme et noble attitude de M. Ricasoli dans toutes les circonstances où il s'est trouvé de sa personne mêlé aux événements, son coup d'œil, son patriotisme, ont fait de l'ancien dictateur de la Toscane la première autorité parlementaire de l'Italie après M. de Cavour. Il était naturellement désigné par l'opinion, et l'on ajoute que M. de Cavour lui-même l'a nommé à son lit de mort.

Les affaires du Liban viennent d'être réglées à Constantinople, et c'est en somme la politique de la France qui l'a emporté, avec cette réserve, que ce qu'elle demandait à titre définitif n'est établi qu'à titre provisoire. Les puissances aviseront de nouveau dans trois ans. Nous ne voyons aucun mal à cela. Quand il s'agit de régler une situation aussi compliquée que celle du Liban, on n'est jamais sûr de réussir du premier coup, et nous approuvons assez que la nouvelle organisation soit d'abord mise à l'essai avant de recevoir la sanction définitive de l'Europe. Ce qui nous en plat le plus, c'est qu'elle exclut autant

que possible les Turcs. Le gouverneur chrétien du Liban est complètement indépendant des pachas de Bryrouth et de Damas, et les troupes turques ne pourront jamais entrer sur son territoire que sur sa propre réquisition.

La Diète de Hongrie n'a pas encore terminé la discussion de son adresse, et le vote qui a donné gain de cause à M. Deak et à ses amis est loin d'être aussi décisif qu'on avait pu le croire au premier moment. L'adresse n'a été votée qu'en principe; elle est reprise maintenant paragraphe par paragraphe, et il est possible qu'elle subisse des changements notables. Il paraît du reste avéré que c'est le parti opposé à l'adresse, celui qui voulait proclamer purement et simplement les droits de la Hongrie par voie de résolution souveraine, et supprimer ainsi dès l'abord toute chance de transaction; il paraît avéré que c'est ce parti qui dispose réellement de la majorité, au sein de la Chambre des députés de Hongrie. Des raisons de prudence, puisées dans l'aspect général des affaires de l'Europe, l'ont, dit-on, fait renoncer à la victoire dont il disposait, ou ont du moins, au dernier moment, décidé quelques convictions flottantes à se rejeter du côté de M. Deak, ce qui a produit cette faible majorité de trois voix qui laisse la voie ouverte à d'ultérieurs essais de conciliation. Mais les partisans de la Résolution paraissent décidés à bien marquer l'ascendant qu'ils ont acquis, en accentuant aussi fortement que possible, dans le sens hongrois, les divers paragraphes de l'adresse. Dès le début, le titre à donner à l'empereur d'Autriche a été très-chaudement débattu. M. Deak l'appelait « Empereur et Roi » et ces deux mots ont paru déplacés, parce que les Magyars prétendent ne connaître en aucune façon l'empereur, et n'avoir affaire qu'au roi de Hongrie, titre auquel, dans cet ordre d'idées, François-Joseph n'aura droit qu'après avoir mis sur son front la couronne de saint Étienne. Il a fallu une discussion de cinq heures pour faire maintenir le texte moins formaliste de M. Deak.

La motion d'un député valaque a aussi contribué à animer le débat. Le projet d'adresse parle beaucoup des intérêts « hongrois », des lois « hongroises », et tout le monde sait que la Hongrie, telle qu'elle aspire à se constituer, compte dans son sein plusieurs nationalités distinctes des Magyars. Le député valaque proposait de substituer, dans le texte, aux lois et aux intérêts hongrois, les « intérêts généraux » et « les lois du pays », ce qui mettait à l'ordre du jour, un peu à l'improviste, une question sur laquelle on est sans doute plus près de s'entendre qu'il y a dix ans, mais qui cependant n'est pas encore définitivement réglée, et qui, jusqu'ici, avait été prudemment, et d'un accord unanime, laissée à l'arrière-plan. La tactique de M. Eötvös a triomphé de la difficulté. Sur la motion de ce député, il a été décidé que tous les amendements seraient renvoyés à une commission spéciale, et ne reparaitraient dans le débat public qu'après examen préalable.

Quelle qu'en puisse être l'issue, ces débats nous paraissent, par leur longueur même, diminuer les chances d'un conflit armé entre la Hongrie et le gouvernement autrichien. Le parti qui veut la séparation est, du reste, guidé par un juste instinct en temporisant. Quoi qu'elle décide, la Hongrie est dans son droit; mais la prudence ne lui est point défendue, et avant de prendre un parti extrême, elle fait bien de regarder autour d'elle et de consulter les circonstances. La dislocation de la monarchie autrichienne ne pourrait avoir lieu sans un remaniement général des relations internationales européennes, et un tel remaniement est impossible à concevoir autrement que comme la conséquence

d'une nouvelle guerre d'Italie. Or, les affaires italiennes prennent une tournure de plus en plus pacifique, et ce qu'on entrevoit aujourd'hui de plus vraisemblable, c'est l'unité achevant de se constituer, peut-être avec quelque lenteur, mais sans guerre. De toutes les menaces du printemps, il n'en est décidément qu'une seule qui paraisse destinée à s'accomplir. Nous voulons parler de la guerre civile aux États-Unis; et là même, quoique l'irritation réciproque soit parvenue à son comble, et que les forces hostiles soient en présence, toutes les chances de conciliation ne sont pas encore épuisées, si nous nous en rapportons aux informations les plus récentes.

A l'intérieur, le Corps législatif se hâte vers une clôture itérativement retardée, en épuisant aussi vite que possible un ordre du jour extrêmement chargé. La discussion du budget nous a paru rappeler les débats de l'adresse, en ce sens qu'à propos des finances il a été question un peu de tout. Le parti catholique a tenu à brûler une dernière cartouche. Le débat se serait sans doute éparpillé sur un moins grand nombre d'objets, si les députés avaient de plus fréquentes occasions d'interroger le gouvernement et de lui faire connaître leur pensée. Mais ils n'en ont pas d'autres que l'adresse et le budget, et ils accumulent alors les questions et les critiques. Aussi a-t-on pu remarquer que MM. les ministres et commissaires du gouvernement, mis en demeure de s'expliquer sur toutes choses, ont été plus d'une fois pris au dépourvu. Le droit d'interpellation pur et simple, que nous avons mis de côté comme nuisible à l'expédition des affaires, est en réalité bien plus pratique, et nous ne doutons pas qu'on n'y revienne dans un temps donné. Dès que le gouvernement ne peut pas éviter de s'expliquer, il vaut bien mieux qu'il soit toujours aux ordres de la chambre, et qu'il soit averti des interpellations auxquelles il accepte de répondre. C'est ainsi que les choses se passaient anciennement.

Le Sénat vient d'écarter par l'ordre du jour une pétition dont on avait fait beaucoup de bruit, celle de madame Libri, en faveur de son mari condamné en 1849, par contumace, à dix années de reclusion pour soustraction de livres et de manuscrits dans les dépôts publics de France. M. Libri a eu la chance de conserver, dans son malheur judiciaire, des amitiés illustres, passionnées, imprudentes, qui ont plus d'une fois essayé de ramener l'opinion publique à leur sentiment. Cette dernière tentative n'a pas été heureuse; et il y a tout lieu de croire qu'on ne recommencera pas. M. Libri, s'il a, comme on le soutient, les moyens de confondre ses accusateurs, n'a qu'à venir purger sa contumace, et le Sénat eût pu légitimement se borner à cette fin de non-recevoir. Mais il a voulu aller au fond des choses, et les amis de M. Libri n'ont pas eu à s'en féliciter. Après le rapport de M. Bonjean, après les discours de M. le ministre de la justice, de MM. Dupin et de Royer, qu'on peut lire au *Moniteur*, on peut assurer qu'il ne sera plus parlé de cette affaire.

A. NEFFTZER.

CHARLES DOLLFUS.

L'INDE,

SES ORIGINES ET SES ANTIQUITÉS.

PREMIÈRE PÉRIODE.

LES TEMPS VÉDIQUES ¹.

IV.

A une époque dont la place chronologique ne saurait être marquée avec certitude dans l'échelle des temps, très-probablement entre les années 1500 à 1800 avant l'ère chrétienne, les nombreuses tribus d'un peuple pasteur, qui se désignait lui-même sous le nom d'Arya, descendirent la longue vallée que suit le Kophès ou rivière de Kaboul pour aller se réunir à la droite du Sindh, franchirent ce dernier fleuve, et pénétrèrent dans les larges plaines coupées de rivières qui forment la contrée aujourd'hui nommée le Pendjab. Une nation d'une autre race habitait déjà ces plaines et en disputa la possession aux Aryas; mais moins civilisée et plus faible que ceux-ci, elle dut leur céder graduellement la place, et fut contrainte ou d'accepter le joug ou de chercher un refuge dans les vallées moins facilement accessibles du haut pays. Retranchés dans ces forteresses naturelles, les aborigènes ne cessèrent de harceler les tribus ariennes, tandis que celles-ci continuaient de s'étendre de proche en proche dans la direction du sud-est, jusqu'à la Sarasvati, qui était de ce côté la dernière rivière du Pendjab,

¹ Voyez, pour l'Introduction, la livraison du 31 mai 1861, p. 161.

et aux campagnes qui bordent la Yamounâ supérieure (la Djemna de nos cartes), à l'entrée du bassin du Gange. Cet état de choses, où les Aryas furent ainsi en présence des aborigènes dans le nord-ouest de l'Inde, se prolongea durant plusieurs siècles.

Des faits successifs que nous venons de résumer et dont l'ensemble constitue ce que nous nommons la Période Védique, aucun ne figure expressément dans les fastes historiques, ou plutôt l'histoire où ils auraient pu être consignés n'existe pas et n'a jamais existé dans l'Inde. Et cependant ils se fondent sur un ensemble d'indications et de déductions aussi positives que pourrait l'être le témoignage d'un Thucydide, et ils présentent dans leur ensemble autant de certitude que l'histoire grecque avant Hérodote ou l'histoire des Hébreux avant Moïse. C'est ce que va montrer avec évidence l'exposé succinct que nous allons en faire, en même temps que nous mettrons en regard les aborigènes et les Aryas, afin de grouper dans le même cadre le tableau physique et moral des deux nations ennemies.

V.

Adorateurs de la Nature et de ses grandes manifestations, les Aryas en pratiquaient le culte dans sa simplicité primitive. L'expression religieuse de ces anciens âges se concentrait tout entière dans les offrandes, accompagnées d'invocations, adressées aux divinités protectrices : c'est le sacrifice tel que l'a conçu l'instinct naturel de tous les peuples, plus ou moins purifié, plus ou moins symbolisé selon le génie naturel des différentes races et leur développement intellectuel. Les invocations prononcées pendant le sacrifice étaient des hymnes, des chants religieux composés dans les occasions solennelles, ou qui se transmettaient par la tradition ; c'est dans ces chants sacrés, conservés purs de toute altération par une vénération profonde, que se retrouvent les indications qui nous sont aujourd'hui si précieuses pour recomposer l'image de ces temps antiques. Les sacrifices étaient offerts de préférence sur le bord des rivières ou à leurs confluent, et dans un grand nombre d'hymnes on trouve mentionné le nom du courant près duquel était prononcée l'invocation. La progression de ces noms vers le sud-est est manifeste, car indépendamment des indices qui se tirent de l'étude intérieure des hymnes pour établir que les plus récents sont ceux qui se rapprochent le plus des parties méridionales du Pendjab et des abords de la Yamounâ, on reconnaît que dans ceux des hymnes où

d'anciens souvenirs sont évoqués, c'est toujours vers le nord que ces souvenirs se reportent. Un des derniers hymnes du Rig-Véda est précieux pour la restitution de cette antique géographie; l'invocation poétique paraît avoir voulu y réunir en un seul faisceau la plupart des noms de rivières consacrés depuis les plus anciens temps dans les souvenirs traditionnels des tribus. Il faut citer les paroles du chantre védique :

« Les sept torrents coulent chacun dans trois mondes différents¹. De ces rivières, le Sindhou est la première par la force.

» O Sindhou! Varouna ouvre lui-même ta route quand tu vas répandre l'abondance. Tu descends des hauteurs de la terre, et tu régnes sur ces mondes.

» Un fracas a retenti dans le ciel; l'éclair a brillé. C'est le Sindhou qui s'élance sur la terre avec une force infinie. Telles les eaux jaillissent du nuage avec le bruit du tonnerre; tel le taureau mugit.

» O Sindhou! [les autres rivières] viennent à toi et [t'apportent leur tribut] comme les vaches apportent leur lait à leur nourrisson. Quand tu marches à la tête de ces ondes impétueuses, tu ressembles à un roi belliqueux qui étend ses deux ailes de bataille.

» O Gangâ, Yamounâ, Sarasvatt, Çoutoudri, avec la Parouchnt, écoutez mon hymne. O Maroudvridhâ, avec l'Asiknt et la Vitasthâ; ô Ardjklyâ, avec la Souchomâ, entendez-nous!

» O Sindhou! tu mêles d'abord tes eaux rapides à celles de la Trichtâmâ, de la Rasâ, de la Çvétî, de la Koubhâ; tu entraînes sur le même char que toi la Gomâtî et la Kroumou.

» Brillant, impétueux, invisible, le Sindhou développe ses ondes avec majesté. Doué de mille beautés variées, il charme les yeux, il s'emporte comme une cavale ardente.

» Jeune et magnifique, superbe et fécond, paré de ses rives fertiles, il roule ses flots d'or; il voit sur ses bords des coursiers excellents, des chars rapides, des troupeaux à la laine soyeuse; il répand avec lui un miel abondant².... »

On trouverait difficilement dans toute la littérature brahmanique des temps postérieurs un morceau descriptif aussi précis dans son énumération. Les noms, à partir de la Sarasvatt, se suivent dans un ordre rigoureusement exact, en remontant au nord-ouest jusqu'au Sindhou, à la Koubhâ et à la Kroumou. La plupart de ces noms se retrouvent à peine modifiés dans les relations grecques des compagnons d'Alexandre, mille ans après l'époque à laquelle nous reporte

¹ Le monde *supérieur* ou le firmament, le monde *inférieur* ou la terre, et le monde *intermédiaire*, c'est-à-dire l'atmosphère. Cette expression, très-commune dans les hymnes, dérive de cette idée que toutes les grandes rivières descendent du ciel, réservoir des eaux supérieures.

² *Rig-Véda*, trad. de M. Langlois, t. IV, p. 305.

l'hymne védique; et aujourd'hui encore plusieurs sont très-reconnais-sables, malgré l'altération profonde que les musulmans et les Européens ont fait subir à la nomenclature indigène. La Sarasvati est devenue sur nos cartes la Sarsouti. C'était alors le dernier des grands affluents du Sindh du côté du sud; depuis bien des siècles son cours inférieur s'est desséché, et elle se perd maintenant dans les sables à l'entrée des steppes de Bhatnir. La Çoutoudri, qui vient ensuite, se retrouve identiquement dans le Zadadrus des Tables de Ptolémée, nom qu'on a peine à reconnaître sous la forme actuelle de Satledj, qui en est une corruption barbare. Dans d'autres passages des Hymnes, il est question du confluent de la Vipâçâ et de la Çoutoudri, comme dans nos auteurs classiques l'Hypasis se joint au Zadadrus, et aujourd'hui le Bias ou Beïah au Satledj. Parouchni n'est qu'un autre nom de la Vipâçâ. En continuant notre marche au nord-ouest, la Maroudvridhâ n'est pas différente de l'Irávati des temps postérieurs, qui est l'Hydraotès des Grecs et le Ravi actuel: de même que pour Asikni les Grecs écrivent Akésinès (aujourd'hui le Tchénab); pour Vitasthâ, Hydaspès (notre Djélam), et pour Souchomâ, Souanos (notre Souan). Toutes ces rivières (à l'exception de la Souchomâ, qui n'est, comme l'Ardjtkiyâ, qu'un torrent peu important) descendent des gorges de l'Himalaya, et suivent au sud-ouest une direction presque parallèle pour aller se confondre en un seul courant, qui bientôt après se joint au Sindh. Comme il y en a sept principales¹ en y comprenant le Sindh qui les absorbe toutes, les Aryas désignèrent les vastes plaines qu'elles traversent sous l'appellation générique de Sapta-Sindhou, littéralement les Sept-Rivières²; de même que plus tard cette appellation a fait place à la dénomination persane de Pendjab, ou les Cinq-Rivières, en n'y comprenant plus ni le Sindh ni le cours en partie desséché de la Sarasvati.

Cette suite de noms mentionnés dans les Hymnes trace la marche des tribus ariennes à travers le Sapta-Sindhou, depuis le Sindh jusqu'à la Sarasvati; mais la stance de l'hymne que nous avons transcrit où l'on voit réunis en un seul groupe la Çvétî, la Koubhâ et quatre autres cours d'eau, nous conduit plus loin encore. Il suffit de jeter les yeux sur la

¹ La Sarasvati, la Çoutoudri, la Vipâçâ, l'Irávati, l'Asikni, la Vitasthâ et le Sindhou.

² Sindhou est un terme sanscrit qui signifie proprement *rivière*. Son application spéciale au plus grand cours d'eau de toute cette région désigne la rivière par excellence. Nous avons à peine besoin de faire remarquer que la forme actuelle, Sindh, n'est que l'abréviation usuelle du nom sanscrit, comme la forme grecque et latine *Indus* n'en est qu'un adoucissement euphonique.

carte pour reconnaître au premier coup d'œil quelle en est l'application. Il n'y a pas d'hésitation ni de méprise possibles. Un seul agrouperement de rivières existe à l'ouest du Sindh : c'est celui dont le Kophès des Grecs (la rivière de Kaboul actuelle) est le récipient principal; et dans le nom même de Kophès il est aisé de reconnaître la Koubhâ du document védique. Ce rapprochement de noms n'est d'ailleurs pas le seul : la Çvêtt (la rivière Blanche) est le Souastos des historiens d'Alexandre et la Svat de nos cartes, un des affluents inférieurs du Kophès; de même que la Kroumou et la Gomatt se retrouvent dans la Kouroum et la Gomal, qui se perdent un peu plus au sud dans le côté occidental du Sindh. On voit avec quelle persistance s'est conservée cette vieille nomenclature, et avec quelle évidence elle marque la suite des stations parcourues par les Aryas védiques, depuis la vallée du Kophès jusqu'à la Yamounâ.

VI.

Les hymnes védiques, nous l'avons dit, ne mentionnent nulle part d'une manière expresse ces grands déplacements qui avaient conduit les Aryas sur les rives du Sindh par la vallée de la Koubhâ, et, le grand fleuve franchi, qui les avaient répandus dans les larges plaines du Sapta-Sindhou, à travers lesquelles les tribus s'étaient avancées jusqu'à la Sarasvati et à la Yamounâ, non loin du Gange supérieur. Ce n'était là ni l'objet ni la pensée des invocations religieuses. Et cependant, par le seul rapprochement d'indices épars, mais concordants, on a pu reconnaître sans aucun doute possible la route que les tribus védiques avaient suivie dans cette antique migration. Mais ici se présentent d'autres problèmes.

Et d'abord, d'où venaient les tribus Ariennes? Quel était leur point de départ?

Ici encore l'histoire est muette. La tradition ne remonte pas jusqu'à ces époques primordiales. Mais la réponse que le souvenir des hommes nous refuse, les investigations de la science nous la donnent.

La connaissance du sanscrit n'a pas seulement ouvert les sources si longtemps cachées de la littérature brahmanique; une science tout entière en est sortie qui ne se renferme pas dans les limites de l'Inde, une science bien autrement vaste et féconde que les investigations purement indiennes, et aussi bien autrement importante pour l'histoire de l'humanité. Cette science nouvelle, c'est la philologie comparée.

Un voile épais couvre le berceau de tous les peuples; il n'en est aucun dont les origines n'aillent se perdre dans une nuit profonde. L'Europe surtout n'existe pour l'histoire que depuis une époque en quelque sorte récente; en Grèce même et en Italie, la période des légendes et des fables, qui partout a précédé l'histoire réelle, remonte à peine à dix ou douze siècles avant l'ère chrétienne. La guerre de Troie, le plus grand événement, et, à vrai dire, le plus vieux souvenir des temps héroïques de la Grèce, ne doit qu'à Homère l'éclat tout poétique qui l'environne. Au delà il n'y a plus rien, rien que le vide et l'inconnu. Depuis la renaissance des études, quelques esprits attentifs avaient signalé de nombreux rapports qui se laissaient apercevoir, comme par échappées, entre les nations classiques de l'antiquité et les peuples anciens ou modernes du centre et du nord de l'Europe; et ces rapports, qui se reconnaissaient dans la langue aussi bien que dans la mythologie, semblaient même s'étendre à l'Asie, au persan, par exemple, rapproché de l'allemand. Ainsi qu'il arrive toujours lorsqu'on est frappé de certains phénomènes avant que la science en ait découvert la loi, ceux-ci avaient donné lieu à des hypothèses, à des systèmes sans base sérieuse. L'étude du sanscrit est venue tout à coup jeter sur cette énigme un jour inattendu. Une langue s'est alors révélée sur les rives du Gange, qui dans la richesse prodigieuse de ses formes et de son vocabulaire présente de frappants rapports avec le latin, avec le grec, avec l'allemand et les autres idiomes de l'Occident, non plus des rapports partiels, erratiques en quelque sorte et accidentels, mais des rapports continus, intimes, organiques en un mot, qui s'étendent à la constitution tout entière des langues européennes. Ce que jusque-là on n'avait qu'entre vu d'une manière incomplète et douteuse est sorti des nuages; la lumière s'est faite sur les temps primitifs. Toutes les races qui ont peuplé l'Europe et toutes les langues qu'on y parle, le celtique, le latin, le grec, les dialectes teutoniques et slaves, reliées entre elles par une affinité primordiale qui se dérobe sous leur enveloppe extérieure, mais que l'analyse retrouve et met à nu, apparaissent maintenant comme les anneaux d'une longue chaîne dont l'extrémité orientale va aboutir à l'Inde. L'altération et les changements que les langues de cette grande famille ont éprouvés est toujours en raison de leur éloignement du point de départ. Tandis que le sanscrit, dans ses formes les plus anciennes telles que les ont conservées les hymnes du Véda, est presque identique à l'idiome de la Bactriane (le zend), qui lui est contigu; que les ressemblances extérieures vont s'affaiblissant de plus en plus (quoique les analogies radicales se maintiennent aussi com-

plètes) entre le zend ou le sanscrit et le slave, le latin, le grec et le teuton, les modifications deviennent telles dans le celte que la parenté a pu rester longtemps inaperçue ou contestée¹. Les changements que les mots et les formes grammaticales ont éprouvés dans chacune de ces langues, en s'éloignant ainsi plus ou moins de leur source, ne sont pas arbitraires; ils semblent avoir suivi une loi naturelle qui peut varier de groupe à groupe, mais qui, pour chaque groupe, teuton, grec, slave, celte, etc., se montre régulière et constante. Chacune de ces lois a pu être ramenée à une formule rigoureuse, et leur ensemble a constitué une science positive, une science qui a donné pour la première fois des bases fixes aux recherches étymologiques, et dont M. Bopp a rédigé le code dans sa *Grammaire comparée des langues indo-européennes*. Ainsi s'est reconstituée la Table généalogique des nations de l'Europe, et l'on peut dire avec vérité que nos titres de fraternité native se sont retrouvés dans l'Inde.

Non pas cependant, comme on l'a dit souvent et comme plus d'un savant le croit peut-être encore, que ce soit de l'Inde que sont parties les migrations successives qui ont peuplé l'Europe. Les indications mêmes des chants du Vêda nous montrent, nous l'avons vu, le premier siège des Aryas védiques hors des limites du Sapta-Sindhou, vers le bassin du Kophès; outre que dans tout le Vêda il n'existe pas le moindre indice d'un mouvement de populations tel que l'aurait été la séparation d'une partie des tribus se détachant du corps de la nation pour aller chercher d'autres demeures. Les traditions religieuses des anciens Bactriens, consignées dans le livre attribué à Zoroastre et qui remontent à une antiquité au moins égale à celle du Vêda, jettent une nouvelle lueur sur cette question d'origine. Les belles et profondes études d'Eugène Burnouf, de Rudolph Roth, de Windischmann, de Spiegel et d'autres savants, ont établi avec évidence un fait important : c'est que durant une période nécessairement antérieure à l'époque des hymnes védiques, les Aryas de l'Inde et les tribus bactriennes ont dû vivre dans une connexion étroite et ne former qu'une seule nation. Non-seulement le zend et le sanscrit védique ne diffèrent entre eux que comme deux dialectes extrêmement voisins; non-seulement les tribus zendes et les tribus védiques n'eurent originairement qu'un même nom national, Arya : mais entre les vieilles légendes religieuses des

¹ Jusqu'à présent, le basque est resté en dehors des études de grammaire comparée appliquées à la famille des langues européennes; mais il est bien probable, pour ne pas dire plus, que cet idiome singulier prendra place à son tour dans la grande famille, comme le celte, exclu d'abord, y a conquis la sienne.

Aryas bactriens et des Aryas du Sapta-Sindhou, il existe de nombreux rapports de choses et de noms qui vont souvent jusqu'à l'identité. On ne peut supposer que ces rapports datent du temps où les hymnes du Rig-Véda furent composés dans les plaines du Pendjab, car les Aryas védiques n'avaient sûrement alors aucune communication avec les contrées bactriennes, et de plus, à côté des rapports qui sont restés dans les noms, il y a fréquemment dans les choses un antagonisme qui éloigne toute idée d'emprunt d'un peuple à l'autre¹. Il faut donc se reporter à une communauté antérieure. Or, pour ces temps antérieurs, il y a dans l'Avesta une curieuse légende à la fois historique et cosmogonique, qui place le premier siège de la race Arienne, l'Atryanem-Vaedjô, très-loin au-dessus de Çoukda et de Bâghdi (la Sogdiane et la Bactriane), vers les hautes vallées du Iaxartes et de l'Oxus. On ne peut sans doute assigner des délimitations précises à cette antique géographie; mais la région où elle nous conduit n'en reste pas moins dans son ensemble le théâtre du premier développement social et religieux des Aryas, et c'est indubitablement dans cette direction qu'il faut chercher le point de départ des tribus védiques.

C'est aussi vers cette région de l'Oxus que l'on est invinciblement amené quand on se demande quelle dut être la plus ancienne habitation des peuples de l'Europe. Les investigations à la fois profondes et délicates sur lesquelles cette conclusion repose sont de nature à commander la conviction; M. Adolphe Pictet les a récemment développées avec une richesse d'érudition et une force de critique qui assure à son livre sur les *Origines européennes*² une place éminente parmi les productions savantes de notre époque. M. Pictet a montré par une suite d'inductions rigoureuses que le noyau primitif de ce qui devait former plus tard la famille indo-européenne, fractionné déjà sans doute en tribus distinctes que réunissait seulement le lien général de la race, la similitude des mœurs et du langage, un fond commun de croyances et de traditions, et enfin un sentiment inné de confraternité nationale, dut en premier lieu se partager en deux groupes, l'un occupant les parties occidentales, l'autre les parties orientales et méridionales de la région comprise entre l'Imatûs et la Caspienne. C'est du premier groupe que se détachèrent les migrations successives qui se

¹ Pour ceux de nos lecteurs qui voudraient entrer plus avant dans ces questions, que nous ne pouvons qu'indiquer, nous renverrons à la savante étude sur le Parsisme que M. Michel Nicolas a publiée dans la *Revue Germanique*, livraisons d'août, octobre et décembre 1859.

² Paris, 1859, 1^{re} partie.

portèrent vers l'occident à de longs intervalles; le second groupe était celui des Aryas, et c'est celui-là qui par une séparation ultérieure forma d'un côté les Aryas de l'Iran, souche commune des Bactriens, des Mèdes et des Perses, et de l'autre les Aryas du Sapta-Sindhou.

M. Max Müller, dans son *Histoire de l'ancienne littérature sanscrite*, regarde comme extrêmement probable que les tribus védiques furent les dernières à quitter le siège commun de la race arienne. « Comme dans sa langue et dans sa grammaire le peuple brahmanique a conservé, dit-il, quelque chose de ce qui semble particulier à chacune des langues prises isolément; comme il s'accorde avec le grec et l'allemand, par exemple, là où le grec et l'allemand semblent différer de tous les autres membres de la famille, et qu'aucune des autres tribus n'a d'ailleurs emporté une part aussi grande de la propriété commune, — radicaux, formes grammaticales, mythes et légendes, — il est naturel de supposer que l'Hindou ne s'éloigna qu'après tous ses frères de la demeure primitive des Aryas. » Ajoutons qu'à l'exception des Aryas bactriens il s'en éloigna moins que tous les autres, et que les nouvelles demeures qu'il vint chercher sur le Sindh n'étaient pas désertes et sauvages comme les contrées du couchant vers lesquelles s'étaient portées les migrations qui peuplèrent l'Europe.

Nous n'avons pas touché la question chronologique; elle aurait été prématurée. Elle reviendra dans la suite de notre travail, avec des données qui la rendront un peu moins incertaine.

Nous allons maintenant franchir le Sindh sur les pas des Aryas védiques, et pénétrer avec eux dans la région des Sept-Rivières.

VII.

En mettant le pied sur cette terre nouvelle que le Sindh limite à l'ouest, les Aryas trouvèrent devant eux une population inculte déjà maîtresse du pays. Les Hymnes ne désignent jamais ces premiers occupants que sous la dénomination de Dasyous, qui n'est pas un nom proprement dit, mais une appellation qualificative emportant le sens de *gens du pays*, d'indigènes. C'est dans un sens analogue que les inscriptions cunéiformes de Darius, dont la langue tient de près au zend, et conséquemment au sanscrit védique, emploient le terme *dahyou* pour désigner les *provinces* orientales de l'empire akhéménide, en dehors de la Perse propre; dans le sanscrit classique, *dēśya* signifie

également provincial, ce qui est du pays. Nous verrons bientôt quel était le véritable nom, le nom national de cette race aborigène¹.

Le nom des Dasyous revient pour ainsi dire à chaque strophe des hymnes, et toujours avec un caractère profond d'antagonisme. Toutes les épithètes de haine et de mépris leur sont prodiguées, et quelquefois aussi les expressions de crainte que peut inspirer un ennemi redoutable. « Tu as donc, ô Indra, abattu ces vils Dasyous; tu as soumis au joug » ces tribus impies. O Indra, et vous Soma, détruisez, anéantisiez vos » ennemis; tombant sous vos armes, qu'ils livrent leurs dépouilles²! »

On citerait par milliers des passages semblables. L'Arya associe toujours à sa cause les dieux protecteurs de sa race. Ses ennemis sont leurs ennemis; ils défendent, en les frappant, leur cause et la sienne.

Dans un endroit du Recueil sacré, il est dit : « O Indra, ô héros, tu » frappes également les deux adversaires, le Dasyou et l'Arya; chef des » chefs, tes ennemis tombent dans les batailles sous tes armes puis- » santes, comme les forêts sous la hache³. » Mais cette commune humiliation des deux races devant la puissance du dieu est une exception dans les Hymnes. Partout ailleurs Indra, le dieu formidable, est invoqué comme l'ennemi de ceux qui ne connaissent ni son nom ni son culte : « Fais une distinction entre les Aryas et les Dasyous. Contiens » ceux qui n'accomplissent pas les rites religieux; force-les de se sou- » mettre à ceux qui célèbrent les sacrifices⁴. »

Cette différence de culte entre les deux peuples est le trait de séparation dont le souvenir revient à chaque instant dans les chants védiques. De la différence d'idiomes, jamais un mot; de la différence du type physique, seulement quelques allusions jetées çà et là; des différences même dans les habitudes de la vie sociale, à peine quelque indice : mais sur la différence du culte et des croyances religieuses, les chantres sacrés sont inépuisables.

Comme la mention des Dasyous dans les hymnes parcourt tout l'espace de temps que le Recueil lui-même embrasse, c'est-à-dire une durée de plusieurs siècles, on doit s'attendre, néanmoins, à ce que, dans cette longue suite d'années, les rapports et la position relative des

¹ Le côté ethnologique de ces questions d'origine a été développé pour la première fois dans notre Mémoire sur la géographie et les populations primitives du nord-ouest de l'Inde, d'après les hymnes védiques (Paris, 1860), couronné en 1855 par l'Académie des inscriptions. A chacun l'honneur, mais aussi la responsabilité de ses opinions.

² *Rig-Véda*, t. II, p. 160, trad. Langlois; vol. III, p. 176, trad. Wilson.

³ Vol. III, p. 446, Wilson; t. II, p. 450, Langl.

⁴ I, p. 135, Wils.; I, p. 96, Langl.

deux peuples aient éprouvé de grands changements. A ne consulter que l'ordre naturel des choses, on doit penser que dans leurs premières relations, ou, pour mieux dire, dans leurs premiers conflits avec les Dasyous du voisinage du Sindh, les Aryas durent se trouver, à l'égard des indigènes, dans une grande infériorité au moins numérique. Mais cette situation dut se modifier graduellement, à mesure que le peuple envahisseur gagnait du terrain et que ses tribus croissaient en nombre; si bien qu'à la fin la supériorité, longtemps disputée, se trouva décidément acquise au peuple d'Indra. Les phases de cette lutte séculaire se peuvent reconnaître dans les hymnes. Parfois, nous l'avons dit, il est parlé des Dasyous comme d'un ennemi puissant et redoutable. Dans un hymne qui porte le nom de Viçvâmitra, et qui appartient par conséquent aux derniers temps de la période védique, le sacrificateur remercie le dieu des Aryas d'avoir brisé la puissance des Dasyous. Les tribus védiques étaient arrivées alors sur la Çoutoudri (le Satledj), peut-être même plus au sud encore, sur la Sarasvati et la Yamounâ. Un autre chantre religieux contemporain de Viçvâmitra, Vasichtha, demande à Indra de mettre un terme à la haine qui régnait entre son peuple et le Dasyou¹. Seuls maîtres maintenant des plaines arrosées par les Sept-Rivières, les Aryas aspiraient naturellement à jouir en paix de leurs conquêtes, et ne devaient plus supporter qu'avec impatience les fréquentes incursions des tribus aborigènes, qu'ils avaient refoulées dans les parties montagneuses du pays.

Que les Dasyous, en effet (au moins ceux qui n'avaient pas voulu accepter le joug), expulsés des plaines du Sapta-Sindhou par la marche agressive des Aryas, se fussent repliés vers les montagnes et y eussent trouvé un abri à peu près inexpugnable, c'est ce que nous montrent clairement un grand nombre de passages des hymnes. La nature a partagé le Pendjab en deux régions bien distinctes, les parties basses ou la plaine, et les parties hautes ou la montagne, — le Kohistan des auteurs musulmans. A toutes les époques de l'histoire, de nos jours comme aux temps védiques, celle-ci a offert un refuge assuré aux tribus indigènes menacées ou poursuivies par les conquérants étrangers.

Les Dasyous étaient partagés en un grand nombre de tribus, chacune ayant son chef particulier. Il est fait mention, dans un passage qui semble devoir appartenir aux anciens temps de la période védique², de vingt rois dont les troupes innombrables furent détruites avec le

¹ *Rig-Vêda*, t. III, p. 151, Langl.

² T. I, p. 104, çl. 9, Langl. ; vol. I, p. 146, Wils.

secours d'Indra. On trouve d'ailleurs en une foule de passages des Hymnes un grand nombre de chefs dasyous désignés nominativement; et bien que parfois on puisse hésiter entre la signification symbolique de certains noms et l'acception strictement historique, il est hors de doute que généralement les noms mentionnés sont ceux des chefs barbares.

Tout ce que nous apprenons par les Hymnes au sujet de la religion des Dasyous, c'est qu'ils ne connaissaient ni les dieux des Aryas ni les sacrifices; mais il n'est fait nulle part la moindre allusion ni à leurs propres dieux, ni à leurs idées religieuses, ni à la nature de leur culte.

On ne trouve rien non plus dans le Vêda qui nous renseigne directement sur leur état social. Un seul passage où les Dasyous sont dépeints « brillants d'or et de pierreries » (si toutefois la strophe n'a pas un sens allégorique¹), indique des idées de luxe qui supposent elles-mêmes un certain développement social. Il est dû reste plus que probable qu'alors comme plus tard, et comme aujourd'hui encore, il y avait de grandes différences dans les habitudes de vie et dans le degré de civilisation des diverses tribus aborigènes, les tribus des plaines devant être à cet égard beaucoup plus avancées que celles qui avaient gardé leur vie primitive au milieu des montagnes. Il est bien clair, sinon par des textes précis, au moins par l'idée générale qui ressort de la lecture des hymnes, que les Dasyous, même ceux des plaines, étaient encore une nation pastorale et à demi nomade; leurs troupeaux faisaient le fond de leur richesse, quoique très-probablement il y eût aussi chez eux un commencement de vie agricole. Au moins est-il fait mention de leurs villes en nombre de passages; et bien que cette expression n'implique sûrement rien au delà de simples villages et de bourgades, des établissements fixes de cette nature, ne seraient-ils que temporaires, supposent toujours un certain degré de culture du sol joint au soin des troupeaux. Le genre de vie actuel des tribus djates du Pendjab qui demeurent en dehors des villes peut sûrement donner une juste idée de l'état social des aborigènes dans les temps védiques. Tel est, au surplus, le développement où les Aryas eux-mêmes étaient arrivés, et qu'ils ne dépassèrent pas tant qu'ils occupèrent le Sapta-Sindhou, toutefois avec un degré d'avancement intellectuel et moral certainement très-supérieur à celui des Dasyous, supériorité qui est dans la race et qui était sans doute aussi dans l'éducation traditionnelle : la vie sédentaire et la civilisation agricole ne commencèrent

¹ T. I, p. 61, çl. 8, Langl. Comp. Wilson, vol. I, p. 91.

complètement pour eux, nous le verrons, qu'après leur établissement sur la Yamounâ et dans le haut bassin du Gange, où se fondèrent à la fois les grandes cités et les grands empires. Il faut toutefois remarquer que dans certains passages les chantres religieux du Vêda appliquent aux aborigènes, leurs ennemis, non-seulement l'épithète de Rakchasa (mauvais esprits), mais les qualifications bien autrement significatives de Kravyâd, « mangeurs de chair crue », et même d'Asoutripa, littéralement « qui se repaît de la vie des autres », c'est-à-dire anthropophages. Sur ce dernier point, sans doute, il faut faire la part de l'exagération hostile des chantres védiques, quoique huit ou dix siècles plus tard on trouve la même pratique imputée par Hérodote aux Padæi, race sauvage du nord-ouest de l'Inde que les auteurs brahmaniques connaissent aussi sous le nom de Bhêda; et ce rapprochement est d'autant plus digne de remarque, que le nom de Bhêda se trouve aussi dans les chants védiques comme celui d'un puissant ennemi des Aryas.

Parmi les qualifications que reçoivent les Dasyous, il en est une particulièrement remarquable : c'est celle de *noirs*. Cette qualification, dans plusieurs endroits des hymnes, leur est donnée dans un sens absolu, comme appellation générique, de même que nous employons la même dénomination de Noirs en parlant des nègres en général. « Indra, est-il dit dans un hymne, protège dans les combats l'Arya qui lui offre des sacrifices. Il a pour l'Arya mille secours dans les batailles, dans les batailles qui sont une source de gloire. En faveur de Manou, il soumet à l'obéissance ceux qui négligent les rites; il donne la mort à l'ennemi à la peau noire¹. »

Une autre distinction physique entre les Aryas et les Dasyous est la forme du nez, ce trait saillant de l'aspect du visage. Un nez « fin, bien taillé, gracieusement arqué », est une des beautés que la poésie héroïque de l'Inde n'oublie jamais d'attribuer à ses héros; dans plusieurs endroits du Vêda; au contraire, les aborigènes sont qualifiés d'Anâsa, « sans nez », ou de Vrichaçipra, « au nez de taureau ».

De pareilles épithètes ont une grande signification ethnologique. Les distinctions physiques que le Vêda révèle entre les Aryas et les aborigènes de la région des Sept-Rivières, on les retrouve encore aujourd'hui dans l'Inde entière entre les castes nobles, issues des Aryas primitifs, et les classes inférieures de la population dont le fond est d'une autre origine. La différence de teint et de physionomie, qui

¹ *Rig-Vêda*, t. I, p. 323, Langl.; vol. II, p. 35, Wils.

établit à première vue une distinction si profonde entre les différentes classes de la population indigène de l'Inde actuelle, se remarque dans l'étendue tout entière de la Péninsule. Partout les deux hautes castes, les castes nobles de la population, les Kchatriyas et les Brahmanes, se distinguent par la pureté d'un beau type européen et la blancheur relative de la peau; tandis que dans les classes inférieures le teint, beaucoup plus foncé, va souvent jusqu'au noir, et que les traits, en général, participent à la même dégradation. Nous savons bien que dans l'Inde comme partout ailleurs — c'est une observation que chacun peut faire autour de soi — la différence du régime, de l'éducation, du genre de vie et des habitudes morales, peut rendre suffisamment raison de très-grandes différences d'aspect extérieur et de coloration du teint chez des individus de même race; et, par exemple, on peut, dans une certaine mesure, expliquer par l'influence de ces causes secondaires la différence qui existe, quant à la couleur de la peau particulièrement, entre la première et la dernière des quatre castes hindoues, c'est-à-dire entre les Brahmanes et les Çoudras. Nous disons dans une certaine mesure, parce que, sans aucun doute, cette différence extérieure d'une caste à l'autre ne provient pas seulement de causes accidentelles. Mais s'il arrive souvent que les Çoudras, sauf la couleur de la peau, toujours plus foncée, offrent d'ailleurs une parfaite ressemblance avec les individus des castes supérieures dans la coupe et l'air du visage, toute analogie cesse si l'on descend encore d'un degré. Au-dessous des Çoudras, en effet, ou ne s'y rattachant que par des liens douteux, il y a une dernière classe de la population qui en est la couche tout à fait inférieure, et l'on peut dire immédiatement adhérente au sol : ce sont les tribus qui ne sont pas entrées dans le cadre de la nation hindoue proprement dite, et dans lesquelles les études approfondies dont l'Inde a été l'objet depuis un demi-siècle ont conduit à voir les premiers occupants du pays, antérieurs à l'arrivée des tribus védiques. La plupart de ces tribus non sanscrites habitent les montagnes ou les parties les plus boisées du pays, où elles ont pu conserver leur sauvage indépendance; d'autres, qui demeurent dans les provinces hindoues, y sont réservées aux fonctions les plus viles. Toutes se distinguent de la manière la plus absolue des Hindous des castes, même des Çoudras. Les traits, la conformation physique, la langue, le culte, les traditions, tout entre eux est différent, radicalement différent. Et en même temps que ces populations aborigènes, souvent désignées dans les livres sanscrits sous les dénominations d'Enfants des forêts (Vanapoutra) et d'Enfants de la terre (Bhoùmipoutra), différent

ainsi d'une manière absolue de la nation brahmanique, elles ont toutes entre elles une ressemblance de famille des plus frappantes, non-seulement dans la physionomie, mais aussi dans leurs idiomes, que les recherches modernes ont rattachés pour la plupart à une souche commune en dehors du sanscrit.

Nous n'avons pas besoin de faire remarquer de quelle importance sont les faits que constate cette étude ethnologique de la péninsule hindoue. La période primitive de l'histoire de l'Inde, la période antérieure à l'arrivée des Aryas, nous est ainsi révélée avec autant de certitude que s'il nous en était resté des monuments écrits; en même temps que les souvenirs qui, dans les chants védiques ou dans les légendes des temps postérieurs, se rapportent à la colonisation progressive des Aryas, prennent une signification claire et précise.

Quant au Pendjab en particulier, c'est-à-dire au territoire propre des tribus védiques, on peut remarquer que les Mémoires de l'expédition d'Alexandre en signalaient encore les habitants comme « le peuple le plus noir du monde après les Éthiopiens », observation qu'avaient déjà faite les premiers explorateurs de la vallée du Sindh au temps du roi Darius, comme on le voit par Ctésias et par Hérodote. Or, l'élément indigène y était redevenu dominant depuis l'extension des Aryas dans les contrées du Gange : c'est ce que montre plus d'un passage des livres brahmaniques. D'ailleurs, si les parties basses du pays étaient devenues à demi ariennes par leur soumission aux Aryas et l'adoption des pratiques religieuses du peuple conquérant, la montagne avait conservé intactes les tribus qui l'occupaient. Aux temps du Mahābhārata et de la conquête macédonienne, c'étaient encore, par les mœurs, les habitudes et le sang, les tribus dasyou des chants védiques; comme aujourd'hui les populations du Pendjab sont toujours les tribus du temps d'Alexandre. Les noms mêmes rapportés par les anciens auteurs, bien plus, ceux qu'on trouve çà et là mentionnés dans les Hymnes, se retrouvent aujourd'hui pour la plupart dans l'ethnologie actuelle de l'Himalaya occidental et des plaines du Pendjab. Parmi les ennemis les plus redoutables des Aryas, les chantres védiques nomment Bhōdja et Bhēda : actuellement encore, Bhōtya est le nom sous lequel les Indiens des plaines désignent de la manière la plus générale les populations montagnardes de l'Himalaya; et le nom de Bhēda, que nous avons déjà noté à propos des Padæi d'Hérodote, s'applique toujours, avec de légères modifications, à divers groupes de tribus du Nord-Ouest qui appartiennent à la race non arienne de l'Inde. Par la langue comme par la physionomie, ces tribus inférieures, et surtout les Bhōtyas,

qui ont eu beaucoup moins de contact avec les Aryas, ont une étroite affinité avec la race mongolo-tibétaine des hautes régions intérieures que l'Himalaya sépare de l'Inde, ou plutôt cette affinité se reconnaît dans la race tout entière qui, dès les temps primitifs, a peuplé le Pendjab. Le nom national de cette population aborigène du Pendjab, le seul qu'elle se donne et que ses nombreuses ramifications ont porté partout avec elles, est Djât. Dans les plaines du bas pays, entre les montagnes et le Sindh, les Djâts, plus ou moins mêlés aux Aryas dès les temps antiques, ont en grande partie perdu le cachet physique de leur race, et les traces ne s'en peuvent guère reconnaître que dans les éléments très-mélangés de leurs dialectes; mais à mesure qu'on pénètre dans le haut pays, le type originel reparait, et les Djât (car partout le nom subsiste) redeviennent de purs Tibétains par la langue et la physionomie. On retrouve alors ces visages larges et plats, d'où se détache à peine un nez aux narines déprimées, qui avaient tant choqué les Aryas védiques.

Donc les Dasyous védiques sont des Djâts. Ce grand fait ethnologique, qui est resté, il faut le dire, à peu près inaperçu jusqu'à présent, s'appuie sur une masse de preuves que je puis à peine indiquer. Mais j'aurai plus d'une occasion d'y revenir, car ses conséquences s'étendent à toute l'histoire de l'Inde ancienne. Le nom, au surplus, n'est pas resté absolument étranger aux auteurs des Hymnes. Dans un hymne qui porte le nom de Vasichtha, on demande à Indra, la grande divinité arienne, « de soumettre à sa loi Tourvasa et Yâdva¹ ». En deux autres endroits du Recueil, les Yâdva et leurs princes sont rangés au contraire parmi les amis d'Indra². Ces deux indications opposées ne sont nullement contradictoires; loin de là, elles sont d'un grand intérêt pour l'histoire de la période védique, telle que le Rig-Vêda nous permet de l'entrevoir. Il en résulte qu'à l'époque où furent composés les trois hymnes mentionnés, une partie des Yâdva, mais non la race entière, était convertie à la loi religieuse des Aryas. Ce qu'il faut bien remarquer, en effet, — ceci est d'une importance capitale, — c'est qu'à mesure que les tribus de race dasyou adoptaient, de gré ou de force, le culte et les croyances ariennes, elles étaient regardées comme Aryas. Et ceci se comprend. Comme la différence des croyances et du culte est la grande, et en quelque sorte l'unique barrière qui, dans les Hymnes, sépare le Dasyou de l'Arya, il en résulte

¹ *Rig-Vêda*, t. III, p. 57, çl. 8, Langl.

² *Ibid.*, p. 189, çl. 31, et p. 210, çl. 46 à 48.

que l'adoption du culte des dieux ariens par les Dasyous devait équivaloir à l'adoption même de la tribu convertie et à son incorporation dans le corps de la nation védique. A toutes les époques, on voit que les seules règles pour l'adoption ou le rejet des membres de la nation sont tirées de la loi religieuse. Le livre de Manou n'en connaît pas d'autre. Telle tribu est glorifiée comme appartenant à la partie la plus pure du peuple àrya, qu'on voit en d'autres temps rejetée parmi les races impures et barbares. La suite de notre étude nous en montrera plus d'un exemple. Plus d'une fois nous aurons à insister sur cette loi de l'adoption religieuse, qui, dans nombre de cas, explique des contradictions apparentes, et qui éclaire d'une lumière bien utile l'obscurité des traditions héroïques.

Disons dès à présent que dans toute la suite des monuments de l'Inde, dans les grands Poèmes et dans les Pourânas, de même que dans les chroniques et dans les inscriptions, l'ethnique Yādva prend la forme Yādava. Les Yādava, immédiatement après les temps védiques, jouent, nous le verrons, un rôle immense dans toute l'histoire du nord-ouest de l'Inde; et cela se conçoit, puisque tout le fond aborigène de cette grande région est djate.

Nous avons dû nous arrêter quelque peu sur cette question de la nationalité des Dasyous, parce que l'identité que nous avons reconnue, d'une part entre les Dasyous et les Yādava, d'une autre part entre les Yādava et les Djâts, est la pierre angulaire de l'histoire de l'Inde ancienne dans une de ses parties les plus importantes.

VIII.

Les tribus immigrantes qui, après avoir descendu la vallée de la Koubhâ, franchirent le Sindh et pénétrèrent ainsi dans le pays des Dasyous, portaient, nous le savons, le nom d'Aryas. C'est le seul qu'emploient les hymnes védiques. Ce nom n'a pas, dans le sanscrit, de dérivation certaine; c'est une appellation de race dont l'origine se perd dans la nuit des premiers âges, comme l'origine de la race elle-même. Que ce fût un peuple pasteur, c'est ce que montre assez le fait même de sa migration; les hymnes, d'ailleurs, rappellent à chaque instant les idées et les habitudes des tribus pastorales. Mais ils font aussi de fréquentes allusions aux pratiques agricoles. « Pouchân, satisfait de mes libations, fait marcher les six coursiers (les six saisons) comme le laboureur trace avec ses bœufs le sillon où il sème

son orge¹. » Ailleurs, dans une invocation aux dieux de l'aurore, le chantre religieux s'écrit : « Vous avez jadis, ô Açvin, donné à Manou (l'homme) la lumière du ciel; vous lui avez appris à labourer avec la charrue et [à semer] l'orge². » Pouchân est un des surnoms d'Indra, le dieu suprême. Quant au mot qui est ici rendu par orge (*yava*), il faut remarquer que dans les temps antiques il paraît avoir désigné en général tous les grains qui servent à la nourriture de l'homme. Le mot se retrouve dans plusieurs des langues de la famille, tant en Asie qu'en Europe. Il s'est conservé sans altération dans le lithuanien *jauvė*, le blé en général; et on le reconnaît encore dans le grec *tzia*, épeautre (pour *tzefa*, avec le digamma), de même que le sanscrit *yougam*, joug (en latin *jugum*), est devenu *tzugon* dans le grec. Ce parallélisme de mots semblables, conservés à la fois dans le sanscrit et dans les anciennes langues européennes, est gros de conséquences historiques, et c'est en quoi les modernes études de philologie comparée ont pris tant d'importance au point de vue de nos origines. Il est bien clair, en effet, lorsque la même expression se retrouve avec une signification identique chez des peuples d'une même famille, séparés depuis tant de siècles par toute la longueur d'un continent, que le mot et ce qu'il exprime doivent être antérieurs à la séparation, c'est-à-dire aux migrations qui ont porté les Grecs, les Latins, les Lithuaniens, etc., dans l'ouest, et les Aryas védiques dans le sud. Vr̥thi, qui est le nom sanscrit du riz, répond au grec *oryza*, et se rapproche encore davantage du mot *britza*, par lequel les anciens Thraces désignaient le seigle. La même synonymie s'étend à bien d'autres plantes alimentaires. Le vieux sanscrit *ar*, labourer (le sens étymologique est soulever, déplacer avec effort), se retrouve sans changement dans le gaëlic (*ar*), un des dialectes sortis du celtique, comme dans le latin et le grec *arare*, *arœin*. Les conséquences qui ressortent de ces rapprochements sont aussi palpables et non moins certaines que pourrait l'être le témoignage direct d'un contemporain. Les Aryas, à leur arrivée dans la contrée des Dasyous, apportaient avec eux, au sein même de leur vie nomade, la connaissance de l'agriculture et l'usage de ses produits. La culture du sol à un degré plus ou moins étendu, chez des populations essentiellement pastorales, n'est nullement un fait insolite; rien de plus commun que cette alliance, au contraire. Ce n'est pas seulement un état de transition; c'est une question d'époque

¹ *Rig-Véda*, t. I, p. 38, çl. 15, Langl.; vol. I, p. 57, Wils.

² *Ibid.*, t. III, p. 277, çl. 6.

et de développement que l'homme, à vrai dire, porte avec lui dans tout le cours de sa vie sociale. Chez les nations très-avancées, l'élève des bestiaux est subordonnée à l'agriculture; dans les sociétés moins développées, c'est l'agriculture qui est subordonnée au soin du bétail. Là est toute la différence.

C'est à ce dernier point qu'en étaient les Aryas, tels que nous les montrent les chants religieux du Vêda. Dans les offrandes qu'on fait aux dieux protecteurs du peuple, on leur demande en retour de belles moissons; mais on leur demande bien plus fréquemment encore de belles vaches, de nombreux troupeaux. On leur demande aussi de belles demeures, de spacieuses maisons; nouvelle preuve que si les Aryas, cherchant de nouvelles terres pour leurs troupeaux, étaient alors réduits en partie à la vie des tentes, ils reprenaient bien vite la vie sédentaire dès qu'ils avaient rencontré un établissement à leur convenance. Ces habitudes de la vie sédentaire, qui sont, avec la culture du sol, le point de départ et la double condition de la vie policée, n'étaient pas non plus pour eux une chose nouvelle. Ici encore l'étude comparée des langues de la famille indo-européenne nous apporte de précieux enseignements. Non-seulement le mot qui désigne une maison est le même en sanscrit et dans les idiomes européens (sanscrit *dama*, latin *domus*, grec *domos*, celtique *daimh*, slave *domŭ*, etc.); mais les termes qui désignent une ville, un bourg, un village, sont également communs à la plupart de ces langues¹. Bien d'autres indications concordantes sont ressorties des comparaisons philologiques. Il est donc hors de doute que longtemps avant d'avoir quitté leurs demeures primitives de la région de l'Oxus, à plus forte raison au temps de leur séjour dans le Sapta-Sindhou, les Aryas védiques n'étaient pas étrangers à l'habitation des villes, pas plus qu'aux travaux de l'agriculture. Les hymnes, d'ailleurs, en portent directement témoignage. « Puisse Indra, le porte-foudre, nous être à tous également favorable, à nous qui rivalisons dans nos louanges en son honneur; que ceux qui lui parlent en notre nom et qui sacrifient pour nous nous rendent le dieu propice, de même qu'on obtient la faveur du chef d'une ville

¹ Sanscrit *pouri*, ville, grec *polis*; sanscrit *vâstou*, *asta*, maison, habitation, grec *astu*, ville; sanscrit *oum*, habitation, *grama*, *gama*, bourg, ville ouverte, grec *homê*, gothique *haims*, village, allemand *heim*, logis, maison, village, anglais *home*, français *hameau*, basque *oun*, habitation, ville; sanscrit *vêça*, demeure, habitation, gothique *veihls*, village, latin *vicus*, grec *oikos*, etc., etc. On peut voir, pour les preuves et les développements, Kuhn, *Zur ältesten Geschichte der indogermanischen Völker*; Max Müller, *Essai de mythologie comparée*; Ad. Pictet, *les Origines indo-européennes*, etc.

(*poura*) dont on a cherché l'amitié ¹. » Et dans un autre passage : « Adorable Agni, conduis-nous par les rites sacrés hors de toutes les mauvaises voies. Fais que notre ville soit grande et notre territoire étendu ; accorde le bonheur à nos fils, à notre postérité ². » Il y a du reste en tout ceci plus d'une distinction à faire entre les temps où les Aryas entrèrent dans les plaines du Pendjab et l'époque, certainement postérieure de plusieurs siècles, où leurs établissements arrivèrent sur le Gange. C'est un point sur lequel nous aurons à revenir.

Que les villes et les bourgades antiques du Sapta-Sindhou n'aient pas ressemblé aux somptueuses capitales que les Aryas fondèrent plus tard dans les plaines du Gange, lorsque de grandes monarchies s'y furent constituées, cela est bien certain ; mais il n'en est pas moins très-probable que quelques-unes, au moins, des cités importantes que l'on voit figurer dans la région du Nord-Ouest après les temps védiques, datent des premiers temps de l'occupation Arienne.

IX.

Il n'y a de grandes villes, en effet, que là où il y a de grands États ; et les Aryas du Sapta-Sindhou n'en sont pas encore à l'unité politique. Il y avait un peuple formé d'une agrégation de tribus ; il n'y avait pas encore une nation. Chaque tribu avait son chef indépendant, son *râdj*, ou *râdjā*, comme les nomme le texte des Hymnes, titre qui remonte à la plus haute antiquité, puisque les migrations pélasges et teutoniques l'apportèrent en Europe ³. Les chefs des tribus sont aussi parfois désignés sous les appellations de *gôpa* (littéralement pasteur) et de *viçpati*, maître du peuple. Ce dernier terme s'est conservé sans altération dans le lithuanien *viëszpatis*, seigneur, dont le féminin *viëszpatene*, dame, répond également au sanscrit *viçpatnī*, maîtresse. Les tribus n'étaient pas, tant s'en faut, exemptes de guerres intestines ; et l'on voit dans certains cas un chef qui s'est assujéti d'autres princes aryas, recevoir la qualification de *Mahârâdja*, le grand roi ⁴. Un hymne du dernier livre du Recueil ⁵ est destiné à la consécration d'un *râdja*. « Je t'ai amené au

¹ *Rig-Véda* de Wilson, vol. II, p. 165, çl. 10.

² *Ibid.*, p. 197, 2. La traduction de M. Langlois, dans ces deux strophes, se tient moins près du texte.

³ C'est le latin *rex*, *regis*, le gothique *reiks*, etc.

⁴ *Rig-Véda*, t. I, p. 104, çl. 10, et la note ; Wils., I, p. 147.

⁵ *Ibid.*, t. IV, p. 468, Langl.

milieu [de l'assemblée?]. Sois ferme; soutiens-toi sans trembler. Tout le peuple te désire. Que ta royauté ne chancelle pas.... Le ciel est ferme; la terre est ferme; ces montagnes sont fermes; tout le monde est ferme. Que le roi des nations soit aussi ferme.... Que le royal Varoûna, que le divin Vrihaçpati, qu'Indra et Agni soient le ferme soutien de ta royauté. » Lorsque les Aryas seront maîtres des pays du Gange, le titre de Mahârâdja représentera la plus haute puissance à laquelle pût parvenir un monarque indien.

Les tribus âriennes de la période védique étaient sûrement nombreuses. Le Vêda, toutefois, en nomme seulement neuf. Au premier rang sont les Baratha, les Ikchvâkou et les Paourava. Ces trois tribus et leurs chefs jouèrent un grand rôle dans la suite de l'histoire des Aryas, aux temps que l'on peut qualifier de période héroïque. Elles y devinrent la souche des puissantes dynasties qui, durant plusieurs siècles, se partagèrent l'empire de l'Inde, et leur nom se trouvera plus d'une fois dans la suite de notre travail.

On voit, par ce qui précède, que l'on peut se rendre suffisamment compte de la constitution extérieure du peuple védique. Il se partageait en tribus respectivement indépendantes, mais réunies entre elles, à défaut du lien politique, par la double communauté de la langue et du culte, chaque tribu étant gouvernée par son propre chef ou râdja. Telle est, au surplus, la constitution originaire de tous les peuples anciens appartenant à l'immense famille des nations indo-européennes. Nous voudrions cependant pénétrer plus avant dans l'organisation intime des tribus âriennes du Sapta-Sindhou. Quel était leur régime intérieur? quelles y étaient les distinctions de rang et de classes? quel était l'état de la famille et la condition de la femme? On comprend de quel intérêt sont de pareilles notions, et bien d'autres qui s'y rattachent, pour l'histoire du développement social de l'Inde.

Bien que les notions de cette nature ne se rencontrent qu'incidemment dans les invocations religieuses du Vêda, il n'est cependant pas impossible, en réunissant les allusions éparses et les indications accidentelles, de se former sur ces différents points des idées suffisantes, quoique sommaires.

D'abord les classes et la hiérarchie, base essentielle de toute société humaine.

On sait que le trait fondamental, le trait profondément caractéristique de la société hindoue aux temps historiques, est la distinction des castes. Cette distinction existait-elle dès les temps védiques?

On peut répondre en toute certitude qu'elle n'existait pas.

Elle n'existait pas au moins dans ce qui en est le caractère essentiel, dans la délimitation radicale, absolue, infranchissable, d'un certain nombre de classes héréditaires.

On en peut déjà démêler certains germes; mais ces germes ont leur racine dans la nature même de l'homme et de la société. Ce sont des conditions sociales, ce ne sont pas des institutions.

Il est fait mention des quatre castes dans un passage du Vêda, cependant; mais l'hymne où se trouve cette mention¹ est, sans aucun doute possible, d'une date très-postérieure au reste du Recueil sacré. Tous les critiques sont d'accord à cet égard. En dehors de cet hymne exceptionnel qui appartient évidemment aux derniers temps de la période védique, c'est-à-dire à une époque où s'était déjà opérée en partie la transformation sociale et religieuse des Aryas du Sapta-Sindhou, rien dans le Rig-Vêda n'implique l'existence des catégories héréditaires, quoique certaines expressions aient été par la suite interprétées dans ce sens par les commentateurs brahmaniques. Ainsi, une désignation qui se rencontre dans un assez grand nombre d'hymnes, est celle de *pantchamânoucha*, « les cinq fils de Manou », ou bien encore *pantchakchitinâm*, « les cinq classes d'hommes », et *pantchadjanya*, « les cinq races ». Dans les idées, bien qu'un peu flottantes, de la théogonie védique, Manou est considéré communément comme le père de la race arienne, bien que les Aryas se qualifient aussi de race de Nahoucha (le fils de Manou), et de race de Yayâti (le fils de Nahoucha). Ces diverses appellations dérivent d'une légende cosmogonique à laquelle nous n'avons pas à nous arrêter en ce moment², si ce n'est pour faire remarquer que bien évidemment les termes si fréquents de cinq classes d'hommes, de cinq races, de cinq fils de Manou, se doivent rattacher aux cinq fils que la légende donne à Yayâti³, et qui sont regardés comme les pères des cinq grandes divisions de la race humaine. Cette légende, il est vrai, ne se trouve explicitement consignée que dans le Mahâbhârata et dans les Pourânas; mais ce qui prouve qu'elle existait chez les tribus védiques, au moins en germe, sinon d'une manière précise et définitive⁴, c'est que dans un hymne

¹ T. IV, p. 340 de la trad. Langl.

² Manou est le prototype de l'humanité, de l'être doué de l'intelligence (*manas*).

³ Ces cinq fils de Yayâti, qui se partagèrent le monde et le peuplèrent, sont *Yadou*, *Tourvasa*, *Drouhyou*, *Anou* et *Potrou*.

⁴ Les noms de peuples que la légende, dans sa forme postérieure, rattache comme descendants aux cinq fils de Yayâti sont, du moins en partie, étrangers aux temps védiques. Nous aurons à revenir sur tout cela lorsque nous exposerons les idées cosmogoniques et les notions géographiques du Mahâbhârata.

du Recueil sacré on trouve cités ensemble le nom des cinq fils de Yayâti. « O Indra, et vous, Agni, que vous soyez chez les enfants de Yadou, ou de Tourvasa, ou de Drouhyou, ou d'Anou, ou bien chez les fils de Poûrou, en quelque lieu que vous puissiez être, dieux généreux, venez à nous boire le soma répandu en votre honneur¹ ». Il y a donc lieu de s'étonner qu'une interprétation si simple et si naturelle n'ait pas frappé les interprètes qui, jusqu'à présent, se sont appliqués à l'exégèse védique².

Dans ce sujet obscur, mais intéressant comme tout ce qui touche aux premières traditions des peuples, il faut noter deux expressions analogues, quoique différentes, que donne encore le texte des Hymnes. Il est dit, dans une invocation adressée au dieu du feu : « Agni (le feu du sacrifice) est entouré des sept enfants de Manou³ ». Le mot sanscrit est Saptamânouchah, comme tout à l'heure pantchamânouchah désignait les cinq races d'hommes. Mais le passage se rapporte sûrement aux sept grandes familles brahmaniques dont on rattachait l'origine aux sept Richis ou patriarches des anciens temps, et qui elles-mêmes étaient regardées comme la tige de toutes les autres familles de Brahmanes. Un autre hymne adressé aux Açvin semblerait faire une allusion plus directe à ce qui devint plus tard la division des castes. « O Açvin! est-il dit, favorisez la piété (*brahma*), favorisez la prière.... Favorisez la force (*kchatra*), favorisez les héros.... Favorisez les vaches, favorisez le peuple (*viç*)....⁴ ». Il est en effet difficile de ne pas reconnaître ici la triple personnification des Brahmanes, des Kchatriyas et du gros du peuple (*vaçya*); et c'est là sans doute ce qui a fait dire à M. Wilson, dans l'introduction du troisième volume de sa traduction du Recueil védique : « On peut se demander s'il n'y a pas dans certaines parties du Rig-Véda quelque allusion à l'institution des castes, bien qu'elle n'eût pas encore reçu son plein développement.... » Mais l'illustre indianiste reconnaît lui-même que l'absence de toute mention de ce qui fut la quatrième caste, celle des Çoudras, éloigne en définitive cette pensée, outre que Viç, le peuple, et la caste des Vaiçyas, ne sont pas deux choses absolument identiques.

¹ *Rig-Véda*, t. I, p. 208, çl. 8, Langl.; vol. I, p. 280, Wils. Il est à remarquer que le scoliaste brahmanique donne à ces noms une signification allégorique, que M. Wilson a fait passer dans sa traduction du texte, quoique lui-même la qualifie de *needless refinement*.

² M. Lassen, t. I, p. 797, y voit seulement un indice que primitivement le corps de la nation arienne avait dû se composer de cinq tribus.

³ *Ibid*, t. III, p. 318, Langl.

⁴ *Ibid.*, t. III, p. 310, çl., 16-18, Langl.

Il faut donc en revenir à notre conclusion. Que les tribus védiques renfermassent les éléments hiérarchiques auxquels nulle société sortie de la barbarie n'est étrangère, cela est indubitable. Un certain nombre de familles, qui se disaient issues des Sages des anciens jours, des Richis, s'étaient consacrées aux rites des sacrifices et aux invocations religieuses : c'étaient les Brahmanes (du mot *brahma*, la prière). A côté d'eux étaient les Chefs, les Guerriers, les Forts (du mot *kchattra*, force, protection, analogue au grec *kratos*); et enfin, au-dessous des Sages et des Chefs était le gros de la tribu (*viç*, le peuple, originairement *l'homme*), consacré au soin des troupeaux ou à la culture de la terre. Ce sont des classes, ce ne sont pas des castes.

Quoique les fonctions du sacrifice ne fussent pas réservées d'une manière absolue à une classe particulière, puisqu'on les voit fréquemment remplies, comme chez les Grecs des temps homériques, par le chef de famille ou par le chef de la tribu, de leur nature même elles devaient tendre graduellement à se concentrer dans un certain nombre de familles. Le fait seul que les principales de ces familles brahmaniques étaient regardées comme issues des anciens Richis, ou Poètes religieux (c'est la signification du mot), prouve que chez celles-là du moins les fonctions sacrées étaient devenues héréditaires. Déjà il y avait des rites que les Brahmanes initiés connaissaient seuls¹. Les Brahmanes étaient aussi les poètes de la tribu; si par la suite la vénération religieuse voulut faire remonter la composition des hymnes jusqu'aux premiers Richis, le contenu même du plus grand nombre de ces chants sacrés, les particularités historiques ou géographiques qu'ils renferment, les traditions, les faits, les personnages antérieurs auxquels fréquemment ils se reportent, montrent clairement que la plupart furent composés à des époques successives, à l'occasion même des sacrifices auxquels présidaient les Brahmanes. Bien qu'il ne paraisse pas que les familles brahmaniques mentionnées dans les hymnes aient formé dès l'origine des tribus proprement dites, elles devaient finir par prendre ce caractère, dans une société dont la tribu était l'élément primordial et constitutif. C'est comme tribus que sont toujours citées les familles védiques de sacrificateurs et de poètes religieux qui reparaissent dans les documents des temps postérieurs. Il en est plusieurs dont l'illustration a traversé les siècles, et dont le nom subsiste encore aujourd'hui dans les pays du Gange.

Aux temps de la composition des hymnes védiques, les Brahmanes

¹ *Rig-Véda*, vol. II, p. 142, çl. 45, Wils.

sont bien loin de la haute puissance à laquelle nous les verrons parvenir dans les siècles suivants. Rien encore n'y fait présager la lutte que tant de légendes ont consacrée entre eux et les Kchatriyas, et qui finit par donner aux ministres du culte une si haute prépondérance tout à la fois politique et religieuse. Les Brahmanes, tels que nous les montrent les Hymnes, s'effacent devant le pouvoir des chefs dont ils cherchent à s'attirer la faveur et les dons. « Les hommes pieux sont ceux qui sont présent aux Brahmanes, à ceux qui célèbrent tes louanges, ô Agni, d'une vache excellente et d'un beau cheval¹. » Et ailleurs : « Il prospère dans sa demeure, pour lui la terre donne en tout temps des produits abondants, devant lui le peuple s'incline de lui-même, le Râdja devant lequel marche un Brahmane. Il est, sans opposition, le maître des richesses de ses ennemis et de ses amis. Le Râdja qui se montre libéral envers un Brahmane et qui cherche sa protection, les dieux le protègent². » Dans un hymne qui porte le nom de Vasichtha, et qui est adressé à Indra, le même sentiment prend une forme singulièrement naïve : « O Indra, s'écrie le poète, toi qui distribues la richesse, si j'avais ta puissance, je viendrais en aide au barde sacré, je ne l'abandonnerais pas à la misère. — Je lui enverrais la richesse jour par jour; à celui-là qui chante les louanges, je lui enverrais la richesse, quel qu'il fût. Nous n'avons pas d'autre ami que toi, pas d'autre bonheur, pas d'autre père, ô dieu puissant³. »

Tel la poésie des temps héroïques nous dépeint le guerrier devant l'ennemi, tantôt emporté sur son cheval de bataille, tantôt monté sur un char attelé de coursiers vigoureux, tel on le voit déjà représenté dans les chants védiques. Le gros des combattants était à pied. Ces diverses manières de combattre sont, du reste, communes à tous les peuples occidentaux de l'ancienne Asie, aussi bien qu'aux Égyptiens et aux Grecs. L'éléphant est souvent mentionné, et on peut conclure d'un ou deux passages qu'il était déjà réduit à l'état domestique⁴. Mais on ne voit pas que les Aryas eussent songé encore à se faire de ce géant des forêts de l'Inde un auxiliaire sur les champs de bataille. Un

¹ *Rig-Véda*, vol. II, p. 216, çl. 13, Wils.

² *Ibid.*, vol. III, p. 213, çl. 8-9; Max Müller, *History of ancient sanskrit literature*, p. 487.

³ D'après la traduction de M. Max Müller, *History of ancient sanskrit literature*, p. 545.

⁴ Notamment dans l'hymne 84 du I^{er} livre, au çlôka 17, vol. I, p. 218, Wils.; t. I, p. 160, Langl.

hymne où le poète représente les Marouts (les dieux du vent) fendant l'air sur leur char rapide, nous peut donner une idée de l'aspect d'un chef Arya, car ce n'est qu'à des objets familiers que la poésie emprunte ses images. « Vos mains, ô Marouts, sont armées de traits; des anneaux ornent vos jambes, et des chaînes d'or votre poitrine.... Sur votre tête rayonnent de longues aigrettes d'or¹. » Il est aussi fait mention de cuirasses ou de cottes de mailles². L'arc devait être aussi une des armes les plus habituelles; car c'est du nom même de l'arc, *dhanous* (dérivé de la racine *dhān*, tuer, धावेiv), que s'est formé en sanscrit le nom de l'art de la guerre, *dhanourvéda*.

Ces descriptions supposent chez les Aryas védiques une industrie remarquablement développée sous plusieurs rapports. Il est clair que le travail des métaux devait leur être familier. On pourrait supposer que cet avancement des arts manuels appartient aux derniers temps de la période védique plutôt qu'aux époques plus rapprochées de l'arrivée des tribus sur le Sindh. Cela est en effet bien probable, au moins dans une certaine mesure; néanmoins il faut remarquer que les Aryas devaient connaître et travailler les métaux longtemps avant leur migration dans le Sapta-Sindhou, puisqu'il est démontré, par la comparaison des noms qui s'y rapportent dans les différentes langues de l'Europe, que les antiques colonies qui se dirigèrent vers l'ouest, les Celtes, les Pélasges, les Teutons, les Slaves, emportèrent avec elles, de leur patrie commune, les termes qui désignent l'or, le fer, l'airain, etc., et quelques-unes de leurs applications. Il faut voir à ce sujet les curieuses recherches du professeur Kuhn et de M. Adolphe Pictet.

Tout se tient et s'enchaîne dans le perfectionnement des arts, comme dans le développement intellectuel des peuples; un progrès accompli dans une des branches de l'activité humaine en suppose ou en amène une infinité d'autres. Les fréquentes allusions que font les poètes védiques à la parure des femmes, mais surtout à l'armure des guerriers, à leurs ornements d'or, à l'excellence de leurs chars et au riche équipement de leurs coursiers, disent assez que l'industrie des Aryas devait être arrivée à un point déjà fort remarquable durant leur séjour dans la région des Sept-Rivières. Le tissage des étoffes est mentionné en nombre de passages; et, du reste, le terme qui désigne un vêtement, et le mot même qui exprime l'action de tisser une étoffe, se trouvent être radicalement les mêmes en sanscrit et dans les an-

¹ *Ibid.*, t. II, p. 338, cl. 11, Langl. La traduction de M. Wilson offre de légères variantes. La même image est répétée dans d'autres hymnes.

² *Ibid.*, vol. I, p. 152, cl. 3, et II, p. 66, cl. 10, Wils.; t. I, p. 109 et 243, Langl.

ciennes langues européennes, ce qui prouve, en ce cas comme en tant d'autres, que la chose et le procédé étaient connus chez les Aryas primitifs dès avant la séparation des grandes migrations¹. L'art de construire les chars paraît avoir été un des plus estimés chez les Aryas, si l'on en juge par les fréquentes allusions qu'y font les Hymnes.

On voit aussi, par nombre de passages, que des rapports et des habitudes de trafic existaient parmi les Aryas du Sapta-Sindhou. Des barques descendaient et remontaient les rivières qui vont confondre leurs eaux avec celles du Sindh, — avec le Samoudra, selon l'expression du texte. Samoudra est un terme composé, qui signifie littéralement « les eaux réunies² »; dans les temps postérieurs, le mot s'est appliqué à la mer, ce qui a trompé non-seulement les commentateurs brahmaniques, mais aussi les interprètes et les critiques européens, et leur a fait croire à tort que les embarcations ariennes descendaient dès lors jusqu'à l'Océan, où va déboucher le Sindh. Il suffit de regarder la carte, et de voir dans quelles conditions géographiques se trouvaient les populations ariennes du Sapta-Sindhou, à plus de deux cents lieues de la côte maritime la plus rapprochée et sans aucun rapport avec les peuples extérieurs, pour comprendre l'impossibilité que les chantres védiques aient eu la moindre notion de la mer des Indes. L'examen attentif des passages principaux où il est question du Samoudra, apporte d'ailleurs la preuve directe, par la supputation du temps et des espaces, qu'il s'agit bien en effet de la partie du Sindh où viennent se confondre les eaux des grandes rivières du Pendjab. J'ai insisté sur ce point, parce que des hommes tels que M. Wilson ont pu se laisser abuser par l'acception classique du mot, et qu'on en a voulu tirer des conséquences qui fausseraient tout à fait le caractère historique de la période des Hymnes.

Il est rarement question de la femme dans les chants védiques, ce qui s'explique aisément par la nature même des invocations. Dans une société dont la guerre était la condition presque journalière, et où l'on devait, par cela même, estimer avant tout la valeur et la force, la compagne du pâtre ou du guerrier avait nécessairement une position subordonnée; ce qu'on honorait en elle, c'était avant tout la source d'une nombreuse lignée de fils vigoureux, appui de la famille et force de la tribu. La polygamie était en usage, au moins parmi les chefs.

¹ Tisser est en sanscrit *ve*, et à la forme causative *vap*. Le latin a *vieo*, l'ancien allemand *wab* (allemand moderne *weben*), l'anglais *weave*, etc. Vêtement, en sanscrit, se dit *vastra*; c'est le *vestis* latin, le *gwisik* gallique, l'*esthos* grec, le *vasti* gothique, etc., etc.

² Du sanscrit *sam*, ensemble, *सुव*, et *oudra*, eau, *उद्वप*.

« O Indra, tu es entouré de clartés comme un roi de ses femmes. » Dans un autre passage, un poète antique, enfermé au fond d'un puits, est entouré, dit-il, des parois de la fosse, « comme un mari de femmes rivales¹ ». Il y avait aussi des femmes esclaves, provenant sans doute du butin fait sur les tribus ennemies; car on voit figurer des jeunes filles parmi les présents que font les rādjahs à ceux qu'ils veulent honorer². C'était peut-être à cette classe qu'appartenaient les femmes mercenaires auxquelles il est fait allusion dans un passage³. Les esclaves étaient d'ailleurs une des richesses des tribus védiques; c'est un des dons qu'elles demandent à leurs dieux protecteurs. « Puissé-je obtenir, ô Ouchas (l'Aurore), cette grande richesse qui donne la renommée, la postérité, des troupes d'esclaves, et qui se manifeste par les chevaux⁴. »

On voudrait trouver dans les chants védiques le détail des usages civils et religieux qui se rapportaient aux trois grandes époques du passage de l'homme sur la terre, la naissance, le mariage et la mort. Les rites funéraires sont les seuls que le Recueil sacré nous fasse connaître; rien dans les hymnes ne se rapporte à ceux de la naissance et du mariage. L'hymne funéraire est curieux; il prouve que l'usage de brûler les morts n'existait pas à cette époque, et que c'était à la terre qu'était confiée la dépouille mortelle de l'Arya. Il y a des détails caractéristiques. J'en emprunte la traduction à M. Langlois⁵.

Le brahmane qui prononce l'invocation s'adresse aux parents présents aux funérailles :

« Levez-vous; entourez celui que le temps a frappé, et, suivant votre âge, faites des efforts pour le soutenir. Que Tvachtri, distingué par sa noble lignée, soit touché de votre piété et vous accorde une longue vie.

» Laissez approcher avec leur beurre onctueux ces femmes vertueuses qui possèdent encore leur époux. Exemptes de larmes et de maux, couvertes de parures, qu'elles se lèvent devant le foyer.

» Et toi, femme, va dans le lieu où est encore la vie pour toi. Retrouve dans les enfants qu'il te laisse celui qui n'est plus. Tu as été la digne épouse du maître à qui tu avais donné ta main.

» Je prends cet arc dans la main du trépassé, pour notre force, notre gloire, notre prospérité. O toi, voilà ce que tu es devenu. Et nous, en ces lieux, puissions-nous être des hommes de cœur et triompher de nos superbes ennemis.

» Va trouver la Terre, cette mère large et bonne, qui s'étend au loin. Tou-

¹ *Rig-Véda*, vol. I, p. 271, çl. 8, Wils.

² *Id.*, vol. II, p. 17, çl. 3, et III, p. 438, çl. 8, Wils.

³ *Id.*, vol. II, p. 153, çl. 4.

⁴ *Id.*, vol. I, p. 237, çl. 8.

⁵ *Rig-Véda*, t. IV, p. 160. L'hymne est adressé à Mrityou, la mort personnifiée.

jours jeune, qu'elle soit douce comme un tapis pour celui qui a honoré les dieux par ses présents. Qu'elle te protège contre Nirriti ¹.

» O terre, soulève-toi. Ne blesse point ses ossements. Sois pour lui prévenante et douce. O terre, couvre-le, comme une mère ses enfants d'un pan de sa robe.

» Que la terre se soulève pour toi. Que sa poussière t'enveloppe mollement, Que dans ces maisons chaque jour coule le Ghrita ²; qu'elles te présentent un asile.

» J'amasse la terre autour de toi; je forme ce tertre, pour que tes restes ne soient point blessés. Que les Pitris ³ gardent cette tombe, Que Yama ⁴ creuse ici ta demeure. »

Une partie du dernier livre du Recueil sacré, qui, à la vérité, appartient indubitablement aux derniers temps de la période védique, est consacrée à des chants d'une nature particulière. Ces hymnes sont bien différents des grandes et nobles invocations religieuses attribuées aux saints Richis, ces patriarches des anciens jours; mais ils nous révèlent des côtés tout nouveaux des mœurs Ariennes. Ce sont de véritables incantations, qui font penser parfois aux évocations magiques des Chamans de la haute Asie. Plusieurs ont pour objet la guérison des maladies. D'autres avaient la puissance d'éloigner ou d'abaisser une rivale. Il y en a un, adressé au dieu du Jeu, Vibhādaka ⁵, où les déplorables effets de cette passion funeste sont dépeints avec énergie. Un hymne, enfin, est destiné à préserver des maléfices et des embûches le fruit d'une femme enceinte. Un trait mérite d'y être relevé. « Le Rakchasa ⁶, y est-il dit, qui, sous la forme d'un frère, d'un mari, d'un amant, s'approche de toi et veut détruire ton fruit, doit périr par nous ⁷. » On pourrait croire par là que les rapports du frère avec la sœur étaient une chose assez commune. On lit dans un autre endroit du Recueil, en effet, que l'union d'une sœur avec son frère avait été déclarée incestueuse par les Sages ⁸. Si la coutume avait été interdite, c'est qu'elle existait, et on voit ici qu'elle se conservait dans les habitudes du peuple. Peut-être était-elle née des rapports des Aryas avec les aborigènes, chez lesquels, comme nous le verrons plus tard, un autre usage non moins contraire aux mœurs des purs Aryas, la polyandrie, était également habituel.

¹ Divinité du mal.

² Le beurre fondu qui anime le feu du sacrifice.

³ Les Pères, les ancêtres.

⁴ Le dieu de la mort.

⁵ Littéralement, *qui distribue le bonheur*.

⁶ Mauvais génie.

⁷ *Rig-Véda*, t. IV, p. 458, Langl.

⁸ *Id.*, p. 146, çl. 12.

X.

Alors même que par leur contenu les chants védiques ne nous montreraient pas en partie l'esprit, les pensées et la vie extérieure du peuple au sein duquel ils furent composés, la langue de ces hymnes, et la poésie qui les anime de son souffle créateur, suffiraient pour nous révéler le génie d'une race privilégiée, et l'étendue déjà si remarquable de son développement intellectuel. Voici en quels termes, dans un excellent travail où l'on sent la féconde inspiration des leçons d'Eugène Burnouf, M. Félix Nève caractérisait, il y a vingt ans, la langue du Recueil védique¹ : « La grammaire du sanscrit montre, dans le Rig-Véda, une formation très-avancée. Elle n'est point arrivée à une régularité parfaite, systématique, invariable; mais elle laisse reconnaître l'application des mêmes lois selon lesquelles la langue se développera et se fixera un jour.... La langue tire déjà de son propre fonds le luxe d'épithètes dans lesquelles se complaît maintes fois l'imagination des pasteurs hindous. Cette langue est sonore, musicale, fraîche, pittoresque, faite pour être l'écho d'une nature vivante, bruyante, harmonieuse, le miroir du ciel transparent et de l'horizon des montagnes.... » Mieux encore que dans sa langue, l'âme de l'Arya védique se reflète dans sa poésie. Création mystérieuse de l'homme à son berceau, la langue est un instrument que les générations se peuvent transmettre même sans avoir la pleine conscience de sa valeur; mais la poésie des époques primitives est toujours l'image vivante de l'individualité d'un peuple. C'est le cri de son âme, l'élan de sa pensée, l'expression vive et spontanée des fortes impressions qu'il reçoit de la nature extérieure. Le style, c'est l'homme, a dit Buffon; on peut dire avec une égale vérité, la poésie, c'est le peuple. C'est le peuple dont une civilisation raffinée n'a pas altéré les dispositions natives, qui n'a pas subi encore la pression des mœurs artificielles.

Telle est, à un haut degré, la poésie religieuse des Aryas du Sapta-Sindhou. Si déjà l'on y sent parfois la disposition contemplative qui dominera plus tard dans les conceptions brahmaniques, si le symbolisme et l'allégorie s'y enveloppent fréquemment de formes qui, pour nous, sont devenues obscures ou bizarres, dans leur ensemble ces chants antiques ont la virile énergie et tout à la fois l'expression naïve des époques patriarcales. Mais dans leur naïveté même, aussi bien que

¹ *Études sur les hymnes du Rig-Véda*, p. 41. 1842.

dans leur énergie, les chantres du Vêda ne sont pas, tant s'en faut, dépourvus d'art; entre cette poésie et les chants grossiers des hordes purement pastorales, la distance est immense.

La nature est surtout la source inspiratrice de la poésie des Aryas, comme elle fut la source inspiratrice de leurs conceptions religieuses. Devant le magnifique spectacle du ciel de l'Inde, en présence du phénomène éternel et toujours nouveau du lever du soleil et de sa course journalière, de la succession si régulière des saisons, du retour des pluies périodiques qui rendent à la terre épuisée la fraîcheur et la fécondité, l'inspiration des chantres védiques se renouvelle incessamment, comme leur enthousiasme. Le lever de l'aurore, qui semble chaque jour apporter une vie nouvelle à l'humanité, est pour eux un thème infini. Ils ont sur ce sujet l'abondance de nos poètes classiques, et souvent la même fraîcheur d'images; ils les surpassent par le sentiment vrai de la nature vivante. Les strophes que le lever de l'aurore inspire au poète ârya sont des chants d'exultation et d'actions de grâce, autant que des invocations propitiatoires. Parmi les hymnes nombreux dont je pourrais rapporter des passages, j'en choisis un que M. Max Müller a déjà cité comme un des plus caractéristiques.

« Ouchas ¹ brille au-dessus de nous, pareille à une jeune femme; elle éveille tous les êtres vivants, qui chaque matin reprennent leur tâche. Les hommes avaient à rallumer le feu [du sacrifice] : Ouchas frappe les ténèbres et en fait jaillir la lumière.

» Elle se lève, répandant au loin ses lueurs, et s'avancant vers nous. Elle devient à chaque instant plus éclatante dans ses brillants vêtements. Mère des vaches célestes ², elle précède et nous amène le jour; au milieu de ses reflets d'or, elle est belle à contempler.

» Ouchas, la [déesse] fortunée qui précède l'œil du dieu, qui conduit le blanc et beau coursier [du soleil], elle se montre à nous. Ses rayons la révèlent; elle apporte à chacun de brillants trésors.

» O toi, qui apportes la joie partout où tu approches, écarte de nous ce qui nous pourrait nuire. Fais que nos pâturages soient vastes; donne-nous la sécurité! Éloigne ceux qui nous haïssent, apporte des trésors! Puissante Ouchas, donne la richesse à celui qui te glorifie!

» Fais briller pour nous tes meilleurs rayons, ô puissante Aurore! toi qui augmentes les jours de notre vie, toi l'amour de tous, toi qui nous donnes la nourriture, toi qui nous donnes la richesse en vaches, en chevaux, en chariots!

» Fille du ciel, noble Ouchas, toi que les Vasichthas ³ célèbrent dans leurs chants, donne-nous d'abondantes richesses; que tous les dieux nous couvrent de leurs bienfaits! »

¹ La déesse de l'Aurore.

² Les nuages du matin.

³ Une des antiques familles sacerdotales.

Les remarques du savant éditeur du Rig-Véda sur cet hymne méritent d'être reproduites¹ :

« Cet hymne, adressé à l'Aurore, est un beau spécimen de la poésie originale du Véda dans sa simplicité. Il ne se rapporte à aucun sacrifice en particulier, il ne renferme pas d'expressions techniques, on peut à peine l'appeler un hymne dans notre sens du mot. C'est simplement un poème, exprimant sans aucun effort, sans aucun déploiement de pensée tirée de loin ni d'images brillantes, les impressions d'un homme qui contemple l'approche de l'aurore avec un ravissement mêlé de vénération, et qui exprime ce qu'il sent dans un langage sans emphase. Nous avons vu les mêmes pensées et les mêmes sentiments exprimés par tant de poètes, que nous avons quelque peine à nous pénétrer du plaisir avec lequel ces chantres des temps antiques épanchaient pour la première fois les émotions de leur âme. Nous nous sommes tellement accoutumés aux règles des mètres les plus compliqués, qu'il nous faut un certain effort pour apprécier cet instinct mystérieux qui suggéra aux premiers poètes la variété extraordinaire de rythmes que nous trouvons dans le Véda. Mais il y a dans ces premiers élans un charme qu'on ne retrouve au même degré dans aucune autre poésie. Chaque mot y garde quelque chose de sa signification radicale; chaque épithète est parlante, chaque pensée, quand nous avons pu la dégager de ses formes abruptes et compliquées, est vraie, exacte et complète. »

Parmi les nombreux morceaux de la poésie védique qui s'élèvent jusqu'au lyrisme en présence des beautés de la nature, citons encore, entre beaucoup d'autres, un hymne adressé au soleil² :

« Le bienveillant Agni a manifesté sa puissance à l'égard du cortège de la brillante Aurore, qui dispense la richesse. Avancez-vous, ô Açvin³, vers la demeure de votre pieux adorateur; le divin Soleil se lève avec splendeur.

» Le divin Savitri⁴ verse sa lumière dans le ciel; il répand la rosée, comme un vigoureux taureau ardent pour la vache. Varouna et Mitra⁵, et les autres [dieux] se hâtent pour accomplir leur œuvre, quand le Soleil s'élève dans le ciel.

» Sept grands coursiers transportent le Soleil, que les dieux, attentifs, occupant leurs stations éternelles, ont formé pour dissiper les ténèbres, et qui répand la vie dans le monde.

» Divin Soleil, tu t'avances traîné par tes puissants coursiers, déployant ton

¹ Max Müller, *History of ancient sanscrit literature*, p. 552.

² *Rig-Véda*, vol. III, p. 142, Wils.; t. II, p. 128, Langl.

³ Dieux jumeaux, précurseurs de l'Aurore.

⁴ Un des noms du soleil.

⁵ Le soleil personnifié à différents moments de sa course.

tissu radieux et détruisant la sombre demeure [de la nuit]. Tes rayons agités [comme les ondes] dissipent les ténèbres répandues comme un voile sur le firmament. »

Il y a dans le Vêda un hymne singulier, le seul de ce caractère que contienne le Recueil; il est intitulé *les Grenouilles*. Le poète y dépeint l'effet vivifiant des premières pluies sur les grenouilles d'une pièce d'eau, en les comparant aux brahmanes groupés aux bords d'un étang pour un de leurs sacrifices. Le traducteur français du Vêda prend, selon sa vue habituelle, toute la composition dans un sens symbolique; M. Max Müller y voit, lui, une intention satirique, une sorte de parodie qu'il rapproche de la *Batrachomyomachie*. Ce pourrait bien n'être, en définitive, ni une parodie, ni un symbole, mais seulement la peinture naïve d'un des spectacles que ramenait souvent le temps des pluies, une fantaisie, comme nous dirions aujourd'hui. A quelque titre qu'on le prenne, le morceau n'en est pas moins un curieux épisode de la poésie védique, bien qu'il faille indubitablement le rapporter aux derniers temps de la période.

« Après être restées immobiles durant une année, comme des brahmanes accomplissant un vœu, les grenouilles ont fait entendre leur voix, réveillée par les pluies du ciel. Quand les eaux célestes tombent sur elles comme sur un poisson gisant à sec dans un étang, le chant des grenouilles s'élève en chœur comme le beuglement des vaches avec leurs veaux.

» Quand, à l'approche de la saison humide, la pluie les a mouillées, languissantes qu'elles étaient et altérées, elles vont l'une à l'autre en jacassant, comme un fils à son père, disant akkhala ¹.

» Elles s'embrassent l'une l'autre, toutes joyeuses de sentir la pluie. et la grenouille brune, sautant après avoir plongé, s'en va babiller avec la verte.

» Pendant que l'une répète ce que dit l'autre, comme un élève avec son maître, leurs membres croissent et grandissent en quelque sorte, tout en causant éloquemment à la surface de l'eau.

» La voix de l'une rappelle la vache, la voix de l'autre la chèvre; l'une est brune, l'autre est verte. Elles sont différentes, quoique portant le même nom, et leur voix se module de toutes sortes de façons.

» Pareilles aux brahmanes réunis pour l'offrande du soma au sacrifice Atirâtra, et causant entre eux assis autour d'un étang rempli d'eau, vous célébrez aussi, ô grenouilles, ce jour de l'année où la saison des pluies commence.

» Ces brahmanes avec leur soma ont eu leurs discours, tout en accomplissant le rite annuel. Ces adhvaryous ², couverts de sueur en portant les vases chauds, se montrent tout à coup comme des solitaires (sortant de leur ermitage).

» Ils ont toujours observé l'ordre dans lequel les dieux doivent être honorés

¹ Onomatopée.

² Classe de prêtres.

pendant le douzième mois. Ces hommes ne négligent pas leur saison. Les grenouilles, qui ont été confinées comme les vases chauds, sont rendues à la liberté quand commence la saison des pluies.

« Que vous ayez la voix des vaches ou la voix des chèvres, que vous soyez brunes ou vertes, donnez-nous des trésors, ô grenouilles ! Les grenouilles qui nous donnent des centaines de vaches prolongent notre vie pendant la riche saison d'automne. »

Après nos remarques précédentes, il est à peine besoin d'ajouter que le ton général des Hymnes est grave, élevé, sévère. On y trouve à peine çà et là quelques allusions aux rapports intimes de la famille, à l'affection des pères pour les enfants, au sentiment réciproque de l'épouse et de l'époux. Ce sentiment, je l'ai déjà dit, ne pouvait guère avoir le caractère de nos temps chevaleresques, et moins encore l'enveloppe délicate que lui donne la civilisation moderne : il était, il devait être plus franc, plus emporté, plus près de la nature. Deux strophes jetées inopinément à la fin d'un hymne auquel elles se rattachent à peine, et que M. Wilson regarde comme le fragment de quelque ancien chant populaire ¹, nous donnent une idée de ces chants d'amour qui déchirent hardiment tous les voiles. On croirait lire les stances les plus passionnées du cantique de la Sulamite. C'est encore un côté de la poésie des premiers Aryas que l'on ne doit pas omettre, si peu de place qu'il tienne dans le Recueil védique.

« Celle qui s'attache à moi aussi étroitement qu'une belette quand je me rends à ses désirs, et qui est mûre pour l'union, me fait éprouver des délices infinies.

» (L'épouse.) Approche-moi (ô mon époux !); je suis mûre pour l'union. Je suis couverte d'un fin duvet, comme une brebis du Gandhâra. »

Les Aryas, indépendamment de la poésie religieuse, avaient sans aucun doute leur poésie populaire, dont ce court fragment nous peut donner une idée; race valeureuse et toujours armée, ils devaient avoir surtout leurs chants de guerre. On ne peut guère douter non plus que les Râdjas n'eussent auprès d'eux des poètes attitrés pour célébrer leurs hauts faits, comme on en voit plus tard à la cour des princes de l'époque héroïque, comme il y en a aujourd'hui auprès des chefs radjpouts. On n'en trouve, il est vrai, aucune mention dans les hymnes; mais le nom sanscrit de ces poètes royaux, *bharata*, qui s'est perpétué dans les dialectes vulgaires de l'Inde moderne ², et que d'un autre côté on

¹ *Rig-Vêda*, transl. by M. H. Wilson, vol. II, p. 18. Dans la traduction de M. Langlois, ces deux strophes se trouvent à la page 311 du I^{er} volume.

² *Bharot* dans le Goudjêrât, *Bhât* chez les Radjpouts du Mévar, etc.

retrouve dans les bardes des anciens Celtes, ainsi que dans le terme *bardit* par lequel les Germains, au rapport de Tacite, désignaient leurs chants de guerre, prouve que la coutume, ainsi que le nom, existaient chez les Aryas dès la plus haute antiquité. C'est un nouvel et important indice de l'état de sociabilité auquel étaient arrivés les Aryas primitifs au temps où les grandes migrations de l'Ouest se détachèrent du tronc commun.

VIVIEN DE SAINT-MARTIN.

(La suite à la prochaine livraison.)

LA PRINCESSE¹.

I.

Oui, oui, à l'heure qu'il est, plus d'un ancien habitant du Ghetto possède terre et jardins, champs et forêt, et sans que les choses aillent plus mal pour cela; car ces terres sont aussi bien cultivées et ces fermes aussi bien administrées que par le passé. L'hirondelle y bâtit son nid comme autrefois, et si, grâce à la Providence, l'année est bonne, eh bien! les blés viennent aussi bien, aujourd'hui qu'ils sont ensemencés par Anschel ou Ruben, que du temps où ils l'étaient par Honza ou Waczlaw. En Bohême donc, l'on peut souvent voir, debout sur un chariot chargé de gerbes et dirigeant d'une main habile ses chevaux à travers une porte cochère, tel individu qui, il y a quelques années encore, vendait à la criée des articles de coton et des vestes aux couleurs passées. Tel homme qui, maintenant au milieu des champs, brave l'ardeur du soleil et brandit dans sa main la terrible faux, naguère encore, en été comme en hiver, marchandait une peau de lapin. Tel autre, armé d'une hache ou d'une scie, parcourt, pour la réparer, sa maison endommagée, quand, peu de temps avant, au moindre dégât survenu chez lui, il n'aurait pas manqué de s'adresser au menuisier ou au charpentier. Bien des yeux sont devenus perçants et hardis, et contemplent à l'heure qu'il est, sans frayeur, les manœuvres du couvreur sur les clochers, spectacle que jadis, cela est certain, ils n'eussent pas été en état de supporter.

Quittons de nouveau les villes, et allons-nous-en au village.

Sur la grand'route de Prague vient s'ouvrir un chemin vicinal. Le chemin qui conduit à notre village est assez peu fréquenté. Des champs

¹ M. Vidal, sous un pseudonyme déjà connu, a publié, du même auteur, en de fort bonnes traductions, les *Scènes du Ghetto* et les *Juifs de Bohême*, 2 vol., chez Michel Lévy.

de blé, des prés, et parfois aussi des lisières de bois, selon le caractère ordinaire du paysage en Bohême, le bordent à droite et à gauche. Deux fois par semaine seulement cette route solitaire s'anime quelque peu; c'est à l'approche du marché, qui se tient dans le chef-lieu voisin. Alors on peut voir, dans des ornières profondément creusées, les traces gigantesques des chariots qui viennent apporter les produits des champs là où il y a chance de les écouler. Rebb Feivel « le paysan », comme on l'appelle à vingt lieues à la ronde, fait, lui aussi, atteler ses chevaux deux fois par semaine, et alors, c'est ou lui ou son fils Iosef qui se rend au marché; mais la plupart du temps c'est Iosef qui s'acquitte de ce soin; aussi bien est-il plus en état que le vieux paysan de supporter le vent et la pluie.

Le vieux paysan! Quiconque se figurerait, sous ce nom, un vieux bonhomme à cheveux gris, aux genoux pliés en dedans et aux membres tremblants, celui-là, assurément, se tromperait fort et serait loin d'avoir une idée de l'original. Rebb Feivel, au contraire, est dans toute la force du mot un vieillard plein de vigueur; et, quoique bien avant dans les soixante ans, il ferait reculer à cent pas cependant quiconque se permettrait de venir lui donner un coup de main pour charger un sac de blé, quelque lourd qu'il fût. Tel est le « vieux » paysan; voilà ce dont il est capable. Ce n'est pas tout : qui, dans le Ghetto, je le demande, oserait et pourrait, comme il le fait, empoigner le cheval le plus fougueux, le faire s'arrêter net et le rendre docile envers celui en qui il aura reconnu à l'instant même son maître? Il faut voir aussi Rebb Feivel se trémousser dans sa veste de velours noir de Manchester, et avec ses culottes de cuir jaune; regardez-le encore le matin, quand après la prière il ôte les tefillin (saints phylactères) de son bras nerveux; à le voir alors, on dirait qu'il ne redoute rien des puissances célestes elles-mêmes.

C'est qu'aussi le vieux paysan a passé son existence entière dans ce village. La ferme dont il est maintenant le propriétaire avait été exploitée, de temps immémorial, moyennant redevance, s'entend, par ses ancêtres. Il tient, avec toutes les fibres de son âme, à ce sol où il a grandi en taille et en force. Il ne franchissait que rarement les limites du village; c'était lorsqu'il avait à se rendre au chef-lieu. Il se sentait une aversion toute particulière pour les « gens du Ghetto », et il se sentait mal à son aise chaque fois que ses affaires le forçaient à les voir. C'était un vrai paysan, au physique comme au moral, et jamais personne ne mérita mieux que lui ce surnom. Cet homme au langage, aux manières et au costume tout agrestes, se présentait-il par hasard

dans quelque communauté juive, on le regardait à peu de chose près comme on eût regardé quelque bête fauve échappée d'une ménagerie; et c'était à qui se sauverait devant « le paysan ».

Il suffira certainement d'ouvrir les yeux et de ne pas chercher à toute force à les fermer à la lumière, pour se convaincre en très-peu de temps que ce sont précisément les individualités comme celles de notre Feivel le paysan qui ont porté le dernier coup à un préjugé séculaire, ce préjugé en vertu duquel on déniait aux gens du Ghetto la faculté de se confondre avec le reste de la population, comme si dans leur sang se trouvait je ne sais quoi qui les éloignât de la manière de voir et de penser de tout le monde. Certes, quiconque envisagerait les hommes à un point de vue assez mesquin pour croire que Dieu, dont ils sont l'œuvre, a voulu les tailler tous pour ainsi dire sur le même patron, pour celui-là, Rebb Feivel ne sera jamais un vrai paysan; et on pourra de la sorte découvrir en lui mille points de divergence avec les autres paysans, points les uns plus subtils que les autres, et tellement subtils qu'ils échapperaient d'ailleurs à un œil moins prévenu; et si malgré cela le contradicteur que je me suppose devait se sentir battu, attendu qu'on pourrait lui opposer des arguments tout à fait irréfragables à ce sujet, soyez sûr qu'à la fin, et en manière de raisonnement irrésistible, il frappera un grand coup sur la table en s'écriant : « C'est égal, Rebb Feivel, on aura beau dire, n'est pas fait pour être propriétaire foncier. » En pareil cas, mieux vaut garder le silence que de répliquer à de tels contradicteurs, et c'est aux gens comme Feivel le paysan à voir comment ils devront réfuter l'homme au coup de poing.

Le temps aidant, Rebb Feivel en est venu à bout, à la satisfaction de tout le monde : ses granges emplies de blé, son bétail mugissant dans l'étable, la charrue à laquelle son propre fils met la main, sans oublier la petite alouette qui se trouve si à l'aise dans son champ, tout ce petit monde s'est chargé de parler pour lui. L'idée même qu'il pourrait être autre qu'il n'est, ne lui viendra même pas. Voyez-vous, en effet, Feivel le paysan sans champ ni village ! sans veste de velours de Manchester et sans culottes de cuir ! Le voyez-vous, une peau de lapin sur le dos et s'en allant la colporter de maison en maison, lui, le fier et superbe paysan ! Et vous autres qui lui enviez sa motte de terre, allez donc lui dire qu'il pourrait bien, au besoin, se métamorphoser en un individu de cette dernière espèce ! Ne craignez rien ; il ne se moquera pas de vous ; il se refusera tout simplement à le croire, car sa tête n'est pas précisément une tête politique. Coupez donc bras et jambes à un

homme, et dites-lui ensuite : « Allez-vous-en maintenant ; ramassez un sac de blé, sautez et dansez ! » Voilà ce que penserait Feivel le paysan ; peut-être aussi ne le penserait-il pas. En général, il vaut beaucoup mieux qu'il n'ait rien à penser du tout.

II.

UNE LETTRE.

Une femme de belle prestance, dans un costume qui sentait moitié le village et moitié la ville, était assise sur un banc, à l'ombre d'un cerisier dont les branches chargées de fruit tombaient presque jusqu'à terre. Elle tenait une lettre à la main et paraissait la lire avec la plus grande attention. Tantôt on entendait les branches craquer au-dessus de sa tête, tantôt aussi une cerise aux joues rouges venait rouler à ses pieds, sans que cela parût trop la troubler dans sa lecture. Ce qui la dérangeait bien plus, c'étaient les rayons d'un soleil ardent qui tombaient comme autant de fils d'or sur son visage et sur le papier. Elle se frottait fréquemment les yeux, en approchait souvent la lettre, mais elle ne semblait pas pour cela avancer davantage dans sa grave occupation. Elle finit par replier sa lettre avec un geste de mauvaise humeur, puis, à moitié haute voix : « Mais qu'a donc ce soleil aujourd'hui, il me brûle presque les yeux ! »

Quelqu'un devait avoir entendu ces paroles, car les branches du cerisier craquèrent plus fort, et l'on put surprendre un éclat de rire qui n'échappa point à la paysanne à la belle prestance.

« Tu te moques de moi ? » dit-elle avec humeur, en tournant les yeux vers le sommet de l'arbre.

Les branches craquèrent de nouveau, et une cerise que les vers avaient piquée vint tomber dans l'herbe et tout juste aux pieds de la paysanne. Elle se courba pour la ramasser et la jeter loin d'elle.

« C'est du soleil que je me moque, ma mère, » dit une voix éclatante venant du haut de l'arbre.

La femme à la belle prestance parut réfléchir quelques instants à cette réponse, puis, d'un ton résolu :

« Descends voir un peu, caporal ; j'ai besoin de toi.

— Je suis à vous, mon colonel, » répondit aussitôt une voix du milieu des branches ; et, au bout de quelques minutes, un beau garçon aux cheveux bruns se tenait debout devant la paysanne. Il était presque impossible de savoir s'il était descendu du ciel ou sorti de

dessous terre. Il portait un bonnet de police, emblème de son ancien état de soldat; pour le reste, son costume était celui du pays.

« Qu'y a-t-il pour le service de mon colonel? » dit-il en se dressant droit comme un cierge devant la paysanne, qu'il salua militairement en portant la main au bonnet de police.

Un sourire vint s'épanouir sur la figure de la paysanne, et pendant quelques instants, elle regarda le jeune homme aux cheveux noirs avec une visible satisfaction.

« Tu es toujours le même, lui dit-elle; tu te crois encore à la caserne, Iosef. Mais quand donc oublieras-tu tout cela?

— Jamais, ma mère, répondit-il avec résolution; et il laissa tomber la main. Autrefois j'ai connu un vieux sergent dont la maxime était celle-ci : Dans chaque maison, le mari doit être comme le propriétaire d'un régiment, c'est-à-dire celui dont le régiment porte le nom, tandis que la femme doit remplir les fonctions de colonel, elle qui possède le commandement proprement dit. Donc, ma chère mère, tu es mon colonel. »

La paysanne partit d'un éclat de rire qui retentit au loin à travers le jardin.

« Sur mon âme et sur ma vie! exclama-t-elle en mettant les mains sur les hanches, ton sergent a dû être une fière tête.

— C'est qu'aussi, pour être sergent, repartit avec le plus grand sérieux l'ex-soldat, il faut avoir une bonne tête. »

Il y avait eu juste une année aux dernières fêtes de Pâques que Iosef avait accompli ses huit années de service. Comme il avait su lire et écrire en entrant au régiment, il était devenu bien vite caporal, et ce nom lui resta quand, après avoir obtenu son congé, il était rentré au foyer paternel. Son absence avait causé un grand vide à la ferme, et, bien qu'il eût voulu rester soldat, ses parents avaient fait tout leur possible pour qu'il consentît à se faire délivrer son congé définitif. Depuis, le caporal était devenu indispensable dans la maison.

« Avec le temps, tu aurais pu, toi aussi, devenir sergent, répliqua la mère; par conséquent tu dois avoir une bonne tête. Aussi te reconnaitras-tu peut-être dans cette lettre mieux que moi; je lis et lis sans cesse, et Dieu sait comme tout cela se passe. A peine ai-je déchiffré le sens de telle ou telle ligne que je ne trouve plus le chemin pour passer à une autre; c'est comme si on se mettait à faire retentir des coups de fouet devant mes yeux. Avec cela aussi que les gens de nos jours vous ont une écriture fine comme le sable; vois un peu, je te le demande, cela est-il lisible? et par-dessus le marché c'est écrit en allemand.... Au

moment où j'ai essayé de lire cela, le soleil donnait avec une ardeur à me brûler les yeux. »

En prononçant ces derniers mots, la paysanne s'était à moitié détournée; elle avait presque ressenti comme de la honte.

Le ci-devant caporal prit avec une sorte de gaucherie la lettre que lui tendit sa mère; c'est que les deux doigts du milieu lui manquaient à la main droite; ces deux doigts étaient maintenant ensevelis sur je ne sais plus quel champ de bataille, en Hongrie. A cette vue, une douleur soudaine se répandit sur le visage de la paysanne.

« Est-ce que le soleil t'empêche de lire, toi aussi? demanda-t-elle, après une longue pause qui avait permis à l'ex-soldat de parcourir le sens de la lettre tout entière. Serais-tu logé à la même enseigne? »

— Pas précisément, car ce n'est pas le soleil qui me gêne; mais je trouve là, au bas de la lettre, un certain *post-scriptum* que mon sergent lui-même ne comprendrait pas; et cependant c'était une fière tête que la sienne.

— Tu veux sans doute parler de la partie de la lettre écrite en allemand? dit la paysanne. Mais ne sais-tu donc pas lire l'allemand? il me semble cependant que tu l'as appris.

— Est-ce que sans cela j'aurais pu passer caporal? fit le soldat avec une naturelle fierté.

— Voyons, dit tout à coup la paysanne, mets-toi là à côté de moi, et lis-moi cette lettre dans tout son contenu. Ce serait bien malheureux si, à nous deux, nous ne pouvions pas nous en tirer. Commence d'abord par l'écriture fine; tu passeras ensuite à l'allemand. »

Par l'écriture fine, elle voulait désigner l'écriture hébraïque ordinaire, encore fort en usage dans le Ghetto; or c'était en cette écriture qu'était rédigée la première partie de la lettre.

Le soldat prit place à côté de sa mère, et après quelques instants d'arrêt, il lut ce qui suit :

« Chère et excellente Gitel! »

« Mais de qui donc est cette lettre? interrompit la paysanne, sans se douter qu'elle trahissait par cette question son assez mince expérience dans l'art de lire.

— La lettre est signée Hannelé Ehrenfeld, répondit le soldat avec indifférence.

— Bonté divine! fit la paysanne en s'élançant à moitié de dessus son siège; ne serait-ce pas là cette Hannelé qui, il y a trente ans, allait à l'école avec moi?

— La signature porte simplement : Votre sincère amie, dit le soldat d'un ton quelque peu sec.

— Oh! alors, c'est bien elle, s'écria la paysanne; car autrement aurait-elle signé : Votre sincère amie? Je parierais ma tête que c'est là cette Hannelé qui, il y a trente ans, était ma meilleure amie; il ne peut pas être question d'une autre. Elle demeurait à dix pas de chez moi; toute la journée nous étions fourrées l'une chez l'autre; nous étions comme deux sœurs jumelles. Plus tard nous dûmes nous séparer, comme cela arrive entre jeunes filles; l'une s'en allant d'un côté, l'autre d'un autre, car une jeune fille ça n'a pas de volonté! Moi je me suis mariée alors avec ton père pour aller vivre au village; elle, au contraire, a continué d'habiter le Ghetto, après avoir épousé le riche Ehrenfeld qu'on m'avait également proposé. Mais je n'en ai pas voulu, parce que j'aimais mieux ton père. Depuis ce temps-là, je ne l'ai plus revue, et voilà qu'elle m'écrit après trente ans! Quoi! Hannelé Ehrenfeld m'écrit la première! Mais pour cela il faut qu'il se passe quelque chose de tout à fait extraordinaire. »

C'est en l'interrompant de la sorte que la mère de Iosef avait donné carrière à son étonnement. Le fils l'avait laissée faire; vraisemblablement il avait pour principe de ne pas couper la parole à ses supérieurs. Néanmoins, quand sa mère eut cessé de parler, il ne put s'empêcher de lui faire en souriant cette demande :

« Peut-on lire, maintenant, monsieur le colonel? »

— Pourvu, ce dont Dieu la préserve! s'écria la paysanne, sérieusement effrayée cette fois, pourvu qu'il ne lui soit pas arrivé malheur.... Aurait-elle par hasard besoin de moi?

— Sois tranquille, mère, dit Iosef avec un sourire; elle a besoin de toi, c'est vrai, mais il ne s'agit pas d'un malheur bien grand. »

L'excellente femme laissa échapper un profond soupir de son âme tout anxieuse; elle n'eut pas l'air d'ajouter une foi entière à l'assurance que venait de lui donner son fils. Puis, après avoir fait un effort sur elle-même : « Maintenant, Iosef, lis, » dit-elle d'un ton résolu.

« Chère et excellente Gitel, se hâta de reprendre Iosef, vous ne vous souviendrez certainement plus d'une certaine Hannelé qui, il y a quelque trente ans, était votre meilleure et plus dévouée amie. Mais le ciel avait décidé que nous serions séparées l'une de l'autre. Feu ma pauvre mère (que son âme repose en paix!) disait toujours comme ça, quand la conversation venait à tomber sur la destinée d'une jeune fille : Il en est d'une jeune fille, disait-elle, comme d'un flocon de plumes! sait-on jamais où ce flocon s'en va tomber du haut de l'air?

Autre chose encore, chère et excellente Gitel : S'est-on enfin mariée et la plume est-elle enfin tombée, eh bien, n'y a-t-il pas maints et maints exemples d'où l'on peut conclure que bien des fois la petite plume aurait voulu reprendre son essor et disparaître tout à fait ? Ceci est vrai surtout lorsque le bon Dieu vous a visitée et vous a rendue veuve avant le temps. J'ai vécu trente années avec feu mon Ehrenfeld, partageant avec lui la douleur et la joie ; vous l'avez connu, chère et excellente Gitel, et vous savez, hélas ! quelle misérable existence il a traînée ; il n'a pas joui d'une seule heure de bonne santé ; quand j'eus le malheur de le perdre, il y a de cela deux ans, l'anniversaire de sa mort tombe juste un jour avant *Pourim*¹, les médecins déclarèrent tous que sa maladie était celle-ci : il avait eu le cœur trop gros. Non, chère Gitel, vous ne vous ferez jamais une idée du coup que m'a porté la mort de mon pauvre Ehrenfeld. S'il m'avait fallu le soigner et le dorloter deux et trois fois plus longtemps que je ne l'ai fait, je m'y serais soumise volontiers ; car que ne fait-on pas, bon Dieu ! pour un mari malade ? C'est égal, Dieu n'aurait pas dû me l'enlever si tôt ! Que m'en revient-il, je le demande, d'être appelée par l'univers entier la riche et honorée Hannelé ? J'aurais eu de quoi vivre largement sans qu'il eût été besoin que mon mari mourût pour cela ; et avec ce qu'il m'a laissé, nous aurions eu, lui et moi, de quoi aller jusqu'à la fin de nos jours, en supposant que nous eussions vécu cent ans, et sans avoir besoin de nous faire du mauvais sang. Mais il était dit qu'il en serait autrement, si bien qu'à l'heure qu'il est, me voilà veuve de mon pauvre Ehrenfeld et absolument seule dans ce monde, sans savoir que faire avec mon unique enfant. Les médecins se cassent la tête sans pouvoir découvrir le mal dont souffre ma Rosalie. L'un propose ceci, l'autre cela, et aucun d'eux jusqu'ici n'a pu lui rendre ni la santé ni la bonne mine. Vient-on à lui dire : Rose, ma chérie, où souffres-tu ? elle se met à secouer la tête et indique le cœur. Je n'ose, hélas ! pas dire ce que je pense de la maladie de ma Rose ; je crains seulement qu'elle ne souffre ce dont a souffert son père : qu'elle ait le cœur trop gros. Tout récemment encore, le docteur Prager, dont vous avez certainement connu le père — il s'appelait Schimmé le Colporteur — tout récemment, le docteur Prager me parlait de la maladie de mon enfant. Cette maladie provient selon lui d'une trop grande tension d'esprit. Rose lit trop, m'a dit le docteur. Aussi, si je ne voulais pas la voir se fondre sous mes yeux, m'a-t-il engagée à l'envoyer à la campagne, pour la

¹ Le carnaval juif. (Note du traducteur.)

faire vivre parmi des gens aux manières simples ; elle respirerait là un bon air, et pourrait, de la sorte, recouvrer la santé. Malgré tout mon respect pour le docteur, je me suis permis de me moquer de son conseil, bien que j'eusse le cœur gros.

» Quoi ! la fille d'Hannelé Ehrenfeld devait aller vivre au village ? quoi ! sa maladie proviendrait de l'abus des livres ? Ah ! voyez-vous, c'est qu'elle me coûte plus lourd d'argent qu'elle ne pèse, et elle parle encore mieux français qu'allemand. Elle n'a pas sa pareille ni pour le style ni pour la déclamation ; et il n'y a pas de princesse qui ait reçu une meilleure éducation que ma Rose. Je me suis donc parfaitement moquée du docteur, et je n'ai eu garde d'envoyer ma fille à la campagne, parmi les vaches et les poules. Ceci n'est rien pour ma fille. Ce n'est pas assurément pour frayer avec des campagnards, et cela dans sa dix-huitième année, qu'on lui a appris le français et l'allemand. Voyons, chère et excellente Gitel, n'ai-je pas raison ? et après tout ma fille ne vit-elle pas parmi des gens simples ? Je ne sais pas du tout ce que le docteur veut dire par là. Mais comme il ne cesse de m'inquiéter, et que nuit et jour il me corne à l'oreille que ma fille dépérira si je n'y prends garde, j'ai pris une résolution dictée par mes devoirs de mère ; car je ne veux pas avoir de reproches à me faire. Par une inspiration du ciel, il m'est venu à l'idée que nulle part je ne trouverais un meilleur asile pour ma fille que chez vous, chère et excellente Gitel. Au nom de notre ancienne amitié, faites-moi le plaisir de vous charger de mon enfant. J'ai idée qu'elle guérira chez vous. Mon enfant ne vous gênera certes pas beaucoup. Que lui faut-il pour être satisfaite ? rien qu'un petit coin où elle puisse lire un livre à son aise. J'ose espérer que vous ne me refuserez pas ; et en terminant, je suis votre sincère amie.

• » HANNELE EHRENFELD. »

« *Post-scriptum.* Vous avez sans doute chevaux et voiture. En ce cas, quelqu'un de vos gens pourrait venir jusqu'à Brandeis, ce qui est juste à moitié chemin. J'attendrai là avec ma Rose ; car je ne peux pas quitter longtemps mes affaires. Répondez-moi par le retour du courrier ; et je m'arrangerai de mon mieux pour prendre toutes les mesures nécessaires.

» LADITE. »

La paysanne avait écouté, sans souffler un mot, la lecture de cette longue épître ; ses yeux, pendant tout ce temps, étaient demeurés sus-

pendus aux lèvres du lecteur. Quand il eut terminé, elle soupira profondément; elle était très-émue.

« En voilà un rapport! elle s'y entend ma foi presque aussi bien que mon vieux sergent, dit Iosef, en s'adossant, tout épuisé, contre l'arbre.

— Est-ce que tu comprends seulement le cœur d'une mère? riposta vivement la paysanne. As-tu seulement une idée des chagrins d'Hannelé Ehrenfeld?

— Mais qu'y a-t-il là de commun? dit le soldat en souriant. Ta résolution est donc déjà prise?

— Comment cela! fit la paysanne en rougissant, comme si on venait de deviner en elle une pensée qu'elle aurait voulu cacher.

— Je vois cela à ta figure, dit Iosef en la regardant d'un air scrutateur.

— Ainsi donc je refuserais? demanda-t-elle vivement; et Hannelé Ehrenfeld, ma vieille amie, m'aurait en vain adressé une prière?

— Mais est-ce qu'elle t'en a priée? dit Iosef avec un léger accent d'ironie. Son intention n'est pas d'envoyer sa fille au village parmi les vaches et les poules. Mais comme le médecin insiste, elle s'est décidée. Autrement, de ta vie, tu n'aurais entendu parler d'Hannelé Ehrenfeld.

— Va donc, va donc, se hâta de dire la paysanne; une fois qu'on a les soucis d'un ménage, on ne trouve guère de temps pour faire de longues correspondances. Moi non plus, je ne lui ai pas écrit de mon côté. Aujourd'hui il se trouve qu'elle a besoin de moi... et elle m'écrit.

— Sérieusement tu veux donc t'en charger? demanda le soldat après quelques instants de silence.

— Mais je ne te comprends pas. Qu'as-tu donc à y redire? Pour nous la question de la table n'en est pas une. Qu'est-ce donc alors qui m'arrêterait?

— Mon père a-t-il connaissance de la lettre?

— Puisque c'est lui qui me l'a remise.

— Et il l'a lue?

— Il m'a seulement dit ceci : Gitel, fais comme tu voudras. Tu le connais bien; il n'aime pas à échanger une parole inutile, et je n'ai pas pu seulement savoir de lui de qui était la lettre.

— Quant à moi, s'écria le ci-devant militaire, dont la figure s'était couverte d'une rougeur soudaine, quant à moi, ma mère, je ne te dis que ceci : Hannelé Ehrenfeld me payerait au poids de l'or, que je n'y consentirais encore pas.

— Mais pour l'amour de Dieu pourquoi pas? » fit la paysanne effrayée.

Iosef semblait chercher une expression conforme aux sentiments qu'il éprouvait ; ses lèvres tremblaient comme mues par l'effet d'une colère contenue.

« Parce que, fit-il avec indignation, je suis froissé que l'on se permette de comparer à des vaches et à des bœufs des paysans comme nous autres ; et aussi parce que je ne voudrais pas qu'une princesse du genre de la fille d'Hannelé s'amusat à nos dépens.

— Où donc as-tu vu qu'elle s'amuse à nos dépens ? répondit la paysanne d'un air incrédule ; je n'ai rien entendu qui puisse te faire croire cela.

— C'est que je ne t'ai pas encore donné lecture de cette partie de la lettre qui est écrite en allemand, fit observer ironiquement Iosef. Tu ouvriras de grands yeux quand tu auras entendu.

— Eh bien, lis, » dit la paysanne d'un ton résolu.

Iosef se plaça à côté de sa mère, et se mit à lire le *post-scriptum* écrit en superbes caractères allemands. Voici quelle en était la teneur :

« Je suis on ne peut plus curieuse de savoir quelle mine je ferai au village. Je ne peux me faire à l'idée de vivre en société avec les vaches et les pommes de terre. *Enfin* (Iosef prononça ce mot avec un accent passablement allemand) qu'y faire ? Schiller dit quelque part : Il est dans la vie certains moments.... Un moment de ce genre est venu maintenant pour moi. Portez-vous bien, et veuillez agréer avec bonté votre très-humble servante.

» ROSA EHRENFELD. »

Cette lecture faite, la mère et le fils gardèrent le silence pendant quelques minutes. Iosef le rompit le premier.

« Et c'est celle-là que tu veux prendre chez toi ? » demanda-t-il en accompagnant cette question d'un éclat de rire strident.

La paysanne Gitel paraissait absorbée ; il était clair qu'elle n'avait pas entendu les paroles de Iosef. Tout à coup elle se leva ; sa figure était vivement colorée, et ses yeux bruns, toujours beaux encore, brillaient d'un feu inaccoutumé.

« Oui, justement celle-là, justement, dit-elle d'un ton ferme ; cette jeune fille est plus malade que tu ne penses. »

Et d'un pas précipité elle sortit du jardin. Iosef, tout décontenancé, la regardait s'éloigner.

III.

LA PRINCESSE.

Gitel connaissait parfaitement l'effet de sa volonté sur tous ceux qui l'entouraient dans la maison. Sous ce rapport, n'importe quelle soit leur condition, toutes les femmes se ressemblent, et quelles que soient les circonstances où elles se trouvent placées. Son mari, le « vieux » paysan, Rebb Feivel, n'était pas plutôt revenu des champs, sur l'heure de midi, qu'elle l'aborda et lui fit comprendre que toute affaire cessante il fallait écrire à Hannelé Ehrenfeld ; au premier jour aussi quelqu'un de la ferme devait se rendre à Brandeis pour y prendre la jeune fille.

« Je n'y vois pas d'inconvénient, répondit Feivel sur un ton qui laissait entrevoir sa parfaite entente avec sa femme ; je n'y vois pas d'inconvénient. Je dois d'ailleurs aller lundi prochain à Brandeis où j'ai à transporter des pommes de terre ; du même coup, je ramènerai la princesse.

— Te voilà, toi, comme ton fils ! s'écria-t-elle tout étonnée ; tu voudrais faire asseoir une personne malade sur des sacs de pommes de terre ! avec cela que cette personne est la fille d'Hannelé Ehrenfeld. D'ailleurs tu n'es pas sûr de vendre tes pommes de terre. »

Le vieux paysan, qui connaissait les habitudes domestiques de l'empereur du Birman presque mieux que celles de l'amie de sa femme, répondit gaiement :

« On a vu des personnes de plus haute lignée qu'Hannelé et sa fille s'asseoir sur des pommes de terre.

— C'est égal, tu te garderas bien de la faire asseoir sur des pommes de terre. Elle en pourrait mourir. Et j'irai plutôt moi-même à Brandeis. Avant tout, je tiens à ce que la fille d'Hannelé soit accueillie avec les honneurs qu'elle mérite. Il ne faut pas qu'on puisse dire qu'on s'y est pris avec elle en paysans. »

Elle entra ensuite dans les plus grands détails pour exposer à son mari comme elle entendait que l'on procédât à cette réception ; il fallait, avant tout, faire avancer le petit carrosse neuf qu'on avait acheté récemment à la vente de la succession du curé ; on le nettoierait et on le préparerait. On y attellerait ensuite les chevaux blancs ; ils courraient mieux que le bai et le brun, trop habitués à la charrue. Il fallait

surtout avoir soin qu'elle fût assise mollement, et éviter pour elle les cahots.

Le vieux paysan grommela quelque chose entre les dents qu'on ne put trop saisir. La réflexion ne devait pas être précisément du meilleur goût. Quelques instants après, il fit observer que pour la complète satisfaction de Gitel, il allait attacher des grelots au cou des chevaux; de cette façon, du moins, on saurait du plus loin qu'il ramenait la fille d'Hannelé.

« Je ne veux pas de cela, répondit la paysanne qui avait pris la plaisanterie au sérieux; le bruit des grelots pourrait effrayer une malade; non, je ne veux pas de cela. »

Et le paysan de pousser un éclat de rire qui retentit comme l'écho d'un coup de pistolet; et Iosef, qui depuis la lecture de la lettre parcourait la maison avec une mauvaise humeur évidente, Iosef approuva bruyamment son père.

« Riez tant que vous voudrez, répondit Gitel sans la moindre amertume; aucun de vous deux ne sait comment il faut agir avec un malade... et, malheureusement, vous n'avez de cœur ni l'un ni l'autre. »

Quant à l'ex-caporal, la paysanne n'avait pas tort. Il était devenu tout à fait irascible, et ce n'était plus le même homme. Ce qui excitait surtout l'indignation de l'ancien soldat, c'était de voir ses parents, et surtout sa mère, *déferer* si aveuglément au *commandement* d'Hannelé Ehrenfeld. Quels égards devaient-ils donc à cette femme, quelque riche qu'elle fût? Pourquoi donc avait-elle laissé passer trente années entières sans écrire à sa mère, dont elle avait été l'amie? Maintenant seulement qu'elle en avait besoin, elle daignait se souvenir de leur ancienne amitié! De quel droit la riche Hannelé parlait-elle à sa mère sur un ton si inconvenant? Serait-ce parce qu'elle est une paysanne? Était-on bien sûr que le magasin de la riche veuve eût plus de valeur que la ferme et les champs, y compris les chevaux et les vaches, toutes choses sur lesquelles ses parents ne devaient plus un rouge liard? La lettre de la jeune personne n'avait pas moins excité sa colère. A-t-on jamais vu? une *morveuse* de ce genre se moquer ainsi de leurs vaches et de leurs bœufs! Était-ce parce qu'elle savait le français et avait lu Schiller (Iosef ne l'avait pas lu) qu'elle se croyait le droit de rire de son village à lui? Elle verra bien comment un *rustre* comme lui saura s'y prendre avec une créature de cette sorte; elle s'en souviendrait certainement toute sa vie durant.

Iosef s'était bien gardé, du reste, de manifester toutes ces pensées rebelles en présence de sa mère. Il savait bien qu'il n'y avait pas

moyen de rien changer aux choses. Il dut donc se borner, en signe d'opposition, à parcourir la maison en murmurant, — ce qui était contraire à sa nature, — à ne pas répondre aux questions qu'on lui adressait, et de temps à autre à promener autour de lui des regards rêveurs, comme s'il eût été en proie à des pensées qui demandaient à rester secrètes.

Le lundi suivant, à la pointe du jour, le vieux paysan se rendit en effet à Brandeis; on avait ponctuellement obéi aux vœux de Gitel. Au petit carrosse, frâchement lavé, étaient attelés les deux chevaux blancs. Leur robe reluisait comme si toute leur vie durant ils eussent été au service de quelque *seigneur*. Gitel, de ses propres mains, vint augmenter le nombre des coussins et matelas destinés à rendre les sièges le plus mous possible pour la malade.

« Et veille sur elle, recommanda-t-elle à son mari au moment où il prenait les guides à la main; je ne veux pas qu'Hannelé puisse un jour me faire des reproches. Je tiendrais à lui renvoyer sa fille complètement rétablie. Tu m'entends? »

Pour toute réponse, le paysan installa carrément sa rude personne dans la voiture, pendant que Iosef retenait les chevaux quelque peu impatients. Les regards qu'il jetait sur sa mère, qui ne cessait d'apporter de nouveaux renforts de coussins destinés à la malade, disaient assez qu'il condamnait sa conduite.

« Encore une recommandation, mon père, lui cria-t-il.

— Qu'est-ce? dit celui-ci brièvement.

— N'oublie pas de lui parler en français, autrement elle ne te comprendra pas.

— Sois tranquille, je lui parlerai le langage qu'il faudra, » fit-il en riant aux éclats, et la voiture franchit la porte cochère.

Sur ces entrefaites, le jour avait baissé; il faisait nuit. Déjà çà et là brillaient quelques étoiles au ciel. C'était peu de temps après la Pentecôte. Le printemps répandait ses fleurs dans la campagne tout entière. A cette époque de l'année il y a peu de chose à faire aux champs comme dans les métairies. Les tiges des blés encore faibles reposent sous la protection divine; selon qu'ils prospéreront ou non; l'abondance ou la misère s'ensuivra. Pour le moment, l'homme ne peut qu'attendre et patienter. Les grands travaux ne viendront qu'après....

La paysanne commençait à être en proie à de grands soucis, l'arrivée de son mari, qui devait leur ramener un nouvel hôte, se prolongeant outre mesure. Dans son impatience, elle sortit plus d'une fois de la maison, regardant jusqu'au bas de la rue pour voir s'ils n'arri-

vaient pas encore. Son âme tout entière s'était de nouveau ouverte au sentiment de l'amitié. Elle était comme rajeunie; cela tenait à la pitié qu'elle ressentait pour la triste situation de la riche Hannelé, situation qu'avec son cœur de femme elle comprenait bien autrement que ces hommes aux mœurs rudes; mais cela tenait surtout à l'idée qu'elle se refaisait d'un temps depuis longtemps écoulé, et qui aujourd'hui même devait se représenter pour elle sous la forme de la jeune fille. Par moments, il lui semblait voir revivre dans son âme les traits et les mouvements d'Hannelé; elle se rappelait alors jusqu'à certaines scènes de leur existence enfantine, et tout cela si vivement, que les trente ans écoulés ne lui paraissaient pas avoir duré plus d'une seule minute. D'autres fois, l'image du passé s'effaçait tellement devant ses yeux, qu'avec toutes les peines du monde elle n'arrivait pas à se rappeler un seul trait de la figure de son amie. C'est sous cette double impression d'une ardente impatience et d'une douce rêverie qu'elle attendait la fille d'Hannelé Ehrenfeld.

Dans l'intervalle, elle n'avait pas manqué de prendre toutes les dispositions nécessaires pour loger convenablement le nouvel hôte. Elle avait fait préparer et meubler en toute hâte une petite chambre donnant sur la cour, et qu'on pouvait assurément regarder comme la meilleure pièce de la maison. De tout temps cette chambrette avait été pour elle une sorte de sanctuaire où elle aimait à se retirer le *sabbat* et les jours de fête; aujourd'hui cette petite pièce lui paraissait presque indigne d'un tel hôte. Elle y entassa tout ce qu'elle avait de précieux dans son ménage, pour en orner ainsi ce qu'elle croyait sentir trop la pauvreté. Aussi y avait-elle pleinement réussi, et elle se dut avouer à elle-même, avec un orgueil plein de joie, qu'une princesse pouvait sans rougir habiter une telle pièce. Mais ce qui en faisait, sans contredit, le plus bel ornement, c'étaient certaines tasses de porcelaine, un de ses cadeaux de mariage, et dont elle n'avait jamais fait usage jusqu'alors.

« Fais-moi donc le plaisir de sortir du village, et vois un peu ce que cela veut dire, dit-elle à la fin à son fils, toujours de mauvaise humeur; je meurs d'inquiétude, et te voilà là, toi, comme un rêveur. Je ne te reconnais plus. Il y a longtemps que tu devrais être en route. Ne peut-il pas être arrivé un accident à ton père?

— Il revient toujours tard quand il va à Brandeis, remarqua Josef d'un ton sec.

— Et la fille d'Hannelé? Celle-là, n'est-ce pas, ne te vient pas à l'esprit? »

Après quelques moments d'hésitation, Iosef sortit. Sans doute que son père, à cause de la *princesse*, aura dû ralentir le pas de ses chevaux, pensa-t-il; voilà le motif de son retard. Il s'avança au milieu de la nuit. Un croissant de la lune brillait au ciel, et jetait sur la terre une lumière toute particulière. Il semblait que Iosef vît ce spectacle pour la première fois. Il descendit la rue du village. Tout était silencieux; tout le monde dormait. On eût pu entendre voler une mouche. Tout son être était comme envahi par des sentiments jusqu'alors inconnus. Il lui semblait qu'il lui fallait marcher ainsi, pendant des heures, au milieu de la nuit silencieuse, sans autre compagnon que la lune brillant au-dessus de sa tête. A travers l'air pur de la nuit il entendit sonner neuf heures dans un village voisin. Il écoutait attentivement, et chaque coup de l'horloge retentit avec un singulier écho dans son âme. L'ancien soldat éprouvait une sensation assez voisine de la peur.

« Pourvu qu'il ne lui soit pas arrivé d'accident, » pensa-t-il en lui-même, bien plutôt qu'il ne le dit.

Il se mit de nouveau à écouter, et il ne put surprendre le moindre bruit qui ressemblât au roulement lointain d'une voiture. Après avoir traversé le village tout entier, il était arrivé près du ruisseau qui faisait aller le moulin. On passait ce ruisseau au moyen d'une planche très-étroite. Au même instant quelqu'un, et ce quelqu'un ressemblait à une femme, posait le pied sur l'extrémité opposée de la planche. Un rayon de la lune vint à éclairer son visage. Un cri de surprise sortit de la poitrine de Iosef. Le ci-devant soldat croyait être en faction à quelque endroit solitaire, et voir apparaître du sein de la nuit quelque fantôme devant lui.

« Qui va là ? s'écria-t-il d'une voix forte.

— Moi. Pour l'amour de Dieu, c'est moi, » répondit une voix délicate de jeune fille.

Au son de cette voix et à la manière dont ces mots furent prononcés, Iosef reconnut immédiatement son interlocutrice.

« C'est vous, mademoiselle Rosa Ehrenfeld, que nous attendons pour ce soir ? » répondit-il; mais cette fois il n'avait pas pris le ton militaire.

L'apparition fit quelques pas sur la planche. De son côté, Iosef, et involontairement, en avait fait autant. Ils se trouvaient donc tout à fait près l'un de l'autre.

« Ne seriez-vous pas de la maison du paysan qui m'a ramenée de Brandeis ici ? demanda-t-elle visiblement moins inquiète.

— Je suis son fils, » dit Iosef en se rapprochant tout à fait.

La jeune fille laissa tomber un foulard qui jusque-là avait couvert la moitié de sa tête. De sa vie, le fils du vieux paysan n'avait aperçu quelque chose de plus aimable et de plus distingué. Il regarda l'apparition comme si elle était sortie de dessous terre.

« Vous êtes vraiment son fils ? demanda-t-elle après quelques instants de silence.

— Mais qui serais-je donc ? fit le soldat presque craintif.

— C'est que vous n'avez pas du tout l'air d'un paysan, » dit la jeune fille, à qui un examen de quelques instants avait suffi pour arriver à cette conclusion.

Cette rencontre si singulière, au milieu de la nuit, avait tellement troublé Iosef, qu'il oublia de lui demander, ce qui eût été pourtant tout naturel, comment il se faisait qu'elle se fût trouvée là sans son père.

Au même instant on entendit un bruit de voiture sur la route.

« Venez vite, s'écria la jeune fille ; voilà votre père qui arrive derrière nous. Je n'ai pas voulu faire mon entrée au village sur un sac rempli de blé et de pommes de terre. Je ne suis pas assez paysanne pour cela. »

En prononçant ces mots, elle traversa la planche, et Iosef la suivit à pas lents. Un ver luisant, qui vint voltiger devant eux, leur montrait à tous deux avec sa lanterne le chemin de la maison. Quant à Iosef, il lui semblait voir bourdonner autour de lui des milliers de flambeaux de ce genre.

IV.

L'ARRIVÉE.

Gitel la paysanne ne poussa pas même un cri quand elle vit entrer enfin avec Iosef celle qu'elle avait si impatiemment attendue. Ses nerfs étaient solides, et partant, capables de supporter une secousse. Elle ne manifesta ni le moindre transport ni le moindre étonnement à la vue du nouvel hôte. Mais, à l'exemple du grand monde, elle régla sa conduite selon les circonstances.

« Sois-moi la bienvenue, ma chère Rose, dit-elle de sa voix forte à la nouvelle arrivée ; et sans faire plus de façon, elle prit entre ses deux mains la tête de la jeune fille, et lui imprima un vigoureux baiser sur les lèvres. — Que je meure, s'écria-t-elle d'une voix toute tremblante d'émotion, si ce n'est pas là Hannelé toute crachée ; telle était sa mère il y a trente ans. »

Était-ce la singularité de cet accueil, l'étrangeté de tout ce qui l'entourait, ou la naïveté de la paysanne à la belle prestance, qui produisit cet effet sur la jeune fille? Ce qu'il y a de certain, c'est que soudain elle se mit à pleurer à haute voix, et se tourna du côté de la porte comme pour fuir.

« Je ne veux pas rester ici, sanglotait-elle, je veux repartir; non, je ne demeurerai pas une minute de plus; je veux retourner auprès de ma mère. »

La paysanne Gitel ressentait parfaitement le contre-coup de ces paroles sur son cœur; mais en femme d'esprit qu'elle était, elle n'y fit pas autrement attention. Un coup d'œil avait suffi pour deviner ce dont il s'agissait maintenant.

« Je ne te retiens pas, ma chère enfant, dit-elle; tu peux partir si tu veux, tu n'as qu'à me le dire, et je ferai atteler immédiatement, et mon fils te ramènera. Gitel n'a pas l'habitude de retenir les gens malgré eux. »

Ces quelques paroles n'avaient pas fait une médiocre impression sur le cœur de la jeune fille. Elle se détourna lentement du côté de la porte, dont elle avait déjà saisi le loquet, et laissait voir maintenant dans toute sa beauté et dans toute sa distinction son visage baigné de larmes. Gitel eût été bien embarrassée de dire ce qu'elle éprouvait en ce moment; il en était de même de Iosef, qui, sous le coup d'une espèce d'enchantement, se tenait toujours là comme témoin de cette scène singulière. A la profonde pitié que firent naître dans le cœur de Gitel les larmes de la jeune fille (la beauté dans la douleur, cela est si touchant!), venait se joindre cette idée non moins navrante pour elle, qu'elle avait là, sous ses yeux, la fille d'Hannelé Ehrenfeld; et c'était précisément la vivante image d'Hannelé qui venait de lui parler de la sorte; c'était au moment où elle venait de franchir le seuil de la maison qu'elle faisait déjà mine de la quitter!

Elle-même ne put réprimer plus longtemps ses larmes, et d'une voix toute tremblante de chagrin : « Notre maison a donc un air bien terrible, puisqu'on ne veut pas même y passer une nuit? Voyons, mon enfant, essaye-le; aussi bien il m'est impossible de te renvoyer en pleine nuit. Tu n'aurais donc pas peur?

— C'est justement parce que j'ai peur que je veux partir, » répondit-elle en sanglotant.

La paysanne ne comprenait plus.

« Tu as peur? mais de qui donc?

— Du paysan..

— De celui-ci? » demanda Gitel en désignant Iosef.

La jeune fille jeta un regard dérobé sur celui qu'on venait de lui indiquer, et presque aussitôt, par un mouvement de tête presque imperceptible, elle fit un signe négatif.

« Ainsi ce n'est pas de celui-ci? dit Gitel. Mais alors duquel donc? »

Au même instant, la voiture vint à rouler dans la cour, et l'on put clairement distinguer la voix de Rebb Feivel. Par un mouvement involontaire, la jeune fille s'était de nouveau tournée du côté de la porte, et déjà sa main s'appuyait sur le loquet. Ce mouvement n'avait pas échappé à l'œil perçant de la paysanne.

« Veux-tu que je te dise? Que Dieu me pardonne! je crois que tu as peur de mon mari. En serait-il ainsi? »

La jeune fille ne répondit pas. Gitel lui dit alors d'un ton enjoué : « Eh quoi! n'en es-tu pas honteuse? Avoir peur de mon bon Feivel, qui serait incapable de faire du mal à une mouche! Mais que t'a-t-il donc fait? Il n'y a pas de meilleur homme au monde; un enfant même en ferait ce qu'il voudrait, et c'est de lui que tu as peur? »

En ce moment la porte livra passage à la gigantesque individualité de Feivel.

Tout effrayée, la jeune fille alla se réfugier du côté de la paysanne, lui saisit vigoureusement le bras tout en regardant le paysan avec terreur.

« Ah! ah! la voilà, la princesse, se mit-il à dire en riant aux éclats. Sois là bienvenue, princesse; comment te trouves-tu de ta promenade? Tu ne sais pas, Gitel, le tour que m'a joué la *petite princesse*? Elle a sauté à bas de la voiture et m'a planté là. Qu'en dis-tu? Elle a fait plus d'une demi-lieue à pied.

— Bonté divine! s'écria Gitel sur le ton du plus profond étonnement; et tu l'as laissée faire? Mais, Feivel, où avais-tu donc la tête en ce moment?

— Est-ce que par hasard j'aurais dû courir après elle et laisser la bride sur le cou des chevaux fougueux? répondit-il avec indifférence.

— Mais, Dieu du ciel, s'écria de nouveau la paysanne toute désespérée, cette enfant aurait pu en mourir! Pourquoi avoir fait pareille chose, mon enfant?

— Je ne voulais pas rester assise plus longtemps sur un sac de pommes de terre, sanglota la jeune fille; voilà pourquoi j'ai sauté à bas de la voiture pour aller à pied.

— Feivel! s'écria Gitel, et la rougeur de la colère animait son visage d'ordinaire si doux, que Dieu te pardonne ta conduite envers cette

enfant ! Ne t'avais-je pas supplié comme on supplie le bon Dieu de veiller à cette enfant comme à la prune de tes yeux ? et sans t'y opposer, tu me l'as laissée courir l'espace d'une demi-lieue, sans craindre de la voir s'abîmer les pieds, elle, la fille d'Hannelé Ehrenfeld, si peu habituée à ces sortes de choses ! Il y a là de quoi la rendre mortellement malade ; et comment nous en justifierions-nous, je le demande, devant Dieu et devant les hommes ? Encore une fois, Feivel, qu'as-tu fait là ? »

La douleur de la paysanne l'empêcha de continuer, et elle se mit à pleurer à chaudes larmes.

« Je ne sais pas ce que tu veux dire, Gitel, répondit le paysan en riant aux éclats. Je te jure qu'il n'y avait pas une seule pomme de terre dans la voiture. Je te l'amène telle qu'Hannelé Ehrenfeld me l'a confiée à Brandeis. Non, je le répète, il ne se trouvait pas une seule pomme de terre dans ma voiture ; encore une fois, je le jure.

— Mais pourquoi donc cette enfant se plaint-elle ? Elle n'a pas craché ce qu'elle a dit là ?

— Est-ce que je sais, répondit Feivel en haussant les épaules, quelle mouche a piqué la petite princesse ? Tu le sais bien, le petit carrosse du curé serait digne d'une comtesse, tant il est bien suspendu et garni de tous côtés de coussins. Est-ce ma faute si la fille d'Hannelé Ehrenfeld le trouve trop dur pour elle ? »

Gitel savait que son mari était incapable de mentir, et avec son bon sens elle comprit tout de suite qu'ils avaient raison tous les deux. Et changeant aussi de ton, elle se mit à passer la main sur la figure de Rosa :

« La voiture et la route t'auront sans doute fatiguée, ma chère enfant. Viens dans ta chambre, tu y trouveras un lit bien autrement mou que les sièges de la voiture de mon mari ; là tu feras un bon somme, et demain matin tu te lèveras de bonne heure, et tu verras alors que même au village l'on peut vivre agréablement. »

Gitel emmena la jeune fille, qui se laissa faire.

« Ta mère a fait là une belle acquisition, dit le vieux paysan à son fils Iosef quand les deux femmes furent sorties ; pas vrai ? Voilà ce que l'on gagne à ne pas admettre de conseils. Et toi, Iosef, qu'en penses-tu ? »

Cette fois, Iosef garda le silence.

V.

UN ACTE DE COURAGE.

La bonne Gitel ne put dormir de toute la nuit. Quand le matin commença à poindre à l'horizon, elle n'avait pas encore fermé les yeux. Elle écoutait sans cesse la respiration de celle qui dormait dans la pièce voisine; au moindre bruit, elle sautait à bas de son lit, l'oreille au guet, pour savoir si par hasard l'*enfant* n'avait besoin de rien, si elle ne pleurait pas. La pauvre femme était en proie à de graves soucis dont se serait certes débarrassée mainte conscience moins honnête que la sienne. Mais Gitel, avec toute la vigueur de sa vaillante nature, leur résistait, les bravait. Souvent elle soupirait du fond de son âme, quand elle en vint à songer à la grave responsabilité qu'elle avait assumée sur elle en ouvrant sa maison à la jeune fille. Cette responsabilité se dressait, menaçante, devant la paysanne, et alors son embarras devenait extrême. En cette conjoncture, elle ne pouvait compter ni sur son mari ni sur son fils; tous les deux, en effet, ne s'étaient-ils pas prononcés contre le nouvel hôte, l'un, en l'accueillant avec indifférence, l'autre, avec une mauvaise volonté évidente? Si la jeune fille était réellement malade, comme le prétendaient les médecins, et si elle ne devait pas recouvrer la santé dans sa maison, quelle source de tourments à venir, si cette enfant venait à mourir chez elle, loin de sa mère! Comme on voit, la brave paysanne avait le courage de tout envisager. Malgré cela, elle frissonnait à cette seule pensée. D'un autre côté, la voix de l'espérance se faisait entendre à son tour; cette infatigable consolatrice lui disait tout bas que la jeune fille n'était pas aussi malade qu'on voulait bien le dire. Son teint, il est vrai, était pâle et délicat, mais cela provenait de l'abus des études et des lectures. N'y aurait-il pas moyen de changer ses habitudes à cet égard?... Si vraiment! Ce n'est pas que Gitel eût été en état de dire comment elle s'y prendrait pour cela; elle n'était pas précisément très-forte sur la pédagogie. Elle ne connaissait d'autre argument que celui-ci : « Il faut sauver cette enfant. » On la lui avait confiée; sa mère l'avait mise entre ses mains comme entre celles d'une seconde mère. Or, nous savons que la bonne paysanne n'avait pas oublié son ancienne amie.

Le jour avait depuis longtemps succédé à la nuit; les domestiques, garçons de charrue et servantes parcouraient déjà avec grand bruit la

maison, et le soleil, qui brillait à l'horizon, les regardait joyeusement. De son côté, la paysanne avait repris ses occupations. Elle était triste, car le matin ne lui avait pas encore apporté le conseil, la solution qu'elle cherchait. La jeune fille dormait encore, en dépit de tout ce vacarme, que, malgré tous ses efforts, la paysanne n'avait pu faire cesser. Gitel en était heureuse. Quand on peut dormir si paisiblement au milieu des mille bruits matutinaux d'une ferme, se disait-elle, on ne peut pas être bien malade. Mais une fois que le soleil était monté haut à l'horizon et que l'heure de midi approchait, sans que la jeune fille fût encore sortie de sa chambre, la bonne Gitel se sentit en proie à une vive inquiétude. L'active paysanne ne pouvait se figurer qu'on pût dormir aussi longtemps; elle s'approcha donc de la petite chambre sur la pointe des pieds et se mit à écouter. Elle ne surprit pas le moindre mouvement; elle appuya alors sur le loquet de la porte et entra.

La jeune fille était étendue sur son lit, dormant profondément. Les rayons du soleil, qui s'étaient frayé une large voie à travers les fenêtres, se jouaient autour des traits délicats de l'enfant et les couvraient d'une rougeur charmante et presque transparente. La paysanne demeura quelque temps immobile d'étonnement et retenant sa respiration; de sa vie elle n'avait aperçu une aussi jolie figure de jeune fille. Elle éprouvait quelque chose de ce sentiment de délicieuse pitié qui traverse le cœur d'une mère à la vue de son enfant endormi et qu'elle n'aime pas à réveiller; elle non plus n'avait pas le courage de troubler le repos de cette enfant.

Mais en même temps, avec ce coup d'œil de mère aussi, à qui rien n'échappe, elle découvrit la cause de ce sommeil si démesurément prolongé. Il ne restait plus qu'un tout petit bout de la bougie que la jeune fille avait allumée avant son coucher; sur son oreiller gisait un livre, sur lequel reposait, en s'y appuyant, le bras de la jeune fille, comme si elle eût voulu le protéger de la sorte contre toute attaque.

« Bonté divine! s'écria la paysanne du fond de son cœur, faut-il s'étonner qu'elle soit malade! Je parierais qu'elle a lu toute la nuit durant. Faut-il s'étonner après cela qu'elle manque de forces? Comment Hannelé Ehrenfeld a-t-elle pu tolérer de pareils excès? Bonté divine! si j'avais eu le bonheur de posséder une telle fille, j'y aurais veillé comme sur moi-même. »

Pour le coup, Gitel, tu te trompes, car en ce moment tu avais devant toi ta propre fille, et sa propre mère à elle n'aurait pu penser ni parler avec plus de tendresse et de sollicitude.

Dans le premier mouvement de sa colère, elle voulut arracher le

livre de l'oreiller; il lui semblait voir des flammes entourer la tête de l'enfant, et avant tout il fallait éteindre ce feu; mais quelques minutes après, elle vint à penser qu'elle n'avait pas le droit de réveiller cette enfant.

« Qu'elle dorme à son aise, » murmura-t-elle entre les dents.

Et elle s'éloigna de la chambre à coucher comme elle y était entrée, sur la pointe des pieds.

On avait servi le dîner. Tout à coup, au milieu du repas et comme s'il venait à se la rappeler maintenant seulement, Rebb Feivel se prit à dire :

« Que devient donc la petite princesse ? Dédaignerait-elle notre table ?

— Elle dort encore, » répondit Gitel les yeux baissés.

Cet aveu la faisait rougir.

« Gitel, fit le vieux paysan en laissant tomber d'étonnement son couteau et sa fourchette, cela n'est pas possible.

— Pourquoi aussi avoir laissé courir à pied, une heure durant, une enfant si délicate et si gâtée ? répondit la paysanne sur un ton presque irrité et qui devait couvrir le ton quelque peu prolongé de l'accusation.

— Je te jure, Gitel, qu'elle n'a pas seulement fait un quart d'heure à pied. Elle est descendue de la voiture près de la statue de saint Jean, et de là il n'y a pas une lieue jusqu'au village.

— Ma mère a raison, interrompit Iosef en tenant les yeux fixés sur son assiette. Quand on n'est pas habitué à marcher, dix pas vous font l'effet d'une lieue. »

Gitel jeta un regard de reconnaissance sur son fils, qui pourtant ne s'en aperçut pas.

« Elle changera, laisse faire, répondit-elle avec une profonde conviction. On ne devient pas une paysanne de la veille au lendemain.

— Et tu ne lui donnes rien à manger ? demanda Feivel.

— Laisse-la plutôt dormir, répliqua brièvement la paysanne ; cela lui vaudra mieux que de manger.

— Il faut que l'homme mange, voilà mon avis, » reprit le paysan avec un grand calme. Il ne fut plus autrement question de la jeune fille, et Rebb Feivel ne parlait plus que des préparatifs à faire pour le jour de marché hebdomadaire. Dans l'intervalle, Rosa Ehrenfeld dormit jusque bien avant dans l'après-midi. Le soir était venu ; la nuit avait remplacé le soir sans que rien vint indiquer qu'elle se fût réveillée. Gitel avait beau regarder, rien ne bougeait dans la petite chambre. Du reste, malgré toute son inquiétude, Gitel n'en laissait rien voir ; elle

avait une réponse prête à toutes les questions : « Laissez-la donc dormir. » Mais autour de Gitel rôdait quelqu'un qui paraissait avoir un poids bien lourd sur l'âme, sans pouvoir trouver d'expression à son anxiété. C'était Iosef.

Une fois que Gitel écoutait de nouveau à la porte pour savoir si rien ne remuait encore, Iosef lui dit tout à coup :

« Ne ferais-je pas bien d'aller chercher le médecin, ma mère ?

— Pourquoi cela ?

— C'est qu'elle a l'air de ne vouloir pas se réveiller du tout, fit-il étourdiment ; je ne sais qu'en penser.

— Tu crois cela ? dit Gitel en jetant sur son fils des regards inquiets et scrutateurs.

— Pour dormir ainsi de suite, il faut être malade. Je vais querir le docteur.

— Eh quoi ! faire une lieue à pied ! s'écria la paysanne d'un ton d'opposition. Non ! non ! ajouta-t-elle avec calme après quelques instants de réflexion, laisse-la plutôt dormir. Le sommeil est le meilleur des médecins. »

Nonobstant, la paysanne se dirigea du côté de la porte, fermement résolue à mettre fin à un si singulier état de choses. Elle appuya plus bruyamment sur le loquet et entra. Rosa était sur son séant, la tête cachée entre les deux mains, comme une personne qui vient de se réveiller à l'instant même.

« Eh bien ! lui dit Gitel d'une voix joyeuse, comment vas-tu, ma chère Rosa ? Sais-tu qu'en dormant si longtemps tu m'as vivement inquiétée ? »

La jeune fille leva lentement la tête et porta autour d'elle des regards tout étonnés.

« J'ai donc dormi bien longtemps ? demanda-t-elle en trainant les syllabes.

— Plus de vingt-quatre heures, mon enfant ; et voilà qu'il fait de nouveau nuit.

— Mais j'ai encore sommeil, » répondit Rosalie après une pause.

Et elle se mit à bâiller.

« Tu ne veux donc rien manger ? lui demanda la paysanne ; ce sera t'affaiblir à mourir. Est-ce donc *Iom Kippour*¹ aujourd'hui, pour que tu veuilles jeûner à toute force ?

¹ Le jour de réconciliation, où tout le monde prie et jeûne en Israël.

(Note du traducteur.)

— Manger? » répéta Rosalie en s'étendant de nouveau.

Et elle fit un signe de tête presque imperceptible.

La brave paysanne était prête à cette réponse. Sans réfléchir longtemps, elle courut dans la cuisine et vint apporter, après les avoir sortis du four où ils étaient restés chauds, quelques plats qu'elle avait mis de côté pour quand Rosalie serait éveillée. C'étaient là, au sens de Gitel, de vraies friandises dignes de figurer sur la table d'un comte; et en cela elle ne s'était guère trompée. Tout d'abord la jeune fille n'y toucha qu'avec une sorte de répugnance, effet du sommeil; mais bientôt après, la nature reprit son droit. Gitel remarqua avec une joie profonde que l'appétit de l'enfant était tout à fait celui d'une personne *bien portante*, et elle crut que le mieux était de n'interrompre Rosalie ni par des questions ni par des réponses. De son côté, Rosalie ne paraissait pas avoir grande envie de parler. Aussi le petit repas avait-il disparu en un clin d'œil, à la grande satisfaction de la paysanne, qui se sentait désormais délivrée de la peur de voir l'enfant *se laisser mourir de faim*.

« As-tu assez mangé, ma chère Rose? » et la demande était superflue.

Pour toute réponse, Rosalie fit un léger signe de tête et étendit la main vers le livre qui gisait sur l'oreiller.

« Mais que veux-tu faire à présent? s'écria la paysanne véritablement effrayée.

— Ce que je veux faire? je veux lire, » répondit la jeune fille avec indifférence, et elle se mit à feuilleter le livre.

Gitel sentit tout son sang affluer vers son cœur. Elle devint pourpre. C'était l'effet de la colère que venait d'exciter dans tout son être le désir inconsideré de la jeune fille. Néanmoins, la crainte de blesser l'enfant de son amie était si forte chez elle, qu'elle trouva en elle-même la force nécessaire pour maîtriser son premier transport.

« Mon enfant, dit-elle avec un calme apparent, dans ma maison on éteint toutes les lumières au moment où l'on se couche. »

Rosalie la regardait d'un air étonné; elle ne comprenait pas le moins du monde ce qu'il y avait de commun entre les lumières de la maison de Gitel et son livre à elle.

« Tu pourras lire quand tu voudras, ajouta Gitel en guise d'éclaircissement, mais pas maintenant. Dieu a créé la nuit pour qu'on se repose et non pour qu'on s'épuise et qu'on se gâte les yeux. J'ignore, il est vrai, le contenu de ce livre; mais quelque beau qu'il puisse être, ce qu'il y a de bien plus beau encore, surtout pour une jeune fille, c'est la santé; et toi, ma chère enfant, tu ne jouis pas d'une bonne santé.

— Je ne suis pas malade, répliqua Rosalie avec humeur, et d'ailleurs ma mère ne m'a jamais défendu la lecture.

— Ta mère ! s'écria la paysanne avec animation ; ta mère, avec tout son argent, n'est qu'une pauvre veuve qui n'a pas le temps de s'occuper de toi. Elle a été obligée de te céder et de suivre en tout ta volonté. De là vient, chère enfant, le mauvais état de ta santé. Crois-moi, Rosalie chérie, je m'entends en tout cela, car j'ai élevé bien des enfants. Pour le moment, c'est moi qui suis ta mère ; on t'a confiée à mes soins. Je te le dis, mon enfant, comme je le pense ; nous sommes des paysans, et chez nous on n'y regarde pas de si près et on ne pèse pas chaque mot ; chez nous, l'enfant écoute la voix de sa mère sans résister, et si la mère ordonne quelque chose, l'enfant doit garder le silence et se dire : Ma mère doit mieux savoir ce qu'elle fait que moi. Que deviendrait donc le monde si les enfants voulaient régenter les vieilles gens ? Car enfin, ma chère Rosalie, je suis, moi, une vieille femme, et je remplace ici ta mère. Quand j'avais ton âge, je ne savais rien de rien ; et certes, ton petit doigt en sait plus long que tout ce que j'ai appris toute ma vie durant. Ce n'est cependant pas une raison pour croire que je ne sache pas ce qui t'est bon maintenant ; ainsi donc, ma chère enfant, obéis-moi ; crois-le bien, tu ne t'en repen-tiras pas. »

La jeune fille avait écouté le long discours de notre Gitel sans dire un mot ; et quand celle-ci se fut arrêtée plutôt par épuisement que par manque de matière à sermon, Rosalie serra le livre contre elle comme si elle eût craint qu'on ne le lui arrachât ; elle regardait avec cela tout droit devant elle, sans jeter les yeux sur sa si sincère conseillère.

« C'est tout ce que tu as à me répondre ? lui demanda Gitel après quelques instants pendant lesquels elle avait regardé fixement la jeune fille.

— Ma mère ne me l'a pas défendu, répondit enfin Rosalie, et elle serra plus fortement encore le livre contre elle.

— Eh bien, moi, je te le défends ! » exclama la paysanne d'une voix retentissante, et avec un mouvement rapide, elle lui arracha violemment le livre.

Rosalie, tout étonnée de cet acte inouï, écarquilla tout d'abord les yeux pour regarder la paysanne, puis elle s'affaissa sur elle-même et se mit à pleurer.

« C'est bien ! c'est bien ! je saurai justifier ma conduite devant Dieu et devant ta mère, » fit la paysanne, tout entière encore à la violence de son acte, et elle s'apprêta à sortir.

Mais, arrivée à la porte, elle faillit revenir sur ses pas; les pleurs de la jeune fille lui navraient le cœur. Pent-être aussi se demandait-elle avec frayeur si elle avait le droit de traiter cette jeune fille avec une telle rigueur et un si souverain despotisme; mais une voix plus puissante semblait lui crier du fond de sa conscience : « Va toujours, Gitel, ne te laisse pas détourner de ton but; tu peux justifier ton action aux yeux de tous. »

Là-dessus elle s'éloigna, emportant le livre avec elle.

VI.

EN PLEIN JOUR.

La paysanne savait bien qu'elle avait été trop loin; elle s'était, en effet, arrogé des droits qui n'appartenaient qu'à la véritable mère. Néanmoins, elle ne se repentit en rien de son action. Les larmes de la jeune fille lui brûlaient le cœur, il est vrai, et pourtant elle se serait bien gardée de lui rendre son livre, le lui eût-on racheté au poids de l'or. C'est qu'aussi bien, ce n'était pas pour lire les livres qu'on avait envoyé la jeune fille à la campagne. Elle devait, avant tout, recouvrer la santé, et c'est dans ce but qu'on la lui avait confiée. Elle avait donc agi comme toute autre mère aurait agi à sa place.

C'est ainsi que Gitel cherchait à répondre à certains reproches qui, de temps à autre, prenaient la parole dans son propre cœur, au sujet de sa récente conduite avec la jeune fille; et il s'ensuivait une sorte de satisfaction qui ressemblait à un véritable triomphe; et ce doux sentiment remplissait son âme tout entière.

« Mieux vaut, après tout, qu'elle pleure maintenant que plus tard, se disait-elle en allant elle-même se coucher. Hannelé est une pauvre veuve qui ne sait où donner de la tête; elle fait apprendre à son enfant le français et Dieu sait quoi encore; mais ce qu'elle a négligé, hélas! de lui faire enseigner à temps, c'est la soumission, l'obéissance. On ne s'en aperçoit que trop bien aujourd'hui; mais il est peut-être trop tard, et le pli est pris. »

Cette nuit, la paysanne dorait du sommeil calme et tranquille de ceux dont la conscience est sans reproche.

Mais le matin, au moment où elle ouvrit son gros livre de prières, elle laissa échapper plus d'un profond soupir vers Celui à qui elle adressait de saintes paroles. Maintenant seulement elle envisageait le passé dans toutes ses conséquences; et comme toute prière est un acte

d'humiliation devant le Très-Puissant, la paysanne vint à penser à son action d'hier; elle en avait pu, pendant la nuit, prendre la responsabilité, mais en ce moment cette autre pensée venait l'assiéger : elle avait été trop loin; comment pourrait-elle se justifier jamais? Malgré cela, elle était profondément convaincue que, la chose une fois commencée, il fallait continuer et la mener à bonne fin : c'est afin de réussir dans son projet qu'elle demandait le secours de Dieu. Elle s'en rapportait donc à lui pour tout le reste.

Faut-il le dire? la bonne paysanne éprouvait une certaine honte à reparaitre sous les yeux de Rosalie. Elle se demandait avec anxiété comment elle devait s'y prendre pour se représenter devant la jeune fille. Prendrait-elle un ton sévère? ou bien lui parlerait-elle le doux langage de la réconciliation? Elle cherchait une solution à son embarras, et plus elle cherchait, moins elle trouvait le moyen d'en sortir convenablement. Jamais la paysanne ne s'était trouvée dans une telle perplexité; dissimuler, cela ne lui était pas possible; pour la première fois dans sa vie elle sentit s'éveiller en elle une puissance de volonté dont elle n'avait jamais eu à faire usage au milieu des paisibles événements de sa vie simple et rustique.

Mais cette disposition d'esprit fut de courte durée; elle disparut, en effet, devant cette autre pensée : Eh quoi? en supposant que la jeune fille, irritée de se voir traitée comme elle l'avait été le jour même de son arrivée, eût pris la résolution de s'en retourner chez elle, Gitel aurait-elle le pouvoir et le droit de la retenir? La paysanne s'attendait donc à voir Rosalie l'aborder tout aussitôt avec cette résolution. En pouvait-il être autrement?

Qu'y avait-il à lui répondre, en ce cas? Elle pouvait lui répondre qu'elle ne lui permettrait pas de s'en retourner avant d'avoir reçu des ordres formels de sa mère. Sur ce point, Gitel était résolue. Elle n'avait pour cela qu'à prononcer le mot : Non, sur un ton sévère. Mais dans le cas où Rosalie refuserait d'obéir, fallait-il alors la retenir de force, et faire de sa propre maison une prison pour une pauvre âme qui s'y ennuerait mortellement? Bien des personnes, d'un caractère moins bien trompé que celui de notre paysanne, se seraient effrayées de cette perspective et auraient cherché le moyen de sortir le plus tôt possible d'une situation aussi embarrassante. Mais une nature aussi vigoureuse que celle de notre Gitel puisait de nouvelles forces dans les obstacles mêmes qu'elle rencontrait. La seule pensée de trouver de la résistance chez la jeune fille échauffait le sang de Gitel et lui faisait regarder en face sa résolution si profondément morale. Toutes les mères sont solidaires

les unes des autres! elle ne dit pas cela, mais au fond elle le pensait : « Ce qui n'a pas réussi à l'une, c'est à une autre à l'essayer. » C'était là précisément la situation où se trouvait Gitel la paysanne. Tout sentiment de crainte et de timidité avait maintenant disparu chez elle; et la tête haute, la paysanne traversa la cour pour se rendre au jardin. C'est là-bas, sur le banc placé sous le crisier où elle avait l'habitude de s'asseoir, qu'elle voulait attendre Rosalie. C'est là qu'elle voulait faire appeler la jeune fille, pour lui tenir le langage qu'il convenait.

Mais quel ne fut pas son étonnement lorsqu'à son entrée dans le jardin, elle aperçut Rosalie assise sur le banc même près du cerisier, où précisément elle avait voulu la faire appeler! Elle n'en crut pas ses yeux; était-ce un rêve? et elle regarda encore une fois et de plus près; c'était bien la jeune fille qui lui tournait en ce moment le dos et tenait sa tête entre ses deux mains, dans la même attitude où elle l'avait quittée la veille. A ce spectacle, Gitel fut profondément touchée; elle s'était attendue à la voir bouder et résister, et voilà qu'elle la trouvait maintenant dans des dispositions tout autres.

« Ma chère Rosalie! » ne put-elle s'empêcher de s'écrier sur le ton le plus tendre.

A ce mot, la jeune fille laissa tomber ses mains et elle se mit à regarder autour d'elle. Mais à peine avait-elle aperçu la paysanne, qu'elle cacha de nouveau sa tête dans ses mains. En même temps, on aurait cru qu'elle pleurait.

« Ma chère Rosalie! » s'écria encore une fois la paysanne, et elle s'était approchée tout à fait.

Malgré cette appellation si tendre, la jeune fille ne sortit pas de son attitude; elle demeura assise sur le banc et n'alla pas à la rencontre de la paysanne.

« Est-ce que tu m'en veux, Rosalie? » dit Gitel, et elle posa sa main sur la tête de la jeune fille.

En se sentant touchée ainsi, Rosalie tressaillit.

« Moi, vous en vouloir! fit-elle en sanglotant, et elle ôta les mains de son visage; cette nuit m'a complètement transformée.

— Mon enfant! ma chère enfant! s'écria la paysanne d'une voix sortie des profondeurs de son cœur et dont le son était de ceux que nous laissons échapper ou dans l'excès de la joie ou dans celui de la douleur.

— Cette nuit m'a tout à fait transformée, » répéta Rosalie; et cet aveu de la jeune fille était empreint d'une telle véracité qu'il aurait convaincu les plus incrédules.

Les paroles manquèrent à la paysanne pour exprimer ce qu'elle éprouvait en ce moment. Sa main, qui reposait toujours sur la tête de Rosalie, tremblait; ses lèvres tremblaient de même, et son cœur palpitait sous l'impression de tout ce qu'elle venait d'entendre.

« Bonté divine! exclama-t-elle enfin du fond de son être, j'ai donc été assez heureuse pour voir se réaliser ce que je n'aurais jamais osé espérer! Non, vraiment, je ne mérite pas une si grande faveur. »

Puis, elle ajouta quelques instants après :

« Que s'est-il donc passé, ma chère Rosalie? conte-moi cela, voyons; j'avais cru, moi, que tu ne voulais pas rester avec nous, et que tu désirais t'en retourner; et voilà que tu me parles de ce ton-là!

— A moins que vous ne me renvoyiez, je ne partirai pas, répondit Rosalie en levant ses yeux vers la paysanne.

— Bonté divine! s'écria Gitel de toute la force de sa voix, te renvoyer! mais nous tenons à te garder comme on garde un lingot d'or! Voyons, veux-tu me rendre un service?

— Quel service? dit Rosalie en souriant.

— Parle-moi.

— Ma mère! dit la jeune fille avec une grande vérité de sentiment, et elle tourna du côté de la paysanne son charmant et gracieux visage.

— Oui, je suis ta mère, et toi tu es mon enfant, ma fille, » répliqua la paysanne avec une profonde émotion.

Et elle dut se laisser tomber sur le banc. Cette femme, d'ordinaire si forte, se sentait maintenant envahie par une faiblesse inaccoutumée. Elle mit ensuite la main de la jeune fille dans la sienne et la tint enlacée de la sorte pendant plusieurs minutes.

« Et maintenant, ma chère Rosalie, ajouta-t-elle bientôt, que s'est-il donc passé en toi? Dis-le-moi; comment se fait-il que tu aies changé tout d'un coup? En vérité, il me semble avoir été témoin d'un prodige.

— Je suis toute honteuse, ma mère, répondit Rosalie en baissant les yeux. Quand tu m'as eu quittée hier au soir, je croyais que je n'y survivrais pas; j'ai failli, en effet, mourir de honte. Car jamais personne ne m'avait encore parlé de la sorte, pas même ma propre mère, elle surtout; et personne autre non plus ne se serait permis de me refuser, à plus forte raison de m'enlever quelque chose. De tout temps, on n'avait cherché qu'à m'être agréable; jamais on ne m'avait adressé une parole sérieuse, comme si on eût craint de me faire de la peine. Faut-il s'étonner, après cela, que j'aie été gâtée comme je le suis? Toi, ma mère, tu as osé la première me parler sur un ton qu'on aurait toujours dû prendre avec moi. Eh quoi! ne vous ai-je pas tous offensés dès

mon entrée chez vous? Je me suis enfuie loin de ton mari comme s'il eût été mon domestique, et que moi je fusse une princesse. Je n'ai pas été moins inconvenante envers ton fils.

— Comment cela? » demanda Gitel.

Le visage de la jeune fille se couvrit d'une rougeur subite, mais qui échappa à la paysanne.

« Oui, je vous ai tous blessés et offensés; et toi surtout, ma mère, toi qui m'avais fait un accueil si cordial. Mais tu n'y as pas fait autrement attention, et tu as eu le courage de m'attaquer par le bon côté. Personne encore ne s'était avisé de me redresser de la sorte; tu m'as arraché mon livre.

— Ne parlons plus de ça, ma chère Rosalie, répondit Gitel, et elle eut presque l'air de s'excuser, ne parlons plus de cela! je t'ai arraché ton livre parce que je ne voulais pas t'y voir lire pendant la nuit.

— Non, non, ma mère, je ne dois pas plus lire le jour que la nuit. Mes livres ne sont pas faits pour être lus ici; j'ai eu tort de les emporter avec moi; à quoi peuvent-ils me servir au village? Ce ne sont pas les livres qui me rendront la santé. »

C'est ainsi que cette jeune fille s'accusait elle-même; c'est ainsi que s'humiliait une nature jusque-là si arrogante, si opiniâtre, si gâtée. Personne n'aurait été en état de dire le motif de cette transformation; la jeune fille elle-même l'ignorait. Rosalie avait découvert dans son propre cœur un véritable trésor.... Ce trésor brillait maintenant au grand jour.

« C'est bien, c'est bien, répéta Gitel; tu n'as qu'une chose à faire, c'est de recouvrer la santé.

— Mais, ma mère, répondit Rosalie, je ne suis plus malade. »

Traduit de l'allemand par M. AUGUSTE WIDAL.

(La suite à la prochaine livraison.)

LES DIEUX DE LA GRÈCE ANTIQUE.

Griechische Mythologie, von L. PRELLER. I. Band, Theogonie und Götter.
2^e éd., Berlin, 1860, librairie de Weidmann.

Le travail que nous offrons ici à nos lecteurs n'a pas de prétention scientifique. Son but est de résumer aussi clairement que possible les résultats les plus solides de la science des mythologies antiques, étudiée dans l'une de ses divisions les plus intéressantes, qui est celle aussi que nous connaissons le mieux.

Nous procédons dans nos idées religieuses de la Grèce et de l'Orient sémitique. Celui-ci n'a pas de mythologie à nous offrir, ou plutôt c'est précisément par ce qu'il a d'anti-mythologique qu'il nous plaît et nous inspire le plus. Le peu qu'il a de mythologie est encore mal connu, et le peu qu'on en connaît est tout simplement épouvantable. Serait-ce en vertu de l'axiome : *Corruptio optimi pessima*, la corruption du bien est pire que le mal même ? Question encore ouverte. La mythologie grecque, au contraire, a sur toutes les autres l'avantage d'être celle que les beaux-arts et les belles-lettres ont popularisée de préférence. C'est elle qui forme, à vrai dire, le terrain sur lequel nous sommes devenus nous-mêmes monothéistes et chrétiens. Le paganisme celtique avait à peu près disparu quand le christianisme se répandit dans les Gaules. Une mythologie romaine, mais toute hellénisée, lui avait succédé. On peut dire qu'il en est de la mythologie grecque comme de la statuaire, de l'architecture, de la philosophie de l'antiquité. C'est elle qui, pour le grand nombre, est la *mythologie*. Cela n'a rien d'étonnant. L'esprit grec, dans toutes ses productions de l'ordre intellectuel et moral, a réalisé la perfection relative à laquelle pouvait atteindre, dans l'antiquité, la grande race aryenne dont nous descendons presque tous dans l'Europe ancienne et moderne. Je ne sais pas s'il sera jamais facile aux hommes du Midi de goûter beaucoup les

beautés, fort réelles cependant, des mythologies scandinave et germanique. Celle de l'Inde, malgré son exubérante richesse et sa poésie, a toujours pour nous je ne sais quoi de mou, d'énervant, de monotone ou de délirant qui lasse très-vite ceux que le goût proprement dit des recherches érudites ne retient pas au fond de ses inextricables jangles. La mythologie grecque, au contraire, est nôtre comme celle de tous nos peuples-frères. C'est pourquoi c'est par elle qu'il faut débiter, si l'on veut s'initier à l'intelligence des religions du passé.

L'ouvrage de M. Preller est en ce sens un véritable mystagogue, un excellent initiateur, et nous le recommandons vivement aux personnes qu'effrayeraient peut-être les savants travaux du genre de ceux que MM. Guigniaut et Maury ont publiés en France. Sous une forme resserrée, méthodique, très-colorée cependant, et pleine d'entrain, il expose avec beaucoup de savoir et de clarté le point d'arrivée actuel de la science mythologique pour ce qui concerne la Grèce. On lui a reproché, dans cette *Revue* même et avec raison, de n'avoir pas profité autant qu'il aurait pu le faire des découvertes récentes de la mythologie comparée. On entend par là cette étude des mythologies qui, s'appuyant sur l'unité originelle de race et de langue de tous les peuples aryens (Indiens, Persans, Slaves, Germains, Celtes, Grecs, Romains, Ibères, etc.), découvre le sens primitif des mythes et des divinités antiques, en recherchant les affinités essentielles qui relient et éclairent l'une par l'autre les religions spéciales à chacun de ces peuples. Cependant, et tout en regrettant cette lacune dans certaines parties de son ouvrage, nous ferons valoir, en faveur de M. Preller, que la mythologie comparée a besoin elle-même de l'étude approfondie et en quelque sorte exclusive des mythologies particulières. On peut s'égarer aussi facilement en identifiant qu'en distinguant trop. D'ailleurs, il est facile de voir qu'un grand nombre de mythes grecs sont nés sur les lieux mêmes : la preuve en est qu'ils sont la reproduction frappante, même reconnaissable aujourd'hui encore en plus d'un endroit, de la nature locale. Sur le fond commun des mythologies aryennes, la Grèce a engendré une mythologie qui est bien à elle et ne pouvait naître que chez elle, étant le produit combiné d'un esprit et d'une nature qui ne se sont rencontrés que sur son sol.

Le premier volume de cette seconde édition, celui dont nous désirons nous occuper cette fois, en attendant le second, qui va paraître, est consacré à ce qu'on appelle ordinairement les grands dieux de la Grèce et à leur entourage immédiat. Nous tâcherons, en le prenant pour guide principal, de donner une idée de ce que signifient essen-

tiellement ces divinités et les récits mythiques dont elles sont le centre ou l'occasion, ce qui nous permettra de nous former une notion approchante de leur genèse; approchante, disons-nous, car il faut probablement renoncer à la prétention de ramener à des catégories parfaitement précises ces générations spontanées où l'ingénuité et la fantaisie primitives se sont donné une si large carrière. Mais, auparavant, il sera bon d'énoncer quelques considérations préliminaires indispensables à la claire intelligence de ce qui suivra.

I.

Nous partons de la supposition que la mythologie des pensionnats, des lycées et des traités à l'usage de la jeunesse, est connue sous sa forme conventionnelle, fort peu véridique, mais dans l'espèce à peu près inévitable¹. Ici déjà se présente une grande illusion qu'il faut dissiper.

Les chrétiens ont longtemps appliqué à l'étude des religions leurs notions d'unité religieuse et de systématisation dogmatique. Cette fausse manière de les envisager était d'autant plus pardonnable que les païens eux-mêmes, dans les derniers siècles du paganisme, avaient cherché à organiser méthodiquement les légendes et les croyances de la haute antiquité, soit qu'ils crussent y découvrir un système primitif de philosophie symbolique, comme ce fut le cas, par exemple, des néo-platoniciens; soit que, comme Ovide, ils eussent choisi un certain nombre et un certain genre de mythes pour thème exclusif de leurs descriptions poétiques. Il en résulta que la postérité fut induite à considérer comme la *religion* des Grecs et des Romains ce qui n'était qu'un choix ou une organisation arbitraire de matériaux à la production desquels avaient présidé toutes les facultés humaines, excepté la logique et la recherche de l'unité. Il est vrai qu'en Grèce surtout, des ouvrages remontant beaucoup plus haut encore avaient, jusqu'à un certain point, donné l'exemple de ce travail de raccordement réfléchi. Ainsi, la *Théogonie* d'Hésiode peut être considérée comme un essai de ce genre. Mais, on ne saurait trop le redire, il n'y eut jamais dans ces

¹ Le but modeste de ce travail fait aussi que, pour être plus facilement compris de tous nos lecteurs, nous conservons les noms ordinaires que la mythologie de convention attribue aux dieux de la Grèce. Ce sont des noms latins que, lors de l'invasion des idées helléniques, Rome reporta sur les divinités grecques, qui supplantèrent peu à peu les siennes. Il est vrai qu'elles étaient, sinon sœurs, du moins cousines germaines.

poèmes, et d'autres semblables, rien de canonique, rien qui fût loi pour tout le monde. L'absence d'un sacerdoce général s'opposa toujours à la constitution d'une orthodoxie mythologique, et la légende religieuse des Grecs conserva jusqu'à la fin le caractère flottant, malléable, qu'elle devait à ses conditions d'origine.

Cependant il y eut en fait des dieux, des cultes et des mythes qui eurent de très-bonne heure, ou qui acquirent par la suite une sorte de catholicité hellénique. Comment leur mélange confus nous est-il parvenu avec une certaine apparence d'ordre et de fixité relative? Ce fut l'œuvre des siècles bien plutôt que le résultat d'entreprises volontaires. Primitivement, outre le fond commun, mais assez mince, provenant de la communauté d'origine, chaque tribu grecque avait ses dieux et sa mythologie. Le nombre des divinités et des légendes païennes que nous connaissons est presque effrayant. Mais ce nombre serait bien plus grand encore s'il nous était possible de cataloguer toutes les mythologies locales qui durent fleurir dans chaque peuplade grecque aux temps anté-historiques. Dispersées dans les îles de l'Archipel et dans l'échiquier nettement découpé des bassins de la Grèce continentale, ces peuplades durent vivre pendant un temps assez long repliées sur elles-mêmes et sans communications habituelles. Mais l'accroissement de la population, les guerres, les invasions, changèrent cet état de choses. Il se forma des États conquérants ou absorbants, comme l'Argolide, la vieille Thèbes, l'empire troyen, etc., dont la prépondérance s'étendit à leur mythologie particulière, et lui valut une expansion considérable. La même conséquence résulta du développement des États colonisateurs. Tandis que les Pélasges conservaient leurs divinités agricoles et personnifiant la terre, les Ioniens colportaient dans leurs nombreux établissements leurs dieux maritimes, et les Doriens leurs dieux célestes. Il est bien entendu que cette distinction n'est que relative. Puis il y eut des sanctuaires en possession d'une vénération plus ou moins générale, lieux de pèlerinage, oracles renommés, anciens lieux de culte des tribus émigrées, centres de confédération, Dodone, Olympe, Délos, Delphes, Athènes, le mont Lycée, etc., dont la tradition acquit naturellement une prééminence incontestée. Enfin la poésie populaire et les épopées y contribuèrent beaucoup. Déjà les chants que les trouvères de la Grèce primitive, les aèdes, improvisaient ou répétaient dans les cours des anactes ou chefs de peuplades, avaient constitué une sorte de légende hellénique, lorsque les grands poèmes, l'Illiade et l'Odyssée, quelle que soit leur origine, plus tard les hymnes homériques et pindariques, les chants d'Hésiode, enfin les drames

classiques, lui donnèrent aux yeux de la postérité une apparence de fixation définitive. C'est ainsi que tel nom local de divinité devint insensiblement celui d'une divinité généralement reconnue. Souvent aussi les divinités locales devinrent de simples surnoms ou attributs, ou des subordonnées d'une divinité similaire parvenue à l'universalité grecque. Quelquefois elles purent subsister indépendantes à côté de divinités toutes semblables, mais bien plus répandues, sans qu'on cherchât même à savoir dans quel rapport elles étaient ensemble. D'autres fois, au contraire, on fit une légende prolongée en amalgamant les mythes locaux analogues, signifiant au fond la même chose, mais que l'on considéra comme autant d'événements distincts. La longue et peu édifiante histoire des amours de Jupiter n'a pas d'autre cause. A l'origine, Héra, ou Junon, n'était rien de plus, au point de vue conjugal, que Mala, Latone, Dioné, Lédà, Sémélé, etc., divinités locales regardées primitivement comme les épouses du dieu fécondateur et organisateur de la nature. Mais le nom et le culte de Junon étant devenus prépondérants par toute la Grèce, les autres épouses descendirent au rang inférieur de concubines fort mal vues de la dame en titre du logis, maltraitées par elle, et qui pourtant ne disparurent pas entièrement de la cour divine.

Car c'est encore un de ces caractères du paganisme que notre éducation chrétienne rend difficiles à comprendre : cette prééminence progressive de certaines divinités sur les autres n'eut jamais rien de dogmatique, jamais rien d'exclusif. L'esprit païen put se mouvoir sans gêne au milieu de traditions contradictoires qu'il accumulait ou qu'il soudait ensemble, ne se demandant jamais si l'acceptation de l'une n'équivalait pas au rejet de l'autre. A chaque instant, par exemple, nous rencontrons un dieu ou une déesse doués d'attributs tellement vastes, tellement sublimes, qu'on serait tenté de croire qu'on se trouve en face d'un Dieu absolu et parfait : mais voici que l'instant d'après on revoit les mêmes attributs, tout aussi vastes, tout aussi sublimes, reconnus à une divinité différente. C'est ce qui a induit si fréquemment en erreur ceux qui s'imaginaient toujours découvrir un monothéisme implicite dans les symboles et les légendes du polythéisme. Au fait, quelque chose d'analogue se passe de nos jours chez les convertis chinois, malais, indiens, qui joignent à leurs croyances indigènes, avec une étonnante facilité, l'observation de rites chrétiens, la profession même de doctrines chrétiennes, sans se rendre un compte bien clair de l'antagonisme des deux religions entre lesquelles ils partagent leur vie. Il est vrai que c'est le côté le plus païen de la tradition chré-

tienne qui leur est présenté et qui facilite cette confusion. C'est à peu près de la même manière qu'au milieu des multitudes catholiques certains saints deviennent l'objet d'un culte presque exclusif, d'une popularité sans rivale, sans que l'on entende oublier pour cela ni offenser les autres. Je crois qu'on a beaucoup exagéré ce qu'on a appelé la grande tolérance du paganisme. Le fait est que, comme toutes les religions, il tendit à repousser ce qui lui était essentiellement contraire. Toute religion envahissante au nom d'une vérité éternelle lui fut suspecte et bientôt odieuse. Il respecta le judaïsme en Judée, comme religion nationale et locale, que du reste il ne comprenait guère, mais il s'en défia beaucoup dès qu'il la vit faire des conquêtes à ses dépens. Ce fut aussi ce qui le rendit intolérant contre le christianisme. De même le paganisme indien finit par persécuter et par expulser des territoires où il dominait, le bouddhisme qui menaçait de le supplanter par voie de conquête morale. Ce fut enfin l'accommodation des philosophes, et l'extrême petit nombre de ceux qui pouvaient connaître leurs enseignements, qui protégèrent la philosophie antique; et l'on sait, du reste, que ceux des penseurs dont les vues antitraditionnelles furent connues ou soupçonnées du vulgaire, ne jouirent pas fort tranquillement de la liberté qu'ils s'étaient arrogée. Mais il est vrai de dire que le polythéisme gréco-romain précéda nos découvertes scientifiques par le sentiment instinctif qu'il eut d'être, au fond, beaucoup plus un que ses formes incohérentes ne l'eussent laissé supposer. C'était la nature plus ou moins dégrossie, plus ou moins humanisée, mais toujours la nature et ses phénomènes les plus frappants qu'il retrouvait dans les mythes les plus divers, en Grèce, en Italie, en Asie, en Égypte, même en Gaule, où le druidisme ne fut extirpé par la violence que parce qu'il alimentait l'esprit d'indépendance nationale. Sous chaque divinité, locale ou étrangère, pourvu qu'elle fût seulement locale ou étrangère et qu'elle n'aspirât pas à la dignité de divinité absolue, le païen reconnaissait un *τι θεῖον*, un pouvoir divin, différent quant au nom, mais au fond parent de ce qu'il adorait lui-même, et c'est par exception, le plus souvent à leur grand dommage, que les vainqueurs manquèrent de respect pour les dieux des vaincus. Rien, par exemple, dans l'histoire du paganisme, qui rappelle la haine vigoureuse que les adorateurs de Jehovah vouèrent à ceux du Veau d'or, lequel n'était pourtant qu'une forme inférieure de la même conception de la Divinité. Rien, dans les sentiments des dieux grecs et romains, d'analogue à celui que le monothéisme sémitique définit si bien quand il enseigna le dieu *jalous* qui punissait comme la plus grave des offenses la

moindre infraction à l'ordre de l'adorer lui seul. Les dieux de la Grèce antique ne veulent pas être offensés ni insultés. Ils sont même colériques et très-vindictifs. Mais on ne les offense pas en adorant leurs égaux ou leurs inférieurs. Les jalousies de Junon sont des jalousies de femme mariée, mais nullement de déesse offensée, et ses adorateurs peuvent en toute sécurité porter leur encens sur les autels de ses rivales, pourvu que son auguste époux ne les imite pas.

L'unité du paganisme, disons-nous, c'est qu'il est la religion, le culte de la nature. Cela ne peut plus être révoqué en doute. Déjà les mythes grecs et romains, dans leur isolement, eussent autorisé la réduction de la religion qu'ils représentent, à ce principe essentiel; mais la mythologie comparée, forte des découvertes philologiques de ces dernières années, l'a élevée à la hauteur de l'évidence. Il est inutile de chercher des explications artificielles et tourmentées pour ce qui s'explique de soi-même. Les vieux polythéismes ne sont ni une philosophie symbolique, ainsi que les Alexandrins se l'imaginèrent, — ni une invention du démon, comme la théologie traditionnelle l'a soutenu, — ni un tissu de mensonges intéressés tramés par les prêtres, comme on le disait au siècle dernier, — ni une corruption des enseignements conservés purs dans les livres bibliques, comme d'honnêtes écrivains le croient encore aujourd'hui. Les temps de naïveté enfantine dans lesquels ils plongent par leurs racines et même par leurs mythes les plus généralement répandus, sont tout ce qu'on peut concevoir de plus opposé à toute spéculation métaphysique, à toute espèce de complot infernal ou sacerdotal, et ce n'est pas seulement par le degré de pureté que les croyances païennes diffèrent des enseignements bibliques, c'est encore par l'abîme qui sépare les deux conceptions du monde qu'ils représentent respectivement. Dans la Bible, dans le monothéisme sémitique, c'est Dieu qui a fait le monde : dans la mythologie polythéiste, c'est le monde qui a fait les dieux. Ce qui est commun à l'un et à l'autre, c'est la nature humaine et sa tendance religieuse; mais tandis que d'un côté, en vertu d'une aptitude merveilleuse et qu'on n'a jamais expliquée autrement qu'en la constatant, cette tendance religieuse trouva son objet dans *le Fort* dont elle conçut l'existence à part de tout ce qui était visible et tangible; de l'autre, elle s'appliqua ingénûment à ce qui était tout près d'elle, et lui faisait l'effet d'être prodigieusement puissant et intelligent. Il est beaucoup plus facile de s'expliquer cette seconde direction que la première. Il faut à l'homme, pour qu'il adore, un Dieu personnel, c'est-à-dire conscient. Il se peut que la philosophie voie des objections graves

dans l'idée d'appliquer la notion de la personnalité à l'Être infini. Ce qui est certain, c'est que l'homme n'a jamais adoré, n'a jamais pu adorer que des êtres personnels, ou du moins qu'il croyait tels. Or l'humanité primitive, comme tout enfant qui vient au monde, n'a guère vu que des personnes dans les phénomènes naturels qui frappaient ses yeux à peine ouverts. Le ciel et les astres, les arbres et les sources, les montagnes et la mer, ont été pour elle des êtres animés, doués de conscience et de volonté. La cascade qui tombait bondissante dans la plaine en fleurs lui a fait l'effet d'une jeune fille qui courait en laissant flotter son voile blanc sur le flanc des collines. Les nuages de l'aurore ont été pour elle de beaux troupeaux de bœufs ou d'agneaux aux toisons merveilleuses. Les flots de la mer agitée lui sont apparus sous forme de chevaux aux croupes onduleuses, qui se poursuivaient sans fin. Et qu'on ne s'imagine pas qu'une fois impressionnée par une analogie déterminée dans sa perception d'un objet naturel, elle en soit restée à cette première image. Comme à l'enfant, l'idée de la permanence identique d'une même chose sous des apparences variées ne lui est venue qu'assez tard. Le même phénomène a pu passer pour plusieurs êtres différents, pour peu que son apparence présentât quelques variations ou même que, sans changer de forme, il se prêtât à plusieurs analogies. Le ciel brillant, selon qu'il se manifeste dans sa fixité ou qu'il reparait après l'orage qui l'a obscurci, est Jupiter ou Minerve. Le soleil, dans son cours annuel, ou bien dans sa course quotidienne, ou bien encore dans ses écarts de conduite, lorsqu'il menace de brûler la terre, engendrera trois divinités à la fois semblables et distinctes, Apollon, Hélios et Phaéton. C'est encore la même naïveté de conception qui transforme un événement fréquent ou périodique en une histoire divine qui s'est passée une fois pour toutes et qui devient partie intégrante de la légende mythologique. Il semble que Jupiter n'a fait sortir qu'une fois Minerve de son cerveau, qu'Hermès ou Mercure n'a dérobé les troupeaux d'Apollon que le jour de sa naissance. Pourtant, presque toutes les fois qu'un orage éclate ou que le soleil se couche, on devrait raconter la même histoire. Nous verrons, chemin faisant, de nombreux exemples de cette transformation d'un fait qui se réitère à chaque instant, en un événement unique, et la mythologie lui doit plusieurs de ses plus jolis contes. En revanche elle a conservé sous forme d'histoires nombreuses et distinctes, la même série de faits se succédant nécessairement et régulièrement. Ainsi, la brillante floraison de la terre au printemps, sitôt flétrie par les ardeurs de l'été, l'éclat rayonnant de la belle saison, sitôt remplacé par la

tristesse de l'hiver, ont donné naissance à plus de cent romans mythologiques, racontant tous la même chose en termes différents.

Ce qui a retardé la découverte du caractère tout à fait *naturel* de la mythologie antique, ce qui pourrait même soulever des objections dans l'esprit de nos lecteurs, si nous ne les prévenions pas, c'est que les dieux de la Grèce, tels qu'ils nous sont parvenus, sont décidément autre chose que des forces ou des phénomènes de la nature. Ce sont des hommes dans toute l'énergie de ce terme, des hommes très-forts, très-beaux, très-puissants, et chez qui l'esprit se révèle dans toute sa richesse intellectuelle et esthétique. Cela est incontestable, mais de même que le développement de la nature parvient lui-même, à travers une série graduée à l'infini, de l'être purement matériel à l'homme, de même la pensée religieuse de l'antiquité, après avoir personnifié les faits et les forces de la nature, les a insensiblement *humanisés* de manière à leur ôter finalement presque toute apparence d'existence inconsciente et fatale. En réalité ce n'est qu'en Grèce que les dieux-nature sont devenus complètement des dieux-hommes, et ce ne fut qu'à une époque relativement récente que cette insensible transformation fut accomplie. De là provinrent les inimitables chefs-d'œuvre de la statuaire antique. Ailleurs qu'en Grèce, en Égypte, en Asie, dans l'Inde, les représentations plastiques des divinités nationales visent au symbole bien plus qu'à la ressemblance avec leur objet. Les idoles à douze bras de l'Hindoustan, les dieux à tête de chien et les sphinx de la vallée du Nil, les taureaux ailés et les hommes-poissons de l'Asie marquent sans doute un progrès sur des idoles plus grossières encore et plus informes, en ce sens que la forme humaine commence à se dégager confusément des formes purement animales ou fantastiques des temps antérieurs, mais ce ne sont pas encore des personnes humaines. Seule, la Grèce parvint à tailler entièrement la statue humaine dans le bloc à peine équarri ou grossièrement découpé des sanctuaires les plus antiques. Hegel a dit avec beaucoup de pénétration que l'énigme meurtrière posée par le sphinx ne put être devinée que par un Grec : le mot était l'homme. Ce fut une vieille tradition, qui survécut au paganisme lui-même, et dont profitèrent beaucoup les Pères de l'Église dans leurs controverses contre ses derniers défenseurs qui reprochaient aux chrétiens la nudité de leur culte, que les plus anciens temples étaient dépourvus d'images. Aux époques historiques il y avait encore des symboles très-révérés à cause de leur antiquité très-reculée, et qui représentaient les dieux les plus brillants de l'Olympe sous l'humble forme d'un poteau ou d'une pierre conique.

L'*humanisation* progressive des phénomènes naturels contribua parfois à dédoubler des divinités qui auraient dû n'en faire qu'une, et dont la légende se touchait par mille endroits ou même se confondait entièrement. Nous en voyons un exemple dans la distinction entre Apollon et Hélios, entre Diane et Seléné. C'est bien certainement le soleil et la lune qui ont produit respectivement ces deux couples divins; mais Hélios et Seléné, bien que devenus personnes humaines, restèrent plus près des astres, dont la lumière et la marche avaient également engendré Apollon et Diane.

Mais ce qui est significatif, c'est que jamais, en dépit de tous les développements spirituels, les dieux-hommes ne se séparèrent entièrement de leur base matérielle. Ils furent toujours nature, au moins par la plante des pieds. Ce qui nous autorise à l'affirmer, ce n'est pas seulement l'imperfection dont leur caractère moral fut toujours entaché, ce sont aussi et surtout les traits de leur figure personnelle. On sait combien les poésies grecques sont riches en épithètes accompagnant les noms des dieux. Souvent même on serait tenté d'y voir une terminologie arbitraire, n'ayant d'autre limite que la fantaisie elle-même du poète. Il n'en est rien, et l'exposition du lien quelquefois imperceptible, mais toujours réel, qui rattache les divinités grecques les plus chantées aux phénomènes naturels dont elles sont la personification, constitue l'une des parties les mieux réussies de l'ouvrage de M. Preller. Les attributs des dieux exprimés par ces épithètes sont de deux genres : il en est de matériels, il en est de moraux. Mais ce sont les premiers qui engendrent les seconds. Cette filiation rappelle tout à fait la formation des mots qui ont servi dans les langues civilisées à exprimer les idées abstraites et les phénomènes de l'ordre spirituel. Ainsi notre mot *esprit* indique immédiatement que l'on assimila au souffle invisible, facteur apparent de la vie corporelle, la force inconnue, mais révélée par ses effets, d'où proviennent la conscience, la pensée, la volonté, etc. Notre mot *apprendre* rappelle, non par son étymologie, mais par l'analogie de l'opération intellectuelle qui l'a formé, le mot sanscrit qui exprime à la fois le fait d'acquérir une connaissance nouvelle et celui de s'approprier un objet. C'est de la même manière que la forme, la destinée régulière ou les accidents apparents des phénomènes divinisés dans la mythologie ont servi de base au caractère moral qui leur a été consécutivement attribué. Ainsi Apollon doit à son origine naturelle un caractère assez contradictoire. Il est superbe, rayonnant de beauté, bienfaisant et souverainement aimable, mais malheur à ceux qu'atteignent ses flèches dorées! Il éclaire et

réchauffe les esprits et les corps, il anime le cœur du poète et remplit de pénétration celui du devin; mais s'il leur communique une trop forte dose d'influence excitante, l'extase, le délire, le transport furieux succèdent aux plus beaux chants qu'inspirait le dieu protecteur des Muses. Le soleil, ses effets physiques, son action physiologique et psychologique sont évidemment la base de son caractère plein de contrastes.

Rendons-nous compte de cette génération insensible du caractère moral d'un dieu olympien par la nature apparente du phénomène qui l'a engendré lui-même, et pour cela prenons-nous-en à celui que son rang supérieur, son culte universel, sa légende, etc., tendent à rapprocher le plus d'un dieu purement spirituel et même absolu, prenons-nous-en à Jupiter.

Jupiter ou Zeus est le ciel brillant, le ciel en général, qui préside à la marche des astres, sous l'influence duquel se rassemblent et se dissipent les nuages, brille l'éclair, gronde le tonnerre et tombent des pluies fécondantes. De cette donnée primitive proviennent les attributs suivants. Le ciel de la belle saison, joyeux et souriant, donne le Jupiter bienveillant, *μελιχίος*; le ciel d'hiver est un Jupiter courroucé, *μαίμακτος*. On comprend sur-le-champ pourquoi la foudre est son apanage. La permanence du ciel clair, malgré les bourrasques, les brouillards et les bouleversements de la nature, sa supériorité sur le monde entier des hommes et des autres dieux, font de lui le dieu suprême et très-auguste, *μέγιστος*, *κύδιος*, et en même temps le vainqueur des éléments ou des Titans révoltés. De là le Jupiter guerrier, *ἄρειος*, et le protecteur des institutions destinées à développer le courage et l'énergie (jeux olympiques, néméens, ithoméens, lycéens, etc.). Élevé au-dessus de tout, il voit tout, n'ignore rien, et rend par conséquent des oracles certains. En tant qu'ordonnateur du monde, des jours, des saisons, des années, imprimant une marche régulière aux phénomènes célestes, il est un Jupiter de la loi, physique et morale, époux de Thémis, *Θέμιστος*. Par extension de la même analogie, il est le protecteur de la loi politique et civile, *ἀγοραῖος*, *βουλαῖος*, en relations suivies avec la vierge Dicé ou Justice. C'est ainsi qu'on le regarde comme un gardien des propriétés, des limites, des lois sacrées, de l'hospitalité antique. Il est aussi le vengeur des serments violés, de l'innocence opprimée, *ἀλιτήριος*. Cependant sa pureté céleste fait de lui un dieu purificateur au physique et au moral, *καθάρσιος*, et par conséquent on peut l'apaiser par le repentir ou des rites expiatoires, *ἱκετήσιος*. Commencement de tout ce qui existe dans son empire, il mène finalement tout à bien : il est alors un Jupiter *τελειος*, et c'est en vertu de ces pro-

priétés conservatrices, bienfaisantes, salutaires, qu'il devient le Jupiter sauveur, Ζεὺς σωτήρ, en l'honneur duquel on buvait la dernière coupe du festin. On voit par cette filiation, que nous pourrions prolonger, comment le caractère naturel du ciel brillant devient insensiblement le caractère personnel et moral du plus grand des dieux.

En résumé, transformation graduelle du phénomène en un caractère humain déterminé par les analogies suggérées par son apparence ; base des divinités et des mythes constamment empruntée à la nature visible ; flexibilité indéfinie de la mythologie populaire se prêtant indifféremment à toutes les conceptions possibles du même fait naturel ; prépondérance de quelques mythologies locales finissant par amener une certaine mythologie généralement répandue, mais rien d'officiellement fixé, — tels sont les principes qui expliquent la genèse et les traits essentiels de la mythologie grecque.

Efforçons-nous maintenant de remonter à la signification originelle et dérivée des dieux les plus connus et de leurs principales légendes.

II.

1. — JUPITER.

Notre mot latin Jupiter, *Dzeus patēr*, *Diespiter*, répond au *Dyauskpitar* du vieux panthéon indien, et, sous toutes ses formes grecques, *Dis*, *Dzēn*, *Dzān*, *Dzēs*, *Deus*, *Dān*, se rattache à la racine sanscrite *div* qui signifie *briller*. C'est une divinité générale de la race pélasgique, adorée en Italie aussi bien qu'en Grèce avec les attributs de divinité suprême, bien que son culte, sa légende et même sa conception diffèrent selon les localités dans les temps primitifs. Ainsi il semble qu'au temps des Pélasges on pouvait distinguer trois Jupiters, celui de Dodone en Épire, celui du mont Lycée dans le Péloponèse, et le Jupiter crétois : le premier, considéré surtout comme dieu du tonnerre et père nourricier, dont l'arbre favori est le chêne aux glands doux ; le second, comme dieu de lumière (d'où le nom lui-même du Lycée, dont la racine a donné naissance au latin *lux* et au grec λεῦκος, *blanc*, *brillant*) ; le troisième, spécialement adoré comme législateur de l'année et ayant de bonne heure subi l'influence des dieux naissant et mourant de l'Égypte et de l'Asie voisines. C'est pour cela qu'en Crète on montrait son tombeau, symbole du ciel d'hiver, qui fit croire à Evhémère et après lui à bien des Pères de l'Église que les dieux du paganisme étaient des rois divinisés après leur mort. Mais en général on peut dire

qu'il fut partout le dieu qui répand la pluie, lance la foudre, chasse les nuages, resplendit victorieusement après l'orage et tient le monde sous sa surveillance continuelle. Nous trouvons chez lui presque tous les attributs et les pouvoirs que se partagent ensuite d'autres dieux ou déesses, ses enfants ou ses parents, et en cela déjà se révèle sa qualité de Dieu suprême.

On comprend aisément pourquoi le ciel personnifié était adoré de préférence sur les hautes montagnes : c'est un trait commun du polythéisme indo-européen. L'Olympe thessalien fut un *Gottesberg*, un *Albordj* hellénique. L'égide ou le bouclier, αἰγίς, avec lequel il est le plus souvent représenté, est l'image du nuage orageux derrière lequel le ciel se cache, mais c'est un bouclier de peau de bouc, rappelant l'apparence frangée, les couleurs fauves et sombres de la nuée menaçante. Aussi la toison du bouc est-elle sacrifiée à Jupiter, comme offrande expiatoire ou pour invoquer la pluie et la fraîcheur. Les rameaux du chêne de Dodone annoncent par leurs bruissements la volonté du Dieu qu'interprètent les Péliades. Celles-ci sont des sibylles dont le nom dénote qu'un âge avancé était originellement l'une des conditions requises pour faire partie du collège vénéré. Puis, par un de ces jeux de mots si fréquents dans les mythologies, on y voit plus tard des colombes, et l'arbre sacré sert de demeure à de nombreuses colombes dont le vol dicte les divinations des prêtresses.

Nous avons déjà parlé de ses attributions législatives et expliqué d'une manière générale son histoire galante. Mais à Jupiter se rattachent deux importantes questions de la mythologie grecque, celle de sa naissance et celle de ses combats contre les Titans.

La mythologie ordinaire fait de lui le fils de Cronos ou Saturne et de Rhéa, et cette filiation, déjà connue d'Homère, est développée tout au long dans Hésiode. Que signifie ce vieux mythe de Saturne déposé par son fils Jupiter, après avoir lui-même détrôné son père Uranus ou le Ciel ? Jusqu'à ces derniers temps, on inclinait à penser que ces révolutions célestes supposaient des révolutions politiques et religieuses sur la terre. Il était facile de se représenter un peuple envahissant et substituant sa mythologie particulière à celle du peuple conquis, par conséquent le règne de son dieu suprême à celui de la divinité similaire adorée auparavant dans les mêmes lieux. Tel n'est pas l'avis de M. Preller. Il considère les théogonies de la fable grecque comme le résultat d'un travail de raccordement entre les mythologies locales, opéré sous l'influence d'idées que l'on peut appeler jusqu'à un certain point philosophiques. En effet, ce n'est pas l'habitude du polythéisme

de supprimer ainsi des dieux l'un par l'autre. De plus, il est visible qu'au fond, Uranus, le *Varouna* des Indiens, Cronos ou Saturne et Jupiter sont trois noms du ciel divinisé, le premier représentant le ciel comme un immense couvercle¹ qui féconde la Terre ou Géa, le second le ciel mûrissant et accomplissant². Ce n'est donc au fond qu'un seul et même dieu. Mais les poètes, dans leurs théogonies, organisent ces dénominations différentes de manière à exprimer deux grandes idées : la première, que le monde s'est formé de principes ténébreux, chaotiques, et n'est arrivé au règne de Jupiter, de l'ordre et de l'harmonie actuelle, que par une série d'évolutions; la seconde, que le ciel lumineux étant tout ce qu'il y a de plus parfait dans la nature, ceux qui le personnifient à tour de rôle, Uranus, Saturne, Jupiter, sont les dieux souverains, mais que le successeur est plus parfait, plus dégagé de la nature grossière que son prédécesseur. A quoi, selon nous, peut se joindre le fait que, le nom et le culte de Jupiter ayant absorbé finalement le nom et le culte des divinités similaires, celles-ci pouvaient en effet être considérées en un sens comme détrônées par lui. Mais en tout cas ces théogonies et ces révolutions, sous leur forme classique, n'appartiennent pas à la formation primitive de la mythologie grecque, elles sont relativement récentes.

Ce qui donne un grand poids à l'opinion préférée par M. Preller, c'est qu'en réalité le fameux mythe de Saturne détrôné par Jupiter est d'origine locale. Il vient de la Crète, et c'est Hésiode qui lui donna une puissante consécration en l'incorporant dans sa théogonie : ce qui donna lieu à d'autres essais analogues. Rien de moins établi que l'état civil de Jupiter.

D'après le poète d'Ascrea, du *Chaos*, c'est-à-dire de l'abîme sans fond, le *gap ginnûnga* des mythologies septentrionales, que remplit une matière nébuleuse et obscure, sort la Terre ou Géa, aux larges mamelles, puis un principe intelligent et affectueux, Éros ou l'Amour, détourné ici de sa signification vulgaire, moteur du mouvement organisateur et fécondateur du monde. Géa, la terre, donne naissance au Ciel, Uranus, qui devient son époux, et qui, dans ses embrassements sans mesure et sans fin, fait produire à la Terre des êtres énormes et le plus souvent horribles, tels que les Cyclopes, les Hécatonchires, les Titans. Uranus, épouvanté de ses enfants, les refoule sans cesse dans le sein de leur

¹ Du sanscrit *var*, couvrir.

² Son nom Κρόνος doit venir de κρᾶίνω, mûrir, accomplir. Le mois de la moisson en attique s'appelait κρονίων. C'est par dérivation de cette fonction que Cronos devient ensuite le dieu du temps, et s'appelle souvent Χρόνος.

mère, qu'il épuise en même temps par ses exigences toujours renouvelées. La Terre, ne pouvant plus y tenir, fait une faux qu'elle offre à ses fils les Titans, avec prière de la débarrasser de leur père. Ceux-ci n'osent tenter l'aventure, à l'exception du malicieux Saturne, qui, au moment où, pendant la nuit sereine, Uranus se rapprochait de Gêa pour la serrer de nouveau dans ses bras gigantesques, se glisse derrière lui et le mutile. Uranus, désormais impuissant, doit abdiquer. Cronos ou Saturne règne à sa place. Ce mythe monstrueux doit être fort ancien et symbolise visiblement la stérilité que chaque automne ramène après l'exubérante végétation du printemps et de l'été. La terre épuisée ne veut plus rien produire, et la faux saisie par le moissonneur est pour elle le signal du repos aussi bien que de l'impuissance à laquelle le ciel est désormais condamné.

Cependant une légende analogue, raccordée plus tard avec la précédente, nous montre Saturne puni du crime qu'il a commis contre son père. Il a épousé sa sœur Rhéa, autre personnification de la terre, et craignant d'être détrôné par ses enfants, il les engloutit à mesure qu'ils naissent. Une ruse de Rhéa sauve Jupiter. Elle donne à sa place une pierre à son époux qui l'avale sans se douter de la substitution, et elle fait élever le jeune dieu en Crète. Celui-ci, devenu grand, venge ses frères et son grand-père, en renversant son père. Saturne rend ses enfants engloutis et même la pierre qui avait remplacé Jupiter. On la montrait à Delphes sous le nom de *bétyle*, probablement un aérolithe. Il est difficile de démêler dans cette légende l'élément primitif des embellissements de l'imagination poétique et de la réflexion. Au fond il doit y avoir l'idée, que nous allons revoir sous une autre forme, de la substitution d'un ordre de choses rationnel et régulier aux révolutions destructives, engloutissantes, de la nature à peine sortie du chaos. Mais ce qui montre bien que la réflexion, tâchant d'organiser le cours désordonné de la mythologie populaire, joue un grand rôle dans toute cette histoire, c'est que la victoire de Jupiter amène le partage régulier, et consenti par les intéressés, des trois parties de l'univers, tel que les anciens se le figuraient : Jupiter se réserve le ciel et l'atmosphère, Neptune a pour sa part la mer et les eaux terrestres, Pluton va régner dans le monde souterrain. Ce fut la première tentative d'organisation générale de la mythologie grecque, et elle est restée en possession de l'assentiment de la postérité, bien qu'il ne soit pas toujours facile de la poursuivre dès qu'on en vient aux détails.

Le dernier mythe semble donc indiquer le souvenir d'une ère de désordres et de bouleversements dans la nature, qui aurait été suivie

du règne organisateur et régulateur de Jupiter. Tout porte à croire que les premiers habitants de la Grèce furent témoins de grandes scènes de ce genre dont le souvenir confus se retrouve dans de nombreuses légendes populaires. La plus répandue, celle qui a le plus occupé la poésie et qui a fourni de beaux et vigoureux rejets, est la fable du combat des Titans contre Jupiter. Il semble, par la comparaison avec la mythologie des Indiens, que l'idée originelle de cette guerre est tout simplement engendrée par la vue des nuages s'amoncelant comme des montagnes et menaçant d'escalader le ciel. C'est le combat victorieux d'Indra contre les Asouras. Mais ce simple phénomène se complique dans la légende grecque. On se rappelle que le théâtre de la lutte, d'après cette légende, se concentre autour de l'Olympe et des montagnes voisines. Or, la Thessalie n'est devenue le pays aimé des poètes qu'après un violent tremblement de terre qui fit écouler par la vallée rocheuse du Tempé et la bouche du Pénée les eaux qui la recouvraient à une époque antérieure. C'est ce que supposent l'aspect encore visible des localités et de très-vieilles traditions populaires. La description d'Hésiode est une superbe personnification des effets d'un tremblement de terre. Les Titans, frères de Saturne, se révoltent contre la domination de son fils et veulent escalader le ciel en entassant montagnes sur montagnes. Les Cyclopes apportent à Jupiter le tonnerre et l'éclair. Les Hécatonchires, géants aux cent bras, lui offrent leurs services. Mais sous l'assaut des Titans le monde tremble sur sa base, lorsque enfin Jupiter arrive avec ses armes terribles. Il lance les éclairs par milliers, la foudre éclate de toutes parts. La plaine et la forêt sont en feu. La terre et la mer sont en sueur. Les Titans, aveuglés et dévorés par la flamme, redoublent de fureur. Le vieux Chaos lui-même est troublé dans son repos et croit que son heure est revenue. Mais enfin la victoire se déclare du côté de Jupiter, les Hécatonchires abattent des masses de rochers sur ses ennemis découragés et les poussent au fond du Tartare, où ils restent plongés dans une nuit épaisse, réduits à l'impuissance. D'autres localités, dont la configuration suppose également d'anciens soulèvements volcaniques, sont aussi indiquées comme ayant servi de champs de bataille aux deux dynasties divines, par exemple la Lycie, la Cilicie, les champs phlégréens, etc. Les Titans représentent donc ici les agents des bouleversements, des convulsions désordonnées de la nature. Leur nom semble indiquer par son étymologie que la terre est leur mère, si ce n'est pas un nom générique, de même racine que *timé*, exprimant le caractère de maître vénérable. Mais l'idée qu'ils personnifient se

retrouve clairement dans le mot *titainéin* qui exprime la tension, l'effort contracté. Ils paraissent avoir été dans les temps les plus reculés de la Grèce l'objet d'un culte fort répandu, et plus d'un récit mythologique leur attribue la création des hommes. Le fait est que, dans leurs noms conservés par les poètes, on retrouve tout simplement d'autres dieux-nature, personnifiant les mêmes objets naturels que les dieux classiques. Ainsi Hypérion et Théia sont le soleil et la lune. Les Titans seraient donc une foule de divinités locales plus ou moins tombées en désuétude par la prépondérance de dieux similaires plus envahissants, et dont les noms ont servi plus tard à désigner les forces naturelles en état de révolte apparente contre l'ordre régulier. Comme ces divinités locales ont succombé sous le prestige de divinités plus belles, plus spirituelles, plus dégagées de leur origine matérielle, ce transfert de leurs noms sur un peuple de dieux vaincus s'explique encore plus aisément. Parmi les enfants de la Terre qui se sont déclarés pour Jupiter, les trois cyclopes Stéropé, Bronté, Argé, représentent les trois moments du tonnerre. Stéropé est l'éclair, Bronté le son, Argé le coup de foudre. Les Hécatonchires semblent plutôt se rapporter aux eaux violemment agitées, frappant à la fois les rochers et les rivages de mille coups acharnés. On en distingue aussi trois : Cottos ou *le furieux*, Briarée ou *le robuste*, Gygès ou *le fort membré*. Leur intervention dans la guerre des Titans confirme encore l'explication que nous avons adoptée; car la croyance populaire attribuait les tremblements de terre aux coups furieux et mille fois répétés de la mer et des fleuves agités.

Du reste, il s'en faut que la guerre des Titans soit la seule reproduction mythologique de ces combats terribles livrés par la nature révoltée au ciel régulateur et prétendant soumettre tout à sa loi. La fable de Typhon contient la même idée. Seulement elle concerne des phénomènes plus exclusivement plutoniens, en particulier les éruptions, les vapeurs brûlantes ou méphitiques se dégageant du sein de la terre. Typhon signifie un être qui fume. Hésiode en fait un dernier rejeton de la Terre, affligée d'avoir perdu ses fils les Titans. C'est un monstre aux cent têtes de dragon, dardant autant de langues noires, poussant d'affreux sifflements et jetant le feu par ses deux cents yeux. Jupiter n'a pas trop de toutes ses foudres pour le terrasser et le précipiter dans le Tartare. Quand enfin il succombe, il laisse couler un torrent de feu qui se répand sur la terre comme un métal en fusion. Bien qu'enchaîné au fond des ténèbres souterraines, il exhale encore de temps à autre des vapeurs pernicieuses. Aussi la fable de Typhon

était-elle spécialement accréditée aux lieux où sévissaient les ravages qu'il personnifie, en Cilicie, en Phrygie, dans l'Italie méridionale, par exemple à Cumes et à Pouzzoles.

C'est encore la même idée qui fait le fond de la gigantomachie ou guerre des géants. Les géants sont aussi des enfants de la Terre, comme l'indique leur nom, et les dieux ont dû les punir à cause de leur insupportable orgueil. La croyance populaire les faisait habiter de préférence, en Grèce comme dans nos pays du Nord, dans les localités où la nature affecte une forme bizarre et tourmentée.

La légende des Aloïdes, génies ignés, c'est-à-dire d'Éphialtès *le sauveur* et d'Otos *le renverseur*, celle des champs phlégréens, etc., sont autant de variantes de celle des Titans. Ce n'est pas seulement Jupiter qui doit combattre et vaincre des monstres hideux, ce sont aussi d'autres divinités de l'ordre naturel, comme Hercule ou Minerve. Cette idée de la victoire remportée par une force intelligente et se possédant elle-même, sur une puissance brutale et désordonnée, joue un grand rôle dans la mythologie grecque et même dans la légende héroïque. C'est elle qui, ramenée du ciel en terre, fait l'intérêt du beau combat d'Ulysse avec Polyphème, où l'on voit le Grec rusé, beau parleur, pétillant d'esprit et de finesse, venir à bout du colosse borgne qui l'eût écrasé d'un revers de main.

En résumé, Jupiter, par son origine naturelle qui est le ciel brillant, embrassant, fécondant, surveillant et dirigeant le monde, est essentiellement le dieu de l'ordre physique et moral, et l'on peut concevoir aisément le cours d'idées que suivit l'esprit grec lorsque, de la pierre informe ou du poteau mal taillé qui symbolisait anciennement le dieu très-haut et très-auguste, il arriva enfin au chef-d'œuvre que Phidias plaça dans le temple d'Olympie. La tête royale du dominateur du monde était empreinte d'une majesté si imposante et si sereine, que les auteurs de l'antiquité qui l'ont vue, Grecs et Romains, ne savent comment décrire la profonde émotion qu'ils ressentirent en la contemplant pour la première fois.

2. — JUNON.

Jupiter n'a pas toujours eu pour seule épouse légitime la belle et capricieuse matrone que la statuaire antique a représentée sous les traits de Junon. A Dodone, en Épire, on lui adjoignait pour compagne Dioné, qui paraît avoir personnifié la terre, comme tant d'autres déesses aimées du dieu du ciel et comme l'étaient aussi Rhéa et Géa,

épouses respectives de Saturne et du vieil Uranus. Le nom de Junon, que les Latins nous ont légué, a été dans l'origine un nom générique, s'employant au pluriel pour désigner *les déesses*. C'est en réalité un simple féminin de Ju-piter. Son nom grec, Hèra, nous renvoie en Argolide et au sud-est du Péloponèse pour y chercher le principal foyer de son culte, qui doit être fort ancien, puisque les Pélasges l'ont apporté en Italie comme en Grèce. Elle fut dès l'origine une déesse du ciel; car les racines sanscrites et zendes, qui peuvent expliquer ce nom, expriment aussi l'idée de splendeur brillante. Il est naturel que le ciel, conçu comme être féminin, soit devenu l'épouse du ciel conçu comme être masculin. Mais il y a une différence dans la conception des deux divinités qui se fait sentir tout le long de leurs légendes. Le côté du ciel personnifié dans Junon est l'opposé de celui que personnifie Jupiter. Celui-ci est l'ordre, la règle, l'immuabilité majestueuse: Junon représente au contraire les mouvements et les variations brusques modifiant l'azur de la voûte céleste. En réalité, elle est l'air plus encore que le ciel, et il faut tout mon respect pour la philologie comparée pour ne pas adopter l'étymologie qui dérivait tout simplement son nom grec de Hèra d'une racine commune avec ἀήρ, l'air. Le fait est que tout s'explique à merveille dans cette supposition. Que Junon soit belle, d'une beauté noble et sereine, ce n'est pas sous le ciel de la Grèce qu'il faut se le demander. Cependant il ne faut pas oublier que le temps y est très-variable. Le voisinage de la mer, la hauteur et le nombre des montagnes, les vallées étroites et sinueuses causent des changements fréquents et soudains dans la température et dans l'atmosphère. Aussi Junon est-elle fantasque, susceptible, taquine. Elle tourmente à chaque instant son puissant époux, dont la patience finit par se lasser et qui doit même la châtier quelquefois. Elle est jalouse, rancuneuse. Pour un rien elle fait succéder brusquement à la sérénité la plus enjouée l'humeur la plus acariâtre. Madame a ses vapeurs. Pourtant ces bouderies et ces querelles ne sont jamais de longue durée. Jupiter et Junon, la voûte céleste et l'atmosphère, finissent toujours en Grèce par se réconcilier, et il est alors impossible d'exagérer le calme et la paix, la joie et la clarté pure qui viennent charmer le monde, lorsque, sous l'azur du ciel hellénique, l'air diaphane, embaumé, sourit aux baies, aux plaines, aux montagnes, inondées de lumière et rayonnantes de bonheur.

La légende argienne, véritable symbole du printemps, racontait que Jupiter, sous la forme d'un coucou et précédé de la pluie, était venu trouver Hèra sur la montagne pour lui offrir l'empire du monde.

Lorsque les deux divinités furent tout à fait humanisées, on chanta leurs amours d'une manière vraiment digne de leur auguste caractère, et nos lecteurs doivent se rappeler l'admirable description de l'Iliade où le poète chante l'union conjugale du roi et de la reine des dieux. La scène se passe sur le mont Ida. La déesse, parée d'amour et de beauté, s'avance au-devant de son superbe époux, qui se sent embrasé des mêmes feux qu'au jour de leur première rencontre : de sorte qu'il oublie Grecs et Troyens. Un épais nuage doré vient cacher les deux amants à tous les yeux, tandis que la terre leur fait une couche d'herbes aromatiques et de fleurs parfumées.

Toutefois, dans cette même Iliade, Jupiter fustige son épouse, lui administrant en réalité ce que nous appelons vulgairement une grêlée. Ailleurs, irrité des ruses sournoises dirigées contre Hercule par sa vindicative compagne, il la suspend entre le ciel et la terre avec deux enclumes à ses pieds, tandis que ses bras sont attachés à la voûte céleste par des chaînes d'or. C'est la punition que doit subir l'air immobilisé de l'été, à la suite de ses caprices et déportements du printemps. Parfois Junon va jusqu'à se liguer avec les ennemis de son seigneur et maître, et quand, se séparant de lui, elle s'appesantit sur la terre, elle évoque Typhon, son haleine empestée, ou les émanations volcaniques, que précèdent ordinairement des jours de chaleur étouffante.

Qui valut à Héra sa prééminence sur les autres compagnes de Jupiter? Il est à croire que la reconnaissance générale de cette supériorité parmi les Grecs date du temps où s'établit dans les esprits ce partage, consacré par la poésie religieuse, du monde en trois empires ayant chacun pour dominateur un des trois fils de Saturne. Dès lors l'épouse du ciel ne pouvait plus être comme auparavant une personnification de la terre. Les déesses de la terre, telles que Cérès, Proserpine, etc., appartenaient à une autre sphère, bien que Cérès fût en rapport intime avec la cour céleste. Cette vacillation dans la marche de l'idée religieuse est cause qu'en plus d'un endroit Junon joint à son caractère céleste les attributs d'une déesse de la terre.

Sa double qualité de déité violente et belliqueuse et d'épouse en titre du souverain des dieux lui valut un caractère divin plein de contrastes. Ainsi, elle est adorée comme déesse des tempêtes, poursuivant ses ennemis avec une persévérance implacable. Des combats se mêlent à ses fêtes. Mais en même temps elle devient l'idéal de la femme grecque. Son identité primitive avec l'air, considéré dans ses rapports avec le ciel, se réfléchit dans son culte où elle est adorée tour à tour comme vierge, fiancée et épouse, trois qualités correspondant à trois époques

de l'année. Ses épousailles étaient célébrées au printemps, lorsque l'union des deux grandes forces célestes assurait à la terre sa fécondité périodique. En Arcadie on la célébrait encore comme veuve ou séparée de son époux, à l'approche de l'hiver. On lui reconnaissait à peu près les mêmes pouvoirs et les mêmes goûts qu'à Jupiter. Comme lui elle aime le sommet des montagnes et préside au cours des astres. Sa beauté chaste et noble en fait le type accompli de la matrone hellénique. On peut lui reprocher bien des fautes et une terrible jalousie, mais jamais d'avoir manqué à la foi conjugale. Protectrice de son sexe, elle préside aux fiançailles et aux accouchements. C'est elle qui assiste les femmes dans les angoisses de la parturition et leur envoie Ilithye pour hâter leur délivrance. Les grenades que ses statues tiennent à la main sont un symbole de fécondité. En même temps c'est une vierge mère, les jeunes filles doivent aussi l'invoquer comme leur patronne, et pour expliquer comment on pouvait adorer chaque année en cette qualité la féconde épouse du ciel brillant, une fable, conservée par Pausanias, racontait que tous les ans la déesse retrouvait sa virginité en allant se baigner dans les eaux transparentes de la source Canathos à Nauplie.

3. — VULCAIN.

Celui-ci est un démiurge, un forgeron du monde et un robuste artiste; car s'il travaille rudement, ce qu'il fait est fort beau. C'est une des conceptions du feu à qui les peuples primitifs accordèrent une si large part dans l'organisation de la nature. Son nom grec, Héphestos, se rapporte à la même racine que *ῥηθαι*, *brûler*, *s'allumer*. Mais Vulcain n'est pas le feu doux et clair du sacrifice et du foyer, comme Vesta; c'est le feu cosmique, se révélant dans l'éclair, les éruptions des volcans, les soulèvements du sol, qui ont donné à la nature sa configuration actuelle. Le culte de Vulcain était pélasgique, car il se retrouve en Italie comme en Grèce. Seulement, il se concentra de préférence aux localités volcaniques, soit qu'il y eût encore des volcans en activité, soit que les anciens cratères se fussent éteints après des éruptions dont la tradition populaire avait conservé le souvenir. A Lemnos, en particulier, l'un des principaux sanctuaires de Vulcain, il y a un ancien volcan qui doit avoir été en activité jusqu'aux temps d'Alexandre, et bien des lieux de la Grèce continentale et insulaire ont été formés par les feux souterrains. C'est aussi pourquoi le culte de Vulcain fut rare dans le Péloponèse. Toutefois, il fut fort en honneur à Athènes, où il remontait aux temps les plus reculés.

Chose étrange! A mesure que les siècles s'écoulent, le culte de cet honnête forgeron, plus rude que méchant, ami des agriculteurs, des vigneron et des artisans, diminue de fréquence, tandis que sa laideur augmente dans l'imagination des poètes et des statuaires. La Grèce, adoratrice du beau, ne sut pas le reconnaître là où il était sérieux, moral, seulement limité par un défaut physique.

Le grand malheur de Vulcain aux yeux de la Grèce artistique, c'est qu'il boite des deux pieds. Ceci est un trait commun aux divinités similaires Vœlundur chez les Scandinaves et Wieland chez les Germains. Cette particularité a trait aux oscillations perpétuelles de la flamme et probablement aussi à celles du sol ébranlé par les éruptions souterraines. Comme, au point de vue de toute l'antiquité, le feu est une substance indépendante venue du ciel sur la terre, soit qu'il provienne du soleil, soit qu'il tombe avec l'éclair, la légende grecque attribue la claudication de Vulcain à une chute qu'il fit du ciel en terre le jour même de sa naissance. Mais elle varie sur les causes de cette chute. Selon les uns, fils de Jupiter et de Junon, selon les autres, il est né de Junon seule, brouillée avec Jupiter et voulant avoir un fils à elle, puisque son époux seul avait engendré Minerve. Dans ce dernier cas, son infirmité a pour cause les mauvaises conditions de son origine. Sa mère, dépitée d'avoir si mal réussi, le jette dans la mer, où Eurynome et Thétis prennent soin de lui. Il y reste neuf ans, caché dans une grotte inconnue; mais devenu grand et fort, il se révèle enfin au monde : allusion probable à des phénomènes volcaniques sous-marins dont l'Archipel est souvent le théâtre. Pour ceux, au contraire, qui le disent fils de Jupiter et de Junon, comme on le croyait à Lemnos, sa claudication provient de ce que Jupiter, irrité contre Junon persécutrice d'Hercule, le poussa d'un coup de pied de l'Olympe sur la terre. Le pauvre petit Vulcain mit tout le jour à tomber et vers le soir prit terre, presque mort, à Lemnos, où il reprit vie et force.

La même indécision s'étend à sa destinée conjugale. Il n'a pas toujours été l'époux en titre de la belle et impudique Vénus. Dans l'Iliade il a pour compagne Charis ou la Grâce, dans Hésiode Aglaé ou la Beauté. Toutefois, on retrouve partout cette même conception esthétique de la nature donnant pour épouse au robuste artisan du monde la beauté qui communique son charme et sa grâce à ses puissantes productions. C'est dans l'Odyssée et à Lemnos qu'en vertu de la même conception le forgeron souterrain est l'époux de Vénus, et comme cette déesse était ailleurs considérée comme la femme de Mars, de cette contradiction des légendes locales sortit la fable railleuse des infidélités de

la coquette épouse de Vulcain. La malice et aussi la faiblesse morale de l'esprit grec se reflètent dans ce conte, qui fut toujours plus exploité par les beaux-arts à mesure que Vulcain fut moins adoré et que l'antique simplicité des mœurs fit place aux raffinements d'une civilisation plus brillante que morale.

Ce pauvre Vulcain ! Il est un des moins favorisés de la fable. Dans les œuvres d'art les plus anciennes qui nous soient parvenues, il est encore beau, d'une beauté mâle, de formes carrées et musculeuses, mais jeune, sans coiffure et sans que son infirmité légendaire soit visible. Au contraire, dans les œuvres plus modernes, son apparence devient vulgaire, sa taille plus ramassée, ses formes plus lourdes et plus massives, sa tête couverte d'une calotte ronde d'où s'échappent des cheveux épais et ébouriffés. On a sacrifié sans pitié l'honnête travailleur à ce fier-à-bras, à ce bravache de Mars qui ne sut jamais rien faire de bon.

Vulcain était au fond un bon enfant. Il avait certainement des griefs légitimes contre sa mère, et il n'eût pas été un dieu grec s'il ne s'en fût pas un peu vengé. De là l'un des plus délicieux contes de la mythologie. Pour punir sa marâtre, il lui envoie du fond de la mer un trône d'or, œuvre de ses habiles mains, qu'il a entouré de liens magiques. Junon ravie s'assied sur ce siège magnifique sans se douter du danger qu'elle court. Mais la voici enchaînée, et personne au ciel qui sache la tirer de sa somptueuse, mais ennuyeuse position. Il faut absolument faire revenir de gré ou de force le forgeron méprisé. Mars, en vrai capitaine, se vante d'en venir à bout par la violence ; mais il est repoussé avec perte par le robuste Vulcain. Enfin, Bacchus s'avise d'un autre moyen. Il descend sur la terre, trinque amicalement avec lui, et trinque si bien que Vulcain reprend sa bonne humeur, consent à remonter dans l'Olympe et y revient bras dessus bras dessous avec son nouvel ami, dont il est enchanté. Junon sera donc délivrée. Le sens de ce curieux mythe est transparent. Les vignobles les plus fameux de la Méditerranée sont plantés sur des terrains volcaniques. L'air est enchaîné pendant les jours chauds de l'été. Pas un souffle ne l'agite. Un soleil brûlant fait ruisseler des rayons d'or à travers l'atmosphère embrasée. C'est un prélude fréquent des éruptions. Mais, même sans cela, il suffit de se rappeler que Vulcain est le dieu du feu cosmique en général, pour comprendre ce que signifie Junon enchaînée par lui sur son trône étincelant. Les orages ont beau se succéder, l'air demeure étouffant. Mais enfin la saison des vendanges arrive, et à la fraîcheur de l'air on s'aperçoit bientôt que les deux amis, Bacchus

et Vulcain, sont remontés au ciel animés des plus heureuses dispositions.

4. — MINERVE.

Salut à la vierge athénienne! à la sage et belle déesse qui a personnifié le plus noble et le plus pur du génie attique! au patronage de laquelle nous devons tant de belles œuvres! Son nom grec, Pallas Athéné, autant qu'on peut l'expliquer par l'étymologie, indique déjà son caractère et sa nature. Pallas signifie une forte jeune fille; Athéné se rapproche du mot qui signifie fleur virginale. Il est peu de divinités grecques qui aient échangé plus complètement et plus logiquement leur caractère primitivement naturel contre un caractère spirituel d'une rare perfection.

Les légendes qui racontent son origine varient. Il paraît que dans les temps les plus reculés on lui attribuait une origine aquatique. De là son nom antique de Tritogénie, fille de la mer. On supposait que l'air pur, l'éther brillant dont elle est la personnification, était engendré par les vapeurs montant des eaux terrestres vers le ciel. Mais à mesure que la mythologie grecque tendit à se développer, le mythe athénien prit le dessus, et devint en quelque sorte le mythe classique. Il se rattache, il est vrai, au mythe antique. Jupiter se serait uni à Métis, personnification de la mer considérée comme intelligente et rusée. Mais en s'unissant à elle il l'absorbe en lui-même. De là de violentes douleurs de tête tourmentant le dieu souverain. Mercure ou Prométhée, ou, selon l'idée la plus répandue, Vulcain lui fend le front d'un coup de hache, tandis que toute la nature est en proie à une agitation inexprimable. Alors la déesse vierge sort toute brillante, armée de pied en cap et triomphante, du cerveau de son père. C'est un Verbe mythologique, coessentiel à celui qui l'engendre, semblable à lui par sa nature et le révélant au monde. En effet, Minerve est proprement l'éclat pur du ciel qui resplendit après l'orage. Tel est le sens facile à saisir de la naissance mythique de la déesse *aux yeux glauques*.

On comprend alors les deux genres d'attributs reconnus à la déesse du ciel pur. Elle est à la fois pacifique et guerrière, comme Junon, dont elle éclipsa quelque peu le culte à Athènes et ailleurs. Sa naissance coïncidant avec la disparition de l'orage et le rassérénement du ciel en fait une apparition victorieuse. Elle s'avance armée de la lance. Cette lance est l'éclair qui a fendu le nuage, et sur beaucoup de monnaies antiques on la représente brandissant la foudre. Comme son père Jupiter, elle a l'égide en main, image de la nuée orageuse, ressemblant

à une toison de bouc et dont l'aspect terrifie. Sur ce bouclier se trouve la terrible tête de la gorgone Méduse qu'elle a conquise elle-même selon les uns, reçue de Persée selon les autres. Cette tête, type de laid, pourrait bien être une image de la lune saisie sous cet aspect effrayant qu'elle présentait aux populations antiques, tout aussi bien que l'aspect aimable et virginal qui a engendré tant de charmantes personnifications, depuis Phœbé la blonde jusqu'à Scléné la blanche. La même tête se retrouve sur le sein de la déesse guerrière. Minerve est donc une ennemie redoutable. Rien ne résiste à ses coups, rien n'intimide son courage. Bien supérieure à la peureuse Vénus, elle l'est aussi au belliqueux Mars; car son courage n'est pas une fureur délirante. C'est le courage athénien qui se possède, se commande, ne verse pas le sang par plaisir de le verser, et s'arrête dès que le but pour lequel il fallait combattre est atteint. Le calme renaît tout de suite après l'orage.

C'est cette apparence de triomphe après une lutte énergique et vaillante, cette analogie avec la vertu que la morale grecque mettait à si haut prix et où elle reconnaissait l'un des plus nobles apanages de la raison humaine, la modération, la mesure, τὸ μέτρον, qui, jointe à la clarté pénétrante du phénomène naturel qu'elle personnifie, a fait de Minerve la déesse de la sagesse. C'est ce côté de sa personne qui nous l'a fait connaître sous ce nom latin de Minerve, qui indique la pensée et la mémoire. Le hibou, cet oiseau qui voit clair la nuit, est son compagnon fidèle. Elle est la déesse par excellence de l'invention. Son sexe fait d'elle la patronne naturelle des ouvrages industriels des femmes. Elle tisse, brode, tapisse en perfection, et c'est un titre de gloire pour une œuvre de main de femme que d'être digne du nom d'*œuvre d'Athéné*. Du reste, elle protège au même titre les arts pacifiques: l'orfèvrerie, la poterie, la construction des navires, surtout l'agriculture. Comme son père Jupiter, déesse de l'ordre rationnel et régulier, elle préside à l'organisation sociale, aux institutions civiles, aux tribunaux, aux jugements. C'était le *suffrage d'Athéné* qui départageait les voix dans les cas d'égalité, et il profitait toujours à l'accusé, sans doute en vertu du principe humain qu'en pareil cas la sagesse conseille l'acquiescement. On conçoit que les attributs de la déesse, une fois dirigés dans ce sens rationnel, devaient s'étendre peu à peu à tout ce qui porte l'empreinte de la raison humaine. C'est elle qui a inventé la flûte, la trompette, la pyrrhique, danse guerrière et cadencée qu'elle a dansée la première pour célébrer sa victoire sur les géants. Inspiratrice de la pensée ingénieuse, du dessein lucide, du stratagème habile,

de l'éloquence persuasive, elle est la fidèle amie d'Ulysse, ce Grec par excellence que nous autres modernes nous trouvons peut-être un peu bavard, mais qui, de tous les héros de la fable, a eu sans contredit le plus d'esprit.

Il n'est donc pas surprenant que Minerve Athéné, avec ses attributs dérivés peu à peu de son caractère physique originel, soit devenue la principale déesse de l'Attique. Son culte à Athènes remontait jusqu'aux temps pélasgiques. Sa lutte avec Neptune pour la possession de la ville semble attester un conflit entre l'élément ionien, qui y avait apporté sa divinité maritime, et la population primitive essentiellement agricole. Pour savoir qui des deux gagnera le cœur des Athéniens, Minerve fait pousser l'olivier. Neptune, d'un coup de trident, fait sortir du rocher le cheval Pégase : ce nom ne signifie pas autre chose que la source jaillissant du rocher avec un mouvement qui rappelle le soubresaut du cheval. Minerve l'emporte. Neptune furieux bat en brèche les côtes de l'Attique, jusqu'à ce que les autres dieux les aient réconciliés. Les Athéniens, qui en adoraient tant, jugèrent sans doute que le mieux était de ne pas faire de jaloux, et la fusion des divers éléments de la population eut pour résultat le culte simultané des deux divinités. Ceci prouve combien il faut se garder d'attribuer à un exclusivisme religieux étranger à l'esprit du paganisme les déchéances des dieux remplacés par d'autres plus jeunes ou plus populaires.

La préférence de Minerve pour l'agriculture ressort aussi du mythe athénien qui raconte que Vulcain, la chaleur terrestre, se sentit animé de désirs lubriques à la vue de la belle et chaste déesse. De sa passion brutale naquit un pauvre enfant qui rampait sur le sol, Érechthée ou Érysichton, qui représente la terre sillonnée par la charrue. Minerve a pris pitié de l'avorton, et l'a confié aux soins des trois filles de Cécrops, Aglauros ou *l'air chaud*, Pandrosos, *la pluie*, Hersé, *la rosée*. Mais elles ne doivent pas regarder les extrémités de reptile de leur nourrisson. Deux d'entre elles enfrennent la défense, et saisies d'horreur, se précipitent du haut d'un rocher. Minerve elle-même prend soin désormais de l'enfant, qui grandit et devient fort et beau. Nous trouvons là une ingénieuse description de la culture attique, s'avancant en rampant vers la mer et couvrant le sol de vignes et d'oliviers.

Minerve demeure jusqu'à la fin l'une des déesses les plus bienfaitrices du panthéon hellénique. Sauf quelques vengeances ou coquetteries féminines, dont elle ne pouvait rester tout à fait exempte, elle ne rappelle que de bonnes et belles choses. Jupiter lui-même avait béni la naissance de sa fille préférée. Le ciel après l'orage est plus souriant

que jamais. La lumière, tamisée par l'humidité de l'atmosphère, revêt des teintes d'une vigueur inaccoutumée, et le mythe de Rhodes racontait qu'au moment où la jeune vierge sortit du front de Jupiter, comme un don de joyeux avènement, le roi des dieux fit tomber sur l'île une ruisselante pluie d'or.

ALBERT RÉVILLE.

(La fin à une prochaine livraison.)

LE MOINE.

I.

J'avais par bonheur ma permission en poche, mais ce n'avait pas été sans peine. Il n'en allait jamais autrement avec « notre vieux », comme nous appelions notre colonel. Chaque fois qu'on l'allait trouver pour une demande de ce genre, il entraît dans une belle et bonne colère, mais une fois cet accès tombé, ce qui n'était pas long, il était rare qu'on essayât de lui un refus, pourvu que le service n'en souffrît pas. Je l'abordai donc, moi aussi, ce jour-là, pour une permission; — il a depuis longtemps à cette heure passé l'arme à gauche, et moi-même, qui étais alors un crâne lieutenant dans un régiment d'infanterie prussienne, je suis devenu une vieille moustache; car l'histoire que je veux conter remonte à vingt-cinq ans, du moins en ce qui me concerne. Je me présentai donc, comme je l'ai dit, chez le colonel, et au premier pas que je fis dans sa chambre, l'écharpe sur l'épaule et le schako en tête, je vis sa sévère figure, toute couturée de petite vérole et naturellement rouge, tourner subitement au cramoisi.

« Bon! s'écria-t-il. C'est une permission que vous voulez. Pour dix jours? Vous auriez bien pu, ma foi, vous épargner la peine de venir me trouver. Et pourquoi? Encore le mariage ou les fiançailles d'une de mesdemoiselles vos sœurs? Il faut, le diable m'emporte, que vous teniez un bureau de mariages, car cela n'en finit pas! Combien de sœurs au juste avez-vous? »

Il fit une petite pause dont je profitai pour hasarder quelques mots.

« Monsieur le colonel voudra bien m'excuser, lui dis-je, mais mes sœurs sont complètement étrangères à ma présente visite, par cette excellente raison que je n'ai pas le bonheur d'en posséder une seule. Il ne s'agit que d'une petite excursion dans les montagnes.

— Une excursion dans les montagnes, monsieur le lieutenant! reprit-il. Y songez-vous? quand nous avons tant d'exercices à faire au régiment, quand on me demande à cor et à cri des officiers, quand surtout... mais au diable toute la boutique! Si les deux ou trois officiers qui sont restés au régiment veulent encore, en de pareilles conjonctures, faire des voyages d'agrément, alors il n'y a, morbleu, plus d'espoir d'en jamais finir! Et cela finira un jour ou l'autre, monsieur; il faut que cela finisse une bonne fois! Cela ne peut pas durer, ne doit pas durer, et si Napoléon... mais la chose vous est parfaitement égale, pardieu!

— Je devais penser, monsieur le colonel, que mes sentiments et ceux de tous mes camarades vous étaient mieux connus. Plût à Dieu que cet état de choses cessât — dès demain, dès aujourd'hui même! Vous savez bien, colonel, que tous vos officiers se battraient jusqu'à ce que les choses soient redevenues ce qu'elles étaient autrefois, sinon... qu'ils mourront en combattant pour la liberté, le roi et la patrie. De deux choses l'une, colonel, soyez-en bien assuré. Ah! pourquoi faut-il que les choses ne soient pas assez avancées encore pour que nous puissions dire : Maintenant, avec l'aide de Dieu, vaincre ou mourir!

— Oui, Dieu le veuille, mon ami, reprit le vieux colonel avec une émotion visible, en me tendant la main; j'en suis convaincu pour ma part, — mais les gens de plume de Berlin! Pouvions-nous avoir une plus belle occasion qu'il y a deux ans avec l'Autriche? — Mais cette occasion est passée! — Pour combien de temps demandez-vous une permission?

— Pour dix jours.

— Allez, et que Dieu vous accompagne. Adieu! »

Notre entretien finit là. Je courus chez mon ami Merlin, qui était officier dans l'artillerie, et nous fîmes en toute hâte les courts préparatifs indispensables pour l'excursion pedestre que nous avions projetée. Pour nous autres officiers, c'est toujours une affaire passablement difficile, attendu que nos habits bourgeois laissent habituellement plus ou moins à désirer. C'est une chose ou une autre qui n'est plus tout à fait de mode; nous n'avons qu'un vêtement d'été ou qu'un habillement d'hiver; en un mot, quand nous quittons l'uniforme pour endosser un habit bourgeois, nous avons l'air le plus souvent de porter un costume de louage qui n'a pas été fait pour nous.

Alors, c'est-à-dire en l'an 1811, on ne connaissait pas encore les amples redingotes, aussi le moindre défaut de cette mode était-il beaucoup plus saillant qu'aujourd'hui. On imitait alors, jusque dans notre

bonne Silésie, les affreuses modes de l'empire français, et bien qu'il n'y eût encore ni chemins de fer, ni malles-poste même, la mode ne mettait guère plus de temps qu'à présent pour se répandre de Paris sur tous les points du globe. A Neisse même, où je tenais alors garnison, les femmes et les jeunes filles portaient des tailles excessivement courtes avec des jupes longues et étroites; on appelait cela s'habiller à la grecque. Le costume des hommes était à l'unisson : hautes cravates, redingotes dont la taille montait jusqu'aux épaules, et dont les pans flottaient sur les talons, avec cela des pantalons collants. Par bonheur, l'habillement que nous avions, Merlin et moi, était d'une époque un peu plus ancienne, c'est-à-dire datait déjà de deux ans, partant rien n'y était poussé à l'extrême, comme dans les vêtements les plus nouveaux d'alors; aussi, lorsque, le lendemain de grand matin, notre léger porte-manteau d'officier sur le dos, nous nous mîmes en route pour les montagnes, nous n'avions vraiment pas trop mauvais air, et pourtant, à voir aujourd'hui deux jeunes et jolis garçons ainsi accoutrés, on ne pourrait se défendre d'un rire moqueur.

Nous ne nous faisions pas faute de rire nous-mêmes et de chanter, car nous étions gais et de bonne humeur, comme on l'est si facilement dans la jeunesse, à cet heureux âge qui n'a guère qu'un défaut, de ne pas sentir son bonheur. Mais nous sentions le nôtre ce matin-là, Merlin et moi; nous pouvions en effet, dix jours durant, libres de tout service et sans but aucun, arpenter tout à notre aise les belles montagnes de Moravie, qui se dressaient devant nous avec leurs forêts séculaires aux bleuâtres reflets.

« Merlin, dis-je à mon ami, quand, au sortir d'une gorge, nous commençâmes à gravir un sentier escarpé qui serpentait dans la forêt, Merlin, nous voici en pleine forêt, au cœur de la montagne, nous tournons le dos à la plaine, nos aventures vont commencer.

— Oui, cher ami, me répondit-il en brandissant son bâton de voyage de l'air d'un artilleur qui va mettre le feu à la pièce, oui, elles vont commencer, cela n'est pas douteux, mais sera-ce aujourd'hui? je n'oserais le prétendre; mon avis est plutôt qu'en fait d'aventures plus on en cherche, moins on en trouve; le bonheur vient sans qu'on l'appelle, sans qu'on le cherche.

— Et pourtant il est dit, mon très-savant ami : Cherchez et vous trouverez!

— Soit, cherchons, Rudolph; nous pourrions, par exemple, entrer dans cette auberge solitaire, nous y trouverons en tout cas quelque aventure pour notre estomac. »

C'est ce que nous fîmes en effet, mais nous ne trouvâmes qu'une vieille hôtesse malpropre, qui n'avait ni petite fille avenante, ni jolie servante, mais seulement quelques rogatons fort peu appétissants, auxquels nous touchâmes à peine du bout des dents, après quoi nous nous remîmes en route.

II.

Nous errions déjà depuis deux jours, fouillant maint vallon mystérieux perdu comme un amour secret dans la profondeur des bois et des monts, et hanté seulement par quelques timides chevreuils, gravissant mainte hauteur pour respirer un air plus libre et nous rapprocher du ciel; — mais plus on s'élève sur notre globe fangeux, plus le ciel monte et fuit au-dessus de nos têtes, tandis que sa voûte éthérée se rétrécit et s'abaisse sur les enfants au berceau. Nous avions mangé et dormi dans plus d'un village, sans la moindre aventure, sans un seul incident notable, et cela vraisemblablement parce qu'en notre qualité de soldats nous manquions de l'imagination nécessaire. Nous ne vîmes parmi les paysans que malpropreté, rudesse et stupidité, si bien que, dès le troisième jour, nous résolûmes de chercher un meilleur gîte, soit dans une ville quelconque, soit dans une maison bourgeoise, sinon, au pis-aller, de bivouaquer dans la forêt.

Mais ce dernier parti n'était, à vrai dire, qu'une de ces façons de parler que l'on a toujours à la bouche, sans jamais vouloir les réaliser sérieusement. Toutefois, la fortune, ainsi provoquée par nous, sembla nous prendre au mot, car nous nous trouvâmes vers le soir engagés dans un bois, que nous arpentâmes longtemps en tout sens, errant par monts et par vaux, sans en apercevoir l'issue. Le soleil était couché, nous dûmes au moins le supposer d'après l'obscurité croissante autour de nous, car du ciel nous ne pouvions rien voir. Et quand cela nous eût été possible, nous n'eussions pas pour cela pu apercevoir le soleil, attendu qu'il pleuvait depuis une heure d'une façon fort peu agréable; l'épais feuillage des arbres nous offrait encore, il est vrai, un passable abri; cependant, la perspective d'une nuit entière passée sous un tel toit n'avait rien de fort séduisant.

« As-tu quelque idée, Merlin, de l'endroit où nous nous trouvons? Sommes-nous encore en Prusse, ou avons-nous déjà franchi la frontière?

— Comment le puis-je savoir? Tout ce que je sens, c'est que cette pluie, qu'elle tombe de Prusse ou d'Autriche, a déjà percé de part en

part mon léger vêtement d'été. Pour ce qui est de la frontière, je ne saurais sur ce point te donner aucun renseignement; dans tous les cas, elle doit être facile à trouver, étant du petit nombre de celles que le grand ravageur du continent a laissées sans y porter la main.

— M'est avis que, s'il n'y a pas touché, c'est uniquement par un reste de respect pour notre grand roi; le vieux Fritz se serait retourné dans sa tombe, si on lui eût repris sa Silésie.

— Bah! Napoléon se soucie bien de sentiments de cette sorte! Si le vieux Fritz avait voulu se retourner dans sa tombe, il aurait eu pour le faire bien assez d'autres motifs. — Mais la pluie devient de plus en plus désagréable. Il sera nécessaire de tenir entre nous un conseil de guerre.

— Mon cher ami, fis-je en haussant ma cravate, toutes les aventures commencent par des obstacles et des contrariétés. Poursuivons donc tranquillement notre route. Il faut bien, après tout, que ce chemin ait une fissure, seulement prenons garde de ne pas nous en écarter. »

Tout en causant ainsi, nous cheminions toujours et la forêt s'éclaircissait de plus en plus. Nous arrivâmes bientôt à une côte dégarnie d'arbres, où nous reçûmes de première main le vent et la pluie. Dans cette situation critique, nous aperçûmes, tout au fond de la vallée, le reflet mat d'une petite lumière, vers laquelle nous dirigeâmes notre marche à travers les taillis et les pierres roulantes. Enfin, nous atteignîmes une route carrossable et vîmes se dessiner devant nous à l'horizon la noire silhouette d'un immense château. Nous dûmes encore gravir une côte passablement roide, mais de médiocre hauteur, avant de toucher au but désiré. La porte du château était fermée. Avec l'espoir consolant d'avoir trouvé au moins un abri pour nous sécher, nous agitâmes la lourde cloche, le cœur palpitant dans l'attente de ce qui allait arriver. Lorsqu'on nous eut ouvert, et qu'en échange de nos noms et qualités que nous nous empressâmes de décliner, on nous eut priés courtoisement d'entrer, nous fûmes conduits au château, et, après avoir traversé une grande cour enclose de murs, nous nous trouvâmes dans une chambre pourvue de tout le confort d'une prévoyante hospitalité.

« Mes nobles maîtres attendent ces messieurs pour souper dans la salle à manger, » nous dit bientôt le domestique. Ces mots, qui sonnaient fort agréablement à nos estomacs vides, nous jetèrent d'autre part dans un extrême embarras. Nos habits étaient complètement transpercés par l'eau. Les changer pour d'autres, nous l'eussions fait

bien volontiers, mais il n'y avait pas à y songer, par cette simple raison que nos légers porte-manteaux ne contenaient pour tout bagage que quelques effets de linge. Il ne nous restait donc, à notre grand dépit, qu'à nous reposer le mieux possible de nos fatigues, et à nous mettre au lit, où du moins nous serions à sec. C'est ce que nous allions faire avec une résignation mélancolique, quand parut le maître du logis. Il venait, nous dit-il, s'enquérir de ce que nous désirions, et comme, avec cette franchise qui est le propre de la jeunesse, nous nous ouvrimmes à lui de notre embarras, qui ne lui avait du reste point échappé, il nous déclara que sa famille et lui seraient fort mécontents de se priver du plaisir de passer la soirée à causer avec nous. Que si nous voulions faire usage de sa garde-robe, il la mettait tout entière à notre disposition. Bref, il nous attendait d'ici à une demi-heure. Comme on le peut bien penser, nous reçûmes cette offre avec autant de reconnaissance qu'il avait mis de courtoisie à nous la faire, et bientôt le domestique parut de nouveau, en étalant devant nous toute une cargaison d'habillements de toute sorte.

« Voilà l'aventure, du moins le commencement, dit Merlin en serrant le plus possible autour de sa taille une paire d'insurpassables démesurément amples; tout cela est beaucoup trop large, infiniment trop large! Si je savais qu'il y eût dans la famille de jolies dames, ou même seulement de jeunes dames, j'aimerais mieux vraiment... mais je meurs de faim, et vos figures spirituelles feront passer le reste. »

Tout en se payant de ces raisons et d'autres semblables pour se consoler, il avait achevé sa toilette et avait tout l'air d'un fermier amaigri par une longue maladie. Il se tourna et se retourna dans tous les sens devant la glace, au milieu des éclats de rire joyeux que nous arrachait sa figure comique.

Quant à moi, qui étais beaucoup plus petit et encore plus mince que lui, je me trouvai dans une situation par là même plus difficile; le seul vêtement qui m'allât tant soit peu était une redingote d'été jaune serin, qui me tombait sur les talons, et quand, ainsi vêtu, je m'approchai de la glace, nous partîmes l'un et l'autre d'un éclat de rire si bruyant et si persistant, que je me décidai en fin de compte à me dévêtir, préférant mille fois rester là tranquillement et endurer la faim, plutôt que de descendre affublé d'un pareil costume.

« Ah! voici encore quelque chose de tout à fait étrange, s'écria Merlin qui riait toujours; Dieu me damne! c'est une robe de moine ou quelque chose d'approchant. Si tu l'essayais?

— Pourquoi pas? répliquai-je. Tout cela n'est, après tout, qu'une

mascarade. Peut-être aussi n'aurai-je pas trop mauvais air en moine; dans tous les cas, c'est un masque de caractère. »

Et lorsque, sous ce nouveau déguisement, je m'avançai devant la glace, je trouvai ma conjecture de tout point fondée, et Merlin lui-même dut convenir que j'avais une figure fort intéressante; seulement il pensa que je commettrais une haute inconvenance en m'introduisant sous ce costume dans une famille étrangère.

« Les circonstances me serviront d'excuse, répliquai-je en me considérant dans la glace avec une satisfaction croissante. Cette robe de moine tient ici la place d'une élégante robe de chambre; telle a été sans aucun doute l'idée de notre hôte lui-même, autrement il ne l'eût pas jointe à la cargaison de vêtements qu'il a mise à notre disposition.

— Soit, dit Merlin en se rangeant à mon avis, dépêchons-nous alors, j'ai une faim terrible. Mais une réflexion, — sais-tu seulement à quel ordre tu appartiens ?

— A un ordre, du moins, qui aime les joies de la table, et il n'y en a que bien peu qui fassent exception sur ce point. Viens donc, il est peu courtois de faire attendre si longtemps un hôte aussi aimable que le maître de céans. »

Là-dessus nous descendîmes, Merlin déguisé en fermier qui relève de maladie, et moi en simple moine. Ce ne fut pas sans un vif battement de cœur que nous ouvrîmes la porte de la chambre où était réunie la famille de notre hôte. A l'éclat soudain des lumières qui s'en échappa, nous fûmes comme éblouis et nous sentîmes bientôt que, s'il est facile de risquer une plaisanterie du genre de celle que nous nous étions permise, il est souvent malaisé de la pousser jusqu'au bout.

Dans cette chambre, meublée dans le goût antique et restée complètement étrangère aux innovations de la mode française du moment, se trouvaient trois personnes : d'abord le maître de la maison, que nous connaissions déjà, un homme de cinquante ans environ, de complexion robuste et de mine affable, quoique sévère; puis une dame, d'un âge où l'on ne compte plus les années. Elle avait, du moins, passé depuis longtemps la soixantaine. Elle nous fit l'effet d'être déguisée, comme nous l'étions nous-mêmes, car elle portait un costume qui pouvait avoir été de mode au temps de Louis XV : — corsage lacé très-long et très-étroit, ample jupe à paniers, cheveux poudrés et relevés en toupet, — enfin, sa droite et roide contenance répondait complètement aux portraits de cette époque, tels que mon imagination se les représentait. La troisième personne, — et pour nous naturellement la principale des trois, — était une jeune fille de dix-sept à dix-

huit ans et d'une beauté surprenante; du moins, quand elle tourna vers moi ses grands yeux noirs veloutés avec une expression d'étonnement et une envie de rire contenue, il me sembla que je n'avais jamais vu nulle part une figure si merveilleusement belle. Sa robe taillée, non dans le goût affreux du jour, mais sur le patron d'une ancienne et gracieuse mode française, autant que j'en pus juger d'un premier coup d'œil, contribuait encore à rehausser sa beauté. Et dire qu'il me fallait paraître devant elle avec un col militaire large de deux doigts et un ample pantalon à la turque! J'aurais voulu, de honte et de confusion, m'enfoncer à cent pieds sous terre! — Mais comme c'était chose impossible, nous balbutiâmes quelques excuses incohérentes, qui ne firent qu'accroître la gaieté légèrement moqueuse de nos hôtes; la jeune fille surtout avait grand'peine à se défendre de nous rire au nez.

« Des officiers de Sa Majesté sont toujours les bienvenus pour moi, sous quelque costume qu'ils se présentent, répondit notre hôte en souriant; épargnez-vous donc le soin, messieurs, de vous excuser de votre accoutrement, bien que je doive avouer que vous avez fait dans ma garde-robe un choix passablement étrange.

— C'est ce que nous avons pu trouver de mieux à notre taille, repartit mon ami Merlin en serrant le plus possible son ample redingote, sans doute pour faire mieux ressortir sa taille svelte; toutefois, on ne saurait nier....

— Assez sur ce chapitre, messieurs. Je vous le dis encore une fois, vous êtes pour nous les bienvenus et vous arrivez fort à propos, car vous devez avoir faim. »

A une invitation si cordiale, il était difficile de répondre par un refus. Au fait, nous venions de faire une longue marche, nous n'avions rien pris depuis midi et nous étions jeunes l'un et l'autre. Aussi fîmes-nous le plus bel honneur au souper qui nous fut servi, et les mets ne faisaient que paraître et disparaître devant nous, grâce à la façon aimable dont mademoiselle Toni — c'était le petit nom de la jeune fille de notre hôte — s'y prenait pour stimuler notre appétit. Tant que nous fûmes occupés de satisfaire aux exigences de notre estomac, la conversation fut tant soit peu languissante; je remarquai pourtant que la vieille dame ne prenait presque aucune part au souper, et ne mangea guère qu'une soupe qui lui fut servie par un domestique non moins âgé qu'elle, qui était occupé d'elle seule et se tenait derrière sa chaise, silencieux et droit comme un cierge. Ce vieux serviteur portait, lui aussi, la livrée de l'ancien temps : cheveux poudrés avec la queue,

culottes courtes de soie brune, bas blancs, souliers à boucles, habit échancré par-devant avec de gros boutons d'acier reluisant.

De temps en temps aussi les regards de la vieille dame, ainsi que ceux de son serviteur, se reposaient sur moi avec une expression de curiosité marquée; mais je l'attribuai à l'étrangeté de mon costume. Quand ma faim fut apaisée et que l'on eut remplacé le vin léger de table par un vieux vin généreux de Hongrie, je m'efforçai de donner un autre tour à la conversation par le récit de nos aventures depuis notre départ de Neisse jusqu'à notre arrivée dans ce manoir hospitalier.

Comme j'abordais à ce propos la question des frontières, et que j'émettais l'opinion que nous étions encore sur terre prussienne :

« Votre opinion est parfaitement juste, observa notre hôte, vous n'avez point encore, en effet, franchi la frontière prussienne, bien qu'elle soit assez peu éloignée d'ici pour avoir eu sa part des atteintes portées au reste de l'Allemagne.

— Comment n'en serait-il pas ainsi? répliquai-je. Une égale oppression pèse sur la Prusse, sur l'Autriche et sur l'Allemagne tout entière, si profondément humiliée. L'étoile de Napoléon monte tous les jours plus haut, et maintenant qu'il lui est né un fils, il n'y a plus à espérer que cet état de choses puisse jamais changer.

— Jeune comme vous l'êtes, ayant devant vous la perspective de tant d'années à vivre, vous ne devriez pas penser ainsi. C'est sur la jeunesse seule que reposent nos espérances. Croyez-moi, peut-être ne vivrai-je pas assez pour le voir, mais les peuples opprimés se lèveront à la fin, ils se grouperont sous la bannière de leurs princes héréditaires pour une sainte lutte contre la tyrannie étrangère. Le temps viendra, et plus tôt peut-être que nous ne le croyons tous, où les rois et les princes s'uniront ensemble, car ils ont cruellement expié leurs dissidences et n'ont que trop appris à leurs dépens que l'union seule fait la force.

— Dieu vous entende! Quant à nous, tous sans exception, nous sommes prêts à vaincre ou à mourir! m'écriai-je avec feu, sous l'influence du vin chaleureux que je venais de boire et des yeux brillants de Toni, mais surtout d'une idée qui dominait alors exclusivement toutes nos pensées, bien que nous ne la visions réalisable que dans un temps encore fort éloigné.

— Je sais que tous vos camarades pensent comme vous, répliqua notre hôte en me tendant la main; et c'est là-dessus que reposent les dernières espérances de notre malheureuse patrie. — Mais, assez de politique comme cela. Comme de braves chevaliers errants, vous êtes

venus dans ce château isolé; le domestique qui m'a annoncé votre visite m'a à peine fait connaître vos noms, car il me suffisait pleinement de savoir que j'allais avoir le plaisir d'offrir l'hospitalité à deux officiers de mon roi. Pourtant il serait temps de faire ensemble plus ample connaissance. Vous êtes ici au château d'Altstett, dont le propriétaire, de Belsen, a l'honneur de se présenter à vous dans ma personne. Voici ma mère, ajouta-t-il en désignant la vieille dame, qui fit un petit mouvement de tête presque imperceptible, et voilà ma fille. »

Nous déclarâmes nos noms à notre tour; que nous étions l'un et l'autre lieutenants en second : moi, de Villach, dans l'infanterie, mon ami Merlin dans l'artillerie; on le savait déjà.

« Vous vous appelez de Villach? dit la vieille dame en me regardant de nouveau avec ses grands yeux noirs qui étaient encore fort vifs. Votre mère ou votre grand'mère n'était-elle pas une demoiselle de Belsen? »

Les études généalogiques ne sont pas le fait de la jeunesse, et je dus confesser, à ma honte, que je n'avais sur ce point aucun renseignement précis à fournir, bien que j'eusse donné tout au monde pour pouvoir répondre à la question qui m'était adressée.

« Le nom de famille de votre mère ne vous est-il donc pas connu? reprit la vieille dame; ou ne l'auriez-vous jamais appris par d'autres? »

— Pardonnez, noble dame! Ma mère était une demoiselle de Monaschütz.

— C'est bien ce que je pensais, reprit la vieille dame avec une émotion visible, et le vieux serviteur se prit à tousser légèrement. Votre grand'mère était la sœur de feu mon mari, la tante de mon fils, d'où il suit que vous nous êtes un assez proche parent. La ressemblance ne m'a point trompée; elle est frappante dans ce costume, n'est-il pas vrai, Frédéric?

— Parfaitement, parfaitement, » observa le vieux serviteur sans changer de position.

Ces paroles me causèrent une vive surprise. Je me sentis honteux en quelque sorte de n'avoir rien su jusqu'ici d'une si proche parenté. Cependant, lorsque j'eus parlé de la mort de mon père, tué à la bataille d'Auerstaedt, et que, sans pouvoir dominer une émotion douloureuse, j'eus ajouté que ma pauvre mère en fuite était morte dans une petite ville de Pologne, et que j'étais resté moi-même alors complètement abandonné, jusqu'à ce que l'entremise d'un ami de mon père m'eût fait entrer au régiment, où j'étais officier depuis deux ans; enfin qu'ayant perdu de si bonne heure et d'un coup si soudain

mon père et ma mère, je n'avais rien su d'eux sur ma famille, et m'étais toujours cru jusque-là tout à fait seul au monde.... alors, oh ! alors, je fus cordialement traité par toute la compagnie comme un parent avéré; je baisai respectueusement la main de ma grand'tante, le maître de la maison m'embrassa affectueusement, et Toni elle-même me tendit sa petite main avec un aimable sourire auquel je trouvai un charme tout particulier, en ma nouvelle qualité de cousin.

Nous restâmes longtemps encore à causer, particulièrement de mon père et de ma mère; ma grand'tante m'adressait par ci par là une question sur ma grand'mère, dont je n'avais gardé qu'un souvenir extrêmement confus. Enfin, comme il se faisait un peu tard, il fallut songer à nous séparer. Cependant toute ma fatigue avait disparu. Pour peu que l'on veuille se mettre à ma place, on trouvera la chose toute naturelle; mon ami Merlin était comme moi alerte et dispos, dans un état d'excitation manifeste, si bien que, reprenant à nous deux l'entretien, nous passâmes encore en revue tous les événements de la journée.

« Une chose m'a frappé, me dit-il, c'est que ta vieille grand'tante, qui me fait l'effet d'être une véritable matrone, a prétendu te reconnaître à la ressemblance, et que cette vieille perche de serviteur, qui ne la quitte pas une minute, a fait chorus avec elle; cette circonstance t'a-t-elle échappé ?

— Nullement ! Au contraire, j'ai été particulièrement surpris de sa remarque : *« Que la ressemblance était frappante dans ce costume. »* Il faut donc que feu ma grand'mère ait porté aussi, en une certaine circonstance, une robe de moine, ce que je n'aurais jamais cru, à vrai dire, de cette vieille et digne personne, autant que je puis me la représenter à travers mes souvenirs confus.

— Qui sait comment cela s'est fait ! répliqua Merlin en bâillant; peut-être dans quelque mascarade.... Mais je commence à me sentir fatigué. Du reste, tu es un heureux garçon, car ta cousine est une fille ravissante. Qui eût pensé cela, Rudolph, lorsque, avant-hier, dans cette méchante auberge du village, nous nous attablions en quête d'aventures ? Maintenant tu as trouvé mieux qu'une aventure, voilà ton avenir assuré; ta nouvelle famille paraît jouir d'une fortune plus qu'honnête, et... un supplément de solde....

— Allons, Merlin, quelles idées singulières et confuses te passent par l'esprit ! Tu m'as l'air d'être bien fatigué.

— Je le suis en effet, répondit-il avec son flegme imperturbable, mais pas assez pourtant pour rien voir de singulier ni d'extraordi-

naire à ce qu'un pauvre lieutenant reçoive de ses riches parents un supplément de solde et l'accepte sans cérémonie. Plût à Dieu que, dans la suite de notre voyage, il m'arrivât une semblable surprise! Mais par malheur je connais à fond toute ma famille. Tous braves et honnêtes gens, avec beaucoup d'enfants et peu de revenus. Je n'ai qu'une espérance..., la guerre, et par suite l'avancement. Ah! Rudolph, si seulement le premier de ces deux points se réalisait, et que nous eussions une bonne guerre avec la France..., je renoncerais volontiers à tout avancement, rien que pour le plaisir de me battre, au risque de me faire tuer.

— J'éteins la lumière, Merlin, dis-je, coupant ainsi court à ces épanchements qui avaient tourné chez nous en habitude. Bonne nuit!

Nous ne tardâmes pas à nous endormir.

III.

Le lendemain matin, quand je me réveillai, le soleil m'arrivait en plein par les hautes fenêtres de ma chambre, mais il ne faisait pourtant que commencer à poindre au-dessus de la cime des montagnes, et il était encore de très-bonne heure. Sans éveiller Merlin, je sortis sur le balcon; j'étais curieux de voir, à la clarté du jour, le paysage qui servait de cadre au château de ce mien parent que j'avais si inopinément trouvé. Ce que je vis était bien fait pour exciter ma reconnaissance envers le hasard qui avait dirigé mes pas de ce côté. Dans un vallon de médiocre étendue, mais environné de collines de moyenne hauteur et magnifiquement boisées, tout au bas d'une pente abrupte, s'élevait le château. Deux ruisseaux, coulant des hauteurs et se réunissant au pied de ses murs, formaient dans leur cours supérieur, de chaque côté du château, de petits vallons étroits et sauvages qui allaient se perdre dans la montagne, sous forme de ravins boisés et pittoresques. Mais, à partir du château, les eaux de ces deux ruisseaux réunis coulaient dans une immense vallée cultivée et riante, dont les bords se reliaient par de douces pentes et des ondulations successives aux hautes montagnes qui fermaient l'horizon, et que les premiers feux du soleil baignaient en ce moment d'une teinte éblouissante de pourpre.

L'impression que j'éprouvai à la première vue de ce pays, que j'ai revu depuis si souvent, est restée en moi aussi vivace que si elle était d'hier. Je sentis alors dans mon jeune cœur naître pour la première

fois le sentiment de la patrie, bien que je fusse parfaitement certain de n'être jamais venu en ce lieu. Dès ma première enfance, et surtout depuis la mort de mon père et de ma mère, j'avais constamment vécu chez des étrangers, le plus souvent à la caserne; Neisse était déjà la troisième garnison de mon régiment depuis les quatre ans que j'en faisais partie; d'où pouvait donc provenir en moi ce sentiment de la patrie? Et pourtant je l'éprouvai ce matin-là pour la première fois; ma poitrine se soulevait doucement, agitée par une respiration haletante, comme il arrive en présence d'une personne aimée ou d'un lieu chéri que l'on est heureux de revoir, — ce qui n'était nullement le cas pour moi en ce moment. Le seul lien qui m'unait au monde extérieur, c'était mon régiment. Pour moi, il avait tenu la place d'une mère, mais si grand que fût et soit toujours resté mon attachement pour lui, — ce n'est pas à lui que je pensais en ce moment; mon âme était alors tout entière à un autre sentiment que je n'avais jamais connu jusque-là, et elle lui ouvrait avec délices ses plus intimes replis, comme la fleur ouvre son sein au vent rafraîchissant du matin.

Je me croyais sous l'influence d'un mystérieux enchantement, comme le héros d'un conte de fées, et quand quelque temps après j'aperçus ma belle cousine qui se promenait en robe blanche du matin dans le parc sur lequel ma vue plongeait du balcon, lorsque je la vis me saluer en amie et que je l'entendis me crier de sa petite voix sonore et légèrement moqueuse : « Bonjour, monsieur mon cousin; avez-vous bien dormi? N'allez-vous pas descendre pour déjeuner? » alors tout cela me parut si étrange que j'eus peine à balbutier une réponse complètement déplacée, mais par bonheur fort peu distincte; et je me pris à rougir comme un enfant en remarquant le sourire ironique de la jeune fille. J'éveillai pourtant mon ami Merlin qui dormait toujours; nous reprîmes nos habits de voyage qui se trouvaient enfin secs, car je m'étais tenu jusque-là sur mon balcon dans mon costume de moine de la veille, qui m'avait fait l'usage d'une robe de chambre, — après quoi nous descendîmes.

La famille était assise à l'ombre d'un haut platane, sur une espèce de terrasse d'où l'on dominait une partie du parc et l'immense vallée dont j'ai parlé tout à l'heure, et n'attendait que nous pour déjeuner. On coupa court à nos excuses en nous demandant, avec toutes les marques du plus vif intérêt, si nous avions bien dormi, quels rêves nous avions faits, et autres choses de ce genre. Toni versa alors le café, qui était à cette époque une boisson fort chère, et elle le fit avec tant de grâce et d'amabilité qu'il ne me vint que plus tard à l'esprit de

faire la différence de ce café-là avec celui que j'avais bu jusqu'alors, et qui se ressentait fort des effets du blocus continental imaginé par Napoléon. Ma grand'tante, bien que toujours digne et sévère, me parut ce jour-là beaucoup plus affable; elle s'informa très-minutieusement de ce qu'avait été ma famille, particulièrement ma mère; elle voulut même que je lui contasse dans le plus grand détail le peu que je pouvais me rappeler encore de ma grand'mère, dont je n'avais, comme on sait, conservé que des souvenirs fort vagues. Et, tout en m'écoulant, elle hochait la tête de temps à autre, sans jamais quitter pour cela sa droite contenance; par moments aussi un mélancolique sourire se dessinait sur ses traits, beaux encore malgré l'âge, et le vieux serviteur, qui se tenait toujours droit et roide derrière sa chaise, imitait chacun des mouvements de sa digne maîtresse, comme s'il en eût été l'image reflétée dans une glace.

On nous invita à passer à Altstett tout le reste du temps de notre permission, et à borner là nos excursions pour cette fois, et nous acceptâmes avec d'autant plus de joie cette invitation, qu'elle répondait à nos propres désirs. Au bout de quelques jours, quand, en compagnie de mon oncle — M. de Belsen voulait que je l'appelasse ainsi, bien qu'il ne fût pas réellement mon oncle, — en compagnie aussi de Toni, nous eûmes visité tout ce qu'il y avait à voir dans les environs, et échangé ensemble nos idées et nos sentiments sur une foule de sujets, je me trouvais avoir si bien pris racine dans la maison que je ne pus songer à l'heure du départ sans une douloureuse émotion. J'avais retrouvé là des parents, des parents qui avaient connu et aimé mon père et ma mère, pour lesquels j'étais moi-même l'objet d'une visible affection...; et chaque fois que me livrais à ces pensées, j'oubliais mon oncle et ma grand'tante pour ne plus voir qu'une seule image, celle de Toni, si belle, si séduisante, si enjouée et si franche. Et alors j'éprouvais un sentiment douloureux, mon cœur se serrait, si bien que souvent, quand j'étais seul, j'avais de la peine à respirer, et je m'en voulais d'être ainsi, sans réussir pourtant à faire cesser cet inexprimable malaise. L'idée de partir était affreuse pour moi, et ma peine s'aggravait encore lorsque je me trouvais dans la compagnie de Toni; elle, au contraire, se montrait avec moi de jour en jour plus enjouée et plus familière, ce qui me faisait souffrir sans que je pusse clairement me rendre compte de mon mal. *

J'étais à cette époque encore fort jeune, et ne connaissais que bien peu l'énigme la plus étrange de la création, comme on appelle le cœur féminin; maintenant que je suis devenu vieux, j'ai acquis sans doute,

même sous ce rapport, une certaine expérience, mais le mot de cette énigme m'échappe encore aujourd'hui, aussi bien qu'aux plus habiles. Ceux qui, présomptueux ou blasés, s'imaginent l'avoir trouvé, n'ont plus rien à attendre de la vie, et ce qu'ils ont de mieux à faire, c'est de se tenir en repos au plus vite, eussent-ils encore, comme tant de jeunes vieillards, de longs jours à vivre. En effet, c'est ce caractère énigmatique du cœur féminin qui lui donne sur nous cette force d'attraction, sans laquelle il n'a plus sur nous aucun prix et nous ne gravitons plus vers lui.

Nous n'avions plus qu'une journée à passer à Altstett avant notre départ. Le soir, comme nous nous promenions dans le parc, ma jolie cousine et moi, elle plus enjouée et plus familière que jamais, moi sombre et mélancolique et cherchant sans cesse une occasion de donner à notre entretien un tour plus en rapport avec mes sentiments :

« Laissons là, lui dis-je enfin avec un profond soupir, chère cousine, les fleurs et les papillons, et donnez-moi, de grâce, si la chose vous est possible, quelques éclaircissements sur ce qui a causé une si vive surprise à votre grand'mère et à vous aussi, quand j'ai paru devant vous pour la première fois.

— Bon! vous aurez encore rêvé cela! Vous me parlez tant de vos rêves! » répliqua-t-elle en me regardant avec un sourire où il y avait autant d'ironie que de sympathie; le fait est qu'il y avait dans ses grands yeux noirs une telle expression de naïveté enfantine et de malice tout ensemble, que je n'étais jamais bien sûr de mon fait en les regardant, et que toujours j'étais finalement réduit à baisser mes yeux devant les siens.

— Je sais que vous ne vous intéressez guère à mes rêveries, comme vous les appelez, bien qu'elles soient mes propres pensées bien réelles, mais il ne s'agit pas de cela à cette heure. Le premier soir de mon arrivée ici — hélas! comme le temps a fui rapidement! — lorsque je me présentai chez vous ce soir-là en robe de moine, votre grand'mère manifesta une grande surprise, et vous aussi; je l'ai parfaitement remarquée, et vous aussi.

— Allons! vous allez peut-être me demander là-dessus une explication? Vous aviez alors l'air assez comique, je pense, pour que notre étonnement vous paraisse tout naturel.

— Non, non, belle cousine, ce n'est point cela. Si j'avais l'air si comique, comme vous dites, et ce que je ne nie point, pour cela vous auriez pu rire; mais c'est de l'étonnement seulement que vous avez

montré. Et lorsque j'eus décliné mon nom et que l'on eut reconnu notre parenté, qui me rend pour mon compte si heureux, votre grand-mère dit haut : « La ressemblance ne m'a point trompée; elle est frappante, en effet, sous ce costume. » Sur quoi, le vieux Frédéric hocha la tête, et dit à son tour : « C'est vrai, très-vrai ! » Et vous... — Mais vous riez toujours, comme vous le faites encore en ce moment, sans que je sache...

— Ne soyez pas méchant, cousin, répondit Toni en reprenant son sérieux et rougissant visiblement; il y a dans notre grand salon un portrait de mon grand-père, représenté avec une robe de moine, et vous lui ressemblez d'une façon surprenante. Maintenant comment mon grand-père en vint à porter cette robe de moine, c'est une longue histoire.

— Conte-la-moi, conte-la-moi, fis-je d'un ton suppliant.

— Non, non, je ne le puis, c'est impossible. Demandez à Frédéric, il vous la contera volontiers. »

Là-dessus elle s'échappa en courant. Je l'avais parfaitement vue rougir encore, en dépit de son rire; et devenu plus curieux que jamais, je me proposai de faire parler le taciturne serviteur.

J'y réussis contre mon attente et plus facilement que je ne l'avais espéré. Lorsque je lui eus présenté ma requête, en ajoutant que ma cousine m'avait expressément adressé à lui, mais qu'elle n'avait pas voulu me conter elle-même l'histoire en question, il se mit à sourire doucement, et répondit :

« Je le crois bien, que la noble demoiselle n'a pas voulu vous conter cette histoire, car ce sont là des matières fort délicates pour une jeune fille, bien qu'après tout il n'y ait rien de grave dans celle dont il s'agit. Si monsieur le lieutenant le désire, je l'irai trouver dans sa chambre dès que mes maîtres seront au lit. En effet, du moment où monsieur le lieutenant est si proche parent de mes maîtres, je ne vois pas pourquoi je lui ferais un secret de cette histoire. »

IV.

Quelques heures après, nous étions assis, Merlin et moi, dans notre chambre. Nous eûmes toutes les peines du monde à décider le vieux Frédéric à s'asseoir lui-même. Il le fit enfin, mais toujours droit et roide comme une barre de fer. Quant à nous, dans le plus commode négligé, nous fumions tranquillement nos pipes, et comme il faisait

un peu frais, j'avais endossé de nouveau mon costume de moine en guise de robe de chambre.

« Monsieur le lieutenant a réellement une grande ressemblance avec le grand-père de mademoiselle Toni, commença Frédéric, surtout avec cette robe de moine. C'est vraiment un pur effet du hasard qu'elle ait été conservée si longtemps, et que monsieur le lieutenant l'ait précisément mise pour la première fois un jour qu'il était trempé jusqu'aux os; mais je veux reprendre les choses de plus haut.

» Tel que vous me voyez, j'ai maintenant soixante-dix-huit ans bien comptés; mes forces commencent à faiblir sensiblement, mais je puis encore, grâce à Dieu, m'acquitter ponctuellement de mon service auprès de ma noble maîtresse, et je serais bien peiné s'il me fallait mourir avant elle, vu qu'elle est depuis si longtemps habituée à être servie par moi. Bien qu'on ne s'en doute guère à me voir et qu'il y ait de cela fort longtemps, j'ai pourtant été autrefois un jeune gars. J'avais dix-sept ans quand je perdis coup sur coup mon père et ma mère, dont Dieu ait l'âme! et je restai seul dans la grande ville de Breslau. J'errai assez longtemps sans trouver à me fixer nulle part, et n'échappai qu'à grand-peine aux recruteurs, car à cette époque, — c'était dans l'automne de 1757, — tout était sens dessus dessous. Les Autrichiens avaient repris Breslau, et bien des gens croyaient que les Prussiens n'y rentreraient jamais. J'obtins alors, grâce à l'entremise d'un noble seigneur qui avait particulièrement connu mon père, une place de domestique chez le seigneur d'Altstett, qui résidait alors au château où nous sommes, et je dus m'y rendre sans délai. Le jour où je me mis en route, — c'était le 5 décembre, je ne l'oublierai de ma vie, — j'entendis continuellement du côté de Neumarkt une affreuse canonnade, qui commença vers midi, et se prolongea sans discontinuer jusque bien avant dans la nuit. Je pressai le pas le plus possible, afin de ne pas tomber au milieu de la soldatesque, et quand le lendemain j'arrivai dans la montagne, je n'entendis plus rien, et continuai plus lentement ma route.

» Cependant, sur le soir, la nouvelle se répandit que les Autrichiens avaient été complètement battus à Leuthen, et qu'ils fuyaient en pleine déroute vers la Moravie. Cette circonstance me causa un grand effroi, car ce n'était pas une petite affaire à cette époque qu'une armée autrichienne à la débandade. Je louai donc une charrette de paysan, et j'arrivai ici le lendemain soir sans malencontre. Le seigneur d'Altstett, le père de ma noble maîtresse, avait alors à peu près l'âge qu'a aujourd'hui son fils, le possesseur actuel du château, et sa fille, ma digne

maitresse, était elle-même une jeune et très-belle fille, comme l'est à cette heure mademoiselle Toni, et elle portait le même nom. Quant à sa mère, la femme du seigneur d'Altstett, elle était alors, comme on dit, dans la pleine maturité de l'âge, mais tant soit peu malade. Il faisait, le jour où j'arrivai, un temps abominable; un violent ouragan chassait devant lui la neige et la pluie, et j'étais mouillé jusqu'aux os, tout comme monsieur le lieutenant il y a quelques jours; seulement il faisait beaucoup plus froid, et j'étais presque gelé.

» Après que le seigneur d'Altstett m'eut bien considéré de la tête aux pieds, — il avait une mine très-sérieuse et très-sévère, — il me fit donner une livrée, et là-dessus me congédia. Toute la famille était assise à table dans la salle à manger bien chauffée, et je dus attendre que le souper fût fini, ce qui fut passablement long; alors, quand j'eus levé le couvert, mon maître me dit en se levant et en se plaçant devant moi : « Tu m'es recommandé, et sur cette recommandation je t'ai pris à mon service. On a besoin, par le temps qui court, de serviteurs fidèles et éprouvés; j'espère que je trouverai en toi ces qualités. Acquitte-toi ponctuellement de ton service et sans raisonner, je n'aime pas cela. Quoi qu'on te commande, fais-le sans questionner, je n'aime pas cela non plus. Si tu montres de la régularité et de l'intelligence, tu t'en trouveras bien; si tu es négligent ou infidèle, je te renverrai sans pitié. Fais bien attention. Maintenant, va; fais-toi montrer et expliquer tout par mes gens, et au premier coup de sonnette, viens tout de suite. »

» Je savais maintenant à peu près ce que j'avais à faire, et je descendis pour me faire montrer tout ce que j'avais besoin de connaître. Mais on ne me montra rien du tout. La ménagère et les filles de service étaient à moitié endormies, elles jugeaient leur journée finie. La cuisinière mit au feu une grande machine de cuivre d'étrange aspect, et me dit que c'était la cruche à eau chaude; ce fut tout. Mais que cette machine fût appelée « le Moine » au château, elle ne m'en dit rien, bien que, si elle eût été moins stupide, elle eût dû savoir qu'il m'était impossible de le deviner.

» Au bout de quelque temps, on sonna à la porte extérieure du château, et le portier amena un moine qui demandait asile pour la nuit; comme il y avait beaucoup de couvents dans le voisinage, les visites de ce genre étaient fréquentes. On avait pour ces occasions disposé dans le château un petit réduit, garni pour tout meuble d'une simple paille; le moine s'y fut bientôt étendu, après avoir pris un peu de nourriture. Alors tout redevint calme et silencieux dans la grande cui-

sine; les filles de service s'étaient endormies tout à fait, les grillons seuls grésillonnaient à qui mieux mieux. Mes propres pensées commençaient à devenir passablement confuses, lorsqu'un violent coup de sonnette, parti de l'étage supérieur, me tira brusquement de ma rêverie. Je montai quatre à quatre, pensant qu'il s'était passé quelque chose d'extraordinaire; mais mes nobles maîtres étaient encore assis autour de la table, comme une heure auparavant.

» — Tu vas mettre maintenant le moine dans mon lit, me dit le seigneur d'Altstett sans me regarder.

» — Dans le lit de Sa Seigneurie? fis-je au comble de l'étonnement.

» — Je t'ai déjà dit que je ne puis souffrir les questions. Va!

» Voilà de drôles de gens! pensai-je à part moi; cependant l'ordre était fort clair, et il n'y avait pas moyen de questionner. J'allai donc dans la chambre du moine, qui, recevant ma lumière en plein sur la figure, me regarda les yeux grands ouverts, car il ne dormait pas encore.

» — Qu'est-ce? s'écria-t-il en se dressant sur son séant; que voulez-vous?

» — La, la, répondis-je, ne vous effrayez pas, mon révérend. C'est mon noble maître qui veut que vous vous mettiez dans un autre lit.

» — Pourquoi cela? je suis très-content de cette couche de paille.

» — Je ne puis vous le dire, étant arrivé moi-même ici de ce soir, mais mon noble maître est très-rigide et fort laconique, et il faut que ses ordres soient exécutés. Vous allez vous mettre dans le lit de mon maître.

» — Dans le lit de ton maître? Assurément tu extravagues, mon bonhomme! me dit-il d'un ton brusque et en me regardant d'un air d'autorité.

» J'étais encore à cette époque un bien jeune garçon, fort timide et prompt à m'effaroucher; d'autre part, le moine ne semblait pas homme à se laisser commander; je n'avais donc qu'une chose à faire, c'était de recourir à la prière avec lui. Je lui mis sous les yeux la perplexité de ma position, je lui dépeignis le caractère de mon noble maître, ajoutant que si son ordre n'était pas exécuté, je serais infailliblement chassé, sinon ce soir même, au plus tard le lendemain. Il parut alors hésiter un peu; puis, quand je lui eus fait remarquer combien il serait mieux et plus mollement couché dans le lit de Sa Seigneurie que sur cette misérable paille, il se mit à sourire et dit :

» — Ton maître m'a l'air d'un fier original, mais qu'à cela ne tienne, je veux te faire plaisir, d'ailleurs il y a si longtemps que je n'ai couché dans un lit qui mérite ce nom.

» Là-dessus nous montâmes dans la chambre de Sa Seigneurie. Son lit était dressé tout à côté de celui de sa femme sous un baldaquin, comme ils le sont encore tous deux à cette heure. Là, un nouveau scrupule vint au moi ne.

» — Où couchera donc ta noble maîtresse? me demanda-t-il d'un air réfléchi.

» — Oh! il y a encore d'autres lits dans la maison, répondis-je; peut-être aussi veulent-ils veiller toute la nuit. Comment le puis-je savoir? On verra plus tard. En attendant, couchez-vous.

» — On verra plus tard? murmura-t-il, et il paraissait de nouveau tout irrésolu. Cependant il se décida, et se mit au lit. Cela fait, il éprouva un indicible bien-être, passa quelques minutes à s'étirer et à s'étendre, après quoi il me dit de remercier mon maître en son nom, car il n'avait de longtemps été si bien couché.

» — Trouve le lit bon tant que tu voudras, pensai-je à part moi, lorsque je fus de nouveau assis dans la grande cuisine solitaire; mais je me garderai bien de monter là-haut sans nécessité. Dieu merci! j'ai du moins mené à bonne fin cette affaire épineuse.

» Pendant que je me livrais à ces réflexions consolantes, un second coup de sonnette partit d'en haut, et comme je montai tout aussitôt, je trouvai mes nobles maîtres encore assis autour de la table, comme une demi-heure auparavant.

» — As-tu mis le moine dans mon lit? me demanda mon maître toujours sans me regarder.

» — Oui, monseigneur, il y est, répliquai-je.

» — Mets-le maintenant dans le lit de ma femme.

» — Dans le lit de madame? m'écriai-je interdit, et il me vint à l'esprit que Sa Seigneurie n'était pas dans tout son bon sens.

» — Je t'ai déjà dit deux fois que je n'aime pas les questions. Si tu as l'oreille dure, je ne pourrai pas te garder à mon service.

» La chose était fort claire. Il ne me restait donc plus qu'à aller de nouveau trouver le moine, et à lui faire connaître le nouvel ordre de mon noble maître. Par bonheur, je rencontrai chez lui cette fois moins de résistance que je ne l'avais craint; le moine était déjà endormi, et quand je l'eus réveillé et que je lui eus communiqué l'ordre en question, il se contenta de me dire :

» — Ton maître me fait l'effet d'avoir le cerveau détraqué! Puis il se pelotonna d'un lit dans l'autre, ramena soigneusement sur lui les couvertures, et ajouta d'un air bourru : Maintenant dépêche-toi de filer, et laisse-moi en paix à la fin.

» Je ne me le fis pas dire deux fois, et regagnai la grande cuisine, où il commençait à faire déjà passablement froid, et où j'entendis les grillons qui grésillonnaient de plus belle. Quelques instants après, nouveau coup de sonnette. Je me hâte de monter.

» — As-tu mis le moine dans le lit de ma femme?

» — Oui, monseigneur, il y est.

» — Bien; mets-le maintenant dans le lit de ma fille, et ensuite tu pourras t'aller coucher.

» J'éprouvai un véritable vertige, et je ne doutai plus que mon noble maître n'eût perdu la raison. Je me gardai pourtant bien de rien répondre, de crainte de m'attirer de nouveau quelque mot piquant, et dans l'espoir de trouver le moine encore aussi accommodant que la première fois, je quittai la chambre sans souffler mot. Mais je m'étais complètement trompé dans ma conjecture. Le moine entra dans une colère violente, ce n'est pas assez dire, dans une véritable fureur, et se dressant sur son séant, me menaça de me jeter à la porte, si je ne vidais pas la place incontinent.

» Comme je ne voulais pas m'exposer à ce nouveau désagrément, je m'éloignai sans me le faire répéter, pour réfléchir plus mûrement sur ma situation. D'abord le parti qui me parut le plus raisonnable fut de m'aller coucher et de laisser à mon maître le soin de mettre lui-même ce damné moine dans le lit de mademoiselle sa fille; puis je me pris à penser qu'avec une telle façon d'agir je serais infailliblement chassé le lendemain, ce qui n'était guère rassurant dans ces temps difficiles et orageux. Je rassemblai donc tout mon courage et remontai auprès de Sa Seigneurie.

» — Que me veux-tu encore?

» — Il ne veut pas y aller, répondis-je d'une voix tremblante.

» — Il ne veut pas y aller! Qui? As-tu perdu la tête?

» — Le moine; il refuse de se mettre dans le lit de mademoiselle.

» — Butor! dit mon maître en éclatant de rire; il n'ira pas tout seul, cela va sans dire, c'est à toi de l'y porter!

» — L'y porter? Mais il est beaucoup plus âgé et plus fort que moi; je ne puis l'y porter à moi seul, s'il ne le veut pas.

» — Que me chantes-tu là? fit-il en se levant brusquement droit comme un cierge; qui est-ce qui est plus âgé et plus fort que toi?

» — Eh bien! le moine, que Votre Seigneurie m'a commandé de mettre d'abord dans votre lit, puis dans celui de madame. Il l'a fait jusqu'ici uniquement pour m'être agréable, mais dans le lit de mademoiselle...

» — Bon ! tu as fait coucher un véritable moine dans mon lit, misérable drôle !...

» Ici toute une litanie de gros mots à mon adresse que je me dispenserai de vous redire, vu qu'ils ne sont plus en rapport avec ma situation présente. Là-dessus il sort précipitamment, court à sa chambre à coucher, échange avec le moine quelques paroles violentes et dites d'une voix très-haute, qui finissent par éveiller tous les gens du château, et finalement on nous met à la porte, le moine et moi, par cette nuit noire et ce temps affreux. Assurément, pour mon compte, je ne l'avais pas mérité, car il m'était bien impossible de deviner que l'on donnait ici le nom de « moine » à cette étrange machine à chauffer l'eau. La faute en était uniquement à la cuisinière, qui avait négligé de m'en instruire. Pourtant il ne lui advint rien de mauvais, et ce fut nous qui en pâtîmes, moi et le pauvre moine, qui s'était montré si complaisant à mon égard. »

Traduit de l'allemand de M. GUSTAVE STRUENSÉE, par M. A. MATERNE.

(La fin à une prochaine livraison.)

DU LIBÉRALISME DÉMOCRATIQUE.

Vie politique de M. Royer-Collard, ses discours, ses écrits ¹,

Par M. DE BARANTE.

I.

Nous discutons pour nous éclairer, et nous croyons avec Rousseau que les bonnes raisons finissent toujours par triompher. Nous croyons aussi qu'elles triompheraient plus vite, si les hommes en discutant n'étaient pas plus jaloux de vaincre que de convaincre. C'est le reproche que font notamment aux controverses politiques les indifférents ou les timides qui, dans leur trop ardente modération, n'aspirent qu'à une paix silencieuse, et qui voudraient ou que chaque discussion finît par un baiser Lamourette, ou mieux encore que l'on ne discutât jamais, afin de toujours s'entendre. Ils font remarquer avec une maligne satisfaction qu'après avoir écrit ou parlé les uns contre les autres, nos passions sont plus fortes, plus irritées, nos résolutions plus impérieuses et plus arrêtées qu'avant.

Quoique le reproche ne soit pas fait à bonne intention, il ne faut pas craindre de reconnaître ce qu'il a de fondé. Il est très-vrai que de la discussion peuvent surgir des partis hostiles et violents, qu'elle peut entretenir, surexciter, enflammer leurs inimitiés et leurs violences. C'est là un fait inhérent à la nature humaine, et les amis de la liberté n'ont aucun intérêt à le nier. Qui sait ? si en religion, au dire de l'Apôtre, les hérésies sont nécessaires, peut-être qu'en politique les partis ne sont point inutiles ! Après tout s'ils sont la guerre, ils sont la vie !

¹ Deux volumes. Didier, éditeur, quai des Augustins, 35.

Nous savons qu'il y a des partis à jamais irréconciliables, et qui loin de combattre en vue de la paix ou de la conciliation, combattent en vue de la victoire et de la domination. Ce n'est point d'eux que nous voulons parler; ceux-là ne sont pas nés des entraînements de la discussion. Ils ont leur racine dans l'opposition des idées, des intérêts, des croyances, et le temps seul peut les affaiblir et les apaiser. Tels étaient, en Angleterre, les jacobites et les orangistes. Tels furent chez nous, tels sont peut-être encore les partis de l'ancien régime et de la révolution.

Ceux que nous avons particulièrement en vue, et dont nous voulons parler aujourd'hui, sont ceux qui, sortis d'une même origine et du sein, pour ainsi dire, d'une idée commune, se divisent dans l'application de leurs principes, et en viennent, sous l'influence des vues particulières, sous l'action rapide des passions et des préventions personnelles, à une séparation parfois aussi radicale et aussi profonde que s'ils étaient nés de races ennemies faites pour s'entre-détruire et non pour s'entr'aider. Telles furent les sectes de la première révolution anglaise, telles furent les factions de la Convention. Telles sont, et c'est là que nous désirons en venir, les partis issus des orages révolutionnaires, et qui malgré la différence des temps et la diversité des gouvernements se perpétuent et nous divisent encore. Tels sont, puisqu'il faut les appeler par leur nom, le libéralisme et la démocratie.

Peut-être nous arrêtera-t-on pour nous dire que le libéralisme et la démocratie ne sont point des partis dans l'acception ordinaire du mot; et en preuve on nous objectera la difficulté de les limiter, de les circonscrire, d'analyser avec exactitude et précision les éléments qui les constituent. Nous ne le nions pas, il serait assez difficile de donner de l'un et de l'autre une définition propre à satisfaire tous leurs partisans, car ceux de la démocratie prétendent qu'elle contient en elle le libéralisme, et ceux du libéralisme assurent que leur doctrine contient la vraie démocratie. Toutefois, en reconnaissant la difficulté, nous croyons qu'elle existe plutôt dans la théorie que dans les faits. Il n'est pas aisé de prouver théoriquement en quoi les idées libérales cessent d'être démocratiques, en quoi les principes essentiels de la démocratie sont ou en dehors, ou au delà, ou en deçà du libéralisme; cela eût été possible quand par liberté on entendait seulement l'exercice de la souveraineté plus ou moins concentrée. La révolution de 89, en inscrivant sur son drapeau les deux mots « Liberté, Égalité », et en transformant la souveraineté en un droit universel, a singulièrement compliqué la question. Quels sont et quels doivent être les rapports de la liberté et

de l'égalité? Voilà le problème que les gouvernements libres, anciens et modernes, n'avaient jamais posé dans toute sa rigueur, et que la révolution qui prétendait le résoudre nous a légué. Nous n'avons pas été plus heureux que la révolution, et nous ne sommes pas parvenus plus qu'elle à le ramener à une solution scientifique, malgré nos chartes et nos constitutions sans nombre, qui toutes cependant tenaient à ce résultat.

Néanmoins, quels que soient le vague, l'incertitude et les contradictions de nos théories, il est résulté de ces chartes et de ces constitutions, des lois politiques et organiques dont elles se sont étayées, des luttes qu'elles ont soulevées, un fait historique : à savoir que tout en nous ralliant à un même mot d'ordre, nous formons deux camps, parfois unis, parfois hostiles; unis quand nous nous trouvons en face d'un adversaire commun, hostiles et désunis quand nous nous trouvons en face de nous-mêmes. Or, puisque cette hostilité existe, il n'est donc pas inutile de chercher à en apprécier le vrai caractère, à en connaître exactement la nature et la raison d'être. Ce qui perpétue les partis, ce qui maintient leurs préventions et leurs défiances réciproques, c'est qu'ils n'osent pas s'analyser, comme s'ils craignaient de se découvrir mutuellement leurs torts et leurs faiblesses. Ces craintes peuvent être fondées quand les partis sont à l'état de lutte, et qu'il s'agit pour eux, comme nous l'avons dit en commençant, de vaincre plutôt que de convaincre; alors, en effet, ils n'ont pas le temps de s'examiner; alors, qui frappe fort et vite, frappe juste. Aujourd'hui les libéraux et les démocrates n'en sont point là. Jamais, au contraire, ils ne se sont trouvés moins engagés vis-à-vis les uns des autres, jamais ils n'ont été mieux en position de s'interroger à leur aise, sans entraînement ni passion, et sur les motifs qu'ils eurent de se diviser, et sur les raisons qu'ils peuvent avoir de se réunir.

Nous ne parlons pas ainsi en matière de précaution oratoire et pour justifier une controverse doctrinale et solennelle sur l'essence du libéralisme et de la démocratie. Qu'on se rassure! Le sujet est trop vaste, trop complexe et touche à trop de difficultés pour que nous ayons la pensée de le traiter *ex professo*. Un livre n'y suffirait pas. Nous nous contenterons d'aborder, et plutôt avec le désir de la faire mieux connaître que de la résoudre, une seule question de ce redoutable problème, notre unique ambition étant d'appeler sur elle les réflexions de quelques-uns de ceux qui font dépendre de l'union et de l'accord des deux grandes opinions nées de la révolution l'établissement définitif de la liberté. Bien plus, nous ne poserons même pas la question dans

ses termes abstraits; nous ne nous demanderons pas par exemple, ce qui cependant serait le but de notre curiosité, dans quelle mesure l'esprit libéral s'est laissé pénétrer par l'esprit démocratique, et réciproquement; nous nous demanderons tout simplement jusqu'à quel degré un libéral est naturellement démocrate, sous l'empire de quels sentiments et de quelles impressions il se sépare de la démocratie et réagit contre elle. C'est dans l'espérance de trouver une réponse que nous allons parcourir *la vie politique* de M. Royer-Collard, cet homme illustre qu'on regarde avec raison comme le libéral par excellence.

II.

On cite souvent de M. Royer-Collard des paroles éloquentes, de beaux fragments de discours où abondent les axiomes, les sentences et les aphorismes. Nous ne croyons pas qu'on ait jusqu'à présent examiné et jugé sa doctrine dans son ensemble, et surtout, pouvons-nous le dire sans manquer à la mémoire du célèbre docteur? dans ses contradictions.

Les contradictions de M. Royer-Collard! Ne semble-t-il pas qu'il y ait dans cette assertion quelque chose de paradoxal? Ne se représente-t-on pas le père des doctrinaires comme un docteur tout d'une pièce, confiné dans sa logique immuable et inflexible? Il eût été cela sans doute s'il se fût enfermé dans la pure théorie, comme Montesquieu, ou dans la construction d'un mécanisme constitutionnel, comme Sieyès. Il nous apparaît tel parce que nous le jugeons sur les principes dogmatiques, sur les maximes métaphysiques, exprimés avec l'éloquence à la fois pédagogique et chaleureuse qui fait l'originalité et le caractère de son talent, et que nous détachons par fragments de quelques-uns de ses discours. Quand nous les rapprochons des conséquences qu'il en tire, des faits et des actes auxquels il les applique, nous nous trouvons en face d'un système péniblement élaboré et où cependant les contradictions éclatent assez pour que nous nous sentions troublés par la difficulté de les ramener à la clarté et à la simplicité rigoureusement logique qu'on s'attendait à trouver chez un politique si raisonneur. En effet, nous sommes moins en face d'un système qu'en face d'une dialectique; le raisonnement et le syllogisme sont partout; le principe fondamental qui devrait les relier et leur donner l'unité fait défaut. Le philosophe Garat parle dans ses Mémoires d'une gravure placée en tête de la *Logique* de Wolf et qui représente

une main de justice sortant des nuages, afin d'exprimer que la justice ne tient à aucun corps ni à aucune passion. Un jour qu'il expliquait ce symbole à l'un des principaux personnages de la révolution, celui-ci lui fit remarquer, avec assez de raison selon nous, que si la main de justice ne tenait à aucun corps, elle ne tenait à aucune réalité, et que si elle ne tenait qu'aux nuages, elle était soumise aux caprices des vents, plus mobiles que les passions. Il en est ainsi de la *doctrine* ; elle sort des nuages et ne tient à aucune réalité. C'est ce que nous espérons pouvoir prouver, sinon par syllogisme, du moins *a posteriori*, en interrogeant les opinions de M. Royer-Collard sur la question politique à propos de laquelle son nom est le plus souvent prononcé et son autorité le plus souvent invoquée, nous voulons dire la liberté de la presse.

Nous ne voulons pas arguer de la part que prit M. Royer-Collard à la création des cours prévôtales et à la première loi de presse de la restauration, célèbre par la synonymie qu'elle établissait entre les mots prévenir et réprimer, pour en conclure qu'il n'avait pas sur les lois d'exception des idées bien nettes, des principes bien arrêtés. Peut-être qu'il avait sacrifié sa doctrine sur l'autel des circonstances. Nous franchissons les premières étapes de la réaction et nous arrivons au ministère du duc de Richelieu. M. Royer-Collard pense encore qu'il faut voiler, dans l'intérêt général, la statue de la Loi. Il n'y a que les mortels ennemis d'un gouvernement qui puissent lui conseiller de s'exposer à périr plutôt que de se sauver contre les règles ; la doctrine des principes absolus n'est défendue, selon lui, que par les factions, qui, ayant amené des circonstances qui nécessitaient des mesures extraordinaires, cherchent à flétrir ces mesures afin qu'on ne les prenne pas. C'est en vue des mêmes principes, qui sont ceux de la Convention, et qu'on trouve presque mot pour mot développés par Merlin dans son exposé des motifs de la loi des suspects, que M. Royer-Collard appuya la loi de presse du ministère Richelieu, qui, au nom de la nécessité, déclarait que les journaux et écrits périodiques « ne pourraient paraître » qu'avec l'autorisation du roi ». Cet article était une dérogation à la Charte. M. Royer-Collard l'avouait, mais les circonstances en faisaient une nécessité. En effet, peut-il y avoir liberté des journaux là où il y a des partis ? Évidemment non. « La question qui nous occupe est donc » celle-ci, et uniquement celle-ci : Existe-t-il au sein de cette nation » des partis capables de faire des journaux un instrument de discorde » et de révolutions nouvelles ? » Naturellement l'orateur se répond affirmativement, et il donne de ces partis redoutables et hostiles une défi-

nition des plus effrayantes. Il les représente avides de révolutions et de bouleversements, ivres d'orgueil, ambitieux, aspirant à renverser et à dominer le gouvernement, à troubler la nation, qui ne veut que la paix, l'ordre et la tranquillité. « Donnez maintenant, s'écrie-t-il, la » liberté aux journaux, ou plutôt donnez les journaux aux partis; » rouvrez-leur cette arène qui leur est encore fermée : ne les voyez- » vous pas s'y précipiter, s'y charger avec toutes les armes que les » malheurs, les fautes et les crimes de trente années leur ont amas- » sées?... Ne voyez-vous pas dans ce désordre la nation elle-même, » immobile et muette, frappée d'étonnement et d'effroi, suivre avec » anxiété les mouvements des partis, ressentir douloureusement les » atteintes qu'ils se portent, s'affaïsser bientôt avec son gouvernement » et disparaître elle-même?... Quand les partis font des journaux, on » n'en lit pas d'autres; c'est là seulement qu'on cherche et le présent » et l'avenir, et l'espérance et la crainte. Dira-t-on que la nation dont » j'ai parlé, formée à l'école la plus instructive qui fût jamais, ne se » laissera point égarer par des partis qu'elle saura reconnaître, et qui » traînent à leur suite les mêmes calamités sous lesquelles elle a gémi » si longtemps? Oui peut-être s'ils marchaient à découvert, s'ils par- » laient le même langage, s'ils relevaient les mêmes étendards. Mais » ils changeront de couleur et de discours, de mesure et de poids, au » gré des circonstances.... L'hypocrisie est la vertu des partis... les » embûches sont toute leur tactique. »

Ce ne sont là que des déclamations vagues et que tout gouvernement pourra s'attribuer à peu près dans tous les temps. Nous parlions plus haut de l'exposé des motifs de Merlin de Douai, relatif à la loi des suspects; le portrait que fait M. Royer-Collard des partis et de leurs passions nous rappelle ces peintures sombres et fantastiques que traçait Saint-Just des factions royalistes, girondines et dantonistes, qu'il qualifiait toutes de factions contre-révolutionnaires.

M. Royer-Collard prévoit bien qu'on accusera la loi de créer une sorte de dictature en faveur du gouvernement, qui seul pourra publier ou faire publier des journaux. Cette perspective n'effraie pas son libéralisme. Il avoue que si le gouvernement favorisait un parti, il faudrait bien se garder de lui donner des journaux; mais si, au contraire, le gouvernement défend la nation contre tous les partis, il a besoin de cette arme puissante, et il faut lui donner le plus de journaux possible. En un mot, le célèbre doctrinaire adopte pleinement la politique des deux sortes de gouvernement qui se piquent le moins de la rigidité des principes, et il nous donne ce spectacle d'un constitutionnel flot-

tant entre les expédients du gouvernement révolutionnaire et les procédés du gouvernement paternel.

Notre étonnement redouble quand nous voyons sur quelle série de raisonnements M. Royer-Collard se prononce pour l'établissement du jury en matière de presse. Il établit, avec une autorité et une éloquence rares, qu'en fait de délit de presse toute pénalité est arbitraire : « La » définition de l'abus de la presse par la provocation indirecte constitue » l'arbitraire illimité, l'arbitraire sans rivages. Il faut reconnaître de » bonne foi qu'il n'y a point de lois pénales de la presse, par consé- » quent point de répression légale, point de jugements proprement » dits en cette matière, car il ne suffit pas qu'il y ait des juges pour » qu'il y ait des jugements ! » De ces propositions, développées avec profondeur, il conclut que les jugements de presse ne peuvent être confiés qu'à des jurés, amovibles, choisis dans le sein de la société, renouvelés souvent, représentant ses intérêts, ses passions même. Eux seuls pourront juger les délits de presse, parce qu'ils ne jugeront pas au nom d'une loi fixe un délit caractérisé, parce qu'ils jugeront avec des vues et des opinions de circonstance un délit de circonstance et pour ainsi dire de présomption. Ce seront des juges arbitraires, oui sans doute, mais leur pouvoir sera atténué par leur mobilité. « Il faut » que l'arbitraire ne se fixe et ne se consolide nulle part, soit comme » pouvoir spécial, soit comme attribut et patrimoine des pouvoirs établis ; car, messieurs, la tyrannie n'est autre chose que l'arbitraire en » permanence. De toutes les espèces d'arbitraire, celui que je voudrais » le moins confier à un pouvoir permanent, c'est l'arbitraire de la » presse. Les pouvoirs, messieurs, ont, comme les individus, leur » tempérament, leurs mœurs, leurs instincts naturels qui les dirigent » à leur insu. Le bruit les importune, le mouvement les inquiète. La » censure leur est amère. La liberté de la presse, devant laquelle ils » sont responsables, leur semble une ennemie.... Ce n'est donc pas » d'eux que la liberté de la presse doit attendre, dans la dispensation » de l'arbitraire, la constante protection dont elle a besoin.... Que » l'arbitraire soit donc partout, plutôt que dans la main des pouvoirs » établis. Qu'il soit en effet partout afin qu'il ne soit nulle part ; qu'il » reste au sein de la société et qu'il s'y divise à l'infini pour y être » imperceptible ; que sans cesse il passe de main en main.... »

Ces idées, fort justes en elles-mêmes, n'offrent-elles pas une contradiction singulière avec les principes que nous venons d'extraire des discours de M. Royer-Collard ? Tout à l'heure, il accordait au gouvernement le privilège de modérer les partis, de prévenir leurs écarts,

de les empêcher de troubler les nations; et maintenant, ces partis, qu'il voulait, au nom de la nécessité et du salut public, écarter de la vie politique, et en quelque sorte de la société, voilà qu'il les y fait rentrer légalement avec mission de se punir, de se juger eux-mêmes. Car si le jury est l'expression de la société, il sera aussi l'expression des partis, M. Royer-Collard le reconnaît lui-même. Or, de deux choses l'une, ou les partis sont tels que le véhément orateur les a dépeints, et il est logique, à son point de vue, qu'ils soient réprimés par le gouvernement, qui est au-dessus d'eux, et non par le jury, qui les représente et ne vaut pas mieux qu'eux; ou ils sont des forces naturelles sociales ayant leur juste raison d'être, et alors il ne faut pas que le gouvernement s'oppose à leur libre développement.

A quoi tient la contradiction de M. Royer-Collard? Il n'avait plus pour les partis les mêmes antipathies; il commençait à voir qu'ils peuvent représenter autre chose que des ambitions ou des passions, et correspondre à des idées justes, à des besoins légitimes. Il songeait non plus à les chasser du gouvernement, mais à les faire servir à l'équilibre des pouvoirs. « Gardons-nous de confondre les factions avec » les partis, qui ne sont que des associations d'intérêts circonscrits dans » l'ordre établi.... Quand on considère les partis d'un point de vue » élevé, on découvre que s'ils confinent d'un côté aux factions, ils » confinent de l'autre à la nation. » Désormais, M. Royer-Collard reviendra souvent sur la nécessité d'organiser et de régulariser les partis : « Une grande partie de notre mal est dans la peur qu'ils se » font et qu'ils nous font à tous. » Ils devront donc avoir le droit de vivre librement dans la nation, seulement il faut que la loi leur donne une certaine cohésion, et en quelque sorte la *capacité*. C'est dans cette pensée que M. Royer-Collard se rallia à la loi de presse de M. Decazes, et s'attacha à prouver par une argumentation compliquée l'utilité du cautionnement.

M. Royer-Collard, en votant pour le cautionnement, ne croit pas participer à une loi d'exception; il croit que le cautionnement est très-compatible avec le principe de l'égalité des droits. Il semble dire que la liberté de la presse sera sauvegardée, pourvu qu'aucune prévention directe ou indirecte ne gêne les écrivains. Cautionnés ou non, ils écriront ce qu'ils voudront, donc ils seront libres. Ce raisonnement le soulage d'une grande inquiétude, aussi le développe-t-il en distinguant avec soin et subtilité ce qui distingue la liberté de la presse de la liberté des journaux. *Les Français ont le droit de publier et de faire imprimer leurs opinions*. Voilà ce que dit la charte. Or, qu'en conclure?

C'est que tout Français qui voulant publier des opinions le pourra, jouira des bienfaits de la charte et de la liberté de la presse telle que la définit la charte. Mais publier une opinion ou publier un journal, est-ce la même chose? Non, selon M. Collard; il y a publication d'opinions dans un journal; il y a aussi autre chose, il y a une entreprise et un entrepreneur. Moyennant un peu d'argent, le journal peut aller tous les matins à la même heure à votre domicile. Ainsi, ce qui constitue un journal, ce n'est pas la publication isolée de chaque feuille, c'est une entreprise; cette entreprise, est-ce une opinion? Non, c'est une profession; la loi ne doit rien faire qui soit de nature à gêner la liberté des opinions; quant à la profession, c'est autre chose.

Nous n'altérons pas le raisonnement de M. Royer-Collard, nous en rapprochons seulement les termes, pour en mieux faire ressortir la subtilité sophistique de la trame. C'est toujours la préoccupation de transporter la liberté dans une région particulière, en dehors et au-dessus du droit commun. Ceux qui vivront dans cette région y seront égaux; la grande affaire sera d'y parvenir.

M. Royer-Collard n'est pas choqué de ce qui blesse la justice dans son raisonnement, parce qu'en vertu des principes déjà émis par lui à propos du droit électoral, il est entraîné à voir dans les opinions non le libre jeu des volontés individuelles, mais l'action réglée, organisée de certaines forces, correspondant aux intérêts divers de la société. Il révèle sa pensée en expliquant comment ces cautionnements peuvent servir à organiser et à consolider les partis. « Toute opinion » qui a un certain nombre de partisans est capable de cautionner un » journal, quel que soit le chiffre du cautionnement; et puisque ce sont » les journaux qui constituent les opinions dans la société et qui sont » en quelque sorte leur gouvernement, il est de l'intérêt des partis d'être » constitués en eux-mêmes et pour eux-mêmes sur le même plan que » la société à laquelle ils appartiennent. De même donc que les affaires » de la société se traitent par des hommes choisis dans une situation » qui garantit leur sagesse, de même il sera avantageux aux partis de » n'avoir pour organes de leur opinion que des hommes qui ne leur » impriment pas le caractère de leur propre imprudence et de leur » propre folie, et la société elle-même gagnera du repos à cette discipline des partis, et elle deviendra sage de leur sagesse. »

Tout cela aurait été très-bien si les choses avaient pu se passer dans le monde idéal que souhaitait M. Royer-Collard. Malheureusement, il aurait fallu que les partis se dépouillassent tout à fait des passions qu'il leur attribuait lui-même l'année d'avant. Or, il n'était pas probable

que le cautionnement leur donnât cette faculté. Il devait au contraire, en les constituant, leur donner plus de cohésion, les placer les uns en face des autres dans une attitude plus menaçante, et éliminer de chacun d'eux les nuances d'opinion qui se seraient naturellement élevées dans leur sein et auraient amorti et ralenti leur action. L'événement le prouva bien, et si, sous la restauration et depuis, chaque parti prit le caractère d'un gouvernement constitué, on le doit surtout au régime des cautionnements. Les journaux furent faits par des agrégations, des associations, véritables pouvoirs qui absorbèrent fatalement les individualités libres. Il n'y eut plus de lutte entre les opinions personnelles et indépendantes, il n'y eut plus que des batailles rangées entre des opinions collectives doublant leur force par la discipline, l'unité d'action et la centralisation. Que M. Royer-Collard, le grand ennemi de la centralisation, n'ait point vu ces inconvénients, voilà qui est singulier !

Nous avons dit que M. Royer-Collard, en votant pour le cautionnement, ne croyait pas participer à une loi d'exception ; il avait sur ce point répudié ses théories révolutionnaires, non moins énergiquement et non moins dogmatiquement qu'il les avait adoptées ; elles n'étaient plus que « des emprunts usuraires qui ruinent le pouvoir au lieu de l'enrichir ; il fallait s'en abstenir comme d'un désordre. » Il regardait donc le cautionnement comme une mesure à peine restrictive, comme une loi réglementaire, une condition au moyen de laquelle on pourrait publier ses opinions, mais n'altérant en rien la liberté de la presse, qui restait un droit social inaliénable. Aussi nous allons le voir donner de la liberté de la presse une théorie qui logiquement, qu'il l'ait voulu ou non, aboutit à la liberté absolue.

La théorie de M. Royer-Collard est la plus complète qui ait été donnée en France, et nous ne devrions pas nous lasser de l'analyser. Il établit que la presse a le double caractère d'une institution *politique* et d'une nécessité *sociale*. Du droit de publier ses opinions résulte la publicité universelle. Qu'est-ce que la publicité ? La plus énergique et la plus noble des résistances. La plus énergique, parce qu'elle ne cesse jamais ; la plus noble, parce que toute sa force est dans la conscience morale des hommes. Or, les résistances ne sont pas moins nécessaires à la stabilité des trônes qu'à la liberté des nations ; la publicité est la seule garantie que la société moderne ait contre les pouvoirs établis, celle-ci ne possédant pas une seule institution qui soit son ouvrage. « Nous avons vu la vieille société périr, et avec elle cette foule d'institutions domestiques et de magistratures indépendantes, faisceaux

» puissants des droits privés, vraies républiques dans la monarchie ¹...
 » Pas une n'a survécu et nulle autre ne s'est élevée à leur place. La
 » révolution n'a laissé debout que des individus; la dictature, qui l'a
 » terminée, a consommé sous ce rapport son ouvrage; elle a dissous
 » jusqu'à l'association pour ainsi dire physique de la commune. » La
 charte avait donc à constituer le gouvernement et la société. Celle-ci,
 sans être oubliée, a été ajournée. La charte n'a constitué que le gou-
 vernement; elle l'a constitué par la division de la souveraineté et la
 séparation des pouvoirs. Suffit-il, pour qu'une nation soit libre, qu'elle
 soit gouvernée par plusieurs pouvoirs? Évidemment non; le gouver-
 nement est absolu même avec la séparation des pouvoirs, s'il ne trouve
 pas en dehors de lui une force qui lui résiste. C'est donc en fondant
 la liberté de la presse comme droit public qu'il a véritablement fondé
 toutes les libertés et rendu la société à elle-même. « Ainsi, selon elle,
 » la publicité veille sur les pouvoirs; s'ils se dégagent de ce frein salu-
 » taire, les droits écrits sont aussi faibles que les individus; il est donc
 » rigoureusement vrai que la liberté de la presse a le caractère et
 » l'énergie d'une institution politique. »

Comment la liberté de la presse est-elle une nécessité sociale? Cela
 résulte de l'état actuel et de l'esprit de la société. Notre société est
 démocratique. Le ministère l'a avoué, la démocratie coule à pleins
 bords; elle existe dans les lois, le commerce, la propriété, mais elle
 existe à côté de l'aristocratie. Si nous considérons la place de la démoc-
 ratie dans les pouvoirs, nous voyons que, tout en occupant la pre-
 mière dans la société, elle occupe la dernière dans le gouvernement.
 « Le gouvernement est constitué en sens inverse de la société; on
 » dirait qu'il existe contre elle pour la démentir et la braver. Ce n'est
 » pas de ce côté que le torrent démocratique nous emporte. Je sors du
 » gouvernement, je retourne à la société. La démocratie y possède-
 » t-elle quelque institution tutélaire, quelque magistrature, ouvrage
 » de ses mains, élevée dans son intérêt et pour sa défense? Non; la
 » société, si riche autrefois de magistratures populaires, n'en a plus
 » une seule; elle est centralisée; son administration tout entière a
 » passé dans le gouvernement; pas un détail de police locale n'a

¹ L'école de l'ancien régime a beaucoup abusé de cette proposition de M. Royer-Col-
 lard; elle veut faire croire que le célèbre orateur l'appliquait à la France d'avant 89.
 Telle n'était pas son intention. Il savait bien que depuis longtemps ces magistratures
 n'étaient plus qu'une lettre morte. Il parle de la France du seizième siècle tout au plus,
 ainsi qu'il résulte de plusieurs autres passages de ses discours, que la susdite école se
 garde bien de citer.

» échappé; ce sont les délégués de la souveraineté qui balayent les
 » rues et nettoient les réverbères. La démocratie n'est pas encore là.
 » Où donc est-elle? Ruinée dans les pouvoirs, dénuée dans la société
 » d'institutions qui résistent pour elle, quel est son patrimoine légal?
 » Elle n'en a point d'autre que l'opposition et la contradiction. Or, elle
 » ne contredit et ne s'oppose que par la libre manifestation des opi-
 » nions qui la défendent ainsi dans l'état des choses; la démocratie,
 » sujette de l'aristocratie, ne se protège que par la liberté de la presse.
 » Si elle la perd, elle tombe dans l'esclavage politique le plus absolu.
 » Je ne demande pas si cela est juste et conforme à la charte, mais je
 » demande si cela est possible. Que la charte, que les droits se taisent,
 » et que la prudence seule réponde; qu'elle dise s'il faut faire d'une
 » démocratie puissante une faction, qu'elle dise d'où viennent les révo-
 » lutions, ce qui les prépare, les fomenté et les rend inévitables et
 » irrésistibles. »

La conséquence d'une opinion si radicale le forçait à revenir sur ses opinions premières relatives à la suppression et à l'autorisation, il ne pouvait accorder de tels droits aux pouvoirs qu'il plaçait lui-même en antagonisme avec cette démocratie qui n'existait et ne pouvait exister que par la liberté. C'aurait été, d'après ses propres raisonnements, lui livrer la société. Aussi n'hésita-t-il point à se rétracter, confession qui ne coûte guère à ceux qui font marché de leurs variations, mais toujours pénible à ceux qui se sont sincèrement modifiés par le mouvement de leur esprit. Il ne chercha pas à justifier sa nouvelle manière de voir par la différence des temps et des circonstances, comme l'aurait pu faire un ambitieux vulgaire, il la défendit nettement au nom des principes et du droit strict. « La loi actuelle ne suppose pas, ce serait une
 » absurdité grossière, qu'on puisse être à la fois et innocent et cou-
 » pable, mais elle suppose qu'on peut être à la fois innocent et dange-
 » reux, et qu'ainsi, pour la sûreté de l'État, il doit y avoir au delà de
 » la justice une justice extraordinaire, un pouvoir arbitraire pour
 » frapper ce qui est dangereux, quoique légalement irréprochable. Je
 » n'ai rien à dire de cette maxime, si ce n'est qu'elle a fait le tribunal
 » révolutionnaire. (*Mouvement très-vif à droite.*) Oui, messieurs, le tri-
 » bunal révolutionnaire. Il ne manquait point à cette époque de lois
 » pénales rigoureuses; il y avait aussi des tribunaux; mais il parut
 » aux hommes de ce temps-là que la justice telle qu'ils l'avaient faite
 » ne suffisait pas encore à leur sûreté; c'est pourquoi dans leur omni-
 » potence ils créèrent la justice révolutionnaire. Je ne compare assu-
 » rément ni les hommes, ni les temps, ni les choses, mais je dis que

» la loi que vous discutez découle du même principe, savoir : la nécessité prétendue d'un pouvoir extraordinaire placé au delà de la justice » pour saisir comme dangereux ce que la justice ne saurait saisir » comme coupable. » Passant aux effets de la loi, il ajoute : « Le » ministère autorise un journal, la cour royale peut le supprimer ; la » cour royale supprime un journal, le ministère peut le ressusciter ; » pour qu'il meure, il faut que l'arrêt de la cour soit sanctionné par » le ministère, et pour qu'il ne meure pas il faut que l'autorisation du » ministère soit respectée par la cour. (*Vive sensation.*) Toute la loi est » dans cette combinaison de la cour royale et du ministère. Les jour- » naux restent soumis à l'arbitraire, mais l'arbitraire étant divisé ils » ont deux maîtres. Voilà la loi. » (*Même mouvement.*)

M. Royer-Collard, continuant à développer sa pensée jusqu'aux plus lointaines conséquences, en vient à combattre absolument, comme inadmissible et selon lui incompréhensible, une proposition de la loi que toutes les législations restrictives, même libérales, ont admise, et dont les libéraux de la Restauration, Benjamin Constant, par exemple, acceptaient le principe. Nous voulons parler de cet article si connu pour avoir été si souvent reproduit, qui punit des peines les plus sévères l'excitation à la haine des classes entre elles. En vertu de ses idées sur la démocratie qui est en France la société même, il n'y a pas de classes, puisqu'il n'y a ni corporations politiques ni corporations légales, il y a tout au plus des professions. Les classes n'ont donc pas besoin d'être défendues, puisqu'elles n'existent pas. Les particuliers n'en ont pas besoin davantage, par cela seul que les accusations générales ne sont pas des accusations particulières. Inutile en fait, la loi dans son principe est immorale ; car ce qu'elle protège en réalité ce sont les vices et les mauvaises doctrines répandus dans certaines parties de la société ; or, ni les vices ni les mauvaises doctrines n'ont droit à être défendus.

Certainement ce sont là des principes voisins du radicalisme, et jusques auxquels beaucoup de libéraux qui admirent M. Royer-Collard et invoquent son autorité se refuseraient à s'avancer. Certainement aussi beaucoup refuseraient de s'associer aux conclusions auxquelles il s'arrêta dans son dernier discours sur la presse, et qu'il résuma en quelques propositions aphoristiques. Le bien et le mal de la presse sont inséparables : il n'y a pas de liberté sans quelque licence. *Le délit échappe à la définition ! L'interprétation reste arbitraire ;* le délit lui-même est inconstant ; ce qui est délit dans un temps ne l'est pas dans un autre ! Ces propositions, si elles eussent été logiquement appliquées, condui-

saient à faire rentrer les délits de presse dans le droit commun. Un jury et le Code pénal, plus de loi spéciale : telle devait être la sanction des maximes dernières de M. Royer-Collard.

III.

Nous n'avons pas rappelé les variations de M. Royer-Collard sur la liberté de la presse pour le méchant plaisir de le mettre en contradiction avec lui-même, encore moins dans l'intention d'abaisser sa renommée ou son caractère. Ces variations n'ont rien que d'honorable pour l'éminent docteur, car elles procèdent du développement de sa pensée et ne se rattachent à aucune combinaison d'ambition personnelle. Seulement nous avons pensé qu'elles étaient de nature à montrer que les principes de ce qu'on a appelé le doctrinarisme n'étaient pas dès l'origine très-arrêtés, puisqu'ils avaient abouti chez le plus illustre et le plus logicien des doctrinaires à des contradictions si manifestes, que ces principes tout au moins étaient en opposition avec certains faits que l'école reconnaissait mais dont elle ne tenait pas un compte suffisant, tels que le grand fait de la démocratie moderne.

Ainsi M. Royer-Collard voit la démocratie partout, dans les lois, la propriété, l'industrie, le commerce, et ne veut pas cependant qu'elle soit dans le gouvernement, parce que la démocratie au gouvernement « est incapable de prudence; elle est de sa nature violente, guerrière, » banqueroutière ». De là ses distinctions subtiles entre la *capacité* qui n'est pas le droit et le droit qui n'est pas la capacité, de là ses efforts pour séparer l'égalité politique de l'égalité civile, de là enfin ses tentatives pour instituer par le cens ou autrement des classes politiques dans une société où, selon lui, il n'y a pas de classes, où la liberté même n'est qu'une garantie de l'égalité. « La société nouvelle est instituée » sur la base de l'égalité; la liberté française, toutes nos libertés, même » la liberté de conscience, c'est l'égalité. L'égalité a pour garantie le » gouvernement représentatif. » Mais si la démocratie, qui est le dernier terme de l'égalité, ne doit pas avoir dans le gouvernement une place en rapport avec celle qu'elle occupe dans la société; quelle sera la garantie du gouvernement représentatif? et surtout quelle en sera la base? Il avait donc quelque bon sens, ce révolutionnaire qui disait au philosophe Garat que la main de justice doit tenir à un corps! Nous ne connaissons guère en effet que le tombeau du Prophète auquel il soit donné de se tenir dans l'espace sans fondements ni soutien.

La défiance de M. Royer-Collard pour la démocratie au point de vue politique ne reposait pas sur des raisons purement spéculatives; il obéissait, il faut le reconnaître, à d'autres sentiments auxquels les préventions et les préjugés historiques, les impressions et les souvenirs personnels n'étaient pas étrangers. Il avait vu la révolution, et son imagination en était pleine. Il était donc disposé, comme sa génération, à confondre l'esprit démocratique avec l'esprit révolutionnaire, et l'esprit révolutionnaire avec l'esprit du despotisme.

Ce préjugé n'a pas disparu avec M. Royer-Collard et sa génération, il subsiste et est peut-être la cause principale de la séparation du libéralisme et de la démocratie. Beaucoup de politiques qui certes n'iraient pas aussi loin que M. Royer-Collard dans les voies du libéralisme croient encore à l'incompatibilité entre l'esprit libéral et l'esprit d'égalité qui est l'âme de la démocratie. Nous disons qu'il y a là un préjugé, et pour le prouver il n'est pas nécessaire d'analyser, au risque de soulever des dissensions, nos révolutions, en vue de montrer qu'elles ont été faites généralement au nom de la liberté, tandis qu'au contraire les réactions qui ont été dirigées contre elles l'ont été en vue de l'inégalité politique. Il suffit d'interroger l'histoire pour voir que les constitutions sont plus souvent corrompues, que la liberté politique est plus souvent compromise par l'esprit d'orgueil et de domination que par l'esprit d'égalité. Les trois gouvernements qui furent le plus soumis aux mouvements de la démocratie, Rome, Athènes, Florence, peuvent sous ce rapport nous fournir de profitables exemples.

Qu'était-ce que le gouvernement d'Athènes? C'était une sorte de ploutocratie démocratique. La constitution de Solon divisait le peuple en quatre classes d'après le revenu annuel des citoyens. Les trois premières classes eurent seules le droit de remplir les charges publiques; les citoyens de la quatrième classe, ceux qui n'avaient point ou peu de revenu, les *thètes*, eurent seulement le droit de voter dans les assemblées du peuple et de siéger aux tribunaux. Cette constitution, qui portait en elle-même le germe de cruelles dissensions, n'en produisit pas moins le gouvernement le plus glorieux que le monde ait jamais vu, le gouvernement de Périclès, que le peuple athénien, accusé de tant de mobilité, défendit trente années. Périclès, dit-on, séduisit le peuple, mais il ne le séduisit que par son éloquence; et l'éloquence, quand elle n'est pas appuyée par des influences plus matérielles, l'argent ou les armes, ne saurait être considérée comme un instrument de tyrannie.

Quant aux dissensions que recélait la constitution athénienne, elles ne naquirent point des exigences de la démocratie. L'hostilité des *thètes*

et des premières classes, c'est-à-dire du peuple et des aristocrates, on nous permettra bien ce mot, puisque nous sommes en Grèce, resta longtemps, comme nous dirions aujourd'hui, toute constitutionnelle. Les thètes ne craignaient pas de mettre au sommet de l'État ceux des premières classes qui représentaient le mieux leurs idées, leurs passions ou leurs intérêts, témoin Périclès et Cimon, de même qu'ils les bannissaient légalement quand ils leur paraissaient dangereux, témoin Aristide et Alcibiade. Jamais ils ne protestèrent, du moins l'histoire n'en fait pas mention, contre la loi qui leur défendait d'aspirer aux charges publiques; le droit de vote leur suffisait, tant qu'il mettait le gouvernement dans les mains de leurs amis. Il y eut donc deux partis dans la république, l'oligarchique et le démocratique. L'oligarchique comptait dans ses rangs les riches, les fils des eupatrides, presque toutes les premières classes. Ce fut lui qui, par haine de l'égalité, songea le premier à renverser le gouvernement constitutionnel, c'est-à-dire le gouvernement populaire.

La longue guerre du Péloponèse lui donna l'occasion de découvrir toute la profondeur de ses rancunes : plus la guerre se prolongeait, plus les intérêts des oligarques tombèrent en souffrance. Elle leur faisait perdre à la fois leurs richesses et leur influence, car la plupart des nobles et des riches étaient animés d'un grand esprit d'admiration pour Sparte. Ils vantaient sa constitution aristocratique et affectaient de la regarder comme l'idéal de tout gouvernement. Le peuple, qui savait leur affection pour cette vieille ennemie d'Athènes, ne choisissait pas parmi eux ses généraux, crainte qu'ils ne trahissent la patrie par esprit de caste, comme Alcibiade l'avait fait par dépit, et qu'ils ne préférassent au salut de la république le triomphe de leur parti. Et c'est en effet ce qui arriva. On sait par les comédies d'Aristophane avec quelle ténacité le parti oligarchique demandait la paix. Désespérant de l'obtenir par les moyens légaux, il résolut de la conquérir par une révolution. Les nobles firent courir le bruit qu'on n'obtiendrait la paix qu'en renonçant au gouvernement populaire; ils aigrirent par ce moyen les mécontentements de la classe moyenne et la firent en partie entrer dans la vaste conspiration qu'ils tramaient.

Ce fut alors que la guerre du Péloponèse prit le caractère d'une guerre civile et sociale. Athènes eut à subir les coups d'État répétés du parti oligarchique, et passa successivement du gouvernement des quatre cents au gouvernement des trente, qui tous les deux s'appuyèrent sur la force étrangère, livrèrent Athènes à toutes les fureurs de la réaction, massacrèrent, proscrivirent le parti populaire, et appuyés par

l'armée des Spartiates, imposèrent à la république une constitution oligarchique basée sur celle de Sparte. Il faut lire le récit de ces fureurs dans Thucydide. Quoique sympathique au parti oligarchique, le grand historien ne peut s'empêcher de reconnaître que le droit et la liberté étaient représentés par le parti populaire. « La guerre, dit-il, continua » avec des alternatives de succès et de revers et avec la même cruauté » des deux côtés. On y osa tout ce que peuvent se permettre des mal- » heureux qu'on a gouvernés avec insolence, et qui peuvent rendre ce » qu'on leur a fait souffrir; tout ce que peuvent faire des hommes qui, » sans être conduits par la cupidité et n'attaquant leurs ennemis que » par des principes de justice, sont emportés par l'ignorance et la » colère et se montrent cruels et inexorables. » Voilà comme il justifie les réactions populaires qui ensanglantèrent particulièrement les colonies grecques, et il fait remarquer qu'à Athènes, après que Thrasybule eut chassé les trente et rétabli le gouvernement démocratique, le peuple proclama une amnistie plus généreuse qu'intelligente : « Il jura, dit un » autre historien, lui aussi ami de Sparte, Xénophon, il jura d'oublier » toutes les injures et le serment fut respecté. »

L'histoire de Rome nous offre à peu près les mêmes exemples. Beaucoup, il est vrai, attribuent la corruption de la république à l'envahissement de la démocratie, mais ils prennent volontiers l'effet pour la cause, les arguments qu'ils tirent des guerres civiles de Marius et de Sylla, de Pompée et de César, perdraient de leur valeur s'ils voulaient y voir la conséquence d'un mal qui remontait bien plus haut et qui n'avait pas son origine dans les vices de la démocratie. Lors de ces guerres civiles il n'y avait plus de peuple à Rome, il n'y avait plus qu'une populace, et cette populace qui l'avait créée, si ce n'était le Sénat ? Dès les premiers siècles de la République, il semble que le patricien n'ait d'autre but que d'appauvrir et d'avilir le plébéien ; il l'éloigne de Rome par la guerre, il le ruine par l'usure. Le peuple romain ne chercha longtemps son salut que dans les moyens légaux, et nous savons tous qu'après avoir obtenu par la loi Licinia le droit de nommer les consuls dans l'ordre plébéien, il resta près de deux siècles sans user de ce droit. Si on suivait les luttes du Sénat et du peuple, on se rangerait forcément de l'avis de Machiavel qui donne raison aux petits. Sans doute, à partir des Gracques, les petits furent tour à tour tumultueux et serviles, prêts à passer d'un camp à un autre, avides de désordre et d'agitation, amis à la fois du bien-être et de la paresse. Mais les grands eux-mêmes n'étaient pas autre chose, et il ne paraît pas qu'ils se soient distingués par l'éclat de leurs vertus. Certainement,

dans le trouble et l'agitation des guerres civiles, les fils d'affranchis, qui maintenant formaient le peuple romain, n'étaient pas disposés à se préoccuper de la République et de la liberté; il est probable que telle n'était pas non plus la préoccupation de tous les patriciens, car tous n'étaient pas du culte de Caton. Et cependant, même dans cette populace, il semble que le souvenir des anciennes libertés ne mourut pas entièrement. Les historiens nous disent qu'aux grandes cérémonies on écartait, par ordre des empereurs, les bustes de Brutus et de Cassius, parce que le peuple à leur vue éclatait en transports! Cette même populace applaudissait, il est vrai, aux supplices des sénateurs et aux confiscations des empereurs, comme pour justifier la maxime de Machiavel : qu'un peuple qui a perdu la liberté désire deux choses par-dessus tout, la première, de se venger de ceux qui ont été la cause de son esclavage, et l'autre, de recouvrer sa liberté.

Machiavel ne voit pas, comme Montesquieu, dans les lois agraires la principale cause de la chute de Rome : « Si les querelles à l'occasion » de la loi agraire eurent besoin de trois cents ans pour conduire Rome » à l'esclavage, elle y eût été bien plus promptement réduite si le » peuple n'avait pas trouvé dans cette loi et dans d'autres objets d'am- » bition de quoi mettre un frein à l'ambition des nobles. » En face des exemples que lui fournissait l'histoire des républiques antiques et celle de sa propre ville Florence, il s'était posé cette question sur laquelle il revient souvent et qu'il traite spécialement dans un des plus intéressants chapitres de son Commentaire sur Tite-Live : « Quelle est l'espèce » d'hommes de ceux à qui l'on confie la garde de la liberté qui est la » moins dangereuse, ou celle qui veut acquérir l'autorité ou celle qui » veut conserver l'autorité qu'elle a déjà? » Il pense qu'il faut confier la liberté à ceux qui ont intérêt à ne pas la violer. En considérant les deux ordres de l'État, les grands et le peuple, il convient qu'il y a chez le premier un grand désir de dominer, et dans le second le désir seulement de ne pas servir, par conséquent plus de volonté d'être libre. Le désir de conserver et le désir de posséder l'autorité peuvent être cause des plus grands troubles, cependant il croit que ces troubles sont occasionnés plus souvent par celui qui possède, « la crainte de » perdre produisant des mouvements aussi animés que le désir d'ac- » quérir, l'homme ne croyant s'assurer ce qu'il tient déjà qu'en acqué- » rant de nouveau, et d'ailleurs ces nouvelles acquisitions sont autant » de moyens de force et de puissance pour abuser ». De même que Thucydide, il attribue aux manières hautaines, à l'insolence et à l'orgueil des grands, la funeste faculté de faire naître dans l'âme des petits

non-seulement la volonté de dominer à leur tour, mais encore le plaisir secret de dépouiller leurs dominateurs de cette richesse et de ces honneurs dont ils les voient faire un si mauvais usage.

Ne disons donc pas sans restriction que l'amour exagéré de l'égalité jette habituellement la démocratie dans les bras du despotisme. Sans doute, par haine de l'aristocratie les peuples ont sacrifié leur liberté, mais les aristocraties elles-mêmes ont trop souvent de leur côté fait le même abandon en vue de la passion contraire : la haine de l'égalité. Si le peuple, pour abaisser les grands, se donne à un plus grand, les grands à leur tour se donnent un maître pour n'être plus sous le pouvoir des petits. A Florence, le peuple favorisa l'élévation des premiers Médicis, en haine de la faction des Albizzi, qui pendant plus de quarante ans avait gouverné par la terreur et la force. Néanmoins cela ne l'empêcha pas, à deux reprises différentes, de chasser les descendants de Cosme, père de la patrie, et de Laurent le Magnifique, qui, d'ailleurs, n'avaient point manqué d'adhérents parmi les seigneurs florentins. Il s'opposa avec une énergie héroïque à leur restauration, qui, deux fois, ne s'accomplit que par la défection et par la trahison d'un certain nombre de grandes familles. Les membres de ces grandes familles, au nombre desquels était l'historien Guicciardini, qui s'y est particulièrement déshonoré, fournirent aux Médicis les moyens de s'affermir constitutionnellement. Ce furent eux qui eurent l'heureuse idée de faire accepter la constitution par le peuple assemblé en parlement sur la grand'place. Seulement, ils eurent aussi la précaution de garnir de troupes armées une partie de la place et toutes les rues et avenues qui y conduisaient. Après ce noble exploit, ils brisèrent la cloche vénérable qui depuis plusieurs siècles convoquait le peuple *a fare parlamento*. Ainsi périt, au grand regret du peuple, la liberté florentine, et, disons-le pour la moralité de l'histoire, sans profit pour les illustres seigneurs dont l'orgueil ne pouvait consentir à voir des égaux dans leurs concitoyens. Les rudes et rapides leçons de l'expérience leur firent vite sentir que le droit de chacun est lié au droit de tous. Bientôt ils voulurent revenir à la liberté comme dans un refuge : ils virent alors qu'il est plus facile de se livrer que de s'affranchir.

Nous n'avons pas rappelé Athènes, Rome et Florence, pour nous donner le vain plaisir d'une discussion historique, mais parce que nous y trouvons la possibilité d'insister sur un point difficile à traiter directement à propos de nous-mêmes : celui de savoir dans quelle mesure l'esprit politique des aristocrates d'Athènes, des sénateurs de Rome et des seigneurs florentins agit encore sur nous, et s'il est tout

à fait étranger aux difficultés qu'a rencontrées et que rencontre l'établissement de la liberté. Demandons-nous si, tout libéraux que nous sommes, nous n'obéissons pas à quelques-uns de ces sentiments de hauteur et d'orgueil qui poussent les hommes à se séparer du profane vulgaire. Sans être aristocrates dans le sens absolu du mot, ne sommes-nous pas portés à aimer la liberté en raison du pouvoir et de l'influence qu'elle nous donne? N'est-ce pas sous l'empire de ce sentiment que nous avons fait tant de distinctions entre la liberté et l'égalité politiques, et que nous nous sommes opposés longtemps à l'entrée de la démocratie dans le gouvernement?

Ces questions ne doivent pas nous inspirer seulement des réflexions morales et psychologiques. Car enfin aujourd'hui ce fait que redoutait M. Royer-Collard est accompli; par le suffrage universel, il n'y a plus de différence entre l'égalité politique et l'égalité civile, et du même coup la démocratie, qu'il voulait maintenir dans la société, est entrée dans le gouvernement; elle est le gouvernement lui-même. Or, la démocratie est-elle de sa nature violente, guerrière, révolutionnaire, c'est-à-dire antilibérale? Voilà le nouveau problème qu'il nous faut résoudre, et résoudre négativement, sous peine de ruine et de décadence.

Nous pensons que la démocratie pouvait être tout cela quand elle était reléguée dans l'opposition, et que son opposition ne pouvait se manifester que d'une seule manière, par la liberté de la presse. Car rien n'est plus propre à exalter les passions à nourrir les ressentiments, que d'être réduit à récriminer, à se plaindre, à menacer, sans espérance d'agir; rien n'est plus dangereux que la parole qui n'aboutit pas à l'action, si ce n'est le silence. Il semble que M. Royer-Collard pensait comme nous quand il demandait d'abord la liberté de la presse pour sauver le pays des dangers du silence: « les pays où il n'y a pas de liberté sont pleins de révolutions sans guerres civiles; » et ensuite quand il demandait que cette « institution politique et sociale », la première de toutes, fût cependant consolidée, affermie par d'autres institutions libérales: « nous n'avons organisé que le gouvernement, la société a été ajournée ».

Eh bien, le programme de M. Royer-Collard, et que la gloire lui en revienne, doit être aujourd'hui encore le programme du libéralisme. En le développant dans toute sa plénitude, nous ferons disparaître les derniers vestiges de cette séparation qu'on veut établir entre le libéralisme politique et la démocratie. Ce programme consiste à introduire la liberté dans la société par une série d'institutions qui se défendent mutuellement et qui forment avec le temps ce que M. Royer-Collard

appelait des corporations politiques et sociales; il consiste à arracher l'individu au despotisme de l'État, et à ne pas le laisser seul, face à face avec son gouvernement. Quelles devaient être ces institutions? Le célèbre doctrinaire ne s'est pas nettement exprimé sur ce point; tout ce qu'on sait, c'est que dans sa pensée elles devaient avoir pour effet de réagir contre la centralisation absorbante qui nous étouffe. Or, les libertés qui peuvent atténuer le plus ces mauvais effets de la centralisation, sont la liberté de la presse au premier rang, ensuite la liberté des cultes, la liberté de réunion, la liberté d'enseignement, et pour couronnement la liberté communale et la liberté d'association.

Nous avons réclamé souvent, et avec raison, la première de ces libertés, mais il faut l'avouer, nous avons réclamé les autres trop timidement, nous n'avons pas assez compris qu'elles s'enchaînent, que c'est de leur union, de leur accord, de leur action simultanée que résulte l'harmonie politique. Par elles, dans leur exercice seulement, la démocratie perdra cet esprit utopique et révolutionnaire dont on l'accuse et qui effraye le libéralisme. L'inaction exalte, l'action modère. Voilà pourquoi la liberté qui est l'action même est le principe de toute moralité.

EUGÈNE MARON.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE ET CRITIQUE.

BIBLIOGRAPHIE FRANÇAISE.

PHILOLOGIE ET ETHNOGRAPHIE.

Etudes étymologiques, historiques et comparatives sur les noms des villes, bourgs et villages du département du Nord, par E. MANNIER. — Lille, 1861, in-8° de xxxvii-400 pages (Paris, A. Aubry).

La Bulgarie chrétienne, étude historique. — Paris, 1861, petit in-8° de viii-88 pages (Benj. Duprat).

Histoire des massacres de Syrie en 1860, par Fr. LENORMANT. — Paris, 1861, in-8° de xxiv-132 pages (Hachette).

I.

Jamais les études d'histoire locale, d'archéologie civile et religieuse et de géographie comparée n'ont été poursuivies chez nous plus activement qu'à l'époque actuelle; jamais non plus ces études n'ont donné des résultats plus sérieux et plus approfondis. Cette activité scientifique, cette ardeur d'investigation que nous voyons se déployer simultanément sur tous les points du territoire, tiennent à plusieurs causes. La création, encore récente, d'une Commission officiellement chargée de rédiger une suite de cartes de l'ancienne Gaule, avec un texte alphabétique, création qui est elle-même une chose accidentelle et toute fortuite, est une de ces causes; mais ce n'est pas la principale. Sans parler de l'influence qu'ont eue sur cette fructueuse direction des investigations locales notre Société des antiquaires aussi bien que les associations provinciales qui se sont formées à son exemple, il est un homme dont l'initiative toute spontanée, tout individuelle, réclame une large part, la plus large peut-être et la plus efficace, dans ce remarquable élan des études d'archéologie française; cet homme, c'est M. de Caumont. Renfermés d'abord dans les limites de la Normandie, sa province natale, ses efforts se sont étendus en même temps que s'agrandissait son succès, et bientôt ils se sont fait sentir dans la France entière. Par ses cours, par ses publications, et surtout par l'institution des congrès archéologiques qui se réunissent chaque année tantôt sur un point de la France, tantôt sur un autre, M. de Caumont, qui est l'âme de ces réunions annuelles, a étendu et fortifié dans nos provinces le goût et l'aptitude des recherches archéologiques, et l'on peut dire que depuis trente ans c'est le souffle de ce savant dévoué qui circule dans ces utiles réunions, et qui en anime les travaux.

Le nom de M. de Caumont ne nous a pas été seulement rappelé, en parcourant les pages d'un livre d'archéologie géographique, par l'impression générale d'inappréciables services rendus à la science; nous ne pouvions oublier que c'est à ses soins qu'est due la publication de la Géographie ancienne du diocèse du Mans de M. Cauvin, ouvrage qui restera classique et qui, sous plusieurs rapports, a pu servir de modèle à celui de M. Mannier. Comme l'a fait M. Cauvin pour les deux départements du Maine, M. Mannier a dressé pour le département du Nord la liste complète de toutes les communes, et pour chaque commune il a réuni la série des formes successives sous lesquelles le nom se présente dans les chroniques et dans les anciens titres. A ce travail de bénédictin dont le labeur et l'utilité ne sont bien compris que de ceux qui ont touché à des travaux analogues, M. Mannier en a ajouté un autre, la recherche de l'étymologie. Mer pleine d'écueils et fertile en naufrages. Mais l'auteur, à en juger par son livre, n'est pas seulement un homme de beaucoup de savoir; c'est un esprit d'un grand sens, connaissant bien la nature scabreuse du terrain où l'engageaient ses recherches, et s'y frayant sa route avec une louable circonspection. Les principes qu'il expose dans ses préliminaires sont des plus sages, et bien faits pour commander la confiance. Il n'a pas oublié l'anecdote de ce savant en *us* qui parcourait la Suisse et la Savoie, en quête d'étymologies et d'origines. Arrivé à Chamouny, il écrit sur son livre de notes : « Chamouny, *Campus munitus*; il a dû y avoir ici un camp fortifié. » Et notre érudit se promettait d'écrire à ce sujet une belle dissertation, quand un paysan lui apprit que Chan Meuni signifiait en patois genevois Champ du Meunier, et que le nom du village venait de ce que ses premières maisons avaient été bâties dans les dépendances d'un moulin.

Est-ce à dire que dans la recherche de l'origine des noms il faille s'en tenir aux légendes populaires? Non certes; car, pour quelques souvenirs réels que la tradition a conservés, que de contes transmis de bouche en bouche, où la vulgarité se joint au ridicule! Quelle est la ligne à suivre entre ces deux extrêmes? M. Mannier l'indique avec une parfaite raison : rechercher d'abord les changements que le temps a pu faire subir aux noms, et pour cela se reporter à leurs anciennes formes, telles qu'on les trouve dans les titres du moyen âge; en second lieu, ne pas chercher les éléments constitutifs des noms en dehors des langues qui ont été parlées dans le pays. En n'avançant à travers ce terrain glissant que fermement appuyé sur ce double principe, on n'évitera peut-être pas encore tous les faux pas, mais on se garantira du moins des lourdes chutes dont les étymologistes systématiquement exclusifs nous ont donné tant d'exemples.

Trois langues, dit l'auteur, ont successivement fourni les éléments constitutifs des noms de lieux du nord de la France : le celtique, le latin et le teuton. Pour être tout à fait exact, il faut joindre à cette énumération le belge, même en ne considérant l'idiome des Belges que comme un dialecte celtique, mais un dialecte notablement distinct. Nos lecteurs n'ont peut-être pas oublié ce qui a été dit à ce sujet dans le dernier cahier de la *Revue*, à l'occasion de l'excellent ouvrage de M. Roget de Belloguet.

Les Celtes, premiers occupants du pays, ont nécessairement imposé aux diverses localités des noms tirés de leur langue. Si ces noms se retrouvent quelque part aujourd'hui, ce doivent être les grands accidents naturels qui les

ont surtout conservés, les rivières, les forêts, les vallées et les hauteurs¹. Que ces peuples aient eu sinon des villes proprement dites, mais des bourgades et des lieux de défense, cela n'est guère contestable; que ces lieux d'antique habitation se soient perpétués pour la plupart dans leurs premiers sites, cela est également très-présumable. Mais en se perpétuant ils se sont modifiés de siècle en siècle, et le plus grand nombre, sinon tous, ont certainement reçu de nouveaux noms au gré des nouveaux occupants.

Ces nouveaux occupants furent les Romains d'abord, puis la race germanique des Franks.

En pénétrant avec les Romains dans les Gaules, le latin ne s'est pas substitué immédiatement au celté ou au kimri (en regardant comme identiques les Kimris et les Belges). Il se trouva, vis-à-vis des idiomes aborigènes dans les mêmes conditions que le français en Algérie devant l'arabe; il devint la langue des administrations, la langue officielle, comme le celté, pendant plusieurs siècles encore, resta la langue du fond des populations conquises.

Les premiers établissements romains furent des établissements militaires, des camps, des postes fortifiés (*castra*), des routes stratégiques (*strata*). Bien des noms de lieux rappellent cette première période de leur domination : Caestra, Cassel, Estrées, etc.

La mise en culture des terres fut ensuite la pensée dominante de l'administration romaine; ce fut l'objet de nombreux établissements. Ces colonies agricoles sont devenues par la suite des villages et même des villes, dont les noms rappellent soit l'origine étrangère des premiers colons, tels qu'Avesnes (*Avena*), soit un terrain défriché (*sartum*), comme Sart, le Sart, Essart; soit encore le nom d'un propriétaire romain. Une autre classe de noms rappelle des édifices consacrés au culte romain (*templa*, *fana*), comme Templemars, Famars, etc. Dans les siècles suivants, c'est au culte chrétien que sont consacrées les fondations religieuses; mais si les noms qui s'attachent alors à ces fondations pieuses sont encore en grand nombre tirés du latin, resté la langue des clercs et de l'Eglise, beaucoup d'autres qui se produisent sur tout le territoire, plus nombreux de siècle en siècle, se rattachent à la langue germanique. Dunkerque a été originellement le nom d'une église (*kerk* en flamand) située sur une hauteur (*dun*, ancien radical celté); Hazebrouck, où la première partie du mot se rapporte sûrement à un nom propre, rappelle le voisinage d'un marais (*broeck*), etc., etc. Il est remarquable que l'élément germanique, qui règne exclusivement dans l'arrondissement de Dunkerque, c'est-à-dire dans la partie maritime et la plus septentrionale du département, va s'affaiblissant de plus en plus à mesure qu'on avance vers le midi, au point qu'il n'est plus que très-secondaire dans l'arrondissement d'Avesnes, où la nomenclature latine reprend tout à fait le dessus.

Tels sont les principes généraux sur lesquels repose l'ouvrage de M. Mannier. Cet ouvrage mérite à tous égards d'être rangé parmi les bons travaux dont s'enrichit l'archéologie topographique de la France, et nous ne pouvons que faire des vœux pour voir se multiplier les études de ce genre, car elles apportent de grandes facilités aux recherches historiques, en même temps qu'elles y jetteront

¹ Nous ferons toutefois remarquer que l'auteur a omis la nomenclature, si importante au point de vue des origines, des accidents naturels du département.

de grandes lumières. Le seul regret que nous exprimerons en terminant, c'est que l'auteur n'ait pas joint à son livre une table alphabétique, accessoire absolument indispensable pour un travail de cette nature.

II.

Nous n'aurions pas consigné dans notre Bulletin un livre tel que la *Bulgarie chrétienne*, s'il était consacré à la controverse religieuse; mais on y trouve une solide étude d'histoire ecclésiastique, qui mérite de le faire survivre à la circonstance. Nous en dirons autant des *Massacres de Syrie* de M. François Lenormant. Ce n'est pas par son côté politique, ni même sous son aspect purement historique, que nous envisageons cet écrit du jeune archéologue, inspiré par la chaleureuse indignation que ne justifient que trop les atrocités abominables dont, une fois de plus, le fanatisme musulman a rempli la Syrie; bien que le récit de M. Lenormant, dont les éléments sont puisés aux meilleures sources, soit le plus complet que nous possédions des tristes événements de 1860, ce que nous y voulons particulièrement signaler, ce sont les excellents documents ethnographiques et statistiques que contient l'introduction

VIVIEN DE SAINT-MARTIN.

PÉRIODIQUES FRANÇAIS.

Revue archéologique. Juin.

Vallet de Viriville. Notes sur deux médailles de plomb relatives à Jeanne Darc (fin). — *De Saulcy.* Bataille d'Octodure. Le savant président de la Commission historique des Gaules a pu explorer à loisir, dans le cours des mois d'août et de septembre derniers, le théâtre de cette action mémorable, et ses observations lui ont donné la complète intelligence des détails consignés dans le texte de César. — *C. Alexandre.* Inscriptions trouvées à Fréjus (fin). Toutes ces inscriptions sont tumulaires, et peuvent donner lieu à des remarques d'un certain intérêt pour l'épigraphie; mais aucune n'a un caractère historique. — *J. Ménant.* Principes élémentaires de la lecture des textes assyriens. Extrait d'un Mémoire lu devant l'Académie des inscriptions et belles-lettres en mars et avril 1861. — *E. Ruelle.* Excerpta novem e Damascii libro (fin). — Objets en bronze découverts dans le département de l'Allier (avec une planche).

Journal des Savants. Mai.

Cousin. Le duc et connétable de Luynes (1^{er} article). — *Biot.* Précis de l'histoire de l'astronomie chinoise. Pour que l'on prenne une idée de ce travail et de l'esprit dans lequel il a été composé, nous allons en transcrire le préambule : « Le sujet dont nous allons nous occuper n'a que peu d'importance, si on l'envisage au point de vue exclusivement scientifique. Il nous fournit seulement quelques résultats d'observations très-anciens, qui confirment la justesse de nos théories astronomiques, comme eux-mêmes s'en trouvent réciproquement confirmés. Mais il acquiert un haut degré d'intérêt, quand on le considère comme offrant la matière d'une étude d'histoire et de mœurs. Sous ce double rapport,

l'astronomie chinoise a des caractères propres qu'on ne rencontre chez aucune autre nation de l'antiquité. Elle n'a pas été formée, comme celle des Grecs, par les méditations solitaires d'un petit nombre d'hommes de génie, s'appliquant d'abord à enchaîner les observations particulières dans des lois numériques qu'embrassent leur ensemble, puis traduisant ces lois par des constructions géométriques, images fidèles des mouvements observés, d'où nous tirons ensuite des indices certains pour découvrir la nature des forces mécaniques par lesquelles ces mouvements sont produits. L'astronomie des Chinois ne cherche pas le pourquoi des phénomènes. Elle n'a rien de théorique, rien même qui soit rationnellement démontré, ou que l'on suppose avoir besoin de l'être. C'est un assemblage de procédés d'observation d'une simplicité primitive, appliqués suivant des conventions invariablement fixes, pour en déduire des résultats universellement acceptés. Tout cela, établi depuis les plus anciens temps de l'empire chinois, et transmis d'âge en âge à titre de rites, devant servir de règles non-seulement au peuple, mais aussi aux souverains, conservateurs suprêmes des lois du ciel, dont ils sont les représentants sur la terre. L'existence séculaire d'un état de choses si curieux, si étrange, ne peut être prouvée, ni même rendue croyable, que si on la trouve attestée par des documents historiques d'une incontestable authenticité, liés entre eux par une chronologie certaine. Personne ne s'est livré à cette recherche avec plus de succès et de persévérance que le P. Gaubil, et ses écrits, au besoin contrôlés, complétés par les textes originaux dont l'intelligence nous est maintenant accessible, vont nous servir de guide dans l'étude que nous abordons..... » Le reste de ce premier article est principalement consacré à une énumération critique des écrits du P. Gaubil. — *Flourens*. De Réaumur et de la génération des insectes (5^e et dernier article). — Méthode pour déchiffrer et transcrire les noms sanscrits qui se rencontrent dans les livres chinois, par M. Stanislas Julien (Premier article de M. *Barthélemy Saint-Hilaire*).

V. S. M.

BIBLIOGRAPHIE ALLEMANDE.

GÉOGRAPHIE, ETHNOGRAPHIE, VOYAGES.

HERMANN, ADOLF UND ROBERT SCHLAGINTWEIT. *Results of a scientific Mission to India and High Asia, undertaken between the years 1854 and 1858, by order of the Court of Directors of the H. E. I. Company.* With an Atlas of Panoramas, Views, and Maps. (Vol. 1.) — Leipzig, Brockhaus, 1861, grand in-4° de xv-494 pages, et Atlas gr. in-f°. Part. 1, comprenant 11 planches lithographiées et 4 cartes.

La relation de MM. Schlagintweit est publiée en anglais, par la raison que le voyage ayant eu lieu sous les auspices et aux frais de la ci-devant Compagnie des Indes, c'est en quelque sorte une expédition anglaise. Aucun exemplaire, que nous sachions, n'en est jusqu'à présent arrivé à Paris; le prix, d'ailleurs, en est fort élevé et hors de la portée commune. En attendant que nous ayons l'occasion d'examiner personnellement l'ouvrage, nous pensons faire une chose agréable à nos lecteurs de leur en donner une première idée d'après une notice communiquée par MM. Schlagintweit eux-mêmes au *Journal de Géographie générale* de Berlin, et d'après une note lue à l'Académie royale de Munich, par M. Seidel.

L'exploration scientifique des trois frères (on sait que l'un d'eux, Adolf, est mort assassiné presque au terme du voyage) s'est étendue à une partie considérable de la péninsule hindoue, et, au nord, en a franchi les limites pour pénétrer dans les hautes régions de l'Asie centrale. Toutes les branches de la science rentraient dans le plan des trois voyageurs, non-seulement la géographie descriptive, la géographie astronomique et l'hypsométrie, non-seulement l'ethnographie et les diverses branches de l'histoire naturelle, mais aussi toutes les observations qui se rattachent à la physique du globe.

Le premier volume, qui vient d'être publié, outre l'introduction et un aperçu général du voyage, est principalement consacré au détail des observations astronomiques et des observations magnétiques, et à l'exposé de leurs résultats. Comme on n'avait jusqu'à présent que des informations très-incomplètes sur une partie des pays que les trois voyageurs ont visités, leurs observations ajoutent considérablement à notre connaissance scientifique de la haute Asie. La plus grande différence entre les nouvelles observations et les données antérieures porte naturellement sur les longitudes; dans le nord du Tibet, les corrections vont jusqu'à deux degrés. L'erreur des anciennes données était toujours en excès, c'est-à-dire que les longitudes s'avançaient trop vers l'Orient. C'est toujours par l'excès que pèchent les premières notions géographiques. Cet excès qui sur nos cartes actuelles est de deux degrés, allait jusqu'à quatre-vingts degrés pour ces parties de l'Asie voisines de l'Imaüs dans les Tables de Ptolémée.

Les déterminations astronomiques de MM. Schlagintweit sont au nombre de

cent douze. Il n'est pas sans intérêt d'en connaître la distribution par contrées et par provinces.

Dans l'Assam et les monts Khâssia.	5
Dans le delta du Gange.	4
Dans les provinces gangétiques	9
Dans le Pendjab, le Sindh et le Katch.	12
Dans le centre et le sud de l'Inde	13

En tout 43 pour l'Inde proprement dite. Les suivantes appartiennent aux hautes régions du nord :

Pour le Boutân et le Népal.	6
Pour le Kamâoun et le Garhwal	6
Pour le Simla jusqu'au Hâzara.	9
Pour le Tibet (provinces de Gnari-Khôrsum, de Ladâk, de Balti et de Hasôra)	28
Pour les montagnes de Karakorûm, le Kouên- loum et le Turkestân.	20

Cet aperçu donne une idée de la richesse des résultats positifs acquis pour des contrées jusqu'à présent aussi insuffisamment explorées que le Tibet et le Turkestân.

Dans cette longue série de positions, déterminées par des observations rigoureuses, et dont nos cartes vont s'enrichir, nous pouvons citer parmi les points principaux :

	latit. N.	long. E. Greenw.	altitude
Patna.	25° 37' 12"	85° 7' 32"	170 pieds angl.
Bénarès	25 18 26	82 59 47	325
Laknâou	26 54 10	80 53 32	320
Agra	27 10 26	78 4 39	637
Lahôr	31 34 5	74 14 37	790
Péchaour.	34 3 10	71 33 19	1250
Moultân	30 10 10	71 34 34	480
Kathmândou.	27 42 5	83 12 9	4300
Simla.	31 6 6	77 7 36	7091
Lèh, ou Ladâk.	34 8 21	77 14 36	11527
Skârdo.	35 20 12	75 44 "	7250
Passé de Karakorûm.	35 46 55	77 30 21	18341'
Yarkand	38 10 "	74 " "	
Kâchgâr	39 15 "	71 50 "	

Les latitudes ont été relevées au théodolite. La plupart des longitudes sont déduites des indications du chronomètre. Pour quelques-unes on a pu prendre les distances lunaires; pour une seule, on a eu une éclipse de lune.

Nous avons dit que les coordonnées géographiques avaient subi des corrections importantes; naturellement l'importance de ces corrections s'est trouvée en raison du plus ou moins d'accès que les observateurs européens avaient eu jusqu'à présent dans les diverses parties de la région explorée. Dans les parties du Tibet qui avoisinent les sources du Sindh et du Gange, les latitudes anté-

C'est le point le plus élevé que les voyageurs aient observé.

rieures étaient assez exactes, mais les longitudes trop orientales de 8 à 10 minutes. Les latitudes du Splti et du Ladak, provinces du Tibet occidental, étaient trop fortes de quelques minutes; dans le Balti, elles péchaient par l'excès contraire. L'excès oriental des longitudes, dans ces provinces nord-ouest du Tibet, allait jusqu'à 23'.

Au nord du Tibet, dans le Kouèn-loûn et le Turkestân, nos données astronomiques et orographiques reposaient à peu près exclusivement sur la grande carte de l'Asie centrale de Klaproth, qui elle-même est principalement basée sur les matériaux chinois assujettis aux observations faites dans ces parties par les missionnaires jésuites, au commencement du dix-huitième siècle. De graves erreurs ont été rectifiées tant dans les positions que dans la configuration du pays. Jusqu'à présent la chaîne du Kouèn-loûn était représentée comme formant la ligne de partage des eaux entre le Tibet et le Turkestân; ce rôle appartient en réalité à la chaîne plus méridionale de Karakoroûm¹. C'est ici que les erreurs de longitude allaient jusqu'à 2 degrés; les latitudes y étaient trop fortes d'environ 9'.

Dans son ensemble, le Tibet n'est pas un plateau, mais une grande vallée longitudinale bien définie, vallée très-élevée, à la vérité, surtout dans ses parties centrales².

C'est seulement dans la contrée comprise entre la chaîne de Karakoroûm et les monts Kouèn-loûn, particulièrement vers l'extrémité occidentale, que se trouve un véritable plateau, dont la hauteur atteint le chiffre éprouvé de 16 à 17,000 pieds.

Les observations magnétiques, relevées également avec d'excellents instruments, remplissent la seconde moitié du volume. Elles comprennent la déclinaison, l'intensité horizontale, l'inclinaison, l'intensité verticale et l'intensité absolue; leurs résultats sont réduits graphiquement dans les courbes des trois cartes qui appartiennent à cette partie de l'ouvrage. Celle de ces trois cartes qui représente la courbe d'intensité totale peut offrir surtout un intérêt plus général, parce que les lignes isodynamiques qui y sont tracées (et qui tombent principalement sur les parties septentrionales de la péninsule hindoue) forment une courbe très-remarquable dont la convexité, qui regarde le sud, semble accuser une certaine modification dans la forme du continent. La courbure est trop frappante pour qu'on puisse la regarder comme purement accidentelle. Si cette remarque (qui a pour elle une grande vraisemblance), que l'analogie entre le tracé des courbes isodynamiques et la forme générale du pays n'est pas un pur accident, ce sera la première fois qu'on aura signalé un rapport entre les lignes magnétiques et la configuration géographique d'une grande contrée, et il y aurait là un avertissement pour les futurs explorateurs.

¹ Depuis l'exploration de MM. Schlagintweit, les Anglais ont mesuré trigonométriquement dans la chaîne de Karakoroûm un pic dont la hauteur au-dessus de l'Océan (28,278 pieds anglais = 8,619 mètres) égale presque celle du plus haut point connu de l'Himalaya. (Voir la livraison du 28 février de la *Revue*, p. 630.)

² MM. Schlagintweit entendent sûrement ici par plateau une suite de grandes plaines plus ou moins accidentées, et dans ce sens, en effet, le Tibet peut ne pas être un plateau; mais le Tibet et toute la région à laquelle il appartient est bien un plateau, et le plus colossal que présente le relief du globe, si l'on prend ce terme dans sa grande et véritable acception, celle d'un vaste soulèvement dont les faces s'abaissent, par des pentes plus ou moins abruptes, vers les contrées environnantes.

PÉRIODIQUES ALLEMANDS.

Mittheilungen de PETERMANN. 1861, N° 5.

Expédition de M. de Heuglin à l'intérieur de l'Afrique. Lettre de M. de Heuglin datée d'Alexandrie, 17 mars, sans détails particuliers. A cette lettre en était jointe une autre de M. Steudner, où il rend compte de son excursion à Rosette, du 10 au 12 mars, de compagnie avec MM. Hansal et Schubert. A la lettre de M. de Heuglin sont également jointes deux autres lettres qu'il venait de recevoir des contrées qui bordent l'Abyssinie du côté du sud-ouest : l'une du P. Léon des Avanchers, religieux franciscain qui voyage ou réside depuis 1838 dans les pays gallas, et qui, en ce moment, évangélise dans le Kaffa ; l'autre de Mgr Massata, vicaire apostolique des Gallas, actuellement en résidence dans le petit pays de Ghéra, qui confine à l'Enaréa. La lettre du P. des Avanchers ne contient pas de données géographiques nouvelles, à part l'opinion avancée par le zélé missionnaire que le Sobat, grande rivière qui vient de l'est et se réunit à la droite du fleuve Blanc vers le 9° degré de latitude N., serait la véritable tête du Nil. Malheureusement cette assertion, par des raisons physiques et historiques dans lesquelles nous ne pouvons entrer ici, est absolument inadmissible. La lettre de Mgr Massata est beaucoup plus riche en faits. Elle fournit des indications d'un réel intérêt sur les parties supérieures du bassin du Sobat, aussi bien que sur les pays et les tribus de la même région. Mgr Massata exprime le vœu que des rapports suivis s'ouvrent par le Fazokl entre la Nubie égyptienne et les pays qui confinent à l'Abyssinie vers le sud-ouest ; ces rapports, doublement avantageux au point de vue du commerce et de la propagation religieuse, seraient, dit-il, faciles, et il travaille de tout son pouvoir à les préparer. Enfin, M. de Heuglin transmet par le même courrier d'importantes nouvelles politiques de l'Abyssinie, qui lui ont été transmises par l'internonce autrichien de Constantinople, où elles étaient arrivées directement ¹. — Journal du voyage de Mac-Douall Stuart dans l'intérieur de l'Australie, du 2 mars au 1^{er} septembre 1860 (avec une carte). Document d'une très-grande importance pour l'histoire géographique du continent australien. — Huitième recensement des États-Unis de l'Amérique du Nord, 1860, et des nouveaux territoires de Colorado, Nevada et Dakota. — Les récents travaux géodésiques de l'état-major russe. Parmi ces travaux, on remarque les opérations de nivellement entre la mer d'Azof et la mer Caspienne, sous la direction de M. Wilh. de Struve. Le résultat moyen a donné 84,4 pieds anglais (23^m72) pour le point culminant de la ligne de partage. — Ethnographie du Finmark. Annonce de la publication prochaine d'un travail de M. Friis sur la population de la province norvégienne de Finmark. — Dépression progressive du lac d'Aral (d'après le mémoire de M. Borszczoff sur la nature du bassin aralo-caspien). Nous devons dire que les observations sur lesquelles cette théorie repose ne nous paraissent pas de nature à justifier pleinement les conséquences qu'on en veut tirer, au moins dans la mesure qu'on leur donne. — Golouboff. Déterminations astronomiques sur la limite russo-chinoise de l'Ili et de l'Issik-koul. Documents communiqués par le général Blaramberg, directeur du dépôt

¹ On peut voir les mêmes nouvelles reproduites dans le journal *le Temps* du 29 juin.

de la guerre. Les observations ont été faites en 1839, et la relation historique de la campagne du capitaine Golouboff, publiée en russe dans le Bulletin de la Société de Géographie de Saint-Petersbourg, a été traduite dans les *Archiv d'Erman*, t. XX, 1^{er} cahier. (Voyez la *Revue* du 31 mars, p. 313.) Les points déterminés sont au nombre de dix-sept. L'importance de ces déterminations est de donner aux cartes de cette partie centrale de l'Asie une fixité qu'elles n'avaient pas jusqu'à présent. La moyenne des erreurs en longitude sur les cartes antérieures est d'environ deux degrés, la même erreur précisément que les observations des frères Schlagintweit ont constatée pour le Turkestan chinois. (Voyez ci-dessus, p. 624.) — Expédition de la Chine dans l'Inde par le Tibet. Cette expédition, qui se compose de deux officiers anglais, MM. *Sarel* et *Blakiston*, et d'un certain nombre de personnes que ces messieurs se sont adjointes, remonte le Yang-tsé-kiang en partant de Chang-hai, et se propose de gagner le Pendjab par Lhassa¹. — Population de Singapore en 1860 (d'après l'*Indian Mail* d'Allen). Le chiffre constaté est de 81,792, dont 2,443 Européens, 10,888 Malais, 12,971 Indiens, 50,043 Chinois. Le reste se compose de Birmans, de Siamois, etc. — Tripoli et les villes de la Petite-Syrie, par le comte *Alex. Krafft-Krafftshagen*. M. Krafft regarde comme inexactes les attributions généralement reçues de Tripoli Vecchia pour l'ancienne *Sabrata*, de Tripoli pour *Oëa*, et de Lebda pour *Leptis Magna*; en s'appuyant de l'autorité de Scylax pour les distances, et d'homonymies encore existantes pour les correspondances, il propose trois identifications nouvelles. — Nouvelle carte du voyage de M. H. *Duveyrer*. Cette carte, fruit des dernières courses et des observations du voyageur, embrasse la partie du Sahara algérien comprise entre Ghadamès, Ouergla, El-Ouâd, le Djérid et le golfe de Gabès; elle sera publiée dans le prochain cahier des *Mittheilungen*. — Déterminations géographiques dans le Sénégal. Ces positions, au nombre de vingt, sont tirées de l'Annuaire du Sénégal pour 1860. — Expédition suédoise au Spitzberg et à la mer Polaire. — Sondages du Grand Océan. Les sondages du lieutenant Brooke dans le Grand Océan, en 1858 et 1859, ont atteint jusqu'à la profondeur de 3,300 fathoms ou brasses (6,000 mètres environ). — Progrès de la production de la canne à sucre. — Réception de M. de Heuglin par le vice-roi d'Égypte. Après avoir été reçu par le vice-roi de la manière la plus cordiale à Alexandrie, M. de Heuglin, avec les autres membres de l'expédition, est parti pour Alexandrie, où il est arrivé le 25 mars. — Littérature géographique.

Indische Studien. Beiträge für die Kunde des indischen Alterthums. Im Vereine mit mehreren Gelehrten herausgegeben von Dr. ALBRECHT WEBER; t. V, 1^{er} cahier. — Berlin, 1861, p. 1-176.

Ce cahier est rempli tout entier par un mémoire du docteur Weber « sur la question de l'époque où a vécu Pâlini ».

¹ On peut voir des détails à ce sujet dans le journal *le Temps* du 17 de ce mois.

COURRIER POLITIQUE, LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE.

Bâle, ce 18 juin.

Il y a eu ces jours-ci à Bâle une grande fête musicale dont il n'est pas hors de propos, ce me semble, d'entretenir vos lecteurs mélomanes. Dans cette même cathédrale où se tint, de 1431 à 1443, le célèbre concile œcuménique qui déposa le pape Eugène IV, rebelle à son autorité, une assemblée nombreuse était réunie le 31 mai dernier, non plus pour déposer un pape, mais pour exécuter et entendre un *oratorio* de J. S. Bach, la Passion selon saint Jean. Les Bâlois passent pour gens de chiffre et de prose, et cette réputation n'est pas usurpée, que je sache. C'est le paradis des banquiers; fortunes et maisons en pierres de taille; les mœurs à l'avenant! Il n'y a, dit-on, que des Lucrèce à Bâle. Chaque samedi la maison est récurée du haut en bas avec le plus grand soin : propreté hollandaise partout. On soupire après une toile d'araignée. Le marteau des portes reluit comme la vertu des Bâloises; tout est sans tache et bâti sur le million. Que dis-je, sur le million? Ce singulier est à Bâle fort mal porté; il n'y a que les pauvres diables qui l'emploient.

Mais il sera beaucoup pardonné aux Bâlois, parce qu'ils ont beaucoup aimé — la musique. Sous ce rapport, ils ont également le goût du solide, et les œuvres fortement maçonnées leur plaisent. A quoi faut-il attribuer cette prérogative? Je crois que le voisinage du Rhin y est pour quelque chose. Le fleuve roi agit sans doute sur les habitants, à leur propre insu; l'aspect grandiose de son cours rappelle les imaginations à la grande nature. S'il n'y avait pas de Rhin à Bâle, il ne resterait bientôt dans la ville qu'une société de castors millionnaires. Il faudrait procéder à une démolition.

Rome n'a pas été bâtie en un jour. La Passion-oratorio n'a pas surgi non plus tout d'un coup. Encore inconnue à la fin du seizième siècle, elle était arrivée peu à peu, au commencement du dix-huitième, à former un drame musical, un drame religieux et chrétien. Dans sa première origine, ce genre de composition sacrée remonte beaucoup plus haut. Aujourd'hui encore, dans l'Eglise catholique, où l'on conserve volontiers les anciennes traditions, on chante, comme il y a bien des siècles, l'histoire du procès et de la mort du divin Maître. Mais lorsque, la réformation établie, on voulut mettre le culte à la portée de tous les fidèles, lorsqu'on voulut faire réciter la Passion dans la langue du peuple, en allemand, organistes, maîtres de chapelle et compositeurs cherchèrent à lui donner une forme plus complète, et introduisirent dans le drame musical le peuple tout entier pour le faire participer à l'action. Le premier

essai de ce genre se trouve dans le *Gesangbuch* de Keuchenthal (Wittenberg, 1573). Un chœur à plusieurs voix pour commencer, un autre pour finir, les paroles du peuple juif (*turbæ*) chantées à plusieurs parties, telle est l'économie de la Passion-oratorio au temps où elle commence à se développer sous des formes complexes. Les mélodies religieuses (le choral) n'y sont pas encore admises. Dans le *Gesangbuch* de Selneccker (1587), nous trouvons à peu près la même forme; on remarque seulement que le choral (*geistliche Lieder*), chanté par le peuple entier, en constitue l'introduction. L'évangile mis en musique est celui selon saint Jean. On peut considérer comme un progrès la Passion de Bartholomée Gese, également selon saint Jean. Elle commence par un chœur à cinq voix, après lequel vient le récit de l'évangéliste en forme de choral. Les sentences du Christ sont chantées à quatre voix, les paroles de Pierre et de Pilate à trois voix, celles des servantes et des serviteurs du grand prêtre à deux voix. Le peuple chante à cinq voix. Un chœur, à cinq voix aussi, termine l'ouvrage.

Henri Schütz (1585-1672) donne aux chœurs de l'introduction et de la fin des formes plus modernes, et seize années plus tard (1682), on retrouve dans le *Gesangbuch* de Vopelius les formes jusque-là usitées. Mais en 1672, le maître de chapelle Johann Sebastian, à Königsberg, introduisit l'usage des mélodies chorales harmonisées, le récitatif libre de l'évangéliste et les premiers accompagnements de violons, de violes et de basses. Le chœur est à quatre voix; mais il ne chante encore que la mélodie supérieure, les trois autres parties sont remplies par les instruments. À la fin seulement, dans le chœur d'*actions de grâces pour les souffrances amères de Jésus*, la cinquième et dernière strophe est chantée en chœur. Une apparition fort étrange et remarquable est la forme de la Passion-oratorio en usage chez les compositeurs du théâtre de Hambourg, au commencement du dix-huitième siècle. Händel, Keiser et Mattheson avaient, en effet, donné à l'oratorio le récit libre, les airs, les duos, des formes galantes enfin que des chanteurs d'école seuls pouvaient exécuter. La parole de l'Écriture avait d'abord été le principal dans leurs *libretti*, mais en 1704 Hunold Menantes et Reinhold Keiser (1673-1759) donnèrent une Passion toute nouvelle. L'évangéliste y manque, les sentences de l'Écriture et les mélodies de l'Église n'y sont point introduites; on y trouve en revanche trois cantates, *soliloquia*, semblables à des scènes dramatiques. Cette nouveauté ne fut point goûtée; on la critiqua sévèrement, et à l'occasion de l'essai manqué, le conseiller licencié Brockes, de Hambourg, fit un poème lyrique qui devait satisfaire les différentes parties. Il ne bannit point l'élément dramatique ni les *soliloquia*, sortes de monologues en musique, probablement les *airs*, les réflexions des différents personnages qui participent à l'action. Brockes conserva aussi l'évangéliste, dont le récit servait à relier les différents tableaux du drame. Il ménagea les contrastes par deux personnages allégoriques, la *Fille de Sion* et l'*Âme croyante*, chargés de considérations et réflexions pieuses dans les principales situations; il fit entendre aussi, en temps opportun, les strophes de plain-chant, de chorals et d'airs d'église chantées par le chœur entier. Cette Passion fut considérée à Hambourg comme un chef-d'œuvre, et Händel, Mattheson et Telemann la mirent tour à tour en musique. Le premier essai de Händel dans ce genre (1710 ou 1715) vient de paraître dans la nouvelle publication de ses œuvres (Leipzig, Breitkopf et Härtel). Il est plein d'intérêt.

S. Bach a pris de ce poème plusieurs fragments pour les airs de sa Passion selon saint Jean. Ce n'est que plus tard, après 1723, que ce maître, nommé organiste et chantre (*cantor*) de la Thomas-Schule de Leipzig, produisit l'ouvrage qui nous occupe. Ce ne fut pas la seule Passion qu'il mit en musique. Celle selon saint Luc fut probablement la première, du moins à en juger d'après la forme. Celle selon saint Matthieu, à doubles chœurs, date de 1729. J'incline à croire que la Passion selon saint Jean est la dernière qu'il composa; bien qu'elle soit moins grandiose que la précédente et qu'on l'appelle en Allemagne, par opposition à celle-ci, la *petite* Passion, je me permets de la mettre en première ligne sous plus d'un rapport. Quelle mesure dans les formes! quelle concision, quelle vigueur dans les idées! C'est l'œuvre d'un homme entièrement fait, et Bach, né en 1685, n'avait, lors de sa nomination à Leipzig (1723), que trente-huit ans. Or, en ce temps-là on ne mûrissait pas en serre chaude comme aujourd'hui.

Dès les premières mesures, l'on se sent en présence d'un génie consommé et maître de lui-même. L'inspiration pleine, large, profonde, ne rompt jamais les digues d'une forme magistralement correcte. Autant de parties, autant de liens, autant de notes, autant de preuves de cette force compliquée et indivisible qui est celle du génie véritable. Il faut entendre dans l'introduction instrumentale cette basse fondamentale qui se continue longtemps la même, servant de support aux harmonies les plus hétérogènes et toujours en rapport avec elles; ces violons répétant constamment la même figure en doubles croches; puis, quand, après dix-huit mesures, l'orgue et l'orchestre ont célébré le Seigneur, les voix faisant explosion à la fois, et soprano, alto, ténor, basse entonnant à trois reprises le « Seigneur! Seigneur! Seigneur! » La basse alors monte en trois fois; les soprani, fatigués dès la première explosion, tant elle a été forte, vont, à l'opposé du dessein des basses, en fléchissant par degrés, tandis que le ténor se maintient dans sa plus haute et sa meilleure région. Si vous n'êtes pas saisi dès les premiers accords, si vous ne pressentez pas tout ce qui va surgir de grand et d'imprévu, si vous ne savez pas suivre dans chaque partie cette musique polyphone, que Forkel a si ingénieusement appelée une *mélodie multipliée*¹; si vous ne vous sentez pas soulevé par cette œuvre, toujours variée dans son unité, pleine d'imprévu et en même temps si fidèle à elle-même et au génie d'où elle procède; si enfin vous croyez, comme la plupart de nos musiciens français, que la musique de Bach est une savante mais ennuyeuse combinaison, il faut que vous m'expliquiez pourquoi cette assemblée, où plus d'un auditeur sans doute eût à peine su distinguer un soprano d'une basse, une seconde d'une tierce, est restée tout entière enchaînée pendant deux heures, sans le moindre indice de lassitude, et soulevée au-dessus d'elle-même par la magie de l'inspiration. Celle-ci coulait, sans jamais déborder, dans son lit égal et profond. Ainsi le Rhin roulait ses larges ondes aux pieds de la terrasse où est située, dominant la ville et tout le pays à dix lieues à la ronde, l'antique et vénérable cathédrale. Comme le fleuve porte sur son flot et entraîne dans son cours les demeures mourantes du voyageur, ainsi le flot de l'inspiration portait ce soir-là toutes les âmes et les entraînait, à travers des aspects toujours nouveaux, des rives toujours belles et toujours changeantes, vers cet océan universel d'où sort toute harmonie, où toute harmonie doit rentrer.

¹ *Eine vervielfältigte melodie.*

Un mot sur les chanteurs avant de finir. Le rôle de l'évangéliste était chanté par M. Schneider, ténor du théâtre de Wiesbaden. M. Schneider a conservé pour la circonstance, selon la tradition, cette voix haute, ce timbre pénétrant, un *fausset récitant*, si bien imaginé pour faire entendre les paroles de l'Évangile dans l'édifice tout entier. Celui qui tenterait de chanter ce rôle en voix de poitrine se fatiguerait et s'arrêterait dès la troisième page. M. Schneider sait de quel registre il faut se servir, et s'il avait moins de défauts allemands, s'il respirait toujours convenablement, s'il n'écourtait pas souvent la fin des phrases, s'il faisait valoir les voyelles autant que les consonnes, ce serait là un évangéliste parfait, car il a de l'âme, il est bon musicien, et il donne à sa voix le sentiment religieux que demande la cérémonie. Dans un seul endroit, mais principal, on a pu le trouver en défaut et vraiment en contradiction avec l'auteur lui-même. C'est au passage suivant : « Mais Barabbas était un meurtrier; alors Pilate prit Jésus et il le flagella ¹. » Bach, qui avait le défaut de son temps, celui de peindre en musique, en figures de notes, a voulu à cet endroit indiquer et les coups et le sifflement du fouet; il nous a donné un des passages les plus difficiles d'exécution que l'on puisse imaginer. Le ténor descend, à partir de *la bénol* du haut en doubles et triples croches, au deuxième *ré*, par un dessin rapide en imitation des coups de fouet, tandis que la basse nous dit par un dessin pointé et ascendant avec quelle force le serviteur de Pilate accomplit sa tâche cruelle. M. Schneider a cru devoir exprimer ces coups de fouet d'une manière lente et larmoyante, avec un air de sentimentalité en contre-sens avec la situation; il a quitté le rôle du récitant pour entrer dans celui de l'*Âme pieuse*, dont les paroles sont entendues dans le morceau suivant, morceau admirable, suave et tendre, le diamant de la partition.

M. Jules Stockhausen, un maître chanteur que Paris connaît et que nous verrons quelque jour, espérons-le, figurer aux Italiens, où est sa place véritable et son vrai public, a chanté le rôle de Jésus avec une sûreté et une largeur très-remarquables. Nous n'attendions pas moins de lui. M. Stockhausen ne se contente pas de peu; il se montre difficile pour lui-même. Ce n'est pas un simple baryton, c'est un artiste; il n'est pas seulement artiste, il est excellent musicien. Il prend son art au sérieux, il s'élève avec lui et il le fait respecter en le faisant comprendre. Sa diction est discrète et ample à la fois; sa voix s'est encore affermie; elle lui appartient tout à fait; elle est ce qu'elle doit être, un instrument assoupli au service d'un artiste de premier ordre. M. Stockhausen a adopté la bonne devise : Rien de trop. Il élimine avec un tact parfait toute surcharge et toute superfluité; il tire, et cela sans apparente recherche, l'essence de la musique dont il se fait l'intelligent interprète. Il a la clarté, don suprême, et sait faire comprendre au moins initié la musique qu'il chante, parce qu'il a commencé par la comprendre lui-même. On peut sans doute citer des voix plus brillantes, plus étendues ou plus fortes; mais je ne connais aucun chanteur qui fasse un si bel et si intelligent usage de la sienne; aucun qui réunisse et accorde en lui, avec un goût si sûr et un si rare bonheur, le musicien, l'artiste et le chanteur.

Il serait injuste de ne pas remercier aussi les amateurs qui ont eu le courage d'entreprendre une tâche musicale difficile entre toutes. L'alto, madame R., a

¹ Barabbas aber war ein Mörder; da nahm Pilatus Jesum und geißelte ihn.

une belle voix, et elle a dit avec conviction l'air : Tout est consommé ¹. Mais sa voix est souvent incertaine dans le bas; ce n'est qu'une voix de fausset, le registre de poitrine manque pour les belles fins de phrases, si fréquentes dans l'œuvre de Bach. Quant à madame B., elle possède une jolie voix de soprano, mais qui n'est pas posée. Et puis il faut bien avouer qu'on ne comprend pas un mot de ce qu'elle chante.

Je n'ose pas affirmer que toutes les difficultés d'exécution aient été vaincues; cependant il y a eu mieux qu'une tentative, et l'œuvre dans son ensemble a été comprise. Il faut donc féliciter le *Gesangverein* de Bâle et son chef, M. Reiter, si intelligent et si plein de zèle, d'avoir abordé et mené à bonne fin une pareille entreprise. Rude apprentissage, mais bonne école, dont les leçons ne seront point perdues.

Il s'en est fallu de peu qu'on ne renonçât dès le début, sous l'empire de quelques difficultés exclusivement matérielles. On voulait refuser l'église au comité. On trouvait l'estrade trop chère. On n'avait point d'organiste capable, ni basse, ni ténor solo, ni hautbois, ni flûtes d'accord avec l'orgue. M. Aiggenbach Steblin, un simple amateur, a acheté pour son compte l'estrade; il a obtenu du gouvernement l'usage de l'église, il a fait faire les instruments voulus, il a voyagé pour engager MM. Schneider et Stockhausen. Les servents remuent le monde.

La grande bataille gagnée après tant d'étapes pénibles et de phases diverses, on a voulu le lendemain, 1^{er} juin, répéter pour les classes peu riches l'ouvrage de Bach; il y a eu empêchement, mais en revanche on a improvisé pour les malheureux incendiés de Glaris, à cinquante centimes d'entrée, une recette de seize cent quarante et un francs. Quelques chœurs sans accompagnement, quelques morceaux d'orgue, des airs et lieder accompagnés par Kirchner en grand et habile artiste sur son riche instrument : ce simple programme a suffi pour attirer à l'église plus de deux mille personnes.

Quand pourrions-nous raconter de semblables triomphes de l'art musical en France? Est-ce qu'un grand *oratorio* de Bach exécuté dans Notre-Dame nuirait aux sermons du père Félix?

¹ *Es ist vollbracht!*

A. B.

CHRONIQUE DE QUINZAINE.

La quinzaine politique est dominée par deux faits importants : à l'intérieur, la discussion sur le régime de la presse; à l'extérieur, la reconnaissance par le gouvernement français du royaume d'Italie.

La discussion qui a eu lieu au Corps législatif marquera dans nos annales. On ne saurait trop en méditer la portée, et l'historien qui voudra un jour comprendre jusqu'où peut aller l'affaiblissement public dans un pays, trouvera de quoi s'édifier à la lecture de ces récents débats.

M. Jules Favre, avec l'éloquence incisive et grave qui lui appartient, a évoqué, comme le fantôme d'un autre temps, la théorie de la presse indépendante sous l'autorité de la loi. M. Billault, en homme d'expérience, s'est d'autant moins préoccupé des principes que son adversaire s'en était montré plus soucieux. L'insinuante souplesse de sa parole a fait merveille. La chambre, touchant et remuant spectacle, s'est précipitée au-devant de l'argumentation déployée avec tant de zèle par M. le ministre orateur : elle a couvert d'une triple salve d'applaudissements ce discours qui condamne la liberté dans le passé, la liberté dans l'avenir. Cinq votes — ils sont incorrigibles — ont protesté comme de coutume. Cela devient un délit d'habitude. Que nous veulent-ils donc, ces entêtés que rien ne peut convaincre, et comment, après cette brillante épitaphe, n'ont-ils pas compris que la liberté s'était envolée à tout jamais dans les régions de l'utopie, ne laissant à la France que la mélancolique contemplation de ses dépouilles? Gloire en soit rendue à M. le ministre; nous sommes sûrs de vivre tranquilles désormais. Mais est-elle bien morte et pour toujours, la grande ennemie de notre repos?

Ce discours, que l'Europe a jugé, brille par une vertu de premier ordre, à laquelle, il faut bien le dire, les débats de l'adresse nous avaient moins parfaitement initiés. Pas la moindre équivoque, pas la plus légère réticence; le plus transparent cristal, le ciel le plus limpide est moins pur. Une même pensée fondamentale se reproduit sous les chatoiements de la forme, se mire dans les facettes de l'improvisation avec une netteté incomparable. Rien de plus facile que de résumer le discours de M. le ministre en ces quelques mots : « Vous réclamez la liberté de la presse au nom des principes, nous vous la refusons au nom des faits, qui les valent bien, et qui surtout se font valoir. Voyez l'histoire contemporaine : tous les gouvernements en France, depuis la Restauration, ont été démolis par la presse. Or, nous ne voulons pas être démolis à notre tour. Nous sommes dans la place, nous y sommes de par la volonté nationale, et

comptez bien que nous y resterons. Nous répondons de l'ordre, nous sommes l'ordre. Votre artillerie de siège, nous vous la permettons — afin que toutes les opinions soient représentées, mais c'est à la condition que vous ne tirerez qu'à poudre ou avec une mitraille inoffensive. Quant à nous, nous ne sommes pas si simples que de désarmer; nous gardons notre artillerie perfectionnée, les boulets rouges et les canons de bon calibre, l'autorisation préalable, les avertissements, la suppression. Dites donc, en toute franchise, ce que vous pensez, rien ne saurait vous en empêcher si nous vous le permettons. »

Nous craignons la presse libre; voilà, en termes plus succincts encore, tout le discours de l'orateur officiel. M. Billault voudra-t-il nous permettre d'être, sur le compte du pouvoir, beaucoup moins sceptique que lui? Quand le gouvernement nous dit qu'il est fort, nous l'en croyons volontiers. Nous avons cette foi, qui paraît faire défaut chez M. le ministre, chez lequel, sans doute, les souvenirs tendent à altérer la confiance, et qui doit éprouver quelque peine à ne pas transporter le passé dans le présent. La jeunesse est naturellement constante, elle espère volontiers; mais la haute expérience de l'âge mûr subit d'autres lois et n'incline guère à l'enthousiasme. Il faut que la sagesse se paye. Que l'illustre avocat nous permette néanmoins quelques efforts dans le but de le rassurer. La tragique destinée de la Restauration et du philippisme l'inquiète. Mais en quoi donc le gouvernement actuel ressemble-t-il à ces gouvernements déçus? On nous dit en toute circonstance qu'il n'y a pas la moindre analogie, et nous n'avons pas grand'peine à le croire. Le gouvernement actuel, dit-on, est issu du suffrage universel, il représente la volonté nationale : il est la France. Il ne repose sur aucun intérêt spécial, il ne s'appuie sur aucune caste; il pense, veut, agit pour tous. S'il en est ainsi, d'où peuvent venir chez un ministre de ce gouvernement une pareille crainte de la discussion indépendante? Les Bourbons et les d'Orléans sont tombés. Ils sont tombés en apparence sous les coups de la presse, en réalité sous le poids de leur croissante impopularité. La presse n'a jamais tué aucun gouvernement; lorsqu'un gouvernement tombe, c'est par ses propres fautes. Il n'a pas à redouter d'autre ennemi que lui-même. Se persuader que la presse détruit les gouvernements, c'est nourrir une illusion analogue à celle qui faisait tourner le soleil autour de la terre. On prend ici également l'apparence phénoménale pour la vérité elle-même.

Pourquoi les gouvernements tombent-ils sous le choc de la presse? parce qu'ils n'ont pu supporter la discussion. Leur chute accuse toujours un défaut d'équilibre. Or, le gouvernement est équilibré, quand il prend son centre de gravité dans la volonté nationale largement manifestée. Hors de cette volonté, il est faible et incapable de résister autrement que par la compression ou par la ruse. Encore ne peut-il lutter très-longtemps, car l'opinion finit toujours par se constituer contre lui, et quand la balance politique a été faussée, c'est par un contre-coup violent qu'elle tente de se rétablir. Le gouvernement de Juillet est tombé parce qu'il a fini par jeter dans cette balance le faux poids d'une majorité étrangère à la majorité réelle du pays; il est mort d'une fiction parlementaire qu'il pensait avoir habilement créée à son bénéfice, attestant ainsi que le ressort des gouvernements durables, c'est avant tout la sincérité. La Restauration, dont le gouvernement de Juillet avait hérité fortuitement, dut sa chute non pas à la loi de 1819 en faveur de la presse, mais parce qu'elle tenta de rétablir la censure, et que ce suprême effort de réaction ne fut que le couron-

nement d'une série de mesures et de subterfuges destinés à confisquer insensiblement les franchises de l'ordre politique nouveau au profit des traditions de l'ancien régime. La Restauration également avait faussé la balance politique, altéré gravement l'équilibre des intérêts généraux; elle dut en porter la peine. Jamais un gouvernement ne tombe, à vrai dire : il se précipite. Mais quand il tombe, il semble que la discussion l'a terrassé. On confond alors la cause occasionnelle et extérieure avec la cause déterminante et constitutive de la chute, inhérente au gouvernement lui-même.

Non, ce n'est pas la force de la presse qui fait la faiblesse des gouvernements, c'est au contraire de la faiblesse des gouvernements que vient la force de la presse. Bourbons et d'Orléans sont tombés malgré la presse, qui, au milieu des violences et des exagérations passionnées, ne leur ménagea point les sages conseils, les avertissements honnêtes et salutaires. Mais ils séparèrent l'intérêt dynastique de l'intérêt national; branche aînée et branche cadette ainsi détachées du tronc ont cessé de fleurir, et quand le vent de l'exil s'est élevé, il les a emportées l'une et l'autre. Le bon, le seul moyen d'enlever ses périls à la discussion, consiste à gouverner au grand jour et avec la nation elle-même; il consiste à chasser de la politique, comme de mortels ennemis, les ténèbres et le silence. Il consiste à se maintenir dans la large voie que trace l'esprit public, et à ne pas entrer dans les chemins de traverse qui s'en écartent de plus en plus et mènent aux catastrophes. Sans nul doute il y a une leçon dans notre histoire contemporaine, mais il ne nous semble pas que ce soit celle dont M. le ministre nous a gratifiés. Cette sévère leçon, elle ne conclut pas comme lui à la durée du pouvoir discrétionnaire. Toujours mauvais, alors même qu'il résulte d'une crise nationale, le pouvoir discrétionnaire devient funeste à lui-même et au pays quand il se prolonge et tend à prendre le caractère d'un établissement définitif, d'un véritable système de gouvernement. Comme le disait naguère l'homme d'État que l'Italie vient de perdre, chacun peut gouverner, au moins pour un temps, avec les mesures discrétionnaires. Mais chacun ne peut pas gouverner avec la liberté : c'est à cela qu'on reconnaît les bons gouvernements, les pouvoirs solides et les vraies capacités politiques. Gouverner, c'est faire une série d'appels au pays, c'est-à-dire une série de questions pour traduire en actes ses réponses. Si le pays ne peut en toute circonstance se prononcer librement, où le pouvoir exécutif puisera-t-il les éléments de ses décisions? comment fera-t-il pour accueillir dans sa volonté et dans sa politique la substance nationale dont il doit les nourrir? Les préfets le renseignent mal, car ils sont eux-mêmes des fractions du pouvoir, et c'est par le fait auprès de lui-même que le gouvernement se renseigne quand il s'adresse à ses agents.

L'opinion publique ne peut se distinguer des organes de cette opinion. Ils sont pour elle ce que les instruments du langage sont à la pensée. La pensée, si elle dispose du langage, s'éclaircit et se développe; sans lui, elle s'amointrit dans l'isolement. Il faut qu'un peuple, s'il veut développer une véritable force d'opinion et posséder une existence politique, ait de même à son usage des institutions régulières, permanentes, qui lui permettent de chercher sa pensée dominante à travers les diversités, de l'affermir au milieu des fluctuations de son existence. La presse est la langue par excellence de l'esprit national : faute de ce secours, l'esprit public risque de s'éteindre dans l'asphyxie; ou bien il se corrompt; car la loi de la vie étant le progrès et le mouvement, tout ce qui

demeure immobile se restreint et marche inévitablement vers la décomposition. L'âme d'un pays ne se manifeste pas sans un corps, c'est-à-dire sans un ensemble d'organes et de fonctions. Les organes de l'âme nationale, chacun les a nommés : l'élection, la tribune législative, la presse. Ils constituent l'essence du gouvernement moderne, ils constituent l'indivisible trinité de la démocratie au dix-neuvième siècle. Tous les peuples arriveront à se constituer avec eux ; aucun peuple qui les aura proclamés ne pourra plus durablement en supprimer un seul. De ces trois éléments du pouvoir, la presse est le plus important, et au besoin il pourrait suppléer les autres, alors que ceux-ci ne le suppléeront jamais. La presse, en effet, est l'opinion publique en permanence ; elle révèle incessamment, à propos de chaque décision à prendre ou de chaque acte consommé, les pulsations de la vie collective. Sous les diversités et les nuances, elle fait toujours sentir à ceux qui l'interrogent sincèrement le courant qui domine, la direction la plus générale des esprits et des intérêts. La lutte et la contradiction, si elles portent volontiers au delà de la vérité les tendances diverses, ne permettent pas cependant, sous les exagérations qui s'agitent autour de l'esprit public, de méconnaître cet esprit lui-même dans son expression. Tout acte d'un bon gouvernement est un acte de généralisation. Le gouvernement a le plus impérieux besoin d'une presse indépendante ; cela est à nos yeux d'une évidence suprême. Une presse tolérée, même sous le ministre le moins chatouilleux, ne fournira jamais qu'une expression très-insuffisante du mouvement de l'opinion ; aucun journaliste ne saura, en écrivant, si d'un trait de plume il ne vient pas de supprimer un journal, de détruire une force morale et une propriété matérielle. Tout ce qui tend à altérer la sincérité de l'opinion est pour elle une cause de démoralisation. La presse constitue un thermomètre de l'esprit public. Or, que penserait-on d'un météorologue qui, par des combinaisons quelconques, empêcherait le thermomètre de dépasser un degré défini, en haut comme en bas ? Cet ingénieux expérimentateur aurait-il, en empêchant le thermomètre de s'élever au-dessus ou de s'abaisser au-dessous d'une certaine limite, commandé par cela même aux mouvements de la température dans l'atmosphère ? Non certes ; il se serait refusé seulement le moyen d'en connaître les fluctuations. Et s'il était démontré qu'il est d'une importance capitale pour le météorologue d'avoir à chaque heure, sur l'état de la température atmosphérique, des informations précises, que faudrait-il penser de son système et de sa manière d'expérimenter ?

Un pouvoir issu de l'élection universelle ne peut, sans contre-sens, s'isoler de cette opinion qui l'a établi, et qui seule peut le maintenir. Plus que tout autre il a besoin de rester en communication intime, permanente, avec le pays ; il faut qu'il se retrempe à la source et qu'il y renouvelle fréquemment son baptême. De l'élection, il ne saurait user à tout propos ; mais la presse est pour lui, s'il cherche véritablement à se rencontrer avec le sentiment public, une sorte de réélection journalière, une confirmation non interrompue de son mandat. Mais il se peut qu'un pays en proie au marasme politique ait eu soif de dictature, et que, loin de réagir contre le pouvoir discrétionnaire, il se soit de parti pris enveloppé dans une volonté unique. Un tel gouvernement qui, à son origine, trouverait cette disposition de l'esprit public qui suit les crises violentes, courrait, selon nous, un grand danger : celui de voir cette lassitude se prolonger. Au lieu d'entretenir l'inertie, son meilleur

rôle, le plus sage, le plus digne et le plus infaillible, serait de réveiller les énergies engourdies, de rappeler par la liberté le pays au sentiment de sa dignité et au désir de la vie, de le rendre par degrés à lui-même, à son courage, en un mot, à la pratique des institutions normales. Il ne devrait cesser de le convier au partage de l'autorité. Car s'il est utile de modérer le jeu d'une vie nationale surexcitée, il ne l'est pas moins de stimuler un peuple qui s'est laissé choir dans la torpeur et dans le découragement. L'indifférence est le suprême degré de la démoralisation. Or, quel gouvernement voudrait vivre de la démoralisation d'un peuple? — Mais pour réveiller un pays, il n'y a que la liberté et la légalité. La loi est la dignité d'un peuple; il faut donc alors le rendre à lui-même, le rendre à la loi. L'initiative de l'empereur avait ouvert dans les décrets de novembre une vague issue vers la liberté. Les circulaires de M. de Persigny vinrent appuyer ce léger espoir. Hélas! le discours de M. Billault est venu brusquement fermer l'horizon. Et pourtant nous ne voulons pas désespérer. Nous ne cesserons, dans l'intention la plus loyale et sans nulle arrière-pensée, de nous tourner vers le gouvernement et de réclamer avec mesure, mais avec fermeté, la métamorphose qu'il nous fit concevoir il y a quelques mois à peine.

On dira que les temps sont changés, qu'à la faveur des événements extérieurs les partis ont relevé la tête, et que le pouvoir, dans l'intérêt même des destinées nationales, a besoin de se retrancher pour faire tête à ses adversaires directs et à ses ennemis déguisés. Comment gouverner avec une presse libre dans un pays où existent encore des partis politiques? Quand nous n'aurons plus de partis, ce sera le moment de changer bien des choses. Autant nous dire que nous aurons la liberté d'examen et de discussion quand on aura découvert la quadrature du cercle. Cependant, si l'on ne peut entièrement détruire les partis, il y a un moyen infaillible de les affaiblir : c'est de les combattre à l'aide de la liberté et de l'intérêt général. En refusant au pays l'exercice de la liberté la plus modérée, si l'on ne crée pas les partis, on les alimente, on les fortifie, en leur fournissant, non plus un vain prétexte d'existence, mais une véritable raison d'être, en leur traçant leur programme par voie d'opposition, en les sollicitant à se rapprocher, à confondre leurs nuances et leurs diversités, en poussant vers eux les cœurs droits, les esprits désintéressés qui ne veulent pas les connaître. On engendre ainsi le péril que l'on prétend écarter, et au lieu d'unifier le pays dans un esprit de liberté et de progrès, on court le risque de le fractionner.

Mais on craint les abus, les excès, les intempérances de la presse indépendante. L'abus dans les choses humaines est partout où se trouve l'usage. Aucun gouvernement ne pouvant supprimer la nature humaine, il faut bien que tous les gouvernements se résignent à gouverner avec elle. Il n'est pas démontré d'ailleurs que les gouvernants soient faits d'une autre étoffe que les gouvernés, et que ceux-ci n'aient pas non plus certaines garanties à réclamer contre les excès possibles dans l'usage du pouvoir. Si nous étions tous des anges, il n'y aurait plus ni gouvernants ni gouvernés. Mais qui nous affirmera qu'il n'y a que des anges d'un côté, dans le ciel gouvernemental, et que des démons en délire dans l'enfer du libre examen? Cela est bon à soutenir quand on invoque, en politique, l'infaillibilité du droit divin; mais ce dogme ne cadre guère avec celui du suffrage national. D'ailleurs, ne prenons pas le change. Quand on parle de liberté, on parle toujours de limite. La liberté implique la limite; elle a

l'ordre, la justice, c'est-à-dire l'intérêt général et indivisible, pour base aussi bien que pour frein. Aucune liberté n'est illimitée; une pareille conception de la liberté est au contraire celle de la licence, du despotisme et de l'anarchie. La liberté de discussion, la liberté de contrôle et d'examen ne sauraient donc être illimitées. Sans doute, l'erreur dans le raisonnement échappe à la loi civile; elle appartient à la loi logique, c'est-à-dire à la réfutation. Mais la diffamation, le mensonge restent ce qu'ils sont, des délits prévus par le code. Frappez avec la plus grande rigueur la diffamation et le mensonge qui déshonorent la presse, mais frappez-les par la loi, au nom de la justice et de la liberté elles-mêmes. Vous craignez les complaisances et les hasards du jury? Eh bien, montrez du moins que vous ne suspectez pas l'intégrité et l'intelligence des magistrats. Vous aurez séparé du moins ce qui est la condition élémentaire de toute justice et de tout jugement, le juge et la partie en cause; vous aurez passé du gouvernement par les personnes au gouvernement par les institutions. Craignez-vous qu'on discute le gouvernement dans son origine, et qu'on mette ainsi en cause le fait même de son existence? Cette appréhension impliquerait le plus monstrueux contre-sens. Vous sortez de la volonté nationale; le suffrage universel est votre principe. Comment admettre que la nation conteste jamais sérieusement sa propre légitimité, son droit à se donner le gouvernement qui lui convient? Ils seraient dérisoires et puérils les efforts de ceux qui, en vous, attaqueraient, au nom de je ne sais quelle théorie de droit divin, la théorie du droit national! Que peuvent les coups d'épingle contre une base de granit? Que peut le moucheron contre le souverain du désert? Les institutions les plus strictes seront toujours préférables au pouvoir personnel le plus large et le plus conciliant, parce qu'elles sont des institutions et qu'elles empruntent au moins à la loi la forme régulière de l'autorité sociale. Une loi défectueuse est défectueuse, mais elle est une loi; elle appelle à son héritage une loi meilleure.

Le gouvernement actuel a entrepris deux grandes choses : le traité de commerce avec l'Angleterre et la campagne d'Italie. Le traité de commerce l'a mis en présence des intérêts industriels, commerciaux, financiers; la campagne d'Italie l'a conduit en face du saint-siège et de son pouvoir temporel. Le gouvernement a entrepris ces choses en dehors des voies ordinaires et sans faire appel à l'opinion. Cela est fâcheux, sans doute, et quelles que soient les conséquences libérales de ces actes, il n'est pas nécessaire d'être un bien profond observateur pour comprendre comment leurs effets sont plus ou moins entravés et même altérés par le vice de leur origine.

Le gouvernement n'a-t-il pas jugé lui-même qu'il était bon d'inviter les chambres, et même la presse, à partager la responsabilité d'une situation qui menaçait de se compliquer? Si la discussion est bonne quelquefois, pourquoi donc ne l'est-elle pas toujours? Le flambeau qui éclaire peut aussi allumer des incendies. Faut-il nous priver de la lumière parce qu'elle ne se rencontre qu'avec le feu, et proscrire l'intelligence parce qu'elle est toujours mêlée aux passions humaines? Un peuple sans passions s'éteindrait infailliblement.

Si l'Italie se montre douée d'une grande intelligence politique, c'est qu'elle a l'âme remplie d'une grande passion. Elle veut exister; la liberté n'est pas autre chose que l'existence. Il ne s'agit que de vouloir avec force et avec durée : dans toute volonté patiente il y a un instinct prophétique, il y a une vocation révélée. M. de Cavour a laissé l'Italie veuve d'une belle intelligence, il ne l'a pas laissée

sans volonté. Cette volonté, qui est l'Italie elle-même, survivrait à tous ses hommes d'État, mais aussi elle les dominera tous. M. Ricasoli ne peut avoir qu'un seul programme, comme M. de Cavour; il faut qu'il s'étudie à atteindre les résultats définitifs sans compromettre les résultats acquis. L'Italie ne se lassera pas. Le cabinet des Tuileries vient de la reconnaître sous sa nouvelle forme; il n'a pu la reconnaître à moitié, on ne reconnaît pas un corps sans la tête et le bras. Rome et Venise sont la tête et le bras de l'Italie future. Il y a dans la reconnaissance du royaume d'Italie tel qu'il existe, la reconnaissance inévitable de ce royaume tel qu'il existera. Celle-ci n'est pas formulée, elle ne pouvait l'être, car on ne reconnaît que les faits accomplis. Sur la question de Venise et de Rome, le gouvernement français ne pouvait que se taire ou donner des conseils de prudence et de modération. Mais les conseils ne sont pas des injonctions, les réserves ne sont pas des conditions. Qu'on lise la dépêche de M. de Thouvenel. Elle proclame que la souveraineté temporelle du pape est, aux yeux du gouvernement français, une souveraineté comme une autre; la dépêche de M. de Thouvenel en fait foi. Est-ce donc pour cela que nous sommes à Rome depuis dix ans? Les troupes françaises resteront à Rome « tant que les intérêts qui les y ont amenés ne seront pas couverts par des garanties suffisantes ». Ainsi s'est exprimé le *Moniteur*.

De quelle nature sont ces garanties et sur quoi portent-elles? Elles ne peuvent concerner que l'indépendance du pouvoir spirituel. Et qui fournira ces garanties? La France ne le peut, à moins de rester à Rome perpétuellement et de monter la garde aux portes du Vatican. C'est donc à l'Italie à fournir la caution demandée. La chose n'est pas facile, — à moins que la papauté n'y mette du sien.

Qui sait? Les papes sont infailibles, mais les papes sont mortels. Un futur conclave n'entrerait-il pas en composition avec l'Italie?...

Le sultan Abd-ul-Medjid vient de mourir. L'empire turc descendra-t-il avec lui dans la tombe? On l'ignore. Les points d'interrogation reparaissent de tous côtés, et le sphinx de la politique moderne renouvelle partout ses énigmes et les propose à cet infatigable voyageur qui s'appelle le progrès. Il faudra bien enfin que celui-ci les devine. Quelle réponse l'empereur d'Autriche fera-t-il au sphinx magyar?

CHARLES DOLLFUS.

TABLE DES MATIÈRES

DU

TOME QUINZIÈME.

Première livraison.

Les Mythes du feu et du breuvage céleste chez les nations indo-européennes (troisième article), par <i>M. F. Baudry</i>	5
Paysages du Taurus cilicien, par <i>M. Élisée Reclus</i>	43
Essays and Reviews (premier article), par <i>madame Marie Meynieu</i>	61
Du style de Phidias, et de son rôle dans l'histoire de la sculpture antique, par <i>M. H. de Ronchaud</i>	80
Immensée, par <i>Théodore Storm</i>	95
Poésie : <i>A demain</i> , par <i>M. A. Sthely</i>	121
Bulletin bibliographique et critique	123
Courrier politique, littéraire et scientifique	141
Chronique de quinzaine	153

Deuxième livraison.

L'Inde, ses origines et ses antiquités. Période védique. Les temps védiques (premier article), par <i>M. Vivien de Saint-Martin</i>	161
Trois cœurs de femme (premier article), traduit de l'allemand de <i>M. L. Kalisch</i>	176
Extraits des mémoires du baron de Gentz : <i>Une crise de la monarchie autrichienne</i> . — <i>Wagram</i> . — 1809.	210
Salon de 1861 : <i>De l'avenir de l'art</i> , par <i>M. W. Bürger</i>	248
Recherches sur un nouvel agent impondérable : <i>l'Od</i> (premier article), par <i>M. Arnold Boscowitz</i>	260
Bulletin bibliographique et critique	289
Courrier politique, littéraire et scientifique	309
Critique musicale	311
Chronique de quinzaine	317

Troisième livraison.

Essays and Reviews (deuxième article), par <i>madame Marie Meynieu</i>	321
Métaphysique de la mort : <i>De la mort et de son rapport avec l'indestructibilité de l'être en soi</i> (deuxième article), traduit de l'allemand d'A. Schopenhauer par <i>A. M.</i>	341
Recherches sur un nouvel agent impondérable : <i>l'Od</i> (deuxième article), par <i>M. Arnold Boscowitz.</i>	366
Trois cœurs de femme (deuxième article), traduit de l'allemand de <i>M. L. Kalisch.</i>	383
Joachim Lelewel, par <i>M. Élie Reclus</i>	417
Bulletin bibliographique et critique.	427
Chronique de quinzaine.	477

Quatrième livraison.

L'Inde, ses origines et ses antiquités. Période védique. Les temps védiques (deuxième article), par <i>M. Vicien de Saint-Martin</i>	481
La Princesse (première partie), traduit de l'allemand par <i>M. Auguste Vidal.</i>	516
Les dieux de la Grèce antique (premier article), par <i>M. Albert Réville.</i>	547
Le Moine (première partie), traduit de l'allemand de <i>M. Gustave Struensée</i> par <i>M. A. Materne.</i>	574
Du libéralisme démocratique, par <i>M. Eugène Maron.</i>	596
Bulletin bibliographique et critique.	617
Courrier politique, littéraire et scientifique.	627
Chronique de quinzaine.	632



CHARLES DOLLFUS.

148 - C - 1



